avec 33 GRAVURES lithographiées
en COULEURS

(petit déch. bord coloq pp.
et rousseurs)

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

LES

MYSTÈRES DU BAGNE

OU

BLONDEL

LE CONDAMNÉ INNOCENT

ROMAN

D'APRÈS DES DONNÉES AUTHENTIQUES

PAR

Dr H. LAVIOL

TOUS DROITS RÉSERVÉS

GENÈVE

J. MEYER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

[illegible]

DÉPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE

G 8[illegible]

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Genève, Imprimerie Schira-Blanchard, Cours de Rive, 3

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La mort du comte de Burty

C'est l'heure où la nuit étend son voile sur les rues de Paris, où des milliers de flammes étincellent et où l'on voit, dans les rues étroites et mal éclairées, les passants s'avancer comme des ombres au travers du brouillard qui couvre la capitale comme d'un linceul.

C'est l'heure où les innombrables théâtres ouvrent leurs portes à un public impatient d'assister à ses drames émouvants et terribles, qui commencent dans l'orgie et qui finissent dans le crime, qui se jouent dans l'atmosphère du vice et qui ont pour sujets le désespoir, la paresse, la faim et le suicide ! Mais ces drames, joués par des artistes payés pour simuler les passions et émouvoir le spectateur, ne sont rien en comparaison de ceux qui se jouent journellement dans la vie réelle, où un vrai désespoir pâlit le front de l'acteur, où une passion non simulée met un éclair dans les yeux de l'actrice ; de ces drames, en un mot, qui ont souvent pour scène une mansarde ou un salon et presque toujours la tombe pour coulisse !

Dans une soirée de Février 18.., le dénouement d'un

drame de ce genre se préparait dans le salon d'un des plus élégants hôtels de la rue d'Aumale.

Un jeune homme écrivait, assis devant un secrétaire sur lequel se trouvait un candélabre supportant deux bougies, et la rapidité fiévreuse avec laquelle sa plume courait sur le papier montrait l'agitation à laquelle il était en proie.

Ce jeune homme venait à peine d'atteindre sa vingt-deuxième année, ses traits étaient sombres et dénotaient cette expérience précoce de la vie, qui, de nos jours, caractérise la jeunesse de la capitale et lui imprime un cachet tout particulier. Ses cheveux étaient blonds ainsi que la moustache légère qui ombrageait sa lèvre supérieure, ses yeux avaient la couleur du ciel et son front élevé avait un grand air de noblesse; cependant, l'expression générale de sa physionomie trahissait cette indécision inhérente à un caractère irrésolu qui cependant peut, à un moment donné, et sous l'influence de passions ardentes, se laisser emporter aux plus violentes extrémités.

Le mobilier de la pièce où nous introduisons le lecteur était luxueux et confortable; les habitants de cette maison devaient avoir des goûts artistiques, à en juger par les tableaux de maîtres, les panoplies composées d'armes choisies qui couvraient les murs, les bronzes de prix et les antiquités rares que l'on voyait sur les tables et les consoles et qui auraient excité l'admiration et l'envie de plus d'un connaisseur.

Le jeune homme avait déjà écrit deux lettres et se préparait à en commencer une troisième, quand une sonnette se fit entendre; étonné, il prêta un instant l'oreille, et n'entendant rien, il allait reprendre sa plume quand la sonnette se fit entendre une seconde fois.

— Ah ! fit-il avec un sourire empreint de tristesse, j'oubliais que j'ai donné à Jean la permission de sortir en lui recommandant de ne pas rentrer avant minuit.

En disant cela, il s'était levé et était allé ouvrir la porte d'entrée.

Au bout d'une minute à peine, il revint précédant un homme paraissant plus âgé que lui de quelques années et dont l'aspect offrait le contraste le plus complet avec le sien.

Le nouvel arrivé était brun, sa stature était au-dessus de la moyenne et il était vêtu avec autant de soin et d'élégance que les vêtements du premier dénotaient de négligence.

— Bonsoir, Paul, fit le maître du logis, en tendant la main à l'arrivant.

— Bonsoir, Maxime, répondit celui-ci, en hésitant à prendre la main que son ami lui offrait.

— Heureux mortel ! j'envie ton sort ! reprit Maxime, en prenant un siége qu'il approcha du sien et en invitant du geste son ami à y prendre place. La sérénité de ta vie est peinte sur ton visage en traits tellement vrais, que l'on se sent involontairement porté à envier ton sort sans même le connaître.

— En supposant que je puisse être un objet d'envie pour quelqu'un, ce qui est une chose assez contestable, je doute fort que ce soit pour toi, le beau Maxime de Brescé, dont le luxe, le goût et l'élégance font le désespoir de tous les lions du boulevard !

— Tu es dans une profonde erreur, repartit Maxime, et je donnerais sans hésiter dix ans de mon existence pour pouvoir échanger mon sort contre le tien !

— Que me dis-tu là? fit en riant l'ami de Maxime. Comment ! tu donnerais ton andaloux pur-sang pour prendre ma place dans le bureau où je dois travailler douze heures par jour? Tu voudrais échanger ton indépendance contre ma condition d'employé, tes cinquante mille livres de rente contre mes appointements de six mille francs?

— Tu es cependant heureux avec tes six mille francs, n'est-il pas vrai?

— Je suis content de mon sort et je trouve encore le

moyen d'en faire profiter les autres : quatre mille francs suffisent largement à mes dépenses, il me reste par conséquent un excédant de deux mille francs ; eh bien, cet argent a trouvé son emploi, il sert à couvrir les frais de l'éducation de la fille de ma sœur. Pauvre femme ! elle est pour toute sa vie liée à un homme que ses vices ont précipité lui et sa famille dans le plus profond des abîmes, et cependant, pauvre sœur ! son courage et sa grandeur d'âme lui ont fait supporter son malheureux sort avec une résignation sans exemple ! Le désespoir auquel elle était en proie est maintenant calmé par la pensée que son enfant sera à l'abri de l'adversité ; je me suis chargé de son avenir. Il y a cinq ans de cela, sa fille avait alors dix ans, je la fis entrer dans une maison d'éducation où son entretien et son instruction me coûtent mille francs par an ; depuis lors j'ai chaque année mis une pareille somme de côté, afin de lui faire une dot. Cet argent, avec les intérêts accumulés, constituera une somme convenable quand la jeune fille aura atteint sa vingtième année. Cela me mettra en position de lui trouver un mari qui, sans appartenir à une classe plus élevée, pourra lui offrir le bien-être et le bonheur.

Le vicomte Maxime de Brescé avait écouté en silence ce que son ami venait de dire, seule sa physionomie exprimait une profonde inquiétude et une angoisse non dissimulée.

— Tiens, j'ai fini, fit Paul, se méprenant sur les sentiments de son ami.

— Je t'admire, reprit Maxime, et plus que jamais j'envie ton sort, ajouta-t-il avec une vivacité qui trahissait la sincérité de ses paroles.

— Comment, répéta Paul, toi ?

— Oui, moi, vicomte de Brescé, je renoncerais avec joie et sans la moindre hésitation à mon rang et à mon titre pour prendre la place et le nom de Paul Mercier, le plus modeste, mais le plus noble et le plus honorable de tous mes anciens camarades de collége !

— J'ai peine à en croire mes oreilles! fit Paul d'un air de profonde stupéfaction.

— Eh bien! écoute-moi, continua Maxime d'un ton solennel. Et en disant cela, il sortit de son portefeuille une lettre dont la suscription était écrite en caractères fins et serrés, dénotant la main d'une femme.

— Cette lettre me vient de ma sœur qui habite la province avec ma mère, ajouta-t-il. Ecoute ce qu'elle m'écrit :

« Mon cher et excellent frère,

» Tu veux donc décidément passer ta vie à te créer des » soucis imaginaires! Ta délicatesse exagérée te pousse à » t'attribuer des torts chimériques. A quoi bon tout ce que » tu me racontes au sujet du retard de deux semaines que » tu mets à nous envoyer le montant de notre rente? Et quel » besoin avons-nous de connaître tous les détails que tu nous » donnes au sujet de l'administration de la petite fortune que » notre mère a pu sauver du naufrage? Ne sais-tu donc pas » qu'à ce sujet, comme pour toute autre chose, notre bonne » mère a en toi la plus entière confiance? Tu crains, dis-tu, » que ce retard ne nous mette dans l'embarras? Tranquillise-» toi à cet égard : dix mille francs de rente sont une véritable » fortune dans la contrée que nous habitons, et j'ai fait » quelques économies qui peuvent nous permettre de sup-» porter une crise financière de six mois. Adieu, cher Maxime, » chasse ces vilaines idées et amuse-toi, c'est tout ce que nous » te demandons, et c'est un conseil qu'il ne doit pas être » difficile de suivre à ton âge. Porte-toi bien et pense quel-» quefois à ta sœur.

» Marie de Brescé. »

Quand Maxime eut achevé de lire cette lettre, il la posa devant lui sur le pupitre, puis il passa la main sur son front comme pour chasser une pensée pénible.

— D'après ce que tu viens d'entendre, reprit-il après

un silence, tu vois que je suis seul chargé d'administrer la fortune de ma mère qui a, à cet égard, une aveugle confiance en moi et qui ne croit à ce moment qu'à un simple retard de quelques jours dans l'envoi de sa rente..... Eh bien! ..... cette fortune n'existe plus..... j'ai tout perdu..... tout dissipé!.....

— Est-ce possible? s'écria Paul d'un air consterné.

— Oui, mon ami, répondit Maxime, dont les traits étaient couverts d'une pâleur mortelle, ma mère est ruinée!... ma mère et ma sœur sont réduites à la misère et elles ne s'en doutent encore ni l'une ni l'autre!

Il se leva brusquement, essuya la sueur qui perlait sur son front et jeta vers le plafond un regard désespéré, puis il ajouta :

— Combien de fois ai-je été réveillé au milieu de la nuit par cette pensée épouvantable! Combien de fois ai-je cru que ce n'était qu'un cauchemar, qu'un mauvais rêve, et suis-je retombé accablé par l'horrible vérité!.....

— Mais, demanda timidement Paul, comment une semblable catastrophe a-t-elle pu se produire?

— Une catastrophe! s'écria Maxime. Dis un crime plutôt. ...Oui, répéta-t-il en voyant la stupéfaction se peindre sur la physionomie de son ami, un crime infâme, impardonnable, car je n'y ai été poussé que par une sotte vanité!.... Et maintenant que tu sais à quel prix j'étais cité pour mon élégance, et ce qu'il m'en coûte pour avoir voulu être un modèle de bon ton, crois-tu encore que le vicomte de Brescé puisse envier la position modeste, le nom honoré, la vie tranquille et la conscience pure de son ami Paul Mercier?...

— Mon pauvre et cher Maxime! fit Paul en saisissant la main de son ami et en la pressant chaleureusement, j'avoue que ta position est terrible, cependant il ne faut pas désespérer: aussi longtemps qu'un homme est maître de sa vie et de sa raison, il ne doit pas perdre courage. Rassemble

toute ton énergie pour faire face au danger; il s'agit d'abord de rechercher quelles sont les sources de revenu dont tu peux encore disposer, les amis desquels tu peux attendre aide et secours, puis il faut prendre courage et te préparer à résister au coup qui te frappe! Peut-être te sera-t-il possible de sortir de l'abîme dans lequel tu es tombé?

— Non!... répondit Maxime..... J'ai longtemps réfléchi!... J'ai tout examiné, tout pesé, et ce n'est que depuis que j'ai vu que j'étais irrévocablement perdu que le désespoir a envahi tout mon être!

— Mais ton oncle, le comte de Burty, que l'on dit riche de trois ou quatre millions?.....

— C'est vrai, fit Maxime avec un rire amer, mon oncle est quatre fois millionnaire, et dans sa propriété de Brest, où il vit avec une seule domestique, il ne dépense pas cinq mille francs par année!.... Au moment où ma ruine a commencé et où une somme de cinquante mille francs aurait suffi pour me sauver, eh bien, il me l'a refusée sous le prétexte qu'il n'avait pas d'argent comptant sous la main et qu'il ne lui était pas possible d'en réaliser de suite; que, du reste, le moment était venu pour moi de faire des économies qui pourraient m'être d'une grande utilité après sa mort. J'employai tous les moyens pour toucher son cœur et exciter sa compassion, il m'eût été plus facile d'ébranler les rochers qui servent de base à son château!... Je quittai Brest la mort dans l'âme et persuadé que l'homme frappé par le malheur n'a plus d'amis sur la terre.

— Je veux te prouver le contraire, fit Paul.

— Que dis-tu?

— Qui sait si je ne trouverai pas ce que tu as vainement cherché?

— Serait-ce possible?

— M. Michaud, chez qui je suis employé, est en relations avec une foule de banquiers et de riches industriels, et je ne désespère pas de.....

Maxime interrompit son ami en saisissant sa main d'un air profondément ému.

— Mon bon, mon excellent Paul! fit-il avec effusion, je t'ai bien souvent méconnu!..... mais tu te venges noblement!.....

— Tu me remercieras quand tu seras hors d'embarras, répondit Paul en se levant.

Et, prenant son chapeau, il se hâta de prendre congé de son ami, en lui promettant de revenir le lendemain.

Dès que Maxime se retrouva seul, il se rassit et acheva la lettre commencée; quand il eut fini, il repoussa la feuille de papier avec vivacité et se leva en disant d'une voix sourde:

— A quoi bon?..... Il faut que j'en finisse!.....

Et ouvrant un tiroir, il en tira un pistolet à deux canons, chargé et garni de ses amorces. Il l'examina un instant en silence.

Puis il murmura d'une voix altérée:

— L'heure de l'expiation a sonné!..... O ma mère!..... ma mère!..... pourras-tu jamais me pardonner?.....

Puis, pendant un moment encore, il considéra son arme d'un air sinistre. Son agitation croissait d'une manière visible. Soudain, il parut prendre une résolution: il éleva lentement le pistolet, prit le bout des canons entre ses dents en tenant la crosse abaissée et pressa la détente.....

Une faible détonation se fit entendre..... mais ce fut tout. L'amorce seule avait brûlé.

— C'est à recommencer! murmura-t-il.

Des gouttes de sueur inondaient son front et coulaient jusque sur ses joues.

Il n'hésita pas, cependant, et reprit la gueule de son arme entre ses dents.

Au moment où il allait poser le doigt sur la gâchette, la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre avec force. Il s'arrêta, et abaissant le pistolet il prêta l'oreille.

— Ce n'est cependant pas le portier qui sonne de la sorte! pensa-t-il; puis, jetant un regard sur l'arme qu'il tenait à la main, il ajouta mentalement :

— Que m'importe, après tout!..... je ne veux plus rien avoir à démêler avec ce monde que je vais quitter!.....

Un second coup de sonnette plus violent que le premier ne lui laissa pas le temps d'achever.

— Il faut cependant que je sache ce que c'est! fit-il à demi-voix.

Puis il se leva et alla ouvrir.

A peine la porte était-elle ouverte, qu'un homme se précipita dans le salon.

C'était Paul Mercier.

Ses regards tombèrent immédiatement sur le pistolet que Maxime avait laissé sur le secrétaire.

A cette vue, il ne put retenir une exclamation de terreur.

— Ah! mes pressentiments ne me trompaient pas! fit-il, en s'emparant vivement de l'arme dont il enleva l'amorce qui était restée intacte.

— Comment! c'est pour cela que tu es revenu? demanda Maxime.

— Non, répondit Paul; mais c'est pour cela que j'ai tiré la sonnette aussi vivement, et, je te l'avoue, j'aurais enfoncé la porte si tu avais tardé une seconde de plus à ouvrir. Quant au motif de mon retour, le voici.

En disant cela, il tendait à Maxime une lettre qu'il tenait à la main.

— Que veut dire cela? demanda celui-ci, dont l'agitation ne s'était point calmée.

— C'est une lettre qui est cachetée de noir et qui porte le timbre de Brest, repartit Paul. Le concierge se disposait à te l'apporter, mais j'ai voulu m'en charger moi-même et je.....

Maxime ne lui laissa pas le temps d'achever; il se préci-

pita sur la lettre que lui tendait son ami, et en deux secondes il l'eut ouverte et parcourue.

Quand il eut terminé, il se laissa tomber sur un siège comme accablé, et resta immobile en regardant le parquet d'un œil fixe et hagard.

— Eh bien? demanda Paul avec anxiété.

Ces deux mots tirèrent Maxime de sa stupeur.

Et montrant du doigt la lettre que sa main entr'ouverte avait laissé glisser à terre, il fit d'une voix altérée :

— Il est mourant.... il est peut-être déjà mort!....

— Qui donc?

— Mon oncle!

A cette réponse Paul Mercier ramassa la lettre et se mit à la parcourir.

— Oui! dit-il ensuite, c'est bien cela, et tu es appelé comme étant son plus proche parent et, selon toute probabilité, son héritier universel.... Quand pars-tu?

— Dans une heure, répondit Maxime, qui venait de recouvrer son sang-froid et sa présence d'esprit.

En effet, une heure plus tard le vicomte de Brescé roulait sur la route de Brest dans une chaise de poste.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, il arrivait au château du comte de Burty.

Lors même qu'il n'eût pas su de quoi il s'agissait, il s'en serait douté en voyant le morne silence qui régnait dans cette noble demeure et les fenêtres fermées lui auraient appris que la mort était entrée dans cette maison qui, à dire vrai, n'avait jamais offert beaucoup d'animation, le caractère morose et taciturne du vieux comte l'ayant toujours porté à fuir le bruit et le mouvement.

Non seulement le jeune homme ne trouva personne pour le recevoir à la porte du château, mais encore il traversa cinq ou six pièces toutes plus nues les unes que les autres sans rencontrer âme qui vive.

Il lui sembla pourtant à la fin entendre un léger bruit, comme une voix nasillarde psalmodiant des prières. Il se dirigea de ce côté, et ayant poussé une porte, il s'arrêta frappé par l'étrange spectacle qui s'offrait à ses regards.

Sur un lit élevé était étendu le corps d'un vieillard dans lequel il reconnut son oncle, vêtu de blanc et le visage découvert; on avait posé sur sa poitrine un rameau de buis bénit. Cette scène était éclairée par quatre cierges placés autour du lit et par un candélabre posé sur une table.

Deux femmes étaient à genoux auprès du lit.

Maxime reconnut l'une d'elles pour être Marguerite, la domestique du vieillard; la seconde était sans doute une voisine.

Toutes deux étaient en prières et ne s'aperçurent pas que quelqu'un se trouvait à la porte.

Maxime éleva la voix pour annoncer sa présence; mais, à la première parole qu'il prononça, les deux femmes poussèrent une exclamation de terreur et baissèrent la tête en se couvrant le visage de leurs mains, comme si elles eussent entendu la foudre tomber devant elles.

— Ne craignez rien! fit Maxime, en voyant de quelle épouvante superstitieuse ces deux femmes étaient saisies; tranquillisez-vous! je suis le vicomte de Brescé, le neveu de celui pour qui vous priez.

Les deux femmes, à demi rassurées, levèrent lentement la tête, et Marguerite reconnut le jeune homme qu'elle avait déjà vu au château.

— Vous savez donc déjà?..... demanda-t-elle à Maxime en hésitant; puis elle ajouta, en désignant le lit mortuaire:

— Le voilà, le pauvre cher homme!

— J'avoue que je suis profondément affligé d'être arrivé trop tard, fit Maxime; j'espérais trouver mon oncle encore vivant.

— Vous auriez pu arriver assez tôt, Monsieur le vicomte,

si M. le comte était mort comme tout le monde; mais il a passé de vie à trépas avec la rapidité d'une étoile qui file, c'est pourquoi le médecin n'a pas jugé nécessaire de prolonger son séjour ici.

— Comment! La mort de mon oncle a-t-elle été aussi rapide?..... C'est extraordinaire!.....

— D'autant plus que les médecins lui avaient toujours dit qu'il ne mourrait pas d'apoplexie; et c'est cependant à cela qu'il a succombé.

Quand la vieille servante eut parlé, Maxime de Brescé parut plongé dans de profondes réflexions.

Au bout d'un moment il rompit le silence, et, jetant un regard autour de la pièce mortuaire, il demanda :

— N'est-ce pas ici la chambre que le comte habitait de préférence?

— Oui; et comme M. le comte était de sa nature très-craintif et très-méfiant, c'est dans cette pièce qu'il recevait ses métayers ainsi que les autres personnes qui avaient avec lui des relations d'intérêt. Voici les armoires où il avait coutume de renfermer tous ses papiers de valeur. Quant à son argent, il en connaissait trop le prix pour ne pas lui faire rapporter des intérêts le plus élevés possible!

Le vicomte jeta un coup d'œil scrutateur sur ces armoires.

— Marguerite! fit-il au bout d'un moment, voici, je crois, deux nuits que vous et cette brave femme veillez auprès de mon oncle?

— Oui, Monsieur le vicomte, c'est la vérité; nous ne pouvions pas le laisser seul, et nous avons l'intention, malgré notre fatigue, de passer encore cette nuit ici.

— C'est précisément ce que je ne souffrirai pas, Marguerite; je viens d'arriver, je ne suis aucunement fatigué, et il n'est que juste que je prenne votre place.

— Vous, Monsieur le vicomte! Nous ne le souffrirons pas Votre chambre est prête et je vais avoir l'honneur de vous

y accompagner, à moins que vous ne désiriez prendre quelque chose auparavant.

— Non. Je n'éprouve ni appétit ni envie de dormir, et j'insiste pour que vous alliez toutes deux prendre un peu de repos. Je considère comme un devoir sacré de rester auprès de mon oncle pendant les dernières heures qu'il a encore à passer ici; je lui dois cela pour l'affection qu'il m'a toujours témoignée.

— Ces sentiments font honneur à votre cœur et vous porteront bonheur pour l'avenir, répondit Marguerite. Nous allons donc nous retirer, Babet et moi, pour aller nous mettre au lit, puisque M. le vicomte le veut ainsi.

Les deux femmes firent une belle révérence au jeune homme et sortirent de la chambre mortuaire.

Quand Maxime fut seul, il s'approcha du lit et se mit à considérer attentivement le corps du comte; ensuite, ayant jeté un coup d'œil autour de lui, il murmura:

— Le testament doit être ici.

Puis il commença à se promener à grands pas dans la chambre.

— A vrai dire, pensait-il, ce testament ne doit pas me mettre en souci; mon oncle vivait seul, il n'aimait ni ne recevait jamais personne. En supposant qu'avant sa mort il ait pensé à disposer de sa fortune, ce ne peut être qu'en ma faveur.

Il alla ensuite s'asseoir dans un fauteuil qu'il roula auprès du lit, puis resta ainsi, immobile, pendant un temps assez long, plongé dans des réflexions qui n'avaient aucun rapport avec le tableau funèbre qu'il avait sous les yeux.

— Cependant, se disait-il, si je me trompais! Si, poussé par une fantaisie inexplicable, mon oncle avait trompé toutes mes espérances et que, creusant encore l'abîme dans lequel je suis tombé, il laissât dans la misère deux malheureuses femmes que son héritage seul pourrait sauver!.....

A cette pensée, il porta sa main à son front comme pris

de vertige. Et, en effet, son agitation était telle, qu'il lui semblait sentir un nuage obscurcir son esprit.

Il se leva et se dirigea lentement vers les armoires qui garnissaient les murs de la chambre; puis il se mit à les considérer d'un œil ardent, comme s'il eût voulu trouver un signe, quelque chose qui pût le mettre sur la trace de ce qu'il cherchait.

Il s'arrêta enfin devant une armoire antique dont la boiserie, plus usée que les autres, dénotait qu'elle avait dû être souvent ouverte.

— Ce doit être là ! fit-il au bout d'une minute de réflexion. Et, posant la main sur un bouton de bois qui se trouvait à la porte, il tira.

L'armoire s'ouvrit sans effort.

— On voit bien que le maître de la maison n'est plus ! pensa Maxime.

Puis il jeta un coup d'œil hâtif dans l'armoire et vit qu'elle était pleine de papiers rangés par paquets étiquetés et placés en piles régulières.

— S'il y a un testament, murmura le jeune homme, si une crainte ridicule, comme les vieillards en éprouvent souvent, n'a pas empêché le comte d'écrire ses dernières volontés, c'est ici que ce papier doit se trouver.

Il prit ensuite un des cierges qui brûlaient auprès du lit mortuaire et se mit à examiner les paquets de papiers, sans cependant les toucher. Au bout d'un moment, un de ces papiers attira son attention.

C'était une grande enveloppe carrée, fermée d'un cachet noir. Le côté sur lequel devait être la suscription était tourné en dessous, sans doute afin de dépister les regards curieux et indiscrets.

Cette grande enveloppe avait vraiment un air mystérieux et solennel.

Il la prit délicatement et, du bout des doigts, la retourna

et lut ces mots qui, malgré leur simplicité, firent sur lui la même impression que s'ils eussent été une sentence fatale : « *Ceci est mon testament.* »

Une fois en possession de ce papier qu'il avait cherché avec tant d'inquiétude, Maxime le tint pendant un moment dans ses doigts, le tournant et le retournant, en se demandant s'il allait en recevoir un jugement de vie ou de mort. Il ne pouvait cependant pas se résoudre à en briser le sceau qui lui cachait son sort.

Il prit cependant une résolution, revint auprès du lit pour remettre à sa place le cierge qu'il avait pris pour s'éclairer, considéra encore un moment l'enveloppe, puis d'une main résolue il en brisa le cachet.

Cette enveloppe contenait un papier plié en quatre.

Maxime le déplia lentement..... Il n'y avait que quelques lignes, qui apparurent à ses yeux comme si elles avaient été écrites avec des caractères de feu.

Il aurait voulu pouvoir lire le tout du même coup d'œil, mais ces lignes tremblaient devant ses yeux et il ne pouvait parvenir à les déchiffrer.

Il fit cependant un violent effort sur lui-même, et ayant quelque peu maîtrisé son émotion, il commença à lire. A ce moment, il lui sembla entendre comme un soupir d'une faiblesse extrême. Ayant levé la tête avec un mouvement d'effroi, il se remit aussitôt en se disant qu'il s'était trompé.

Son sang-froid lui revenant peu à peu, il parvint à lire le testament jusqu'au bout.

Voici quelle en était la teneur :

« Ceci est ma dernière volonté. — Ma famille se divise pour » moi en deux catégories de personnes : celles que je ne » connais pas et celles que je ne connais que trop ; les pre- » mières me sont indifférentes et je méprise les autres. C'est » pourquoi je déshérite tous les membres de ma famille, sans » aucune exception, et j'institue pour mon légataire et héritier

» universel mon excellent et fidèle ami Michaud, armurier, à » Paris, rue Saint-Antoine, n° 154.

» Écrit à mon château de Burty, le . . . . 18 . .

» Comte de Burty. »

Il faut renoncer à dépeindre le désespoir qui s'empara du vicomte Maxime quand il eut achevé la lecture de ce testament : pas un son ne sortit de ses lèvres et il demeura immobile, atterré ! Ses facultés étaient comme paralysées et son regard avait pris une expression fixe et hébétée.

Ce ne fut qu'au bout d'un moment assez long que la lumière commença à se faire dans son esprit et vint éclaircir le chaos dans lequel se heurtaient ses pensées incohérentes.

Peu à peu, cependant, son sang-froid parut revenir et il put bientôt mesurer l'immensité de son malheur.

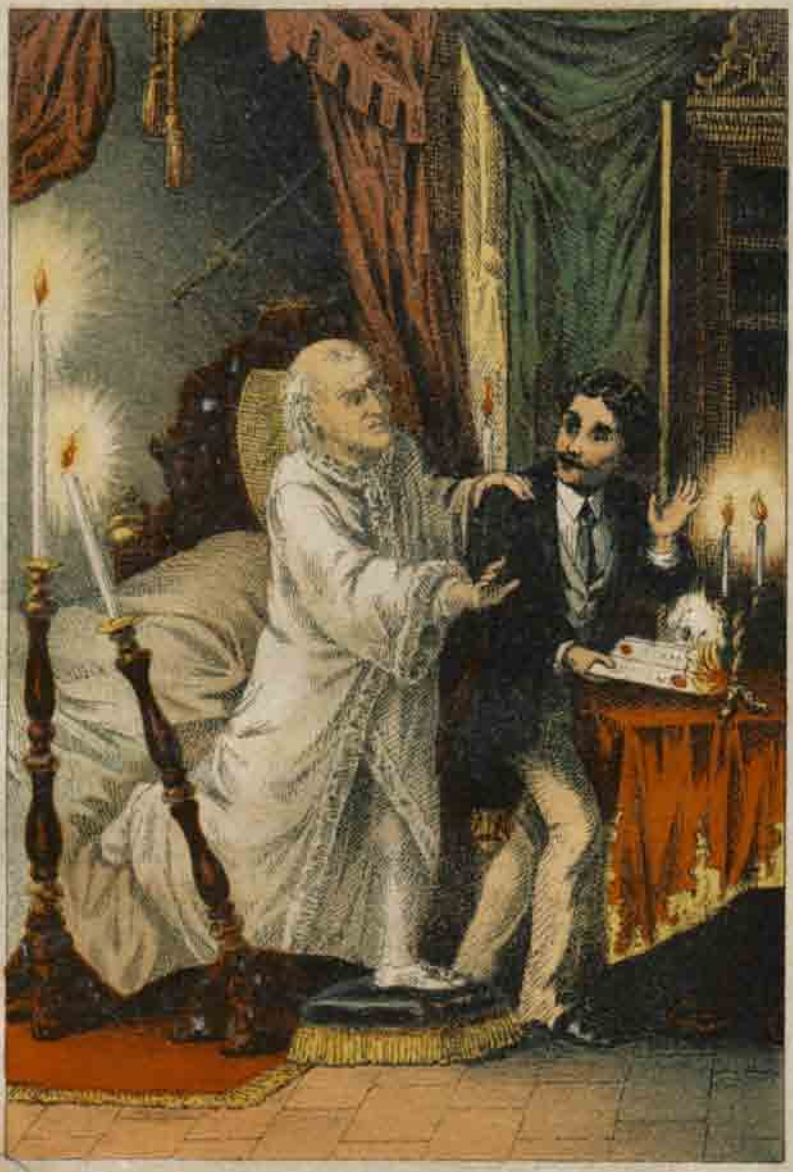
En interrogeant son cœur, il reconnaissait qu'il aurait eu la force nécessaire pour supporter la misère dans laquelle il s'était précipité lui-même ; mais le cœur lui saignait à la pensée de l'infortune dans laquelle il entraînait avec lui sa mère et sa sœur, pour les récompenser de la confiance aveugle qu'elles avaient eue en lui.

Malgré lui, cependant, ses regards demeuraient attachés à ce funeste papier.

— Mais, s'écria-t-il soudain, en froissant convulsivement le testament, qui m'empêche de corriger la fortune ? Suis-je donc obligé de subir le caprice d'un vieillard égoïste et me laisser enlever cette fortune qui devait m'appartenir ? Puis-je hésiter quand il s'agit de rendre à ma mère et à ma sœur une fortune que ma légèreté et ma dissipation leur avaient enlevée ?..... Jamais !.....

Et, sans attendre une seconde de plus, il froissa le papier de manière à en former un rouleau, et s'approcha d'une des bougies qui brûlaient sur la table.

Mais, au moment où il étendait le bras vers la flamme pour mettre le feu au testament, il sentit tout à coup une



TORINO, LIT. SALUSSOLIA

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANÇOISE
GAYERRE

Ha!! tu voulais me voler !

main se poser sur son épaule et l'étreindre comme la griffe d'un tigre.

La jeune homme se retourna et demeura comme pétrifié en voyant devant lui son oncle qui, à moitié enveloppé dans son vêtement mortuaire, les yeux lançant des éclairs, la bouche entr'ouverte et comme rendu muet par la colère et l'indignation, étendait la main vers le testament que Maxime serrait toujours de ses doigts crispés.

— Grand Dieu !..... balbutia ce dernier au bout d'un moment..... Est-ce possible ?..... Mais non ! c'est une folie. Les morts ne reviennent pas !.....

Et en parlant ses dents claquaient de terreur.

— Ah !..... tu me croyais mort ! fit le vieillard, et tu voulais me voler ma fortune !.....

— Il vit !..... Il n'était donc pas mort !.....

— Non !..... grâce à Dieu qui m'a rappelé à la vie assez tôt pour t'arracher cette fortune dont tu voulais t'emparer au moyen d'un crime, mais qui t'échappe, misérable !

— Ainsi il n'était qu'en léthargie ! murmura Maxime, qui sentait son sang-froid revenir peu à peu. Et moi, qui prenais cela pour la mort !.....

— Malheureux ! rends-moi ce papier ! s'écria le vieux comte, à qui les forces et l'énergie revenaient insensiblement.

— Savez-vous, mon oncle, que ce testament est une injustice criante et qui n'a pas sa pareille ? répondit Maxime en se dégageant brusquement de l'étreinte du vieillard et en faisant un pas en arrière.

— Si j'avais jamais pu penser une chose semblable, ce que tu fais me prouverait le contraire, scélérat !.....

— Et vous ne voulez pas me donner la moitié de cette fortune, qui devrait cependant me revenir tout entière ?

— Je ne veux pas te laisser un liard, je le répète ! J'arrêterais plutôt un mendiant sur la route pour en faire mon héritier !

— Mon oncle! fit Maxime à demi-voix et brièvement, vous commettez là une mauvaise action!

— Je n'ai aucun compte à te rendre! Mon parti est pris, et rien ne pourra changer à ma détermination!

— Cette résolution est-elle irrévocable? demanda le vicomte avec une fureur mal contenue. Vous ne voulez rien me donner!.... rien?....

— Rien!.... rien!.... absolument rien!....

Il y eut un moment de silence pendant lequel l'oncle et le neveu se considérèrent en échangeant des regards chargés de haine.

— Savez-vous bien, mon oncle, fit Maxime en rompant le silence et en faisant un pas vers le vieillard; savez-vous qu'il n'est pas prudent de dire à un homme qui a perdu tout espoir: Voici une planche de salut qui peut t'empêcher de rouler dans l'abîme, eh bien, cette planche je la brise et je te précipite dans un gouffre de misère, au fond duquel tu te tordras sous mille tourments et tu succomberas en proie au remords et au désespoir?....

— Que me font tes souffrances, ton désespoir et tes remords? repartit le vieillard d'un ton sec et dur.

— Ne comprenez-vous pas aussi, continua Maxime, dont le visage devenait toujours plus sombre et la voix plus sourde; ne comprenez-vous pas toute l'imprudence qu'il y a à traiter ainsi un homme avec lequel on se trouve seul..... seul au milieu de la nuit?

Et en prononçant ces paroles, le vicomte s'était rapproché du lit où le comte s'était appuyé.

— Je t'ai dit que ma résolution était prise, répondit ce dernier, et je te répète qu'elle est inébranlable.

— Ne comprenez-vous pas enfin, reprit Maxime, que cette imprudence touche à la démence chez un homme qui est mort aux yeux de tous, et que l'on peut faire rentrer dans la

tombe sans que personne au monde puisse jamais soupçonner qu'il en était sorti un instant?....

En disant ces mots, Maxime jeta sur le comte un regard fauve à reflet métallique et empreint d'une férocité indicible.

— Rends-moi ce papier! répéta le vieillard d'une voix criarde. Il renferme ma fortune et je ne veux pas que tu aies un liard, je le répète!

Quoique pressentant que les paroles et l'air de Maxime dénotaient un projet funeste, le vieil avare craignait encore plus pour ses richesses que pour sa vie. Et avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable, il s'élança sur son neveu et lui arracha le testament.

— Malheureux! s'écria Maxime, si tu connaissais ma position, si tu pouvais soupçonner le malheur que je puis empêcher et le bien que je puis faire avec cette fortune qui est ma dernière espérance, tu comprendrais que rien ne peut me retenir, qu'il faut qu'elle m'appartienne et tu te hâterais de détruire ce papier au lieu de vouloir le conserver!..... L'heure est fatale!.... Entends-tu?.... Rends-moi ce testament!.... rends-le moi, te dis-je, ou bien!...

Le vieillard finit cependant par connaître, à la voix rauque et aux traits altérés de son neveu, qu'il s'était exposé à un véritable danger; il voulut se retourner pour saisir le cordon de la sonnette qui pendait le long du mur à la tête du lit, mais avant qu'il l'eût atteint, Maxime lui avait saisi le bras et paralysait ses mouvements.

— Misérable!... fit le comte, sentant ses forces s'affaiblir. Et comme il voulait crier, Maxime lui appliqua son mouchoir sur la bouche et le maintint fortement jusqu'à ce qu'il vit que le comte était sans mouvement.

CHAPITRE II

Les Gendarmes

Sous l'agression brutale de Maxime, le comte de Burty avait été non seulement dans l'impossibilité d'articuler une parole, mais encore sa respiration était suspendue.

Il se débattit pendant un moment avec toute l'énergie que lui donnaient la douleur et la crainte de la mort, mais la main robuste de Maxime maintenait le mouchoir sur la bouche et le nez du vieillard, et tous les efforts du pauvre comte ne purent le soustraire à son sort. Ses mouvements perdirent peu à peu leur vivacité, et au bout de quelques minutes ses membres ne se mouvaient plus que d'une manière insensible, les derniers symptômes de la vie ne se manifestèrent bientôt plus que par un frémissement, et le corps prit enfin, et cette fois pour toujours, la rigidité cadavérique.

Maxime, qui jusqu'alors s'était tenu penché sur le comte, se releva lentement, jeta un coup d'œil autour de lui, puis ramena son regard sur le corps de son oncle en murmurant d'une voix sourde :

— C'est lui qui l'a voulu !.....

Puis il s'interrompit brusquement et comme effrayé par le son de sa propre voix. Ses yeux tombèrent ensuite sur le papier froissé sur lequel s'étaient crispés les doigts du vieillard, qu'il ne put qu'à grand'peine entr'ouvrir pour s'emparer du testament.

Au moment où il allait s'avancer vers un des flambeaux,

un bruit sourd et lointain l'arrêta et fit apparaître une pâleur cadavérique sur son visage ; ce bruit le fit tressaillir jusqu'au fond de l'âme, il voyait maintenant l'horreur de son crime et les suites épouvantables qui pouvaient en résulter.

Ce qu'il venait d'entendre était un coup de canon ; un second coup succéda bientôt au premier : c'était le signal qui annonçait à la contrée qu'un galérien venait de s'évader et qui intimait à chacun de faire la chasse au forçat comme à une bête dangereuse ; du reste, chacun savait qu'une prime de cent francs était assurée aux personnes qui pourraient aider à l'arrestation du galérien en fuite.

Qu'avait donc fait cet homme qui devait passer vingt ans, trente ans, quarante ans, toute sa vie peut-être au bagne, dans cet enfer où les souffrances morales et physiques dépassent tout ce qu'on n'a jamais pu rêver ? Cet homme, qui venait de s'enfuir, s'était peut-être rendu coupable d'un crime semblable à celui que lui-même venait de commettre et dont la preuve était encore là sous ses yeux !

En un instant ces pensées terrifiantes se présentèrent à l'esprit de Maxime ; il se vit revêtu de la livrée infamante des galériens et enchaîné à un autre criminel !..... Eperdu, le jeune homme se laissa tomber sur un siége, plus pâle encore que le cadavre du comte.

Le bruit d'un papier tombant sur le parquet le rappela à la réalité ; ce papier était le testament qui venait de s'échapper de sa main entr'ouverte.

Il s'empressa de le ramasser et l'approcha de la flamme d'une des bougies.

Il n'était cependant pas encore au bout de ses terreurs, et cette nuit lui réservait d'autres surprises encore.

Pendant qu'il tenait à la main le testament, en considérant les progrès de la flamme qui le consumait, il entendit un léger bruit ; ayant levé la tête, il vit une des fenêtres s'ouvrir, et un homme s'introduire dans la chambre.

A la vue de cet inconnu, Maxime resta comme pétrifié d'étonnement ; cet homme portait le costume du bagne et était la personnification vivante des pensées qui avaient, un instant auparavant, traversé son cerveau.

Maxime fut profondément impressionné par ce hasard dont l'ironie infernale lui causa une terreur tellement profonde, que le papier à demi-consumé qu'il tenait à la main tomba à terre sans qu'il s'en aperçût et que, à moitié hébété par ce qu'il voyait, il se dirigea vers la porte et sortit de la chambre mortuaire.

Sans s'en rendre bien compte et marchant machinalement, il se dirigea vers un jardin où les mauvaises herbes avaient depuis longtemps étouffé toute espèce de culture, et où l'on ne voyait que quelques arbres fruitiers au tronc mousseux et tordu.

Ce jardin se trouvait situé tout près du château, du côté de la mer; de l'endroit où s'était arrêté Maxime, il pouvait entendre le grondement des vagues de l'Océan qui venaient se briser au pied du rocher. Le spectacle imposant de la nuit étoilée et de l'immensité ramenèrent un peu de calme dans les idées de Maxime et calmèrent l'effervescence de son cerveau.

Son sang-froid et sa présence d'esprit lui étant peu à peu revenus, il voulut savoir quel était cet homme qui s'était introduit d'une façon si étrange dans le château et qui devait, sans doute, avoir éprouvé une frayeur pour le moins aussi grande que celle que son apparition avait causée à Maxime.

Puis la pensée vint au vicomte que l'inconnu pourrait bien être le forçat dont le canon avait annoncé l'évasion.

Un instant après, il rentrait dans la chambre mortuaire; un simple coup d'œil suffit pour le convaincre qu'elle était vide. Il ne vit que le cadavre du comte et les quatre cierges qui brûlaient autour du lit.

Le forçat fugitif avait disparu.

Maxime s'élança vers la place où il avait laissé le testament du comte de Burty, mais il n'y trouva qu'une pincée de cendres : le document avait été complétement détruit.

— Le testament n'existe plus! fit le vicomte d'une voix mal assurée. Il ne me reste qu'à attendre que le jour paraisse et à tâcher d'oublier cette nuit horrible.

Ne se sentant ni le courage ni la force de s'approcher de nouveau du lit de son oncle, Maxime alla s'asseoir sur le balcon par où le galérien s'était introduit dans la chambre; là, il appuya sa tête sur sa main et murmura à voix basse :

— Oui, il faut que j'oublie tout ce qui vient de se passer!

Les événements que nous venons de raconter avaient lieu dans la nuit du 13 Mai 18.., quelques jours après que le comte de Burty, obéissant sans doute à de funestes pressentiments, avait rédigé son testament comme l'expression de ses dernières volontés; ce testament portait la date du 10 du même mois.

Le jour suivant, une série de circonstances, toutes plus graves et plus significatives les unes que les autres, vinrent rappeler au vicomte de Brescé le crime dont il s'était rendu coupable.

— Il faut que j'oublie! avait-il dit.

Mais le malheureux avait oublié que chaque mortel a dans sa conscience quelque chose qui, sans cesse et sans trêve, rappelle au criminel son forfait, au coupable sa faute ; il avait compté sans le remords!.....

Le remords qui ne connaît pas de pitié, la conscience qui tourmente incessamment!

Lorsque Marguerite entra de grand matin dans l'antichambre du comte, elle y trouva Maxime qui avait le visage tellement défait et la physionomie altérée au point que la bonne femme ne put s'empêcher de s'informer de la manière dont il avait passé la nuit, en se reprochant d'avoir obéi à ses

ordres et d'avoir consenti à lui céder sa place auprès du lit funèbre.

— J'ai eu tort, lui dit-elle; à mon âge on peut supporter une veille mieux que les jeunes gens : le cœur est endurci, on est moins sensible à certaines émotions, tandis qu'à vingt ans il est difficile de garder son sang-froid en face d'un cadavre, et à cet âge on ne peut guère se passer de dormir!

Pendant que Marguerite s'exprimait ainsi et lui témoignait ses regrets, le vicomte jeta un regard furtif du côté du lit où reposait le corps de son oncle, afin de s'assurer que les cendres du testament étaient bien enlevées, qu'il n'en restait pas de traces et que le linceul qui recouvrait le comte ne pouvait pas, par son désordre, trahir aucun des événements de la nuit.

Nous devons dire que le jeune homme avait eu, avant le jour, le triste courage de détruire tout ce qui aurait pu donner lieu au moindre soupçon et de mettre toutes choses dans leur état naturel.

— Monsieur le vicomte, continua la vieille servante, vous avez encore de pénibles devoirs à remplir. Il vous reste à prendre les mesures nécessaires et à donner les ordres que vous jugerez convenables au sujet des funérailles.

— Des funérailles?.... fit Maxime avec terreur.

— Vous devez savoir, Monsieur le vicomte, que personne autre que vous ne peut et ne doit s'en charger, en votre qualité de plus proche parent d'abord, ensuite comme héritier du comte, car c'est à vous sans doute que reviendra toute sa fortune!

— J'ai cependant des affaires de la plus haute importance à régler à Paris, répondit le jeune homme; ces affaires ne peuvent souffrir aucun retard: ce qui me contrarie et me chagrine au plus haut degré, car cela m'empêchera absolument de rester ici et de rendre les derniers devoirs à mon oncle.

— Si Monsieur le vicomte veut réfléchir à la mauvaise im-

pression que son absence causera dans le pays, reprit froidement Marguerite, il comprendra qu'il doit laisser momentanément de côté toute espèce d'affaires jusqu'à ce que tout soit terminé ici, qu'il faut qu'il accompagne le comte jusqu'à sa dernière demeure et qu'il figure en tête de la famille. C'est votre place, Monsieur le vicomte, et vous ne pouvez pas vous en dispenser.

— Je vous répète, Marguerite, que je le regrette vivement, mais que des affaires de la première importance me forcent à partir sur l'heure, fit Maxime, qui craignait de ne pas avoir la force de se contenir pendant la cérémonie funèbre et qui était résolu à s'éloigner.

— Je ne puis pas vous forcer à rester, Monsieur le vicomte, reprit sévèrement Marguerite, mais je puis et je dois vous dire que votre manière d'agir n'est ni noble ni généreuse. Toute la contrée, qui connaissait M. le comte et qui vous connait aussi un peu, en sera péniblement impressionnée et cela vous suscitera des ennemis dans le pays.

A peine la vieille domestique avait-elle achevé de parler, que le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour du château.

Cette voiture venait de s'arrêter devant la grande porte d'entrée.

Maxime sentit la terreur l'envahir; il en était arrivé au point que tout l'épouvantait et que la chose la plus insignifiante le faisait trembler.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il à Marguerite, qui s'était approchée de la fenêtre.

— Babet va ouvrir la voiture, nous allons savoir qui peut venir à une heure aussi matinale.

Sans pouvoir se rendre un compte exact de l'angoisse qui lui serrait le cœur, et malgré les efforts qu'il faisait pour se rassurer, Maxime ne put cependant pas se défendre d'un pénible pressentiment. Il resta immobile, craignant de laisser

voir son trouble, et fit tout ce qu'il put pour conserver un air indifférent.

— Eh bien? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Ah!.... je les vois descendre de voiture!

— Y a-t-il plusieurs personnes?

— Ils sont quatre.

— Les connaissez-vous?

— Non!.... Ce sont quatre messieurs vêtus de noir, avec des cravates blanches..... Ils ont des visages sévères.... Ces figures ne me plaisent pas!....

— Ce sont des gens de la justice, des magistrats! s'écria Maxime en faisant un mouvement comme pour sauter par la fenêtre; cependant une réflexion d'une seconde le retint, la pensée d'une cour de justice, d'un interrogatoire, du témoignage de Marguerite passa dans son esprit comme un éclair et suffit pour lui conserver sa présence d'esprit.

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? fit-il en affectant le plus grand sang-froid. L'arrivée de magistrats dans la maison où vient de mourir un homme auquel on ne connaît pas de parents ni d'héritiers est une chose toute naturelle et qui se voit tous les jours.

— C'est parfaitement vrai, répondit la vieille Marguerite, qui n'avait pas quitté la fenêtre; et comme vous, je comprends parfaitement la venue des magistrats:.... mais qu'est-ce que les gendarmes peuvent bien avoir à faire ici?

— Comment!.... les gendarmes? fit Maxime d'une voix mal assurée et en s'élançant vers la fenêtre.

Le jeune homme commençait à perdre son assurance.

Il put alors parfaitement voir quatre personnages effectivement vêtus de noir, qui, accompagnés de deux gendarmes, montaient les degrés qui précédaient la porte d'entrée.

A cette vue, il ne put s'empêcher de frémir; il sentit ses genoux chanceler et se dérober sous lui et il fut obligé de s'appuyer au rebord de la fenêtre pour ne pas tomber.

Deux minutes plus tard, les six nouveaux venus, conduits par Babet, entraient dans la chambre mortuaire.

Un des personnages vêtus de noir fit, en désignant la vieille Marguerite :

— Cette femme est l'ancienne et fidèle domestique du comte de Burty ; elle pourra nous donner les informations qui nous seront nécessaires, car il y a vingt ans qu'elle habite ce château et qu'elle est la seule et unique compagne du comte, dont elle possédait toute la confiance.

— Je suis à votre disposition et je suis prête à répondre à toutes les questions que vous m'adresserez, dit Marguerite en faisant une profonde révérence.

— Vous me reconnaissez bien, Marguerite ? demanda le même personnage.

— Certainement ! répondit Marguerite avec calme ; vous êtes Monsieur Vacher, le notaire de mon pauvre maître.

— Et ces messieurs qui m'accompagnent, reprit le notaire, en désignant les trois autres personnages, sont-ce celui-ci, Monsieur le Commissaire, et celui-là, Monsieur le Substitut du procureur du roi, avec son secrétaire. Ces messieurs sont venus ici pour une affaire de la plus haute importance et ont besoin des informations que vous êtes sommée de leur donner.

— Je suis toute à votre service, répondit la vieille femme, et prête à vous dire tout ce que je sais.

Le substitut du procureur du roi était un homme de petite taille; son visage pâle, sa physionomie froide et ses yeux vifs et pénétrants, lui donnaient l'air d'un diplomate.

Pendant que le notaire parlait avec Marguerite, le substitut avait échangé à voix basse quelques paroles avec son secrétaire et avec le commissaire ; tout en parlant, il avait de temps en temps jeté un coup d'œil sur Maxime et avait remarqué que chaque fois que son regard avait rencontré celui du jeune homme, ce dernier avait baissé les yeux et

avait détourné la tête d'un air embarrassé et contraint, ce qui contribuait naturellement à le rendre suspect aux yeux du magistrat.

Quand le notaire eut fini de parler, le substitut prit la parole.

— Monsieur, fit-il en s'adressant à Maxime et en le regardant fixement, vous êtes sans doute le vicomte de Brescé, neveu du défunt comte de Burty ?

— C'est cela même, Monsieur le Substitut, repartit Maxime d'un air de hauteur mélangée de politesse qu'il crut devoir prendre, mais qui, en réalité, ne fit qu'augmenter la méfiance du magistrat, que ses fonctions devaient naturellement rendre soupçonneux et perspicace.

Celui-ci reprit, au bout d'un instant de silence, pendant lequel il n'avait pas quitté le vicomte du regard :

— Vous êtes arrivé ici hier soir, Monsieur le vicomte, n'est-il pas vrai ?

— Oui, Monsieur; vous êtes admirablement bien informé, répondit Maxime du même ton.

Le substitut se tournant alors vers Marguerite, il lui demanda :

— Qui a veillé auprès du corps ?

— C'est moi, pendant les premières nuits, répondit la servante.

— Et la nuit dernière ?

— C'est M. le vicomte de Brescé.

Le substitut se pencha à l'oreille du commissaire et lui dit quelques mots à voix basse.

Le commissaire leva les yeux et regarda Maxime.

Ce dernier, à qui pas un geste, pas un mouvement des visiteurs n'échappaient, comprit combien il était important qu'ils ne soupçonnassent pas de quelle angoisse son âme était accablée et il eut la force de sourire d'un air dégagé. Mais, pour un œil exercé, ce sourire trahissait une profonde

inquiétude et contrastait d'une manière trop frappante avec la pâleur et l'altération des traits de Maxime.

Le substitut reprenant la parole fit, en s'adressant de nouveau à Marguerite :

— Comment se fait-il que vous, la fidèle domestique du comte, ayez consenti à passer loin de lui la nuit qui devait précéder les funérailles, et que vous ayez laissé ce soin à un jeune homme qui, arrivant d'un long voyage, fatigué, devait, selon toute apparence, être incapable de passer une nuit de veille ?

— Si je l'ai fait, répondit Marguerite, cela a été sur le désir formel exprimé par M. le vicomte dont, dorénavant, les ordres sont pour moi formels et indiscutables. Je crus, en outre, pouvoir attribuer ce désir au bon cœur de M. le vicomte.

— Ainsi, fit le substitut en se tournant vers Maxime, c'est Monsieur le vicomte lui-même qui a insisté pour passer cette nuit auprès du lit mortuaire?

— Après ma mère et ma sœur, le comte de Burty était mon parent le plus rapproché, répondit Maxime avec assez de calme; vous devez, par conséquent, trouver tout naturel que, dans cette occasion, je n'aie pris conseil que de mes sentiments.

— Non seulement je trouve cela naturel, reprit le substitut, mais cela me paraît admirable de la part d'un homme comme vous, qui est connu à Paris pour son esprit moqueur, ses idées sceptiques et son mépris pour tout ce qui ressemble à la superstition et aux pratiques surannées.

Maxime ne revenait pas de sa surprise de voir cet homme renseigné d'une manière aussi exacte sur son caractère, ses opinions, ses idées les plus intimes; d'autant plus que cet homme le voyait, selon toute probabilité, pour la première fois.

En considérant que cet homme était un magistrat occupant une place élevée dans la justice, le jeune homme se demandait

avec terreur de quelle manière et dans quel but le substitut s'était procuré tous ces renseignements dans un délai aussi court.

Le magistrat reprit, en disant à Maxime :

— Il est temps que nous vous fassions connaître le but de notre visite, Monsieur le vicomte.

— Le jeune homme s'inclina d'un air de condescendance.

— Nous sommes ici dans votre intérêt, ajouta le substitut.

Maxime voulut parler; il ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

— Monsieur Vacher, fit le substitut en s'adressant au notaire, veuillez donner à M. le vicomte lecture de la lettre que vous avez reçue ce matin.

Le notaire tira un papier de son portefeuille, le déplia et lut à haute voix :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que, cette nuit, le tes-» tament du comte de Burty a été détruit dans la chambre » même où repose le corps du comte. Veuillez vous rendre » sur les lieux avec un magistrat, il vous sera facile de vous » convaincre de la vérité et vous pourrez alors distinguer » le coupable de l'innocent.

» Un ami. »

A la lecture de cette lettre, Maxime ferma les yeux, anéanti, épouvanté, et il fut sur le point d'avouer son crime.

La voix du substitut, qui se fit de nouveau entendre, le rappela à lui et lui donna la force de reprendre contenance.

— Il est ici question d'une affaire tellement importante, dit le substitut, que, malgré toute l'invraisemblance et l'improbabilité de cette accusation, il nous a été impossible de ne pas la prendre en considération et nous sommes immédiatement venus nous rendre compte des faits, afin de n'encourir aucun reproche à ce sujet. Et maintenant, Monsieur le vicomte, permettez-moi de vous adresser une question.

— Parlez, Monsieur, fit Maxime, qui avait grand'peine à cacher son trouble et son angoisse.

— Nous savons déjà que c'est vous, Monsieur le vicomte, qui avez passé la nuit dernière auprès du corps du comte.

— C'est moi, en effet.

— Vous étiez seul?

— Absolument seul.

— Êtes-vous resté seul toute la nuit?

— Toute la nuit.

— Très-bien. Aviez-vous connaissance du testament dont il est question dans la lettre dont vous avez entendu la lecture?

— Je n'en avais aucune connaissance.

— Ne faisiez-vous donc aucune supposition à ce sujet?

— Je ne supposais rien et ne pouvais rien supposer, attendu qu'à mon arrivée mon oncle avait déjà rendu le dernier soupir.

— Vous ne pouvez par conséquent pas nous dire où le comte avait déposé ce testament?

— En aucune façon.

— Alors c'est à vous que nous devons nous adresser, fit le substitut, en s'adressant à Marguerite; peut-être pourrez-vous nous dire où le comte votre maître avait serré son testament?

— Mon Dieu, Monsieur le Juge, répondit la vieille servante, à cet égard je suis aussi mal renseignée que M. le vicomte. Le comte était d'une nature très-défiante et avait des façons d'agir mystérieuses, de sorte qu'il ne confiait jamais rien de ses affaires à qui que ce fût. Je ne puis donc absolument rien vous dire, si ce n'est qu'il avait l'habitude d'enfermer tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, espèces ou papiers, dans les armoires que vous voyez dans cette pièce. Je crois, par conséquent, que si le comte a fait un testament, ce document doit se trouver ici.

— Ceci est déjà un point de départ qui peut nous aider dans nos recherches..... Messieurs, si vous le voulez, nous allons procéder à une perquisition.

— C'est inutile! fit M. Vacher, attendu que M. le comte de Burty me confiait à moi, son notaire, ce qu'il ne confiait à personne. Je sais où se trouve le testament; c'est moi-même qui l'ai placé où il est.

En prononçant ces dernières paroles, le notaire se dirigea d'un pas assuré vers l'armoire antique que Maxime avait ouverte la nuit précédente.

Pendant ce temps, Maxime examinait tour à tour les personnages présents d'un air égaré; il lui était impossible de dissimuler plus longtemps son agitation, et son inquiétude de plus en plus visible attirait depuis un moment l'attention des deux gendarmes.

— La fermeture de cette armoire a été forcée! s'écria soudain le notaire, et cela a été fait il n'y a pas encore longtemps.

Puis il ajouta, en s'adressant à la servante:

— Marguerite! pouvez-vous nous dire depuis quand ce meuble n'a pas été ouvert?

— Il était encore fermé hier, répondit la vieille femme. Le comte était très-sévère sur l'exécution de l'ordre qu'il m'avait donné de visiter chaque soir toutes les serrures de la maison et, même après sa mort, je n'ai pas osé lui désobéir. J'ai donc visité cette porte hier soir, et elle était fermée.

— Monsieur le vicomte pourrait peut-être nous donner des explications à ce sujet, puisqu'il n'y a que lui qui soit resté dans cette chambre après la sortie de Marguerite, qui avait auparavant examiné les serrures et avait trouvé tout en ordre?

A cette question foudroyante du magistrat, Maxime resta un moment interdit et dans l'impossibilité d'articuler une

parole; ses idées commençaient à s'embrouiller, et il était hors d'état de penser à rien.

— M'avez-vous compris, Monsieur le vicomte, ou bien désirez-vous que je répète ma question?

— Non, Monsieur; je vous ai parfaitement compris, répondit Maxime, à qui les paroles du magistrat avaient rendu un peu de présence d'esprit; mais, ajouta-t-il avec une volubilité affectée, je ne me rends pas bien compte... je ne comprends pas comment on a pu forcer cette armoire.

— Avant d'aller plus loin, dit le notaire en s'adressant au substitut, ne pensez-vous pas que nous ferions bien de nous assurer si le testament est encore à la place où je l'avais mis?

— Certainement! Pouvez-vous indiquer cette place d'une manière exacte?

— Le testament a été placé par moi dans le dernier compartiment de droite, entre deux cahiers recouverts d'une couverture bleue.

— Veuillez voir s'il est toujours où vous l'avez mis!

Le notaire s'approcha de l'armoire, l'ouvrit et regarda le compartiment.

— Eh bien? demanda le substitut.

— Voyez vous-même, répondit le notaire : la place qui est entre les deux cahiers bleus est vide.

Maxime commença à comprendre qu'il était perdu; il se sentit envahir par le vertige qui gagne les criminels les plus endurcis, lorsqu'ils sont placés en face de l'évidence qui paralyse toute leur énergie et les force à faire des aveux et à reconnaître le crime qu'ils ont commis.

— Persistez-vous à soutenir que vous êtes resté seul pendant toute la nuit dans cette chambre, Monsieur le vicomte? lui demanda le substitut.

— Pendant toute la nuit, répondit Maxime, à l'exception cependant d'une heure environ que j'ai passée dans le jardin pour avoir un peu d'air et de fraîcheur.

— Et avez-vous des raisons pour soupçonner que quelqu'un se soit introduit ici pendant votre absence?

— Mais, fit Maxime en hésitant, la disparition de ce testament ne peut guère s'expliquer différemment; à moins cependant, ajouta-t-il en souriant d'un air contraint et affecté, à moins que l'on ne me soupçonne de l'avoir détruit moi-même, ce qui serait pousser un peu loin le mépris des richesses et des biens de ce monde, attendu que, comme je n'ai aucune raison d'en douter, je suis le seul héritier du comte mon oncle, qui avait depuis longtemps l'intention de me léguer toute sa fortune. Ce testament devait, par conséquent, servir à consacrer mes droits et à combattre les prétentions que d'autres personnes auraient pu élever au sujet de cet héritage.

— Ce que vous venez de dire est plausible et, selon toute apparence, très-vraisemblable, repartit le notaire; cependant il y a un autre moyen de nous assurer de ce qu'il peut y avoir de fondé dans tout cela. Le comte de Burty rédigea, il y a quelques jours, son testament en deux exemplaires, qui ont été en entier écrits de sa main; il me fit ensuite appeler, non pas pour m'en donner connaissance, mais pour me remettre un des deux exemplaires et me prier de placer l'autre dans cette armoire, où il ne se trouve plus maintenant. J'ai donc chez moi un double de ce testament, que je vais envoyer chercher; je l'ouvrirai en votre présence et nous pourrons tous en prendre connaissance. Si ce testament est en faveur de M. le vicomte de Brescé, celui-ci se trouve naturellement déchargé de tout soupçon; dans le cas contraire, ce serait, je l'avoue, non pas précisément une preuve, mais en tout cas, une coïncidence fâcheuse... Mais je ne veux rien préjuger et la lecture du testament peut seule nous éclairer et faire disparaître les soupçons qui pourraient planer sur M. le vicomte.

— Comment! s'écria Maxime, vous oseriez me soupçonner?

— En aucune façon, Monsieur le vicomte, repartit le substitut, mais toutes les apparences sont contre vous et les circonstances ne font que les fortifier; mais, comme vient de le dire M. Vacher, la lecture de la copie du testament viendra faire la lumière sur toute cette affaire, et tous les soupçons qui pourraient exister contre vous tomberont d'eux-mêmes.

Le substitut fit signe d'approcher aux deux gendarmes qui étaient restés à la porte de la chambre et avaient assisté à tout cet entretien.

— C'est fini! pensa Maxime. Ce testament sera ma condamnation!..... Je suis perdu sans retour!

Le substitut donna aux deux gendarmes quelques instructions à demi-voix pendant que le notaire écrivait quelques lignes adressées à son premier clerc, pour le prier de remettre au porteur le double du testament du défunt comte de Burty.

A ce moment un homme entra avec précipitation et sans heurter; l'agitation de cet homme était évidente et profonde, son visage était pâle et ses traits décomposés. C'était le premier clerc du notaire.

— Qu'avez-vous? Qu'est-il arrivé? lui demanda vivement M. Vacher, pressentant un malheur et s'élançant à sa rencontre.

— Je crois que nous avons été victimes d'un vol audacieux!

— Comment cela? De quoi s'agit-il?

— N'avez-vous pas envoyé quelqu'un chercher le testament du comte de Burty?

— Moi? pas du tout!

— Et cependant!... Veuillez lire cette lettre!

Le notaire prit le papier que lui présentait son premier clerc et lut ce qui suit :

« J'invite Monsieur Dumont à remettre au porteur de ce » billet le double du testament du comte de Burty, qui se » trouve dans le compartiment du milieu de mon secrétaire.

» Jean Vacher. »

— Cette lettre est complétement fausse! s'écria le notaire, au comble de la stupéfaction. Mon écriture et ma signature ont été imitées!

— Si bien imitées, ajouta le premier clerc, que nous avons tous été trompés.

— Et vous avez remis le testament à l'homme qui vous a apporté ce billet?

— Sans doute!

— Voilà donc les deux testaments disparus à la fois! s'écria le notaire désespéré.... Qu'y a-t-il à faire? Comment pouvons-nous maintenant connaître les dernières volontés du défunt?

— Eh bien, Messieurs, fit brusquement Maxime, reconnaissant l'avantage de sa situation et voulant en profiter, croirez-vous maintenant que c'est un autre et non pas moi qui a fait disparaître le testament de mon oncle?

— Je ne puis pas dire que cela me parût possible; cependant.....

Le substitut fut interrompu par l'entrée brusque de Babet qui se précipita dans la chambre d'un air consterné et en s'écriant d'une voix désolée:

— Messieurs! notre chien, notre pauvre César a été empoisonné cette nuit!

— César!... s'écria Marguerite.

— Oui... empoisonné!... Et en voilà les preuves, fit Babet, en montrant quelques fragments de viande qu'elle avait dans sa main. J'ai trouvé cela à côté du pauvre animal, qui est étendu raide à côté de sa niche.

— Et avez-vous remarqué si autour il y avait des traces de pas? demanda le substitut.

— Oui, des traces de chaussure forte et grossière sont très-visibles dans le sol, qui est encore mou depuis la dernière pluie; en outre, il y a des marques contre le mur, le

mortier est détaché en plusieurs endroits, comme si quelqu'un l'avait escaladé.

— Eh bien, Messieurs, que dites-vous de cela? demanda Maxime, complétement rassuré et d'un air triomphant.

— Nous disons, Monsieur le comte, répondit le magistrat, que cette double découverte nous aidera sans doute à nous mettre sur les traces du véritable coupable; quant à moi, je suis heureux de voir que nos soupçons étaient faux.

— Il n'y a plus le moindre doute à cet égard, ajouta le notaire. Mais je me demande quel peut être le coupable et l'intérêt qu'il a pu avoir à la destruction de ce testament.

— C'est, selon toute probabilité, un héritier du comte qui s'est cru lésé dans ses intérêts et qui a trouvé dans le testament la clause qui confirmait ses craintes, autrement il aurait renvoyé ce document.

— Avant de nous éloigner, fit le substitut, nous irons, si vous le voulez bien, examiner les traces de pas vues par Babet, ainsi que les marques du mur; veuillez nous conduire, bonne femme!

Ils s'éloignèrent, à l'exception de Maxime qui, resté seul, se laissa tomber sur un siége, épuisé par cet entretien et par les émotions qu'il avait éprouvées.

— Je suis sauvé! balbutia-t-il à demi-voix; mais qui pourra expliquer ce mystère? Que dois-je craindre ou espérer de cet être hardi et mystérieux qui s'est emparé du testament de mon oncle? Dans quel but cet homme a-t-il agi ainsi, au péril d'être capturé de nouveau et de retourner reprendre sa place parmi ses compagnons d'infamie et de captivité! Je suis sauvé, c'est vrai!... mais le suis-je pour longtemps?...

Mille pensées plus sombres les unes que les autres se heurtaient dans son esprit et modéraient son soulagement ainsi que la joie qu'il éprouvait de se sentir affranchi des soupçons qui avaient un instant pesé sur sa tête.

Au bout d'une demi-heure environ, le roulement d'une

voiture qui traversait la cour du château se fit de nouveau entendre; c'était la voiture qui portait les hommes de loi qui s'éloignait.

Maxime aspira une large bouffée d'air; il sentit sa poitrine débarrassée d'un poids immense.

CHAPITRE III

Le Retour du Galérien

Sur les confins de la Picardie se trouve une contrée morne et à l'aspect désolé, sans forêts, sans cours d'eau, sans culture, en un mot sans rien de ce qui peut réjouir le cœur et égayer le paysage. C'est là qu'est situé le hameau de Saint-Georges, dont l'aspect est aussi triste, aussi sauvage et aussi désolé que le reste de la contrée.

Cette localité jouit dans le pays de la plus détestable réputation, et le voyageur qui, malgré tous les avertissements, aurait le courage de s'y aventurer et voudrait pousser la témérité jusqu'à la traverser, serait frappé de son aspect sauvage et de l'aspect plus sauvage encore de ses habitants qui, assis nonchalamment sur le seuil de leurs cabanes de chaume, sales, vêtus de haillons sordides, le front penché et assombri, portent sur leur physionomie le cachet indélébile qui stygmatise les êtres abrutis par l'oisiveté, corrompus par le vice.

Ces êtres déshérités traversent l'unique rue du village d'un pas traînard et apathique, en jetant à droite et à gauche des

regards sombres et farouches, et ressemblent moins à des êtres humains qu'à des bêtes fauves traquées et toujours prêtes à fondre sur le chasseur.

Ce village présente le spectacle d'une véritable plaie sociale, d'un véritable fléau : sa population se compose presque exclusivement de criminels, voleurs ou assassins. Il n'est pas possible d'y trouver une seule famille qui n'ait fourni son contingent à la prison, au bagne ou à l'échafaud.

Tous ceux qu'on y rencontre ont fait un séjour plus ou moins prolongé aux bagnes de Brest ou de Toulon, d'où ils sont revenus plus corrompus, plus dépravés, plus rusés qu'auparavant et disposés à léguer à leur postérité les résultats de leur triste expérience dans le crime. Chacun d'eux a rapporté de ces enfers de douleur et de corruption une somme de vice suffisante pour infecter toute la jeune génération.

Les habitants de Saint-Georges étant un objet d'horreur et d'épouvante pour le reste de la contrée, on comprend que les alliances ne peuvent avoir lieu qu'entre familles de la localité, absolument comme chez les juifs et les bohémiens du moyen âge, alors qu'ils étaient séquestrés et mis à l'écart du reste de l'humanité comme s'il eussent été des pestiférés ou des lépreux.

Il en était résulté que peu à peu la population de Saint-Georges, qui comptait environ quatre cents âmes, avait fini par ne plus faire, pour ainsi dire, qu'une grande famille.

Cette famille se divisait en deux branches : les Maréchal et les Salviat, qui, depuis de longues années, étaient divisées par une haine féroce et une soif de vengeance que l'habitude du crime rendait plus cruelle encore.

A l'époque à laquelle nous introduisons le lecteur à Saint-Georges, cette haine mortelle, cette profonde animosité étaient à leur comble par suite d'un événement qui remontait à deux années environ.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, nommé Eugène Salviat, avait commis un assassinat dans un village peu éloigné de Saint-Georges; il avait pu se soustraire aux recherches et à l'action de la justice et croyait avoir détourné tous les soupçons lorsque, une année environ après le crime, il fut arrêté, conduit en prison, jugé et condamné à vingt ans de galères; on le conduisit ensuite à Brest, où il devait subir sa peine.

Le bruit se répandit bientôt que Eugène Salviat avait été arrêté par suite d'une dénonciation et que le délateur était un autre habitant de Saint-Georges, nommé Jean Maréchal, repris de justice, comme, du reste, presque tous les hommes de la localité qui avaient atteint un certain âge.

Quelque temps après, Jean Maréchal fut frappé d'un coup de couteau dans la poitrine; comme il était toujours sur ses gardes, il put parer le coup avec le bras et ainsi en amortir la violence, de sorte que, au bout d'un mois, il était rétabli.

Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis une année environ, toute espèce de relation cessa entre les familles Maréchal et Salviat que, malgré tout, les exigences de la vie avaient parfois rapprochées, et les membres de ces deux familles ne s'aventurèrent plus dans le village que pendant le jour et bien armés.

Par une étouffante soirée du mois d'Août, une femme était assise dans une des plus misérables chaumières de Saint-Georges, et, ayant repoussé son rouet, elle faisait son repas du soir, qui se composait d'un morceau de pain noir et d'un oignon cru.

Cette femme pouvait être âgée d'une soixantaine d'années; la lumière rougeâtre d'une lampe fumeuse éclairait son visage, dont la teinte bronzée et les traits endurcis exprimaient une volonté de fer et une résolution implacable; ses sourcils gris et touffus recouvraient deux petits yeux qui, enfoncés

dans leurs orbites, avaient la mobilité, l'éclat métallique et félin de ceux d'un chat sauvage.

Cette femme était Mathurine Salviat, la mère d'Eugène Salviat qui était alors au bagne de Brest; et c'était cette femme, l'opinion publique le disait, qui avait porté à Jean Maréchal le coup de couteau qui l'avait mis au lit pendant un mois.

De temps en temps Mathurine cessait de manger, et d'un air sombre et menaçant murmurait quelques paroles inintelligibles.

A la fin, elle appela à haute voix et d'un ton impatient :

— Michelette !

Une porte latérale s'ouvrit immédiatement et donna passage à une jeune fille.

Michelette avait dix-sept ans, sa physionomie enfantine présentait le plus heureux mélange de grâce, de fraîcheur et de naïveté; ses grands yeux bleus et son front blanc et pur, encadré de grosses tresses blondes, offraient l'image de l'innocence la plus pure; cette apparition toute gracieuse captivait le regard, qui ne pouvait s'en détacher, et on oubliait à sa vue les haillons qui lui servaient de vêtements.

Mathurine la considéra un instant en silence; il eût été bien difficile de lire sur les traits de la vieille femme quels étaient les sentiments qui l'animaient.

— Michelette! fit-elle, au bout d'un moment, d'une voix basse et haineuse en lui montrant le couteau dont elle venait de se servir pour couper son pain; vois-tu ce couteau?

La jeune fille jeta un regard sur le couteau que sa mère lui montrait et sentit un frémissement de terreur la parcourir de la tête aux pieds.

— Tu vois ce couteau ! répéta Mathurine; maintenant écoute bien ce que je vais te dire. On m'a rapporté que l'on t'avait vue parler un soir avec Joseph Maréchal, le fils de ce misérable qui a vendu ton frère. Je ne te demande pas si cela est

vrai et si tu es capable d'une pareille bassesse, d'une lâcheté semblable; seulement retiens bien ceci : le jour où je saurai qu'on m'a dit la vérité, ce couteau me débarrassera de toi!

— Mère! balbutia la jeune fille d'une voix tremblante... je t'assure.....

— Tais-toi! s'écria la vieille femme. Je sais que tu nieras! il vaut mieux que tu te taises! Je ne veux croire personne que mes propres yeux, et je ne tarderai pas à savoir la vérité! Je veillerai, et tu sais que lorsque j'ai dit une chose, je tiens parole... Va, maintenant... c'est tout ce que j'avais à te dire!

La jeune fille rentra dans sa chambre sans prononcer une parole.

Une heure plus tard, l'obscurité la plus complète régnait dans la hutte de Mathurine.

Une ombre épaisse couvrait la terre.

Cependant Michelette ne dormait pas; elle attendit une heure encore, puis, se levant doucement, elle s'habilla à la hâte et, après s'être assurée que sa mère dormait d'un profond sommeil, elle se dirigea à pas furtifs vers la porte de la chaumière, l'ouvrit sans faire de bruit et se trouva dehors.

Là, elle jeta un regard à droite et à gauche, puis se mit à marcher rapidement vers la droite en rasant les murs des autres cabanes.

Une minute après, elle arrivait au bord d'un petit bosquet de châtaigniers qui formait comme une verte oasis dans ce désert.

Elle hésita un moment avant de s'engager sous les arbres, où l'obscurité plus profonde qu'ailleurs augmentait encore son inquiétude, mais elle entendit une voix qui murmurait son nom et soudain, comme si cette voix lui eût rendu tout son courage, elle pénétra hardiment dans le taillis.

Elle n'avait pas fait dix pas qu'elle sentit une main saisir la sienne et la même voix murmurer à son oreille :

— Michelette!...

— Joseph ! répondit à voix basse la jeune fille en s'appuyant sur l'épaule du jeune homme; puis elle ajouta :

— Je ne sais vraiment pas où j'ai pris le courage de venir!

— De quoi peux-tu donc avoir peur? Qu'as-tu à craindre?

— Ma mère soupçonne notre amour ! Elle m'a fait les menaces les plus épouvantables!... Oh ! Joseph ! tu ne connais pas ma mère!

— Je ne la connais pas? Que dis-tu? N'est-ce pas elle qui a frappé mon père? Nous avons tout à craindre de cette femme; c'est pourquoi, Michelette, il me tarde de pouvoir fuir cette contrée maudite, où l'air est imprégné du crime et où l'on respire le vice comme une émanation pestilentielle !

Michelette allait répondre, quand un léger bruit s'étant fait entendre dans le fourré et à quelques pas seulement, elle se dégagea toute effrayée des bras de Joseph.

— Tu as peur? fit celui-ci, en riant doucement.

— N'as-tu donc rien entendu? repartit la jeune fille.

— Ce n'est rien! c'est le vent qui balance une branche d'arbre ou un lapin qui se divertit sur l'herbe.

— Il est tard!..... il faut que je rentre!

— Déjà?

— Si ma mère venait à s'apercevoir que je suis sortie!.....

Joseph prit les deux mains de la jeune fille dans les siennes.

— Pauvre Michelette ! fit-il d'une voix douce et caressante. Ton existence est un souci continuel, une angoisse sans trêve! Mais.... il y a trop longtemps que cela dure!.... Patience!..... j'espère pouvoir bientôt t'offrir une autre existence!

— Qu'espères-tu?

— J'espère pouvoir mettre mon projet à exécution !

— Quel projet?

— J'ai écrit il y a un mois à M. Michaud.

— A ton parrain?

— Oui.

— Il est riche!

— Il est riche, répéta Joseph, et il m'aime; il sait que je suis et que je veux rester un honnête homme, que je veux travailler, et il ne me demande qu'une chose, c'est que je quitte ce maudit village.

— Tu veux partir?

— Je l'espère. Mon parrain m'a répondu : il se réjouit de mes intentions et m'annonce qu'il veut venir ici lui-même, afin de s'entendre avec moi.

— Quand doit-il venir?

— Ce soir même..... je l'attends..... Il m'emmènera avec lui et me donnera un emploi dans sa maison. Tu m'écoutes, n'est-ce pas?..... Et un jour..... tu viendras aussi à Paris!..... Nous travaillerons, nous pourrons économiser et, qui sait? peut-être qu'un beau jour tu seras ma chère petite femme!

Michelette secoua tristement la tête.

— Tu veux partir! dit-elle d'un air affligé. Que veux-tu que je devienne quand tu ne seras plus ici? Ta présence seule pouvait me donner du courage; la pensée que je pouvais te voir quelquefois me donnait seule l'énergie dont j'ai besoin pour supporter mon triste sort! S'il faut que j'y renonce, je ne sais pas ce que je deviendrai!

— Voyons, voyons! fit tendrement Joseph en la baisant au front.... Ne te désole pas, ma chérie! Si je te vois pleurer cela m'ôte tout mon courage, et cependant Dieu sait que j'en ai besoin!

— Et tu es certain que M. Michaud viendra!

— Oui, dans une heure. Il doit arriver par le sentier qui longe le petit bois; il connaît la contrée, et comme il sait qu'il est dangereux de s'aventurer ici de nuit, il m'a écrit d'aller à sa rencontre.

Michelette ne répondit rien.

Le léger bruit qui s'était fait entendre une fois se reproduisit dans le fourré et non loin des deux jeunes gens.

Michelette se mit à trembler.

— As-tu entendu? murmura-t-elle d'une voix étranglée par la frayeur.

— En effet, fit Joseph.

— Qu'est-ce que cela peut être?

Le jeune homme fit doucement quelques pas du côté où le bruit s'était fait entendre; il sortit même du taillis, mais il ne put rien voir.

Ce n'était cependant pas le vent, ni un lapin : c'était un homme qui s'était caché pour épier les deux amoureux et qui n'avait pas perdu une syllabe de leur conversation.

Dès qu'il eut entendu tout ce qu'il voulait savoir, il rampa comme une couleuvre sous les branches et sortit du petit bois; puis, en se glissant sans bruit le long des maisons, tout en prêtant l'oreille au moindre bruit, il atteignit la cabane de Mathurine Salviat.

Là, il s'arrêta, jeta un coup d'œil autour de lui pour bien s'assurer que personne ne l'avait suivi, et pénétra dans la chaumière, dont Michelette n'avait fait que pousser la porte.

Au bruit que l'inconnu fit en entrant, Mathurine se réveilla aussitôt; elle s'assit sur son lit et, cherchant à percer l'obscurité, elle demanda à haute voix:

— Qui est là?

— Pst! fit l'homme en s'approchant du lit à tâtons.

Mais déjà Mathurine s'était élancée de son lit et avait allumé sa lampe; elle se trouva tout d'un coup en face de l'inconnu et resta stupéfaite en le reconnaissant.

— Toi!.... toi ici! s'écria-t-elle, pendant que sa physionomie devenait radieuse.

— Oui!.... c'est moi, répondit le nouvel arrivé.

— Tu as donc pu t'échapper de là-bas?

— Comme tu le vois.

— Ah! je savais bien que je te reverrais!

Et, étendant les bras et les lui passant sur les épaules, elle l'attira à elle et le pressa sur son cœur en le couvrant de baisers et de caresses.

Cet homme était son fils!.... Eugène Salviat!.... Il avait pu s'enfuir du bagne de Brest et atteindre Saint-Georges sans être découvert.

Sa mère se sentit heureuse d'avoir de nouveau son fils sous son toit. Elle avait toujours été fière de son enfant.

— Et maintenant, fit-elle quand la première effusion se fut calmée; voyons, mon fils, tu dois avoir faim, n'est-ce pas? Tu es fatigué! Tu vas prendre quelque chose; attends! je vais réveiller ta sœur.

— Michelette?

— Ne veux-tu donc pas la voir?

— Je l'ai déjà vue, répondit Salviat avec un rire significatif.

— Comment? demanda Mathurine.

— Oui, fit Salviat, tu crois qu'elle dort?

— Sans doute.

— Eh bien, elle ne dort pas plus que nous deux.

— Comment peux-tu le savoir?

— Je viens de la voir.

— Où?

— Dans le petit bois de châtaigniers.

— Elle était peut-être avec Maréchal?

— C'est vrai.

En apprenant cela, la vieille Mathurine fit entendre une malédiction étouffée et serra les poings d'un air farouche.

— Je vais aller la chercher! fit-elle avec un éclair dans les yeux.

Mais son fils la retint.

— Ne fais pas cela, mère, dit-il; au contraire, laisse Michelette avec Maréchal, et rapporte-t'en à moi pour le reste.

— Quelle est ton intention?

— Tu le sauras avant peu.

— Où veux-tu donc aller ?

— Je veux retourner au petit bois.

— Que dis-tu ?.... On pourrait te voir.... quelqu'un pourrait te trahir ! Reste plutôt ici et songe à te cacher soit dans cette maison, soit chez un des nôtres ; tu sais que tous les Salviat nous sont dévoués.

— Je le sais ; mais personne ne doit soupçonner ma présence, ma sœur moins que personne, parce que demain la gendarmerie, qui est sans doute instruite de mon évasion, sera ici pour faire des recherches, et il faut que tous ceux que l'on interrogera puissent sans hésiter répondre que l'on ne m'a pas vu. Les gendarmes ont l'expérience des physionomies, ils connaissent quand on leur dit la vérité, et demain, voyant que personne ne m'a aperçu ni ne se doute de ma présence, ils porteront leurs recherches sur une autre partie de la contrée, et je pourrai de cette manière leur faire perdre mes traces.

— Je comprends ; mais si tu quittes Saint-Georges, de quel côté veux-tu te diriger ?

— Du côté de Paris.

— C'est bien dangereux !

— Au contraire, c'est ce qu'il y a de plus prudent : il est bien plus difficile de trouver un homme dans une grande foule que dans une solitude. Et puis, j'ai des projets..... En un mot, tu apprendras bientôt sur mon compte des choses dont tu seras bien étonnée ; c'est tout ce que je puis te dire aujourd'hui.

— Mais je ne comprends pas bien ce que tu veux aller faire dans le petit bois.

Eugène Salviat ne répondit rien ; il jeta un regard autour de lui, et apercevant sur la table le couteau que nous avons vu entre les mains de sa mère, il le prit, en essaya le tranchant

et la pointe, et regardant sa mère d'un air de férocité sauvage, il lui dit :

— Comprends-tu maintenant ?

— Oh oui ! je te comprends ! murmura la vieille femme d'un air de joie et de rage satisfaite. Tu veux le tuer, lui !.... le fils de notre ennemi !

Le forçat évadé haussa les épaules.

— Me prends-tu pour un fou ? demanda-t-il; comment ! tu crois que je vais assassiner Joseph Maréchal quatre ou cinq jours après mon évasion ? Il vaudrait autant que j'écrive au procureur du roi pour lui dire la route que j'ai suivie et la contrée où je me cache ! Ne comprends-tu pas que le premier soupçon de cet assassinat tomberait sur moi, le forçat évadé, l'ennemi mortel de Maréchal ? Non, non, je ne suis pas aussi simple ! Mais, écoute, mère ; j'ai une vengeance terrible à exercer, tu pourras en juger avant peu. Il n'y a que les fous et les lâches qui peuvent sacrifier leurs intérêts à leur vengeance ; moi je suis de ceux qui savent profiter de tout et tirent avantage de tout, même de leur vengeance !

Salviat entra ensuite dans la chambre voisine, d'où il ressortit au bout de quelques minutes complétement transformé et totalement méconnaissable, même pour ses plus intimes connaissances.

— Mon couteau ! fit-il en prenant l'instrument qu'il avait laissé sur la table et le glissant sous ses vêtements.

— Je ne veux pas te demander qui tu veux frapper, puisque tu juges à propos de me le cacher, fit Mathurine ; mais je te recommande la prudence ! Pense à ton père, qui est tombé sous la balle d'un voyageur qu'il croyait désarmé !

— Mon père n'avait pas, comme moi, passé deux années au bagne et parmi les forçats; c'est là que l'on peut vraiment apprendre à être rusé et circonspect ! Adieu, mère ! n'oublie pas surtout de brûler tout de suite les vêtements que j'ai laissés dans la chambre.

— Je vais le faire immédiatement. Et maintenant où et quand nous reverrons-nous ?

— A Paris, et bientôt !

Mathurin aurait voulu encore retenir son fils et lui parler ; elle avait tant de choses à lui dire, tant de conseils à lui donner ! mais Eugène Salviat s'arracha de ses bras et se précipita au dehors.

Un quart d'heure plus tard il avait atteint son but.

CHAPITRE IV

La Vengeance de Salviat

Salviat avait encore une centaine de pas à faire pour atteindre le petit bois de châtaigniers, lorsqu'il lui sembla voir à quelque distance Joseph et Michelette qui, la main dans la main, étaient arrêtés et continuaient sans doute leur conversation.

La lune, qui venait de se lever, éclairait le paysage d'une lumière douce et argentée, et les deux jeunes gens, debout l'un près de l'autre sur une petite élévation de terrain, formaient un groupe charmant discrètement éclairé par les rayons voilés de l'astre de la nuit.

Ils se séparèrent enfin en ayant l'air de sortir d'un beau rêve, et Michelette avança son front pour que Joseph y mit le baiser d'adieu.

— Que Dieu fasse ! dit-elle à demi-voix et avec mélancolie,

que Dieu fasse que tes projets puissent un jour se réaliser!... Nous pourrions alors être si heureux!...

— Et pourquoi en douterais-tu? répondit Joseph avec la naïve confiance de la jeunesse et de l'inexpérience. Michelette, crois-moi, nous serons heureux un jour!... Dieu est avec nous; il nous aidera et nous donnera le courage d'attendre et de rester dans la bonne route!... Ne crains rien! je suis certain d'atteindre mon but.

— Que le bon Dieu t'entende!

— Il faut prier pour nous, Michelette!

— Et maintenant, Joseph, adieu!

— Au revoir, Michelette, au revoir!

Et ils se séparèrent.

C'étaient deux braves et nobles cœurs qui s'étaient compris depuis longtemps; ils avaient souffert les mêmes douleurs, saigné des mêmes blessures et leur résolution était prise de se donner la main pour traverser l'existence.

Pauvres enfants! Ils n'avaient encore aucun soupçon des épreuves qui les attendaient et ne pensaient pas qu'ils auraient encore bien des souffrances à supporter.

Michelette avait repris le chemin du hameau, et Joseph la regardait s'éloigner.

Salviat s'était glissé du côté du petit bois et s'était caché derrière une espèce de rideau de verdure qui se trouvait au bord d'un chemin creux. Une demi-heure se passa ainsi dans le plus profond silence.

Joseph était resté immobile à la même place, absorbé par ses pensées et ses rêves d'avenir.

Salviat, de sa cachette, tendait l'oreille et cherchait à saisir le moindre son, le plus petit bruit.

Le scélérat attendait M. Michaud, et il ne savait pas si ce dernier viendrait à cheval ou simplement à pied.

Au bout d'un quart d'heure il crut entendre dans le lointain comme des bruits de voix et de pas sur le chemin.

Joseph, plongé dans sa rêverie, ne s'apercevait de rien; seule l'oreille exercée de Salviat avait entendu quelque chose !

Il lui sembla distinguer les pas d'un cheval.

— Il ne vient pas à pied ! pensa-t-il.

Et il fit quelques pas en avant, sortit du rideau de branches vertes derrière lequel il s'était tenu blotti et attendit, après avoir sorti de dessous ses vêtements le couteau qu'il avait pris chez sa mère.

Pendant quelques minutes encore le forçat évadé prêta l'oreille, et sa physionomie prit une expression de surprise et d'inquiétude.

— C'est singulier, murmura-t-il entre ses dents, on dirait qu'il y a plusieurs cavaliers !

Ensuite, certain de ne pas être vu de Maréchal qui, comme nous l'avons dit, se trouvait sur une éminence de terrain séparée du chemin par un talus perpendiculaire de près de deux mètres de hauteur, il monta sur une grosse pierre afin de pouvoir voir au loin et distinguer le nombre des personnes qui s'avançaient dans le chemin.

Il jeta de là un regard dans la direction dans laquelle il avait cru entendre les pas de plusieurs chevaux.

Au premier abord il ne put voir qu'un cavalier; mais à force de regarder il put distinguer sous les pâles rayons de la lune un autre groupe, marchant en arrière à une distance de deux cents pas environ.

— Diable ! fit-il. Tout ce monde va me gâter la besogne !

Il resta encore un moment sur la pierre, les yeux fixés dans la même direction, afin de pouvoir juger du nombre des personnes qui accompagnaient M. Michaud.

A mesure que s'approchaient les cavaliers augmentait l'inquiétude de Salviat, jusqu'au moment où il lui fut impossible de maîtriser son agitation.

— Non ! dit-il à voix basse. Je ne me trompe pas..... Ce sont

eux!.... Enfer et damnation! ajouta-t-il les dents serrées par la colère et avec une expression de rage concentrée; ce sont eux!..... Ce sont les gendarmes!..... Ils me cherchent!..... ils me poursuivent!..... Il n'y a pas de temps à perdre!..... En route!..... en route!.....

Il se préparait à s'enfuir quand une pensée le retint.

— Fuir, se dit-il, à quoi bon, puisque tout me protège? La présence des gendarmes va me favoriser dans l'exécution de mon projet!..... Il ne s'agit que d'être adroit et courageux!..... Je crois être l'un et l'autre..... Michaud marche en avant à une distance raisonnable... c'est comme fait exprès... Il ne me faut que du sang-froid... il s'agit de ne pas perdre la tête!... Courage; et tout ira bien!...

Le galérien se retira de nouveau en arrière sans perdre de vue ceux qui s'approchaient.

Encore quelques pas, et le premier cavalier allait s'engager dans le chemin creux.

Cet endroit était vraiment favorable pour un guet-apens. Cette idée vint sans doute au voyageur, qui arrêta son cheval.

M. Michaud venait de Paris, où il habitait, mais il était né et avait été élevé à Saint-Georges, qu'il avait quitté assez jeune. Sa vie avait été un combat perpétuel, une lutte de tous les jours; mais, grâce à son caractère courageux et à son cœur noble et fier, à une probité rigoureuse et à un travail incessant et opiniâtre, il avait fait fortune et s'était acquis une position enviable et honorée.

Au moment où Michaud fait son apparition sur la scène de notre histoire, il était plus que millionnaire.

Sa maison de commerce de Paris était considérable, et il venait d'établir un comptoir d'exportation à Marseille.

C'était, en un mot, un homme d'une honorabilité reconnue et dont la signature valait de l'or.

Il passait pour très-bienfaisant et de nombreuses familles indigentes auraient pu témoigner de sa charité et de son bon cœur.

Il avait reçu la lettre de son filleul Joseph Maréchal, et il en avait ressenti une vive joie. La franchise avec laquelle le jeune homme lui avait ouvert son cœur, l'honnêteté dont cette lettre témoignait, l'avaient convaincu qu'il y avait là une bonne œuvre à faire, qu'il s'agissait de sauver un homme, et il n'avait pas hésité un instant.

Mais, cependant, comme cette lettre aurait pu cacher un piége (Michaud connaissait parfaitement les habitudes de ses compatriotes), et Joseph son filleul pouvant très-bien être devenu un scélérat comme ceux au milieu desquels il vivait et avec lesquels il était sans cesse en contact, Michaud avait voulu se rendre compte par lui-même de la vérité et venir en personne chercher son filleul.

Au moment de s'engager dans le chemin creux qui conduisait au hameau, M. Michaud arrêta son cheval.

Avait-il eu un pressentiment du danger qui le menaçait? Qui peut le dire!

Il connaissait la contrée, il savait de quelle abominable réputation elle jouissait, et à cette heure tardive ce n'était pas très-rassurant que de se trouver seul sur un chemin écarté des habitations.

Il ne serait pas le premier voyageur tombé sous le couteau ou sous la balle d'un assassin poussé par la cupidité.

Le chemin était désert, mais le silence profond qui l'entourait rassura le voyageur; d'ailleurs, la plaine était inondée des rayons de la lune et il remit son cheval en marche.

Au bout de deux minutes environ, il aperçut la silhouette d'un homme debout sur l'éminence qui dominait le chemin.

Il crut reconnaître son filleul Joseph, et allait s'arrêter, quand il s'entendit appeler par le jeune homme qui disait :

— Est-ce vous, Monsieur Michaud?

— C'est moi, répondit le voyageur. Et toi, es-tu Joseph Maréchal?

— Oui, parrain, c'est moi, votre filleul! Je suis venu à votre rencontre, Monsieur Michaud, comme vous l'avez désiré.

— C'est bien, mon garçon; viens un peu par ici que je te voie et que nous renouvelions connaissance, repartit M. Michaud en reprenant sa route.

Pendant ce court dialogue, Salviat se sentait rongé d'impatience et d'inquiétude; malgré cela, il n'avait pas fait un mouvement.

Il voyait tous ses plans dérangés : cette conversation avait donné aux gendarmes le temps de se rapprocher, ils allaient arriver en même temps que Michaud; encore deux minutes et le voyageur allait lui échapper.

Aux derniers mots échangés par Michaud et Joseph, le scélérat eut un soupir de soulagement.

Après avoir assuré son couteau dans sa main droite, il jeta un regard du côté des gendarmes pour se rendre compte de la distance à laquelle ils se trouvaient; en voyant qu'il ne lui restait que juste le temps d'accomplir son projet et de disparaître, sa résolution fut promptement prise.

Au même moment, M. Michaud atteignait l'endroit du chemin vis-à-vis du buisson derrière lequel Salviat était caché.

Ce dernier s'élança vers le cheval avec la rapidité de l'éclair, et avant que le cavalier eût pu s'apercevoir de quoi il s'agissait, il tombait de son cheval frappé à la poitrine. Aussitôt le coup porté, l'assassin, se glissant avec la souplesse d'un chat le long du talus, rentrait dans le fourré précisément au moment où Joseph descendait de l'autre côté, pour venir serrer la main à son parrain.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le raconter; le meurtrier avait parfaitement calculé, et quand Joseph vit M. Michaud à terre, il crut simplement qu'il était tombé par suite d'un faux pas de sa monture, le sentier étant pierreux et creusé de profondes ornières, et il pressa le pas afin de venir lui aider à se relever.

Mais, à peine arrivé vers M. Michaud, Joseph en se baissant vit immédiatement que ce dernier était blessé, la lune qui venait de se dégager d'un nuage éclairait le chemin et l'on pouvait facilement distinguer le sang qui coulait de la blessure et allait rougir la terre.

Pétrifié par ce spectacle, Joseph qui, au premier moment, ne put penser à un crime, resta sans voix et sans mouvement auprès de son parrain.

Il venait de le voir arriver, il l'avait aperçu venir de loin, il ne l'avait presque pas perdu de vue et il le trouvait à terre, blessé mortellement.

Puis il tomba à genoux auprès du blessé en poussant une exclamation désespérée et en cherchant à le ranimer, à arrêter le sang.

C'était un spectacle émouvant.

Le jeune homme pleurait, il appelait son parrain d'une voix désolée et entrecoupée de sanglots, le questionnait sans pouvoir obtenir d'autre réponse que quelques sons inarticulés; il l'avait soulevé dans ses bras et faisait des efforts pour le faire tenir debout, mais en vain; tout à coup M. Michaud, poussant un cri rauque et s'agitant convulsivement, laissa sa tête retomber sur sa poitrine, comme s'il avait cessé de vivre.

Décrire la douleur et le désespoir de Joseph serait impossible; il était retombé à genoux, s'arrachait les cheveux et appelait au secours d'une voix déchirante.

Soudain, il entendit tout près de là une voix qui disait :

— Ne vous l'avais-je pas dit?.... Le meurtre, l'assassinat, tels sont les usages de ce pays.

Joseph releva vivement la tête du côté d'où venait la personne qui avait parlé et vit les deux gendarmes.

Il se releva vivement et s'élança à leur rencontre, les mains tendues d'un air suppliant, en s'écriant :

— Ah ! je vous en prie ! venez à mon aide ! Tenez, voici

M. Michaud, mon parrain, qu'on vient d'assassiner !.... Je vous en supplie, aidez-moi à le secourir !.... Sa blessure n'est sans doute pas mortelle !... Peut-être pourrons-nous encore le sauver !....

Au lieu de répondre et de faire le moindre mouvement pour venir en aide au blessé, les gendarmes se regardèrent d'un air significatif, et l'un des deux fit à l'autre, en désignant Joseph :

— Le drôle ira loin, il promet ! Il nous a vu apparaître tout à coup, et au lieu de fuir, ce qui aurait été trop compromettant, il a préféré nous attendre, jouer la comédie et simuler le désespoir devant le cadavre de sa victime.

— Et le gaillard n'a pas encore vingt ans, repartit l'autre gendarme; c'est ce qu'on peut appeler de la précocité. Vous avez raison, le gredin promet d'aller loin !

— C'est ainsi qu'ils sont tous ici, reprit le premier ; il paraît que c'est dans le sang !

Joseph s'était remis à étancher le sang qui coulait de la blessure de M. Michaud, sans écouter ce que disaient les gendarmes.

— Messieurs, reprit-il, quand ils eurent fini de causer, je vous en conjure ! aidez-moi à sauver mon parrain ! il va mourir ! Voyez comme son sang coule ! Aidez-moi, au nom du ciel !

Les gendarmes, qui venaient de descendre de cheval, lui répondirent par un rire ironique.

— Oui, jeune homme, oui, fit ensuite l'un d'eux d'un air moqueur, nous allons t'aider ; mais, avant tout, nous voulons prendre nos précautions ; c'est pourquoi nous allons te mettre ces bracelets, que nous fixerons ensuite le plus délicatement possible.

Et en disant ces paroles, il s'avançait vers Joseph, tenant des menottes à sa main et suivi de son compagnon.

— Les menottes!..... à moi?..... s'écria Joseph en reculant épouvanté. Pourquoi?..... Quel crime ai-je commis?.....

— Oh! peu de chose! repartit le gendarme en montrant le corps de M. Michaud qui gisait à terre. Ce n'est qu'un assassinat!... Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler! Mais tu sais, la justice est curieuse et elle a de singulières habitudes, elle aime beaucoup à approfondir les choses; il faudra que tu t'y soumettes, de gré ou de force.

Pendant que le gendarme parlait, son compagnon s'était avancé derrière le jeune homme et lui avait saisi les deux bras, le mettant ainsi dans l'impossibilité de faire la moindre résistance. Le premier gendarme en profita pour placer les menottes.

— Ce n'est pas moi!..... Je suis innocent!..... s'écria Joseph en se débattant; cherchez l'assassin..... il ne doit pas encore être loin!.....

— L'as-tu vu?

— Non!..... malheureusement!

— Ainsi, c'est ici que tu attendais ce pauvre homme?

— Oui, depuis une heure; je l'ai vu venir de loin, il m'a appelé, et c'est pendant que je descendais de ce côté qu'il a été frappé.

— Mais il faut à peine dix secondes pour descendre sur le chemin, et tu veux nous faire croire que pendant ce temps un autre a eu le temps de commettre ce meurtre et de disparaître sans que tu le voies, sans qu'un cri ait été poussé?

— Et cependant c'est ainsi!..... Je vous le jure!

— Allons! pour un garçon de Saint-Georges tu as mal pris tes mesures et tu as mal réussi. La fable que tu nous racontes là est mal imaginée!

— Comment!..... vous me soupçonnez, moi!.... d'être l'assassin de mon parrain!... de mon bienfaiteur?... Oh!...

— As-tu retrouvé l'arme? demanda le gendarme à son collègue, qui avait exploré les alentours.

— Non, rien.

— Nous allons fouiller ce jeune homme.

— Bien! mais il a sans doute prévu la chose.

— C'est possible, mais il arrive cependant quelquefois, surtout quand des gaillards de cette espèce n'en sont qu'à leur coup d'essai, qu'ils perdent la tête et ne prennent pas toutes leurs précautions.

— Quel papier est cela? fit l'autre gendarme, qui avait déjà commencé à inspecter les poches de Joseph.

— Diable! c'est une lettre!..... Lisons-la vite. elle nous apprendra peut-être quelque chose!

— Donne-moi ce papier!

Le gendarme se mit à lire à haute voix.

C'était la lettre que Michaud avait écrite à son filleul pour lui annoncer son départ de Paris; il lui indiquait l'heure de son arrivée à Saint-Georges en le priant de venir à sa rencontre et de l'attendre à l'entrée du village.

— Ce pauvre homme donnait ainsi un rendez-vous à son assassin! fit le gendarme, quand il eut achevé sa lecture. Cela ne te fera pas de bien devant les juges, mon garçon. Et maintenant, en route, allons à Saint-Georges!... Là nous en apprendrons davantage et nous entendrons peut-être parler d'un certain gaillard qui a trouvé que l'air de Brest ne lui convenait plus, et qui a préféré se retirer à la campagne. Connais-tu le nom d'Eugène Salviat? continua le gendarme, en s'adressant à Joseph.

Ce dernier ne put répondre; il était atteré, anéanti par les deux catastrophes qui venaient de le frapper simultanément: l'assassinat de son parrain et sa propre arrestation!

C'en était trop pour le pauvre garçon, qui croyait rêver.

Les deux gendarmes étaient remontés à cheval; ils se placèrent chacun d'un côté de Joseph en lui ordonnant de se mettre en marche, et tous trois se dirigèrent du côté du village.

Chemin faisant, un des gendarmes dit à son compagnon :

— Il y aura bien un médecin quelconque dans ce village d'assassins! Il faudra l'envoyer immédiatement auprès du pauvre diable qui est resté là-bas couché sur le chemin.

Etendu à plat ventre derrière un buisson, à quelques pas de l'endroit où Michaud était tombé, Salviat n'avait rien perdu de la scène qui venait de se passer : il avait été témoin de l'arrestation de Joseph et avait entendu toute la conversation.

Quand les gendarmes et leur prisonnier se furent éloignés, Salviat se releva et poussa un profond soupir de satisfaction et de soulagement.

— Cela a admirablement réussi, fit-il avec contentement. Puis il ajouta : Maintenant je suis vengé!... Quant au reste, il faut que j'aille à Paris ; et si mes espérances ne me trompent pas, c'est là que je pourrai vraiment vivre à ma guise!

CHAPITRE V

Un Héros du Bagne

Nous quittons maintenant les plaines de la Picardie, et nous introduisons le lecteur dans le bagne de Toulon.

C'était le moment où les forçats travaillant au port jouissent d'un instant de repos.

Une petite place située dans l'arsenal et au bord du bassin de radoub, était à ce moment inondée par les rayons du soleil brûlant de la Provence, et offrait un spectacle étrange et attristant.

Les forçats se reposaient par groupes, étendus sur la terre nue, partout où ils pouvaient trouver un peu d'ombre; les uns, le long des murs des ateliers et des constructions de l'arsenal; d'autres, sur des pièces de bois destinées à une frégate qui était en réparation; en un mot, ces groupes d'individus, vêtus de la casaque rouge du galérien, donnaient à cette place un caractère pittoresque.

Çà et là des ombres se détachaient sur ce tableau lumineux : c'étaient les gardes-chiourmes qui, le fusil chargé en bandoulière, se promenaient parmi les groupes, exerçant sur les condamnés une surveillance incessante et souvent exposés aux fureurs de cette population de misérables endurcis.

A quatre pas environ du quai se trouvait un groupe de quatre forçats, devant lequel se promenait un garde qui faisait tous ses efforts pour se donner un air indifférent et pour ne pas paraître prêter attention à ce que pouvaient dire ou faire ces quatre hommes.

Ceux-ci cependant n'avaient pas l'air de se laisser prendre au piége, et plus leur gardien affectait de se montrer indifférent, plus ils savaient qu'ils étaient surveillés.

Ils gardaient le plus profond silence, n'échangeaient ni regards ni signes et semblaient ne pas éprouver autre chose que l'ennui mortel qui est un des plus grands tourments de ces malheureux, qu'une justice vengeresse a envoyés dans ces lieux de misère et d'horreur!

Ennui mortel, en vérité; car souvent plus d'un galérien se sent saisi d'une espèce de spleen, d'une espèce de nostalgie du crime qui parfois le pousse à se révolter, à commettre

un attentat contre un supérieur ou contre un autre condamné dans le seul espoir d'être envoyé à l'échafaud!

Le petit nombre de ceux des galériens qui peuvent résister à cet ennui sont ceux dont le caractère de fer et l'énergie indomptable ne reculent devant rien et pour lesquels le mot « impossible » n'existe pas.

Ces hommes, attachés deux à deux par une lourde chaîne de fer, soumis nuit et jour à la surveillance la plus rigoureuse, ne pensent qu'à fuir, ne songent qu'aux moyens de préparer et effectuer leur évasion et arrivent souvent à la mettre à exécution, malgré les obstacles innombrables qu'ils ont à vaincre.

Les quatre hommes dont nous venons de parler appartenaient sans nul doute à cette espèce d'hommes résolus et déterminés à tout pour exécuter un plan conçu et mûrement préparé. L'énergie, la dureté, l'astuce qui étaient peintes sur leurs physionomies justifiaient pleinement l'attention spéciale dont ils étaient l'objet de la part des gardes; et encore ces hommes faisaient-ils tous leurs efforts pour donner à leurs visages l'expression d'ennui, de somnolence, d'apathie qui caractérisaient les autres galériens.

Cependant, un de ces quatre hommes paraissait exercer sur les autres une influence secrète; il se distinguait de ses compagnons par un air de fierté, de mépris, de calme dédaigneux; ses grands yeux bleus exprimaient la résignation.

De temps en temps les trois autres jetaient à la dérobée un regard sur lui, comme s'ils avaient voulu deviner ses pensées et connaître l'expression de sa volonté.

Cet homme pouvait avoir une trentaine d'années; il se nommait Blondel.

Il avait appartenu autrefois à une des classes les plus élevées de la société, et quoiqu'il ne fût pas précédé au bagne d'une réputation justifiée par une longue série de méfaits ou par un de ces crimes épouvantables qui font de celui qui

l'a commis un objet de vénération pour les autres forçats, il n'en exerçait pas moins une influence très-considérable parmi les galériens : il avait sur eux une autorité pour ainsi dire illimitée.

Il était au bagne depuis environ dix ans; le jour où il parut pour la première fois au milieu des autres condamnés et quand il se vit enchaîné à un autre criminel ; quand, pâle et suffoqué par la honte, il se vit revêtu de la casaque rouge et du pantalon jaune qui sont l'uniforme des forçats, il sentit son énergie faiblir, il ne s'était pas encore accoutumé à porter cette livrée infamante, et à la vue de l'expression de surprise et d'horreur qui se répandit sur sa physionomie, surtout quand il dut se coiffer du bonnet de laine et prendre la chaussure lourdement ferrée des galériens, les criminels endurcis qui devaient désormais former sa société habituelle ne purent retenir des sourires railleurs et des observations moqueuses et ironiques.

Mais cet homme devait bientôt prendre une revanche éclatante sur ceux qui l'avaient tourné en dérision et dont il n'avait pas oublié les propos malveillants et sardoniques.

Le lendemain et les jours suivants les railleries continuèrent, mais aucune n'eut le pouvoir de le faire sortir de sa froideur et de son indifférence; il écoutait tout, observait sans cesse, mais paraissait complétement insensible aux lazzis de ses compagnons de chaîne qui finirent par le considérer comme un poltron qui ne méritait pas l'honneur qu'on lui faisait en le prenant pour but d'une foule de plaisanteries.

Entre tous les forçats qui avaient pris plaisir à tourmenter le nouveau venu, un surtout s'était distingué par sa brutalité et par la grossièreté de ses plaisanteries; cet homme était un ancien carrier, une espèce d'hercule, que sa force athlétique et sa sauvagerie avaient rendu la terreur de ses compagnons de captivité. On l'avait surnommé « le Sanglier » ; et, en effet, sa tête énorme, son front bas et fuyant, ses traits tourmentés,

ses yeux petits et vifs lui donnaient quelque ressemblance avec ce sauvage animal.

Un hasard fatal avait donné pour compagnon de chaîne à cette brute un jeune homme qui était depuis peu arrivé de Paris et qui était devenu le souffre-douleur du Sanglier, qui s'en servait comme d'un esclave, le battait cruellement sans raison et redoublait ses mauvais traitements quand le malheureux jeune homme, poussé à bout, perdait patience et conjurait les gardes ou un des employés supérieurs de ne pas aggraver encore la peine à laquelle il avait été condamné en le laissant au pouvoir de son bourreau.

A plusieurs reprises, les plaintes du « Parisien » avaient valu la bastonnade au Sanglier; néanmoins, ses demandes réitérées d'en être séparé n'avaient pu être exaucées, parce qu'il ne s'était trouvé aucun autre forçat désireux de prendre sa place, et il devait, de cette manière, rester où le sort l'avait placé.

Il est inutile de dire que chaque fois que le Sanglier avait reçu la bastonnade par suite d'une plainte ou d'une réclamation du Parisien, il s'était vengé sur ce dernier par un redoublement de mauvais traitements, de sorte que le pauvre diable, découragé et persuadé qu'il ne pourrait jamais exciter la pitié de son bourreau ou des gardiens, avait commencé à maigrir et à dépérir à vue d'œil; il était à prévoir qu'il ne tarderait pas à être transporté à l'hôpital du bagne pour n'en plus sortir.

Un jour qu'un des inspecteurs se trouvait dans l'arsenal au moment du repos des galériens (c'était peu de temps après l'arrivée de Blondel), celui-ci se leva, alla à la rencontre de l'inspecteur, à qui il demanda un moment d'entretien.

— Que veux-tu ? fit l'inspecteur.

— Je désire que l'on m'accorde une faveur, répondit Blondel.

— As-tu fait quelque chose pour la mériter ?

— Non; mais quand vous saurez en quoi cette faveur con-

siste, vous verrez qu'elle n'exige pas de grands mérites de ma part.

— Eh bien, parle !

— Monsieur l'inspecteur, fit Blondel en désignant le Parisien, voilà un jeune homme qui n'a plus longtemps à vivre si on le laisse au pouvoir du Sanglier, dont les mauvais traitements l'ont mis dans cet état ; eh bien, la faveur que je sollicite, c'est de prendre sa place !

— Comment ! s'écria l'inspecteur, au comble de la surprise et croyant avoir mal entendu, tu demandes à être le compagnon de chaîne du carrier, de celui que vous avez surnommé le Sanglier ?

— C'est cela !

— Singulière fantaisie !.... Mais puisque tu le désires, ce sera fait.

L'ordre fut immédiatement donné d'opérer l'échange, et une heure après, Blondel était accouplé à la chaîne du Sanglier, au grand étonnement et à la profonde surprise des autres galériens, qui ne pouvaient s'expliquer le caprice de Blondel.

Le Sanglier n'était pas moins étonné que les autres, et considérait son nouveau compagnon du coin de l'œil.

Quant au pauvre Parisien, il versa des larmes de joie quand il se sentit hors des atteintes de son tourmenteur.

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir dans la tête ? se demandaient les autres forçats en parlant de Blondel.

— J'ai deviné ! fit le Sanglier : l'ennui lui a fait perdre la tête ; il veut laisser sa peau au bagne et il a imaginé un nouveau genre de suicide !

— Cela ne peut pas être autre chose ! firent les galériens.

Quant à Blondel, il se taisait, mais une espèce de sourire ironique relevait le coin de ses lèvres.

— Eh bien, mon garçon, tu seras content de moi ! fit le Sanglier, en posant sa large main velue sur les épaules de son

nouveau compagnon. Puisque tu ne te plais pas ici, je veux te rendre le service d'abréger ton ennui!..... Et, tiens!..... je vais commencer.... Justement ma blague à tabac est vide, donne-moi la tienne!

— Je ne fume pas! répondit Blondel.

— Ni moi non plus je ne fume pas, puisque c'est défendu, mais je chique.... Voyons!.... ta blague!

— Je n'en ai pas!

— Tu commences mal! fit le Sanglier, dont le front se plissa et s'assombrit.

— Chacun fait ce qu'il peut! repartit Blondel avec un calme moqueur.

Le Sanglier lui lança un regard menaçant.

— Eh bien, si tu n'as pas de tabac, fit-il, les dents serrées par la colère, tu as sans doute de l'argent?

— Ah! c'est autre chose, dit Blondel; de l'argent, oui, j'en ai.

— A la bonne heure!

— Oui, reprit Blondel; mais je le garde pour moi.

Les autres forçats avaient formé un cercle autour des deux interlocuteurs, et la dernière repartie de Blondel excita la gaieté universelle.

Les rires excitèrent la colère du Sanglier, dont la physionomie avait pris une expression de sauvage férocité.

— Ah! c'est comme cela, fit-il, en retroussant les manches de sa casaque. Eh bien! nous allons avoir une petite explication.

Les spectateurs de cette scène ne purent retenir un mouvement de terreur et en même temps de pitié: ils savaient que cela ne finirait pas sans effusion de sang et ils voyaient déjà Blondel tomber sous les coups du Sanglier.

— Veux-tu, oui ou non, me donner ton argent? fit ce dernier d'une voix étranglée par la rage et en élevant son poing fermé sur la tête de Blondel.

Mais, par un mouvement plus rapide que la pensée, celu -

ci avait de sa main fine et élégante saisi le poignet musculeux de son adversaire et le maintint immobile.

Le Sanglier laissa échapper un jurement et voulut se débarrasser de l'étreinte de Blondel, mais son bras était comme pris dans un étau de fer.

Son visage commença à pâlir, son corps se tordit et ses traits se couvrirent de l'expression d'une vive douleur..... Enfin, n'y pouvant plus résister, il poussa une sourde exclamation de souffrance.

Blondel aussi avait pâli, cependant sa physionomie avait conservé son impassibilité de marbre.

Alors il éleva la voix, et, d'un air de commandement, il appela le Parisien, qui considérait cette scène d'un air abasourdi, et lui dit d'avancer vers lui.

Les galériens suivaient d'un œil émerveillé les péripéties de ce combat, et quelques gardes, qui s'étaient avancés et qui n'étaient pas fâchés de la leçon que le Sanglier allait recevoir, n'essayèrent même pas d'intervenir, comme cependant leur consigne l'eût exigé.

— A genoux! fit alors Blondel d'une voix éclatante, en s'adressant au Sanglier; à genoux, misérable! devant celui que tu as si longtemps et si lâchement maltraité!

— Jamais!... jamais! hurla le carrier.

Blondel ne prononça pas une parole, mais il étreignit si vigoureusement le poignet du Sanglier, que le sang parut près d'éclater.

— Grâce!... fit celui-ci, incapable de supporter plus longtemps la douleur. Tu me broyes les os!... Assez!... grâce!...

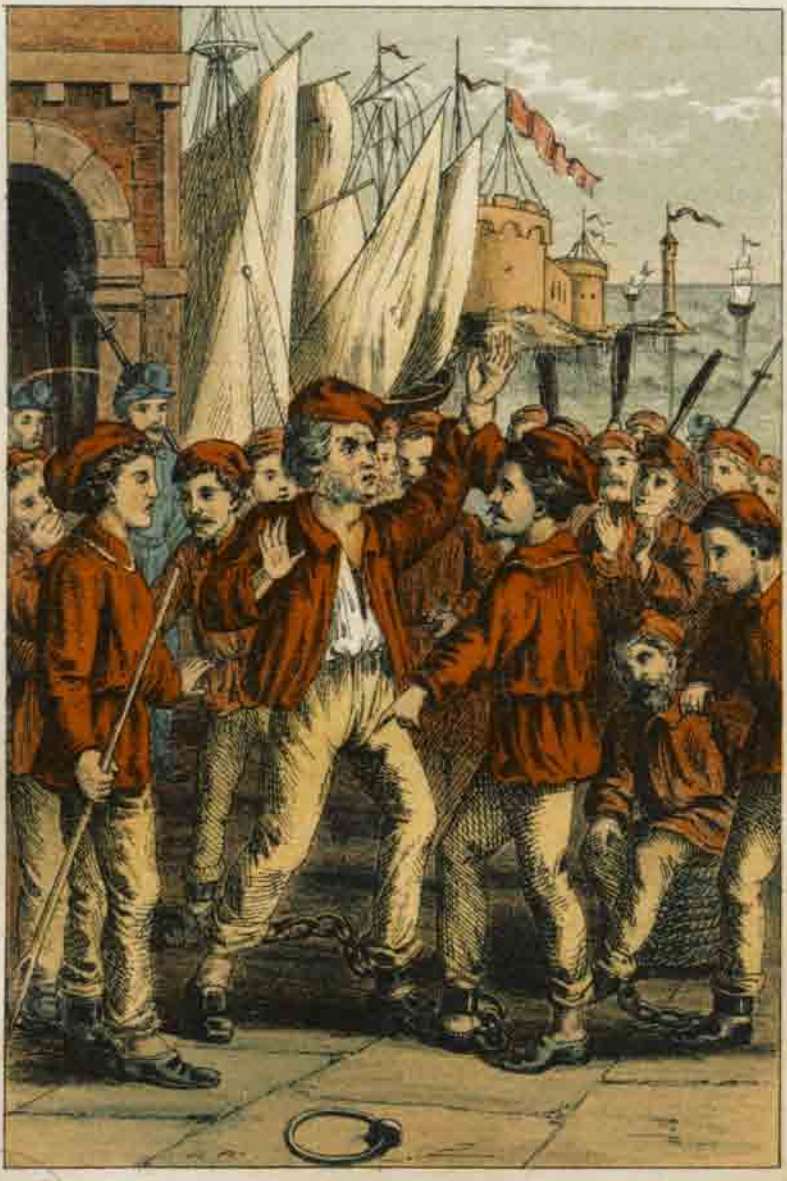
Son visage était devenu d'une pâleur cadavérique et une sueur froide coulait de son front.

— A genoux! répéta Blondel, ou je t'écrase!

Le Sanglier, dans l'impossibilité de résister, céda et tomba à genoux devant sa victime.

Blondel lâcha alors son bras, qui retomba inerte et sans force.

No 8.



BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCHINI
CATANE

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

A genoux, ou je t'ecrase !

— Et maintenant, dit-il, tâche de profiter de cette leçon. La punition a été légère aujourd'hui, mais si tu me mets dans la nécessité de recommencer, ce sera autre chose!

Le Sanglier baissa la tête d'un air sournois et ne prononça pas une parole de toute la journée.

— Il y aura quelque chose cette nuit, pensèrent les forçats quand l'heure fut venue de rentrer dans les dortoirs.

En effet, vers minuit, ils furent réveillés par le bruit d'une bataille terrible qui, néanmoins, ne dura pas longtemps, car lorsque les gardiens de ronde arrivèrent attirés par le vacarme, tout était rentré dans le silence.

Quel avait été le résultat de cette querelle? C'était la question que s'adressaient les forçats.

Ils le surent le lendemain matin en voyant apparaître le Sanglier les traits bouleversés, le visage meurtri, les yeux entourés d'un cercle bleuâtre, la lèvre supérieure fendue et quatre dents brisées.

— Je ne t'ai pas traité comme tu le mérites, lui dit Blondel; mais la troisième fois tu feras bien de prendre garde à toi, je te montrerai alors comment on crève un œil à un homme!

Mais la recommandation était inutile; le Sanglier était dompté, il avait trouvé son maître et n'essaya plus d'user de sa force ni de vouloir maltraiter Blondel.

La générosité de ce dernier, son courage et surtout la force herculéenne qu'il avait montrée, en firent immédiatement un héros aux yeux des autres galériens, et les preuves de jugement qu'il donna en plusieurs occasions achevèrent d'affermir son autorité sur ses co-détenus.

Les galériens avaient sans doute eu des exemples de bravoure et de force, surtout dans des cas d'évasion; cependant le sang-froid de Blondel, sa froide raison, son expérience, en imposèrent, et il en arriva à jouir, aux yeux de tous les forçats, d'une confiance absolue.

Il y avait, comme nous l'avons dit, une dizaine d'années

que ces événements s'étaient passés au moment où nous le retrouvons couché à l'ombre avec trois autres galériens.

Au bout d'un moment, le garde-chiourme, qui épiait la conversation de ces quatre hommes, voyant que son intention était devinée, crut inutile de prolonger une faction qui commençait à lui peser; il s'éloigna donc un peu pour aller parler à un autre garde, en se disant qu'il pourrait sans doute, à cette distance, suivre la conversation des quatre forçats soit à leurs gestes, soit à leur physionomie.

Le commandant du bagne avait, quelques jours auparavant, reçu une délation anonyme lui annonçant que des condamnés préparaient une évasion, sans cependant pouvoir donner les noms de ces condamnés; on comprend dès lors que la surveillance fût beaucoup plus sévère que d'habitude.

Cette surveillance s'étendait naturellement sur les individus qui paraissaient le plus aptes à être les chefs d'un complot d'évasion, et à ce point de vue Blondel était l'objet d'une observation incessante et rigoureuse.

Quand il vit que le garde était hors de la portée de sa voix, Blondel dit à ses compagnons, sans toutefois faire un mouvement :

— N'oubliez pas, mes enfants, que, gardés et surveillés comme nous le sommes, nous ne pouvons jamais prendre trop de précautions. Deux de nous vont s'étendre à plat ventre, tandis que les deux autres s'arrangeront pour tourner le dos au garde. Dans cette position nous pourrons causer à demi-voix, tout en évitant de faire aucun geste, ne serait-ce qu'un signe de tête.

Blondel lui-même avait prononcé ces paroles sans faire un mouvement; c'est à peine si l'on aurait pu voir remuer ses lèvres.

Quand il eut fini de parler il s'étira les bras, bâilla deux fois d'un air profondément ennuyé et s'étendit sur le sol.

Son compagnon de chaîne l'imita au bout d'un moment,

pendant que les deux autres changeaient de posture et tournaient le dos au garde-chiourme.

— D'abord, reprit Blondel, j'ai une nouvelle à vous apprendre. Notre ami et camarade Eugène Salviat s'est évadé de Brest il y a huit jours.

Les trois compagnons de Blondel purent à peine retenir une exclamation d'étonnement.

— Comment diable peux-tu savoir ce qui se passe à Brest? demanda l'un d'eux.

— Non seulement je sais ce qui s'y passe, répondit Blondel, mais c'est moi qui ai favorisé l'évasion de Salviat.

— C'est incroyable!

— Mais ce n'est pas tout!... Nous aussi nous quitterons le bagne.

— Il y a longtemps que tu nous le dis, mais... Et quand devons-nous fuir?

— Cette nuit même.

— Mais... comment cela se pourra-t-il?

— N'avez-vous rien entendu la nuit dernière?

— Non, rien! et cependant je ne dors guère, répondit l'un des trois galériens.

— Ni moi, reprit Blondel, il y a longtemps que je ne dors plus; depuis une année je travaille à creuser un souterrain qui part de notre dortoir et qui doit déboucher, si mes calculs ne me trompent pas, dans le grand canal qui aboutit au port.

— Es-tu certain de ce que tu dis?

— Je me suis avancé jusqu'au port, et si je n'avais cherché que ma liberté, il y a longtemps que je serais sorti d'ici. Mais je suis appelé à Paris par des affaires du plus haut intérêt et j'ai besoin de vous pour l'exécution des plans que j'ai formés. Toutes mes mesures sont prises pour que nous puissions partir cette nuit même et gagner le port, où un homme dévoué nous attend. Si les nouvelles que j'ai reçues ne sont pas fausses, nous trouverons tout ce qu'il nous faut.

Les trois galériens écoutaient avec stupéfaction.

— Mais comment as-tu pu arriver à tout cela? demanda l'un d'eux.

— C'est tout simple, répondit Blondel. J'ai fait vendre des noix de coco sur lesquelles j'avais fait des sculptures et des découpures. Parmi les ornements se trouvait écrite en chiffres convenus la demande de ce qui m'était nécessaire; la personne qui a acheté mes noix de coco m'a envoyé en paiement cinq francs et quatre-vingt-cinq centimes, chiffre qui m'a annoncé que ma proposition était acceptée et que tout serait prêt.

— C'est admirable! Tu as une patience et une expérience rares..... Mais comment nous débarrasserons-nous de nos fers?.... Il nous faudrait des limes et nous n'en avons pas!....

— J'en ai une déjà; mais comme cela nous prendrait trop de temps si nous n'en avions qu'une pour nous quatre, vous en recevrez chacun une.

— Quand?

— Dans un instant.

— Mais..... et le garde?

— Ne vous inquiétez pas du garde.... les limes vous seront remises sous ses yeux.

— Et qui osera faire cela?

— Le jeune homme de la cantine.

— Tu as pu le gagner? cela a dû te coûter une certaine somme.

— Pas le moins du monde; c'est lui qui est mon premier complice, mais complice sans le savoir.

A peine Blondel finissait-il de parler, que le garçon de la cantine apparaissait et s'approchait des quatre galériens avec quatre assiettes de salade que Blondel avait commandées et payées.

— Eh bien!..... et les limes? demanda l'un des trois forçats quand le jeune homme se fut éloigné.

— Vous en avez maintenant chacun une, répondit Blondel.

— Elles sont sans doute cachées au fond des assiettes, fit un autre.

Et tous trois commencèrent à chercher.

Blondel leva les épaules.

— Cherchez bien, leur dit-il.

Mais ils ne purent rien trouver

Blondel prit alors une tige de céleri presque entière qui se trouvait dans l'une des assiettes, la brisa en deux et en tira une lime.

Dans chaque assiette se trouvait une tige pareille, de sorte que les quatre galériens se trouvèrent en possession d'un instrument semblable.

Tout cela s'était passé sans éveiller les soupçons du garde, qui n'avait pas cessé sa conversation avec un de ses collègues.

Chacun des trois complices de Blondel avait pu, sans être vu, glisser sa lime dans ses vêtements.

Deux heures plus tard la nuit tombait et les forçats rentraient dans leurs dortoirs.

CHAPITRE VI

Comment on s'évade du Bagne

Le plus profond silence régnait dans les dortoirs des forçats, et à l'aspect de ces corps immobiles, on se serait cru dans une morgue immense, en présence de centaines de cadavres attendant la sépulture.

Une lampe fixée à un mur jetait dans cette longue et silencieuse galerie une lumière blafarde, qui donnait à tous les objets une teinte lugubre qui ajoutait encore à l'illusion.

Ce morne silence n'était troublé que par les pas des rondes qui, de quart d'heure en quart d'heure, parcouraient les dortoirs en s'arrêtant de temps à autre pour s'assurer, au moyen d'un coup de marteau qui faisait résonner les voûtes, si aucune des chaînes des forçats n'avait été brisée ou limée.

A minuit, une dernière ronde venait de passer, et les hommes qui la composaient se disposaient, eux aussi, à chercher le repos.

Les galériens dormaient.

Mais qui peut dire combien de ces malheureux pouvaient jouir d'un repos paisible? La plupart de ces êtres abjects et corrompus n'étaient-ils pas tourmentés par le remords? Et leurs songes ne devaient-ils pas être hantés par les spectres de leurs victimes ou troublés par le cri de leur conscience?.....

Dormir!.....

Peut-on dormir quand on se sent chargé de crimes? quand les mains sont souillées du sang de son semblable? quand on croit à chaque minute entendre vibrer à son oreille les cris et le râle de sa victime?.....

Non!..... Le galérien ne connaît pas le sommeil! Et c'est une punition de Dieu qui vient s'ajouter à celle infligée par la justice humaine.

Celui qui à ce moment aurait pu jeter un coup d'œil attentif dans cet immense dortoir, aurait vu quelques-uns de ces corps, inertes en apparence, se mouvoir lentement et d'une manière presque insensible; leurs mouvements étaient si lents, que le profond silence n'en était point troublé et qu'on les aurait pris pour des spectres plutôt que pour des créatures animées.

Ils étaient au nombre de quatre, et, bien que peu de minutes auparavant la ronde eût examiné les fers de la plu-

part des condamnés, ces quatre hommes se débarrassèrent de leurs chaines en un clin-d'œil et avec une dextérité telle, qu'il fut impossible d'entendre le plus petit froissement métallique.

Au lieu de se tenir debout, ces quatre êtres se mirent à ramper sur le sol en se dirigeant vers le même point, où ils disparurent l'un après l'autre, comme si le sol les eût engloutis.

Il se trouvaient maintenant à l'entrée d'un étroit conduit souterrain, d'une largeur suffisante pour qu'un homme pût y passer en marchant sur ses mains et sur ses genoux.

Le dernier des quatre forçats qui entra dans ce conduit était Blondel ; quand il fut descendu, il remit doucement à sa place la dalle qui cachait l'orifice de ce souterrain et se hâta de rejoindre ses compagnons, qui avaient commencé à ramper dans l'obscurité.

— Halte! commanda-t-il à voix basse quand il les eut rejoints.

Et il s'arrêta lui-même pour allumer une petite lanterne sourde qu'il avait prise dans une excavation latérale du souterrain qui, à cet endroit, était assez large et assez haut pour que les quatre hommes pussent se tenir debout.

Dans un coin de cette espèce de caverne se trouvait un paquet que Blondel défit et qui contenait quatre pantalons et quatre blouses d'ouvriers, avec de fausses barbes et quatre perruques.

— Mais, fit en s'adressant à Blondel le Parisien qui était l'un des fugitifs, comment as-tu pu découvrir ce passage?

— Je ne l'ai pas découvert; c'est moi-même qui l'ai creusé!

— Toi?... firent les trois compagnons de Blondel, au comble de la stupéfaction.

Puis l'un d'eux demanda ensuite :

— Où as-tu pris les outils nécessaires pour faire ce travail?

— J'avais un gros clou.

— Et pas autre chose! Et c'est avec un clou que tu as pu venir à bout d'une chose pareille?

— J'avais encore mes ongles qui sont plus durs que l'acier, répondit Blondel avec calme.

— Mais... et les gardes!... et les rondes?...

— Voyez-vous, je suis arrivé à tout faire sans bruit : je marche, je travaille, je puis venir à bout de quoi que ce soit sans que l'on m'entende... Ce n'est qu'une habitude à prendre... J'ai appris cela chez les Indiens avec lesquels j'ai vécu pendant quelques années.

— Et ces vêtements?

— Cela nous prendrait trop de temps si je voulais vous raconter en détail tout ce que m'ont coûté les préparatifs de notre évasion. Je vous dirai cela une autre fois. Pour le moment, il s'agit d'aller de l'avant. Que voyez-vous ici, à droite? ajouta-t-il en les conduisant à l'extrémité de cette excavation.

— Ceci est un canal ou plutôt un égout dont les murs sont en briques, répondit le Sanglier; cela me connait; ce canal conduit au port, c'est-à-dire à la liberté.

Blondel reprit :

— N'avez-vous pas entendu dire, il y a quelque temps, qu'un plan de l'arsenal, du bagne et du port avait disparu?

— Certainement.

— Eh bien, ce plan est entre mes mains! C'est lui qui m'a guidé et qui m'a indiqué la direction dans laquelle je devais creuser; comme vous voyez, je ne me suis point trompé. Maintenant nous n'avons qu'une chose à faire : nous hâter de changer de vêtements et suivre le canal jusqu'au port, où nous trouverons une barque qui nous conduira à un point de la côte situé à une certaine distance de la ville, où nous débarquerons.

— A l'ouvrage! fit le Sanglier.

Quelques minutes plus tard les quatre fugitifs étaient méconnaissables, grâce à leurs nouveaux costumes, à leurs fausses barbes et à leurs perruques.

Blondel se mit à marcher le premier, tenant sa lanterne à la main et éclairant la marche de ses compagnons, qui le suivaient et s'arrêtaient de temps à autre, afin d'écouter si aucun bruit ne venait leur annoncer que leur fuite était découverte et qu'ils étaient poursuivis.

Au bout de quelques minutes de marche, Blondel s'arrêta. Les quatre fugitifs se trouvaient devant une grille de fer énorme, destinée sans doute à retenir autrefois les corps étrangers que l'eau aurait pu entraîner avec elle.

Cette grille n'était pas scellée à la maçonnerie, mais elle était maintenue dans deux épais montants faisant l'office de coulisses, entre lesquels elle pouvait monter et descendre.

Au moment où Blondel et ses complices arrivèrent devant cette grille, elle était soulevée de manière à laisser sur le sol un espace libre d'environ deux pieds de hauteur.

— Dépêchez-vous à passer par dessous, fit Blondel; quant à moi, je ne passerai que le dernier..... Allons, Lapostole, montre le chemin.

Lapostole était le nom du Parisien qui avait, le lecteur s'en souvient, servi pendant longtemps de souffre-douleur au Sanglier, dont le vrai nom était Maclou.

Mais à ce moment il se produisit un incident que Blondel n'avait pas prévu.

Lapostole obéissait à l'invitation de Blondel, lorsque son compagnon de chaîne, nommé Faillard, le retint et se plaça résolument devant lui.

— Un moment! fit-il, le front menaçant; à chacun son droit! C'est moi qui suis le plus ancien, et par conséquent c'est moi qui passerai le premier!

— Allons! repartit Maclou en le regardant de travers, ne viens pas faire de mauvaise plaisanterie!

— Je ferai ce que bon me semblera! reprit le premier en élevant la voix.

— Le brigand va nous trahir et nous faire prendre, fit Blondel d'une voix que la colère faisait trembler.

Puis, voyant que le Sanglier faisait un pas vers Faillard avec l'intention évidente de lui faire un mauvais parti, Blondel s'écria d'une voix étouffée :

— Ne le touche pas! laisse-le!... il vaut mieux faire à sa fantaisie... Au point où nous en sommes, le moindre retard peut nous être fatal, et le moindre bruit peut nous perdre.

— Qu'il prenne garde à ce qu'il fait! fit sourdement Maclou, avec un geste de colère.

— Faites ce que vous voudrez! répondit Faillard; vous êtes tous trois en mon pouvoir. Je n'ai qu'à pousser un cri et vous êtes perdus; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de m'obéir.

Cet homme était un type frappant de bassesse et de lâcheté; ses traits déformés et ses yeux ternes portaient le stigmate des instincts les plus abjects et l'expression d'une férocité sans pareille ; son aspect n'inspirait que la répulsion et le dégoût.

Blondel s'approcha de lui, et lui posant la main sur l'épaule, il lui dit :

— Faillard, je n'ai consenti à te laisser avec nous que parce que je ne pouvais pas faire autrement, tu étais le compagnon de chaîne de Lapostole, et comme tel, tu as été au courant de tout ce qui a été fait. Si nous n'étions que nous deux en péril, et si des affaires de la plus haute importance ne m'appelaient pas impérieusement à Paris, vois-tu, je t'écraserais comme une vipère, comme un animal malfaisant que tu es! Et maintenant en route et dépêche-toi !

Faillard était triomphant. Cet homme, dont la lâcheté était devenue proverbiale parmi les autres forçats, pouvait

maintenant commander à l'homme devant lequel il avait pu voir les autres se soumettre et ramper.

Dans un mouvement d'orgueil, il s'était cramponné à deux des barreaux de la grille et les secouait de toutes ses forces, comme s'il eût voulu faire du tapage pour attirer l'attention des surveillants.

Un sourire diabolique faisait grimacer son visage et ses yeux exprimaient une joie infernale.

— Eh bien ! voyons, qu'attends-tu donc ? fit Maclou.

— Voilà ! voilà ! j'y suis ! répondit Faillard en donnant une dernière secousse à la grille, qui fit entendre un craquement sourd comme si elle eût voulu retomber.

— On dirait presque qu'il veut nous faire découvrir ! reprit le Sanglier. Mais, ajouta-t-il en se tournant vers Faillard, fais bien attention à ceci : si le bruit que tu fais devait nous trahir, je te prendrais par les deux jambes et je t'écraserais la tête contre ce mur. Maintenant, je te donne encore deux secondes pour disparaître.

Faillard comprit qu'il était temps pour lui de mettre un terme à ses bravades, il vit que la patience de ses compagnons était à bout et qu'il pourrait être dangereux pour lui de continuer à les exciter.

Il se mit à plat ventre et se mit à ramper, mais il ne put résister au plaisir de contrarier une dernière fois le Sanglier: il saisit d'une main une des pointes de fer qui garnissaient le dessous de la grille, et lui donna une dernière et forte secousse.

Mais à peine le malheureux avait-il fini, qu'un craquement se fit entendre, les trois autres forçats qui étaient restés debout sentirent le sol trembler sous leurs pieds et se virent environnés d'un nuage de poussière.

Au même moment un épouvantable cri de douleur retentit.

— Tonnerre! s'écria Maclou en se frottant les yeux; qu'est-ce que cela veut dire?

— Qu'y a-t-il donc? fit à son tour Lapostole, croyant sa dernière heure arrivée.

Quant à Blondel, il était resté impassible.

Le même cri déchirant se fit entendre.

— Je ne me trompe pas! fit le Parisien; c'est la voix de Faillard.

La poussière commençait à se dissiper et Blondel abaissa sa lampe pour voir ce dont il s'agissait.

Tous trois s'étant baissés, ils virent Faillard cloué au sol par trois des pointes de fer de la partie inférieure de la grille.

Les crochets qui servaient à la soutenir étaient rongés par la rouille et les secousses répétées qui lui avaient été imprimées par Faillard ayant provoqué la rupture de ces crochets, la lourde grille était retombée de tout son poids sur le malheureux qui se tordait en poussant des gémissements étouffés et en implorant la pitié de ses compagnons.

Ses traits altérés, son front couvert de sueur dénotaient les souffrances épouvantables qu'il devait endurer.

— Que faire? demanda Blondel.

— Au secours!.... Au secours! faisait Faillard d'une voix haletante et brisée.

— Le pire de la chose est que cet animal nous barre le chemin! fit Maclou; nous ne pouvons plus passer par dessous la grille qui touche presque la terre et il n'y a pas assez de place en haut pour nous donner passage; et, pour comble de malheur, l'imbécile crie comme si on l'écorchait tout vivant.

— Il nous faut pourtant sortir d'ici! fit Blondel en se frappant le front avec impatience.

— Je crois qu'il y aurait un moyen, fit Lapostole, qui était devenu pâle comme un cadavre à ce spectacle : ce serait de réunir nos forces et d'essayer de soulever la grille.

Ce fut aussi l'avis de Blondel; quant à Maclou, qui avait réfléchi, il dit d'une voix sourde et contenue :

BIBLIOTHÈQUE FRANCONIE CAVERNE

— Oui, le malheur est que cette grille pèse au moins quarante quintaux et que nos efforts réunis ne parviendront jamais à la remuer d'une ligne.

— C'est vrai! répondit le Sanglier, et cependant il y aurait un moyen que je vous indiquerai ensuite.

Et tous trois se courbant saisirent la grille par la traverse et essayèrent avec des efforts inouïs de la faire remonter, mais ils ne purent pas lui imprimer un seul mouvement.

Cependant Faillard n'avait pas cessé de suivre d'un regard anxieux les efforts que tentaient ses compagnons pour le délivrer.

Il sentait maintenant que sa vie était entre leurs mains et il se repentait, le lâche, de son entêtement.

Pendant cinq minutes les trois forçats réunirent leurs forces et firent des efforts incroyables, mais sans résultat.

La grille restait immobile.

— Je savais que nous n'y arriverions pas! murmura le Sanglier.

— Maintenant dis-nous ton moyen, fit Blondel, que nous puissions voir ce qu'il vaut.

— Vous allez en juger : Vous avez vu que, malgré tous nos efforts, nous n'avons pas pu faire remonter la grille, tandis qu'il n'a fallu qu'une simple secousse pour la faire tomber....

— Eh bien?

— Eh bien, c'est simple : Puisque nous ne pouvons pas la faire remonter, il faut que nous la fassions descendre, voilà tout; comprenez-vous?

— Je comprends! fit Blondel d'une voix contenue.

— Il ne nous reste que ce parti à prendre : il faut que nous fassions retomber la grille aussi bas que possible; de cette manière, nous pourrons passer par dessus.

— Mais..... et Faillard?..... demanda le Parisien en hésitant.

— Bah! son compte est fait;... nous ne pouvons qu'abréger

ses souffrances; c'est le seul service que nous puissions lui rendre!

— Oh! les misérables! s'écria Faillard, qui avait entendu ces dernières paroles et qui était fou de douleur et de désespoir..... ils veulent me tuer..... Mais je veux me venger, je crierai!..... Au secours!..... Au secours!

Et le malheureux se mit à hurler, en se tordant comme dans un accès d'épilepsie, ses ongles grattaient le sol et une écume rougie colorait ses lèvres!

— Voyons! fit le Sanglier d'un air résolu et déterminé; est-ce convenu?..... Voulons-nous fuir ou nous faire prendre?

— Je donnerais volontiers un bras ou une jambe pour être à Paris! fit Blondel.

— L'ongle de ton petit doigt vaut plus que Faillard, lui dit Maclou. Quoi qu'il en soit, voilà la chose: nous voulons fuir et il ne nous reste que le moyen que je vous ai indiqué; nous n'avons par conséquent pas un instant à perdre en bavardages inutiles, c'est pourquoi il faut en finir..... Je vois ce que c'est: vous avez les nerfs sensibles et vous vous laissez attendrir;.... moi, je n'ai que des muscles, et je vais vous montrer que je sais m'en servir; je me charge de l'affaire.

Et il se mit immédiatement à grimper sur le haut de la grille et y fut bientôt parvenu.

Se plaçant à genoux sur la traverse supérieure et s'arc-boutant de ses larges épaules contre la voûte du canal, il commença à faire des efforts pour ébranler la grille qui, en effet, se remit à descendre lentement, entraînée par son propre poids, jusqu'à ce que les pointes inférieures se fussent enfoncées dans le sol.

Seulement, au moment où elle retombait, un craquement sourd et un cri qui n'avait rien d'humain se firent entendre.

La grille avait broyé les os de Faillard!.....

TORINO LIT. SALUSSOLIA

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE CAYENNE

L'évasion du bagne.

Au bout de quelques minutes l'agonie du malheureux finissait et il rendait le dernier soupir.

— C'est fini! fit le Sanglier, en descendant de l'autre côté.

En un clin d'œil Blondel et Lapostole l'eurent rejoint, et tous trois se mirent résolument à continuer leur marche en se hâtant, afin de regagner le temps que Faillard leur avait fait perdre.

Ils s'éloignaient du cadavre de ce dernier sans lui accorder un regret, une pensée !

Maclou, qui marchait en tête de la petite colonne, s'arrêta tout à coup et, se retournant vers ses compagnons, il les regarda d'un air épouvanté.

— Avez-vous entendu ? fit-il d'une voix altérée.

— Oui ! répond Lapostole, qui était devenu livide ; c'est un coup de canon !..... Notre évasion est découverte !..... Nous sommes perdus !

— Que devons-nous faire? demanda Maclou à Blondel. Nous ne pouvons pas songer à poursuivre notre marche du côté du port, dont tous les points vont être gardés et soumis à une active surveillance, puisque l'alarme est donnée, et il est encore plus dangereux pour nous de rester ici..... Que faire ?... Blondel se contenta se sourire.

— Combien de coups de canon tire-t-on pour annoncer une évasion du bagne ?

— Deux, répondit le Sanglier.

— Tu en as entendu un?

— Certainement.

— Moi aussi... Maintenant écoutez !...

Maclou et Lapostole prêtèrent l'oreille avec anxiété.

Presque au même instant retentit un second coup de canon.

— Tu le vois ! notre fuite est découverte ! Nous sommes perdus, répéta le Sanglier.

Le même sourire calme apparut sur les lèvres de Blondel, qui se contenta de dire :

— Ecoutez toujours !

— Que diable veux-tu que nous entendions encore ?

— Tu vas le savoir tout de suite.

Deux minutes se passèrent dans le plus profond silence. Puis un troisième coup de canon retentit.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Maclou.

— Cela veut simplement dire, répondit Blondel, que j'ai choisi pour notre évasion le jour anniversaire de la naissance du roi de France.

— Mais dans quel but ? insista Maclou.

— Nigaud que tu es, fit Blondel, en le regardant en souriant, ne comprends-tu pas que cette circonstance nous est favorable ? Si notre fuite est découverte, les deux coups de canon qui doivent l'annoncer se perdront parmi ceux que l'on doit tirer en l'honneur du roi.

A ces paroles, Maclou saisit la main de Blondel et la serra énergiquement dans les siennes.

— Tonnerre ! fit-il avec admiration ; Blondel, tu es un grand homme ! Et, je te le répète, à partir d'aujourd'hui, je te suis comme un chien suit son maître !

— C'est entendu, et j'y compte, repartit Blondel ; une fois à Paris, tu pourras m'être très-utile et j'aurai sans doute besoin de toi ; et maintenant que vous êtes rassurés, en avant !

Quelques minutes plus tard, nos trois fugitifs sentaient un air frais leur frapper la figure, et après avoir marché encore un peu, ils arrivèrent à l'embouchure du canal, qui se trouvait en ce moment à sec.

Ce point du port se trouvait éloigné des vaisseaux et des bassins de réparation.

Le premier objet qui frappa leur vue dans l'obscurité grise de l'aube qui allait se lever, fut une embarcation qui se balançait à quelques mètres de l'endroit où ils se trouvaient.

A cette vue, Maclou voulut rentrer dans le canal et retourner sur ses pas, mais Blondel le retint.

— Cette embarcation nous attend ! fit-il à voix basse.

Puis, se baissant, il ramassa à terre trois cailloux qu'il lança dans la barque à intervalles égaux.

Quand le troisième caillou eut retenti sur le bordage de l'embarcation, un matelot se montra, prit les avirons et s'approcha de la rive; Blondel se jeta vivement dans le canot, en se couchant à plat ventre et invitant du geste ses compagnons à en faire autant.

— Où est le quatrième ? demanda le matelot.

— Il est resté en route ! répondit Blondel.

— Oui; il s'est trouvé indisposé, ajouta Maclou.

Sans en demander davantage, le matelot se mit à ramer en se dirigeant du côté de l'entrée du port.

Une heure plus tard, l'embarcation abordait dans un endroit sauvage et garni de rochers presque à pic, à une lieue environ de la ville, et les trois forçats évadés mettaient le pied sur le rivage.

Ils étaient libres !

— Mille tonnerres ! s'écria Maclou, en poussant un profond soupir de soulagement et de satisfaction. Nous avons eu de la peine à nous en tirer, mais nous devons un beau cierge à Blondel !

— Vous devez maintenant comprendre, dit ce dernier, que la prudence nous commande de nous séparer. Nous allons nous diriger sur Paris chacun par une route différente. Je vous donne rendez-vous d'aujourd'hui à quinze jours à la taverne du *Cruchon!*

— C'est entendu; nous y serons, répondirent à la fois les deux autres.

— D'ici à ce moment-là, reprit Blondel, vous pourrez remplir la mission que je vous aurai confiée et vous me rendrez alors compte de ce que vous avez fait et de ce que vous avez vu et entendu !

— Tu peux compter sur moi! fit le Parisien Lapostole.

— Une seule chose m'inquiète encore, sans cependant me décourager, fit Maclou en souriant d'un air embarrassé;..... c'est la question d'argent.

— Crois-tu que je n'y aie pas pensé? repartit Blondel.

— Tu as de l'argent?

— Parbleu!

— Combien?

— Deux cents francs.

— Ce n'est pas possible! Nous avons tous été fouillés cent fois, nos habits décousus; nos bonnets, nos souliers, tout a été examiné!

— Et cependant on n'a pas pensé à tout! fit Blondel, en souriant d'un air modeste.

Et pendant que ses deux compagnons le considéraient d'un air abasourdi et émerveillé, il tira de chacune de ses oreilles un petit tampon de coton qu'il se mit délicatement à défaire et au milieu duquel se trouvait un billet de banque de cent francs, roulé de manière à former une boule de la grosseur d'un pois.

— Prenez ce billet de cent francs pour vous deux, dit Blondel; je garde l'autre pour moi. Mais, ajouta-t-il en s'adressant à Maclou, pas de bêtises, pas de chicanes! Je veux que le billet reste dans les mains de Lapostole jusqu'à ce que vous ayez pu le changer et en prendre chacun la moitié. Et maintenant, mes enfants, je vous recommande surtout de vous conduire sagement et avec la plus grande honnêteté jusqu'au jour où nous nous retrouverons à Paris; ce n'est qu'à cette condition que je peux répondre de votre liberté et que vous pourrez m'être utiles, et ce n'est qu'à cette condition encore que je puis m'engager à pourvoir à vos besoins. Si vous l'acceptez, je vous promets que vous serez à l'abri des recherches de la police, entre les mains de laquelle vous tomberez avant un mois si vous vous laissez entraîner par vos goûts et vos penchants.

— Adieu donc ! N'oubliez pas notre rendez-vous : dans quinze jours, à minuit, au *Cruchon !*

Puis il tendit ses mains à ses deux compagnons, qui les serrèrent chaleureusement, et tous trois se séparèrent en prenant chacun une direction différente.

CHAPITRE VII

La Taverne du Cruchon

A l'époque où se passaient les événements que nous venons de raconter, il y avait dans Paris un quartier appelé la « Petite Pologne » et circonscrit par la rue de la Pépinière, celle du Rocher, celle de Miromenil et celle de la Bienfaisance.

Ce quartier offrait le plus étrange spectacle : les maisons noires avaient un aspect sordide et effrayant ; avec l'atmosphère de ces ruelles on respirait le vice et la misère, et le regard ne s'y reposait que sur des sujets de tristesse ou de dégoût dont l'œil se détournait involontairement.

Quand la nuit tombait, on voyait çà et là s'allumer quelques lanternes éclairant l'entrée de bouges sans nom, dont les fenêtres garnies de rideaux rouges jetaient sur le pavé des lueurs couleur de sang.

Le plus considérable et l'un des plus fréquentés de ces repaires était sans contredit la taverne du *Cruchon*.

Ce bouge jouissait de la plus triste célébrité, soit par les nombreuses descentes de police qui y avaient été pratiquées,

soit par le genre de vie de ceux qui composaient sa clientèle habituelle.

C'est là qu'on pouvait chaque nuit rencontrer ces individus dont l'existence douteuse est une énigme, ces personnages qui ne trouvent à exercer leurs talents équivoques que dans la classe interlope qui fréquente les établissements mal famés.

Dans ce cloaque se trouvaient représentées toutes les industries qui sont la spécialité de cette classe, depuis le faux chiffonnier jusqu'au bohémien marchand de ferblanterie et le marchand de peaux de lapins.

On y trouvait également le marchand de vieux habits, le joueur d'orgue de Barbarie, des montreurs de singes et d'ours, des soi-disant marchandes à la toilette, des escrocs, des receleurs, des anciennes lorettes auxquelles l'âge ne permettait plus d'exercer leur métier primitif et qui s'en dédommageaient en se faisant entremetteuses, des repris de justice en quête d'un coup à faire; en un mot, on pouvait y rencontrer des êtres de toute espèce, même des braves gens!

Ce quartier n'existe plus aujourd'hui, et demain qui se souviendra qu'il ait jamais existé?

C'était un lundi soir; la grande salle du *Cruchon* était presque pleine de monde, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un nouveau client.

C'était un homme d'environ vingt-cinq ans; il portait une blouse bleue avec un pantalon de drap gris et avait sur la tête une casquette dont la visière à moitié décousue lui couvrait les yeux; autour de son cou était enroulée comme une corde une vieille cravate de soie noire.

Une moustache noire recouvrait sa lèvre supérieure, et ses cheveux étaient pommadés et lissés avec un soin tout particulier.

Sa physionomie trahissait une de ces natures paresseuses, indifférentes, que la plus grande adversité ne peut émouvoir

et dont la nonchalance apparente cache les vices les plus hideux et les instincts les plus pervers.

Cet individu était un de ces hommes que l'on désigne à juste titre du nom de « gibier de galères », qui paraissent ne jamais avoir eu la moindre notion du bien et qui peuvent, à un moment donné, unir la prudence et la souplesse du serpent à la férocité du tigre.

Au moment où cet homme entra dans la salle de la taverne, celle-ci était pleine d'une fumée rendue plus épaisse et plus nauséabonde par une foule d'émanations les plus hétérogènes.

Malgré les becs de gaz, l'œil pouvait à peine distinguer les figures des clients qui garnissaient les tables.

— Ho! fit à haute voix le nouvel arrivant, on a brûlé des parfums ici ce soir!...

— Tiens! répondit immédiatement une voix rauque et enrouée, faudrait-il pas un peu d'eau de Cologne à Monsieur?

Le jeune homme se frotta les yeux et les dirigea ensuite du côté d'où cette voix était venue.

Il finit par distinguer dans le fond de la salle une masse de chair qui ne ressemblait en rien à une créature humaine, ou qui plutôt en était une grotesque et monstrueuse caricature; cette masse était surmontée d'une tête petite et parsemée de bourgeons violacés où pétillaient deux yeux brillants et presque imperceptibles, tant les paupières étaient boursouflées.

Cette masse informe, qui était comme incrustée dans un immense fauteuil placé derrière un comptoir taché de vin, n'était autre que la cabaretière de cet Eldorado, la « mère Gorgogne », comme la plupart de ses clients l'appelaient, tandis que les beaux esprits l'avaient baptisée du nom plus poétique de « Sylphide »; nous devons, pour rendre hommage à la vérité, déclarer que cette femme énorme s'appelait de son vrai nom Babet Maréchal.

Depuis une trentaine d'années, c'est-à-dire depuis l'époque

à laquelle elle avait ouvert la taverne du *Cruchon*, le genre de vie de la mère Gorgogne avait, à peu de chose près, toujours été le même.

A six heures du matin elle descendait de son appartement, entrait dans ce qu'on aurait pu appeler sa niche et où se trouvait une espèce de fauteuil qui avait dû être fait exprès pour elle; une fois assise là, elle n'en sortait plus avant minuit, elle y prenait ses repas et passait son temps à boire des verres de bière qui, en se succédant rapidement, finissaient par faire à la fin de la journée un total respectable.

Comment, avec un semblable genre de vie, la mère Gorgogne pouvait jouir d'une santé de fer, c'est une chose que nous ne pouvons nous charger d'expliquer et qui aurait pu embarrasser plus d'un docteur de la Faculté.

La cabaretière du *Cruchon* avait sous ses ordres cinq ou six garçons qui, à une obéissance passive, joignaient une constitution athlétique, ce qui n'était pas, du reste, chose superflue, étant donnée la clientèle qui fréquentait cet établissement.

Cependant, l'homme en blouse s'était approché du comptoir, et, se penchant à l'oreille de la mère Gorgogne, il lui dit à voix basse :

— N'y a-t-il pas moyen de causer un peu ici?

— Cause, mon garçon, cause! répondit la cabaretière; qu'as-tu à me dire?

— D'abord, il y a quelqu'un ici qui doit m'attendre!

— Bah!..... et qui donc?

— Des amis.

— Quels amis?

— Eh bien!... Je me nomme Eugène!

— Et après?...

— Barrabas!

— C'est ce qu'il fallait dire tout de suite, gros nigaud!

La mère Gorgogne regarda l'individu en clignant de l'œil et lui fit signe d'approcher.

— Du moment que c'est comme ça, fit-elle à demi-voix, allez dans le fond de la salle, sous la lampe de gauche, vous trouverez à qui causer.

— C'est bon, répondit celui qui venait de dire qu'il se nommait Eugène; il ne s'agit que de s'expliquer. Et, tournant sur ses talons, il rabattit sa casquette sur ses yeux et se dirigea vers l'endroit qui venait de lui être indiqué.

Il trouva trois hommes qui, assis à une table écartée, tenaient une conversation à voix basse; il s'arrêta un instant indécis, son regard se fixa sur un des trois individus, il l'examina un moment, son hésitation disparut et il s'approcha d'eux.

— C'est lui, fit l'un des trois buveurs, qui n'était autre que Blondel, en tendant sa main à Eugène; puis il continua :

— Je te présente deux amis: Bidard et Rigolo.

Les deux individus que Blondel venait de désigner ainsi étaient nos anciennes connaissances Maclou et Lapostole.

Le nouveau venu, qui n'était autre qu'Eugène Salviat, examina d'un air méfiant les deux hommes qui, de leur côté, le regardèrent de la tête aux pieds, comme si chacun d'eux eût voulu deviner la pensée des autres.

Blondel jeta un coup d'œil soupçonneux à droite et à gauche pour examiner les physionomies des personnes qui se trouvaient autour d'eux, et vit que la plupart de ceux qui étaient là ne s'occupaient que de leurs affaires ou ne pensaient qu'à boire.

— Puisque nous sommes réunis, commença Blondel, quand il eut fini son examen, nous pouvons parler de nos affaires. A toi de parler, Lapostole; qu'as-tu à me dire?

Le Parisien ouvrait la bouche pour répondre, quand Blondel lui fit vivement signe de se taire.

Celui-ci venait d'entendre derrière lui prononcer un nom

qui l'avait fait tressaillir et qu'il ne s'attendait certainement pas à entendre dans cet endroit. Ce nom avait été prononcé dans une conversation tenue par des personnages qui, jusque-là, n'avaient attiré l'attention de personne.

— Je suis sûr qu'il viendra! disait une voix de basse qui résonnait profonde et rauque comme le grognement d'une bête fauve; le comte de Précigny me l'a assuré, et il doit savoir à quoi s'en tenir, car j'ai des raisons pour croire qu'il s'intéresse au petit d'une manière toute particulière.

Le ton ironique avec lequel ces paroles furent prononcées leur donnait une étrange signification.

Blondel se retourna lentement et de l'air le plus indifférent qu'il put prendre et il vit derrière lui une table à laquelle étaient assis trois individus, dont l'un se faisait surtout remarquer par sa haute stature, sa corpulence, ses membres musculeux et son visage entouré d'une barbe rouge, épaisse et inculte.

Cet homme portait un pantalon de toile et une espèce de jaquette de matelot en étoffe bleue rayée de blanc.

Les compagnons le désignaient sous le nom de l'« Ecossais ».

Malgré les précautions que Blondel avait prises pour pouvoir envisager cet homme, celui-ci s'en aperçut; il vit qu'il était observé, son front s'assombrit et il jeta à Blondel un regard menaçant.

Ce dernier ne voulut pas avoir l'air de s'en apercevoir; il se retourna avec indifférence du côté de ses compagnons et se mit à causer avec eux, sans cependant cesser de prêter une oreille attentive à ce qui se faisait et ce qui se disait derrière lui.

Au bout d'un instant il entendit qu'un de ceux qui buvaient avec l'hercule à barbe rouge disait à ce dernier :

— Voilà au moins des connaissances convenables!..... Un comte..... Peste!..... plus que ça de luxe!....

Blondel devint soudain pensif, il baissa la tête d'un air rêveur en murmurant :

— Accent anglais..... barbe rouge..... Ce doit être mon homme !

Il avait pressé son front de ses deux mains comme pour retenir une pensée fugitive, mais il fut presque aussitôt tiré de sa rêverie par l'entrée d'un nouveau personnage.

— C'est lui ! fit le colosse derrière Blondel, en s'adressant à ses compagnons. Faites attention, le moment est arrivé !

Blondel ne put s'empêcher de tressaillir.

Celui qui venait d'entrer était un jeune homme, presque un enfant, pâle, blond, frêle ; sa démarche gauche et embarrassée et son air timide démontraient visiblement que la fréquentation d'établissements de ce genre ne lui était pas familière. Apercevant enfin une table où il n'y avait personne et qui se trouvait dans le voisinage de celle où se trouvaient Blondel et ses compagnons, il s'en approcha en hésitant et finit par s'y asseoir sans dire un mot.

Aussitôt un des garçons s'approchant avec empressement, lui demanda ce qu'il devait lui servir.

— Apportez-moi ce que vous voudrez ! répondit le jeune homme à demi-voix.... J'ai reçu une lettre qui m'invite à venir ici ce soir, en me disant que je dois y rencontrer une personne qui me connaît et qui s'intéresse à moi. C'est pour cela que je suis venu ;.... quant à ma consommation, je vous le répète, servez-moi ce que vous voudrez, cela m'est totalement indifférent.

Ce jeune homme, dont la présence paraissait si étrange dans cette taverne, portait des vêtements qui étaient loin d'annoncer une position aisée, et cependant tout dans sa personne, dans ses gestes et dans sa tenue, annonçait un homme distingué et d'une classe un peu élevée.

Blondel, qui n'avait cessé de le considérer avec attention, sentit peu à peu naître en lui une inquiétude indéfinissable ;

cette angoisse, au lieu de se calmer, ne fit qu'augmenter, au point qu'à un certain moment, il dut étouffer une exclamation qui allait sortir de ses lèvres et faire les plus grands efforts pour recouvrer son sang-froid.

Un incident imprévu contribua à lui rendre toute sa présence d'esprit en captivant toute son attention.

L'Écossais venait de se lever et était allé s'asseoir à la table où était le jeune homme, en se plaçant en face de lui.

L'apparition du colosse fit sur le nouvel arrivant une impression impossible à décrire.

Son visage devint livide et s'altéra comme s'il eût reçu un coup de poignard dans le cœur.

Sa physionomie prit une expression de profond désespoir, et il s'écria involontairement :

— Mac-Bell !...

— Ah ! je te retrouve enfin, mon garçon ! fit l'Écossais en fixant le jeune homme, comme s'il voulait le fasciner du regard. Voici la seconde fois que tu t'échappes ; mais ce sera la dernière, aussi vrai que je me nomme Mac-Bell !

Et, se levant lentement, il ajouta d'un ton et avec un air qui ne permettait pas de réplique :

— Allons, debout, et suis-moi ; en route !

— Non ! s'écria le jeune homme en se cramponnant à la table ; non !... vous m'avez trop longtemps fait souffrir, et cette fois, je le vois dans vos yeux... ce serait ma mort !

Et, en effet, le regard de l'Ecossais avait pris une expression de bassesse et de férocité sans nom.

— Oh ! nous voulons faire de la résistance ? reprit ce dernier d'une voix rauque en s'approchant du jeune homme.

— Ne me touchez pas ! fit celui-ci ; ne me touchez pas !... Aujourd'hui nous ne sommes pas seuls, j'appellerai à l'aide, je crierai...

— Tu peux crier, mon garçon, repartit Mac-Bell en haussant les épaules. Mais tu perdras ton temps et personne ne

viendra à ton secours, car celui qui voudrait avoir la fantaisie de te prendre sous sa protection sait trop bien ce qui l'attend.

Et se penchant en étendant son bras musculeux vers le jeune homme, qui reculait épouvanté, il allait le saisir et l'enlever comme une plume, quand il fut comme aveuglé par le contenu d'un verre qui venait de lui arriver en pleine figure et qui coulait le long de ses joues et de son cou jusque dans sa poitrine.

Etourdi par cette agression inattendue, le géant jeta les yeux autour de lui d'un air terrible, en poussant un rugissement qui attira l'attention de toutes les autres personnes qui se trouvaient dans l'établissement.

— Quel est le chien qui m'a joué ce tour? fit-il avec une rage et une fureur inexprimables.

Blondel s'était levé, il fit deux pas en avant, de manière à se trouver tout près du colosse, le regarda fixement dans les yeux et répondit avec énergie :

— C'est moi!

Mac-Bell ne pouvait en croire ses yeux.

— Toi! fit-il dans un paroxysme de colère épouvantable. Toi! Eh bien, nous allons rire!

— Je veux bien! repartit Blondel d'un air dégagé. Pour moi, je ne suis pas ennemi de la gaieté.

Mac-Bell s'était déjà dépouillé de sa jaquette en jetant un regard de dédain sur la taille moyenne de son adversaire, dont la tête lui arrivait tout au plus aux épaules et dont les membres ne pouvaient pas rivaliser avec son importante musculature.

— Toi! fit le géant, si tu sors de mes mains avec tes membres entiers, tu pourras dire que tu as de la chance!

— J'en ai eu quelquefois à ce jeu-là! répondit Blondel.

Une séance de pugilat passait à la taverne du *Cruchon* pour une bonne fortune, et celle qui se préparait promet-

tait d'être intéressante, puisque l'Écossais devait y figurer. Tous les clients qui se trouvaient dans l'établissement s'étaient levés et formaient un cercle autour des deux combattants; on avait même repoussé quelques tables, afin de faire plus de place.

L'un des compagnons de l'Écossais, connu sous le sobriquet de « Charbonnier », éleva la voix et dit, en s'adressant aux camarades de Blondel :

— Écoutez! si l'envie venait à l'un de vous de venir au secours de votre ami, je le préviens d'avance que je lui briserai les côtes!

— Accepté! répondit Maclou, et j'en garde autant au premier d'entre vous qui fera mine de venir en aide à votre Écossais.

Un profond silence s'établit; les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre.

Le colosse à barbe rouge avait pris une posture qui trahissait le boxeur de profession, tandis que la pose de Blondel démontrait une complète ignorance de ce genre de combat, ce qui, joint à la différence de taille, faisait évidemment prévoir que l'issue de la bataille ne pouvait qu'être favorable à l'Écossais.

Ce dernier commença immédiatement le duel en portant à Blondel un coup dans la poitrine qui aurait couché à terre tout autre que lui, aussi les spectateurs en furent-ils profondément surpris.

L'Écossais en fut lui-même étonné et commença à considérer son adversaire avec curiosité, tout en se préparant à lui porter un second coup.

Blondel avait à son tour pris l'offensive; mais sa maladresse était évidente, tous les coups qu'il portait au colosse étaient immédiatement parés, tandis qu'aucun de ceux qui lui étaient destinés ne manquait son but.

Un coup, qu'il reçut au milieu de la poitrine, lui fit cra-

cher le sang.... un autre le fit chanceler.... ce que voyant, l'Ecossais se mit à précipiter ses attaques en boxeur émérite, ses coups devinrent si rapides et si vigoureux que ses poings ressemblaient à deux marteaux de forge mus par une machine.

Etourdi, aveuglé par ces attaques multipliées, Blondel faiblissait, à chaque coup qui lui était porté il faisait un pas en arrière; son front ruisselait de sueur, une écume sanglante lui était montée aux lèvres, ses bras s'agitaient dans le vide, en un mot le combat allait finir par la victoire de l'Ecossais qui s'arrêta en disant :

— Voilà.... ce n'est pas plus difficile que çà!

Mais à ce moment Blondel se transforma subitement; il venait de s'essuyer le visage; il jeta un regard flamboyant sur son adversaire en poussant comme un hurlement étouffé, puis se ramassant sur lui-même comme un tigre qui se prépare à s'élancer sur sa proie, il bondit sur le géant avec ses deux poings dirigés en avant, jeta de côté comme des jouets d'enfants les bras de l'Ecossais qui essayait de parer cette attaque et jeta ce dernier à terre avec une rapidité et une violence qui stupéfièrent tous les assistants.

Cette transformation subite et imprévue changea leur étonnement en admiration quand ils virent que l'Ecsssais étourdi par le choc restait à terre sans mouvement et tous se mirent à témoigner leur approbation par des battements de mains et des bravos.

Blondel les remercia d'un air modeste et sans s'occuper plus longtemps du géant il se dirigea vers le jeune homme que sa victoire venait de rendre libre.

— Maintenant, mon jeune ami, lui dit-il, vous pouvez vous éloigner sans crainte.

— Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ? s'écria celui-ci avec effusion. Que puis-je faire pour vous remercier?

Blondel l'interrompit d'un geste.

— Pour le service que je viens de vous rendre, fit il, je ne vous demande qu'une chose !

— Parlez !..

— Donnez moi votre main.

— Oh! de grand cœur !... la voici !

Et après avoir pressé avec chaleur la main du forçat, le jeune homme ajouta :

— Mais ce n'est pas tout... voici ma carte... j'espère, Monsieur, que j'aurai l'honneur et le plaisir de vous revoir, surtout si je pouvais vous être de quelque utilité.

Blondel s'inclina en silence et salua le jeune homme qui se dirigea ensuite vers la porte de sortie. Dès qu'il eût disparu Blondel jeta les yeux sur cette carte et lut :

« Maurice Dubreuil, rue de Provence, 23. »

— C'est parfait, murmura Blondel, dans quelques jours j'irai lui faire une visite.

CHAPITRE VIII.

Un déjeuner de garçons.

Le vicomte Maxime de Brescé avait ce jour-là invité quelques amis, viveurs comme lui, à déjeuner dans son hôtel de la rue du faubourg du Roule.

Cet hôtel comprenait deux corps de bâtiment dont l'un était situé sur la rue, le second, séparé de celui-ci par une cour donnait sur un jardin et servait de logement à Maxime.

Depuis la mort de son oncle le vicomte avait repris son ancien genre de vie, et, excepté une ride qui venait plisser son front, rien ne pouvait faire soupçonner le drame dont il avait été le principal acteur.

Il était midi.

Le vicomte se trouvait dans un petit salon servant de fumoir, et parlait avec un personnage d'une cinquantaine d'année dont la mise et les manières dénotaient une origine aristocratique.

On aurait été embarrassé pour décider si cette homme appartenait à l'aristocratie de la finance où à celle de la naissance, néanmoins l'élégance que respirait toute sa personne pouvait laisser supposer qu'il appartenait à cette dernière.

Il portait d'abondants cheveux noirs et une barbe épaisse et foncée descendait jusque sur sa poitrine, ce qui, ajouté à l'éclat de ses yeux, à la vivacité de ses gestes et à sa parole brève lui donnait quelque chose d'impérieux et de brusque.

Le vicomte Maxime était à demi couché sur un divan et considérait son interlocuteur d'un air nonchalant, il avait aux lèvres un cigare dont il aspirait la fumée avec un air de contentement intime.

— Mais, mon cher, faisait l'hôte de Maxime, en poursuivant la conservation commencée, votre ami Lardillon a l'air de vouloir se faire désirer !

— Pas le moins du monde ! répondit le vicomte, le rendez-vous est pour midi et demie et il n'est que midi et vous saurez que Lardillon n'arrive jamais une seconde plus tôt que l'heure fixée, il craindrait que cette seconde ne fût perdue pour les affaires ou pour le plaisir.

— C'est un singulier nom que celui de Lardillon, reprit l'invité du vicomte, et le personnage qui le porte est plus singulier encore. Ne vous êtes vous pas un peu pressé de l'admettre dans votre intimité ?

— Dites que j'y ai été forcé.

— Comment cela ?

— Ne savez-vous donc pas que depuis que j'ai fait cet héritage qui m'a rendu quatre fois millionnaire, je me trouve souvent dans l'embarras ? Dans la pensée que j'allais immédiatement être mis en possession de cette fortune une foule de créanciers impatients s'est présentée à mon hôtel, le nombre en est si grand qu'on dirait vraiment qu'ils sortent de terre, il en résulte que ma situation serait pire qu'il y a trois mois si la Providence n'avait envoyé Lardillon à mon secours !..... C'est un homme vraiment surprenant !... il trouve de l'or partout .... il en trouverait, je crois, jusque dans le ruisseau !

— Et il vous procure de l'argent ?

— Il doit m'apporter aujourd'hui cinquante mille francs.

— Et cette somme est remboursable ?...

— Dans trois mois ..... et à raison de quatre-vingt-dix pour cent.

— C'est acceptable !..... mais si je ne me trompe, outre Lardillon, vous attendez deux autres personnes ?

— En effet, l'une d'elles est mon nouvel ami le marquis de Santa-Croce que vous avez déjà vu ici une fois, un dandy mexicain, homme à moitié sauvage et dont les manières font bien voir qu'il a été élevé dans les forêts vierges. Quant à l'autre, c'est un homme que Lardillon a découvert et qui doit apporter l'argent.

— Et quel personnage est-ce ?

— C'est un banquier étranger qui, à ce que l'on dit, est immensément riche ; ils se nomme Birrman..... Mais, je vous demande mille pardons ..... j'oubliais de vous demander des nouvelles de la santé de Mademoiselle de Précigny.

— Cela va mal, mon cher ami..... très-mal !..... je crains bien de perdre cette pauvre sœur !.....

— La pauvre fille !....

— Elle est sur le point de perdre la raison !

— Et n'y a-t-il aucun remède ?

— Aucun !

Il y eut un moment de silence.

Au bout d'un instant Maxime reprit :

— Mademoiselle de Précigny est très riche, n'est-il pas vrai, Monsieur le comte?....

— En effet, répondit le comte d'un air qu'il voulait rendre indifférent.

— C'est donc une fortune qui peut vous échapper ?

Le comte de Précigny ne répondit rien, cependant une contraction involontaire des muscles de son visage indiqua que la question du comte l'avait impressionné.

Il passa rapidement la main sur son front.

Puis il reprit d'un ton dégagé :

— Mais parlons un peu de la belle Marcelle dont la fidélité à votre égard a excité l'admiration de tous ceux qui la connaissent.

— Marcelle ! repartit Maxime d'un air indifférent; j'espère m'arranger avec elle le jour où j'aurai pu réaliser mon héritage !

— Mais .... elle vous aime !...

— Je l'ai cru pendant un temps ..... cependant on finit par s'apercevoir que les femmes de cette espèce ont des instincts trop matériels pour pouvoir aimer véritablement.... Obligées à faire de grandes dépenses pour pouvoir suivre les modes les plus extravagantes, les soucis de la vie réelle ne leur laissent pas le temps de savoir si elles ont un cœur. Dans la vie enfiévrée de ces femmes il n'y a pas de place pour ces heures intimes où l'amour fleurit et où le cœur s'ouvre aux sentiments. C'est pourquoi on ne peut exiger d'elles qu'une comédie plus ou moins fidèle de l'amour, comédie qu'elles jouent pour atteindre un but beaucoup moins élevé. Qand à Marcelle elle ne songeait à rien moins qu'à devenir comtesse de Brescé et son habileté égale son ambition. La pauvre fille a eu la tête tournée par des romans où il est question de gentilshommes qui n'ont pas honte de traîner leur noblesse dans la boue dont ils ont tiré

leur maîtresse!..... Marcelle a oublié son passé scandaleux et elle me croit assez étourdi et assez amoureux pour l'oublier comme elle!.... C'est un beau rêve pour elle, mais je me vois forcé de la rappeler à la réalité..... Du reste, elle serait un obstacle à l'exécution de certains projets....

— Des projets de mariage?

— Peut-être!

— Eh bien, mon cher Maxime, recevez mes félicitations!

A ce moment le roulement d'une voiture se fit entendre et interrompit la conversation.

Un élégant tilbury conduit par un jeune homme d'une mise irréprochable venait d'entrer dans la cour.

Le nouvel arrivant avait des chevaux d'un noir mat, la peau brune et ses manières brusques et dépourvues d'affectation répondaient parfaitement à la description que Maxime avait faite de son nouvel ami, le marquis de Santa-Croce.

C'était lui en effet.

Le marquis sauta de son tilbury avec l'agilité d'un homme accoutumé aux exercices du corps, et un moment après il faisait son entrée dans le petit salon où se trouvaient le vicomte et son interlocuteur.

— Me suis-je fait attendre? demanda-t-il avec vivacité en se jetant dans un fauteuil après avoir serré la main de Maxime et salué le comte de Précigny d'un signe de tête.

— Il nous manque encore deux invités! répondit le vicomte au Mexicain qui, avec le plus grand sans-façon, venait d'allumer un cigare.

— Vous n'avez aucune idée de la nouvelle que je viens d'apprendre! fit Santa-Croce.

— Quelle nouvelle? demanda Maxime.

— Je vais faire un héritage!

— Vous?

— Oui, d'un oncle de Mexico.

— Est-ce possible?

— Pourquoi pas? croyez-vous qu'il n'y ait que vous qui puissiez hériter d'un oncle?....

— Ce n'est pas ce que je veux dire, fit Maxime d'un air contraint, mais moi..

Le marquis de Santa Croce l'interrompit par un éclat de rire.

Puis il continua disant d'un d'un air dégagé :

— C'est une histoire qui paraît presque incroyable ! Figurez-vous que cet oncle était trois ou quatre fois millionnaire.... mais il n'avait pas comme le vôtre la louable intention de laisser cette fortune à quelqu'un de sa famille.... Que voulez-vous ! Les oncles de Mexico ne ressemblent pas à ceux de Bretagne. Votre oncle n'avait pas fait de testament, tandis que le mien....

— Eh bien !

— Le mien en a laissé un

— Ah !... et alors ?...

— Vous allez voir !... Le pauvre vieillard avait un neveu auprès de lui Ce neveu était assez mauvais sujet, une espèce de viveur qui avait déjà dissipé plusieurs héritages et qu attendait avec une impatience mal dissimulée le moment où son oncle rendrait le dernier soupir Il était le parent le plus rapproché du vieillard et pouvait avec quelque certitude compter d'être son héritier... Grâce à cette espérance, il avait réussi à faire prendre patience à ses nombreux créanciers ; cependant ils commençaient à devenir opportuns quand on apprit soudainement que l'oncle se trouvait à son lit de mort.

— Mais ! fit Maxime visiblement inquiet, je ne comprends pas très bien...

— A cette nouvelle, continua le marquis d'un air dégagé, vous pensez que le neveu se sentit soulagé... il partit... Malheureusement, le lendemain l'oncle allait mieux ! Cela devenait inquiétant, les créanciers du jeune homme commençaient à croire qu'on voulait leur faire une mauvaise plaisanterie et

Dieu sait ce qu'il serait advenu, quand on apprit qu'un nouvel accès était survenu et que l'oncle avait succombé, à la grande satisfaction de son héritier... Cette fois la nouvelle était exacte... Mais de quelle manière le vieillard était-il mort ? C'est ce que la justice voulut savoir.... Les juges de Mexico sont d'une curiosité dont on n'a pas une idée et ils finirent par découvrir que le cadavre de l'oncle qu'ils avaient fait exhumer, portait au cou des marques évidentes de strangulation.

— Il y avait donc eu un crime de commis ? balbutia Maxime qui était devenu pâle comme un linge.

— Comme vous le dites, mon ami, répondit le Mexicain ; un grand crime. L'oncle avait été étranglé par son neveu, mais celui-ci fut soupçonné, arrêté, condamné et pendu, de manière que moi qui me trouvais après lui le plus proche parent du mort, je vais entrer en possession d'une fortune que vous voudrez bien, je l'espère, m'aider à dépenser d'une manière convenable.

Et en disant ces derniers mots, le marquis se jeta sans façon sur un divan et se mit à rallumer son cigare, qu'il avait laissé éteindre en parlant.

Quant à Maxime, il ne savait pas quelle contenance tenir et son agitation étaft croissante.

Il voulut parler, mais aucun son ne put sortir de sa bouche, il y avait une telle coïncidence entre cette histoire et celle dans laquelle il avait joué le rôle que le lecteur se rappelle ; il y avait une si grande ressemblance dans tous leurs détails, qu'une angoisse indéfinissable l'envahissait et le faisait frémir.

Ce récit lui avait rappelé une circonstance qu'il avait chassée toutes les fois qu'elle s'était présentée à sa mémoire, nous voulons parler de l'apparition de cet inconnu qui s'était introduit dans la chambre où son oncle venait d'expirer et devant lequel il avait pris la fuite ; cet inconnu qui avait disparu avait peut-être été temoin de son crime ! Un mot de cet homme pouvait l'envoyer au bagne !... qui sait !... sur l'échafaud, peut-être !

Une autre circonstance, inexplicable cette là, c'était l'impression étrange qu'il avait ressentie la première fois qu'il s'était rencontré avec le marquis de Santa Croce.

Par quel phénomène mystérieux, le teint bronzé, les cheveux noirs, les yeux étincelants du Mexicain lui rappelaient-ils le visage pâle, les cheveux blonds et le regard fuyant de l'inconnu qu'il n'avait vu qu'une seconde.

C'était le remords !... la première punition du criminel !...

Maxime était riche, il considérait comme impossible que personne ne pût avoir connaissance de ce qui s'était passé dans cette nuit terrible, et cependant il tremblait.... cependant la moindre parole pouvant lui rappeler le passé le faisait pâlir.

— Eh bien !.. qu'avez-vous donc ? lui demanda le marquis de Santa-Croce qui l'observait.

— Moi ? fit Maxime en faisant un effort surhumain pour paraître calme.

— Mais oui !... vous êtes tout pâle.

— La faute en est à toutes les histoires que vous nous racontez.

— Doutez-vous de leur authenticité ?

— Nullement ! mais cela donne de mauvais rêves !

— Des rêves de fortune ?

— De fortune.... ou... d'échafaud !

— Allons, voilà encore vos idées noires !.... Tenez... ne parlons plus de cela ! ne pensons qu'à l'excellent déjeuner que nous allons faire... d'autant plus que voici les deux convives qui nous manquaient !

En effet, la sonnette de la porte d'entrée venait de se faire entendre et presque aussitôt deux nouveaux personnages faisaient leur entrée dans le salon.

C'étaient les deux invités du vicomte : Monsieur Lardillon et monsieur Birmann.

Ce dernier était un homme d'une quarantaine d'années, il avait une de ces physionomies sereines et ouvertes, qui annon-

cent un heureux caractère et une raison éclairée, et ses yeux intelligents dénotaient une perspicacité peu ordinaire.

Ses cheveux et ses favoris blonds soigneusement peignés, encadraient harmonieusement son visage.

Monsieur Lardillon présentait le plus complet contraste avec Birmann. Il était petit, maigre, le teint de son visage était brun, ses gestes étaient vifs et saccadés, et tout, dans sa contenance, trahissait un de ces caractères emportés et bouillants et une volonté de fer.

Maxime s'était levé, ainsi que ses deux interlocuteurs, à l'arrivée des deux nouveaux venus.

Le vicomte avait saisi avec empressement la main que lui tendait Birmann; le comte de Précigny s'inclina comme un homme qui connaît et apprécie la valeur d'un financier et le marquis de Santa-Croce lui-même, malgré son sans-gêne, ne put s'empêcher de faire un salut qu'il rendit le plus cérémonieux que cela lui fut possible.

Quant à Birmann, il reçut toutes ces obséquiosités de l'air d'un homme qui a la conscience de sa valeur.

Et cependant l'œil le plus exercé n'aurait pu reconnaître la personnalité qui se cachait sous ce masque de bonhomie.

Birmann n'était autre que Blondel, notre héros, celui qui tient dans ses mains les fils qui font mouvoir tous les personnages de cette histoire; Blondel, le héros du bagne, le galérien craint et respecté de tous ses compagnons de captivité, Blondel qui avait brisé ses chaînes pour venir à Paris exercer une vengeance terrible !

Quand les salutations furent échangées on se rendit à la salle à manger.

Le déjeuner fut joyeux, les plats étaient excellents et les vins généreux.

Maxime était parvenu à maîtriser l'émotion qu'il avait éprouvée en entendant le récit de Santa-Croce et Birmann était un convive charmant et un causeur plein d'entrain et d'esprit.

Il avait beaucoup voyagé et excellait à raconter ses aventures.

Il parlait de l'Inde, de l'Amérique, de l'Afrique comme un homme à qui ces pays sont familiers et qui en connaît parfaitement les mœurs et les coutumes.

Le comte de Précigny et Maxime étaient littéralement éblouis, ce dernier finit par s'écrier :

— Savez-vous, monsieur Birmann, que vous êtes un homme extraordinaire ?

Birmann sourit d'un air de bonhomie, tout en jetant sur le vicomte et sur Précigny un regard perçant et scrutateur.

— Ce que je viens de vous raconter, répondit-il, n'est rien en comparaison de ce que je pourrais vous dire si nous n'avions pas à nous occuper de choses plus sérieuses.

— Il est impossible que l'on puisse se fatiguer à vous entendre ! fit Maxime.

— Je me souviens précisément en ce moment d'une histoire qui dépasse toute vraisemblance.

— Oh ! dans votre bouche rien ne peut paraître surprenant ! repartit Maxime.

— Je dois vous dire que pendant mes longues pérégrinations je me suis surtout occupé d'étudier les hommes !

— Ah ! Vraiment ?

— Et dans tous les pays que j'ai visités, une chose surtout m'a intéressé et a attiré mon attention, je veux parler des criminels.

— C'est une singulière idée ! fit de Précigny.

— Pourquoi donc ? demande vivement Birmann ; prenez un homme dans la vie ordinaire, au milieu de sa famille, s'occupant de son travail journalier, que trouvez-vous en lui qui soit vraiment digne d'être remarqué ?.... Rien, absolument rien !.... L'existence de cet homme est d'une monotonie, d'une uniformité que rien ne vient jamais détruire ; il mourra comme il a vécu, tranquille, modeste, calme et ne laissera derrière lui pas

plus de traces que la barque légère qui fend les flots argentés. Il en est bien autrement d'un criminel, les circonstances sont ici diamétralement opposées ; on a devant soi une créature dévorée d'ambition et de désirs non satisfaits, une âme tourmentée par une foule de passions ardentes, un cœur qui bat, un cerveau qui fermente, un sang qui bouillonne. Il faut que cet homme arrive à la réalisation de ses espérances, espérances qui sont parfois empreintes d'une audace inouïe, il sait ce qui l'attend à la fin de son existence.... l'échafaud !.... il le sait.., il le voit... et cependant il marche toujours sur la pente fatale qui conduit à l'abîme !.... Le chemin est escarpé.... la honte, le mépris, les malédictions accompagnent le voyageur.... ses mains, ses pieds sont souillés de sang !.... que lui importe !.. il marche toujours en avant.... jusqu'au moment où le bourreau lui mettant brutalement la main sur l'épaule le poussera sur la première marche qui conduit à la mort !... Eh bien, messieurs, je le répète, c'est une étude saisissante que le spectacle de toutes les tragédies du monde, une étude qui m'a entraîné !.... Il y a des hommes savants qui étudient les maladies du corps, moi j'étudie les affections de l'âme !

Les convives avaient écouté en silence et Birmann, entraîné par son sujet, continua en s'écriant :

— Oui messieurs, tel que vous me voyez, j'ai vécu pendant dix ans au bagne !

Un éclat de rire universel répondit à ces paroles étranges. Birmann partagea l'hilarité générale.

— Excusez messieurs ! reprit-il quand les rires eurent cessé, je voulais dire que j'ai passé dix années de ma vie à visiter les bagnes et les prisons de différents pays.

— Diable ! s'écria le marquis de Santa-Croce.

— Vous avez dû trouver l'occasion de faire de bien jolies connaissances ! fit Lardillon.

Birmann haussa les épaules.

— Peut-on jamais savoir, répondit-il, à quelle espèce de gens

on a affaire ?..... Je puis vous certifier qu'on trouverait aux galères plus d'un banquier ou d'un notaire auquel autrefois vous tendiez la main avec empressement. Du reste si vous voulez une preuve de ce que j'avance je puis vous en donner une avant peu.

— Comment cela !

— Demain matin à cinq heures part de Bicêtre un transport de condamnés au bagne, si ce spectacle peut vous intéresser je suis prêt à vous accompagner.

— Vous voulez aller voir cela ? fit le comte.

— Certainement, et je vous offre une place dans ma voiture !

— C'est très-bien, fit Maxime, nous acceptons et nous vous attendons demain matin.

— C'est convenu, monsieur de Brescé, vous pouvez y compter et je serai exact.

A ce moment un valet vint annoncer que le café était servi et les convives se levèrent pour se rendre au fumoir ; ils allaient sortir de la salle à manger quand un son étrange et discordant se fit entendre dans la cour ; tous s'approchèrent des fenêtres pour voir de quoi il s'agissait.

— Que veut dire cela ? fit le comte.

Dans la cour se trouvait un homme de statue colossale, vêtu à peu près comme les pifferari Calabrais et qui avec une gravité magnifique s'accompagnait sur une guitare en chantant l'air bien connu : « Je vais revoir ma Normandie. »

— Que diable veut cet homme ; demanda Maxime ; comment l'a-t-on laissé entrer ?

Et en disant ces mots il saisit le cordon d'une sonnette mais le comte retint son bras en disant :

— Laissez ce pauvre diable tranquille, il nous amusera et nous lui donnerons quelques sous.

Et en disant cela il prit dans son gousset un écu qu'il jeta au musicien.

Pendant que les autres personnes suivaient l'exemple de

générosité que leur avait donné le comte, Birmann se pencha vivement vers le marquis de Santa-Croce et lui murmura rapidement à l'oreille :

— On est sur nos traces, il nous faut décamper au plus vite.

— Qu'est-ce qui peut te faire supposer cela ? fit le marquis.

— Ne reconnais-tu donc pas cet individu qui chante dans la cour ?

— Qui est-ce donc?

— Mac-Bell.... Silence !

La société se rendit au fumoir pour prendre le café.

Birmann était devenu pensif, et un quart-d'heure à peine s'était écoulé, que, prétextant une affaire importante, il prit congé de Maxime.

— Comment !.... vous nous quittez déjà?. .. fit ce dernier avec un air d'inquiétude.

— Monsieur de Brescé, repartit Birmann en donnant un portefeuille au vicomte, voici la somme que vous désirez, et si vous voulez bien me remettre en échange la lettre de change équivalente, ce sera une affaire terminée.... J'espère trouver avant peu l'occasion de vous rendre votre aimable invitation.

Maxime remit à Birmann la lettre de change qu'il avait préparée et signée, et prit en échange le portefeuille que lui tendait Birmann et qu'il mit dans sa poche sans en examiner le contenu.

Le banquier salua les autres invités et sortit du fumoir arrivé dans l'antichambre il trouva un valet qui lui remis son pardessus, et auquel il mit un louis dans la main.

Quelques minutes plus tard, le marquis de Santa-Croce et Lardillon s'éloignèrent à leur tour, et Maxime resta seul avec Précigny.

A peine les derniers invités eurent-il quittés l'hôtel que la guitare du chanteur cessa de se faire entendre, et une minute après un laquais vint prévenir Maxime que le pifferaro demandait à lui parler.

Le comte voulut refuser, mais Précigny prit la parole.

— Laissez-le entrer, dit-il, l'étrangeté de cette demande ne vous fait-elle pas supposer que cet homme peut avoir quelque chose d'intéressant à vous dire ?

— J'en doute, fit le vicomte.

— Mais vous pouvez facilement vous en assurer.

— Si vous le désirez....

Et Maxime fit un signe au valet qui sortit et revint presque aussitôt, accompagné du chanteur ambulant qui portait à la main son chapeau pointu orné de galons rouges ; quant à son instrument il l'avait laissé dans l'antichambre.

— Veuillez m'excuser, monsieur le vicomte, fit le musicien en s'inclinant profondément.

— Tu me connais donc, mon garçon ? demanda le vicomte.

— Je connais tous ceux qui me font du bien, répondit le pifferaro, et pour témoigner ma reconnaissance à monsieur le vicomte et à ses amis, je veux lui faire une confidence dont il saura reconnaître toute l'importance.... Parmi les invités de monsieur le vicomte se trouvaient deux personnages dont l'un porte une moustache blonde et l'autre a la peau brune et porte des cheveux noirs ... monsieur le vicomte connaît-il ces deux hommes ?

— Du moment qu'ils déjeûnent chez moi, répondit Maxime en riant, il est probable que je les connais.

— Ou du moins que monsieur le vicomte croit les connaître.

— Ah, par exemple ! ce que tu me dis là est fort !

Le comte de Précigny vit que Maxime commençait à perdre patience.

— Laissez-moi faire, dit-il au vicomte.

Puis s'adressant au musicien il continua en disant :

— Celui qui porte des moustaches blondes est un riche banquier étranger qui se nomme Birmann ; le second est un noble mexicain, il s'appelle le marquis de Santa-Croce.

Le pifferaro partit d'un éclat de rire.

— C'est cela !.... fit-il.... C'est parfaitement cela !.... ah, c'est bien joué !... Vous vous êtes laissés tromper !

— Comment ? s'écria Maxime.

— N'avez-vous donc rien remarqué qui pût dénoter une certaine inquiétude chez ces deux hommes ?

— Absolument rien, répondit le comte en jouant l'étonnement.

— Ils sont arrivés ensemble, n'est-il pas vrai ?

— Pas le moins du monde !... ils ne se connaissent pas !

— C'est cela.... ah ! c'est très-habile de leur part.... Eh bien ! je puis vous affirmer que ces deux personnages se connaissent, que ce sont deux bandits de la plus dangereuse espèce et qu'ils se trouvaient ensemble, il n'y a pas encore quinze jours, vêtus de blouses de travail, dans une des plus misérables gargotes de la petite Pologne.

— Allons donc... tu rêves, mon garçon ; s'écria Maxime d'un air d'incrédulité.

— Pas le moins du monde ! repartit le chanteur ambulant en montrant à Maxime et à Précigny une cicatrice qui sillonnait son front.

— Et ceci ? Est-ce que c'est un rêve ? fit-il en continuant, cette marque est un souvenir de votre soi-disant banquier qui m'a terrassé comme un enfant, moi qui fais trembler toute la petite Pologne.... Le poing de cet homme est de fer, le coup qu'il me porta me priva de connaissance pendant cinq minutes. Le plus fâcheux de l'histoire c'est que lorsque je fus revenu à moi, je m'aperçus de la disparition d'un jeune homme de ma connaissance à qui j'ai donné le sobriquet de « marmot » et pour qui j'éprouve le plus vif intérêt.

— Cet homme l'a enlevé ! s'écria le comte étonné et furieux.

— Quel intérêt pouvez-vous avoir pour ce jeune homme ? demanda Maxime.

— Aucun, repartit le comte en s'apercevant qu'il s'était laissé entraîner, et qu'il allait se trahir ; mais, dans tous les cas, nous

devons rechercher ce que peuvent être ces deux hommes qui s'introduisent dans notre intimité sous des noms faux et des titres imaginaires pour capter notre confiance et abuser ensuite des choses qu'ils ont apprises.

Maxime poussa une exclamation en se souvenant de la pensée qui avait traversée son cerveau à la première vue du marquis de Santa-Croce.

— Oui, oui, vous avez raison ! fit-il avec empressement, il faut que nous sachions qui sont ces deux hommes.... il faut...

— Par où devons-nous commencer ? demanda le comte.

Le pifferaro ou plutôt Mac Bell se mit à rire.

— Tranquillisez-vous, dit-il, ce n'est pas aussi difficile que vous le pensez.

— Tu connais leurs noms véritables ? demanda Maxime.

— Quant à cela, non, je ne les connais pas.

— Et leur demeure ?

— Pas davantage.

— Alors ils vont nous échapper !

— Qui sait....

— Que veux-tu dire ?

— Je veux simplement dire que lorsque je suis venu je n'étais pas seul, pendant que j'étais dans la cour j'ai donné à mon camarade la commission de suivre le premier de ces deux hommes qui quitterait l'hôtel, mais de ne pas le perdre de vue.

— Mais ils avaient chacun une voiture !

— Je le savais ; mais mon camarade en avait également une, avec un bon pourboire au cocher il est certain de ne pas perdre leur trace. Je suis convaincu que mon camarade file votre banquier et que vous aurez de leurs nouvelles avant ce soir.

— Si cela est, fit Maxime avec vivacité, tu recevras cent francs de récompense !

— Ne pourriez-vous pas me donner vingt francs d'arrhes ? dit Mac-Bell en tendant la main.

Maxime lui tendit un louis et l'Ecossais s'éloigna en pro-

mettant de revenir avant la nuit raconter ce qu'il aurait appris.

Quand le comte et Maxime se trouvèrent seuls ce dernier demanda à Précigny :

— Pourriez-vous m'expliquer ce que cela veut dire ?

— Je n'y comprends, parbleu, rien moi-même, répondit le comte.

Tout d'un coup Maxime se frappa le front en poussant une exclamation de terreur.

— C'est cela ! fit-il ; je vois ce qu'ont voulu ces deux fripons ; ils ont tout bonnement voulu escamoter ma signature !.... ils ont pris ma lettre de change et m'ont donné à la place....

En parlant il avait fièvreusemen ttiré de sa poche le portefeuille de Birmann et l'avait ouvert en tremblant ; il fut stupéfait en voyant que la somme convenue s'y trouvait : le portefeuille contenait cinquante billets de mille francs.

Il tomba sur une chaise, aussi accablé que s'il avait été victime d'une mystification.

Qu'étaient donc ces deux hommes ?.... Quelles étaient leurs intentions à son égard ?...

HAPITRE IX

La maison de Monsieur Michaud

La voiture qui emportait Birmann ou plutôt Blondel, comme le lecteur l'a sans doute deviné, roulait rapidement sur le pavé du boulevard, elle prit ensuite la Chaussée-d'Antin, puis s'arrêta au coin de la rue de Provence.

Une autre voiture l'avait suivie à une certaine distance et nous savons que c'était celle du compagnon de Mac-Bell.

Blondel descendit de voiture, paya son cocher et se mit à marcher jusqu'à ce qu'il fut arrivé devant la maison portant le numéro 23.

C'est là que devait habiter le jeune homme qu'il avait rencontré au « Cruchon. »

Blondel se dirigea immédiatement vers la loge du concierge.

— Monsieur Maurice Dubreuil demeure-t-il ici ? demanda-t-il au cerbère en robe de chambre qui se présenta à lui.

— Il a déménagé, répondit ce dernier d'une voix enrouée.

— Connaissez-vous sa nouvelle adresse ?

— Non, il ne me l'a pas laissée.

Birmann fit un geste de désappointement et se disposa à retourner sur ses pas ; il aperçut auprès de la porte cochère la silhouette d'un être humain qui cherchait à se dissimuler dans l'enfoncement d'une porte condamnée et qui s'était accroupi et pelotonné de manière à ressembler plutôt à un chien endormi qu'à un homme. Il s'approcha de cet être et lui lança un coup de pied qui le fit immédiatement se dresser sur ses jambes.

Blondel qui, sans doute, s'attendait à voir cet individu, ne manifesta aucune surprise, il le prit par le poignet et le serrant avec la force d'un étau il s'approcha de lui et lui dit à l'oreille d'un air d'autorité :

— Monte avec moi !

Cet individu qui n'était autre que le « charbonnier » dont le lecteur a sans doute gardé le souvenir, voulut faire un mouvement comme pour résister, mais en même temps il poussa une sourde exclamation de douleur et de rage.

— Cela ne sert à rien, fit Blondel ; obéis et monte.

Et en disant cela il se mit à monter l'escalier qui conduisait au premier étage.

Arrivé là, Blondel fixa le « charbonnier » d'un air qui fit frémir celui-ci, puis il dit :

— Ainsi, mon vieux, le séjour de Rochefort a fini par t'ennuyer ?

— Quoi ?.... Comment ?.... Je ne sais pas ce que vous voulez dire !.... répondit le « charboanier » en faisant un mouvement comme s'il avait marché sur un serpent.

— Allons, voyons, reprit Blondel, à quoi servent ces manières ?..... Tu ne sais pas ce que cela signifie, mon brave ?..... Eh bien je vais te rafraîchir la mémoire.... Premièrement : tu t'appelles Nicolas Crampon....

— Je vous jure....

— Et tu as été, il y a six ans, condamné à dix ans de travaux forcés, reprit Blondel sans lui laisser le tempe de continuer.

Le « charbonnier » considéra son interlocuteur d'un air abassourdi.

— Ensuite, continua celui-ci, tu portais à Rochefort le N° 5341 et tu t'es évadé il y a quatre mois.

Le « charbonnier » baissa la tête, il se voyait dans l'impossibilité de lutter avec un homme aussi bien informé.

Blondel reprit :

— Nigaud ! crois-tu donc avoir affaire à un novice, et te figures-tu que l'on puisse espionner un « ancien » sans qu'il aperçoive ? Il t'a servi à rien, vois-tu, de t'enfoncer dans le coin de ta voiture et de te cacher presque entièrement le visage avec le collet de ton manteau, je t'ai reconnu quand je suis sorti de l'hôtel, au moment où tu me guettais, et si j'ai bien voulu que tu me suives, c'est que j'avais mon projet.

— Quel projet ? demanda le « charbonnier. »

— Je me fis simplement le raisonnement suivant : « le charbonnier » est l'ami de l'Ecossais, par conséquent il doit savoir quelque chose au sujet du petit. Si je ne puis rien apprendre sur le compte de ce dernier, Crampon est le seul qui puisse me renseigner.

— Je vous jure que je ne connais pas ce jeune homme s'écria le charbonnier. »

— Et si Crampon se refuse à parler, continua imperturbablement Blondel en serrant fortement le bras de son interlocuteur, il court grand risque de se faire casser un membre.

— Vous voulez donc m'assassiner ?

— Cela pourrait bien arriver.

— Mais.... je ne sais rien....

— C'est malheureux pour toi.

— Je crierai !....

— A quoi cela te servira-t-il ?

Tout en parlant Blondel avait de plus en plus serré le bras de Crampon jusqu'au moment où celui-ci, ne pouvant plus supporter la douleur poussa une exclamation :

— Grâce !..... lâchez moi !..... je vous dirai tout ce que je sais !....

— A la bonne heure, fit Blondel ; je savais bien que nous finirions par nous entendre. Puis changeant soudainement de ton, il demanda impérieusement :

— Voyons, parle : son adresse d'abord.

— Rue Châteaubriand 17, répondit Crampon.

— Quel genre de société reçoit-il ?

— Il ne voit personne !

— Et ses amis ?...

— Il n'en a pas.

— Il vit donc seul ?

— Tout seul.

— Comment ! à son âge ? N'a-t-il donc pas une maîtresse ?

Crampon fit un signe plaisant de dédain.

— Une maîtresse ? fit-il.... certainement...., c'est-à-dire....

— Quoi ? demanda Blondel de plus en plus intéressé.

— Je veux dire.... ce n'est pas proprement parler une maîtresse.... Il est sérieusement amoureux.

— De qui donc ?

— D'une cinquantaine de jeunes filles qui vivent dans un

pensionnat dont le jardin se trouve sous les fenêtres de votre jeune homme.

— Je ne te comprends pas.

— Non :..... Eh bien il y a dans ce pensionnat une jeune demoiselle de quinze à seize ans.

— Après !...

— C'est facile à deviner.... le jeune homme est à sa fenêtre... la jeune fille se promène dans le jardin le matin, à midi, le soir.... on échange quelques regards, quelques sourires.... A cet âge on est innocent et il paraît qu'on se contente de peu... ha.... ha.... ha....

Et Crampon se mit à rire d'un air niais, mais il s'arrêta court en voyant de quel œil sévère Blondel le fixait.

— Tu as bien dit : N° 17 ? demanda ce dernier.

— N° 17, répéta Crampon.

— Prends garde de me tromper !

— Je vous ai vu à l'œuvre avec Mac-Beil.... cela suffit.

Pour ce qui concerne l'Ecossais tu lui diras que tu m'as perdu de vue, et, tu me comprends, pas de bêtises, si tu ne veux pas retourner à Rochefort !

— Grand merci ! J'en ai assez.... Mais si vous le permettiez je vous quitterai.

— Va, je ne te retiens plus.

Crampon ne se le fit pas répéter, il descendit l'escalier quatre à quatre sans seulement regarder derrière lui pour voir si Blondel le suivait.

Un instant après celui-ci remontait le boulevard et, appelant un cocher qui passait avec sa voiture vide, il se fit conduire rue Châteaubriand.

Il ne fut pas plus heureux cette fois qu'il ne l'avait été rue de Provence.

— Monsieur Maurice Dubreuil a déménagé, lui répondit le concierge de la maison N° 17.

— Déménagé ! répéta Blondel consterné, et quand, s'il vous plaît ?

— Hier.

— Connaissez-vous sa nouvelle adresse ?

— Non, monsieur.

— Comment ! vous ne savez pas même m'indiquer le quartier ?

— Non.

Blondel s'éloigna en fermant la porte avec dépit.

C'était comme un fait exprès.

Qu'était-il arrivé ?... Pourquoi Maurice avait-il brusquement quitté cette maison d'où il pouvait voir celle qu'il aimait ?

Blondel cheminait lentement en pensant à sa mauvaise chance, lorsque ses yeux tombèrent sur une enseigne qui portait les mots : « Pensionnat de demoiselles. »

Ce fut un trait de lumière.

Ce pensionnat ne pouvait être que celui où se trouvait la jeune fille qui avait attiré l'attention de Maurice Dubreuil, et nul doute que Blondel n'y obtint le renseignement qu'il cherchait

Cette idée traversa son cerveau comme un éclair, il se dirigea nonchalamment vers la porte d'entrée et sonna.

La porte s'ouvrit et il se trouva en face d'une jeune fille à la physionomie un peu naïve. L'ex-galérien avait déjà formé son projet et il avait donné à son visage une expression de gravité qui s'accordait pleinement avec son costume.

La portière l'ayant fait entrer dans sa loge, Blondel lu demanda :

— Est-ce qu'une jeune fille n'a pas quitté ce pensionnat hier ou avant-hier ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune femme un peu intimidée, cependant si vous désirez voir madame la directrice....

C'est inutile, fit Blondel ; pour aujourd'hui, je me contenterai de ce que vous allez me dire, le tour de votre maîtresse viendra

ensuite ; et tirant de sa poche un portefeuille, il en prit une lettre qu'il déplia et qu'il mit sous les yeux de la portière en lui disant :

— Voyez !.... savez-vous lire ?

— Hélas ! non, monsieur, malheureusement !

— Ce papier me donne l'autorisation de vous adresser toutes les questions que je jugerai nécessaires et d'en exiger la réponse, c'est pourquoi vous voudrez bien me répondre clairement et sans hésiter ; comment se nomme cette jeune fille ?

— Lucienne Lardillon, balbutia la concierge.

Ce nom surprit Blondel, qui néanmoins, n'en laissa rien paraître.

— Quel jour a-t-elle quitté le pensionnat ? continua-t-il, en conservant son air sévère.

— Avant-hier, monsieur le juge.

— Où demeure le père de cette jeune fille !

— Je l'ignore... mais dans tous les cas elle n'est pas allée chez son père.

— Et où donc ?

— Chez un monsieur Michaud.

— Michaud ?... n'est-ce pas un négociant ?

— Parfaitement.

— Où demeure-t-il ?

— Rue Saint-Antoine, numéro 154.

Blondel s'inclina d'un air satisfait et donnant une petite tape familière sur la joue rebondie de la jeune portière, il lui dit :

— C'est très-bien, je suis content... je ne veux pas vous incommoder plus longtemps.... ma voiture m'attend et je vais immédiatement me rendre auprès de mademoiselle Lucienne... bonjour.

Blondel s'éloigna..... son stratagème avait eu un succès complet.

Tandis que notre héros se dirige vers la rue Saint-Antoine nous allons l'y précéder et voir ce qui se passait dans la

demeure du brave homme que nous avons vu, au commencement de cette histoire, tomber sous le couteau d'Eugène Salviat.

L'habitation de monsieur Michaud se composait d'une maison et d'un petit pavillon dont la façade, couverte de plantes grimpantes, annonçait les goûts modestes d'une vie paisible ; un petit jardin le séparait du corps de logis principal, et les fleurs que l'on voyait temoignaient des soins dont ce coin de terre était l'objet.

Dans la maison se trouvaient le bureau et le magasin, une vingtaine d'employés de toute sorte allaient et venaient d'un air effairé : le travail ne manquait pas et deux hommes donnaient à tout ce monde l'exemple de l'activité. Ces deux hommes étaient monsieur Michaud et Paul Mercier.

Au moment où nous pénétrons dans cette enceinte, nous trouvons monsieur Michaud assis dans le petit jardin, à l'ombre d'un acacia dont les grapqes odorantes remplissent l'atmosphère de leur parfum.

Trois personnes sont à ses côtés, ce sont Paul Mercier, madame Michaud et Lucienne Lardillon.

Madame Michaud était une femme d'environ trente-cinq ans, qui avait conservé toute la fraîcheur de la jeunesse.

Cette femme avait jusqu'alors mené une vie tranquille et paraissait avoir joui d'une paix sans mélange, mais depuis quelque temps un évènement mystérieux était venu troubler ce calme profond ; le sourire avait disparu de ses lèvres, une angoisse secrète donnait à son regard une expression indicible, elle soupirait sans cause apparente et cherchait constamment la soulitude.

Cet état ne pouvait échapper à son époux. Cependant, cet homme, qui était la probité et la droiture même, n'eut pas un instant la pensée de soumettre sa femme à une épreue quelconque, il attribua cela à une cause passagère et ne s'en inquiéta pas davantage.

Peut-être, dans le fond de son cœur pensa-t-il que sa femme éprouvait une peine intime de voir que leur union avait été jusque là stérile.

Quant à Lucienne, elle était depuis un jour seulement dans cette maison, où sa présence avait comme amené un rayon de soleil.

On ne pouvait rien voir de plus frais, de plus gracieux, de plus charmant que cette jeune fille.

Lucienne avait des cheveux blonds qui encadraient harmonieusement l'ovale parfait de son visage, son teint avait la fraîcheur et le velouté du camélia, sa taille était flexible, élégante et légère, et ses yeux bleus exprimaient l'innocence et la candeur.

Quand monsieur Michaud portait ses regards sur la jeune fille, il éprouvait comme un sentiment inconnu, un soupir de contentement soulevait sa poitrine.

Nous avons déjà parlé des premières années de la vie de cet homme de bien : fuyant la contagion du vice et l'atmosphère empestée de Saint-Georges, il était venu à Paris à pied et était arrivé dans cette grande ville presque sans ressources. Il ne possédait pour ainsi dire qu'une confiance illimitée dans la Providence, une âme droite et un courage à toute épreuve.

Après quelques années d'un labeur opiniâtre, de privations de toute sorte et grâce à une disposition innée pour le commerce, il avait réuni un modeste capital. Il commença alors à se sentir heureux, et il put espérer de voir son sort s'améliorer. Jean-Jacques Rousseau avait raison de dire qu'un homme a souvent plus de peine à gagner ses premiers mille francs que son second million.

Monsieur Michaud avait déjà gagné ce second million, et au-delà, au moment où nous introduisons le lecteur dans la maison du négociant.

Il souffrait encore un peu de la blessure qu'il avait reçue à

Saint-Georges, cependant il n'avait pas voulu céder aux prières de sa femme qui le suppliait de se reposes, et il avait voulu reprendre en personne la direction de ses affaires. Mais, malgré l'actvilté avec laquelle il s'était remis au travail, il était facile de voir qu'une pensée secrète l'obsédait sans cesse et venait par moments absorber complétement son esprit.

En effet, une pensée le tourmentait et il faisait de vains efforts pour la chasser, elle s'était attachée à lui comme le remords s'attache à l'âme du malfaiteur.

Le souvenir de l'attentat dont il avait été victime à Saint-Georges était cans cesse présent à sa mémoire, et il ne pouvait s'empêcher de regretter d'avoir vu s'évanouir les projets qu'il avait formés relativement à son filleul.

Il avait toujours eu beaucoup d'affection pour ce jeune homme et avait souvent eu l'idée de l'adopter pour combler dans une certaine mesure le vide de son intérieur.

Cet attentat avait détruit tous ses projets et il en éprouvait une douleur profonde, qu'il faisait son possible pour cacher aux yeux ds ceux qui l'entouraient.

Il se trouvait précisément dans un de ces moments de mélancolie, lorsqu'il jeta les yeux sur Lucienne et se mit à considérer la jeune fille avec une expression de tendresse infinie.

Au bout d'un instant, il se leva, s'appsocha d'elle, et lui prenant la tête dans ses mains, il lui baisa le front avec une aflection toute paternelle.

— Eh bien, ma belle petite Lucienne, lui demanda-t-il ensuite d'une voix où éclateit sa bonté, crois-tu que tu pourras être heureuse parmi nous ?

Lucienne le regarda de son œil clair et limpide et répondit :

— Pouvez-vous en douter ?

— Et tu nous aimeras, n'est-il pas vrai ?

— Je vous aime déjà de tout mon cœur.

— Bien, mon enfant. Oh! je ne doute pas de toi. Du reste nous te connaissions déjà un peu, ma femme et moi, et Paul nous a souvent répété combien tu es digne des soins qu'il a pris pour ta jeunesse !

Lucienne ne répondit rien d'abord, mais se retournant vers Paul Mercier qui la considérait en souriant, elle s'avança vers lui, lui tendit les deux mains en disant :

— Paul !.... Paul est notre bon ange à tous !....

— Tu as raison !

— Sans lui ma mère serait morte de chagrin !

— La pauvre femme !....

— Et c'est pour cela, Paul, que tu sais que, après ma mère, tu es ce que j'aime le plus au monde.

En prononçant ces dernières paroles la jeune fille laissa tomber sa tête sur la poitrine de Paul Mercier et fondit en larmes.

Cette sensibilité émut profondément monsieur Michaud et son épouse.

Une rumeur venant de la rue vint soudain troubler cette scène intime ; Paul allait se lever afin de s'enquérir de ce que cela pouvait être, lorsque le négociant appela un jeune homme qui se trouvait au fond de la cour.

Cet individu présentait un type complet de ce que l'on nomme communément le « voyou » parisien, son visage pâle exprimait la ruse, son regard dénotait une audace peu commnne et pouvait également prendre l'expression de la plus basse servilité, ses gestes étaient vifs et hardis, en un mot cet homme paraissait devoir être capable de tout.

Du reste le lecteur sera plus amplement renseigné quand il saura que ce personnage qui était employé chez monsieur Michaud sous le nom de Lorrain, n'était autre que noire ancienne connaissance Lapostole que nous avons vu s'évader de Toulon en même temps de Blondel.

— Que se passe-t-il à la rue? lui demanda monsieur Michaud.

– Monsieur, ce sont les passants qui s'arrêtent par groupes pour s'entretenir de la nouvelle qui circule.

– Et quelle est cette nouvelle ?

– On parle du départ d'un convoi de condamnés aux galères qui doit quitter Bicêtre demain matin.

Le front de Michaud s'assombrit.

– Ah ! fit-il, en devenant pensif.

– Et voyez comme cela se rencontre, reprit Lapostole, c'est demain dimanche, de sorte que chacun pourra aller voir cela, il paraît que c'est un spectacle assez intéressant que de voir forger les chaînes aux jambes des condamnés.

Michaud secoua tristement la tête.

Non, dit-il, ce doit être, au contraire, une scène horrible.... si tu veux que je te donne un conseil c'est de te procurer un autre genre de distraction.

– Je n'y pense pas, répondit Lapostole,.... mais ce que vous ne savez pas c'est qu'il y a parmi les galériens un garçon dont je veux aller voir la mine au moment où on l'accouplera.

– Tu connais quelqu'un parmi ces malheureux ?

Oui, de nom seulement.

– Et quel est l'infortuné dont la souffrance doit contribuer tant à ton plaisir ? Que t'a fait cet homme pour que tu le haïsse à ce point ?

– A moi ?.... rien, mais à vous, monsieur Michaud.

– Que veux-tu dire ?

– C'est le misérable qui a voulu vous assassiner pour vous voler de toutes les bontés que vous aviez eues pour lui.

– Joseph ? demanda le négociant d'une voix altérée.

– Oui, Joseph Maréchal, qui doit demain matin partir pour Toulon, et c'est vraiment un voyage d'agrément, je puis vous l'assurer.... quand on a la perspective d'avoir une vingtaine d'étapes à faire avec une guirlande de fer autour du corps, sans compter les coups de matraque pour vous ouvrir l'appétit !.....

Je plaindrai quand j'aurai le temps, le gaillard n'a que ce

qu'il mérite et si je le tenais entre mes mains, je vous certifie, monsieur, que je me chargerais de le corriger.

— Tranquillise-toi, mon ami, fit monsieur Michaud, et, je te le répète, ne va pas voir pour cela !

— Oh ! s'écria Lapostole, ces voleurs et assassins !.... je ne sais si cela vient de famille !.... mais je les déteste, je les hais !....

La verve de Lapostole était en train et qui sait quand elle se serait calmée lorsque la porte de la grille s'ouvrit et donna passage à une jeune fille qui s'approcha timidement du groupe ormé par monsieur et madame Michaud, Paul Mercier et Lucienne.

Cette jeune personne pouvait avoir une vingtaine d'années, son costume était pauvre ; ses traits exprimaient une douleur profonde, sa contenance dénotait une grande fatigue et elle s'arrêta comme exténuée.

Lapostole s'était retiré un peu en arrière et considérait avec attention cette jeune inconnue.

— Monsieur Michaud ?.... demanda cette dernière d'une voix à peine distincte en s'adressant respectueusement au négociant.

— C'est moi, répondit celui-ci, que me veux-tu, mon enfant ?

La jeune fille était tombée à genoux, elle avait saisi les mains de Michaud et les couvrait de baisers et de larmes.

Le négociant voulut la relever. Malgré ses vêtements pauvres et couverts de poussière, ses cheveux défaits, ses manières embarrassées, la physionomie de cette jeune fille exprimait une telle innocence, ses regards dénotaient une douleur si vraie et si profonde que les témoins de cette scène se sentirent émus de pitié.

— Non, monsieur, reprit la jeune fille, ma seule place est à vos genoux !

— Mais qui es-tu donc ?

— Qui je suis ? monsieur Michaud, je me nomme Michelette et je suis la fiancée de.... de Joseph Maréchal ?

A cette réponse les autres personnes qui étaient là ne purent

retenir un mouvement de répulsion ; Lapostole fit un geste de stupéfaction, tandis que madame Michaud et Paul faisait un pas en arrière.

Seuls monsieur Michaud et Lucienne n'avait fait aucun mouvement, ils paraissaient n'éprouver tous deux que de la pitié et ils échangèrent un regard qui leur prouva que leurs cœurs s'étaient compris.

CHAPITRE X

Michelette

Le silence dura encore quelques secondes pendant lesquelles on n'entendit que les sanglots de Michelette.

— Pauvre enfant !.... murmura monsieur Michaud ; tu trouveras ici la pitié que tu mérites pour avoir aimé ce misérable !

— Un misérable !... Joseph !... s'écria la jeune fille avec désespoir et en se levant avec vivacité... C'est donc vrai, tout le monde le croit coupable !.... Et cependant, devant Dieu qui nous entend, vous vous trompez, vous vous trompez comme tous les autres, comme ses amis de Saint-Georges qui l'ont abandonné, comme les juges qui l'ont condamné, comme tout le monde enfin ! Le pauvre malheureux est maintenant seul sur la terre, il ne lui reste rien que ma tendresse, et ma foi en son innocence est aussi grande que mon impuissance à rien faire pour le soulager !.....

Puis d'une voix interrompue par les pleurs elle continuant en s'adressant à monsieur Michaud :

— Ecoutez-moi, monsieur !.... J'ai fait quarante lieues à pied pour venir vous dire : Joseph est innocent !.... Je le connais et je sais, aussi bien que s'il me l'avait dit que la pensée que vous le méprisez lui est plus douloureuse que la honte et la souffrance!.... Il vous aime et vous vénère comme si vous étiez son père et son cœur saigne à la pensée que vous le croyez coupable !.... Lui,... coupable ! Me verriez-vous ici ? Me serais-je traînée pendant quarante lieues pour venir me jeter à vos pieds ?... Ah ! vous ne le croyez pas !.... A chaque église, à chaque chapelle qui s'est trouvée sur mon chemin je me suis arrêtée et j'ai prié avec ferveur..... Aurais-je pu le faire si Joseph était un criminel ?....

Et pendant que parlait la jeune fille ses grands yeux noirs s'étaient fixés sur ceux de Michaud avec une expression de prière.

— Ma pauvre enfant, fit le négociant, que veux-tu que je te dise ?.... Il ne m'est pas possible de croire à l'innocence de Joseph, attendu que tout se réunit pour me prouver qu'il est criminel !

Michelette jeta à Michaud un regard empreint de douleur et de doux reproche.

— Vous êtes un homme d'honneur, dit-elle, et un jour viendra où vous regretterez sûrement votre injustice et votre rigueur contre un malheureux qu'un mot de vous pourrait sauver !.... Je vous quitte.... pardonnez-moi de m'être introduite dans votre maison et d'avoir rappelé chez vous de tristes souvenirs.

Michelette faisait un mouvement pour se retirer, mais madame Michaud la retint.

Où voulez-vous aller ? que pensez-vous faire ? lui demanda-t-elle d'un air d'intérêt et d'affection. Qu'est-ce que vous allez devenir dans Paris, où vous n'avez ni amis, ni parents.

— Je ne reste pas à Paris, madame, répondit la jeune fille.

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

Pitié !... Joseph est innocent !...

Que voulez-vous faire ?

— Joseph va partir pour Toulon !... Ah bien, je veux le suivre, repartit Michelette ; je veux partager son malheur et travailler pour soulager sa misère. On souffre moins quand on souffre à deux.... et puisque je suis tout ce qui lui reste sur la terre, je veux que ma vie lui soit consacrée !

— Ah ! s'il avait des sentiments aussi nobles que les tiens ! s'écria monsieur Michaud malgré lui.

— Que faut-il donc que je fasse ou que je dise, pour vous convaincre de son innocence ! fit Michelette en sanglotant et en se tordant les mains. Ah ! si vous le connaissiez !... savez-vous ce qu'il a fait pour moi, lui, pour qui vous ne voulez avoir que du mépris ?... Vous connaissez sans doute la famille Salviat, de Saint-Georges, n'est-ce pas ?.... Oui, je le vois !... Eh bien ! monsieur Michaud, moi je suis une Salviat.... Et vous pouvez vous faire une idée de la manière dont mon éducation a été conduite, des principes que mon cœur a reçus, de la langue à laquelle mes oreilles ont été accoutumées dès mon enfance !..... On dit que le corps s'accoutume au poison, il en est de même du cœur !..... Ah ! tout ce qui m'entourait était empoisonné, et un jour vint où mon cœur était gâté, complètement corrompu !.... Ce fut alors que je connus Joseph.... que je l'aimai..... et qu'il lui aurait été bien facile de continuer ce qu'on avait commencé, d'autant plus que, comme moi, son enfance s'était passée dans une atmosphère empoisonnée et qu'il avait toujours eu devant les yeux les plus déplorables exemples !..... Mais le cœur de Joseph est pur comme l'or, monsieur ; il avait traversé la boue sans se maculer, et bien loin de favoriser mes penchants vicieux, il entreprit de me corriger ! Ah ! c'était une tâche difficile, mais il m'aimait et il voulait me sauver de moi-même, il eut à combattre contre tous mes mauvais instincts.... il se combattit aussi lui-même... et aujourd'hui je lui dois plus que la vie.... je lui dois l'honneur .... Et voilà l'homme que l'on accuse d'avoir voulu assa-

siner son bienfaiteur!.... Dites-moi donc, monsieur Michaud, croyez-vous maintenant que ce soit possible ?

Michaud était touché.... sa conviction était ébranlée.

— Il y a des moments, fit-il, où cela me semble, comme à toi, tout-à-fait impossible.... Cependant, je suis bien obligé de croire au coup de couteau qui a failli me tuer et dont la cicatrice ne s'effacera jamais. Cette blessure ne peut m'avoir été faite que par le seul être qui fût alors près de moi!

— Tout le condamne! je le sais, repartit Michelette ; Dieu seul connaît son innocence, et lui seul pourra le sauver!

— Et toi, ma pauvre enfant, tu veux le suivre ?..... sais-tu que tu as plus de deux cent lieues à marcher pour cela ?

— Et lui! ne faut-il pas qu'il les fasse ? s'écria Michelette ; ne faut-il pas qu'il marche avec les jambes chargées d'une lourde chaîne?

Ton projet est insensé, fit à son tour madame Michaud. Reste plutôt avec nous!.... Nous te procurerons de l'ouvrage et tu oublieras auprès de nous ce qui cause ta douleur.

La jeune fille répondit à cette proposition par un regard d'une expression céleste.

— Ce que vous m'offrez, madame, répondit-elle, serait la réalisation de mes plus chères espérences..... mais lui!..... où va-t-il ? savez-vous ce qui l'attend ? La souffrance, la honte, les privations, le désespoir, voilà qu'elle sera sa vie désormais!.... Vous voyez donc que je ne puis pas rester ici, que je dois partager son sort et faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour soulager son malheur!

— Est-ce que rien ne te pourra détourner de ton projet ?

— Rien!

— Tu veux absolument te mettre en route?

— Oui, demain matin.

— Eh bien, reprit le négociant en tirant son portefeuille, je veux au moins contribuer à rendre ton voyage moins pénible.

Mais avant qu'il pût ouvrir son portefeuille dans l'intention

sans doute d'en tirer un billet de banque, Michelette fit un geste de dénégation et de refus.

— De l'argent? s'écria-t-elle ; ah! ce n'est pas pour cela que je suis venue! aussi longtemps que vous croirez Joseph coupable, il ne me pardonnerait pas d'avoir accepté vos secours!

Et ayant dit ces dernières paroles, elle salua la compagnie, elle s'éloigna en faisant des efforts pour cacher sa fatigue et son épuisement.

Michaud la suivit tristement du regard, puis s'adressant à Lucienne, il lui dit vivement en lui mettant un billet de banque dans la main :

— Prends cela et va le lui offrir ; elle ne te refusera pas!

Lapostole avait été témoin de la générosité de monsieur Michaud, il poussa un soupir en voyant le billet disparaître dans la poche de Lucienne.

— Comment cet homme prodigue son argent! pensait-il, et comme cette somme serait mieux dans ma poche que là où elle est!

Lucienne avait suivi Michelette et l'avait appelée.

Celle-ci se retourna avec étonnement.

— Vous m'avez appelée? demanda-t-il.

— Oui, répondit Lucienne un peu embarrassée et en s'approchant de la fiancée de Joseph.

— Michelette..... reprit-elle en baissant les yeux, je crois à l'innocence de celui que vous aimez, et j'espère que vous ne me refuserez pas ceci.

Et en parlant elle avait tiré de sa poche le billet de banque que Michaud lui avait remis et le mit dans la main de Michelette.

Celle-ci la regarda d'un air étonné sans paraître comprendre de quoi il s'agissait ; puis elle balbutia :

— Comment !..... Vous ?..... Mais vous ne me connaissez pas!.....

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Ah !..... vous connaissez peut-être Joseph !

— Non.

— Alors pourquoi faites-vous cela ?

Lucienne lui répondit avec un sourire angélique :

— J'ai vu vos larmes, Michelette, et j'ai compris qu'un honnête homme pouvait seul inspirer une affection semblable !

— Et vous me croyez, n'est-ce pas ? fit Michelette avec un éclair de fierté dans le regard.

— Oui.... je vous crois !.... Mais, prenez ceci, prenez !...

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, la jeune fille prit le billet et baisa la main qui le lui donnait.

— Merci ! fit-elle en sanglotant, vous êtes bonne, mademoiselle, vous me comprenez et vous avez pitié de mes souffrances ! Je ne vous oublierai jamaais et quand je prierai pour Joseph je prierais aussi pour vous !... Et s'il y a là sur terre un nom que vous aimiez, un être qui fasse battre votre cœur, dites-le moi, et ce nom ne sera pas oublié dans mes prières, je l'aimerai comme vous l'aimez.

Lucienne lui serra la main.

— Eh bien, répondit-elle avec des larmes dans les yeux, priez pour ma mère ! et elle s'éloigna lentement après lui avoir souri une dernière fois.

Michelette voulut continuer sa route, mais l'émotion que lui avait causée cet entretien, la fatigue, peut-être aussi la faim lui enlèverent subitement tout ce qu'il lui restait de forces et à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle tomba privée de connaissance.

— Mais la pauvre fille s'évanouit ! fit un voix.

C'était celle de Lapostole qui n'avait pas perdu Michelette de vue et qui, en la voyant chanceler s'était élancé pour la relever.

— Pauvre fille ! fit-il d'un air de commisération en la soutenant d'un bras pendant que la main qui restait libre explorait

la poche de Michelette, elle aurait très bien pu se faire du mal si je ne m'étais pas trouvé là.

En voyant tomber Michelette Lucienne avait poussé un cri et était accourue, au même moment un jeune homme qui venait de la rue s'approchait et tous deux se rencontrèrent auprès de Michelette qui était toujours soutenue par Lapostole.

— Monsieur Maurice ! fit Lucienne en rougissant.

— Je vous ai entendue, Mademoiselle, au moment où je passais devant la porte du jardin.

— Il faut porter secours à cette jeune fille !

— Ne pourrions-nous pas la transporter chez Monsieur Michaud ?

— Non, non, répondit vivement Lucienne, mais l'on pourrait... ah ! mon Dieu ! c'est l'épuisement, la faim !...

— Voulez-vous que j'aille chercher une voiture ?

— Oui, Monsieur Maurice, faites cela, conduisez Michelette dans un hôtel convenable et faites en sorte qu'elle reçoive tous les soins que réclame son état.

— Vous serez obéie, Mademoiselle.

— Elle revient à elle... Monsieur Michaud m'attend... je vous la recommande, Monsieur, et je vous prie de bien vouloir venir demain chez mon oncle Mercier, me donner des nouvelles de cette jeune fille que je mets sous votre protection.

En disant ces paroles, Lucienne jeta à Maurice un regard qui fit palpiter le jeune homme.

— Demain vous aurez de ses nouvelles ! répondit-il.

Lucienne s'était éloignée, Maurice prit le bras de Michelette qui commençait à revenir à elle et lui parlant d'une voix douce et encourageante il lui dit de s'appuyer sur lui, puis ils se mirent à marcher doucement pour aller trouver une voiture.

Ils n'avaient pas fait dix pas que Maurice s'arrêta, il venait d'entendre prononcer son nom derrière lui.

Etonné il se retourna et reconnut Blondel ; sans savoir pourquoi la vue de cet homme le fit tressaillir.

— Vous, Monsieur ? fit il.

— Pourquoi pas ? repartit Blondel.

— Allez-vous chez Monsieur Michaud ?

— Non.

— Comment se fait-il alors que ?...

— Parbleu ! fit brusquement Blondel, c'est tout simple, je vous trouve ici parce que je n'ai pas pu vous trouver ni rue de Provence ni rue Châteaubriand.

— Vous me cherchez donc ?

— Comme vous le dites.

— Et que me voulez-vous ?

— Un moment d'entretien.

— Mais...

— Mais vous ne pouvez pas me l'accorder en ce moment parce que Mademoiselle Lucienne vous a prié de protéger cette jeune fille... Tenez je veux vous faire une proposition.

— Parlez !

— En premier lieu, mon ami, vous êtes à un âge où l'on ne peut guère avoir l'air de s'intéresser à une jeune fille sans la compromettre.

— Eh bien ?

— Tenez !... Avez-vous confiance en moi ?

— Vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais.

— Très-bien ! et si je vous dis que je protégerai cette jeune personne et que je vous réponds d'elle, me croirez-vous ?

— Oh ! Certainement !

— Je vous indiquerai la maison où elle sera transportée et vous pourrez vous rendre compte par vous-même de la manière dont elle sera traitée.

— Cela suffit, répondit Maurice

— Blondel fit entendre une espèce de sifflement et aussitôt on vit s'avancer un homme qui s'était tenu dans l'embrasure d'une porte cochère.

— Maclou, dit Blondel à cet homme dans lequel le lecteur

reconnaît sans doute le tailleur de pierres qui avait accompagné Blondel dans son évasion, Maclou, voici une jeune fille qui est trop faible pour marcher, accompagne-la à une voiture et veille sur elle comme si elle était ma propre fille

Puis il continua en s'adressant à Michelette.

— Ayez confiance en moi, mon enfant, cet homme m'est entièrement dévoué, vous pouvez le suivre sans hésiter.

— Que pourrais-je avoir à craindre ? fit Michelette avec un sourire mélancolique.

— Conduis mademoiselle à l'hôtel de Hongrie, dit Blondel à Maclou, elle montera seule dans la voiture et tu te placeras sur le siège à coté du cocher.

— Bien.

Dès que la voiture qui emportait Michelette et Maclou se fut éloignée, Maurice se retourna vers Blondel et lui dit d'une voix ferme et avec un regard assuré.

— Nous voilà seuls, Monsieur, voudrez-vous maintenant m'expliquer...

Il s'interrompit en voyant rire Blondel.

— Voilà bien la jeunesse ! fit celui-ci, toujours vive, toujours impétueuse et voulant toujours et dans tout ne considérer que l'effet sans se donner la peine de rechercher la cause !... Je vais vous dire quelque chose qui vous étonnera, sans doute, Maurice. Depuis le moment où je vous ai vu pour la première fois je me suis senti attiré vers vous par une sympathie que mon cœur ne s'explique pas, et voyez quelle différence il y a entre nous deux !... je ne me suis jamais demandé pourquoi vous vous trouviez dans cette taverne où je vous ai rencontré et qui n'est fréquentée que par des individus qui sont le rebut de la société... Le jour où je vous ai vu j'ai compris que vous cachiez une grande douleur, votre physionomie et vos regards exprimaient une souffrance profonde et mystérieuse, et je me dis : ce jeune est sans doute égaré ici,... s'il faut quelqu'un pour le sauver je suis là.

— Et vous m'avez sauvé, en effet, fit chaleureusement Maurice.

— Mais, dites-moi, quel est le motif qui vous avait conduit au « Cruchon. »

— Une raison d'une importance capitale.

— Quelle raison ?

— J'avais reçu une lettre qui me disait que je trouverais dans cette maison un homme qui me dirait le nom de ma mère.

— Vous ne connaissez pas cet homme ?

— Non, Monsieur.

— Vous êtes seul au monde ?

— Absolument seul.

— N'avez-vous jamais connu votre père ?

— Jamais!

— Et vous n'avez jamais cherché à le connaître ?

— A quoi bon ?... fit Maurice en hochant tristement la tête une flétrissure pèse sur mon berceau et mes recherches n'auraient pu qu'augmenter la honte de ma mère ?

Blondel se taisait.

Tous deux marchèrent ainsi un moment sans prononcer une parole.

— Blondel était rêveur et Maurice en proie à une profonde tristesse.

Tout à coup l'ancien forçat s'arrêta.

— Vous avez raison, fit-il, la faute de votre mère est un secret qu'il ne vous est pas permis de divulguer ; mais il me vient une autre idée.

— A vous ?

— Oui,... je me demande si le fils, tout en respectant le secret de sa mère, n'aurait pas une autre mission à remplir ?

— Laquelle ?

— Celle de la vengeance

— Comment ?

— Croyez-vous donc, Maurice, que votre mère n'ai pas souffert? Ne croyez-vous pas que le souvenir du passé soit toujours vivant dans son cœur? En un mot, ne croyez-vous pas à la possibilité qu'il y ait eu du sang versé auprès de votre berceau ?

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais.

— Vous connaissez donc ma mère?

— Je la connais.

— Oh !. . par grâce, .. par pitié,... dites-moi son nom !...

Blondel resta un instant sans répondre, puis levant les yeux et regardant froidement le jeune homme il lui dit lentement :

— Maurice, vous exigez beaucoup de moi !... Il faut que je réfléchisse à ce que vous me demandez et je pourrai peut être, dans quelques jours, vous répondre d'une manière satisfaisante.

— Mais jusque-là?

— Jusque-là restez tranquille, mon jeune ami, et attendez; je ne veux exiger de vous qu'une chose : quoi que l'on puisse vous dire sur mon compte, quoi qu'il puisse m'arriver, quel que soit le rôle que vous me voyiez jouer, conservez-moi votre confiance... me le promettez-vous ?

— Oui !.. sur ma parole d'honneur !

— Je compte sur vous !... Au revoir !...

— Au revoir... bientôt !

Et Maurice pressa chaleureusement la main que lui tendait le forçat; puis ils se séparèrent et ce dernier se dirigea du côté du faubourg St-Antoine.

Une demi-heure plus tard il atteignait la barrière du Trône.

CHAPITRE XI.

Le bourreau du bagne.

A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, se trouvait près de la barrière du Trône un terrain vague d'une assez vaste étendue. On n'y voyait que quelques huttes disséminées et habitées par des gens qui auraient difficilement pu indiquer leurs moyens d'existence.

L'aspect de cet endroit a bien changé depuis l'époque de laquelle nous parlons; de nouvelles constructions s'y sont élevées et ce quartier sera bientôt très-populeux.

Une des huttes dont nous venons de parler se trouvait précisément à l'angle de l'avenue de Saint-Mandé; on y pénétrait par une porte donnant sur l'avenue même et elle était éclairée par deux fenêtres qui, une fois la nuit venue, se fermaient par des volets d'une épaisseur peu commune; la porte était constamment fermée et un silence de mort régnait habituellement dans cette masure que l'on aurait bien pu croire inhabitée, mais il n'en était pas ainsi car elle servait de demeure à deux êtres et cela depuis plusieurs années.

Ces deux créatures étaient un homme et une femme dont personne ne connaissait le passé ni l'origine; tout ce que l'on savait c'est que la femme appelait l'homme Lebuteux et que celui-ci donnait le nom de Céleste à sa compagne.

Ces renseignements paraîtront sans doute insuffisants et pour les compléter, il aurait fallu consulter les casiers judiciaires de ces deux personnages.

Lebuteux était originaire d'un modeste village de la province où son père exerçait la profession de boucher, quand il

fut assez fort son père le prit comme garçon et le jeune homme fut bientôt familiarisé avec la vue du sang et des chairs saignantes ; il perdit à ce métier le peu de sensibilité que la nature lui avait donnée, mais son corps acquit une grande vigueur et Lebuteux jouit bientôt d'une réputation incontestée de brutalité et de cruauté.

Sa taille était néanmoins restée ordinaire, sa stature était trapue, une forêt de cheveux rudes et incultes couvrait un front bas et fuyant, son regard était ombragé par des sourcils roux qui lui donnaient une expression indicible de bestialité et de sauvagerie ; chacun craignait Lebuteux et le fuyait en évitant d'avoir avec lui les rapports les plus insignifiants.

A cette époque, des relations s'établirent entre le jeune garçon boucher et une jeune fille du même village nommée Céleste.

Cette jeune fille avait été jusqu'alors vertueuse, elle appartenait à une famille honorable et chacun se demandait comment elle avait pu aimer cette brute.

Quant à nous, sans vouloir expliquer ce phénomène psychologique, nous nous contenterons de dire que Céleste aimait vraiment Lebuteux.

Qui a jamais pu résoudre ce problème qui se nomme : le cœur de la femme?

Lebuteux était brutal et grossier, c'était vrai, mais il possédait une qualité qui a toujours son prix : son père possédait une certaine fortune qui devait lui revenir un jour, étant fils unique.

Céleste lui plaisait ; en outre, elle devait un jour hériter de quelques milliers de francs, et le garçon boucher se disait que s'il épousait la jeune fille cela le mettrait en état de s'établir pour son propre compte.

Cette perspective ne déplaisait pas à Céleste que ses compagnes commençaient à jalouser.

Ces projets que chacun d'eux avait fait de son côté et qu'ils s'étaient bientôt confiés mutuellement causèrent leur perte.

Céleste avait encore son père, mais le père Charlot, comme on l'appelait, était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste et vigoureux, dont l'aspect ne semblait pas devoir prédire qu'il dût bientôt partir pour un monde meilleur.

Lebuteux attendit une année, mais le père de Céleste se portait toujours admirablement, et à partir de ce moment Lebuteux commença à se demander s'il n'y aurait pas moyen d'entrer de suite en possession d'une fortune qui paraissait devoir se faire attendre indéfiniment.

Le moyen fut bientôt imaginé et un matin le père Charlot fut trouvé mort dans son lit.

Il avait été assassiné pendant la nuit.

La justice fut informée, une enquête s'ouvrit et tous les soupçons se réunirent sur la tête de Lebuteux; sa culpabilité fut bientôt reconnue ainsi que la complicité de Céleste et ils furent condamnés, lui à vingt années de travaux forcés et elle à quinze années de réclusion.

Quand Lebuteux eut fini sa peine il sortit du bagne de Brest et vint rejoindre Céleste qu'il trouva disposée à renouer leurs anciennes relations. Ils vinrent ensemble à Paris et s'établirent dans cette hutte de la barrière du Trône où nous les trouvons.

Le séjour que Lebuteux avait fait au bagne n'avait pas contribué, comme on le pense bien, à adoucir son caractère; au contraire, ses instincts brutaux avaient trouvé dans cet endroit l'occasion de se développer à leur aise; il avait été désigné au bout de quelques années pour remplir les fonctions de « bourreau du bagne. »

Nos lecteurs seront peut-être étonnés en apprenant qu'il puisse y avoir un exécuteur dans ce lieu d'horreur qu'on nomme le bagne.

Ces fonctions sont quelquefois épouvantables, le bourreau vit complètement à part des autres forçats qui le fuient comme un pestiféré et il est sans cesse exposé à la vengeance de ceux auxquels il a été chargé d'administrer des corrections.

Mais Lebuteux était indifférent à tout cela, la sympathie des autres hommes lui importait peu, il lui suffisait d'inspirer la crainte et sur ce point il pouvait se déclarer largement satisfait.

Pendant les premières années qu'il passa au bagne il était resté taciturne, sombre et concentré en lui-même.

Mais à sa première « exécution », quand il eut dans la main le morceau de corde goudronnée et garnie de nœuds qui sert à administrer les corrections, quand les premiers coups qu'il asséna sur les reins nus de sa victime eurent ensanglanté cette corde, il sentit ses poumons se dilater, son regard s'enflamma et sa physionomie exprima une jouissance empreinte de la plus profonde férocité.

Lebuteux avait retrouvé son élément et sa vocation se déclarait: il était né pour être bourreau!

La vue du sang l'enivrait et les cris que les coups arrachaient au patient le surexcitaient violemment.

Et que nos lecteurs ne croient pas que nous exagérions notre récit, loin de là. Il résulte de documents authentiques que le bagne de Rochefort possédait un bourreau, nommé Jean, que la vue du sang aveuglait au point que deux gardes devaient se tenir à ses côtés quand il administrait une correction à un forçat, afin d'empêcher qu'il ne prolongeât la punition par plaisir. Cet homme ayant dû un jour donner vingt coups de garcette à son propre neveu, ce dernier faillit en mourir.

Lebuteux avait donc été pendant une dizaine d'années bourreau du bagne. Ces fonctions lui rapportaient un léger supplément de solde, il en résulta qu'il possédait un petit pécule quand il quitta le bagne.

Comment vivaient Lebuteux et Céleste depuis qu'ils habitaient Paris? C'est ce que le lecteur ne tardera pas à apprendre.

Le soir du jour où se passaient les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent l'ancien bourreau était seul dans sa hutte avec Céleste.

La nuit était tombée depuis une heure environ, une chan-

lelle de suif éclairait l'intérieur de la cabane, Lebuteux et sa compagne venaient de terminer leur souper, le premier avait allumé sa pipe et Céleste raccommodait un sac de toile, d'une saleté repoussante.

Le plus profond silence régnait dans cette habitation, on n'entendait absolument rien si ce n'est l'espèce de claquement que produisaient régulièrement les lèvres de Lebuteux en laissant échapper la bouffée de fumée de tabac.

Tout-à-coup Céleste leva la tête et jeta sur son compagnon un regard clair et scrutateur, puis elle dit, comme si elle continuait une pensée commencée :

— C'est égal, tu diras ce que tu voudras, je trouve singulier qu'il ne soit pas arrivé !

— Oh ! il ne doit pas tarder ! répondit brièvement Lebuteux.

— Es-tu au moins sûr qu'il est à Paris?

— La preuve en est dans la tripotée que l'Ecossais a reçue

— Tu appelles cela une preuve?

— Oui, parce qu'il n'y a qu'un homme qui puisse écraser Mac-Bell, et cet homme c'est Blondel.

Tous deux s'arrêtèrent pour écouter... ils avaient cru entendre un léger bruit au dehors.

— As tu entendu ? fit Céleste à voix basse.

— Oui... chut !... répondit de même Lebuteux en ôtant sa pipe de sa bouche et en tirant un pistolet de sa poche. Un profond silence régna encore pendant une minute et le même bruit se fit entendre auprès de la porte.

— Encore ! fit Céleste.

— Qui cela peut il être?

— La police peut-être :

— Aboie un peu et nous verrons bien, dit Lebuteux.

Céleste se mit immédiatement à aboyer et à hurler avec un talent d'imitation si parfait que l'on eût juré entendre un chien de garde enchaîné et furieux.

Cette ruse avait souvent éloigné les curieux et les importuns

qui s'étaient aventurés dans les environs de la cabane, mais elle n'eut, cette fois, aucun succès, et on entendit un éclat de rire ironique qui y répondit.

— Pas mal!... pas mal!... fit ensuite une voix du dehors, mais je connais cela, et tu feras bien de réserver tes petits talents pour une meilleure occasion,... ouvre!

Lebuteux s'était déjà levé et s'était approché de la porte.

— C'est lui!... c'est Blondel, fit-il en ouvrant.

C'était Blondel, en effet, qui entra, tendit la main à Lebuteux et à Céleste et s'assit sur la chaise que lui présentait l'ex-bourreau.

— Je t'attendais! commença ce dernier

— Tu savais donc que j'étais à Paris?

— Depuis huit jours.

— Qui te l'a dit?

— Crampon.

— Cela se trouve bien, fit Blondel, j'ai justement à te parler de lui et de son compagnon.

— De l'Ecossais?

— Oui.

Lebuteux et Céleste prêtèrent toute leur attention à ce que Blondel allait leur dire.

Avant tout il faut que tu me donnes quelques explications, continua Blondel en s'adressant à Lebuteux. Tu as dû recevoir régulièrement mes instructions, j'ai profité de tous les forçats qui sont sortis du bagne pour te les faire parvenir. As-tu fait ce que contenaient ces instructions?

Pour toute réponse Lebuteux se leva et se dirigea vers une vieille armoire de laquelle il sortit une espèce de registre qu'il déposa tout ouvert devant Blondel.

— Voilà! fit-il avec une sorte de fierté.

Ce registre contenait la liste complète des criminels formant la population des bagnes de France avec leur numéro matricule et la désignation de leurs méfaits.

Blondel feuilleta un moment ce registre en silence et le ferma enfin d'un air satisfait.

— Bien, fit-il, j'aurai avant peu l'occasion de me servir de ce « livre d'or », conserve-le jusqu'au jour où je te le demanderai; maintenant, j'ai quelques questions à t'adresser.

— Parle, fit laconiquement Lebuteux.

— As tu recherché une certaine femme qui se nomme Pauline Cormier et qui demeurait autrefois dans la rue de l'Arc?

— J'ai fait ce qui était nécessaire.

— Et as-tu pu la retrouver?

— Oui, dernièrement.

— Eh bien?

— Cette femme est à Paris.

— En es-tu certain?

— Elle a son domicile rue Cherche-Midi, n° 40.

Blondel garda le silence, il passa la main sur son front pour essuyer quelques gouttes de sueur qu'on y voyait perler, puis il se leva et se mit à marcher sans prononcer une parole.

— Au bout d'un moment il parut avoir retrouvé sa tranquillité et son sang-froid, et il revint s'asseoir.

Puis il reprit d'une voix assurée :

— Une tentative d'assassinat a été commise dans les environs de St-Georges sur la personne d'un nommé Michaud, Joseph Maréchal a été arrêté et jugé comme coupable... mais il est innocent!...

— Oui, répondit Lebuteux.

— Salviat est le vrai coupable, n'est-il pas vrai?

Lebuteux hésita à répondre.

— Tu te tais! fit Blondel avec étonnement.

— C'est que... fit Lebuteux en hésitant toujours, voilà ce que c'est... Céleste est parente avec les Salviat et elle hait les Maréchal... alors...

— Assez! fit sèchement Blondel, dis-moi la vérité!

— La vérité est que c'est Eugène qui a fait le coup!

— C'est tout ce que je voulais savoir, fit Blondel en se levant : maintenant, parlons un peu de l'Ecossais ; cet homme est le complice du comte de Précigny et tu sais quelles sont mes instructions au sujet de ce dernier.... Mac-Bell est hardi et rusé, il se pose en rival vis-à-vis de moi, mais il faut que cela finisse, d'autant plus que je sais qu'il est chargé de persécuter un jeune homme auquel je m'intéresse tout particulièrement.

— Maurice Dubreuil ? demanda Lebuteux.

— Le connais-tu ?

— Crampon m'en a parlé.

— Et que t'a-t il dit ?

— Ils veulent le tuer !....

— Je m'en doutais.... mais ils n'y arriveront pas !

— Il faut agir vivement, fit Lebuteux, la chose est décidée et elle peut être exécutée d'un moment à l'autre !

— Oh ! malédiction ! s'écria Blondel avec emportement.... D'ici à trois jours, Lebuteux....

— Que dois-je faire ?

— Il faut qu'avant trois jours tu te sois rendu maître de Mac-Bell !

— Ce sera fait !

— Bien, et prépare toi.... dans trois jours, mon vieux, j'aurai besoin que tu te souviennes de ton ancien métier.

Lebuteux ne répondit rien, Blondel lui serra la main ainsi qu'à Céleste et s'éloigna rapidement.

Il est temps cependant que nous retournions vers Michelette que nous avons quittée au moment où Blondel venait de la confier à Maclou qui devait la conduire à l'hôtel de Hongrie.

La voiture dans laquelle Maclou l'avait fait monter roulait depuis une demi heure environ lorsqu'elle entra dans la rue Capeau et s'arrêta devant une maison qui avait autrefois été un hôtel et qui avait conservé cette appellation bien que ce ne fût plus qu'une espèce de pension.

Madame Gauthier, propriétaire actuelle de cet établissement

s'avança avec empressement en remerciant le ciel qui lui envoyait de nouveaux clients.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, petite, grassouillette ; sa physionomie était intelligente, son regard vif et pénétrant et ses lèvres étaient constamment entr'ouvertes par un sourire qui était comme stéréotypé et que l'on constate chez la plupart des gens qui cherchent à se rendre agréables à leur clientèle.

En voyant descendre de la voiture une jeune fille d'un extérieure plus que modeste, sans bagages d'aucune espèce, ce sourire se transforma peu à peu en une grimace qui n'avait plus rien d'encourageant ni d'hospitalier.

— Bonjour, mère Gauthier, fit une voix brusque.

Et se retournant, cette femme aperçut Maclou dont la vue rasséréna sa physionomie.

— Ah ! c'est vous ! fit-elle, que m'amenez-vous donc là ?

— Vous le saurez plus tard !

— Ça ne me fait pas l'effet d'une fameuse pratique ! reprit-elle d'un ton légèrement dédaigneux.

— Cela dépend, répartit Maclou. Dans tous les cas vous voudrez bien traiter cette personne de votre mieux, attendu que c'est Blondel qui l'envoie.

— Blondel ! s'écria la femme ; ah ! il peut être tranquille !....

— Et d'après son ordre je reste ici jusqu'à demain pour veiller sur cette jeune fille.

Pendant ce temps Michelette était descendue de voiture, et s'appuyant sur une domestique elle était entrée dans la maison.

Une heure plus tard la jeune fille était couchée dans le meilleur lit de l'établissement et elle dormait d'un sommeil réparateur.

Le lendemain matin, les rayons du soleil pénétraient déjà dans la chambre de la jeune fille qui n'était pas encore réveillée.

Au bout d'un moment un homme qui avait passé la nuit

dans le coin de la même chambre, étendu sur un morceau de tapis, se leva, se frotta les yeux et s'étira les membres.

Cet homme n'était autre que Maclou qui avait veillé pendant toute la nuit sur Michelette.

Il s'approcha du lit dans lequel dormait encore la jeune fille et la considéra un moment en silence, puis il fit en se parlant

— Sacrebleu !..... quand je pense que j'ai quelque part..... qui sait où ?.... une fille dans le genre de celle-là..... Je suis un brigand, tout de même !.... et qu'il ne dépendrait que de moi de vivre avec elle heureux et tranquille !.... Mais voilà !.... j'ai préféré rester un vaurien !.... j'ai abandonné ma femme et mon enfant..... et maintenant !.... maintenant !.... Ah ! si c'était à recommencer !.... Mais à quoi bon penser à cela ?.... misérable que je suis !.... maintenant il est trop tard !.... Pauvre jeune fille !.... si jeune et déjà si malheureuse ?....

Il interrompit son monologue en pensant que la jeune fille serait sans doute bien aise de trouver à son réveil son déjeûner tout préparé.

Et après s'être fait ce raisonnement il sortit sans bruit, referma la porte à clef et ayant mis la clef dans sa poche il descendit à la cuisine.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il revint, ouvrit la porte tout doucement et entra, tenant un plateau sur lequel il y avait une tasse de chocolat, des petits pains, du sucre et du beurre.

Il déposa son plateau sur une petite table qu'il approcha du lit, puis il appela doucement la jeune fille.

Michelette s'éveilla et jetant un regard autour d'elle, elle resta un moment sans parler.

Puis le souvenir lui revint, et, passant rapidement une main sur son front, elle demanda :

— Ah ! mon Dieu ! j'ai peut-être dormi trop longtemps !... Quelle heure est-il ?

— Sept heures !

— Sept heures ! répéta Michelette.....; puis elle ajouta :

— Vous avez été si bon pour moi que cela m'encourage à vous demander encore un service.

— Un service ? fit Maclou avec empressement, parlez, parlez !....

— Je ne sais cependant si j'ose.

— Qu'est-ce donc ?.....

— Oh !.... je crains que vous me refusiez !....

— En aucune façon !

— Eh bien !..... il faudrait m'accompagner..... ce matin..... Je ne connais pas Paris..... et sans vous.....

— J'irai où vous voudrez !

— Connaissez-vous Bicêtre ?

— Vous me demandez si je connais Bicêtre ?.... fit Maclou, d'un air singulier.

— N'est-ce pas de là que doit partir le transport de condamné qui se rend à Toulon ?

— Oui.

— Aujourd'hui ?

— Ce matin, à onze heures

— Eh bien !.... il faut que j'y aille !....

— Vous ?....

— Et je vous prie de m'y accompagner !....

— Diable ! murmura Maclou en se grattant derrière l'oreille j'avoue que j'aurais préféré vous accompagner ailleurs que là !

— Vous me refusez ? fit tristement Michelette.

— Oui et non, répondit Maclou ; j'ai toujours éprouvé une certaine antipathie pour cet endroit, voilà tout ! Vous savez, on ne commande pas à ses sentiments, et je vous assure que j'aurais mieux aimé que vous me proposiez une promenade du côté d'Auteuil..... Voilà une localité qui me plaît !.... c'est une charmante contrée, habitée surtout par des gens riches, qui ont de beaux meubles, de l'argenterie...., tandis qu'à Bicêtre.....

— Je comprends, fit Michelette en l'interrompant; vous avez un cœur sensible et vous craignez d'assister au départ de ces pauvres malheureux!

— C'est comme cela! répondit Maclou; je puis vous assurer que ce spectacle me ferait beaucoup de peine, et je ne sais si je pourrais le supporter.

Maclou sembla cependant prendre une résolution soudaine.

— Tout ça ce sont des bêtises, s'écria-t-il; mettons que je n'aie rien dit!.... je vous accompagnerai.

Michelette le regarda avec reconnaissance.

— Merci, merci, fit-elle avec vivacité; de cette manière je pourrai le voir, et, qui sait, il me sera peut-être possible de lui remettre un peu d'argent!

— Ah! vous avez de l'argent? dit Maclou d'un air d'intérêt.

— Oui répondit la jeune fille....; une belle et jeune personne qui demeure chez monsieur Michaud m'a forcé d'accepter un billet de banque et une pièce d'or, voyez plutôt.

En disant cela, Michelette prit sa robe qu'elle avait posée sur une chaise auprès de son lit et mit la main dans la poche.

— Ah! mon Dieu! fit-elle en pâlisssnt.

— Qu'avez-vous donc? demanda Maclou en s'approchant.

— Cet argent!....

— Eh bien?

— Je ne l'ai plus!... je l'ai perdu!.... Ah! mon Dieu, que vais je devenir?

Et de grosses larmes inondèrent son visage.

— Vous l'avez perdu?.... demanda Maclou en secouant la tête, le croyez-vous véritablement?

— Voyez plutôt! fit Michelette en montrant sa poche vide.

— Je vois très-bien qu'il n'y a rien dans votre poche, dit Maclou, mais cela ne prouve rien. Vous n'avez pas perdu votre argent, je crois plutôt qu'on vous l'a volé!...

— Qui donc a pu me voler? fit Michelette en essuyant ses

larmes; depuis hier je n'ai eu autour de moi que des personnes charitables

— Dites-moi, quand et comment avez-vous reçu cet argent? demanda Maclou.

Michelette lui raconta ce qui s'était passé la veille chez monsieur Michaud.

Quand elle eut fini, Maclou se frappa le front en disant :

— C'est cela!... maintenant je connais votre voleur; vous m'avez dit que vous avez perdu connaissance en sortant de la maison de monsieur Michaud, n'est-ce pas?

— Oui!

— Et qu'un jeune homme vous avait reçue dans ses bras ?

— Oui.

— Je m'en doutais! fit Maclou en prenant son bonnet et en se dirigeant vers la porte.

— Où voulez-vous donc aller? demanda Michelette.

— Je vais chercher votre argent, mon enfant, et je crois pouvoir vous assurer que je vous le rapporterai! En attendant, déjeûnez, habillez-vous, et avant une heure, je serai de retour.

Et il disparut.

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il arrivait devant la maison de Monsieur Michaud et demandait à parler à Lapostole.

Ce dernier parut au bout d'un moment, Maclou lui fit un salut cérémonieux et le pria de bien vouloir sortir un instant avec lui ; une fois dehors, il lui dit d'un ton que Lapostole connaissait depuis le bagne : « Montre-moi tes poches. »

— Comment dis-tu? fit Lapostole jouant l'étonnement.

— Montre-moi tes poches, te dis-je!

— Les voilà, dit Lapostole en retournant les deux poches de son pantalon.

— Très-bien répndit Maclou, maintenant montre-moi celle

où se trouve l'argent que tu as volé hier à une jeune fille du nom de Michelette!

— Quoi?... Comment?.... Quel argent?

— Un billet de banque et une pièce d'or!.... Il n'y a pas à hésiter, ajouta-t-il en fronçant les sourcils, tu sais qu'avec moi il ne faut pas plaisanter ; ainsi exécute-toi, sinon.... et pour achever il fit un geste significatif.

Lapostole comprit qu'il n'y avait pas moyen de tergiverser et tira d'une poche de son gilet ce que Maclou lui demandait.

— A la bonne heure! fit ce dernier, tu peux maintenant retourner à ton ouvrage... je ne te retiens plus.

Lapostole ne se fit pas répéter deux fois cette invitation. Maclou reprit le chemin de la maison où il avait laissé Michelette, et en arrivant, il trouva la jeune fille tout prête.

— Je vous le disais bien! s'écria-t-il en la voyant, je savais bien que votre argent n'était pas perdu.

— Est-ce possible? fit Michelette agréablement surprise, mais comment avez-vous pu....

— Je vous raconterai cela plus tard, pour le quart d'heure nous avons quelque chose de plus pressée: A quelle heure voulez-vous être à Bicêtre?

— A dix heures.

— Il en est neuf maintenant..... il est donc temps de nous mettre en route.

— Mais!.... demanda Michelette en hésitant, si cela vous est trop désagréable!

— Voilà, fit Maclou, ce n'est pas précisément une partie de plaisir... mais enfin la distraction ne nous manquera pas..... Et puis, personne ne voudrait vous rendre le service que vous me demandez.... par conséquent, en route pour Bicêtre et confions-nous à notre bonne étoile!

Et tous deux se mirent en route.

CHAPITRE XII.

La « Chaîne. »

Le même jour, vers neuf heures et demie du matin, Maxime de Brescé se trouvait dans son petit salon en compagnie du comte de Précigny.

Tous deux paraissaient soucieux et jetaient de temps en temps un regard sur la pendule.

— Ainsi vous n'avez reçu aucune nouvelle; demanda Maxime au bout d'un moment de silence.

— Aucune.

— Et Mac Bell n'a pas reparu ?

— Je l'ai attendu inutilement.

— C'est extraordinaire !

— D'autant plus extraordinaire, mon ami, que cet homme avait promis de nous apporter des informations précises au sujet de ce mystérieux personnage qui se fait appeler Birmann.

— Connaissez-vous la demeure de votre Ecossais?

— Je m'y suis rendu, mais on ne l'avait pas revu.

— Ah !.... et que pensez-vous de tout cela ?

— Je ne sais, parbleu, pas ce qui faut en penser..... je n'y comprends absolument rien.

— Quant à moi, fit Maxime, je pense que votre Mac-Bell n'aura pas pu lutter d'habileté avec Birmann, et qu'il aura succombé d'une façon tragique, car je tiens ce Birmann pour un homme dangereux.

— Ce soupçon m'est aussi venu... mais nous manquons de preuves.

— Nous en avons au contraire une excellente... pensez-vous donc que cet homme vienne au rendez-vous qu'il nous a donné ?

— C'est ce que nous verrons.

— Pensez donc !... une visite à Bicêtre ! en présence de tous ces forçats !... ce n'est guère probable !

— Il se peut que vous ayez raison !

— Il avait promis d'être ici à neuf heures et demie et la pendule vient de sonner.

A peine le comte avait-il prononcé ces paroles que la porte s'ouvrit et Birmann parut, vêtu d'une manière irréprochable, et portant sont costume avec la plus grande distinntion. Maxime et Précigny ne purent s'empêcher d'échanger un regard de surprise.

— Monsieur le vicomte, fit Birmann ou plutôt Blondel, en sortant de son gousset un splendide chronomètre et en regardant la pendule, vous allez deux secondes trop vite.

— C'est peu de chose, répondit Maxime.

— J'en conviens, reprit Birmann, je tenais simplement à constater que je ne suis point en retard. Permettez-moi maintenant de vous faire observer que nous n'avons pas un moment à perdre si nous voulons assister non seulement au départ de la « chaîne, » mais encore aux préparatifs qui le précèdent.

— Connaissez-vous ces préparatifs, monsieur Birmand ? demanda le comte de Précigny, d'un ton légèrement ironique.

— Certainement !..... ne vous ai-je pas dit que j'avais étudié avec un intérêt tout particulier le monde des bagnes, j'e n'ignore, par conséquent, rien de ce qui peut s'y rattacher.

— Je comprends parfaitement cela, fit Maxime

— Et monsieur de Précigny n'est-il pas de mon avis? demanda Birmann.

— Parfaitement! répondit le comte.

— Vous vous taisiez!...

— Je faisais une réflexion.

— Et laquelle?

— Sur la méchanceté du monde.

— Oh!... à ce point de vue, fit Birmann, rien ne peut plus me surprendre..... Je connais l'humanité trop profondément pour que la plus grande lâcheté, la plus basse calomnie, l'attentat le plus cruel puissent m'étonner.

— Il s'agit en effet, d'une calomnie, mais elle est tellement absurde, que vous en rirez, comme nous en avons ri nous-mêmes.

— Parlez donc!... vous excitez ma curiosité!...

— Eh bien, on nous a dit que l'on vous avait vu, vous monsieur Birmann, et il n'y a pas longtemps de cela, vêtu d'une blouse et d'une casquette, dans une des plus misérables gargotes d'un quartier que l'on nomme la petite Pologne.

— Et n'a-t-on pas ajouté que j'avais joué un certain rôle dans cette gargote? fit Birmann.

— En effet! répondit Précigny en regardant fixement ce dernier.

— Eh bien, répondit Birmann, ce qu'on vous a dit est la vérité.

— Comment!... vous étiez à la petite Pologne?

— Et pourquoi pas? monsieur le comte, n'est-il pas tout naturel, quand on veut étudier de près une certaine classe de la société, de prendre ses vêtements et ses habitudes, afin de pouvoir s'y mélanger sans être reconnu, et d'être en état de pouvoir répondre par un coup de poing aux insultes auxquelles on peut être en butte?

Ce langage déconcertait complétement le comte ainsi que Maxime.

— Mais, ajouta Birmann, pendant que nous nous amusons à babiller, le temps passe et je vois que c'est le moment de nous mettre en route.

— Tenez-vous donc absolument à assister à cette scène? demanda Maxime.

— J'y tiens énormément, répondit Birmann, je vous assure qu'on y éprouve des impressions toutes particulières!

— Eh bien partons, fit le comte, ma voiture nous attend.

Une demi-heure plus tard, nous trouvons ces trois hommes à Bicêtre.

Birmann avait obtenu par faveur spéciale, pour lui et ses deux compagnons, de pouvoir pénétrer dans l'enceinte où les forçats devaient être accouplés et où devait se forger l'anneau que chacun de ces hommes portait à la jambe et où est attachée la chaîne.

Au moment où précédant Maxime et le comte, il tâchait de traverser la foule qui se trouvait à l'entrée pour voir passer le convoi des condamnés, il fut arrêté par un homme qui accompagnait une jeune fille et qui avait reconnu Blondel, malgré son travestissement.

Cet homme était Maclou, qui se tenait à côté de Michelette?

— Pardon, monsieur, lui dit Maclou, voulez-vous me permettre de vous prier de prendre avec vous cette jeune fille? Ce serait vraiment une bonne action, je vous assure... la pauvre fille connaît un de ces pauvres diables qui vont partir et elle voudrait le revoir une dernière fois...

Birmann jeta à Maclou un coup-d'œil d'intelligence.

— Cela m'est indifférent, répondit-il froidement, cette jeune personne peut nous suivre.

Et Maclou poussa en avant Michelette qui suivit Blondel toute honteuse et les yeux remplis de larmes.

Deux secondes plus tard, ces quatre personnages se trouvaient dans une vaste cour où se promenaient seuls quelques gardiens à la physionomie dure et brutale.

Dans le milieu de cet espace se trouvait une enclume placée sur un bloc de bois, auprés de ce bloc, il s'en trouvait un autre plus long.

— Voilà l'endroit où va se jouer le drame, fit Blondel, et voici les accessoires, ajouta t-il en montrant les deux blocs de bois et l'enclume.

Puis ils s'approchèrent.

Au bout de dix minutes environ, arrivèrent quelques hommes vêtus de la casaque brune de Bicêtre, et chargés chacun d'une certaine quantité de chaînes et d'anneaux qu'ils vinrent placer en silence autour de l'enclume..... Personne ne disait une parole..... on sentait qu'une scène terrible allait se passer!

La pauvre Michelette suivait tous ses préparatifs avec une curiosité inquiète, une expression d'angoisse profonde se voyait sur son visage.

Quant à Maxime et à Précigny, cette scène agissait également sur leur esprit; ils se taisaient tous deux et se sentaient sous l'impression d'un sentiment inexplicable.

Soudain retentit un coup de sifflet et au bout d'un moment d'attente une porte s'ouvrit et donna passage à une centaine d'individus vêtus de toile grossière et qui entrèrent dans la cour en poussant des exclamations étranges.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Michelette saisie d'épouvante à cette vue.

En effet, ces hommes dont la physionomie respirait en général l'abrutissement et le vice, offraient un hideux spectacle.

Voyez-les plutôt.

Y en a-t-il un seul dont la tête se courbe, dont le regard soit baissé?

Non, on ne peut lire sur leur front que l'endurcissement du crime, l'effronterie et la haine de la société.

Les malheureux!... Ils ne connaissent ni les remords ni le repentir!... indifférents, ils ont parcouru le chemin de la vie, marquant chacune de leurs actions par une trace de sang, ou-

bliant complètement le compte que la société leur demandera un jour.

Quand les condamnés furent tous entrés dans la cour un gardien éleva la voix et fit entendre un commandement qui leur ordonna de se mettre sur un rang.

Un second coup de sifflet retentit et fit apparaître d'autres gardiens qui commencèrent à fixer à la jambe de chaque condamné l'anneau destiné à recevoir la chaîne, il ne restait plus alors qu'à river cet anneau pour l'empêcher de pouvoir être ôté.

Un silence de mort régnait dans cette vaste enceinte, on n'entendait que le cliquetis des chaînes et les sanglots de Michelet.

Un troisième et dernier coup de sifflet se fit entendre, les condamnés ne purent s'empêcher de faire un mouvement de terreur.

— Que va-t-on faire maintenant? demanda Maxime à Birmann.

— Une chose toute simple et cependant terrible, répondit celui-ci; on va river les anneaux; voyez-vous cette enclume?

Puis il ajouta d'un air ironique:

— Il me vient une idée singulière, messieur; ne pensez-vous pas qu'il soit possible que parmi les quelques centaines de personnes qui sont venues assister à ce spectacle, il s'en trouve quelques unes qui ne soient un jour à la place de ces malheureux et l'objet de la curiosité publique?

— Vous avez des idées bizarres! fit le comte.

— Bizarres tant que vous voudrez, reprit Birmann, mais cependant très-justes; et, croyez moi, monsieur le comte, si l'on pouvait lire dans les consciences de certaines personnes qui ne sont venues ici que pour jouir de ce spectacle, qui sait si l'on n'y trouverait pas le remords d'une crime ou la crainte d'une expiation semblable à celle que nous avons sous les yeux?

Le comte ne répondit pas un mot.

Pendant que Birmann parlait, les condamnés s'étaient ras-

semblés autour de l'enclume auprès de laquelle se trouvait un homme aux bras nus et musculeux qui tenait à la main un gros marteau.

Le premier des condamnés s'approcha de l'enclume et se coucha sur le bloc qui se trouvait auprès.

Cet homme pouvait avoir quarante-cinq ans environ, sa physionomie exprimait une énergie sauvage, une indifférence complète pour ce qui se passait en ce moment; la dextérité avec laquelle il se plaça auprès de l'enclume indiquait que cet homme était un « cheval de retour », c'est-à-dire un ancien forçat récidiviste, familier avec les opérations de ce genre.

Cet individu ne put pas cependant s'empêcher de pâlir en posant sa jambe sur l'enclume.

Le forgeron prit le pied du condamné de la main gauche et de la main droite abattit son marteau sur le rivet qui devait empêcher l'anneau de s'ouvrir et le maintenir en place jusqu'au jour de la libération.

Cette opération avait duré à peine deux secondes.

Tous les assistants avaient frémi!... Un faux mouvement, un tremblement involontaire et le marteau aurait fracassé la jambe du malheureux!

La même opération eut lieu pour chacun des condamnés.

— Un bracelet de ce genre ne m'irait pas du tout, qu'en penses-tu, Mirette? fit une voix de femme non loin de Birmann.

— Ces bracelets doivent être lourds à porter.

Tous les regards se portèrent vers les deux femmes qui venaient de prononcer ces paroles et un murmure de désapprobation se fit entendre.

Maxime de Brescé avait fait comme les autres et involontairement il avait jeté les yeux sur les personnes qui avaient parlé, mais quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant Marcelle, la lorette du quartier Bréda!

Il se retourna vivement en prenant ses précautions pour ne pas être reconnu.

Ces précautions étaient bien superflues, attendu que l'attention générale était attirée par un épisode inattendu qui vint exciter la pitié et la commisération de tous les spectateurs. Il ne restait plus qu'un condamné à enchaîner, c'était un jeune homme et tous le considéraient avec intérêt. La pâleur de la mort était sur son visage, ses yeux hagards et sa physionomie altérée exprimaient son désespoir.

Il s'avança vers l'enclume et s'arrêta pour essuyer la sueur qui coulait de son front. Il avait fait un mouvement comme pour prendre sa place sur le bloc qui devait servir à l'opération fatale lorsqu'il se redressa vivement et s'écria d'un ton désespéré :

— Non, non, c'est impossible!... Je n'ai rien fait pour mériter cette honte!...

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un cri perçant se fit entendre et qu'une femme s'élança vers le pauvre jeune homme.

— Joseph!... Joseph!... s'écria-t-elle.

Et avant que les gardiens eussent le temps de s'y opposer Michelette était dans les bras de son fiancé qui la pressait sur son cœur avec délire et la couvrait de baisers et de larmes.

Cependant deux des gardes s'approchèrent pour les séparer.

— Oh! fit la jeune fille, d'une voix entrecoupée par les sanglots, permettez-moi de demeurer auprès de lui pendant cette cruelle opération!....

— C'est impossible! répondit un de ces hommes.

— Oui,... fit Joseph; retire-toi si tu ne veux pas me rendre plus malheureux encore, et il pressa une dernière fois ses lèvres sur le front de Michelette.

La jeune fille comprit et baissa les yeux.

Elle rendit à Joseph son baiser, approcha sa bouche de son oreille et murmura :

— Joseph, tu n'iras pas seul à Toulon..... je te suivrai.. . je ne veux pas t'abandonner!....

Et lui souriant d'un air doux et résigné elle alla reprendre sa place auprès de Birmann.

Une demi-minute plus tard l'anneau de Joseph était rivé et le malheureux jeune homme était enchaîné pour vingt ans !....

Les condamnés défilèrent ensuite devant les regards des spectateurs.

C'est drôle, fit Marcelle à sa compagne, ce jeune homme a excité en moi un certain intérêt .... serait-ce mon cœur, quoiqu'on prétende que je n'en ai pas?..... Et cependant ce pauvre diable a peut-être assassiné son père et sa mère !.....

— Pas tout-à-fait, il n'a tué que son parrain, fit une voix derrière les deux femmes.

Marcelle se retourna vivement et se trouva face à face avec un jeune homme vêtu avec distinction et dont le teint bruni annonçait l'origine étrangère. Une pareille rencontre ne pouvait que sourire à une jeune femme comme Marcelle qui poussa du coude sa compagne en souriant à l'étranger de l'air le plus engageant.

— Ce n'est pas tout-à-fait sa faute, reprit l'élégant jeune homme; le pauvre garçon est né dans un localité où l'on n'a d'autre industrie que l'assassinat et le vol... Je veux parler d'un village de Picardie que l'on nomme St-Georges.

— Comment s'écria Marcelle, il est de St-Georges?.....

— Oui, mademoiselle ; connaissez-vous cet endroit?

— Je ... J'en ai entendu parler, fit Marcelle un peu embarrassée:.... Et comment se nomme ce jeune homme?

— Joseph Maréchal.

— Ah!... Maréchal!

— Le connaissez-vous, mademoiselle?

— Moi?.... Quelle idée!

— Vous en avez peut être entendu parler?

Marcelle ne répondit pas.

L'étranger continua :

— Et connaissez-vous la jeune fille qui s'est élancée vers lui pour l'embrasser ?

— Comment pourrais-je la connaître ? demanda Marcelle.

— Cependant.... la voix du sang !.....

— Que voulez-vous dire ?

— Dois-je vous dire son nom ?

— Dites.

— Michelette Salviat...

— Ah !....

— La sœur de la belle Marcelle Salviat à qui je demande la permission de présenter mes hommages.

— Connaissez-vous aussi mon adresse ? demanda vivement Marcelle.

— Je connais la vôtre et celle de votre frère.

— Je n'ai pas de frère.

— Bah !... Et Eugène ?.... L'auriez-vous par hasard oublié parce qu'il a passé quelques année à Brest ?

Marcelle commença à considérer cet homme avec effroi et stupéfaction.

— Mais qui êtes-vous donc ? balbutia-t-elle.

Cet étranger qui n'était autre que le marquis de Santa-Croce ou plutôt Eugène Salviat, répondit en s'inclinant avec courtoisie:

— Je suis Mexicain et je me nomme le marquis de Santa-Croce,... vous voyez en moi un pauvre diable affligé de cent mille livres de rente.

— Et dans quel but voulez-vous faire ma connaissance ?

— Marcelle !.... fit le marquis à qui nous continuerons pour le moment à donner cette désignation, je désire vous donner au sujet des affaires particulières du vicomte de Brescé quelques renseignements confidentiels dont vous pouvez tirer un grand parti si vous suivez mes conseils..... le voulez-vous ?

— Je ne sais vraiment....

— Bien !... quand aurai-je l'honneur de vous revoir ?

Marcelle allait répondre quand son attention fut distraite par

un épisode inattendu : la « chaîne » se mettait en route et à cette vue Michelette avait perdu connaissance.

On donnait autrefois le nom de « chaîne » aux transports de condamnés destinés au bagne et qui gagnaient leur destination à pied et attachés deux par deux à une chaîne.

La pauvre Michelette avait senti son cœur se briser à cette vue.

Les assistants, et Birmann tout le premier, s'empressaient autour d'elle.

Pendant cet incident un homme assez mal vêtu s'était approché du comte de Précigny.

Cet homme était Mac-Bell.

— Monsieur le comte, fit-il en désignant Birmann, je sais tout.

— Eh bien ! fit le comte.

— Il vient en effet du bagne !

— Comment ?

— C'est un ancien forçat ?

— Lui ?

— Oui, il vient de Toulon d'où il s'est évadé il y a à peine un mois.

Précigny porta la main à son front... son regard prit une expression sinistre et il se mit à considérer Blondel comme pour se rappeler un souvenir lointain.

— Lui !... lui ! fit-il en se parlant à lui-même ; c'est impossible !..... et cependant..... je le rencontre partout, épiant la moindre de mes actions !.... Cet homme prépare sa vengeance ! ....Que faire ?... que faire ?...

Et se retournant brusquement vers l'Ecossais, il lui dit :

— Ecoute !..... Si cet homme est celui que je crois, il doit porter au poignet droit une profonde cicatrice... On m'a raconté que pendant qu'il se rendait de Bicêtre à Toulon, il avait été mordu par son camarade de chaîne.

— Je n'en sais rien répondit Mac-Bell, mais prenez garde il

vous a vu et il est capable de me reconnaître malgré mon déguisement.

Comme venait de le dire l'Ecossais, un simple coup d'œil avait suffi à Blondel pour reconnaître son adversaire et pour comprendre qu'il était question de lui.

Il se tint donc sur ses gardes, en voyant le comte de Précigny s'approcher de lui.

— Voulez-vous donc nous quitter, Monsieur le Comte? demanda t-il tranquillement à ce dernier.

— Il le faut.

— Mais... je vous reverrai?

— Bientôt.

— Eh bien, je ne vous dis pas adieu!

— Au revoir!

En parlant Blondel avait familièrement tendu la main au comte et fut étonné de le sentir trembler.

De son côté le comte avait jeté un coup d'œil rapide sur le poignet de Blondel et avait vu la cicatrice.

— Qu'avez-vous donc là, Monsieur Birmann, demanda Précigny d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée; on dirait la trace d'une morsure?

Blondel le regarda en souriant et répondit sans affectation:

— Cette cicatrice est ancienne et a quelque rapport avec un meurtre qui fut commis dans les environs de Toulon, je crois, au mois de Mai 1830, et dont la victime, si je ne me trompe, se nommait Guillaume Michaud..... Vous devez sans doute avoir entendu parler de cela, monsieur le Comte, ainsi que d'une femme qui joua dans cette affaire un rôle assez intéressant et qui s'appelait Pauline Cormier?

— Comment dites-vous? fit le comte à qui ces mots avaient fait perdre son assurance,.... Pauline...?

— Cormier... Voyez-vous, cette histoire est excessivement curieuse; je possède à ce sujet des documents authentiques, qui ne sont encore connus de personne et que je vous commu-

niquerai un jour, si vous le désirez ; je suis persuadé qu'ils vous intéresseront infiniment. Jusqu'à ce moment, Monsieur le Comte, je vous prie de ne plus faire allusion à cette cicatrice et de garder pour vous les idées que sa vue pourrait faire naître dans votre esprit, attendu que, aujourd'hui plus que jamais, il faut observer l'adage qui dit qu'il est bon de parler et meilleur de se taire.

Et il s'éloigna en laissant Précigny abasourdi par ce qu'il venait d'entendre.

Pendant ce temps la « chaîne » avait quitte la cour de Bicêtre et s'était dirigée vers la barrière pour y prendre la route de Toulon.

CHAPITRE XIII.

L'amour de Lucienne.

Le même jour, vers les six heures du soir, Lucienne était montée dans sa chambre, elle avait pris son chapeau et son châle, et étant descendue au jardin, elle rencontra Madame Michaud qui lui demanda :

— Veux-tu sortir mon enfant !

Lucienne sourit et fit un signe de tête affirmatif, puis elle ajouta d'un air mystérieux :

— Je vais chez Madame Cormier.

— Toute seule ?

— Oh ! je n'ai pas peur !

— Pourquoi ton oncle ne t'accompagne-t-il pas ?

— Mon oncle Paul est très-occupé ; c'est aujourd'hui la fin du mois, comme vous savez, il faut qu'il arrête ses comptes et qu'il fasse sa caisse.

— C'est vrai, répondit Madame Michaud, mais tu pourrais renvoyer cette visite.

Lucienne sourit doucement.

— En effet, dit-elle, mais Madame Cormier a témoigné tant de bienveillance à ma pauvre mère que je ne veux pas plus tarder à aller lui dire avec quelle bonté vous m'avez reçue dans votre maison, cela lui fera certainement un grand plaisir.

Madame Michaud embrassa la jeune fille en disant :

— Tu as un bon cœur, mon enfant, tu es reconnaissante !.. Ah !... ajouta-t-elle en soupirant, pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas donné une fille comme toi ?

Et son visage prit une expression de tristesse.

— Tu aimes beaucoup Madame Cormier ? reprit-elle après un court silence.

— Oh ! oui madame.

— Est-elle jeune ?

— Elle doit avoir environ quarante ans.

— Riche ?

— Je ne sais ; elle fait beaucoup de bien.

— Ah !... elle est heureuse !

Lucienne secoua la tête en disant :

— Heureuse ?... hélas non ! elle ne l'est pas, je crois au contraire qu'une douleur secrète la fait cruellement souffrir,... elle est toujours triste et son sourire même a une expression qui donne envie de pleurer.

— Oui !... murmura Madame Michaud ; si l'on pouvait lire dans les cœurs et scruter les âmes, on verrait combien de douleurs se cachent sous un extérieur riant et joyeux !

Et s'adressant de nouveau à Lucienne elle reprit :

— Va, mon enfant,... il est six heures, je ne veux pas te retenir.

La jeune fille embrassa Madame Michaud sur les deux joues et s'éloigna rapidement en songeant à ce que venait de lui dire Madame Michaud et en cherchant à s'expliquer comment cette femme pouvait, elle aussi, cacher une peine secrète dans son cœur.

Elle prit place dans un omnibus qui devait la conduire de la place de la Bastille à la rue Cherche-Midi où demeurait Madame Cormier, et dans sa distraction elle ne s'aperçut pas qu'un fiacre avait quitté la place de la Bastille en même temps que l'omnibus et le suivait à peu de distance.

L'omnibus parcourut la rue Saint-Antoine, puis les quais jusqu'au Pont-Neuf qu'il traversa, et il arrivait à l'entrée de la rue Dauphine lorsqu'un craquement se fit entendre.

Les voyageurs qui s'y trouvaient poussèrent un cri : un ressort venait de se casser et le véhicule perdant son équilibre versa sur le trottoir.

Le fiacre qui avait suivi l'omnibus pas à pas s'arrêta aussitôt et un homme en sortit avec vivacité.

Les voyageurs cherchaient à se dépêtrer comme ils pouvaient les hommes en invectivant le conducteur, les femmes en poussant des exclamations de terreur.

Le jeune homme ne cherchait que Lucienne, qu'il finit par apercevoir et dont les trait bouleversés et le visage pâle annonçaient l'effroi qu'elle avait éprouvé, il s'avança vivement et lui tendit les deux mains. A cette vue, la physionomie de la jeune fille s'éclaircit et un sourire ingénu vint montrer sa joie et sa surprise.

— Monsieur Maurice! s'écria-t-elle, vous ici ?

— J'arrive à temps, mademoiselle, n'est-il pas vrai, répondit-il, ravi de la manière dont Lucienne le recevait.

— Mais par quel hasard ? reprit celle-ci.

— C'est vraiment un hasard qui m'a amené ici, répondit

Maurice, qui ne put s'empêcher de rougir de son petit mensonge et qui ajouta :

— Au moins, mademoiselle, permettez moi de vous offrir mon bras... vous n'êtes pas encore tout-à-fait remise de la secousse.

— C'est vrai, répondit Lucienne, je tremble encore et c'est tout au plus si je puis me tenir debout ; c'est pour cela que j'accepte votre proposition sans hésiter.

Et la jeune fille prit le bras de Maurice et s'y appuya, puis tous deux se mirent en route ; lui content et fier, elle avec un sentiment intime qu'elle ne s'expliquait pas, mais qui la rendait bien heureuse.

Ils marchaient muets et pensifs, isolés du monde réel par leur amour, qui les enveloppait comme un nuage d'or, et plus d'un passant se retourna pour les regarder en souriant.

Lucienne sortit la première de cette rêverie et s'adressant à Maurice elle lui dit en le regardant de ses grands yeux bleus :

— Je ne vous ai pas seulement demandé où vous allez et si je ne vous détourne pas de votre chemin.

— En effet, fit Maurice comme s'il venait de sortir d'un songe moi aussi, mademoiselle, j'oubliais de vous demander où vous alliez !

— Je vais rue Cherche-Midi ?

— Oh ! comme cela se trouve ! s'écria Maurice, j'ai précisément une affaire qui m'appelle dans le voisinage... près de la barrière du Maine.

Lucienne ne fut pas trop étonnée de cette coïncidence, d'autant plus qu'elle n'avait aucune raison pour douter de la véracité du jeune homme.

Ils continuèrent leur chemin, et, la glace étant rompue, la conversation alla bon train ; Lucienne se sentait toute heureuse et Maurice enchanté écoutait sans mot dire le babillage de la jeune fille. Il lui semblait marcher dans un rêve !... il sentait le bras de sa chère Lucienne sons le sien... il entendait sa voix

aimée et il se penchait vers sa compagne dont les boucles blondes venaient frôler ses joues... A vingt ans, on ne connaît pas de plus grand bonheur... et, en effet, que sont toutes les émotions de la terre en comparaison d'une larme, d'une palpitation causée par un amour pur et sincère ?

Les deux jeunes gens parlaient à cœur ouvert et se faisaient de naïves confidences.

Maurice racontait comment, pendant l'été, il avait passé la plus grande partie de son temps à sa fenêtre, comment il avait distingué Lucienne de ses compagnes et avec quelle anxiété et quelle impatience il avait épié son premier regard.

Et la naïve enfant sourit en entendant cet aveu et répondit en rougissant :

— Je vous avais bien vu..... mais... au commencement,... je ne savais pas positivement si c'étaient à moi que s'adressaient vos regards.....

Maurice pressa sur son cœur le bras de Lucienne et lui dit en la regardant tendrement :

— Nous sommes séparés maintenant, vous habitez la maison de Monsieur Michaud, et..... nous ne pourrons plus nous voir ?

— Pourquoi pas ? demanda Lucienne.

— Je ne suis pas connu dans la maison.

— Qui vous empêche de vous présenter ?

— Mais... je ne sais pas comment l'on me recevra.

La jeune fille sourit doucement.

— Eh bien, fit-elle, j'ai déjà pensé à tout cela.

— Vraiment ?

— Vous m'aimez, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! Lucienne ! plus que ma vie !

— Eh bien, il a un moyen.

— Lequel ! Lucienne, parlez !

— Allez trouver mon oncle et dites-lui toute la vérité.

— Croyez-vous ? fit Maurice un peu embarrassé.

— Oh, je comprends, reprit Lucienne avec vivacité; vous trouvez peut-être cette démarche un peu en dehors des convenances... Eh bien !... il y aurait un autre moyen!

— Lequel ?

— Si votre père...

— Mon père? .. s'écria Maurice dont le visage se couvrit d'une expression navrante de mélancolie.

— L'auriez-vous déjà perdu ?... demanda avec intérêt la jeune fille à qui l'émotion de Maurice n'avait pas échappé.

— Je ne l'ai jamais connu !... répondit celui-ci d'une voix altérée.

— Mais... votre mère ?

— Un mystère plane sur ma naissance, repartit le jeune homme...; la honte peut-être, Lucienne, et il ne m'est pas même permis de chercher à connaître ce secret.

La jeune fille baissa la tête et garda le silence; ils marchèrent ainsi pendant quelques minutes.

Lucienne paraissait rêveuse, Maurice craignit que l'aveu qu'il venait de lui faire ne contribuât à la chagriner.

— Vous vous taisez ? fit-il d'une voix émue.

— Je pense à tout ce que vous venez de me dire.

— Et ma situation dans le monde vous effraie !

— Non, mais elle me touche profondément.

— Peut-être vous repentez-vous maintenant de m'avoir parlé comme vous l'avez fait tout à l'heure ?

Lucienne jeta sur Maurice un regard profond et fixe et lui répondit avec gravité et en même temps avec douceur :

— Vous vous trompez, Maurice. Je vous aimais parce que je savais que vous étiez bon... je dois maintenant vous aimer doublement, parce que vous êtes malheureux !

Maurice sentit son cœur se fondre de bonheur en entendant ces paroles, il ne put s'empêcher de prendre la main de Lucienne et de la porter à ses lèvres.

Ils arrivèrent enfin devant le n° 40 de la rue Cherche-Midi; Lucienne montra la maison à Maurice en disant:

— Me voici arrivée..., voyez-vous cette voiture qui est arrêtée devant la porte de cette maison?

— Eh bien?

— C'est celle de madame Cormier.

— Alors nous devons nous séparer? fit Maurice attristé.

Ils s'étaient avancés jusque vers la porte d'entrée devant laquelle se trouvait en effet une voiture.

Au moment où les deux jeunes gens arrivaient, madame Cormier descendaient de sa voiture et se trouva en leur présence.

En voyant la jeune fille accompagnée d'un inconnu elle fit un mouvement de surprise et considéra un instant Maurice en silence.

— Quel est ce monsieur? demanda-t-elle ensuite à Lucienne d'une voix mal assurée.

— C'est... commença la jeune fille qui rougit, se troubla, baissa les yeux et ne put continuer.

Maurice n'était pas moins interdit que Lucienne et madame Cormier ne put réprimer un sourire en voyant l'embarras des deux jeunes gens.

— Allons, fit-elle avec bienveillance, vous venez sans doute me faire une visite, prenez donc la peine d'entrer, Lucienne!... Monsieur!... je vous en prie!

Et marchant devant eux elle monta l'escalier du premier étage; sur le palier une servante qui avait ouvert la porte les attendait et tous trois entrèrent.

Lucienne n'était pas encore rassurée, elle comprenait parfaitement que madame Cormier devait trouver étrange de la voir accompagnée par un inconnu.

Quant à Maurice, cet accueil l'avait surpris et il se trouvait un peu décontenancé, il se demandait dans quel but on l'avait invité à entrer.

Après avoir traversé une série de pièces, les trois personnes arrivèrent dans un petit salon qui réunissait un luxe rare, un confort et un bon goût incontestables.

Madame Cormier s'assit et fit signe aux deux jeunes gens de prendre un siége.

— Est-il possible, mon enfant, commença-t-elle, que tu te fasses accompagner par un monsieur dont tu ne sais pas même le nom?

— C'est la vérité, répondit Lucienne, et la manière dont vous m'adressez cette question me montre combien j'ai été étourdie ; cependant, il n'y avait aucune intention mauvaise de ma part, je puis vous l'assurer.

— Oh! je le crois sans peine, reprit madame Cormier, et c'est pourquoi je ne veux pas trop te chicaner à ce sujet.

Puis s'adressant directement à Maurice, elle lui dit:

— Mais vous, monsieur, vous n'avez pas sans doute la même excuse que cette enfant ; je vous prie donc de bien vouloir nous dire qui vous êtes!

— Je me nomme Maurice Dubreuil.

— C'est votre nom, mais quelle est votre position, celle de vos parents?

— Je n'ai pas de famille? répliqua Maurice avec tristesse.

— Pas de famille ? s'écria madame Cormier, dont le regard prit une expression passagère d'intérêt.

Puis elle continua comme agitée par un mouvement involontaire:

— Comment?... n'avez-vous donc pas de mère?

— Je n'ai jamais connu que l'abandon, la misère!... répondit Maurice ; et au lieu des traits chéris d'une mère, je n'ai jamais eu devant les yeux que la figure repoussante et dure du bourreau qui m'a tourmenté pendant mon enfance et ma jeunesse!

Madame Cormier avait passé une main sur son front, comme pour fixer sa pensée et rassembler ses souvenirs!

— Et ce bourreau dont vous parlez, qu'était-il, le connaissez-vous?

— Oui, je le connais,... c'est une espèce de saltimbanque, un misérable capable de tous les crimes!... Cet homme porte une flétrissure... et depuis le jour où il a su que je connaissais son passé, il m'a tourmenté d'une manière horrible!

— Et vous vous êtes enfui?

— Oui madame!... il m'aurait tué!...

— Mon Dieu!... pensait madame Cormier en se couvrant le visage de ses deux mains; ce serait son âge... ses traits;... ce n'est pas possible!... je suis insensée d'avoir une telle espérance!.., Dieu ne m'a pas gardé cette consolation!... Le pauvre enfant est mort et je ne le reverrai jamais!

Elle parvint cependant à maîtriser son émotion et tendit ses deux mains à Lucienne en lui disant:

— Je t'aime, mon enfant, et je veux veiller sur ton innocence. Tu es jeune... belle... et tu ne penses pas au mal...

— Mais madame, fit vivement la jeune fille, monsieur Maurice m'aime!

— Je n'en doute nullement, et tu l'aimes aussi, n'est-ce pas?... je tiens monsieur Maurice pour un homme d'honneur et...

— Et il l'est aussi!... fit Lucienne avec chaleur.

— J'espère, reprit madame Cormier, qu'il se présentera à ton oncle!

— Dieu m'est témoin, s'écria Maurice, que je n'ai pas de plus vif désir!

— Réfléchisez, monsieur puis allez trouver monsieur Mercier, faites-vous connaître à lui, confiez-lui tous vos secrets, et de mon côté, si je puis vous aider en quelque chose, je le ferai volontiers pour ma chère Lucienne.

La jeune fille pénétrée de reconnaissance ne savait comment exprimer sa joie et son bonheur à madame Cormier.

Un incident tout-à-fait inattendu vint mettre un terme à cette scène.

Un domestique vint annoncer à madame Cormier que quelqu'un désirait lui parler.

— Qui est-ce donc ? demanda-t-elle.

— C'est un homme que je ne connais pas ! répondit le domestique.

— Mais... il vous a cependant dit son nom ?

— Je le lui ai demandé, mais il m'a répondu que cela était inutile, attendu qu'il vous était totalement inconnu.

— Faites-le entrer !

Le domestique se retira et un instant après il revenait, précédant l'inconnu.

C'était Blondel.

Madame Cormier, qui s'était levée, l'eut à peine aperçu qu'elle retomba assise sur son fauteuil en poussant une exclamation de surprise et d'effroi.

— Lui !... lui ! .. fit-elle en pâlissant et en tremblant comme si elle eût vu un fantôme sortir de terre sous ses yeux.

Puis se relevant comme poussée par une force intérieure et faisant un pas vers Blondel qui était resté à la porte.

— Comment dit-elle d'une voix qu'elle voulait rendre menaçante, comment ! vous avez l'audace de vous présenter ici?.. vous ne craignez pas de vous exposer à ma colère?... Ah !... prenez garde !...

— Pourquoi ?... répondit tranquillement Blondel.

— Ne savez-vous pas que d'un mot je puis vous faire retourner à l'endroit d'où vous venez ?

— Ce mot vous ne le prononcerez pas.

— Et qui donc m'en empêchera ?

— Votre enfant.

— Que dites-vous ?

— Je ne puis parler devant ces jeunes gens.

— Oh !... je ne veux pas rester seule avec vous !

— Eh bien... écoutez-moi !

Blondel avait peu à peu pris un ton ferme et résolu qui en avait imposé à madame Cormier qui se rassit sans mot dire; Blondel prit un siége et s'assit tranquillement.

Lucienne s'était involontairement rapprochée de Maurice et avait suivi cette scène avec une émotion bien naturelle. Elle se demandait ce qu'était cet homme, ce qu'il voulait !

Quant à Maurice l'apparition soudaine de Blondel l'avait profondément surpris, il voyait avec étonnement la puissance que cet homme exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

— Vous m'avez parlé de mon enfant! dit madame Cormier.

— Oui madame!

— Il vit, n'est-ce pas ?

— Je l'ai vu.

Madame Cormier porta involontairement la main sur son cœur.

— Ah ! mon Dieu !.. dit-elle en dissimulant un sanglot, je n'étais pas préparée à cela !... on avait eu la cruauté de m'annoncer sa mort !...

— On vous avait trompée.

— Mais où est-il ?... parlez,... où est-il ?

— A Paris.

— Le reverrai-je !

— Je vous le promets.

— Quand?

— Dans huit jours.

Madame Cormier poussa un profond soupir.

— Huit jours ?... Comment voulez-vous que je vive avec une telle impatience ?

— Il faut cependant que vous attendiez !

— Et vous me promettez...

— Je vous le jure !

Et en disant ces mots Blondel se leva, s'inclina profondément devant madame Cormier et dit en s'adressant à Maurice.

— Monsieur Maurice Dubreuil veut-il me faire l'honneur d'accepter une place dans ma voiture ?

Ces paroles firent bondir le cœur de madame Cormier qui ne put s'empêcher de considérer de nouveau et attentivemest le jeune homme.

Celui-ci s'était levé aux paroles de Blondel.

— Je vous remercie, monsieur, répondit-il, mais après que j'aurai accompagné mademoiselle à la voiture je rentrerai chez moi à pied et seul.

Blondel ne répliqua rien et se dirigea vers la porte accompagné par madame Cormier qui, après avoir ouvert, lui saisit le bras et lui demanda à voix basse ?

— Connaissez-vous ce jeune homme ?

— Je me suis quelquefois rencontré avec lui, reprit Blondel sans se troubler.

— Et savez-vous qui il est ?

— Pas plus qu'il ne le sait lui-même.

— Mais.... ne trouvez-vous donc pas...?

— Quoi ?....

— Rien !.... non !.... fit madame Cormier avec précipitation : je crois toujours le voir.... mais c'est impossible !...! allez et pensez à ce que vous m'avez promis !

— Dans huit jours je vous aurai rendu votre fils ou je serai mort.

Et après avoir dit ces mots il s'éloigna.

Un instant après Lucienne et Maurice prenaient à leur tour congé de madame Cormier.

Comme il l'avait dit à Blondel, Maurice accompagna la jeune fille qu'il fit monter dans une voiture et quand il l'eut vue s'éloigner il reprit à pied le chemin de son logement.

Ce qui venait de se passer le mettait dans la nécessité de coordonner ses idées et tout en marchant il se sentait bercé par les plus douces espérances.

Laissons le jeune homme abandonné à ses pensées et cherchons à savoir ce que veulent les deux hommes qui le suivent à pas de loup depuis qu'il a quitté Lucienne.

Ces deux hommes sont Mac-Bell et Crampon.

CHAPITRE XIV.

Une partie de bezigue.

Deux heures auparavant Mac-Bell avait trouvé Crampon qui l'attendait posté au coin de la rue Cassette.

L'Ecossais venait de chez le comte de Précigny et il aborda son compagnon avec un front soucieux et un air inquiet.

— Qu'y a-t-il ? demanda Crampon.

— Une affaire ! répondit brièvement l'Ecossais.

— Bonne ?

— Cela dépend.

— Parle !

— Pas ici.

— Partons alors, vite.

Ils se dirigèrent vers un marchand de vin, allèrent s'asseoir dans le coin le plus reculé de la salle et demandèrent une bouteille.

— Et maintenant, fit Crampon, qu'y a-t-il à gagner ?

— Cinq cents francs pour chacun, répondit Mac-Bell.

— L'affaire pourra s'arranger ; pour quand est-ce ?

— Tout de suite !

— Oh! diable!... il paraît que ça presse! Et de quoi s'agit-il.

— Il s'agit de Maurice.

— Ton comte semble attacher une grande importance à ce jeune homme.

— C'est aussi mon idée.

Le « charbonnier » réfléchit un moment.

— Et bien! fit Mac-Bel en le regardant fixement.

— Et bien, je ne dis pas non... Paye-t-il tout de suite?

— La moitié d'avance.

— Alors tu as de l'argent?

— Le voilà.

Et l'Ecossais montra à Crampon un billet de banque de cinq cents francs à la vue duquel le regard de ce dernier prit une expression de convoitise.

— C'est bien tentant, reprit-il;... alors il faut refroidir le jeune homme?

— Ce soir même!

— Et nous partageons?

— Comme tu dis.

Les yeux de Crampon semblaient rivés au billet de banque que Mac-Bell tenait toujours à la main, sa cupidité était violemment excitée; cependant une idée l'inquiétait.

— Allons! fit-il enfin, quand nous mettons-nous à l'œuvre?

— Quand tu voudras!

— Lequel des deux fera l'affaire?

— Nous tirerons au sort.

— L'idée n'est pas mauvaise, cependant j'en ai une meilleure.

— Laquelle?

Crampon se mit à rire et demanda à Mac-Bell.

— Tu connais le bezigue?

— Sans doute.

— Eh bien, si tu veux, nous allons jouer pour savoir lequel des deux fera la corvée.

— Tiens !... quelle idée !

— Est-ce que cela te va ?

— Diable !... oui, au fait...., cela me changera .

— Alors tu acceptes?

Pour toute réponse l'Ecossais frappa sur la table et demanda un jeu de bezigue.

Crampon rayonnait de joie, il était bon joueur et il espérait bien gagner la partie.

De son côté Mac-Bell était un joueur enragé que la proposition de Crampon avait facilement séduit.

Ils commencèrent à jouer.

Deux ou trois buveurs qui se trouvaient dans la salle s'approchèrent pour passer le temps à suivre la partie qui s'engageait, sans cependant se douter de l'enjeu sanglant qui l'avait provoquée.

Au commencement la partie semblait devoir être gagnée par Crampon, son jeu se composait chaque fois de cartes magnifiques et au bout d'un moment il annonça « deux cent cinquante, » ce qui commença à rendre Mac-Bell soucieux, mais tout d'un coup la chance tourna et ce fut au tour de l'Ecosais à prendre l'offensive; cinq minnutes ne s'étaient pas écoulées qu'il avait gagné et Crampon jeta ses cartes sur la table en proférant un jurement épouvantable.

Les spectateurs se mirent à rire et leur hilarité fut encore augmentée par une ou deux expressions sarcastiques prononcées par Mac-Bell à l'adresse de son partenaire.

Ce dernier était devenu livide et paraissait ne pas faire attention à ce que disait l'Ecossais.

— Allons, voyons, fit celui-ci en lui frappant sur l'épaule, il faut te consoler !

— Comment!.., quoi?... dit Crampon comme un homme qu'on réveille.

— Tu as perdu !

— Oui.... après?

— Après?... quand on a perdu il faut payer.

— Je le sais.

— Alors viens!

— Où?

— Rue Cherche-Midi.

Crampon frissonna.... mais il ne pouvait pas reculer et sortit à la suite de Mac-Bell.

Moins d'une demi-heure plus tard tous deux étaient blottis dans l'embrasure d'une porte cochère et attendaient que Maurice sortît de la maison de madame Cormier.

Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'ils se mirent à marcher sur les traces du jeune homme quand il eut quitté Lucienne.

Après le départ des deux jeunes gens, Madame Cormier se retira dans sa chambre à coucher, et se laissant tomber dans un fauteuil, elle se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à réfléchir à ce qui venait de se passer.

Sa pensée se porta tout d'abord sur le jeune homme dont l'aspect avait fait en elle une si profonde impression, elle se rappela chacun de ses traits, chaque ligne de sa physionomie....; puis elle pensa à ce qu'elle avait éprouvé à la vue inattendue de Blondel et à ce que celui-ci lui avait dit au sujet de Maurice.

— Et cependant murmura-t-elle, je ne sais si je ne dois croire aux promesses d'un homme dont tout le monde me dit de me défier.. . Ce qui me frappe le plus dans tout cela c'est ce que ce jeune homme m'a dit sur son enfance...il y a là une coïncidence inexplicable!

Et pendant longtemps encore elle resta absorbée par ses réflexions.

Quand elle sortit de sa rêverie, elle s'aperçut que son visage était baigné par les larmes.

— Mais il vit!... il vit!... s'écria-t-elle avec exaltation, cet homme me l'a juré et les battements de mon cœur me disent

qu'il ne m'a pas trompée! Il vit!... cet enfant au sujet duquel j'ai versé tant de larmes!.... Je peux donc encore espérer; je le reverrai!.... je le ferai riche, heureux, et je veillerai à ce que rien ne manque à son bonheur!... Ah! Dieu en soit loué!.... Je veux vivre maintenant!.... Je sens s'évanouir la tristesse qui enveloppait mon âme comme un linceul!... je me sens maintenant forte et courageuse!.... Il me semble que cet enfant vient de naître une seconde fois!

Et en effet, la pauvre femme semblait transformée, son front était radieux et ses yeux baignés de larmes envoyaient au ciel un regard de reconnaissance.

Un coup frappé à la porte la ramena bientôt à elle-même.

— Entrez! fit-elle.

Une servante parut et annonça le comte de Précigny.

— Bonsoir, ma chère sœur, dit ce dernier qui avait suivi la servante et en tendant la main à Madame Cormier.

— Bonsoir mon frère, répondit celle-ci qui, comme on le voit, n'était autre que Louise de Précigny, sœur du comte.

L'expression de la physionomie de madame Cormier et le ton de sa voix frappèrent aussitôt le comte qui resta un moment avan d'accéder à l'invitation de prendre un siége que lui avait faite sa sœur.

— Eh bien, fit madame Cormier à qui nous conserverons ce nom, tu ne veux pas t'asseoir?

Le comte s'assit dans un fauteuil qui se trouvait auprès de celui de sa sœur.

— A quel heureux hasard dois-je cette visite? demanda madame Cormier; je te vois si rarement que je ne crois pas pouvoir l'attribuer exclusivement à l'amour fraternel.

— Tu me juges mal, ma sœur, répondit le comte; si je ne viens pas plus souvent te voir, c'est que cela ne m'est pas possible; m s je t'assure que je suis toujours heureux lorsque je puis venir passer quelques instants auprès de toi.

— Je te crois sans peine, reprit madame Cormier en mettant

dans ses paroles une teinte d'ironie tellement évidente qu'elle ne put échapper au comte qui était accoutumé à trouver sa sœur triste et affligée.

Puis elle ajouta :

Eh bien, dis-moi dont ce qui, outre l'amour fraternel, peut t'amener auprès de moi.

Monsieur de Précigny se sentait un peu embarrassé, la tournure que prenait la conversation et l'air délibéré avec lequel sa sœur lui avait répondu l'inquiétaient. Il était visible que sa visite avait un but qu'il ne savait comment aborder.

Il se décida enfin à parler et dit :

— Te souvient-il, chère sœur, de notre dernière conversation? Il était question, si je ne me trompe, de ta propriété de Valnoir.

— Je ne m'en souviens nullement, répartit madame Cormier ayant l'air d'interroger ses souvenirs.

— Je t'ai démontré, reprit le comte, en hésitant comme s'il voulait sonder le terrain, l'avantage qu'il y aurait pour toi à te défaire de cette terre qui te coûte beaucoup d'argent sans rien te rapporter, surtout depuis que tu as pris la résolution de n'y plus retourner à cause des tristes souvenirs qu'elle te rappelle. Tu avais approuvé ma proposition en me disant de faire faire une procuration que tu me signerais et qui me donnerait l'autorisation de vendre Valnoir afin d'en placer le prix d'une manière plus avantageuse.

Madame Cormier regarda son frère d'un air étonné

— Comment! fit-elle ensuite, je t'ai dit cela?

— Certainement!

— Es-tu bien certain de ne pas te tromper?

— J'en suis tellement convaincu que j'ai fait faire cette procuration par mon notaire et que je suis venu uniquement pour te la faire signer.

Et ayant tiré son portefeuille de sa poche il en sortit un

papier qu'il tendit à sa sœur, elle le prit, le lut le rendit au comte en disant d'un ton ferme et décidé:

— Avoue qu'il faudrait que je sois folle pour signer un acte pareil !

Le comte fit un mouvement de surprise et de colère; mais comprenant la nécessité de dissimuler, il se contint.

— Au contraire ! reprit-il, ce serait parfaitement raisonnable, et tu dois comprendre qu'il vaut mieux augmenter ton revenu d'une vingtaine de mille francs que de conserver Valnoir où tu ne vas jamais et dont le château ne sera bientôt plus qu'une ruine.

— Je crois que ton conseil est excellent.

— Et tu es décidée à vendre Valnoir?

— A peu près.

— Alors, pourquoi hésites-tu à signer cette procuration?

— Nous ne nous entendons pas, fit madame Cormier.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'il faudrait que j'aie perdu la tête pour signer cette procuration.

— Pourquoi? demanda le comte dont le regard s'alluma et lança un éclair de colère.

— Puisque tu tiens absolument à le savoir, reprit madame Cormier d'un ton calme et ferme, je répète qu'il faudrait que j'aie totalement perdu l'esprit pour confier ma fortune à un homme qui a si mal administré la sienne.

Le comte de Précigny se leva d'un bond et se mit à arpenter la chambre en gardant un silence farouche.

Sa physionomie exprimait la colère, l'inquiétude et l'agitation.

A la fin il s'arrêta brusquement devant madame Cormier en disant :

— Ainsi tu doutes de ma probité?

— Je doute de tes talents comme administrateur

— Alors tu refuses ?

— Je refuse.

Le comte froissa violemment le papier qu'il avait gardé dans ses mains et le jeta à terre d'un geste furieux.

— Cette résistance cache un secret! fit le comte d'une voix sourde.

— Je suis vraiment étonnée de te voir si en colère, repartit sa sœur.

— Comment?

— Et cela pourrait me faire supposer que...

— Eh bien!... quoi?

— Que tu as un intérêt tout particulier à vouloir être chargé de l'administration de ma fortune!

Le comte regarda sa sœur d'un air de surprise mêlée de colère.

— Cette idée ne vient pas de toi! fit-il enfin d'une voix altérée; tu as vu quelqu'un!

— Et qui donc?

— Le misérable qui t'a déshonorée!

— Et que tu as envoyé au bagne!

— Malheureuse!....

— Tu vois que je sais aussi évoquer les souvenirs d'autrefois!.... Et bien!.... je l'avoue!.... tu ne te trompes pas!....

— Tu l'as vu?...

— Il n'y a pas encore une heure qu'il est sorti d'ici.

— Oh!.... je m'en doutais!.... s'écria le comte en saisissant le bras de madame Cormier: ton langage... l'air avec lequel tu m'as reçu me disaient que je ne me trompais pas!

Madame Cormier avait pâli en entendant son frère lui parler de Blondel, cependant elle eut la force de se dégager de l'étreinte du comte et de lui répondre en le regardant froidement!

— Tu l'accuses à tort car j'ai appris par lui que tu étais innocent d'un crime que je t'imputais.

— Moi!.... un crime?.... fit le comte avec un mouvement involontaire

— Oui.... toi....

— Et quel est ce crime?

— La mort de mon enfant!....

— Tu as pu croire?....

— Je ne le crois plus....

— C'est bien heureux!... Et d'où te vient donc cette conviction?

— Ne le devines-tu pas?

— Non....

— Et bien il vit!.... il vit, te dis-je!.... et avant huit jours le pauvre enfant sera dans mes bras!.... dans les bras de sa mère qui le pleurait depuis quinze années!

Le comte ne put s'empêcher de frémir.

Cette déclaration venait déjouer tous ses projets et il se voyait dans la nécessité d'agir avec précaution pour ne pas exciter les soupçons de madame Cormier.

— Alors, reprit-il après un moment de silence, c'est à ce que tu viens de me dire que je dois attribuer ton refus de signer la procuration que je te demande?

— N'est-ce pas tout naturel? répondit madame Cormier.

— Je comprends!.... tu veux garder ta fortune pour cet enfant, pour qu'il puisse s'en servir pour atténuer la honte de sa naissance!

— Tu es sévère, mon frère!

— Je ne suis que juste.

— Mais le pauvre enfant n'est pas coupable!

— J'en conviens!

— Et peux-tu être surpris que je veuille chercher à le dédommager de tout ce qu'il a souffert jusqu'ici?

Le comte ne répondit rien.

Ses points se fermèrent convulsivement, il se mordit les lèvres jusqu'au sang et ses yeux lancèrent un éclair de sombre fureur.

Mille pensées confuses s'agitaient dans son cerveau. Son visage était pâle.... Ses sourcils froncés, et un poids énorme oppressait sa poitrine.

Madame Cormier s'aperçut avec terreur du changement qui s'était opéré sur la physionomie du comte et elle eut peur, sans pouvoir s'expliquer pourquoi.

— Tu me quittes? demanda-t-elle en voyant son frère se diriger vers la porte.

— Il le faut! répondit delui-ci d'une voix sourde.

— Et tu ne m'adresses aucune question au sujet de mon fils?

— Pourquoi parlerais-je de cet enfant qui est le témoignage vivant de notre honte?

— Mais.... je suis sa mère!

— Il l'a ignoré jusqu'à présent et il n'est pas nécessaire qu'il le sache jamais.

— Faut-il donc qu'il croie que sa mère ne l'aime pas?

— Aime-le tant que tu voudras, puisque tu as encore de semblables faiblesses.... Pour moi, je ne puis que le haïr.

Madame Cormier se rejeta en arrière, elle se couvrit le visage de ses deux mains et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Pauvre enfant!.... fit-elle au milieu de ses sanglots.

Le comte s'approcha d'elle et se penchant pour lui parler à l'oreille il lui dit d'une voix sifflante :

— Est ce là ton dernier mot?

— Quoi?.... que veux-tu dire?

— Refuses-tu de signer cette procuration?

— Oh!.... certainement!

— Ecoute-moi.... Dans l'espoir que tu me donnerais cette autorisation que je te demande, j'avais contracté quelques obligations....

— Tu as eu tort!

— Et je pensais pouvoir demain me procurer une somme qui m'est indispensable.

— Ce n'est pas la première fois que tu me dis pareille chose.

— Enfin, ton refus me met dans une très-mauvaise position et je ne vois aucun moyen de sortir de l'impasse dans laquelle je me trouve acculé.

Madame Cormier ne répondit pas un mot.

Voyant ce silence le comte frappa du pied avec rage et prit son chapeau.

— Je pars, ma sœur, fit-il d'une voix brève! je ne sais quand nous nous reverrons; mais, je souhaite que tu n'aies jamais à te repentir de ton refus.

Et après avoir prononcé ces paroles il sortit en fermant violemment la porte après lui.

Le comte de Précigny n'avait pas tout dit à sa sœur; quand il avait parlé d'une somme qui lui était indispensable pour le lendemain, cela voulait dire qu'il était perdu s'il n'avait pas cet argent.

Nous expliquerons plus loin ce qui pourrait paraître obscur au lecteur; nous sommes maintenant obligés de nous occuper de quelques-uns des autres personnages qui figurent dans ce récit.

Quand il fut dans la rue le comte jeta un regard distrait autour de lui et suivant le cours de ses pensées il se dirigea vers le quai.

La nuit était noire, et au même moment où le comte de Précigny, en proie à une agitation évidente, entrait dans la rue St-Antoine, nos deux joueurs de bezigue, Mac-Bell et Crampon, suivaient Maurice à une distance respectueuse mais sans le perdre de vue.

Le jeune homme marchait sans seulement voir son chemin, il allait droit devant lui, plongé dans un rêve de bonheur, et ne se doutant nullement du danger qui le menaçait.

Il aimait comme l'on n'aime qu'une fois dans sa vie.

Lucienne était jeune, aimable, innocente; son cœur ignorait jusqu'à l'apparence du mal.

Elle aussi aimait pour la première fois.... elle avait encore toute la naïveté de l'enfance.

Maurice revoyait en imagination le sourire de la jeune fille, il entendait encore sa voix.

Cependant la nuit s'avançait et les rues devenaient de plus en plus désertes, quand le jeune homme revint à la vie réelle il s'aperçut qu'il était éloigné de son domicile et qu'il était temps de rentrer.

Il se trouvait tout près de l'habitation de Monsieur Michaud.

Un hasard singulier ou plutôt un instinct commun à la plupart des amoureux l'avait amené sous les fenêtres de la maison où reposait celle qu'il aimait.

Minuit avait sonné et Maurice se dit qu'il fallait se diriger du côté du quartier où il avait son logement.

Mac-Bell pensa que le moment était venu d'agir.

Le lecteur se souvient que Crampon avait perdu la partie de bezigue et que c'était lui qui devait frapper le jeune homme, mais cet homme avait peur, et tout en marchant à côté de l'Ecossais son allure trahissait l'indécision, il voyait avec terreur arriver le moment où il devrait accomplir le crime.

Soudain Mac-Bell lui mit familièrement la main sur l'épaule.

Crampon qui ne s'y attendait pas se rejeta brusquement de côté.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il en frissonnant de tous ses membres.

— As-tu ton couteau? fit Mac-Bell pour toute réponse.

— Pourquoi faire? balbutia Crampon.

— Tu le demandes?

— Tu veux donc tuer ce jeune homme?

— Dis moi.... est-ce que tu perds la tête?

— Mais.... je ne sais où le trouver.

— Regarde.... il est là... devant nous, et en une minute nous

pouvons l'atteindre..... allons,... pas de faiblesse..... ou... de main... je te dénonce!

Crampon ne répondit rien, mais il sentit ses genoux fléchir et une sueur froide perla sur son front.

Les deux bandits accélérèrent leur marche et, en effet, en un clin d'œil ils eurent atteint Maurice qui au même moment allait tourner le coin d'une rue.

Crampon avait soudainement pris son parti, il s'écarta un peu de l'Ecossais de manière à passer chacun d'un côté de Maurice et au même instant le malheureux jeune homme recevait la lame du couteau de Crampon dans la poitrine; il tomba à terre en poussant un cri.

La rue était déserte, les deux misérables prirent leur course en se dirigeant du côté d'où ils étaient venus et disparurent dans les ténèbres laissant leur victime baignée dans son sang.

CHAPITRE XV.

Deux cent mille francs en billets de banque.

Il était passé minuit et cependant tout le monde n'était pas encore couché dans la maison de monsieur Michaud.

On voyait encore deux fenêtres éclairées au petit pavillon du fond du jardin.

L'une de ces fenêtres était celle de la chambre à coucher de madame Michaud, l'autre celle de la chambre occupée par Lucienne.

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE GUYANE CAYENNE

Tentative d'assassinat sur Maurice Dubreuil.

5 set 6

Quand la demie de minuit eût sonné à l'horloge de l'église St-Paul, un homme s'arrêta devant la grille du jardin, tira une clef de sa poche, ouvrit sans faire de bruit, puis, ayant renfermé la grille, il se dirigea vers le pavillon comme quelqu'un à qu la connaissance des lieux est familière.

Ayant ouvert la porte qui donnait accès dans le pavillon et dont il possédait également une clef, l'inconnu pénétra dans la maison, renferma la porte sans bruit, et, étant monté à pas de loup au premier étage, il s'arrêta devant une porte.

Cette porte était celle de la chambre de madame Michaud.

Il gratta légèrement, un instant après la porte s'ouvrit et il pénétrait dans a chambre.

Cet homme n'était autre que le comte de Précigny.

En le reconnaissant madame Michaud s'était laissé tomber sur une chaise, elle joignit les mains en disant:

— Vous ici?.... Comment!... après le serment que vous m'avez fait de ne plus chercher à me revoir.... malgré mes supplications, mes prières! ah! monsieur le comte!... n'avez-vous donc pas de pitié... pas de remords.... N'avez-vous donc pas de cœur?....

— Plût à Dieu que je n'eusse pas un cœur! répondit le comte avec une galanterie affectée, il ne m'en coûterait rien alors de tenir un serment que vous me reprochez d'avoir oublié.

Madame Michaud le regarda d'un air suppliant.

— Je vous en conjure, dit-elle, si vous m'avez jamais aimé, si, comme vous le dites, vous m'aimez encore, prouvez-le moi en faisant une chose dont je vous serai reconnaissante jusqu'à mon dernier soupir. Renoncez à me voir!... Ne revenez plus! oubliez-moi! oubliez ce funeste amour qui me cause maintenant tant de remords et qui, je le sens, me portera malheur!

— Comme vous voudrez, répondit le comte en mettant dans sa voix un accent de douleur que démentais l'ardeur de son regard; comme vous voudrez, puisque chez vous la crainte est plus forte que l'amour que je croyais avoir inspiré!.. Je ne vous reverrai plus et je tâcherai de vous oublier!... J'espérais

pourtant que vous ne seriez pas sans pitié, et c'est pour cela que je suis revenu!.... Je ne pouvais pas m'accoutumer à la pensée de ne plus vous revoir, de n'être plus pour vous qu'un étranger!.... c'est mon excuse... Ah! si vous saviez combien je suis malheureux!...

En parlant le comte s'était laissé tomber sur un fauteuil d'un air accablé, mais il était facile de voir que son émotion était factice, qu'il ne faisait que jouer une comédie et que l'amour était complètement étranger à sa démarche.

Que voulait-il donc à cette heure? Quels projets se cachaient derrière les rides de son front et la pâleur de son visage!... Lui seul pourrait le savoir.

— Croyez-moi, reprit madame Michaud; un pressentiment me dit qu'un danger me menace!.... Quel est-il?... D'où vient-il?.... je ne puis le dire; et cette crainte que j'éprouve m'enlève tous repos!.... mes nuits sont sans sommeil!.... Ah!... si les femmes savaient que de remords cause l'infidélité à la foi jurée au pied de l'autel!...

— Calmez-vous ma chère amie, je vous en supplie, fit le comte.

— Me calmer s'écria Madame Michaud; croyez-vous que ce soit possible?.... Non, la tranquillité a fui pour toujours!... je sens qu'un malheur s'approche, un malheur épouvantable, qui sera ma punition, et qui surpassera peut-être l'énormité de ma faute!.... de mon crime!...

— De votre crime?...

— Oui, Monsieur le comte, d'un crime qui pèse sur ma conscience, et dont je n'hésiterais pas à faire l'aveu si je devais être seule à en souffrir. Mais lui!... ce noble cœur que j'ai lâchement trompé, lui dont la confiance en moi est absolue, qui m'a confié son honneur, la vérité le tuerait!.... C'est pour cela que je dois me taire, pour cela seulement,... c'est pour cela que ma vie doit être une dissimulation perpétuelle et que je dois recevoir sans rougir les éloges que l'on m'adresse!.... mais cette souffrance

m'accable et je veux briser avec un passé dont le souvenir seul me fait frissonner !

Précigny considérait froidement la pauvre femme, dont les tortures le laissaient complètement insensible.

— Eh bien !... fit-il au bout d'un moment et de l'air d'un homme qui prend une pénible résolution ; puisque vous le voulez, nous nous voyons maintenant pour la dernière fois.... cette entrevue sera le dernier épisode de notre roman.

— Votre absence me rendra peut-être un peu de repos !

— Et moi je m'efforcerai de croire que notre amour n'a été qu'un beau rêve ! fit le comte d'un air sentimental.

— Je vous remercie pour votre généreuse résolution ! reprit Madame Michaud en accompagnant le comte qui s'était levé et qui se dirigeait vers la porte.

— Restez, je vous en prie, fit ce dernier en le retenant, je suis venu seul et je puis parfaitement sortir de même.

— Non, fit madame Michaud, le hasard pourrait faire que vous soyez vu par quelqu'un, l'on pourrait vous reconnaître !... je vais aller quelques pas en avant afin de pouvoir prévenir tout danger.

Le comte pria encore Madame Michaud de rester dans sa chambre et de ne pas descendre au jardin à cette heure tardive ; il prit pour prétexte qu'elle devait prendre soin de sa réputation et employa tous les moyens pour la décider, mais il ne put y parvenir et Madame Michaud persista à précéder le comte afin, disait-elle de prévenir le moindre danger.

Le comte dut y consentir mais il était facile de voir que cela le contrariait vivement.

Madame Michaud ayant ouvert doucement la porte de sa chambre parcourut le corridor et arriva à l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée ; le comte suivait à quelques pas.

Avant de descendre elle s'arrêta devant une porte derrière laquelle il lui avait semblé entendre un léger bruit de voix.

Cette porte était celle de la chambre de Lucienne.

— C'est étrange! pensa Madame Michaud, on dirait qu'on parle chez Lucienne, et cependant la jeune fille est seule.

Puis elle prêta de nouveau l'oreille, mais elle n'entendit plus rien.

Elle reprit sa marche silencieuse et une minute ne s'était pas écoulée qu'elle et le comte se trouvaient dans le jardin.

Madame Michaud ne s'était pas trompée en croyant entendre parler dans la chambre de Lucienne.

La jeune fille n'était pas seule, une seconde personne se trouvait dans sa chambre, c'était..... Michelette.

Nous devons à ce sujet quelques explications au lecteur.

Lorsque Lucienne, revenant de la rue Cherche-Midi, descendait de voiture à deux pas de la maison de monsieur Michaud, elle trouva Michelette arrêtée sur le trottoir.

La pauvre enfant était plus pâle encore et plus accablée que la veille.

— Michelette!... s'écria Lucienne;... vous avez donc abandonné votre projet ?

Michelette secoua tristement la tête.

— Non, ma bonne demoiselle, répondit-elle en soupirant! non... je partirai demain matin..... je veux le suivre, dussé-je mourir de fatigue!..... Mais, j'ai eu un moment de faiblesse quand j'ai vu le bourreau river la chaîne à la jambe de Joseph!... il m'a semblé alors que je perdais la tête et je suis tombée sans connaissance! Vous n'avez aucune idée de ce spectacle!..... Quand je revins à moi tout avait disparu..... je me trouvais sur un banc où quelqu'un sans doute m'avait assise!..... maintenant il ne me reste plus qu'à attendre le moment du départ, et... demain matin....

— Mais que ferez-vous jusqu'à demain matin ?

— Je n'en sais rien.

— Où passerez-vous la nuit ?

— A l'auberge.

— Oh!.... je ne le souffrirai pas!... Venez avec moi,... j'ai une

idée!... Personne ne saura rien... et quand même on le saurait personne ne me reprochera de faire un peu de bien.

Et Lucienne avait conduit Michelette dans sa chambre sans que personne n'y prit garde.

Elle avait contraint la jeune fille à se mettre dans son propre lit, se contentant de s'asseoir dans un grand fauteuil.

A cet âge le cœur est bon, le contact du monde ne l'a pas encore interrompu ; il ne connaît que les bons sentiments et la vue du malheur le porte facilement et naturellement aux bonnes actions.

Les deux jeunes filles n'avaient pas encore fini de babiller au moment où nous avons vu madame Michaud précédant le comte s'arrêter devant la porte de leur chambre.

Lucienne crut entendre marcher et se tut effrayée.... puis n'entendant plus rien, elle pensa s'être trompée et fut la première à rire de sa frayeur.

— Je suis une étourdie, dit-elle à Michelette, la maison est fermée maintenant et tout le monde doit être couché, du reste on doit avoir pris aujourd'hui des précautions inusitées.

— Pourquoi aujourd'hui?

— Parce que c'est demain jour d'échéance et qu'une somme considérable se trouve maintenant dans la caisse de monsieur Michaud; j'ai entendu mon oncle Paul parler de deux cent mille francs.

— Autant d'argent que cela? s'écria Michelette.

Monsieur Michaud est très-riche.

— Oui, je me souviens l'avoir entendu dire par Joseph.. Ah! monsieur Michaud avait formé des projets à son égard!... maintenant tout est fini!... les beaux rêves d'avenir que nous avions formés sont détruits!....

— Qui sait!.... fit Lucienne, le hasard peut faire découvrir le vrai coupable et en même temps démontrer l'innocence de Joseph!... Votre fiancé peut vous être rendu un jour!...

— Ah!.... Dieu le veuille!.... répondit Michelette avec mélan-

colie.... mais je n'ai plus d'espérance!... Il ne me reste plus que la consolation de pouvoir me fixer dans le voisinage de l'endroit où Joseph sera conduit et l'espoir de pouvoir de temps en temps le consoler et lui aider ainsi à supporter son malheur, puis, quand il sera rendu à la liberté nous irons nous réfugier dans un coin de terre où personne ne nous connaîtra!

— Pauvre Michelette! dit Lucienne; que votre sort est affreux! mais ne perdez pas courage!... je m'efforcerai de persuader à monsieur Michaud que Joseph est innocent et alors il pourra peut-être lui faire rendre la liberté.

— N'est-ce pas bientôt jour? demanda Michelette.

— Non, pas encore.... il est à peine une heure.

— Il faut que je me réveille de bonne heure et je crains de dormir trop longtemps.

— Dormez en paix, Michelette, vous avez besoin de repos; je vous réveillerai quand il en sera temps.

— Et vous me ferez sortir sans que personne ne me voie, n'est-ce pas? sans que personne ne puisse se douter que j'ai passé la nuit dans votre chambre!

— Sans doute, je vous le promets.

— Que vous êtes bonne!... je vous aimerai toute ma vie!

Et la jeune fille s'endormit, accablée de fatigue et brisée par les émotions de la journée.

Lucienne éteignit sa lampe et se remettant dans son fauteuil elle se mit à penser à Maurice.

Pendant ce temps madame Michaud avait, comme nous l'avons dit, atteint la porte d'entrée et, restant sur le seuil, elle jeta dans le jardin un coup-d'œil pour s'assurer si tout était tranquille, puis se retournant brusquement vers le comte qui était derrière elle, elle lui dit tout bas:

— Avez-vous entendu?

— Quoi?

— Il m'a semblé entendre crier le sable comme sous le pied de quelqu'un.

Le comte prêta l'oreille et, en effet, il crut entendre un léger bruit et apercevoir une ombre se mouvoir auprès de la grille du jardin, seule issue par laquelle il put sortir.

— C'est lui!... ce ne peut être que lui! murmura madame Michaud en frissonnant d'épouvante.

Le comte qui avait conservé un peu de sang-froid reconnut au bout d'un moment que l'individu qu'il entrevoyait dans l'obscurité était plus grand et plus mince que monsieur Michaud, cependant il se tut et feignit de partager l'effroi de sa compagne.

— C'est lui, en effet, répondit-il; il est en sentinelle devant la grille, il sait par conséquent....

— Que faire? demanda madame Michaud avec angoisse.

— Il faut aller au devant du danger, répondit Précigny, c'est le moyen le plus sûr et le meilleur. Avancez-vous vers cet homme, parlez-lui et pendant ce temps je filerai le long du mur du magasin, les arbustes me cacheront, vous prierez monsieur Michaud de vous accompagner dans votre chambre et je pourrai ainsi sortir sans être vu.

Madame Michaud reconnut que cette manière d'agir était la plus raisonnable et que c'était son seul moyen de salut, soit que son époux eût des soupçons à cet égard, soit que sa présence à une pareille heure ne fût que l'objet du hasard.

Elle s'avança donc vers la grille pendant que le comte se dirigeait sans bruit vers le bâtiment où se trouvaient le magasin et les bureaux.

Le cœur de la pauvre femme battait à se rompre quand elle fut près d'arriver vers l'endroit où elle croyait trouver monsieur Michaud, à un certain moment elle éprouva un tel saisissement qu'elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre.

Elle parvint cependant à rassembler ses forces et continua à marcher du côté de la grille.

Au dernier détour de l'allée qu'elle suivait elle se trouva face

à face avec un homme qui fit un geste d'épouvante et voulut se rejeter vivement en arrière.

Elle avait cependant eu le temps de reconnaître que cet homme n'était pas monsieur Michaud, et, reprenant courage elle s'avança bravement vers lui sans se préoccuper davantage du danger qu'elle pouvait courir.

L'inconnu s'était arrêté et madame Michaud en arrivant auprès de lui ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant Lapostole.

— C'est vous mon ami ? demanda-t elle.

— Oui, madame, répondit Lapostole légèrement embarrassé.

— Que faites-vous donc ici à pareille heure ?

— Je....

Seriez-vous peut-être indisposé ?

— Oui.... c'est cela.... je vais vous dire.... je suis allé comme les autres à Bicêtre, voir les préparatifs du départ des condamnés et ce spectacle m'a tellement impressionné que....

— Pauvre garçon ! fit madame Michaud d'un air compatissant.

— Mais, reprit Lapostole, ce n'est rien.... et maintenant que j'ai pris un peu l'air je me sens beaucoup mieux.

Il faisait en terminant un mouvement pour s'éloigner quand madame Michaud le retint.

— Mon ami, lui dit-elle vous couchez dans le magasin, n'est-il pas vrai ?

— Oui, madame, répondit Lapostole intrigué.

Madame Michaud pensait au comte.

— Avant de vous retirer, reprit-elle, je veux vous prier de me rendre un service.

— De grand cœur !

— Il m'a semblé tout à l'heure entendre du bruit.

— Où ?

— J'étais dans ma chambre.... et étant venue dans le cor-

ridor pour voir ce que c'était .., j'ai cru entendre au-dessus....

— Au premier étage?

— Oui.

— Et vous désirez que j'aille voir ce qu'il peut y avoir?

— Je vous en prie!

— Oh? fit Lapostole avec empressement; très-volontiers! je n'ai pas peur des voleurs!

— Eh bien allez, mon ami, je vous attends ici.

Lapostole s'avança vers le pavillon et en eut bientôt atteint la porte.

Madame Michaud se dirigea alors rapidement vers le magasin et en vit sortir le comte par la porte qui était grande ouverte.

Il paraissait extrêmement agité et quand il fut arrivé auprès de madame Michaud, il passa à plusieurs reprises la main sur son front en jetant autour de lui un regard inquiet.

Madame Michaud s'aperçut de son trouble et lui demanda:

— Qu'avez-vous donc?... que se passe-t-il? Avez-vous vu quelqu'un?...

— Oui, oui, répondit Précigny d'une voix altérée.... il m'a semblé que....

— Qu'avez-vous vu?

— Non!... non!... je me suis trompé balbutia le comte d'un air étrange et en regardant autour de lui d'un œil effaré, comme s'il perdait la raison.

— Vous me faites mourir de frayeur, reprit madame Michaud, et je veux voir....

Le comte la retint avec vivacité en lui disant:

— Non, non, n'allez pas!... restez ici!... je vous assure que j'ai partout regardé et que je n'ai vu personne,... la seule chose qui puisse vous compromettre maintenant c'est ma présence, c'est pour cela que je me retire.

— Oui, allez!... partez vite!... adieu!

Et dans son agitation elle ne remarqua pas que le comte ne

lui adressait aucune question au sujet de l'individu avec lequel elle avait parlé.

Une minute à peine s'était écoulée depuis que Précigny avait disparu lorsque Lapostole revint et rencontra madame Michaud qui se dirigeait vers la porte du pavillon.

Il lui dit qu'il était monté au premier étage mais qu'il n'avait rencontré personne ni entendu le moindre bruit.

— Tant mieux, répondit madame Michaud. Je vous remercie, grâce à vous je pourrai dormir tranquille...., bonsoir mon ami!

Et étant entrée dans la maison elle en referma la porte et remonta dans sa chambre.

Lapostole se frotta les mains quand il l'eut vue rentrer, et murmura d'un air satisfait :

— J'ai eu tout de même une belle peur! .. En voilà une idée que de se promener pendant la nuit pour le seul plaisir de déranger les autres.... Maintenant que le danger est passé il faut songer aux affaires.... c'est le moment.

Et il se dirigea vers la porte du magasin qui était contigu aux bureaux.

— Deux cent mille francs ! pensait-il, deux cent mille francs en billets de banque, c'est peu encombrant et facile à emporter!.... c'est fait pour moi !....

La lune qui venait de se lever donnait une lumière suffisante pour lui permettre de trouver sans chercher longtemps la porte d'un petit bureau entouré d'un fort grillage de fil de fer.

C'était là que se trouvait la caisse.

La porte de ce bureau était ouverte et Lapostole entra

Ses yeux lançaient des éclairs da cupidité satisfaite.

Deux cent mille francs !... il allait être riche!... la fortune était sous sa main !

Puis s'étant avancé vers la partie du bureau où il savait que se trouvait le coffre-fort, il se pencha en tendant la main droite pour se guider, mais il fit brusquement un pas en arrière et ses

deux bras retombèrent pendants et inertes le long de son corps.

Sa main avait rencontré la porte du coffre-fort qui était toute grande ouverte.

Puis ayant allumé une allumette il constata que la caisse était complétement vide !

Un coquin plus adroit l'avait précédé !

Lapostole resta ainsi pendant quelques minutes, abasourdi et pouvant à peine en croire ses yeux.

— Qui peut bien m'avoir joué ce tour ? pensait-il.

Puis au bout d'un moment il sortit et fit une ou deux fois le tour du jardin afin de tâcher de découvrir les traces du voleur.

Soudain il se jeta derrière un buisson de roses, il avait entendu un bruit de pas et le frôlement d'une robe de femme.

— Est-ce encore madame Michaud ? se demanda-t-il ; j'ai une très-grande estime pour elle, c'est vrai ; cependant il ne me semble guère convenable qu'une femme sorte de chez elle à deux heures du matin pour prendre le frais !

Mais au lieu d'une femme il en aperçut deux et reconnut bientôt Lucienne et Michelette.

Il les suivit des yeux jusqu'à la grille, les vit s'embrasser, puis Michelette s'éloigna et Lucienne rentra dans le pavillon.

Quand cette dernière eut disparu Lapostole regagna son lit en murmurant :

— Tout cela ne m'explique pas quel est le brigand qui m'a joué ce tour !

CHAPITRE XVI

Pauvre Lucienne!

Le lendemain matin monsieur Michaud se disposait à sortir de sa chambre à coucher quand la porte s'ouvrit brusquement et Paul Mercier entra, le visage pâle et décomposé.

— Monsieur Michaud! s'écria-t-il, en se laissant tomber sur sa chaise, on a forcé la caisse pendant la nuit!.... On a volé!...

— Volé?.... répéta monsieur Michaud.

— Les deux cent mille francs ont disparu!

— Est ce possible?

— Venez, monsieur, venez!.... il faut immédiatement faire des recherches!.... il faut....

Monsieur Michaud répéta machinalement :

— Volé!

Puis il ajouta :

— Vous avez raison, nous devons sans perdre une minute chercher à découvrir le voleur!... Le plus grand malheur serait que nous ne puissions pas faire honneur à l'échéance d'aujourd'hui!.... Ce serait pour moi une honte que je ne pourrais pas supporter et qu'il faut éviter à tout prix.... Quelle heure est-il?

— Sept heures, répondit Paul Mercier.

Monsieur Michaud s'assit à une table et écrivit rapidement quelques lignes, puis il sonna et donna au domestique qui se présenta l'ordre de faire venir un de ses employés qu'il lui désigna.

Une minute après cet employé qui était un des plus anciens serviteurs de la maison entra dans la chambre.

— Papa Morel, lui dit monsieur Michaud d'un ton ferme et assuré, vous allez porter cette lettre au directeur de la Banque. Prenez une voiture pour arriver plus vite et remettez-la lui en mains propres.

— J'y vais immédiatement !

— Encore un mot, fit le négociant, nous avons aujourd'hui pour deux cent mille francs d'effets à payer et ma signature sera protestée si vous ne rapportez pas cette somme. Il faut donc que vous trouviez le directeur de la Banque où qu'il soit et qu'avant neuf heures, vous soyez de retour avec cet argent, allez donc, mon ami, faites vite et songez que la réputation de la maison Michaud est entre vos mains.

Le vieux Morel partit avec une vivacité qui prouvait qu'il comprenait l'importance de la mission dont on venait de le charger.

Quand monsieur Michaud se retrouva seul avec Paul Mercier il lui dit en poussant un soupir de soulagement.

— Maintenant il faut tâcher de découvrir comment et par qui ce vol a été commis.

Et tous deux sortirent de la chambre pour se rendre dans les bureaux. Arrivés dans le cabinet où se trouvait le coffre-fort Michaud connut l'importance du dommage; la caisse était ouverte et complètement vide.

Il resta un instant comme hébété, cependant il reprit son sang-froid et dit :

— Il faut commencer par voir si le voleur n'a pas laissé de traces.

Et tout le monde se mit à chercher, mais sans résultat.

La nouvelle s'était rapidement répandue et tout le personnel de la maison était sur pied.

Madame Michaud était accourue une des premières.

Monsieur Michaud la reçut avec bonté et chercha à la tranquilliser

— Calme-toi, ma chère amie, lui dit-il; nous avons besoin de tout notre sang-froid pour découvrir le coupable.

Puis apercevant Lapostole il lui fit signe d'approcher.

Celui-ci s'avança rapidement, tout fier de cette distinction.

— As-tu passé la nuit dans le magasin? lui demanda le négociant.

— Oui monsieur, comme d'habitude

— Et tu n'as rien entendu?

— Absolument rien.

Les recherches recommencèrent.

— Halte? fit brusquement monsieur Michaud en désignant du doigt le sable de l'allée, voici qui pourra peut-être nous aider,

— Qu'est-ce que c'est? demandèrent à la fois madame Michaud et Paul Mercier.

Et s'étant approchés ils virent des empreintes de chaussure.

— Ces traces pourront peut-être nous mettre sur la piste des voleurs.

Ils suivirent ces empreintes pendant un moment, mais à un certain endroit elles se confondaient avec d'autres marques et finirent par devenir indistinctes.

Autant aurait valu chercher la trace du passage d'un navire au milieu de l'océan.

Cependant monsieur Michaud ne se laissa pas décourager et il continua ses investigations.

Au bout d'un moment il était parvenu à retrouver la trace qu'il avait perdue; les empreintes se retrouvaient dans l'allée conduisant à la porte d'entrée du pavillon.

— Je les tiens, s'écria t-il, maintenant nous pouvons les suivre avec facilité.

Puis s'étant baissé et ayant de nouveau examiné attentivement les empreintes, il dit :

— Mais c'est singulier.... à côté des empreintes que nous avons constatées tout à l'heure et qui sont évidemment faites

par une chaussure d'homme, j'en vois de plus petites et qui ne peuvent provenir que d'un pied de femme.

En attendant ces paroles madame Michaud avait senti le vertige la gagner, son visage était devenu d'une pâleur cadavérique.

Le négociant, continua, en s'adressant à Mercier :

— Voyez donc, Paul, avec quelle régularité ces petites empreintes accompagnent les grandes! Il y avait évidemment deux personnes et l'une des deux était une femme.

— Oh mon Dieu! fit à voix basse madame Michaud en mettant une main sur son cœur qui battait avec violence.

Son époux qui se retournait à ce moment et qui ne put s'empêcher de remarquer son trouble lui demanda affectueusement :

— Qu'as-tu donc, ma chère enfant?

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Oh! je comprends parfaitement.... l'émotion que te cause cet évènement agit sur tes nerfs qui sont si sensibles; laisse nous, ma chère, rentre chez toi et rassure-toi, laisse-nous continuer nos recherches.

— Non, non, répondit vivement madame Michaud; je ne veux pas te quitter, ce moment de faiblesse va passer, j'en suis sûre, ce ne sera rien.

Le négociant voulut insister, mais sa femme persista à rester pour les aider dans leurs investigations. Une angoisse mortelle avait envahi son âme et elle sentait une sueur froide perler sur son front à mesure qu'elle suivait ces empreintes de pas qui ne lui étaient que trop connues.

Les traces que monsieur Michaud avait découvertes partaient évidemment de l'entrée du pavillon; le négociant entra et monta lentement l'escalier qui conduisait au premier étage, il jetait les yeux autour de lui et aucun recoin n'échappait à ses regards, sa femme et Paul Mercier le suivaient.

— C'est singulier, fit-il au bout d'un moment, le voleur et sa complice ont cherché sans doute où se trouvait la caisse, ils n'avaient par conséquent aucune connaissance de la maison.

Mais ce que je ne m'explique pas, c'est qu'une femme ait pu prendre part à une affaire qui exige une certaine somme d'audace et d'énergie.

Arrivé au corridor du premier, monsieur Michaud crut retrouver les empreintes, comme si elles avaient été faites par une chaussure ayant passé sur un terrain humide.

— Voyez ! s'écria-t-il, ils sont venus jusqu'ici !

Madame Michaud voulut parler, mais aucun son ne put sortir de sa gorge contractée par l'angoisse; pâle, oppressée, sans force, elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Monsieur Michaud allait se retirer et sa femme se croyait sauvée quand, en se retournant, il aperçut à terre un objet qu'il ramassa.

Il se trouvait à ce moment entre la porte de la chambre de sa femme et celle de la chambre de Lucienne.

L'objet qu'il avait pris à terre était un portefeuille.

Il l'ouvrit et son étonnement fut grand en y trouvant un billet de banque de mille francs.

A qui donc pouvait appartenir ce portefeuille qui était élégant, parfumé, et ne devait par conséquent pas venir d'un malfaiteur ordinaire.

Un soupçon terrible traversa l'esprit de monsieur Michaud pendant qu'il visitait d'une main fébrile le contenu de ce portefeuille.

Pendant ce temps madame Michaud sentait ses forces l'abandonner et fermait les yeux comme quelqu'un qui se trouve sur le bord d'un précipice.

Tout à coup monsieur Michaud poussa un cri étouffé et resta bouche béante, les yeux fixés sur une carte de visite qu'il venait de tirer d'un des compartiments du portefeuille.

Cette carte portait un nom surmonté d'une couronne de comte.

Puis se tournant lentement vers sa femme il lui plaça cette carte devant les yeux.

— Qu'est-ce que cela? fit la malheureuse femme d'une voix à peine distincte.

— Pouvez-vous m'expliquer, madame, ce que le comte de Précigny est venu faire cette nuit dans votre chambre?

— Je.... je ne sais rien.... absolument rien ! balbutia-t-elle.

— Parlez !.... parlez !.... je le veux !

Mercier voyant que la chose menaçait de devenir grave, voulut détourner les soupçons et l'irritation de son patron autant par affection pour lui que par pitié pour sa femme, il, intervint et dit :

— La chose est sans doute fort simple; le comte est venu hier et c'est probablement hier qu'il a perdu son portefeuille; il ne faut pas que cela nous empêche de continuer nos recherches, hâtons-nous au contraire.

— Eh ! que n'importe l'argent ! s'écria monsieur Michaud d'une voix désespérée, c'est de mon honneur qu'il s'agit ici, et je veux connaître la vérité !

A ce moment Lucienne parut sur le seuil de sa chambre, attirée par les éclats de la voix du négociant.

— Mon Dieu ! qu'arrive-t-il : fit-elle en s'adressant à madame Michaud dont elle vit immédiatement la physionomie décomposée.

— Il arrive, répondit monsieur Michaud avec véhémence, qu'une personne étrangère s'est introduite cette nuit ici !

Lucienne pensa avec terreur à Michelette. Bien qu'elle n'eût rien fait de répréhensible elle ne put s'empêcher de rougir et de baisser les yeux.

Ah !.... monsieur Michaud !... je n'ai pas cru faire mal !.... j'avais su !...

— Comment ! fit le négociant stupéfait, que dis-tu ?... tu avoues....

— La vérité !... répartit Lucienne.

— Mais c'est impossible ! s'écria Paul Mercier.

— Et pourquoi, mon oncle? demanda la jeune fille douce-

ment. Cette personne m'a paru tellement malheureuse que je n'ai pas cru devoir la renvoyer.

— Et elle a passé la nuit dans ta chambre? demanda Michaud.

— Oui, dans ma chambre.

Les quatre personnes se regardèrent un moment en silence. Mercier soupçonnait un malentendu et attendait une explication, monsieur Michaud commençait à se calmer et madame Michaud avait pris Lucienne dans ses bras; elle n'osait pas encore se croire sauvée.

— Ainsi, reprit le négociant, tu avoues avoir reçu le comte de Précigny cette nuit dans ta chambre?

— Le comte de Précigny ? s'écria Lucienne en relevant la tête. Et elle allait se disculper avec énergie lorsque madame Michaud se penchant à son oreille lui dit rapidement et à voix basse:

— Je suis perdue!... ne me trahis pas!

— Eh bien? insista Michaud en fixant la jeune fille.

— Tu ne réponds rien? ajouta Paul.

— Lucienne! soupira madame Michaud.

La pauvre enfant ne put se résoudre à ouvrir la bouche... elle baissa la tête et garda le silence.

— Pourquoi n'avoues-tu pas la vérité tout entière? reprit brusquement monsieur Michaud. A quoi bon hésiter quand ce portefeuille te trahit, ce portefeuille qui appartient au comte et que je viens de ramasser près de ta porte.

Lucienne échangea avec madame Michaud un regard éloquent et qui en disait plus que tous les discours du monde.

— Mais parle donc! s'écria Michaud irrité, qu'as-tu à répondre.

— Rien, répartit la jeune fille.

— Tu conviens donc que le comte de Précigny a passé la nuit dans ta chambre?

A cette question brutale, un frisson secoua le corps de Lucienne et ses yeux se remplirent de larmes.

Le violent combat s'élevait en elle.

Elle se souvint que madame Michaud avait été la bienfai-

trice de sa mère; elle se couvrit le visage de ses deux mains, et murmura d'une voix étouffée:

— J'en conviens!

— Monsieur Michaud poussa un soupir de soulagement; quant à Paul Mercier, il saisit les deux mains de sa nièce en s'écriant:

— Lucienne, Lucienne!... Je veux que tu m'expliques..

L'arrivée du vieux Morel qui revenait l'interrompit.

Monsieur Michaud lui fit signe de le suivre.

Dès que les deux femmes furent seules, madame Michaud tomba aux genoux de Lucienne et laissa librement couler ses larmes.

— Lucienne! s'écria la malheureuse femme! noble jeune fille! tu m'as sauvée et tu as sauvé mon époux, car la douleur l'aurait tué!

— Je le sais, répondit Lucienne!... mon oncle me maudira!.. tout le monde me méprisera!... il faudra que je vive couverte de honte... et ceux qui m'aiment....

La jeune fille se tut, elle pensait à Maurice, madame Michaud se releva, la pressa tendrement dans ses bras et voulut essayer de calmer sa douleur.

Mais Lucienne était désespérée.

— Laissez-moi seule.... je vous en prie, fit-elle; il faut que je rassemble mes idées.

— Comme tu voudras, mon enfant, répondit madame Michaud, brisée elle-même par l'émotion; mais ne crains rien, et quand je devrais tout sacrifier, tu ne porteras pas longtemps le poids d'une faute que tu n'as pas commise, d'une réprobation que tu ne mérites pas.

Lucienne rentra dans sa chambre... son cœur était brisé; mille idées confuses s'entrecroisaient dans son esprit.

Elle leva les yeux au ciel en sanglotant.

— Oh Maurice!... s'écria-t-elle... Maurice!... pourvu que tu me conserves ton amour, que m'importe le reste!

Puis sa pensée se porta sur monsieur Michaud, sur son oncle, sur tous ceux qui connaîtraient sa honte... à cette idée elle frissonna et un sentiment d'angoisse profonde envahit son cœur.

— Non!... non!... s'écria-t-elle! .. il me sera impossible de vivre plus longtemps ici!.. je veux aller me cacher auprès de ma pauvre mère!... elle pleurera avec moi, elle me consolera!... avec elle je pourrai parler de Maurice !

Et comme si elle venait de prendre une résolution, elle se leva avec vivacité, prit un manteau qu'elle jeta sur ses épaules, se couvrit le visage d'un voile et se disposa à descendre; arrivée au pied de l'escalier, elle s'arrêta et posa une main sur son cœur, elle se sentait saisie d'un pressentiment funeste.

Un tumulte inaccoutumé se faisait entendre dans le jardin; on entendait des voix nombreuses.

En effet, il s'y trouvait un attroupement.

On venait d'apporter sur un brancard le corps d'un jeune homme assassiné, que l'on avait trouvé sur le trottoir.

Ce jeune homme respirait encore au moment où on l'avait relevé baignant dans son sang et ceux qui l'avaient trouvé avaient immédiatement résolu de l'apporter dans la maison de monsieur Michaud, où il recevrait les soins nécessaires.

Lucienne ayant ouvert la porte et voyant un mouvement inaccoutumé dans le jardin, oublia pour un moment son projet de s'en aller, et s'approcha du groupe.

Elle avait à peine fait quelques pas qu'elle aperçut le brancard sur lequel se trouvait le blessé.

Elle se précipita en avant.

— Maurice!... Maurice!... s'écria-t-elle en tombant à genoux auprès du brancard!... Maurice, entends-moi!... réponds-moi!... mon Dieu!... courez donc chercher un médecin! il ne peut rester ainsi!...

Et se retournant elle aperçut son oncle et monsieur Michaud

qui s'étaient approchés et qui considéraient cette scène avec stupeur.

— Mon oncle! fit-elle.., monsieur Michaud!... songez que le moindre retard peut-être fatal et lui coûter la vie! Ne voyez-vous pas comme il est pâle! tenez !... touchez ses mains elles sont glacées!... Il va mourir!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...

Monsieur Michaud avait donné les ordres nécessaires et quelques minutes plus tard Maurice était transporté dans une chambre du rez-de-chaussée et on le plaçait dans un lit.

Lucienne avait demandé et obtenu l'autorisation de demeurer auprès de lui et se trouvait à son chevet quand son oncle entra dans sa chambre. A sa vue, la jeune fille éprouva une profonde émotion; elle comprit que Paul Mercier ne venait pas seulement pour s'enquérir de l'état du blessé, mais qu'il voulait demander une explication.

En effet, il s'approcha de sa nièce et lui demanda d'une voix affectueuse :

— Lucienne!... d'après ce qui s'est passé ce matin, il fallait que je te voie seule!... ouvre-moi ton cœur, parle-moi sincèrement comme tu ferais avec ta mère.

Lucienne allait répondre, mais il continua :

— Ne crains rien, je ne veux pas te gronder; réponds-moi sans détour... il doit y avoir là un secret que tu peux me confier!... si cela est possible... je chercherai à le deviner.. Voyons!... tu connais ce jeune homme, n'est-il pas vrai ?

— Oui, mon oncle, balbutia Lucienne.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Maurice.

— Que fait-il?

— Je ne le sais pas.

— Où l'as-tu connu?

— A la pension.

— Allait-il t'y faire des visites?

—Non!... il habitait une maison voisine dont les fenêtres donnent sur le jardin... et alors...

— Tu l'avais remarqué ?

— Oui.

— Et vous vous voyiez tous les jours.

— Oui mon oncle.

— Et... vous vous aimez ?

— Ah!... ce n'est que maintenant que je le sens, depuis que je l'ai vu ensanglanté et mourant... je sens que ma vie est attachée à la sienne !

Lucienne avait dit ces paroles en rougissant et en baissant les yeux.

Son oncle lui prit affectueusement la main et lui dit :

— Je suis bien éloigné, mon enfant, de blâmer ce sentiment je ne suis même pas disposé à combattre ton amour.

— Dites-vous vrai ? s'écria Lucienne en joignant les mains.

— C'est la vérité !

— Oh! comme il sera heureux quand il saura....

— Je n'en doute pas, reprit Mercier, mais ne crois-tu pas que son amour ne se change en indifférence ou même en répulsion quand il apprendra ce qui s'est passé cette nuit?

— Comment!... quoi ?... fit Lucienne en pâlissant.

— As-tu déjà oublié l'aveu que tu as fait à monsieur Michaud ?

— Eh bien !

— Quand ce jeune homme qui t'aime saura que le comte de Précigny a passé la nuit dans t chambre... ne crois-tu pas que...

— Mais tu ne le crois pas ?... s'écria la jeune fille.

— Ne l'as-tu pas avoué toi-même ?

— Ah ! mon Dieu !...

La jeune fille s'arrêta... le blessé venait de faire un mouvement... il tourna lentement son visage pâle vers Lucienne, qui s'était approcée.

Il a repoussa doucement, en disant d'une voix éteinte :

— Ah !... pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir ?

— Maurice !.. que dites vous ? s'écria Lucienne en voulant prendre la main du jeune homme.

Mais celui-ci repoussa cette étreinte.

— De cette manière je serais mort en croyant à l'innocence de celle que j'adorais !

— Comment !... vous avez entendu.....

— Oui,... je sais tout.... et si je ne meurs pas de ma blessure..... je guérirai..... afin de châtier le misérable qui n'a pas craint de...

Il ne put achever.

Son émotion avait été trop forte ; il sentit comme un nuage passer devant ses yeux, et il ferma les paupières pendant qu'une pâleur mortelle se répandait sur son visage.

— Sauve-le, mon oncle !... s'écria Lucienne .... Il faut qu'il vive !.. je le veux !... entends tu ?... je ne veux pas qu'il meure en me maudissant !... je suis innocente, et digne de son amour !.....

CHAPITRE XVII.

Un couple bien assorti

Pendant que la jeune Lucienne plongée dans le désespoir était assise auprès du lit de Maurice, la porte s'ouvrit et un homme entra dans la chambre.

Cet homme avait une physionomie digne, une tenue sévère et des manières imposantes.

Mercier crut que c'était un médecin.

Maurice seul aurait pu dire la vérité.

Cet homme n'était autre que Blondel.

Il avait entendu parler dans la rue de l'attentat consommé sur Maurice et du vol dont monsieur Michaud avait été la victime.

Il ne lui avait pas été difficile de deviner quels avaient été les auteurs de la tentative d'assassinat

Quand au vol, c'étaient autre chose, mais il espérait bien arriver à découvrir la vérité.

Ayant répondu gravement au salut de Paul Mercier, Blondel s'approcha du lit où se trouvait Maurice.

Lucienne qui ne reconnut pas en lui l'homme qu'elle avait vu chez madame Cormier, suivait avec intérêt chacun de ses mouvements.

— Y a-t-il longtemps qu'il est dans cet état ? demanda Blondel en continuant à jouer son rôle.

— Depuis quelques minutes, répondit Paul.

— Ne sait-on rien sur la manière dont il a été frappé ?

— Asolument rien.

— Il n'a rien dit ?

— Rien jusqu'à présent.

Blondel se mit à examiner les blessures.

Maurice avait reçu deux coups de couteau au côté droit, heureusement qu'une côte avait fait dévier la lame et aucun organe n'avait été sérieusement atteint ; la vie du jeune homme n'était pas en danger.

Blondel s'adressant alors à Lucienne lui demanda ce qui était nécessaire pour opérer un premier pansement et comme il vit que la jeune fille hésitait à s'éloigner il lui dit :

— Tranquillisez-vous, mademoiselle ; je crois pouvoir vous

assurer que ce jeune homme est hors de danger, cependant il faut que je puisse sonder et panser ses blessures.

Lucienne lui jeta un regard reconnaissant et s'éloigna.

Blondel commença alors à débarrasser Maurice de ses vêtements, mais il se montrait singulièrement agité.

Mercier ne put s'empêcher de remarquer cette agitation qui le surprit chez un homme qui devait être accoutumé à un spectacle de ce genre.

— Auriez-vous quelque crainte, monsieur le docteur? demanda-t-il.

— Non! répondit Blondel qui reconnut qu'il risquait de sortir de son rôle ; je réfléchis à la meilleure manière de poser le pansement.

Lucienne était revenue apportant de la charpie, de l'eau fraîche et de la toile.

Blondel lava les plaies, les épongea soigneusement, les pansa avec une dextérité inouie et quand il eut fini Lucienne lui demanda avec anxiété :

— Eh bien ?

— Eh bien, répondit Blondel, dans quarante-huit heures votre blessé sera en état de se lever. Etes-vous contente ?...

— Ah ! monsieur le docteur !

Lucienne ne put pas en dire davantage, mais son sourire et les larmes de joie qui jaillirent de ses yeux étaient bien plus éloquents que tout ce qu'elle aurait pu dire.

Blondel répondit à son sourire, puis se tournant vers Mercier, sa physionomie reprit son expression de gravité et il demanda :

— Pardonnez mon indiscrétion, monsieur ; il m'a semblé entendre parler d'un vol qui a été commis cette nuit dans cette maison.

— En effet..... il s'agit même d'une somme assez considérable..... deux cent mille francs !

— Est-on sur les traces des voleurs ?

— Non.

— Soupçonne-t-on quelqu'un de la maison ?

— Personne.

— On a peut-être tort ?

— Comment ?

— J'ai été pendant longtemps médecin à Bicêtre et en cette qualité j'ai pu observer les habitudes des malfaiteurs, je pourrais, par conséquent, vous être de quelque utilité dans vos recherches.

— Comment ! vous voudriez ?...

— Dites-moi, par exemple, le nom de celui de vos employés qui pourrait le premier être soupçonné.

— Je ne sais que vous dire, monsieur, ils sont tous honnêtes et n'ont jamais donné lieu à aucune plainte.

— Je vous demanderai autre chose.

— Laquelle ?

— Quel est celui de vos employés qui est entré le dernier dans vos bureaux hier soir.

— C'est un jeune homme d'environ vingt-deux ans.

— Comment se nomme-t-il ?

— Lorrain.

— Parfaitement ;... voulez-vous me permettre de lui adresser quelques questions ?

— Oh ! très volontiers !

— A la condition que cet interrogatoire aura lieu sans témoins.

— Je vais faire demander ce jeune homme.

Mercier s'éloigna, revint presque tout de suite et conduisit Blondel dans une petite chambre separée ou Lapostole attendait.

Ce dernier put à peine réprimer une exclamation de surprise en reconnaissant Blondel.

— Toi !.... fit-il..... qu'est-ce que cela veut dire ?

Blondel s'était vivement approché de lui et lui saisissant la main il lui demanda brièvement et à demi voix:

— C'est toi qui a volé les deux cents mille francs?

— Ah! oui!... parlons-en! répondit Lapostole avec un dépit amusant. J'ai tout simplement tiré les marrons du feu et il s'est trouvé un brigand qui s'est chargé de les croquer!... et tout cela parce que j'ai voulu prendre trop de précautions! J'ai voulu attendre et j'ai eu tort!... j'avais confectionné toutes les clefs nécessaires et j'avais ouvert la caisse sans la moindre peine; les deux cents mille francs en billets de banque étaient ficelés en un paquet lorsque j'entendis marcher dans le jardin, je sortis pour voir ce que c'était et pendant ce temps un gredin s'introduisit dans le bureau et mit la main sur le magot!. Mille millions de tonnerres! c'est ce qui s'appelle jouer de malheur!...

Blondel avait écouté Lapostole en observant attentivement sa physionomie... Il ne lui fut pas difficile de reconnaître qu'il disait la vérité et il vit qu'il fallait diriger ses recherches d'un autre côté.

Il adressa encore quelques questions à Lapostole et apprit ainsi la scène qui s'était passée le matin et dont le héros avait été le comte de Précigny dont la présence avait été trahie par le portefeuille que monsieur Michaud avait trouvé.

A ce récit une pensée traversa comme un éclair l'esprit de Blondel.

Le mystère qui enveloppait cette aventure semblait vouloir commencer à s'éclairer.

— Voyons! fit-il, et toi, quelle est ton idée sur toute cette affaire?

— Mon idée? répondit Lapostole; la chose me paraît toute simple, le comte de Précigny, distrait comme tous les amoureux, a laissé la porte ouverte.... et le gueux de voleur a pu ainsi pénétrer dans le jardin, se glisser ans le bureau et me

voler cet argent !.... que j'avais gagné à la sueur de mon front ! ajouta-t-il avec un désespoir du plus haut comique.

Blondel ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, dit-il..... la chose s'est probablement passée ainsi, tu as raison

— Alors je puis m'éclipser ?

— Oui et prends ceci pour te consoler.

Et en disant ces mots Blondel mit un louis dans la main de Lapostole qui sortit.

— Quant à vous, monsieur le comte, murmura Blondel quand il fut seul, le moment approche où nous règlerons notre compte.

. . . . . .

Le même jour, à la nuit tombante un homme vêtu d'une blouse frappait à la porte de Lebuteux.

Des aboiements furieux lui répondirent.

Cet homme connaissait probablement les habitudes des personnes qui habitaient cette masure car un mot qu'il prononça suffit pour lui faire ouvrir la porte.

Il entra et ôta son bonnet qu'il posa sur la table puis se retournant vers Lebuteux et sa compagne qui le considéraient d'un air surpris, il leur dit :

— Eh bien !.... il paraît qu'on ne reconnaît plus l'ami Blondel ?

Puis il ajouta en voyant la contenance des deux personnages :

— Il paraît qu'il y a de la dispute dans le ménage et que vous étiez en train de vous expliquer le couteau à la main quand je suis entré.

En effet, Lebuteux et Céleste étaient l'un en face de l'autre, le visage décomposé par la colère, lui tenant à la main un couteau à longue lame, elle serrant convulsivement le goulot d'une bouteille dont elle paraissait vouloir se faire une massue.

Tous deux se regardaient d'un air de rage concentrée.

— A bas les armes !..... fit Blondel avec autorité et en pré-

nant le couteau que Lebuteux tenait à la main; nous avons à parler d'affaires !

Lebuteux voulut faire un mouvement comme pour se débarrasser de Blondel, mais un coup d'œil de ce dernier suffit pour le calmer, il se contenta de murmurer d'une voix sourde :

— Tu as de la chance d'être un ami !

— En effet !..... répondit ironiquement Blondel ; je suis un ami qui pourrait t'écraser comme un ver !.... mais il n'est pas question de cela... assieds-toi et causons !

Et en parlant Blondel s'était assis et avait posé les deux coudes sur la table.

— Je ne veux pas vous demander de vous embrasser, continua-t-il, vous en profiteriez pour vous mordre ; je préfère vous prier d'apporter une bouteille de votre meilleur vin et de me faire l'honneur de m'écouter en la vidant.

— Voilà ce qui s'appelle parler ! s'écria Céleste dont la figure grimaça un sourire en entendant ce que disait Blondel ; on ne boit pas souvent du vin ici !

— Ah !.... il paraît que c'est Lebuteux qui a la clef de la cave ?

Pour toute réponse, celui-ci se leva et descendit à la cave chercher la bouteille demandée.

— Eh bien, demanda Blondel à Céleste quand ils furent seuls, il paraît que je suis arrivé à temps pour t'épargner un mauvais quart-d'heure ?

La mégère grinça des dents.

— Je ne sais pas, répondit-elle, lequel des deux doit te remercier, je ne crains pas Lebuteux et j'allais lui fendre la tête avec cette bouteille quand tu es entré.

A ce moment Lebuteux revenait de la cave et bien que Céleste dit qu'elle ne le craignait pas, elle garda néanmoins le silence.

L'ancien bourreau plaça la bouteille sur la table avec trois verres qu'il remplit.

Ils trinquèrent, mais Blondel mouilla à peine ses lèvres.

— Voyons, mes agneaux, commença-t-il, est-ce que l'offre d'un billet de mille vous serait désagréable ?

— Comment !.... mille francs, dis-tu ? repartit Lebuteux dont le regard s'alluma d'un éclair de convoitise.

— Pour moi, fit Céleste, je préfère un verre de vin ou d'eau de vie !

— Vraiment ! s'écria Blondel.

— Oui.. .. le vin on le boit, tandis que l'argent, cela disparait avant qu'on puisse en voir la couleur !

— C'est possible ! fit Lebuteux ; et, ma foi, tant pis pour toi, mais si je meurs sans faire de testament je te préviens que tu resteras sans un sou..... Et il ne faut pas te creuser la tête !.... mon argent est caché dans un endroit où tu ne pourras jamais le découvrir !

La vieille femme lui jeta un regard haineux.

— Oh !... fit-elle avec une rage contenue ; si jamais ton argent me tombait dans les mains !... mais patience !..

— Eh bien ! fit Blondel, est-ce que vous allez recommencer ?... assez causé !. . et écoutez-moi. .

Et remplissant les verres de Lebuteux et de Céleste, il continua :

— Je vous ai déjà parlé de l'Ecossais.

— Oui, répondit Lebuteux, et je sais que tu ne lui portes pas une affection bien tendre !

— Eh bien, cela te va-t-il de m'en débarrasser ?

— Que dois-je faire pour cela ?

— Je te laisse le choix des moyens, tu te connais en opérations de ce genre, seulement comme ces « opérations » sont généralement chères, je crois que mille francs....

— Tope !... j'accepte pour mille francs !... Mais tu sais, chacun a ses habitudes, et moi j'ai celle de me faire payer comptant.

— Naturellement !

— Et d'avance.

— Je veux bien !

Blondel sortit un billet de mille francs de la poche de son

gilet et le tendit à Lebuteux qui le prit, l'examina soigneusement et l'ayant reconnu bon le mit dans sa poche en demandant :

— Quand est-ce que l'Ecossais doit venir ?

— On lui a donné rendez-vous ici et il arrivera dans deux heures.

— Eh bien, dans deux heures et demie son compte sera réglé.

Blondel se leva.

— La soirée s'avance, dit-il, et les rues de ce quartier ne sont pas sûres... Je rentre chez moi !

— Tu as donc fini tes affaires pour aujourd'hui ?

— A peu près.

— Ah !... tu as encore quelque chose à faire ?

— Oui !... j'ai encore de l'argent à encaisser.

— A quelle caisse ?

— Parbleu ! fit Blondel en riant, à une caisse que je commence à croire inépuisable, car plus on y prend de l'argent, plus il y en a !

— Alors, bonne chance !

— Et toi, du courage pour en finir avec Mac-Bell !

Et prenant son bonnet il sortit de la hutte.

La nuit était noire ; le ciel nuageux ne montrait pas une étoile. Blondel eut quelque peine à s'orienter.

Il y parvint cependant et se mit en route en se dirigeant du côté de Vincennes ; il y avait cinq minutes environ qu'il marchait lorsqu'il arriva près d'une espèce de fontaine ; là il fit un quart de conversion à droite et continua sa marche en comptant ses pas et en prenant garde de ne pas dévier de la ligne droite.

Quand il eut compté cent cinquante cinq pas, il s'arrêta, se baissa et se mit à tâter le sol.

Après avoir ainsi tâtonné pendant un temps assez long, ses doigts rencontrèrent un corps dur, il le dégagea de la terre et put enfin le faire mouvoir : c'était un anneau de fer scellé à

une espèce de dalle; il saisit cet anneau avec ses deux mains et faisant un effort il souleva la pierre qui laissa voir une ouverture de deux pieds carrés environ.

Ayant posé la pierre à côté de l'ouverture, Blondel descendit dans le trou, et reparut au bout de deux minutes, tenant d'une main deux billets de banque, de l'autre deux petits sacs d'écus.

Etant ressorti, il remit la pierre à sa place et la recouvrit de terre pour dissimuler l'anneau.

— Cela fait cinquante-six mille francs, en comptant ces quatre mille, murmura-t-il; j'avais raison de dire à Lebuteux que cette caisse est inépuisable!

Puis ayant mis les deux billets dans sa poche, il prit un des sacs d'argent à chaque main et se mit en marche en passant cette fois à travers champs en laissant à gauche la route qu'il avait suivie pour venir.

Ce fut une bonne inspiration, car si Blondel fut revenu par cette route il se serait inévitablement rencontré avec un homme qui suivait ce même chemin.

Cet homme fit absolument la même chose que Blondel: arrivé à la fontaine, il se tourna brusquement à droite et marcha devant lui en comptant ses pas.

Quand il fut arrivé à l'endroit où nous avons vu Blondel ouvrir la cachette, cet homme se baissa, chercha un moment, il finit par trouver l'anneau, souleva la pierre, et, comme Blondel, il se laissa glisser dans l'ouverture en murmurant:

— Encore un billet de mille avec les autres!..... encore de l'argent dont ma femme ne verra jamais la couleur!. ..j'aimerais mieux laisser pourrir cela dans ce trou que de lui en faire part!

Le lecteur a sans doute deviné que cet homme n'était autre que Lebuteux.

Il se disposait à ressortir de ce trou quand une idée lui vint:

— Il y a quelque temps déjà que je ne suis venu, se dit-il, je

peux bien me donner la satisfaction de contempler un moment mon trésor !

Et ayant allumé une petite lanterne sourde qu'il avait apportée, il éclaira l'intérieur de cette excavation.

Ayant jeté un regard autour de lui il poussa un rugissement de rage et un tremblement convulsif agita tous ses membres.

— Volé !... fit-il d'une voix étranglée en se laissant tomber à genoux. On m'a volé !... on a découvert ma cachette, et on m'a volé la moitié de mon argent ! Ah ! les misérables !

— Mais qui !.... qui !..,. reprit-il au bout d'un moment de silence !. .. je le saurai !.... et quand je tiendrai dans mes mains celui qui ..

Il s'interrompit tout à coup ; une idée avait traversé son esprit

— Si c'était elle !... elle ! balbutia-t-il ; cela ne peut être personne autre que cette brute qui me déteste !... elle m'aura suivi et c'est elle qui m'a volé !... Eh bien, nous allons rire !...

Lebuteux venait de prendre une résolution terrible.

Après avoir refermé l'ouverture et avoir recouvert la dalle avec de la terre, il se mit en route dans la direction de sa hutte en murmurant d'un air de rage sombre des paroles incohérentes.

Quand il entra dans la cabane, Céleste était accroupie devant le foyer, en train de préparer dans un pot de terre un ragoût quelconque pour le repas du soir.

Lebuteux ayant posé sa lanterne dans un coin, retourna fermer la porte à double tour, assujettit les volets au moyen de leurs crochets et commença par éloigner tous les objets qut auraient pu servir de moyen de défense.

Puis il s'approcha du feu et d'un violent coup de pied envoya le pot et son contenu rouler dans les cendres ; il saisit ensuite Céleste par un bras, la força de se lever et la regardant en face il lui dit d'un air farouche :

— Tu vas avouer que c'est toi qui m'as volé cinquante mille francs !

Cette question et surtout le ton dont elle était faite eussent effrayé tout autre femme que Céleste, mais celle ci éprouva un sentiment tout différent de la peur.

— Cinquante mille francs ! s'écria-t-elle d'un air qui déroula complètement Lebuteux !... tiens ! tiens !... ainsi tu avais cinquante mille francs et je n'en savais rien ?... Et tu me laissais crever de misère dans cette écurie ?... tu me nourrrissais comme un chien et j'étais toujours vêtue comme une mendiante !... Ah !... tu avais cinquante mille francs et tu m'accuses de les avoir volés !... Et bien nous allons voir... canaille !

Et l'écume aux lèvres, les yeux hors de leurs orbites, les cheveux ébouriffés, elle saisit une marmite de fer et la lança à la tête de Lebuteux avec une violence telle que ce dernier n'eut que le temps d'éviter le coup et la marmite alla se briser contre le mur.

Cependant Lebuteux ne fit pas mine de vouloir se venger, il tenait son couteau à la main, mais la rage de Céleste était trop sincère et lui démontrait que sa femme était innocente du vol dont il l'accusait.

Il voulait cependant se jeter sur elle pour l'empêcher de continuer son agression quand il entendit heurter trois fois à la porte.

Cela suffit pour mettre un terme aux hostilités et tous les deux prêtèrent l'oreille.

CHAPITRE XVIII.

La sœur d'Eugène Salviat.

Les trois coups se firent de nouveau entendre.

Lebuteux jeta un regard interrogateur sur sa femme.

— Ouvre!.., fit celle-ci.

C'est l'Ecossais, dit Lebuteux, nous avons reçu mille francs pour le faire disparaître et nous en recevrons encore autant quand l'affaire sera faite.

— Comme je ne profiterai pas de cet argent, répondit Céleste, je ne me mêle rien.

— Nous partagerons si tu veux, reprit l'ancien bourreau.

— Parle-tu franchement?

— Sur ma parole d'honneur!

— Et bien soit; je t'aiderai. Mais je t'avertis que nous recauserons des cinquante mille francs!

Tout cela avait été dit rapidement et à voix basse.

Lebuteux ouvrit la porte et Mac-Bell entra.

Ayant donné un coup-d'œil autour de lui, il fit un geste de désappointement en voyant que Lebuteux était seul avec sa femme.

— Vous êtes seuls? demanda-t-il en redressant son énorme taille.

— Croyais-tu trouver ici quelqu'un d'autre?

— Mais oui, on m'avait donné un rendez-vous.

— Eh bien, assieds-toi... celui que tu attends ne tardera sans doute pas à venir.

Sur cette invitation l'Ecossais alla s'asseoir dans le coin le plus sombre de la hutte.

— Bon! pensa Lebuteux, il choisit une bonne place.

Il fit ensuite un signe à Céleste qui prit une bouteille et un verre et s'approcha de Mac-Bell en disant :

— Peut-on vous offrir un verre de vin ?

— Avec plaisir, vous parlez comme une vraie maman, répondit l'Ecossais en tendant cordialement la main à la vieille femme.

Céleste remplit le verre et le tendit à Mac-Bell, puis lançant à Lebuteux un regard d'intelligence, elle lui demanda :

— Et toi, ne veux-tu pas trinquer avec lui?

- Je ne refuse jamais un verre de vin, répondit Lebuteux, en se dirigeant vers l'Ecossais comme pour aller chercher un verre, mais en réalité pour se trouver derrière lui.

Son plan était dangereux, Mac-Bell était d'une force herculéenne, un faux mouvement et Lebuteux était perdu.

Ce dernier tenait le manche de son couteau dans sa main fermée, la lame était cachée dans la manche de sa jaquette.

Le moment lui parut favorable ; Céleste avait pris la bouteille par le goulot et se préparait à aider à Lebuteux en assénant un coup sur la tête de Mac-Bell.

Lebuteux levait la main pour frapper l'Ecossais qui se leva soudain et fit un saut de côté, puis regardant les deux complices d'un air de pitié il leur dit en levant les épaules :

— Nigauds que vous êtes !

Puis, voyant que tous les deux le considéraient avec stupeur, il s'approcha de Lebuteux, et répéta en lui frappant sur l'épaule :

— Oui, nigauds que vous êtes, toi surtout, attendu que si cela peux te faire plaisir, je puis te dire quel est celui qui t'a volé tes cinquante mille francs !

Lebuteux fit un pas en arrière.

— Tu le connais ?... s'écria-t-il.

— Oui, je le connais, mais avant de te dire son nom, je veux savoir ce que tu lui feras !

— Oh!... quel qu'il soit!... il mourra de ma main !

— Tu le jures ?

— Son nom !

— Et bien c'est l'homme pour le compte de qui tu devais m'assassiner !

— Blondel ? hurla Lebuteux.

— Blondel, répéta l'Ecossais.

— En es-tu bien certain ?

— Je l'ai aperçu ce soir au moment où il visitait l'endroit où tu as caché ton argent, il y était quelques minutes avant toi.

Lebuteux ne répliqua rien ; il allait et venait dans la cabane, les dents serrées, la respiration sifflante, le visage altéré et les poingts convulsivement fermés.

Oh!... lui!... Blondel!... faisait-il d'une voix sourde ; il se figure sans doute que je le crains.... parce qu'il peut me faire retourner là-bas !... mais il ne faut pas qu'il me prenne pour un imbécile !.., je veux...

Il se tourna brusquement vers l'Ecossais.

— Ecoute! fit-il d'un air énergique, tu es venu ici dans un but quelconque ?

— Je le suppose, répondit Mac-Bell.

— Tu hais Blondel, n'est-ce pas ?

— Je le déteste !

— Et tu voudrais t'en débarrasser ?

— Je veux doublement le faire souffrir !

— Explique-toi.

— Ce n'est pas assez que de lui ôter de la vie, il faut auparavant le frapper dans la personne de ceux qui lui sont chers.

— C'est cela!... le faire souffrir moralement, fit Lebuteux.

— Oui!.. eh bien, je connais le moyen d'y arriver.

— Connais-tu des personnes pour lesquelles il ait une affection profonde ?

— Je sais qu'il s'intéresse vivement à un jeune homme que je suis chargé de faire disparaître. J'ai déjà essayé deux fois sans pouvoir y parvenir.

— Mais Blondel ! où le trouver ?

— Blondel va presque tous les jours au « Cruchon », on peut être sûr de l'y rencontrer et lui donner rendez-vous ici.

— C'est vrai.

— Du reste il faudra que nous prenions nos arrangements, je dois avant tout voir Crampon, je pense de rencontrer ce soir encore.

C'est entendu, fit Lebuteux, nous nous retrouverons au Cruchon.

— Alors au revoir !

— Au revoir !

Lebuteux ouvrit la porte et l'Ecossais disparut dans les ténèbres.

Deux jours après nous trouvons Maxime de Brescé en train de déjeûner avec Eugène Salviat qui, comme le lecteur le sait, était l'hôte journalier du vicomte sous le nom du marquis de Santa-Croce.

Les deux amis venaient de prendre le café et humaient à petites gorgées un verre de liqueur.

— Soyez assez aimable, mon cher Maxime, disait le soi-disant marquis mexicain, pour me dire combien de temps dure ordinairement la fidélité en amour !

— Quelle singulière question ! répondit le vicomte en riant.

— Mais enfin... répondez-moi.

— Eh bien !... je me souviens être resté pendant six mois dans les chaînes d'une belle !

— Diable !

— Mais c'était une exception, le plus souvent au bout de trois à quatre mois...

— Et depuis combien de temps êtes-vous l'adorateur de la belle Marcelle ?

— Pourqui me faites-vous cette question?

— Tout simplement parce que je connais quelqu'un qui serait disposé à prendre votre place, dans le cas où vous viendriez à la quitter.

— Vous, peut-être?

— Moi-même!

— En êtes-vous amoureux?

— Oh!... ce n'est qu'un caprice un peu vif, pas autre chose!

— Eh bien, mon ami, si je suis le seul obstacle à l'accomplissement de vos désirs, faites comme s'il n'y en avait pas.

Le marquis voulait remercier le vicomte lorsqu'un domestique entra et annonça :

« Mademoiselle Marcelle! »

Voilà ce qu'on peut appeler un « à propos, » un « effet de théâtre, » s'écria Maurice. L'occasion se présente pour vous de déployer vos talents!

Marcelle entra.

Elle tendit à Maxime le bout de sa main finement gantée et dit au Mexicain en lui faisant un léger salut :

— Bonjour, marquis.

— Bonjour, ma chère belle, répondit Sante-Croce.

— Tiens! vous vous connaissez? demanda Maxime.

— J'ai eu l'honneur de faire hier une visite à mademoiselle, répondit le marquis.

Puis il ajouta en se levant :

— Les importuns sont toujours de trop quand deux amoureux sont ensemble, permettez-moi de vous quitter!

— Pas le moins du monde! fit le vicomte.

— Je vous le permet, repartit Marcelle.

Le marquis se mit à rire et sortit.

Quand Marcelle se trouva seule avec Maxime elle lui dit d'un air sardonique :

— Savez-vous, cher vicomte, que, costume et mise en scène à part, je ressemble passablement à une Ariane délaissée?

— Délaissée ?... Et par qui... grands dieux !

— Par qui ?.. mais par un Thésée qui porte le titre de vicomte de Brescé !

— Comment !... parce que je ne vous ai pas vue de deux jours, vous pouvez supposer...

— Que vous voulez me planter là... c'est ce que je veux dire !

— Et vous êtes accourue pour me faire une scène, pour me traiter de monstre .., pour me rappeler tout ce que vous m'avez sacrifié et pour me menacer...

— Pas du tout, fit Marcelle en riant, je veux au contraire vous dire que si vous voulez rompre avec moi vous êtes parfaitement libre, parce que je trouve qu'en amour la « contrainte » est tout ce qu'il y a de plus ridicule.

— Vous avez parfaitement raison ! s'écria Maxime ravi de la tournure que prenait la chose.

— Mais cependant il faut que je vous dise que j'ai certaines intentions à votre égard !

— Ah ! vraiment ?

— Oui... et je vous les ferai connaître si...

— Si ?

— Venez demain.... j'ai invité quelques amies à prendre le thé et pendant qu'elles seront au salon je vous montrerai...

— Quoi donc ?

— Quelque chose de très-remarquable.

— Mais dites-moi au moins...

— Eh bien, c'est un testament qui sans doute vous intéressera !

— Moi ?

— Ce document a été soustrait dans les archives de votre famille à ce que l'on dit, je l'ai lu et j'y ai trouvé les noms de Maxime de Brescé et du comte de Burty.

— Le comte de Burty ?... fit Maxime en pâlissant.

Puis il ajouta en faisant violence pour paraître calme :

— Vous avez donc lu ce testament ?

— En partie.

— Pourquoi pas tout entier ?

— Parce qu'il est à moitié brûlé.

— Comment brûlé ?

— Mais qu'avez-vous donc, mon ami, vous paraissez agité ?

— Moi?... rien, rien, répondit précipitamment Maxime ; et vous dites que ce testament ?...

— Est à votre disposition.

— Vous voulez me le remettre ?

— Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

— Alors à demain !

— A demain !

Maxime regarda Marcelle.

Celle-ci souriait d'un air de moquerie et de triomphe qui porta à son comble l'angoisse du marquis.

A ce moment on entendit le roulement d'une voiture qui entrait dans la cour.

— Voici une visite, je m'en vais, fit la jeune femme.

Elle s'avança devant une glace refit le nœud de son chapeau et dit à Maxime :

— C'est convenu, mon cher, je vous attends demain, car je suis persuadée que vous voudrez voir ce document de famille; l'amour s'en va, mais la curiosité est immortelle. Quand vous aurez pris connaissance de cette pièce je vous ferai part des projets que j'ai formés à votre égard... Adieu !... je cède la place au comte de Précigny que je vois descendre de voiture et dont la galanterie surannée m'est insupportable !... adieu, mon cher Maxime !... à demain !

Et elle sortit en faisant crier la soie de ses vêtements.

Le vicomte resta un moment comme anéanti, ce qu'il venait d'entendre le plongeait dans une angoisse mortelle. En rapprochant les paroles prononcées par le marquis de Santa-Croce peu de jours auparavant de ce qu'il venait d'apprendre il se demandait avec terreur s'il n'était pas victime d'une conspiration

ourdie contre lui, parce qu'il lui semblait impossible qu'une coïncidence semblable fût l'objet du hasard.

L'entrée du comte de Précigny vint faire diversion à ses idées.

— Mon cher, dit Précigny en entrant, je viens prendre congé de vous !

— Vous partez ?

— Demain.

— Et vous allez ?

— En Espagne. . j'ai besoin d'un changement de climat et d'habitudes !... je me sens fatigué !

La porte s'ouvrit de nouveau et un laquais vint annoncer au vicomte qu'un jeune homme désirait lui parler.

— Son nom ? demanda Maxime.

— Voici sa carte, répondit le domestique.

— Maurice Dubreuil, lut Maxime : ce nom m'est complètement inconnu.

Et il allait donner l'ordre de renvoyer ce visiteur importun, mais Précigny l'en empêcha en disant :

— Je le connais et je voudrais bien savoir... dites qu'on le fasse entrer.

Un instant après, Maurice paraissait sur le seuil du salon; le jeune homme était visiblement fatigué et abattu.

Malgré son audace Précigny ne put s'empêcher de tressaillir en le voyant : il savait que cette pâleur était son ouvrage, cependant cette émotion ne dura qu'une seconde et le comte eut bientôt repris son sang-froid.

— Monsieur le vicomte, commença Maurice en s'adressant à Maxime, ce n'est pas à vous que je désire parler, c'est au comte de Précigny ; je vous demande pardon de vous avoir dérangé, je n'aurais pas pris cette liberté, si je n'avais appris que le comte se prépare à partir demain pour un long voyage.

— Soyez le bienvenu, monsieur, répondit Maxime en s'incli-

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

Monsieur, j'exige une reparation!

nant avec courtoisie, du moment que vous connaissez mon ami le comte de Précigny !

— L'affaire dont il s'agit est donc bien pressante ? demanda le comte avec hauteur.

— Jugez-en vous-même, monsieur le comte, répliqua Maurice, je veux simplement vous dire que j'aime mademoiselle Lucienne, que j'en suis aimé, et que je veux en faire ma femme.

— Mais... à quoi bon cette confidence ?

— Vous me comprendrez quand je vous aurait dit que mademoiselle Lucienne a été compromise par vous et que j'exige...

— Quoi donc?

— Je veux une réparation, monsieur !

— Un duel, voulez-vous dire ?

— Un duel, oui monsieur !... un duel à mort, qui vous rendra doublement coupable si je succombe et qui servira de punition à votre crime si je vous tue!

Précigny fit un mouvement militaire.

— Voilà une proposition à laquelle je ne m'attendais guère, dit-il.

— Est-ce que vous refuseriez? demanda Maurice.

— Non!... mais vous trouverez sans doute naturel que je désire connaître votre nom, votre famille, votre position, car enfin si je dois succomber, c'est bien le moins que je sache comment se nomme celui qui veut me faire mourir !

Une vive rougeur se répandit sur le visage du jeune homme, qui répondit :

— Monsieur le comte, je ne reconnais à personne le droit de vouloir pénétrer dans mes affaires privées ; j'exige une réparation qui m'est due, à laquelle j'ai droit et que vous ne pouvez pas me refuser. Permettez-moi cependant de vous dire que je connais un moyen de donner du courage au plus poltron

et que je suis décidé à employer ce moyen, si vous m'y forcez !

— Epargnez-vous cette peine, jeune homme ! reprit le comte d'un air dédaigneux ; un soufflet épuiserait ce qui vous reste de forces et ne me donnerait pas l'envie de châtier votre insolence. Choisissez vos témoins, monsieur, et priez-les de venir auprès du vicomte de Brescé prendre les dispositions de cette rencontre à laquelle vous paraissez tenir ; quant à moi, je vous promets de retarder mon voyage à cause de vous?

— Est-ce tout ce que vous exigez de moi?

— Tout.

— Alors !

Maurice s'était tourné vers Maxime et il lui dit :

— Monsieur, mes témoins auront l'honneur de se présenter chez vous.

— Je les attendrai, monsieur, répliqua le vicomte en accompagnant poliment jusqu'à la porte.

— Ah ! c'est ma mauvaise étoile qui met cet homme sur mon chemin, pensait Précigny pendant ce temps ; il a échappé deux fois à Mac-Bell, voyons s'il m'échappera quand je le tiendrai à la pointe de mon épée !

Une fois dans la rue, Maurice s'avança vers la voiture qui l'avait amené, mais quel ne fut pas l'étonnement du jeune homme en voyant qu'une place était occupée par l'homme mystérieux qu'il rencontrait à chaque instant sur son chemin et qu'il avait vu deux jours auparavant au chevet de son lit, en qualité de médecin, Blondel enfin.

— Vous ici ? s'écria Maurice en faisant un pas en arrière.

— Montez lui dit Blondel, nous causerons en route.

— Mais...

— Ne vous ai-je pas dit d'avoir confiance en moi et qu'avant peu vous apprendriez beaucoup de choses ?

— On ne peut pas vous résister, fit Maurice en montant en

voiture et en prenant place à côté de Blondel; il faut toujours finir par faire ce que vous voulez.

La voiture se mit en marche.

— Vous m'avez déjà vu dans différentes circonstances et sous différents costumes, n'est-ce pas? commença Blondel.

— En effet, répondit Maurice.

— Mais vous ne m'avez pas encore vu servir de second dans un duel?

— Non.

— Eh bien, demain vous me verrez... avez-vous déjà choisi vos témoins?

— Comment!... vous savez?... s'écria Maurice en le regardant avec surprise.

— Je sais que vous devez vous battre demain avec le comte de Précigny.

— Mais!.. qui a donc pu vous dire ?...

— Que vous importe ?

— Cependant je voudrais savoir qui a pu vous dire si exactement ce qui se passe.

— Oh! je vous certifie que vous ne pouvez accuser personne!

— Je serais cependant curieux...

— Mais c'est tout simple!... Voyons: mademoiselle Lucienne est compromise par une visite nocturne du comte de Précigny; vous aimez cette jeune fille et vous croyez à son innocence, malgré toutes les apparences. En présence de tels faits, quelle a dû être votre première pensée? Celle d'un duel avec le comte, c'est tout naturel, et vous conviendrez qu'il ne faut pas être un bien grand sorcier pour deviner cela! N'est-ce pas votre avis?

— Cela semble assez naturel, en effet; mais ensuite?

— C'est encore plus simple : vous sortez aujourd'hui pour la première fois, je devais naturellement le savoir, puisque je suis votre médecin; et je devais, naturellement encore, suppo-

ser que votre première visite serait pour le comte de Précigny, vous ne l'avez pas trouvé chez lui, mais comme il est l'ami intime du vicomte de Brescé, vous avez pensé que vous le trouveriez chez ce dernier, d'autant plus qu'il doit partir demain pour l'Espagne, n'ai-je pas raison?

— Je l'avoue.

— Et vous avez provoqué vous-même le comte au lieu de lui envoyer vos témoins?

— On m'a dit qu'il allait partir, je n'avais, par conséquent, pas de temps à perdre.

— Et maintenant, quels sont vos témoins?

— Je n'en sais encore rien.

— Vous pouvez d'abord compter sur moi, si vous m'acceptez; et je pourrai être de quelque utilité, en ma qualité de médecin.

— Je vous dois déjà tant, dit Maurice, que je ne sais si je puis accepter... Et le second témoin ?

— Pourquoi ne demanderiez-vous pas à monsieur Mercier de vous en servir?

— L'oncle de Lucienne ?

— Ne vous battez-vous pas pour l'honneur de sa nièce?

— C'est vrai!

— Il ne peut par conséquent pas vous refuser.

— Mais je ne sais si j'oserai!

— Osez!... osez! mon ami! Dès que vous lui aurez parlé je me rendrai avec lui chez le vicomte de Brescé et j'espère pouvoir arranger les choses de manière à pouvoir vous contenter. Au revoir, avant peu, mon cher Maurice, et pensez que vous allez vous battre pour Lucienne.

Et ayant appelé le cocher, il fit arrêter la voiture et en descendit. Puis Maurice ayant dit qu'il désirait se rendre rue Saint-Antoine, la voiture se mit en route dans cette direction.

CHAPITRE XIX

La rue de la Femme-sans-Tête

Quand le lecteur voit les héros du bagne circuler librement dans les rues de Paris, abandonnés à tous leurs mauvais instincts, se rassembler par bandes et accomplir impunément les crimes les plus épouvantables, il est sans doute étonné de la facilité avec laquelle ces rebuts de la société peuvent rester cachés et échapper à la répression qu'ils méritent.

Il faut savoir que leur liberté n'est que factice, et, pendant que ces hommes se croient complètement débarrassés de toute surveillance ils ignorent que pas une de leurs actions, aucun de leurs pas n'échappe à l'œil vigilant de la police et que au moment où ils s'y attendent le moins la justice peut mettre la main sur eux.

Dans un des quartiers les plus tranquilles de Paris, dans la rue de la « Femme-sans-tête » et au troisième étage d'une maison de modeste apparence, vivait un petit vieillard, universellement connu des voisins sous le nom de « papa Fichet. »

Cet homme pouvait avoir une soixantaine d'années, sa stature était moyenne, ses membres secs avaient des mouvements d'une vivacité singulière, ses yeux étaient d'une mobilité remarquable et son regard était perçant ; il se distinguait surtout par le soin tout particulier qu'il apportait à sa toilette et était toujours rasé et cravaté de frais.

Le papa Fichet sortait régulièrement de chez lui à dix heures du matin, revenait à midi pour déjeûner, prenait ensuite son café dans un établissement de la même rue, sortait, revenait à

sept heures pour le dîner, retournait faire un tour et rentrait ponctuellement à dix heures pour se coucher ; le lendemain il recommençait et la même existence se répétait invariablement tous les jours.

A première vue cette vie paraissait devoir être simple et patriarcale, mais quelques uns des voisins soupçonnaient que cette existence si monotone cachait un mystère.

Quel était le but de cette extrême régularité ? Où allait cet homme tous les matins à dix heures ? Pourquoi ne recevait-il jamais de visites? A quoi devait servir le petit guichet grillé qu'il avait fait pratiquer à sa porte?

Ces questions avaient été souvent faites par les voisins qui n'avaient jamais pu obtenir de réponse satisfaisante.

On s'était aussi demandé de quoi vivait le papa Fichet, s'il avait une famille et autres choses de ce genre.

Sa gaieté naturelle et intarrissable avait même été le thème des conversations et plusieurs personnes du voisinage avaient trouvé une signification secrète aux airs que le bonhomme fredonnait parfois en montant l'escalier.

On avait voulu questionner sa vieille servante, mais cette femme etait discrète et silencieuse comme un bloc de pierre.

Au moment où nous pénétrons chez le papa Fichet nous le trouvons dans un petit cabinet dont l'entrée est sévèrement interdite à la vieille servante.

Les murs de ce cabinet sont garnis d'étagères sur lesquelles se trouvent des cartons étiquetés dont les uns sont ouverts et les autres fermés.

Les étiquettes de ces cartons portent de singulières suscriptions :

Sur l'une on lit : « Chaîne de Toulon. »

Sur l'autre : « Bagne de Brest. »

Un troisième porte : « Bagne de Rochefort. »

Un quatrième : « Conciergerie » ; et ainsi de suite :

On dirait une espèce de collection.

Le papa Fichet était assis et paraît faire d'actives recherches dans un registre dont la première feuille porte pour titre :

« Départ pour Toulon, liste de la dernière chaîne. »

Le vieillard cherche un nom dans cette liste; soudain son doigt s'arrête et son œil devient pensif :

— Oui, murmure-t-il ensuite, Baudrillart, c'est cela ; un renard!... un serpent qui nous a échappé vingt fois; il pourra me renseigner... il doit connaître l'homme que je cherche... il faut que je lui parle....

Puis le papa Fichet se mit à réfléchir afin de pouvoir juger approximativement à quel endroit pouvait se trouver le transport des condamnés qui étaient en route pour Toulon.

— Ils doivent avoir fait une trentaine de lieues, pensait-il: c'est beaucoup, mais il faut que je voie cet homme, il le faut ! Du reste il y a des chaises de poste !

Puis il fredonna :

— « Ah! quel plaisir de voyager!.. »

En même temps il avait pris une feuille de papier sur laquelle il écrivit :

« Ma vieille Ursule, je suis obligé de partir, ne sois pas inquiète à mon égard; demain soir entre huit et dix heures je serai de retour. »

Puis il ouvrit un meuble, prit une vingtaine de louis qu'il glissa dans une poche intérieure de son gilet, prit ensuite son chapeau et sa canne, éteignit la bougie et sortit.

Une demi heure après il était au bureau des postes et une heure ne s'était pas écoulée qu'une chaise de poste attelée de quatre vigoureux chevaux l'emportait avec rapidité sur la route que la « chaîne » des condamnés avait prise quelques jours auparavant pour se rendre à Toulon.

Nous allons précéder le papa Fichet et voir ce qui se passait à la « chaîne. »

Il était environ sept heures du soir lorsque les condamnés arrivèrent à la quatrième étape qui était un grand village nommé

Saint-Amand. C'était une belle soirée d'automne et la température était d'une douceur incomparable ; la route était bordée de hauts peupliers dont la brise du soir faisait frissonner les feuilles qui commençaient à jaunir.

Le silence se faisait dans les champs.

La grandeur de cette scène en imposait même aux galériens les plus endurcis, leurs rang étaient silencieux, on eût dit un convoi de pèlerins.

Soudain une voix de femme se fit entendre, une jeune fille qui suivait la « chaine » depuis son départ de Paris commença à chanter une espèce de complainte dans laquelle il était question de Dieu.... de fidélité d'espérance... de courage! la musique en était mélancolique et les malheureux forçats, émus par cette mélodie étrange, mêlèrent au refrain leurs voix rauques à la la voix de la jeune fille.

La chanteuse n'était autre que Michelette.

Bientôt le chant se tut, le convoi s'approchait du village où l'on devait passer la nuit.

Les habitants de la localité s'avançaient par groupes, attirés par la vue de ces hommes enchaînés et entourés de gardes, et au bout d'un moment on vit arriver un peloton de gendarmes qui devaient prendre la garde du transport pendant la nuit afin de laisser reposer ceux qui accompagnaient les condamnés jusqu'à destination.

Quelques-uns des forçats, surtout ceux qui avaient déjà subi plusieurs condamnations, firent entendre quelques exclamations qui montraient jusqu'à quel point ils étaient corrompus et endurcis.

Ils secouaient leurs fers d'un air de défi et les paisibles habitants de Saint-Amand terrifiés par ce spectacle, laissèrent passer les prisonniers et rentrèrent ensuite dans leurs demeures.

Michelette se prépara à chercher une auberge où elle pût passer la nuit et se reposer pour avoir le lendemain la force de continuer sa route.

Le pauvre enfant trouvait dans son amour pour Joseph la force de supporter la fatigue du voyage.

Au moyen de quelques légers pourboires elle obtenait chaque soir des gardes la permission de s'approcher du pauvre Joseph et de passer quelques instants auprès de lui.

Ces courts moments suffisaient pour ranimer le courage des deux pauvres enfants; Michelette surtout reprenait courage et elle répétait à Joseph qu'elle était certaine et que la Providence permettrait un jour que son innocence soit reconnue.

Ce jour là, comme d'habitude, elle s'était assise auprès de son fiancé, et, par ses douces paroles, cherchait à le consoler.

— Oui, Michelette, répondit Joseph; oui, je crois à la Providence, à la bonté et à la justice de Dieu, et cela me donnera la force de supporter mon malheur; mais il ne faut pas que la vue de tes souffrances vienne me faire faiblir.... Je crains que tu ne succombes à la peine!

— Ce que tu me demandes est impossible, reprit Michelette, ce qui me donne de la force s'est précisément la pensée que je pourrai adoucir tes souffrances. Comment pourrais tu supporter ta misère seul, sans consolation, sans encouragement, sans qu'une voix amie vienne de temps en temps ranimer ton espoir? Non, non, Joseph !... ma place est auprès de toi, et rien au monde ne pourra changer ma résolution!

Les premiers jours, la pauvre jeune fille avait eu à souffrir, on le comprend, du contact de ces hommes grossiers et corrompus, qui ne croyaient plus à rien, et, naturellement ne pouvaient pas croire à l'innocence de Michelette.

Un certain Baudrillart, surtout, qui était le compagnon de chaîne de Joseph, ne se gênait pas pour lancer des sarcasmes injurieux à l'adresse de la jeune fille et ne cessait de lui répéter qu'avec son petit minois elle aurait beaucoup mieux fait de rester à Paris, où elle aurait pu se procurer une existence facile et commode.

Ces discours faisaient saigner le cœur de la pauvre Michelette

dont les yeux se remplissaient de larmes, mais elle se taisait et renfermait sa souffrance dans son cœur.

Elle attendait l'occasion de se venger à sa manière et cette occasion ne s'était pas fait attendre.

La jeune fille était rentrée dans une épicerie du village et en était ressortie au bout d'un moment pour venir reprendre sa place aux côtés de Joseph.

Après quelques minutes elle se hasarda à parler :

— Monsieur Baudrillart! fit-elle de sa voix douce.

— Quoi, qu'y at-il? demanda celui ci d'un air brusque.

— Est-ce que vous fumez ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Il m'a semblé que vous n'aviez pas de pipe.

— Je le crois bien, elle s'est cassée à Bicêtre !

— Et vous n'avez pas de tabac non plus ?

— Où voulez-vous que je prenne de l'argent pour en acheter ?

Alors Michelette sortit une pipe de terre et un paquet de tabac de son petit sac et les tendit à Baudrillard sans oser le regarder et en lui disant :

— Tenez. .. voilà ce que j'ai acheté pour vous.... je pense que vous ne me refuserez pas!

Baudrillart fit un mouvement de surprise, il ne s'attendait pas à cela et il regardait la jeune fille d'un air indécis.

Cependant il prit une résolution, et saisissant la main de Michelette il la pressa énergiquement.

Cet homme que les mauvais traitements ne pouvaient dompter se sentit ému par la générosité de Michelette.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, vous avez fait là une bonne action, ma fille, et j'étais une brute de vous parler comme je l'ai fait jusqu'à présent!.... mais soyez tranquille!... à partir de ce moment vous avez en moi un ami,... vous et Joseph, et si quelqu'un se permet de vous dire une parole inconvenante, je lui brise les côtes!

Et en effet, à partir de ce jour il se posa en protecteur des deux jeunes gens.

Cela veut-il dire que cet homme fût soudainement devenu meilleur ?

Nullement ; mais la bonne action de Michelette portait ses fruits.

Les plus grands criminels subissent malgré eux l'ascendant de la vertu.

La « chaîne » était parvenue sur une place où le repas du soir des condamnés avait été préparé en plein air.

Leur nourriture se composait d'aliments fortifiants et substantiels, afin de leur donner les forces nécessaires pour supporter la fatigue du voyage. Michelette s'était assise auprès de Joseph. elle avait tiré de son sac ses provisions et s'etait mise à manger en causant avec lui.

Quand les condamnés eurent fini de manger, Michelette donna le bonsoir à Joseph, et tout le transport fut conduit dans une espèce de grange où l'on avait préparé de la paille qui devait servir de lit aux forçats.

Chacun se coucha immédiatement, peu à peu les conversations cessèrent et l'on n'entendit bientôt plus que quelques ronflements sonores.

Cependant un de ces hommes ne dormait pas.... la tête appuyée sur sa main il était absorbé dans ses pensées.

Cet homme.... c'était Joseph !

Pendant la marche, la diversité du spectacle qu'il avait sous les yeux et les conversations de ses compagnons de route venaient le distraire et lui faisaient par moment oublier l'horreur de sa situation.

Mais quand la nuit était venue. quand les ténèbres et le silence l'enveloppaient comme d'un suaire et qu'il se trouvait seul avec ses pensées, il se sentait envahi par un désespoir sans bornes !

Il se reportait au temps où l'espérance d'une existence libre

et honnête faisait battre son cœur, et il se demandait ce qu'il avait fait à Dieu pour être plongé dans cet enfer sans avoir la moindre faute à se reprocher.

A ces pensées des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux.... des sanglots profonds soulevaient sa poitrine et il lui venait par moments la tentation de se briser la tête contre la muraille!

Dans un de ces moments où il s'abandonnait au désespoir il entendit un léger mouvement auprès de lui, puis une petite main se posa sur la sienne et une voix connue murmura son nom.

— Michelette!... s'ecria-t-il à demi voix.

— Silence! repartit la jeune fille à voix basse; oui.... c'est moi, mais tais-toi parce que si l'on me trouvait ici on me ferait sortir.

— Mais moi... je ne veux pas... voulut dire Joseph.

Un serrement de main de Michelette l'interrompit.

— Tais-toi!... reprit celle-ci avec une douce autorité!... je suis venue parce que je me doutais que tu ne dormais pas... Nous avons demain une longue route à faire!... tu as besoin de forces et il faut dormir.... je le veux.... je t'en prie.... mets ta main dans la mienne, place-toi près de moi et prions Dieu de nous envoyer le repos dont nous avons un si grand besoin.

— Michelette!... fit Joseph, comment pourrai-je jamais te remercier ?

— C'est facile! répondit la jeune fille.

— Comment!

— Espère!

Joseph ne répondit rien et s'étendit sur la paille auprès de Michelette.

Il tenait dans sa main celle de la jeune fille et au bout de quelques minutes tous deux dormaient du sommeil de l'innocence.

Le jour vint les rappeler à l'horrible réalité.

Michelette fut réveillée la première par le bruit que faisaient les chaînes des condamnés qui commençaient à sortir du sommeil, elle se hâta de sortir, ce qu'elle put faire sans être vue.

Une heure plus tard les forçats avaient déjeûné et se disposaient à se mettre en route.

Michelette accourait reprendre sa place habituelle aux côtés de Joseph.

Le soleil allait se lever et la fraîcheur matinale disposait à la marche.

Il y avait deux heures environ que le convoi était en route lorsque les condamnés s'aperçurent qu'ils etaient suivis par une chaise de poste qui arrivait au grand trot de quatre chevaux.

— En voilà qui voyagent plus commodément que nous! dit Baudrillart.

— C'est possible, repartit un autre, mais nous avons sur eux un avantage.

— Lequel ?

— Nous ne craignons pas les voleurs!

Cette saillie excita une hilarité générale.

— Du reste! fit un troisième, tout ce qui brille n'est pas d'or ; j'ai aussi voyagé autrefois en chaise de poste, et qui vous dit que celui qui se trouve dans celle-ci ne sera pas un jour obligé de se traîner à la suite de la « chaîne » ?

— La voiture s'arrête ! dit Baudrillart qui venait de donner un coup d'œil en arrière ; un homme en descend, c'est sans doute un philanthrope à qui notre vue a inspiré de la pitié !.... Mais !.... qu'est-ce que je vois ?

En effet, un vieillard venait de descendre de la chaise de poste.

— Je disais bien, reprit l'autre, que tout ce qui brille n'est pas d'or.

— Comment? demanda le premier.

— Mais regardez donc! fit Baudrillard, ne connaissez-vous pas le papa Fichet?

En une seconde la nouvelle avait fait le tour du convoi et le nom du papa Fichet était dans toutes les bouches.

— Que diable peut-il avoir à faire ici? demanda Baudrillart.

— Je n'en sais rien, répondit un de ses voisins; seulement il faut prendre garde, cet homme lit dans notre cœur comme dans un livre!

— Oh! reprit Baudrillart, avec un conscrit, c'est possible, mais je te garantis qu'il n'en serait pas de même avec moi!

Pendant ce temps le papa Fichet s'est approché du chef du transport et l'avait salué.

— Qui êtes-vous? demanda ce dernier d'un air hautain et dédaigneux.

— Je suis connu partout, répondit le petit vieux.

— Même dans les bureaux de la police! fit Baudrillart, à demi-voix.

A ces mots le papa Fichet s'était retourné avec vivacité, fixa le forçat pendant un instant et fit ensuite avec un sourire de satisfaction :

— Voilà précisément l'homme que je cherche!

— Diable! pensa Baudrillart, je crois que j'ai fait une bêtise; il connaît peut être l'histoire de la rue Lanterne et cela pourrait bien me coûter la tête!.... Comment me tirer de là?

Le papa Fichet avait montré au conducteur de la « chaine » une carte au vu de laquelle ce dernier changea instantanément de contenance et dit avec politesse :

— Vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaira!

Le papa Fichet s'approcha immédiatement de Baudrillart qui cherchait à se dérober à sa vue, il lui frappa familièrement sur l'épaule en lui disant gaiement :

— Comment! est-ce ainsi que l'on reçoit une ancienne connaissance?

Baudrillart se retourna.

— Une belle connaissance, parbleu, répondit-il d'un air bourru, c'est vous qui m'avez pincé!...

— Ne parlons pas de cela. Tu sais que je connais ta dernière équipée, laquelle, soit dit entre nous, était passablement bête!

Le vieux policier employait là une ruse qui lui avait souvent réussi, surtout avec les anciens criminels qui ont presque toujours un comte à régler avec la police.

Il vit que son stratagème avait réussi une fois de plus.

Baudrillart perdit son assurance et demanda d'un air inquiet :

— Que voulez-vous dire?... je ne vous comprends pas?

— Ecoute-moi, je peux te perdre et je veux te sauver.

Baudrillart se taisait, attendant que le papa Fichet s'expliquât plus clairement.

— Tu connais Blondel? poursuivit ce dernier.

— Si je le connais!.... je crois bien, nous étions ensemble à Toulon.

— Il s'est évadé il y a peu de temps, n'est-ce pas?

— Il peut s'évader quand cela lui plaît!

— Oui, mais on peut le reprendre!

— Ce n'est pas facile!

— Sais-tu s'il est à Paris?

— Je l'y ai vu.

— Où?

— Ah!... ceci, est autre chose.... et je ne sais pas si je dois....

— Aimes-tu mieux que je parle d'autre chose?

— Non! non!...

— Eh bien parle, j'écoute!

— Tout ce que je sais, c'est où il va.

— Où est-ce donc?

— A la barrière du Trône!

— Chez Lebuteux ?

— Précisément!... Et, entre parenthèse, ce dernier est un de ceux que vous devriez envoyer à la « chaîne. »

— J'y ai déjà pensé!... il s'est trouvé dernièrement mêlé à certaines affaires qui risquent de l'envoyer te rejoindre.

— A la bonne heure!... nous aurons de la compagnie.

— Mais ce n'est pas tout !

— Que voulez-vous encore?

— Il doit y avoir un signe particulier?

— Oui, une cicatrice au poignet droit, c'est tout; du reste Blondel ne ment jamais, si vous l'interrogez il vous répondra franchement et avouera tout.

— Je l'ai vu une seule fois, mais cela me suffit, reprit le vieillard ; si je le rencontre je suis certain de le reconnaître.

— Je vous conseille d'ouvrir les yeux, cela ne peut pas nuire, fit Baudrillart, je connais cet homme et vous ferez bien d'être prudent.

— Merci et adieu ! dit le papa Fichet, je te recommanderai au conducteur et lui dirai de te traiter avec ménagement.

— Pour ce qui est des ménagements, répartit Baudrillard, je préférerais une double ration de vin.

— Nous verrons.... nous verrons !

Le papa Fichet s'approcha en effet de celui qui commandait le détachement et lui recommanda Baudrillart, puis étant remonté dans sa chaise de poste il se remit en route pour Paris où il arrivait le même jour à neuf heures du soir.

Arrivé à la rue de la « Femme sans tête, » il trouva son souper tout prêt.

Ayant changé de vêtements il se mit à table en se frottant joyeusement les mains.

— Maintenant que je suis la piste, fit-il à demi-voix, Blondel peut faire tout ce qu'il voudra, il ne m'échappera pas. Et il soupa du meilleur appétit.

Le repas tirait à sa fin et le papa Fichet était en train de

savourer un verre de vieux Bourgogne lorsque la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre.

— Grand Dieu!... s'écria la vieille Ursule, qui peut donc venir à pareille heure ?

— Il y a un moyen bien simple de le savoir, fit le papa Fichet, tu n'as qu'à demander qui est là.

Ursule prit une lumière, alla ouvrir le petit judas pratiqué à la porte d'entrée et demanda d'une voix ferme :

— Qui est là ?

— Je suis un pauvre diable de coiffeur de la rue Sainte-Catherine et je voudrais parler à monsieur Fichet à qui j'ai des choses très-importantes à confier.

— Montre ta figure ! fit le vieillard qui avait suivi sa servante.

La vieille Ursule dirigea les rayons de sa lampe sur le visage de l'inconnu et le papa Fichet crût pouvoir le faire entrer.

L'aspect de cet homme était singulier, il portait une culotte de drap grisâtre et un habit bleu foncé garni de boutons de métal, tout l'habillement portait des traces évidentes de sa profession, c'est-à-dire de nombreuses taches graisseuses. Sa chevelure était abondante et imprégnée d'une pommade dont le parfum rance se répandit bientôt dans l'appartement. Sa physionomie respirait cette fatuité, cette présomption qui semble l'apanage des Gascons, surtout des Gascons qui sont en même temps coiffeurs.

— Comment vous nommez-vous ? demanda le vieux Fichet en examinant le nouveau venu d'un œil scrutateur.

Le coiffeur répondit en chantant d'une voix de fausset :

« Je suis chanteur.... »

c'est-à dire, non, reprit-il de sa voix naturelle, je me nomme Barigoul, et je suis un modeste coiffeur, comme j'ai eu l'avantage de vous le dire.

— Et un gai compagnon, à ce qu'il paraît, qui chante volontiers un couplet !

— Voyez-vous, il faut savoir amuser sa clientele et j'ai l'habitude de chanter tout en faisant la barbe à mes pratiques.

— Très-bien.... Veuillez-vous asseoir, maître Barigoul, buvez un verre de vin et racontez-moi ce que vous avez à me dire.

— Avec plaisir, répondit le coiffeur en prenant une chaise et en se plaçant vis-à-vis du papa Fichet.

Barigoul et Blondel n'était qu'une seule et même personne!

CHAPITRE XX.

Le coiffeur Barigoul

Avant d'aller plus loin nous devons raconter au lecteur les circonstances qui avaient conduit Blondel à s'exposer à une entrevue avec le plus fin et le plus habile des policiers de cette époque et à aller faire une visite à l'homme qu'il aurait dû, au contraire, éviter avec le plus grand soin.

Le même jour, à l'heure à laquelle le papa Fichet rentrait à Paris dans sa chaise de poste, Blondel arrivait au « Cruchon. »

— Eh bien ! demanda-t il à demi-voix à la mère Gorgone, sont-ils là ?

Pas encore ! répondit celle-ci de même.

— Ils ont retenu le numéro 10, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et le numéro 11 est libre ?

— Libre pour toi, chenapan, répartit la Sylphide qui, depuis le jour où elle avait assisté au combat entre Mac Bell et Blondel, éprouvait pour ce dernier une grande considération.

— N'est-ce pas la chambre d'un de vos garçons ? demanda Blondel.

— Oui, mais je lui ai dit que j'en avais besoin pour cette nuit et il ira coucher dehors.

— Très-bien, je vais aller m'y enfermer ; il va être neuf heures et ils ne doivent pas tarder à venir.

— Tu vas sortir et faire le tour de la maison, tu rentreras par la petite porte de derrière, de cette manière personne ne pourra te voir !

Blondel suivit le conseil de la maîtresse du cabaret, sortit et deux minutes plus tard il s'enfermait dans le cabinet numéro 11.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il entendait ouvrir la porte de la chambre voisine et au travers de la cloison il reconnut bientôt les voix de Mac-Bell et de Crampon.

Les deux hommes étaient accompagnés d'un des garçons auquel ils commandèrent de leur apporter quelques bouteilles de vin.

Quand ils furent servis, le garçon se retira et ils restèrent seuls.

— Il est neuf heures passées, fit l'Ecossais, comment se fait-il qu'il ne soit pas encore ici ?

— Il aura eu une dispute avec le « Roquet » ! répondit Crampon (Lebuteux avait donné ce surnom à Céleste à cause de son habileté à imiter l'aboiement d'un chien).

— Pourvu qu'elle ne lui ait pas porté un mauvais coup..... cela ne serait pas amusant, surtout en ce moment.

— Elle peut bien attendre à demain si elle veut s'en débarrasser !

La conversation fut interrompue par un coup frappé à la porte.

— C'est lui ! fit Crampon qui se leva pour aller ouvrir, car la porte avait été fermée en dedans.

— Comment ! fit en entrant l'ancien bourreau, vous buvez seuls ?

— Voyons, ne te fâches pas ! répondit l'Ecossais, il y a plus de vin au « Cruchon » que tu n'en pourrais boire !

— Assieds-toi, fit à son tour Crampon, en remplissant un verre ; tiens, rattrappe le temps perdu.

Lebuteux s'empressa d'obéir.

Puis il dit en essuyant ses lèvres :

— Maintenant que je me suis humecté le gosier, nous pouvons parler.

— D'autant plus que je ne veux pas moisir ici, dit Mac-Bell ; as-tu vu Blondel, comme tu l'as promis ?

— Je l'ai vu ce matin.... il viendra.

— Est ce bien certain ?

— Il n'est pas aussi rusé que tu le crois.... il a donné dans le panneau et ne se doute guère de la sauce que nous lui préparons.

— Ne t'y fies pas ? dit Crampon, il est plus malin que tu ne penses, et c'est surtout la facilité avec laquelle tu dis qu'il a accepté ta proposition qui me semble suspecte !

— Voyons ! reprit l'Ecossais, qu'as-tu convenu avec lui ?

— Je lui ai dit qu'il y avait pour aujourd'hui un coup à faire..... à Bercy, dans une maison isolée, habitée par un vieil avare qui vit seul avec une vieille gouvernante, je lui ai ensuite raconté qu'une somme considérable est enfermée dans un secrétaire et je lui ai montré des empreintes de serrures qui sont soi-disant celles de cette maison. Je lui ai donné des détails auxquels il s'est complétement laissé prendre.

— C'est-à-dire qu'il m'a semblé s'y laisser prendre, insista Crampon, car je te le répète, Blondel est un fin matois, qui est sans cesse sur ses gardes, qui prévoit tout et ne néglige aucun détail. Il ne va jamais à un rendez-vous sans avoir pris toutes ses mesures afin d'être à l'abri du moindre guet-apens!... Lui as-tu dit que je devais prendre part à l'affaire?

— Oui!

— Mais... voyons..., en définitive quel est ton plan?

— Tu vas voir.., il est excellent! Dans une heure nous nous trouvons tous les trois, Blondel, Crampon et moi, sur le pont de Bercy que nous traversons, nous longeons ensuite la rivière jusqu'aux dernières maisons où, selon moi, se trouve la maison où nous devons faire l'affaire. Arrivés là, je lui donne une clef qui est soi-disant celle de la porte d'entrée, et pendant qu'il essaie de l'introduire dans la serrure, Mac-Bell qui se trouve caché tout à côté s'approche sans bruit et lui glisse son couteau entre deux côtes.

— C'est cela, répartit Crampon d'un air moqueur, et au moment où Mac Bell lève la main pour le frapper, Blondel, qui est sans cesse sur ses gardes, fait un mouvement et lui enfonce un poignard dans la poitrine... Non!... avec un homme de cette force on n'agit pas en plein air; il faut prendre ses mesures et l'attirer dans un endroit sûr et renfermé, où toutes les précautions soient prises, où l'on soit certain de ne pas être dérangé, où l'on puisse sans inconvénient tirer un coup de pistolet. C'est le seul moyen de venir à bout d'un gaillard comme Blondel, et pour cela, je ne connais qu'une maison....., la tienne!

— Oh!... je veux bien répondit Lebuteux. mais que ferons-nous du « Roquet »; je dois vous dire que je ne m'y fie guère.

— Je me charge de lui parler, fit l'Ecossais; et quand elle saura qu'à la moindre tentative de trahison elle est exposée à ma vengeance et à celle de Crampon, nous sommes sûrs qu'elle gardera le silence.

— Je crois que tu as raison, répliqua Lebuteux.

— Ainsi, c'est entendu, l'affaire se fera chez toi ?

— Je veux bien.

— En attendant, ajouta Crampon puisque nous ne pouvons pas rencontrer Blondel ce soir sur le pont de Bercy, il me semble qu'il vaut mieux renvoyer la chose à demain.

— Non, non, cette nuit ! fit Lebuteux.

— Comment lui faire savoir?

— C'est l'affaire de dix minutes.

— Où penses-tu pouvoir le trouver ?

— Nous sommes convenus de nous trouver ici à dix heures pour le cas où l'affaire de Bercy serait manquée.

— C'est parfait ! Alors c'est pour cette nuit !

— A quelle heure ?

— A une heure.

— Entendons-nous, à une heure pour Blondel, à minuit pour nous.... il faut absolument que cela finisse.

— Oh ! fit Lebuteux avec une rage concentrée, je ne veux pas le manquer.... je veux me venger de la perte de mes cinquante mille francs !

A ce moment les trois complices crurent entendre un léger bruit.

— Avez-vous entendu ? fit vivement l'Ecossais.

— Oui, répondit Crampon, mais je ne sais pas ce que cela peut être, on dirait que cela vient de la chambre voisine.

— Il faut voir ce que c'est, dit Lebuteux.

Et en disant ces mots il prit la bougie et suivi des deux autres bandits il sortit pour voir ce qui se passait dans la chambre à côté qui portait le n° 11.

— La porte est fermée, fit Crampon.

— Et cependant, dit Mac-Bell, je ne me suis pas trompé, c'est de là que le bruit est venu.

— Il faut nous en assurer, insista Lebuteux.

— Mais comment ?

— Tonnerre !... en enfonçant la porte !

— Il ne manquerait plus que cela!.... La mère Gorgone serait capable de nous accuser d'avoir voulu la voler.

— Comment faire ?

— Restez ici tous les deux, fit Mac-Bell, je crois qu'on peut y pénétrer par la fenêtre, je vais essayer et malheur à celui qui me tombera sous la main.

En effet les fenêtres des deux pièces donnaient sur un petit avant-toit et il ne fut pas difficile à l'Ecossais d'aller de l'une à l'autre, mais il trouva la fenêtre de la pièce voisine fermée.

— Il est encore là, pensa-t il.

Cette fenêtre avait une de ses vitres cassée et remplacée par un morceau de papier fixé avec de la colle ; il ne fut pas difficile à Mac-Bell de crever ce papier et d'ouvrir la fenêtre, puis il pénétra dans la chambre.

Il chercha sous le lit, sous le matelas, partout enfin où un homme aurait pu se cacher mais il ne découvrit rien.

— Bah!... pensa-t-il alors, la porte est fermée..., nous nous sommes trompés..., il n'y a personne ici!

Et reprenant le chemin par lequel il était venu il retourna rejoindre Crampon et Lebuteux.

Ils convinrent de nouveau de se trouver à minuit chez Lebuteux et Mac-Bell et Crampon s'éloignèrent tandis que l'ancien bourreau descendait dans la salle commune du « Cruchon ».

C'était l'heure où cette taverne se remplissait de monde.

Lebuteux jeta un regard autour de la table pour voir si celui auquel il avait donné rendez-vous ne s'y trouvait pas, puis il demanda à la mère Gorgone :

Blondel est-il là ?

— Il y a plus de deux heures qu'il vous attend, il est là-bas, dans ce coin.

En effet, Lebuteux ne tarda pas à découvrir Blondel qui s'était assis à une table écartée.

— Eh bien?... demanda Blondel à l'ancien bourreau quand celui-ci eut prit place.

— Ma foi!... répondit ce dernier..., mauvaises nouvelles!

— Qu'y a-t-il? fit Blondel d'un air désappointé.

— Je suis allé faire un tour à Bercy et j'ai voulu sonder le terrain...; le vieux a reçu ce soir la visite de deux de ses neveux qui doivent passer huit jours chez lui.

— Que le diable les emporte! s'écria Blondel.

— Mais ce n'est que partie remise, reprit Lebuteux ; et dans huit jours...

— Tu peux parler à ton aise, toi.... tu es riche comme un Crésus, mais moi, je suis sans le sou et je t'avoue que je comptais sur l'affaire de ce soir!

— Tais-toi et écoute, fit Lebuteux d'un air mystérieux qui fit sourire Blondel.

— Quoi? demanda celui-ci.

— J'ai autre chose!

— Explique-toi.

— Une petite affaire de trois mille francs, une bêtise, comme tu vois. Il y a quelque temps déjà que j'ai cette affaire en vue.. c'est tout près de chez moi!... à la barrière du Trône.

— Quand est-ce que le coup doit se faire?

— Cette nuit même... La personne s'en va entre minuit et une heure et ne revient que demain dans la journée.

— Es-tu sûr de la chose?

— Parfaitement sûr!

— Qu'aurai-je à faire?

— Viens d'abord chez moi!

— A quelle heure?

— A une heure, juste!

— Entendu, à une heure sonnant je frapperai à ta porte.

Lebuteux se leva et sortit de l'auberge après avoir serré la main de Blondel.

Dès que celui-ci fut seul il se mit à réfléchir.

— Si ma vie seule était en jeu, pensait-il, je n'aurais pas besoin d'aide dans cette aventure qui ne manque pas d'attrait pour

moi...; mais que deviendra Maurice si je succombe?... Les misérables!... il leur serait facile alors d'en venir à bout... Le comte leur a sans doute promis une grosse somme, et, pour de l'argent, ils sont capables de tout... je ne puis pourtant pas être partout à la fois!... Voyons!... n'y aurait-il pas moyen de les prendre tous d'un coup de filet ?...

Ces réflexions amenèrent Blondel à prendre une résolution énergique et une heure plus tard, c'est-à-dire vers onze heures nous le retrouvons chez le papa Fichet, sous le déguisement du coiffeur Barigoul ?

— Eh bien ! demanda le vieux policier quand celui-ci eut vidé son verre que pensez-vous de ce vin, monsieur Barigoul ?

— Je ne dis qu'une chose, monsieur Fichet, répondit Blondel en conservant un accent légèrement gascon, c'est que je regrette de ne pas en avoir un petit tonneau dans ma cave.... Mais..., si vous le permettez, je vais vous dire ce qui m'amène.

— Parlez, je vous écoute.

— Avant tout, je dois vous dire, monsieur, qu'il y a trois ans, j'occupais dans la société une place des plus modestes... j'étais au bagne de Toulon.

A cette singulière déclaration le papa Fichet ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise et posa sur la table le verre qu'il allait porter à ses lèvres.

— Tiens, tiens, fit-il en examinant le coiffeur.

— Oui, monsieur Fichet, c'est comme je vous le dis, et cela par suite d'une erreur judiciaire.

Le petit vieillard se mit à sourire d'un air bon enfant et en hochant la tête.

— Je connais cela, fit-il ; tous les condamnés que j'ai connus et j'en ai connu un bon nombre, prétendent avoir été victimes d'une erreur judiciaire ; de sorte qu'à les en croire le bagne ne serait peuplé que d'honnêtes gens !

— Je vous jure, monsieur Fichet, que j'étais aussi innocent qu'un enfant qui vient de naître ! reprit le coiffeur avec chaleur.

Une preuve c'est que je fus nommé coiffeur ou plutôt barbier du bagne, ce qui allégea un peu mon sort et... je peux le dire sans en rougir... j'ai passé là-bas dix des plus belles années de ma vie et j'y pense encore bien souvent !

— Un moment! s'écria tout-à-coup le papa Fichet..., vous vous nommez Barigoul, dites-vous?

— Pour vous servir, monsieur Fichet !

— Et vous étiez il y a trois ans à Toulon?

— Comme vous le dites.

L'agent de police se leva, ouvrit un de ces cartons, y prit un papier qu'il parcourut rapidement.

— Oui, fit-il ensuite, c'est cela!... il y a trois ans!... Et où vous êtes-vous rendu en sortant de Toulon.

— Dans mon pays, répondit le coiffeur, à Pézenas. Je croyais que mes anciennes connaissances se réjouiraient de me revoir, mais au contraire; quelle désillusion, monsieur Fichet! je me heurtai à une foule de préjugés tous plus absurdes les uns que les autres!... personne ne se hasardait à venir demander l'office de mon rasoir, et après deux années de misère et de privations je me décidai à venir à Paris... Ah ! ce fut une heureuse inspiration !

— Ainsi les affaires vont assez bien ?

— Mon Dieu, oui, j'ai les meilleures pratiques du quartier, malheureusement ma boutique est ouverte à tout venant, et, un beau jour, qui vois-je entrer chez moi?... Une ancienne connaissance de Toulon qui, sans façon, prend place dans un fauteuil, se fait raser et coiffer, et finit par me dire:

— Ecoute, mon vieux, j'ai oublié ma bourse à la maison, prête-moi vingt francs! Vous pouvez pensez quelle figure je faisais!... j'étais anéanti!... Le brigand m'avait reconnu et me menaça, si je le refusais de me faire reconnaître dans le quartier, ce qui, vous le comprenez, m'aurait forcé à fermer boutique; je lui donnai donc les vingt francs qu'il me demandait. Au bout de huit jours, il se représenta et me fit la même menace en renouve-

lant en demande, et depuis ce moment-là c'est toutes les semaines la même chose!

— Comment se nomme ce bandit? demanda le papa Fichet.

— Blondel, monsieur.

— Blondel? s'écria le petit vieux en faisant un mouvement,... ce fameux Blondel que je cherche depuis si longtemps?

Puis, se rapprochant du coiffeur, il lui dit en remplissant son verre:

— Encore un verre, mon cher Barigoul, et veuillez continuer.

— Je m'étais en quelque sorte résigné à mon sort, reprit le coiffeur, quand, ce matin, je vois arriver le brigand qui me dit: mon vieux Barigoul, nous avons pour ce soir une petite affaire, mais il nous manque un homme, et j'ai compté sur toi!... Vous pouvez vous penser, monsieur Fichet, comment je reçus cette proposition; à aucun prix je ne veux rentrer dans le chemin du crime, mais le scélérat renouvela ses menaces... et je dus, bon gré mal gré, consentir à être son complice, du moins en apparence... Je l'ai interrogé et j'ai su de cette manière l'endroit du rendez-vous, l'heure, le nom de ses complices et je pris immédiatement la résolution d'en informer la police. C'est alors que votre nom me revint à la mémoire, je l'avais souvent entendu prononcer à Toulon... j'ai demandé votre adresse et je me suis empressé de venir vous supplier de me délivrer de cette canaille !... sans cela je suis un homme perdu!

Le papa Fichet resta un moment sans répondre; le contentement qu'il éprouvait l'empêchait de réfléchir.

Au bout de quelques minutes, il releva la tête et regardant fixement le coiffeur il lui dit:

— Tranquillisez-vous, mon cher monsieur Barigoul. Vous en serez débarrassé, je vous en donne ma parole; je vous garantis que de longtemps vous n'aurez plus la visite de Blondel, car j'espère qu'il ne tardera pas à être renvoyé d'où il vient!

— On m'avait bien dit que vous éprouviez pour lui un intérêt tout particulier, répondit Barigoul, et c'est ce qui m'a encouragé à venir auprès de vous.

— Quels sont ses complices ?

— Lebuteux et sa femme.

— Le « Roquet » je le connais; qui encore?

— Mac Bell!

— L'Ecossais ?

— Et Crampon.

— Il a bien su choisir ! Ce sont tous des bandits de première catégorie... Ah! ce sera un fameux coup de filet !... cher monsieur Barigoul !... il me prend envie de vous embrasser, mais vous préférez peut-être un verre de rhum, véritable Jamaique! qu'en dites-vous ?

— Je ne dis pas non.

Le papa Fichet se leva, alla prendre dans son armoire une bouteille empaillée et deux petits verres qu'il remplit en disant:

— Indiquez-moi l'endroit du rendez-vous.

— La maison de Lebuteux à la barrière du Trône.

— Je connais l'endroit;... et l'heure ?

— Deux heures après-minuit !

— Diable ! nous n'avons plus qu'une heure et demie devant nous!... il est minuit et demi !

— Une heure doit suffire, fit Blondel, pour aller en voiture à la rue de Jérusalem, prendre les hommes nécessaires et aller à la barrière du Trône.

— Oui, nous avons le temps, mais il n'y a pas une minute à perdre, dit le policier ;... comment se procurer immédiatement une voiture ?

— J'en ai amené une qui attend à la rue !

— Comment ?

— J'ai prévu cela, et comme je tiens avant tout à être délivré de ces bandits, vous comprenez !

— Vous êtes un homme pratique, monsieur Barigoul et vous pouvez m'être utile, c'est pourquoi je vous propose d'être de la partie.

— Ce serait avec le plus grand plaisir que je vous aiderais à mettre la main sur ces brigands, mais ma femme se trouve en ce moment dans une position critique. . je suis sur le point de devenir père,... je le suis peut-être déjà,... et alors vous comprenez !

— Certainement !. . Et votre femme est-elle jolie ?

— Mes amis le disent.

— Et vous n'êtes pas jaloux ?

— Jaloux !... moi ?... à quoi bon ?... il n'est pas possible que ma femme me trahisse !

— Vous avez parfaitement raison, repartit le papa Fichet en dissimulant un sourire.

— Puis prenant son chapeau il ajouta :

— Alors vous ne venez pas avec moi ?

— Non, répartit Barigoul, mais il me vient une idée, dès que ma présence ne sera plus indispensable à la maison, je prends une voiture, un médecin, et je vais vous rejoindre.

— C'est cela !

— J'arriverai peut-être en même temps que vous.

— Je l'espère.

— Mais je vous préviens que vous devez prendre de forts gaillards et en nombre suffisant ; vous n'avez pas affaire avec des agneaux !

— Je connais les hommes et principalement Blondel, il faut quatre hommes pour lui seul !

— Ainsi, c'est convenu, dans une heure ! fit Blondel en sortant.

Une demi-heure plus tard, Blondel était sur le point d'arriver à son domicile situé rue Coquillère quand, au détour d'une rue, il se trouva face à face avec un homme qui marchait avec précipitation ; il le reconnut immédiatement, et l'appela :

— Salviat!

Le jeune homme se retourna vivement, reconnut immédiatement Blondel et lui dit:

— Est-ce bien toi?

— Oui, c'est moi... qu'y a-t-il ?

— C'est le ciel qui t'envoie! reprit Salviat. Il y a une heure que je cours pour te trouver! je viens maintenant de chez toi et je commençais à désespérer quand le hasard t'a mis sur mon chemin!

— Eh bien me voilà!... que me veux-tu?

— Ce que je veux! reprit le jeune homme dont l'agitation était visible :... ne sais-tu donc pas ce qui se passe?

— Non, répondit Blondel, qui sentait l'inquiétude le gagner en voyant la contenance de Salviat ; mais parle, parle!

— Ecoute et sois ferme!... Le coup est terrible!

CHAPITRE XXI.

Le testament du comte de Burty.

Afin de mettre le lecteur au courant de ce qui se passait et de ce que Salviat avait à dire à Blondel, nous sommes forcés de revenir sur nos pas et de raconter ce qui se passait ailleurs, pendant que Mac-Bell, Crampon et Lebuteux prenaient leurs arrangements « au Cruchon » relativement à Blondel.

Nous pénétrons dans les salons de Marcelle, en ce moment une des reines du demi-monde, et nous assistons à une soirée à laquelle elle a invité les plus célèbres beautés du quartier Bréda.

Elle se sait assez belle pour ne pas avoir à souffrir de la comparaison.

La société était brillante ; on y voyait la plupart des habitués du boulevard ; l'aristocratie de l'argent surtout y était largement représentée et on y rencontrait les créatures les plus séduisantes du monde galant.

On dansait peu, mais en revanche on jouait beaucoup, et parmi les joueurs les plus intrépides on remarquait le marquis mexicain de Santa-Croce, dont la chance égalait la générosité et qui faisait partager sa veine à toutes les belles dames de la compagnie.

Il était en ce moment l'objectif des agaceries de deux ou trois de ces femmes.

— Est-ce vrai ce que l'on dit ? demanda l'une aux deux autres.

— Cela dépend de ce que l'on dit, répondit la seconde.

— Si c'est du mal, je soutiens que c'est vrai ! s'écria la troisième en riant.

— Mais que dit-on ?

— Eh bien, le bruit court que Maxime se retire et laisse la place au marquis de Santa-Croce !

— Il abandonne la place avec toutes ses obligations ?

— Elles ne sont pas légères !

— Cette Marcelle serait capable de ruiner un nabab !

— C'est vrai !

— Elle serait bien folle d'agir autrement puisqu'on nous aime comme cela.

— Ainsi le vicomte ne viendra pas ce soir ?

— Je ne sais pas, mais il était toujours le premier et jusqu'à présent il a été invisible.

— La rupture est complète.

— Sans doute, le marquis ne quitte pas Marcelle d'une minute.

— Le pauvre marquis!... s'il n'a pas une mine d'or, je le plains de tout mon cœur!

— Il faudrait encore que ce fût une mine inépuisable!

— Cette Marcelle a de la chance!... Ce n'est pourtant plus une enfant!

— Elle avoue vingt-quatre ans!

Toutes trois se mirent à rire.

— Elle aurait beaucoup trop à avouer, reprit l'une de ces dames, si elle voulait dire la vérité.

A ce moment, une autre de ces femmes poussa une exclamation de surprise.

— Qu'y a-t-il? demanda sa voisine.

— Le voilà!

— Qui?

— Le vicomte!

— Maxime?

— Maxime de Brescé!... là-bas, à la porte du salon!

— En effet, c'est lui.. il est pâle et il a l'air distrait!

— Il aime peut être Marcelle!

— Regardez!... il lui parle!

— Grand Dieu! quelle vivacité dans leur conversation!

— Qu'ont-ils donc à gesticuler ainsi?

— Ah! Maxime donne le bras à Marcelle et lui parle à l'oreille.

— Où vont-ils?

— Ils s'approchent de la table de jeu.

— Et ils s'arrêtent vers le marquis; quelle singulière idée!... Le marquis a l'air de ne se douter de rien!... C'est vraiment comique!

En effet, Marcelle s'était avancée vers le Mexicain, tenant

son bras sur celui de Maxime, comme si elle eût voulu exciter la jalousie du marquis.

Mais celui-ci, absorbé par le jeu, ne s'aperçut pas de la présence de Marcelle, ce qui parut rendre celle-ci impatiente.

Enfin elle se décida à interpeller le Mexicain.

— Savez-vous, marquis, fit-elle, que ce n'est pas convenable que de ramasser autant d'or devant soi et d'avoir une veine aussi insolente ?... Vous devriez céder cette place à un autre !

Le marquis leva la tête et la vue de Maxime tenant Marcelle par le bras parut faire sur lui une certaine impression.

— Vous avez raison, répondit-il en se levant, la fièvre du jeu m'a saisi et m'avait fait tout oublier.

Un autre joueur se précipita pour prendre une place qui paraissait favorisée à ce point, et le marquis s'éloigna en continuant la conversation commencée avec Marcelle et le vicomte.

Ils quittèrent tous trois le salon de jeu, traversèrent une antichambre et pénétrèrent dans un cabinet dont Marcelle referma la porte avec soin.

Ce réduit était éclairé par une seule lampe d'albâtre suspendue au plafond, et qui jetait sur tous les objets une lumière douce et tamisée.

Maxime se jeta dans un fauteuil avec une nonchalance que démentait l'expression d'inquiétude répandue sur son visage.

— C'est donc ici, fit-il d'un air dégagé, dans ce réduit mystérieux, qu'est caché le manuscrit dont je dois prendre connaissance ?

— Oui, c'est ici, répondit Marcelle avec un charmant sourire, et vous ne tarderez pas à vous convaincre de l'importance de ce document !

— Montrez-moi donc cette chose merveilleuse !

— A l'instant, répondit Marcelle en ouvrant un meuble de la dernière élégance.

— Pardon ! fit encore Maxime, encore un mot !

— Parlez !

— Croyez-vous que ce papier puisse intéresser le marquis de Santa-Croce ?

— Je suis grand amateur de vieux manuscrits ! répondit le Mexicain.

— Et le marquis possède toute ma confiance ! ajouta Marcelle... vous allez voir qu'il y a tous les droits.

— Je l'ai déjà deviné !... répondit ironiquement Maxime.

Malgré l'indifférence apparente avec laquelle parlaient ces trois personnes, on sentait néanmoins que ce ton était factice et qu'il allait être question de choses graves.

Marcelle prit dans le meuble un papier noirci et déchiqueté.

Maxime, qui avait suivi les mouvements de la jeune femme, reconnut immédiatement ce papier et devint pâle comme un cadavre

— Voici ce manuscrit, dit Marcelle, en le montrant de loin au vicomte, mais je ne vous le remettrai qu'après vous avoir fait une déclaration dont vous reconnaîtrez toute l'importance; approchez-vous, Messieurs, et causons comme de bons amis !

Santa-Croce et Maxime rapprochèrent leurs chaises de la petite table ronde près de laquelle était assise Marcelle.

Celle-ci continua en s'adressant directement à Maxime:

— Monsieur le vicomte, je veux vous prouver que je vous considère comme un ami véritable en vous faisant part d'une résolution sérieuse que j'ai prise !

— Je vous remercie de cette marque de confiance, ma chère Marcelle

— Monsieur le vicomte, reprit la jeune femme, savez-vous que j'ai vingt-quatre ans accomplis ?

— Oh ! repartit Maxime, je ne puis le croire !... Vous vous calomniez assurément !

— Mon extrait de naissance n'est pas aussi galant que vous, et je suis bien obligée de le croire ! J'ai donc vingt-quatre ans et quelque expérience ; en réfléchissant à l'instabilité des choses

humaines et en voyant si souvent la misère succéder au luxe, j'ai reconnu qu'il n'y avait pour moi qu'un seul moyen d'échapper au sort qui m'attend ; ce moyen, c'est le mariage.

Maxime gardait le silence, il pensait que Marcelle n'avait provoqué cet entretien que dans le but de se faire donner une somme d'argent qui pût lui servir de dot.

— Eh bien! continua Marcelle, vous ne me dites pas ce que vous pensez de mon projet... Est-ce que vous ne l'approuveriez pas?

— Au contraire, reprit le vicomte, je trouve votre résolution très-raisonnable et je ne doute nullement que vous n'ayez à vous en féliciter.

Marcelle fit un geste ironique, puis elle reprit:

— Tout cela dépend de l'époux que j'ai choisi, et personne mieux que vous ne peut me dire ce que je puis en attendre.

— Vous avez donc déjà fait votre choix?

— Oui.

— Et je connais l'homme que vous avez choisi?

— Certainement!

Maxime jeta involontairement un regard sur le marquis de Santa-Croce, qui avait conservé l'impassibilité d'une statue.

— Si vous voulez connaître mon opinion au sujet de votre futur époux, il faut au moins que je sache son nom!

— Comment! vous ne l'avez pas encore deviné?

— Je n'ai jamais aimé les charades.

— Et bien l'homme que j'ai choisi pour en faire mon époux se nomme le vicomte Maxime de Brescé!

— En entendant ces paroles, Maxime se leva, le regard en flammé et le visage rouge de colère.

— Que signifie cette mauvaise plaisanterie? s'écria-t-il.

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux! repartit froidement Marcelle.

— Comment !..... moi !..... le vicomte de Brescé..... ma... une...

Il n'acheva pas, mais il éclata de rire au nez de la jeune femme d'un air, qui était à lui seul la plus sanglante humiliation.

Le sang-froid de Marcelle ne se démentit pas une seconde et le Mexicain continuait à garder l'indifférence la plus complète.

— Ne savez-vous donc pas, reprit Maxime, que les femmes de votre espèce...

Marcelle s'était levée, et après avoir échangé un rapide regard avec le marquis, elle interrompit le vicomte en lui disant :

— Je crois que c'est le moment de vous faire connaître le papier dont il avait été question!

Et elle lui mit devant les yeux un papier à moitié brûlé dans lequel il reconnut le testament de son oncle et qu'il avait laissé tomber à terre en voyant la fenêtre s'ouvrir et un inconnu pénétrer dans la chambre où le comte de Burty avait rendu le dernier soupir et où s'était passée la scène que nous avons racontée dans le premier chapitre de cette histoire.

Le vicomte se demandait anxieusement comment ce papier n'avait pas été complétement détruit et par quel hasard infernal il se trouvait dans les mains de Marcelle.

— Mon cher Maxime, reprit la jeune femme, retenez bien mes paroles, elles sont l'expression d'une résolution arrêtée dans mon esprit : si vous m'épousez, ce papier sera détruit sous vos yeux le lendemain de notre mariage...

— Jamais!... s'écria Maxime hors de lui.

— Si vous rejetez ma proposition, continua Marcelle, j'enverrai ce document à quelqu'un que ce genre d'affaires intéresse tout spécialement.

— Et à qui donc ? demanda le vicomte en fronçant le sourcil.

— Au procureur du roi !

A peine Marcelle avait-elle prononcé ces paroles que le vicomte saisit vivement le papier que tenait la jeune femme et l'approcha de la flamme de la bougie.

Mais le Mexicain s'était levé avec la même rapidité et ayant pris un pistolet sous son habit il en avait approché le canon du front de Maxime en lui disant :

— Monsieur le vicomte ! Au moment où la flamme atteindra le papier que vous avez dans la main je vous brûle la cervelle !

Un silence profond suivit ces paroles.

Le vicomte s'était instinctivement levé pour éviter le canon du pistolet du Mexicain ; il hésita une minute, puis faisant un pas vers la table en souriant d'un air de mépris, il approcha le papier de la flamme de la bougie en regardant, le marquis d'un air froid et résolu.

Le papier avait pris feu au contact de la flamme, le Mexicain allait tirer lorsque Marcelle se jeta sur lui et lui saisit le bras ; le pistolet tomba à terre.

Maxime avait l'air triomphant.

Les yeux fixés sur le papier à moitié consumé, il suivait les progrès de la flamme d'un regard anxieux, puis quand il vit que de ce document duquel dépendait son honneur et sa fortune il ne restait qu'une pincée de cendres, il poussa un soupir de soulagement et fit en jetant un regard sardonique sur le Mexicain :

— Enfin !...

Un éclat de rire lui répondit.

Le vicomte frémit de nouveau.

— Vous me rendrez justice de votre conduite à mon égard ! s'écria-t-il.

— Ecoutez-moi, monsieur le vicomte, répondit le marquis

de Santa-Croce, vous allez connaître la cause de mon hilarité. Avant tout, je dois vous dire deux choses : la première, c'est que je ne me nomme pas Santa-Croce et que je ne suis ni marquis ni Mexicain ; la seconde, c'est que je m'appelle Eugène Salviat et que je suis le frère de Marcelle.

Maxime écoutait d'un air abasourdi.

— Mais ceci n'est rien, reprit Eugène Salviat, que nous désignerons désormais sous son véritable nom ; ce que je vais vous dire est beaucoup plus intéressant et vraiment digne de votre attention. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que la moitié de ce testament fut brûlée par vous auprès du lit où reposait le cadavre de votre oncle, le comte de Burty ; vous savez cela aussi bien que moi. Vous vous souvenez aussi sans doute que vous fûtes dérangé dans votre occupation par l'apparition d'un inconnu qui pénétra dans la chambre où vous vous trouviez et qui n'était autre qu'un forçat qui venait de s'évader du bagne de Brest. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que ce forçat évadé vous a vu étrangler le comte de Burty, votre oncle, qui avait eu le tort de ne pas être tout-à-fait mort !

— C'est faux ! s'écria Maxime.

— Laissez-moi ajouter, continua Salviat, que ce forçat échappé du bagne,... c'était moi-même.

En entendant cela, Maxime retomba comme foudroyé sur sa chaise.

Il était anéanti.

— Je n'ai pas encore fini, reprit Salviat ; je dois encore vous dire pourquoi je me suis mis à rire quand vous avez eu brûlé ce papier. Vous avez peut être entendu parler d'un certain maître Vacher, notaire à Brest ?... Eh bien, j'ai été employé dans son étude et je connais l'endroit où il serre les papiers qui lui sont confiés et qui ont quelque valeur ; en outre, je m'étais amusé, dans mes moments de loisir, à contrefaire son écriture et sa signature, chose à laquelle je puis me vanter d'avoir passablement réussi. Maître Vacher fut chargé de rédiger un

double le testament du comte de Burty pendant que j'étais encore à son service et je pus voir où il avait déposé la minute qu'il avait gardée. Quand j'eus dans les mains la copie que vous aviez voulu brûler, vous savez comment, je formai aussitôt la résolution de me procurer l'original, ce qui ne me coûta que la peine de contrefaire la signature de mon ancien patron. Vous voyez donc parfaitement, monsieur le vicomte, que je puis vous enlever l'héritage du comte de Burty en remettant à l'héritier légitime, qui est monsieur Michaud, le seul exemplaire qu'il y ait encore du testament de votre oncle, ce que je ferai bien certainement si vous persistez dans votre refus d'épouser Marcelle, que vous avez passablement compromise par vos assiduités.

— Remettez, si vous voulez, ce testament à monsieur Michaud, dit Maxime, qui avait eu le temps de rassembler ses idées; mais je vous certifie que votre sœur ne sera jamais marquise de Brescé!

— Alors il nous faut chercher un autre arrangement, fit Salviat; je demanderai au procureur du roi comment il peut se faire qu'un vieillard que l'on suppose mort de maladie puisse porter au cou des traces de strangulation et je lui conseillerai de chercher l'explication de ce problème sur le cadavre du comte de Burty.

Maxime ne répondit rien ; le coup avait porté et la pâleur qui couvrait son visage démontrait à quelle angoisse il était en proie.

— Qu'ai-je fait! s'écria-t-il, incapable de dissimuler plus longtemps sa terreur et son désespoir.

— Mon Dieu!... reprit Salviat d'un air indifférent, vous avez commis une petite bêtise qui vous fera faire connaissance avec un des premiers établissements de l'Etat si vous refusez la planche de salut qui vous est offerte... Cette histoire a commencé par une scène tragique, elle peut, si vous le voulez, finir comme une comédie bourgeoise!

— Monsieur Maxime, dit Marcelle, je ne veux pas exiger de vous une réponse immédiate, au contraire, je veux vous laisser le temps de la réflexion. . Dans trois jours, mon frère ira vous trouver et vous demandera la résolution que vous aurez prise ...Jusque là... nous ne vous importunerons pas.. Je vous le promets... Mais, messieurs, continua la jeune femme, nous devons rejoindre mes invités, et, pour que personne ne puisse se douter de ce qui vient de se passer, nous rentrerons au salon comme nous en sommes sortis, c'est-à dire tous les trois ensemble.

Maxime se leva par un mouvement automatique, Marcelle prit le bras de son frère et tous trois allèrent rejoindre la société.

Une scène d'un autre genre se jouait pendant ce temps-là dans une autre partie de la maison, à l'entrée d'un petit escalier qui conduisait à l'office, et au bas duquel se trouvait une petite pièce obscure, qui servait de vestiaire.

Deux personnages étaient arrêtés devant cette porte et causaient à voix basse.

Ces deux hommes étaient Mac-Bell et Crampon

— Crois-tu que cela réussisse ? demandait ce dernier.

— Mille diables ! il faut essayer, répondit ce dernier.

— Tonnerre !... Mille francs !.. c'est cela qui va faire du bien à ma bourse !

Mac-Bell frappa doucement à la porte.

Un laquais vint ouvrir et demanda avec l'arrogance particulière aux gens de livrée :

— Que demandez-vous ?... vous vous trompez sans doute.

— C'est ici que demeure mademoiselle Marcelle ? demanda Mac-Bell en s'inclinant poliment,

— Oui, répondit le laquais ; est-ce que vous vous imaginez pouvoir lui parler ?

— Non pas à elle, mais à l'un de ses invités... à monsieur le comte de Précigny ; vous m'obligeriez grandement en allant

le prévenir qu'un commissionnaire demande instamment à lui parler.

— Je vais le lui dire... mais.. faites-moi le plaisir de rester dehors !

— Volontiers, monsieur, répondit l'Ecossais en faisant deux pas en arrière.

Puis il ajouta à demi-voix quand le domestique se fut éloigné :

— Toi... si jamais tu me tombes dans les mains !.. Mais il se tut en voyant revenir le laquais précédant le comte.

— Voilà notre homme, fit-il à Crampon ; attention !

— Comment !... c'est toi !... s'écria Précigny en reconnaissant l'Ecossais... Quelle imprudence !... Que veux-tu ?

— Ah !... je suis pressé !

— Pourquoi ? qu'y a-t-il ?

— Nous tenons Blondel... il passera un mauvais quart-d'heure !

— Vraiment ! s'écria le comte, qui ne put dissimuler la joie qu'il éprouvait en songeant qu'il serait bientôt débarrassé de son plus grand ennemi.

— Malheureusement nous avons du demander le concours de deux camarades sur lesquels nous pouvons compter, mais qui sont gens de précaution et qui ne feront pas un pas si d'ici à une heure je ne leur compte pas mille francs.

— Mille francs !.. c'est beaucoup !...

— Ils ne veulent rien en rabattre !..

— Eh bien, les voilà !... Et Maurice ?

— Une fois que Blondel aura disparu, Maurice est en notre pouvoir... Ne devez-vous pas vous battre avec lui ?

— Oui, mais la chose est renvoyée ; ma sœur, qui porte intérêt à ce jeune homme, s'est jetée à mes genoux en me suppliant de l'épargner ; j'ai dû lui promettre de le faire ; je suis, par conséquent, obligé de m'en rapporter à toi,

— Et vous faites bien !

— Tu as déjà manqué ton coup deux fois.

— Il n'en sera pas de même à la troisième !... Mais !... n'est-ce pas lui qui est là ? ajouta l'Ecossais en désignant une des fenêtres du salon.

Le comte suivit le geste de Mac-Bell

— En effet ! répondit-il, c'est bien lui. Que vient-il faire dans cette maison où il ne connaît personne excepté moi ?

— Il ne vient certainement pas pour danser !

— Non !... mais !... Voici une occasion qui se présente et dont il faut profiter... Connais-tu ma voiture ?

— Oui, répondit l'Ecossais.

— Elle se trouve dans la cour... Tu iras te poster vers la porte d'entrée ; dès que tu verras paraître Maurice, tu le saisis avec l'aide de ton camarade, tu lui mets un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses cris, tu le portes dans ma voiture et tu le fais conduire où bon te semble ; le reste te regarde.

— Compris, répondit laconiquement Mac-Bell ; puis se tournant vers Crampon, il ajouta :

— Viens !... suis-moi !...

Le comte étant rentré dans le salon aperçut bientôt Maurice ; il se dirigea immédiatement de son côté et l'ayant abordé il lui dit :

— Monsieur Maurice, je suis heureux de vous trouver ici ; pouvez-vous m'accorder deux minutes d'entretien ?

— Très-volontiers, monsieur, répondit le jeune homme un peu surpris ; je venais précisément pour vous faire la même demande.

— Je m'en doutais.

— L'ajournement de notre affaire me contrarie beaucoup

— Moi de même.

— Et je voulais...

— Eh bien, fit Précigny en interrompant le jeune homme, si vous voulez, nous allons aller dans la cour où nous nous promènerons en fumant un cigare ; nous y serons mieux pour

parler de notre affaire qu'ici au milieu de cette foule curieuse et bavarde.

Maurice s'inclina en signe d'assentiment

— Je suis à votre service, répondit-il ; et ils sortirent du salon au moment où Eugène Salviat en sortait aussi pour rentrer chez lui.

Quand ce dernier arriva dans la cour où se trouvaient les voitures des invités il aperçut un tumulte, quelque chose comme une querelle.

Il s'approcha et vit deux hommes qui en portaient un autre auquel on avait noué un mouchoir sur la bouche et se débattait comme un fou furieux.

Ces deux hommes s'approchèrent d'une voiture et y firent entrer l'homme qui se débattait.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Salviat.

Crampon, qui était déguisé en porteur d'eau, répondit d'un air de commisération :

— C'est un jeune homme qui vient d'avoir une attaque de nerfs, nous le reconduisons chez lui.

Un soupçon traversa l'esprit de Salviat. Il suivit des yeux les deux hommes, il les vit prendre place dans la voiture et il entendit Mac-Bell dire au cocher.

— Barrière du Trône.

Puis la voiture passant au-dessous d'un reverbère, Salviat reconnut non-seulement Mac-Bell et Crampon, mais encore Maurice.

— Maurice ! fit-il avec un mouvement de terreur ; Maurice entre les mains de ces misérables !

Il hésita un moment... ; suivre la voiture était impossible, elle avait sur lui trop d'avance ; il ne lui restait qu'à se mettre immédiatement à la recherche de Blondel pour lui apprendre ce qui venait de se passer.

Ce n'était pas chose facile, mais un hasard providentiel fit que Salviat le rencontra au bout d'un moment.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda Blondel.

— Maurice Dubreuil !... fit Salviat.

— Maurice !... s'écria Blondel ; où est-il ?

— Il vient d'être enlevé !

— Par qui ?

— Par Mac-Bell et Crampon !

— Encore eux ! rugit Blondel.

— Et ils ont pris la voiture du comte de Précigny.

— Lui !..... toujours lui !..... Oh !..... quel malheur !..... quel malheur !

Puis il ajouta d'un air désespéré :

— Ils vont me le tuer !... mais non, nous le sauverons !... nous le sauverons !... Tu es mon ami, n'est-ce pas ? Eh bien voilà l'occasion de me prouver ton amitié !

— Que faut-il faire ?

— Attends !... laisse-moi assembler mes idées !... j'ai comme un vertige !... où ont-ils conduit Maurice ?

— Je n'en sais rien !

— Il faut le découvrir.

— Ils ont dit au cocher : « Barrière du Trône ! »

Blondel poussa une exclamation.

— Barrière du Trône, dis-tu ?

— Oui.

— Bon !... c'est tout ce que je veux savoir, as-tu des armes !

— J'ai deux pistolets et mon couteau.

— Cela suffit ; partons ; nous n'avons pas une minute à perdre.

— Et où allons-nous ?

— Tu me demandes où nous allons ?... Ecoute, Salviat, il faut que nous soyons dans un quart-d'heure à la Barrière du Trône, chez Lebuteux, l'ancien bourreau du bagne.

CHAPITRE XXII

L'arrestation.

— Tu as compris, Roquet ! malheur à toi, si tu dis jamais un mot à personne de ce qui se passera ici cette nuit et si tu hésites seulement une minute à nous aider, il y aura là cinq ou six gaillards qui ne feront pas tant de façon pour te fermer le bec s'il le faut

— Bon, bon, je sais ce que j'ai à faire.

Ce dialogue avait lieu entre Lebuteux et Céleste.

Celle-ci demanda après un moment de silence :

— Il y a donc quelque chose cette nuit :

— Oui, répondit Lebuteux.

— Y aura-t-il de l'argent ?

— Peut-être.

— De qui s'agit-il ?

— Du brigand qui m'a volé ! fit Lebuteux en faisant un geste de menace.

Céleste s'approcha de lui et lui demanda non sans frissonner :

— Qui est-ce qui est chargé de l'affaire ?

— L'Ecossais, Crampon et moi.

— Vous pourrez en venir à bout, mais je vous conseille de prendre des précautions, Blondel a la vie dure et c'est un homme solide !

— Oh !... nous avons notre plan.

— Quel est-il ?

— Je tends une corde à la porte en dehors, et à un pied environ de terre, quand la porte s'ouvre, Blondel s'avance pour entrer sans voir la corde qui le fait tomber en avant, nous nous précipitons tous trois sur lui, et nous nous en rendons facilement maîtres.

— Ce n'est mal pas imaginé.

Cette conversation avait lieu dans la cabane de Lebuteux; la porte était fermée et verrouillée, les volets étaient également fermés et fixés au moyen de crochets de fer.

— Il me paraît singulier, fit Lebuteux au bout d'un moment que Mac-Bell et Crampon ne soient pas encore arrivés. Ils devraient être ici depuis un quart-d'heure !

— Il faut espérer qu'ils ne se sont pas laisser prendre ! dit Céleste.

— Ils ont dû partir du Cruchon et aller faire une affaire pour un personnage ; ils ne courent aucun danger.

— Ecoute ! fit tout-à-coup Céleste.

Tous deux prêtèrent l'oreille et entendirent un bruit sourd qui paraissait se rapprocher.

— On dirait une voiture ! dit la femme.

— Oui ! répondit Lebuteux, qu'est-ce que cela signifie ?

— Es-tu inquiet ?

— Si c'était Blondel !

— C'est vrai !... nous sommes trop faibles à nous deux, et si les autres arrivent ensuite ce sera trop tard, il se tiendra sur ses gardes.

— Et l'affaire sera manquée ! ajouta Lebuteux d'un air de dépit.

Céleste prêta de nouveau l'oreille.

— La voiture s'arrête devant la maison, fit-elle.

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Lebuteux.

— Regarde !

Lebuteux ouvrit la porte.

La nuit était noire et l'on ne pouvait pas distinguer à plus

de cinq pas devant soi; cependant au bout d'une minute il crut apercevoir un groupe qui s'avançait; en même temps il entendit des voix parmi lesquelles il crut reconnaître celle de Mac-Bell. Le groupe s'étant approché de la porte, Lebuteux vit en effet qu'il ne s'était pas trompé et reconnut l'Ecossais et Crampon qui portaient dans leurs bras une troisième personne.

— Qu'est-ce que vous avez là? demanda-t-il.

— Laisse-nous entrer, nous causerons ensuite, répondit Mac-Bell.

La voiture était repartie et après que tous furent entrés dans la cabane, Lebuteux en referma la porte qu'il verrouilla avec soin.

Pendant ce temps Mac-Bell avait dégagé Maurice de ses liens et du mouchoir qu'il avait sur la bouche.

Misérables! s'écria le jeune homme dès qu'il put parler où m'avez vous conduit et que me voulez-vous?

— Avant tout, mon garçon, repartit l'Ecossais, je dois vous avertir de ne pas faire le méchant! Nous sommes ici chez nous et.... il n'est pas prudent d'élever la voix!

— Mais, reprit Maurice, que voulez-vous de moi?

— Ne vous en doutez-vous pas un peu? fit Crampon.

— Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais rien fait, comment voulez vous que je sache vos intentions!

— Interrogez cette charmante personne, reprit Mac-Bell en indiquant le roquet; elle se fera un véritable plaisir de vous dire à quoi vous devez vous attendre!

Maurice suivit des yeux le geste de l'Ecossais et il aperçut l'éleste à qui il n'avait pas encore fait attention; la vue de cette mégère lui fit faire un pas en arrière, il sentit un frisson de terreur secouer tout son corps en voyant l'expression de basse férocité répandue sur la figure de cette femme.

Celle-ci répondit par un regard ironique et un rire hideux vint contracter ses lèvres. Maurice sentit qu'il était perdu.

— Mon Dieu! ayez pitié de moi! murmura-t il en reculant

jusqu'au mur.... il comprit qu'on ne l'avait amené dans cette maison éloignée que pour se défaire de lui et qu'il valait mieux ne pas perdre courage et vendre chèrement sa vie.

Céleste se mit à ricaner en voyant la position que Maurice avait prise; le jeune homme se trouvait sur une trappe qui s'ouvrait par un secret qui n'était connu que d'elle et de Lebuteux. Maurice tenait à la main un petit couteau qu'il avait tiré de sa poche : c'était la seule arme qu'il eût à sa disposition, et, prêt à tout, il écouta ce que disaient ses meurtriers.

— Il faut se décider, fit Mac Bell sans paraître prendre garde que Maurice écoutait ; il ne me coûte pas plus de lui planter mon couteau dans la gorge que de tordre le cou à un poulet... il s'agit de prendre des précautions si nous ne voulons pas avoir affaire avec la police.

Nous avons la cave ! dit Lebuteux.

Une belle idée! reprit Mac-Bell d'un air sarcastique; ne comprends-tu donc pas que c'est par là que l'on commencera les recherches!

— Et le jardin ?

— Ils le fouilleront de fond en comble!

— Alors nous le porterons dans la campagne, au milieu d'un champ.

— C'est cela, mais à une certaine distance;..... à une demi-lieue d'ici, au moins.

— Entendu!

— Moi, reprit l'Ecossais je me charge de lui faire son affaire, lequel de vous deux se chargera de l'emporter?

— Quant à moi, repartit Lebuteux, je crois que je m'expose suffisamment en consentant à ce que ma maison soit le théâtre du crime, » comme l'on dit à la cour d'assises.

— Alors je m'en chargerai, moi, fit Crampon : puis il ajouta en s'adressant à Mac-Bell :

— Puisque tout est arrangé il faut en finir.

— Ce ne sera pas long, dit l'Ecossais en tirant de sa poche un long couteau qu'il ouvrit et qui fit entendre un bruit sec.

Le lecteur peut se faire une idée de ce qui se passait dans l'esprit de Maurice qui n'avait perdu ni un mot ni un geste de cette conversation.

Appuyé au mur, le visage pâle, il se voyait perdu et sentait que c'en était fait, qu'il devait se résigner à regarder cette cabane comme son tombeau.

Cette pensée ranima son courage, il recouvra son sang-froid et prit la résolution de se défendre jusqu'au dernier soupir.

L'Ecossais s'était levé et se dirigeait vers le jeune homme son long couteau à la main.

Cet homme à la stature colossale et d'une force herculéenne était convaincu qu'il viendrait facilement à bout d'un enfant comme Maurice, et ne s'attendait à aucune résistance.

Il n'était plus qu'à deux pas de sa victime et allait lever le bras pour frapper lorsque le jeune homme comprenant l'imminence du danger s'élança contre Mac-Bell surpris par cette brusque attaque et lui porta un coup de son couteau au visage.

Cela avait été fait avec tant de vivacité que l'Ecossais n'avait pas pu parer le coup ; Maurice avait repris sa position contre le mur ; Mac-Bell poussa un jurement terrible en essuyant avec la main le sang qui coulait de sa blessure.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Crampon.

— Maudit chien !... cria l'Ecossais.... je ne vois plus rien ! il m'a aveuglé !..

— L'agneau paraît avoir des griffes, reprit Crampon, c'est bon à savoir.

Puis s'adressant à Lebuteux et à Céleste il leur dit :

— Allons, finissons la comédie !... Il nous faut venger Mac-Bell !... voyons, à l'ouvrage !

Tous les trois s'approchèrent de nouveau de Maurice qui brandissait le couteau avec lequel il avait frappé l'Ecossais.

Le jeune homme était immobile, son regard flamboyait, décidé à vendre chèrement sa vie, il se jeta sur Crampon.

Au même moment des coups répétés ébranlèrent le volet de l'une des fenêtres qui ne tarda pas à tomber en éclats et deux hommes sautèrent dans la cabane.

Crampon et Lebuteux avaient été forcés de se retourner au bruit et d'abandonner l'attaque.

Les deux hommes qui venaient de pénétrer par la fenêtre étaient Blondel et Salviat.

— Le voilà ! s'était écrié Blondel en apercevant Maurice, nous arrivons à temps !

Et il voulut s'élancer vers lui.

Crampon lui barra le passage.

Lebuteux, de son côté, avait attaqué Salviat qui avait en lui un rude adversaire.

Alors commença un combat terrible, comme les bêtes sauvages peuvent seules en donner des exemples.

Lebuteux et Crampon étaient de solides gaillards, mais ils n'avaient ni la souplesse et l'agilité de Salviat, ni la force musculaire de Blondel.

Tout ce qui tombait sous la main des combattants devenait une arme, il se servaient même de leurs dents et de leurs ongles.

Blondel avait enfin réussi à saisir le bras de Crampon et le lui avait brisé, Crampon lui-même gisait étendu sur le sol; Salviat, de son côté, tenait Lebuteux par la gorge et l'avait forcé à demander grâce d'une voix étranglée.

Tout d'un coup un cri retentit dans la hutte et Blondel, en se retournant, vit que Maurice avait disparu.

Cependant les portes étaient fermées ; le jeune homme ne pouvait pas être sorti !... qu'était-il donc devenu ?...

Blondel jeta les yeux sur Céleste et vit qu'un hideux sourire apparaissait sur ses lèvres desséchées.

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCONIE CAYENNE

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

Secours. au moment fatal.

— Où est-il?... Qu'en as-tu fait ?... s'écria-t-il d'une voix irritée.

La mégère ne répondit pas.

Blondel se précipita vers elle et lui saisissant le bras il la secoua violemment en répétant :

— Parle ! où est-il?... tu le sais !

Le même silence fut sa réponse.

— Nous allons voir s'il n'y a pas moyen de te faire parler ! fit Blondel en dirigeant sur la vieille femme le canon de son pistolet ; mais Salviat le retint.

— Eh bien ? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

— Chut ! fit Salviat.

— Qu'y a-t-il ?

— Ecoute !

Lebuteux, Crampon et Mac-Bell prêtèrent également l'oreille.

En effet on entendit comme les pas d'une personne s'approchant doucement de la cabane.

Soudain Blondel se frappa le front avec désespoire et pâlit.

— Qu'as-tu ? demanda Salviat qui avait vu ce geste.

— Nous sommes pris ! fit Blondel à voix basse.

— Tu sais donc ce qu'il y a dehors ?

— C'est la police !

— Mais comment sait-elle...

— Ah !... j'ai oublié que je l'avais informée, je voulais me débarrasser de ces trois hommes.

— Il faut nous défendre !

— Impossible, les agents sont en nombre... et préparés à la résistance.... Je ne vois qu'un moyen et pour moi seul.

Ces quelques mots avaient été échangés à voix basse en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Tout à coup on frappa à la porte et Lebuteux, Crampon et l'Ecossais se regardèrent avec terreur.

— Eh bien, quoi ! c'est la police.... et après ? fit Blondel

il faut se soumettre!... si vous me promettez de ne pas me trahir, je vous donne ma parole que dans un mois vous êtes libres.

— Mais, dit Crampon, ne pourrions-nous pas nous défendre?

— Essayez, si vous voulez!

Pendant ce temps la porte avait été ébranlée par des coups répétés et violents, elle finit par s'ouvrir et une douzaine d'agents pénétrèrent immédiatement dans la cabane.

Un petit vieillard les suivait, le sourire sur les lèvres et en se frottant les mains d'un air satisfait.

— Papa Fichet?... balbutia Lebuteux effaré.

Les regards de Crampon et de Mac-Bell se dirigèrent alors sur le vieillard et une exclamation de rage s'échappa de leurs lèvres.

— Avez-vous donc envie de retourner à Toulon? s'écria Crampon d'une voix criarde en s'adressant à ces deux complices.

— Non, non! répondirent ensemble les deux bandits

— Alors en avant! reprit Crampon.

Et il fit un mouvement pour se jeter sur les agents en brandissant un long couteau qu'il tenait à la main et en poussant un hurlement.

Les agents n'avaient pas fait un mouvement, seulement ils avaient tous les mains dans les poches de leurs pantalons, lorsque papa Fichet commanda:

— Feu! sur le premier qui fait un pas de plus!

Au même moment les bandits virent les canons de douze pistolets braqués sur eux.

Cette vue suffit pour les clouer au sol.

— Ah! mes petits agneaux! fit papa Fichet en s'approchant des trois complices, vous ne voulez pas être sages? vous voulez faire de la peine à papa Fichet?... Je vois ce que c'est: le séjour de Paris commence à vous ennuyer et vous avez envie

de retourner pendant quelques temps à Toulon où l'on respire un air pur, où la nourriture est excellente et saine, le genre de vie régulier et des chaînes qui sont le symbole de l'union!... Et puis on marche très-bien deux à deux!

— Est-ce que tu n'aurais pas envie de lui envoyer une balle dans la tête? fit Salviat à voix basse.

— Nous ne sommes pas en force, repartit Blondel, cela ne réussirait qu'à nous envoyer à l'échafaud et il faut que je reste ici pour sauver Maurice.

— Voyons, reprit papa Fichet, si nous faisions connaissance, ou pour mieux dire, si nous renouvelions connaissance.

Puis il se mit à les considérer l'un après l'autre.

— Tiens! dit-il, voici Mac-Bell, surnommé l'Ecossais; puis Crampon... puis Lebuteux... le « Roquet »; tous d'anciennes connaissances que je suis enchanté de retrouver.

— Et ces deux-ci?.. ajouta-t-il en s'approchant de Blondel.

En reconnaissant ce dernier il ne put s'empêcher de pousser une exclamation en élevant les deux mains d'un air stupéfait.

— Barigoul!.., fit-il enfin; Barigoul!... Comment..... vous êtes ici?... au milieu de cette bande de brigands?

— Vous voyez que j'ai tenu ma parole? répondit Blondel en prenant l'accent gascon.

— Et votre femme, mon ami?

— Vous êtes bien bon, monsieur, elle va très-bien, j'ai laissé le docteur à ses côtés.

— Allons, tant mieux; j'ai aussi tenu ma parole et vous allez être délivré!... mais!.... je ne vois pas celui que vous m'aviez promis de me faire trouver!

— Vous voulez dire Blondel?

— Oui,... Blondel.

Blondel sourit d'un air malicieux, cligna de l'œil et dit en montrant Salviat.

— Et celui-là, pour qui le prenez-vous?

— C'est lui? demanda papa Fichet.

— Certainement.

— Mais cette couleur!... cette figure?

— N'est-ce pas cela?.. Lavez-le un peu et vous verrez que sous cette couche de couleur qui le transforme en un marquis mexicain du nom de Santa Croce se cache le vrai Blondel qui s'est évadé de Toulon il y a peu de temps!

Le vieil agent considérait Salviat; un soupçon lui était venu..... La chose ne lui paraissait pas claire. Il lui semblait étrange que les bandits gardassent le silence en présence de leur dénonciateur: puis il aperçut sur les habits de Blondel des taches de sang qu'il n'avait pas aperçues tout d'abord!... En un mot tout cela lui semblait louche.

Cependant rien ne vient trahir sa pensée, il fit un signe à ses agents.

— Vous pouvez avoir raison! dit-il à Blondel en lui tendant la main: c'est à vous mon cher Barigoul, que je suis redevable de cette capture.

Blondel avait pris sans défiance la main que papa Fichet lui avait tendue, mais il frémit en sentant que le vieillard le tenait serré et ne le lâchait pas.

Un coup d'œil avait suffit à ce dernier pour constater que son interlocuteur avait une cicatrice au poignet.

Un sentiment de satisfaction se peignit immédiatement sur sa physionomie.

— Allons! fit-il gaiement; tu es un garçon habile, je dois l'avouer!

— Comment, monsieur Fichet?

— Voyons, mon cher Blondel, à bas le masque!

— Mais!

— Assez comme cela!... je le répète, il s'en est peu fallu que je me laisse attraper!

Puis il ajouta en s'adressant aux autres bandits:

— Ah! mes enfants! jamais je ne me suis senti si heureux!

Je l'avoue !... la rencontre de Blondel me fait plus plaisir à elle seule que toute votre bande !..... Et maintenant je me vois forcé, bien à regret, de vous prier de mettre ces couteaux de côté et de vous laisser agrafer ces bracelets qui vous préserveront du froid.

La vue des pistolets fit sentir aux bandits que toute résistance était inutile.

Moins de dix minutes plus tard ils étaient tous emmenottés.

Pendant ce temps, Blondel s'était approché de Céleste et lui avait dit à voix basse :

— Il faut que tu me dises où il est ; prends garde !

— Oh ! je ne te crains pas !

— Je sortirai bientôt de prison, je reviendrai, et alors !...

— Non !... répondit la vieille ; tu as volé l'argent de Lebuteux, cet argent serait à moi maintenant !. . Non !... Tu ne sauras rien Ce sera ma vengeance !

— Et maintenant en route ! commanda le vieux Fichet.

Blondel dut se mettre en route entre deux agents, le cœur plein d'angoisse au sujet de Maurice.

CHAPITRE XXIII

Toulon. — Valnoir.

La « chaîne » que nous avons laissée sur le chemin de Toulon arrivait à sa destination.

C'était le soir du vingtième jour de marche et la plupart des forçats qui composaient le détachement étaient accablés, moralement et physiquement.

Quant à Michelette, elle avait vaillamment supporté la fatigue, son amour lui en avait donné la force et le courage.

Le dévouement dont elle avait fait preuve à l'égard de Joseph avait mainte fois excité l'admiration des autres forçats dont aucun ne s'était plus permis la moindre parole inconvenante, une partie de ce sentiment rejaillit sur le malheureux jeune homme qui avait fini par inspirer de la pitié et de la sympathie à ses compagnons d'infortune.

En arrivant, une profonde tristesse s'empara du cœur des deux jeunes gens : ils se savaient au bout de leur pénible voyage et à un moment auquel ils n'avaient jamais songé qu'avec désespoir : le moment de la séparation.

Ce fut une scène douloureuse ; Michelette ne pouvait s'arracher des bras de Joseph ; pour la première fois elle sentit son courage l'abandonner.

— Joseph !... mon pauvre Joseph ! disait-elle en sanglotant, je ne sais ce qui t'attend derrière ces murs, mais ce doit être terrible ! Promets-moi de ne pas te laisser abattre, de ne pas perdre courage !... Ce serait la mort pour tous deux ! Pense à ton innocence, à mon amour et à la miséricorde du bon Dieu, qui permettra sans doute qu'un jour la vérité soit reconnue!

— Oui ! répondit Joseph ; je te le promets ! que peuvent être les souffrances qui m'attendent encore auprès de celles que j'ai déjà supportées ?... J'aurai la consolation de penser que tu n'es pas loin et que tu pries pour moi !

— C'est cela ! reprit Michelette en souriant au travers de ses larmes, penses toujours ainsi. Et moi !... Oh ! je te le promets, je reviendrai bientôt te voir quoique je ne sache pas encore comment j'y parviendrai !

Ils durent enfin se séparer.

Ils se donnèrent un dernier baiser et cinq minutes plus tard

Joseph était entré dans le bagne dont la grille s'était lourdement refermée.

Une heure après, les nouveaux arrivants avaient été conduits dans une grande salle à moitié obscure où ils avaient dû déposer leurs vêtements pour revêtir l'uniforme des forçats qu'ils devaient garder jusqu'au jour de leur libération.

Il était huit heures lorsque cette opération fut terminée.

Joseph et Baudrillart son compagnon de chaîne furent introduits dans l'un des dortoirs.

L'aspect de ce local causa une profonde impression sur le jeune homme : un des côtés de cette salle était garni d'un lit de camp pouvant donner place à un certain nombre de condamnés; au bord inférieur du lit on voyait une série d'anneaux fortement fixés au bois et auxquels on attache pendant la nuit les chaînes des galériens, afin de prévenir toute tentative d'évasion, la place de chaque individu était marquée par une paillasse mince et d'environ dix huit pouces de largeur.

Joseph n'eut pas le temps de considérer tout cela, les forçats se tenaient debout au pied du lit, chacun devant sa place, à un coup de sifflet chacun s'étendit sur sa couche, Joseph fit comme les autres et suivit l'exemple de Baudrillart, qui était depuis longtemps au courant du règlement du bagne.

Nous allons laisser le jeune homme goûter un peu de repos et nous suivrons Michelette.

Après que la pauvre fille eut vu Joseph disparaître et la porte du bagne se refermer, elle se mit immédiatement à la recherche d'un logement.

Après plusieurs courses, elle arriva dans une petite ruelle écartée où elle vit une maison d'apparence modeste dans laquelle il y avait des chambres à louer.

Elle entra et trouva une jeune fille qui lui montra des appartements situés à des étages différents, mais aucun ne parut lui plaire.

— Ces pièces ne vous conviennent pas ? demanda la jeune servante.

— Non, répondit Michelette, toutes les fenêtres donnent sur la cour, c'est trop triste.

— Cependant je vous assure que pour le prix vous ne trouverez pas mieux.

— Je chercherai jusqu'à ce que je trouve, répondit Michelette.

Et elle allait s'éloigner, quand la servante lui dit :

— Nous avons bien encore un cabinet au dernier étage, mais personne n'en veut, malgré la modicité du prix : il y a une chose qui déplaît à tout le monde.

— Quoi donc?

— La fenêtre donne du côté du bagne !

— Vraiment ? fit Michelette

— Oui, elle donne sur le port ; on voit les gardes et sortir, et ce n'est pas un spectacle bien agréable !

— Je loue ce cabinet ! dit Michelette.

— Comment... vous voulez...

— Oui... et voici un mois de loyer d'avance. Veuillez m'y conduire.

— C'est un goût passablement singulier ! murmurait la jeune servante en précédant Michelette dans l'escalier.

Arrivée au dernier étage elle entra dans le cabinet que la servante venait d'ouvrir et en prit immédiatement en possession.

A peine fut-elle seule qu'elle voulut ouvrir la fenêtre pour voir si la servante avait dit vrai, mais la nuit était venue.

Elle se décida alors à se mettre au lit et à attendre le lendemain.

Elle était brisée par la fatigue et l'émotion. Depuis un mois elle n'avait pas dormi dans un lit. Elle commença à se déshabiller lorsque au moment d'enlever sa robe, elle s'arrêta et prit dans sa poche une petite boîte de laquelle elle tira une croix de la légion d'honneur.

Elle la porta à ses lèvres avec recueillement et vénération.

— Ah !.. pensait-elle : quelles pensées réveille en moi cette croix d'honneur que Joseph conservait comme une relique de son grand-père !.. Aussi longtemps qu'il saura que cette croix est dans mes mains il ne perdra pas courage !.. Oui, je la conserverai et la lui remettrai comme un talisman le jour de sa délivrance !

Et elle suspendit cette croix à un clou au-dessus de son lit.

Deux minutes plus tard elle se mettait au lit, croisait les mains, fermait les yeux et s'endormit d'un profond sommeil.

Elle ne rouvrit les yeux que le lendemain au point du jour, se hâta de se lever, alla à la fenêtre qu'elle ouvrit et vit en effet des galériens qui se rendaient au travail.

Quand elle vit ces hommes revêtus de la livrée d'infamie, la tête rasée et accouplés deux par deux au moyen d'une chaîne dont le cliquetis se faisait entendre à chacun de leurs mouvements, en pensant que son cher Joseph était parmi ces hommes, lui, le brave, l'honnête, l'innocent Joseph, elle se sentit défaillir, et elle eut besoin de tout son courage pour ne pas succomber à son désespoir

Elle put surmonter sa douleur et s'arrachant au spectacle qu'elle avait sous les yeux elle acheva de se vêtir, elle sortit ensuite et se dirigea du côté du port sans se douter des obstacles qui se dresseraient devant elle.

Elle arriva devant une grille où se trouvait une sentinelle qui, on le comprend, lui barra le passage sans écouter ses supplications.

Elle parlait encore lorsqu'elle sentit une main se poser sur son épaule.

Effrayée elle se retourna vivement et se trouva face à face avec un petit vieillard au visage décharné et osseux ; il portait un habit usé jusqu'à la corde, mais de la plus minutieuse propreté, un bonnet lui servait de coiffure et ses pieds étaient chaussés de lourds souliers ferrés.

La physionomie de cet homme n'avait aucune expression et son regard avait une mobilité extraordinaire.

Michelette considéra cet homme pendant un instant, puis elle lui demanda :

— Que voulez-vous de moi ?

— Je désire vous parler.

— Me connaissez-vous ?

— Non, mais vous me paraissez malheureuse et vous m'inspirez de la compassion ; vous voulez entrer là-dedans, n'est ce pas ?

— Oui ?

— Pour y voir quelqu'un ?

— Oui.

— Est ce un ouvrier ?

— Non, c'est un condamné.

Le vieillard fit deux pas en arrière.

— Comment !... que dites-vous ? fit-il d'un air profondément surpris.

Michelette qui, comme la plupart des malheureux se sentait portée à raconter sa misère répondit :

— Il s'agit d'un malheureux jeune homme qui est innocent et qui néanmoins a été condamné !... Je voudrais lui parler !

Le vieillard qui n'avait pas cessé de fixer son regard sur les yeux de la jeune fille, hocha doucement la tête.

— C'est singulier ! fit-il à demi-voix. On ne trompe pas le vieux Caron et cependant cette enfant me paraît sincère ! comment expliquer cela ?

Puis posant son doigt décharné sur son front il demanda encore :

— Ainsi vous dites que ce jeune homme est innocent ?

— Oui, monsieur.

— Comment se nomme-t-il ?

— Joseph Maréchal.

— Maréchal, dites-vous ?

— Oui.

— Est-il de St-Georges ?

— Oui.

— Et vous êtes peut-être....

— Moi ?... mon nom est Salviat..

Le petit vieillard se mit à rire d'un air sarcastique; puis soudain il redevint sérieux, son front s'obscurcit et son regard devint sombre.

— Oh! les malheureux! murmura-t-il; ils sont encore si jeunes.. et ils pourraient vivre si heureux !...

Michelette considérait avec étonnement cet homme mystérieux qui, jetant autour de lui un regard anxieux, ajouta en frémissant de tout le corps:

— Oh!... le crime!... le crime!...

Michelette allait ouvrir la bouche, mais le vieillard lui prit la main d'un air d'autorité et lui dit d'une voix sourde en lui montrant le bagne:

— Voyez!... j'ai passé quarante années de ma jeunesse derrière ces murailles!... j'étais coupable, moi! Un moment de fureur... et le sang coula !... Oui !... j'ai tué mon père! pour une misérable somme d'argent; et depuis quarante ans je suis tourmenté par le remords !... Aujourd'hui je suis libre !... mais le sommeil me fuit... mon cœur est torturé !.... nuit et jour j'ai devant les yeux le cadavre du malheureux vieillard!... Ah !... le crime !... le crime !...

Et il se tut, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front; une respiration oppressée soulevait sa poitrine.

Michelette se sentit émue de pitié et voulut lui tendre la main.

— Non, non, s'écria le malheureux, en faisant un pas en arrière; non! ne me touchez pas!... Il y a du sang sur mes mains!... Ne le voyez-vous pas?... Ne voyez-vous pas cette tache rouge?... Là!... Là!... Et j'ai beau me laver et m'essuyer elle ne s'en va jamais !... elle est comme le remords !... elle ne me

quitte pas !... elle me suit partout !... partout !.. Oh ! mon Dieu !. . mon Dieu !

Il s'arrêta, resta un instant pensif, puis il reprit :

— Oh !... j'ai tout essayé !... je me suis introduit furtivement dans les églises pour me prosterner sur la pierre, j'ai prié Dieu de me pardonner !... Mais c'est impossible !... Ensuite j'ai voulu consoler les malheureux, faire des bonnes œuvres, eh bien cette consolation m'est refusée !... Je suis maudit !... Je porte malheur à tous ceux qui m'approchent !... Adieu, pauvre fille !... Pensez quelquefois au vieux Caron et à ses souffrances.

Et il s'éloigna rapidement sans jeter un regard sur Michelette qui demeura seule, se demandant ce qu'elle devait penser de cet homme.

La pauvre jeune fille dut reprendre le chemin de son logement le cœur gros et sans avoir pu exécuter son dessein. La journée s'écoula lentement, et, la nuit venue, Michelette se mit au lit en pensant à Joseph et en formant le projet de tout tenter le lendemain pour arriver à son but.

La nuit était orageuse, de gros nuages noirs couraient au ciel et par instants les rayons de la lune apparaissaient pour disparaître ensuite avec rapidité.

. . . . . .

Cette même nuit, deux chaises de poste couraient sur la route de Paris à Toulon à une distance d'à peine un kilomètre l'une de l'autre

A une lieue de Toulon la première de ces voitures quitta la grande route pour prendre un chemin qui se dirigeait à gauche

Elle s'arrêta bientôt devant la grille d'un château dont l'aspect éveillait dans l'âme un sentiment de tristesse et de mélancolie.

Deux serviteurs s'étaient élancés à la rencontre de la chaise de poste et avaient ouvert la grille qui donnait accès à une cour spacieuse. La voiture s'arrêta devant la porte d'entrée et deux

personnages en descendirent, ils trouvèrent dans le vestibule un laquais qui les attendaient avec un flambeau à la main et qui les précéda dans une salle où se trouvait une table toute dressée.

Un autre domestique s'empressa de débarrasser les deux arrivants de leurs manteaux et de leurs chapeaux, puis ces deux hommes se mirent à table et commencèrent à manger.

Leur esprit était évidemment préoccupé, car ils gardaient le silence et paraissaient plongés dans de profondes réflexions

Quand le repas fut terminé et lorsque le domestique qui avait apporté du café et des cigares se fut retiré, le plus âgé de ces deux hommes, qui n'était autre que le comte de Précigny, appuyant ses deux coudes sur la table, rompit le silence en disant à son compagnon :

— Savez-vous, mon cher Maxime, où nous sommes en ce moment?

— Je l'ignore complètement, et je me soucie fort peu de le savoir, répondit Maxime de Brescé. Vous m'avez assuré qu'il était de mon intérêt de quitter Paris, ce que j'ai fait sans vous demander où vous vouliez m'amener ni pourquoi vous m'arrachiez ainsi brusquement à mes habitudes, je me suis laissé persuader et je vous ai suivi sans chercher à savoir le mot de cette énigme

— Je ne vous ai pas dit quels étaient les motifs qui me faisaient agir, reprit le compte, parce que je craignais de vous voir manquer de résolution. Vous êtes d'une nature tellement impressionnable qu'il faut agir prudemment avec vous, vous êtes de ces hommes auxquels il faut cacher les périls et les risques du combat jusqu'au moment où ils se trouvent en face de l'ennemi.

— Vous n'êtes pas le premier qui m'avez jugé ainsi, repartit Maxime, et il est possible que vous ayez eu raison de ne pas me parler de combat à soutenir ou d'obstacles à surmonter ; mais puisque le moment est venu où je puis connaître la vérité,

parlez, monsieur le comte, apprenez-moi où nous sommes et quel est le motif de notre voyage!

— Je vais vous le dire.

— Si je ne me trompe, nous sommes au moins à deux cents lieues de Paris!

— Oui, et quand vous saurez dans quelle partie de la France nous nous trouvons, vous comprendrez le but de notre voyage.

En parlant, le comte s'était levé et avait ouvert une fenêtre, puis ayant fait signe à Maxime de s'approcher, il lui montra de nombreuses lumières que l'on voyait briller à une certaine distance:

— Savez-vous ce que c'est cela? lui demanda-t-il.

— Non, répondit Maxime.

— Eh bien, c'est Toulon!

— Que dites-vous?

— Et, s'il était jour, nous pourrions facilement distinguer le bagne.

— Vraiment!

— Oui, mon ami, le bagne! Ecoutez-moi, il y a là, en ce moment, deux hommes qui tiennent notre sort entre leurs mains; qui, d'un mot, peuvent précipiter le comte de Précigny et le vicomte de Brescé du rang qu'ils occupent dans le monde et les arracher à leur vie de luxe et d'élégance pour les plonger dans cet enfer de misère, d'infamie et de souffrance qui se nomme « le bagne! »

— Je ne vous comprends pas! s'écria Maxime.

Le comte se mit à rire.

— Mon jeune ami, continua-t-il, le jour où le marquis de Santa-Croce nous raconta l'histoire d'un oncle assassiné et d'un testament anéanti, vous fûtes en proie, à une agitation, à un trouble qui attirèrent mon attention; je fis ensuite un rapprochement entre cette circonstance et la mort récente de votre oncle, le comte de Burty, et une scène qui a eu pour

personnages vous, d'abord, puis Eugène Salviat, le faux marquis de Santa-Croce et sa sœur la belle Marcelle ; je n'eus pas de peine à comprendre alors que vous étiez dans la main de cet homme,... absolument comme moi je suis dans celle d'un autre bandit... de cet infâme Blondel !

— Mais voulut dire Maxime.

— Vous vous étonnez de m'entendre parler avec cette franchise, reprit Précigny ; vous devez comprendre que si nous voulons combattre avec quelque chance de succès, nous devons être unis et agir de concert ; nos intérêts sont les mêmes ! Nous avons devant nous deux hommes qui, d'un mot, peuvent nous faire porter la casaque des galériens pendant le reste de notre vie, et ce mot ils le prononceront si nous ne parvenons à leur fermer la bouche.

— Je comprends, fit Maxime ; vous voulez leur fermer la bouche avec une clef d'or, n'est-ce pas ?

— De l'or ! . non pas !.. Leurs exigences se renouvelleraient jusqu'à ce que nos deux fortunes aient disparu, et le jour où nous serions ruinés ils nous dénonceraient !

— Quel moyen voulez-vous donc employer ?

— Il n'y en a qu'un !.... les morts seuls ne parlent pas !....

— Comment !... vous voulez...

— Maxime, fit Précigny ; nous nous trouvons en présence d'un dilemme épouvantable, nous devons faire disparaître ces deux hommes, ou bien nous résoudre à être un jour ou l'autre conduits en prison, jugés et condamnés... Le choix est facile, n'est-ce pas ?

— Il est facile, repartit Maxime, de dire : nous ferons ceci ou cela, mais il faut aussi trouver le moyen d'exécuter ce que l'on a résolu. Nous ne pouvons ni pénétrer dans le bagne, ni y introduire un émissaire disposé à y faire ce que nous ne pouvons pas faire nous même.

— Non !... mais nous pouvons nous servir de ceux qui y sont déjà !

— Voulez-vous parler des forçats?

— Oui!... de Mac-Bell et de Crampon, que le hasard semble avoir placé là tout exprès pour nous!

— Et vous croyez pouvoir les décider à nous aider?

— Parfaitement; ces deux hommes portent à Blondel et à Salviat une haine profonde, si à cela nous ajoutons une certaine somme dont je me suis muni à cet effet, je suis persuadé qu'ils feront tout ce que nous voudrons.

— Mais comment correspondre avec eux?

— Mac-Bell a déjà fait plusieurs séjours au bagne et il est très-habile à sculpter des noix de coco qui forment une branche de l'industrie privée des galériens; nous pouvons par conséquent le voir en allant lui acheter quelque chose.

— Mais encore! insista Maxime. Comment pourrez-vous lui parler? Comment traiter sous l'œil des gardes?

— Ceci est une difficulté qui sera bientôt résolue. Mac-Bell est un homme d'imagination, il trouvera un moyen, je n'en doute nullement.

— Alors, à demain!

— Oui, à demain! Nous avons tous deux besoin de repos. N'oubliez pas ceci: « dans trois jours il faut que Blondel et Salviat aient cessé de vivre ou bien nous sommes perdus. »

Les deux hommes se séparèrent et on les conduisit à leurs chambres.

Laissons-les à leur repos et voyons quelles étaient les personnes qui occupaient la seconde chaise de poste.

A une lieue environ du domaine de Valnoir, où le comte de Préciguy venait d'arriver, se trouvait une des plus charmantes villas des environs.

L'élégance de son architecture, la fraîcheur des ombrages qui l'entouraient faisaient involontairement rêver d'amour et de poésie.

Cette villa appartenait à monsieur Michaud.

Il était bientôt minuit et cependant personne ne reposait.

Au second étage se trouvait une fenêtre éclairée, à laquelle on voyait de temps en temps apparaître une ravissante tête de jeune fille

C'était Lucienne.

La pauvre jeune fille éprouvait une angoisse profonde ; une douleur immense remplissait son âme.

A qui pensait-elle?.. quelle était la cause de sa souffrance?

Il y avait une quinzaine de jours environ qu'elle se trouvait là en compagnie de monsieur et de madame Michaud, et la pauvre enfant était depuis longtemps sans nouvelles de Maurice que nous avons vu disparaître dans la cabane de Lebuteux, pendant le combat de Blondet et de Salviat contre Crampon et l'ancien bourreau.

— Qu'était-il devenu?.... pourquoi toutes les recherches étaient-elles restées infructueuses?

Telles étaient les questions que s'adressait la jeune fille sans pouvoir trouver une réponse satisfaisante.

Lucienne était à la fenêtre, et, à un certain moment les rayons de la lune ayant passé entre deux nuages, elle crut distinguer un point noir sur la grande route.

Ce point s'approchait visiblement, au bout d'un instant, il avait pris une forme plus distincte et un roulement sourd annonça que c'était une voiture.

Cette voiture était la chaise de poste qui avait suivi celle qui avait amené à Valnoir Précigny et Maxime.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle s'arrêtait devant la villa de monsieur Michaud dont les habitants s'étaient précipités à sa rencontre.

Un voyageur descendit vivement de la voiture.

C'était Paul Mercier, l'oncle de Lucienne. Il serra affectueusement les mains de monsieur et de madame Michaud et embrassa Lucienne dont le visage pâle dénotait l'inquiétude.

— Enfin, te voilà cher oncle! fit la jeune fille d'une voix

agitée ; si tu savais avec quelle impatience j'attendais ton arrivée! Je craignais qu'il ne te fût arrivé un accident!

— Ma chère Lucienne! dit Paul en serrant Lucienne dans ses bras.

— C'est la vérité! dit à son tour monsieur Michaud; depuis que nous avons quitté Paris Lucienne est dans des transes continuelles.

— Elle passait ses journées à la fenêtre, les yeux fixés sur la route de Paris, ajouta madame Michaud, et elle n'ouvrait la bouche que pour parler de vous et de votre retour prochain.

Mercier considéra un instant Lucienne et dit en lui mettant un baiser au front :

— Je comprends!

On conduisit ensuite le voyageur à la salle à manger, où le souper était servi.

Pendant le repas, Paul rendit compte de la marche des affaires et, quand il eût fini de manger, il demanda la permission de se retirer parce qu'il était accablé de fatigue.

Dans le corridor il retrouva Lucienne ; la jeune fille saisit la main de son oncle et le fixant d'un air anxieux :

— Et lui, mon oncle?.... Lui? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Hélas!.... je ne suis guère plus avancé aujourd'hui que le premier jour!

— Comment! fit Lucienne atterrée;.... pas de nouvelles! Tu n'a pas pu découvrir ce qu'il est devenu?

— Non!

— N'as-tu rien appris qui puisse te mettre sur ses traces?

— Peu de chose!... et je dois l'avouer ; tes pressentiments ne te trompaient pas!... ce que j'ai appris n'est pas rassurant.

— Qu'est-ce donc, mon Dieu? fit Lucienne avec terreur.

- Après bien des recherches j'ai su que, le jour qui a précédé celui de sa disparition, Maurice avait été chez le comte de Précigny; je me suis rendu chez le comte et j'interrogeai le portier qui me dit se souvenir parfaitement de la visite du jeune homme. Maurice n'avait pas trouvé le comte chez lui et comme il disait avoir un besoin pressant de parler au comte le portier lui dit que celui-ci se trouvait à une soirée donnée par je ne sais quelle dame.

— Ensuite? demanda anxieusement Lucienne.

— Je me rendis chez cette dame et un de ses domestiques me raconta avoir vu un jeune homme enlevé dans la cour par deux personnages inconnus qui l'avaient placé dans une voiture et s'étaient fait conduire à la barrière du Trône.

— Oh! mon Dieu! s'écria Lucienne se fondant en larmes encore une tentative d'assassinat!

— C'est possible, continua Mercier, attendu que peu de jours après j'appris qu'on avait arrêté une bande de malfaiteurs tout près de la barrière du Trône, et qu'un nommé Crampon faisait partie de cette bande, or, il paraît que cet homme est un des deux qui ont enlevé Maurice.

— Vous aviez une piste, et de cette manière vous pouviez découvrir quelque chose.

— Je l'espérais! Grâce à ces renseignements et avec l'aide d'un agent secret nommé Fichet, qui avait dirigé l'arrestation de cette bande, je me rendis dans une petite maison où cette arrestation avait eu lieu. J'y trouvais une vieille femme qui répondit à toutes mes questions par de grossiers sarcasmes, sans vouloir me donner le renseignement que je lui demandais.

— Il fallait lui offrir de l'argent!

— C'est ce que je fis.

— Et elle ne voulut rien dire?

— Non.

— Oh! mon Dieu!... fit en sanglotant Lucienne : que faire?.. que penser ?....

Paul Mercier n'avait pas été le seul à faire des recherches au sujet de Maurice.

Voici comment :

Deux jours après l'arrestation de Blondel, opération qui avait augmenté la considération dont le papa Fichet jouissait auprès de ses chefs, Lapostole rencontra dans une rue écartée un inconnu qui disparut après lui avoir remis un billet écrit en patois et dont le sens approximatif était celui-ci :

« Va chez ma mère Mathurine Salviat, rue des Charbonniers, « numéro 5, dis-lui qu'un jeune homme nommé Maurice a « disparu dans la maison de Lebuteux, que Céleste sait où est « ce jeune homme et qu'elle ne veut pas le dire, mais il faut « qu'à tout prix elle l'avoue, parce que Blondel donnerait dix « ans de sa vie pour le savoir. »

— Du moment que c'est ainsi, en route! fit Lapostole, et une demi-heure plus tard il frappait à la porte de Mathurine qui, depuis le départ de Michelette, avait quitté Saint-Georges pour venir habiter Paris où elle pouvait de temps en temps voir celui de tous ses enfants qu'elle préférait, c'est-à-dire Eugène.

Lapostole ne put s'empêcher de faire un pas en arrière à la vue du visage décharné et des yeux ardents de la vieille femme; il resta interdit et ne put pas prononcer une parole.

— Eh bien, que me veux-tu ? demanda Mathurine d'une voix criarde.

— Je désire parler à Mathurine Salviat!

— Et qu'as-tu à lui dire? reprit la vieille d'un air de méfiance particulier aux gens qui ont eu souvent maille à partir avec la justice.

— Je viens de la part d'Eugène Salviat!

— Ah! dit Mathurine en s'approchant de Lapostole. Puis elle ajouta en baissant la voix :

— Où est-il?

— Il est en route pour là bas! répondit Lapostole avec un geste significatif

— L'as-tu vu?

— Non, il m'a écrit.

— As-tu sa lettre?

— La voilà.

La vieille femme, plus familière avec le patois eut bientôt lu.

— Tiens, le « Roquet! » fit-elle d'une voix sifflante et haineuse; ah!... je vais avoir affaire avec le Roquet! ... « Bon! nous allons nous retrouver encore une fois en présence, et si elle ne veut pas rendre ce jeune homme, si elle refuse d'obéir à l'ordre de Blondel et d'Eugène!.. alors!.. malheur à elle!... Elle verra ce qu'il en coûte de me résister!..

— Si je puis vous aider, dites-le franchement, dit Lapostole

— Merci, mon garçon, répondit Mathurine, je n'ai besoin de personne pour venir à bout du « Roquet, » je préfère agir seule.

CHAPITRE XXIV.

L'accident.

Le jour qui suivit l'arrivée au bagne de Blondel, Salviat, Mac-Bell, Crampon et Lebuteux, le compagnon de chaine de

Joseph, qui était Bandrillart, comme nous le savons, avait été transporté à l'hôpital, atteint d'une grave maladie.

On dut donner un autre compagnon à Joseph et le hasard voulut que ce compagnon fût un des nouveaux arrivés, Mac-Bell.

Ce dernier, qui connaissait les hommes et qui avait quelque expérience de la vie, fit à part lui le raisonnement suivant:

— Le comte de Précigny doit se trouver en ce moment entre la joie et la crainte ; il doit être enchanté d'être débarrassé de Maurice qui le gênait, mais, en même temps il doit trembler en pensant que son secret est entre les mains d' un homme tel que Blondel. Que fera-t-il? Il doit-être à Toulon ou bien en route pour y venir; il faut par conséquent que j'avise au moyen de lui procurer l'occasion de me voir et de me parler et je puis y arriver si l'on m'accorde la permission de sculpter des noix de coco; le comte viendra et nous aurons bien du malheur si nous ne trouvons pas moyen d'échanger deux mots.

Comme on le voit les prévisions de l'Ecossais ne le trompaient pas.

Le même soir il demanda l'autorisation de pouvoir faire venir du dehors quelques noix de coco pour les travailler.

Il lui fut répondu, à son grand désappointement, que cette permission était une faveur que l'on n'accordait qu'aux forçats qui la méritaient par leur bonne conduite, et que, dans quelques mois, on verrait s'il y avait lieu de la lui accorder.

Cependant, quoique trompé dans son attente, il ne se découragea pas et forma un autre projet.

— Quoique j'aie hâte de sortir d'ici, pensa-t-il, le comte a encore plus d'intérêt à venir sans tarder, je peux donc m'en rapporter à lui, il est mieux que moi en position de venir à bout des obstacles.

Et il se décida à attendre patiemment.

Le lendemain, vers midi, Mac-Bell qui était avec Joseph

occupé à remuer de grosses pièces de bois, vit deux visiteurs étrangers accompagnés d'un gardien.

Il n'eut pas de peine à reconnaître en eux le comte et Maxime.

— Enfin !... murmura-t-il.

Le gardien qui conduisait Précigny et son compagnon leur donnait des détails sur le genre de vie des forçats.

Tous deux écoutaient avec attention, mais le comte jetait sur tous les galériens des regards anxieux; il cherchait Mac-Bell.

Quant à Maxime, le spectacle qu'il avait sous les yeux lui inspirait des pensées qui n'étaient pas précisément agréables. Le passé lui apparaissait plein de menaces; il pensait qu'une grande partie des hommes qu'il voyait n'avaient pas commis un crime aussi affreux que celui qu'il avait à se reprocher et il se demandait avec terreur s'il ne devait pas craindre qu'un hasard fatal ne vînt dévoiler son forfait. N'y avait-il pas un homme qui avait été témoin de l'assassinat du comte de Burty, et cet homme n'était-il pas capable de parler ?

Ces pensées étaient suffisantes, on le voit, pour augmenter sa terreur, aussi une sueur froide perlait-elle sur son front.

— Le voilà ! fit soudain le comte qui avait aperçu à quelque distance la statue gigantesque de l'Ecossais.

Grâce à son nom et à des recommandations puissantes de personnes hautement placées, le comte de Précigny avait obtenu l'autorisation de parcourir le bagne, de le visiter en détail, et même d'adresser la parole aux forçats, en présence des gardiens, bien entendu

Il s'approcha de Mac-Bell et il lui adressa quelques questions insignifiantes.

Ayant aperçu que l'attention du gardien était attirée sur un autre groupe il fit signe à l'Ecossais et il lui dit à voix basse :

— Blondel est ici !

— Je le sais ! répondit Mac-Bell.

— Es-tu décidé à tout?

— Cela dépend.

— Que veux-tu dire ?

— Etes-vous disposé à m'aider à sortir d'ici?

— Je te le jure.

— Alors je vous écoute.

— Voici ma proposition...

L'Ecossais l'interrompit en disant :

— Il nous est impossible de causer ici plus longtemps sans éveiller des soupçons?

— Mais quand pourrai-je te revoir?

— Demain matin à l'hôpital.

— Ah!... tu veux feindre une maladie?

— Ce n'est pas facile... Ici l'on guérit ce genre de maladie à coups de bâton.

— Comment feras-tu donc?

— Je serai blessé.

— Sérieusement?

— Très-sérieusement! assez maintenant, à revoir demain dans la salle des blessés.

— Et ce jeune homme? demanda le comte en désignant Joseph qui avait tout entendu.

— Oh!.... il sera muet comme un poisson, répondit Mac-Bell en jetant un regard significatif sur son compagnon de chaîne il sait que les traîtres ne viennent pas vieux ici!

Et sans ajouter un mot il s'empressa, accompagné de Joseph, d'aller rejoindre ses camarades qui transportaient des pièces de bois.

L'Ecossais s'approcha de Crampon qui était occupé à soulever un bloc et il lui souffla à l'oreille sans que Joseph pût l'entendre :

— Crampon... tu vois cette grosse poutre?

— Je préférerais la vue d'un autre paysage! répondit Crampon, d'un ton bourru.

— Veux-tu me faire un plaisir ?

— Pourquoi pas !

— Quand tu me verras charger cette poutre avec mon camarade, approche-toi avec deux ou trois autres pour m'aider, et arrange-toi pour que je perde l'équilibre et que je tombe avec la poutre !

— Mais, vous pouvez être écrasés, surtout ton compagnon !

— Et puis !... après ?

— Le pauvre garçon !

— Est-ce qu'il t'intéresse à ce point ?

— Pas le moins du monde !... Mais..., et toi ?

— Oh !... mois, je suis assez robuste pour supporter cela !... Du reste, j'en fais mon affaire !

— Eh bien, c'est comme tu voudras, puisque tu as l'air d'y tenir absolument !

— J'y tiens beaucoup !

— Ce sera fait comme tu le désires.

Un moment après, Crampon s'étant approché de quelques autres forçats, il leur communiqna ce que Mac-Bell lui avait dit. Tous se déclarèrent prêts à lui aider.

A quelques pas de là se trouvait une certaine quantité de poutre énormes qu'une vingtaine de forçats étaient occupés à transporter dans une autre partie du port.

C'était ce qu'on nomme au bagne « la fatigue ». On donne ce nom aux gros travaux qui demandent beaucoup de bras.

Malheur à celui dont les forces ne sont pas suffisantes pour résister à ces travaux ; ses jours sont comptés !

Parmi les hommes occupés à transporter ces pièces de bois, nous trouvons deux de nos anciennes connaissances ; nous voulons parler de Blondel et de Salviat.

Malgré la surveillance rigoureuse à laquelle ils étaient soumis, ils avaient pu voir ce qui s'était passé loin de là.

— As-tu reconnu les Parisiens ? demanda Blondel à Salviat qui était son compagnon de chaîne.

— Certainement, répondit Salviat, et j'épie l'occasion de pouvoir leur adresser quelques paroles d'amitié.

— Je surveille autre chose ! reprit Blondel.

— Qui donc ?

— L'Ecossais.

— Ah !

— Il vient d'échanger quelques mots avec Précigny... Ils ont arrangé quelque chose ensemble... Je ne sais pas encore quoi, mais assurément ce n'est pas à notre avantage... soyons sur nos gardes !

— Bon !... j'ouvrirai les yeux !

Il y avait encore deux personnes qui avaient les yeux fixés sur Mac-Bell et sur Joseph ; c'étaient deux jeunes filles; l'une, connue de tous les galériens, était Louison, la fille d'un des gardiens, qui avait depuis son enfance été accoutumée à venir jouer dans le port, sous les yeux de son père, la seconde était sa cousine et était à peu près du même âge.

Cette dernière, qui entrait pour la première fois dans le bagne, paraissait très-émue et prenit un intérêt tout particulier à suivre les travaux de tous ces hommes.

Son attention était absorbée par ce spectacle et elle répondait à peine à ce que lui disait sa compagne qui voulait aller plus loin ou rentrer à la maison.

— Non, je vous en conjure, encore un moment! dit enfin la jeune fille ; vous ne savez pas combien je vous serai reconnaissante !

— Il est donc parmi ces gens ? demanda Louison à voix basse.

— Oui, répondit la jeune étrangère qui n'était autre que Michelette.

— Eh bien, restez encore un peu; Dieu sait ce qui arriverait si l'on venait à découvrir notre ruse !... Mon père perdrait sa place... Je vous en conjure donc!... soyez prudente... et faites que je n'aie pas à me repentir d'avoir eu pitié de vous!

— Soyez tranquille !... Ne craignez rien! Oh! que vous êtes bonne!

Et Louison se mit à parcourir le bagne comme cela lui arrivait souvent, sans plus s'inquiéter de sa prétendue cousine.

Michelette qui avait résolu de tout tenter pour s'approcher de Joseph, avait rencontré Louison par hasard, et avait noué connaissance avec elle, ce qui est bientôt fait entre jeunes filles; puis elle lui avait raconté son histoire et communiqué son projet.

Elle avait réussi à convaincre Louison de l'innocence de Joseph et avait obtenu de pouvoir entrer au bagne avec elle en se faisant passer pour sa cousine.

Les hommes occupés à charger les pièces de bois travaillaient avec activité.

Le gardien voyant cela jugea qu'il pouvait se reposer un peu et alla s'asseoir un peu plus loin, à l'ombre d'un mur.

Au bout d'un moment il était assoupi.

Mac-Bell profita de l'occasion pour dire à Crampon à voix basse :

— C'est le moment... le gardien dort.

— Bon! répondit Crampon... Prends garde!...

Ces paroles avaient été échangées rapidement et à voix basse, de sorte que Joseph ne les entendit pas et ne pout pas se douter que sa vie était en danger.

Crampon appela deux ou trois de ses camarades afin d'aider Mac-Bell et son compagnon de chaîne à prendre sur leurs épaules une poutre énorme afin de la transporter ailleurs.

Le garde n'était point sorti de sa somnolence.

— Je ne sais pas ce qui se passe là-bas! dit Blondel à Salviat, mais je doute qu'il y a un complot contre quelqu'un.

— Contre qui ?

— Je ne le sais pas encore !... Connais-tu le jeune homme qui est le compagnon de chaîne de Mac-Bell ?

Salviat se mit à rire.

— Oh oui! je le connais, et je connais aussi son histoire, elle est assez curieuse... Je te la raconterai un jour.

— Qu'a-t-il fait pour venir ici?

— Rien.

— Comment! il est innocent?

— Comme l'enfant qui vient de naître!

— Eh bien, je ne sais si je me trompe... mais je..... Blondel s'interrompit en voyant Précigny et Maxime qui s'approchaient sans les avoir reconnus, les forçats étant tous rasés et vêtus de la même manière.

— Viens un peu par ici, dit-il ensuite à Salviat qui n'avait pas encore aperçu les deux visiteurs.

Et ayant fait quelques pas ils se trouvèrent auprès d'eux.

— Monsieur le comte, fit Blondel d'une voix sourde.

Précigny tressaillit et devint pâle comme un cadavre en reconnaissant Blondel.

— Monsier le comte! reprit ce dernier, Maurice a disparu par vos ordres...

— Comment! dit le comte.

— Pas un mot de plus, nous n'avons pas de temps à perdre en discussions; écoutez ce que je vous dis et prenez-en bonne note: dans huit jours je serai hors d'ici... je serai à Paris, et je vous demanderai compte de la vie de Maurice. Est-il vivant? tant mieux pour vous, mais s'il est mort...

— Tu m'assassineras!... fit le comte en souriant d'un air ironique.

— Je ne suis pas si fou, répondit Blondel; je me bornerai simplement à vous procurer une place ici, parmi nous. Ainsi vous êtes averti; vous savez que la mort de Maurice vous mènera au bagne et c'est à vous d'agir prudemment! Bon voyage et au revoir, monsieur le comte!

Précigny allait s'éloigner avec Maxime lorsque le compagnon de chaîne de Blondel prit la parole:

— Monsieur le comte, dit Salviat, vous n'avez pas oublié

sans doute que je vous ai offert la main de ma sœur en exprimant le désir de voir cette union s'accomplir le plus tôt possible. Ce sera un beau jour pour l'aristocratie à laquelle vous appartenez! Vous savez aussi que le jour de votre mariage, vous aurez à me compter la bagatelle de cent mille francs, que vous distrairez de la fortune que vous a laissée le comte de Burty, dont le testament a disparu d'une façon si malheureuse!

Voyant que Maxime atterré ne répondait rien, Salviat continua :

— Je vous donne également rendez-vous dans huit jours, à votre hôtel, pour dresser le contrat de mariage ; bon voyage, monsieur le vicomte, et à bientôt!

Et les deux forçats s'éloignèrent pour reprendre leur travail.

Le comte de Précigny et Maxime continuèrent leur visite.

— Eh bien! fit le comte, comprenez-vous maintenant que nous sommes perdus si nous ne parvenons pas à nous défaire le plus vite possible de ces deux hommes ?

— Vous avez raison, répondit Maxime; il faut prendre une résolution suprême et je suis prêt à vous aider de toutes mes forces.

— Nous verrons Mac-Bell demain et nous pourrons concerter des moyens à employer pour atteindre notre but, dans tous les cas, il faut agir énergiquement.

Un moment plus tard, la visite étant terminée, les deux complices reprenaient le chemin de Valnoir.

Cette scène s'était passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la raconter.

Pendant ce temps, Mac-Bell avait fait ses préparatifs, et se disposait avec Joseph à prendre la poutre sur ses épaules ; aidé par Crampon et trois autres forçats, l'Ecossais avait placé un bout de cette pièce de bois sur l'épaule de Joseph et commençait à glisser son épaule sous l'autre bout, lorsque Crampon, faisant un faux mouvement, imprima une secousse à la poutre

qui retomba lourdement à terre, en entraînant sous elle Mac-Bell et le malheureux Joseph.

Deux cris perçant se firent entendre.

Le premier avait été poussé par Joseph, le second était sorti des lèvres de Michelette, qui l'avait vu tomber.

— C'est trop tard! fit Blondel qu'il avait tout vu.

— Tant mieux! murmura Salviat, s'il est mort il ne pourra plus parler.

— Ces deux exclamations avaient tiré le gardien de sa somnolence.

— Approchons-nous! fit Blondel.

— Pourquoi faire? demanda Salviat, cela n'a rien qui puisse nous intéresser!

— Au contraire, reprit Blondel, cela m'intéresse parce que c'est Mac-Bell qui l'a amené et que, par conséquent, il doit y avoir un motif secret, en outre, je connais cette jeune fille qui sanglotte là-bas! Regarde!

Salviat jeta les yeux sur la jeune fille et ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise.

— La connais-tu? lui demanda Blondel.

— Mais c'est Michelette! répondit Eugène.

— Michelette!.., répondit Blondel... et puis après?

— Ma soeur!

— Raisons de plus, viens!

Des gardes étaient accourus, et l'on s'empressa de relever la poutre sous le poids de laquelle étaient tombés l'Ecossais et Joseph.

Michelette, oubliant la recommandation qui lui avait été faite par Louison, s'était élancée et elle s'agenouilla auprès de Joseph qui restait étendu, la face contre terre et privé de sentiment.

Quant à Mac-Bell, il s'était mis sur son séant, et, à part quelque contusions, il était sain et sauf, sa force herculéenne

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE GAYENNE

Joseph est transporté à l'hôpital.

lui avait permis de supporter cette chute sans en être trop incommodé.

— Joseph!... Joseph!... il ne répond rien, il est mort! disait Michelette en sanglotant et en se tordant les mains de désespoir.

— Diable! fit Crampon, qui avait relevé le corps meurtri de Joseph, il est pâle comme un cadavre et il ne fait aucun mouvement; c'est mauvais signe!

— Ah!... ils l'ont tué!... dit Michelette avec un accent désespéré.

— Voyons cela, faites-moi un peu de place, fit d'un air d'autorité Blondel qui s'était approché, il se pencha sur le corps de Joseph, appliqua son oreille sur la poitrine du jeune homme, et resta ainsi pendant quelques secondes, puis il se releva et dit à Michelette, qui le considerait d'un air anxieux.

— Prenez courage!... il vit... et je crois pouvoir vous donner l'assurance qu'il n'est pas dangereusement atteint!

— Ah!... s'écria la jeune fille, que le ciel vous entende et vous récompense pour cette parole!

Joseph fut transporté à l'hôpital sous la conduite d'un gardien et Mac-Bell les suivit, appuyé sur deux autres galériens.

Blondel et Salviat étaient parmi les quatre hommes qui avaient été désignés pour cette corvée.

Avant de partir pour l'hôpital, et pendant qu'on avait été chercher un branchard, le gardien s'étant un peu éloigné, Blondel fit un signe à Michelette qui s'avança.

— Me reconnaissez-vous? lui demanda Blondel.

— Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu, répondit la jeune fille.

— Regardez-moi bien..... vous m'aves vu une fois à Paris, non loin de la maison de monsieur Michaud, et vous m'avez retrouvé le lendemain dans la cour de Bicêtre!

— Comment! s'écria Michelette stupéfaite, c'est vous qui...

— Oui, mon enfant! les circonstances ont un peu changé depuis, mais... parlons d'autre chose... je vous promets que je veillerai sur Joseph et vous savez que vous pouvez compter sur moi... à mon tour, je veux vous demander un service.

— Oh! parlez, je vous en prie!

— Vous connaissez mademoiselle Lucienne, n'est-ce pas?

— Si je la connais?... je l'aime et la vénère;... elle est la seule personne qui m'ait consolé dans mon malheur!

— Je le sais..... Eh bien, il faut que vous alliez la trouver aujourd'hui même.

— A Paris?

— Non, elle habite en ce moment une villa de monsieur Michaud qui se trouve à peu de distance d'ici. Tout le monde vous l'indiquera. Vous irez donc vers elle et vous lui demanderez si elle a des nouvelle de Maurice; vous souviendrez-vous de ce nom?

— Maurice!... oh! certainement; ensuite?

— Vous retiendrez attentivement tout ce que mademoiselle Lucienne vous dira, pour pouvoir me le répéter.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Si vous me rendez ce service, Michelette, vous et Joseph aurez acquis des droit éternels à ma reconnaissance... Quand irez-vous trouver mademoiselle Lucienne?

— Ah! repondit Michelette, s'il m'avait été possible d'aller passer quelques instants auprès de Joseph!

— Je comprend, mais on ne vous laissera pas entrer.

— Pourquoi pas?

— Pour deux raisons: la première c'est que ce n'est pas l'heure où les malades peuvent recevoir des visites; la seconde c'est que vous n'êtes ni la mère, ni la femme, ni la soeur de Joseph.

— Je suis sa fiancée!

— Cela ne suffit pas.

— Alors il m'est impossible de pouvoir pénétrer auprès de lui ?

— Si... mais il vous faut faire un petit mensonge.

— Que dois-je dire ?

— Dite que vous êtes sa soeur.

— Oh ! je le ferai volontiers ! puis elle ajouta avec un gros soupir :

— Pauvre Joseph !...

— Je veillerai sur lui, répéta Blondel.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure !

Michelette lui tendit la main.

— Allons ! dit-elle, j'ai confiance en vous, et, pour vous témoigner ma reconnaissance, je vais me rendre immédiatement à la villa de monsieur Michaud.

— Oh ! merci !... merci ! s'écria Blondel.

Pedant ce dialogue on avait placé Joseph sur un brancard et les hommes se mirent en route pour l'hôpital.

Michelette ayant rejoint Louison, elle s'en alla sans avoir reconnu son frère Eugène qui ne jugea pas à propos de se faire reconnaître.

CHAPITRE XXV.

L'hôpital du bagne.

Nous avons raconté que Lapostole avait été chargé par Salviat de remettre à Mathurine un billet par lequel son fils la chargeait de tirer Maurice des griffes de Céleste.

Mathurine Salviat avait reçu cette communication avec une joie haineuse.

Le lendemain, dans l'après-midi, madame Cormier se trouvait dans son boudoir et pensait à Maurice dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis plusieurs jours, lorsque sa femme de chambre vint lui annoncer qu'une femme dont l'allure était bizarre demandait à être introduite immédiatement auprès d'elle.

— Que peut me vouloir cette femme? demanda madame Cormier.

— Elle n'a pas voulu me le dire.

— Cette femme se trompe sans doute.... dites lui que je ne peux pas la recevoir.

— Très-bien! je vais lui repondre que Madame est sortie!

— C'est trop tard, ma fille! fit Mathurine qui avait suivi la servante.

Celle-ci se retourna avec effroi.

La vieille femme s'avança résolument jusqu'auprès de madame Cormier que son aspect fit tressaillir et qui lui demanda :

— Qui êtes-vous?

— Quand je vous aurai dit que je me nomme Mathurine Salviat vous ne serez pas beaucoup plus avancée.

— Mais je ne vous connais pas... vous faites sans doute erreur...

— Je ne me trompe pas... je suis envoyée ici par une personne que vous connaissez.

— Par qui ?

— Par Blondel.

— Blondel ! s'écria madame Cormier avec agitation; mais... je... je ne le connais pas !...

— Veuillez renvoyer votre femme de chambre et écoutez-moi, dit Mathurine ; mai faites vite... le temps presse et nous n'avons pas une minute à perdre.

Après une seconde d'hésitation madame Cormier fit signe à sa domestique de sortir.

Quand les deux femmes furent seules Mathurine reprit :

— Premièrement j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, Blondet a été arrêté et on l'a renvoyé... vous savez bien où?

— Où donc ?

— Eh bien, au bagne !

— Au bagne ?... mais je vous le répète, je ne connais pas cet homme.

— Oui, oui, je sais !... Parce qu'il est dans le malheur vous le reniez !

— Encore une fois, je ne vous comprends pas !

— Ne faites donc pas tant de façon ! s'écria Mathurine avec brusquerie; je vous ai déjà dit que nous n'avions pas une minute à perdre. Il s'agit de la vie d' un homme, et si vous voulez que nous puissions sauver Maurice...

— Maurice ! s'écria madame Cormier dont la physionomie exprima une profonde angoisse ; vous parlez de Maurice ? Sa vie est en danger, dites-vous ?

— C' est à cause de cela que je suis ici. Blondel qui est un homme d'expérience et de précaution m'a dit un jour : « Mathurine, si jamais je dois retourner à Brest ou à Toulon » et que tu entendes dire que Maurice est en danger, va

» trouver madame Cormier, rue Cherche-midi, n° 40, dis-lui » ce que tu sais et elle t'aidera. » Je me suis souvenue de ces paroles et me voilà.

Madame Cormier avait pâli, sa main s'était appuyée sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Parlez ! dit-elle vivement; où est Maurice ? Quel danger le menace ?

— Je vous raconterai cela en chemin.

— Nous allons le chercher ?

— Naturellement !

— Oh ! venez ! venez !

Ella se leva précipitamment pour sortir, mais Mathurine la retint en disant :

— Encore un mot !

— Quoi ?

— Avez-vous de l'argent ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— J'ai une certaine somme que j'ai reçue hier.

— Prenez tout che que vous avez ! cela nous aidera peut-être à sauver Maurice !

— Allons-nous bien loin ?

— A la barrière du Trone !

Madame Cromier sonna.

— Vite, dit-elle à sa femme de chambre qui accourut, allez me chercher une voiture !

— Madame veut sortir ? demanda la domestique en regardant Mathurine !

— Oui, ma belle, répondit cette dernière, et faites vite, car nous n'avons pas une minute à perdre !

La femme de chambre sortit.

Madame Cormier se hâta de rassembler tout ce qu'elle avait en argent, billets de banque et bijoux.

En voyant sa précipitation Mathurine lui prit la main et lui dit :

— Je vois que vous avez un cœur de mère, de vraie mère !

— Comment pouvez-vous supposer que... murmura madame Cormier qui regardait Mathurine d'un air embarassé.

La vielle Salviat haussa les épaules.

— Est-ce que nous ne comprenons pas cela, nous autres femme? répondit-elle avec douceur et en jetant un regard profond à madame Cormier ; oui !... je vois que vous êtes une vraie mère !... oh !... je connais ce sentiment, allez ;... voyez-vous, j'aime mon Eugène tout comme vous aimez Maurice !

— Vous avez un fils ? demanda madame Cormier.

— Oui ! répondit Mathurine avec fierté, j'ai un beau et solide garçon... il a eu du malheur... il est là-bas, lui aussi !

— Lui aussi ?

— Oui... avec Blondel.

— Oh !... pauvre femme !

— Pourquoi me plaignez-vous !... Eugène est un homme courageux et habile !... dans un ou deux mois il s'évadera de nouveau et je pourrait l'embrasser.

Mathurine aurait pu parler longtemps encore, mais la femme de chambre rentra et annonça que la voiture était devant la porte.

Les deux femmes y montèrent immédiatement et une demi-heure plus tard elles se trouvaient devant la porte de la cabane de Lebuteux.

La nuit tombait et la hutte était hermétiquement close.

Le silence le plus profond y régnait.

Mathurine frappa à la porte, mais personne ne répondit.

Elle frappa plus fort.

Des aboiements furieux se firent entendre à l'intérieur.

— Bon !... je connais cela ! dit Mathurine à haute voix.

Puis elle ajouta :

— Ouvre, Roquet, si tu ne veux pas que je mette le feu à ta baraque!

Au bout d'un moment on entendit un bruit de verrous et de serrures, puis la porte s'ouvrit.

Mathurine pénétra résolument dans la hutte tandis que madame Cormier la suivait en hésitant.

La vieille femme s'avança jusque vers la table sur laquelle brûlait une mauvaise chandelle de suif, puis prenant le bras de Céleste elle lui dit :

— Regarde-moi, Roquet... me reconnais-tu?

— La Salviat!... fit Céleste stupéfaite.

— Oui, reprit Mathurine d'une voix sourde ; c'est bien moi, Mathurine Salviat, la femme de Jérome Salviat que tu voulais pour mari au temps où nous étions jeunes et où nos habitions Saint-Georges toutes les deux, et que tu as dénoncé plus tard pour te venger de ce qu'il m'avait préférée à toi!.. Je fis alors le serment de me venger à mon tour, et le moment est venu de tenir mon serment si tu refuses ce que je veux te demander.

— Vraiment! fit d'un air ironique Céleste. Crois-tu donc me faire peur parce que vous êtes deux? Tu ne me connais pas, Mathurine, et tu ne sais pas à qui tu as affaire!

Puis elle ajouta d'un air menaçant et en prenant par le goulot une bouteille à demi pleine qui se trouvait sur la table :

— Essaie un peu!

— C'est ce que je ferai, répondit Mathurine, si tu ne fais pas ce que je vais te dire.

Et en parlant elle avait tiré de sa poche un couteau à longue lame qui était tout ouvert.

Les deux mégères se considérèrent un moment sans prononcer une parole.

Puis Mathurine reprit :

— Voyons, finissons-en!... Il y a ici un jeune homme que tu retiens prisonnier!... Il nous le faut, mort ou vivant.

— Un jeune homme, fit Céleste.

— Oui, où est-il ?

— Va le demander à la police!... Il y a eu dernièrement une rixe ici, Maurice y était, il a reçu un mouvais coup et il a été emmené avec les autres... avec Lebuteux, Blondel, Salviat et Crampon.

— Tu mens! répondit Mathurine. Je sais tout et je te répète que si tu refuses de nous le remettre, je...

— Ecoutez! dit madame Cormier; si vous exiger un dédommagement, tenez, voici dix mille francs en billets de banque, voici de l'or, des bijoux, prenez tout, mais dites-nous où est ce jeune homme.

Céleste était éblonie... elle considérait les richesses qui lui étaient offertes et elle hésitait visiblement.

Madame Cormier s'en aperçut.

— Parlez!... dit-elle d'un voix émue; je doublerai cette somme s'il le faut.

— Non, non! s'écria Céleste d'un ton dur et résolu; c'est Blondel qui a dénoncé Lebuteux, et je veux m'en venger.

En entendant cela, madame Cormier tomba assise sur un banc.

— Ne vois-tu donc pas que c'est sa mère? s'écria Mathurine avec emportement.

— Et quand ce serait son arrière-grand-mère! repartit Céleste avec ironie; je ne peux pas le ressusciter!

— Il a donc été tué... s'écria madame Cormier.

— Eh bien... oui!

— Mais, insista Mathurine, où l'a-t-on emmené?

— Le sais-je!

— Tu mens!

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que tu mens! Tu veux nous tromper, mais tu n'y parviendras pas! Dis-nous où est ce jeune homme!

Céleste sourrit d'un air moqueur.

— Crois-tu me faire peur? demanda-t-elle.

— Peut-être! repartit Mathurine.

Céleste s'approcha de cette dernière dans l'intention de la frapper à la tête avec la bouteille qu'elle tenait à la main, mais la vieille Mathurine avait encore des muscles de fer et d'un coup de poing appliqué sur le bras de Céleste elle envoya la bouteille se briser dans un coin.

Puis se précipitant sur le « Roquet » elle la saisit à la gorge, la repoussa contre le mur et répéta en levant son couteau :

— Où est Maurice?... Réponds, ou je te tue comme une chienne!

— Non!... râla Céleste à moitié étranglée par les doigts osseux de Mathurine.

— Prends garde!... reprit celle-ci; prends garde!... Il y a vingt ans que j'attends ma vengeance et tu es en mon pouvoir!... Veux tu parler?

— Non! hurla Céleste.

Un éclair brilla dans les yeux de Mathurine, elle allait frapper lorsque madame Cormier poussa une exclamation.

— Arrêtez! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il? demanda la vieille Salviat, sans lâcher prise.

— Là... là... répondit madame Cormier en se dirigeant vers un des angles de la hutte.

— Qu'il y a-t-il là?

— Il m'a semblé entendre une voix!

— Eh bien, cherchez, pendant que je tiens cette créature en respect, reprit Mathurine, mais hâtez-vous, parce que je ne réponds pas de moi et la colère pourrait m'emporter!

On entendait en effet une voix faible venir comme de dessous terre, puis des coups se firent entendre contre une trappe qui se trouvait auprès du mur.

— C'est ici! s'écria madame Cormier.

— Il y a sans doute quelqu'un là-dessous, dit Mathurine, cherchez bien.

La fureur de Céleste était évident, et il fallait toute la vigueur de la vieille Salviat pour la contenir.

Madame Cormier se mit à genoux et commença à chercher le moyen de pratiquer une ouverture ou de trouver l'endroit où pouvait s'ouvrir cette trappe.

Son coeur battait à se rompre.

Elle finit par trouver un anneau de fer qui devait servir sans doute à soulever la trappe, elle fit des efforts surhumains pour l'ouvrir; la sueur découlait de son front; enfin ayant réuni toute son énergie dans un dernier effort elle parvint à ouvrir l'entrée de ce cachot.

Une bouffée d'air umide et froid en sortit et elle entendit une voix affaiblie qui disait:

— De l'air!... Au secours!...

— Maurice!... C'est lui! s'écria madame Cormier qui avait sur le champ reconnu cette voix si faible qu'elle fût.

Et se penchant sur le trou elle tendit une main, puis elle rencontra les deux mains du jeune homme, les saisit et réunissant ses forces elle parvint à le tirer de là!

— Maurice! s'écria de nouveau madame Cormier en essayant de la faire tenir debout.

— Oui... c'est moi!... Oh! Lucienne!...

Ce fut tout ce qu'il eut la force de murmurer, l'émotion et le grand air lui enlevèrent le peu de forces qui lui restaient et il s'évanouit.

Madame Cormier qui le soutenait le laissa doucement s'étendre à terre.

— Mais il va mourir! dit-elle avec terreur.

— A vingt ans on ne meurt pas aussi facilement que cela, répondit Mathurine; il n'est qu'évanoui, c'est l'effet du grand air, je connais ça. Mais il ne s'agit pas de jaser, nous allons l'emporter dans la voiture et le conduire chez vous.

Puis s'adressant à Céleste qu'elle avait lâchée elle lui dit:

— Quant à toi, si tu fais un mouvement..., si tu prononces seulement une parole, ton compte sera bientôt réglé!

Le « Roquet », avait reconnu qu'il serait imprudent d'opposer la moindre résistance; du reste, elle était encore à moitié étourdie par l'attaque de Mathurine, elle se trouvait hors d'état de pouvoir faire la moindre résistance, elle resta donc à sa place pendant que Mathurine aidée de madame Cormier transportaient Maurice dans la voiture.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les deux femmes étaient en route pour la demeure de madame Cormier; elles étaient dans la voiture et tenaient sur leurs genoux le corps du jeune homme qui n'était pas encore revenu à lui.

Pendant que se passaient les événements que nous venons de raconter, Lucienne passait ses jours et ses nuits dans la plus profonde douleur. Son désespoir avait été grand quand elle apprit que toutes les recherches faites dans le but de retrouver Maurice avaient été infructueuses.

En quittant Paris elle avait conservé quelque espoir et avait attendu avec impatience l'arrivée de son oncle qui lui avait promis de tout employer pour savoir ce qu'était devenu le jeune homme.

Mais depuis que Paul Mercier était revenu et qu'il avait annoncé le peu de réussite de ses démarches son coeur était brisé.

La pauvre enfant passait la plus grande partie de ses journée dans un petit kiosque situé au sommet d'une petite éminence qui se trouvait derrière la villa, et d'où l'on voyait la route de Paris.

Elle y restait des heures entières, plongée dans son chagrin, et le regard fixé sur la route où il lui semblait toujours voir arriver quelqu'un venant lui dire: « Je l'ai vu, il vit! »

Cette espérance était la seule chose qui la tint encore attachée à la vie.

Du reste, toutes les personnes qui habitaient la villa sem-

blaient prendre part à sa douleur et la respecter. Madame Michaud priait tous le jours pour la courageuse et noble enfant qui n'avait pas craint de se compromettre pour la sauver du déshonneur; Paul, de son côté évitait avec soin de ne jamais prononcer le nom de Maurice et de ne jamais y faire allusion; quant à monsieur Michaud il n'avait pas encore pu trouver une explication satisfaisante à ce qui s'était passé dans sa maison de Paris la nuit où le vol avait été commis.

Lucienne était un soir, comme d'habitude, dans son observatoire; le jour touchait à son déclin, les oiseaux se taisaient et saisie par le calme majestueux de la nature se préparant au repos, la jeune fille s'était sentie émue et des larmes abondantes coulaient sur ses joues.

Soudain une voix prononça doucement son nom:

— Lucienne!

Elle se retourna vivement et reconnut monsieur Michaud.

— Mon enfant, lui dit-il, ce qui se passe en toi me semble inexplicable. Tu dois comprendre combien je trouve étrange que tu puisse éprouver un amour si pur, si vrai, si profond, après l'aveu que tu nous as fait au sujet du comte de Précigny. Je me dis qu'il y a là un secret: ou cet amour est une comèdie, ou tu t'es avouée coupable d'une faute que tu n'as pas commise!

— Je vous jure que j'aime Maurice! répondit-elle d'un air qui ne pouvait laisser aucun doute sur sa sincérité; je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré que je donnerais ma vie pour le sauver si cela était possible!

— Mais, reprit monsieur Michaud, si cet amour est si vrai, si profond, je le répète, cela enlève toute vraisemblance à la faute que tu as avouée, il y a là un mystère que toi seule peut expliquer et je te prie, je te conjure de le faire..... Tu sais que je t'aime comme si tu étais mon enfant!

— C'est impossible! répondit Lucienne à demi-voix et en baissant la tête.

— Comment, tu ne peux pas me confier cela ?... A moi ?

— Ah !... à vous moins qu'à tout autre !

— Que veux-tu dire ?

La jeune fille vit qu'elle avait été trop loin et elle se préparait à réparer sa faute quand elle entendit marcher, elle tourna la tête et poussa un léger cri de surprise en voyant Michelette qui se dirigeait vers le kiosque.

Elle se précipita à sa rencontre et lui prit la main en la saluant affectueusement.

Monsieur Michaud s'était aussi approché.

— Michelette ! lui dit Lucienne en l'embrassant sur le front, qu'as-tu ?... Tu es pâle et tu parais agitée ?

— Je n'ai rien, mademoiselle, répondit tristement Michelette,... mais lui !

— Joseph ?

— Oui !... il lui est arrivé un accident et il est à l'hôpital, entre la vie et la mort !

— Pauvre garçon ! fit monsieur Michaud.

— Oh !... vous le plaignez ? s'écria Michelette ; il le mérite... si vous saviez !... je voulais vous adresser une prière !

— A moi ? dit Michaud.

— Monsieur Michaud, si Joseph doit mourir ensuite de cet accident, je vous en conjure allez lui faire une visite ; vous savez, dans un moment semblable on ne ment pas, les pécheurs les plus endurcis avouent leurs crimes au moment de mourir, pour mériter la miséricorde divine !... Si Joseph est coupable, il l'avouera, s'il ne l'est pas, il persistera à se dire innocent et il faudra bien que vous ajoutiez foi à ses paroles !... Et quand ce ne serait que pour lui donner une dernière consolation, vous ne pouvez pas repousser ma prière.

Monsieur Michaud ne répondit pas immédiatement, il avait l'air de réfléchir et de se consulter.

Michelette s'adressant alors à Lucienne lui dit :

— Mademoiselle, si Joseph meurt et que je survive à ce mal-

heur, je m'en irai loin, bien loin d'ici, je vous vois donc et très-probablement pour la dernière fois, mais quel que soit mon sort, et dans quelle position que je me trouve, soyez assurée que je ne vous oublierai jamais..... je me souviendrai toute ma vie de la bonté et de la bienveillance que vous m'avez témoignées.

— Ne parlons pas de cela, ma chère Michelette, répondit Lucienne, cela n'en vaut pas la peine.

— C'est vrai, fit à son tour Michaud, c'est à peine si vous connaissez Lucienne, vous ne l'avez vue qu'une fois, à Paris, comment pouvez-vous avoir envers elle une aussi vive reconnaissance?

— Ah! monsieur Michaud, vous ne savez pas comme elle est bonne et généreuse, comme elle prend part aux souffrances des malheureux!.... Vous ne savez pas non plus qu'aux cent francs que vous m'avez donnés elle ajouta toutes ses petites épargnes!

— C'est très-bien de ta part! dit Michaud en s'adressant à Lucienne, cela annonce que tu as un bon coeur.

— Et ce n'est pas tout, continua Michelette avec chaleur, lorsque, à la fin du jour, épuisée, seule, j'errais dans Paris, elle me fit monter dans sa chambre et me força à me coucher dans son lit tandis qu'elle se contenta de passer la nuit dans un fauteuil!

— Comment! fit monsieur Michaud avec surprise, tu as passé une nuit sous mon toit sans que je l'aie su?

— Moi seule suis coupable, monsieur Michaud, c'est moi qui ai demandé à mademoiselle Lucienne de garder le silence... j'étais si désespérée!... depuis que j'avais vu Joseph enchaîné à Bicêtre!

— Mais, reprit Michaud,... si je me souviens bien, n'était-ce pas la nuit du 30 mars?

Michelette ayant répondu affirmativement, une idée jaillit comme un éclair dans l'esprit de monsieur Michaud.

— J'ai trop souffert ce jour-là pour pouvoir jamais l'oublier, ajouta la jeune fille.

— Ainsi c'était le 30 mars ?

— Oui.

— Et par conséquent la veille d'un jour d'échéance, le jour où j'avais un fort paiement à faire, et de la nuit pendant laquelle on me vola une somme très-considérable, ou le comte de Précigny...

En parlant ainsi monsieur Michaud avait considéré Lucienne d'un regard scrutateur.

Lucienne comprit que monsieur Michaud était sur le point de découvrir la vérité, elle baissa les yeux d'un air confus et embarrassé.

— Tu dis que tu as passé la nuit entière dans la chambre de Lucienne? reprit monsieur Michaud en s'adressant à Michelette.

— Certainement, répondit celle-ci qui ne comprenait rien à l'insistance du négociant.

— C'est bien, mon enfant, je ne veux pas en savoir davantage pour le moment ; pour te donner une preuve de l'intérêt que tu m'inspires, viens me chercher demain et je t'accompagnerai à l'hôpital.

— Oh! merci ! monsieur Michaud ! s'écria Michelette en baisant la main du négociant.

En effet, le lendemain Michelette revenait à la villa et vit Lucienne qui l'attendait avec anxiété.

— Viens, vite, vite! lui dit précipitamment cette dernière, il faut que je te parle avant que tu voies monsieur Michaud!

— Je voulais aussi vous parler en particulier; on m'a chargé de vous demander si vous aviez des nouvelles de Maurice.

— Maurice !... qui t'a chargé de cela !

— C'est une personne qui s'intéresse à lui.

— Hélas, non!... je n'ai absolument rien appris!

— Cependant vous espérez encore ?

Je n'ai plus aucun espoir !

Il y eut un moment de silence. Le nom de Maurice avait renouvelé la douleur de Lucienne.

– J'ai autre chose à te dire, reprit-elle, une recommandation de la plus haute importance !

– Quelle est-elle ?

– Tu as dit hier à monsieur Michaud que tu avais passé dans ma chambre la nuit du 30 mars.

– N'est ce pas la vérité ?

– Il faut aujourd'hui que tu dises le contraire!

– Pourquoi ?

– Ce serait trop long à raconter, ma chère Michelette, qu'il te suffise de savoir que l'honneur d'une femme et le repos d'une famille dépendent de ta réponse !

– Ah! soyez sans crainte... monsieur Michaud ne saura rien!

Les deux jeunes filles se séparèrent, et Michelette alla trouver le négociant avec qui elle se remit en route pour Toulon. Michaud était pensif ; des rides profondes sillonnaient son front, ses traits étaient altérés et il était facile de voir qu'il avait passé la nuit sans dormir.

Les paroles prononcées la veille par Michelette avaient fait renaître ses soupçons.

Le 30 mars!

Cette date était sans cesse présente à son esprit.

S'il était vrai, comme elle l'avait dit la veille, que Michelette avait passé la nuit dans la chambre de Lucienne, dans quelle chambre était donc venu le comte de Précigny ?

Cette pensée le faisait frémir.

Depuis la veille, le négociant vivait avec cette pensée que le déshonneur avait pénétré dans sa maison, et cependant il n'osait pas rechercher si ses soupçons étaient fondés; il reculait devant la recherche de la réalité.

Le malheureux aimait sa femme et il n'eût pu supporter la vérité.

Il marcha pendant quelque temps auprès de Michelette et sans prononcer une parole. Il brûlait d'envie de questionner la jeune fille et il hésitait néanmoins.

Tout à coup il releva la tête : il avait pris une résolution : il voulait tout savoir.

— Michelette, dit-il, j'ai de graves questions à t'adresser, dis-moi premièrement si c'est bien la nuit du 30 mars que tu as passée dans la chambre de Lucienne.

Aux premiers mots que monsieur Michaud avait prononcés, Michelette s'était souvenue de la recommandation de Lucienne et voulant tenir sa promesse, elle répondit, non sans quelque embarras :

— Excusez-moi... mais hier, quand je suis venue chez vous, j'étais tellement agitée qu' il est fort possible que j'aie fait erreur.

Michaud se mit à sourire avec amertume et reprit :

— Oui, je comprends!... Tu as revu Lucienne et la pauvre enfant t'a enseigné le rôle que tu devais jouer!... Elle devrait pourtant savoir que son honneur est compromis.

— Que dites-vous ?

— Lucienne ne t'a pas tout raconté.

— Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

— Ce qu'il est arrivé, Michelette ? Eh bien, il faut que tu saches que depuis cette nuit fatale un soupçon horrible pèse sur Lucienne, et que toi seule peut sauver sa réputation!

— Oh! parlez!... parlez!... Dites-moi ce que je dois faire.

— Feras-tu ce que je te dirai ?

— Je vous le jure!

— Et en même temps tu rendras service à Joseph!

— Comment cela ?

— Si tu me dis la vérité, je te promets de faire tout mon possible pour adoucir sa position et pour te procurer le moyen de le visiter quand tu le désireras.

En entendant cela Michelette s'écria :

— Oh!... monsieur Michaud! Interrogez-moi!... je vous dirai tout ce que je sais!

Monsieur Michaud garda un moment le silence, puis il demanda à Michelette:

— Est-ce que véritablement tu restas pendant toute la nuit dans la chambre de Lucienne?

— Toute la nuit.

— A quelle heure étais-tu venue?

— A onze heures environs.

— T'en souviens-tu exactement?

— Oh! parfaitement!

— Et quelle heure était-il quand tu quittas Lucienne?

— A la pointe du jour.

— A quelle heure? fit monsieur Michaud en insistant.

— Il était, je crois, six heures!

— Et Lucienne resta tout la nuit avec toi?

— Elle ne me quitta pas une seconde, je vous le jure! Elle était assise près du lit, tenant ma main dans la sienne et essayant de me consoler.

L'agitation de monsieur Michaud augmentait visiblement. D'un geste convulsif il essuya la sueur qui perlait sur son front.

— Mais il est possible qu'elle soit sortie pendant ton sommeil et sans que tu t'en aperçoive, reprit-il.

— Oh! répondit Michelette en secouant tristement la tête, mon coeur était trop malade pour qu'il me fût possible de dormir; mes yeux étaient fermés, il est vrai, mais je ne dormais pas et chaque fois que je les ouvrais...

— Lucienne était là?

— Toujours.

Monsieur Michaud baissa la tête et porta une main sur son coeur... Cet interrogatoire le torturait et cependant une force plus grande que sa volonté le poussait à continuer ses questions.

— Et n'entendis-tu rien pendant la nuit? Ne te souviens-tu pas d'avoir rien aperçu?

Michelette, frappée de l'expression altérée qu'avait prise la voix de monsieur Michaud, jeta les yeux sur lui.

Le négociant était pâle, ses mains étaient crispées.

La jeune fille éprouva un sentiment de terreur.

— Comme vous êtes pâle, monsieur Michaud, dit-elle. Qu'avez-vous donc?

— Rien!... Ce n'est rien!... Je suis pris de compassion pour Lucienne, c'est ce qui cause mon émotion!

— Pauvre demoiselle!

— On l'a calomniée... je le savais bien!

— Oh!... certainement!

— Ainsi tu n'entendis absolument rien?

— Attendez!... je crois maintenant me souvenir d'avoir entendu du bruit dans le corridor... comme les pas de quelqu'un qui aurait marché doucement.

Monsieur Michaud pouvait à peine respirer; il lui semblait avoir un poids énorme sur la poitrine et son coeur battait à se rompre.

Il ne pouvait plus douter!... Un frémissement parcourut son corps tout entier. Cependant, en se voyant observé par la jeune fille, il fit un effort surhumain pour se contenir.

Michelette reprit:

— Voyez-vous, maintenant je me repens de vous avoir dit tout cela!... j'aurais dû obéir à mademoiselle Lucienne!

— Non, non, mon enfant, répondit vivement le négociant: tu dois, au contraire, être satisfaite de m'avoir parlé franchement et de ne m'avoir rien caché!... Mais nous voici bientôt arrivés! parlons maintenant de Joseph!

En effet, au bout d'un instant, ils se trouvaient devant la porte grillée qui sert d'entrée au bagne.

Monsieur Michaud, qui était connu, n'eut pas de peine à se

procurer la permission d'y pénétrer, accompagné de Michelette.

Pour arriver aux bâtiments où se trouvait l'hôpital il fallait traverser dans toute sa longueur l'endroit où les forçat travaillaient.

Comme monsieur Michaud et la jeune fille passaient auprès d'un tas de boulets assez élevé, le négociant s'arrêta brusquement en faisant à Michelette le signe de se taire.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle à voix basse.

La pauvre fille était impatiente d'arriver auprès de Joseph.

Monsieur Michaud se pencha vers elle et lui dit à demi voix :

— Tais-toi !... il me semble avoir entendu prononcer mon nom.

— Que dites-vous ?

— Ecoute.

Et tous deux prêtèrent l'oreille.

Ils entendirent la voix de deux forçats qui se trouvaient derrière le tas de boulets.

— Oui, disait l'un, la chose est comme je te le dis, tu peux te figurer la stupéfaction du jeune homme quand il se vit entouré par les gendarmes! Mais le plus joli de l'affaire, c'est que le bonhomme Michaud fut trompé comme les autres ; quel remords il éprouverait s'il savait jamais la vérité!

— Mais, dit le second forçat, comment se fait-il que chacun ait été trompé à ce point ?

— C'est clair comme le jour, reprit le premier ; Joseph se trouvait sur une petite éminence qui dominait le chemin qui est creux et par lequel Michaud devait passer ; moi je me trouvais au bas de cette éminence, caché par un buisson épais ; les gendarmes suivaient Michaud à une distance d'environ trois cent pas ; tu devines le reste! Le brave homme passait à côté de moi, je m'élance, je lui enfonce mon couteau entre deux côtes, je m'empare de sa sacoche et je disparais ; les gen-

darmes arrivent sur ces entrefaites et trouvent Joseph agenouillé auprès du cadavre de son parrain; il n'en fallait pas d'avantage pour le condamner.... et c'est pour cela qu'il est ici!

Monsieur Michaud échangea un rapide regard avec Michelette dont le visage rayonnait et qui dit à voix basse:

— Je vous l'avais dit!...

— C'est vrai, mon enfant, répondit le négociant; hâtons-nous, il me tarde de voir le pauvre garçon, de lui demander pardon de tout ce qu'il a souffert à cause de moi!

— Oh! que vous êtes bon! s'écria Michelette.

— Oui! .. je suis bon, je veux l'être!... mais, ajouta-t-il en fronçant le sourcil d'un air sombre, malheur à ceux qui auront abusé de ma bonté!... Viens, Michelette, viens!... à partir de ce moment je me charge de vous et de votre avenir et je suis tenté de remercier le ciel de ne m'avoir pas donné d'enfants.

Pendant que se succédaient les faits que nous venons de raconter et que le sort du malheureux Joseph et de sa fiancée paraissait vouloir changer, le pauvre jeune homme était à l'hôpital, étendu sur son lit, en proie à de cruelles souffrances et plongé dans un profond désespoir.

Cependant il eut une consolation dans la manière humaine dont il était soigné.

Un hôpital est toujours pour beaucoup de malades comme la dernière étape avant l'éternité!... la différence qui peut exister entre les individus s'efface peu à peu, la distance qui les sépare de la tombe diminue chaque jour et le forçat disparait graduellement sous la capote du malade.

Et quel est le coeur, si endurci qu'il puisse être, qui n'éprouve un sentiment de consolation à la vue de ces nobles filles qui ont voué leur vie au soulagement des malades? Quel est l'homme, si grossier qu'il soit, qui résiste à la douceur et à la sollicitude avec lesquelles elles prodiguent leurs soins aux

malheureux? Quelles sont les plaies morales ou physiques qui ne se fermeraient pas sous la main empressée et sous les paroles affectueuses des soeurs de charité?

Joseph avait eu un peu de délire pendant la nuite précédente, mais dans la matinée il s'était tranquilisé et il dormait maintenant d'un profond sommeil.

A deux pas du lit où il était couché se trouvait celui de Mac-Bell; ils avaient tous les deux été victimes du même accident. ils étaient compagnons de chaîne, c'est pourquoi on ne les avait pas séparés.

Quant à l'Ecossais ses blessures étaient légères et il avait dû feindre une vive souffrance pour pouvoir atteindre le but qu'il se proposait.

Tout s'était passé comme il l'avait désiré: dans la matinée, pendant que Joseph dormait, il avait reçu la visite du comte de Précigny.

Ils avaient pu, tout à leur aise, prendre leurs mesures et le comte s'était éloigné après avoir reçu de Mac-Bell la promesse de le débarrasser de Blondel et de Salviat.

L'Ecossais avait conçu un projet pendant la nuite, il l'avait communiqué à Précigny et ces deux hommes s'étaient séparés enchantés l'un et l'autre.

Une soeur étant venue, au bout d'un moment, s'asseoir au chevet de Joseph, Mac-Bell lui dit d'un air de feinte bonhomie:

— Eh bien, ma soeur, que pensez-vous de ce brave garçon? Son état est grave, n'est-ce pas?

— Les bras sont grièvement atteints, répondit la soeur; le pouls est faible, la respiration insensible et le visage décomposé; c'est plutôt de la syncope que du sommeil et la secousse qu'il a reçue a tellement ébranlé sa constitution et son cerveau qu'il faudra un temps assez long pour qu'il recouvre entièrement la raison.

— Je le plains de tout mon coeur!

— Il est si jeune et il a l'air si doux! reprit l'infirmière, il inspire vraiment de la pitié!

Puis elle se pencha sur Joseph pour écouter sa respiration, ramena doucement la couverture sur ses bras et ses épaules et alla vers un autre malade.

C'est à ce moment que monsieur Michaud et Michelette entrèrent dans la salle.

A mesure qu'ils avançaient la jeune fille regardait anxieusement tous les lits.

Elle aperçut enfin Joseph, s'approcha vivement de son lit et lui prit doucement la main.

Le contact d'une main étrangère fit tressaillir le malade dont le sommeil venait de finir.

— Joseph?... Joseph?... c'est moi!... dit doucement Michelette.

— Qui est là?... qui m'appelle?... articula faiblement Joseph.

Puis ayant entr'ouvert les yeux il aperçut Michelette.

— Ah!... je rêve!... murmura-t-il.

— Non, non..., c'est moi!... continua la jeune fille. Je t'apporte une bonne nouvelle!... Vois, ajouta-t-elle en faisant avancer monsieur Michaud qui s'était tenu à l'écart; vois, voici ton parrain, monsieur Michaud; il sait maintenant que tu es innocent et il vient te promettre de te faire rendre la liberté et l'honneur.

Pendant que Michelette parlait, Joseph avait passé la main sur son front et dans ses cheveux moites de sueur, comme pour rassembler ses idées.

Quelques paroles confuses sortirent de ses lèvres..... Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux... et ses mains se joignirent comme pour prier!

— C'est impossible! murmura-t-il.... Honneur..., liberté... Mon Dieu!... Qui parle ainsi?... respirer le grand air!... retrouver Michelette... et... s'en aller avec elle... loin... bien loin!

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCOISE
CAYENNE

Il sais que tu es innocent !

Michelette avait pris les deux mains du malade dans les siennes.

— Oui,... dit-elle en se penchant vers lui; partir ensemble bien loin!...

Tout à-coup Joseph retira brusquement ses mains, se dressa sur son séant et s'écria d'une voix agitée :

— Non, non... je ne partirai pas sans avoir dit ce que j'ai entendu..., sans dévoiler le complot qui a été formé!

Puis il continua en s'adressant à des personnages imaginaires :

— Écoutez, messieurs... ; vous prenez bien note de ma déclaration, n'est ce pas? Eh bien, je le répète, il y a ici un homme qui veut assassiner Blondel et Salviat, et cet homme c'est l'Ecossais!

En entendant cela Mac-Bell fut saisi d'épouvante.

— Diable!... murmura-t-il; il a tout entendu!

Et pendant que Joseph épuisé par l'effort qu'il avait fait, retombait sur son oreiller, Mac-Bell prenait sa tête de ses deux mains se mit à réfléchir.

— Bah!... pensait-il; j'ai promis au comte de le débarrasser de deux hommes, il y en aura un de plus, voilà tout, mais avec celui-ci il n'y a pas de temps à perdre, demain j'aviserai un moyens d'en finir avec lui!

CHAPITRE XXVI.

Célébrités du bagne.

A l'heure où la nuite n'est pas encore complète et où la clarté du jour s'affaiblit de minute en minute, un profond silence règne dans les immenses dortoirs du bagne. Les forçats sont revenus du travail, fatigués, harassés, chacun d'eux a pris sa place sur l'étroit et mince paillasse qui lui sert de lit, et tous paraissent rentrer en eux-mêmes et écouter la voix de leur conscience. Quel spectacle!

On a dit souvent que le bagne était le cloaque de la société et on y trouve des individualités particulières, des talents, quelquefois des génies!

Nous ne parlons pas de l'assassin; c'est une bête sauvage que l'on doit enfermer pour le dompter et le mettre dans l'impossibilité de nuire.

Mais les voleurs! ils abondent dans les rangs des galériens, et on les reconnaît bientôt.

Ils n'ont plus de raison de feindre, ils ne dissimulent plus le talent extraordinaire dont la nature les a doués, et dont ils se sont servi pour devenir criminels.

L'histoire des voleurs et des faussaires les plus fameux remplirait vingt volumes dont la lecture aurait un attrait particulier, et auprès de laquelle celle des « Mille et une Nuit » serait fade et monotone.

Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur présentant quelques-uns des types les plus connus par leur audace et le

talent qu'ils montraient dans l'accomplissement de leurs crimes.

Nous extrayons ce qui suit d'un ouvrage qui est devenu une autorité dans son genre et qui est écrit avec beaucoup de talent et d'esprit.

Maurice Alhoy qui est l'auteur de ce livre a passé une partie de sa vie à étudier les criminels, il a visité presque tous les bagnes de l'Europe et de l'Amérique, et il en a rapporté des impressions qu'il rend avec une grande exactitude.

Nous parlerons en premier lieu du fameux faussaire Cognard, connu aussi sous le nom de comte Pontis de Sainte-Hélène.

Cet homme semblait être né pur commander; sa stature était élevée, ses traits fins et réguliers et ses yeux vifs et intelligents.

Cet homme fut perdu par sa vanité.

S'étant évadé du bagne une première fois, Cognard s'enfuit en Espagne. Là il se transforma en comte et prit le nom de la famille Pontis dont il fit disparaître tous les membres les uns après les autres. Il fut ensuite nommé lieutenant, puis chef d'escadron, et au siège de Montevidéo il fut fait lieutenant-colonel.

Cela paraît incroyable, mais ce qui suit semble fabuleux.

Après une foule d'aventures de toutes sortes que le romancier le plus audacieux hésiterait à faire figurer dans un roman, nous retrouvons le comte Pontis à Malaga, parmi les officiers de la suite du duc de Dalmatie.

Lorsque l'armée française revint en France il fut nommé commandant du 100e régiment, se battit vaillamment à la bataille de Toulouse, puis il fut plus tard blessé a Waterloo. Arriva 1815. Le comte Pontis avait rapidement fait fortune, mais cela ne lui suffisait pas.

Il était maintenant « noble » et ne voulait pas perdre le

bénéfice du titre qu'il avait volé. Il se présenta au duc de Berry qui le fit chevalier de Saint-Louis et le nomma chef de bataillon dans la légion de la Seine, six mois après il recevait les épaulettes de lieutenant-colonel.

Mais le crime est toujours puni et la vertu récompensée dans la vie réelle comme dans les drames.

Un jour le comte Pontis de Sainte Hélène assistait à une revue sur la place Vendôme ; un de ses anciens compagnons de chaîne le reconnut et forma le projet de le « faire chanter, » c'est-à-dire d'aller le trouver et de se faire payer son silence. Le général Despinois le fit venir un jour devant lui et l'appela criminel de la pire espèce. » Pontis voulut dégainer, mais il fut saisi par quatre gendarmes qui étaient postés dans la pièce voisine et immédiatement conduit en prison ; en chemin il obtient de pouvoir monter chez lui pour changer de linge, laisse dans sa chambre à coucher, revient avec deux pistolets, s'en sert pour tenir les gendarmes en respect, sort de la maison et disparaît.

Il fut arrêté six mois après, convaincu de faux et de vol et intégré au bagne où il vécut encore plusieurs années.

Les aventures de Cognard ne sont rien, comparées à celles du fameux Collet

Élevé au Prytanée de Fontainebleau et nommé sous-lieutenant, il fut envoyé à Brescia en 1796 Bientôt fatigué du service militaire, il déserte, vit d'expédients pendant quelque temps, et réussit à gagner Rome où il arrive peu de temps après le naufrage d'un navire de commerce dans les parages de Civita-Vecchia.

C'est là que commence une série de transformations et d'aventures toutes plus invraisemblables les unes que les autres Il apprend à Rome que tout l'équipage du navire naufragé a péri, à l'exception du capitaine, nommé Tolosan, qui est retourné dans son pays.

Il ne lui en faut pas davantage : il fabrique un journal de

bord, fait une liste d'équipage composée de noms imaginaires se présente dans plusieurs familles de Rome comme seul survivant au naufrage et finit par faire connaissance à Saint-Pierre d'un prêtre attaché à un cardinal.

Ce prêtre force Collet à accepter un asile dans le palais du cardinal, il le protège, le présente aux princes de l'Eglise et au pape qui lui donne sa bénédiction.

L'adroit filou n'a garde de perdre son temps. Il fait connaissance avec le banquier et les fournisseurs du cardinal, leur propose des affaires, leur parle d'entreprises grandioses et finit par réaliser une somme de soixante mille francs.

Peu après, son protecteur le charge d'une mission ecclésiastique et Collet part de Rome avec trois nonnes et un carme.

A peine est-il en route que l'on reconnait à Rome qu'on a eu affaire à un faussaire et à un habile escroc, et on envoie immédiatement une lettre au carme en lui donnant l'ordre de faire arrêter Collet à la première localité, mais Collet a tout prévu.

Il cherche à en imposer au carme et à le persuader qu'on se trompe.

Se voyant néanmoins sur le point d'être découvert il change de tactique ; il quitte ses compagnons de voyage pour se rendre à Mondovi ; arrivé dans cette ville il fait connaissance avec plusieurs jeunes gens riches et leur suggère l'idée de monter un petit théâtre, cette idée est acceptée, un plan est dressé et une souscription est ouverte pour couvrir les frais ; le plus ambitieux des amis de Collet prend le titre de directeur tandis que Collet lui-même se contente de l'emploi modeste de costumier. Tout va bien, on étudie les rôles avec ardeur et le jour de la répétition générale approche. On convient qu'elle se fera avec les costumes et elle promet d'être brillante.

Le jour fixé arrive, au moment de se préparer on cherche partout le costumier qui est introuvable, tout à coup on apprend qu'il est parti ; ce brusque départ étonne tout le monde mais

personne ne soupçonne encore la vérité. Ce n'est que quand on veut se servir des costumes que l'on s'aperçoit qu'ils ont aussi disparu et que Collet a emporté avec lui tout un assortiment de vêtements.

Un peu plus tard nous retrouvons Collet sous un uniforme de général.

Il apparaît ensuite recouvert de la robe d'un prêtre napolitain et il se donne comme une victime des persécutions de la famille Bonaparte.

Nous prions le lecteur de ne pas prendre ceci pour une histoire inventée à plaisir : tout ce que nous racontons maintenant repose sur des documents authentiques.

Le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas de décrire en détail tous les faits de ce célèbre faussaire, nous nous contenterons de citer le suivant.

Après s'être fait passer à Nice pour l'évêque de Manfredonia et avoir conféré les ordres à un grand nombre de jeunes prêtres, il dépose la soutane de l'évêque et arrive à Fréjus où il se donne pour un général-inspecteur, chargé, par l'empereur lui-même, de l'équipement de l'armée de Catalogne.

Il se présente à l'état-major, exhibe des papiers qui lui conférent les pouvoirs les plus étendus et demande une escorte. Il envoie ensuite une ordonnance à Draguignan pour y annoncer son arrivée. A Draguignan il se présente au commissaire de la guerre, vêtu d'un brillant uniforme et la poitrine recouverte de décorations; il veut ensuite former son état-major et un chef de bataillon hors de service devient son aide de camp; il va ensuite à Toulon où il prend pour secrétaire le fils du sous-préfet; il nomme ensuite deux officiers d'ordonnance, un intendant et deux officiers supérieurs. A Marseille son état-major se compose d'une vingtaine de personnes: il parvient à se faire remettre une somme de cent trente mille francs et à Nîmes trois cent mille francs.

A Montpellier enfin, pendant qu'il déjeune avec le préfet la

maison est cernée par les gendarmes et le malheureux organisateur de l'armée de Catalogne est cruellement jeté en prison.

C'était finir tristement, Collet ne le voulut pas.

Quelques jours de là le préfet avait à sa table une nombreuse compagnie et avait réservé à ses convives la surprise de leur montrer le célèbre imposteur dont toute la ville connaissait déjà l'histoire.

Il avait fait venir Collet à la préfecture sous la garde de trois gendarmes.

On plaça le prisonnier dans un cabinet servant d'office et contigu à la salle à manger; pendant qu'il attend le moment de faire son « entrée » et d'être présenté aux invités du préfet, Collet aperçoit sur un buffet un costume complet de cuisinier que la Providence semble avoir placé là exprès pour lui ; il l'endosse rapidement, prend deux plats qu'il porte de ses deux mains et frappe à la porte avec le pied, les deux agents qui gardent l'issue ouvrent et il passe fièrement à leur barbe sans être reconnu, traverse la salle à manger et disparaît.

Un instant après son évasion est connue, le préfet commande des rondes, le tocsin sonne, la gendarmerie part au galop de tous les côtés tandis que Collet se trouve dans une maison qui touche à la préfecture et considère tranquillement à travers les vitres toutes ces dispositions.

Il reste dans cette maison une quinzaine de jours sans sortir, après quoi il juge convenable de quitter sa prison volontaire.

Mais les exploits de cet audacieux filou devaient néanmoins avoir une fin. Après avoir vécu pendant quelque temps au Mans en rentier et en étonnant les gens par ses vertus, sa bienfaisance et sa piété, car personne ne portait l'hypocrisie à un aussi haut degré que lui, il fut découvert et jugé à vingt années de galères et à la flétrissure.

Collet fut l'auteur d'une foule de vols, sa vie entière ne fut pour ainsi dire qu'une série de crimes. Nous allons parler main

tenant d'un homme qu'une seule aventure a suffi pour le rendre célèbre et qui fut le sujet d'une charmante comédie.

Giovanni Gasparini était natif de Modène et vivait dans les environs de Narbonne. A peu de distance de sa demeure la route de Toulouse passe dans une espèce de gorge sauvage qui fut le théâtre de plusieurs crimes à une époque plus éloignée que celle à laquelle se passaient les évènements que nous allons raconter, et Gasparini avait, plusieurs fois déjà, eu l'idée d'aller y attendre quelque voyageur.

Il savait que la malle-poste de Toulouse passait dans cet endroit à une heure avancée de la nuit.

Un soir, muni de cordes, il se rend sur le lieu qu'il a choisi pour le théâtre de son exploit, et déracine quelques souches d'une vigne voisine; puis il tend une corde au travers de la route à quelque pouces du sol en la fixant à deux arbres situés de chaque côté, range ses souches le longue de cette corde en les y appuyant, les recouvre de quelque blouses et de chapeaux, garnit les intervalles de branche d'arbres, de manière à figurer comme un haie et y plante horizontalement quelques bâtons, de sorte que, grâce à l'obscurité, on peut parfaitement prendre le tout pour des individus armés et cachés derrière cette haie.

Une demi-heure plus tard arrive la malle-poste, Gasparini s'élance au devant des chevaux en criant:

— Halte, postillon, ou tu es mort!

Le postillon arrête ses chevaux, Gasparini le fait descendre de son siège et lui commande sous peine de mort de se tenir à la tête de ses chevaux, puis il va à la portière et ordonne aux voyageurs de mettre pied à terre, pour les effrayer et leur fait croire qu'ils ont affaire à une bande de malfaiteurs. Gasparini passant sous la voiture apparaît tantôt à une portière, tantôt à l'autre, menaçant les voyageurs d'une pistolet et d'un poignard, il feint d'appeler ses camarades, change sa voix, en

un mot il emploie tous les moyens propres à faire croire que la voiture est entourée de bandits.

Les voyageurs terrifiés descendent et chacun, en mettant le pied à terre est obligé de remettre à Gasparini sa bourse, sa montre ou ses bijoux.

Gasparini les rassure ensuite en leur disant qu'ils auront la vie sauve, puis il les fait remonter en voiture, ensuite il fait ouvrir la caisse contenant les lettres et les valeurs et s'empare de tout ce qui lui paraît en valoir la peine puis il disparaît.

Cette aventure rapporta à son auteur vingt ans de travaux forcés.

Quelques-uns de nos lecteurs ont sans doute entendu parler d'un certain abbé Delacolonge qui fut condamné aux galères pour avoir tué et coupé en morceaux une femme avec laquelle il était en relations intimes.

Bien des choses inexplicables et mystérieuses ont leur dénouement au bagne.

Dans les environs de Cahors deux paysans furent attaqués pendant la nuit sur la grande route, par une bande d'individus armés qui leur firent de graves blessures et leur enlevèrent tout ce qu'ils avaient. Les paysans attaqués n'avaient pu donner aucune indication précise, cependant les soupçons tombèrent sur deux individus de la contrée : rien n'étant venu confirmer ces soupçons, les plaignants crurent s'être trompés et désignèrent trois autres individus au nombre desquels se trouvait un jeune homme nommé Georges.

C'était un enfant trouvé et il ne portait pas d'autre nom.

Ce jeune homme n'ayant pas pu établir un alibi, fut jugé et condamné aux galères à perpétuité.

Arrivé au bagne il se refusa avec opiniâtreté aux visites auxquelles sont soumis les condamnés à leur entrée, on en prévint le directeur qui le fit appeler dans son cabinet, Georges continua à refuser de se laisser visiter, on fit venir un gardien qui

lui enleva ses vêtements par force et quel fut l'étonnement du directeur en voyant qu'il avait devant lui une jeune fille !

Le bagne renferme des êtres dont la nature tient plutôt de l'animal sauvage que de l'homme. Il y avait une fois à Toulon un forçat nommé Garatti, qui semblait positivement obsédé par la manie de l'assassinat, par le besoin de voir couler le sang. A son arrivée au bagne il demanda à être mis en cellule ; lorsqu'on lui en demanda le motif il répondit : « la vue d'un homme me donne des envies de voir du sang, et si je suis obligé de travailler avec d'autres condamnés, un moment ou l'autre, sans le vouloir, je commettrai un nouveau crime ! » On le mit dans une cellule où il fabriquait des petits objets en carton et en papier. On lui proposa au bout de quelques années de le porter sur la liste des forçats ayant mérité une grâce, il répondit :

— Non, non, laissez-moi ici ! J'ai ma cellule, mon travail et, de temps en temps, la visite de l'aumônier, je suis content.

On rencontre quelquefois au bagne des hommes qui, dans leurs moments de loisir, s'occupent de petits travaux manuels, et qui deviennent de véritables artistes.

Les uns font des ouvrages en crin ou en paille avec des ornements de perles fausses, d'autres sculptent des noix de coco, d'autres tressent le fil de l'aloès et en font des tapis, des pantoufles, etc.

Ces ouvrages se vendent dans une espèce de bazar ouvert aux visiteurs et où l'on trouve une quantité d'objets qui sortent des mains des condamnés, comme des tabatières, des gobelets, des étuis, des chapelets, des petites chapelles en carton, etc. Le produit de la vente de ces objets permet aux forçats d'ajouter de temps en temps quelque chose à leur nourriture habituelle.

L'épisode que nous allons raconter donnera au lecteur une idée de l'habileté et de la dextérité avec lesquelles certains criminels peuvent commettre un vol :

La célèbre comédienne mademoiselle Georges se trouvant

un jour en tournée à Toulon, éprouva le désir de visiter le bagne, elle voulait voir de près les hommes dont elle avait si souvent vu sur la scène une imitation plus ou moins parfaite.

Ayant obtenu l'autorisation de pénétrer dans le bagne, elle était accompagnée par un employé qui lui servait galamment de cicerone ; la conversation roulait sur les voleurs en particulier et la grande artiste ne voulait pas croire ce qu'on lui disait de leur habileté. « Avec un peu de précaution, disait-elle, on peut toujours se préserver d'un vol. »

Elle manifesta l'envie d'adresser la parole à quelques-uns des forçats et son attention fut attirée par l'un de ces hommes qui, disait-il, avait été un grand amateur de théâtre, au temps où il était encore en liberté. Il s'exprimait facilement, parlait de théâtre comme un feuilletoniste, et ayant appris qu'il parlait à une artiste célèbre il voulut tomber à ses genoux pour lui exprimer son admiration, il en fut empêché par mademoiselle Georges. Elle n'avait pas remarqué que l'employé avait fait un signe imperceptible au forçat et quand elle se fut éloignée elle s'aperçut que son écharpe lui manquait :

— On m'a volé mon écharpe ! s'écria t-elle.

L'employé qui l'accompagnait sourit et lui montra le forçat qui lui rapportait l'écharpe et qui lui dit en riant :

— C'est la première fois que je rends quelque chose volontairement.

Il y a aussi quelquefois des tentatives de révolte au bagne mais le nombre des gardes armés qui sont chargés du service ainsi que le voisinage du fort Lamalgue où il y a toujours une assez forte garnison, ont presque toujours suffi pour ramener les révoltés à la raison.

Nous allons reprendre le récit de notre histoire.

La nuit était avancée, les dortoirs étaient faiblement éclairés par une lanterne suspendue à la voute et un profond silence y régnait.

Les corps immobiles des forçats endormis avaient l'air d'autant de cadavres.

Soudain l'un d'eux leva légèrement la tête et jeta un regard sur le gardien, puis se penchant vers son voisin il lui dit d'une voix à peine perceptible :

— Crampon.... dors-tu ?

— Es-tu bête, répondit celui-ci à son compagnon qui n'était autre que l'Ecossais ; tu sais bien qu'ici on ne dort que d'un œil !

— A quoi penses-tu ?

— Je pense aux deux autres.

— Quels autres ?

— Salviat et Blondel

— Et... ?

— Et, parbleu, il faut que l'affaire se fasse le plus tôt possible.

— C'est aussi mon idée.

— Et comme au bout il y aura peut-être la liberté, il vaut mieux agir demain qu'après demain !

— Comme tu voudras, répartit l'Ecossais, nous en reparlerons, pour le moment j'ai quelque chose à te demander.

— Quoi ? demanda Crampon.

— Depuis quelques jours tu prépares quelque chose qui me fatigue, qu'y a-t-il donc dans ce pot que tu caches si soigneusement ?

— Ça, répondit Crampon, c'est une potion pour les convalescents ; comprends-tu ?

— Pas encore !

— Mais... et Joseph ?

— Comment !... c'est pour lui ?

— Tu as deviné.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Tu sais que j'ai réussi hier à me procurer un peu de vinaigre !

— Oui, sous le prétexte que tu voulais frictionner ta jambe malade.

— Le prétexte n'était pas mauvais et il a eu un succès complet; j'ai versé ce vinaigre dans un petit récipient de fer-blanc que tu as vu et j'y ai mis un pièce de deux sous.

— Diable! cela va faire une jolie tisane de vert-de-gris!

— Et cette tisane est parfaitement appropriée aux estomacs affaiblis.

— Comme celui de Joseph, par exemple!

— Parfaitement!

— Ce n'est pas mal imaginé... Une fois que nous serons débarassés de lui et des deux autres nous pourrons nous occuper de nos affaires.

— As-tu imaginé quelque chose au sujet de Blondel?

— Oui.

— Quand veux-tu mettre ton idée à exécution?

— Cela dépend des circonstances, mais j'espère que dans deux jours ce sera fini.

Le lendemain Blondel et Salviat travaillaient sur le port, non loin de Mac-Bell et de Crampon.

Blondel fit à l'Ecossais signe de s'approcher.

Mac-Bell ne se fit pas appeler deux fois.

— Ecoute! fit Blondel, nous ne voulons pas rester éternellement ici, cela ne me plaît guère et je préfère la liberté! N'est tu pas de mon avis?

— Parbleu! répondit l'Ecossais qui, beaucoup moins rusé que son adversaire, fit un mouvement de joie.

— Eh bien, reprit Blondel, j'ai décidé d'aller faire un tour au dehors avec Salviat.

— Absolument comme moi et Crampon, repartit Mac-Bell; nous avons même dressé un plan excellent... si tu veux en profiter et partir avec nous?

— Partir avec vous?... je ne dis pas non! dit Blondel, mais pour ce qui est de votre plan c'est autre chose.

— Tu ne veux pas l'employer?

— Quoi que vous puissiez avoir imaginé cela ne me convient pas!

— Pourquoi pas?

— Parce que c'est moi qui pense et agis... les autres doivent me suivre et non me guider!

— Comme tu voudras! repartit Mac-Bell en feignant l'indifférence mais en réalité complètement désappointé.

— As-tu une idée? demanda Crampon.

— Oui, et nous sommes sûrs de la réussite si vous avez du courage!

— Parles, voyons ton idée.

— Je dois vous dire que je n'ai pas une bien grande confiance en vous, fit Blondel; mais vous me connaissez, n'est-ce pas? Vous savez de quelle manière je me venge?... c'est pourquoi je vous conseille de réfléchir à deux fois avant de vous décider à me trahir!

— Quelle bêtise! dit Mac-Bell, n'avons nous pas les mêmes intérêts, le même but? Connaissons-nous un plus grand bien que la liberté?

— Enfin, j'ai voulu vous donner un bon conseil.

A ce moment une garde s'étant approché ils durent changer leur conversation.

— Et moi je dis, fit Blondel, comme s'il répondait à une objection, que nous aurons un orage avant ce soir; regardez comme les nuages s'amoncellent.

— D'autant plus que la brise fraîchit et prend une mauvaise direction, ajouta Salviat.

— Oui, il y aura du fracas là-haut ce soir.

La conversation tomba e le reste du jour se passa sans que les quatre forçats pussent reprendre leur entretien.

Comme Blondel l'avait annoncé, le ciel ne tarda pas à se couvrir de nuages menaçants.

Vers les huit heures, au moment où les forçats se disposaient

à se coucher le tonnerre commença à gronder et au bout d'un moment l'orage éclata dans toute sa furie.

Soudain un gardien entrant dans le dortoir cria :

— Debout !.... il me faut quatre vigoureux gaillards pour aller en mer !

Personne ne fit un mouvement ; une promenade en mer n'avait en ce moment rien d'engageant.

— Eh bien ! fit le gardien avec colère, personne ne se présente ?

Blondel se pencha vers ses voisins et dit à Crampon et à Mac-Bell :

— Voilà une occasion magnifique !

— Au diable ! répondit Crampon, on pourrait en attendre une meilleure !

— Bah ! reprit Blondel, un moment d'énergie et nous sommes sauvés ! suivez-moi ! en route je vous dirai ce que j'imaginé.

Puis se tournant vers le gardien il lui dit :

— Nous sommes prêts !

Son exemple entraîna les autres et ils se mirent en route pour le port

Mac-Bell et Crampon marchaient derrière Blondel, et quand ils passèrent devant le gardien, Mac-Bell lui dit un mot à voix basse.

Ils trouvèrent au-dehors un autre gardien qui avait une lanterne à la main et qui les guida au milieu des obstacles qui encombraient leur chemin.

Le gardien qui avait été appeler ces hommes et à qui l'Ecossais avait parlé en cachette dit aussi quelque chose à l'oreille de celui qui les attendait avec la lanterne et qui devait les conduire à l'embarcation.

Arrivés au mouillage des canots du port ils en virent un dans lequel se trouvaient des sœurs de charité qui devaient être conduites sur un bâtiment qui se trouvait en rade et qui

devait lever l'ancre le lendemain matin.

Le gardien monta le premier et les quatre galériens le suivirent.

Blondel était satisfait.

— Quatre contre un, pensait-il, il nous sera facile de nous en débarasser!

Mais il vit avec désappointement un second gardien qui arriva et se plaça près de l'autre à l'arrière de l'embarcation.

Comme son camarade il était armé d'une carabine.

— On nous soupçonne! fit Blondel à voix basse.

— L'Ecossais nous aurait-il trahi? répondit Salviat.

Les quatre hommes ramaient vigoureusement, ils pouvaient se parler à voix basse, le bruit du vent et des vagues empêchaient qu'on ne les entendît.

Blondel pouvait d'autant mieux parler à Salviat qu'ils étaient sur le même banc. L'Ecossais et Crampon étaient sur un banc plus en avant.

Blondel reprit:

— Il faut être sur nos gardes... l'occasion est favorable, nous ne devons pas la laisser échapper... écoute moi! Au large, et quand nous reviendrons, nous nous jetons en même temps sur les gardiens que nous désarmons; une fois que nous avons chacun une carabine en mains nous verrons ce qu'il faudra que nous fassions.

— C'est cela! répondit Salviat.

— As-tu ton couteau?

— Il est prêt.

— Bien!... Mac-Bell et Crampon sont désarmés, ils ne pourront par conséquent rien faire.

L'embarcation était arrivé auprès du navire, elle avait accosté à l'escalier et les soeurs de charité étaient montées à bord.

Les quatre galériens reprirent leurs avirons et le canot se remit en route pour rentrer au port.

L'orage semblait avoir voulu attendre que les religieuses fussent en sûreté pour se déclarer dans toute sa fureur. Les coups de tonnerre se suivaient sans relâche, des éclairs incessants éblouissaient les yeux et des vagues énormes soulevaient l'embarcation comme si elle eût été une coquille de noix.

Malgré les efforts des quatre rameurs le canot ne paraissait pas faire du chemin et les deux gardiens commençaient à être inquiets.

Blondel se retournant vers Mac-Bell entre deux éclairs, il lui dit :

— Mac-Bell! es-tu prêt?

— Quand tu voudras, répondit l'Ecossais.

— Les gardiens commencent à perdre la tête et ne pensent plus maintenant qu'au danger qu'ils courent d'être engloutis par les vagues.

— Crampon et moi nous n'attendons qu'un signe de toi.

— Je vais le donner à l'instant.

— Qu'aurons-nous à faire?

— Rien

— Comment?

— Restez tranquilles, ne faites pas un mouvement, c'est tout ce que je vous demande.

— Quel rôle veux-tu donc nous faire jouer?

— Si vous suivez ponctuellement mes paroles, repartit Blondel en insistant, dans une heure nous serons libres.

La pluie tombait à torrents les vagues secouaient l'embarcation et menaçaient à chaque instant de l'engloutir.

Les deux gardiens se cramponaient de toutes leurs forces à leur banc afin de ne pas perdre l'équilibre; ils jetaient au hasard d'eux des regards effarés en entendant craquer la membrure du canot fatigué par les vagues.

— Peux-tu distinguer quelque chose, Salviat? demanda Blondel.

— Un peu, répondit Eugène.

— Regarde les gardes!

— Eh bien?

— Ils ont posé leurs armes à côté d'eux.

— Vraiment?

— C'est le moment.

— Courage alors, et pensons à notre but: vengeance et liberté!

Pendant ce temp Mac-Bell et Crampon s'étaient également entretenus a voix basse pendant que leurs yeux ne quittaient pas Blondel ni Salviat.

Au troisième coup d'aviron, ces deux derniers se levèrent ensemble et se jetèrent avec impétuosité sur les deux gardiens.

Un combat terrible s'engagea.

Les éclairs déchiraient les nuages, le tonnerre couvrait de ses roulements le mugissement des flots et on entendait les sourdes imprécations des lutteurs.

Blondel avait à peine pu étendre la main vers le gardien qu'il voulait attaquer, qu'il sentit quatre mains lui saisir les deux jambes et le tirer vers le bordage, sans doute pour le jeter par dessus bord.

C'étaient Crampon et Mac-Belle qui avait réuni leurs forces pour se défaire tout d'abord de leur redoutable ennemi, en pensant qu'ensuite ils viendraient facilement à bout de Salviat.

Blondel commença par leur faire lâcher prise au moyen de deux vigoureux coups appliqués avec un anneau de sa chaîne, puis, sans perdre une seconde, il s'empara de l'arme du gardien qui voulait se défendre et d'un coup de poing il étendit cet homme dans le fond de l'embarcation.

Il se tourna ensuite vers ses deux adversaires et à la lueur d'un éclair, il vit devant ses yeux la bouche du canon de l'autre gardien.

C'était l'Ecossais qui s'en était emparé et qui allait tirer sur Blondel.

Le coup partit.

Le canon de l'arme ayant suivi le mouvement de la barque avait un peu dévié, et, grâce à l'obscurité, la balle alla se perdre dans les vagues.

Blondel lâcha un juron épouvantable, il voulut s'élancer pour prendre Mac-Bell à la gorge, mais le gardien s'était relevé et aidé de Crampon ils purent maintenir Blondel qui voyant qu'il n'était pas le plus fort, préféra s'avouer vaincu et montrer un repentir dont il lui serait peut-être tenu compte plus tard.

A ce moment un cri se fit entendre et Salviat s'affaissa dans le fond du canot.

Blondel s'avança.

— Eh bien, lui demanda-t-il, qu'as-tu ?

Salviat ne répondit pas

Il restait étendu, les yeux grands ouverts et les membres tout frémissants.

— Et l'autre? demanda Blondel terrifié.

Le forçat lui montra son couteau ensanglanté qu'il tenait à la main.

— Comment !... tu l'as tué ?

— Il m'a couché en joue répondit Salviat d'une voix affaiblie, et il était plus fort que moi ... alors, j'ai tiré mon couteau et j'ai frappé... puis il s'est penché en arrière et il est tombé à l'eau.

— Alors tu es perdu !...

— Je le sais.

Salviat était comme anéanti.

— C'est sa faute, reprit-il à demi voix et comme se parlant à lui-même;... je ne voulais pas frapper... mais je ne sais comment cela s'est fait .. mes yeux se sont troublés et... mon couteau a frappé !...

Pendant ce temps l'orage s'était un peu calmé et le ciel

commençait à s'éclaircir, les nuages emportés par l'ouragan laissaient par intervalles apercevoir la lune dont les rayons éclairaient cette scène d'horreur d'une lueur blafarde.

L'embarcation qui avait été un moment abandonnée à elle-même s'était rapprochée du rivage, poussée par les vagues, et ne se trouvait plus qu'à une faible distance du port.

— Où allons-nous? demanda Mac-Bell qui avait repris son aviron.

— Au port, répondit le gardien ; je veux avant tout mettre ces deux hommes en sûreté.

L'Ecossais et Crampon se mirent à ramer vigoureusement.

Blondel et Salviat étaient couchés au fond du canot, solidement enchaînés.

Blondel s'adressant à Mac-Bell lui dit d'une voix ferme :

— Quant à toi, je ne te conseille pas de croire que tu es débarrassé de moi parce que tu me vois maintenant dans l'impuissance. Ecoute ceci et n'oublie pas que mes paroles se réaliseront comme la sentence d'un tribunal : Mac-Bell, je te condamne à mort, au plus tard dans huit jours à partir d'aujourd'hui, c'est-à-dire trois jours après que je me serai évadé. Souviens-toi de cela... et sache bien que tu n'auras aucune grâce à espérer.

Mac-Bell voulut rire, mais son visage était devenu livide.

Au bout d'un instant le canot abordait.

Le jour commençait à poindre à l'horizon.

CHAPITRE XXVI

Exécution d'un forçat.

Le soleil s'était levé radieux.

Le ciel était pur et sans nuages et une brise fraîche soufflait du large.

Tout promettait une splendide journée.

Ce jour-là une animation inaccoutumée régnait dans la ville de Toulon.

La plus grande partie de la population se dirigeait du côté du bagne et se rassemblait devant une porte grillée au travers de laquelle on voyait l'intérieur.

Les regards de tous se dirigeaient vers un groupe de forçats occupés, dans le milieu de l'immense cour, à élever une espèce d'édifice en bois.

C'était la guillotine !

Depuis la pointe du jour on y travaillait et l'instrument rsiniste était presque terminé.

Le bruit s'était rapidement répandu dans la ville qu'une exécution devait avoir lieu dans le bagne et une foule considérable commençait à envahir tous les environs.

Cette foule se composait de personnes appartenant à toutes les classes de la société.

Il y avait des hommes, des enfants... des femmes!

Pourquoi les femmes sont-elles presque toujours en majorité dans de semblables occasions ?

Autour des hommes qui mettent la dernière main à l'instru-

ment du supplice se promène un homme dont la physionomie rayonne d'une joie féroce et dont les yeux expriment une cruauté infinie.

Un regard suffit pour le reconnaître.

C'est Lebuteux.

Il a repris ses hideuses fonctions, et, en voyant avec quel zèle il active les ouvriers, on reconnaît qu'il est là dans son élément.

Un bataillon d'infanterie de marine venait d'arriver, il était entré dans la cour et en avait occupé les deux côtés dans le sens de la longueur ; au fond se trouvaient deux pièces d'artillerie chargées et auprès de chacune se tenait un artilleur avec la mèche allumée, prêt à faire feu au premier commandement.

Une fois ces précautions prises la grille fut ouverte et le public put entrer et se placer derrière les soldats, à une centaine de pas environ de la guillotine.

Au milieu de cette foule composée de curieux et d'indifférents, on voyait une femme d'une certain âge qui, sans paraître s'occuper de ce qu'elle entendait dire autour d'elle, cherchait à aller se placer plus en avant, de manière à être plus rapprochée de l'instrument du supplice.

Un sous-officier s'approcha d'elle et lui frappa légèrement sur l'épaule.

La vieille femme se retourna d'un air sauvage et lançant au soldat un regard flamboyant, elle lui demanda d'une voix rauque :

— Que voulez-vous ?

— Vous ne pouvez pas rester là ! répondit le sous-officier.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est défendu.

— Quelle bêtise !

— Voyez plutôt les autres !

— Que m'importent les autres ! s'écria cette femme avec

violence ; savez-vous seulement ce que l'on va faire ? Connaissez-vous seulement celui qui va être exécuté ?

Puis brandissant sa main fermée, elle s'écria avec fureur :

— Oh ! les misérables !... les misérables !... Je n'avais que ce seul fils !... Je veux le voir une dernière fois !... Qui donc pourra m'en empêcher ?... Je veux aussi qu'il me voie !... après je pourrai mourir ! Pourvu que je puisse échanger avec lui un dernier signe d'adieu !..

Le soldat avait écouté en silence. Il avait peine à en croire ses oreilles.

— Vous connaissez donc le condamné? demanda-t-il.

— C'est mon fils! répondit cette femme qui n'était autre que Mathurine Salviat en tombant à genoux et en regardant la guillotine avec des yeux hagards.

Elle ne pleurait pas, ses paupières étaient sèches et une respiration râlante et oppressée s'échappait de sa poitrine.

La douleur de cette femme était navrante.

C'était bien, en effet, pour Eugène Salviat que tous ces préparatifs avaient été faits.

Le crime du malheureux forçat était de ceux dont la punition est immédiate et la manière de procéder en pareille occasion était simple ; le coupable était condamné sans appel et il devait subir sa sentence le lendemain du jour où il avait été condamné.

Depuis le jour où il avait tué un des gardiens Salviat avait été très-abattu ; une espèce d'engourdissement s'était emparé de lui, et il semblait voir pour la première fois la profondeur de l'abîme dans lequel il était tombé.

Il avait peur.

Il y a peu de condamnés qui puissent voir la guillotine sans pâlir, et Salviat ne pouvait s'empêcher de frissonner en pensant que son dernier jour était arrivé.

Depuis quelques heures il était demeuré complètement immobile ; il n'avait pas même la force de pleurer.

Et cependant des larmes lui auraient fait du bien et auraient soulagé le cœur de cet homme qui n'avait jamais pleuré.

Et puis un singulier orgueil lui interdisait de montrer ... la faiblesse.

Cependant, lorsque la nuit était venue, et qu'il se sentit seul, une angoisse profonde s'emparait de tout son être et une sueur froide mouillait ses tempes

Il n'avait qu'un ami au bagne, et il aurait voulu pouvoir lui parler.

Cet ami était Blondel.

Ce dernier était aussi un criminel, mais la fatalité bien plus que la corruption l'avait jeté dans cet abîme, et ses qualités ne permettaient pas de le considérer comme un homme ordinaire.

Sa force de volonté lui permettait de rester en contact avec les criminels les plus endurcis sans rien perdre de ces qualités. La condamnation de Salviat avait fait sur lui une profonde impression.

Salviat avait été criminel, mais, nous l'avons déjà dit, la mauvaise éducation qu'il avait reçue et les funestes exemples qu'il avait eus sous les yeux depuis sa plus tendre enfance étaient surtout les causes de son malheur. Blondel savait que le fond du cœur de son ami n'avait point été entièrement corrompu.

Salviat, de son côté, connaissait les sentiments de Blondel à son égard et lui avait voué une amitié à toute épreuve.

Il avait demandé comme une suprême faveur d'avoir une dernière entrevue avec son ami.

Cette grâce lui avait été accordée.

A la vue de Blondel qui fut amené dans sa cellule, le fils de Mathurine Salviat tendit vers lui ses deux mains chargées de chaînes.

— Tu m'as fait appeler, lui dit Blondel en lui prenant les mains; je m'y attendais!

— C'est pour demain! fit Eugène.

— Je le sais.

— On te l'avait donc dit?

— Oui, et bien plus, j'ai vu...

— Quoi?

— En traversant la cour j'ai vu Lebuleux à l'ouvrage.

Salviat eut un frisson, sa main trembla dans celle de Blondel.

— Non, non!... fit-il brusquement;... je n'ai pas peur!... les autres le verront demain!... mais je ne puis m'empêcher de penser à certaines choses...

— A quoi donc?

— A Saint-Georges.

— Eh bien!

— Eh bien!... il y a là-bas quelqu'un pour qui la nouvelle de ma mort sera un coup terrible.

— Mathurine, n'est-ce pas?

— Ma mère!... oui.

Blondel se pencha vers son ami et lui dit à demi voix:

— Ecoute!

— Qu'y a-t-il?

— Mathurine est à Toulon!

— L'as-tu vue?

— Non!... je l'ai appris par Lapostole.

— Et pourrai-je la voir?

— Oui... demain.

— Où?

Blondel haussa les épaules.

— Prends courage! fit-il, sois ferme! tu sais que tout espoir est perdu pour toi, cette pensée doit te donner du cœur!... demain quand tu traverseras la cour.. regarde parmi les curieux qui y seront rassemblés et tu y verras ta mère!

Une exécution capitale est toujours un spectacle terrible, même dans des circonstances ordinaires; mais quand elle a

lieu dans le bagne elle surpasse tout ce que l'on peut imaginer d'horrible.

La dernière heure du condamné a sonné.

De tous côtés on ne voit que des curieux, accourus de tous les points de la ville et même de la campagne, pour assister à ce spectacle; les murs qui entourent la cour, les toits des maisons environnantes sont couverts de monde.

La foule, toujours avide d'émotions, est composée de gens appartenant à toutes les classes de la société.

Les soldats ont pris une position militaire, les canons sont chargés et les galériens que l'on vient d'amener, forment un carré vis-à-vis de l'instrument du supplice qui élève comme deux bras ses deux montants peints en rouge, au sommet desquels brille l'acier du couperet fatal.

Les forçats sont muets.

Ils savent qu'un cri, un geste, suffirait pour provoquer une décharge des deux pièces qui sont là au fond de la cour, chargées a mitraille.

A un commandement ils se découvrent et s' agenouillent, d'une main tenant leur bonnet et soulevant de l'autre leurs chaînes afin de les empêcher de faire du bruit.

Soudain un frémissement parcourt les rangs de ces êtres rejetés par la société.

Le condamné paraît.

Le malheureux!

Il est encore jeune, plein de force et de santé, il avait de l'intelligence, de l'énergie et aurait pu être un honnêt homme!

Et il va mourir!... Dans cinq minutes son corps séparé de sa tête sera porté à la salle de dissection où la science l'attend pour le soummetre à des expériences!

Mourir à cet âge!... à l'âge où le coeur bat dans la poitrine avec force et en chasse un sang chaud et ardent!

Mourir! quand le ciel est pur, lorsque le soleil brille et ue le printemps embaume l'air!!!...

TORINO, LIT. SALUSSOLIA

BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE CAYENNE

C'est ma pauvre mère !

Eugène Salviat avait traversé la cour d'un pas ferme; derrière lui quatre frères pénitents portaient un brancard.

Il sentit que les regards de tous les forçats étaient fixés sur lui et cela augmenta son courage.

A peine avait-il fait vingt pas qu'il aperçut Blondel.

Il le salua en souriant, voulant lui montrer ainsi qu'il conservait son courage jusqu'au dernier moment.

Mais quand il eut fait quelque pas de plus, une circonstance inattendue vint abattre son énergie.

Il s'arrêta soudain en voyant une femme agenouillée et qui paraissait plongée dans un profond désespoir.

Il pâlit et chancela, et le prêtre qui l'accompagnait voulut le soutenir.

Mais Salviat le repoussa doucement et lui montrant la pauvre femme qui se couvrait le visage de son mouchoir pour étouffer ses sanglots, il lui dit d'une voix brisée:

— C'est ma pauvre mère!

— Mon fils, répondit le prêtre, Dieu qui la voit entend ses prières.

— Elle n'aimait que moi en ce monde!

— J'irai la voir et la consoler.

Salviat put à peine réprimer un sanglot. Il appuya ses deux mains sur sa poitrine et se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater.

Que n'aurait-il pas donné à ce moment pour pouvoir embrasser sa mère!

C'était affreux!

Enfin il rassembla ses forces et dit d'une voix qu'il voulait rendre assurée:

— Marchons!

Et se remettant en marche il s'approcha rapidement de l'échafaud sans avoir le courage de retourner la tête.

Quand il fut arrivé sur la plate forme un cri déchirant se fit

entendre et Mathurine Salviat tomba à terre, privée de sentiment.

Quelques secondes après la justice des hommes était satisfaite...!

Les soldats s'ébranlèrent pour regagner leur caserne et les forçats rentrèrent dans le bagne

Si le lecteur veut nous accompagner à l'hôpital du bagne nous l'introduirons dans la salle destinée aux dissections et où nous trouverons les chirurgiens et les élèves qui attendent avec impatience qu'on leur apporte le cadavre du supplicié.

Enfin, après une attente assez longue le brancard fut apporté. Le cadavre fut placé sur la table de marbre autour de laquelle vint se ranger un groupe d'élèves pendant qu'un autre groupe examinait la tête qui avait également été apportée dans un panier plein de son.

La mort avait été instantanée ; les traits avaient conservé leur calme et leur sérénité.

La tête de Salviat semblait dormir.

Tout le monde se taisait.

Soudain on entendit du bruit à la porte, comme un bruit de voix, et, avant que personne n'eût pu aller s'enquérir de ce que c'était, une femme se précipita dans la salle. C'était Mathurine.

Son évanouissement n'avait pas été de longue durée.

Lorsqu'elle était revenue à elle et qu'elle s'était trouvée seule elle avait compris que tout était fini et qu'elle n'avait plus de fils ; elle avait poussé une exclamation de désespoir.

Ses cheveux étaient défaits, ses vêtements maculés de boue, mais une sombre énergie se lisait sur ses traits.

Elle s'avança vers l'échafaud.

Quand elle vit que le corps d'Eugène Salviat n'était plus là elle se mit à sangloter en s'arrachant les cheveux.

— Mon fils !... mon fils !... s'écriait-elle.

Elle entendit derrière elle comme un rire sarcastique.

S'étant retournée, elle aperçut un petit vieillard dont le visage maigre et les traits anguleux grimaçaient un sourire ironique et amer.

C'était le vieux Caron.

— Tu cherches ton fils ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Où est-il ?... où est-il ?... s'écria Mathurine.

— A la salle de dissection.

— Que veut-on en faire ?

— Veux-tu le voir ?

— Oui... oui !... je veux le voir une dernière fois !

— Eh bien, suis-moi.

Le vieillard se mit en marche suivi par Mathurine.

Ils arrivèrent à l'hôpital et c'est à ce moment que la pauvre mère fit irruption dans la salle.

Elle se précipita vers la table sur laquelle elle avait aperçu le cadavre, mais elle s'arrêta bientôt comme pétrifiée en voyant sur une autre table la tête de son fils.

Muette et immobile elle considérait ces traits pâles et rigides, ces yeux fermés !

Puis elle eut la force de s'avancer vers cette table, alors une pâleur affreuse couvrit son visage et un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Elle passa ensuite ses deux mains sur les joues pâles et froides de son fils en s'écriant.

— Oh ! Eugène !. . Eugène !

On vit alors se produire un phénomène surprenant, quelque chose de surnaturel et que la science pourrait seule expliquer.

A ce cri de désespoir poussé par Mathurine les traits du décapité eurent comme un tressaillement, ses yeux s'ouvrirent et allèrent se fixer sur Mathurine !

C'était quelque chose d'inouï, d'impossible, d'effrayant!

Un effroi terrible s'empara de la vieille femme, l'amour maternel fut vaincu par la terreur et elle tomba à terre sans connaissance.

CHAPITRE XXVIII

Le cimetière.

Vers la fin du même jour le ciel se couvrit de sombres nuages et prit une teinte mélancolique parfaitement adaptée à la scène qui se passait au cimetière.

Dans un endroit écarté du champ du repos se trouvaient trois personnes auprès d'une tombe.

L'une de ces personnes était un prêtre âgé et à l'air respectable ; il se tenait debout, la tête baissée, et dans l'attitude de la méditation.

La seconde était une jeune fille qui était agenouillée auprès de la tombe et sanglotait.

Quant à la troisième c'était une femme d'un certain âge ; elle était assise à terre ; ses lèvres serrées et ses traits contractés exprimaient un désespoir profond mélangé d'une expression de haine contenue et sombre.

Une heure s'était écoulée sans qu'une parole fût échangée entre ces trois personnages.

Seule, la jeune fille avait à plusieurs reprises levé les yeux sur la vieille femme et sur le prêtre pour les reporter ensuite sur la tombe.

— Mère !.. fit-elle soudain d'une voix douce et émue, ne veux tu pas prier avec moi ?

La vieille femme lui jeta un regard farouche.

— Prier ?... fit elle d'une voix rauque, pour qui ?... pourquoi ?... n'est-il pas mort ?... nos prières pourront-elles me le

rendre ?... Non !... non ! .. tout est fini !... il me l'ont tué... et tout ce que je puis faire c'est les maudire !

Puis elle se tut et jeta un coup d'œil sombre et défiant vers le prêtre qui s'avançait vers elle.

— Mathurine ! fit celui-ci d'une voix calme.

— Vous savez mon nom !... répondit la vieille femme ; qui vous l'a appris ?

— Votre fils !

— Eugène ?

— C'est moi qui l'ai assisté à ses derniers moments.

— Vous ?

— Et le dernier mot qui est sorti de ses lèvres a été votre nom !

Mathurine posa ses deux mains sur son cœur

— Mon pauvre enfant ! dit-elle en sanglotant.

— Il a certainement été bien malheureux, reprit le prêtre après un moment de silence, mais il a aussi été bien coupable et Dieu l'a puni.

— Dieu ? répéta Mathurine d'un air étonné.

— Doutez-vous donc de sa puissance ? demanda le prêtre avec sévérité.

— Sa puissance ? fit Mathurine avec une sombre ironie ; est-il assez puissant pour me rendre mon fils ?

— Oui !

— Que dites-vous ?

— Je dis, Mathurine, que si vous le voulez, vous pourrez le revoir un jour.

— Ah !... vous me trompez !

— Essayez !

— Que dois-je faire pour cela !

— Prier !...

La pauvre mère passa une main sur son front.

Le prêtre à cheveux blancs parlait avec un tel accent de sincérité qu'elle sentit ses idées se troubler.

— Oh !.... si je pouvais le croire ! murmura-t-elle.

Puis elle jeta sur le prêtre un regard dans lequel on pouvait lire un commencement de confiance hésitante.

Mais son désespoir était si profond que cette hésitation disparut bientôt, et ayant abaissé son regard vers la tombe de son fils elle baissa la tête et se mit à sangloter.

— Non!... non!... s'écria-t-elle au bout d'un instant; c'est impossible !... il est là, mort, je ne le reverrai jamais!

Elle se tut.... Les sentiments les plus divers s'agitaient dans son âme... colère... désespoir... haine... amour maternel... Elle ne croyait pas... et cependant elle aurait voulu le croire !... Les paroles du vieux prêtre avaient mis dans son cœur un germe d'espérance, et elle sentait une lumière nouvelle envahir son esprit.

— Si cela était vrai ?... dit-elle enfin.

— Cela est ! répartit le prêtre.

— Si je pouvais le croire !

— Vous le pouvez, si vous le voulez

— Oui... mais... je ne puis pas !

— Dieu vous aidera.

— Dieu ! il ne me connaît pas.

— Il connaît tous ceux qui souffrent, qui pleurent, et il les aime quelles que soient leurs fautes

Mathurine baissa la tête sans répondre. Cette réponse si simple et pourtant si élevée lui en imposait.

— Ainsi, reprit Mathurine, vous m'assurez que je pourrais le revoir?

— Oui, répondit le prêtre, vous pourrez le revoir dans un monde meilleur.

— Où son âme ira t-elle ?

— Où est elle maintenant ! répondit l'aumônier du bagne en levant la main pour montrer le ciel.

Un violent combat se livrait dans l'esprit de Mathurine entre

l'esprit de la lumière et l'esprit des ténèbres, entre la foi et le doute.

— J'ai entendu dire dans mon enfance, reprit-elle, que dans l'autre monde il y a un endroit où vont les âmes des damnés pour y être tourmentées pendant toute l'éternité !... c'est là, sans doute que son âme est allée !

— C'est-à-dire qu'elle, ira si personne ne prie Dieu pour elle.

Mathurine se tut pendant un moment, elle se sentait peu à peu envahie par un sentiment tout nouveau pour elle.

Oui... fit-elle ensuite ; je comprends... une punition éternelle l'attend si personne ne prie pour lui !

— Dieu est tout-puissant, dit le prêtre, et sa bonté est aussi immense que sa puissance ; il n'y a pas de forfait qui ne puisse être pardonné si on prie sincèrement et avec un cœur contrit.

— Ah ! fit Mathurine à voix basse

— Voulez-vous prier ? lui demanda le vieillard.

Oui... je prierai !.. mais j'ai besoin d'être seule... tout ce que vous me dites est si nouveau pour moi !...., j'ai besoin de penser, de réfléchir !

Le prêtre s'éloigna avec la conviction d'avoir fait jaillir un rayon de lumière dans cette âme malade et désespérée et comprit qu'il fallait laisser à Mathurine le temps de rassembler ses idées.

Quand la vieille femme fut seule elle se mit à réfléchir sur ce qu'elle venait d'entendre.

— Prier !... murmura-t-elle. Il a dit qu'en priant je pourrais sauver Eugène... le revoir un jour peut-être !... Pourquoi cela ne pourrait-il pas être ?... Dans quel but cet homme me tromperait-il ?... Oui, il a dit la vérité !... il y a un autre monde !... je le sens, maintenant !... mais prier !... prier !

Elle se tut pendant un instant, puis reprit avec désespoir :

— Mais je ne peux pas prier !... On ne me l'a jamais appris !

je ne suis jamais allée dans une église!... je n'y ai même jamais pensé!

Et elle se tordait les mains de douleur.

La malheureuse cherchait en vain à prier!... elle ne savait pas de prière!...

Soudain son regard s'arrêta sur la jeune fille qui était toujours agenouillée, puis un éclaire de joie éclaira son visage.

— Michelette! dit-elle doucement.

La jeune fille se leva vivement et vint s'asseoir auprés de sa mère.

— Michelette! répéta Mathurine, ma fille!..... ma chère enfant!

Michelette ne put s'empêcher de regarder sa mère d'un air de surprise.

Mathurine s'en aperçut et sourit avec amertume.

— Je te comprends, dit-elle ensuite, tu es étonnée, n'est-ce pas, de m'entendre parler ainsi?... je ne t'ai pas accoutumée à de semblables paroles!... il me semblait toujours n'avoir qu'un enfant, Eugène.... mais il faut que tu me pardonnes!... j'ai eu tort!... et le reste de ma vie sera employé à te le faire oublier!

Michelette ne pouvait en croire ses oreilles.

— Ecoute, continua Mathurine, ton frère était tellement malheureux!... toujours poursuivi, mis en prison, chargé de chaines! sa vie a été une vie de douleurs et sa mort terrible!... Mais tu le sais... il y a une autre vie qui ne finira jamais et qui a déja commencé pour lui; cette vie peut être une éternité de tourments si personne ne prie pour lui.

Michelette ne pouvait comprendre le changement qui s'était fait dans les pensée de sa mère.

— Il faut donc prier, continua Mathurine, mais le prêtre m'a dit que les prières ne pouvaient avoir d'effet qu'à la condition de venir d'un coeur pur et fervent... je ne puis donc pas

prier, moi, mon âme est remplie de mauvaises pensées, tandis que toi, Michelette, tu as toujours été bonne, honnête... oh! je le sais... et si tu voulais...

— Quoi?

— Tu peux prier pour Eugène, pour que je puisse le revoir un jour.

Michelette se taisait, son étonnement croissait de plus en plus.

Sa mère la considérait en silence. En voyant sa surprise, son hésitation il lui vint une pensée mauvaise.

Son front se rembrunit; elle attribuait ce silence à la haine.

— Tu ne veux pas? fit-elle d'une voix rude en saisissant la main de Michelette; tu profites de cette occasion pour te venger de ce que nous t'avons fait souffrir, et... qui sait..... peut-être veux-tu prier Dieu pour qu'il plonge ton frère en enfer pour qu'il y reste éternellement?

Pendant qu'elle parlait sa physionomie avait repris l'expression de férocité e de cruauté qui lui était habituelle.

Puis elle reprit d'un air menaçant:

— Si cela était ainsi!

Et elle brandit sa main fermée sur la tête de Michelette qui lui dit avec un triste sourire:

— Tu me juges mal!

— Que signifie ton silence?

— Je fesais une réflexion.

— Laquelle?

— Tu me demandes de prier pour mon frère?

— Certainement.

— N'as tu pas vu que j'étais à genoux auprès de sa tombe?

— Tu as prié pour lui? s'écria Mathurine.

— Tu le demandes?

— Tu as prié pour lui!..... et je doutais de toi! Ah!.....

Michelette!..... pardonne-moi!... tu as un bon, un excellent coeur!

Et pour la première fois depuis bien longtemps elle serra Michelette sur son sein.

Profondement touchée, la jeune fille resta un instant sans voix et sans mouvement.

Puis elle dit enfin :

— Mère, sais tu à quoi je pense!... Il n'y a pas de prière qui ait plus de prix aux yeux du bon Dieu que celle d'une mère.

— Mais... je ne sais pas prier!

— Je t'apprendrai.

— Oui!... c'est cela! s'écria Mathurine avec joie.

— Eh bien, reprit Michelette en prenant les mains de sa mère, allons-nous mettre à genoux auprès de sa tombe et tu répéteras avec recueillement mes paroles.

Mathurine se leva machinalement... l'amour maternel la rendait docile comme un enfant, et elle vint s'agenouiller auprès de Michelette.

La jeune fille commença par faire le signe de la croix que sa mère imita tant bien que mal, puis elle joignit les mains.

— Maintenant, dit Michelette, répète ce que je vais dire.

— Commence!

— Mon Dieu! disait Michelette d'une voix suppliante, toi dont la bonté inépuisable pardonne même à ceux qui t'ont le plus cruellement offensé...

— Qui t'on le plus cruellement offensé, répéta Mathurine.

— ... écoute la prière que je t'adresse le coeur profondément affligé... ne repousse pas la prière d'une mère qui tend vers toi ses mains suppliantes...

— Dieu clément!... aie pitié de lui... il est mon frère...

— Il est mon fils!...

— ... il a été bien coupable et bien malheureux.

— ...et bien malheureux...

— Dieu bon, écoute ma prière, pardonne à mon frère les faute dont il s'est rendu coupable!... aie pitié de nous qui t'implorons en pleurant et fais que nous soyos réunis un jour dans ton royaume!...

Michelette se tut. Mathurine était près d'elle, à genoux, et tenait ses deux mains jointes élevées vers le ciel.

La vieille femme ne priait plus et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Tu pleures, mère! s'écria Michelette.

— Crois-tu qu'il nous ait entendues? domanda Mathurine.

— Sans doute!

— Et nous exaucera-t-il?

Michelette ne répondit pas, la vue de la conversion subite de sa mère lui suggéra une idée : elle pensa à Joseph.

Joseph était innocent : elle le savait, Mathurine devait aussi le savoir et seule pouvait faire reconnaître la vérité en déclarant que son fils s'était rendu coupable de l'attentat pour lequel Joseph avait été condamné.

La jeune fille, à cette pensée, sentit l'espérance entrer dans son coeur.

Cependant elle ne se dissimulait pas les difficultés qu'elle aurait à vaincre.

Joseph appartenait à la famille Maréchal, comme le lecteur le sait, et entre cette famille et celle de Mathurine il y avait un fleuve de sang.

Il était à prévoir que la mère d'Eugène Salviat se déciderait bien difficilement à faire une démarche devant profiter à un membre de la famille ennemie.

Mathurine inquiète du silence de Michelette, la considérait d'un air anxieux. Elle craignait que le souvenir du passé ne portât la jeune fille à s'éloigner d'elle.

— Mon enfant! fit elle au bout d'un moment, d'une voix

douce et presque suppliante, pourquoi gardes-tu le silence!... Regrettes-tu ce que tu viens de faire?

— Mois, répondit Michelette, non certainement;... mais je pensais à autre chose.

— A quoi!

— Je pense, ma mère, que les paroles ne suffisent pas toujours.

— Que veux-tu dire?... Que faut-il faire encore?

— La meilleure manière d'implorer la miséricorde du bon Dieu c'est de réparer le mal qui a été fait par ceux pour lequel on prie.

— Eugène a fait bien du mal, c'est vrai, dit Mathurine, mais je ne puis le réparer, si grand que soit mon désir.

— Tu te trompes, ma mère; il y a un crime, le plus grand peut-être qu'Eugène ait commis dans toute sa vie, que tu peux et que tu dois réparer.

— De quoi veux-tu parler?

— Je parle de la tentative d'assassinat dont Eugène s'est rendu coupable sur monsieur Michaud et pour laquelle un innocent a été puni!

Mathurine baissa la tête pour ne pas rencontrer les regards de sa fille.

— Je ne comprends pas!..... fit-elle d'une voix à peine sensible.

— Il faut cependant que tu me comprenne.

— Veux-tu parler de... Joseph?

— Oui!... tu sais qu'il est innocent.

— Que nous emporte?

— Tu peux le faire mettre en liberté.

Le visage de Mathurine avait peu à peu repris son expression habituelle de cruauté et de haine.

— C'est possible qu'il soit innocent, repartit-elle avec vivacité, mais c'est un Maréchal..... nos familles sont ennemies depuis longtemps... je ne ferais rien pour lui.

— Oh! tu le sauveras!

— Jamais te dis-je!... ne me parle pas de lui!... Il souffre et il est innocent dis-tu? Eh bien, tant mieux!... il ne souffrira jamais autant que je le souhaite!

Michelette fit un mouvement involontaire en entendant ces paroles.

— Ainsi tu ne veux rien faire pour lui venir en aide? demanda-t-elle.

— J'aimerai mieux mourir! répondit la vieille femme.

— C'est bien! reprit la jeune fille en se levant, agis comme il te plaira, quant à moi je sais ce qu'il me reste à faire.

Et elle fit un mouvement comme pour s'éloigner.

Mathurine eut un frémissement.

— Où vas-tu? demanda-t-elle d'un air inquiet.

— Je pars, répondit brièvement Michelette.

— Tu ne veux donc plus prier sur la tombe de ton frère?

— C'est inutile!

— Que dis-tu?

— C'est inutile, je le répète ; comment peux tu croire que nos prières puissent monter jusqu'au Ciel quand tu te refuses à réparer le mal qui a été fait par celui pour qui tu veux prier, et à prononcer le mot qui peut faire rendre justice à un innocent, et cela parceque tu es aveuglée par la haine! Mère!..... crois-tu que ce soit le moyen de venir au secours d'Eugène, que de persister dans ton refus?

— Mais... au moins... ne m'abandonnes pas! dit Mathurine.

— C'est toi qui m'y obliges.

— Aie pitié de ton frère.

— Tu n'en as pas pour Joseph!

— Tu sais qu'une Salviat ne peut pas avoir de la pitié pour un Maréchal!

— Adieu!

— Michelette! s'écria Mathurine.

La jeune fille qui avait déjà fait quelques pas s'arrêta:

— Que me veux-tu? demanda-t-elle en mettant une main sur son coeur où venait d'entrer un rayon d'espérence.

Mathurine avait pris une résolution soudaine, elle s'était levée, s'était approchée de Michelette el elle lui prit la main.

— Viens, viens, lui dit-elle vivement; hâtons-nous, je veux que tu soit heureuse!... Le malheur m'a rendue lâche, viens, Michelette Salviat, allons sauver un Maréchal.

Pour toute reponse la jeune fille se jeta au cou de sa mère et l'embrassa avec des larmes de joie.

Puis toutes deux sortirent du cimitière et se mirent en route pour aller chez le procureur du roi.

A la porte de ce magistrat les deux femmes rencontrèrent un homme qui sortait.

Michelette le reconnu immédiatement.

C'etait monsieur Michaud.

La jeune fille lui raconta ce qui les amenait et quel était leur projet.

— Bien, bien, mon enfant! répondit le négociant; j'avais également un devoir sacré à remplir, je l'ai fait. J'ai trouvé un homme généreux et loyal qui m'a compris et qui s'intéresse à Joseph. Mathurine arrive à propos pour fournir la preuve de l'innocence du jeune homme... Va, ma chère enfant, dans quelques jours je me chargerai personnellement de cette affaire et je te promets de ne pas l'abandonner sans l'avoir menée à bonne fin.

— Quittez-vous Toulon? demanda Michelette.

— Oui, mon enfant.

— Pour longtemps?

— Pour une semaine au plus.

— Et, allez-vous loin?

— Je me rend à Paris.

La jeune fille qui avait remarqué l'allure troublée de monsieur Michaud lui demanda encore:

— Mais j'espère qu'il ne vous arrive rien de désagréable!

Le négociant eut un sourire navrant.

— Non, mon enfant, répondit-il avec douceur, tranquillise toi; j'ai aussi une grande injustice à réparer et je pars avec la ferme intention d'arriver à mon but... Au revoir donc, ma chère enfant!... Que Dieu t'aide et fasse que je te retrouve à mon retour, rassurée et sans inquiétude pour l'avenir!

CHAPITRE XXIX.

Le papa Fichet.

Il était midi, et le papa Fichet savourait à petites gorgées sa tasse de moka, quand la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre.

— Faut-il ouvrir? demanda Gertrude.

— Va d'abord voir à quelle personne nous avons affaire.

La vieille servante ouvrit le judas de la porte et vit un homme d'une soixantaine d'années, dont la physionomie bienveillante portait l'empreinte d'une grande tristesse; sa mise était irreprochable et tout en lui parlait en sa faveur.

Gertrude ouvrit la porte sans hésitation.

— Est-ce ici que demeure monsieur Fichet? demanda l'inconnu d'un air qui dénotait son inquiétude de ne pas rencontrer l'agent de police.

— Oui, monsieur, répondit avec empressement la servante,

quoique cette visite dût déranger le papa Fichet qui était encore à table.

— Pourrais-je lui parler?

— Quel nom dois-je lui annoncer?

— Oh! mon nom lui est sans doute absolument inconnu, répondit l'étranger: cependant vous pouvez dire à monsieur Fichet que je me nomme Michaud.

C'était en effet le négociant.

La vieille Gertrude le laissa seul dans l'antichambre et alla l'annoncer au papa Fichet.

— Michaud? fit celui-ci d'un air pensif, comme si ce nom reveillait en lui un souvenir.

Puis il ajouta:

— Quel air a cet homme?... Comment est-il vêtu?

Gertrude lui dit ce qu'elle avait vu.

— Oui, ce doit être cela, fit l'agent secret, du reste, attends un instant.

Il entra vivement dans son cabinet de travail, ouvrit un carton et y ayant pris un papier il y jeta un coup d'oeil rapide, puis il revint et dit à sa servante:

— Fais-le entrer.

Gertrude sortit de la salle à manger et revint au bout d'une minute précédant monsieur Michaud qu'elle introduisit et qu'elle laissa seul avec le papa Fichet.

— Veuillez vous asseoir, dit ce dernier au négociant.

Monsier Michaud s'assit sur la chaise que Gertrude lui avait presentée et il allait ouvrir la bouche, mais le papa Fichet ne lui laissa pas le temps de parler.

— Permettez-moi de vous demander, lui dit-il, si vous avez découvert quelque chose qui puisse vous mettre sur la trace de l'auteur du vol qui a été commis chez vous?

— Comment, vous savez?... s'écria monsieur Michaud.

— Les affaires de ce genre m'intéressent toujours, mon cher monsieur, surtout quand il s'agit d'une somme considé-

rable et quand le voleur a été assez habile pour mettre la police sur une fausse piste. Mais laissons cela, nous y reviendrons tout à l'heure. Veuillez me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

Monsieur Michaud paraissait hésiter et chercher une manière convenable d'entrer en matière.

— Vous semblez avoir à me parler de choses délicates, fit le papa Fichet.

— Très-délicates, monsieur, car il s'agit de mon honneur.

— Dites-moi, je vous prie, de quel honneur vous voulez parler, car nous en avons de plusieurs genres: il y a l'honneur de négociant, l'honneur de l'époux, l'honneur...

— C'est de mon honneur comme époux qu'il s'agit, répondit monsieur Michaud, et c'est à ce sujet que je viens vous prier de m'aider de vos conseils.

Un léger sourire vint s'épanouir sur les lèvres moqueuses de papa Fichet.

— Monsieur, répondit-il en s'efforçant de dissimuler l'ironie qui perçait dans sons langage, mon caractère n'est pas, de sa nature, disposé à des confidences de ce genre, moi-même j'ai toujours redouté pour moi les...désagréments du mariage, c'est pourquoi je n'ai jamais pu me décider à prendre femme. Tout ce que je puis vous dire pour vous tranquilliser, c'est que j'ai eu souvent des visites dans le genre de celle que vous me faites aujourd'hui et je puis vous certifier que la plupart des maris qui sont venus me consulter sont rentrés chez eux convaincus que leurs soupçons étaient injustes et leurs femmes vertueuses.

— Dieu veuille qu'il en soit de même cette fois, répondit monsieur Michaud, car s'il en devait être autrement ma vie serait brisée et je crois que ma femme elle-même aurait de la peine à survivre à une semblable révélation.

L'expression de douleur avec laquelle le négociant avait prononcé ces paroles parut faire une profonde impression sur le papa Fichet qui devint sérieux ed attentif.

— Monsieur Michaud, dit-il d'un air d'intérêt, parlez, je vous écoute et je vous promets de consacrer à votre affaire le peu d'habileté que trente années d'expérience peuvent m'avoir données.

Le negociant commença, il fit le récit détaillé et circonstancié de tout ce qui s'était passé dans sa maison pendant la nuit du 30 mars, et il fit part à l'agent secret des ses soupçons.

— Vous venez de me dire, fit le papa Fichet, que l'homme que vous soupçonnez avait perdu quelque chose?

— Oui, et voici l'objet, répondit monsieur Michaud, en tirant de sa poche un portefeuille qu'il tendit à Fichet.

Celui-ci se mit à examiner attentivement ce portefeuille.

— Il porte une couronne de comte, dit-il enfin.

— Son propriétaire est comte, en effet, répondit le négociant.

— Et il se nomme?

— Je ne sais si je dois...

— Oh! pas de demi-confidences, si vous voulez que je puisse vous être utile!

— Eh bien, il se nomme comte de Précigny?

L'agent de la police secrète fit un mouvement.

— Le comte de Précigny! répéta-t-il, tiens, tiens. Nous avons affaire à un homme qui ne recule devant rien pour satisfaire ses passions... on le rencontre quelquefois dans les cabarets les plus mal famés des faubourgs.

Puis le papa Fichet resta quelques minutes plongé dans de profondes réflexions.

Tout à coup il releva la tête et demanda au négociant en le regardant fixement:

— Monsieur Michaud, à quelle date fut commis le vol dont vous avez été la victime?

— Dans la nuit du 30 mars... Ah!..... si je n'avais que ce malheur à déplorer!...

— Ne me disiez-vous pas que c'est pendant cette même

nuit que madame Michaud aurait reçu dans sa chambre le comte de Précigny?

Le négociant fit de la tête un signe affirmatif et le papa Fichet allait lui adresser une nouvelle question, lorsque Gertrude entra et remit à son maître une lettre que le facteur venait d'apporter.

— Vous permettez?... demanda l'agent secret.

Monsieur Michaud s'inclina silencieusement.

Le papa Fichet avait décacheté la lettre et la dépliait en disant:

— Le succès d'une affaire dépend souvent de cinq minutes.

Puis il commença à lire.

Une singulière expression de surprise et de joie se répandait sur sa physionomie à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

Quand il eut fini il replia le papier, le posa devant lui, et se retournant vers monsieur Michaud en souriant il lui dit:

— Vous seriez bien surpris, si je vous disais que cette lettre qui m'est écrite par une personne que je ne connais pas, vient jeter comme un rayon de lumière sur la chose de laquelle vous êtes venus m'entretenir.

— D'où vient donc cette lettre?

— De Toulon.

— Mais, j'en viens également.

— Vraiment!

— Il n'y a pas encore deux heures que je suis arrivé à Paris!

— Vous habitez donc maintenant Toulon?

— Oui, j'ai une villa à petite distance de cette ville.

— Et madame Michaud habite avec vous?

— Sans doute!

— C'est parfait!... Et quand repartez-vous pour Toulon?

— Dès que ma présence ne sera plus nécessaire ici.

— Alors... ce soir?

— Ce soir, si vous le jugez bon.

Le papa Fichet se mit à rire.

— Voulez-vous m'accepter pour compagnon de voyage? demanda-t-il.

— Avec grand plaisir.

— Je vous préviens que je veux faire la connaissance de madame Michaud!

— Vous viendrez demeurer chez moi!

— Voilà ce que j'appelle parler... Cette lettre me donne un rendez-vous à Toulon et je puis, de cette manière, terminer deux affaires par la même occasion.

— Quand voulez-vous que nous partions?

— Immédiatement; je vous demande quelques minutes pour me préparer et je vous suis.

Les préparatifs furent bientôt faits, grâce à Gertrude, et au bout d'une demi-heure les deux voyageurs se trouvaient rue Jean-Jacques Rousseau où ils arrêtaient leurs places dans le coupé de la diligence.

— Je dois vous prévenir d'une chose, leur dit le conducteur.

— De quoi donc? demanda monsieur Michaud.

— Vous serez trois personnes dans le coupé.

— Tant pis!

— Je ne puis faire autrement.

— Et quelle est la troisième personne?

— C'est une dame.

— Tant mieux alors! fit le papa Fichet.

— Tiens, tiens!...dit le conducteur en souriant.

— Est-elle vieille? demanda l'agent secret.

— Au contraire, elle est jeune et jolie.

— Et vous nous annoncez cela comme un malheur! Où est-elle donc?

— La voilà précisément.

Le papa Fichet se retourna pour voir la voyageuse qui, en effet, était jolie et mise avec élégance, puis, quand il eut pu voir son visage il fit un geste de surprise involontaire

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCONIE CAYENNE

Il connaissait cette femme depuis longtemps et sans qu'elle s'en doutât.

CHAPITRE XXX.

Le cachot du bagne.

Le soir du jour où Michelette avait parlé a monsieur Michaud, avant le départ de celui-ci pour Paris, Blondel, le héros de cette histoire se trouvait enfermé dan un des cachots souterrains creusés dans les fondements de la prison et qui servaient de punition aux forçats rebelles et indisciplinés.

Blondel avait été enfermé là depuis le jour où sa tentative d'évasion en mer avait avorté.

Ces cachots se trouvaient le long d'un corridor fermé par une énorme grille ; chacun de ces cachots consistait en une espèce de cage de pierre éclairée par une meurtrière à peine large pour laisser passer le canon d'un fusil, ces cages renfermaient un petit lit de camp en bois, une planche fixée au mur et servant de table et un baquet; Blondel n'avait pas mangé depuis le matin ; sour le table de sa cellule se trouvait une cruche d'eau et un morceau de pain noir.

Assis sur le bord du lit de camp, il avait les coudes appuyés sur ses genoux et sa tête reposait sur ses deux mains.

Il paraissait plongé dans de sérieuses réflexions.

Son visage était pâle, un sombre désespoir se lisait sur son front et ses yeux lançaient des éclairs.

Blondel se représentait les derniers événements..... l'exécution de Salviat, le triomphe de Mac-Bell et de Crampon... et ce qui le tourmentait plus que tout le reste c'était l'incertitude complète où il était au sujet de Maurice.

Son coeur battait à rompre sa poitrine... ses oreilles bourdonnaient, son cerveau était en feu.

Une autre idée vint à son tour augmenter sa sombre fureur.

Le comte de Précigny vivait libre, heureux, sans remords et pouvait maintenant se rire des menaces de Blondel ; un hasard infernal l'avait favorisé, il se trouvait maintenant à l'abri du danger, et pouvait mettre à exécution ses projets contre la vie de Maurice.

A cette pensée, Blondel fit un mouvement de rage, il se leva avec brusquerie et se mit à arpenter sa cellule, semblable à un lion enfermé dans sa cage.

Blondel savait que le comte de Précigny était son ennemi mortel ; il y avait du sang entre ces deux hommes e le forçat avait sacrifié sa vie à la haine qu'il avait pour le comte qui l'avait jeté sur le chemin du crime.

Il y avait longtemps de cela... quinze ans au moins; mais Blondel n'avait rien oublié, et ses souvenirs venaient chaque jour, chaque heure, sans cesse raviver sa haine.

Blondel était alors un jeune homme doué de qualités exceptionnelles, qui en auraient fait un homme distingué si ses premiers pas n'avaient pas été faits sur le chemin glissant du crime.

De manières vives et élégantes, d'un esprit cultivé, il appartenait à une excellente famille bourgeoise dont il était l'orgueil. Ce fut à cette époque qu'il entra dans la marine en qualité d'aspirant.

Après deux ou trois voyages pendant lesquels il avait visité les cinq parties du monde, il était revenu à Toulon.

Le jeune homme avait mûri, il avait acquis de l'expérience, complété ses études, sa santé s'était fortifiée et il était maintenant un homme accompli.

En outre, Blondel était beau et les avantages dont il avait été doué par la nature lui avaient valu plus d'une conquête.

Sa mauvaise étoile le conduisit un jour à Paris.

Il ne connaissait pas la capitale et n'avait jamais goûté à cette coupe empoisonnée couronnée de fleurs.

Dès les premiers pas qu'il fit dans la vie parisienne, il était facile de voir qu'il allait au devant du danger.

Une circostance vin cependant retarder l'heure de la chute, mais elle ne contribua pas moins à le faire sortir du chemin de l'honneur.

Il avait rencontré une femme nommée Pauline Cormier.

C'était une jeune veuve charmante et très-riche, en relations avec tout ce que Paris renferme de célèbre et de distingué, et qui, grâce à sa position et à sa fortune, jouissait d'une liberté dont elle n'avait jamais usé qu'avec une modération qu'on attribuait à la froideur naturelle de son caractère.

Les deux jeunes gens commencèrent à s'aimer à leur première entrevue.

Pauline Cormier avait été mariée à un vieillard qui mourut avant de l'avoir rendue mère. La jeune femme n'avait jamais aimé et son coeur avait encore tout le parfum virginal d'une jeune fille de seize ans.

Quant à Blondel, il avait eu des bonnes fortunes et des aventures galantes, mais ce n'est qu'auprès de Pauline qu'il sut ce que c'était véritablement que l'amour, aussi s'abandonna-t-il sans réserve à ce sentiment.

Les deux jeunes gens s'aimaient.

Ils eurent bientôt trouvé le moyen de se voir souvent, loin des regards jaloux du monde, des envieux et des curieux, et,

malgré le repos qu'amène bientôt la possession, leur amour semblait s'accroître chaque jour.

Cette féliceté ne devait malheureusement pas être de longue durée, elle fut bientôt détruite par deux circonstances fatales qui devaient avoir une grande influence sur l'existence de ces deux êtres qui semblaient si bien fait l'un pour l'autre.

La première de ces circonstances fut la position même de Blondel.

Le jeune officier de marine n'était pas riche et il menait à Paris une existence qui eut bientôt épuisé ses moyens; mais la vanité le poussait, il vivait dans un monde où il faut briller pour mériter la considération des autres; Blondel ne pouvait se résoudre à renoncer à ses brillantes relations et encore moins à avouer sa position à Pauline qui l'eût sans doute compris.

Il continua donc à faire de folles dépenses jusqu'au jour où il dut demander au crime de venir à son secours.

Le malheureux fit un faux.

Un faux, c'est la prison, le bagne peut-être!... Mais hélas! pensait-il à cela?

Il vivait enveloppé dans son amour comme dans un nuage.

Cependant un jour vint où la vérité apparut! ce fut un terrible réveil.

D'une autre côté, la position de Pauline commençait à devenir inquiétante.

La jeune veuve avait un frère, le comte de Précigny, qui fut bientôt au courant de la liaison qui existait entre sa soeur et Blondel.

Le comte était un homme d'un orgueil sans pareil, fier de sa noblesse et qui n'avait consenti à la mésalliance de sa soeur que parce qu'elle devait lui apporter de la fortune.

Dès qu'il sut que Pauline entretenait des relations avec un modeste officier, sans nom et sans fortune, il vint chez elle,

...ra dans une violente colère et finit par la menacer de ...ûler la cervelle à son amant si jamais il le rencontrait chez ...lle.

A ce moment Pauline avait pu acquérir la certitude qu'elle ...rtait dans son sein un gage de l'amour de Blondel.

Ce fut alors que la faute de ce dernier fut découverte et la ...une femme en eut connaissance en même temps qu'elle ...connaissait l'impossibilité d'y apporter aucun remède.

Mais il ne faut pas croire que cette catastrophe eut pour ...ésultat de diminuer son amour! Ce serait mal connaître le ...œur de la femme!

Les femmes, nous parlons en général, se font les idées les ...lus différentes sur l'honneur, elles ont des manières diffé...entes d'apprécier les choses et de juger; de sorte que l'on ...irait parfois que leur morale n'est pas la même que celle des ...ommes.

La nouvelle de l'arrestation de celui qu'elle aimait brisa le ...œur de Pauline, ce fut le comte son frère qui se chargea de ...a lui apporter; mais elle ne put arracher de son âme l'a...mour qui y avait jeté d'aussi profondes racines, et elle ne put ...que plaindre et pleurer sur le sort de l'infortuné que la pas...ion seule avait pu conduire au crime.

La jeune femme savait que Blondel n'était pas un homme ...orrompu; elle espérait qu'un jour viendrait où elle pourrait le ...evoir purifié par le repentir, et, qui sait, l'avenir aurait peut-...tre encore de beaux jours!

Blondel avait été condamné, il fut conduit à Toulon, et peu ...e temps après Pauline mettait au monde un enfant dont la ...aissance fut tenue secrète.

Quelques années s'écoulèrent.

La jeune veuve habitait son château de Valnoir, qu'elle avait ...hoisi parce qu'il était éloigné de Paris et peut-être aussi parce ...u'il était près de Toulon.

Elle ne recevait personne et consacrait tout son temps, tous

ses soins à l'éducation de cet enfant que le ciel semblait lui avoir donné comme consolation ; elle attendait l'époque où Blondel serait rendu à la liberté pour aller avec lui se cacher dans une contrée éloignée où personne n'aurait connaissance du passé.

Il y avait cinq ans qu'elle attendait.

Les juges s'étaient montrés cléments pour Blondel, son intelligence, la franchise de ses aveux, son repentir, sa jeunesse, les avaient touchés, et lui avaient valu l'indulgence du tribunal.

Cinq années s'étaient écoulées.

Blondel fut mis en liberté, et quand il revint à Valmont, quand Pauline le vit apparaître pâle, amaigri, l'œil terne, la jeune femme crut qu'elle allait s'évanouir.

Elle se précipita en sanglotant dans ses bras et elle lui dit :

— Oh ! Georges !... mon Georges !... après une telle épreuve Dieu nous doit bien quelques jours de bonheur !

Pauline s'était assise.

Blondel, à ses genoux, couvrait ses mains de baisers.

Il avait craint de trouver une réception toute différente et la vue de cet amour si pur et si profond lui rendait l'espérance qui s'était enfuie de son cœur.

— Pauline avait il dit, je te jure par tout ce que j'ai de plus sacré sur la terre, que tu n'auras plus à rougir de moi !.. Tu verras que je suis redevenu un honnête homme !

A partir de ce jour ils se virent souvent, leur amour avait pris une force nouvelle, et, par moments, ils semblaient avoir complètement oublié le passé, ainsi que les souffrances qu'ils avaient endurées.

Mais le comte de Précigny veillait et sa haine contre Blondel était plus profonde que jamais.

Pendant ces cinq dernières années, il avait mené une existence de dissipation et de débauche, de sorte que la fortune

que lui avait rapportée le mariage de Pauline fut bientôt engloutie.

Mais que lui importait cela?... Il savait que sa sœur était riche et qu'il ne pouvait pas être pour elle question d'un second mariage.

Il considérait sa fortune comme devant lui appartenir ; il était impossible qu'elle allât dans d'autres mains et elle se composait de plusieurs millions.

Lorsqu'il apprit que Blondel était libre et qu'il faisait de fréquentes visites au château de Valnoir, quand il sut qu'on paraissait faire des préparatifs secrets pour un prochain voyage, le comte comprit que cette fortune pourrait bien lui échapper.

Il quitta précipitamment la capitale, sans communiquer son projet à personne, et il arriva bientôt à Toulon.

Par un hasard assez fréquent dans la vie réelle, il rencontra dans cette ville un homme qu'il connaissait à peine, mais qui avait été un des amis intimes du mari de Pauline.

Cet homme se nommait Michaud et il était le frère aîné de celui que le lecteur connaît déjà.

Monsieur Michaud revenait des Indes, où il avait fait une fortune colossale et il était sur le point de partir pour Paris pour y retrouver son frère cadet qui faisait ses débuts dans la carrière commerciale et pour l'aider de ses conseil et de son argent.

Le comte renouvela connaissance et se montra tellement empressé, gracieux et aimable, qu'il décida monsieur Michaud à s'arrêter quelques jours à Valnoir, chez la veuve de celui qui avait été un de ses meilleurs amis.

Ils arrivèrent donc au château de Valnoir, où personne ne les attendait.

Pauline cependant les reçut avec sa grâce habituelle et la première soirée fut charmante.

La jeune femme n'avait jamais trouvé son frère aussi aima-

ble, et il lui semblait par moments qu'il avait oublié le passé.

Elle devait être cruellement détrompée.

Le lendemain, le comte avait un entretien dans sa chambre avec un domestique qu'il avait amené de Paris.

— Mac-Bell, lui disait-il, tu as un grand service à me rendre... C'est le moment de déployer toutes les qualités que t'a données la nature.

— Monsieur le comte est bien bon, répondit Mac-Bell, je ferai tout ce qu'il désirera.

— C'est ce que j'attends de toi.

— Que dois je faire ?

— Il faut que tu observes minutieusement tout ce qui se passe au château, que tu saches quelles sont les personnes qui viennent habituellement et si, par hasard, il ne vient pas des visites qui arrivent pendant la nuit pour repartir avant le jour.

— Un amoureux ?

— Un amoureux que l'on pourait au besoin faire passer pour un voleur, fit le comte avec un regard significatif.

Mac-Bell avait-il compris ce que le comte avait voulu dire ? c'est possible, car le lendemain, il se présentait devant son maître en souriant d'une manière significative.

— Eh bien ? demanda le comte.

— Je n'ai plus rien à apprendre, répondit le laquais.

— Que sais-tu ?

— Je sais, monsieur le comte, que cette nuit un homme est entré par la petite porte du jardin, et qu'il s'est dirigé vers l'aile gauche du château, où il a disparu.

— Quand est-il reparti ?

— Ce matin.

— Seul !

— Pas précisément.

— Quelqu'un l'accompagnait donc ?

— Je crois-qu'oui.

— Une femme ?

— Comme le dit monsieur le comte.

Le comte haussa les épaules.

— Et cette femme, reprit-il, était peut-être madame ernier ?

— Je crois, en effet, l'avoir reconnue, répondit Mac-Bell.

— Et, les as-tu suivis ?

— Oui, jusqu'à la porte de sortie.

— Et là, se sont-ils parlé ?

— Je n'ai entendu que deux mots.

— Et ces deux mots ...?

— A demain !

Le comte releva la tête, un sourire de satisfaction mélangée haine parut sur ses lèvres.

Puis sa physionomie prit une expression de menace.

Il demanda ensuite à Mac-Bell :

— Veux tu gagner mille francs ?

— On ne repousse jamais une proposition pareille.

— D'autant plus que tu n'auras aucun danger à courir.

— Le danger ne me fait pas peur.

— Ainsi tu acceptes ?

— Que devrai-je faire ?

— Je te le dirai ce soir ; jusque là sois sur tes gardes et veille toujours, tu me diras tout ce qui t'aura semblé suspect et ce qui pourrait m'intéresser.

Le deux hommes se séparèrent.

Le comte paraissait attendre la nuit avec impatience.

Elle vint enfin. C'était une nuit sombre et orageuse... Le vent sifflait en se heurtant aux angles du château, de lourds nuages couraient dans le ciel et étaient par moments comme déchirés par des éclairs qui illuminaient toute la contrée d'une lueur blafarde.

Minuit allait sonner lorsque la petite porte du jardin s'ouvrit et un homme entra.

C'était Blondel.

Il était enveloppé dans un large manteau et son chapeau était rabattu de manière à cacher son visage.

Comme il s'approchait de l'aile gauche du château il aperçut une forme blanche sur le seuil de la porte.

C'était Pauline qui l'attendait.

— Quelle imprudence ! lui dit-elle en frissonnant ; comment as-tu osé sortir par un nuit pareille ?... J'étais inquiète... j'avais peur, et je suis sortie de ma chambre pour venir à ta rencontre.

Blondel sourit.

— C'est la dernière nuit, répondit-il ; demain je pars pour un pays où tu viendras me rejoindre ; là, au moins, nous pourrons nous voir librement, et personne ne saura que Pauline aime un homme qui a passé cinq ans au bagne.

— Oh ! tais toi !... tais-toi ! fit Pauline en pâlissant.

Puis ils montèrent l'escalier avec précaution, afin de ne réveiller personne, et quand ils furent entrés dans la chambre la jeune femme ils s'assirent auprès d'un petit lit où dormait un petit garçon de cinq ans environ.

C'était les seules heures de bonheur dont ils pouvaient jouir ensemble et sans témoins.

Blondel parlait de sa nouvelle position, il disait avec quel courage il allait se remettre au travail et Pauline lui répondait en lui disant qu'elle l'aiderait de tout son pouvoir à reconquérir une place honorable dans la société.

Tout à coup un cri se fit entendre.

On eût dit qu'un homme venait d'être frappé à mort.

Ce cri se répercuta dans les corridors du château.

Blondel et Pauline se regardèrent en pâlissant et leurs mains se rencontrèrent dans un mouvement de frayeur.

— Grand Dieu, qu'y a-t-il donc ? balbutia Pauline plus morte que vive.

— Ecoute ! fit Blondel en se levant.

Ils entendirent dans le corridor comme les pas d'un homme qui marche en se soutenant au mur ; ces pas se rapprochaient, on pouvait entendre comme une respiration haletante.

— Au secours !... au secours !... je meurs ! fit une voix affaiblie.

Blondel allait se diriger vers la porte, mais elle s'ouvrit et un homme tomba baigné dans le sang qui coulait d'une blessure qu'il portait à la poitrine

C'était monsieur Michaud.

Blondel voulut le relever, mais il était mort.

A cette vue Pauline poussa un cri et s'évanouit pendant que Blondel agenouillé auprès du cadavre, cherchait à découvrir s'il ne restait pas un souffle de vie.

Soudain on entendit du bruit dans le corridor, des pas nombreux se rapprochaient, puis tout le personnel du château apparut, guidé par le comte et par Mac-Bell.

— L'assassin doit être caché de ce côté, s'écria **Précigny** en poussant la porte qui était restée entr'ouverte.

A peine eut-il vu le cadavre et Blondel agenouillé auprès que son visage prit une expression de joie infernale.

— Le voilà ! cria-t-il en montrant Blondel ; arrêtez-le ! emparez-vous de cet assassin !

En entendant ces paroles, Blondel pâlit et il resta muet, incapable d'articuler un son, tant son saisissement était grand, tant cette accusation lui semblait inouïe.

— Qui parle d'assassinat ? balbutia-t-il enfin.

— N'essayez pas de nier, c'est inutile ! fit le comte.

— Ah ! mais je reconnais cet homme ! s'écria à son tour Mac-Bell, c'est Blondel, qui est sorti du bagne il y a quelque temps !

Ces paroles produisirent l'effet désiré. Chacun des serviteurs fit un pas en arrière.

Comme ils virent que Blondel les considérait d'un air résolu

et qu'il avait repris son sang-froid ils serrèrent leurs rangs et le cercle qu'ils formaient se rétrécit.

Le plus courageux s'enhardit jusqu'à poser sa main sur l'épaule du malheureux jeune homme, et il n'en fallut pas davantage pour encourager les autres, en un clin-d'oeil dix mains s'abattirent sur Blondel et il se trouva dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Il était atterré... il croyait rêver et il lui semblait avoir une montagne sur la poitrine ou être en proie à une de ces hallucinations dans le genre de celles qui avaient souvent troublé son sommeil pendant les longues nuit du bagne.

Il se passa les mains sur les yeux et sur le front comme si cela eût pu dissiper cette vision.

On l'entraîna au dehors.

Pauline n'avait pas repris ses sens, et quant elle revint à elle, elle se trouva en présence d'une femme inconnue qui lui offrit ses services et à laquelle Précigny avait enseigné le rôle qu'elle devait jouer.

Tout ce que cette femme répondit aux instances de Pauline fut que un crime avait été commis dans le château et qu'on avait découvert le coupable qui avait sur le champ été arrêté.

— Mais n'y avait-il personne dans ma chambre au moment de cette arrestation? avait demandé la jeune femme.

— Il y avait un jeune homme qui s'éloigna ensuite.

Telle avait été la réponse de la nouvelle femme de service.

— Mon frère l'avait-il vu?

— Monsieur le comte lui parla et exigea qu'il quittât la contrée pendant quelques temps.

Pauline s'était tue et avait presque su gré à son frère d'avoir eu la précaution d'éloigner Blondel qui, ensuite de ce qui s'était passé pendant cette nuit fatale, aurait pu être exposé à des désagréments.

Cependant, malgré toutes ses protestations, Blondel avait été jeté en prison, et, comme toutes les apparences étaient

contre lui, ce qui ressortissait surtout des déclarations du comte, de Mme-Bell et du personnel du château tout entier, fut condamné et reconduit au bagne.

. . . . . .

Tels étaient les souvenirs que Blondel se retraçait; il avait devant les yeux et dans leurs moindres détails toutes les péripéties de cette histoire, absolument comme si elle se fût passée la veille.

On l'avait conduit à Brest d'abord, puis à Toulon et enfin à Rochefort, mais soit dans l'une soit dans l'autre de ces villes depuis le moment où il avait été obligé de revêtir la casaque du galérien, un sentiment seul avait occupé l'esprit de Blondel.

Ce sentiment c'était « la haine »!

Que lui importait maintenant les autres sensations du cœur humain ?

Amour, honneur, espoir de reprendre un rang honorable dans la société, il oublia tout.

La religion eût pu lui apprendre la résignation, mais il rejeta la religion loin de lui !

Il devint mauvais, incrédule, cruel ; il vivait constamment replié sur lui-même, plongé dans une rêverie incessante, n'espérant, n'attendant qu'une chose « la vengeance »!

Il avait aussi eu quelques accès de désespoir et de colère contre Pauline qui, depuis qu'il avait été condamné, semblait l'avoir complètement oublié ; cependant l'image de la jeune femme lui apparaissait si souvent dans ses songes, il la voyait si pensive, si pâle, triste, le visage baigné de larmes, la poitrine soulevée par des sanglots, qu'il commença peu à peu à la trouver moins coupable et à lui pardonner.

Vingt fois Blondel avait réussi à s'évader, et sa hardiesse et son énergie lui avaient acquis une sorte de célébrité qui, grâce aux soins de Précigny, avait pénétré jusqu'à Pauline, dans la retraite où elle s'était fixée.

Blondel songeait à tout cela et ces souvenirs ne faisaient, on le comprend, que ranimer sa haine et entretenir ses désirs de vengeance.

La fièvre faisait bouillonner son sang et son regard était obstinément attaché à la porte de son cachot.

On eût dit qu'il attendait une visite.

En effet, il avait demandé à voir quelqu'un et son impatience augmentait de minute en minute.

Enfin des pas se firent entendre dans le corridor, une clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Un homme pénétra seul dans le cachot.

C'était Lebuteux, le bourreau du bagne.

A cette vue un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Blondel.

Il lui demanda brusquement :

— Tu as demandé à me parler ce soir même... eh bien, me voilà... que me veux-tu ?

— Je te remercie d'être venu, repondit Blondel, quoique je sois assuré que je dois ta présence ici plus à la curiosité qu'au devouement.

— C'est la vérité, je l'avoue.

— Et tu fais parfaitement bien, car je connais ta pensée.

Lebuteux fit un mouvement d'impatience.

— Dis-moi ce que tu veux, fit-il.

— Je veux te prier de me rendre un service.

— Moi?

— Est-ce que tu hésiterais?

— Je n'hésite pas, je refuse.

— A un ami ?

— Oui.... à un ami qui m'a volé!

Blondel se mit à rire.

— Nigaud que tu es reprit-il, tu es toujours le même et tu

ne comprends pas que si je te demande un léger service, c'est que je peux te forcer à me le rendre.

— Toi ? s'écria Lebuteux.

— Est-ce que par hasard tu en douterais ?

— Mais comment crois-tu pouvoir ...?

— Je te le dirai si tu persistes dans ton refus.

— Dis-le plutôt maintenant, attendu que, de mon gré, je n'ferai pas ce que tu veux me demander.

— Est-ce ton dernier mot ?

— Oui.

Blondel s'approcha alors de Lebuteux et lui dit :

— As-tu oublié que je t'ai volé quelques billets de banque à Paris ?

Lebuteux répondit par un geste de fureur.

— Pourquoi parles-tu de cela ? fit-il d'une voix sourde.

— C'est afin de te montrer que j'ai été assez délicat pour te laisser la plus grande partie de ton magot.

— Mais enfin, tout cela ne me dit pas ce que tu veux.

— Je veux, avant tout, que tu saches que le trésor que tu as caché non loin de la barrière du Trône sera, quand je le voudrai, entre les mains de Lapostole, je n'ai qu'un mot à dire pour cela !

Lebuteux pâlit et jeta un coup-d'œil furieux sur Blondel.

— Tu ferais cela ? demanda-t-il en grinçant des dents.

— Aussi vrai que tu es le bourreau du bagne !

— Et pourquoi ne l'as tu pas fait jusqu'à présent ?

— Parce que je savais que cela me servirait un jour de moyen pour te forcer à faire ma volonté.

— Et tu le ferais vraiment ?

— Demain soir Lapostole saura où est caché ton argent, et le connais assez pour savoir qu'il ne tardera pas à se mettre en route pour Paris.

— Et quel est le service que tu exiges de moi? demanda Lebuteux d'une voix que la colère faisait trembler.

— Oh!... une bagatelle, répondit Blondel en riant.

— Qu'est-ce donc?

Blondel tira de dessus ses vêtements une lettre qu'il avait écrite avec un clou aigu rougi dans le sang qui s'était écoulé d'une piqûre au bras, et il la donna au bourreau.

— Tu veux que je me charge de cette lettre? demanda ce dernier.

— Toi-même!

— Mais!... tu sais que c'est très-sévérement défendu!

— Je le sais perfaitement.

— Et je m'expose à un véritables danger!

— Je te donne jusqu'à demain matin pour réfléchir.

Lebuteux voulut encore raisonner, mais Blondel fut inflexible.

Le bourreau finit par dire:

— Mais je ne connais personne au dehors à qui je puisse confier cette commission!... Tu vois qu'il ne m'est pas possible de m'en charger!

Lebuteux finissait à peine de parler qu'on entendit un aboiement éloigné qui venait selon toute apparence d'un endroit situé en dehors du bagne.

Blondel partit d'un éclat de rire.

— Tiens, tiens! fit-il avec ironie; les amours de la barrière du Trône ont pu pénétrer jusqu'aux environs du bagne de Toulon?... Voilà au moins un exemple d'amour conjugal!

— Tu te trompes! voulut dire Lebuteux.

— Oh!... quand une fois on a entendu le « Roquet » on s'en souvient toute sa vie!... voilà un messager tout trouvé!... Quand penses-tu voir ta femme?

— Cette nuit, répondit Lebuteux qui finit par voir qu'il lui était impossible de résister.

— C'est parfait!... Je ne voudrais pour rien au monde troubler une union aussi bien assortie!... voici la lettre... ce soir tu

'a remets à Céleste qui, demain matin, de bonne heure, la j
era à la poste
En disant ces mots Blondel remit à Lebuteux la lettre d
a suscription portait :
« A Monsieur Fichet, rue de la Femme-sans-tête, à Paris.
C'est cette lettre qui fut remise à l'agent secret pendant
nversation qu'il avait chez lui avec monsieur Michaud
ont la lecture le décida à partir pour Toulon en compagnie d
négociant.

CHAPITRE XXXI

L'interrogatoire.

Monsieur Michaud et la dame inconnue avaient pris chacun un coin du coupé, tandis que le papa Fichet s'était placé entre les deux.

Ce n'était pas sans intention que l'agent avait pris cette place.

Lorsque la voiture fut sortie de Paris et quand elle roula en pleine campagne, le vieillard se tourna poliment vers sa voisine et lui demanda en souriant d'un air aimable :

— Madame va à Toulon ?

— Oui, monsieur ; répondit la jeune dame en abaissant son voile sur sa figure.

— Madame habite-t-elle cette ville ?

— Non, monsieur

— Alors madame habite Paris?

— Oui monsieur.

Le papa Fichet garda le silence pendant quelques instants. Les réponses brèves de l'inconnue démontraient le peu d'envie qu'elle avait d'engager la conversation, elle s'était blottie dans son coin d'un air décidé à ne plus répondre.

— Il y a eu une triste affaire à Toulon ces jours derniers, reprit le papa Fichet; toute la ville a été en émoi. C'est curieux que les femmes de notre époque soient si curieuses de ce genre de spectacles!... En avez-vous entendu parler? demanda-t-il à monsieur Michaud en se tournant de son côté.

— En effet, répondit celui-ci, vous voulez parler de cette exécution!

— Oui... mais cela s'est passé au bagne, et ce doit être quelque chose d'horrible!

En entendant ces paroles la dame inconnue parut vivement émue.

— On a guillotiné un galérien, continua le papa Fichet; cet homme avait acquis une certaine célébrité; il avait passé la plus grande partie de sa vie dans les prisons et paraissait avoir sucé le crime avec le lait de sa mère. Cela n'a rien de bien étonnant: il était d'un endroit où le crime est comme héréditaire... On nomme cet endroit Saint-Georges, je crois!

— Saint-Georges? s'écria la jeune dame en se tournant vers l'agent secret.

— Oui, répondit ce dernier avec indifférence, ce doit être un village situé en Pichardie.

Il y eut un moment de silence.

La dame voilée paraissait violemment agitée.

Après une longue hésitation elle se décida à parler.

— Connaît-on le nom de ce malheureux? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Certainement.

— Et vous, savez-vous son nom?

— Non seulement je sais son nom, mais je le connais aussi personnellement.

— Pourriez-vous me dire comment il s'appelait? demanda la jeune dame.

— Son nom était Eugène Salviat!

La jeune inconnue put à peine réprimer une exclamation, elle détourna la tête et porta son mouchoir à son visage pour dissimuler son émotion.

Le papa Fichet se pencha alors vers elle et lui dit à voix basse:

— N'est-ce pas, mademoiselle Marcelle, que ce spectacle doit avoir été terrible?

Marcelle, car c'était elle en effet, fit un mouvement involontaire de surprise en entendant son nom prononcé par cet inconnu.

— Vous me connaissez? demanda-t-elle avec surprise et inquiétude.

— Un peu, mais je connaissais très bien votre frère ; j'ai eu plusieurs fois l'avantage de lui parler et, sans me flatter, je puis me vanter de lui avoir procuré à Toulon la place qu'il vient de laisser vacante d'une façon si tragique.

— Que dites-vous? s'écria Marcelle dont les paroles de son compagnon de voyage n'avaient fait qu'augmenter le trouble et l'anxiété.

— Qui êtes-vous? ajouta-t-elle ensuite précipitamment.

— Agent de police et tout à votre disposition, mademoiselle, si vous voulez m'en donner l'occasion.

Marcelle ne répondit pas, elle détourna de nouveau la tête, mais son mouvement exprimait plus la terreur que le mépris.

La conversation allait visiblement languir, et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver, au moins entre Marcelle et le papa Fichet.

Le voyage continua sans incident.

A une demi-lieue environ de Toulon, l'agent de police

et monsieur Michaud descendirent de voiture pour se rendre à pied à la villa de ce dernier, qui était, comme nous le savons, située à peu de distance de la grande route.

Marcelle se sentit plus à l'aise quand elle se retrouva seule et lorsqu'elle eut vu l'agent secret s'éloigner.

Le jour finissait, madame Michaud et Lucienne qui attendaient chaque jour l'arrivée du négociant, et qui avaient, de loin, vu arriver la poste, se trouvaient sur la terrasse d'où l'on découvrait la route Cependant, à mesure que monsieur Michaud s'approchait de sa maison, il sentait son angoisse augmenter.

Le moment approchait où ses doutes seraient éclaircis et il jetait sur sa femme des regards empreints d'inquiétude.

Cependant il parvint à dissimuler l'état de son esprit et il s'efforça de prendre un air content.

Il présenta monsieur Fichet à sa femme comme un ancien ami que le hasard lui avait donné pour compagnon de route et qu'il avait invité à venir passer quelques jour à la villa.

Après avoir souhaité la bienvenue aux voyageurs, madame Michaud leur annonça que le souper serait prêt dans une heure et demie environ et elle demanda à monsieur Fichet s'il désirait auparavant monter un instant dans la chambre qui lui était destinée ou s'il préférait se reposer sous la vérandah.

— Si vous me le permettez, madame, répondit l'agent, je ne ferai ni l'un ni l'autre, mais je profiterai de ce temps pour aller jusqu'en ville, où je suis appelé par une affaire urgente, qui ne peut souffrir aucun retard, je reviendrai immédiatement et je vous appartiendrai alors entièrement.

— Comme il vous plaira, monsieur, répondit madame Michaud avec prévenance, mais n'oubliez pas que nous vous attendons avec impatience.

Le négociant avait déjà donné l'ordre d'atteler et la voiture se trouvait déjà devant la villa.

L'agent secret y monta immédiatement, et un quart-d'heure à peine s'était écoulé qu'il arrivait aux portes de la ville; il des-

cendit de voiture et pria le cocher de vouloir bien l'attendre puis il s'éloigna.

Une demi heure après il était de retour, son visage était rayonnant.

Il remonta en voiture et il arriva bientôt à la villa.

Le souper était prêt et l'on se mit de suite à table.

Pendant tout le repas, monsieur Fichet que l'on avait placé à la droite de madame Michaud, s'attacha surtout à soutenir et à provoquer la conversation, tout en observant la femme du négociant; il notait scrupuleusement tout ce qui pouvait servir à faire connaître son caractère, son humeur, l'état de son cœur, ses gestes, son regard, sa voix, son sourire, surtout lorsqu'elle adressait la parole à son mari.

L'agent secret qui était doué d'un rare talent d'observation et qui était surtout physionomiste, fut complètement édifié avant qu'une heure se fût écoulée; il ne lui restait plus aucun doute sur la faute de madame Michaud, mais en même temps il avait acquis la certitude de son repentir, de la sincérité de son cœur et de son amour pour son mari.

On allait se lever de table lorsqu'un domestique entra.

— Qu'y a-t il? demanda monsieur Michaud.

— Un monsieur est là qui désire vous parler.

— Qui est ce?

— C'est monsieur le comte de Précigny

A cette réponse tout le monde se tut, chacun éprouvait un sentiment différent.

Une légère et fugitive rougeur passa sur le visage de madame Michaud.

Lucienne eut un mouvement de frayeur et monsieur Michaud ne put réprimer un geste de colère tandis que les yeux du papa Fichet étincelaient de joie intérieure.

— Conduisez monsieur le comte dans le salon et priez-le de m'attendre une seconde, dit monsieur Michaud au domestique.

Puis il voulut se lever mais un geste de l'agent secret l'en empêcha.

— Pardon, mon ami, fit-il avec empressement, vous savez que le principal but de mon voyage était de renouveler connaissance avec le comte, et, si vous le permettez, c'est moi qui le recevrai.

— Vous?... demanda monsieur Michaud.

— Certainement mon ami; d'autant plus que le comte seul peut me donner les renseignements dont vous savez que j'ai besoin, et il me tarde de pouvoir me les procurer.

— Faites comme il vous plaira, répondit le négociant.

Le papa Fichet se rendit donc au salon où le comte attendait.

A la vue du vieillard, Précigny se leva étonné, il allait demander des explications, lors que le papa Fichet s'approchant le salua profondément en souriant et lui dit d'un air aimable:

— Monsieur le comte ne s'attendait pas sans doute à me rencontrer ici?

— Que signifie cette plaisanterie? demanda le comte d'un air hautain.

— Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur de Précigny, répondit le petit vieillard; seulement je vous dois une explication, vous avez reçu une lettre, n'est-il pas vrai?

— Oui.

— Et cette lettre vous priait de bien vouloir vous rendre chez monsieur Michaud?

— C'est pour cela que je suis ici?

— Eh bien, c'est moi qui vous ai écrit cette lettre!

— Vous?... Dans quel but?

— Je voulais avoir avec vous un entretien de quelques minutes.

Le comte se redressa avec fierté, jeta un regard hautain au papa Fichet et fit un mouvement comme pour se diriger vers la porte, mais le vieillard le retint doucement par le bras.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix ferme et accentuée; il

s'agit de choses sérieuses, il est question des événements qui se sont passés, pendant la nuit du 30 mars dernier, dans la maison de monsieur Michaud, rue St-Antoine, à Paris, et c'est à ce sujet que j'ai besoin de vous entretenir sans témoins.

Le comte s'était arrêté.

L'accent avec lequel on lui parlait, l'expression sévère qu'avait prise la physionomie de son interlocuteur, ses souvenirs intimes, tout enfin lui conseillait de se tenir sur ses gardes.

Il considéra le vieillard d'un œil moins dédaigneux et son sourire ironique avait disparu.

— Dans la nuit du 30 mars, fit-il, en ayant l'air de chercher dans ses souvenirs ;... je ne vous comprends pas, monsieur, et je suis étonné...

— De quoi donc ?

— Je comprendrais que monsieur Michaud s'occupât de ces affaires, mais je ne vois pas l'intérêt que vous...

— Oh ! fit le papa Fichet en interrompant le comte; je connais ces affaires, comme vous dites, beaucoup mieux que mon ami Michaud.

— Que voulez-vous dire?

— Cela signifie que je puis, beaucoup mieux que lui, vous adresser certaines questions auxquelles je vous prierai de bien vouloir répondre.

— Cependant, reprit le comte, je vous ferai observer que je n'éprouve pas la moindre envie de m'entretenir avec vous des affaires de monsieur Michaud.

— Vous me voyez désolé de vous importuner, mais je dois vous répéter que cet entretien est nécessaire.

— Vraiment monsieur? demanda Préciny avec ironie.

— Je pourrais affirmer indispensable.

— De sorte qu'il faut que je me soumette à un interrogatoire?

— Parfaitement

— Et de quel droit, s'il vous plaît, élevez-vous cette prétention?

— Je suis agent de la police de sûreté, monsieur le comte.

Cette réponse fit frissonner le comte qui dut faire des efforts inouïs pour ne pas perdre sa présence d'esprit.

Ce ne fut qu'au bout d'un instant de silence qu'il put dire, s'efforçant de prendre un air digne et en même temps sarcastique:

— Je regrette vivement de ne pas avoir su de suite avec que personnage j'avais affaire, c'est, par conséquent votre faute si je ne vous ai pas témoigné tout d'abord la considération à laquelle vous avez droit.

Le papa Fichet se mit à sourire d'un air malin, ce qui donnait à sa physionomie une grande expression de finesse et d'esprit.

— Monsieur le comte, répondit-il, connaissez-vous au monde une position plus singulière que celle d'un homme dont la tâche est de mettre les honnêtes gens à l'abri des coquins?... Vous devez comprendre que cet homme doit être l'objet d'une haine mortelle de la part des criminels ; mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'il soit en même temps l'objet du mépris des honnêtes gens qui, j'en suis sûr, seraient bien embarrassées pour donner la raison de ce mépris!

— Il est possible qu'on ait tort, répondit le comte, et qu'on ne vous témoigne pas toute l'estime, tous les égards que vous méritez, mais comme je ne suis pas venu pour entendre l'apologie de agents de police, vous me permettrez...

Il avait de nouveau fait un mouvement pour s'éloigner.

— Veuillez m'excuser, monsieur le comte, s'écria le papa Fichet, je suis ici pour savoir la vérité au sujet de ce qui s'est passé pendant la nuit du 30 mars dans la maison de monsieur Michaud et, je vous le répète, j'ai besoin que vous m'aidiez par quelques explications ; soyez donc assez bon pour vous asseoir et m'accorder quelques minutes d'attention.

L'agent avait prononcé ces paroles d'un air qui fit comprendre au comte que ce serait impudent de sa part que de vouloir se dérober plus longtemps à cet entretien ; il prit donc un siège et dit avec un air de bonhomie :

— Eh bien, voyons, puisque vous y tenez tant, et que, d'un autre côté, cela peut être de quelque utilité à la justice, interrogez-moi, monsieur, et dites-moi quelles informations vous attendez de moi !

Le papa Fichet s'inclina comme pour remercier le comte de sa condescendance et commença.

— Vous savez, dit-il, qu'un vol fut commis pendant la nuit du 30 mars dernier chez monsieur Michaud.

— J'en entendis parler, en effet, répondit Précigny, et cela me fit de la peine, car j'estime beaucoup monsieur Michaud.

L'agent continua :

— Monsieur Michaud déposa une plainte, la police prit la chose en mains, et, entre autres choses, on finit par découvrir et par avoir la preuve que vous aviez pénétré, cette même nuit, dans la maison de M. Mercier.

— Mais pas pour voler cependant ?

— Au contraire.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons trouvé dans cette maison un portefeuille vous appartenant et contenant mille francs.

— Est-ce possible ?

— Ce portefeuille est entre mes mains, il porte vos initiales surmontées d'une couronne de comte.

Précigny se tut.

— Mais comme, la même nuit, une somme de deux cent mille francs disparut dans la maison de monsieur Michaud, il est évident qu'elle avait été volée, et les soupçons ne peuvent porter que sur deux personnes.

— Et ces deux personnes sont...?

— Vous et monsieur Mercier.

— Moi ? s'écria le comte d'un air hautain et offensé.

— Permettez ; je ne dis pas que vous soyez soupçonné, je dis, au contraire, que vous êtes au-dessus d'un pareil soupçon, seulement je dois vous faire remarquer que, puisque logiquement, il n'y a que vous qui puissiez être soupçonné, vous serez sans doute appelé devant le juge d'instruction pour donner des explications au sujet de votre présence chez monsieur Michaud pendant la nuit où le vol fut commis. Or, j'ai précisément pour mission de vous épargner ce désagrément. Il résulte de tout cela que toute la question se résume ainsi : puis qu'il est suffisamment prouvé que vous étiez sous le toit de monsieur Michaud pendant la nuit du 30 mars, époque à laquelle la somme de deux cent mille francs fut volée, pouvez vous donner de votre présence dans cette maison un motif autre que celui que la justice pourrait admettre, c'est-à-dire le vol?

Le comte parut hésiter un moment, comme s'il luttait contre la générosité des sentiments.

Puis il dit d'un air contraint

— Oui, monsieur, si, pour me soustraire à un soupçon infamant, je dois faire un aveu que j'aurais préféré taire, eh bien je dirai quel était le but de ma présence dans la maison de monsieur Michaud !

— Allons !... réfléchissez ! fit le papa Fichet, voulez-vous laisser aller l'affaire jusque devant le juge d'instruction, y paraître sous le poids d'une accusation que vous repousserez victorieusement, sans doute, mais qui ternira votre nom qui figurera désormais dans les registres de la police, ou bien préférez-vous terminer cette affaire ici, entre nous, en m'indiquant le motif de votre présence chez monsieur Michaud pendant la nuit du 30 mars.

— Je préfère certainement cette dernière alternative, répondit le comte, surtout si vous voulez me jurer de ne faire connaître à personne le secret que vous je confierai !

— Je vous le jure, reprit l'agent ; et retenez bien mes paroles: non seulement je vous jure que je ne trahirai jamais ce secret, mais encore que je ferai tout ce qu'il me sera possible pour qu'il reste à jamais enseveli dans l'oubli et le silence. Et maintenant, je crois que rien ne vous empêche plus de parler.

— Non certainement, mais si j'en crois les apparences, c'est tout-à-fait inutile, car je pense que vous avez déjà deviné tout ce que je pourrais vous dire.

— Rien n'est aussi trompeur que l'apparence, monsieur le comte, j'en ai eu si souvent la preuve qu'il y a des occasions où je me défie de moi-même.

— Voyez-vous!... reprit Précigny,... c'est une chose assez difficile à dire!

— Mais vous pouvez faire mieux, dit le papa Fichet.

— Quoi donc?

— Vous avez sans doute des preuves de ce que vous voudriez me confier?

— Sans doute!

— Eh bien, il faut avant tout que je connaisse ces preuves, attendu que, si, comme homme, je puis vous croire sur parole, cela ne me suffit pas comme représentant de la justice, en cette qualité je dois exiger ces preuves et mon devoir m'oblige à me les procurer.

— Je ne comprends pas très-bien.

— C'est inutile, il ne vous reste qu'à me donner les preuves que je vous demande, puisque d'une façon comme de l'autre il faut qu'elles arrivent dans mes mains!

Le comte resta un moment à réfléchir.

— Vous avez parfaitement raison, dit-il ensuite; mais puisque nous parlons de preuves, permettez-moi de vous faire remarquer que rien ne me dit que vous êtes agent de la police de sûreté, comme le prétendez ; qui sait si vous n'êtes pas tout simplement un ami de Michaud?

— Voici la preuve de ce que je vous ai dit, fit le papa Fichet en présentant une carte au comte.

— Et maintenant, ajouta-t-il, hésiterez-vous encore?

— Non, mais je dois avouer que ce que vous demandez se trouve passablement loin d'ici.

— A Paris?

— Oui, et il me semble passablement dur de faire cette route dans l'unique but d'aller chercher ce que vous voulez.

— N'y a-t-il que ce seul obstacle?

— Absolument!

— Alors c'est une affaire en règle, si vous voulez bien avoir confiance en moi.

— Que voulez-vous faire?

— Une chose toute simple; vous me donnerez la clef du meuble où sont renfermées ce ..... ces..... preuves!

— Ce sont des lettres contenues dans un portefeuille!

— C'est parfait, dit le papa Fichet en dissimulant avec peine la joie qu'il éprouvait.

Puis il ajouta:

— Cette clef sera remise à un de mes agents dont l'honnêteté est à toute épreuve, un de ces hommes à qui l'on pourrait confier tout l'or du monde sans qu'il leur vienne seulement l'idée d'y toucher du bout du doigt. Cet homme se rendra à Paris par le premier courrier et au bout de quelques jours il nous apportera ce portefeuille et ces lettres ... Eh bien, monsieur le comte, que dites-vous de mon idée?

— Je la trouve excellente!

— Alors vous acceptez?

— Voici la clef! répondit Précigny en remettant une clef au papa Fichet qui la fit disparaître dans sa poche.

Pour dire la vérité nous devons avouer que le comte n'avait pas le moindre soupçon. La confiance qui régnait entre Fichet et monsieur Michaud lui donnait toute sécurité à cet égard, et

il était persuadé que cette démarche n'avait d'autre but que de prévenir un scandale.

Quant au vol dont le négociant avait été victime, Précigny le considérait comme une chose tout à fait secondaire, les soupçons devaient, selon lui, tomber sur le caissier bien plutôt que sur un homme appartenant à une classe élevée et portant un titre de noblesse.

— Et maintenant, continua l'agent qui ne voulait pas se contenter d'informations non complètes, veuillez me dire, monsieur le comte, dans quelle chambre de votre appartement se trouve le meuble contenant le portefeuille dont il s'agit ?

— Dans ma chambre à coucher.

— Il ne me reste plus qu'à vous prier de faire parvenir un mot à votre domestique pour lui ordonner de permettre à mon agent de pénétrer dans votre chambre et de prendre ce portefeuille dans le meuble dont vous venez de me donner la clef.

— J'écrirai ce soir même, de sorte que ma lettre arrivera à Paris avant votre envoyé.

— C'est une chose terminée.

— Et mon interrogatoire également, je suppose ?

— Je suis heureux, monsieur le comte, de vous avoir trouvé aussi complaisant : je ne crois pas me tromper en vous assurant que cette affaire se terminera à la satisfaction générale et que nous aurons épargné un scandale à une famille honorable.

Le comte de Précigny s'était levé, il salua l'agent et sortit.

Quelques minutes plus tard le papa Fichet quittait également la villa et se rendait en ville.

La nuit était noire et le temps couvert. L'agent marchait d'un pas rapide et il eut bientôt atteint les fortifications ; étant entré en ville il se dirigea vers un faubourg, enfila une petite ruelle obscure et s'arrêta devant une cabane d'assez pauvre apparence.

Les maisons voisines étaient toutes plongées dans l'obscurité seule la fenêtre de cette cabane était faiblement éclairée.

Le papa Fichet resta un moment immobile, il jeta un coup-d'œil autour de lui, puis s'étant approché de la fenêtre il regarda l'intérieur, ce qu'il vit le satisfit sans doute, car il s'avança vers la porte et frappa légèrement,

Cette porte s'ouvrit aussitôt et l'agent se trouva devant un petit vieillard dont la physionomie était vive et ouverte et dont les yeux brillaient d'un éclat tout particulier.

Ce vieillard jeta sur le papa Fichet un regard scrutateur, il l'examinait comme pour se rappeler où il avait vu ce visage, puis il se frappa le front en s'écriant d'un air profondément surpris:

— Ah! .. Monsieur Fichet!

— Vous avez une bonne mémoire, père Caron; répondit l'agent de la sûreté.

— Oh! ... très-bonne, reprit le vieillard; elle n'oublie rien!

— Est-ce un reproche que vous me faites-là?

— Pas le moins du monde, monsieur Fichet; vous n'avez jamais fait que votre devoir, et ..... plût à Dieu que j'eusses toujours fait le mien!

— Allons, père Caron, tranquillisez-vous! tout a une fin dans ce monde! ...

— Une fin! ... oui, .. mais quand viendra-t-elle? ... Ah! si vous saviez! ...

Le père Fichet se mit à rire.

— Père Caron, dit-il, depuis le jour où vous avez quitté le bagne je ne vous ai pas perdu de vue, et je connais toutes vos pensées, tous vos sentiments, comme si j'avais sans cesse vécu à vos côtés.

— Est-ce possible? s'écria le père Caron au comble de la surprise.

— Si vous en doutez, la question que je vais vous adresser vous prouvera que je ne me trompe pas.

Le vieillard fixait le père Fichet d'un air inquiet

— Père Caron, continua l'agent secret, voulez-vous faire une bonne action ?

Le vieux forçat libéré ne put reprimer un mouvement de joie.

— Si je le veux ? s'écria-t-il en saisissant la main du papa Fichet ; parlez !... que dois-je faire ?... Rien ne sera trop difficile !... rien ne m'épouvantera !... ni la fatigue ni les dangers !

— J'en suis persuadé, répondit monsieur Fichet, mais il n'est question ici ni de dangers ni de fatigue. Il ne s'agit que de faire un voyage à Paris !

— Quand dois-je partir ?

— Cette nuit même.

— Je suis prêt, répondit le vieillard en faisant un mouvement comme pour aller prendre une canne et un chapeau.

— Oh ! père Caron, vous n'irez pas à pied, mais bien avec la poste, de manière que vous puissiez être de retour d'ici à une huitaine de jours.

— Et, que devrai-je faire à Paris?

— Une chose très-facile et très-simple : vous vous rendrez à une adresse que je vous indiquerai, vous y trouverez un domestique qui vous introduira dans une chambre à coucher dans laquelle se trouve un meuble dont voici la clef et vous prendrez dans ce meuble un portefeuille que vous m'apporterez à la ville de monsieur Michaud.

— Je la connais !... est-ce tout ?

— Oui... et maintenant partons, en route je vous donnerai les explications nécessaires.

Le père Caron prit son chapeau et sa canne ainsi qu'un pardessus pour se garantir de la fraîcheur de la nuit, puis il éteignit sa lumière : les deux hommes sortirent de la cabane, le vieux Caron ferma sa porte et il suivit le père Fichet.

Au bout d'un instant tous deux s'étaient éloignés.

Pendant ce temps le comte de Précigny avait regagné le château de Valnoir.

Il avait marché lentement et l'esprit plein de sombres pressentissements.

Quoique sa rencontre avec le papa Fichet ne lui eût laissé aucune inquiétude il se sentait néanmoins oppressé par un sentiment inexplicable.

Il avait appris l'exécution de Salviat et il savait que maintenant Blondel restait seul à combattre et cette pensée le tranquillisait un peu.

D'un autre côté il était invraisemblable que l'on songeât à l'accuser du vol commis chez monsieur Michaud.

C'était inadmissible, ... et cependant ... !

Si une circonstance fortuite venait jamais exciter les soupçons!

L'agent de la sûreté ne pourrait-il pas avoir joué la comédie? Tout était possible! ...

Le comte de Précigny sentait qu'il se trouvait comme sur un volcan qui, d'un moment à l'autre pouvait faire éruption, et la pensée lui revint de s'enfuir, de quitter la France.

Mais, pouvait-il fuir maintenant, au moment où il avait la perspective de pouvoir bientôt avoir la jouissance de la fortune de sa sœur?

Depuis que Maurice avait disparu, Précigny croyait que sa sœur s'était complètement détachée du monde et se croyait sûr d'obtenir d'elle tout ce qu'il lui demanderait.

Madame Cormier était très-riche; elle avait vécu pendant dix ans dans la retraite et dans le deuil, et pendant ce temps sa fortune déjà considérable s'était notablement augmentée.

C'était une proie séduisante pour Précigny qui se voyait déjà en pensée possesseur de cette fortune.

Cet homme était insatiable; ..... il lui fallait de l'or ..... toujours de l'or! ... et à tout prix!

Mais Blondel? .....

Et le papa Fichet? .....

S'il pouvait jamais se débarrasser de ces causes d'inquiétude

quel sort serait le sien! ... et combien son existence serait brillante! ...

Ce fut dans ces réflexions que Précigny arriva à Valnoir. Au moment où il allait franchir la grille il vit Maxime qui paraissait venir au devant de lui; il s'arrêta, mais Maxime ne parut pas l'apercevoir; il avait l'air soucieux et sombre et l'altération de ses traits dénotait l'inquiétude qui remplissait son cœur.

Quand il fut près du comte celui-ci le prit par le bras.

Maxime s'arrêta comme terrifié.

— Ah! ... c'est vous, comte, balbutia-t-il en reconnaissant Précigny.

— Qui donc vouliez-vous que ce soit? répondit ce dernier.

— Je ... je ne sais pas .....

— Mais, mon cher Maxime, je ne vous comprends pas, ... vraiment! ... comment, on vous a débarrassé de votre ennemi mortel; vous n'avez plus rien à craindre, rien ne vous menace plus, ... et cependant je vous vois plus abattu que jamais! ...

— J'ai de bonnes raisons pour cela! fit Maxime avec amertume.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau?

— Tenez, ... lisez cette lettre que je viens de recevoir.

En disant ces mots, Maxime dont la main tremblait remit une lettre à Précigny.

Cette missive était courte, mais le sens en était significatif.

Voici ce qu'elle disait:

« Mon cher Maxime,

« J'apprends que vous êtes au château de Valnoir... ingrat! mais je me trouve maintenant à Toulon, à l'hôtel de la Marine. Vous avez disparu comme un fantôme, comme une ombre, sans dire quand vous me reverriez;... mais je connais votre distinction... votre bonne éducation... et je suis certain d'avance

que vous préférerez que je vous donne rendez-vous à mon hôtel qu'au bureau du procureur du roi. Au revoir à bientôt.

« Votre amie aujourd'hui et votre fiancée avant peu.

Marcelle ».

— C'est ce qu'on peut appeler catégorique, fit le comte en montrant la lettre à Maxime. Cette jeune dame est entêtée. Est-ce que vous irez?

— Je me mets en route pour cela.

— Et, que pensez-vous faire?

— Je n'en sais rien encore!

— Vous ne voulez cependant pas épouser cette femme?

Maxime fit un gest de dénégation violente.

— Oh! dit-il!... le jour où l'on m'a arraché le pistolet avec lequel je voulais me tuer, ce jour-là fut un jour de malheur.

— Bah!..... il ne faut pas toujours voir les choses en noir!

— Depuis ce jour, continua Maxime, depuis le jour où j'ai attenté aux jours de mon oncle, je n'ai pas eu une heure de repos, une minute de tranquillité!... Une existence pareille est insupportable!... Il faut que cela finisse!...

— Pourquoi n'iriez-vous pas à l'étranger pendant quelque temps?

— J'y ai déjà pensé!

— Il faut y réfléchir, mon ami, mais, avant tout, tranquillisez-vous!... pensez mûrement à votre position, peut-être trouverez-vous un moyen de vous sauver.

Maxime allait s'éloigner, mais il s'arrêta de nouveau en s'écriant:

— J'allais presque oublier de vous dire que vous trouverez au salon une dame qui vous attende.

— Vous a-t-elle dit son nom? demanda le comte.

— Non, mais elle semble vous connaître d'une manière

toute particulière... elle peut avoir une quarantaine d'années et elle porte des vêtements de deuil.

Le comte ne répondit rien : cette courte description lui avait suffi et il entra rapidement dans le château, tandis que Maxime se mettait en route pour Toulon.

L'hôtel de la Marine était situé non loin du port et était très fréquenté.

Marcelle avait pris deux chambres très confortables au premier étage et elle finissait de souper quand on lui annonça le vicomte de Brescé.

La jeune femme était encore en costume de voyage, mais la fatigue du voyage ne paraissait nullement l'avoir affectée.

Une légère pâleur couvrait son visage, et c'était tout, cela ne faisait que contribuer à la rendre plus intéressante.

Elle était toujours la séduisante lorette dont la possession avait fait de Maxime l'objet de l'envie jalouse de tout ce que l'on est convenu d'appeler la « jeunesse dorée » de la capitale.

Après avoir donné un coup d'œil à la glace, elle fit signe au domestique d'introduire le visiteur.

Maxime entra.

Pendant le trajet assez court de Valnoir à Toulon, le vicomte avait suivi le conseil de Précigny; il avait mûrement réfléchi.

La fraîcheur de la nuit avait calmé sa fiévreuse agitation, et quand il était entré en ville son plan était fait; il avait décidé quelle contenance il prendrait en présence de Marcelle.

Dès qu'il se trouva seul avec son ancienne maîtresse, il s'approcha d'elle le visage riant, il lui prit la main et la porta galamment à ses lèvres.

— Quelle reconnaissance ne vous ai-je pas! fit-il avec un air de cordialité auquel tout le monde se serait laissé prendre, de ne pas avoir douté de moi!... J'étais sur le point de vous écrire lorsque j'ai reçu votre lettre.

— C'est très gentiment dit, fit Marcelle en riant ; je suis heureuse de la manière dont vous prenez votre rôle.

Puis elle ajouta immédiatement :

— Vous ne croyez pas à ma franchise ?... La vôtre est aussi simulée que votre amour.

— Mais...

— Et pour en avoir la preuve, il n'est besoin que d'une seule question.

— Laquelle ?

— Quand nous marions-nous ?

— Quand vous le voudrez.

Marcelle avait fait cette question avec une ironie évidente. Mais la réponse de Maxime fut tellement franche, spontanée, simple et claire que la jeune femme resta un instant immobile de surprise, ses yeux fixés sur ceux de Maxime.

— Il faut bien faire une fin, reprit le vicomte.

— Et ce mariage ne vous cause aucune appréhension ?

— Pas le moins du monde, je l'attends, au contraire avec impatience.

— Dois-je vraiment vous croire ?

— Mettez-moi à l'épreuve

Marcelle était de plus en plus étonnée.

Elle avait peine à croire ce que lui disait Maxime, et cependant il parlait avec un tel accent de sincérité et de franchise qu'il était possible, après tout, qu'il eût changé d'avis.

— Un changement aussi subit m'étonne, je l'avoue, dit-elle.

— Et cependant c'est tellement simple que cela s'explique facilement.

— Comment ?

— Le seul empêchement que je voyais à notre mariage était votre frère,... Eugène...: attendu... que je n'aurais jamais pu me décider à avoir un galérien pour beau-frère !... Depuis que

ques jours les choses ont changé... cet empêchement n'existe plus !...

Marcelle se taisait.

Le souvenir de son frère l'avait fait frissonner et elle jeta un regard triste et mélancolique sur le vicomte.

Mais le caractère de la jeune femme était tellement léger que les impressions ne pouvaient pas être chez elle de longue durée.

Au bout d'un moment elle reprit ;

— Ainsi c'est une affaire convenue ; .. vous m'épousez ?

— Du moment que vous y consentez !

— Je serai vicomtesse ?

— Le jour que vous aurez fixé..

— Mes amies vont en mourir de jalousie...

— Les raisons ne leur manqueront pas.

— Du reste, vous ne serez pas aussi malheureux que vous pourriez le croire ;.. quoique j'aie eu une jeunesse un peu agitée, je ne ferai pas trop mauvaise figure dans le monde que vous fréquentez.

La conversation continua encore un peu de temps sur ce ton: Maxime était aimable... les doutes de Marcelle disparaissaient peu à peu, de sorte que la jeune femme finit par s'abandonner à la riante perspective de sa future position.

Minuit sonna.

— Déjà si tard ! s'écria Marcelle aussi gaie et aussi fraîche que si elle eût passé les dernières nuits dans son lit au lieu de les passer en voyage.

— Dois je m'éloigner ? demanda Maxime à demi voix.

Marcelle se mit à rire

— Sans doute, répondit-elle ; d'autant plus que cette première visite s'est un peu prolongée !... Vous devez penser, mon ami, que je cesse d'être votre maîtresse pour être votre fiancée !

Maxime avait toutes les peines du monde à se contenir

cependant comme il sentait la nécessité de ne pas sortir de son rôle, il s'inclina cérémonieusement et dit:

— Vous avez raison, .. et je vous quitte, quoiqu'il m'en coûte... Mais . je vous reverrai demain ?

— Certainement!

— Je veux vous faire une proposition!

— Laquelle ?

— Nous irons visiter la flotte, si vous le voulez.

— Tiens !... mais avec plaisir !

— J'ai une embarcation au port... les environs de Toulon sont ravissants.. acceptez-vous ?

— Quelle demande!

— Et nous rentrerons le soir.

— Comme il vous plaira.

— Alors ... à demain!

— A demain! répéta Marcello

Le vicomte s'éloigna.

— Voyons ! pensait-il en regagnant Valnoir, le comte prétend toujours que j'ai un caractère faible et irrésolu! ..... cette fois il ne pourra pas me faire ce reproche! ... Marcelle ne se doute de rien! ... j'ai parfaitement joué mon rôle, et, demain à pareille heure, j'espère qu'il ne sera plus question de la vicomtesse de Brescé!

En terminant ce monologue il alluma un cigare et au bout d'un quart d'heure à peine il arrivait au château.

Pendant la visite que Maxime avait faite à Marcelle, une scène très-intéressante s'était passée à Valnoir.

D'après la description sommaire que Maxime lui avait faite en partant, le comte avait immédiatement pensé que la dame qui l'attendait au salon ne pouvait être que madame Cormier, et il se demandait avec inquiétude quels motifs pouvaient l'avoir déterminée à quitter la capitale.

Avait-elle appris la mort de son fils?

Venait-elle chercher le calme et adoucir sa douleur dans le

solitude de Valnoir ?

Tout cela était possible !

Mais il était possible également que sa venue eût un motif opposé.

Lorsque le comte entra au salon et qu'il y trouva sa sœur qui l'attendait, il ne put dissimuler un mouvement de désappointement.

La physionomie de madame Cormier n'exprimait pas de chagrin, au contraire, ses traits respiraient la fermeté et l'énergie, et le comte ne l'avait jamais vue ainsi.

— Toi ici, ma sœur ! s'écria-t-il en réprimant son émotion.

— Oui, comte, répondit madame Cormier avec un calme qui dénotait une ferme résolution.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je voulais te voir.

— Moi ?

— Cela t'étonne?

— Mais oui !... quel intérêt peux-tu avoir à cela ?

Madame Cormier l'interrompit d'un geste.

— Un grand intérêt, fit-elle ; — il s'agit de notre honneur.

— Que veux tu dire ?

— Tu vas me comprendre.

Pauline était émue... il était facile de voir qu'elle contenait son agitation.

Quant au comte, il était soucieux et inquiet ; il ne pouvait pas s'expliquer le changement qui s'était opéré chez sa sœur ; il ne trouvait pas la clef de cette énigme.

Madame Cormier continua d'une voix assurée :

— Tu sais, sans doute, que mon fils a été tout récemment la victime d'un second attentat ?

— En effet, je l'ai appris et cela m'a fait de la peine à cause de toi.

Eh bien, comte, je suis venue ici pour te dire que la justice est sur les traces des coupables.

— Ah! ... ne put s'empêcher de faire Précigny.

Mais reprenant aussitôt son sang-froid il ajouta :

— Les a-t-on arrêtés?

— Les uns sont entre les mains de la justice et se trouvent, si je suis bien informée, au bagne de Toulon.

— Quels sont donc ces misérables?

— Ils étaient quatre.

— Connais-tu leurs noms?

— L'un se nomme Mac-Bell.

— Mac-Bell ? répéta involontairement le comte

— Le connais-tu?

- En aucune façon

— N'avais-tu pas un valet de chambre qui se nommait ainsi?

— C'est possible!

— Le second, continua Pauline, est un certain Crampon.

— Et les autres?

— Le troisième s'appelle Lebuteux, et .....

Voyant que sa sœur hésitait, Précigny demanda avec intérêt

— Pourquoi ne dis-tu pas le nom du quatrième?

— Le quatrième, comte, porte un nom qu'un mot peut sauver du déshonneur et de la honte!

Précigny ne peut s'empêcher de pâlir.

— Ah! ... fit-il, ... il se nomme ..... ?

Madame Cormier ne répondit pas, elle se leva et s'avançant vers le comte d'un pas ferme elle lui tendit un portefeuille en lui disant:

— Voilà trente mille francs .... cela te suffit pour quitter ce pays le plus tôt possible!

Le comte fit un pas en arrière.

— Mais, balbutia-t-il, ... je ne te comprends pas.

— Faut-il que je m'explique mieux?

— Parle!

— Dois-je te dire que je sais tout?

— Comment, tout?

— ... Que l'on m'a dit quel rôle infâme tu as joué?

— C'est une calomnie.

— ... Et que tu as payé les hommes qui devaient assassiner Maurice, comme autrefois tu as machiné le complot qui devait conduire Blondel au bagne?

— Cela est faux!

— Tu nies? ..... Eh bien! les morts parleront pour te convaincre de mensonge!

A peine Pauline avait-elle prononcé ces paroles que la porte de la pièce contiguë s'ouvrit.

Un jeune homme parut sur le seuil.

— Viens! ... dit la pauvre mère, ... approche-toi, peut-être le comte te reconnaîtra-t-il, malgré ta pâleur!

Le jeune homme s'approcha de Précigny qui, à cette vue, s'était reculé terrifié.

Le comte eut enfin la force d'articuler un mot:

— Maurice! .....

— Et maintenant, continua Pauline, ... tu dois comprendre qu'il faut que tu partes le plus tôt possible!

Le lendemain, à la tombée de la nuit, une sentinelle se promenait sur le port de Toulon.

Ce soldat portait l'arme au bras et jetait de temps en temps sur la mer un regard scrutateur.

Le ciel était un peu couvert, cependant les rayons de la lune qui passaient entre deux nuages venaient éclairer les vaisseaux à l'ancre.

Une brise douce rafraîchissait l'air et l'on n'entendait que le clapotement des vagues.

Soudain la sentinelle s'arrêta, saisit vivement son fusil comme pour le mettre en joue et dirigea son regard du côté de la rade.

L'eau était en mouvement à un endroit peu éloigné du bord et une écume légère s'y voyait.

Le soldat se pencha en avant pour mieux voir.

Il aperçut ensuite une tête se montrer à la surface de l'eau

puis un corps nu et deux bras qui se mirent à nager vigoureusement en se dirigeant vers l'entrée du port.

— Qui vive!... cria le factionnaire en abaissant son arme.

Personne ne répondit.

— Qui vive!... répéta-t-il en haussant la voix et en l'accentuant d'un ton de menace.

Le silence lui répondit.

Alors le factionnaire se mit en joue et fit feu.

Un léger nuage de fumée l'empêcha pendant un instant de voir l'effet de son coup de fusil, mais quand cette fumée se fut dissipée il put regarder, mais il ne vit absolument rien.

Le nageur avait disparu et la surface de l'eau était de nouveau unie comme auparavant

CHAPITRE XXXII.

La promenade en mer de Maxime et de Marcelle.

L'homme sur lequel la sentinelle venait de faire feu n'était autre que Blondel.

En voyant le soldat abaisser son arme il avait plongé pour aller reparaître à une certaine distance, hors de la portée du factionnaire.

Puis il recommença à nager vigoureusement tout en ne s'éloignant pas beaucoup du rivage.

Quand il vit que le coup de fusil du soldat n'avait pas donné

11

Turin, Lit. Salussolia

Marcelle est engloutie par les flots.

l'éveil il se rapprocha du rivage et se dirigea vers une espèce de grotte creusée dans le roc par la vague.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé q. il se trouvait à une très-petite distance du rivage.

Encore deux ou trois fortes brasses et il avait atteint la terre.

Il jeta les yeux autour de lui, et il lui sembla entendre comme un bruit dans l'eau, comme celui que ferait un homme en nageant et en respirant fortement.

Il eut presque peur au premier moment et se demanda si ce nageur n'était pas à sa poursuite.

Sa résolution fut bientôt prise.

Il était sans armes... mais il ne voulait pas retourner au bagne, d'où il venait de s'évader... Les projets qu'il avait formés ne lui permettaient pas de se laisser reprendre.

Cependant l'homme se rapprochait.

Encore quelques efforts et les deux nageurs allaient se trouver en face l'un de l'autre.

Une minute ne s'était pas écoulée que la distance qui les séparait leur permit de se reconnaître, et tous deux poussèrent en même temps une exclamation de surprise.

— Monsieur de Brescé!... fit Blondel.

— Blondel!... s'écria Maxime en prenant pied.

— Vous avez donc réussi à vous évader? continua-t-il en considérant Blondel avec un profond étonnement.

— Comme vous le voyez, monsieur le vicomte; j'ai quitté le bagne ce matin; à vous dire la vérité, je crois que vous êtes sur le chemin pour aller y prendre ma place.

— Moi? s'écria Maxime avec terreur et en faisant un pas en arrière.

— Vous ne savez pas, reprit Blondel en riant, que je vous ai suivi des yeux pendant quelques heures avec le plus grand intérêt?

— Comment cela?

— Oh!.. c'est biensimple !... une fois que j'ai été dehors du bagne je me suis tenu caché dans un endroit du port que personne ne connaît et qui est situé à cent mètres à peine du port. Je suis resté là, dans l'eau jusque sous les bras, les pieds nus sur des pointes de rocher, ce qui est une position qui est loin d'être commode, mais qui a cet avantage, c'est qu'il ne viendrait à personne l'idée que quelqu'un peut être caché dans ce recoin, tout près de l'endroit où j'ai ainsi passé la journée, se trouve une excavation de rocher où j'ai trouvé deux limes, une fausse barbe, quelques vêtements et une longue-vue que j'avais eu la précaution d'y cacher depuis quelque temps et à différentes reprises. J'étais donc là depuis le grand matin, n'ayant que la tête hors de l'eau, lorsque vers les dix heures je vis passer à une certaine distance un élégant canot...

— Vous l'avez vu?... demanda vivement Maxime

— Comme je vous vois.

— Et dans ce canot?...

— Se trouvaient monsieur le vicomte de Brescé et mademoiselle Marcelle Salviat.

— Et puis,... ensuite?

— Ensuite?... Eh bien, je ne vous ai pas perdus de vue un seul instant... Vous comprenez bien que je ne devais pas être bien surpris de vous voir en compagnie de la sœur d'Eugène!.. mais il me vint à l'idée que cette promenade devait avoir un but...

— Que voulez-vous dire?

— Eh!... que diable!... je ne veux pas dire autre chose que ce qui est arrivé!

— Mais encore?

Blondel regarda fixement Maxime, son visage avait une expression de sévérité et il répondit d'une voix grave :

— Marcelle Salviat était la seule personne qui connût votre secret, monsieur le vicomte, et à cette heure la pauvre fille repose au fond de la mer!... n'est-ce pas cela?

Maxime était atterré... il ne put pas articuler une parole.

Tous ses efforts étaient vains... Il s'était défait de Marcelle et voilà que maintenant il se trouvait en face de Blondel.

Ce dernier haussa les épaules et dit d'un air de pitié ironique:

— Vous n'êtes pas un criminel bien endurci, car votre contenance seule suffirait pour vous faire condamner... Tranquillisez-vous, monsieur le vicomte, et si vraiment vous vous repentez de votre mauvaise action, eh bien, le hasard vous donne le moyen de la réparer.

— Comment!.. la réparer? fit Maxime étonné.

— Certainement, parce que vous n'avez pas tout vu, mais à moi, rien ne m'a échappé... Au moment où votre embarcation chavira, un canot venait du port et il arriva à temps pour sauver Marcelle qui était restée un moment sur l'eau, soutenue par ses vêtements... de sorte qu'il y a tout lieu d'espérer qu'elle n'est pas morte!

Et Blondel s'éloigna, laissant Maxime abasourdi par ce qu'il venait d'entendre et en proie à la plus profonde terreur.

Au bout d'un quart d'heure Blondel avait atteint le sommet d'une petite éminence qui dominait les environs et d'où l'on pouvait découvrir le port; là il s'assit sur une pierre et tomba dans de profondes réflexions.

Blondel n'était pas encore fatigué de la lutte.

Il sentait que le séjour du bagne avait relâché son énergie, il y serait mort s'il n'avait pas pu réussir à s'évader!

Cependant aucun sentiment de haine ni d'amertume ne vivait maintenant dans son cœur; il avait encore une dernière mission à remplir et il était résolu, quand il se serait acquitté de ce dernier devoir, de se défaire de la vie.

Ses regards étaient fixés sur le profil indécis des bâtiments du port et du bagne qui se dessinaient vaguement au loin dans le crépuscule.

. . . . . .

Le lecteur nous permettra de le reconduire pour quelques

heures derrière ces sombres murs qui ont servi de théâtre à quelques unes des scènes de cette histoire.

Avant d'entrer dans une nouvelle période de notre récit, qui nous conduira à Cayenne, nous voulons donner un dernier coup-d'œil à ces malheureux qui ont été frappés par le bras de la justice. Ils méritaient leur punition, c'est incontestable, mais il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des cœurs repentants et des hommes décidés à rentrer dans le bon chemin.

Nous avons consacré un chapitre à quelques personnalités devenues célèbres parmi la population du bagne, et nous ne résistons pas à l'envie de raconter quelques anecdotes appartenant à des idées d'un genre différent et que nous empruntons à l'ouvrage que nous avons déjà cité:

Pendant mon séjour à Rochefort, (c'est Maurice Alhoy qui parle), j'aimais beaucoup me promener dans les sombres allées du jardin public ; j'allais aussi quelquefois m'asseoir sur une terrasse qui dominait le port et d'où l'on pouvait voir les forçats au travail ; ils étaient là... courbés sous des fardeaux énormes, et payant de leurs sueurs l'avantage de respirer le grand air pendant quelques heures et d'échapper ainsi à l'atmosphère viciée des dortoirs et des ateliers du bagne.

J'avais remarqué une jeune fille que je rencontrais souvent à cet endroit, elle y passait des heures, les yeux tristement fixés sur la partie du bagne où se trouvaient ceux des forçats employés à fabriquer des cordages.

Cette jeune fille portait le costume de la Vendée.

Un jour elle alla s'asseoir sur un banc qui se trouvait à l'écart et tomba dans une profonde rêverie.

Je m'approchai d'elle et lui adressai la parole d'un air compatissant, ma figure lui inspira sans doute de la confiance et elle me raconta qu'elle était sur le point de se marier et que son père était au bagne.

Son fiancé se nommait Eutrope, il habitait le même village qu'elle et il savait qu'il perdrait une partie de sa considération

en épousant la fille d'un forçat, mais le jeune homme aimait sa fiancée qui se nommait Tiennette et son amour faisait taire sa raison.

Il allait donc se marier, mais il avait imposé à sa fiancée la condition qu'il ne serait jamais plus parlé de son père, qui, étant condamné à perpétuité, était mort aux yeux de la loi, et dont il voulait chasser le souvenir.

Tiennette aimait son père et son amour filial s'était accru du mépris que tout le monde manifestait pour le malheureux galérien.

Elle avait voulu revoir son père pour lui faire signer son contrat de mariage et lui demander sa bénédiction.

Eutrope avait longtemps combattu ce désir et ce ne fut qu'à contre-cœur qu'il s'était mis en route pour Rochefort.

Le jeune homme arriva auprès de nous au bout d'un instant et il s'assit auprès de sa fiancée.

C'était un grand et beau garçon, sa mine était ouverte et ses manières aisées.

La conversation continua et je me fis l'avocat de la jeune fille.

Je fis comprendre à Eutrope qu'un père n'est jamais un criminel aux yeux de sa fille et qu'aucun tribunal ne peut briser les liens de la nature; je lui dis ensuite que cet amour filial de sa fiancée devait être pour lui comme un gage de la vertu de sa future épouse.

La jeune fille écoutait sans rien dire, ses regards étaient fixés sur le visage de son fiancé et elle cherchait à deviner ses sentiments.

Eutrope, lui, écoutait aussi, les yeux baissés et la physionomie grave. Lorsque j'eus terminé il se leva sans dire un mot, prit la main de sa fiancée et se dirigea avec elle du côté du bagne.

Je les suivis pour obéir à un regard suppliant que m'avait jeté la jeune fille.

En arrivant au bagne nous apprîmes que le vieillard était malade et qu'il se trouvait à l'hôpital.

Nous traversâmes la cour pour nous rendre auprès de lui.

En montant l'escalier Tiennette était en proie à la plus vive agitation; ses joues avaient la pâleur du marbre et sa respiration était oppressée.

On conduisit les deux jeunes gens auprès du lit du malade mais le gardien m'empêcha de les accompagner, je dus rester à la porte et je ne pus assister que de loin à cette scène touchante.

Eutrope s'était placé au pied du lit du malade et Tiennette s'était approchée de son père avec une émotion bien naturelle.

Le vieillard souleva sa tête et la regarda d'un œil éteint pendant qu'un léger sourire venait éclairer sa figure ridée et amaigrie.

Une sœur de charité avait soulevé le malade et le soutenait pour qu'il pût écrire; il prit la plume qu'on lui présentait et écrivit péniblement son nom au bas du contrat de mariage de sa fille.

Puis il ouvrit les bras et attira Tiennette sur sa poitrine; ce mouvement fit remuer sa chaîne.

A ce bruit Eutrope fit un mouvement et baissa la tête.

Au bout d'une demi-heure environ, le jeune homme qui était visiblement mal à son aise jeta un regard à sa fiancée et lui fit un signe, la jeune fille donna un dernier baiser à son père, et ses sanglots redoublèrent quand elle dût se séparer du vieillard.

Cette entrevue devait être la dernière.

Les deux fiancés revinrent pour sortir, la tête baissée et les yeux pleins de larmes.

A la porte la jeune fille se retourna pour jeter un dernier regard à son père, puis elle regarda le ciel comme pour le prier d'avoir pitié du malheureux et d'abréger ses souffrances.

Quand nous fûmes arrivés au bas de l'escalier, Tiennette se jeta en pleurant au cou de son fiancé et lui dit:

— Cela nous portera bonheur!

Ils entrèrent ensuite dans la chapelle du bagne pour y faire une courte prière, puis ils me saluèrent en me remerciant et se dirigèrent vers l'endroit où ils devaient trouver la voiture qui les ramènerait au village.

Il est impossible de lire ces lignes sans être profondément touché ; l'anecdote suivante est plus saisissante encore.

Parmi les ouvriers employés aux travaux du port de Toulon se trouvait un Génois.

Cet homme, comme du reste la plupart de ses compagnons, était journellement en contact avec les forçats, et leur triste position excitait profondément sa pitié.

Un de ces malheureux, avec lequel il lui arrivait quelquefois de travailler, avait principalement gagné son affection et sa commisération, il partageait avec lui les vivres qu'il apportait du dehors et il lui avait souvent offert une gorgée de vin pour se rafraîchir.

Chaque jour, au moment où, la journée finie, il se disposait à rentrer chez lui, il donnait au forçat le pain et les autres aliments qu'il n'avait pas mangés et que celui-ci pouvait ajouter à la soupe qui compose le souper des galériens.

Le forçat trouvait dans cette affection une espèce de soulagement à sa misère ; les heures lui paraissait moins longues quand le Génois travaillait près de lui et lui racontait ce qui se passait au dehors ou bien encore lui parlait de ses propres affaires.

Le Génois était père de famille. Chaque année sa femme se rendait dans son pays pour quelques jours et y portait leurs épargnes.

Ce voyage avait ordinairement lieu au commencement de l'automne.

Le Génois disait alors au forçat :

— Ma femme est allée au pays.

Cette année-là, le galérien demanda à son ami si sa femme comptait bientôt se mettre en voyage, mais il apprit que cette fois elle ne partirait pas.

L'année s'était écoulée sans que le Génois eût pu faire la moindre épargne.

Six mois auparavant l'ouvrier avait voulu prendre part à une spéculation et s'était associé avec un patron de barque de Livourne.

Le malheur voulut que la barque fît naufrage et que la cargaison fût complètement perdue.

Le pauvre ouvrier vit ainsi disparaître la petite somme qu'il avait épargnée pendant l'année et qu'il avait espéré voir se doubler.

Cependant il n'avait pas perdu courage, le travail ne manquait pas sur le port et il espérait sortir de ce mauvais pas; mais sa femme ne put supporter cette perte, la force morale lui manquait pour cela.

Elle tomba bientôt malade, les visites des médecins coûtent cher, les remèdes aussi, il fallut faire des dettes; la position empira de plus en plus et le propriétaire avait même menacé l'ouvrier de le mettre à la porte.

Le pauvre Génois pensait continuellement à sa femme malade et répétait sans cesse dans son dialecte:

— Povera compagnona!

Sur ces entrefaites il se produisit une circonstance qui vint changer la face des choses.

Le forçat qui, jusque là avait patiemment supporté son sort et n'avait jamais fait entendre une plainte, fut soudain pris d'un violent dégoût pour cette existence.

La pensée de s'évader se fit jour dans son esprit et finit par devenir une idée fixe il communiqua son projet à son ami en le priant de lui procurer des habits d'ouvrier.

Toutes les circonstances semblèrent se réunir en sa faveur, il parvint à s'évader et alla se cacher dans une grotte qui se trouve au milieu des gorges d'Ollioules, sur la route qui conduit de Toulon à Aix.

Cette grotte qui avait souvent déjà servi d'asile à des malfai-

teurs, était située de telle façon qu'il fallait y descendre avec une corde.

Il y avait quelques heures qu'il se trouvait dans ce refuge quand il entendit du bruit, s'étant avancé et ayant levé la tête il vit un homme qui descendait par le même chemin que celui par lequel lui-même était venu.

Cet homme était le Génois qui venait, comme il l'avait promis, lui faire une visite et, malgré sa misère, il lui apportait quelques pièces d'argent.

Le galérien fugitif les prit en riant et lui dit :

— Je vous remercie, mon ami. Vous avez fait pour moi ce que vous pouviez je veux aussi faire quelque chose pour vous. Je compte que vous m'aiderez, mais je ne puis rester ici, dans le département du Var.... il faut que j'aille à Marseille.... là bas je serai vite repris.

— Il ne faut jamais perdre l'espoir, répondit le Génois, vous ne serez repris ni ici, ni là-bas... Ce n'était pas la peine de vous évader si vous vouliez tout de suite vous laisser reprendre !

— Vous ne m'avez pas compris, reprit le fugitif ; pour moi c'est absolument la même chose, mais pour vous cela change ; ici la capture d'un forçat évadé ne vaut que soixante-quinze francs, mais pour une certaine distance elle vous rapportera cent francs.

Le Génois ne comprenait rien à ce que lui disait le forçat qui fut obligé de s'expliquer plus clairement.

Il lui raconta qu'il avait joué la comédie en paraissant rassasié de la vie du bagne et dévoré du désir de reprendre la liberté. Il s'était depuis longtemps habitué à cette existence, l'idée ne lui était venue de s'évader que pour pouvoir venir en aide à son ami.

En prison le galérien ne pouvait rien faire, mais en s'évadant il acquérait une certaine valeur qui augmentait encore à

mesure qu'il s'éloignait de Toulon. Au moment où cette valeur atteignait cent francs il pouvait dire à son ami :

— Viens, accompagne-moi à la première gendarmerie et tu auras les cent francs de prime, avec cela tu paieras ton propriétaire et tu achèteras des remèdes pour ta femme.

On peut juger de la stupéfaction du Génois en entendant cela,... il se demandait si la joie d'être sorti de prison ne faisait pas déraisonner son ami.... cependant il finit par comprendre que rien n'était plus sérieux.

En terminant le forçat lui dit :

— Si vous repoussez ma proposition je prendrai une de ces cordes avec laquelle je m'attacherai à vous et de cette manière nous nous traînerons au premier poste de gendarmerie ; quand l'on verra un honnête homme lié à un forçat évadé on verra bien que ce n'est pas le forçat qui ramène l'honnête homme après l'avoir arrêté.

Le Génois finit par se laisser convaincre, le souvenir de sa femme malade vint se joindre à l'éloquence du galérien pour lequel une bonne action avait plus de prix que la liberté.

Celui-ci fut remis aux autorités et le Génois ayant peu de temps après raconté cette aventure, la générosité du forçat lui valut la bienveillance des juges et il put reprendre son ancienne place au bagne sans subir de punition pour son évasion.

Le volume auquel nous empruntons les anecdotes que l'on vient de lire en contient plusieurs autres plus émouvantes encore.

Un jour, (c'est l'auteur qui parle), se présentait à la porte du bagne un petit vieillard revêtu d'une blouse bleue et appuyé sur un bâton, il demandait à être conduit devant le commissaire du bagne.

Au même moment le commissaire lui-même arrivait ; le vieillard lui demande un instant d'audience ; arrivé dans le

bureau du commissaire l'inconnu lui déclare qu'il est forçat évadé et qu'il vient volontairement se rendre.

Le commissaire considère avec stupéfaction cet homme dont la physionomie exprime une franchise qui s'accorde mal avec ses paroles.

— Mais vous ne vous êtes pas évadé du bagne de Toulon ? demande l'employé.

— Si, vraiment, répond le vieillard.

Le commissaire le considère encore un instant en cherchant à se rappeler cette physionomie.

— Il y a douze ans que je suis employé ici, dit-il après un moment de silence, et votre visage m'est complétement inconnu.

— Je le comprends parfaitement, répond le vieillard, je me suis évadé longtemps avant votre arrivée ici ; il y a quarante-sept ans de cela.... j'avais alors vingt-quatre ans et j'en ai maintenant soixante et onze !

Le commissaire ayant manifesté le désir de connaître les motifs qui l'avaient poussé à cette singulière démarche, le vieillard lui raconta qu'il était depuis une vingtaine d'années à la tête d'une maison de commerce dans une petite ville de province ; ses affaires allaient bien, il jouissait de l'estime de ses concitoyens lorsqu'il se laissa persuader et s'associa avec un parent auquel il raconta un jour qu'il avait commis une action qui l'avait mené au bagne d'où il s'était évadé. Un jour que ces deux hommes avaient ensemble une discussion d'affaires, il s'agissait d'une somme de cent écus, l'associé du vieillard le menaça de le dénoncer.

— J'ai préféré le faire moi-même, fit en terminant l'inconnu, je serais mort de honte si la force armée était venue m'arrêter au milieu des miens et de ceux qui me connaissent, c'est pourquoi j'ai pris le parti de venir me rendre. J'ai un peu de bagage à l'hôtel où je suis descendu, permettez-moi d'aller le

chercher, et je vous jure que demain, de bonne heure, je serai ici.

Le commissaire, content d'avoir le temps de réfléchir à cette singulière aventure, permit au vieillard de s'éloigner.

Dès qu'il fut seul, il se rendit aux archives du bagne et se mit à feuilleter les registres de l'année où devait avoir eu lieu l'évasion de cet homme.

Il finit par trouver le nom que celui-ci lui avait indiqué avec l'observation écrite que ce cas était prescrit depuis longtemps.

Lorsque, le lendemain matin, le vieillard se présenta, le commissaire lui dit qu'il était libre et hors des atteintes de la loi.

Mais la santé du pauvre vieux avait été ébranlée par tant d'émotions et il tomba malade.

Au bout d'un ou deux jours, il fallut le porter à l'hôpital.

Cependant les bons soins le remirent sur pied et il se disposait à retourner dans la ville qu'il habitait, lorsque le commissaire lui dit :

— A l'époque à laquelle vous fûtes condamné, aucun journal ne parla de votre jugement ; les témoins et les juges de cette époque sont morts ; les registres matricules du bagne sont sous clef et sous ma garde ; ce n'est, par conséquent, qu'auprès de moi que l'on pourrait trouver des renseignements sur votre compte dans le cas où vous seriez poursuivi par la haine de votre associé, et je vous promets de répondre à toute investigation à ce sujet d'une manière satisfaisante pour vous. Si quelqu'un venait à vous accuser d'avoir été au bagne, niez tout simplement la chose, et votre associé aimera mieux sans doute se taire que d'être accusé de diffamation.

Ces paroles furent une vraie consolation pour le pauvre vieillard, qui ne trouvait pas de termes pour remercier le commissaire.

Il partit, le lendemain, le cœur léger et content, pour aller se remettre à la tête de ses affaires.

CHAPITRE XXXIII.

Un dernier regard dans le bagne.

L'histoire du galérien Petit est un de ces récits fantastiques que l'on a de la peine à se figurer comme véridiques. Cet homme jouissait d'une immense popularité, à cause de son courage et de sa ruse d'abord, ensuite pour les nombreuses bonnes œuvres qu'on lui attribuait.

Un jour, il se trouvait dans une petite auberge de village quand il vit arriver un huissier avec ses aides qui venaient saisir et vendre aux enchères les meubles de la veuve qui tenait cette auberge et qui devait encore quelque chose sur ses contributions. La dette de cette femme se montait à une somme assez ronde.

L'exécution eut lieu et Petit en fut témoin ; il dut même se lever pour que la chaise sur laquelle il était assis fût vendue à l'enchère.

Le galérien évadé resta jusqu'à la fin de la vente, et il put voir la douleur et le désespoir de cette pauvre femme à laquelle le fisc venait d'enlever tout ce qu'elle possédait.

Les gens de la justice étaient partis depuis une heure ou deux et Petit avait disparu presque en même temps.

La pauvre femme, assise sur son chenet, versait des larmes amères lorsque soudain la fenêtre de la pièce où elle se trouvait s'ouvre avec fracas ; un homme l'enjambe, s'approche de la veuve et jette à ses pieds un sac d'argent ; ce sac contenait le produit de la vente qui venait d'avoir lieu.

Cet homme était Petit.

Il avait suivi le receveur jusqu'à son domicile, s'était introduit dans la maison par une fenêtre ouverte et avait été se cacher dans le bureau; avant de se mettre au lit, le receveur ayant voulu mettre son argent en lieu sûr, il vint dans cette pièce, ouvrit une armoire et au moment où il allait y placer le sac d'argent Petit se trouva devant lui, lui prit le sac des mains ainsi qu'un rouleau d'or qui se trouvait à sa portée et disparut avant que le receveur stupéfait eût pu articuler une parole.

Ses bienfaits s'exerçaient principalement envers des gens de sa classe. Il paraissait vouloir être le grand maître d'un ordre de chevaliers errants d'un nouveau genre.

Plus d'une fois on le surprit rôdant autour des murs d'une prison et la considérant d'un air pensif, comme un guerrier qui voudrait se rendre compte de la solidité d'une place forte.

L'objet de cette promenade ou de ces réflexions était presque toujours la délivrance d'un prisonnier, quelquefois même de toute une bande. Il lui arriva même, quand il rencontrait un transport de condamnés, de tout tenter pour essayer d'en délivrer un ou plusieurs; il était inépuisable en ruses et en stratagèmes.

On conduisit un jour devant le commissaire de police d'une petite ville du midi de la France un homme que l'on avait arrêté comme vagabond, cet homme parlait anglais et ne comprenait pas un mot de français; on fit venir un interprète et on apprit que cet homme était un matelot anglais qui avait traversé une partie de la France à pied pour aller rejoindre son navire qui se trouvait à Livourne.

On le laissa partir; ... c'était Petit.

Il était d'une habileté consommée pour se faire passer pour ce qu'il n'était pas, et cette habileté se montrait même quand il avait été reconnu et arrêté.

C'est dans des occasions de ce genre que sa présence d'esprit et ses autres qualités se montraient

« Une classe de criminels, dit M. Lavergne, se compose presque exclusivement d'hommes jeunes, d'une richesse d'imagination excessive, ils ont des connaissances étendues, parlent plusieurs langues, leur langage est persuasif, en un mot, ce sont des comédiens consommés et toujours à la hauteur du rôle que le hasard leur assigne.

Dans le cours de leur existence, qui souvent se termine sur l'échafaud, ces hommes ont représenté tous les caractères des personnages de la comédie et du drame. »

Le forçat Petit était un type réussi de cette classe d'individus

Pendant son séjour à Toulon il était parvenu à plaire à tout le monde par l'urbanité de son langage et l'affabilité et la grâce de sa conversation.

On l'aurait pris à son banc de galérien pour le transporter dans un des salons aristocrates de la ville qu'il n'eût pas été le moins du monde embarrassé et aurait rivalisé d'élégance et de bon ton avec les hommes les plus distingués de la haute classe.

Tout en lui respirait la noblesse.

Charmant avec ses égaux, il était d'une prévenance digne et de bon ton avec ses supérieurs, et il remplissait ses devoirs avec une telle ponctualité que l'on oubliait ce qu'il était.

Et cependant cet homme, avec son air efféminé, sa voix douce et flûtée, sa main de femme, cet homme, disons-nous, était une monstruosité qui, à certains moments, était capable des actions les plus nobles et les plus généreuses.

Le commissaire Regnaud avait coutume de dire qu'à ses yeux, Petit personnifiait le crime endurci renfermé sous l'enveloppe la plus séduisante qu'il fût possible d'imaginer.

Personne mieux que cet homme ne possédait le talent de se rendre aimable, de se faire aimer par ses gardiens, capter leur confiance, endormir leur vigilance et profiter de cela pour s'évader.

Un jour, à Paris, ayant été condamné à être exposé publi-

quement, il annonça pendant qu'il était au poteau d'infamie quel jour il arriverait au bagne de Toulon et quel jour il s'en évaderait; le jour fixé il s'était en effet évadé et il se trouvait sur la route du Piémont, déguisé en matelot.

Une autre fois, ayant été repris à Abbeville, il dit au maire, devant qui il avait été conduit, qu'il quitterait sa prison le lendemain parce qu'elle ne lui paraissait pas devoir être un séjour convenable, le magistrat rit de cette fanfaronnade et ne s'en inquiéta pas. Le lendemain, comme il l'avait annoncé, la porte de sa cellule s'ouvre, il arrive dans une chambre où le geôlier tient la lingerie de la prison, il y trouve des chiffons, qui lui servent à envelopper la chaîne qu'il a aux pieds, afin de l'empêcher de faire du bruit, il escalade ensuite deux murs, tombe dans un jardin, en brise la palissade et se trouve en pleine campagne, avec une chaîne aux pieds tellement courte qu'il est obligé de marcher par petits sauts; le lendemain il parvient à se débarasser de cette chaîne et revient en ville où il a l'audace d'aller la vendre à un marchand de ferraille qui a un banc sur la place du marché.

On croit lire un roman.

Et cependant ce que nous racontons est authentique.

Une autre célébrité du bagne, qui a laissé dans les archives de la justice une réputation sanglante, c'est le galérien Salvator

Son véritable nom était Jean Féray, mais il était beaucoup plus connu sous le nom de Salvator.

Cet homme était doué d'un courage indomptable et d'une énergie sans pareille, mais il ne se servait de ses armes que pour sa défense personnelle.

En outre il avait une brillante imagination et une présence d'esprit extraordinaire.

Il s'évada *trente-deux fois* des prisons et *neuf fois* du bagne.

D'une stature admirablement proportionnée, il portait tous les costumes avec la même aisance et il pouvait donner à sa physionomie l'expression qui lui plaisait.

C'était un comédien consommé.

La ruine de cet homme fut causée par sa fierté.

Peut-être aussi la dut-il à une de ces secousses physiques qui, dans certaines natures, ne peuvent pas se produire sans affecter le sens moral.

Salvator (nous continuons à le désigner sous ce nom) était négociant et marié ; il habitait une ville de France ; un jour, en revenant d'un voyage que ses affaires l'avaient appelé à entreprendre, il trouva sa maison et ses magasins vides et la caisse forcée ; sa femme s'était enfuie avec le plus jeune des commis du négociant.

Dans la crainte de devenir l'objet de la risée publique, Salvator devint taciturne ; il quitta la ville pour aller vivre à l'écart, loin des hommes ; mais sa retraite fut troublée par des menaces de poursuites judiciaires intentées par ses créanciers ; aigri, irrité contre ceux qui réclamaient leur argent, il prit ces menaces pour prétexte et déclara la guerre à la propriété d'autrui.

A partir de ce moment, on eût dit qu'il prenait à tâche de rendre son nom plus infâme.

Il fut condamné une première fois à Paris à dix années de réclusion pour vol à l'aide de fausses clefs.

Il s'évada, mais il ne tarda pas à être repris.

Il passa de nouveau cinq ans en prison ; à sa sortie, un nouveau vol lui valut une condamnation à douze ans de détention.

Arrêté après s'être défendu contre dix agents de police, blessé et presque mourant, il fut transporté à la Force ; on le plaça à l'infirmerie, dans une salle dont la fenêtre donnait dans la rue Pavée. Revenu à lui, il retrouva sa bonne humeur et, au bout de deux jours, il exerça une espèce d'autorité sur ses compagnons.

Cependant ses blessures étaient nombreuses et profondes, et son état semble empirer. Le médecin lui parle avec ménagements et le prépare à se résigner à son sort. Salvator a pris son parti et attend la mort avec résignation.

Le lendemain il avait disparu.

Pendant qu'on le cherchait dans Paris il roulait sur la grande route en chaise de poste, ayant à ses côtés une dame mystérieuse qui avait favorisé son évasion.

Arrêté et condamné à mort en Suisse pour un vol considérable, il semblait arrivé au terme de sa carrière.

Pendant sa détention préventive il avait creusé un conduit souterrain qui devait lui permettre de s'évader dès qu'il serait terminé, mais le jour du jugement étant arrivé et la condamnation ayant été prononcée, on jugea à propos de lui enchaîner les pieds et les mains, ce qui lui causa un profond désappointement.

La veille du jour fixé pour l'exécution, Salvator montra un profond repentir, il fit appeler le directeur de la prison en se disant disposé à faire des révélations.

Un magistrat vient dans sa cellule.

Salvator commence à lui raconter son enfance lorsque soudain il s'arrête en poussant une exclamation de douleur.

— Qu'avez-vous? demande le juge instructeur.

— Ce n'est rien, je vous demande pardon, répond Salvator; le gardien a tellement serré l'anneau de ma chaîne que le fer m'entre dans les chairs de la jambe.

Le juge se baisse et débarrasse lui-même le prisonnier de ses entraves.

Salvator continue son récit et le rend tellement touchant que le juge en est tout ému.

Celui-ci voyant la douleur peinte sur la physionomie du prisonnier, donne l'ordre d'enlever les chaînes qu'il a aux mains.

La conversation se prolonge, la nuit commence à tomber; le juge, fatigué, mais cependant curieux de connaître toute l'histoire de Salvator, s'éloigne en promettant de revenir le lendemain matin.

Il donne au géolier l'ordre de laisser dormir le prisonnier

sans lui remettre ses fers ; du reste, il ne peut pas songer à s'évader, la garde est doublée, les murs de la prison sont épais et les fenêtres solidement grillées.

Le lendemain matin on vient de bonne heure apporter à manger au prisonnier, mais la cellule est vide, Salvator a disparu par le conduit souterrain qu'il a creusé et qui va aboutir dans un jardin situé derrière les murs de la prison.

La dame mystérieuse qui venait à son secours devait appartenir à une famille distinguée. Les uns disaient même que c'était sa femme et qu'elle lui avait conservé jusqu'à la fin un amour et un dévouement profonds, comme pour adoucir le malheur dans lequel elle l'avait précipité.

Pendant une de ses longues et fréquentes détentions, il avait su gagner la bienveillance de son gardien et en avait obtenu la faveur de voir sa femme qui venait tous les soirs partager son souper.

Elle apportait toujours quelque friandise, mais tout ce qui entrait dans la cellule de Salvator était soumis à une visite minutieuse.

Un beau matin, Salvator avait disparu et deux barreaux de sa fenêtre étaient coupés.

Sa femme avait pu dissimuler une lime qu'elle lui avait apportée.

La conduite de Salvator offrait parfois les contrastes les plus extravagants. Ainsi il ne pouvait pas souffrir qu'un prévenu parût devant le tribunal dans une tenue négligée, il voulait toujours une tenue convenable et il lui arriva de se défaire d'un vêtement pour le donner à un de ses co-détenus afin que celui-ci pût se présenter dignement devant les juges.

Salvator montrait pour ses compagnons un dévouement à toute épreuve ; il était surtout estimé pour sa discrétion et l'habileté avec laquelle il savait mettre la police sur une fausse piste.

Il dévalisa pendant une nuit un magasin avec la complicité

de l'un des employés, arrêté peu de temps après, il fut conduit sur les lieux où le vol avait été commis. Tout se réunissait pour démontrer jusqu'à l'évidence qu'il lui eût été impossible d'accomplir le vol sans la complicité de l'un des employés de la maison, mais Salvator nia avec persistance en affirmant qu'il avait été seul. Le juge d'instruction confronta tous les employés avec le prévenu, en examinant toutes les physionomies les unes après les autres pour y découvrir un signe, un coup-d'œil, un tressaillement qui pût servir à faire découvrir un complice. Salvator resta impassible.

— Je ne connais aucun de ces messieurs! dit-il froidement, et je ne vois parmi eux personne qui aurait pu me servir de complice.

Cependant Salvator sentait que ce combat incessant contre la société allait surpasser ses forces.

Un jour, au bagne de Rochefort, il comprit que son énergie était brisée et il voulut mourir.

Il était fatigué de l'existence, la réputation qu'il s'était acquise lui pesait, l'autorité qu'il avait sur ses camarades même lui était à charge.

Il voulut en finir.

Un jour il prit un couteau et en porta un coup à un des gardien en lui faisant une blessûre insignifiante, mais cela suffisait, il avait atteint son but : il fut condamné à mort et Jean Féray monta à l'échafaud avec une fermeté qui ne se démentit pas un instant.

Nous voulons, avant de terminer, dire deux mots d'un pêcheur des côtes de Normandie que la misère poussa un jour à commettre un vol avec effraction.

Il avait volé un pain pour donner à manger à sa petite fille

Il fut condamné à cinq ans de bagne et conduit à Brest.

L'époque de sa libération arriva, pendant ce temps la fillette avait grandi, elle avait appris à faire des corbeilles d'osier ainsi que d'autres ouvrages, comme des nattes de plantes marines

ou d'écorces, et en trouvait facilement la vente. Mais quand son père fut revenu, le mépris qu'il inspirait se reporta sur sa fille; la fermière chez laquelle elle avait trouvé un asile lui fit comprendre qu'elle devait se chercher une autre demeure et bientôt elle ne put vendre aucun de ses ouvrages ; personne n'avait besoin de rien quand c'était la fille du galérien qui venait offrir sa marchandise.

Elle avait heureusement eu une bonne idée pendant la détention de son père : dans la prévision de ce qui arriverait, elle avait économisé sou par sou et se trouvait en possession d'une somme assez rondelette qu'elle destinait à l'achat d'une barque de pêcheur qui permettrait à son père de gagner sa vie.

L'ancien forçat méprisé, honni et repoussé de tout le monde se trouva bientôt sans refuge.

Le propriétaire de la maison où il avait trouvé un asile pendant les premiers jours lui signifia de s'en aller sous le prétexte qu'il avait jeté un mauvais sort sur le bétail.

C'est alors que la jeune fille reconnut que ses prévisions avaient été fondées et elle fut toute heureuse d'annoncer à son père qu'elle avait de quoi acheter une barque qui leur servirait d'habitation.

Quand elle eut ainsi mis son père à l'abri de la dureté de ses voisins, elle eut la pensée qu'elle seule était coupable puisque c'était pour lui donner du pain que son père avait volé et elle prit la résolution de tenter un suprême effort pour tâcher de reconquérir la sympathie des habitants de son village.

Elle se mit à aller de maison en maison, offrant ses corbeilles en disant : « — Je travaille pour nourrir mon père qui fut coupable pour avoir voulu me préserver de la faim. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes les anecdotes touchantes qu'offre l'histoire du bagne.

Mais il est temps que nous reprenions notre récit.

Le lendemain du jour où Maurice s'était présenté devant le

comte de Précigny, le jeune homme était étendu sur un divan.

Le jour allait finir. Maurice souffrait encore de ses blessures et de ce qu'il avait enduré dans la cave de Lebuteux ; mais il se sentait heureux, l'espérance illuminait son cœur.

Il était plongé dans une profonde rêverie quand la porte s'ouvrit et madame Cormier entra.

Maurice voulut se lever, mais sa mère accourut pour le retenir et le baisa au front en lui disant :

— Reste, mon enfant, tu sais que le médecin t'a recommandé le repos et ce n'est qu'à cette condition que la guérison sera rapide..... Maintenant, plus que jamais, je dois veiller sur toi !.. je t'ai retrouvé et je mourrais s'il fallait te perdre !

— Pauvre mère !... murmura Maurice en baisant les mains de madame Cormier.

— Ecoute, mon enfant chéri, je me suis souvent demandé quelle peut-être la cause de cette tristesse qui ne t'abandonne pas,... et je crois...

— Tu crois l'avoir trouvée ?

— J'en suis sûre, mon enfant !

— Ce n'est pas possible ! fit Maurice en secouant doucement la tête.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un secret que je n'ai confié à personne.

Madame Cormier se mit à rire.

— Maurice, dit-elle, te souviens-tu du jour où tu me vis pour la première fois ?

— Certainement, mère, s'écria le jeune homme ; je m'en souviens comme si c'était hier !

— Eh bien, ce jour-là tu n'étais pas seul.

— En effet...

— Je te rencontrai en compagnie de....

— De Lucienne !

— Lucienne ?... Lucienne tout court ?... demanda Pauline en souriant avec malice.

— Mademoiselle Lucienne ! reprit Maurice en rougissant.

Madame Cormier considéra un instant avec bonheur l'embarras de Maurice, puis elle prit ses deux mains, se pencha vers lui et lui dit à demi-voix :

— Mon fils, j'ai vu monsieur Michaud !

— Toi ?

— Certainement.

— Mais... monsieur Michaud habite Paris !

— C'est vrai, mais il possède une villa dans les environs de Toulon, à cinq minutes à peine de Valnoir.

— Si près de nous ! s'écria Maurice dont la pensée prit immédiatement son essor.

— Est-ce que tu le regrettes ?

— Quand as-tu été à la villa de monsieur Michaud ?

— Il y a une heure à peine.

— Et l'as-tu vu, lui ?

— Certainement, je lui ai même parlé.

— Mais... tu ne le connais pas.

— En effet, je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois.

— Et dans quel but voulais-tu le voir ?

— Tu ne le devines pas ?

— Je cherche...

— Et... trouves-tu ?

— Je n'ose..... oh ! parle... parle !... ne me laisse pas dans cette incertitude !

— Eh bien ! dit madame Cormier après un moment de silence, tu te fâcheras peut-être,... je suis allée demander à monsieur Michaud et à monsieur Mercier la main de Lucienne...

— Que dis-tu ?

— La main de Lucienne, reprit madame Cormier, pour un vilain enfant qui a des secrets pour sa mère.

— Oh ! mère !... mère !... s'écria-t-il... puis, relevant la tête, il ajouta avec angoisse.

— Et quelle réponse t'a-t-on donnée ?

— On a interrogé Lucienne qui a rougi et qui a répondu « oui. »

— Ma chère Lucienne !

— J'attends monsieur Michaud pour terminer cette affaire ; il ne doit pas tarder d'arriver ; je te quitte un moment pour aller mettre quelques papiers en ordre, et comme tu pourrais t'ennuyer tout seul, j'ai pensé à inviter quelqu'un pour te tenir compagnie, et, pour parler franchement, la personne que j'ai invitée ne s'est pas fait prier.

— Et cette personne ?... demanda Maurice.

Au même moment la porte s'ouvrit et une jeune fille se précipita vers le divan auprès duquel elle tomba à genoux.

C'était Lucienne !...

CHAPITRE XXXIV.

Blondel disparaît.

— Vous, Lucienne !... s'écria Maurice hors de lui. Oh !... ce n'est pas un rêve, n'est-ce pas ?... Le réveil ne viendra pas détruire mon bonheur ?... Parlez-moi, Lucienne, ma bien aimée, que j'entende votre voix ! Est-ce vous ?... Est-ce bien vous ?...

— Oui, Maurice, c'est moi ; répondit la jeune fille émue et rougissante de bonheur ; oui, nous sommes enfin réunis, nous pouvons nous aimer !... Ah !... si vous saviez tout ce que j'ai souffert !... loin de vous !... sans nouvelles ! On racontait des

choses affreuses et je vous croyais perdu... J'ai prié... pleuré... Et Dieu m'a entendue, puisque je vous ai retrouvé!

Maurice ne répondit rien ; il semblait transporté dans une sphère surnaturelle.

Il ne pouvait croire à la réalité et il lui semblait que ce rêve allait se terminer par un brusque réveil.

Cette extase allait en effet avoir une fin.

A ce moment la porte par laquelle madame Cormier était sortie s'ouvrit de nouveau et un personnage entra dans la chambre.

C'était le comte de Précigny.

Il était pâle... une sombre énergie se lisait sur sa physionomie.

Il s'avança vers le canapé où Maurice était étendu.

Le jeune homme fit un mouvement de frayeur involontaire, quant à Lucienne, elle avait poussé une exclamation d'épouvante.

Elle s'était levée et voulut sortir pour aller appeler madame Cormier, mais Précigny la retint d'un geste.

— Restez !... fit-il d'une voix rauque, et ne faites pas un mouvement, n'ouvrez pas la bouche si vous tenez à votre vie.

La jeune fille resta comme pétrifiée par la terreur.

Pendant ce temps Maurice s'était péniblement levé et il fixait Précigny d'un air méprisant ; puis il s'écria ;

— Vous ici, monsieur ?

— Est-ce que cela vous étonne ? repartit le comte en regardant le jeune homme d'un air étrange.

— Je m'étonne de deux choses, reprit Maurice, la première, c'est de vous revoir ici après ce que ma mère vous a dit hier soir et après votre promesse de quitter la France, la seconde, c'est de vous voir pénétrer ici comme un malfaiteur.

— Si vous aviez un peu de perspicacité, répondit Précigny,

vous comprendriez que ma présence signifie que j'ai de graves raisons pour agir comme je le fais.

— Je ne tiens pas à connaître ces raisons.

— Mais moi je tiens à vous les faire connaître, dit le comte, attendu qu'elles sont aussi intéressantes pour vous que pour moi.

— Eh bien!... parlez!

— Je ne serai pas long... il y a en ce moment une chaise de poste qui m'attend devant la grille du château et qui va m'emmener hors de France. Mais ce départ détruit mon avenir, tout comme votre existence ruine mes espérances; mais je ne veux pas, entendez-vous?.. je ne veux pas qu'il en soit ainsi!... Je veux vivre comme j'ai vécu jusqu'à ce jour... et pour cela il me faut la fortune que vous m'enlevez!...

— Et qu'y puis je faire? demanda Maurice au comble de l'étonnement.

Le comte sortit de sa poche un papier qu'il tendit au jeune homme.

— Vous pouvez signer cela, dit il.

— Que renferme ce papier?

— C'est un désistement, une renonciation en ma faveur à toute la fortune de votre mère.

— Et vous avez pu croire que je signerais cela?

— Je le crois encore.

— Ce serait une lâcheté!

Et en disant cela, Maurice déchira en morceaux le papier que le comte lui avait donné et qu'il n'avait pas même ouvert.

Le comte pâlit de rage.

— Est-ce votre dernier mot? fit-il les dents serrées.

— C'est mon dernier mot!

Alors le comte tira de sa poche un pistolet tout armé.

— Et voici mon dernier mot, à moi, dit-il.

— Misérable! s'écria Maurice.

Turin, Lit. Salussolia

BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE ATHÈNES

Au meurtre !... à l'assassin !

— Au secours !... à l'assassin, cria Lucienne à son tour.

Précigny se mit à rire.

— Tout me favorise, dit-il ensuite; votre mère me croit parti, les domestiques également et je puis être bien loin d'ici avant que personne ne vienne à votre secours !... Je vous demande encore une fois, voulez-vous, oui ou non, accepter mes conditions ?

— Non ! répondit Maurice avec énergie.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, dit le comte en élevant son arme.

Au même instant, un coup de feu se fit entendre au dehors devant la fenêtre qui était ouverte, et un cri de douleur suivit la détonation.

Chose étrange, ce cri avait été poussé par le comte qui avait laissé, au même moment, tomber son pistolet, et qui regardait avec stupeur sa main dégoûtante de sang.

Avant qu'il fût revenu de sa stupéfaction, un homme parut à la fenêtre et sauta dans la chambre.

— J'ai tout vu depuis là, Monsieur le comte, fit cet homme en montrant un marronnier dont les branches frôlaient la fenêtre, et c'est de là que j'ai tiré. Avouez que je n'ai pas été trop maladroit, surtout dans la position gênante où je me trouvais !

— Blondel !... s'écria Précigny complétement abasourdi;... toujours cet homme !

— Toujours, Monsieur le comte, répondit Blondel d'un air ironique. Et je crois que j'arrive mal à propos pour vous, n'est-il pas vrai ?

— C'est ce que nous allons voir ! fit le comte exaspéré et hors de lui. Puisque le hasard te met encore une fois sur mon chemin, je veux en finir et te tuer comme un chien !

Et il voulut se baisser pour reprendre de la main gauche le pistolet qu'il avait laissé tomber; mais au moment où il allait

saisir l'arme, Blondel qui avait fait un pas en avant lui écrasa la main du talon de sa chaussure.

Précigny se releva en poussant un hurlement de douleur.

— Croyez-moi, fit Blondel d'un air méprisant, n'essayez pas de vous mesurer avec moi; vous n'êtes pas assez fort!

Puis, d'un coup de pied il envoya le pistolet dans un coin de la chambre et continua :

— Croyez-vous par hasard que ce soit par générosité ou par maladresse que je vous ai blessé à la main au lieu de vous envoyer ma balle dans la tête? Vous seriez dans une profonde erreur. Si j'ai ménagé votre vie ce n'était que pour vous laisser une petite surprise.

A ce moment la porte s'ouvrit et donna passage à madame Cormier, que le coup de pistolet avait effrayée.

— Que se passe-t-il donc, mon Dieu? demanda-t-elle en regardant Maurice.

Et voyant le jeune homme qui souriait, elle se retourna et aperçut Blondel et Précigny.

Un tremblement nerveux la secoua tout entière.

— Que fais-tu ici? demanda-t-elle au comte.

— Il est venu pour assassiner Maurice, répondit Blondel.

— Je ne daigne pas répondre à cette accusation, fit le comte mais puisque l'on m'y force, je vais vous faire quelques confidences que vous préféreriez peut être ne pas connaître!

Puis il continua avec un cynisme diabolique et en regardant tantôt Maurice, tantôt Lucienne.

— Vous vous aimez !... cela devait être, et en effet, vous êtes un couple parfaitement assorti Attendez, et vous allez voir à quel point ce que je dis est vrai.

— Vous connaissez votre mère, reprit-il en s'adressant à Maurice, mais on vous a toujours laissé dans l'incertitude au sujet du nom et de la position de votre père; on a eu tort,

car ils sont dignes de figurer dans votre contrat de mariage.

Puis montrant du doigt Blondel, il ajouta d'une voix haineuse :

— Voyez, il est en ce moment vêtu comme tout le monde, comme vous et moi, et cependant il n'y a pas encore longtemps qu'il était revêtu de la casaque des forçats !... Oui, jeune homme,... votre père est un galérien évadé du bagne de Toulon !

— Que dit cet homme ? s'écria Maurice avec désespoir et en regardant tantôt sa mère, tantôt Blondel.

— Il dit la vérité ! fit Blondel d'une voix grave et triste ; je suis un galérien et j'ai été envoyé au bagne pour un crime que lui-même a commis.

— C'est une calomnie que vous ne pourrez jamais prouver, s'écria le comte avec hauteur.

— Je l'ai prouvée, et vous en aurez la preuve avant peu.

Précigny haussa les épaules avec dédain, puis il dit :

— Quant à mademoiselle Lucienne, je puis vous donner quelques détails sur les événements qui se sont passés, la nuit du 30 mars, dans la maison de monsieur Michaud à Paris ; oh ! ces détails sont très-intéressants.

— Et nous les écouterons volontiers, fit une voix derrière le comte.

Tous se retournèrent et virent avec surprise monsieur Michaud qui était sur la porte avec un petit vieillard qui s'avança délibérément au milieu de la pièce.

C'était le papa Fichet.

— Que voulez-vous dire ? demanda Précigny.

— Je veux dire, répondit l'agent en prenant lentement une prise dans sa tabatière d'argent, que dans la nuit du 30 mars, on a volé chez monsieur Michaud une somme de deux cent mille francs et que vous êtes accusé de ce vol.

Le vieillard avait accentué ces dernières paroles

Précigny releva la tête.

— Vous avez déjà voulu une fois émettre ce ridicule soupçon, dit il, cependant je croyais vous avoir prouvé qu'il était aussi niais que mal fondé!

— Jusqu'à présent vous n'avez rien prouvé du tout!

— Mais je vous avais confié une clef au moyen de laquelle vous pouviez vous procurer les preuves nécessaires!

— C'est vrai.

— Eh bien ! avez-vous envoyé quelqu'un à Paris?

— Certainement.

— Et votre agent ne vous a-t-il pas rapporté le portefeuille? fit Précigny dont l'inquiétude allait croissant.

— Le voici, répondit le papa Fichet, en tirant un portefeuille vert de sa poche.

— Eh bien, reprit le comte dont la physionomie s'était éclaircie, ouvrez-le et tout le monde pourra se rendre compte de ce qui m'attirait cette nuit-là dans la maison de monsieur Michaud.

Une profonde anxiété agitait les témoins de cette scène.

Tous en attendaient le dénoûment avec impatience.

L'agent secret souriait finement en retournant le portefeuille dans ses doigts.

— Monsieur le comte, reprit-il en fixant Précigny, réfléchissez à ce que vous venez de me dire... J'ignore ce que contient ce portefeuille, mais ne commettez pas une indélicatesse, une action honteuse, une lâcheté, en un mot, pour appeler la chose par son nom, attendu que c'est toujours une lâcheté que de trahir un secret.

— Je suis seul juge de mes actions, monsieur, s'écria le comte... Ouvrez ce portefeuille et montrez-nous ce qu'il renferme!

— Vous le voulez?

— Je vous l'ordonne!

— Vous n'éprouvez aucun repentir?

— Cela ne regarde que moi seul!

— Qu'il en soit comme vous le voulez! dit Fichet, qui se mit à ouvrir le portefeuille avec une lenteur calculée, et qui jeta un regard furtif sur monsieur Michaud, dont les traits altérés et pâles dénotaient la souffrance.

— Et maintenant, fit le comte avec hauteur, lisez les lettres.

— Quelles lettres ?

— Les lettres de madame Michaud! s'écria Précigny ; elles ont au moins le mérite de la clarté et ne laisseront aucun doute.

Le papa Fichet laissa tomber ses bras, comme quelqu'un qui éprouve un profond étonnement.

— Parbleu !... je me suis trouvé en face de bien des drôles d'une grande habileté, mais je dois dire que je n'ai jamais vu un comédien comme vous!

— Comédien !... moi !... que signifient vos paroles?

— Elles signifient, monsieur le compte, que vous avez choisi avec une grande sagacité le seul moyen qui vous restât pour vous tirer d'embarras; votre idée, bien qu'elle ne soit pas des plus délicates, n'est pas trop mal imaginée, et vous avez joué votre personnage avec une habileté sans égale ; vraiment, tout le monde s'y serait trompé!

— Un rôle! s'écria le comte avec colère; lisez, monsieur,... mais lisez donc !...

— Vous voyez que je ne me laisse pas tromper, répondit le papa Fichet; n'exigez donc plus que je lise des lettres qui n'existent pas.... qui n'ont jamais existé, vous le savez aussi bien que moi !

— Mais ce portefeuille!

— Le voilà!... j'ai beau l'ouvrir et le retourner en tous les sens, je n'y trouve absolument rien !

Le comte saisit le portefeuille que lui tendait l'agent et se mit à le fouiller d'une main fiévreuse.

Ce portefeuille était vraiment vide.... il le laissa tomber à terre.

— Je suis trahi! fit-il; les lettres ont été enlevées par ceux qui veulent mon malheur et dont vous êtes l'instrument.

Le papa Fichet eut un sourire ironique.

— On ne peut trouver que ce qui existe, dit-il, et on le trouve toujours; si vous en voulez une preuve je vais vous la donner.

Et en disant ces mots il avait tiré deux papiers de sa poche.

— L'un de ces papiers, fit-il ensuite, contient les numéros des billets de banque qui furent volés chez monsieur Michaud, et quelques-uns de ces numéros sont exactement les mêmes que ceux des billets avec lesquels le comte de Précigny a payé une parure qu'il a achetée chez un bijoutier de la rue de la Paix, parure qui était destinée à une des plus jolies comédiennes de la capitale, à mademoiselle B.... Que dites-vous de cela, monsieur le comte? Croyez-vous encore nous tromper sur le motif de votre présence dans la maison de monsieur Michaud pendant la nuit du 30 mai dernier? Et en face d'une preuve aussi écrasante pouvez-vous encore pouvoir nous faire croire à une intrigue amoureuse entre vous et madame Michaud?

Précigny était anéanti.

— Je suis désolé de vous incommoder de tous ces détails continua l'agent, mais ce n'est pas encore tout; voici un second papier qui contient une déclaration d'un certain Mac-Bell, surnommé l'Ecossais.

A ce nom le comte ne put réprimer un geste.

— Oui, oui, fit le papa Fichet; oh! je suis connus un peu partout, et vous voyez que cela m'est très-utile! Mac-Bell avait un camarade de chaîne nommé Crampon qui est mort et qui à sa dernière heure a avoué qu'il avait formé avec Mac-Bell le projet de s'évader ainsi qu'un complot contre la vie de Blondel.

— Eh ! que m'importent ces misérables ! fit le comte.

— Un peu de patience, monsieur le comte ; Mac-Bell a été interrogé et on lui a promis de ne pas le punir s'il disait la vérité. Alors il a parlé il a raconté ce qui s'était passé alors du meurtre du frère de monsieur Michaud, pour lequel Blondel avait été condamné quoique innocent, il a raconté aussi que vous l'aviez payé pour assassiner Maurice qui a, en effet, failli devenir sa victime.

— Quelle importance peut on donner aux paroles d'un homme de cette espèce ? demanda Précigny qui voulait essayer de se défendre.

— Le tribunal n'hésitera pas à vous condamner, quand il aura que vous étiez sur le point d'accomplir un dernier crime et ici même, sur la personne de monsieur Maurice, sans parler du vol des deux cent mille francs que vous avez volés à monsieur Michaud.

Le comte comprit qu'il était perdu et qu'il ne lui restait plus aucune espérance.

Il regarda autour de lui d'un œil hagard.

Si au moins il avait eu une arme à sa portée il se fût ôté la vie plutôt que supporter une pareille humiliation.

Au même moment des pas de chevaux se firent entendre dans la cour et un instant après on entendit un bruit de sabres et d'éperons, puis deux gendarmes parurent à l'entrée de la chambre où cette scène s'était passée.

A cette vue Précigny sentit ses jambes se dérober sous lui.

— Ce sont deux compagnons de voyage qui nous accompagneront à Paris, fit le papa Fichet.

Puis il ajouta en parlant d'un ton d'autorité :

— Emparez-vous de cet homme et pour plus de précautions mettez-lui les menottes !

— Eh bien ! monsieur le comte, fit Blondel en faisant un pas en avant, ne vous avais-je pas dit que vous porteriez un jour la casaque des forçats ?... Ne vous avais-je pas affirmé en même

temps que mon innocence serait reconnue ?... Vous voyez que mes prédiction se réalisent.

Puis se tournant vers Maurice, il ajouta en le regardant avec tendresse :

— Maurice, j'ai été coupable,.... très-coupable,.... mais tout mon crime retombe sur la tête de cet homme que la justice humaine a enfin atteint Tu vas entrer dans la vie réelle, dans le monde, et je ne veux pas que tu sois poursuivi par l'idée que tu as un père qui a été criminel, et marqué d'un sceau infamant. Je ne puis faire pour toi qu'une chose, puisque je ne puis avoir ton affection, j'aurai au moins ta pitié !.. Adieu Maurice!.... adieu ! et pense quelquefois à ton père !

— Que va-il faire ? fit le papa Fichet en examinant Blondel.

— Pas grand'chose, comme vous voyez, répondit ce dernier qui, tout en parlant, avait tiré de sa poche une petite boite dans laquelle il prit une petite boule noire qu'il porta à sa bouche et qu'il avala.

L'effet fut prompt comme la foudre.

Blondel fit un mouvement convulsif, son visage pâlit, ses yeux s'ouvrirent démesurément et il tomba à terre sans mouvement.

— Mort !... s'écria Fichet.

— Mort !... mort !... firent en même temps Madame Cormier et Maurice qui se précipitèrent sur son cadavre en sanglotant.

Dix minutes après les deux gendarmes escortaient une voiture qui roulait sur la route de Paris et dans laquelle se trouvaient le papa Fichet et le comte de Précigny.

Deux jours plus tard une histoire singuliere faisait l'objet de toutes les conversations et occupait toute la population de Toulon et de la contrée environnante.

On avait porté le cadavre de Blondel sur un lit auprès duquel madame Cormier et Maurice seuls avaient passé la nuit.

Le lendemain matin était venu un médecin pour constater le décès.

Il était entré dans la chambre mortuaire, qui n'était éclairée que par la pâle lueur d'un cierge.

Madame Cormier était agenouillée auprès du lit où était le corps de Blondel, et le médecin, ne voulant pas troubler le recueillement et la douleur de cette femme, abréga sa visite. Il se contenta de jeter un regard sur le lit et sortit.

Quelques heures plus tard, on avait placé le corps dans un cercueil fabriqué à la hâte, tout s'était passé dans la chambre et sous les yeux de madame Cormier et de Maurice.

Dans l'après-midi vint le corbillard et en même temps arriva une chaise de poste destinée à emmener les habitants de Valnoir qui voulaient aller passer quelque temps à Nice.

La voiture partit la première et un instant plus tard le char des morts se mettait en marche pour le cimetière, emportant la dépouille mortelle de Blondel.

En voulant descendre le cercueil, un des fossoyeurs le laissa maladroitement tomber à terre, le couvercle se fendit en deux, et chose étrange, à la place du cadavre on vit qu'il n'y avait qu'un paquet informe de chiffons.

Blondel avait disparu !

Personne ne put expliquer ce mystère.

On en parla pendant longtemps à Toulon et dans les environs ; quelques personnes prétendaient que Blondel n'était pas mort, mais qu'il avait seulement feint de s'empoisonner, en avalant une pilule d'opium.

CHAPITRE XXXV.

L'île du Diable.

A douze lieues de Cayenne, et à huit lieues environ de la côte se trouvent trois petites îles placées de manière à former un triangle assez régulier.

Ce sont les îles du Salut. L'une se nomme: île Royale, la seconde: île Joseph et la troisième: île du Diable.

Nous retrouverons dans cette dernière quelques-uns des personnages qui ont déjà figuré dans notre récit.

C'était l'heure à laquelle le soleil va disparaître dans les flots en leur donnant le reflet de l'or.

Les derniers rayons frappent les rochers de la côte qui prennent une chaude teinte de bronze florentin.

La végétation est magnifique, les arbres des tropiques dressent leurs troncs élancés, le palmier, le bananier, le cocotier étalent leurs feuilles sombres et leurs fruits savoureux.

A peu de distance de la côte se voyaient quelques cabanes grossièrement construites avec des troncs d'arbres et des pierres.

La porte d'une de ces cabanes s'ouvrit et un nègre parut sur le seuil, puis mettant sa main sur ses yeux il parut fixer un point à l'horizon en murmurant quelques paroles inintelligibles.

La légèreté de son costume était justifiée par la chaleur qui était accablante, il ne portait qu'un pantalon de toile bleue.

Ce nègre était depuis un instant immobile quand un homme

s'avança de l'intérieur de la cabane et vint se placer auprès de lui.

Cet homme était un Européen ; ses vêtements étaient en lambeaux, une barbe épaisse, inculte et noire couvrait presque toute sa figure et ses cheveux qui retombaient sur son front ne permettaient pas de distinguer autre chose de son visage que des yeux qui brillaient d'un sombre éclat.

— Que fais-tu là, Tombouctou ? demanda-t-il au nègre.

Les galériens, qui formaient presque seuls la population de cette île, avaient donné ce nom au nègre.

Il étendit la main vers la mer en désignant un point obscur qui paraissait à l'horizon.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ? demanda l'homme.

— Maître, répondt Tombouctou, bientôt ici tempête, tonnerre et éclairs, et sur mer bleue petit navire balancer beaucoup et peut-être chavirer.

L'homme qui avait interrogé le nègre fixa ses yeux sur le point que celui-ci lui désignait et reconnut, en effet, que c'était un navire, puis, levant les yeux et voyant de sombres nuages qui s'amoncelaient, il murmura :

— Oui, ceux qui sont en mer vont se trouver en danger, et cependant ! que ne donnerais-je pas pour être à leur place !

— Pourquoi ? demanda naïvement Tombouctou qui avait entendu ces dernières paroles ; nous heureux ici, pas porter chaines en fer et pas beaucoup travailler, nous libres, promener et ramasser bonnes bananes et piment, manger oranges et ananas ; nous être plus heureux que les hommes blancs en France.

— Rentrons dans notre cabane et laissons l'orage et le navire, reprit le maître du nègre ; nous n'avons pas besoin de nous occuper des autres !

— C'est vrai, repondit le nègre ; nous pas craindre tonnerre, cabane avoir toit solide.

Et il referma la porte, comme pour empêcher l'orage d'entrer.

Non loin de là on voyait un arbre sous lequel se trouvaient réunis quelques forçats qui s'occupaient aussi de l'orage et du navire que l'on voyait au loin.

— En voilà qui vont apprendre à plonger, disait un de ses hommes à la stature élevée et à la physionomie résolue et en qui nous reconnaissons notre ancienne connaissance Maclou.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? repartit un de ses compagnons, qui était également d'une taille athlétique et dont les traits exprimaient la cruauté. Tu sais bien, continua-t-il, que personne de ta famille ne se trouve sur ce navire, puisque tu ne connaissais ni ton père ni ta mère ; tu ne peux pas non plus espérer que ton ami Blondel y soit, car il est mort.

Et il se mit à rire de ces dernières paroles.

— La mort d'un homme est-elle donc si risible ? fit Maclou en fronçant les sourcils.

— Quelquefois, répondit l'autre.

— Je comprends, reprit Maclou, surtout quand on se souvient d'avoir reçu une frottée comme celle que tu as reçue un jour, au « Cruchon, » n'est-ce pas ?

Mac-Bell, car c'était bien lui, jeta un regard haineux et menaçant sur Maclou ; celui-ci y répondit par un léger sifflement moqueur et les deux hommes en seraient probablement venus aux coups si un troisième forçat ne se fut avancé entre les deux en leur disant :

— Bah !... laissez donc ces vieilles histoires ! A quoi cela vous sert-il de parler du passé, pensons plutôt à l'avenir.

— L'avenir ! s'écria Maclou, à quoi bon y penser, nous sommes ici pour toute notre vie, et notre seule délivrance sera la fièvre jaune !

— Tu nous fais là de belles prédictions ! dit un autre de ces hommes.

— Est-ce que par hasard tu te plais ici ? demanda Mac-Bell.

— On pourrait certainement être mieux.

— Et sur quoi fondes-tu tes espérances ?

— Sur le hasard !

— Pauvre nigaud !... Et dans quelle direction crois-tu pouvoir l'enfuir ? serait-ce du côté de Cayenne ?

— C'est trop bien gardé par là !

— Du côté de la Guyanne, alors ?

— Merci,... nous en sommes à quatre-vingt milles, je ne suis pas assez bon nageur pour cela !

— Tu vois bien que le hasard ne peut pas nous favoriser et qu'il ne nous reste aucu expédient. Ce n'est pas ici comme sur le continent, comme à Toulon, où l'on peut toujours trouver le moyen de limer sa chaîne, de tromper la surveillance, d'escalader des murs ; mais la mer;... mon vieux,... la mer est un gardien qu'on ne peut ni tromper, ni séduire, ni poignarder... c'est une chaîne plus solide que tous les fers du monde ! tu vois bien qu'il ne nous sert à rien d'espérer !

— Supposons que le navire qui est en vue vienne échouer sur les bas-fonds de l'île du Diable !

— Il a raison !... avec un navire on pourrait !...

— C'est très-vrai !... mais voyez,... la brise le pousse du côté de la Guyanne... Il faut donc nous résigner à attendre une meilleure occasion.

Telles étaient les pensées de ces hommes que la société avait rejetés de son sein et qu'elle avait relégués dans une île lointaine pour les mettre dans l'impossibilité de continuer la série de leurs forfaits ; tel était l'espoir qui les animait et qui faisait le fréquent objet de leurs conversations.

Leua attention fut bientôt attirée sur un autre point par la vue du canot qui venait chaque semaine amener quelques nouveaux condamnés.

Ils se dirigèrent vers le rivage pour assister au débarquement de leurs nouveaux compagnons.

Ceux-ci étaient environ une douzaine, le fameux Collin avec ses béquilles étaient parmi eux.

Le débarquement se fit en ordre, mais lorsque le dernier des nouveaux hôtes de l'île du Diable eut mis le pied sur la grève un des forçats, qui avait assisté à ce spectacle, se jeta furieusement sur lui en poussant un rugissement de colère.

— Tiens, tiens!... fit le nouvel arrivé en se dégageant de cette attaque;... est-ce que les boules-dogues croissent dans ce pays?

Puis il prit la position d'un boxeur consommé en disant:

— Là!... maintenant je suis à tes ordres!

Puis réconnaissant soudain son adversaire, il poussa une exclamation de surprise.

— Comment?... c'est Lebuteux!... Lebuteux qui veut faire du mal à l'ami Lapostole?... C'est par des coups de poing que tu exerces l'hospitalité!... Eh bien! voyons ce que tu sais faire! Et d'abord, que me veux-tu?

— Ce que je veux?... hurla l'ancien bourreau du bagne, en grinçant des dents..... Ce que je veux?

— Certainement... je voudrais bien le savoir!

— Eh bien! je veux t'étrangler!

— C'est une idée comme une autre!... seulement mon opinion est différente de la tienne!... Et pourrais-je savoir pourquoi tu veux m'étrangler?

— Tu le sais bien, brigand!

— Allons, bon!... voilà que tu emploies des termes d'amitié; ce n'est pas bien!... Je te le répète, vieux, j'ignore absolument ce que tu veux dire, et cela, aussi vrai que la colère ne te rend pas beau.

— Ah!... tu ne le sais pas?... Et mon argent, canaille!

Lapostole partit d'un éclat de rire.

— Voudrais-tu nier que tu m'as volé?... continua Lebuteux.

— Non, je ne le nie pas!

— Tu avoues donc ?... fit Lebuteux en faisant un pas en avant.

— C'est-à-dire que j'ai voulu te voler, mais...

— Mais ?...

— Eh bien, mon vieux, nous avons été volés tous les deux !

— Comment ?

— J'ai bien trouvé la cage, mais elle était vide, les oiseaux s'étaient envolés.

— Dis-tu la vérité ?

— Ce n'est que trop vrai, répondit Lapostole en poussant un soupir. J'étais arrivé trop tard !

— Ainsi ce n'est pas toi qui m'as volé ? fit Lebuteux d'une voix sourde et en jetant un sombre regard autour de lui.

Ses yeux s'arrêtèrent une seconde sur un individu qui avait sa hutte tout près de la sienne.

Cet individu pouvait avoir une quarantaine d'années, il était de petite taille, son visage était amaigri et marqué de la petite vérole. Il travaillait toujours avec Lebuteux et ils allaient toujours à la chasse ou à la pêche ensemble.

Quand ce personnage vit le regard de l'ex-bourreau du bagne se fixer sur lui, il détourna la tête d'un air embarrassé.

— C'est bon, murmura Lebuteux, je saurai bien la vérité un jour ou l'autre !...

Puis il ajouta à demi-voix, et de façon à n'être entendu de personne :

— Et si c'est toi qui m'as joué ce tour, ton affaire sera bientôt faite.

Ces dernières paroles s'adressaient évidemment à l'individu marqué de la petite vérole sur lequel son regard s'était arrêté.

Lebuteux reprit d'un air insouciant en parlant à cet homme.

— Allons, Lousteau, viens, nous irons donner un coup-d'œil à nos filets, il doit y avoir des crabes.

Lousteau parut ne vouloir qu'à contre-cœur se rendre à l'invitation de Lebuteux, et, profitant de l'instant où ce dernier

avait le dos tourné, il jeta un regard d'intelligence à Mac-Bell qui se trouvait là avec les autres.

— C'est singulier! pensait Lapostole en regardant Lebuteux qui s'éloignait avec son compagnon ; ce Lousteau ne m'est pas inconnu, mais je ne puis pas me souvenir de cette figure!... Lousteau!... je n'ai pourtant jamais entendu ce nom-là.

Puis il ajouta à haute voix :

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.. il faut que je me cherche un endroit pour m'abriter.

— Veux-tu que je t'aide? fit une voix connue à son oreille.

Lapostole se retourna et resta un moment bouche béante en reconnaissant Maclou.

— Ah !... dit-il ensuite ; te voilà, mon vieux ?... Tu as repris du service ?

— Que veux-tu? répondit Maclou ; on m'a tellement sollicité !. .

— Que tu n'as pas pu refuser.... Oui, c'est comme moi, on m'a arrêté au milieu de ma carrière pour m'envoyer sous d'autres cieux!... Je t'avoue que je ne serais pas fâché d'avoir quelqu'un qui pût m'enseigner comment on peut s'arranger pour vivre dans ce coin de terre!

— Viens avec moi, tu passeras cette nuit dans ma hutte, et, si tu veux, je t'aiderai demain à t'en construire une ; tu sais que cela me connaît.

Pour toute réponse, Lapostole serra énergiquement la main que Maclou lui tendait et il se mit à marcher derrière lui.

Les deux hommes restèrent un instant sans rien dire.

Tout à coup Lapostole fit :

— Je ne peux pas m'expliquer cela !

— Quoi donc ? demanda Maclou.

— Comment Lebuteux a-t-il pu savoir que la cachette où il avait mis son argent avait été découverte, et cela pendant qu'il était à Toulon ?

— Ne sais-tu pas qu'il s'est évadé un beau jour pour aller à

Paris chercher son trésor?... Quand il vit que son argent était parti il tomba sans connaissance, le désespoir l'avait vaincu ; il resta ainsi toute la nuit, couché à terre et privé de sentiment, et le lendemain matin deux agents de police qui passaient par là le ramassèrent et eurent la bonté de le mettre à l'abri dans un lieu sûr. Huit jours après il était réintégré au bagne de Toulon et y reprenait ses fonctions de mouchard et d'espion.

— Cet homme aime trop l'argent, fit Lapostole d'un air sentencieux, cela lui portera malheur.

A ce moment un épouvantable coup de tonnerre éclata.

Lapostole baissa la tête et ferma les yeux.

Maclou se mit à rire.

— Tu as de la chance, dit-il à Lapostole, tu vas avoir pour ton arrivée le spectacle d'un orage comme tu n'en a jamais vu en Europe.

Le ciel s'était rapidement couvert de nuages que sillonnaient maintenant des éclairs éblouissants suivis de coups de tonnerre auxquels succédaient des moments de calme où la nature entière faisait silence et pendant lesquelles on n'entendait que le murmure sourd des vagues qui commençaient à déferler sur la grève.

La nuit tombait et les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses; seuls les éclairs guidaient les pas des deux hommes qui se dirigeaient vers la cabane de Maclou ; ils permettaient aussi de distinguer le navire qui était toujours au large et qui prenait par moments l'aspect fantastique du « vaisseau fantôme » dont il est souvent question dans les histoires que racontent les matelots.

Les autres forçats étaient restés réunis sous un arbre et considéraient ce spectacle grandiose.

Soudain le calme parut se rétablir, mais les nuages crevèrent et une pluie torrentielle, comme on n'en voit que sous la zône torride se déchaîna ; et les condamnés se mirent à courir chacun du côté de sa cabane pour se mettre à l'abri.

Maclo fit comme les autres et Lapostole le suivit, tout en faisant la remarque que Mac-Bell se gardait de suivre l'exemple de ses compagnons dont chacun avait invité un des nouveaux arrivés à passer la nuit dans son habitation.

L'Ecossais avait sans doute ses raisons pour agir ainsi.

Arrivé dans sa cabane il en ferma avec soin la porte et les fenêtres, alluma une lampe et prit dans un coin une bouteille et deux verres qu'il posa sur la table.

Tout en faisant ces préparatifs il s'était approché de la porte à quelques reprises, comme pour écouter ce qui se passait au dehors.

Au bout de quelques minutes on entendit une espèce de hurlement auquel succéda un aboiement de chien.

— C'est-elle, fit Mac-Bell ; c'est le « Roquet » !

Puis il ouvrit la porte, un homme parut sur le seuil et entra rapidement.

L'Ecossais referma la porte et s'approcha de ce personnage qui n'était autre que Céleste, la compagne de Lebuteux, que nous connaissons déjà sous le nom de « Roquet », et qui passait pour un homme nommé Lousteau parmi les habitants de l'île du Diable.

Mac-Bell s'aperçut immédiatement que le Roquet était très-agité.

— Eh bien ! fit-il avec vivacité, qu'y a-t-il ?

— Ferme la porte ! répondit Céleste.

— T'aurait-il suivi ?

— Je ne crois pas.

— Alors pourquoi..?

— Ferme la porte, te dis-je, je te dirai ensuite pourquoi je suis venue.

L'Ecossais poussa un verrou et plaça une forte barre de bois en travers de la porte.

— Es-tu tranquille maintenant ? demanda-t-il ensuite.

— Oui, à présent nous pouvons causer.

— Causer et boire un coup, ajouta Mac-Bel en montrant la bouteille et les verres.

Le « Roquet » suivit le geste de l'Ecossais d'un regard qui s'éclaira d'une lueur sauvage.

Puis tous deux s'assirent auprès de la table.

Céleste reprit :

— Je connais Lebuteux, et je crois qu'il se doute de quelque chose.

— Il te soupçonne ?

— Je le crains !

— D'où peut venir ce changement ?

— J'avais réussi à le convaincre que personne, hormis Lapostole, ne pouvait avoir découvert sa cachette, et toutes les apparences étaient en ma faveur : les menaces de Blondel, d'abord, ensuite la certitude que Lebuteux avait que Blondel seul connaissait cette cachette. Mais voilà que Lapostole arrive comme une bombe, et vient tout gâter. Tu as vu ce qui s'est passé; si Lebuteux avait eu un couteau sur lui, il aurait certainement frappé Lapostole et nous aurions eu la chance ds ne plus avoir rien à craindre, tandis que...

— Bah !... fit l'Ecossais, cela passera. Lebuteux ne peut avoir de soupçons que sur toi, et il ne te sera pas difficile de lui persuader que tu ne possède pas vingt francs ; tu pourras facilement lui faire comprendre que si tu avais son argent tu n'aurais pas fait la bêtise de t'habiller en homme pour le suivre ici,... quand il aura réfléchi à tout cela il ne se méfiera plus de toi et ne se doutera pas que ses trente mille francs sont venus depuis la barrière du Trône jusqu'ici.

— Tu es tout de même bien adroit, reprit Céleste, pour avoir pu dérober cette somme aux yeux des gardiens pendant tout le voyage.

— La chose n'était pas commode, c'est vrai, répondit Mac-Bell, parce que trente billets de mille francs font un petit pa-

quet assez difficile à dissimuler, cependant j'ai imaginé une ruse qui a trompé tout le monde.

— Comment as-tu fait ?

— N'as-tu pas remarqué qu'au moment de nous mettre en route j'avais un pied enflé ?

— Oui.

— Que cette enflure dura pendant toute la traversée ?

— Oui.

— Et enfin que le lendemain de notre arrivée elle fut guérie ?

— Eh bien ?

— Eh bien, mon pied n'était pas plus enflé que mon œil, et les compresses et les cataplasmes que j'y mettais recouvraient les billets de banque !

— Je l'ai toujours dit, fit le Roquet avec admiration, tu as plus d'intelligence que vingt brutes comme Lebuteux.

Et, en disant cela Céleste vida un troisième verre d'eau-de-vie.

L'effet de la boisson ne tarda pas à se faire sentir : au bout de cinq minutes l'enthousiasme de Céleste pour l'Ecossais ne connaissait plus de bornes.

Mac-Bell reprit :

— Tu m'as parlé d'une seconde cachette de Lebuteux, t'a-t-il indiqué l'endroit où elle se trouve ?

— Oui.

— C'est dans les environs de Toulon, sans doute ?

— Oui.

— Tu la connais exactement ?

— Oh ! parfaitement !

— Tu me l'indiqueras !... Il nous faut maintenant chercher le moyen de nous enfuir... nous nous réfugierons dans un pays étranger et nous serons alors complètement l'un à l'autre, n'est-ce pas ?

Le Roquet grimaça un sourire hideux, ses yeux étincelaient.

Pendant cette conversation le tonnerre n'avait cessé de gronder et la pluie tombait à torrents.

Soudain ces deux êtres se regardèrent muets de stupeur.

On avait frappé deux coups à la porte.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Céleste à voix basse.

On frappa de nouveau.

Puis une voix se fit entendre.

— Ouvrez, ouvrez !... disait la personne qui était dehors.

Mac-Bell haussa les épaules.

— C'est Jacques, le surveillant, dit-il, ne crains rien.

Puis il ouvrit la porte.

Un homme se précipita dans l'intérieur de la cabane.

C'était Lebuteux.

A sa vue Céleste s'était levée comme sous l'impulsion d'une secousse électrique.

Elle se tenait debout, les yeux fixes et les sourcils froncés. Son ivresse avait disparu comme par enchantement.

— Tiens !... tu viens tenir compagnie à l'Ecossais ! fit Lebuteux en lui jetant un regard qui la fit tressaillir ; bon, nous règlerons cela ensemble !... viens !...

— Je ne veux pas !... répondit le Roquet qui prenait courage, et si tu fais un pas vers moi je te casse la tête !

Céleste avait pris par le goulot la bouteille qui était sur la table.

Lebuteux ne crut pas devoir écouter cette menace et il s'avança en brandissant une hache qu'il avait apportée ; mais Mac-Bell voulut intervenir.

— Ah ! l'Ecossais, fit Lebuteux furieux ; tu veux faire le chevalier galant !... tiens, prends cela !...

En parlant il avait fait tournoyer sa hache et il aurait brisé le crâne de Mac-Bell si, celui-ci, avec une agilité sans pareille,

ne s'était précipité sur lui et, le saisissant par la ceinture ne l'avait jeté à terre avec violence.

Lebuteux était tombé comme une masse et restait sans mouvement.

Céleste n'osait pas s'approcher.

— Tu l'as tué ! dit-elle avec une inquiétude qui n'avait rien de commun avec la pitié.

— Je ne crois pas, répondit Mac-Bell qui, lui aussi, n'était pas très-rassuré ; mais... à qui la faute ?

Puis, craignant une ruse il s'approcha de Lebuteux avec circonspection, prit la hache qui était à terre et se penchant sur son adversaire il dit :

— Non,... il n'est qu'étourdi.

En effet, au bout d'un instant Lebuteux revint à lui, il se releva péniblement, mais il était trop affaibli pour pouvoir recommencer la lutte ; du reste son arme était dans les mains de l'Ecossais.

— Qu'es-tu venue faire ici ? demanda-t-il à Céleste d'une voix sourde.

— Si tu avais commencé de cette manière, fit Mac-Bell, on se serait expliqué, au lieu de faire des exercices de gymnastique qui laissent toujours des souvenirs désagréables.

— Mais, qu'a-t-elle à faire ici pendant la nuit ? reprit Lebuteux d'un air de tranquillité que démentait l'expression de ses regards.

L'Ecossais allait répondre lorsque la porte qui était restée entr'ouverte donna passage à un nouveau personnage.

C'était l'homme à la barbe et aux cheveux noirs que le nègre Tombouctou avait appelé « maître ».

— Imbéciles que vous êtes !... fit le nouvel arrivant ; que faites-vous ? à quoi employez-vous donc votre temps et votre énergie ?... N'avez-vous donc rien de mieux à faire que de vous dévorer les uns les autres comme des bêtes féroces ?

— Tiens, monsieur le comte de Précigny, répartit l'Ecossais ; où veux-tu en venir avec ce sermon ?

— Je viens vous demander si vous voulez être libres.

— Quelle bêtise !... s'écria Lebuteux ; tu sais bien que c'est impossible !

— Rien n'est impossible quand on ne perd pas courage !

— Comment ?... fit l'Ecossais en s'approchant, aurais tu trouvé quelque chose ?

— Oui !... mais mon projet demande de l'énergie. Etes-vous décidés à tout risquer pour reconquérir la liberté ?

— Oui !

— Eh bien ! si vous voulez, avant un mois nous serons loin d'ici !.. Ecoutez.

Et Précigny s'assit et commença à expliquer le plan qu'il avait imaginé.

CHAPITRE XXXVI.

Le naufrage.

Parmi les passagers qui se trouvaient sur le navire qui avait attiré l'attention des habitants de l'île du Diable, et qui semblait devoir à chaque instant être englouti par les vagues, se trouvaient quatre personnages qui ont joué un rôle assez important dans la première partie de ce récit.

La présence de ces quatre personnes dans ces parages nous oblige à jeter un coup-d'œil rétrospectif dans notre histoire.

Ce coup-d'œil nous amène à la villa de Monsieur Michaud.

Cinq années se sont écoulées depuis les événements que nous avons racontés dans le vingt-quatrième chapitre de ce récit, depuis l'arrestation de Précigny et la disparition de Blondel.

C'est la fin de la journée. Deux couples se promènent lentement dans une allée ombreuse ; ces deux couples nous sont déjà connus, ce sont Maurice et Lucienne, Joseph et Michelette.

Joseph est encore pâle, et sa figure porte encore une expression de tristesse que lui ont laissée les souffrances qu'il a endurées au bagne, cependant Michelette sait dissiper ce nuage, elle parle des joies du présent et de l'avenir.

Et, en effet, le présent et l'avenir leur sourient.

Monsieur Michaud était profondément attristé de la part involontaire qu'il avait pris au malheur de Joseph, et il ne croyait jamais pouvoir s'acquitter de la dette qu'il avait contractée envers le pauvre jeune homme ; comme il n'avait pas d'enfant et pouvait, par conséquent, librement disposer de sa fortune, il avait adopté Joseph comme son fils, lui avait donné Michelette pour femme, et, voulant se reposer de sa longue carrière commerciale, il avait associé le jeune homme et Paul Mercier et leur avait remis sa maison de commerce.

Nous trouvons donc Joseph, hier encore sur les derniers degrés de l'échelle sociale, occupant aujourd'hui une position honorable et enviée, et jouissant d'une profonde félicité.

— Michelette! disait-il au moment où nous le retrouvons; une pensée horrible se présente à mon esprit chaque matin, au moment où je me réveille!... Il me semble toujours avoir fait un beau rêve et je n'ose pas ouvrir les yeux dans la crainte de me retrouver sur ma misérable couche, je crains de faire un mouvement, tant il me semble que ma chaîne va faire entendre son hideux cliquetis... Oh!... mon Dieu!... quels souvenirs!...

— Mais, répondit Michelette en souriant à travers ses lar-

mes, ne suis-je pas sans cesse auprès de toi pour te prouver que notre bonheur n'est pas une illusion?... Ce qui est un songe c'est le passé, et nous devons chasser ce souvenir de notre mémoire.

— Non, non, reprit Joseph en souriant tristement, je ne veux jamais l'oublier !

— Pourquoi pas? demanda Michelette avec chagrin.

— Tu le demandes ?... Faudrait-il aussi que j'oublie la douce image qui me suivait sans cesse, la créature angélique qui fut ma consolation et le baume de mes blessures ; pourrais-je oublier que ma Michelette aimée m'a suivi de Bicêtre à Toulon pour être auprès de moi et pour m'aider à supporter mon malheur?

— Nous devons bénir la Providence, reprit la jeune femme elle nous a tirés de la plus profonde misère pour nous rendre heureux.

— Oui, s'écria Joseph, nous devons bénir la Providence, ainsi que les nobles cœurs qu'elle a choisis pour être ses instruments et sans lesquels nos souffrances n'auraient peut-être jamais eu de fin.

— Oui, monsieur et madame Michaud ! répondit Michelette, je ne demande au ciel que de m'envoyer une occasion où je puisse leur prouver ma reconnaissance, à eux, ainsi qu'à celle que j'appelle aujourd'hui ma sœur bien-aimée et qui fut pour moi la plus généreuse protectrice !

A quelques pas de là le même hymne d'amour et de bonheur s'élevait des lèvres de Maurice et de Lucienne.

Eux aussi avaient eu un pénible sentier à parcourir avant de pouvoir jouir de leur félicité actuelle!

Au bout d'un moment un troisième couple vint se joindre aux deux autres, c'était monsieur Michaud et sa femme ; ils avaient, de leur côté, traversé un moment de douleur et de peines, et le repos leur avait été rendu par le stratagème imaginé par le papa Fichet. Les soupçons du négociant avaient

complétement disparu et son épouse qui avait compris la leçon que la Providence lui avait donnée, avait reconnu son erreur et s'efforçait de prouver à son mari son affection et son dévouement.

Monsieur Michaud accompagné de sa femme à qui il donnait le bras s'approcha de Joseph et de Michelette, et leur dit en prenant un air grave:

— Mes chers enfants, vous me pardonnerez de venir troubler votre bonheur, mais ce que je vais vous dire a trait à votre prospérité et il ne faut pas attendre plus longtemps!

— Mon Dieu! s'écria Michelette, voudriez-vous nous séparer?

— Ceci ne dépend que de vous!

— Mais de quoi s'agit-il, monsieur Michaud? demanda Joseph.

— Jusqu'à présent, répondit le négociant, je t'ai laissé jouir en paix de ton bonheur, tu avais été profondément malheureux et ton cœur blessé avait besoin de ce repos; mais maintenant que la guérison est complète, le moment est venu où tu dois être un homme et jouer dans la vie un rôle utile et actif.

— Le ciel m'est témoin que c'est mon plus cher désir! s'écria chaleureusement Joseph; cette oisiveté commence à me peser et à me rendre honteux.

— Ton langage me plaît!

— Que dois-je faire?

— Quelque chose qui te sera peut-être pénible.

— Quoi donc?

— Partir en voyage!

— Comment?

— Oui, mon ami, il faut que tu fasses un voyage! La maison dont je t'ai fait un des chefs a des relations très-considérables, tu le sais; nous avons des correspondants et des comptoirs à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Havane, etc; or, je

pense qu'il est indispensable que tu ailles en personne faire connaissance avec ces correspondants, pendant que Mercier restera ici pour diriger les affaires, tu acquerras de cette manière les connaissances qui te manquent et qui te sont nécessaires si tu veux pouvoir un jour être en état de diriger ta maison toi-même.

Joseph ne répondit pas immédiatement, non que cette proposition lui fut désagréable, au contraire, mais il pensait à Michelette.

— Mais je ne veux pas me séparer de Joseph ! s'écria la jeune femme.

— Et en cela tu ne fais que suivre la loi et tenir la promesse que tu as faite le jour de ton mariage, reprit monsieur Michaud en riant ; la loi dit : la femme doit suivre son mari ; je ne vois par conséquent pas d'inconvénient à ce que tu accompagnes Joseph.

Les deux jeunes époux échangèrent un regard d'intelligence.

Maurice et Lucienne, qui s'étaient approchés et avaient entendu la dernière partie de cet entretien, regardèrent Joseph et Michelette d'un air de reproche.

— Qu'est-ce que nous allons devenir, si vous partez ? demanda Maurice avec tristesse : voici quatre ans que nous vivons ensemble, partageant chaque joie, chaque plaisir, chaque pensée ; ne sommes-nous pas devenus indispensables les uns aux autres ?

— Ce départ serait un malheur dont je ne pourrais me consoler ! s'écria Lucienne en embrassant Michelette.

Monsieur Michaud les considéra un instant avec émotion, puis il dit :

— Il y aurait peut-être un moyen de tout arranger !

— Quel moyen ? demanda vivement Lucienne.

— Je gage, petite rusée que tu es, répondit le négociant, que tu ne serais pas fâchée de voir la Martinique ?

— Moi! s'écria Lucienne au comble de la surprise.

— Certainement!.. ne serait-ce que pour accompagner Michelette!

— Serait-ce possible?

— Non-seulement possible, mais encore charmant! fit Maurice avec vivacité!... pensez un peu, un voyage à quatre, avec un bon navire!... parbleu! pour mon compte personnel, j'accepte avec enthousiasme!

La cloche du souper se fit entendre et l'on se rendit à la salle à manger où la conversation continua.

Le plan du voyage fut discuté avec sagesse, et il fut convenu que les voyageurs se mettraient en route dans les derniers jours du mois.

Quelque temps après, un beau trois-mâts appartenant à la maison Michaud appareillait dans le port de Toulon.

Le lendemain, il mettait à la voile, emportant les quatre jeunes gens vers des contrées inconnues.

Le soleil inondait la ville de ses rayons, Joseph, Michelette, Maurice et Lucienne étaient sur le gaillard d'arrière, agitant leurs mouchoirs en signe d'adieu, et monsieur et madame Michaud qui étaient restés à terre leur répondaient.

La mer était splendide, une petite brise enflait les voiles du navire qui prenait son essor, gracieusement incliné sur le côté, et qui ne tarda pas à atteindre la pleine mer,; monsieur Michaud et sa femme étaient restés à la même place, cherchant encore à distinguer les mouchoirs blancs des voyageurs, mais la distance était trop grande, le beau navire fuyait à l'horizon, bientôt ce ne fut plus qu'un point noir, qui ne tarda pas à disparaître.

Le négociant et son épouse remontèrent en voiture pour rentrer à la ville.

Tous deux gardaient le silence, ils se sentaient oppressés, cette séparation était douloureuse pour tous les deux et ils restaient plongés dans leurs pensées.

Le commencement de la traversée fut magnifique, la mer était belle et ce spectacle plein de poésie était fait pour resserrer les liens qui unissaient les deux couples.

Deux semaines se passèrent pendant lesquelles le temps fut continuellement favorable.

Les voyageurs étaient loin de se douter que leur traversée dût avoir une issue pleine de dangers et ils n'avaient aucune idée des épreuves et des souffrances qui les attendaient.

Vers la fin de la troisième semaine, le vent changea tout à à coup, la mer devint mauvaise et les deux jeunes femmes commencèrent à sentir la frayeur les gagner, bien qu'elles fissent tous leurs efforts pour n'en rien laisser paraître.

Maurice et Joseph, de leur côté, étaient loin d'être rassurés; ils s'étaient communiqué leurs pensées, et faisaient assez bonne contenance.

Vers la fin du troisième jour, le capitaine qui, jusque là, avait conservé son sang-froid et une tranquillité parfaite, parut éprouver quelque inquiétude, et les ordres qu'il donna purent faire soupçonner qu'il craignait un tempête

En effet, ces ordres étaient à peine exécutés que le navire fut assailli par une effroyable bourrasque ; il était précisément en vue de l'île du Diable.

Un coup de vent mit les voiles en lambeaux et abattit l'un des mâts.

Un cri de désespoir retentit et un désordre évident commença à régner parmi l'équipage.

Nos quatre voyageurs s'étaient réunis sur le pont, dans un coin du gaillard où ils étaient à l'abri des vagues qui venaient à chaque instant balayer le pont.

Le capitaine passa auprès d'eux. Joseph le reconnut à la lueur d'un éclair, il l'arrêta et lui dit:

— Au nom du ciel, capitaine,... parlez !...

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Sommes-nous perdus ?

— Je le crains!

— N'avons-nous donc aucune chance de salut?

— Dieu peut faire un miracle! répondit le capitaine d'une voix grave et en levant la main vers le ciel.

Puis il s'éloigna.

Les deux jeunes femmes faisaient entendre des gémissements plaintifs.

Maurice et Joseph voyaient avec désespoir l'impuissance où ils se trouvaient de rien faire pour essayer de sauver leurs compagnes.

Tout à coup Joseph sentit que quelqu'un lui prenait la main.

Il se retourna vivement et aperçut confusément auprès de lui un petit mousse noir qu'il avait souvent protégé contre la brutalité des matelots.

— C'est toi Jambo? fit Joseph étonné.

— Oui, maître, répondit le petit nègre.

— Que veux-tu?

— Jambo donner bon conseil à maître.

— Quel conseil?

Jambo s'appprocha de Joseph.

— Maître, lui dit-il, seulement deux femmes à bord, capitaine donner chaloupe à maître, si maître demander.

— Crois-tu?

— Oh! oui!

— Mais la chaloupe sera engloutie par les vagues! s'écria Michelette qui avait entendu le petit nègre.

Jambo fit un geste négatif.

— Non, non, dit-il rapidement, Jambo souvent conduire un canot dans grosse mer, lui conduire chaloupe à terre.

— Mais on ne te permettra pas de venir avec nous.

— Maître rien dire,... Jambo trouver le moyen.

— Sommes-nous loin de la côte?

— Jambo pas savoir.

— Mais quelle est la terre que nous voyons à la lueur des éclairs ?

— Guyanne.

Maurice suivit immédiatement le conseil du mousse noir et chercha le capitaine pour lui demander de mettre une embarcation à sa disposition, pour essayer de gagner la côte avec Joseph et les deux jeunes femmes.

Le capitaine y avait déjà pensé ; il savait qu'en sa qualité de successeur de monsieur Michaud, Joseph était en quelque sorte propriétaire du navire, il n'avait donc aucune raison pour refuser ce que Maurice demandait.

D'un autre côté il n'était pas fâché de se débarrasser de quatre personnes qui ne pouvaient lui être d'aucune utilité et dont la présence sur le pont ne faisait qu'entraver la manœuvre.

Il donna donc l'ordre de mettre la chaloupe à la mer, on y plaça une petite voile, des vivres pour plusieurs jours y furent descendus et Maurice, Joseph, Michelette et Lucienne y prirent place, on lâcha l'amarre et la légère embarcation se mit à danser sur les vagues écumantes comme une coquille de noix ; au bout de quelques minutes elle se trouva à une certaine distance du navire.

Tout à coup Maurice qui tenait la barre du gouvernail se souvint de Jambo, mais le soin de conduire l'embarcation ne lui laissa pas le loisir de songer plus longtemps au jeune nègre.

Maurice ne connaissait pas grand'chose à la manœuvre de la chaloupe qui présentait au vent tantôt la proue, tantôt le flanc.

Les deux jeunes femmes croyant leur dernière heure arrivée se recommandaient à Dieu, enlacées l'une à l'autre, s'étaient assises au milieu de l'embarcation auprès de Joseph qui, d'une main tenait l'écoute de la voile et de l'autre soutenait Michelette et Lucienne.

— Nous sommes perdus ! s'écria soudain Joseph en sentant

la chaloupe se pencher sur le flanc comme si elle eût voulu chavirer.

En même temps les deux femmes poussèrent un cri de détresse. Mais cela ne dura qu'une seconde: Jambo avait sauté dans la chaloupe.

— Pas crier!... fit-il... pas avoir peur! Le bon Dieu veiller sur nous,... nous avions confiance!

Puis il s'approcha de Maurice et lui dit d'un air ferme en prenant la barre du gouvernail:

— Donnez!...

Et comme si l'embarcation eût compris qu'une main expérimentée la conduisait, elle tourna sur elle-même, s'inclina légèrement sous la voile et se mit à fendre l'eau avec rapidité en bondissant sur les vagues.

Au lieu de tourner à l'aventure elle avait pris une direction fixe dont elle ne s'écartait pas.

Une heure environ s'écoula, les deux jeunes femmes avaient repris confiance en voyant le sang-froid et l'assurance du nègre, et Maurice et Joseph essayaient de distinguer quelque chose au travers des ténèbres qui les entouraient.

— Attention! cria soudain Jambo; tous coucher au fond de la chaloupe;... nous maintenant aborder à terre et donner forte secousse.

Les quatre jeunes gens obéirent à Jambo et, en effet, au bout de quelques minutes une lame lançait l'embarcation sur la grève où elle restait échouée.

— Maintenant, vite à terre, fit le nègre qui sauta à l'eau.

Il prit Michelette sur ses épaules et la porta à terre puis revint chercher Lucienne; pendant ce temps Maurice et Joseph avaient suivi l'exemple de Jambo et étaient descendu à terre, ayant de l'eau jusqu'aux genoux.

Tous étaient mouillés jusqu'aux os et transis de froid, mais la joie de se voir sauvés leur fit tout oublier et ils s'embrassèrent en pleurant de joie.

Le jour allait paraître :

— Soleil venir bientôt, fit Jambo ; petites femmes blanches très-délicates, ... faut marcher pour réchauffer et bientôt soleil sécher.

— Il a raison, dit Maurice, un peu de mouvement ne peut que nous faire du bien.

Michelette, en sa qualité de fille de la campagne comprit immédiatement la justesse de ces paroles et se mit sur le champ à suivre le conseil de Jambo, tandis que Lucienne, plus faible et plus délicate, déjà brisée par la fatigue et l'émotion, ne put que difficilement se décider à se lever et à se mouvoir.

Maurice parvint enfin à la persuader et un moment après ils se promenaient tous les quatre, les deux jeunes femmes soutenues par leurs époux ; de sorte que, au moment où le soleil allait se lever, leurs membres avaient retrouvé leur élasticité.

Nos voyageurs purent alors reconnaître que s'ils avaient échappés au naufrage, ils ne pouvaient pas encore se considérer comme sauvés.

— Où sommes-nous ? fit Maurice en essayant d'explorer l'horizon.

Mais aussi loin que la vue pouvait s'étendre du côté de la terre le regard ne rencontrait que des broussailles incultes, et rien ne pouvait faire supposer le voisinage de l'homme.

Le jeune homme se sentit pâlir ; un sombre pressentiment l'envahissait.

— Jambo, demanda-t-il au nègre, connais-tu ce pays?

— Guyane, répéta le mousse.

— Je sais, mais connais-tu la contrée? Sais-tu si nous pouvons trouver des habitations ?

— Jambo jamais marché ici, répondit le nègre.

Puis il ajouta :

— Jambo va voir.

Et ayant avisé un palmier, il y grimpa avec l'agilité d'un singe et il en eut bientôt atteint la cime.

Il s'y arrêta un instant, jetant ses regards de tous les côtés, puis, ayant secoué la tête, il redescendit.

— Rien !... fit-il avec tristesse.

— As-tu vu le navire? demanda Maurice.

— Rien voir sur mer.

— Nous voici par conséquent abandonnés à nous-mêmes! fit Maurice d'un air découragé.

Le soleil commençait à s'élever à l'horizon et la chaleur allait devenir insupportable.

A ce moment Lucienne qui s'appuyait sur le bras de son mari se sentit faiblir et comprit que ses forces l'abandonnaient.

— Ciel !.... Lucienne! Lucienne! ... qu'as-tu ? s'écria Maurice.

La jeune femme leva péniblement les yeux et le regarda d'un air souffrant.

— J'ai soif!... murmura-t-elle.

— De l'eau ! de l'eau ! fit Maurice.

La pluie avait cessé depuis quelques heures et le sol s'était rapidement séché sous les rayons brûlants du soleil de l'équateur; il ne fallait pas songer à trouver une goutte d'eau.

— Il nous faut aller en avant, dit Joseph, nous perdons du temps; nous finirons peut-être par touver une habitation où nous pourrons nous rafraîchir.

La petite troupe se mit en marche, épuisée par la chaleur par la faim et par la soif.

Tous se taisaient.

Au bout d'une demi-heure on fit halte; les deux jeunes femmes étaient à bout de forces.

Jambo jeta un regard désespéré autour de lui.

Tout à coup il aperçut à quelque distance une touffe d'herbe et son visage s'éclaircit.

— Là !... là !.... s'écria-t-il; venez!

Il avait, en marchant, tiré son couteau de sa poche et coupé

une branche à un buisson ; c'était du bois ayant une moëlle épaisse et spongieuse, il en fit un bâton de deux pieds de longueur environ, puis arrivé auprès de la touffe d'herbe il creusa au milieu un trou d'une certaine profondeur et y enfonça son bâton.

— Que fais-tu là? demanda Maurice.

Le jeune nègre ne répondit pas, ses yeux étaient fixés sur l'extrémité du bâton et il ne parut pas avoir entendu la question de Maurice.

Il resta ainsi un quart d'heure environ, sans prononcer une parole.

Enfin il poussa une exclamation de joie en montrant le bout du morceau de bois.

La moëlle de ce bâton, qui auparavant était blanche et sèche, avait maintenant l'air humide et on y vit bientôt apparaître une goutte d'eau.

A cette vue Lucienne ne put se retenir et elle se précipita pour humecter ses lèvres en feu, mais puis s'arrêta et dit à Michelette :

— Bois! ... bois vite!

Michelette refusa et insista pour que Lucienne bût la première.

Mais Jambo mit fin à cet assaut de générosité.

— Boire vite, dit-il, si vous pas boire vite, eau s'en aller.

Michelette n'hésita plus, elle s'agenouilla et prenant entre ses lèvres désséchées la pointe du bâton elle aspira avec délices l'eau qui y montait.

Ce fut ensuite le tour de Lucienne, de Maurice, de Joseph et de Jambo.

Puis, réconfortés, ils tinrent conseil.

— Il nous faudra peut-être marcher pendant longtemps encore, avant de pouvoir rencontrer une habitation, dit Joseph ; Michelette et Lucienne seront bientôt fatiguées et ne peuvent que nous empêcher de continuer notre route, je propose donc que nous nous séparions. Maurice et moi nous

irons en avant pendant que Lucienne, Michelette et Jambo nous suivront plus doucement.

On examina cette proposition; ces deux jeunes femmes avaient de la peine à se séparer de leurs maris, cependant on finit par voir que ce parti était le meilleur à prendre; d'autant plus que cette contrée étant sous la domination française, on ne devait pas y courir des dangers.

Les jeunes époux se tinrent un moment embrassés, puis les deux hommes s'éloignèrent sans oser jeter un regard en arrière de peur de perdre courage.

— Si nous ne devions jamais les revoir! fit Lucienne en sanglottant.

— Jambo est là, fit le jeune nègre, et Jambo pas perdre la trace du maître.

Et en disant cela il montrait l'empreinte des pas de Maurice et de Joseph.

— Nous suivre cela, ajouta-il.

— Il a raison, fit Michelette, en suivant leurs pas il est impossible que nous les perdions de vue.

Au bout d'un instant de repos, et encouragées par l'assurance de Jambo, les deux amies se remirent en marche sous sa conduite.

Maurice leur avait assuré qu'avant la fin de la journée ils auraient trouvé un refuge et qu'ils seraient réunis.

Les deux jeunes femmes épuisées par la faim et la soif durent s'arrêter.

— Je n'en puis plus! balbutia Lucienne.

— Devons nous donc mourir sans les revoir? repartit Michelette d'une voix éteinte.

— Non, non, pas mourir, s'écria Jambo en leur montrant un arbuste rameux et rabougri et en s'approchant avec vivacité.

Les deux jeunes femmes le suivirent du regard, puis elles

l'entendirent pousser un cri de joie et le vinrent revenir tenant à la main un objet informe.

Arrivée auprès d'elles il le leur montra en souriant.

C'était un fruit de cactus, une espèce de figue énorme, juteuse et rafraîchissante.

Jambo tira son couteau et divisa le fruit en deux parties qu'il donna aux deux jeunes femmes épuisées.

— Et toi, pauvre Jambo? demanda Michelette.

— Oh! répondit le nègre, Jambo manger écorce, écorce très-bonne.

Mais Lucienne et Michelette mirent de côté chacune un morceau de figue qu'elles forcèrent Jambo a accepter.

— Maintenant! courage pour marcher! fit le jeune nègre d'un air résolu.

— Oui, dit Michelette, il faut continuer notre chemin; nous ne devons pas désespérer de la miséricorde divine.

La jeune femme fut interrompue par un bruit étrange.

— Ce sont eux! s'écria Lucienne.

Cependant la physionomie de Jambo exprimait l'inquiétude.

Il avait jeté les regards du côté d'où était parti cette espèce de hurlement, puis il dit tout à coup, comme saisi de terreur:

— Oh !... nous perdu !... nous morts?... voyez!

Michelette et Lucienne suivirent le geste du nègre et restèrent pétrifiées d'épouvante en voyant une énorme panthère qui se dirigeait vers eux en bondissant dans la brousaille.

CHAPITRE XXXVII.

Le radeau.

Nous avons laissé, le lecteur s'en souvient, Précigny en compagnie de Mac-Bell, de Céleste et de Lebuteux, dans la cabane de l'Ecossais,

Après leur avoir en quelques mots fait comprendre qu'il croyait avoir trouvé un moyen d'évasion, il leur avait donné rendez-vous pour le lendemain dans sa hutte à lui, en leur disant d'amener avec eux Maclou et Lapostole.

Nous retrouvons donc les cinq galériens réunis, le Roquet est avec eux, revêtue de ses habits d'homme, et sous le nom de Lousteau.

— Parbleu! disait Lapostole à Précigny que ses cheveux et sa barbe incultes rendaient méconnaissable, on voit bien, monsieur le comte, que nous ne sommes plus à Paris, vous n'êtes pas vêtu à la dernière mode. Où est le temps où vous veniez en visite chez monsieur Michaud, toujours mis à la dernière élégance, pour y faire votre cour à la femme et à la caisse du brave homme! Si seulement vous vous étiez contenté de la femme!..... Mais non, il vous fallait aussi la caisse,.... c'est trop fort!.... d'autant plus qu'une saignée de deux cent mille francs est faite pour affaiblir le coffre le plus robuste...

— Nous ne sommes pas ici pour bavarder! fit Précigny!

— En effet, repartit Mac-Bell, nous avons autre chose à faire, il s'agit de trouver les moyens de traverser les quatre-vingt milles qui nous séparent de la liberté et je suis vraiment

curieux de voir de quelle manière le comte de Précigny veut s'y prendre !

— Rien n'est plus facile ! reprit Précigny, et je vais vous le prouver dans un instant.

Puis se tournant vers le nègre Tombouctou qui était accroupi dans un coin, il lui dit de servir le « japana. »

On donne ce nom aux Antilles à un arbuste dont les feuilles ont des qualités à peu près analogues à celles du thé.

Tombouctou présenta à chacun une tasse de cette infusion à laquelle il avait mélangé du sucre et un peu d'arak.

— Ecoutez-moi, maintenant, commença Précigny, le moyen que j'ai imaginé et que je veux vous proposer est des plus simples, je vous l'ai déjà dit ; avant tout il faut s'occuper de la construction d'un radeau.

Une exclamation générale de surprise répondit au comte.

— Comment ! pensaient les autres, un radeau, pour faire une traversée de quatre-vingt milles ! Un radeau, que l'on ne peut pas diriger, même par le temps le plus favorable, et que la moindre lame un peu forte pourra engloutir ou mettre en pièces !

Précigny reprit :

— Le radeau que je veux construire pourra résister à tous les temps et Tombouctou se charge de le diriger de manière que dans trois jours nous ayons atteint les côtes de la Guyane.

— Mais, hasarda Lebuteux, nous n'avons rien de ce qu'il faut pour construire un radeau !

— Au contraire, tous les moyens nous sont offerts !

— Où prendrons-nous des tonneaux ?

— Nous avons des arbres pour faire des douves et les feuilles de zinc qui garnissent le toit de quelques-unes de nos huttes nous fournira de quoi faire des cercles.

— Ce n'est pas si mal imaginé ! dit Maclou.

— Mais il nous faut quatre grosses poutres, fit remarquer

Lebuteux, et nous n'avons pas ici d'arbres assez gros pour nous en fournir.

— J'ai trouvé, il y a une huitaine de jours, un tronc d'arbre d'une trentaine de pieds environ de longueur, que les vagues avaient amené sur la grève et qui vient probablement du fleuve des Amazones; je l'ai caché en lieu sûr; en le fendant dans le sens de sa longueur et en sciant les morceaux par le milieu nous avons les quatre poutres qu'il nous faut.

— Tout cela est très-bien, reprit Lebuteux, mais il nous sera assez difficile de nous tenir tous sur quatre poutres soutenues par quatre tonneaux. Le radeau doit avoir un plancher capable de nous supporter, comment le fabriquerons-nous ?

Précigny se mit à rire.

— Vous allez vous moquer de moi, dit-il, et cependant tout ce que je veux vous proposer a été minutieusement essayé et examiné.

— Parlez!

— Nous ferons à notre radeau un plancher avec des feuilles de maïs !

Comme le comte l'avait prévu, ses compagnons éclatèrent de rire et commencèrent à se moquer de lui.

— Des feuilles de maïs! ricana Lapostole, il nous prend sans doute pour des insectes !

— Une traversée de trois jours sur une feuille de maïs!... Il nous prend pour des imbéciles !

— Il se moque de nous !

Voulez-vous m'écouter ? cria Précigny.

— Oui, fit Lebuteux, écoutons-le, il nous fait rire.

— Avec les feuilles de maïs, je fais des bottes, reprit le comte, j'attache ces bottes aux quatre poutre et je les unis entr'elles au moyen de bandes d'écorce et de bananier, j'obtiens de cette manière le meilleur radeau qu'il soit possible d'imaginer.

— Ce radeau sombrera immédiatement.

— C'est ce qui vous trompe; j'ai essayé, la feuille de maïs n'est pas spongieuse et elle surnage comme du liège!

Personne ne trouva plus rien à objecter.

Mac-Bell reprit le projet du comte et commença à parler en sa faveur, en faisant miroiter aux yeux de ses compagnons l'espoir d'une délivrance prochaine; il leur rappela toutes les jouissances dont ils étaient depuis si longtemps privés et qu'un peu de courage et d'audace pouvait leur rendre. Pour rendre son discours plus persuasif il mit en parallèle les souffrances de toute sorte qu'ils avaient à supporter sous ce climat empoisonné; deux cas de fièvre jaune s'étaient déclarés peu de temps auparavant et, qui sait!... il fallait, par conséquent, se mettre immédiatement et énergiquement à l'ouvrage!

Tous tombèrent bien d'accord.

Il fut convenu que Maclou et Lapostole seraient chargés de faire des douves et de fabriquer les tonneaux; Mac-Bell et le nègre de Tombouctou devaient scier et refendre le tronc d'arbre que le comte avait trouvé au bord de la mer; Lebuteux et Lousteau ramasseraient les feuilles de maïs et les mettraient en bottes pendant que Précigny surveilleraient ces différents travaux.

On prit également des mesures de sûreté, afin d'échapper à la surveillance des gardiens qui venaient deux fois par semaine à l'Ile du Diable, pour y apporter des vivres.

Ces hommes s'engageaient dans une entreprise qui pouvait leur coûter la vie, poussés par l'amour de la liberté, ainsi que par le désir de se procurer des jouissances que la société seule pouvait leur donner.

Cependant un de ces hommes était animé de sentiments différents; il poursuivait un autre but.

C'était Lebuteux!

Depuis qu'il avait surpris Céleste dans la cabane de Mac-Bell, il avait beaucoup réfléchi et il en était arrivé à se demander quel intérêt le Roquet pouvait bien avoir eu à le suivre pour

venir partager sa captivité à l'Ile du Diable ; il connaissait trop Céleste pour pouvoir attribuer cela à son affection pour lui.

Quant à l'intérêt qu'elle portait à l'Ecossais, il devait provenir d'une complicité, et il y avait beaucoup à parier que c'était Mac-Bell qui lui avait volé ses trente mille francs.

Ce raisonnement était assez logique, et, une fois sur cette piste, Lebuteux alla jusqu'au bout.

— L'Ecossais porte cet argent sur lui, pensait-il, ou bien il l'a caché quelque part, et s'il parle avec tant de zèle en faveur de la fuite, c'est sans doute pour pouvoir jouir de mon argent!.... Eh bien! ... nous verrons! ..... Le jour du départ il aura sans doute les trente mille francs sur lui ,et alors ce sera le moment d'agir!

C'est dans ces sentiments qu'il se mit à l'ouvrage, il feignit d'être au mieux avec l'Ecossais, resta complètement indifférent à l'égard de Céleste et ferma même les yeux sur les visites qu'elle faisait à Mac-Bell.

Il travaillait avec une ardeur et un entrain qui émerveillaient les autres et qui leur montraient avec quelle impatience il voyait venir le jour de l'évasion.

Précigny, qui avait reconnu l'impossibilité qu'il y avait à tenir les préparatifs de la fuite secrets aux yeux des autres condamnés qui habitaient l'île, pour la bonne raison que tous ces travaux se faisaient en plein air, imagina un excellent moyen pour s'attirer la confiance générale, d'autant qu'il était certain qu'il ne s'en trouverait pas beaucoup parmi les condamnés, qui auraient le courage d'affronter l'Océan sur un faible radeau et de s'exposer aux dangers de cette tentative d'évasion.

Il rassembla un jour tous les habitants de l'Ile du Diable devant sa cabane et les mit au courant de ce qui se passait, il leur raconta son plan et demanda quels étaient ceux qui se sentaient assez de courage et d'énergie pour l'accompagner dans cette aventure.

Comme il l'avait prévu il ne s'en trouva qu'un ou deux qui

voulurent se joindre à lui, mais les autres promirent de garder le secret et leur offrirent même de les aider.

Précigny eut, de cette manière, une cinquantaine d'ouvriers au lieu de six, ce qui fit qu'au bout de huit jours le radeau était terminé et prêt à être lancé à l'eau.

On l'avait caché derrière des broussailles épaisses, entre le rivage et la cabane de Précigny

Il fut convenu que l'évasion aurait lieu dans la nuit qui suivrait la visite des gardiens ; les fugitifs auraient ainsi trois jours avant que l'on ne pût s'apercevoir de leur départ, et c'était à peu près le temps qu'il leur fallait pour atteindre les côtes de la Guyane.

Le jour de la visite se leva enfin, les gardiens vinrent comme d'habitude, ils firent une petite ronde dans les cabanes et pour la forme seulement, s'en rapportant pour la garde des condamnés à la mer immense qui était, selon eux, le meilleur gêôlier, puis ils s'embarquèrent pour partir.

Délivrés de ce souci les galériens qui avaient résolu de s'enfuir se dirigèrent vers les broussailles où était caché leur radeau et se mirent en devoir de le transporter au rivage, à l'endroit on devait avoir lieu l'embarquement dès que la nuit serait venue.

Le comte réunit tous ses hommes autour de lui pour tenir un dernier conseil sur les éventualités de la traversée et pour y faire face, ainsi que pour subvenir aux moyens d'existence.

— Comment pourrons-nous reconnaître la direction que nous devons prendre ? demanda Lapostole; il n'y a au large ni grandes routes, ni poteaux indicateurs.

— Nous avons premièrement les étoiles pendant la nuit, répondit le comte.

— Accordé !... mais pendant le jour?

— Pendant le jour nous aurons l'instinct de Tombouctou, que j'ai eu l'occasion d'apprécier et dans lequel nous pouvons avoir toute confiance.

— J'aimerais mieux autre chose!

— Un instrument dans ce genre? demanda Précigny en tirant de sa poche une petite boussole du genre de celles que l'on porte en breloque.

— Oui, oui!... à la bonne heure! répondirent à la fois tous les compagnons de Précigny.

— Je me suis procuré cela à Toulon et vous voyez que toutes les précautions sont bonnes!

— Je vois maintenant que vous êtes un homme prévoyant, fit Maclou, et que l'on peut avoir confiance en vous. Mais... où diable Lebuteux peut-il bien être resté?

— C'est ce que je me demande! répondit Céleste en regardant autour d'elle d'un air inquiet.

— Il connaît le moment où nous devons nous mettre en route, dit Lapostole, le reste le regarde.

— Avez-vous tous vos armes, vos vivres et vos outils? demanda Précigny.

— Oui.

— Eh bien, il est dix heures, le temps est beau, la lune brille, tout nous favorise. En route! Tant pis pour ceux qui se font attendre.

Le radeau avait déjà été transporté sur la grève.

Tous se levèrent et se dirigèrent vers l'endroit où il se trouvait.

Céleste marchait à côté de Mac-Bell et son visage avait conservé son expression d'inquiétude.

— Sais-tu où est Lebuteux? demanda-t-elle à l'Ecossais.

— Non!... il doit avoir quelque chose en tête!... Il faut être sur ses gardes!

Le Roquet haussa les épaules.

— Et l'argent? demanda-t-elle ensuite.

— Là! répondit Mac-Bell en montrant un gros bâton noueux taillé comme une massue, et qu'il tenait à la main comme une canne.

Ce bâton était creux et renfermait les trente mille francs en papier.

Au bout d'un instant on avait atteint le rivage, et les fugitifs n'avaient plus qu'une dizaine de pas à faire pour se trouver auprès du radeau, lorsqu'il virent apparaître soudain devant eux une forme humaine qui étendit le bras en criant d'une voix énergique:

— Halte!

Tous s'arrêtèrent surpris par cette apparition et croyant que c'était un gardien.

— C'est Lebuteux! s'écria Lapostole.

C'était lui, en effet, il fut immédiatement reconnu te on voulut s'approcher du radeau.

— Pas un pas de plus! cria de nouveau Lebuteux.

Puis il ajouta d'une voix menaçante:

— Ecoutez-moi tous! J'ai fait sur le radeau un tas de copeaux et de petits morceaux de bois sec; il suffit d'une étincelle pour réduire le tout en cendres... Si vous refusez de faire ce que je vais vous dire, je vous jure que je mets le feu au radeau, parce que je ne demande qu'une chose juste!... N'essayez pas non plus de passer outre, car j'envoie une balle dans la tête au premier qui fait un pas!

Lebuteux, en effet tenait d'une main une mèche allumée et de l'autre un pistolet.

— Mais que nous veux-tu? explique-toi, animal! s'écria Lapostole avec impatience.

— Ecoutez, reprit Lebuteux, l'Ecossais est un brigand, il m'a volé trente mille francs!... il a cette somme sur lui et je demande qu'elle me soit rendue; s'il y consent, nous pouvons immédiatement prendre le large, s'il refuse, vous savez ce que j'ai dit!.... décidez!

Un silence général lui répondit et tous les regards se dirigèrent vers Mac-Bell, les uns interrogateurs, les autres menaçants.

— Voyons! fit ce dernier, ne voyez-vous pas que vous avez affaire à un fou?... Si j'avais une pareille somme ne l'aurait-on pas trouvée à la visite de Toulon quand nous avons dû nous embarquer?

— On peut savoir si je suis un fou ou lui un voleur!... répondit Lebuteux; il n'y a qu'à le fouiller!

— Il a raison! s'écria Lapostole.

L'Ecossais fit un pas en arrière.

— Je ne le souffrirai pas!... dit-il d'une voix énergique, et le premier qui m'approche est un homme mort!

— Allons, puisque c'est comme cela, je vous donne encore cinq minutes, si après je n'ai pas mon argent je mets le feu au radeau qui sera bientôt en cendres et dont les flammes donneront l'alarme aux gardiens qui sont dans l'île voisine.

Tous reconnurent l'imminence du danger et se mirent à demander à l'Ecossais de rendre cet argent ou de se laisser fouiller.

Il commençait à se sentir mal à l'aise quand Céleste s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— Tâche de gagner deux minutes et laisse moi faire!

Mac-Bell voulut lui répondre, mais elle avait déjà disparu.

Suivant son conseil, il se mit à discuter avec ses compagnons, disant que Lebuteux l'accusait faussement et qu'il considérait comme un affront la visite à laquelle on voulait le soumettre.

Quelques minutes se passèrent ainsi, et rien n'était encore décidé, quand Mac-Bell crut voir une ombre se glisser vers le radeau, derrière Lebuteux.

— Les cinq minutes sont passées, dit ce dernier, voulez-vous l'obliger, oui ou non, à me rendre mon argent?

Et en parlant il avait approché sa torche du tas de copeaux.

Le moment était suprême et le moindre retard pouvait être funeste, lorsqu'une forme humaine se dressa auprès de Le-

buteux qui, ayant entendu du bruit se retourna vivement et poussa un hurlement en reconnaissant Céleste.

— C'est toi ! cria-t-il furieux et en la couchant en joue et en faisant feu.

Mais l'arme fit long feu.

— Je ne te manquerai pas moi ! cria le Roquet en abattant sur la tête de Lebuteux une hache qu'elle avait à la main.

L'ancien bourreau du bagne tomba baigné dans son sang. Alors Céleste prit la torche, la jeta à l'eau en disant:

— Maintenant, camarades, rien ne nous empêche de partir.

On voulut relever Lebuteux, il avait la tête fendue et il se tordait en râlant.

On le poussa de côté comme s'il eût déjà été un cadavre et les fugitifs commencèrent à pousser le radeau pour le mettre à flot, ce qui demanda plus d'une heure de temps.

Dix minutes plus tard l'embarquement était terminé et la frêle embarcation se balançait sur les flots avec son chargement humain.

Une espèce de voile faite avec des vieilles chemises fut adaptée à un mât fabriqué avec une branche d'arbre et au bout d'une heure les fugitifs se trouvaient au large.

Quatre hommes ramaient vigoureusement ; la nuit se passa ainsi et au point du jour ils avaient perdu l'île de vue.

Ils se trouvaient en quelque sorte à l'abri des poursuites.

L'union et la concorde régnaient pour la première fois peut-être parmi ces hommes qui, sachant que leur salut en dépendait, faisaient taire leurs instincts brutaux et sauvages et mettaient toute leur énergie au service d'une idée, d'une espérance: la liberté !

Cependant, au lieu de songer à la manière de se sauver en cas d'accident, leur nature cupide finit par reprendre le dessus.

Pendant la seconde nuit Maclou, Précigny et Lapostole étaient

couchés les uns auprès des autres et feignaient de dormir ; à l'autre extrémité, Mac-Bell et Céleste jouaient la même comédie.

— Monsieur le comte, faisait Lapostole à l'oreille de Précigny ; vous qui avez fréquenté la bonne société, qui avez reçu une brillante éducation et qui éprouvez des sentiments qui nous sont inconnus, à nous autres pauvres diables, voudriez-vous venir à mon secours et me dire si je me trompe en estimant immoral que l'un de nous possède une fortune pendant que les autres n'ont pas un rouge liard dans leur poche ?

— Immoral n'est peut-être pas l'expression juste, répondit Précigny avec ironie ; mais je suis aussi d'avis que puisque nous partageons ici les mêmes dangers, nous partagions aussi l'argent que l'un de nous peut avoir, parce que nous en aurons tous besoin quand nous débarquerons.

— De sorte que Mac-Bell manque à tous ses devoirs s'il ne nous fait pas la proposition de partager entre nous les trente mille francs de Lebuteux qui nous appartiennent aussi bien qu'à lui, puisque Lebuteux est mort et que nous pouvons tous au même titre, nous considérer comme ses héritiers !

— C'est très-logiquement parlé ! répondit Précigny.

— Il sera donc convenable, continua Lapostole, que ce partage ait lieu dès que nous aurons débarqué ; pour le moment, nous n'avons qu'une chose à faire, atteindre une côte le plus tôt possible.

— Je ne puis que vous approuver, répondit Précigny, et reconnaître la sagesse de votre langage.

Une conversation à voix basse avait également lieu entre Céleste et Mac-Bell.

— Ecoute, disait la première, nous n'avons pas de temps à perdre ; les autres se doutent maintenant que tu as l'argent de Lebuteux.

— Oui, et c'est de ma faute ! répondit Mac-Bell. J'avais perdu

l'esprit quand je me suis refusé à me laisser fouiller, au lieu de le proposer moi-même tout le premier !

— Tu as raison : ton refus était un aveu complet ; et maintenant les autres voudront sans doute avoir leur part !

— Laissez-les venir la demander ! fit brusquement l'Ecossais.

— Ce serait une nouvelle maladresse !

— Alors !... que faut-il faire ?

— Il faut leur proposer de te fouiller ;... tu sais qu'ils ne se doutent guère de la manière dont tu as caché ton argent !

— Je crois ton conseil bon, répondit Mac-Bell après un moment de réflexion, et je veux le suivre.

En effet, le lendemain matin, l'Ecossais invita ses compagnons à le fouiller, attendu qu'il tenait à se décharger de tout soupçon au sujet de l'argent de Lebuteux : il ne voulait pas qu'on le crût coupable d'avoir volé un camarade ; seulement, la veille, il n'avait pas voulu avoir l'air de céder à la violence.

Un peu décontenancés par cette proposition inattendue, Précigny, Lapostole et Maclou se refusèrent à faire ce que Mac-Bell demandait ; mais ce dernier ne voulut pas en démordre ; il se déshabilla lui-même et leur fit passer ses vêtements les uns après les autres en les invitant à les visiter avec soin.

On finit par y consentir, et Précigny et Maclou furent chargés de cette visite.

La probité de l'Ecossais sortit triomphante de cette épreuve, et les autres furent convaincus qu'il ne possédait pas un centime.

Mais pendant que Mac-Bell se félicitait intérieurement du succès de son stratagème, il ne s'apercevait pas que deux yeux suivaient tous ses mouvements et le moindre de ses gestes.

Ces yeux étaient ceux de Lapostole, qui n'avait pu s'empêcher de remarquer le soin tout particulier que l'Ecossais met-

tait à ne pas se séparer de son gros bâton, pendant qu'il laissait ses outils pêle-mêle avec ceux de ses compagnons.

Lapostole, qui était rusé comme un Indien, pensa :

Ce bâton est plus précieux qu'il n'en a l'air !.. Bon ! si, par hasard, il vient à disparaître, il ne sera pas perdu pour tout le monde !...

Inutile d'ajouter qu'il ne jugea pas à propos de communiquer à ses compagnons le résultat de ses observations.

Pendant ce temps, le radeau marchait, poussé par les rames et par une brise fraîche, et il se dirigeait vers le rivage où les forçats espéraient trouver la liberté. Leur bonne étoile fit qu'aucun navire ne se trouva sur leur route.

La nuit suivante, une circonstance inattendue faillit causer leur perte.

Le ciel était couvert et les ténèbres épaisses, le radeau voguait un peu à l'aventure, lorsqu'un choc violent l'ébranla soudain et menaça de le démonter.

— Tonnerre !... où sommes-nous ? s'écria Maclou qui avait failli être précipité dans l'eau.

— Nous avons touché le fond... nous sommes au milieu d'un banc de vase. .

— Que ce soit de la vase ou du sable, s'écria Lapostole, c'est la terre, et nous sommes sauvés !

Les fugitifs commençaient à chercher comment ils pourraient descendre à terre, lorsqu'ils entendirent une voix éloignée d'une cinquantaine de pas, qui cria :

— Qui vive ?

— Jetez-vous à plat-ventre ! commanda le comte à voix basse.

Puis il ajouta :

— Deux hommes aux avirons pour pouvoir dégager le radeau et le remettre à flot !

Maclou et Tombouclou se mirent à exécuter le commandement de Précigny.

— Qui vive ? répéta la voix.

— Pas de réponse.

Un coup de feu se fit entendre et Maclou tomba blessé.

On entendit comme un cliquetis d'armes et le comte dit :

— Il charge de nouveau son arme ! En avant, il n'y a pas une minute à perdre, tout le monde à l'ouvrage !...

Les évadés unirent leurs efforts et réussirent à remettre le radeau à flot et à regagner le large.

Un second coup de feu retentit, mais la balle vint se perdre dans l'eau, à peu de distance de l'embarcation.

Ils étaient sauvés, mais ils comprirent qu'ils devaient réunir leurs forces et redoubler de précautions pour ne pas retomber dans un danger pareil à celui auquel ils avaient échappé.

Ils durent naviguer encore un jour et une nuit avant de pouvoir se hasarder à débarquer inaperçus.

Ils éprouvèrent une joie indicible, mais quand la première effusion fut passée, il fallut songer à s'orienter et ils constatèrent qu'ils devaient se trouver à une assez grande distance des habitations.

A la pointe du jour, Tombouctou s'était mis à chercher s'il ne découvrirait rien qui pût lui servir d'indication.

Au bout d'un moment, il poussa un cri de joie.

— Sauvés !... dit-il en montrant des traces de pas humains qu'il venait de découvrir sur le sol. Nous trouver bientôt habitations, si nous suivre les pas !

— En effet, fit Précigny, nous n'avons qu'à suivre ces traces.

Cependant, le comte se trompait ; les pas que Tombouctou venait de découvrir n'étaient autres que ceux de Lucienne, de Michelette et de Jambo.

Mais il est temps que nous retournions vers les deux jeunes femmes, que nous avons laissées au moment où elles allaient être la proie d'une panthère.

CHAPITRE XXXVIII

Les Indiens.

L'animal s'approchait par bonds rapides en battant furieusement l'air de sa queue ; ses yeux, qui avaient comme un éclair rouge et féroce, montraient qu'il avait faim et qu'il déchirerait la première victime qui lui tomberait sous la griffe.

— Michelette, nous sommes perdues ! fit Lucienne en se laissant tomber à genoux et en se couvrant le visage de ses deux mains.

Le monstre n'était plus qu'à une dizaine de mètres des trois infortunés.

— Fuyez !... fuyez !... s'écria le jeune nègre, vous avoir temps pour fuir pendant que panthère manger Jambo !...

Et sans attendre de réponse, le courageux jeune homme s'avança contre l'animal qui retroussait déjà sa lèvre supérieure en aplatissant ses oreilles sur son crâne.

C'en était fait ; l'intrépide Jambo fermait les yeux et croyait déjà sentir les griffes de la panthère entrer dans sa chair, lorsqu'il entendit comme un léger sifflement à son oreille, et la panthère poussa un horrible rugissement.

Le jeune nègre ouvrit les yeux et vit avec stupeur l'animal qui se roulait à terre dans des convulsions causées par la souffrance.

Une flèche, partie on ne sait d'où, lui était entrée dans l'œil et [illegible], laissant sa pointe de fer dans la blessure.

Turin, Lit. Salussolia

Bibliothèque A. Française Cayenne

Michelette et Lucienne en danger de mort

Au même instant des pas de chevaux se firent entendre, et Jambo ayant tourné la tête, il vit une vingtaine d'Indiens qui s'approchaient.

Leurs têtes étaient ornées de plumes d'oiseaux de couleurs éclatantes, et ils avaient tous le visage couvert de tatouages.

Sans avoir l'air d'apercevoir les deux jeunes femmes et Jambo, les Indiens s'approchèrent de la panthère et l'un d'eux lui enfonça une seconde flèche dans le flanc.

L'animal fit un dernier bond, mais une troisième flèche l'ayant frappé au cœur, il tomba pour ne plus se relever.

Les Indiens firent alors entendre un hurlement de victoire ; ils se retournèrent alors et se rapprochèrent des trois personnes qu'ils avaient sauvées d'une mort certaine.

Les deux jeunes femmes avaient assisté à cette scène sans bien se rendre compte de ce qui se passait et ne comprenaient pas encore que ces hommes avaient tué la panthère.

— Voyez !... voyez !... s'écria Jambo ; panthère morte et plus manger femmes blanches et Jambo ?

Lucienne et Michelette ne purent s'empêcher de frémir à la pensée du danger auquel elles venaient d'échapper ! elles reprirent un peu de courage et elles allaient se disposer à continuer leur route, lorsqu'elles virent les Indiens s'approcher d'elles et leur faire comprendre par leurs gestes qu'elles ne devaient pas s'éloigner.

Hélas ! elles n'avaient échappé à un danger que pour tomber dans un autre, et, en voyant l'air avec lequel ces hommes sauvages les considéraient, elles se demandèrent en frissonnant s'il n'aurait pas mieux valu pour elles que la panthère les eût dévorées.

— Que nous veulent-ils ? demanda Lucienne à Jambo.

Le jeune nègre avait engagé la conversation avec les Indiens, dont il connaissait un peu la langue.

Ils lui dirent de s'adresser à un des leurs, qui se distinguait des autres par une grosse plume rouge qu'il avait plantée sur

sa tête, par une foule d'ornements bizarres et une surabondance de tatouages.

Jambo comprit que c'était leur chef et que c'était à lui qu'il devait s'adresser.

Il s'en approcha donc avec force marques de soumission.

Le chef était un jeune homme d'une stature élevée et noble, ses membres souples et nerveux trahissaient une force musculaire peu commune.

Ses traits étaient réguliers et exprimaient la gravité, tandis qu'un feu sombre brillait dans son regard.

— Que veux-tu ! demanda-t-il au nègre en prenant une pose pleine de fierté.

— Grand chef... commença Jambo.

— Je ne suis pas chef, fit l'Indien en l'interrompant, notre tribu est commandée par notre reine : « Fleur-du-Désert. » En son absence, c'est moi qui commande ; mon nom est : « Oeil-de-Flamme ; » parle... que veux tu ?

— Eh bien, Oeil-de-Flamme, reprit-il avec soumission, femmes blanches admirent ton courage et sont reconnaissantes; toi tué animal féroce qui manger nous... femmes blanches continuer la route pour chercher maris.

— Pourquoi ces hommes ont-ils abandonné leurs femmes et les ont-ils laissé exposées à tous les dangers ? Ce n'était pas prudent !

— Que décide Oeil-de Flamme ! Quelle réponse moi donner à jeunes femmes blanches ?

L'Indien fixa le nègre et répondit avec autorité :

— Les deux femmes blanches resteront avec la tribu !

— Maîtresses rester ici ? s'écria Jambo en français.

Michelette et Lucienne ne purent s'empêcher de frémir en entendant les paroles du nègre.

— Malheureuses que nous sommes!... dit Lucienne, qu'allons-nous devenir ?

Oeil-de-Flamme sembla avoir compris le désespoir des deux jeunes femmes, car il dit à Jambo :

— Dis aux femmes blanches qu'elles n'auront rien à craindre pendant trois jours; tu iras chercher une rançon pour racheter leur liberté ; si tu n'es pas de retour le soir du troisième jour, elles resteront avec nous et elles se choisiront un époux.

Le nègre transmit les paroles du jeune chef aux deux infortunées, qui se sentirent envahir par la terreur et l'angoisse.

— As-tu compris ? continua Oeil-de-Flamme, tu as trois jours pour aller à la recherche des visages pâles et rapporter l'argent pour racheter les deux femmes.

— Mais, reprit Jambo, où pourrai-je les trouver ?

— Tu les trouveras sans doute à la première habitation ; tu n'as qu'à marcher dans cette direction et avant la nuit tu auras atteint la plantation de sir Harris, qui est un homme hospitalier et qui viendra sans doute à votre aide.

Et en parlant l'Indien avait étendu le bras dans la direction d'un groupe de palmiers que l'on apercevait à une assez grande distance.

Puis il ajouta :

— La plantation de sir Harris se trouve derrière ces palmiers.

— Jambo va partir ! fit le jeune nègre aux deux jeunes femmes, qui étaient pâles de frayeur et d'inquiétude.

— N'oublie pas que nous n'avons plus aucune espérance qu'en toi ! lui dit Michelette.

— Oh ! Jambo avoir bonnes jambes, répondit-il ; Jambo courir.

— Tu nous retrouveras de ce côté, dit l'Indien à Jambo en lui indiquant une forêt dont on voyait la lisière à peu de distance.

Le jeune nègre promit de faire diligence et d'être bientôt de retour, puis il s'éloigna en courant.

Lucienne et Michelette le regardèrent s'éloigner pendant

que les Indiens, réunis en cercle, semblaient tenir conseil. Tout à coup l'un d'eux étendit le bras du côté de la mer. Tous suivirent ce geste ; ils jetèrent leurs regards de ce côté et aperçurent un groupe de six à huit personnes qui s'approchaient. C'étaient des hommes blancs.

Leurs vêtements déchirés et couverts de boue et de poussière témoignaient du chemin long et pénible qu'ils avaient dû parcourir.

En voyant ces hommes, Lucienne et Michelette reprirent courage ; elles espéraient avoir trouvé en eux des défenseurs.

Quand ils furent assez rapprochés, des exclamations de surprise se firent entendre.

Les jeunes femmes avaient reconnu Lapostole et Précigny, et ceux-ci furent stupéfaits en retrouvant dans le désert et entre les mains des Peaux-Rouges deux femmes qu'ils croyaient à Paris au milieu des richesses et du bien-être.

— Voilà une rencontre ! s'écria Lapostole.

— En effet, une rencontre bien inattendue, ajouta Précigny en jetant à Lucienne un regard qui fit monter le rouge au visage de la jeune femme.

Les deux infortunées se voyaient exposées à de nouveaux dangers. Persuadées que les compagnons de Lapostole et de Précigny devaient être des forçats comme eux, elles frissonnaient d'épouvante à la pensée qu'elles allaient être obligées de se trouver pendant trois jours en contact avec ces hommes.

Pendant ce temps, Tombouctou était entré en pourparlers avec Oeil-de-Flamme ; selon les ordres de Précigny, il demanda une hospitalité de quelques jours jusqu'à ce que ses compagnons eussent repris des forces pour continuer leur route.

L'Indien répondit qu'avant tout il voulait savoir ce qu'ils étaient, eux, ainsi que les deux femmes blanches qu'il avait en son pouvoir.

Précigny avait profité d'un moment pour s'approcher de Lu-

cienne et lui avait demandé par quel enchaînement de circonstances elle et sa compagne se trouvaient dans cette contrée ; la jeune femme confiante, et croyant trouver en lui un secours, lui avait tout raconté, sans se douter un instant des ignobles projets de cet homme à son égard.

Le comte apprit ainsi, que les deux jeunes femmes étaient momentanément séparées de leurs époux, qu'on était à leur recherche et qu'elles n'espéraient pas les revoir avant trois jours.

— Trois jours, pensait Précigny en couvrant Lucienne de son regard, c'est plus qu'il ne me faut, d'autant plus que je n'aurai aucun obstacle que ces Indiens dont je saurai bien me débarrasser.

— Eh bien !... murmura à l'oreille du comte l'Ecossais qui s'était approché, il paraît que nous en tenons pour la petite blonde?

— Pourquoi pas? répartit Précigny, et qui donc pourrait m'en empêcher ?

— Ce n'est pas moi, attendu que ce n'est pas à elle que je veux jeter le mouchoir !

— Ne peux-tu te contenter du « Roquet » ?

— Le Roquet ?.... grand merci !.... s'il nous arrive de rencontrer un crocodile sur notre route, je lui en ferai cadeau.

— Ingrat ?

— C'est possible !... mais quand on en veut finir avec une femme, il ne faut pas s'arrêter à moitié chemin.

— Aurais-tu par hasard jeté ton dévolu sur Michelette ?

— Précisément, je n'aime pas les blondes, et cette petite brunette est tout-à-fait de mon goût?

— Sans oublier qu'elle est probablement follement amoureuse de toi ! fit une voix railleuse auprès de Mac-Bell.

Ce dernier se détourna avec vivacité et fronça le sourcil en voyant Lapostole.

— Tu as entendus ce que je disais? fit-il d'un air menaçant.

— Je l'ai entendu et compris, répondit Lapostole.

— Voudrais-tu par hasard te poser en rival? reprit l'Ecossais.

— Tiens!... et qui donc pourrait m'en empêcher?

— Qui donc m'empêcherait de te briser le crâne.

Lapostole haussa les épaules.

Le comte reconnaissant les suites funestes que pourrait avoir une querelle dans un pareil moment se hâta d'intervenir entre ces deux hommes.

— Finissez-en avec cette bêtise! dit il à l'Ecossais. Tu as parlé à haute voix... Lapostole a entendu ce que tu disais, qu'est-ce que cela prouve? Et quand même il voudrait s'intéresser à Michelette, à quoi aboutirait-il? Si nous parvenons à nous entendre avec les Indiens le sort de ces deux femmes est entre nos mains, et nous nous entendrons avec les Peaux-Rouges, j'en connais le moyen!

— Qu'est-ce que cela peut me faire que l'Ecossais tâche de gagner le cœur de Michelette, répondit Lapostole. Mais, si tu viens à bout de dompter ces sauvages, tu devrais leur faire une proposition.

— Laquelle?

— Celle de nous suivre en Europe! Ce serait une magnifique affaire!... nous les ferions voir à Paris pour de l'argent! Dans quelques mois nous aurions ramassé une fortune.

— Mais leur entretien?... Comment les nourrir?

— Avec de belles promesses!...

— C'est une idée absurde!...

— C'est possible, mais elle mérite d'être examinée.

La conversation fut interrompue par Tombouctou qui venait rendre compte à son maître de son entretien avec Oeil-de-Flamme.

Le chef des Indiens consentait à recevoir les visages pâles

dans le campement de la tribu dès qu'il en aurait obtenu l'autorisation de sa souveraine, Fleur-du-Désert ; en échange de son hospitalité, il exigeait de la poudre, du tabac, des outils et de l'eau-de-vie.

— Tu peux conclure le marché, fit Mac-Bell, et lui dire que nous consentons à lui donner tout ce qu'il demande.

— Excepté l'eau-de-vie, dit Précigny.

— Pourquoi pas ?

— J'ai mes raisons et tu les connaîtras bientôt.

Puis s'adressant au nègre Tombouctou, le comte continua :

— Dis à l'Indien que nous avons trop peu d'eau-de-vie pour pouvoir lui en donner. Il aura les autres objets qu'il exige.

Tombouctou retourna vers Oeil-de-flamme et lui communiqua les propositions de Précigny.

L'indien accepta.

La troupe des Peaux-rouges se prépara ensuite à partir.

Au bout d'un instant on se mit en route.

Il y avait une heure environ qu'ils marchaient lorsqu'ils arrivèrent au bord d'une forêt vierge épaisse dont les arbres étaient si élevés et l'ombrage tellement épais qu'il semblait que la nuit fût brusquement venue.

Cependant l'œil exercé des Indiens découvrit un sentier qui conduisit la troupe dans une éclaircie au milieu de laquelle se trouvaient quelques cabanes d'écorce ombragées par des palmiers des cocotiers et des bananiers.

Quelques-uns des Peaux-rouges qui étaient restés pour garder le camp vinrent à la rencontre des nouveaux arrivants.

— Où est Fleur-du-désert? demanda Oeil-de-flamme à l'un d'eux.

— Elle a quitté son wigwam et a disparu dans la forêt comme à l'ordinaire.

— Dans quelle direction ?

Le jeune Indien paraissait attendre la réponse avec impatience.

— Du côté de la grande plantation.

— Toujours là-bas? fit Oeil-de-flamme d'une voix sourde et comme se parlant à lui même.

— Quand doit-elle revenir? demanda-t-il de nouveau.

— Quand la nuit descendra.

Oeil-de-flamme tomba dans une profonde rêverie : il paraissait abattu et agité par des sentiments divers.

Soudain il releva la tête et fit signe à Tombouctou d'approcher.

Le nègre s'avança avec vivacité.

— Ecoute!... lui dit l'Indien : l'eau-de-vie donne à l'homme du courage et de l'éloquence,... il me faut de l'eau-de-vie!.. Va dire à ton maître le visage pâle qu'il faut qu'il me donne un peu de ce qui lui reste!.. il ne s'en repentira pas!

Tombouctou prit Precigny à part et lui rapporta les paroles de l'Indien.

— Je m'y attendais! fit le comte joyeusement. Va lui dire que j'y consens, mais à une condition.

Et Précigny murmura quelques mots à l'oreille du nègre qui s'éloigna en disant :

— C'est entendu!

Il alla rendre compte de sa mission à Oeil-de-flamme qui jeta un coup d'œil sur Lucienne et sur Michelette et dit après avoir hésité un moment :

— Que m'importe, après tout!..... Je n'ai pas promis de veiller sur ces femmes... elles se défendront si elles veulent.... Va dire cela à ton maître et apporte moi de l'eau-de-vie là-bas derrière ces arbres.

Il y avait deux heures environ que la nuit était tombée. Un profond silence régnait dans la forêt. Tout le monde dormait dans les wigwams des Peaux rouges.

Soudain la porte d'une des cabanes dans lesquelles dormaient les visages pâles s'ouvrit doucement, un homme parut sur le seuil et fit entendre un léger sifflement.

A ce signal, un second individu sortit du fourré et s'approcha.

— Mac-Bell ! fit le premier à voix basse.

— Précigny !... répondit le second.

— Eh bien ?

— Tout est prêt.

— Les deux femmes ?

— Sont en notre pouvoir quand nous le voudrons !

— Mais Maclou et Lapostole ?

— Ils se doutaient de ce que nous voulons faire et ils vo laient essayer de nous en empêcher ; je m'en suis aperçu avec Tombouctou j'ai réussi à leur donner le change.

— Et Lucienne ?

— On l'avait mise avec Michelette dans une cabane où u vieille Indienne se chargeait de les garder moyennant un verre d'eau-de vie ; Lapostole s'en est aperçu, mais une fois la porte fermée et Lapostole éloigné, je suis allé les chercher pour les mener dans une autre hutte qui, leur ai-je dit, leur était destinée par Fleur-du-Désert.

— De sorte que nous pouvons.....

— Quand tu voudras.

Précigny fit un pas, mais il s'arrêta soudain et demanda :

— Et le Roquet ?

Mac Bell fit un geste d'insouciance.

— Il faut qu'elle se tienne tranquille si elle ne veut pas passer un mauvais quart-d'heure.

— Où est-elle ?

— Elle dort.

— N'a-t-elle aucun soupçon ?

— Non.

— Et si elle se réveille.....

— Je vais voir :... du reste, c'est comme je te l'ai déjà dit, si elle aboie trop fort, je saurai bien lui fermer la bouche.

Et en disant ces mots, il s'approcha d'une cabane située à quelques pas.

CHAPITRE XXXIX

La plantation.

Maurice et Joseph marchaient toujours devant eux, sans savoir où leurs pas les conduiraient.

Etaient-ils sur la bonne voie?

Cette incertitude les tourmentait.... les malheureux! Ils ne se doutaient pas des souffrances qu'ils auraient encore à endurer!

Au bout de quelques heures de marche, ils se trouvèrent dans un marais fangeux où ils enfonçaient jusqu'à mi-jambe pendant que des cailloux et des racines blessaient leurs pieds.

Ils eurent bientôt perdu leur direction.

Leurs pieds saignaient et ils sentaient leurs forces les abandonner.

Une soif horrible venait encore augmenter leur martyre.

Vers la fin de la journée, ils arrivèrent épuisés au bord d'une petite forêt où se trouvaient quelques arbres dont les larges feuilles étaient couvertes de grosses gouttes de rosée.

Ils s'y précipitèrent en poussant un cri de joie et commencèrent à humer cette rosée bienfaisante; mais, hélas! ces gouttes d'eau n'étaient que de la vapeur d'eau de mer, et elles avaient une saveur amère et salée qui ne fit qu'augmenter la soif des deux infortunés.

Epuisés, brisés de fatigue et de douleur, la tête en feu, ils s'étendirent sur la terre pour y reposer leurs membres haras-

sés, résolus de ne reprendre leur marche que lorsqu'ils auraient pris un peu de repos.

Ce soulagement ne leur fut pas donné, car à peine voulurent-ils fermer les yeux qu'une vive douleur les fit se lever brusquement.

C'étaient des insectes assez semblables à de petits crabes qui leur montaient dans les jambes et les mordaient cruellement.

Ils durent se remettre péniblement en marche, se heurtant à des branches et à des racines d'arbres qui les faisaient trébucher à chaque pas et augmentaient ainsi leur épuisement.

Ils marchèrent encore ainsi pendant une heure environ, en se demandant à chaque instant s'ils ne feraient pas mieux de retourner sur leurs pas.

Tout à coup Maurice s'arrêta, et s'appuyant sur l'épaule de son compagnon, il dit d'une voix éteinte :

— Joseph !... J'ai fait tout ce que je pouvais !.... j'ai encore du courage mais mes forces sont à bout !... je n'en puis plus de soif, de faim et de fatigue !... Va en avant si tu le peux ; quant à moi, il m'est impossible de faire un pas de plus ; je vais me coucher ici.... et y attendre la mort !...

— Maurice ! répondit Joseph, pense à Lucienne dont tu es la seule espérance, qui te suit en pensée et qui, avec Michelette, n'a plus que nous pour les sauver d'une mort certaine !..... penses-y et viens !...

— Ah ! mon Dieu !... cette pensée me tourmente, Joseph,..... surtout quand je me vois dans l'impossibilité de rien faire !.....

Et de grosses larmes roulèrent sur les joues pâles du pauvre jeune homme.

Puis il ajouta :

— La soif me torture !

— Maurice ! fit Joseph.. Vois, là-bas, il y a des arbres et un peu de gazon ; viens, nous pourrons nous y reposer, et les

nuages qui s'élèvent à l'horizon me font espérer que la pluie tombera avant peu

— C'est vrai, murmura Maurice, le vent est plus frais!

— Allons!... viens, dit Joseph en prenant Maurice sous les bras, encore quelques pas et nous serons peut-être sauvés. Dieu aura pitié de nous et de nos épouses!

En effet, de gros nuages, venant de tous les points de l'horizon, obscurcissaient le ciel, qui devenait noir et menaçant.

Ranimés par l'espérance, les deux amis s'approchèrent des arbres et ils entendirent bientôt le roulement du tonnerre qui leur annonçait l'approche d'un orage.

En effet, à peine étaient-ils arrivés sous les arbres que de larges gouttes commencèrent à tomber.

— Oh!... de l'eau?... de l'eau!... fit Maurice.

Joseph prit quelques larges feuilles de bananier qu'il assembla de manière à former une sorte de réservoir où l'eau s'accumula bientôt et les deux amis purent éteindre la soif qui les dévorait.

— Nous voilà sauvés encore une fois! s'écria Maurice.

— Oui, répondit Joseph, et c'est un bon présage!.. Dieu ne nous a pas abandonnés;... viens, marchons! nous découvrirons bientôt une habitation!

— Oui, et nous pourrons bientôt aller au secours de Michelette et de Lucienne!... Tu as raison, marchons!

L'atmosphère avait été rafraîchie par cette averse: Joseph et Maurice, réconfortés par l'eau fraîche et par la joie d'être sortis du marais qu'ils venaient de traverser, se mirent de nouveau en marche.

Ils avaient fait à peine cinq cents pas que Joseph poussa un cri de joie en montrant à Maurice un tronc d'arbre sur lequel se voyaient des coups de hache.

— Vois-tu!... dit-il... Nous ne devons pas être éloignés des habitations!

Ils se remirent courageusement en route et au bout d'un

certain temps leur espoir se changeait en certitude : ils avaient devant eux une plantation de canne à sucre.

Ils en prirent chacun une tige qu'ils se mirent à sucer tout en marchant et quand ils eurent dépassé un bouquet d'arbres, ils aperçurent une habitation à laquelle conduisait une avenue bordée de bananiers.

— Enfin ! soupira Maurice en s'appuyant à une espèce de grille en bois qui fermait cette avenue.

Puis ils virent s'avancer un nègre qui vint ouvrir cette grille et leur demanda ce qu'ils désiraient.

Il s'exprimait en mauvais espagnol, Maurice qui comprenait un peu cette langue lui répondit en lui demandant s'il leur serait possible de parler au maître de cette habitation.

— Mon maître, Sir Harris, est absent pour le moment, répondit le nègre, mais si vous voulez parler à son intendant vous pouvez me suivre.

Tous trois se dirigèrent vers la maison et le nègre fit entrer les deux amis dans un salon orné somptueusement en les priant d'attendre un instant.

L'intendant ne tarda pas à paraître suivi de deux nègres chargés de linge et de vêtements.

— On vient de me dire que des étrangers demandaient l'hospitalité, dit-il, et je suis venu immédiatement vous recevoir au nom de mon maître, Sir Harris. On va vous conduire dans une chambre où vous pourrez changer de vêtements en attendant qu'on ait préparé un repas. Tenez, tenez ! tout cela est à vous. Vous devez être exténués, vous prendrez ensuite un peu de repos.

Et sans attendre un mot de remerciements il s'éloigna, laissant les deux amis confondus de tant de générosité.

Ils oublièrent complétement, dans leur joie, de demander le nom de l'homme généreux dont l'hospitalité s'exerçait si noblement ; ils ne pensaient qu'à se hâter de retourner à la rencontre de Lucienne et de Michelette.

Une heure s'était à peine écoulée et les deux amis, après avoir fait une toilette complète, et vêtus des habits que l'intendant avait mis à leur disposition, se considéraient mutuellement d'un air soulagé ; un nègre vint au bout d'un moment les prévenir que la table était mise.

Ils le suivirent et entrèrent dans une salle à manger au milieu de laquelle se trouvait une table couverte de mets choisis.

L'intendant qui était là les invita à s'asseoir.

Ils lui obéirent sans se faire prier, car ils avaient faim et soif.

Tout en mangeant ils racontèrent leur histoire à l'intendant et le prièrent de bien vouloir mettre à leur disposition le moyen d'aller à la rencontre des deux jeunes femmes.

L'intendant fit immédiatement appeler une douzaine de nègres qu'il mit à leur disposition et qui furent chargés de deux brancards et de vivres de toutes sortes.

Quand les deux amis eurent fini de manger ils se levèrent et prenant les mains de l'intendant, Maurice lui dit chaleureusement :

— Permettez-moi, monsieur, de vous remercier du fond du cœur pour votre réception généreuse. Nous ne vous oublierons jamais !

L'intendant s'inclina en disant :

— Je n'ai fait en cela que suivre les ordres de mon maître.

— Puis je vous demander son nom ?

— Il se nomme sir Harris.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à lui parler ?

— Sir Harris n'est pas à l'habitation en ce moment, mais fût-il ici, je doute qu'il vous recevrait !

— Pourquoi donc ?

— Sir Harris a beaucoup souffert dans sa vie..... il vit seul, la chasse est sa seule distraction et il ne fréquente personne.

— Nous respecterons la solitude de Sir Harris, reprit Maurice, mais vous nous permettrez de lui laisser une lettre pour lui témoigner notre reconnaissance ?

— Certainement, monsieur.

Sur un signe de l'intendant, le nègre qui avait servi à table apporta de quoi écrire et Maurice écrivit une lettre dans laquelle il exprimait en termes émus ses sentiments ainsi que ceux de Joseph.

Ce devoir accompli on se prépara à partir.

D'après la description que lui avaient faite les deux amis l'intendant était d'avis de se rendre avec une embarcation à l'endroit où les voyageurs avaient débarqué ; il pensait que l'on pourrait ainsi mieux suivre la chemin parcouru par les deux femmes et par Jambo.

Le rivage était peu éloigné de l'habitation, et il y avait un petit port dans lequel se balançaient quelques canots.

La petite expédition entra dans la plus grande de ces embarcations qui, poussée par dix vigoureux rameurs, eût bientôt gagné le large.

Les nuages s'étaient dissipé, une brise fraîche s'était élevée et au bout de quelques heures on avait atteint le point que Joseph et Maurice reconnurent pour être l'endroit où ils avaient été jetés sur le rivage.

L'intendant qui avait voulu être de l'expédition donna l'ordre de débarquer et laissa ensuite deux nègres pour garder la chaloupe, puis il divisa sa petite troupe en quatre groupes qui devaient se diriger chacun dans une direction différente.

Ensuite tout le monde se mit en route.

Joseph remarqua que les nègres avaient constamment les yeux fixés sur le sol.

Il y avait quatre heures environ qu'ils marchaient et les deux amis commençaient à désespérer lorsqu'on entendit un cr à une certaine distance

Ce cri avait été poussé par un nègre faisant partie d'une troupe qui se trouvait d'un autre côté.

On se dirigea immédiatement dans cette direction et on eut

bientôt rejoint le nègre qui avait appelé et qui montra sur le sol des empreintes de différentes grandeurs.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Maurice.

— Ce sont des traces de pas..... répondit l'intendant, et probablement ce sont les femmes que vous cherchez, car personne ne fréquente ces parages.

Puis s'étant agenouillé, il examina plus soigneusement ces empreintes et ajouta :

— Quelle est la chaussure que portent ces femmes?

— Des bottines, répondit Joseph.

— C'est bizarre! répondit l'intendant, je vois parfaitement des empreintes de chaussures, mais je distingue également les traces de pieds d'hommes nus.

— Précisément, fit Maurice, ce sont les pas de Jambo, le nègre.

La petite troupe se remit activement en marche, en suivant les traces de pas.

Au bout d'un instant un nouveau cri se fit entendre, le nègre qui l'avait poussé avait découvert de nouvelles empreintes qui s'entre-croisaient d'une manière confuse, comme si un certain nombre de personnes avait piétiné sur place ; l'intendant qui n'avait pas cessé d'examiner ces traces d'un œil exercé ne tarda pas à découvrir qu'il y avait aussi les empreintes d'un animal d'une certaine taille, probablement d'une panthère.

— Grand Dieu ! s'écria Maurice, une panthère.

— Oui, ou bien un puma, répondit l'intendant.

Joseph et Maurice étaient devenus pâles comme un linceul.

L'intendant réfléchit un instant, puis il dit :

— Il faut continuer nos recherches.

Pendant que la petite troupe se remet en marche et que les deux amis, la mort dans l'âme, commencent à désespérer nous demanderons au lecteur la permission de retourner à l'habitation et d'apprendre ce qui s'y passe.

Il y avait à peine une heure que l'embarcation était partie, lorsque Sir Harris revint.

Il montait un cheval magnifique, qui piaffait d'impatience et que son cavalier avait de la peine à modérer.

Sir Harris était un homme d'une cinquantaine d'années, sa stature était moyenne et admirablement proportionnée et son œil bleu foncé exprimait une résolution inébranlable.

Il portait une barbe blonde touffue qui ajoutait encore à l'expression sérieuse et mélancolique de toute sa physionomie.

Arrivé devant la porte de la maison, il sauta à terre, jeta la bride de son cheval à un nègre qui était accouru, puis pénétra dans l'habitation.

Un serviteur lui apprit aussitôt que master Tom, c'était le nom de l'intendant, s'était éloigné avec dix nègres et deux Européens qui étaient arrivés à l'habitation épuisés et mourant de faim, de soif et de fatigue.

— Deux étrangers ? fit Sir Harris en pâlissant ; d'où viennent-ils ?

— Je l'ignore, répondit le nègre.

— Ils n'ont pas dit de quel pays ils étaient ?

— Non, maître, mais l'un d'eux a écrit une lettre.

— Donne, donne ! fit Sir Harris, en saisissant la lettre que Maurice lui avait écrite et qu'il parcourut fiévreusement.

La seule vue de cette écriture l'avait frappé, mais quand il lut la signature, le papier lui échappa des mains, et il se laissa choir sur un fauteuil, plus pâle et plus défait que s'il eût lu son arrêt de mort.

Il resta ainsi pendant quelques minutes, immobile comme une statue, cependant il parvint à maîtriser son émotion et demanda d'une voix altérée :

— Pampao, sais-tu ce que voulaient ces étrangers et pourquoi Master Tom les a accompagnés ?

— Je ne le sais pas, maître.

Le planteur porta sa main à son front d'un air de désespoir.

— Que vont-ils devenir! murmura-t-il douloureusement.

Et il allait adresser une seconde question à Pampao, quand un jeune nègre vêtu d'habits souillés et déchirés, les pieds en sang et visiblement exténué, entra dans la pièce où se trouvait Sir Harris et tomba à terre sans pouvoir articuler une parole.

— Qui es-tu?..... D'où viens-tu?..... demanda le planteur au comble de la surprise ; que veux-tu ?

— Oh!.... fit le jeune nègre en essuyant la sueur qui découlait de son front, pour moi,..... rien..... pour jeunes femmes blanches..... Jambo partir..... pauvres jeunes maîtresses avoir faim et soif!

— Ces femmes sont-elles seules?.... Comment ont-elles pu se hasarder dans la savane ?

— Grand naufrage!.... voyage bien pénible! répondit Jambo; puis jeunes maîtres partis pour chercher secours!

Sir Harris leva les deux mains au ciel comme si une idée lui était venue subitement.

Puis il demanda à Jambo :

— Les deux maîtres sont-ils les maris des deux femmes qui t'envoient ?

— Oui.

— L'un d'eux se nomme-t-il Maurice ?

— Oui, oui!

— Et les deux jeunes femmes s'appellent-elles Lucienne et Michelette ?

— Oui, les connaissez-vous ?

Sir Harris qui s'était levé, chancela et dut s'appuyer au dossier d'une chaise.

Puis il s'écria :

— Mais où sont-elles?.... où sont-elles ?

Jambo lui raconta alors qu'elles étaient entre les mains des

Indiens et qu'il était chargé de porter une rançon pour leur délivrance.

— Les misérables !.... fit Sir Harris avec colère : il faut que je les extermine... Je leur paierai une rançon, mais auparavant je veux leur donner une leçon dont ils se souviendront !

Puis s'adressant à son nègre il lui dit :

— Fais atteler Ralph et va dire que vingt nègres se préparent à monter à cheval dans cinq minutes pour m'accompagner, tu viendras avec nous, Pampao ; chaque homme s'armera d'une carabine et de deux pistolets.

— Oui, maître.

— Va et fais vite.

Les ordres du planteur furent exécutés en un clin d'œil et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il s'élançait lui même en selle et se mettait en route, suivi de vingt de ses hommes bien armés.

— Tenez-vous prêts et surtout écoutez mon commandement, leur avait-il dit en partant.

Il y avait un moment que la petite troupe marchait quand Sir Harris remarqua une fumée épaisse qui s'élevait à une certaine distance dans la savane, puis il vit des flammes s'élancer par-dessus la cime des arbres.

Cinq minutes après il avait devant lui un spectacle grandiose et terrifiant : une forêt en flammes.

— En avant !.... en avant !.... s'écria le planteur.

Et toute la troupe se mit au galop.

CHAPITRE XXXX.

Fleur-du-Désert.

Dans un chapitre précédent, nous avons laissé Précigny attendant Mac-Bell, qui avait voulu s'assurer que le Roquet dormait et, par conséquent, ne viendrait pas mettre obstacle à leur infernal projet.

L'Ecossais allait pénétrer dans la hutte lorsqu'il vit Cerise derrière lui.

— Que fais-tu là ? demanda Mac-Bell.

— J'écoute.

— Dans quel but ?

— Pour savoir.

— Et qu'as-tu entendu ?

— J'ai entendu deux coquins qui se préparent à faire infamie.

Mac-Bell fit un mouvement.

— Ah !.... tu as entendu cela, fit-il avec ironie. Eh bien !.... qu'as-tu à dire ?

— Rien, si ce n'est que je défends de sortir de cette cabane !

— Vraiment ! serais-tu jalouse, par hasard ?

— Jalouse ou non, je ne veux pas que tu bouges d'ici.

L'Ecossais se mit à rire.

— Allons, nous allons rire, dit-il en faisant un pas en avant.

— C'est possible ! répondit le Roquet.

— Tu veux réellement m'empêcher de m'en aller?

— Essaie un peu de le faire!

— Mais tu sais que d'un coup de poing, je peux te briser la tête!

— Et d'un cri je peux donner l'alarme à tout le camp et rassembler les Indiens autour de nous.

Mac-Bell lui jeta un coup-d'œil féroce et lui dit d'une voix étranglée par la colère:

— Ecoute... si tu pousses un cri, si tu dis un mot, ce sera ma dernière parole! tu me comprends!... choisis!

Il voulut s'éloigner, mais d'un bond, le Roquet vint se placer devant lui et lui barra le chemin.

— Un pas de plus, fit elle, un seul et je crie.

L'Ecossais articula une imprécation horrible, leva son poing, et l'abattit sur la tête de Céleste en disant:

— Crie maintenant, si tu peux!

Le Roquet se laissa lourdement tomber à terre.

Elle prononça un juron et voulut se relever.

— Tu t'en repentiras!... dit-elle avec une rage sourde.

Mac-Bell entendit ces paroles il s'arrêta comme frappé d'une idée subite et il examina Céleste d'un œil interrogateur.

Puis, comme si un soupçon venait de naître dans son esprit il entra dans la cabane et se précipita dans un coin, où on entendit qu'il cherchait quelque chose.

Il ne trouva rien, car il commença à proférer des jurements épouvantables et revint vers le Roquet, qui était toujours étendu à terre.

Les poings fermés et les traits contractés par la fureur, Mac-Bell se pencha vers elle et demanda, les dents serrées par la rage:

— Mon bâton!... qu'en as-tu fait?... parle!

— N'est-ce pas, murmura le Roquet, que ma vengeance est bonne?

— Mon bâton !... Où est-il ?... continua l'Ecossais, dont la fureur augmentait.

— Je ne te le dirai pas!

— Prends garde!.. Tu es en mon pouvoir, je peux t'étrangler si je le veux, ainsi ne plaisante pas plus longtemps. Pour la dernière fois, veux-tu me dire où est mon bâton ?

— Non ! répondit énergiquement Céleste.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas que c'est ta condamnation à mort que tu prononces là ?

— Je sais quel est l'avenir que tu me prépares : l'abandon et la misère !

— Mon bâton !.. mon bâton ! répéta Mac-Bell hors de lui.

Le Roquet avait la figure radieuse en voyant le succès de sa vengeance ; un rire silencieux et horrible éclairait ses traits grimaçants.

— Je l'ai si bien caché que tu ne pourras jamais le trouver. Il est perdu pour toi... perdu pour toujours.

— Eh bien !... tu ne jouiras pas longtemps de ta vengeance! hurla Mac-Bell.

Puis la saisissant par le cou, il lui serra la gorge de sa main énorme et noueuse, jusqu'à ce qu'il vit que son râle allait s'éteindre.

Cinq minutes se passèrent ainsi.

Les convulsions de la malheureuse s'affaiblissaient, et elle resta bientôt sans mouvement.

Elle était morte.

L'Ecossais ouvrit alors la main et se releva.

Son visage était pâle et une sueur glacée perlait sur son front.

Tout à coup il eut un tressaillement.

Un homme venait d'apparaître comme un fantôme devant lui.

Il reconnut Précigny qu'il n'avait pas entendu approcher.

— Eh bien ? demanda ce dernier, qu'y a-t-il ?... Une querelle de ménage, sans doute ?

— Ce sera la dernière ! répondit Mac-Bell en se disposant à éloigner le cadavre.

— Ah !... le Roquet a enfin promis d'être sage ?

— Oui, et cette fois elle tiendra sa parole, repartit l'Ecossais en passant sa main sur son front ; puis il ajouta froidement :

— Maintenant, conduis-moi à la hutte où sont les deux jeunes femmes.

Les deux hommes se glissèrent comme des serpents dans la broussaille, écoutant à chaque pas pour ne pas être découverts et ils finirent par arriver auprès d'une cabane isolée

— C'est ici ! fit Précigny à voix basse.

Mac-Bell était resté immobile.

Il lui avait semblé entendre quelque chose remuer dans le fourré.

— J'ai cru entendre comme un bruit de feuilles agitées, dit-il à Précigny à voix basse et en regardant autour de lui ; regarde là bas, on dirait un groupe d'hommes.

Précigny jeta les yeux dans la direction que Mac-Bell lui indiquait.

Je sais ce que c'est, répondit il, c'est Tombouctou qui est en négociations avec les Indiens.

— Allons, entrons !

— Oui, viens !

A deux pas de là, deux hommes étaient accroupis dans les broussailles, cachés par un buisson épais.

Ils virent qu'il ne leur était pas possible d'empêcher Précigny et Mac-Bell de pénétrer auprès des deux jeunes femmes et d'accomplir leur odieux projet.

Ces deux hommes étaient Maclou et Lapostole.

— Que faire ?... demanda le premier à voix basse.

Lapostole réfléchit un moment, puis il répondit :

— J'ai trouvé un moyen !

— Lequel ?

— Il est dangereux,... mais il est infaillible, et, du reste,

nous n'avons pas le choix.

— Mais parle!

— Viens, tu le verras!

Et tous deux disparurent dans le fourré.

Précigny et Mac-Bell avaient pénétré dans la hutte où se trouvaient Michelette et Lucienne, et ils se trouvaient en présence des jeunes femmes qui s'étaient jetées toutes vêtues sur un tas de feuilles de maïs.

Elles avaient essayé de dormir, mais l'angoisse où elles se trouvaient les avaient tenues éveillées et en entendant la porte s'ouvrir elles s'étaient levées pleines d'effroi.

Précigny s'approcha de Lucienne qui, comme Michelette, avait reculé jusqu'à la paroi, et qui était plus morte que vive.

Puis il lui dit en la couvrant de regards ardents:

— Lucienne, j'espère que vous me reconnaissez et que vous comprenez la raison pour laquelle vous me voyez ici à cette heure?

— Grand Dieu!.. que me voulez-vous? s'écria la jeune femme épouvantée.

— Ce que je veux? repartit Précigny; je veux me venger de votre époux qui a été la cause de ma ruine et de tous mes malheurs, qui m'a précipité au bagne et à qui je veux rendre une partie du mal qu'il m'a fait!.. Oui!.. l'heure de la vengeance a sonné, et quoique je ne m'attendais pas à ce bonheur je veux en profiter.

Il s'approcha de Lucienne et lui saisit le bras pendant que Mac-Bell se jetait sur Michelette.

— Au secours!.. Au secours!... crièrent les deux malheureuses en se débattant.

— Oh!... vous pouvez crier à votre aise, fit Précigny, cette cabane est éloignée des autres et ceux qui pourraient vous entendre se garderont bien de venir à votre secours.

La lutte continuait: une lutte héroïque et désespérée.

Lucienne et Michelette comprenaient maintenant le danger qu'elles couraient et résistaient de toutes leurs forces.

Mais que pouvaient-elles, épuisées comme elles étaient, contre deux hommes d'une force athlétique ?

Soudain, les deux misérables coquins s'arrêtèrent et échangèrent un regard de terreur.

Une lueur rouge entrait par la porte restée entr'ouverte et éclairait l'intérieur de la cabane.

— Qu'est-ce que cela ? fit Mac-Bell.

Mais la lueur augmentait, une fumée épaisse commençait à pénétrer dans la cabane qui semblait se trouver au milieu d'une fournaise.

— Mille tonnerres ! s'écria Précigny, faut-il donc abandonner ma vengeance ?

Et comme il hésitait, on entendit un tumulte épouvantable de tous les côtés, des cris, des hurlements, et des coups de feu.

— Qu'est-ce que cela peut être ? fit l'Ecossais.

— Ce sont sans doute ces chiens de Peaux-Rouges qui profitent de la nuit pour massacrer nos camarades.

— Tu as raison, et nous n'avons pas une minute à perdre

— Que veux-tu faire?

— Diable !... mais c'est bien simple, il nous faut fuir tout de suite si nous ne voulons pas partager le sort des autres.

— Il faut d'abord voir ce qu'il y a, répondit Précigny.

Et les deux scélérats sortirent de la hutte et firent un détour, pour éviter les flammes qui dévoraient la forêt.

Les cris et les coups de feu continuaient, mais Précigny put bientôt constater que le combat avait lieu à une certaine distance, loin des cabanes qui leur avaient été assignées, et que, par conséquent, il ne s'agissait pas de leurs camarades.

— Allons voir du côté où l'on se bat ! fit Précigny.

A cette proposition, l'Ecossais fit la grimace.

—

— Vas-y si tu y tiens, répondit-il, quant à moi, je reste ici, j'ai mes raisons pour cela !

— Je comprends !... tu as un tendre souci pour le Roquet.

— C'est cela !

— En bien, reste, puisque tu le veux, mais tu ne tarderas pas à venir me rejoindre !

Le lecteur a sans doute vu que l'Ecossais voulait rester pour continuer à chercher son bâton dans lequel nous savons qu'il avait caché les billets de banque volés à Lebuteux.

Pendant qu'il poursuit ses recherches, nous allons suivre Précigny.

Il s'approcha d'une clairière éclairée par les flammes, et où il vit une vingtaine d'hommes, nègres et Peaux-Rouges étendus, blessés ou morts.

La tribu entière formait un cercle autour de cette clairière.

Au milieu de ce cercle se trouvait un groupe qui attirait l'attention des Indiens.

Ce groupe était formé par les chefs de la tribu, entourant un homme garotté dans lequel nous reconnaissons Sir Harris.

Le planteur et ses nègres avaient été vaincus par les Peaux Rouges beaucoup supérieurs en nombre et on délibérait maintenant sur le genre de mort qui lui était destiné.

Oeil-de-Flamme voulait que l'exécution eût lieu immédiatement, tandis que les autres chefs étaient d'avis d'attendre le retour de leur reine.

— Fleur-du-Désert ne reviendra probablement que dans trois jours, disait Oeil-de-Flamme, voulez-vous donc avoir la lâcheté de laisser vivre notre ennemi jusque-là ?

La discussion s'envenima au point qu'un moment il semblait qu'elle dût dégénérer en bataille.

Oeil-de-Flamme profita de cette circonstance pour atteindre son but.

Il éprouvait une haine secrète et profonde pour Sir Harris et saisissait avec joie cette occasion pour s'en débarasser.

— Comment! s'écria-t-il d'une voix menaçante; vous hésitez à sacrifier un visage pâle, qui a tué cinq ou six de nos plus braves guerriers?

Cet argument triompha.

La mort de Sir Harris fut décidée.

— Viens! dit Oeil-de-Flamme en s'adressant au planteur, tu peux entonner ton chant de mort, dans deux heures ton martyre commencera.

Sir Harris ne répondit pas.

— Comment! reprit l'Indien, tu n'as pas seulement le courage de masquer ta lâcheté; la peur arrête-t-elle ton sang dans tes veines et a-t elle collé ta langue a ton palais?

— Dans le pays où je suis né, répondit Sir Harris d'une voix calme et en fixant l'Indien d'un air résolu, le courage consiste à savoir mourir avec sérénité et à voir venir sa dernière heure avec indifférence. Celui qui voudrait chanter à ce moment-là, passerait dans mon pays pour un poltron qui cherche à cacher sa peur sous de vaines fanfaronades.

— Veux-tu dire que je tremblerai le jour où je devrai mourir?

— Qui sait! répondit le planteur.

Un éclair de colère s'alluma dans le regard d'Oeil-de-Flamme qui saisit son tomahawk et le fit tournoyer au-dessus de la tête de Sir Harris.

Celui-ci ne fit pas un mouvement et ses traits n'eurent pas la moindre contraction.

— Il est certain, dit-il, que dans tous les pays on appelle lâche celui qui frappe un adversaire sans défense.

Le jeune Indien recula, comme frappé par ces paroles et dit froidement:

— Oeil-de-Flamme n'est pas un lâche!

Pendant ce temps, on avait informé toute la tribu que l'exécution aurait lieu dans deux heures c'est-à-dire au point du jour. On avait décidé que le planteur devait mourir, parce qu'il

avait combattu la tribu qui avait cherché à dévaster ses plantations, et comme il avait décidé qu'il la combattrait jusqu'à ce qu'il l'eût chassée de la contrée, il fut décidé qu'un pareil ennemi serait tourmenté avant de rendre le dernier soupir, d'une manière digne de lui. Toute la tribu formait un demi-cercle autour de l'arbre au tronc duquel on avait lié Sir Harris.

Les forçats évadés de l'île du Diable devaient aussi assister à l'exécution, Lucienne et Michelette s'étaient réfugiées auprès des guerriers indiens commandés par Oeil-de-Flamme pour être ainsi à l'abri des poursuites des deux misérables auxquels elles avaient échappé d'une façon aussi inattendue.

L'heure était arrivée.

Deux cordes solides lièrent les poignets du prisonnier, qui furent ensuite attachés contre le tronc de l'arbre, de manière que le planteur avait les mains élevées au-dessus de sa tête. Ses bras étaient nus, ainsi que sa poitrine, et on y avait fait de petites taches noires avec du charbon, ces marques devaient servir de mire aux flèches des Indiens.

Le sort avait désigné Oeil-de-Flamme pour lancer la première flèche.

Pendant que l'Indien faisait ses préparatifs, une courte conversation s'était engagée entre Mac Bell et Précigny.

— Dis-moi, avait demandé ce dernier, as-tu vu la figure du prisonnier ?

— De quel prisonnier ? fit l'Ecossais.

Mac-Bell était distrait, une pensée l'occupait et Précigny fut obligé de répéter sa demande.

— Je l'ai à peine remarqué, ton prisonnier, répondit brièvement l'Ecossais.

Puis il ajouta, en jetant un régard de méfiance à son compagnon :

— J'ai perdu différents objets auxquels je tenais beaucoup, entr'autres le bâton qui m'aidait à marcher ; l'aurais-tu vu? par hasard.

Turin, Lit. Salussolia

BIBLIOTHÈQUE FRANCONIE CAYENNE

Oeil-de-flamme prit son arc et visa...

— Que veux-tu que je fasse de ton bâton ?

— Qui sait ?

— Laisse cela pour le moment ;.... regarde plutôt cette physionomie.... ne te semble-t-il pas l'avoir déjà vue quelque part ?

— Où donc ?

— Je ne peux pas le dire !

— Pourquoi me tourmentes-tu donc ?..... quel intérêt puis-je avoir à cet homme ?... Ce qu'il me faut, c'est mon bâton !

On voit que l'Ecossais était opiniâtre ; Précigny vit qu'il essayerait vainement d'attirer son attention sur autre chose ; ses idées étaient ailleurs.

Œil-de-flamme avait terminé ses préparatifs, il avait bandé son arc et il examinait la pointe de sa flèche.

Puis s'étant éloigné de quelques pas il posa la flèche sur la corde de son arc et visa.

Chacun examinait attentivement la physionomie du prisonnier quand tout à coup une légère rumeur se fit entendre derrière l'arbre auquel il était lié et il abaissa les bras.

On vit ensuite avec étonnement que les cordes qui l'attachaient avaient été coupées par un tomahawk qui était resté fiché dans le bois.

Œil-de-flamme irrité parcourait des yeux les rangs des Indiens afin de découvrir quelle main avait fait cela lorsqu'une jeune Indienne, montée sur un magnifique cheval, arriva au galop au milieu de la clairière et s'arrêta à dix pas du prisonnier.

— Fleur du-Désert !... murmura Œil-de-flamme en abaissant son arc.

— Fleur-du-Désert !..... répétèrent avec enthousiasme les Peaux-Rouges.

La jeune femme, dont les traits étaient d'une beauté incom-

parable et ne portaient aucun tatouage, tourna lentement la tête vers Sir Harris, puis jetant un regard circulaire sur toute la tribu, elle dit d'une voix élevée et sévère :

— Quel est celui qui n'a pas craint de s'arroger un droit qui n'appartient qu'à moi et de disposer, en mon absence, de la vie de cet homme ?

Et comme personne ne répondait, elle ajouta d'une voix émue :

— Il faut que vous sachiez ce que cet homme a fait pour moi. J'étais un jour en péril, il me prit dans sa maison et eût pour moi les soins qu'une mère aurait pour son enfant. Aujourd'hui je peux acquitter ma dette de reconnaissance en lui accordant la vie.

Puis s'adressant à Sir Harris, elle ajouta :

— Tu es libre et tu peux aller où tu voudras !

— Je te remercie, Fleur-du-Désert, répondit le planteur, mais je n'accepte la vie et la liberté qu'à une condition.

— Ah ! s'écria la jeune Indienne, et quelle est cette condition ?

— C'est que tu me permettes d'emmener avec moi ces deux jeunes femmes, répondit Sir Harris en désignant Lucienne et Michelette.

En les voyant le regard de Fleur-du-Désert prit tout à coup une expression qui les fit trembler.

Pendant un moment la jeune Indienne parut combattre avec elle-même.

— Que décides-tu ? demanda Sir Harris.

— Je ne sais.

— Tu hésites ?

— Toi et ces deux femmes, c'est trop !

— Que dis-tu ?

— Tu exiges trop !

— Si tu le désires je te paierai une rançon.

— Non .... mais je puis faire autre chose.

— Laquelle ?

— Leur rendre la liberté à condition que tu restes mon prisonnier.

— Oh !.... j'accepte.... je resterai et elles seront libres.

Fleur-du-Désert ne répondit pas, mais une singulière expression d'étonnement et de colère se répandit sur son visage. Puis elle reprit :

— Réfléchis que si tu restes notre prisonnier je ne puis pas te sauver de la mort !

— Que mon destin s'accomplisse ! répondit simplement Sir Harris.

— Connais-tu ces deux femmes ?

— Que t'importe !

— Elles sont belles ! dit l'Indienne d'un ton ironique et sauvage.

Puis elle ajouta :

— Ta résolution est-elle inébranlable ?

— Tu le sais.

— Tu veux sauver la vie de ces deux femmes ?..... n'est-ce pas ?

— Et je donne avec joie ma vie en échange de leur liberté.

— Bien !

Fleur-du-Désert se tourna alors vers les deux jeunes femmes et leur dit en français :

— Vous êtes libres !

— Libres !.... s'écria Lucienne.

— Et c'est à Sir Harris que vous devez la liberté, ajouta la jeune Indienne en désignant le planteur.

Puis elle demanda à ce dernier :

— Où doit-on les conduire ?

— A mon habitation.

— Ton désir sera exaucé.

Sir Harris s'adressant alors à Lucienne et à Michelette leur dit :

— Non-seulement vous êtes libres, mais vous trouverez dans ma maison deux êtres qui vous sont chers !

— Qui nous sont chers ?.... ajouta Michelette.

— Maurice et Joseph.... répéta le planteur.

Pendant que Sir Harris avait échangé ces quelques paroles avec les deux jeunes femmes, Fleur-du-Désert avait appelé d'un signe un de ses lieutenants et lui parlait à voix basse.

Cet Indien était nommé le Serpent et il était réputé pour sa férocité et sa ruse.

— Ecoute, lui disait Fleur-du-Désert en parlant de manière à n'être entendue que de lui ; tu accompagneras ces deux femmes.

— Bien, répondit l'Indien.

— Mais tu ne les conduiras pas à l'habitation de Sir Harris.

— Je les conduirai où tu l'ordonneras !..

Fleur-du-Désert eut un sourire cruel.

— Connais-tu l'île des Serpents ? demanda-t-elle d'un air féroce.

— Oui, oui !..... je la connais, répondit l'Indien avec un léger frisson.

— Eh bien ! c'est là que tu les conduiras !

Et voyant que l'Indien la regardait avec étonnement, elle ajouta :

— Hésiterais-tu ?

Le Peau-rouge fit un geste de dénégation.

— Je n'hésite pas, répondit-il avec calme, mais tu sais qu'on ne peut pas faire trois pas dans cette île sans mettre le pied sur un reptile. Je te remercie de la mission que tu me confies et qui me fournit l'occasion de te donner une preuve de mon dévouement.

— Tu leur laisseras croire qu'elles vont à l'habitation de Sir Harris.

— Oui.... oh ! je saurai gagner leur confiance !

— Bien, va maintenant, et prends avec toi quelques-uns de tes guerriers.

Un quart-d'heure après Michelette et Lucienne, chacune sur un cheval, se mettaient en route, sous la conduite du Serpent et de quatre Indiens.

Sir Harris les suivit des yeux jusqu'à ce qu'il les vit disparaître.

Puis il murmura en poussant un profond soupir.

Ils seront heureux à cause de moi !.... Que puis-je désirer de plus ?

CHAPITRE XLI.

Le prisonnier.

Fleur-du-Désert désigna six Indiens qui furent chargés de la garde de Sir Harris puis elle s'éloigna avec un visage rêveur et plongée dans de douloureuses pensées.

Elle était entrée dans la forêt et marchait lentement, la tête inclinée sur sa poitrine.

— Dois-je te dire quelles sont les pensées qui t'occupent ? fit tout à coup une voix derrière elle.

La jeune Indienne se retourna avec vivacité et reconnut le visage grave et triste d'Œil-de-flamme.

— Que t'importent mes pensées ! répondit-elle brièvement et de quel droit prétends-tu lire dans mon âme ?

— J'ai le droit de deviner tes pensées et de lire dans ton âme, répondit Œil-de flamme, pour savoir ce qui t'empêche de te choisir un époux dans ta tribu comme nos lois le veulent et comme tu as promis de le faire.

— J'ai encore trois jours avant d'être obligée de vous faire connaitre mon choix.

— Et pourquoi veux-tu attendre jusqu'au dernier moment?

— C'est mon secret !

— Je le connais ton secret, je vais te le dire....

La jeune Indienne eut un sourire dédaigneux.

— Tu aimes le visage pâle !.... lui dit Œil-de-flamme à voix basse.

Fleur-du-Désert fit un mouvement involontaire et fixa Œil-de-flamme.

— Qu'est-ce qui peut te faire supposer cela ? demanda-t-elle légèrement troublée.

— Ce n'est pas une supposition, c'est une certitude, répondit Œil-de-flamme. La vivacité de tes sentiments pour cet homme t'a trahie, aussi bien que la haine que je lui porte et la violence de mon amour pour toi !

Ils marchèrent encore quelque temps, gardant tous deux le silence.

— Eh bien ? fit tout à coup Œil-de-flamme.

— Eh bien ! répondit Fleur-du-désert, dans trois jours tu connaitras ma résolution et mon choix, jusque-là je désire que tu ne viennes plus m'importuner.

Le jeune homme sourit tristement, puis il dit :

— Œil-de-flamme est patient,.... il attendra.

Puis ayant jeté un dernier regard à la jeune Indienne il lui dit :

— Adieu !

Et d'un bond il disparut dans le fourré qui était très-épais à cet endroit.

Vers la fin de la journée Fleur-du-Désert, qui n'avait pu

trouver un instant de repos, se sentait inquiète, son sein se soulevait fiévreusement et elle ne pouvait se décider à prendre une résolution.

Elle s'approcha enfin du prisonnier qui était toujours sous la garde de six Indiens.

— Eloignez-vous! leur dit-elle. Fleur-du-Désert veut parler au visage pâle.

Les six guerriers obéirent.

Quand elle se trouva seule en présence de Sir Harris elle retomba dans de profondes réflexions, et parut pendant un moment avoir complètement oublié le prisonnier.

Mais Sir Harris, curieux de connaître les sentiments qui poussaient l'Indienne à venir auprès de lui, rompit le premier le silence.

— Fleur-du-Désert! dit-il d'un ton de doux reproche, le passé a-t-il entièrement disparu de ton souvenir?

— Je ne te comprends pas! répondit la jeune femme en fixant sur lui un regard ardent.

— Tu me comprends, Fleur-du-Désert; tu ne peux pas avoir oublié le passé!

Et voyant que l'Indienne gardait le silence il ajouta :

— As-tu oublié qu'un jour je te trouvai étendue à terre, privée de sentiment et baignée dans ton sang; tu avais été blessée par la griffe d'une panthère; te souviens-tu que tu fus accueillie dans ma maison et que tu y fus soignée par moi comme une sœur?

— C'est vrai! fit Fleur-du-Désert d'un air pensif.

— Et bien! si tu te souviens du passé, pourquoi me traites-tu aujourd'hui comme un ennemi?

— J'ai deux motifs pour cela, répondit la jeune Indienne.

— Et quels sont ces motifs?

— Ils sont aussi puissants l'un que l'autre.

— Et ils te poussent à me faire mourir?

Un sourire d'une grande douceur parut sur les lèvres de Fleur-du-Désert.

— Oh !.... tu ne mourras pas !... murmura-t-elle avec tendresse.

— Explique-toi !

— Ecoute, Harris! reprit la jeune femme ; si, après la mort de mon père, la souveraineté de ma tribu m'échut en partage, je le dois à ma science, au pouvoir que je possède de lire dans l'avenir.... Eh bien !.... j'ai interrogé les astres sur ton destin et j'ai appris qu'un grand danger te menace.

— Moi ?..... s'écria le planteur.

— Ne sois pas incrédule !.... Ne doute pas de ma science !.... Les étoiles m'ont appris que tu as un ennemi qui en veut à tes jours. Par reconnaissance pour les bienfaits que tu me reprochais d'avoir oubliés, je t'ai gardé prisonnier parce que tu es sous ma garde et ma protection..... Tu vois donc que je ne suis pas une ingrate !

Le planteur considérait Fleur-du-Désert avec émotion ; il lui prit doucement la main et lui dit :

— Merci !.... Mais pourquoi prendre tant de soins pour une existence qui depuis longtemps m'est à charge ?

— Tu es encore jeune ! répondit la jeune fille, et tu n'as pas le droit de dédaigner la vie !

— Comment ?

— Tu as sans doute été malheureux ?

— Autant qu'une créature humaine peut l'être !

— Je le crois !.... Cependant on peut oublier le passé, et l'avenir peut te garder encore de beaux jours !

Sir Harris fit un geste d'incrédulité en souriant avec tristesse

— Non !.... dit-il..... c'est impossible !.... Mon cœur est depuis longtemps fermé comme un tombeau !.... Dieu seul connaît les sentiments qui y sont ensevelis !

— Oh !.... ne parle pas ainsi ! fit impétueusement Fleur-du-Désert, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta tristesse !

— Pauvre enfant!

— Je te plains!

— A quoi bon!

— Et je voudrais connaître le secret qui est la cause de ta souffrance!

— Ne le demande pas!

— Ah!... tu as aimé, n'est-ce pas?

— Oh! oui.

— Tu as aimé une femme qui t'a trahi?

Harris leva les yeux au ciel, et Fleur-du-Désert sentit trembler sa main.

— Non!... répondit le planteur d'une voix grave, cette femme m'aimait d'un amour profond et sincère!... C'était une créature céleste, toute de tendresse et de dévouement; elle me fut enlevée au moment où rien ne semblait plus devoir troubler notre bonheur, où je croyais être récompensé pour toutes les peines et toutes les souffrances que j'avais endurées! Que la mémoire de cette femme soit bénie, et puissé-je bientôt aller la rejoindre dans un monde meilleur!

Pendant que la jeune Indienne écoutait les paroles de Sir Harris, les sentiments les plus divers semblaient agiter son cœur.

Son sein se soulevait comme agité par l'émotion, puis un sourire amer vint crisper ses lèvres purpurines; quand sir Harris eut terminé, elle sentit une larme mouiller ses yeux.

Elle retira sa main, que le planteur avait conservé dans les siennes, puis se penchant vers le prisonnier, elle lui demanda à voix basse:

— Et depuis! N'as-tu jamais aimé?

— Jamais!

— Tu me le jures!

— Sur ma vie!

— Et cependant tu mens! fit la jeune fille avec emportement.

Harris la regarda avec étonnement.

— Pourquoi te tromperais-je ? demanda-t-il.

— Tu mens, te dis-je, répéta la jeune Indienne avec un éclair dans les yeux ! celle que tu aimes était ici il n'y a que peu de temps... Oh !... crois-tu donc que je ne m'en sois pas aperçue ?

— Que veux-tu dire ? fit Harris avec un air de franchise qui déconcerta Fleur-du-Désert qui reprit :

— Je veux parler de l'une de ces deux jeunes femme blanches pour la liberté desquelles tu voulais donner ta vie ! Tu aimes la jeune blanche aux cheveux blonds ?

— Lucienne ! .. Et tu as pu croire !..

— Je le crois encore !...

— Mais !. . elle est ma fille...

— Que dis-tu ?

— Elle est la femme de mon fils... de mon fils bien-aimé... que je n'ai pas revu depuis cinq années !

— Tu n'aimes pas cette femme d'amour ?

— Non !

— Tu le jures !

— Oui, je le jure par la foi de mes pères et par tout ce qui m'est cher dans ce monde, par la vie de mon fils, pour lequel je donnerais la dernière goutte de mon sang.

Lorsque Sir Harris eut fini de parler Fleur-du-Désert fut comme frappée d'un souvenir, elle pâlit affreusement et passa sa main sur son front en s'écriant d'un air désespéré :

— Oh !... qu'ai-je fait !... qu'ai-je fait !

— Qu'as-tu ? demanda Sir Harris.

— Oh !... c'est horrible !

— Explique-toi.

— Non !... Je croyais que tu l'aimais.

— Eh bien ?

— Cette pensée me torturait !

— Toi ?

— Ah !... Tu ne me comprends pas !... cette pensée me bri-

sait le cœur,.., et je reportai sur cette femme toute la haine dont mon cœur est capable !...

— Est-ce possible ?

— Oh !... ne me maudis pas !

— Mais parle donc ! s'écria Harris, saisi par un doute affreux.

— Je n'écoutai que ma haine, et, étouffant en moi tout sentiment humain, je parus me rendre à ton désir et faire conduire ces deux femmes à ton habitation, seulement...

— Parle !... où sont-elles ?

— Elles sont dans un endroit terrible, d'où aucun mortel n'a encore pu sortir vivant !... Je les ai fait conduire à l'île des Serpents.

— Grand Dieu !... s'écria le planteur, mais alors elles sont perdues !

Puis, saisissant la main de la jeune Indienne, il lui dit :

— Ecoute-moi, Fleur-du-Désert ; aie pitié d'elles, je t'en conjure, épargne-les !... et s'il est vrai que tu aies gardé dans ton cœur quelques souvenirs du passé, si tu as encore quelque sentiment de reconnaissance pour moi, viens, ne perdons pas un instant, partons !... peut-être pourrons-nous encore les sauver !

— Il est trop tard !... s'écria Fleur-du-Désert en secouant douloureusement la tête ;... il y a plusieurs heures qu'elles sont parties et quand nous arriverons il ne sera plus temps ! Tu sais qu'elles ne peuvent pas faire dix pas dans cette île maudite, sans devenir la proie d'un reptile affreux.

— Qui sait !... reprit Sir Harris,... un hasard providentiel peut les avoir préservées du danger !... viens, partons.

— Que le Grand-Esprit nous aide ! fit Fleur-du-Désert ! nous allons prendre deux de mes meilleurs chevaux.

La jeune Indienne et Sir Harris s'éloignèrent pour aller faire préparer leurs montures.

A ce moment, deux têtes sortirent d'un fourré tout proche

de l'endroit où Sir Harris avait eu l'entretien précédent avec Fleur-du-Désert, et d'où l'on pouvait entendre tout ce qui avait été dit.

Ces deux têtes étaient celles de Mac-Bell et Précigny.

— Eh bien!..... dit ce dernier, qu'en dis-tu ?..... avais-je deviné?

— Monsieur le comte, vous étiez né pour être chien de chasse, répondit l'Ecossais. Il est vraiment impossible d'avoir le nez plus fin.. C'est bien réellement notre ami Blondel, que nous retrouvons ici sous le nom de Sir Harris et le personnage d'un riche planteur.

— Et ne crois-tu pas qu'il doive maintenant me payer ma vieille dette ?

— Monsieur le comte est trop ami de l'ordre pour négliger cette occasion de régler un ancien compte!

— Et, comme je l'espère, tu m'aideras, d'autant plus que vous avez également quelque chose à démêler ensemble!

— Oh !... moi, c'est tout différent! je n'ai aucune rancune. Nous étions adversaires en Europe, c'est vrai, j'ai voulu une fois lui jouer un tour, mais il fut plus fort que moi!... que voulez-vous ?... c'est le destin !... Et maintenant, j'ai beau me consulter, je n'éprouve plus contre lui la moindre haine.

Précigny avait fixé l'Ecossais, comme pour s'assurer si celui-ci parlait sérieusement.

— Tiens, tiens, fit-il avec ironie, tu as là des sentiments qui te font honneur, je ne puis malheureusement pas t'engager à y persister.

— Que veux-tu dire?

— Une chose tout à fait simple;... si tu n'as plus de haine contre Blondel, moi j'en ai pour deux!... je veux qu'il meure, et il me faut ton secours!

— Tu me vois au désespoir d'être obligé de te refuser ce que

tu me demandes !... pour ces choses-là, il faut vraiment être inspiré, et l'inspiration me manque complétement.

— Que me dis-tu là ?

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. Du reste, Blondel m'a l'air d'occuper une position tout à fait convenable et il peut nous être de quelque utilité !... Parbleu, j'entrerais volontiers à son service !

— Est-ce là ton dernier mot ?

— Blondel est maintenant sous ma protection et malheur à qui voudrait toucher à un cheveu de sa tête.

Précigny haussa les épaules, puis il dit :

— Eh bien !... nous allons voir.

— Quand tu voudras, répondit l'Ecossais.

Précigny se mit à rire silencieusement.

— Ecoute, fit-il, connais-tu la loi de Lynch ?

— Non.

— C'est comme qui dirait la peine du talion.

— Ah !... je comprends.

— Cette loi est en grand honneur chez les Indiens !... « Oeil-pour œil, dent pour dent, » voilà leur devise.

— Cela m'importe fort peu.

— Attends un instant. Si tu t'obstines à me refuser le petit service que je te demande, j'irai voir les chefs de la tribu, et les inviterai à faire pratiquer des recherches dans les alentours de ta cabane ;... sais-tu ce qu'on pourrait y trouver ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Eh bien ! on y trouverait très-probablement le corps du Roquet que tu as enterré, en disant aux Indiens que ton compagnon avait pris la fuite.

Mac-Bell eut un frisson

— L'as-tu vu ? demanda-t-il à voix basse.

— Pauvre Roquet !... fit ironiquement Précigny ; elle avait mérité un meilleur sort !

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cela ? dit Mac-Bell.

— Parce que je ne voulais pas renouveler ton chagrin, répondit Précigny d'un ton sarcastique.

— Et maintenant que veux-tu ?

— Je veux que tu m'aides ! et si tu refuses, je te jures, aussi vrai que je suis le comte de Précigny, que je te fais enfouir vivant par les Indiens !... Ce sera au moins une consolation pour l'âme du Roquet.

L'Ecossais réprima un geste de rage.

— Tu me tiens en ton pouvoir, fit-il d'une voix assourdie par la colère ; c'est bon ! je t'aiderai ! ajouta-t-il en jetant à Précigny un regard sournois et haineux.

Ce dernier triomphait.

Nous verrons plus tard de quelle manière furent exécutées les menaces et les projets qu'ils formaient contre Blondel.

CHAPITRE XLII

L'île des Serpents.

Lucienne et Michelette avaient quitté les wigwams des Peaux-Rouges dans la persuasion d'être conduites à l'habitation de Sir Harris et les quelques paroles que ce dernier leur avait adressées leur avaient donné l'espérance d'y retrouver leurs époux. Le cœur plein de cet espoir, elles s'étaient mises

en chemin et elles pensaient à la joie de revoir ceux qu'elles aimaient.

Elles avaient marché pendant quelques heures, quand elles arrivèrent au bord d'un large fleuve.

Au milieu et à quelque distance se voyait une île où croissaient en abondance les cactus, les palmiers, les bananiers, toute la végétation si opulente des régions tropicales.

L'aspect de cette île était vraiment enchanteur.

A cette vue, Michelette ne put retenir un cri d'admiration.

— Oh ! fit-elle, quelle splendide nature ! Si la maison où nous allons se trouve là-bas, ce doit être un séjour délicieux.

— Je vais le demander aux Indiens, dit Lucienne.

Et elle commença à faire des signes à l'Indien qui dirigeait la petite troupe pour lui demander si cette île était le but de leur voyage.

L'Indien finit par comprendre et répondit par un signe affirmatif, puis il s'adressa à ses quatre compagnons et leur dit :

— C'est l'heure où les serpents dorment, il nous faut en profiter pour conduire ces deux femmes dans l'île ; nous n'avons qu'à prendre garde de ne pas marcher sur un reptile, de cette manière, nous ne courrons aucun danger. Allons, il faut agir avec célérité et prudence !

Un canot fait d'un grand tronc d'arbre creusé se trouvait à quelques pas couché sur la grève, les cinq hommes l'eurent bientôt mis à flot et ayant coupé quelques longues branches d'arbres ils en firent des perches pour diriger l'embarcation, ce qui n'était pas difficile, vu le peu de profondeur du courant.

Les chevaux furent attachés à un arbre ; les deux jeunes femmes entrèrent dans le canot, les cinq Indiens y prirent également place et un quart-d'heure plus tard la traversée était faite.

Quel touchant spectacle que celui de ces deux pauvres jeunes femmes qui, le cœur rempli de joie à la pensée qu'elles allaient

enfin revoir leurs époux bien-aimés et qui cependant allaient au-devant d'une mort épouvantable.

Les Indiens les accompagnèrent quelques pas, puis, leur ayant fait comprendre par signes qu'ils devaient immédiatement repartir pour arriver au campement avant la fin de la journée, ils leur indiquèrent la direction dans laquelle elles devaient marcher et ils se hâtèrent de retourner sur leurs pas et de traverser le fleuve pour aller retrouver leurs chevaux.

Quoique Lucienne et Michelette se trouvassent soudain seules dans cette contrée déserte, où un profond silence régnait et où leurs yeux ne voyaient que le soleil et la verdure, aucune crainte, aucun soupçon n'était entré dans leur cœur.

La nature était tellement belle, tellement luxuriante, l'air si pur, qu'elles se sentaient toute heureuses.

Cependant une odeur méphitique et marécageuse s'élevait par moments du sol et causait une impression pénible, mais les deux jeunes femmes ne pensaient qu'à marcher vite, pour arriver le plus tôt possible à l'habitation de Sir Harris.

Il y avait passablement longtemps qu'elles marchaient et n'apercevaient encore aucune route, aucune trace de culture ou de civilisation. Un pressentiment d'inquiétude commença à se faire jour dans leur esprit.

Elles échangèrent un regard qui exprimait leur angoisse.

— Lucienne, fit Michelette incapable de se contenir plus longtemps, comment se fait-il que nous ne puissions découvrir aucune habitation, et pourtant il me semble que nous avons parcouru l'île dans tous les sens ?

— J'en suis aussi étonnée que toi, Michelette, répondit Lucienne. Je ne crois pas qu'on nous ait trompées, la maison que nous cherchons est sans doute cachée derrière des arbres, et elle aura échappé à nos recherches. Il faut par conséquent continuer à marcher afin d'arriver avant la nuit ; que deviendrions-nous, si nous étions obligées de passer la nuit ici ?

Lucienne ne put s'empêcher de frisonner à cette idée et Michelette pâlit en voyant cette nature silencieuse et déserte.

Cependant elles surmontèrent ce moment de faiblesse et voulurent reprendre leur marche, mais elles s'arrêtèrent soudain comme clouées au sol.

De tous côtés s'élevaient un bruit étrange et indéfinissable ; il semblait que l'île tout entière se réveillait et faisait entendre un murmure.

D'où venait cette rumeur sourde et sifflante ?

Puis les deux malheureuses femmes virent les herbes s'agiter tout autour d'elles comme mues par une force souterraine et mystérieuse.

Soudain elles virent se dresser à leurs côtés la tête plate d'un énorme serpent tachê de plaques jaunes.

Le monstre, après avoir agité sa tête à droite et à gauche s'approcha d'un arbre autour duquel il commença à enrouler sa queue pour avoir un point d'appui.

Lucienne avait passé son bras autour de la taille de Michelette et toutes deux, muettes et glacées de terreur, n'osaient faire un mouvement, quand elles sentirent un corps souple et glacé frôler le bas de leurs jambes, puis deux têtes de serpent s'élevèrent à côté l'une de l'autre ; c'étaient deux serpents à sonnettes !

Qui pourrait dépeindre l'état dans lequel se trouvaient Michelette et Lucienne ?

Peu à peu les arbres, les buissons se garnirent de reptiles de toutes les espèces ; ces horribles animaux avaient fini leur sommeil journalier et se mettaient en quête de leur proie.

C'était un spectacle terrifiant et fait pour épouvanter les plus braves.

— Michelette, Michelette !.... balbutia Lucienne d'une voix étranglée par la terreur ; je sens mon sang se glacer..... Nous sommes perdues !...

Michelette qui possédait un peu plus de sang-froid que sa

compagne, eut le sentiment du danger qu'elles couraient, elle lui prit le bras en disant :

— Viens, viens ! fuyons !

— Je ne peux pas marcher ! fit Lucienne en s'appuyant au tronc d'un palmier ; mes jambes se dérobent sous moi !

— Viens, appuie-toi sur moi !.... je te porterai s'il le faut, mais il nous faut fuir !

— C'est inutile ! répondit Lucienne qui avait complètement perdu sa présence d'esprit. Nous devons mourir ici !.... Oh ! mon Dieu !.... c'est horrible !....

— Courage ! fit Michelette.

— Je n'en ai plus !

— Pense à Maurice !

— Maurice ?.... Où est-il maintenant ?.... Oh ! vois !.... tout est fini !.... nous sommes perdues !.... Dieu lui-même ne pourrait nous sauver !

— Oh ! Lucienne !.... ne blasphème pas !.... viens, ne perdons pas espoir !

Et ayant pris Lucienne par la taille elle l'entraîna en marchant rapidement jusqu'à ce qu'elles eussent atteint un bloc de rocher d'une certaine élévation et dont les côtés étaient lisses et unis.

Les deux amies se hâtèrent de se hisser sur ce bloc dont la surface était assez large pour leur donner de la place à toutes deux et où elles seraient en quelque sorte à l'abri des reptiles.

Mais leur espoir fut trompé, car elles virent bientôt des serpents de toutes couleurs élever leurs têtes triangulaires au-dessus des herbes en faisant entendre un sifflement strident.

Lucienne tomba dans les bras de Michelette, en disant :

— Maintenant c'est fini !.... notre dernière heure est arrivée.

Et toutes deux tombèrent à genoux et murmurèrent une

dernière prière ; puis ayant fermé les yeux et enlacées dans les bras l'une de l'autre, elles attendirent la mort.

Un silence profond régnait dans l'île.

Soudain Michelette crut entendre un son éloigné et bizarre ; c'était comme une musique douce et étrange, qui paraissait venir des nuages.

Les deux femmes qui croyaient à chaque instant sentir le contact glacé et visqueux d'un reptile, furent surprises de voir qu'aucun de ces animaux hideux ne se hasardait à monter sur la pierre.

Michelette fut la première qui osa relever la tête et elle crut rêver en voyant l'effet que produisait cette musique lointaine.

Tous les serpents qui entouraient le rocher en sifflant une minute auparavant avaient disparu comme par enchantement. Ils se dirigeaient tous du côté d'où partaient cette mélodie étrange.

— Que signifie cela ? balbutia Lucienne à l'oreille de Michelette ; d'où peuvent venir les sons qui nous ont délivrées de ces monstres ?

— Je l'ignore, répondit Michelette à voix basse, de crainte que le bruit de ses paroles n'attirât de nouveau les serpents ; mais je crois que nous devrons notre salut à cette musique.

Cependant les sons paraissaient se rapprocher insensiblement ; et les deux amies, partagées entre le désespoir et l'attente tenaient leurs yeux fixés sur l'endroit d'où ils paraissaient venir.

Soudain la musique se tut. Lucienne et Michelette prêtèrent encore l'oreille un instant, mais en vain, et cette mélodie cessa aussi mystérieusement qu'elle avait commencé. Les deux infortunées qui avaient espéré pendant un moment sentirent renaître leur angoisse et leur terreur.

En effet les reptiles, qui avaient été charmés par cette musique recommencèrent à faire entendre leurs sifflements.

montrer leurs têtes au-dessus des herbes. Puis quelques-uns se mirent à ramper le long du rocher, comme pour l'escalader.

— Mon Dieu! s'écria Michelette, n'auras-tu donc pas pitié de nous?

Lucienne sentit à ce moment le corps souple et glacé d'un reptile s'enrouler autour de sa jambe et elle tomba privée de connaissance.

Michelette s'agenouilla auprès de son amie et attendit la mort.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Jambo.

Lorsque Sir Harris (nous continuerons à donner ce nom à Blondel) quitta son habitation pour aller tirer Lucienne et Michelette des mains des Indiens, Jambo l'avait suivi. Le jeune nègre avait la plus vive affection et le plus profond dévouement pour ses deux maîtresses.

Il avait demandé cela comme une faveur à Sir Harris qui lui avait fait donner un cheval, un pistolet et un couteau de chasse. Le nègre avait assuré au planteur qu'il connaissait le maniement de ces armes et qu'il saurait s'en servir.

Fier de faire partie de cette expédition et tout heureux de pouvoir contribuer à la délivrance des deux jeunes femmes, Jambo suivait sir Harris. En arrivant au camp des Peaux-Rouges, il avait déjà formé un projet. Rusé comme tous les nègres il se tint à l'écart du lieu principal du combat; son intention était de s'approcher des huttes des Indiens en rampant dans les broussailles, de tâcher de découvrir l'endroit où se trouvaient Lucienne et Michelette et de les aider à s'enfuir au

travers de la forêt pour les guider ensuite jusqu'à l'habitation de sir Harris.

Souple comme un serpent et son pistolet dans la main droite, il glissait silencieusement sous les buissons de cactus dont les épines lui déchiraient les mains et le visage, mais il ne pensait pas à la douleur, son esprit n'était occupé que de l'idée de pouvoir aider ses maîtres à s'enfuir. Connaissant les coutumes des Indiens, il craignait que les Peaux-Rouges laissés à la garde des deux prisonnières ne les massacrassent dans le cas où le combat aurait pris une tournure fatale pour la tribu, afin de venger leurs compagnons morts, et de ne laisser que deux cadavres au vainqueur.

Il fallait donc dans la pensée de Jambo que Lucienne et Michelette fussent délivrées avant que la lutte fût terminée, c'était le seul moyen de leur sauver la vie.

Il était persuadé de pouvoir tromper la surveillance des gardiens des deux femmes, d'autant plus que mal armé et affaibli comme il était, il ne pouvait pas prendre au combat une part bien active.

Tout sanglant et le visage sillonné par les épines des buissons qu'il avait dû traverser, il arriva enfin à un endroit où le fourré devenait moins épais, et il pensa avoir atteint le bord de la clairière dans laquelle se trouvait le campement des Indiens; mais un coup d'œil lui montra quelle était son erreur.

Il se trouvait bien au bord de la clairière, mais comme elle était d'une certaine étendue, les wigwams des Indiens se trouvaient à l'extrémité opposée, de sorte qu'il avait toute la longueur de cette éclaircie de forêt à traverser pour pouvoir atteindre l'endroit où se trouvaient la hutte où devaient être gardées Lucienne et Michelette.

Le chose était d'autant moins facile que cette clairière n'offrait absolument rien qui pût servir à dissimuler sa marche, pas le moindre buisson, rien, qui fut susceptible de tromper l'œil vigilant et exercé des Indiens.

Vouloir essayer de traverser cette clairière c'était courir au devant d'une mort certaine, car la seule vue d'un étranger eût suffi pour attirer l'attention des Peaux-Rouges qui gardaient les deux jeunes femmes.

Que faire ?

Le pauvre Jambo n'avait certes pas peur de la mort, il avait un caractère ferme et résolu et un cœur dévoué, et il aurait donné sa vie avec joie pour sauver celle de ses jeunes maîtresses.

Mais il sentait que son existence avait du prix maintenant et qu'il devait tout essayer avant de s'exposer au danger de perdre la vie.

Il ne se découragea point, car il avait résolu d'atteindre la cabane où se trouvaient Lucienne et Michelette; il voulait tout tenter pour leur salut.

Et cependant, il entendait que lutte s'engageait de plus en plus et que les combattants se rapprochaient du campement.

Désespéré, Jambo se creusait la cervelle, cherchant une idée.

Soudain il fit un geste de satisfaction et toute sa physionomie prit une expression de joie.

Puis il fit un mouvement de retraite et rentra dans le fourré.

Que voulait-il faire?

Il commença par assujettir son pistolet à sa ceinture et prendre à sa place son couteau de chasse ; puis, avec ce dernier, il se mit à couper des branchages qu'il fixa autour de son corps au moyen de sa ceinture, de manière qu'il disparut bientôt au milieu d'une espèce de buisson au travers duquel on voyait à peine sa tête, mais qui, cependant, n'était pas assez épais pour l'empêcher de distinguer ce qui se passait devant lui.

A une certaine distance, il était impossible de douter que ce fagot de branchages cachait un être humain.

C'est ainsi accoutré qu'il recommença à ramper dans l'herbe qui était heureusement assez haute pour cacher le bas du corps.

Il espérait tromper de cette manière la vigilance des Indiens et pouvoir s'approcher des cabanes de manière à pouvoir exécuter le projet qu'il avait conçu.

Les rameaux qui l'entouraient pouvaient dans tous les cas, amortir et arrêter les flèches qui auraient pu être lancées contre lui.

Rien ne se mouvait dans le camps qui paraissait désert; Jambo s'avançait toujours, s'arrêtant de temps en temps pour s'assurer que rien n'avait attiré l'attention des Peaux-Rouges qui étaient restés au camp.

Au bout d'un quart d'heure, il se trouvait à proximité du premier wigwam.

Il allait continuer sa marche rampante quand une flèche siffla à son oreille et vint frapper la tige d'une des branches qui le cachaient et où elle resta plantée.

L'œil exercé des Indiens avait remarqué ce buisson mouvant et ils avaient soupçonné qu'il devait cacher un ennemi, mais rusés qu'ils étaient ils l'avaient laissé approcher pour le frapper plus sûrement.

Jambo avait encore son pistolet, mais c'était une arme insignifiante pour se défendre contre les cinq hommes robustes qu'il venait de voir sortir de la cabane.

Cependant dans l'espoir qu'un coup de feu suffirait pour les mettre en fuite, le nègre prit son pistolet, ajusta celui des Indiens qui se trouvait le plus proche de lui et fit feu.

Le Peau-Rouge fit un saut et tomba étendu à terre où il resta sans mouvement.

Il était mort; seulement Jambo était maintenant sans défense.

Une clameur épouvantable retentit et les quatre Indiens qui restaient firent un pas en avant, puis l'un d'eux prit à sa monture un objet que Jambo ne put distinguer et qu'il agita au-dessus de sa tête.

Soudain le nègre se sentit enlacé par la corde d'un lasso que l'Indien venait de lancer et qui se tendit immédiatement, de manière à l'empêcher de faire un mouvement.

Une minute n'était pas écoulée qu'il était étendu à terre, garrotté et bâillonné.

Après une courte délibération, il fut résolu qu'on le laisserait dans cet état jusqu'après le combat, afin qu'il pût être jugé par les chefs de la tribu

Les Peaux-Rouges portèrent Jambo dans le fourré, derrière les huttes, le couchèrent à terre, et comme il avait les pieds et les mains liés, ils ne jugèrent pas nécessaire de laisser un gardien auprès de lui.

Jambo était désespéré. Il se voyait maintenant dans l'impuissance de rien faire pour le salut de ses deux maîtresses.

Tout à coup, il se souvint qu'il avait encore son couteau de chasse ; le tout était de pouvoir le prendre et le sortir de son fourreau.

Il s'aperçut avec bonheur que sa main gauche était un peu moins fortement liée que la droite, et après des efforts qui amenèrent la sueur sur son visage, il parvint à se saisir de son arme ; au bout d'un moment, il avait réussi à couper ses liens.

Il allait se lever pour s'enfuir, quand il entendit du bruit à peu de distance.

C'était Fleur du Désert qui s'avançait avec celui des Indiens qui se nommait le Serpent, et auquel, comme nous l'avons vu, elle allait donner l'ordre de conduire les deux prisonnières à l'île des Serpents.

Jambo se tapit dans l'herbe, entendit les instructions que

Fleur-du-Désert donnait à l'Indien et forma immédiatement le projet de sauver les deux femmes.

Dès qu'il eut vu les Indiens s'éloigner avec Lucienne et Michelette, il se mit à les suivre à quelque distance, en prenant ses précautions pour ne pas être vu.

Il arriva au bord du fleuve pendant que les Peaux-Rouges le traversaient, se cacha pour les laisser partir, et dès qu'ils eurent disparu et que le bruit des pas de leurs chevaux se fut éteint, il se précipita dans la pirogue pour gagner l'île des Serpents.

A peine débarqué, il tira de nouveau son couteau de chasse hors de sa gaîne, coupa un roseau, et l'ayant façonné et percé de quelques trous, il en fit une espèce de flageolet qu'il appliqua immédiatement à ses lèvres et dont il tira les sons qui avaient frappé les oreilles des deux amies.

Il marchait depuis un moment déjà, attirant tous les reptiles qui se trouvaient dans les environs, lorsque soudain il sentit que le sol devenait plus mou et que ses pieds s'enfonçaient dans la vase.

Occupé à chercher les traces de Lucienne et de Michelette, il n'avait pas pris garde à la nature du sol et était arrivé dans un marais.

Il dut s'arrêter de jouer de sa flûte pour pouvoir se dépêtrer et retourner sur un terrain plus solide, et c'est à ce moment que les deux infortunées, se voyant entourées par les serpents, s'étaient agenouillées, croyant leur dernière heure arrivée.

Cependant, avant que quelques minutes se fussent écoulées, la mélodie enchanteresse se fit de nouveau entendre et les serpents recommencèrent à se diriger du côté d'où partaient ces sons magiques.

Quand Jambo eut fait quelques pas, il aperçut de loin le rocher sur lequel se tenaient embrassées Michelette et Lucienne, qui croyaient leur dernière heure arrivée.

Le nègre fit un détour pour arriver en arrière du rocher; il

se savait suivi par les serpents, et il fallait qu'il agît ainsi pour en débarrasser le chemin qui devait le conduire au bord du fleuve, à l'endroit où il avait laissé l'embarcation.

Au bout d'un moment, Lucienne et Michelette, dont les sons de la flûte avaient de nouveau frappé les oreilles, levèrent la tête.

Au même moment, la tête noire et crépue de Jambo apparaissait au-dessus d'un buisson de cactus.

— Mon Dieu !... s'écria Michelette avec joie, mes yeux ne me trompent-ils pas ?

— Qu'as-tu ?... Que veux-tu dire ? demanda Lucienne, qui avait peine à retenir ses esprits.

— Regarde !... là-bas !

— Quoi donc ?

— Tu ne vois pas ?... mais c'est Jambo ?...

— Oui !... c'est lui !... c'est Dieu qui nous l'envoie !

Michelette et Lucienne se souvinrent d'avoir entendu parler, en Europe, des hommes qui savent charmer les serpents au moyen d'une flûte et elles comprirent tout.

Le nègre leur faisait des signes de loin, et continuant à marcher tout en jouant toujours, il se trouva bientôt auprès du rocher.

— Jambo !... s'écria Lucienne ; comment se fait-il ?...

— Pas un mot !... fit vivement le nègre, maîtresses marcher devant Jambo... lui marcher après, pas craindre serpents... Jambo siffler toujours.

Et il recommença immédiatement à jouer de son flageolet, et à en tirer ces sons bizarres et étranges qui avaient attiré l'attention des deux femmes.

Lucienne et Michelette lui obéirent, et s'étant laissé glisser à terre, elles se mirent à marcher en reprenant le chemin par lequel elles étaient venues, et qu'elles reconnaissaient aux herbes froissées et écrasées.

Au bout d'une heure environ, pendant laquelle le courageux

Jambo n'avait cessé de jouer, entraînant à sa suite tous les serpents des alentours, la petite troupe arriva au bord du fleuve.

— Maîtresses, vite monter dans le canot, fit rapidement Jambo en se remettant à jouer.

Lucienne et Michelette suivirent son ordre ; le nègre sauta aussitôt dans l'embarcation, et saisissant une des perches qui s'y trouvaient, il lui donna une impulsion vigoureuse et en une seconde l'embarcation se trouva au milieu du courant.

Les deux femmes et Jambo pouvaient maintenant se considérer comme sauvés, d'autant plus que le jeune nègre s'entendait aussi bien à conduire un canot qu'à charmer les serpents.

Suivant leur premier mouvement, elles se jetèrent à genoux et adressèrent à Dieu une prière d'actions de grâces pour le remercier du secours inespéré qu'il leur avait envoyé.

Elles étaient sauvées !

Sauvées !... au moment où elles venaient de se voir entourées d'une foule de reptiles hideux et où elles allaient devenir leur proie.

Puis elles remercièrent Jambo en versant des larmes de joie.

— Tu es notre Sauveur ! lui dit Lucienne ; comment pourrons-nous jamais te récompenser ?

Le nègre secoua la tête pendant que de grosses larmes d'attendrissement coulaient sur ses joues.

— Jambo pas mérité récompense, dit-il, Jambo faire son devoir !

Puis il se mit à leur raconter de quelle manière il avait découvert l'endroit où elles avaient été conduites.

Enfin le canot aborda à la rive opposée.

Tous trois se mirent en marche pour atteindre l'habitation de sir Harris ; tout en marchant, les deux jeunes femmes conti-

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

Fuite de l'île des Serpents.

15

nuèrent à interroger Jambo sur ce qu'il savait relativement à Maurice et à Joseph, mais le jeune nègre ne put pas leur donner beaucoup de renseignements; tout ce qu'il savait c'est que sir Harris avait envoyé son intendant avec une troupe de nègres à leur recherche.

Il ne savait rien de plus.

La fin du jour approchait, Lucienne et Michelette qui commençaient à être épuisées par la faim, la soif, la fatigue et l'émotion, sentaient une inquiétude indéfinissable pénétrer dans leur cœur en voyant que l'on ne trouvait pas l'habitation du planteur

Mais au bout d'un moment Jambo leur rendit courage en leur montrant les murs d'une maison que l'on aperçevait au travers des arbres à une faible distance.

— Voilà! fit-il en étendant la main, l'habitation de sir Harris.

— La maison où nous retrouverons peut-être nos époux! s'écrièrent en même temps les deux amies.

— Peut-être! répondit laconiquement le nègre.

Quand ils furent arrivés à l'entrée de la plantation plusieurs nègres accoururent au devant de Jambo pour avoir des nouvelles de leur maître.

Jambo leur répondit qu'il aurait le temps de leur répondre après, mais que le plus urgent était de recevoir « maîtresses blanches », comme il disait, qui étaient épuisées de fatigue et de faim et qui avaient le plus grand besoin de nourriture et de repos.

Quatre négresses parurent, elles conduisirent Lucienne et Michelette dans une chambre où se trouvait une table toute prête et les ayant invitées à s'asseoir elles se mirent à les servir.

Les deux jeunes femmes interrogèrent les négresses pour avoir des nouvelles de Maurice et de Joseph, mais master Tom n'était pas de retour et l'on ne savait rien

Après qu'elles se furent un peu réconfortées, les deux amies se rendirent dans une chambre où étaient deux lits qui leur étaient destinés et elles se couchèrent immédiatement pour reposer leurs membres brisés par la fatigue et les émotions de cette terrible journée.

Le lendemain matin, le soleil était levé quand elles ouvrirent les yeux, elles se levèrent et ayant jeté un regard vers la fenêtre, le paysage charmant qu'elles avaient devant les yeux vint changer un peu le cours de leurs idées.

A quelques pas de l'habitation coulait le fleuve qui, par une courbe gracieuse, venait arroser le bord des jardins, et à une petite distance se voyait une petite île couverte de verdure et au milieu de laquelle s'élevait un pavillon dans le genre des petites villas que l'on bâtit en Europe.

Une négresse étant venue annoncer aux deux amies que le déjeûner les attendait, Michelette lui demanda :

— Quelle est cette île?

— C'est l'île Pauline, répondit la négresse.

— Pauline?... fit Lucienne surprise; et ce pavillon, porte-t-il un nom?

— On l'appelle le « pavillon de Maurice. »

— Quelle coïncidence! murmura Lucienne.

— Et, reprit Michelette, quel nom porte l'habitation?

— Valnoir!

— Valnoir?... s'écrièrent les deux amies au comble de la surprise et en se regardant d'un air interrogateur.

Elles se trouvaient en présence d'un mystère et elles se demandaient en tremblant quel était l'inconnu possesseur de cette plantation.

CHAPITRE II.

Valnoir.

Après l'entretien que sir Harris avait eu avec Fleur-du-désert et qui avait été épié par Précigny et Mac Bell, le planteur s'était mis en route avec la jeune Indienne et quatre Indiens portant sur leurs épaules une de leurs pirogues d'écorce, pour se rendre à l'île des Serpents.

Arrivés au bord du fleuve ils le traversèrent immédiatement et mirent aussitôt pied à terre, Harris voulait commencer ses recherches sans perdre une minute.

Ils pénétrèrent dans les broussailles en marchant avec précaution, pour ne pas éveiller les serpents qui étaient précisément plongés dans la torpeur qui suit ordinairement leur repas.

Le planteur ayant voulu poser son pied sur une espèce de tronc qui gisait dans l'herbe ce tronc s'anima, c'était un énorme serpent que ce contact venait de réveiller et qui commençait à dresser sa tête menaçante.

Harris ne put réprimer un léger cri d'effroi et fit un saut en arrière. Les reptiles commencèrent à sortir de leur engourdissement et il fallut bientôt renoncer à poursuivre les recherches.

La petite troupe retourna au campement des Indiens et le lendemain rien ne put retenir sir Harris qui voulut retourner à l'île des Serpents, pour tâcher d'y trouver des traces de Lacienne et de Michelette. Il fut accompagné par quatre Indiens auxquels Fleur-du-désert avait fait les plus sévères recommandations au sujet de sir Harris, leur enjoignant de veiller sur sa vie et de la défendre au péril de la leur, comme aussi de

l'empêcher de s'exposer à un danger bien inutile à son avis, attendu qu'elle croyait que les deux jeunes femmes étaient devenues la proie des serpents.

Sir Harris et ses quatre Indiens profitèrent de l'heure du milieu du jour pour pouvoir parcourir l'île pendant le premier sommeil des serpents.

Il y avait quatre heures qu'ils marchaient et ils n'avaient rien trouvé qu'un morceau d'étoffe resté accroché aux épines d'un cactus et qui leur fit penser que les reptiles avaient dévoré les deux infortunées.

Sir Harris voulait cependant continuer ses recherches mais un murmure imperceptible qui commençait à s'élever des hautes herbes lui fit comprendre que l'engourdissement des serpents commençait à cesser et qu'il y aurait du danger à rester plus longtemps dans cette île maudite.

Là il trouva Fleur-du-désert qui l'attendait avec un cheval et une troupe de ses guerriers.

Découragé et le cœur plein de désolation, le planteur remonta dans le canot que les Indiens eurent bientôt conduit sur l'autre rive.

Sir Harris se préparait à monter à cheval quand Fleur-du-désert fit un mouvement pour l'arrêter et dit à voix basse :

— J'entends des pas!... Ecoutez!...

Un des Indiens se coucha et appuya son oreille sur le sol

— Eh bien? demanda Fleur-du-désert.

— Une troupe d'hommes s'approche, répondit le Peau-Rouge.

— Appartiennent-ils à notre tribu?

— Non... ce ne sont pas des Indiens.

— Ce sont peut-être des ennemis! fit la jeune Indienne, qui ajouta en s'adressant à ses guerriers.

— Préparez vos armes!

Au bout de quelques instants on entendit distinctement les pas de plusieurs chevaux et l'on vit ensuite s'avancer une

troupe de gens à cheval qui fut bientôt assez rapprochée pour que l'on pût reconnaître les personnes qui la composaient.

Sir Harris surtout examinait avec anxiété les physionomies des nouveaux arrivants, et soudain, comme si un voile fût tombé de devant ses yeux, tout son sang reflua vers son cœur... il crut faire un songe.

Il reconnaissait son intendant Master Tom et les nègres de son habitation, et parmi eux... ses yeux ne le trompaient-ils pas?... Ces deux jeunes hommes!...

— Oui!.. s'écria-t-il enfin... Oui... c'est bien lui!

Puis s'approchant d'eux, il prit la main de Maurice et l'appela par son nom d'une voix émue et tendre.

Le jeune homme considéra un instant cet homme qui semblait le connaître, et dont il ne pouvait se rappeler la physionomie; tout à coup il le reconnut et il se jeta dans ses bras en s'écriant:

— Mon père?

Les deux hommes se tinrent pendant un moment embrassés sans pouvoir prononcer une parole; ils oubliaient le passé et l'endroit où ils se trouvaient. Maurice fut le premier qui recouvra un peu de sang-froid.

— Sais-tu, père, ce qui nous amène ici, Joseph et moi? demanda-t-il?

— Oui, répondit Blondel, que nous désignerons maintenant sous son véritable nom; oui, je le sais, vous cherchez Lucienne et Michelette.

— Qui a pu te dire cela?

Blondel fut troublé par cette demande, mais il se remit promptement et répondit:

— Je l'ai appris par les quelques lignes que vous avez laissées à mon habitation, et par lesquelles vous remerciez sir Harris de son hospitalité.

— Et toi?... demanda le jeune homme avec anxiété, ne les as-tu pas vues?

— Non, répondit Blondel, je ne les ai pas vues !

Et en faisant cette réponse son cœur saignait, car il voyait l'angoisse de son fils.

Le ton avec lequel il avait répondu fit frémir Maurice, qui le regarda d'un air anxieux et interrogateur.

Il se sentait envahir par un pressentiment funeste et dont il ne pouvait se rendre compte.

— Père... dit-il au bout d'un instant de silence et en examinant la physionomie de Blondel afin de n'en perdre aucun mouvement, père !... il est arrivé un malheur que tu veux me cacher !...

— Qu'est-ce que tu veux qu'il soit arrivé ? répondit Blondel en riant d'un air contraint.

— Je ne sais...

— Et pourquoi te le cacherais-je, si je le connaissais ?

— Tu as raison, et... cependant... je ne sais.... mais je suis dans un doute affreux.

— Fou que tu es !

Cependant Blondel sentait son trouble augmenter à chaque instant ; sa fermeté habituelle disparaissait devant la souffrance de son enfant et il craignait de se trahir.

— Fou ! reprit Maurice. Eh bien ! dis-moi, toi qui m'aimes et qui sais que Lucienne m'est plus chère que la vie, dis-moi pourquoi tu te trouves ici au lieu d'être dans ta plantation ! Explique-moi la raison de ce trouble que tu cherches à dissimuler sous un masque d'indifférence !... Tu ne réponds pas !... Je devine tout !... Lucienne et Michelette ont disparu sans doute et tu es à leur recherche !... Vois-tu, père, tu t'es trahi... tu ne peux pas dissimuler plus longtemps !... Mon père !... raconte-moi tout !... ne me laisse pas plus longtemps dans cette incertitude qui me tue !... dis-nous où sont Michelette et Lucienne !...

Blondel voyait qu'il allait être obligé de tout dire aux deux jeunes époux ; mais il ne pouvait s'y résoudre... il ne voulait pas leur briser le cœur en leur disant toute la vérité.

Il resta ainsi un instant indécis, puis il lui vint une idée.

— Tu as raison, dit-il d'un air de franchise, je me suis éloigné de mon habitation pour aller à la recherche de ta femme et de son amie, pour aller les délivrer des mains des Indiens qui les retenaient prisonnières et...

— Et elles se sont enfuies! s'écria Maurice.

— C'est cela! répondit Blondel saisissant cette idée au passage.

Cependant Maurice n'était pas rassuré.

— Comment se fait-il, reprit-il, que tu fasses ces recherches en compagnie de ces Indiens qui sont tes ennemis?

Embarrassé par cette question, Blondel comprit qu'il lui serait difficile de cacher plus longtemps la vérité.

— Les Indiens sont ennemis de tous les visages pâles, dit-il; après un combat contre eux et qui m'a été fatal, je fus fait prisonnier et condamné à mourir après avoir subi toutes sortes de tourments; mais ils ont été empêchés d'exécuter leur sentence par leur souveraine, qui s'est souvenue qu'un jour je lui avais sauvé la vie. Comme tous les enfants des forêts, elle possède un grand cœur et elle se rappelle le bien qui lui a été fait. Elle obtint donc ma grâce et la liberté de Lucienne et de Michelette, mais pendant le combat elles avaient pris la fuite sans laisser de traces, et Fleur-du-Désert, la reine de la tribu, a voulu se joindre à moi avec quelques-uns de ses guerriers pour m'aider dans mes recherches. Nos efforts ont été jusqu'à présent infructueux et nous n'avons rien trouvé.

— Elles sont donc perdues! s'écrièrent avec désespoir Joseph et Maurice, perdues dans ce pays sauvage et désert!

— Où elles sont exposées à mille dangers!

— Que faire? Mon Dieu, que faire? ajouta Maurice.

Les deux jeunes époux étaient en proie à une douleur bien facile à comprendre.

Soudain Maurice dit à Blondel:

— Père... depuis quand as-tu quitté ton habitation?

— Depuis plus de vingt-quatre heures, répondit Blondel, étonné de voir comme un rayon d'espoir éclairer les traits de son fils.

— Et ta maison est sans doute la seule de la contrée?

— Il n'y a pas d'autres à quinze milles à la ronde.

— Eh bien! ne se pourrait-il pas que Lucienne et Michelette aient trouvé le chemin de la plantation et qu'elles soient maintenant en sûreté?

— Tu as raison, c'est possible! repartit Blondel, qui ne voulait pas enlever à son fils cette dernière espérance; nous allons nous y rendre sans perdre un instant; il sera toujours temps, si elles n'y sont pas, de recommencer nos recherches dans une autre direction.

Il fut donc immédiatement décidé qu'on reprendrait immédiatement le chemin de la plantation, et Blondel alla en informer Fleur-du Désert.

Les traits intelligents de la jeune Indienne prirent une expression de vive contrariété en apprenant cela; il s'agissait d'une séparation à laquelle elle n'était pas préparée et elle resta un moment silencieuse: il était visible qu'un violent combat se livrait dans son cœur; ses yeux ardents exprimaient l'état de son âme.

Enfin, faisant un violent effort pour maîtriser son trouble, elle dit à Blondel:

— Tu veux nous quitter pour retourner à ton habitation, mais je ne souffrirai pas que tu partes seul, je t'accompagnerai jusqu'à ta maison.

— Il est inutile que tu prennes cette peine! dit Blondel.

— Ecoute, reprit la jeune Indienne en insistant, tu pourrais rencontrer des guerriers de ma tribu et être attaqué par eux, s'ils voient que tu es seul. Je veux profiter de l'occasion qui se présente de te témoigner ma reconnaissance, et je veux rester auprès de toi jusqu'à ce que tu sois rentré au milieu des tiens et à l'abri de tout danger

— Que ton désir soit satisfait, répondit Blondel qui avait plusieurs raisons pour ne pas refuser l'offre que lui faisait la souveraine des Peaux Rouges.

On se prépara au départ.

Œil-de-Flamme qui avait assisté à cet entretien, quoique un peu à l'écart, avait remarqué le trouble et l'agitation de Fleur-du-Désert et aucun des regards brûlants qu'elle avait jeté sur Blondel ne lui avait échappé.

— Fleur-du-Désert, tu sembles oublier que tu es notre souveraine! lui dit-il.

— Comment l'ai-je oublié? demanda la jeune femme en relevant la tête avec hauteur.

— A l'instant même, répondit Œil-de-Flamme avec amertume. Ce serait un malheur pour toute notre tribu si tu venais à être exposée à un danger quelconque! Tu n'as pas le droit de t'éloigner et d'exposer inutilement ta vie!

— Quel danger pourrait donc me menacer?

— Crois-tu donc qu'il soit prudent d'aller sous le toit d'un homme qui est notre ennemi et que nous avions condamné à mourir? Ne peut-il pas se venger sur toi et te faire égorger dans sa maison?

Fleur-du-Désert jeta au jeune guerrier un regard foudroyant.

— Œil-de-Flamme! dit-elle d'un ton bref et impérieux, tu oublies les liens de reconnaissance qui me lient à sir Harris, mon sauveur, et l'affection toute fraternelle qu'il me porte!... Un soupçon comme celui que tu viens d'exprimer est indigne d'un brave et loyal guerrier, et tu devrais avoir honte de t'être laissé entraîner par la passion!

Œil-de-Flamme tressaillit comme s'il avait été frappé d'un coup de poignard.

Sa physionomie prit une expression terrible de colère et de jalousie, mais il eut la force de cacher ses sentiments, et avec

la dissimulation dont un Indien seul est capable il s'inclina d'un air de soumission en disant :

— J'ai eu tort de parler ainsi de celui qui t'a sauvé la vie..... Je sais qu'il a un bon cœur et qu'il mérite ta confiance..... Je veux lui donner une marque de cordialité en t'accompagnant sous son toit!

Fleur-du-Désert sourit d'un air ironique.

— Fou, répondit-elle: ta présence sous le toit de sir Harris serait pour lui la marque d'un soupçon outrageux..... Je te comprends!..... Je veux aller seule..... Toi, tu retourneras au campement avec tes guerriers et je vous rejoindrai avant que la lune ne se lève sur la forêt.

— Mais..... voulut encore dire Œil-de-Flamme.

— C'est ma volonté! dit fièrement la jeune Indienne, n'oublies pas que tu me dois obéissance!

Œil-de-Flamme baissa la tête en renfermant dans son sein la colère qui le faisait bondir et alla rejoindre les guerriers qui s'étaient assis par terre à quelque distance.

Il leur ordonna de remonter à cheval et de le suivre, puis tous reprirent le chemin du campement.

Au bout d'un moment ils avaient disparu.

Le jeune chef avait peine à dissimuler les sentiments qui bouillonnaient dans son cœur.

— J'ai caché ma colère devant Fleur-du-Désert, pensait-il; mais..... malheur à cet homme!..... ma vengeance saura l'atteindre!..... Le jour n'est pas éloigné où je pourrai me défaire de celui qui m'a pris le cœur de ma souveraine!

Pendant ce temps une autre petite troupe composée de Fleur-du-Désert, de Blondel, de Maurice et de Joseph avait pris la direction de la plantation.

La jeune Indienne qui connaissait tous les sentiers de la contrée allait la première, montée sur son coursier des prairies et plongée dans une profonde rêverie.

Elle était suivie par Blondel qui, lui aussi, était absorbé par

ses pensées; il songeait à la douleur qu'éprouveraient Maurice et Joseph en ne trouvant pas leurs jeunes épouses à l'habitation et quand ils apprendraient à quelle mort atroce elles avaient succombé.

Tout en ne pouvant pas se résoudre à dire toute la vérité à Maurice il reconnut la nécessité qu'il y avait à l'y préparer.

Il ralentit la marche de son cheval et vint se placer à côté de son fils.

Ils marchèrent ainsi un moment en silence, puis Blondel dit à Maurice :

— Mon fils, si j'ai consenti à retourner à mon habitation, ce n'est pas que j'aie quelque espoir d'y trouver celles que nous cherchons; nous ne ferons que nous rafraîchir et nous nous remettrons en route sans perdre un instant.

— Sur quoi fondez-vous cette supposition? demanda Joseph avec anxiété.

— Je ne sais..... il est très-difficile de retrouver son chemin dans cette contrée sauvage et déserte.

— Vous craignez donc un malheur?

— Non, mais je crains que Lucienne et Michelette se soient égarées!

— Ce serait affreux!...

— Ah!... fit Maurice d'une voix altérée, qui sait si elles ne sont pas maintenant abandonnées, épuisées par la fatigue et la faim!...

— J'espère que non, fit Blondel profondément touché par le désespoir de Maurice; mais dans un pays comme celui où nous sommes il faut être préparé à tout.

Au bout de quelques heures de marche on aperçut les toits de l'habitation à travers les branches des arbres.

— Est-ce là? demanda Maurice dont la physionomie s'éclaira d'un rayon d'espoir.

— Oui! répondit Blondel en baissant la tête.

La question de son fils lui avait déchiré le cœur.

Joseph, de son côté, avait peine à maîtriser sa joie.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, si nous allions les retrouver, si elles nous attendaient, quelle joie, quel bonheur! quelle récompense pour tout ce que nous avons souffert!...

— Tais-toi! tais-toi!... fit Maurice d'une voix tremblante. Ne nous abandonnons pas trop vite à la joie!

Ce serait trop affreux si notre espoir était trompé. Mon cœur était comme le tien rempli d'espérance, mais à mesure que nous avançons un sombre pressentiment envahit mon âme et me serre le cœur.

Joseph ne répondit rien, mais il était facile de voir qu'il n'était pas plus rassuré que son ami.

Blondel se garda de prononcer une seule parole de consolation; il voulait laisser les deux jeunes gens tout entiers à leurs douloureuses pensées afin que la réalité leur fût moins pénible.

La petite troupe montait la courte avenue qui conduisait à l'habitation.

Tout à coup Maurice arrêta son cheval, son visage pâle comme un linge exprimait l'état de son âme.

— Joseph, dit-il en appuyant sa main sur le bras de son ami, je n'ose aller plus loin!

— Et moi, répondit Joseph, je ne puis supporter plus longtemps cette incertitude, je veux courir pour connaître la vérité!

Et rendant la bride à son cheval il arriva au galop jusque devant la porte de l'habitation, sauta à terre et se précipita dans l'intérieur de la maison.

Au même instant Maurice qui était resté en place entendit un cri perçant.

— Grand Dieu!... qu'a-t-il vu?... qu'a-t-il appris? pensa Maurice dont tout le sang afflua au cœur.

— Quelque chose de terrible, sans doute, répondit Blondel qui était resté auprès de son fils.

Puis il ajouta :

— Mon pauvre enfant, prépare-toi au malheur qui te menace

Mais Maurice, incapable de se contenir plus longtemps, s'écria :

— Moi aussi je veux savoir la vérité !

Et il se dirigea au galop vers la maison, accompagné de Blondel.

Ayant mis pied à terre ils se précipitèrent vers l'entrée, puis ils s'arrêtèrent immobiles de surprise et de bonheur.

Lucienne et Michelette vêtues de blanc venaient d'apparaître, souriantes et heureuses, sur le seuil que les deux hommes se préparaient à franchir.

C'étaient bien elles !

Lucienne se précipita dans les bras de Maurice en versant des larmes de bonheur.

Puis toutes les deux vinrent embrasser Blondel dont l'émotion et la surprise n'étaient pas moindres que celles des jeunes époux.

Au milieu de la joie générale un être manifestait son contentement d'une manière tellement comique et originale qu'il finit par attirer l'attention et excita l'hilarité de tout le monde.

C'était le nègre Jambo.

On l'avait caressé, remercié, choyé, et le bonheur de ses maîtres semblait réellement lui avoir fait perdre la tête.

Il faisait des cabrioles dans les corridors de la maison en riant d'un rire large qui montrait ses dents blanches comme l'ivoire, et ce ne fut qu'à grand peine qu'on parvint à le calmer.

On se hâta de conduire Maurice et Joseph dans une chambre où ils purent changer de vêtements, puis on se mit à table.

Quand tout le monde se fut réconforté la conversation s'engagea et les deux jeunes femmes durent une fois encore raconter de quelle manière miraculeuse elles avaient été sauvées de l'île des Serpents.

Puis Blondel fit la proposition de faire une petite promenade dans la plantation, ce qui fut accepté et ils sortirent guidés par l'intendant qui marchait le premier, Maurice et Lucienne, Mi-

chelette et Joseph le suivaient pendant que Blondel et Fleur-du-Désert se trouvaient en arrière, à quelque distance.

La jeune Indienne paraissait être sous l'empire d'un profond sentiment, elle marchait en silence, la tête baissée et les yeux fixés à terre et poussait de temps en temps un profond soupir.

Le spectacle de l'amour des jeunes époux l'avait profondément émue et sa physionomie si expressive s'était couverte d'une triste mélancolie.

Elle finit par relever la tête et tournant ses beaux yeux vers Blondel, elle lui dit tendrement en montrant les deux couples qui marchaient devant eux :

— Harris, ... tu es réuni maintenant à ceux que tu aimes... Vous êtes maintenant à l'abri de tout danger!... Mon cœur est content, j'ai pu te témoigner ma reconnaissance!... dans quelques instants je vais te quitter pour retourner vers ma tribu!...

— Déjà !... fit Blondel avec émotion.

— Il le faut!

— Pourquoi ne resterais-tu pas quelques jours avec nous?

— C'est impossible!

— Si je t'en priais ?...

La jeune Indienne parut hésiter un moment, elle secoua ensuite la tête avec tristesse et dit :

— Non!.. Je ne suis pas heureuse auprès de mes guerriers, il est vrai, mais ici je souffre cruellement et il ne m'est pas permis de laisser voir ma douleur!

Blondel avait depuis longtemps deviné le secret de la belle fille des forêts; il s'arrêta, la prit par la main et l'attirant vers lui il lui demanda avec douceur :

— Fleur-du-Désert, veux-tu nous quitter parce que tu crains Oeil-de-Flamme ?

— Oeil-de-flamme?

— Oui,... c'est lui que tu dois choisir pour époux.

— Oh !... jamais!

— Et cependant tu l'as promis!

— Oh!... que je souffre!...

Blondel se pencha à son oreille et lui dit avec tendresse :

— Si tu es malheureuse avec les tiens, pourquoi ne restes-tu pas auprès de nous?

— Je suis une étrangère ici.

— Une étrangère! Toi? Comment peux-tu parler ainsi?

— Tes paroles sont-elles sincères?

— Harris n'est pas un ingrat. Il sait ce qui se passe dans ton cœur et il ne veut pas que tu souffres plus longtemps.

— Oh!... si je le savais!

— Resterais-tu?

— Oui!

Blondel se tut.

C'est ainsi que le bonheur semblait vouloir entrer dans cette maison dont les habitants avaient tant souffert.

Tout leur faisait présager un avenir heureux et leurs cœurs s'ouvraient à l'espérance.

Et cependant ce ciel si pur cachait un orage terrible :

Pendant que Blondel et ses amis s'abandonnaient à la joie un complot infernal se tramait contre lui.

CHAPITRE III

Le complot.

Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'Œil-de-Flamme avait quitté Fleur-du-Désert le cœur plein de rage et de jalousie. Il fit le serment de se venger de son rival Harris, à qui il ne pouvait penser sans sentir son sang bouillonner dans ses veines.

Cependant il pensait à la jeune Indienne et frissonnait à l'idée qu'elle pourrait, elle aussi, se venger.

Il fallait qu'il trouvât le moyen de tirer vengeance d'un homme qu'il exécrait et en même temps gagner le cœur de Fleur-du-Désert, et il s'avouait à lui-même que ce n'était pas une chose facile.

C'est sous l'empire de ces réflexions qu'il atteignit le campement et se dirigea vers son wigwam.

Il rencontra Précigny et Mac-Bell qui, frappés de l'expression sauvage et féroce répandue sur sa physionomie, le questionnèrent en feignant de lui porter le plus vif intérêt.

Le jeune Indien était trop inexpérimenté et son émotion était trop forte pour qu'il pût dissimuler, en outre, il éprouvait comme un besoin d'épancher les sentiments qui oppressaient son cœur.

Il leur raconta donc que Fleur-du-Désert avait voulu accompagner sir Harris à son habitation et qu'il craignait qu'elle ne courût quelque danger dans cette maison qui appartenait à un visage pâle, ennemi des Indiens

— N'éprouves-tu pas pour ta souveraine aucun sentiment particulier? lui demanda Précigny.

Œil-de-Flamme fit un mouvement involontaire qu'il réprima sur-le-champ, puis il dit en fronçant le sourcil :

— Non!... Mais pourquoi cette question ?

— Pour savoir si je puis te parler franchement.

— De qui veux-tu me parler ?

— De sir Harris !

— De sir Harris ?

— N'as-tu jamais pensé que cet homme pouvait avoir employé des moyens magiques pour s'emparer du cœur de Fleur-du-Désert ?

— Le connais-tu ?

— Certainement.

— Qu'est-il donc ?

— Ce serait beaucoup trop long à te raconter.... Un jour je te dirai son vrai nom et je t'apprendai quelle a été son existence.

— Et tu crois que cet homme a employé des moyens surnaturels ? demanda Œil-de-Flamme, crédule comme tous les Indiens.

— J'en suis certain... Comment expliquer autrement l'amour qu'il inspire !

— Ah !... tu as aussi remarqué cela ?

— Oui.

— Fleur-du-Désert l'aime, n'est-ce pas ?

— Elle l'aime éperdument et...

— Oui, oui, elle l'aime ! fit le jeune Indien d'une voix rude ; elle l'aime assez pour tout lui sacrifier !

— C'est évident, fit Précigny, il faudrait être aveugle pour ne pas le voir.

— Mais que faire ? s'écria Œil-de-Flamme en faisant un geste de désespoir.

— Oh ! fit Précigny, il y a mille moyens de combattre un rival et de s'en défaire.

— Quels moyens ?

— Ils sont très-variés... et si tu es disposé...

— Parle, fit vivement l'Indien, parle !.. mon cœur bondit de colère et de jalousie, et quel que soit le moyen que tu veuilles me proposer, je l'accepte d'avance !

— Bien ! reprit Précigny. Viens ce soir dans ma cabane, nous pourrons parler sans crainte !

— J'y consens, répondit Œil-de-Flamme, mais auparavant je veux consulter celui qui converse avec les esprits, sa parole fera peut-être un peu de lumière dans mon âme.

Et il s'éloigna en se dirigeant vers un fourré épais.

Précigny et Mac-Bell regagnèrent également leur cabane, sans remarquer qu'un individu caché dans un buisson avait assisté à leur conversation avec l'Indien.

Cet individu n'était autre que notre vieille connaissance Lapostole.

Cet homme, vrai enfant de Paris, était d'une nature excessivement curieuse, et il avait écouté bien moins pour savoir les secrets de l'Indien que pour connaître les secrets de Précigny et de l'Ecossais.

Il fit un détour en rampant sous les branches, et quand Œil-de-Flamme eut fait quelques pas dans la forêt, il le rencontra sur son chemin.

Nous devons dire que Lapostole avait su gagner la confiance des Peaux Rouges et, en particulier, celle d'Œil-de-Flamme.

Le jeune guerrier s'amusait des espiègleries du Parisien, qui était sans cesse de bonne humeur.

Il connaissait une foule de tours de passe-passe, qu'il avait appris sur les places publiques de la capitale et qu'il exécutait avec beaucoup de dextérité, ce qui souvent avait excité l'hilarité des Indiens.

Œil-de-flamme ne fut nullement surpris de rencontrer Lapostole et il le salua cordialement

Lapostole lui rendit son salut, puis il lui dit sans façon :

— Où vas-tu, Œil-de-flamme, et pourquoi as-tu une physionomie aussi grave?

— Je vais demander un conseil au Manitou.

— Le Manitou!... qu'est-ce que c'est donc? est-ce que cela vole dans l'air ou si cela nage dans l'eau!

Œil-de-flamme parut indigné de la plaisanterie de Lapostole, il lui lança un regard irrité et lui dit :

— Ne parle pas ainsi du personnage qui converse avec le Grand-Esprit!

Le Parisien s'inclina avec une gravité comique.

— C'est bon!... répondit-il; du moment qu'il s'agit d'un saint... Mais comment se fait-il que je ne l'aie jamais vu depuis que je suis au milieu de vous?

— Le Manitou vit dans la solitude et le recueillement, répondit l'Indien, et surtout depuis que nous avons des visages pâles dans notre campement.

— Pourquoi cela?

— Je l'ignore!

— Et de quoi vit-il?

— Il se nourrit de racines... Il passe son temps à parler au Grand-Esprit et tous les guerriers de la tribu le vénèrent.

— Pour quelle raison?

— Parce qu'il connaît les secrets de l'avenir et des mondes supérieurs et qu'il a fait vœu de ne jamais approcher d'une femme.

Lapostole se gratta derrière l'oreille en faisant une grimace.

— Diable, dit-il, .. la position de saint me semble avoir des côtés bien désagréables!

— Et notre Manitou a des mérites supérieurs aux autres,

parce qu'il a beaucoup souffert, il a enduré le martyre avant que d'arriver dans notre tribu !

— Que dis-tu?

— On a percé quatre fois son corps de part en part avec une pointe de fer, on peut encore en voir les marques ; il porte sur les épaules des signes mystérieux qui sont tracés dans la peau et une de ses jambes qui porte également des marques de blessures, l'empêche de marcher comme tout le monde et rend sa démarche inégale.

En entendant ces paroles, Lapostole fit un mouvement de surprise.

— Tiens ! fit-il comme en se parlant à lui-même, j'ai connu des hommes qui avaient des marques exactement pareilles.

— Quels étaient ces hommes ? demanda l'Indien intrigué.

— Des camarades que j'ai laissés dans mon pays.

— Aucun de ceux que tu as connus ne peut être comparé à notre Manitou. Tout autre que lui aurait succombé à ses tortures et les esprits lui ont accordé leur confiance parce qu'il est destiné à de grandes choses. Il a déjà fait des miracles depuis qu'il est avec nous.

Lapostole ne répondit pas, il semblait absorbé par une pensée.

Ce que le jeune Indien venait de lui raconter ouvrait un vaste champ à son imagination et excitait au plus haut point sa curiosité.

— Je dois avouer, reprit-il au bout d'un moment, qu'il ne me serait pas désagréable de voir ce Manitou, y aurait-il indiscrétion à demander à le voir?

— Dans quel but ?

— Cela m'intéresse beaucoup, j'ai toujours eu du goût pour les choses sacrées et mystérieuses.

— Me promets-tu de te conduire convenablement?

— Sans doute !... je serais muet comme un poisson.

— Eh bien ! suis-moi.

Et l'Indien reprit sa marche, accompagné de Lapostole.

Ils marchèrent pendant un temps assez long, le Manitou vivant dans l'isolement. Ils finirent cependant par apercevoir une petite cabane entourée de buissons et d'arbustes.

Oeil-de flamme s'arrêta et, levant la main, il dit à Lapostole:

— C'est là.

Puis il ajouta d'un air de vénération et de respect:

— Persistes-tu toujours dans ton intention?

— Certainement! pourquoi me fais tu cette question?

— Réfléchis avant de pénétrer dans cette cabane!

— Réfléchir? pourquoi?

— Je dois te dire que le Manitou lit dans le cœur des hommes comme dans un livre ouvert. Tes pensées les plus secrètes lui apparaîtront aussi clairement que les étoiles que l'on voit au ciel pendant la nuit. N'as-tu aucune pensée que tu veuilles tenir cachée?... Ne crains tu rien?

— Craindre?... Non... je n'ai peur de rien, répondit Lapostole avec emphase.

Puis il ajouta:

— Mon cœur est pur comme le jour!

— Ainsi tu veux entrer?

— Oui!

Oeil-de-flamme s'avança vers la hutte, suivi de Lapostole, il poussa la porte qui était entr'ouverte et ils entrèrent.

L'intérieur de cette cabane était très sombre et ce ne fut qu'au bout d'un moment que Lapostole put distinguer une forme humaine accroupie dans un coin

Puis ses yeux s'accoutumant peu à peu aux ténèbres il vit que c'était un homme qui avait le visage horriblement tatoué; il murmurait à demi-voix de paroles inintelligibles qu'il prononçait avec une inconcevable rapidité, ses yeux étaient fixés sur une petite idole de bois grossièrement faite et il paraissait

tellement absorbé dans sa méditation qu'il ne sembla nullement s'apercevoir de la présence des deux visiteurs.

Cependant Lapostole crut remarquer que l'air frais qui entrait par la porte incommodait le saint personnage dont les yeux commençaient à clignoter, ce qui ne donna pas au Parisien une bien haute idée du recueillement du Manitou.

Oeil-de-flamme s'approcha de lui et lui toucha légèrement l'épaule.

Puis il lui dit d'un air de respect et en même temps digne :

— Ami,... cesse pour un instant tes prières et écoute-moi.

A ces paroles le saint homme leva la tête et considéra l'Indien comme s'il avait de la peine à le reconnaître.

Il finit cependant par se tourner complètement vers lui et lui dit :

— Tu es venu auprès de moi pour me demander un conseil ..... parle ... je suis prêt à t'écouter.

Lapostole qui était resté immobile dans un coin obscur observait tout, croyant ne pas être vu par le Manitou dont il suivait curieusement chaque mouvement et chaque geste.

Les premières paroles que l'ermite avait prononcées avaient provoqué chez Lapostole un mouvement involontaire de surprise, comme si cette voix lui eût rappelé un vague souvenir.

— C'est curieux, pensait-il, ... cet Indien me fait l'effet de ne pas être complètement au courant de sa langue !

Cependant rien chez lui ne trahissait sa curiosité, et il continuait ses observations.

— Tu veux que je parle ? demanda Oeil-de-flamme, est-il donc nécessaire que je te dise ce qui m'amène auprès de toi ? Ne le devines-tu pas, toi pour qui le cœur des hommes n'a rien de caché ?

Le saint fixa un instant le jeune Indien, puis il repartit :

— [illegible]

— Toujours !

— Et tu oses douter des promesses que je t'ai faites?

— Oui !... je doute... Tu m'avais promis que Fleur-du-désert m'aimerait quand elle aurait bu la liqueur magique que tu avais préparée... Eh bien ?... son cœur appartient toujours à un autre !

En parlant Œil-de-flamme avait froncé les sourcils et sa physionomie avait pris une expression de menace et de colère ; il posa sa main sur l'épaule du Manitou et il reprit :

— Ecoute !... mon cœur est plein !... je ne puis ni ne veux plus attendre !... prends garde !... malheur à toi si tu avais l'audace de me tromper !

— Depuis quand Œil-de-flamme n'a-t-il plus confiance en moi? demanda le saint ermite.

— Depuis que ce fatal amour est entré dans mon cœur ! répondit l'Indien.

— Ainsi tu ne crois pas à ma toute-puissance?

— Je crains que tu ne sois pas aussi puissant que tu le dis.

— Ce soupçon te sera funeste !... Prends garde à ton tour ! ... Parles, si tu peux calmer ton courroux.

— Je m'efforcerai de rester calme.

— Fleur-du-désert sera le prix des efforts que tu feras pour rester maître de toi-même !

— Peux-tu le jurer ?

— Je le jure !

Œil-de-flamme ne répondit rien et le Manitou garda également le silence pendant un moment.

Enfin il releva la tête lentement, comme s'il sortait d'une profonde méditation, tourna ses regards vers le jeune Indien et lui dit d'une voix grave et solennelle :

— Il y a un homme dont la présence empêche la boisson magique de produire son effet !

— Oh !... oui, ... je le connais cet homme : ... c'est le pâle-leur, sir Harris !

— La puissance mystérieuse de cet homme à
et pour cela il faut un pouvoir supérieur.

— Crois-tu pouvoir le faire ?

— Je le puis !

— Par quel moyen ?

— Au moyen d'une préparation enchantée.

— Oh !.. donne !.. donne !

Le Manitou se leva et alla dans le fond de sa hutte prendre une espèce de fiole qu'il montra à l'Indien d'un air mystérieux et solennel, et comme si ce c eût une chose sacrée.

— Prends, dit il, et n'oublies pas que ce moyen est infaillible.

Mais au moment où Oeil-de-flamme tendait la main pour saisir le breuvage magique le Manitou s'arrêta, et montrant du doigt Lapostole qu'il venait d'apercevoir dans son coin, il s'écria d'un air irrité et sévère :

— Pourquoi as-tu amené un visage pâle dans la hutte du Manitou ?... ces hommes sont ennemis du Grand-Esprit, ils tournent nos coutumes en dérision et leur incrédulité est une offense pour nous! N'oublie pas cela et que cela te serve de leçon pour l'avenir !

Puis il lui donna la fiole en lui disant :

— Et maintenant, mon fils, laisse-moi à mes méditations !

Oeil-de-flamme s'inclina d'un air de profonde soumission puis il sortit en faisant à Lapostole le signe de le suivre.

— As-tu entendu ?... lui dit-il d'un air de reproche, quand ils furent un peu éloignés, tu as excité le courroux du Manitou ; prends garde de jamais revenir ici, car il pourrait appeler sur ta tête un malheur pour te punir de ton audace.

— Bon, bon !... répondit Lapostole, un bon conseil a toujours sa valeur, et je n'ai pas la moindre envie de m'exposer à la colère du Manitou ; il ne m'a nullement inspiré le désir de faire avec lui plus ample connaissance.

Oeil-de-flamme répondit aux paroles du Parisien par un

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCONIE CAYENNE

geste d'approbation et il continua sa route en silence dans ses réflexions.

Ils arrivèrent bientôt au campement, et dès que Lapostole se trouva seul il se mit également à songer et à évoquer ses souvenirs.

— C'est égal ! finit-il par dire à demi-voix, cette affaire ne me paraît pas très claire !... mais je veux l'approfondir, et avant une heure j'aurai trouvé la clef de cette énigme !

Oeil-de-flamme s'était dirigé vers son wigwam, et en passant vers la cabane habitée par Précigny et Mac Bell, il trouva les deux complices qui l'attendaient.

Précigny s'avança au devant de l'Indien et lui fit signe de s'asseoir en lui disant :

— Je te remercie d'être venu ;... et maintenant que nous sommes réunis nous pouvons parler sans crainte.

Oeil-de-flamme s'était assis.

— Tu aimes Fleur-du-désert, continua Précigny en accentuant chacune de ses paroles ; tu éprouves pour cette jeune femme une de ces passions qui envahissent et dévorent le cœur, qui le tuent, si elles ne sont pas satisfaites !... N'est ce pas ainsi ?

— Oui ! répondit l'Indien.

— Et tu veux qu'elle soit ta femme ?

Un éclair brilla dans le regard de l'Indien qui fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh bien, continua Précigny ; quand on aime une femme à ce point on doit haïr son rival ;... et tu dois porter à sir Harris une haine égale à l'amour que tu éprouves pour Fleur-du-désert.

— Oui !... fit avec emportement Oeil-de-flamme, je le hais ! je l'exècre !

— Il y a cependant une chose que je ne puis comprendre, reprit Précigny.

— Quelle chose ?

— Pourquoi ne l'es-tu pas encore débarrassé de ton rival ?

— Je ne suis pas capable d'une lâcheté !

— Oh !.. les moyens sont souvent justifiés par le but que l'on se propose !

— Je ne tuerai jamais sir Harris !

— Comment !... aurais-tu autant de délicatesse ?

— Non,... ce n'est pas cela... mais... comment pourrais-je faire mourir sir Harris sans m'attirer la haine de Fleur-du-désert ?... Ce serait folie de ma part, car je comprends bien qu'elle ne pourrait jamais aimer le meurtrier de celui qu'elle me préfère.

— Tu n'as pas tout à fait tort, repartit Précigny ; mais ce que tu ne peux pas faire, nous le pouvons, nous, qui n'avons pas les mêmes motifs que toi d'épargner cet homme.

— Que veux-tu dire ? quel est ton projet ?

— Il est tout simple,... peux-tu trouver dans ta tribu vingt guerriers qui te soient dévoués et disposés à obéir aveuglément à tes ordres ?

— Certainement ;... pour cela je n'ai besoin que d'un mot,... un signe !....

— S'il en est ainsi, rassemble ces vingt hommes, dis leur de se préparer à partir avec moi demain matin au point du jour.

— Où veux-tu les conduire ?

— A Valnoir, la plantation de sir Harris ;... et une fois que nous serons arrivés !... oh !... j'ai conçu un projet admirable !

— Veux-tu verser du sang ?

— Pas une seule goutte... Je me contenterai de m'assurer de la personne de sir Harris et de la mettre dans un endroit où il aura le temps de penser à ses affaires jusqu'à ce que Fleur-du-désert se soit décidée à devenir ta femme.

— Si tu fais cela tu peux compter sur mon amitié éternelle ! s'écria Oeil-de-flamme enthousiasmé.

— Cela se fera comme je te le dis, répondit Précigny ; tu peux compter sur nous.

— Et quand tu auras tenu ta parole, dit l'Indien, tu me demanderas ce que tu voudras, je te jure que si c'est en mon pouvoir tu seras satisfait.

— Très bien !... ainsi c'est convenu, tu mettras à ma disposition vingt hommes qui exécuteront tous les ordres que tu leur donneras, sans craindre aucun danger ?

— Ils iront où je leur dirai d'aller et feront ce que je leur dirai de faire, sans hésiter, et même au risque de perdre la vie.

— Si tu dis vrai notre entreprise réussira.

Pendant que Précigny, Mac-Beil et Oeil-de-flamme formaient ce complot contre Blondel, Lapostole avait résolu de mettre à exécution les idées sous l'empire desquelles nous l'avons laissé.

Quand il fut assuré que personne ne le voyait il se retourna et reprit la route qu'il avait faite un moment auparavant avec l'Indien.

C'était le sentier qui conduisait à la hutte du Manitou.

Quand il arriva en vue de cette cabane il ralentit son pas et se glissa dans le fourré pour pouvoir s'approcher sans être aperçu; deux minutes après il se trouvait auprès de la porte qui était ouverte et il entra sans faire le moindre bruit.

Le Manitou était toujours occupé dans son coin, occupé comme auparavant, à marmotter des paroles inintelligibles en faisant des grimaces qui, en tout autre moment, eussent excité l'hilarité du Parisien.

Mais il avait un projet plus sérieux pour le quart-d'heure.

Il s'avança donc vers le saint et lui toucha légèrement l'épaule comme il l'avait vu faire à Oeil de flamme, puis se penchant à son oreille il murmura quelques mots à demi voix.

Un tressaillement secoua le Manitou qui jeta autour de lui un coup-d'œil anxieux.

— Tiens !... fit Lapostole en riant, il me semble que tu comprends le français !

— Moi ?... répondit le Manitou visiblement décontenancé.

— Que diable ! reprit Lapostole ; sans avoir l'habitude de converser avec les dieux des Indiens, je possède néanmoins quelques connaissances de magie, et si tu veux je vais t'en donner un échantillon !

— Que veux-tu dire

— Est-ce que par hasard tu douterais de ma science ?

— Je ne te comprends pas.

— Tu vas me comprendre, repartit Lapostole qui continua avec une gravité comique :

— En vertu de ma puissance magique je veux que ce Manitou indien se transforme en un être de ma connaissance qui a vécu pendant un certain temps à Toulon quand aux cicatrices qui couvrent son corps et qui montrent qu'il a été martyrisé, elles changeront également, celles de l'épaule deviendront la marque du bourreau et celles du dos seront celles qui ont été faites par les dents d'une grille de fer sur un nommé Faillard que tu connais, mon brave, et qui a la vie dure, à ce qu'il paraît.

Le Manitou avait repris son calme et il avait écouté le boniment de Lapostole sans remuer ; il se contenta de hocher la tête en disant :

— Faillard ?... Toulon ?.... je ne comprends pas !...

— Voyons ! voyons ! reprit Lapostole d'un air de reproche et d'ironie, est-ce ainsi qu'on reçoit un ancien ami, parce qu'il est dans le malheur ?... allons !... aies un bon mouvement et tends la main au Parisien !

Et comme le Manitou hésitait et ne paraissait pas pouvoir prendre une résolution Lapostole ajouta :

— Du reste je te conseille de ne pas essayer de prendre de

faux-fuyants, parce que dans ce cas j'irais trouver l'Ecossais qui se trouve dans les environs et qui est aussi une de tes anciennes connaissances ; je suis sûr qu'il se ferait plaisir de raconter à tes admirateurs à peau-rouge ce qu'il sait sur ton compte.

Cette menace fit frémir le Manitou qui fit un geste de frayeur en balbutiant.

— Silence... silence !...

— Ainsi tu avoues ?

— Il faut bien.

— A la bonne heure !... c'est du reste ce que tu as de mieux à faire, d'autant plus que j'ai besoin de t'interroger.

— Moi ?

— Certainement !

— Et sur quoi donc ?

— Oh ! ce n'est pas sur ton compte, tu me raconteras tes aventures une autre fois ; pour le moment dis-moi un peu en quoi consiste réellement la profession de Manitou ?

— Est-ce que tu voudrais chercher à me remplacer ?

— Pas précisément ;... mais je pourrais te succéder, et en attendant devenir ton aide,... ton vicaire si tu aimes mieux. Voyons, qu'y a-t-il à faire ?... par quel exercice de prestidigitation faut-il commencer ?

Le Manitou, ou plutôt Faillard, puisque c'était lui, haussa les épaules en poussant un éclat de rire.

— Premièrement, commença-t-il, il faut avoir le corps couvert de cicatrices, afin de prouver qu'on a été soumis au martyre.

— Ceci n'est qu'un enfantillage ;... on a bientôt fait d'imiter et de contrefaire des cicatrices.

— Ensuite il faut vivre retiré et solitaire dans la forêt.

— On gagne ainsi à se trouver trop souvent en contact avec les Indiens... Après ?

— Il faut s'habituer à ne vivre que d'herbes et de racines.

— Ah!... la chose commence à se gâter.

— Et il faut ensuite faire vœu de chasteté!

— C'est encore pire?

Faillard avait continué à rire de bon cœur en faisant ces réponses, cependant il finit par se contenir afin de ne pas être entendu. Puis il reprit d'un air plus calme, mais en même temps rusé :

— Mais comme le Manitou a la réputation de posséder une grande puissance et une haute sagesse, il reçoit tous les jours la visite de quelque jeune Indienne qui vient le consulter et lui demander un conseil, et comme la jeunesse est souvent naïve et confiante et qu'on craint d'offenser le Manitou, on se garde bien de lui rien refuser.

— A la bonne heure! fit en riant Lapostole, voilà ce qui me raccomode un peu avec le métier ; cependant le menu ne me sourit guère!... des racines et des herbes!... c'est maigre et monotone!

— Bah!... écoute!... les Indiennes qui viennent auprès du Manitou pour lui demander des conseils savent qu'il n'est pas ennemi de la bonne chère, de sorte qu'il ne se passe pas de jour où je ne reçoive quelque gourmandise, soit une tranche de boa grillée, soit un ragout de lézards vert avec une sauce à l'huile de ricin, soit une queue de serpent à sonnettes rôti, en un mot, tout ce qu'il y a de meilleur!

— Pardieu!.. La profession de Manitou me plaît énormément!... Ecoute, Faillard, je dois t'avouer que j'ai laissé en Europe, et principalement en France, une réputation légèrement endommagée, de sorte qu'il ne serait pas difficile de me décider à reste ici et à y vivre comme un simple Manitou au lieu de me remettre à continuer le cours de mes pérégrinations.

C'est pourquoi, je te prie, Faillard de me prendre à ton service, en retour, je te jure de ne pas te trahir auprès des Peaux-Rouges parce qu'ils seraient capables de t'écorcher tout vivant!

— Bon, ça va ! repartit Faillard ; mais n'oublie pas qu'il faut être prudent et agir avec calme et sagesse. Il faudra surveiller tous tes gestes et mesurer chacune de tes paroles.

L'entretien continua sur ce thème, et les premières lueurs du jour blanchissaient déjà l'horizon que les deux compères parlaient encore assis l'un à côté de l'autre.

CHAPITRE IV.

La chasse au tigre

Le même soir il régnait à Valnoir, la plantation de sir Harris ou plutôt de Blondel un bonheur général.

Dans une salle à manger donnant sur un jardin charmant par le moyen d'une véranda se trouvaient Blondel, Joseph, Maurice, Michelette et Lucienne en conversation intime.

Les deux jeunes femmes portaient sur le visage une expression de mélancolie, dernière trace de leurs fatigues et de leurs angoisses, mais leurs yeux rayonnaient de bonheur, surtout quand ces deux intéressantes créatures portaient leur regards sur les êtres chéris qu'elles avaient cru perdus pour toujours ; maintenant ils étaient réunis et un avenir de félicité leur semblait ouvert.

Les infortunés !... ils ne soupçonnaient pas qu'un nouveau danger planait sur leur têtes !

Maurice et Joseph, de leur côté, en jetant les yeux autour d'eux et en voyant ce confort et ce luxe, se demandaient s'ils étaient bien éveillés.

Deux autres personnes se trouvaient aussi là, Fleur-du-désert et Jambo.

La jeune Indienne s'était couchée sur un hamac en fil de palmier suspendu sous la véranda et Jambo se tenait debout derrière les deux jeunes femmes, attentif à leurs moindres désirs et exécutant leurs ordres avec rapidité.

Lucienne venait de raconter pour la dixième fois ce qu'elle et Michelette avaient éprouvé dans l'île des serpents, ainsi que la mort horrible à laquelle elles avaient échappé, grâce au courage et à l'imagination de Jambo.

— Jamais la Providence n'a montré sa sollicitude d'une manière aussi évidente! disait Lucienne.

Puis s'adressant à Maurice et Joseph elle continua ;

— Vous aviez de la peine à vous résoudre à nous laisser sous la garde et la conduite d'un petit nègre, d'un enfant, pour ainsi dire, et cependant cet enfant nous a arrachées à une mort certaine et épouvantable.

Maurice se tourna vers Jambo qui avait écouté et dit:

— Je veux donner à Jambo une preuve de notre reconnaissance, et lui accorder ce qu'il me demandera. Voyons, mon ami, parle, que souhaites-tu?.... Parle franchement et sans crainte, quel que soit ton désir, il sera exaucé, tu en as ma parole!

— Moi rien désirer! répondit le nègre, moi toujours servir maîtresses blanches!

Et en parlant il avait pris une des mains de Lucienne et de Michelette et les avait respectueusement portés à ses lèvres.

— Bien, bien! fit Joseph, cela montre ton bon cœur, et il va sans dire que tu restera avec nous.

A ce moment la porte s'ouvrit et un nègre parut sur le seuil, sa physionomie exprimait l'inquiétude.

— Qu'y a-t-il?... demanda Blondel en voyant le silence et l'agitation de ce nègre!

— Maître... les Indiens!... repondit ce dernier.

Blondel fronça le sourcil.

— Les Indiens!... répéta-t-il ; que veulent ils, que cherchent-ils à cette heure?

Le nègre ouvrait la bouche pour répondre, mais il en fut empêché par l'arrivée de l'intendant, master Tom, qui entra avec vivacité, et dont le visage exprimait également une profonde inquiétude.

Il hésita un moment à parler, en jetant un regard sur les hôtes de sir Harris.

— Eh bien, master Tom, demanda Blondel, qu'est-ce que j'apprends? De quels Indiens est-il question?

L'intendant s'inclina, fit un pas vers son maître et répondit :

— Sir Harris, ce nègre vous a dit la vérité, on en a remarqué un certain nombre qui rôdent autour de la plantation.

— Que veulent-ils?

— Je l'ignore!... il ne se sont pas approchés.

— Etes-vous certain de ce que vous dites?

— Oui!

— Sont ils armés?

— On le suppose.

Blondel réfléchit pendant un moment, puis il dit avec indifférence.

— Bah!... ce sont sans doute des Indiens d'une tribu voisine qui sont venus chasser de ce côté, comme cela leur arrive souvent, il se peut aussi qu'ils craignent pour leur souveraine qu'ils savent sous le toit d'un visage pâle. Assurez-vous de cela, master Tom, et amenez moi ces Indiens, s'ils le demandent.

— Bien, répondit l'intendant, il se peut que vous ayez raison, cependant on peut s'en rapporter à nos nègres dont l'instinct se trompe rarement:... ils flairent un ennemi comme un

chien sent le gibier et ils sont unanimes pour reconnaître qu'il y a quelque chose.

Blondel fit un geste de dédain.

— Ils n'oseront pas nous attaquer, dit-il, ces gens savent très-bien que la plantation est bien gardée et que nous avons des hommes braves et bien armés.

— Certainement, sir, mais pour tout prévoir, j'ai donné l'ordre de doubler les postes et de redoubler de surveillance.

— Vous avez bien fait, master Tom, mais, je vous le répète, ils n'oseront pas nous attaquer, surtout au moment où Fleur-du-désert est dans cette maison.

Quoique cette conversation eût lieu à demi-voix, la jeune Indienne en avait entendu assez pour comprendre qu'il était question d'elle ; elle demanda à Blondel de quoi il s'agissait.

Le planteur lui dit ouvertement que des Peaux-Rouges rôdaient autour de la plantation et que ses nègres supposaient que c'étaient des ennemis.

Fleur-du-désert secoua la tête et dit à master Tom :

— Ne craignez rien et dites à vos nègres de rester tranquilles, c'est moi qui veille sur vous et aussi longtemps que je serai là vous n'aurez rien à craindre.

Et quand elle eut parlé elle retomba dans sa rêverie.

Cet incident changea le cours de la conversation qui roula alors sur les avantages qu'offre le séjour des pays civilisés.

Au bout de dix minutes aucune des personnes qui se trouvaient dans la salle à manger ne pensait plus aux Indiens.

Maurice adressait à son père questions sur questions sur la contrée et la vie qu'on y menait. Le jeune homme paraissait tout disposé à se fixer dans la Guyane, à moins cependant que Lucienne ne préférât retourner dans la famille Michaud pour laquelle elle avait une vive affection.

Michelette était d'avis que l'existence devait être monotone.

— Monotone! fit Blondel en riant. Cela peut paraître ainsi aux yeux de gens qui viennent de France où les affaires ne

laissent pas une minute de loisir, absorbent toutes les facultés et ne laissent pas un moment à l'imagination. Ici, au contraire, tout respire le changement ; les aventures se succèdent avec rapidité. Tout captive l'attention, le ciel, le sol, le jour comme la nuit ! Ensuite, nous avons ici une distraction dont vous ne pouvez pas avoir une idée et qui donne à cette vie une saveur toute particulière.

— Quelle est cette distraction ? demanda Joseph avec curiosité.

— C'est la chasse.

— Ah !... vous chassez ?

— Très souvent.

— Et quel gibier ?

Blondel releva la tête d'un air téméraire, puis il répondit avec enthousiasme :

— Sous le degré de latitude où nous nous trouvons, la chasse devient un drame... un poème !... sous le ciel tempéré d'Europe vous n'avez à poursuivre qu'un gibier timide, le lièvre, le renard, le cerf tout au plus, animaux qui se contentent de fuir et de chercher un refuge. Mais ici, Maurice, sous ce ciel brûlant, dans ces forêts impénétrables, nous avons à combattre des adversaires plus sérieux, le tigre et le lion, qui rarement tombent sans avoir chèrement vendu leur vie.

— Oh !... quelle affreuse distraction ! fit Michelette.

— Pourquoi donc ? s'écria Maurice ; je comprends très-bien que cette chasse puisse avoir un charme tout particulier pour un chasseur courageux et adroit, et j'avoue, pour ce qui me concerne, que j'y prendrais volontiers part, si l'occasion s'en présentait.

— Mais de loin, j'espère, dit Lucienne.

— De loin, puisque tu le veux, répondit Maurice.

Blondel se mit à rire.

— Il se passe rarement une semaine sans que nous ayons

une visite de ce genre, dit-il, et si vous voulez retarder votre départ de quelques jours....

Il n'avait pas fini de parler qu'un son étrange se fit entendre à quelque distance.

C'était comme un hurlement prolongé et retentissant qui prenait plus d'intensité encore à cause de la tranquilité et du silence qui régnaient dans la nature.

— Qu'est-ce que c'est donc? demanda Joseph en pâlissant.

Les deux jeunes femmes se tenaient par la main, terrifiées.

— Oh!... balbutia Lucienne,... je le sais, moi!...

— Qu'est-ce donc? demanda Maurice.

— Ce que nous venons d'entendre, dit Michelette, c'est le hurlement d'un tigre.... Il me semble encore voir devant mes yeux l'animal qui nous a attaqués!... Grand Dieu!... Quel souvenir!...

Personne ne disait un mot! seul Blondel semblait avoir conservé son sang-froid! il se tourna vers Maurice et leurs regards se rencontrèrent, ils s'étaient compris.

— Voyons, dit Blondel, voici une occasion qui se présente à souhait, veux tu en profiter?

— Très-volontiers, répondit le jeune homme en se levant.

A ce moment, Lucienne se leva également et poussa une exclamation de frayeur en saisissant la main de son époux.

— Maurice! s'écria-t-elle; Maurice! que penses-tu!.... que veux-tu faire?

— Tu l'as entendu.

— Tu veux aller à la chasse du tigre?.. de nuit... dans cette contrée? y penses-tu?

— Que crains-tu donc, ma chère Lucienne, répondit Maurice, nous serons nombreux et bien armés, et mon père qui est un habile chasseur, veillera sur nous.

Blondel qui s'était également levé, s'approcha à son tour de

Lucienne et la prenant par la main, il la baisa au front en lui disant :

— Ne crains rien pour lui, ma chère enfant. Si je supposais qu'il pût y avoir du danger je serais le premier à le décourager à venir. Nous prendrons avec nous une vingtaine d'hommes résolus qui se feront dévorer plutôt que de laisser Maurice exposé au moindre danger. Ensuite, je serai là, moi, et tu sais que je ne manque jamais mon coup. Sois donc persuadée, ma chère Lucienne, que ton mari ne court aucun risque, et que je te le ramènerai sain et sauf.

Les deux jeunes femmes essayèrent de faire encore quelques objections pour décourager leur époux de prendre part à ce périlleux amusement, mais les paroles de Blondel avaient enthousiasmé les deux jeunes gens, et il étaient enchantés de l'occasion qui s'offrait.

Blondel donna de nouveaux aux deux jeunes femmes l'assurance qu'aucune précaution ne serait négligée pour mettre leurs époux à l'abri de tout danger, de sorte que, bien à regret, elles durent se résoudre à les voir partir.

Blondel avait donné ses ordres et les préparatifs furent bientôt terminés.

Tout le personnel de la plantation était sur pied, sous les ordres de master Tom, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Blondel, Maurice et Joseph marchaient au travers de la plaine, escortés par une vingtaine de nègres bien armés et dont quelques-uns portaient des torches, ce qui donnait un aspect fantastique à la troupe.

Ils étaient à peine sortis de la clôture de la plantation qu'ils entendirent de nouveau le rugissement de l'animal à quelque distance, ce qui leur indiqua la direction à suivre pour l'atteindre.

Les chasseurs se mirent par conséquent à marcher dans cette direction.

Un troisième rugissement se fit entendre, puis un quatrième

mais, chose étrange, ces rugissements étaient toujours plus éloignés ; on eût dit que l'animal, ayant deviné qu'il était poursuivi, prenait la fuite.

Blondel fut le premier qui s'aperçut de cette particularité.

— C'est bizarre, dit-il à ses compagnons, d'après les rugissements que nous avons entendus, je pensais que nous aurions atteint l'animal dans une dizaine de minutes, mais plus nous avançons et plus il s'éloigne ; et, ce qu'il y a de plus singulier c'est que nos chevaux ne donnent aucune marque de frayeur, comme ils le font d'habitude quand une bête fauve se trouve dans le voisinage.

Puis il arrêta sa monture et écouta de nouveau.

Au même moment le rugissement du tigre retentit de nouveau à quelque distance, dans la direction d'une forêt épaisse que l'obscurité empêchait d'apercevoir, mais que Blondel connaissait parfaitement.

— Entendez-vous? dit Blondel, la bête se trouve à quelque centaines de pas en avant dans la forêt, et si nous lui permettons d'aller plus loin, elle nous échappera.

Pendant ce temps, la lune était sortie d'un nuage et éclairait le paysage de sa lumière argentée, et Blondel entraîné par son ardeur pour la chasse, mit son cheval au galop en se dirigeant vers le côté d'où l'on avait entendu le rugissement du tigre.

En deux minutes, il eut atteint la lisière de la forêt.

Son cheval était un animal de toute beauté et un coureur de première force, et il eut bientôt laissé ses compagnons en arrière.

Cela ne lui inspirait pas beaucoup d'inquiétude, attendu que pour lui, il ne craignait pas de se mesurer avec un tigre et il savait que Maurice et Joseph étaient bien gardés.

Il venait d'entrer dans la forêt et il allait donner de l'éperon à son cheval pour le faire avancer, lorsque l'animal s'abattit sur ses genoux et Blondel fut jeté à terre.

Cela n'avait pas duré une seconde.

Ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait à Blondel, et il s'en étonna pas, il se disposait à se relever quand il se sentait saisi, garotté et bâillonné, puis deux hommes le prirent sur leurs épaules et se mirent en marche, sans qu'il eût pu voir à qui il avait affaire.

On marcha ainsi pendant une demi-heure environ sans qu'une parole fût prononcée.

Les hommes qui portaient Blondel et ceux qui les accompagnaient finirent par s'arrêter au milieu d'un clairière inondée par les rayons de la lune, et ils posèrent leur prisonnier sur l'herbe.

Blondel put alors voir le nombre de ces individus et reconnut parmi eux Oeil-de-flamme, Maclou, Mac-Bell et Précigny.

— Précigny demanda à l'Ecossais :

— Es-tu bien certain que l'on ne pourra pas suivre nos traces ?

— Tout ce qu'il y a de plus certain, attendu que j'ai eu soin de mettre toute la bande sur une fausse piste.

— Comment ? je ne comprends pas !

— C'est tout simple, je me suis servi pour cela du cheval de Blondel ; quand il a été une fois débarrassé des cordes qui l'avaient fait tomber, je lui ai caressé les jambes avec une branche que j'avais coupé dans cette intention et il est parti au galop, dans une direction tout opposée à celle que nous avons prise nous-mêmes, de sorte que tous ceux qui suivaient Blondel sont maintenant à la suite du cheval et nous n'avons absolument rien à craindre d'eux.

— L'idée est excellente, en effet, fit Précigny ; il s'agit maintenant de nous entendre avec nos amis si nous ne voulons pas perdre le fruit de notre entreprise.

Puis se tournant vers Oeil-de-flamme, il lui dit :

— Regarde, voici ton ennemi, ton rival, désarmé, garotté et sans défense, c'est à toi à décider de son sort.

L'Indien s'avança vers Blondel en brandissant son tomahawk et en disant d'une voix étranglée par la colère :

— Oui, il est mon ennemi, mon rival préféré, et s'il ne fait pas sur-le-champ le serment solennel de renoncer à l'amour de Fleur du-désert, je lui brise le crâne!

Blondel, à qui on venait d'ôter son bâillon, ne répondit pas et se contenta de jeter un coup-d'œil dédaigneux à l'Indien.

— Tu refuses?... Tu l'aimes donc? s'écria ce dernier en blêmissant de fureur et de jalousie.

— C'est mon secret, répondit froidement Blondel.

— Tu préfères donc la mort? tu ne veux pas prêter le serment que je te demande?

— Je préfère la mort à une lâcheté!

— Eh bien! fit Oeil de-flamme, c'est toi qui l'auras voulu; je t'accorde encore un moment de réflexion.

Et appelant ses guerriers, l'Indien s'éloigna avec eux, laissant Maclou pour garder son prisonnier qui était toujours étendu sur l'herbe, les pieds et les mains liés.

Dès que les pas des Indiens se furent perdus dans le fourré, Blondel tourna la tête vers son gardien et le considéra un instant.

— Maclou, fit il au bout d'un moment, en parlant à demi-voix, est ce vraiment toi?... Mais oui, je ne me trompe pas, ce n'est que maintenant que je te reconnais!

— Certainement, c'est moi, répondit M'a 'ou

— Et, reprit Blondel, tu fais maintenant cause commune avec mes ennemis.

— Que veux-tu? ils m'ont offert de m'associer à eux en me disant qu'il y avait un bon coup à faire, alors...

— Tu as accepté?

— J'ai accepté, mais je dois te dire une chose.

— Laquelle?

— C'est que je ne savais pas que c'était contre toi que le coup était monté.

— Je veux bien te croire, et cela te rend une partie de mon estime;... mais... ces canailles vont revenir et me tuer.

— C'est probable.

— Et tu leur aideras?

— Que veux-tu que je fasse?

— Maclou! fit Blondel en donnant à sa voix un accent persuasif, te souviens-tu encore de Toulon?

— Je crois bien, j'en ai encore mal aux jambes.

— As-tu oublié que c'est à moi à qui tu as dû ta liberté?

— Non! certainement, non.

— Tu n'es pas un ingrat, cependant?

— Certes non!

— Eh bien, Maclou, j'ai retrouvé mon fils bien-aimé et je ne voudrais pas mourir sans l'avoir embrassé!

Maclou ne repondit pas, il était évident qu'une lutte se passait en lui.

— Eh bien? fit Blondel.

— Si tu me prends par les sentiments... répondit Maclou.

— Tu ne refuses donc pas de m'aider?

— Non.

— Que veux-tu faire?

— J'ai un couteau dans ma poche et je vais couper tes liens; dès que tu te sentiras libre, nous nous élancerons dans le fourré et les Indiens pourront nous courir après, je les défie bien de nous retouver.

— Allons, vite, ton couteau!

— Voilà.

Maclou venait de tirer son couteau de sa poche et il se disposait à trancher la corde qui liait les mains de Blondel quand une flèche siffla entre les branches, et vint frapper au front le pauvre diable, qui tomba comme foudroyé.

Il était mort!

Il ne s'était pas aperçu qu'Œil-de-flamme ne s'était pas éloigné, mais qu'il était resté caché par un buisson pour veiller lui-même sur son prisonnier.

L'Indien poussa un cri pour rappeler ses guerriers qui revinrent se réunir autour de lui.

Précigny recommença à exister la jalousie d'Oeil-de-flamme, pour le décider à se débarasser de Blondel.

— Vois, lui disait-il, tous les mauvais esprit semblent habiter dans le corps de cet homme; aussi longtemps qu'il vivra rien ne pourra te réussir!... Pourquoi hésites-tu à te défaire d'un ennemi aussi dangereux?

Oeil-de-flamme s'approcha de Blondel, les traits contractés par la colère et la jalousie.

Soudain le feuillage s'écarta et laissa passer Fleur-du-désert qui s'arrêta, la tête rejetée fièrement en arrière et les yeux étincelants de courroux.

La jeune Indienne avait quitté Valnoir après Blondel et l'avait suivi dans la forêt.

— Délie cet homme! commanda-t-elle à Oeil-de-flamme.

L'Indien fit un mouvement de rage.

Deux fois il se courba vers Blondel pour exécuter cet ordre, et deux fois il se releva, ne pouvant se décider à obéir.

— Tu hésites? s'écria Fleur-du-désert.

— Je refuse! répondit Oeil-de-flamme d'une voix sourde.

— Tu méprises mes ordres?

— Je n'obéirai qu'à une condition.

— Comment!... des conditions quand je commande?

— Oh!... j'ai assez souffert! repartit avec emportement le jeune Indien; je ne puis pas supporter plus longtemps cette torture! Toutes mes souffrances viennent de cet homme, et il mourra ici même si tu refuses de prêter le serment que j'exige de toi!

Fleur-du-désert comprit qu'en un pareil moment elle était

impuissante contre la passion du jeune homme, elle vit que la jalousie avait chez lui éteint tout autre sentiment et qu'il était inutile d'essayer de rien obtenir de lui par la prière ni par le commandement.

— Parle ! fit-elle avec un air étrange.

Le jeune Indien leva sa main droite et dit avec solennité :

— Fleur-du-désert, jure devant le Grand Esprit que dans trois jours tu seras ma femme ?

— Que demandes-tu ?

— Jure et cet homme est libre !

— Et moi, dit Blondel, je ne veux pas devoir la vie à ce prix.

Puis s'adressant à Fleur-du-désert il continua :

— Si tu aimes Oeil-de-flamme, prends-le pour époux, mais si tu n'éprouves pour lui que de l'indifférence ou de l'antipathie, refuser de jurer et abandonne-moi à mon sort !

Ces paroles de Blondel firent frémir la jeune Indienne qui resta un moment à réfléchir.

Puis relevant la tête et considérant ceux qui étaient témoins de cette scène, elle leur dit d'un air résolu :

— Venez !

Et elle se mit à marcher dans le forêt jusqu'à ce qu'elle eut atteint une petite clairière où elle s'arrêta.

Puis se retournant vers ceux qui l'avaient suivie, elle dit :

— Oeil-de-flamme ; tu exiges de moi une promesse, j'en exige une autre de toi.

— Laquelle !

— Avant tout je consens à devenir ta femme.

La physionomie de l'Indien se couvrit d'une radieuse expression de bonheur, tandis que le désappointement se lirait sur les traits de Mac-Bell et de Précigny.

— Oui, reprit Fleur-de-désert, et je veux que tu fasses un serment solennel, toi et ces deux hommes.

— Quel serment ?

Je veux que vous me juriez, non pas seulement de respecter la vie de sir Harris, mais même de la protéger si elle était menacée?

— Je le jure! fit gravement Oeil-de-flamme.

— Et vous ? reprit la jeune femme en s'adressant à Précigny et à son complice, qui venaient de se jeter un coup-d'œil d'intelligence en haussant légèrement les épaules.

— Nous le jurons aussi, dirent-ils en même temps.

— Quand à moi, reprit Fleur-du-désert avec le même ton de gravité, je fais le serment sur les os de mes ancêtres que celui de vous qui manquera à son serment sera condamné à la mort la plus terrible qu'il soit donné à un homme d'imaginer... M'avez vous bien compris?

— Parfaitement!

— Et... vous persistez à jurer?

— De grand cœur.

— Eh bien! il ne nous reste plus qu'à aller mettre sir Harris en liberté.

Oeil-de-flamme se hâta d'aller délivrer celui-ci de ses liens.

— Fleur-du-désert a accepté tes conditions? demanda Blondel.

— Qu'est-ce que cela te fait, répondit durement l'Indien, tu es libre, retourne dans ton habitation et remercie le Grand Esprit.

Puis il se retourna avec vivacité pour revenir vers Fleur-du-désert, mais elle avait disparu.

— Où est-elle? demanda-t-il.

— Elle est sans doute allée t'attendre dans son wigwam, répondit Précigny en jetant un coup-d'œil à Mac-Bell.

L'Indien plein d'espoir et tout entier à l'amour qui remplissait son cœur, se hâta de s'éloigner et il eut bientôt disparu dans la forêt.

C'était ce que Précigny voulait.

— Maintenant, dit ce dernier, il faut immédiatement nous mettre à la poursuite de Blondel. Nous avons, il est vrai, juré de respecter sa vie, mais un serment prêté au Grand-Esprit des Peaux-Rouges ne peut avoir de valeur pour nous autres Européens. Ce n'est pas nous non plus qui voulons épouser Fleur-du-Désert, et sa haine nous importe peu, nous ne devons pas laisser encore une fois échapper un ennemi que la chance a amené dans nos mains.

Et les deux hommes se mirent à marcher à grand pas dans la direction qu'ils avaient vu prendre à Blondel.

CHAPITRE V

Le guet-apens.

Blondel continuait lentement sa marche, il était plongé dans ses réflexions.

Il pensait à Maurice, à Joseph et aux deux jeunes femmes, cependant une autre image venait se mêler à sa rêverie.

C'était l'image de Fleur-du-désert.

Blondel se trouvait dans une position étrange.

L'arrivée de Lucienne et de Michelette, le spectacle de l'amour des jeunes époux, avaient profondément remué son cœur et l'avaient disposé à la tendresse.

Et toutes les fois que sa pensée se reportait sur la jeune

Indienne, toutes les fois qu'ils se souvenait du sacrifice qu'elle avait fait pour lui sauver la vie, il se sentait invinciblement attiré vers elle.

Pendant qu'il s'abandonnait à ses réflexions, Précigny et Mac-Bell le suivaient à quelque centaines de pas de distance, en se courbant sous les branches pour ne pas être aperçus.

Au bout d'un moment, la forêt cessa et ils se trouvèrent en rase campagne.

Blondel se voyait à quelque distance devant eux, et ils durent avancer avec précaution en profitant de tous les accidents du terrain pour se dérober aux yeux de Blondel dans le cas où ils se retourneraient.

— Malédiction ! fit Mac-Bell à son compagnon, pas le moindre bouquet d'abres, pas un ravin, rien ! rien qui puisse servir à se cacher, si cela continue ainsi, nous aurons de la peine à exécuter notre plan.

— En tout cas, repartit Précigny, nous ne devons pas lui laisser le temps d'atteindre la plantation.

— Certainement non, mais j'avoue que je ne me sens aucune envie de me trouver ainsi tout d'un coup en face de lui, je le connais et je sais que deux hommes ne lui font pas peur.

— Mais j'ai un pistolet chargé.

— C'est très-bien, mais que feras-tu si tu le manques?

— Bah ! nous sommes deux et nous avons des couteaux et des tomahawks, tandis que lui est sans armes.

— Qu'il ait des armes ou non, il n'en est pas moins à redouter ! un adversaire comme Blondel est toujours dangereux.

— C'est possible, mais nous ne devons pas perdre une pareille occasion de nous en défaire. Pour ce qui me concerne, je puis te dire qu'une seule chose peut me consoler de tout ce que j'ai perdu, c'est la mort de Blondel. Quand je pense que

lui seul est cause de mon malheur, que sans lui je serais riche, alors mon cœur se remplit de haine et de rage, la soif de la vengeance me tourmente. Il faut qu'il meure, je le veux, aujourd'hui.

En entendant cela, Mac-Bell se mit à rire, puis il dit en haussant les épaules :

— Ce sont de belles paroles, mais quand on les compare avec ce que Blondel prétend et même avec ce que tu as avoué on peut croire que c'est toi qui as commencé les hostilités et que lui ne fit que se défendre.

— Qu'importe! reprit Précigny d'un air sauvage ; que la faute de tout vienne de lui ou de moi, il a toujours été mon mauvais génie, les événements l'ont démontré cent fois et je veux cette fois en finir... Mais attention, je crois que nous allons avoir l'occasion sous la main.

A quelque distance au-devant d'eux se dressait une éminence rocheuse qui obligerait Blondel à se détourner de sa route.

Précigny fit remarquer cela à son compagnon et lui dit :

— Voilà le moment, il nous faut presser le pas, nous tournerons cette éminence du côté opposé à Blondel et quand nous serons de l'autre côté, nous nous trouverons face à face avec lui et comme nous le prendrons à l'improviste, il n'aura pas le temps de se mettre sur la défensive.

— C'est une bonne idée ! fit Mac-Bell.

— Allons, pressons le pas !

— Marchons ! répéta Mac-Bell en tirant son couteau ; si tout va bien, le planteur aura de la chance s'il retourne vivant à son domaine.

Et ils continuèrent à marcher à moitié courbés, comme deux tigres guettant une proie.

Quand ils furent arrivés à l'éminence il la tournèrent et étant arrivés de l'autre côté avant Blondel, ils se cachèrent derrière un bloc de rocher et attendirent ; l'Ecossais tenant à la main son

couteau tout ouvert, Précigny son pistolet à la main et le doigt sur la détente.

Le moment était décisif.

Un profond silence régnait dans la nature; les pâles rayons de la lune éclairaient seuls le paysage désolé et silencieux. à quelque distance de là s'ouvrait une espèce de gorge ou de ravin au fond duquel on entendait sourdement gronder un torrent.

L'endroit était comme choisi pour être le théâtre d'un crime et Mac-Bell souriait d'un air diabolique.

— Le voici! fit Précigny à voix basse.

On entendait en effet des pas à une petite distance.

— Il nous faut l'attaquer brusquement, répondit Mac-Bell, il faut qu'il soit étourdi du premier coup, autrement je ne réponds de rien.

— Sois tranquille, reprit Précigny, je ne veux pas lui laisser le temps de réfléchir.

On entendait les pas se rapprocher de plus en plus, enfin ils virent Blondel à une petite distance, sans faire un mouvement il se blottirent dans le recoin qui les cachait et Blondel passa tout près sans les apercevoir.

Quand il eut fait quelques pas, Précigny leva la main, ajusta et fit feu.

Blondel poussa un cri, fit un bond prodigieux, puis s'étant retourné et apercevant ses deux ennemis qui sortaient de leur cachette il se mit à courir pour fondre sur eux.

— Je n'y comprends rien! murmura Précigny, il doit pourtant avoir reçu une balle, à l'épaule ou dans le dos!

— Raison de plus pour que nous soyons sur nos gardes, répondit l'Écossais, en affermissant son couteau dans sa main; le lion n'est jamais plus dangereux que quand il est blessé et Blondel est un vrai lion; en avant!

Précigny avait saisi son tomahawk et tous deux se précipi

tèrent à la rencontre de Blondel qui, les voyant armés, eut un moment d'hésitation.

— Oh! maître Blondel, lui cria Précigny, tu peux faire ce que tu voudras, le moment est venu de régler notre ancien compte!

Tout en parlant et emporté par son désir de vengeance, Précigny avait devancé l'Ecossais.

Blondel comprit immédiatement l'avantage qu'il pouvait retirer de cette imprudence, il s'élança avec impétuosité vers son adversaire qui était loin de s'attendre à cela, lui envoya un coup de poing dans la poitrine et lui arracha son tomahawk sans qu'il pût l'empêcher, et cela juste au moment où Mac Bell arrivait.

Quand ce dernier eut vu l'avantage de Blondel, il comprit que son couteau n'était pas une arme suffisante, et il fit un écart à gauche pour attaquer Blondel par le flanc.

Mais Blondel, malgré sa Blessure à l'épaule et le sang qu'il perdait, s'élança sur l'Ecossais et lui porta un coup de tomahawk tellement énergique qu'il lui brisa le poignet droit.

Mac-Bell pous-a un hurlement de douleur et aveuglé par la rage, il se précipita impétueusement sur Blondel et lui porta un coup de son couteau qu'il avait pris dans sa main gauche.

Le coup porta sur une côte, mais il avait été si violent que Blondel chancela.

Alors commença une lutte terrible, un combat à mort, car il était facile de voir qu'il ne finirait que quand l'un des deux adversaires aurait succombé.

Blondel quoique grièvement blessé, avait appelé toute son énergie et tout son courage.

Il se sentait perdu, son sang coulait, mais il voulait faire payer chèrement sa vie; soudain un second coup de feu retentit.

Blondel battit l'air de ses deux bras, puis tomba lourdement sur le sol.

— Parbleu! fit Précigny en regardant l'arme qu'il avait à la main, les pistolets à double canon sont tout de même une fameuse chose!

— Oui, répondit Mac-Bell, et il était temps que tu viennes à mon secours... Mais ce n'est pas le moment de bavarder, notre homme a son affaire et il nous faut filer, vu que nous ne devons pas être bien éloignés de la plantation et qu'il est fort possible qu'on ait entendu les coups de feu; il pourrait venir du monde, on nous surprendrait, et il est fort probable que nous passerions un mauvais quart d'heure.

Cependant Précigny ne pouvait se décider à s'éloigner: il avait vu tomber l'homme qu'il haïssait mortellement, c'est vrai, mais il voulait s'assurer que cet homme était réellement mort.

L'Ecossais ne voulait pas attendre.

— Encore un instant, fit Précigny, il m'en coûterait de laisser cette affaire à moitié terminée. Avant de m'en aller je veux avoir la certitude que cet homme a cessé de vivre.

— Il faut te hâter, fais vite, répondit Mac-Bell.

Précigny s'approcha de Blondel qui gisait étendu sur le dos dans une mare de sang, il s'agenoilla et écouta.

Blondel était sans mouvement, ses yeux étaient fermés et une pâleur mortelle couvrait son visage, seule une respiration imperceptible indiquait que la vie ne l'avait pas abandonné.

— Il y a beaucoup à parier, dit Précigny en se relevant, qu'il a son affaire et qu'il n'a guère de chances de résurrection, cependant il y a un proverbe qui dit que « prudence est mère de sûreté » et je crois qu'un bon coup de tomahawk sur le crâne serait une bonne précaution, qu'en penses-tu, philosophe?

— Je pense que tu as raison, répondit Mac Bell, et à ce proverbe tu peux en ajouter un autre qui dit « si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal ».

Là dessus Précigny saisit le tomahawk que Blondel lui avait

arraché et qui était tombé à terre, et le brandit pour lui en porter un dernier coup.

C'en était fait de Blondel lorsque les pas d'un cheval au galop se firent entendre.

— Vite, vite ! fit Mac-Bell en prenant Précigny par le bras, on vient, filons !

— Mais... dit Précigny en résistant et en jetant un dernier coup-d'œil à Blondel.

— Il nous faut disparaître, reprit l'Ecossais, parce que celui qui vient peut ne pas être seul, on a probablement entendu tes deux coups de pistolet et alors nous sommes flambés, il ne nous reste qu'à prendre nos jambes à notre cou !

Et en parlant ainsi, il entraîna Précigny et tous deux eurent bientôt disparu.

Le cavalier qu'on entendait venir n'était pas encore assez rapproché et il ne put pas les voir.

CHAPITRE VI.

Les Apaches.

Fleur-du-Désert n'avait pas regagné son wigwam après qu'elle eut fait à Oeil-de-flamme la promesse de devenir sa femme, elle avait voulu suivre Blondel, le revoir, pour lui dire un dernier adieu.

Abattue par son destin cruel qui le forçait de renoncer à celui qu'elle aimait pour devenir la femme de l'Indien, elle se laissa tomber à terre et pour la première fois de sa vie de larmes amères inondèrent son visage.

Elle se maîtrisa cependant bientôt, ne voulant pas se laisser dominer par la douleur, elle sécha fiévreusement ses larmes et chercha à trouver les traces de Blondel.

De quel côté s'était-il dirigé?

Elle l'ignorait, car elle s'était dérobée, afin d'éviter un entretien avec Oeil-de-flamme.

Après une minute de réflexion elle comprit que Blondel devait s'être dirigé du côté de sa plantation et elle prit cette direction.

Ses yeux clairvoyants eurent bientôt trouvé les traces de Blondel, et elle les suivit jusqu'à ce qu'elle s'aperçut qu'il y en avait d'autres qui avaient suivi la même route. Son instinct lui fit pressentir qu'un danger menaçait Blondel.

Son cœur se mit à battre plus rapidement et elle accéléra sa marche.

Au bout d'un moment elle entendit du bruit dans le fourré, elle s'arrêta et écouta ; au bout d'un moment ce bruit se fit de nouveau entendre et elle reconnut que c'était le reniflement d'un cheval.

Prenant rapidement une résolution et voulant s'assurer de ce que c'était, elle s'avança dans la forêt et aperçut dans une petite clairière un cheval qui paissait tranquillement ; ce cheval était tout sellé, mais il n'avait pas de cavalier : étonnée, Fleur-de-désert s'approcha, et quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant Madir le cheval favori de Blondel.

Elle comprit immédiatement de quelle utilité pouvait lui être cet animal, afin de retrouver Blondel.

Elle s'approcha du cheval, qui se laissa caresser, d'un bond elle fut en selle et mit l'animal au galop.

Il y avait un moment qu'elle se trouvait dans la plaine,

quand elle entendit un coup de feu suivi d'un second après un court intervalle. Elle sentit ses craintes augmenter et excita le cheval dont la course devint vertigineuse, on eût dit que le noble animal comprenait qu'il s'agissait de la vie de son maître. Deux minutes plus tard Fleur-du-désert arrivait auprès du monticule et l'endroit où avait eu lieu l'attaque, là le cheval s'arrêta et refusa de faire un pas de plus.

Pressentant un malheur, la jeune Indienne sauta à terre et elle ne put s'empêcher de faire un mouvement d'épouvante en sentant son pied dans une flaque qu'elle reconnut pour être du sang, et auprès un pistolet à deux canons.

Tremblante, elle jeta un coup-d'œil autour d'elle et vit à quelque pas un corps couché dans l'herbe.

Elle s'en approcha avec anxiété et tomba à genoux en poussant un cri de désespoir.

Elle venait de reconnaître Blondel!

Rassemblant ses forces, cette courageuse jeune fille se pencha sur Blondel et se mit à le palper pour voir s'il n'y avait pas encore quelque reste de vie.

Elle appuya son oreille sur sa poitrine.

— Rien!

Le cœur avait cessé de battre.

— Sir Harris!.. sir Harris!... s'écria-t-elle d'un ton déchirant: Harris... reviens à toi!

Tout à coup il lui sembla qu'un léger souffle avait frappé son oreille.

— Il vit;... balbutia-t-elle, les yeux remplis de larmes, puis approchant son oreille des lèvres du blessé, elle s'aperçut avec bonheur qu'il respirait encore faiblement.

Elle comprit qu'il fallait promptement lui apporter secours mais, que faire dans cette plaine déserte.

Devait-elle remonter à cheval pour courir à la plantation chercher des secours?

L'idée n'était pas mauvaise, mais il fallait avant tout faire un premier pansement, si élémentaire qu'il pût être.

— Je vais visiter ses blessures et y poser un appareil pour arrêter le sang, pensa Fleur-du-Désert.

Et ayant dénoué une écharpe, qui lui servait de ceinture elle la déchira en bandes et se mit en devoir examiner les blessures de Blondel.

— Oh ! murmura-t-elle avec angoisse, si j'avais seulement un peu d'eau ! Soudain sa physionomie s'éclaira, elle venait d'entendre le ruisseau qui coulait au fond du ravin ; ayant reposé avec précaution la tête de Blondel sur l'herbe elle se leva vivement et se mit à courir de ce côté ; la pente du ravin était rapide, le pied de la jeune fille glissa et elle fut entraînée pendant un court espace jusquà ce qu'elle pût se retenir à une grosse plante touffue qui s'était trouvait sous sa main.

— Oh ! fit-elle avec joie, des feuilles de Jutapla ! je ne pouvais rien trouvée de meilleur !

Elle était arrivée au bord de l'eau, ayant trempé dans le courant les bandes de son écharpe, elle prit une poignée de feuilles de la plante et se mit en devoir de retourner auprès du blessé.

Là elle prit dans sa bouche une ou deux feuilles qu'elle mâcha pour en exprimer un suc fortement odorant qu'elle fit dégoutter sur les blessures béantes de Blondel, qu'elle avait soigneusement lavées auparavant, elle posa ensuite les feuilles même sur les plaies et y posa une bande mouillée.

Un faible gémissement sortit de la bouche de Blondel, et un rayon de joie éclaira la physionomie de Fleur-du-Désert qui comprenait que l'état du blessé s'améliorait puisqu'il sentait la douleur causée par les blessures.

Elle n'avait pas terminé le pansement quand elle entendit des pas de chevaux et aperçut bientôt une troupe de cavaliers qui s'avançaient en s'éclairant avec des torches.

C'étaient Joseph et Maurice suivis des vingt nègres qui

16

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

Un faible gémissement s'échappa de la poitrine de Blondel.....

avaient pardu les traces de Blondel et qui étaient à sa recherche.

Rien ne pourrait dépeindre le désespoir de Maurice quand il vit son père dans cet état.

Joseph était aussi atterré, et les nègres qui adoraient leur maître, manifestaient la plus profonde douleur.

Le sang avait cessé de couler sous les compresses placées par l'adroite Indienne : on hissa doucement Blondel sur un cheval, deux nègres se placèrent de chaque côté pour le maintenir et la troupe se mit lentement en route pour retourner à Valnoir.

Maurice, Joseph et Fleur-du-Désert marchaient derrière.

Le fils de Blondel versait des larmes amères et adressait des questions à la jeune Indienne afin de savoir si elle croyait que l'état du blessé fût grave.

Fleur-du-Désert lui répondit que les blessures lui avaient paru être d'une certaine gravité, mais qu'il ne fallait pas perdre tout espoir.

Quand la troupe arriva en vue de l'habitation du planteur la jeune Indienne manifesta l'intention de retourner sur ses pas.

— Vous voulez nous quitter? lui demanda Maurice.

— Il le faut ! répondit Fleur-du-désert dont le charmant visage s'était couvert d'une expression de profonde douleur.

— Mais... mon père?...

— Conduisez-le à l'habitation et faites en sorte qu'il ait du repos et des soins jusqu'à ce que je revienne. Pour le moment je veux aller à la recherche de ses assassins.

— Que dites-vous?

— Oui, je veux venger votre père!

— Mais pensez aux dangers que vous pouvez courir en traversant la forêt seule et sans défense, prenez au moins quelques-uns des nègres pour vous accompagner.

— Fleur-du-Désert ne connaît pas la crainte, répondit la

jeune femme avec dédain, elle est la reine de Peaux-Rouges ils se courbent tous devant elle !

— Bien, mais parmi les Peau-Rouges il y a maintenant des visages pâles et ces hommes sont des misérables capables de tous les crimes.

— Je méprise de tels ennemis ! Le cœur de Fleur-du-désert ne connaît pas la lâcheté !

— Mais prenez au moins une arme !

— Une arme ?... j'en possède une qui vaut mieux que tout ce que vous pourriez me proposer

— De quoi voulez-vous parler ? demanda Maurice qui voyait la jeune Indienne dépourvue de la moindre arme.

— Voici ma défense, répondit celle-ci en lui montrant une corde longue, mince et souple qu'elle portait à la main et dont une des extrémités était fixée à la selle de son cheval?

— Qu'est-ce que cela ? demanda le jeune homme avec curiosité.

— C'est un lasso.

Elle fit un dernier salut de la main et prit sa course au galop à travers la plaine.

Au bout de deux minutes elle avait disparu et l'on n'entendait plus que les pas de son cheval qui allaient se perdant dans le lointain.

La troupe se remit en marche et un instant après elle atteignait l'habitation.

Michelette et Lucienne reculèrent d'épouvante en voyant l'état dans lequel était Blondel ; les esclaves commencèrent à faire entendre leurs lamentations.

Le blessé fut porté sur son lit avec toutes les précautions nécessaires, et les fenêtres de sa chambre furent laissées entr'ouvertes afin de laisser pénétrer jusqu'à lui l'air frais du dehors.

Les deux jeunes femmes étaient là, étouffant leurs sanglots,

tandis que Maurice, debout et le visage morne épiait un symptôme qui pût lui donner de l'espoir.

Peu à peu, cependant, la pâleur cadavérique qui couvrait les traits de Blondel fit place à une teinte plus naturelle, la respiration, qui, auparavant, était pénible et entrecoupée, prit de la régularité, et au bout d'une demi-heure, il commença à mouvoir les paupières et il entr'ouvrit les yeux.

On vit qu'il cherchait à rappeler ses souvenirs, son regard éteint allait de Michelette à Lucienne qu'il voyait agenouillées auprès de son lit.

Blondel entre'ouvrit ensuite les lèvres comme pour parler, mais aucun son ne put sortir de sa bouche et il continua à fixer Maurice d'un air interrogateur.

Celui-ci comprit et lui raconta, en parlant à demi-voix pour ne pas le fatiguer, qu'ils étaient partis pour la chasse et que soudain ils l'avaient perdu de vue jusqu'au moment où ils l'avaient retrouvé baigné dans son sang.

Puis il lui demanda s'il avait pu reconnaître les misérables assassins qui l'avaient mis dans cet état.

Blondel resta un moment immobile, on voyait qu'il interrogeait sa mémoire.

Maurice attendait avec anxiété un signe, un coup-d'œil qui pût lui donner la réponse qu'il attendait.

La physionomie de Blondel prenait cependant peu à peu une expression plus douce, il remua les lèvres et Maurice qui s'était penché sur lui put entendre, faible comme un souffle :

— Fleur-du-désert ?

Le jeune homme raconta alors à son père que c'était la jeune Indienne qui l'avait trouvé dans cet état, que c'était elle qui avait la première pansé ses blessures et y avait appliqué du suc de plantes qui devait en activer la guérison, il lui dit enfin qu'elle était venue jusqu'à la porte de l'habitation et qu'elle

était retournée sur ses pas pour chercher les assassins et en tirer vengeance.

Pendant que Maurice parlait, une expression d'ineffable tendresse s'était peu à peu répandue sur les traits de son père et quand il eut fini, Blondel parut écouter encore.

— Mais, reprit le jeune homme en se penchant de nouveau vers son père, connais-tu les noms de tes assassins? si tu les connais, dis-les moi, que nous puissions aller à leur poursuite!

— Les noms? murmura Blondel qui faisait toujours des efforts pour rappeler ses souvenirs.

Soudain son visage prit une expression de haine farouche: il se souvenait.

— Les noms?... répéta-t-il, oui, tu les connaîtras, tu sauras quels sont ces misérables!... Il faut qu'ils disparaissent de sur la terre, je le veux!... je... je...

Il ne put achever, l'effort qu'il venait de faire avait épuisé ses forces et il perdit de nouveau connaissance.

Lucienne et Michelette prodiguèrent leurs soins au blessé pour lui faire reprendre connaissance.

— Il est inutile de chercher plus longtemps, dit Master Tom, l'intendant qui avait jusque là gardé le silence; quels peuvent être les assassins, sinon les misérables Peaux-Rouges que sir Harris a châtiés tant de fois!

— Vous pouvez avoir raison, master, répondit Maurice; les Indiens seuls sont capables d'une pareille lâcheté.

Ces paroles se répandirent bientôt parmi les nègres serviteurs de la plantation qui venaient précisément d'apprendre que leur maître venait d'être rapporté mourant.

Ils commencèrent à faire entendre des menaces de vengeance contre les Peaux-Rouges.

Ces menaces prirent peu à peu un tel caractère qu'elles se manifestèrent bientôt par des cris et des vociférations:

— Mort aux Indiens ! mort aux Indiens ! entendait-on crier au dehors.

L'intendant qui était sorti depuis un instant, revint l'air tout effaré et dit à Maurice :

— Monsieur Maurice, entendez-vous ?

— J'entends parfaitement et je comprends leur colère, répondit le jeune homme... Que devons-nous faire?

— Nos nègres veulent absolument partir.

— Pour aller où ?

— Contre les Indiens !... Ils veulent venger leur maître et détruire les wigwams des Peaux-Rouges.

Maurice regarda sérieusement master Tom.

— Croyez-vous véritablement que ce soient les Indiens qui soient les meurtriers de mon père? lui demanda-t-il.

— Je ne puis pas en douter, repartit l'intendant.

— Si c'est ainsi, reprit Maurice, vous n'avez qu'à donner des armes à nos hommes et à leur dire de se tenir prêts dans dix minutes. Je me mettrai à leur tête avec Joseph!... Vous nous accompagnerez, Tom.

— Je vous remercie, monsieur Maurice, s'écria l'intendant avec feu, je n'attendais pas moins de votre bravoure, et quant à moi, je vous jure que je veux de toutes mes forces contribuer à venger sir Harris!... Malheur à ceux des Peaux-Rouges qui tomberont sous ma main!

— Allez, master Tom, fit Maurice, surveillez les préparatifs de nos nègres et venez me prévenir dès que vous serez prêts.

Au bout d'un quart d'heure l'intendant vint annoncer à Maurice qu'on n'attendait plus que lui; il sortit accompagné de Joseph, tous deux embrassèrent encore une fois leurs épouses puis s'élancèrent sur deux chevaux qui avaient été préparés pour eux.

Quelques minutes plus tard la troupe avait disparu et on n'entendait plus que le galop des chevaux qui se perdait dans le lointain.

CHAPITRE VII

Le lasso

Pendant que les nègres de la plantation ayant à leur tête Maurice, Joseph et l'intendant, se dirigeaient du côté du campement des Indiens, Précigny et Mac-Bell suivaient une direction à peu près semblable.

— Mac-Bell, dit tout à coup Précigny en s'arrêtant et en se tournant vers son compagnon, je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à vouloir retourner au campement des Peaux-Rouges, la prudence la plus élémentaire nous dit cependant que nous devons les éviter au moins avec autant de soin que la plantation de Blondel.

— Mais aucun danger ne peut nous menacer, répondit l'Ecossais.

— Tu ne te souviens donc pas que nous avons juré à Fleur-du-désert de ne pas attenter aux jours de Blondel ?

— Je m'en souviens parfaitement, reprit Mac-Bell, mais l'Indienne se trouve sans doute maintenant à la plantation, nous n'avons, par conséquent, rien à craindre de ce côté, quant à

ses guerriers ils ne savent absolument rien de ce qui s'est passé, et même, en supposant qu'ils le sussent, cela les laisserait fort indifférents ; au contraire, j'ai tout lieu de croire qu'ils seraient bien aise de savoir qu'ils sont débarrassés d'un homme qu'ils considéraient comme un ennemi.

— Je ne veux pas discuter là-dessus, mais je ne sais, il me semble que nous faisons une bêtise dont nous nous repentirons plus tard, je te demande pourquoi nous ne nous dirigerions pas du côté de la mer.

— Pourquoi ?... Pourquoi ?... fit Mac-Bell d'un air de mauvaise humeur; qu'il te suffise de savoir que j'ai des raisons particulières pour cela !

— C'est possible !... mais si tu as des raisons particulières pour risquer ta peau, moi, de mon côté, j'ai des motifs tout aussi particuliers pour ménager la mienne !

L'Ecossais haussa les épaules.

Puis il prit d'un ton sarcastique :

— Que diable veux-tu faire de ta peau, quand tu n'as pas un liard dans la poche ?

— Crois-tu par hasard, que cette position, qui n'a rien d'encourageant, je le conviens, pourrait changer si nous regagnions le camp des Indiens ?

— Peut-être !

— Tu y a sans doute découvert une mine d'or ? fit Précigny d'un air moqueur.

— Non, il y a mieux que cela : j'y ai laissé la mine d'or.

— Je ne te comprends pas.

— Et cependant c'est la pure vérité.

— C'est impossible !

— J'ai l'honneur de te répéter que c'est la pure vérité !

— Explique-toi !

— Te souviens-tu que l'on voulut me fouiller pendant que nous étions sur le radeau ?

— Oui, mais...

— Ai-je démontré alors que je n'avais pas sur moi les trente mille francs que Lebuteux m'accusait de lui avoir volé?

Parfaitement!

Et cependant vous étiez tous aveugles!

Que dis-tu?

J'avais cet argent avec moi.

Mais où donc?

— Dans mon gros bâton.

— Parfait!.. Et tu as caché ce bâton quelque part?

— Oui, il est caché, répondit Mac-Bell d'un air sombre, mais c'est le Roquet qui l'a caché et la canaille est morte sans m'indiquer la cachette!

— Ce n'est pas galant de sa part, mais, franchement, c'est un peu de ta faute, pourquoi t'es-tu tant pressé de l'envoyer rejoindre l'ami Lebuteux?

— Dans tous les cas je ne veux pas quitter cette contrée sans faire de nouvelles recherches, je veux encore fouiller le sol de notre cabane...

L'Ecossais s'arrêta soudainement, et, posant la main sur le bras de Précigny, il lui demanda à voix basse:

— N'as-tu rien entendu?

— Il m'a semblé...

— On parle tout près d'ici.

— Je le crois.

— Ecoutons!

Et s'étant avancés avec précaution du côté d'où on entendait un murmure confus de voix humaines, ils finirent par découvrir une petite cabane toute couverte de feuillage.

— Approchons-nous! fit l'Ecossais.

Ils se glissèrent presque en rampant et arrivèrent tout près de la hutte dont ils pouvaient voir l'intérieur par de petites fentes; en même temps, aucune parole de ce qui s'y disait ne pouvait leur échapper.

Ils virent d'abord un homme étendu sur le dos et dont la

tête reposait sur les genoux d'un autre individu couvert de tatouages et qui paraissait fort occupé à un travail qui ressemblait à une opération qu'il aurait pratiquée sur le visage de l'autre.

— Vois-tu mon vieux Faillard, disait celui qui était couché sur le dos, tu dois remercier la Providence de ce qu'elle permit que tu eusses les reins troués par les pointes de la grille de Toulon. Le moyen était cruel, je le veux bien, mais il t'a valu une réputation de martyr et de personnage saint et tout-puissant.

— Tu vois bien, répondit l'autre, que je ne te garde pas rancune, puisque je pousse la générosité jusqu'à te tatouer pour t'élever à une dignité égale à la mienne et te transformer en Manitou, ligne de me seconder dans mon ministère et de partager les honneurs de la vénération dont je suis l'objet.

— Faillard!

— Faillard, en corps et en âme!

Ces deux exclamations sortirent ensemble et à moitié étouffée des lèvres de Précigny et de Mac-Bell.

— Faillard, Manitou des Peaux-Rouges!

— Ecoutons encore!

— Ta manière d'agir est en effet généreuse et noble, reprit celui qui était couché et qui n'était autre que Lapostole, comme le lecteur l'aura sans doute deviné; mais tu peux bien avouer qu'elle n'est pas tout-à-fait aussi désintéressée que tu voudrais me le faire croire, et que les trente mille francs sont bien pour quelque chose dans ta décision.

— Trente mille francs! murmura Mac-Bell, dont les yeux prirent un éclat étrange.

— Pourquoi le nierais-je, répondit Faillard, j'avoue franchement que ce gros bâton a eu sur moi une influence magique.

— Le bâton!... plus de doute! murmura Mac-Bell; c'est Lapostole qui me l'a volé!... malheur à lui!

Lapostole venait de saisir le fameux bâton qui se trouvait auprès de lui, l'agita en l'air, en disant d'un air joyeux :

— Quand on pense que toutes les jouissances de la vie sont renfermées dans ce misérable morceau de bois, et que, dans peu de temps, nous pourrons nous accorder toutes nos fantaisies !

Et, en parlant ainsi, il lança le bâton en l'air, en le faisant tournoyer, mais au lieu de retomber à côté de celui qui l'avait lancé, le bâton vint rouler vers la paroi de la cabane, précisément devant la fente par laquelle Mac-Bell regardait.

Ce dernier, sans prononcer une parole, introduisit, avec la souplesse d'un chat, son bras par l'ouverture, saisit son bâton tant regretté et l'attira à lui sans faire le moindre bruit et sans éveiller l'attention de Faillard ou de Lapostole.

— Enfin !... murmura-t-il avec satisfaction.

— La chance est pour nous ; en route !

Et, se remettant à ramper, ils furent bientôt assez éloignés de la cabane pour reprendre leur marche ordinaire.

Ils marchaient depuis une heure environ, quand ils se trouvèrent hors de la forêt, avec une plaine immense et stérile devant eux.

— Ah ! fit Mac-Bell en poussant un soupir de soulagement ; nous voilà maintenant riches et libres !

— Et cependant, nous devons encore marcher et faire disparaître nos traces, afin de pouvoir échapper à ces Indiens maudits, qui sont capables de retrouver dans l'air la trace de l'oiseau qui vole.

Les deux compagnons se remirent donc en route en effaçant toute trace de leurs pas, ce qui ralentissait leur marche, comme on le compernd.

Quand ils eurent fait cela sur un espace assez long pour que les Peaux-Rouges ne pussent retrouver leur piste, ils hâtèrent le pas, et vers la fin de la journée, ils arrivèrent au bord d'un

courant d'eau qui les séparait d'une contrée, couverte d'une magnifique végétation.

— Sais-tu nager ? demanda Précigny à l'Écossais.

— Comme une sardine, répondit ce dernier.

— Alors nous sommes sauvés!

— Comment cela ?

— C'est bien simple, nous traversons cette rivière à la nage une fois que nous sommes de l'autre côté, nous sommes hors de tout danger!

— Eh bien,... en avant!

Les deux compagnons se défirent des plus embarrassants de leurs vêtements, se jetèrent à l'eau après avoir nagé pendant un moment, tout en se laissant porter à la dérive par le courant, ils approchèrent de l'autre rive.

— Nous arrivons dans une minute! dit Mac-Bell à Précigny qui, moins robuste, commençait à sentir ses forces diminuer.

— Il en est temps, répondit Précigny, je n'en puis plus!

— Encore quelques brassées et nous touchons la terre!

Ils ne se trouvaient plus en effet qu'à une dizaine de pieds du rivage et Précigny pensait déjà au repos qu'il allait prendre sous les frais ombrages qu'il avait devant les yeux.

Tout d'un coup il s'approcha de Mac-Bell et lui dit d'une voix altérée:

— Mac-Bell!

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde un peu là... devant nous!

— Eh bien?

— Ne vois-tu pas ce qui se meut dans l'herbe?

— Mille tonnerres! ce sont des serpents!.. répondit avec terreur l'Écossais.

— Et il y en a en quantité! remarqua Précigny, qui ajouta :

— Il faut que nous nous laissions entraîner par le courant pendant un moment.

Le conseil parut bon à Mac-Bell et ils se laissèrent marcher à la dérive.

Mais partout où ils voulaient essayer d'aborder, les serpents s'avançaient à leur rencontre en sifflant d'un air menaçant.

Ils finirent par voir qu'ils devaient renoncer à prendre pied de ce côté-là et se décidèrent à retourner en arrière.

— Mille diables!.., s'écria Mac-Bell, quels vilains habitants on trouve dans ce pays!... Il ne doit pas y avoir moyen de vivre avec un tel voisinage.

Tout à coup Précigny fit d'une voix épuisée :

— Je n'en puis plus !... soutiens-moi où je coule !

— Que me demandes-tu là ? répondit Mac-Bell, chacun pour soi et j'ai assez à faire à soutenir mes habits et mon bâton.

Précigny était trop essoufflé pour pouvoir répondre à l'Ecossais ; il fit un dernier effort et il sentit enfin le fond sous ses pieds.

— Enfin !... nous voilà encore une fois sauvés ! fit Mac-Bell en sortant de l'eau.

— Oui,... enfin, fit Précigny, qui reprenait courage.

Au même moment ils se sentirent tous deux enlacés par un lien dont ils ne purent tout d'abord reconnaître la nature. Comme ils se trouvaient tout près l'un de l'autre, ce lien les avaient pris les deux ensemble, il s'était tout à coup tendu et ils se trouvaient comme liés et incapables de faire un mouvement.

— Malédiction !... qu'est-ce que cela ? s'écria Mac-Bell.

Il n'avait pas terminé qu'il aperçut derrière un buisson une femme à cheval, et dans cette femme, il reconnut avec terreur Fleur-du-Désert, la jeune reine des Peaux-Rouges.

Elle tenait à la main une espèce de corde dont l'autre extrémité formait le lien qui entourait les deux compagnons.

L'Ecossais comprit tout... Cette corde n'était autre que le lasso, cette arme terrible entre les mains de ceux qui savent l'employer et que la jeune Indienne maniait avec une grande dextérité.

— Nous sommes pris ! dit Mac-Bell.

— Je le vois bien, répondit Précigny... Diable! comment nous tirer de là ?

— Il n'y a qu'un moyen!

— Lequel?

— Nous n'avons à faire qu'à une femme, si habile qu'elle soit à lancer le lasso, sa main ne doit pas avoir la force de nous résister si nous unissons nos forces pour lui arracher cette corde maudite ; nous n'avons qu'à faire un rapide mouvement en avant.

— Essayons!

Et les deux captifs firent un saut qui devait briser le lasso ou l'arracher des mains de la jeune Indienne.

Mais à leur grande surprise, ils virent que celle-ci restait tranquillement en selle et qu'ils n'avaient réussi qu'à resserrer encore plus le lien qui les entourait.

Fleur-du-Désert se mit à rire et ils virent alors avec stupéfaction que l'extrémité du lasso était fixée au pommeau de la selle.

L'Indienne fit ensuite caracoler son cheval, ce qui eut pour résultat de jeter violemment à terre nos deux coquins.

Puis elle avança d'un air hautain et fier et ils finirent par comprendre qu'ils étaient complètement en son pouvoir ; en effet, au moindre mouvement qu'ils feraient, elle n'avait qu'à mettre son cheval au galop et les entraîner à sa suite.

— Diable! fit Mac-Bell, ce n'est pas du tout convenable de se coucher sur le ventre devant une femme, mais nous ne pouvons pas faire autrement, à moins que nous ne préférions nous voir partir à la remorque de ce cheval ; ce n'est par conséquent pas le moment de faire la mauvaise tête.

— Ce n'est que trop vrai, repartit Précigny ; mais qui sait ce qu'elle veut faire de nous ?

— C'est précisément ce qui m'inquiète.

— Je suis la même chose!.. Notre position n'est pas brillante... nous avons fait le serment au Grand-Esprit d'épargner la vie de Blondel, et Fleur-du-Désert ne nous a probablement pas suivis et faits prisonniers pour nous mettre dans du coton!

Ils parlaient encore quand ils entendirent un bruit de voix qui se rapprochaient.

— Ce sont ces maudits Indiens! fit Mac-Bell.

— Et ils vont probablement nous inviter poliment à entonner notre chant de mort!

— Grand merci!... Je ne suis pas en voix.

— Pendant que Précigny et l'Ecossais avaient rapidement échangé ces quelques mots les hommes dont ils avaient entendu la voix s'étaient rapprochés.

— Ce ne sont pas des Indiens! fit Mac-Bell

— Parbleu non! répondit Précigny.

— Les reconnais-tu ?

— Non!

— Mais ce sont nos vieilles connaissances Faillard et Lapostole!

— Pas possible!

— Regarde-les donc avec attention!

Précigny se retourna comme il put et finit en effet par les reconnaître.

Mais à peine Lapostole avait-il de son côté reconnu Mac-Bell qu'il courut vers Fleur-du-Désert en lui disant :

— Ne les laisse pas fuir!..... Ce sont des brigands, de misérables coquins !

— Fleur-du-Désert regarda fixement le Parisien, puis elle lui demanda :

— Quel mal t'ont ils fait ?

— Quel mal ils m'ont fait ? répéta Lapostole avec vicacité, ils se sont unis pour me voler une relique sacrée, un souvenir de famille,... et je veux qu'ils me le rendent !...

Pendant que Lapostole parlait, Faillart le Manitou s'était à son tour approché de la jeune Indienne et avait échangé quelques mots avec elle.

Fleur-du-désert détacha le lasso de sa selle, le mit entre les mains du Manitou et prononça encore quelques paroles à voix basse en désignant les deux prisonniers.

Puis prenant la bride de son cheval elle mit l'animal au galop et eut bientôt disparu.

On entendait dans le lointain des coups de feu et la jeune souveraine craignant sans doute que le campement de ses guerriers ne fût attaqué courait se mettre à la tête des siens.

A peine fut-elle hors de vue que Mac-Bell s'adressant à Lapostole, lui dit :

— Nous voilà enfin seuls !.... je pense, mon vieux camarade, que tu vas nous rendre la liberté !... souviens-toi que nous sommes d'anciens amis!

Lapostole éclata de rire.

Puis il répondit d'un air ironique:

— En effet, j'ai toujours souhaité être utile à une ancienne connaissance, mais en ce moment cela ne m'est vraiment pas possible ; voici pourquoi, ce n'est pas moi qui vous ai pris et il ne m'est pas permis de vous lâcher; tout ce que je puis faire c'est de te débarrasser de ce qui pourrait te gêner, et en particulier de ce gros bâton que tu n'as pas craint de dérober dans la cabane de ce saint Manitou.

— Lapostole ! hurla l'Ecossais en s'agitant autant que le lui permettait le lasso, ne m'approche pas, brigand, ou je te...

Lapostole haussa les épaules.

— Premièrement, fit-il, en arrachant le bâton des mains de Mac-Bell, ce que celui-ci ne put empêcher; premièrement, je te permets d'essayer de rompre ce lasso; ensuite je te ferai remar-

quer que si tu te refuses à marcher devant nous, si tu fais une seule tentative de désobéir, toi aussi bien que monsieur le comte, je prendrai la liberté de vous chatouillier les reins avec le petit instrument que voici et dont la pointe a été trempée dans un poison dont la violence est telle que [illegible] après tu ne ressemblerais plus à une créature humaine et tu serais recoquillé.

Et en parlant Lapostole avait montré aux deux prisonniers une sorte de longue flèche dont la pointe de fer était [illegible] d'une substance de couleur verdâtre.

C'était un argument sans réplique.

Force fut donc à l'Ecossais de se soumettre, tout en montrant le poing au Parisien : il savait très bien que les Indiens se servent de poisons terribles et il ne voulait pas du tout [illegible] l'essai, au moins sur sa personne.

— Allons, en avant ! reprit Lapostole, visiblement satisfait de l'impression que son petit discours avait produit sur Mac-Bell ;... c'est le moment de se mettre en route... et marchez sagement devant vous !

— Canaille ! fit l'Ecossais d'une voix sourde.

Les deux prisonniers se soulevèrent comme ils purent [illegible] se mirent en marche suivis de Faillard et de Lapostole qui ne cessaient de les couvrir de sarcasmes

Malgré leur position critique Précigny et Mac-Bell n'avaient pu s'empêcher de sourire en voyant l'aspect bizarre que présentait Lapostole.

L'opération du tatouage ayant dû être suspendue, il n'avait qu'une moitié du visage tatouée et couverte de dessins les plus extravagants, outre cela il s'était planté sur la tête trois grosses plumes d'ara rouge, dont l'une se dressait fièrement sur le front, tandis que les deux autres descendaient de chaque côté sur les oreilles.

— Quel dommage ! dit Mac-Bell qui avait repris son sang-froid, que nous ne soyons pas sur un champ de foire !... tu

gagnerais pas mal d'argent en te montrant dans une baraque de saltimbanques !

— Tu as raison, répondit Lapostole ; ma figure a un peu changé, et, à quelque distance, je peux parfaitement passer pour un honnête homme... du reste les ornements que je porte sont ceux du dernier journal de modes de la tribu.

Puis s'adressant à Faillard il poursuivit :

— Et avant peu je serai Manitou, pas vrai ? Et alors je pourrai jouir de tous les avantages qu'offre cette dignité, à l'exemple de mon Manitou-chef !... Quand je pense aux bonnes choses qui nous viendront en abondance !... les tranches exquises de boa, les lézards verts à la sauce d'huile de ricin ! Seulement je laisserai peut-être la sauce de côté !... Sapristi !... quand je pense à la belle vie que nous allons mener, l'eau m'en vient à la bouche !

Faillard donnait la réplique à Lapostole et durant toute la marche, qui dura quelques heures, il ne fut question que des félicités et des jouissances attachées à la position de Manitou, le tout entremêlé de quolibets adressés aux deux prisonniers.

On arriva enfin au campement des Indiens.

Rien ne peut dépeindre le spectacle qui frappa leurs regards.

La plupart des wigwams étaient brûlés et le sol était couvert de morts et de blessés.

Les principaux chefs étaient rassemblés en cercle autour d'un des leurs qui gisait à terre et ne donnait plus un signe de vie.

C'était Œil-de-flamme !

Le lecteur se souvient que Maurice, Joseph et master Tom avaient quitté la plantation à la tête d'une troupe de nègres armés pour venir châtier ceux qu'ils croyaient être les meurtriers de Blondel.

N'ayant rencontré aucun obstacle ils eurent bientôt atteint le campement des Peaux-Rouges, qui, ne s'attendant nullement à

être attaqués étaient tranquillement rassemblés autour de leurs feux.

En entendant les clameurs des nègres désireux de venger leur maître et en voyant apparaître une troupe armée ils comprirent qu'ils étaient attaqués et qu'il fallait se défendre.

Les chefs rassemblèrent à la hâte leurs guerriers, tous coururent aux armes et le combat commença.

Œil-de-flamme se distinguait par sa bravoure ; il voulait se venger des visages-pâles exécrés dont le maître lui avait dérobé le cœur de Fleur-du-Désert.

Mais les nègres profitèrent de la surprise des Indiens et ils en firent un massacre terrible, puis ils mirent le feu aux huttes qui furent bientôt réduites en cendres.

Une balle de Maurice vint frapper mortellement Œil-de-flamme qui tomba et fut aussitôt emporté par ses guerriers ; cela suffit pour assurer la défaite des Indiens.

Quand Fleur-du-désert arriva au galop de son cheval, attirée par les coups de feu qu'elle avait entendus de loin, elle trouva le chef étendu sans mouvement et baigné dans son sang.

Puis ayant aperçu Faillard et Lapostole qui venaient également d'arriver, elle leur fit signe d'approcher, ensuite l'un des plus anciens chefs de la tribu s'adressant à Faillard lui dit :

— Vois, Manitou, un de nos plus braves guerriers, le courageux Œil-de-flamme a été frappé par les visages-pâles que nous haïssons. Son âme se prépare à nous quitter, mais tu as sans doute le pouvoir de la retenir, toi qui converses avec le Grand-Esprit ; eh bien, nous allons te laisser, mets-toi en prières, comme nous t'avons vu le faire si souvent, afin que le Grand-Esprit conserve la vie à ce guerrier.

Faillard considérait le visage pâle et les traits immobiles du jeune Indien qui gisait devant lui et il sentit l'inquiétude le gagner.

— Comment !... reprit un des autres chefs, hésiterais tu à rendre la vie à Œil de-flamme ?

— Hésiter?... pas le moins du monde, répondit Faillard, à qui cette proposition ne souriait que médiocrement.

— Ta puissance est-elle moins grande que ta science! Ne nous a-tu pas dit cent fois que tu peux parler au Grand-Esprit et qu'il ne peut rien te refuser de ce que tu lui demandes? Aurais-tu par hasard abusé de notre confiance? Aurais-tu menti? Prends gards? Car s'il en était ainsi, si tu nous avais trompés, nous saurions t'en punir cruellement.

Pendant que l'Indien parlait Faillard avait eu le temps de retrouver sa présence d'esprit.

Il fit un signe de tête négatif, puis répondit.

— J'ai toujours dit la vérité, et l'oreille du Grand-Esprit est toujours ouverte à mes prières.. Rien ne me serait plus facile que de vous en donner immédiatement une preuve; si j'emplorais son secours en faveur de ce guerrier, vous pourriez voir Œil-de-flamme se relever et saisir ses armes comme le plus vigoureux d'entre vous.

— Eh bien! pourquoi ne le fais-tu pas?

— Voyez, reprit Faillard en étendant solennellement son bras vers Lapostole qui, pendant que Faillard parlait, avait eu toutes les peine du monde à tenir son sérieux; voyez ce jeune Manitou que voici, et qui est mon frère, c'est à lui qu'est réservé l'honneur de rendre la vie à Œil-de-flamme, de le faire sortir de la tombe dans laquelle il a déjà un pied.

Ces paroles terrifièrent Lapostole qui fit un pas en arrière.

— Moi?... s'écria t-il, tandis que sa physionomie bouleversée présentait l'expression de la frayeur.

— Voyez ses traits contractés, reprit Faillard; le Grand-Esprit l'inspire... Il peut maintenant accomplir tous vos désirs et rappeler cet homme à la vie, cela n'est pour lui qu'un jeu d'enfant.

Lapostole donna un coup de coude dans les côtes de son ami Faillard en lui disant à voix basse et en français:

— Brigand, va !

— Que veux-tu, mon cher, lui répondit Faillard, tu veux être Manitou et jouir de tous les privilèges attachés à cette dignité; eh bien, montre-toi à la hauteur de ta position.

— Comment diable veux tu que je ressuscite cet homme qui va trépasser d'un moment à l'autre?

— J'avoue que ce n'est pas chose très-facile, mais, mon cher, je dois te prévenir que si tu ne réussis pas, tu cours grand risque d'être rôti tout vivant.

Un troisième des chefs indiens s'approcha du nouveau Manitou et lui dit:

— Nous te verrons à l'œuvre. Fais ton devoir et sauve Œil-de-flamme.

Le pauvre Lapostole au comble du désespoir perdit complétement sa présence d'esprit et s'écria imprudemment:

— Ces hommes sont vraiment fous et je ne pourrai jamais...

Il s'arrêta soudain, car il venait de sentir une main se poser doucement sur son épaule.

Il se retourna vivement et aperçût Fleur-du-désert qui lui dit à l'oreille:

— Crois-tu qu'il meure?

— Si je le crois ?... j'en suis certain...

— Et peux-tu le sauver?

— J'essaierai!

— Non, tu ne le peux pas !... je te le défends !...

— Comment !... que dois-je faire?

Il y eut un moment de silence pendant lequel le rusé Parisien tint ses regards fixés sur les yeux de l'Indienne.

Puis il dit:

— Je dois avouer que c'est beaucoup plus commode; c'est bien plus facile de laisser mourir cet homme que de le rappeler à la vie;... par conséquent, mon choix n'est pas douteux.

— Parfaitement, fit Faillard qui avait entendu ces paroles,

mais fais au moins quelque chose qui ressemble à une tentative de ta part !... imagine ce que tu voudras et puis ensuite tu donneras aux Indiens l'assurance qu'Oeil de-flamme est sauvé; il y aura toujours après un moyen de te tirer d'embarras.

A ces paroles, Lapostole prit un air solennel, il leva ses regards vers le ciel pour les abaisser ensuite vers le mourant, en leur donnant une expression mystique.

Puis s'approchant d'un pas grave il parut tomber dans une profonde méditation.

— Le Grand Esprit descend sur le Manitou, fit Faillard d'un ton solennel en s'adressant aux Indiens qui entouraient le corps d'Oeil-de-flamme ; dans un instant vous aurez les preuves de son intervention toute-puissante.

Pendant ce temps Lapostole pensait:

— Comment diable pourrais-je faire pour leur faire croire que je suis inspiré ?...

Puis soudain il se frappa le front et s'écriant:

— C'est cela !... j'y suis !...

Et faisant un saut, il retomba sur ses mains, comme on le voit souvent faire aux acrobates, et il commença à marcher ainsi les jambes en l'air, autour du corps du blessé qui râlait et qui entr'ouvrit les yeux pour regarder ce spectacle nouveau pour lui, et qu'il prenait sans doute pour un commencement de ce qu'il verrait dans l'autre monde.

— Je n'aurais jamais eu cette idée là, pensa Faillard tout étonné de l'esprit inventif de son nouveau compagnon.

— Il vient toujours un moment où l'on est content d'avoir appris quelque chose! lui fit Lapostole en passant devant lui.

Le nouveau Manitou se releva ensuite et exécuta une foule d'autres cabrioles, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Les Indiens le considéraient d'un œil effaré et curieux, et

tenaient ces jongleries pour des preuves manifestes d'inspiration divine.

Enfin le Parisien crut cependant avoir assez fait pour sauver les apparences et termina par un saut périlleux qui le remit sur ses pieds.

— Eh bien !... lui demanda vivement un des chefs Indiens, que penses-tu maintenant de l'état de ce guerrier ?

Lapostole se pencha gravement sur le corps d'Oeil-de-flamme et l'ayant palpé et tâté partout, il se releva en disant :

— Le pouls n'est pas mauvais!

— Alors tu es certain qu'il est sauvé ?

— J'en suis certain.

Puis se tournant vers Faillard, il lui dit à voix basse:

— Il est mort !

CHAPITRE VIII.

Le jugement.

Le même jour, à la tombée de la nuit, les anciens de la tribu tinrent un conseil suprême sous la présidence de leur reine Fleur-du-désert.

Il s'agissait de décider du sort de Précigny et de Mac-Dell, les deux meurtriers de Blondel.

Les deux Manitous assistaient également à cette assemblée ; cependant les chefs Indiens ne pouvaient s'empêcher de jeter des regards de défiance sur Lapostole, attendu que, malgré toutes ses grimaces et l'assurance que ce dernier avait montrée, Oeil-de-flamme était réellement mort.

La situation de Faillard et de Lapostole menaçait de devenir critique, et déjà l'un des chefs avait élevé la voix pour déclarer qu'il tenait les conjurations du nouveau Manitou pour de pures jongleries et qu'il était d'avis qu'il fallait tout simplement le lier à un poteau pour le brûler tout vif, quand Fleur du désert fit avec la main signe qu'elle voulait parler.

Tous se turent, et la jeune reine étendant d'un air impérieux sa main vers Lapostole, elle dit d'un ton sévère :

— Quel est celui qui ose parler ainsi du Manitou ?... Il a été véritablement inspiré par le Grand-Esprit et il était parvenu à sauver Oeil-de-flamme, comme il vous l'avait promis ! Seulement le guerrier dont vous regrettez la perte avait commis un crime qui ne trouve pas grace devant le Grand-Esprit : il avait solennellement juré d'épargner la vie d'un homme qui a été mon sauveur, et s'il est mort c'est parce qu'il a violé son serment.

La jeune Indienne parla encore longtemps sur ce ton, et malgré l'animosité des chefs, l'autorité qu'elle exerçait sur eux parvint à détourner l'orage qui grondait sur la tête de Lapostole.

Elle termina sa harangue en disant :

— Nous avons une chose plus importante à terminer ; nous devons juger ces hommes audacieux qui n'ont pas craint de désobéir à mes ordres et qui méritent toute votre colère, car c'est à leur trahison que nous devons l'attaque dont nous avons été l'objet, et ce sont eux qui nous ont attiré la haine des hommes de la plantation de sir Harris.

— Ces misérables, continua-t-elle avec véhémence et en désignant Précigny et Mac Bell qui se trouvaient, garottés, au

milieu du cercle formé par les chefs indiens ; ces misérables doivent être torturés et mis à mort !.... c'est ma volonté souveraine ! ils ont violé leur serment, ils ont assassiné l'homme auquel je dois la vie, après avoir juré de ne lui faire aucun mal ! Le Grand Esprit commandent qu'ils meurent. Je vous ai rassemblés autour de moi afin de décider de la manière dont ils doivent être punis.

Les chefs de la tribu inclinèrent silencieusement la tête pour montrer qu'ils approuvaient les paroles de leur reine.

La délibération commença immédiatement et fut bientôt terminée, et la joie féroce peinte sur leurs traits démontrait leur satisfaction du genre de mort qui avait été choisi.

Pendant ce temps, les prisonniers qu'on avait mis un peu à l'écart, comprenait parfaitement de quoi il était question et attendaient leur sort avec anxiété.

Fleur-du-désert reprit la parole avec un ton d'autorité et dit :

— Le Conseil de guerre a pris une décision que nous devons immédiatement exécuter. Les deux visages pâles doivent mourir et les deux Manitous les accompagneront à leur dernière heure, en allant ils leur apprendront à quel genre de mort ils ont été condamnés.

Puis ayant fait signe au Manitou de s'approcher, elle lui donna quelques mots à voix basse, pour lui dire comment les deux prisonniers devaient mourir.

Quand elle eu fini, Faillard s'approcha des deux condamnés et les invita à le suivre.

— Tout est-il décidé ? demanda l'Ecossais en pâlissant.

— Oui, répondit laconiquement Lapostole.

— A-t-on prononcé sur notre sort ? dit Prêcigny.

— Oui, le jugement est rendu !

— Et que veut-on faire de nous ?

— Vous devez mourir.

— Mourir?... s'écria Mac-Mell en faisant un effort désespéré pour rompre ces liens.

— Pas de bêtises, mon brave, lui dit Faillard, ce que tu as de mieux à faire c'est de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— D'ailleurs, ajouta Lapostole, nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages et nous ne devons pas oublier qu'on a l'œil sur nous.

Il fallut donc se mettre en marche ; les deux prisonniers marchaient devant, Faillard et Lapostole les suivaient, escortés par une douzaine d'Indiens.

Précigny et Mac-Bell avaient été débarrassés de leurs liens afin de pouvoir marcher, on s'était contenté de les attacher l'un à l'autre par une corde de quelques pieds de longueur et qui était suffisante pour les empêcher de courir dans le cas où ils auraient voulu s'échapper.

Quand la petite troupe eut marché pendant une heure environ Précigny et son compagnon s'aperçurent qu'ils prenaient la même direction que celle qu'ils avaient déjà prise quand ils avaient voulu quitter la contrée.

Cette circonstance les frappa et excita leur curiosité.

— Ecoute, fit Mac-Bell en s'adressant à Lapostole, tu peux sans doute nous dire où vous nous conduisez?

— Ah! repondit le Parisien, c'est une surprise que l'on vous ménage.

— Une surprise?... reprit l'Ecossais,... la meilleure que des anciens camarades pourraient nous faire, ce serait de nous donner la liberté!

— Sans doute!... repartit ironiquement Lapostole ; afin que tu puisses te venger de ce que je t'ai pris le fameux bâton et m'envoyer où tu as expédié le Roquet!

— Je te jure...

— Oh! je connais la valeur de tes promesses, mon ami ; tu

as donné une preuve éclatante de la manière dont tu tiens ta parole.

— Lapostole,... mon cher Lapostole;... je t'assure que...

— Peine perdue, mon cher, tu as comblé la mesure et tu ne peux plus te tirer de l'impasse où tu t'es mis, il ne te reste qu'à te soumettre à ton sort sans murmurer, comme doit le faire tout bon chrétien... Mon Dieu!... qu'est-ce que la vie?... et qu'a-t-elle de bon?... Rien!... Elle ne se compose que d'une série d'illusions qui s'évanouissent l'une après l'autre! Les apparences sont trompeuses, et on est bientôt rassasié du tout. Regarde, moi, par exemple,... à peine ai-je atteint le faîte des honneurs et suis-je devenu Manitou des Peaux-Rouges, que j'éprouve déjà une lassitude et un dégoût que la pensée de tous les plaisirs qui me sont réservés ne parvient pas à dissiper.

Pendant que le Parisien laissait ainsi déborder son éloquence native, les deux condamnés marchaient l'un à côté de l'autre et étaient plongés dans des réflexions que les paroles ironiques de Lapostole n'avaient pas troublées.

Ils semblaient en proie à une anxiété terrible.

— Voyons, Lapostole, dit tout à coup l'Ecossais, puisque décidément tu te refuses à rien faire pour nous, tu peux bien nous dire où vous nous conduisez.

— Est-ce que tu tiens absolument à le savoir? demanda Faillard.

— J'y tiens beaucoup.

— Eh bien, nous vous conduisons dans une petite île qui est un vrai bijou dans son genre;... une île comme tu n'en as jamais vu.

— Est-ce que l'on t'a commandé de nous y conduire?

— Certainement.

— Et vous n'avez pas autre chose à nous faire?

— Rien.

— Vous nous quitterez ensuite?

— Oui.

— Cette île est très peuplée?

— Oh ! très peuplée.

— Les habitants sont sans doute sauvages.

— Cela dépend comment on l'entend.. il faut naturellement s'habituer à eux.

— Sont-ils nombreux?

— Oh! oui!... on pourrait les compter par milliers.

— Sont-ce des Indiens ?

— Non.

— Des blancs?

— Pas davantages.

— Mais tu ne parles vraiment que par énignes !... dis-moi franchement ce que sont les habitants de cette île.

— Eh bien!... ce sont de petits animaux comme tu en as sans doute vu dans des ménageries.

— Que me dis-tu là ?

— La vérité... nous devons vous conduire à l'île des Serpents.

Précigny et Mac Bell échangèrent un regard qui paignait leur terreur, et il y eut un instant de silence.

— C'est épouvantable! dit ensuite l'Ecossais qui eut le premier la force d'articuler une parole.

— Bah!... vous pourrez toujours essayer de dompter ou de charmer les serpents, répondit Lapostole de son air sarcastique; j'ai vu souvent des jongleurs qui portaient avec eux une demi-douzaine de serpents dans un panier ou dans une botte et qui vivaient en parfaite intelligence avec ces animaux. Dans la vie il faut savoir prendre par leur bon côté les êtres avec lesquels on est obligé de vivre.

Mac-Bell et Précigny ne se sentaient pas la force de répondre une parole.

Ils sentaient leur cœur battre à se rompre et ils entendaient bourdonner leurs oreilles, une sueur glacée perlait sur leurs fronts.

Tout ce qu'ils avaient souffert jusqu'à ce jour ne leur semblait rien à la pensée du lieu où on les conduisait.

Mac-Bell fut le premier qui recouvra un peu de sang-froid. Il s'approcha de Précigny et lui dit à voix basse :

— Tu as entendu !... tu sais que nous sommes condamnés à une mort terrible !... eh bien ! puisque je dois perdre la vie je veux essayer de la sauver avant que nous soyons arrivés.

— C'est aussi mon opinion, répondit Précigny, seulement on ne nous a pas laissé les moyens de rien tenter.

— Il nous faut absolument trouver quelque chose.

— As-tu une idée ?

— Faillard et Lapostole sont armés chacun d'un pistolet à deux canons et les Indiens n'ont que leurs flèches et leur tomahawk.

— Je crois que c'est bien assez.

— Cela dépend.

— Parle, explique toi.

— Nous allons feindre de tomber dans un profond abattement, notre air découragé portera peut-être nos gardiens à se relâcher dans leur surveillance, si nous réussissons à cela, je te donnerai un signal et tu attaques Lapostole tandis que moi je me charge de Faillard, nous commençons par leur arracher leur arme, et une fois que nous avons chacun un pistolet cela nous suffit pour nous enfuir et pour tenir les Indiens à distance.

— Ce plan n'est pas mal imaginé, repartit Précigny, seulement on pourrait y changer quelque chose.

— Quoi donc?

— Tu parles de désarmer Lapostole et Faillard ?

— Oui !... eh bien !

— Je crois qu'il serait plus prudent de leur loger à chacun une balle dans la tête.

— Comme tu voudras, répondit Mac-Bell, je n'y vois aucun inconvénient.

— Et moi j'y trouve un grand avantage.

— C'est entendu !...

— Nous serons de cette manière débarrassés a tout jamais de nos anciens compagnons.

— Qui sait ?... Peut-être pourrai-je retrouver mon bâton !

Précigny approuva de la tête et tout deux commencèrent immédiatement à jouer leur rôle et à feindre le découragement pour endormir la méfiance de leur sourveillants ; ils marchaient en silence et la tête baissée, ne répondant que par monosyllabes à ce que leur disait Lapostole dont la faconde ne tarissait pas.

Les deux Manitous remarquerent bientôt ce changement d'allures.

Quant aux Indiens ils cheminaient en arrière d'un air indifférent.

Le rusé Parisien pensa immédiatement que cette transformation devrait avoir une cause et il ne put s'empêcher de communiquer sa manière de voir à son compagnon.

— Faillard ! fit-il en hochant la tête, cet abattement ne cadre pas du tout avec le caractère de l'Ecossais ! Je me doute de quelque chose, et je ne puis croire qu'il se résigne aussi facilement qu'il le voudrait le faire croire !... Qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il se sent vaincu, voila tout !

— Tu peux avoir raison, mais je n'y crois guère !

Pendant ce temps la chaleur était devenue accablante, les deux prisonniers gardaient un morne silence et Lapostole lui-même finit par se fatiguer de parler seul.

Soudain Mac Bell et Précigny échangèrent un coup-d'oeil d'intelligence e se retournant brusquement ils sautèrent sur les deux Manitous.

Faillard qui marchait sans défiance derrière Précigny fut bientôt terrassé par ce dernière qui lui arracha son pistolet, en appuya le canon contre sa poitrine et allait faire feu.

L'infortuné Manitou allait avoir le coeur parcé d'une balle mais le Grand-Esprit vint sans doute a son secours car au

même instant on entendit deux détonations et l'arme tomba de la main de Précigny, qui venait d'être fracassée par une balle.

C'était Lapostole qui venait de lâcher ces deux coups de pistolet ; le premier avait atteint Mac-Bell à l'épaule et le second était venue briser la main de Précigny avant qu'il pût presser la détente. Tout cela avait été l'affaire de deux seconde, aussitôt un demi douzaine d'Indiens se jetèrent sur les deux prisonniers, leur lièrent les mains derrière le dos et les forcèrent à se remettre en marche en leur piquant les jambes avec la pointe de leurs flèches.

Cet incident avait ranimé la verve de Lapostole qui retrouva en même temps sa bonne umeur.

— Voilà ce que c'est ! commença-t-il en s'adressant à Mac-Bell et à Précigny. Comment vous ne voulez pas être gentils ? Cela ne vous sourit donc pas d'aller faire connaissance avec les serpents de toute sorte qui embellissent votre future résidence? Vous n'êtes pas facile à satisfaire!... mais pour cette fois il faut vous soumettre ; vous ne pouvez pas échapper au sort qui vous attend... Tenez... on commence à apercevoir cette île charmante.

En effet la troupe était arrivée au bord du fleuve, et Précigny et Mac-Bell reconnurent en frémissant de terreur que c'était la même endroit où ils s'étaient mis à l'eau quand ils avaient voulu s'enfuir à la nage.

Un des nègres eut bientôt découvert une pirogue cachée dans les herbes du rivage.

On y fit monter les deux condamnés.

A ce moment suprême ils voulurent essayer de fléchir leurs gardiens, et se jetèrent à leurs genoux pour obtenir d'avoir la vie sauve.

Mais les Peaux-Rouges, exécuteurs fidèles et implacables des ordres de leur sovraine, restèrent sourds à ces supplications et forcèrent les deux hommes à s'embarquer, quatre d'entr'eux

entrèrent ensuite dans l'embarcation, suivis de Lapostole et de Faillard.

Puis la pirogue quitta la rive.

Quelques minutes plus tard elle abordait à l'île, Précigny et Mac-Bell n'avaient cessé de fixer le but de la traversée d'un œil hagard et terrifié ; leurs dents claquaient de peur et ils étaient pâles comme des cadavres.

Il fallut enfin mettre pied à terre.

— C'est singulier, balbutia Mac-Bell, je ne vois encore rien, tandis que hier...

— Oui,... je sais,... fit Lapostole,... ces charmantes bêtes font maintenant la sieste, comme tu peux t'en assurer en regardant attentivement autour de toi.

Et en disant cela il montrait un objet grisâtre, allongé et immobile qu'on voyait à trois pas dans l'herbe et qui ressemblait à s'y méprendre au tronc d'un jeune arbre.

C'était réellement un magnifique serpent qui dormait et dont on voyait la tête plate et triangulaire reluire au soleil.

Précigny et Mac-Bell épouvantés firent un brusque mouvement en arrière.

— Prenez garde ! leur dit Lapostole, il faut marcher avec précaution parce que vous pourriez facilement mettre le pied sur la queue d'un serpent qui, se sentant réveillé d'un manière aussi désagréable, pourrait bien faire connaissance avec vos jambes ;.. ces animaux sont sensibles en diable.

Les deux condamnés se rapprochèrent l'un de l'autre et n'osèrent plus faire un mouvement.

Lapostole continua :

— Dans une heure environ, les serpents commenceront à se réveiller, et leur premier soin sera de se mettre en quête de leur pâture ; ils ont des intestins d'une longueur démesurée et comme ils doivent être rassasiés de nourriture végétale, vous pouvez vous figurer comme ils vont être contents en voyant que leur menu est changé pour une fois.

Mac-Bell se tordait les mains.

— Lapostole!.... fit-il d'une voix suppliante, épargne-moi! mon sang se glace d'avance dans mes veines en pensant à la mort épouvantable qui m'attend, je n'aurai pas la force ni le courage de me défendre.

— Te défendre, mon pauvre vieux? Tu ne connais donc pas le boa constrictor? Ne sais-tu pas qu'il peut enlacer de ses anneaux un cheval ou un bœuf et le pétrir en lui brisant les os aussi facilement que tu casses une noisette?

— C'est horrible!.... s'écria Mac-Bell en se couvrant la figure de ses deux mains.

— C'est un rêve, un horrible cauchemar! fit Précigny d'une voix à peine distincte.

— Hélas non, monsieur le comte! repartit Lapostole, ce n'est pas un songe!.... Ce qui est un songe maintenant, c'est le boulevard, les équipages, les chevaux, les femmes, le jeu!.... Et c'est la vérité, l'île des serpents, la mort, une mort certaine et épouvantable.

Lapostole finissait de parler quand il se sentit légèrement touché à l'épaule.

Il se retourna et vit Faillard.

— Eh bien! dit celui-ci, viens-tu?

— Vous voulez déjà partir?

— Il n'est que temps.

Lapostole jeta un regard autour de lui.

— C'est vrai, répondit-il, je commence à sentir des frémissements sous l'herbe, c'est mauvais signe..... il est temps de partir, si nous ne voulons pas faire connaissance de ces gentilles bêtes.

Précigny ne disait rien, il jetait autour de lui des regards hébétés et paraissait complétement abattu par le désespoir.

Les Peaux-Rouges s'éloignèrent et Faillard les suivit.

Seul Lapostole demeura auprès des deux condamnés, mais

a comprit néanmoins que la prudence voulait également qu'il s'éloignât.

Il allait partir quand il eut un moment d'hésitation.

C'est tout de même quelque chose d'horrible, pensait-il : et ne sera pas dit que je leur aurai refusé le moyen d'essayer se sauver.

Il se rapprocha de Mac-Bell qui le regardait sans comprendre.

— Ecoutez ! fit Lapostole, je ne puis pas vous souver puisue vous avez été condamnés, mais je puis vous laisser une ce de salut.

— Que dis-tu ! s'écrièrent ensemble Mac-Bell et Précigny.

— Chacun fait ce qu'il peut ! reprit Lapostole, et dans cernes circonstances c'est beaucoup.

— Explique toi !

— Tout d'abord je veux vous délier les mains, ensuite je vous isserai une arme qui est peut être la seule qui puisse vous uver.

— Ton pistolet?

— Ton tomahawk?

— Mon pistolet pourrait peut-être retarder votre mort d'un oment, mais non l'empêcher.

— De quoi veux-tu donc parler ?

Lapostole tira d'une poche un petit étui de métal, l'ouvrit et présenta à Mag-Bell en lui disant :

— Tiens, prends !

— Des allumettes !... s'écria Précigny ;... tu te moques de nous !

Le Parisien haussa les épaules.

— Pas le moins du monde, répondit-il, et prends tout de même, quand le moment du danger sera arrivé tu comprendras que ces allumettes sont le seul moyen de le conjurer... mais je ne veux pas attendre plus lontemps, je vais couper vos liens et disparaître.

En un clin-d'œil il eut tranché les cordes qui liaient les mains de Précigny et de Mac-Bell puis il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes déliées.

Il eut bientôt rejoint Faillard et les Indiens qui l'attendaient dans la pirogue, il s'empressa de s'embarquer et quelques minutes après la pirogue atteignait la rive opposée.

Quand toute la troupe fut réunie elle monta sur une petite éminence du haut de laquelle on pouvait parfaitement distinguer ce qui se passait dans l'île.

Une heure s'écoula dans le plus profond silence, tout dans l'île semblait mort et immobile.

Mais au but de ce temps on commença à distinguer, malgré l'éloignement, comme un murmure éloigné, quelque chose qui ressemblait au grondement lointain des vagues de l'Océan.

C'étaient les serpents qui se mettaient à la recherche de leur nourriture.

A ce moment Précigny et Mac-Bell voulurent prendre la fuite, ils essayèrent de franchir cette barrière vivante qui les environnait de tous les côtés, mais en vain ; il finirent par demeurer immobiles.

Le spectacle que les Indiens, Lapostole et Faillard avaient sous les yeux était horrible.

De toutes parts apparaissaient des têtes de serpents de toutes les formes et de toutes les grandeurs ; les uns se balançaient aux branches des arbres, les autres levaient la tête au-dessus des buissons et des herbes faisant entendre un sifflement sinistre, et tous ces animaux paraissaient se diriger avec rapidité du côté de l'endroit ou se trouvaient Précigny et Mac-Bell.

Ce spectacle était terrible, au point que les Indiens, quoique accoutumés à des scènes inconnues à des Européens, ne purent s'empêcher de frémir, et éprouvèrent presque un sentiment de pitié pour les deux malheureux qui étaient condamnés à cette mort épouvantable.

Cependant les deux hommes voulurent essayer de nouveau à se soustraire à leur sort, ils commencèrent à courir de tous les côtés, tantôt grimpant sur un arbre dont ils étaient bientôt forcés de descendre pour échapper aux morsures de serpents qui étaient enroulés aux branches supérieures, tantôt faisant un bond désespéré en s'apercevant qu'ils avaient mis le pied sur un reptile enroulé dans l'herbe.

De temps en temps un cri de désespoir venait, affaibli par l'espace, frapper les oreilles des deux Manitous et des Indiens.

— La peur leur a sans doute enlevé toute présence d'esprit, pensa Lapostole, sans cela il se seraient depuis longtemps servi de mes allumettes.

A un moment où Précigny et Mac-Bell virent qu'ils allaient être de tous côtés entourés par les serpents qui accouraient de toutes parts, ils firent une dernière tentative pour leur échapper et en quelques sauts désespérés ils atteignirent un endroit où le sol était complétement nu, à l'exception de quelques maigres plantes d'herbe à moitié déssèchées par le soleil.

Là ils s'arrêtèrent et parurent tenir conseil; pendant ce temps les serpents s'approchaient; mais ils n'avaient pas l'air de s'en apercevoir ni d'y faire attention.

A ce moment les spectateurs de cette scène dramatique crurent que c'en était fait de Mac-Bell et de son compagnon.

— C'est vraiment tragique! s'écria Faillard;... je crois réellement qu'ils attendent la mort, en voyant qu'il leur est impossible d'y échapper!...

Il s'arrêta en voyant l'Ecossais se baisser vers le sol où il commença à faire des préparatifs dont l'éloignement empêchait de distinguer la nature.

Tout à coup une épaisse fumée s'éleva de sous ses pieds et en quelques secondes les deux hommes furent entourés d'un cercle de flamme qui allait toujours en s'élargissant.

A cette vue les Indiens ne purent réprimer un cri d'étonnement.

— C'est un incendie! fit l'un deux en se tournant vers Faillard.

— En effet, répondit ce dernier; il faut avouer que le moyen n'est pas mal imaginé; voyez donc avec quelle rapidité les serpents fuient de tous côtés en poussant des sifflements de colère et de peur!... quel spectacle.

La scène devenait, en effet, grandiose et horrible.

Les reptiles chassés et poursuivis par les flammes prenaient la fuite dans toutes les directions, et les derniers commençaient déjà à sentir la chaleur, alors commença un spectacle monstrueux et épouvantable, les serpents qui étaient les derniers voulant passer par dessus les autres ceux-ci se défendirent et il en résulta un combat acharné entre ces reptiles; pendant ce temps les flammes les atteignirent et un grand nombre périrent brûlés ou étouffés.

Précigny et Mac-Bell se voyant pour ainsi dire sauvés avaient suivi la marche du feu; ils étaient par moments complétement environnés par la fumée et disparaissaient aux yeux des Indiens.

A un certain moment on ne les vit pas reparaître; ils n'étaient pas ressortis du tourbillon de fumée qui les avait momentanément cachés.

— Que sont-ils devenus? fit Faillard au bord d'un instant d'attende.

— Crois-tu qu'ils aient pu échapper à la mort? demanda à Lapostole un des Indiens.

— Je ne le crois guère possible, repondit le nouveau Manitou, ils doivent être brûlés ou asphyxiés.

— Si cela est ainsi, nous allons retourner à la tribu pour annoncer à Fleur-du-désert que ses ordres sont exécutés.

— Et je suis d'avance persuadé que cette nouvelle sera reçue avec satisfaction.

La petite troupe se mit immédiatement en marche pour aller rejoindre le campement des Peaux-Rouges.

CHAPITRE IX

Tupa.

Après leur victoire sur les Indiens, Maurice, Joseph, l'intendant et leurs nègres s'étaient immédiatement remis en route pour retourner à l'habitation et connaître l'état de Blondel.

Maurice voulait apprendre à son père de quelle manière il avait été vengé et que son ennemi mortel Oeil-de-flamme était tombé, frappé de sa main.

— Ne connaissez vous pas de route plus courte que celle que nous suivons en ce moment? demande Maurice à master Tom qui répondit:

— Si nous voulons traverser cette petite forêt nous abrégerons notre route d'une heure environ.

— Alors prenons ce chemin, reprit le jeune homme qui continua en parlant à Joseph:

— Je ne saurais te dire combien je suis inquiet au sujet de l'état de mon père!

— Il ne faut pas perdre d'espoir, Fleur-du-désert ne nous a-t-elle pas dit qu'elle espérait beaucoup de soulagement, surtout parce quelle avait pu placer sur les blessures des compresses de plantes d'une grande efficacité.

— Cela peut être, mais je t'assure que je n'aurai pas de repos que je ne revoie notre chère blessée.

— Je dois vous conseiller, dit master Tom, de vous tenir sur vos gardes et de prendre à la main une arme pour être prêts à vous en servir en cas de besoin ; nous pourrions faire la rencontre de quelque bête fauve, ce qui n'est pas rare dans cette partie de la contrée.

— Nous sommes assez nombreux pour nous défendre, répondit Maurice.

— Certainement, ajouta Joseph, nous sommes tous armés et nous pourrions toujours nous défendre avec avantage.

Cette petite forêt était épaisse et les chevaux avaient parfois de la peine à sortir des hautes herbes qui leur venaient jusqu'au poitrail, sans compter les énormes troncs d'arbres qui leur barraient la route.

Joseph, qui montait un cheval plus fougueux que les autres, avait bientôt pris les devants, et au bout de quelques minutes il avait disparu. Maurice cherchait à le voir au travers du feuillage, lorsqu'un cri de terreur se fit entendre à une petite distance.

Toute la troupe s'arrêta pour écouter ; le même cri se répéta et Maurice reconnut la voix de Joseph.

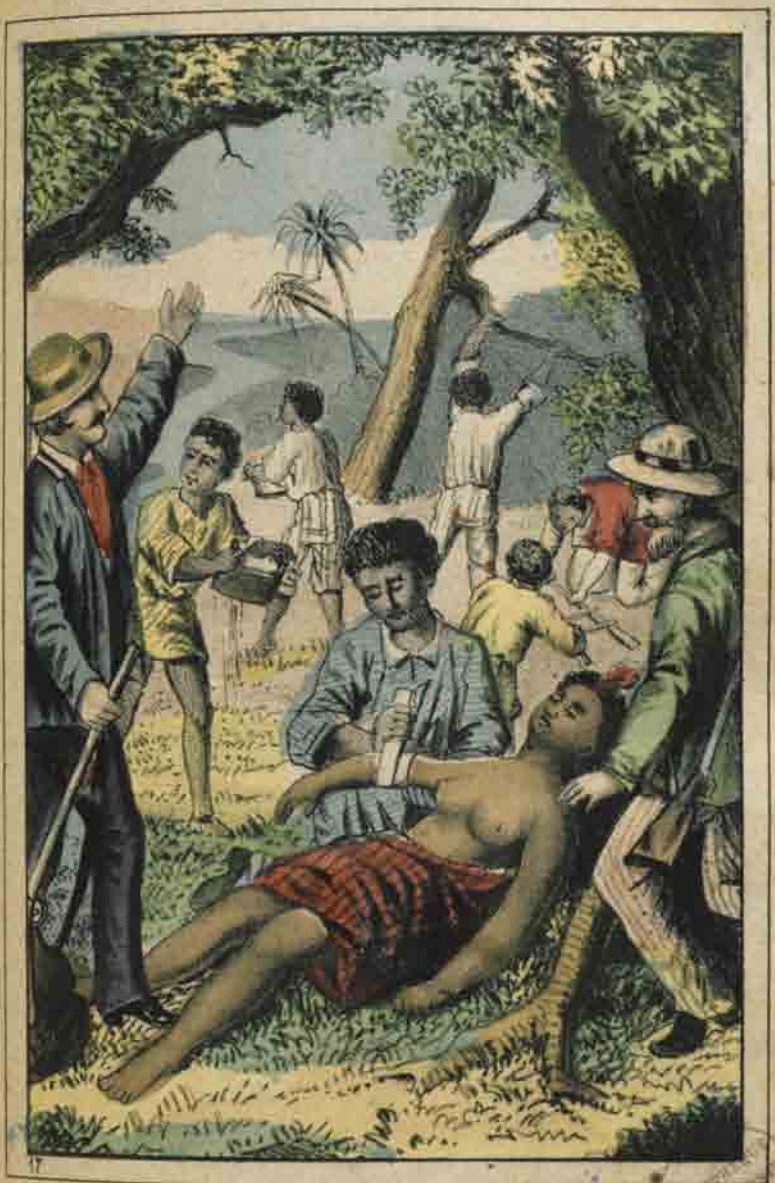
— Par ici, par ici ! criait-il à une centaine de mètres environ en avant.

Maurice se précipita à bas de son cheval pour aller plus vite au secours de son ami qu'il croyait en danger, et se mit à courir parmi les buissons du côté d'où était partie la voix de Joseph.

Tom et les nègres suivirent la même direction en allant aussi vite que les arbres le leur permettaient.

Arrivé dans une petite clairière, Maurice aperçut Joseph qui, debout sous un cocotier, considérait, en faisant des gestes de terreur, un objet informe qui se trouvait au pied de l'arbre.

A ce moment, Joseph s'étant retourné, il aperçut Maurice et lui fit signe d'approcher.



Découverte de l'Indienne Tupa.

— Regarde!... dit-il... comment on a arrangé cette pauvre créature!... oh!... c'est horrible!

Et c'était, en effet, épouvantable.

C'était une Indienne qui gisait à terre et dont les membres sanglants avaient été déchirés et brisés, cela ne ressemblait plus à rien qu'à une masse informe de chair; les traits du visage seuls étaient demeurés presque intacts.

— Qu'est-ce que cela? s'écria Maurice.

— C'est une femme indienne; je l'ai trouvée attachée au tronc de l'arbre et j'ai coupé ses liens; si elle n'avait pas été liée, j'aurais cru qu'une bête féroce pouvait seule l'avoir mise dans cet état; mais non, c'est l'œuvre d'une créature humaine.

— D'une créature humaine, dis-tu; dis plutôt d'un monstre! répondit Murice.

Pendant ce temps, master Tom et les nègres s'étaient avancés et ils considéraient cette scène avec épouvante.

— Comment a-t-on pu faire de si nombreuses blessures; demanda Maurice à l'intendant; puis il ajouta en lui montrant une espèce de poudre rougeâtre qui paraissait avoir été répandue sur les blessures où la putréfaction commençait:

— Qu'est-ce donc que cela?

— C'est du poivre rouge, répondit master Tom.

— Du poivre! demanda Maurice d'un air incrédule.

— Les souffrances que la pauvre femme a dû endurer sont horribles, reprit l'intendant; je reconnais de quel crime elle a été accusée et punie par les Peaux-Rouges.

— Expliquez-vous.

— Ecoutez et vous apprendrez à quelles cruautés peut pousser la superstition chez ces sauvages. Ils croient à un « Grand Esprit, » mais ils croient aussi et avec non moins de fermeté aux « Mauvais Esprits; » et aussi grande est leur vénération, je pourrais même dire leur idolâtrie pour leurs Manitous, qui sont sensés être en rapports intimes avec le Grand Esprit; aussi

profonde est leur haine pour les malheureuses créatures qu'ils croient être en relations avec les mauvais esprits, et les tourments les plus terribles attendent ceux qui sont convaincus de sorcellerie; ils sont, que ce soit un homme ou une femme, dépouillés et attachés au pied d'un arbre, ensuite chaque guerrier de la tribu prend son scalpel et fait une profonde entaille dans les chairs de l'infortunée créature, et cela afin de faciliter la sortie du mauvais génie qu'ils croient logé dans son corps, puis ils prennent des grains de poivre rouge qu'ils écrasent grossièrement entre deux pierres et en saupoudrent les blessures de leur victime qu'ils abandonnent ainsi et qui ne tarde pas à expirer au milieu des plus atroces souffrances.

— Mais c'est épouvantable ! s'écrièrent Maurice et Joseph.

— Oui, comme vous le dites, c'est épouvantable; et la mort de ceux qui tombent sous la griffe d'un tigre ou sous le venin d'un crotale est douce en comparaison de celle de ces malheureux dont le martyre dure quelquefois plusieurs jours de suite dont le gosier est brûlant et le palais desséché, et qui, ayant les mains liées, ne peuvent pas chasser les insectes avides qui viennent se poser sur leurs blessures et augmentent encore leurs tortures.

— Croyez-vous qu'il y ait encore de l'espoir de sauver cette malheureuse ? demanda Maurice.

— Joë ! cria Tom à l'un de ces nègres, approche et examine les blessures de cette femme.

Et pendant que le nègre obéissait, l'intendant dit à Maurice et à Joseph :

— Joë est un garçon qui s'entend parfaitement à soigner les blessures ; il connaît une foule de plantes salutaires et il a déjà sauvé la vie à plusieurs personnes.

Sur un signe de Joë, quelques-uns de ses compagnons s'étaient éloignés et revinrent bientôt avec de l'eau fraîche qu'ils apportaient dans des espèces de cornets qu'ils avaient fabriqués avec de grandes feuilles de bananier.

Le nègre lava soigneusement les plaies de la malheureuse Indienne ; il apporta à cette opération une délicatesse dont on n'aurait pas cru ses grosses mains capables ; il débarrassa soigneusement les blessures du poivre rouge qu'on y avait répandu, et finit par faire jaillir de l'eau fraîche sur les mains et le visage de la pauvre femme qui était sans mouvement.

Au bout d'un instant, elle parut revenir un peu à elle.

Ses yeux étaient toujours fermés, mais de moment en moment un léger soupir soulevait sa poitrine et un faible gémissement sortait de ses lèvres tuméfiées.

— Elle respire !

— Elle vit !

— Dieu soit loué !

Telles furent les paroles qui s'échappèrent de la bouche de Maurice, de Joseph et de master Tom.

Quant aux nègres, ils semblaient avoir oublié qu'ils avaient sous les yeux une créature appartenant à la tribu qu'ils venaient de combattre.

Pendant ce temps, Joë avait déchiré par bandes les mouchoirs qu'il avait demandé à ses compagnons ; il en avait fait des compresses qu'il trempa dans de l'eau fraîche et qu'il fixa sur les blessures.

Maurice et Joseph l'aidaient dans cette opération.

Tout à coup, l'Indienne souleva péniblement ses paupières et ses regards se fixèrent sur les deux jeunes gens. Elle poussa un profond soupir et elle parut vouloir rappeler ses souvenirs.

Puis ayant voulu faire un mouvement, elle en éprouva une souffrance telle qu'un cri aigu sortit de ses lèvres, et cela pour lui rendre la mémoire.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle à Maurice ; que fais-tu ici ? que veux-tu faire de Tupa ?.. Ne peux-tu me laisser tranquille ?

— Nous voulons que tu vives ! lui répondit doucement le jeune homme.

— Vivre ! .. répéta l'Indienne d'un ton étrange.

— Certainement, dit Joseph, ne vois tu pas que toutes tes plaies sont lavées et pansées ?

— C'est vrai, répondit la pauvre femme en considérant ses bras et ses jambes et en touchant les bandages comme pour s'assurer que ce n'était point une illusion.

Puis elle reprit :

— Qui a ainsi soigné la pauvre Tupa ? Est-ce toi, jeune homme blanc ?

— C'est nous tous ensemble; maintenant, bois ceci, ajouta-t-il en approchant de ses lèvres sa gourde qui contenait un peu de vin ; les nègres vont fabriquer un brancard et nous t'emporterons avec nous.

— Vous voulez emporter Tupa ?

— Est-ce que tu refuses ? Nous ferons ce que tu nous demanderas. Tu ne peux pourtant pas retourner avec les hommes qui t'ont ainsi mutilée !

— Non !... jamais !... oh ! bons hommes blancs, ayez pitié de Tupa !.. ne la laissez pas retomber dans les mains des Peaux-Rouges qui veulent la faire mourir !... Ils disent que Tupa est une sorcière !

— Non, Tupa, tu resteras avec nous !

— Oui !.. venez !... partons... avant que le chef ne me retrouve ici... ils voudront encore me faire souffrir ; partons !.. partons !

Et la pauvre créature voulut faire un effort pour se lever, mais elle poussa un cri de douleur et serait retombée sur le sol si Maurice et Joseph ne l'eussent reçue dans leurs bras.

— Nous allons partir, mais il faut avoir un peu de patience.

— Oh ! s'ils allaient revenir !...

— Ne crains rien, tu es maintenant sous notre protection et nous saurons te défendre, repartit Maurice.

— Certainement, et personne ne saurait t'arracher de nos mains, ajouta Joseph.

L'Indienne, que nous désignerons dorénavant de son nom de Tupa, se sentit un peu tranquillisée par ces paroles : elle parut vouloir prendre patience jusqu'à ce que le brancard fût terminé.

Elle but encore une gorgée de vin et se sentant en quelque sorte ranimée, elle raconta son histoire.

C'était parfaitement ainsi que l'avait dit master Tom.

Elle avait été proclamée sorcière par un guerrier de la tribu dont elle avait refusé un peu brusquement de devenir la femme ; le malheur voulut qu'il y eût quelques cas de mort dans un court espace de temps, et cette circonstance ne fit qu'accroître la méfiance de toute sa tribu ; un conseil s'assembla et la malheureuse fut condamnée à la mort épouvantable que l'intendant avait décrite un moment auparavant.

Maurice ayant demandé à Tupa à quelle tribu elle appartenait, elle répondit qu'elle faisait partie d'une tribu d'Apaches, ennemie jurée de la tribu qui avait Fleur-du-Désert pour reine. Elle ajouta que sa tribu était dans ces parages dans le seul but de combattre la tribu ennemie.

Le jeune homme crut inutile de dire à l'Indienne qu'il connaissait Fleur-du-Désert et qu'elle se trouverait probablement avant peu en présence de la reine de cette tribu.

Les nègres ayant apporté le brancard qu'ils avaient confectionné avec des branchages et qu'ils avaient recouvert d'herbe fraîche pour le rendre plus commode, Tupa y fut placée avec précaution.

Elle demanda ensuite :

— Où voulez vous porter Tupa ?

— Dans l'habitation de personnes qui ne te feront aucun mal.

— Chez des hommes blancs ?

— Oui, chez des amis, qui te soigneront et te guériront. Sois sans crainte.

— Tupa remercie les hommes blancs, et les hommes noirs, ajouta-t-elle en tournant la tête vers les nègres. Ils ne sont pas aussi cruels que les Apaches !... Tupa restera avec vous !

— Sans doute, répondit Maurice.

Et l'Indienne posa sa tête sur son lit d'herbe en jetant au jeune homme un regard de reconnaissance.

Quatre robustes nègres prirent le brancard sur leurs épaules et la petite troupe se remit en marche.

Maurice et Joseph à cheval marchaient chacun d'un côté de Tupa et ils firent accélérer la marche, attendu que le jour allait finir et les Apaches pourraient se trouver dans les environs, ce qui inquiétait Tupa qui croyait apercevoir un des siens derrière chaque tronc d'arbre.

Au bout de deux heures de marche la troupe arriva en vue de l'habitation ; quelques minutes plus tard, elle faisait son entrée dans la cour, et Maurice n'eut rien de plus pressé que de demander des nouvelles de son père ; il apprit avec satisfaction que son état était aussi bon que les circonstances pouvaient le permettre, et que, pour le moment, il dormait profondément.

On porta le brancard dans le vestibule, en prenant des précautions pour ne pas troubler le sommeil de Blondel.

Lucienne et Michelette venaient d'apparaître et s'étaient précipitées vers leurs époux pour les embrasser.

Puis elles aperçurent l'Indienne qui s'était soulevée avec peine et considérait les deux jeunes femmes d'un air étrange.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Lucienne.

— Grand Dieu ! la pauvre femme est couverte de blessures ! fit à son tour Michelette ; et toutes deux s'approchèrent du brancard.

— Nous avons trouvé cette infortunée dans la forêt, répondit Maurice ; elle a été horriblement martyrisée par des gue-

riers de sa tribu ; mais avant tout, elle a besoin de soins et de repos ; plus tard, nous vous raconterons tout.

— L'homme blanc a dit que Tupa pourrait rester auprès de vous ? demanda l'Indienne en regardant les deux femmes d'un air interrogateur.

— Certainement, si tu y consens, répondit Lucienne.

L'Indienne répondit en souriant doucement.

— Oh, oui :... Tupa est bien contente ! .. elle vous servira fidèlement !... Tupa est reconnaissante envers les bons hommes blancs.

Les hommes se retirèrent ensuite pour laisser les femmes de l'habitation soigner la pauvre femme ; mais Joë voulut auparavant renouveler les compresses et placer sur les plaies du suc de plantes qu'il avait ramassées le long de la route. Ces plantes avaient une vertu calmante telle que Tupa sentit ses douleurs diminuer et qu'elle tomba dans un profond sommeil dès qu'elle eut été placée dans un lit, auprès duquel Lucienne et Michelette avaient pris place comme deux anges protecteurs.

CHAPITRE X

Arrestation de Précigny et de Mac-Fell

Il est temps que nous retournions un peu en arrière, afin de voir ce que sont devenus Précigny et son compagnon dans l'île des Serpents.

Quand ils eurent pu constater l'effet destructeur des flammes et le carnage de reptiles qui en résulta, et quand ils furent presque certains qu'ils n'avaient plus à craindre ces terribles adversaires, ils résolurent d'employer le chemin que le feu leur avait ouvert pour regagner le rivage et quitter cette île maudite au plus vite.

Leur position était critique; derrière eux ils avaient une contrée marécageuse et déserte, devant eux le campement des Indiens, dans les mains desquels ils voulaient à tout prix éviter de retomber, et autour d'eux ils ne voyaient que les corps à moitié carbonisés des serpents qui auparavant les poursuivaient en sifflant

En allant à l'Ouest, ils trouveraient bientôt la mer et à quelque distance une île, mais ils ne pouvaient songer à se diriger de ce côté, encore moins que du côté des Indiens, car cette île était celle de laquelle ils s'étaient évadés.

— La fumée et la mauvaise odeur commencent à devenir insupportables, dit Précigny; nous ne pouvons plus rester ici.

— C'est aussi ma pensée, répondit Mac-Bell; la marche commence a devenir pénible et le sol est brûlant

Et en disant ces mots, il montra ses bottes dont la semelle était presque carbonisée.

— Mes pieds sont endoloris, reprit Précigny, et si nous ne trouvons pas bientôt un autre terrain, nos jambes finiront par être rôties.

— Un autre terrain !... c'est facile à dire !... Que faire? voulons-nous rester ici, dans cette île maudite, pour nous faire empester par les corps des serpents en putréfaction.?

— Grand merci !... Mon avis est que nous devons quitter cette île sans perdre une minute, tout en prenant nos précautions pour ne pas retomber dans les mains des Indiens.

— Il faut bien nous en garder, fit Mac-Bell ; mon idée est que nous devons nous diriger vers le Nord.

— Vers le Nord !... Que veux-tu que nous fassions dans

ces immenses solitudes ou nous ne rencontrerons pas une âme.

— Tu es un fou, tu ne penses qu'au présent. De ces côté nous trouverons des plantation dont les habitants ne nous connaissent pas, nous nous ferons passer pour des naufrages et si nous savons jouer notre rôle on nous hébergera sans dificulté, ne serait-ce que pour une nuit.

— La belle avance!

— Tu oublies, sans doute, qu'une nuit suffit à des gaillards comme nous pour fair beaucoup de choses!..... Une nuit dans une plantation peut nous sauver et nous ouvrir la route de la France, de Paris.

— Explique-toi mieux.

— Mais c'est tout ce qu'il y a de plus simple. Une fois que nous nous sommes introduits dans une habitation, une heure nous suffit pour en connaître toutes les habitudes. Dès que tout le monde est endormi nous nous levons sans bruit, nous nous emparons de l'argent, des vêtements et des armes qui nous tombent sous la main, et quand les habitants s'aperçoivent de quelque chose, nous sommes envolés depuis longtemps; dans la forêt nous changeons de toilette et de physionomie; nous gagnons ensuite le port le plus rapproché où nous nous faisons passer pour des planteurs anglais, nous nous embarquons sur le premier navire en partance et nous sommes sauvés.

— Ton plan n'est pas mal imaginé!... Mais que ferions nous si quelqu'un nous reconnaissait en route ?

— Ce serait désagréable, j'en conviens, d'autant plus que la chose serait fort possible. Mais je dois te dire que je possède quelque habileté dans l'art de me travestir, pour peu que nos vêtements soient changés et que nous sachions nous donner un peu plus d'embonpoint que nous n'en avons réellement... Mais avant tout, il s'agit de partir d'ici au plus tôt.

Pendant cette conversation ils avaient pris une direction qu'ils croyait être celle de la rive nord de l'île ; ils pensaient

avoir alors traverser le fleuve à la nage et trouver une plantation dans cette partie de la contrée.

Malheureusement ils avaient complétement oublié de quel côté ils avaient vu disparaître les Indiens, ainsi que Laposto'e et Faillard, ils étaient totalement désorientés, et après avoir marché pendant un temps assez long, ils arrivèrent, les pieds saignants, au bord du fleuve, précisément à l'endroit où ils avaient débarqué.

— En avant ! fit Mac-Bell, nous nous sommes fourvoyés.

— C'est vrai, répartit Précigny avec découragement. Que faire maintenant ? Nous ne pouvons pas penser à traverser le fleuve à cet endroit, ce serait aller nous mettre dans les mains des Indiens.

— Il ne nous reste qu'une chose à faire : retourner sur nos pas, afin de pouvoir atteindre avant la nuit la rive qui est du côté du nord.

— Je suis incapable de faire un pas de plus ;... reposons-nous un instant.

— Mais chaque minute de retard peut nous être fatale !

— Prenons au moins le temps de nous rafraîchir les pieds dans l'eau et nous essayerons ensuite de nous les envelopper avec de l'herbe, afin de pouvoir continuer notre marche.

— C'est cela... mais faisons vite... Je ne sais, mais je ne me sens pas tranquille.

— Que pouvons-nous craindre après les dangers auxquels nous avons échappé aujourd'hui ?

— Tu as raison !... c'est une journée qui ne s'oubliera jamais, mais... hâtons-nous !

Précigny et Mac-Bell s'approchèrent du bord du fleuve pour y tremper leurs pieds endoloris.

Ils ôtèrent leurs restes de chaussures et entrèrent dans l'eau qui était peu profonde, le fond s'abaissant graduellement en pente douce.

Ils se baissaient pour laver leurs plaies lorsqu'un sifflement strident se fit soudain entendre tout près d'eux.

— Qu'est-ce c'est que cela ? s'écria Mac-Bell en se relevant vivement.

Ma foi, répondit Précigny, je n'en sais rien, il m'a semblé que cela venait du côté du fleuve et cependant nous ne voyons rien !

— Absolument rien,... pas une embarcation, rien !... nous nous serons trompés !

— C'est impossible... reprit Précigny;... c'est sans doute quelque animal, un singe peut-être !

— Damnation ! s'écria l'Ecossais d'un air terrifié.

Deux têtes brunes venaient de faire soudain leur apparition hors de l'eau à deux pas des deux forçats, et les tatouages qui les ornaient indiquaient que c'était deux hommes qui appartenaient à la tribu de Fleur-du-désert.

En effet, ces deux Peaux-Rouges étaient de ceux auxquels l'Indienne avait ordonné d'accompagner Précigny et Mac-Bell à l'île des Serpents.

Surpris, consternés, sans armes, les deux fugitifs virent qu'ils ne pouvaient pas résister aux Indiens qui étaient sortis de l'eau et s'avançaient en brandissant leurs tomahawks.

Cependant Précigny et Mac-Bell voulurent faire un effort désespéré, ils se savaient tous deux forts et adroits et le désespoir décuplait leur énergie; du reste, ils n'avaient que deux hommes devant eux, et il s'agissait de leur liberté, de leur vie.

— Rendez-vous !... leur crièrent les deux Indiens.

— Jamais ! répondit Mac-Bell en s'élançant hors de l'eau, et en regardant autour de lui pour voir s'il ne trouverait pas une branche d'arbre qui pût lui servir de défense; nous avons échappé aux serpents, continua-t-il, vous voyez que le Grand-Esprit nous protège !

Il ne put en dire davantage, il venait de voir apparaître sur

la rive opposée, et comme s'ils étaient sortis de terre, une troupe d'Indiens qui poussèrent un hurlement de triomphe en apercevant Précigny et Mac-Bell.

Dix d'entr'eux portaient sur leurs épaules une pirogue allongée qui fut mise à l'eau, et dans laquelle huit guerriers prirent place, quatre de ces hommes commencèrent à pagayer, et ils avaient gagné le rivage avant que les deux forçats fussent revenus de leur surprise.

Les deux Indiens qui étaient arrivés les premiers profitèrent de cette circonstance pour se précipiter sur eux, les jeter à terre, et les y maintenir en tenant leurs tomahawks levés et prêts à frapper.

Mais quel était donc le motif de la frayeur des deux forçats qui étaient d'ordinaire si audacieux ?

Ils venaient d'apercevoir des visages pâles parmi les hommes qui étaient restés sur l'autre rive, et ces visages pâles n'étaient autres que des soldats envoyés à la poursuite des forçats évadés.

Comment ces soldats se trouvaient-ils là ?

Nous devons au lecteur quelques explications à ce sujet.

L'évasion que nous avons racontée n'avait pas tardé à être connue et le commandant de la colonie avait avec raison supposé que les fugitifs ne se presseraient pas de quitter le point du continent où ils auraient abordé ; il résolut d'y envoyer un détachement de vingt hommes éprouvés avec la mission de faire des recherches pour retrouver ces dangereux malfaiteurs ; l'officier qui était chargé du commandement de cette petite troupe devait en outre se mettre en relations avec les chefs des tribus amies et leur demander leur aide.

Les recherches avaient été pendant quelques jours infructueuses lorsque les soldats arrivèrent au campement de la tribu qui avait pour reine Fleur-du-désert ; c'était précisément au moment où la jeune femme, entourée de ses guerriers, attendait le retour de ceux qu'elle avait envoyés pour conduire Mac

Bell et Précigny à l'île des serpents.

Quand elle eut parlé pendant un instant avec l'officier, Fleur-du-désert ne douta pas que les deux hommes qu'elle avait condamnés à mort faisaient partie de ceux qui s'étaient évadés.

Le commandant du détachement, à qui il importait de pouvoir s'emparer des galériens vivants, pria l'Indienne de lui donner quelques uns de ses guerriers comme guides afin de pouvoir aller le plus vite possible à l'île des Serpents.

Nous avons vu qu'il avait réussi.

En effet il venait d'arriver avec sa troupe en vue de l'île quand il vit les deux fugitifs qui se préparaient à se laver les pieds.

Alors, afin de ne pas leur donner l'éveil, il donna l'ordre de s'arrêter, et de rester en arrière sans se montrer, puis deux des Indiens, qui était d'habiles nageurs, se mirent à l'eau et ayant plongé et nagé sous l'eau, ils vinrent sortir auprès de Précigny et Mac-Bell.

Quand les Indiens et les soldats virent que les deux prisonniers était dans l'impossibilité de s'enfuir, ils traversèrent à leur tour le fleuve pour venir les garotter.

Mac-Bell et Précigny furent contraints d'entrer dans la piroque et quelques minutes plus tard ils étaient de retour sur la rive opposée.

— En route! fit ensuite l'officier qui commandait la troupe.

Puis il continua en s'adressant aux deux forcats :

— Quant à vous, vous pouvez être tranquilles, on va vous mettre à l'abri des dangers que vous pourriez courir dans ce pays, vous n'aurez plus rien à craindre des Indiens ni des serpents.

Et le détachement se mit en marche.

CHAPITRE XI.

La séparation.

Nous avons laissé deux blessés à l'habitation de Blondel, c'est-à-dire Blondel lui-même, puis Tupa, la jeune Apache, que les guerriers de sa tribu avaient voulu faire mourir comme sorcière. La jeune femme s'était rapidement remise de ses blessures qui n'étaient pas aussi profondes que celles de Blondel. Sa jeune et vigoureuse nature n'avait pas tardé à reprendre le dessus, secondés par les soins empressés de Lucienne, de Michelette et de Joë.

Tupa commençait à se lever et faisait tous ses efforts pour se rendre utile dans l'habitation, désireuse qu'elle était de reconnaître les soins qu'on lui avait prodigués et de manifester sa reconnaissance à ceux qui lui avaient sauvé la vie. Elle n'avait pas tardé à lier connaissance avec Jambo et tous deux s'étaient spécialement consacrés au service de Michelette et de Lucienne.

Blondel était retombé dans une profonde prostration et ceux qui l'entouraient osaient à peine espérer qu'il parviendrait à se rétablir.

Cet état dura pendant quelques jours.

Un matin le blessé ouvrit les yeux et parut étonné en voyant les quatre jeunes époux auprès de son lit, qui épiaient un signe, un souffle pouvant indiquer qu'il avait retrouvé sa connaissance.

Peu à peu ses regards prirent une expression plus sereine, la mémoire lui revenait.

Puis une légère rougeur apparut sur ses joues pâles et creuses.

C'était une véritable résurrection. A partir de ce moment, le mieux se produisit d'une manière sensible.

Blondel se rappelait maintenant de tout ce qui s'était passé, mais il était tourmenté par l'idée que ses forces mettraient bien longtemps à revenir. On crut alors pouvoir commencer à lui donner un peu à manger, en choisissant, bien entendu, des aliments très-légers.

Alors, et comme si la nature n'eût attendu que cela pour reprendre le dessus, la marche de la convalescence devint plus rapide.

La mémoire lui était revenue et il avait retrouvé toutes ses facultés.

Maurice lui racontait un jour que c'était Fleur-du-désert qui l'avait trouvé blessé et sans connaissance et l'avait ramené à la plantation; qu'ensuite les nègres de l'habitation, furieux de ce que les Indiens lui avaient tendu ce guet-apens, avaient voulu le venger et qu'ils avaient été attaquer la tribu des Peaux-Rouges, qu'ils avaient battus et dont ils avaient brûlé les wigwams.

Blondel, qui avait écouté attentivement le récit de Maurice, lui répondit d'une voix faible :

— Mes nègres ont montré là plus de zèle que de perspicacité, et leur affection pour moi leur a fait faire une action qui est très-regrettable.

— Comment, père; que veux-tu dire ?

— Certainement, attendu que les Indiens étaient complétement innocents.

— Que dis tu ?

— La vérité... Ces malheureux Peaux-Rouges ont été punis

d'un crime qu'ils n'avaient pas commis et les véritables assassins ont sans doute pu échapper à leur châtiment.

Blondel se tut un moment. Puis il tourna la tête en jetant autour de la pièce un regard circulaire comme s'il eût voulu chercher quelqu'un.

— Que désires-tu, cher père ? lui demanda Maurice.

— Je croyais..... il m'avait semblé que..... et Fleur-du-désert, où est-elle?... demanda Blondel non sans quelque embarras.

— Quand elle arriva à la porte de l'habitation en te rapportant privé de connaissance, elle nous quitta immédiatement pour aller à la poursuite des misérables assassins ; elle fit le serment de n'avoir aucun repos avant d'en avoir tiré une vengeance éclatante

— Oh! dit Blondel,... je suis certain qu'elle y parviendra : il vaudrait mieux pour eux qu'ils tombassent sous la griffe d'une tigresse qu'entre les mains de Fleur-du-désert altérée de vengeance.

— Mais quels sont donc ces misérables ?

— Ce sont deux hommes que tu connais, Maurice!

— Que je connais ?

— Oui,... depuis Paris.

— Leurs noms.

— Précigny et Mac-Bell!

— Comment !... eux ?

— Oui.

— Les infâmes !

— Tu ne les as pas oubliés, n'est-ce pas ?

— Les oublier ?... comment le pourrais-je ?

— Mais !... ils ignorent la mort qui leur est réservée!

— Tout ce que je crains, reprit Maurice, c'est qu'ils aient pu prendre la fuite et que Fleur-du-désert ne réussisse pas à retrouver leurs traces.

— Et moi, repartit Blondel, je connais son énergie et son habileté, et je suis sûr que...

A ce moment la conversation fut interrompue par l'apparition d'un être dont le costume étrange et la figure bizarrement tatouée excita la surprise générale tout d'abord, puis ensuite l'hilarité.

— Qui es-tu?... demanda Blondel à ce singulier visiteur, et qui t'a permis de t'introduire ici?

Au grand étonnement de toutes les personnes qui étaient là, ce curieux personnage répondit en excellent français :

— Qui je suis?... Ah!... Grâces à Dieu, vous voyez en moi le très-célèbre, très-sage, infaillible et révéré Manitou Lapostole!

— Lapostole!... s'écria Blondel en cherchant à retrouver, sous le tatouage, les traits de son ancien compagnon de captivité.

— Oui, Lapostole.... qui est tenu en grande vénération par les Peaux-Rouges, et qui est surtout comblé de faveurs par le Grand-Esprit.

— Comment te trouves-tu ici?

— Ah!... c'est une longue histoire, répondit Lapostole; je me laissai séduire par l'exemple de Faillard et je fis comme lui; je pris la mine, le costume et les ornements de Manitou,.. moi!.. pauvre imbécile.... qui me suis laissé tenter par une vaine gloire et par l'amour des jouissances matérielles!... mais j'ai reconnu mon erreur, et je ne désire plus rien maintenant que le retourner en Europe manger un beefsteack et boire une bouteille de bon vin. Je commence à être rassasié des lézards verts en mayonnaise et des tranches de serpents fricassées à l'huile de ricin.

— Tu as donc quitté les Indiens?

— Quitté?... c'est facile à dire!... ils ne voulaient [illegible] laisser partir,... ils n'ont maintenant confiance en [illegible] qu'en moi.

— Tiens, tiens... et Faillard, l'autre Manitou?

— Il n'est plus du tout à la mode!... je l'ai éclipsé!

— Tu as de la chance!

— Les Peaux-Rouges ont pour moi une vénération sans pareille; je suis leur médecin, leur jongleur, leur prêtre, leur Manitou, en un mot; ils ne peuvent pas se séparer de moi, attendu qu'ils sont convaincus de mon infaillibilité.

— Et tu t'en plains?

— Je le pense bien! Voici ce qui s'est passé: Étant revenu d'une petite promenade dans la forêt, je fus entouré par tous les guerriers de la tribu, qui me demandèrent si j'avais rencontré Fleur-du-Désert, qui venait de les quitter précipitamment et sans rien dire; je répondis négativement en ajoutant que j'aurais désiré la voir, ayant à lui rendre compte d'une mission dont elle m'avait chargé.

— Quelle mission? demanda Blondel avec vivacité.

— Nous y reviendrons plus tard, répartit Lapostole; les guerriers ajoutèrent que Fleur-du-Désert avait reçu la visite de visages pâles et qu'elle avait disparu dès que ceux-ci s'étaient éloignés.

— Fleur-du-Désert disparue! murmura Blondel avec inquiétude.

— C'est comme cela, et ces gens superstitieux et absurdes m'ont envoyé, moi, leur Manitou tout puissant, qui sais tout, à la recherche de leur souveraine pour la leur ramener. Si j'y réussis, je puis compter sur un redoublement de vénération de leur part, vénération qui se traduira sous forme d'une boule de cadeaux, attendu que ces guerriers adorent leur jeune reine. En même temps, on m'a amicalement donné à entendre que si je revenais seul, on se trouverait dans la dure nécessité de m'écorcher tout vivant!... Brrrrr j'ai la chair de poule rien que d'y penser!... Concevez-vous qu'on puisse avoir des idées à ce point ridicules?

— Et dans quel but venais-tu ici? demanda Blondel.

— Je pensais trouver ici Fleur du-désert.

— Et moi qui croyais qu'elle était à son campement.

— Comment? s'écria Lapostole avec terreur, elle n'est pas ici?

Le pauvre diable se souvenait du sort qui l'attendait s'il ne parvenait pas à retrouver la jeune Indienne.

— Malheur à moi!... reprit-il. Ma peau ne tient plus qu'à un fil!... et je la vois déjà étendue au soleil pour qu'elle puisse sécher! si au moins je pouvais espérer qu'elle servira à faire un tambour! j'aurais ainsi la chance de faire encore plus de bruit après ma mort que j'en ai fait pendant la vie!

— En attendant, tu peux rester auprès de nous, dit Blondel en essayant de tranquilliser son ancien camarade. Du reste, il est probable que Fleur-du-désert ne tardera pas à venir, et puis, où diable veux-tu aller la chercher?

— Tu as raison, répondit Lapostole; je resterai ici et j'attendrai; peut-être le Grand Esprit aura-t-il pitié de moi, comme du reste il est tenu de le faire envers tout honnête Manitou, et il nous enverra peut-être Fleur-du-désert.

Afin de distraire son père et Lapostole de leurs sombres pensées, Maurice prit la parole et raconta à Blondel comment ils avaient trouvé une femme Apache couverte de blessures et qu'ils l'avaient amenée à l'habitation où elle avait été soignée et qu'en ce moment elle se trouvait presque guérie.

Blondel approuva tout ce qui avait été fait pour cette pauvre créature et consentit à ce qu'elle restât au service de Lucienne et de Michelette. Il ne fallait pas qu'elle pût retomber entre les mains de ses bourreaux.

— Depuis quand cette bande d'assassins est-elle dans la contrée? demanda Blondel avec quelque préoccupation.

— Il paraît que c'est la première fois qu'on l'a vue, répondit Maurice.

— Alors il est prudent de se tenir sur ses gardes et prêts à toute attaque.

— Oh !..... ils n'oseront pas venir nous attaquer ! fit Maurice.

— Je ne le pense pas, mais il est bon d'être préparé à tout.

A ce moment Joseph entra dans la chambre.

Ils s'approcha de Maurice et lui dit à demi-voix :

— Le navire est prêt.

— Le navire ? demanda Blondel qui avait entendu, de quel navire est il question ?

Alors Maurice s'approcha du lit de son père et lui dit d'une voix émue :

— Joseph veut parler du bâtiment qui doit nous transporter au port le plus voisin, où nous pourrons trouver un navire partant pour la France ; notre présence est nécessaire à Paris !

— Ah !.... c'est vrai !... je l'avais oublié !... murmura Blondel en passant la main sur son front comme pour en chasser une pensée douloureuse.

Puis il garda le silence.

Ceux qui l'entouraient se taisaient également et respectaient sa tristesse.

Au bout d'un moment il reprit d'une voix altérée:

— Oui.... je me souviens.... Il faut que vous rentriez en France où vos affaires vous rappellent... Oui,... il faut que cela soit ainsi... et je ne veux pas être égoïste au point de vous retenir ici !

Puis il poussa un profond soupir.

— Pourquoi veux-tu rester ici, pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? demanda Maurice.

Lucienne s'approcha à son tour et dit d'une voix suppliante :

— Oh ! oui ! rendez-nous tous heureux et ne nous séparons pas !

— Epargnez-nous, épargnez à Maurice la douleur de cette séparation! ajouta Joseph.

— Non!.. cela ne peut pas être! répondit Blondel d'une voix sourde:... pour moi il n'y a plus de patrie et ma vie est brisée pour toujours.

— Mais, cher père, nous nous reverrons! s'écria Maurice en embrassant Blondel.

— Tu as raison,.. oui... nous nous reverrons!.. cette séparation ne peut pas être éternelle! répondit Blondel en jetant à son fils un regard où éclatait la tendresse.

Maurice reprit :

— Me le promets-tu ?

— Joseph sera obligé de revenir tous les deux ans en Amérique, et je l'accompagnerai chaque fois.

— Oh!... j'en fais le serment!

— Bien.. je te crois... Et maintenant je pourrai le voir partir sans désespoir, sans sentir mon cœur se briser.

— Mon père! ..

Blondel prit Maurice dans ses bras.

— Va, mon fils,... et sois heureux,... soyez tous heureux! Joseph, Lucienne, Michelette, comme vous le méritez! Dieu vous protégera, Lui qui lit dans les âmes.

Une profonde tristesse avait envahi tous les cœurs et de grosses larmes coulaient sur les joues de toutes les personnes qui entouraient le lit du blessé.

Joseph fut le premier qui recouvra un peu le calme.

Il parla de la nécessité de se mettre en route sans tarder et il fut convenu qu'on allait immédiatement commencer les préparatifs du départ.

Le lendemain, quand l'heure de la séparation fut arrivée Blondel leur dit :

— Je veux vous accompagner, on me portera sur un brancard jusqu'au rivage, allez en avant, je vous rejoindrai!

— Vos forces vous le permettront-elles ? demanda Lucienne avec intérêt.

— Ne crains rien, ma chère enfant, répondit Blondel, je me sens assez fort et je ne veux vous quitter qu'au dernier moment.

Les quatre jeunes gens s'éloignèrent et furent bientôt arrivés à l'endroit où le navire se balançait en les attendant.

Blondel ne tarda pas à arriver sur un brancard porté par quatres nègres vigoureux.

La scène fut déchirante, Blondel surtout, qui demeurait sentit son cœur rempli d'une douleur immense.

Le père et le fils se tenaient embrassés, Blondel tenait les mains de Lucienne et tous sanglotaient, jusqu'à Tupa et Jamb qui suivaient les voyageurs en Europe.

Il fallut cependant songer à l'embarquement pour profiter du vent qui était favorable.

Une heure après le navire avait largué ses voiles que le vent enflait et il fendait gracieusement les flots ; les quatre jeunes époux se tenaient sur le pont et agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu, tandis que Blondel, seul, morne, les yeux fixés sur le navire qui s'éloignait se sentait rempli d'une tristesse indicible.

Pendant un moment encore il put distinguer les signaux qu'on faisait du navire, puis le bâtiment ayant doublé une pointe de rocher, il ne vit plus rien,... navire, enfants, amis, tout avait disparu !...

Blondel se sentit comme environné par une nuit profonde,.... il lui semblait que sa vie devait finir en ce moment.

Au bout d'un instant sa tête s'inclina sur sa poitrine et ses traits prirent l'expression d'un profond désespoir.

— Ah !.... fit-il à demi-voix... . me voici maintenant seul sur la terre !... qui m'aidera désormais à supporter l'existence ?...

sur qui m'appuyer pour traverser le désert qui environne mon âme?... Qui me consolera?...

— Moi!... répondit une douce voix à son oreille.

Blondel tourna vivement la tête et aperçut Fleur-du-Désert qui s'était approchée sans bruit et qui le regardait avec tendresse.

— Toi!... toi ici?... s'écria Blondel touché jusqu'aux larmes et incapable de maîtriser son émotion.

— Oui, moi! répondit la jeune Indienne.

— Qu'es-tu venue faire ici?

— Tu es seul, malheureux, abandonné de ceux que tu aimes, et tu t'étonnes que je vienne auprès de toi? répartit Fleur-du-Désert.

— Tu as raison! J'aurais dû penser que tu viendrais me consoler... Pardonne-moi!... je suis un ingrat...

— Tu avais oublié Fleur-du-Désert.

— C'est ce que tu dois me pardonner... Je n'aurais pas dû oublier ton dévouement, ton noble cœur, mais Lapostole m'avait dit...

— Lapostole?... interrompit la jeune Indienne avec étonnement.

— Je veux dire le jeune Manitou, qui est venu chez moi pour te chercher de la part de tes guerriers qui te réclament; ils craignent qu'il ne te soit arrivé un malheur!

— J'avais un devoir sacré à remplir, dit Fleur-du-Désert d'un air grave et solennel, et j'avais juré de ne pas te revoir avant de l'avoir rempli!

— Un devoir sacré?

— Je voulais punir les misérables qui avaient voulu t'assassiner après avoir fait serment de respecter ta vie.

— Les connais-tu donc?

— Je les ai devinés.

— Qui sont-ils?

— Mac-Bell et Précigny.

— Tu as raison, ce sont eux... Eh bien !... les as-tu retrouvés ?

— Certainement !... je savais qu'ils ne m'échapperaient pas !... Et j'aurais plutôt risqué ma vie que de renoncer à ma vengeance !

— Et leur punition ?

— Elle a été terrible...

— Que leur as-tu fait ?

— Je les ai fait conduire à l'île des Serpents.

— Horrible ! fit Blondel en se couvrant le visage de ses deux mains. Quoique ces deux hommes ne méritent guère de pitié, je ne pense qu'en frémissant à la manière dont ils doivent être morts !

— Tu as pitié d'eux ! s'écria Fleur-du-désert. Ont-ils eu pitié de toi, les misérables ! Ils avaient mérité une punition terrible !

— Et... ils sont morts, sans doute.

— Non.

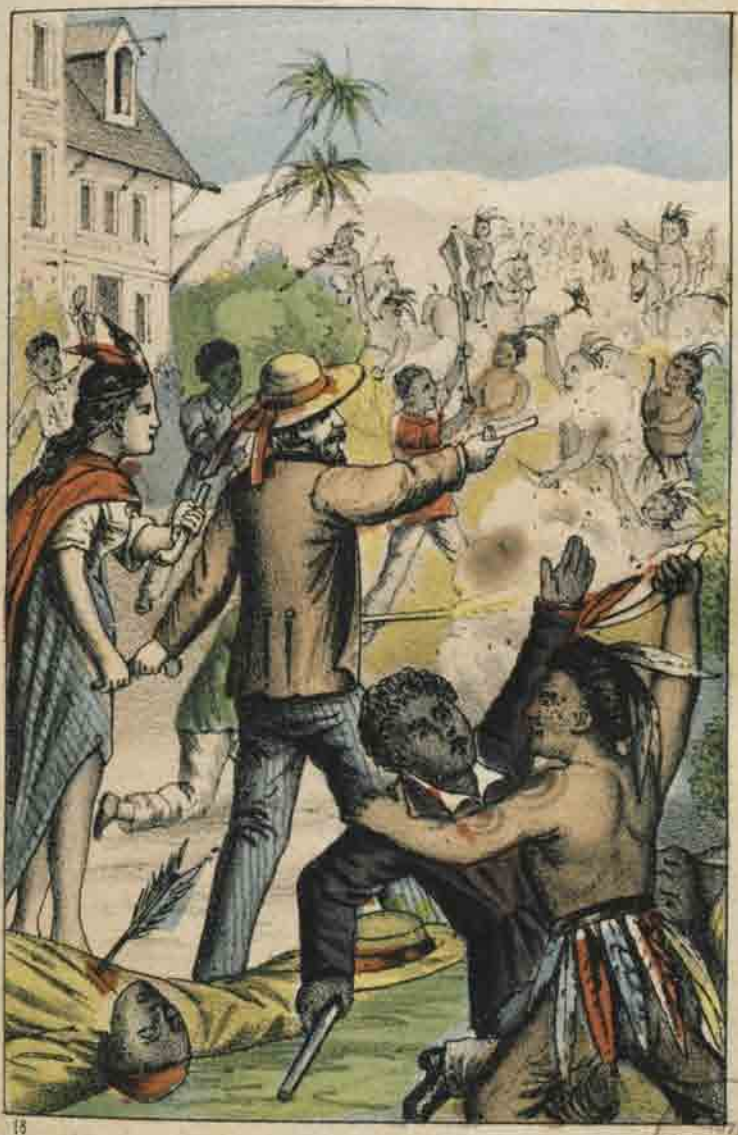
— Comment ! les serpents les auraient-ils épargnés ?

— Non, mais ils seront punis d'une manière bien plus terrible parce que leur punition durera plus longtemps.

— Explique-toi, dit Blondel en appelant ses nègres qui s'étaient tenus discrètement à l'écart et en leur faisant signe de reprendre le brancard pour retourner à la plantation.

Les quatre hommes obéirent et tout en marchant, Fleur-du-désert marchant à côté du brancard se mit à raconter à Blondel comment elle avait ordonné aux deux Manitous et à une troupe de ses guerriers de conduire les deux assassins à l'île des Serpents.

Ils approchaient de l'habitation de Blondel quand la jeune Indienne fut interrompue dans son récit par une clameur perçante qui paraissait venir de la partie opposée de la maison.



Attaque de la plantation de Blondel par les Apaches.

— Qu'est-ce que cela ? firent en même temps Blondel et Fleur-du-désert.

— Ce sont peut-être les Indiens, dit Blondel, qui viennent pour se venger de la défaite que mes nègres leur ont injustement infligée.

— Non, je ne puis le croire, répondit l'Indienne en s'avançant précipitamment vers la maison.

— Et, cependant, reprit Blondel, tu sais que sous la conduite de mon fils, et trompés par de fausses apparences, mes nègres ont attaqué tes guerriers et en ont massacré plusieurs !

— C'est vrai !... Mais je leur ai défendu de rien entreprendre contre ta plantation. Ils ont juré de m'obéir, et un guerrier de ma tribu ne trahit jamais son serment, ajouta-t-elle avec fierté.

Ils venaient d'arriver à la porte d'entrée quand master Tom et Lapostole s'élancèrent au dehors et arrivèrent auprès de Blondel avec une physionomie épouvantée.

— Je crois que tous les diables sont sortis de l'enfer ! s'écria Lapostole.

En même temps l'intendant désignait l'autre extrémité des jardins en balbutiant.

— Les Apaches !... les Apaches !

— Les Apaches ? firent ensemble Fleur-du-désert et Blondel.

— Oui !.... Ils viennent d'envahir ce côté de la plantation. Nos nègres se sont avancés, mais une grande partie est au travail.... on les a avertis et ils arriveront d'un moment à l'autre.

Blondel descendit de son brancard et appuyé sur le bras de Fleur-du-désert il entra dans la maison pour aller se munir d'une arme ; pendant ce temps les autres nègres de la plantations étaient arrivés et la mêlée commençait à devenir épouvantable.

Blondel qui s'était arrêté à une fenêtre d'où l'on pouvait

voir le combat eut peine à réprimer un mouvement de terreur.

L'aspect de ces Apaches était en effet épouvantable, leurs corps longs et maigres et couverts de tatouages bleus et rouges ressemblaient plutôt à des êtres infernaux qu'à des créatures humaines.

Blondel ne put s'empêcher de remercier la Providence de ce que ceux qu'il aimait fussent partis.

Fleur-du-désert, qui venait de reconnaître les guerriers d'une tribu ennemie frémissait de colère et en même temps elle tremblait de frayeur, car mieux que personne elle savait de quelles cruautés étaient capables ces sauvages féroces.

Elle tremblait pour Blondel et non pour elle.

La vue de Blondel qui venait d'abattre d'un coup de fusil l'un des principaux chefs des assiégeants ranima le courage de ses esclaves.

Mais en même temps, les Indiens qui avaient deviné qu'il était le maître de l'habitation le prirent pour le but de tous leurs coups, et une grêle de flèches fut dirigée contre lui.

Fleur-du-désert se tenait auprès de lui et s'occupait à charger ses armes. A ce moment elle le prit par la ceinture et lui fit faire un mouvement de côté : il était temps, une flèche mieux dirigée que les autres passait en sifflant et l'aurait infailliblement atteint.

— Ces canailles vont être les plus forts ! s'écria Blondel en voyant que les rangs de ses nègres s'éclaircissaient ;... si au moins tes guerriers venaient à notre secours ! ajouta-t-il en s'adressant à l'Indienne.

— Il ne faut pas l'espérer, répondit-elle d'un air chagrin, parce que si j'ai pu obtenir d'eux qu'ils n'entreprennent rien contre la plantation, ils se souviennent encore de l'attaque dont ils ont été l'objet et ils tiennent trop à leur vengence pour venir à notre secours !

— Alors Dieu seul peut nous sauver ! fit Blondel en dé-

chargeant son pistolet sur un Apache qui venait de s'approcher.

Blondel était descendu dans le jardin et dans le feu du combat il s'était un peu éloigné de ses nègres.

Les Apaches profitèrent de cette circonstance et un groupe d'entr'eux se précipitait vers Blondel en poussant un hurlement de triomphe et en brandissant leurs armes.

Blondel déchargea son pistolet sur ce groupe mais l'arme était.

Il se retournait vers Fleur-du-désert pour lui demander une arme chargée quand il vit avec terreur qu'elle se trouvait séparée de lui.

Mais même en ce moment critique sa présence d'esprit ne se démentit pas et il venait de saisir un fusil par le canon pour s'en saisir comme d'une massue et briser le crâne du premier Apache qui approcherait lorsqu'une salve de coups de fusil se fit entendre et il vit tomber la plus grande partie des sauvages à moitié nus qui allaient l'assaillir.

Blondel fut presque autant surpris de ce secours inattendu que ses agresseurs qui, se sentant maintenant attaqués par derrière, commençaient à se débander et à chercher à fuir.

D'où venait ce secours ?

Ce ne pouvait pas être les guerriers de Fleur-du-désert qui ne possédaient pas des armes à feu en quantité suffisante pour faire une décharge semblable.

Qui cela pouvait-il être ?

Débarrassé des Apaches qui fuyaient de tous côtés, Blondel rentra dans l'habitation où il espérait retrouver Fleur-du-désert.

Le combat avait fini tout d'un coup ; vingt balles avaient suffit pour épouvanter les Apaches et leur faire croire qu'une troupe considérable venait au secours des habitants de la plantation.

Ils s'empressaient de regagner la forêt

Arrivé dans le vestibule Blondel aperçut Fleur du-désert assise à terre et près d'elle Lapostole occupé à étancher le sang qui coulait d'une blessure qu'elle avait au bras.

— Ciel!... tu est blessée ? s'écria Blondel.

— Ce ne sera rien, fit Lapostole, une petite saignée calmante.

— Ce n'est pas grave, ajouta Fleur-du-désert en essayant de sourire, dans trois jours ce sera fini;... mais d'où sont venus ces coups de fusils ?

— Je n'en sais rien encore et je vais envoyer quelqu'un aux informations, je voulais avant tout savoir ce que tu étais devenue.

— Tu le vois, je suis à l'abri, répondit l'Indienne en lui jetant un regard empreint d'une tendresse indicible.

— J'en suis heureux!... je craignais que ses démons se fussent emparés de toi.

— Non!... le Grand-Esprit m'a préservée de ce danger, une flèche m'a légèrement blessée et le Manitou m'a entraînée ici pour panser ma blessure.

— Oui, le Manitou sait tout, fit Lapostole en souriant d'un air malicieux; il sait que Harris ne voit pas avec plaisir, couler le sang de Fleur-du-désert.

— Et maintenant, fit l'Indienne en s'adressant à Blondel, tu peux aller voir quels sont nos sauveurs et quels sont les guerriers à qui nous devons notre salut.

— En effet, fit Blondel avec gravité, ils sont réellement nos sauveurs!

Et il se disposa à sortir.

Au même instant l'intendant entra avec précipitation.

Il s'était bravement battu à la tête de ses nègres et son visage était noirci par la poudre.

— Maître, dit-il, voici des soldats.

— Des soldats! s'écria Blondel.

En même temps, Lapostole fit un saut et Fleur-du-désert les considéra tous deux d'un air étonné.

— Oui maître, et il me semble que ce sont des soldats français, répondit master Tom ; ce sont eux qui sont venus à notre secours et que ont mis les Apaches en fuite.

— Que peuvent venir faire ces soldats dans cette contrée ? fit Blondel en s'efforçant de dissimuler son trouble.

— Ils disent venir à la plantation dans le seul but de voir sir Harris.

— C'est étrange ! fit Blondel à voix basse.

Il éprouvait comme une inquiétude vague et indéfinissable.

L'intendant continua :

— Ils ont avec eux deux hommes qui n'ont pas une physionomie très-rassurante. Ils disent que ce sont deux forçats évadés de l'île du Diable.

— Des forçats !... répéta Blondel qui, malgré son sang-froid se sentit pâlir.

Il se maîtrisa cependant en pensant que personne ne pourrait reconnaître dans sir Harris le riche planteur, Blondel le forçat évadé de Toulon.

Cette réflexion le tranquillisa et faisant un violent effort sur lui-même pour être calme il demanda :

— Que veulent-ils ?

— L'Officier qui les commande demande à vous parler.

— Fais-le entrer, dit Blondel en sentant son inquiétude augmenter.

Ces hommes qu'il voulait accueillir comme des sauveurs venaient ils donc pour s'emparer de lui.

Master Tom s'éloigna et revint au bout d'un instant avec l'officier commandant le détachement.

Derrière eux venaient quatre soldats entre lesquels se trouvaient deux hommes enchaînés.

Ces deux hommes n'étaient autres que Mac-Bell et Précigny.

Fleur-du-désert ne pouvait pas s'expliquer la venue de ces

soldats auxquels elle avait livré les deux forçats, et ses regards étaient fixés sur le visage de l'officier qui dit en s'adressant respectueusement à Blondel :

— Veuillez m'excuser, sir Harris, voici deux forçats évadés de l'île du Diable dont nous avons réussi à nous emparer et qui ont démandé à être amenés ici.

— Chez moi? fit Blondel.

— Oui, continua l'officier; et ils prétendent que nous devons trouver dans cette maison deux compagnons de captivité.

Fleur-du-désert, quoique ne comprenant pas très-bien le sens des paroles de cet homme, eut comme un pressentiment et elle sentit un frisson parcourir tous ses membres

Blondel remercia d'abord l'officier pour le secours qu'il lui avait apporté contre les Apaches dont sans, cela il aurait sans doute été la victime.

L'officier répondit qu'il n'avait fait que son devoir.

— Je n'étais pas venu dans ce but, répondit-il, mais quand je vis avec quelle espèce de gens vous aviez affaire, l'honneur exigeait que je prenne fait et cause pour vous afin de chasser ces sauvages et de préserver votre maison du pillage et peut-être de la destruction.

— Vous avez sauvé la vie de beaucoup de personnes, reprit Blondel, c'est une bonne action, dont le sentiment doit être votre récompense et dont vous pouvez être fier.

L'officier s'inclina et demanda pardon à sir Harris du dérangement que ses recherches lui causeraient.

— Vous faites votre devoir répondit Blondel, ma maison est à votre disposition.

— Je vous remercie, sir Harris, dit l'officier qui continua en s'adressant à Mac-Bell et à Précigny qui etait toujours emmenottés:

— Voyons! cherchons ceux de vos camarades que vous prétendez trouver dans cette maison...

— Oh ! fit Précigny avec un rire méchant, ce n'est pas la peine d'aller chercher bien loin.

— Certainement, ajouta Mac Bell en haussant les épaules, ce serait une peine inutile !

— Que voulez vous dire ?

— Nous avons déjà trouvé ceux que nous cherchions.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ce que cela signifie ? Tout simplement ceci, c'est que nous ne vous avons pas trompé en vous disant que nous trouverions deux de nos anciens camarades dans la maison de sir Harris.

— Eh bien !

— Eh bien, ces deux hommes sont devant vos yeux.

— Devant mes yeux ?... où donc ?... fit l'officier en regardant autour de lui.

— Vous n'avez pas besoin de regarder bien loin, reprit Précigny d'un air railleur, ils sont là tous les deux !

— Voulez-vous vous exprimer plus clairement ? fit durement l'officier ; où voyez-vous ces deux hommes ?

— En voici d'abord un, reprit Précigny en indiquant Lapostole d'un signe de tête..

— Cet homme-là ? fit l'officier ; mais c'est un Indien... avez-vous perdu la tête ?

— Oui, un Indien ! dit Mac-Bell en ricanant ; un Indien de Paris.

— Comment, que voulez-vous dire ?

— Demandez-lui un peu s'il ne se nomme pas Lapostole et s'il a eu déjà l'honneur de travailler pour l'Etat dans les chantiers de Toulon.

— Comme ouvrier ?

— Oui, parmi ceux qui sont au bagne, et qui étaient avec nous à l'île du Diable.

L'officier à ces mots fixa Lapostole et eut l'air d'attendre une réponse.

Le Parisien se contenta de rire d'un air bon enfant, puis il répondit :

— Je pourrais affirmer que je suis un Manitou véritable et authentique et en faire le serment devant le Grand-Esprit ; mais comme je suis avant tout ami de la vérité il vaut mieux que je convienne librement des faits et que je déclare que j'ai l'honneur et le plaisir d'être Français... Oui.... je suis Parisien, natif des bords enchantés de la Bièvre ; mes parents me laissèrent le nom de Lapostole en me recommandant de le rendre célèbre, et je crois avoir fait tous mes efforts pour cela ; vous pouvez par conséquent m'emmener avec vous et je profite de cette occasion pour faire mon compliment au noble comte qui m'a dénoncé et lui dire en plein visage qu'il n'est qu'un misérable et un lâche.

L'officier considérait Lapostole avec étonnement.

— Oui, continue ce dernier en élevant la voix, monsieur le gentilhomme, vous n'êtes qu'un infâme coquin, et vous ne récompensez dignement de ce que j'ai fait pour vous et de ce que je vous ai sauvé la vie !... Sans moi, sans les allumettes que je vous ai données, vous seriez en ce moment logé dans l'estomac de quelque boa ou de quelque serpent à sonnettes !... Mais mon tour viendra, et je me vengerai, je le jure, et je vous garantis que vous n'aurez pas à vous plaindre du petit Parisien. Souvenez-vous de ce que je vous dis !

— Voyons, mon ami, prends garde ! fit l'Ecossais d'un air moqueur, ne t'échauffe pas, tu pourrais attraper la fièvre.

— Ris à ton aise, repartit Lapostole ; rira bien qui rira le dernier !

— Veux-tu me menacer ? dit Mac-Bell en lui lançant un regard de colère.

— Prends-le comme tu voudras, répondit Lapostole en haussant les épaules.

— Oh !... fit Précigny d'un air sarcastique, avec les chaînes

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCONIE CATENAS

aux pieds tu ne seras pas bien redoutable, tu penses bien que l'on ne te laissera pas te promener à ta guise !

— Monsieur le comte semble oublier qu'il se trouve dans le même cas ;... oh ! nous nous retrouverons à Cayenne !

— Je l'espère bien !

La querelle aurait pu continuer longtemps sur ce ton et prendre une tournure dramatique si l'officier n'avait pas cru devoir y mettre un terme.

Il commanda à ces hommes de se taire, puis il dit en s'adressant à Lapostole :

— Ainsi tu avoues t'être évadé de l'île du Diable où tu étais interné comme forçat ?

— Je l'avoue,... à quoi me servirait de le nier ?

— S'il en est ainsi ta place est au milieu de mes soldats qui veilleront sur toi avec toute la sollicitude que tu mérites.

— Oh ! je n'ai pas en ce moment la moindre idée de vous échapper, repartit Lapostole en jetant un regard empreint d'une rage sourde sur Précigny et sur l'Ecossais.

Quand le pauvre Manitou fut garotté et placé au milieu de l'escorte l'officier se tourna vers Précigny qui continuait à sourire d'un air diabolique.

— Tu as parlé de deux forçats évadés que nous devions trouver ici ; nous en avons un, indique-moi maintenant où se trouve l'autre. Je ne vois autour de nous que des nègres qui appartiennent à la plantation de sir Harris.

— Si vous ne voyez pas autre chose, repartit Précigny, il faut avouer que vous avez la vue terriblement basse.

— Insolent ! s'écria l'officier.

— C'est la vérité, reprit Précigny, regardez soigneusement autour de vous et vous verrez qu'il n'y a pas que des nègres.

Pendant ce temps le visage de Blondel s'était couvert d'une pâleur mortelle, son cœur battait à se rompre, il crut qu'il allait étouffer

Il se sentait entre les mains de ces deux misérables et il savait qu'il n'avait aucune pitié à attendre d'eux.

Sa mauvaise étoile faisait encore une fois de lui une victime de la férocité de ces deux bandits.

Il ne put néanmoins s'empêcher de rendre grâces au ciel de ce que son fils était parti ; de cette manière il ne serait pas témoin de cette arrestation.

Quant à Fleur-du-désert, elle interrogeait anxieusement le visage de Blondel ainsi que celui de l'officier.

— Mais regardez donc ! fit de nouveau Précigny en riant d'un air méchant et en désignant Blondel ; sa pâleur, son trouble démontrent assez ce qui se passe en lui !... Voyons s'il osera nier que le planteur sir Harris et le célèbre galérien Blondel ne font qu'une seule et même personne !

Tous ceux qui se trouvaient là firent un geste de stupeur et tous les regards étaient fixés sur Blondel dont le front se couvrait d'une sueur glacée.

— Cet homme ment impudemment, sans doute, n'est-il pas vrai ? fit l'officier qui ne savait ce qu'il devait penser et qui s'adressa poliment à Blondel en croyant toujours avoir affaire au planteur sir Harris.

— Certainement !... le visage pâle est un imposteur ! s'écria Fleur-du-désert dont la physionnomie s'était couverte d'une expression de colère.

— C'est très-bien ! fit de nouveau Précigny en conservant son sourire diabolique, c'est entendu, je suis un misérable, un monstre,... tout ce que vous voudrez... je conviens de tout ce qui pourra vous faire plaisir !... mais, c'est comme j'ai l'honneur de vous le répéter, le planteur sir Harris n'est autre que Blondel, le forçat évadé de Toulon, et pour le punir d'avoir audacieusement trompé la confiance de l'Etat je demande qu'il soit conduit avec nous à l'île du Diable ; ..... et cela d'autant plus que sa présence est indispensable à notre bonheur, attendu que nous nous aimons tous comme des frères.

— Eh bien !... fit l'officier en se tournant vers Blondel, vous ne répondez rien ?

— Parle,... parle .... dit à son tour Fleur-du-désert.

Blondel ne se possédait plus !... un combat terrible se livrait en lui et menaçait de briser son cœur.

Mais cet homme était de fer.

Ce n'était pas la première fois que le malheur fondait sur lui d'une manière aussi inattendue.

Au bout d'un instant il retrouva l'énergie nécessaire pour faire face au destin.

Il comprit qu'il devait se soumettre à son sort, si terrible qu'il fût.

— Oui... je répondrai,... je parlerai ! dit-il enfin. J'avoue que ce misérable a dit la vérité !

— La vérité ?... s'écrièrent en même temps l'officier et Fleur-du-désert.

— La vérité... répéta Blondel ; j'étais en effet avec cet homme au bagne de Toulon.

— Est-ce possible ? balbutia l'officier avec consternation.

— C'est la vérité, je le répète ! fit Blondel d'un air de douleur profonde.

En entendant les paroles de Blondel, Fleur-du-désert, chancelante avait été obligée de s'appuyer au mur pour ne pas tomber ; ses traits étaient altérés ..... tout son corps tremblait et ayant caché son visage avec ses deux mains elle essayait d'arrêter le torrent de larmes qui inondait ses joues.

Au bout d'un instant de silence Blondel reprit la parole et dit d'une voix ferme :

— Il est faux cependant que je me sois évadé de l'île du Diable... Quand ce scélérat a dit cela il a menti, il l'a fait pour se venger, par colère de ne pas avoir pu m'assassiner il y a quelques jours !

— Oh ! pour ce qui est de cette histoire, s'écria Précigny, je ne le cache pas !... j'avoue même que je croyais avoir mieux

travaillé et que ce fut avec un profond étonnement que j'appris que cet homme vivait encore. Mais j'ai pu, néanmoins, comme vous voyez, me venger de lui, et, tout bien considéré, je crois que ma vengeance est encore plus complète de cette manière, j'aurai la satisfaction de voir réintégrer au bagne sir Harris, le planteur honoré de tout le monde !... Oui !... en effet... je crois que de cette manière je suis mieux vengé que s'il était mort.

L'officier éprouvait une surprise de plus en plus profonde.

— Sir Harris, dit-il enfin, vous avouez donc que vous vous êtes évadé du bagne de Toulon ?

— Je l'avoue !... répondit Blondel d'une voix ferme.

— Dans ce cas, je me vois forcé par ma consigne, et si pénible que cela puisse être pour moi, de vous arrêter et de vous conduire à Cayenne pour être remis aux autorités.

— Faites votre devoir, je suis prêt à vous suivre, répondit Blondel.

Il faisait déjà un pas pour s'avancer vers l'officier quand un sanglot de la jeune Indienne frappa son oreille.

S'étant retourné il la vit à genoux, le visage dans ses mains et en proie au plus profond désespoir.

— Pauvre enfant !... murmura Blondel avec un soupir.

Fleur-du-désert entendit ces paroles, elle leva son charmant visage tout baigné de larmes, saisit la main de Blondel et s'écria d'un ton douloureux :

— Crois-tu donc que je puisse vivre loin de toi ?... Vivre sans toi et sachant que tu es malheureux ?..

— Et cependant il le faut ! répondit Blondel d'une voix sourde.

— Et qui te consolera ?... reprit avec véhémence la jeune Indienne en fixant ses yeux ardents sur le planteur ; qui soutiendra ton courage et t'aidera à supporter ton malheureux sort !... Qui t'empêchera de succomber au désespoir ?... Mo

seule peut accomplir ce devoir, puisque ceux que tu aimais sont loin de toi, et rien ne m'en empêchera !

— Ah !... que veux-tu faire ?... sais-tu quel est le sort que tu te prépares ?

— Quel qu'il soit, je l'accepte avec bonheur !

— Noble cœur !... mais tes guerriers... ta tribu ?...

— Ils auront bientôt trouvé quelqu'un pour me remplacer et m'oublieront facilement.

— Non !... je ne puis consentir à ce que ton existence soit liée à ma misérable vie !

— Je ne désire qu'une chose au monde, c'est de pouvoir te suivre !

— Réfléchis que tu te condamnes à un sort dont tu ne te figures sans doute nullement l'horreur !

— Aucune souffrance, aucune misère ne saurait à mes yeux égaler la douleur que me causerait la seule pensée de te savoir malheureux et abandonné et de ne pouvoir sécher tes larmes.

— Eh bien !... que ta volonté soit faite et que ton noble cœur puisse un jour avoir sa récompense ! fit Blondel avec résignation et en levant les yeux au ciel ; et fasse le ciel que tu n'aies jamais à te repentir de ta noble action !

L'officier ayant fait un signe la petite troupe se mit en route.

Au bout d'un moment de marche on eut atteint le rivage où de grandes embarcations attendaient, montées par quelques matelots.

La troupe s'étant embarquée, on leva l'ancre et les embarcations prirent le large, ayant le cap dans la direction de Cayenne.

CHAPITRE XII.

A Cayenne.

C'était environ six heures du matin.

Tous les magasins de la petite ville étaient encore fermés et les rues encore désertes.

Le temps était splendide; un ciel pur promettait une journée splendide; quelques petits nuages blancs, semblables à de légers flocons de laine, flottaient seuls dans l'espace.

C'était un dimanche et toute la nature semblait vouloir fêter le jour du repos.

Au bout d'un moment les cloches se mirent à lancer leurs joyeuses volées.

Peu à peu les rues se garnissaient de monde, c'était le reveil de la petite ville.

Puis on vit passer des femmes à l'air recueilli qui leur livre de prières à la main, se dirigeaient vers l'église.

Cependant quelque chose d'intéressant devait sans doute avoir lieu ce jour-là,... on voyait des groupes se former et chuchoter, d'autres groupes stationnaient sur le bord de la rue qui conduisait à l'église et semblaient rester là pour voir le passage d'un cortège quelconque.

La petite place qui précédait l'église était elle même couverte d'une foule compacte.

Il allait évidement se passer quelque chose d'extraordinaire.

En effet, au bout d'une demi-heure anviron le murmure de

la foule s'éleva et on vit déboucher à l'extrémité de la rue un cortège qui offrait un étrange aspect.

Ce n'était autre chose que les condamnés de la colonie que l'on conduisait à l'église sous escorte, comme cela se pratiquait deux fois par mois, pour assister au service divin.

C'était en effet pour jouir de ce spectacle que la foule avait stationné le long de la rue et s'était rassemblée sur la place.

Au moment où les galériens firent leur apparition toutes les conversations cessèrent et tous les yeux se fixèrent sur eux.

Escortés par un fort détachement de soldats et de gardes-chiourmes les condamnés marchaient au pas, sur deux rangs, en jetant à droite et à gauche des regards indifférents.

L'aspect de ces hommes était vraiment étrange, et leur marche était rendue inégale par la circonstance que chacun d'eux n'avait qu'un pied chaussé d'un sabot et l'autre nu, genre d'humiliation infligé à ces hommes.

En outre, la chaîne qui les accouplait deux par deux accompagnait leur marche d'un cliquetis sinistre.

Parmi ces malheureux nous en reconnaissons quatre qui marchent à la queue de la colonne, ce sont les derniers arrivés.

Ces quatre hommes sont Blondel, Lapostole, Précigny et Mac-Bell.

Le malheureux Blondel s'était vu forcé de revêtir encore une fois la livrée d'infamie; cette dernière humiliation l'avait profondément frappé.

Cependant son cœur avait conservé sa force, son énergie, et sa force de volonté n'était en rien affaiblie.

Il se sentait encore en état de supporter ce coup du destin.

Sous quelle forme que le malheur se présentât à lui, il ne

parvenait pas à l'ébranler, il était semblable à un chêne robuste que les efforts de l'ouragan ne font que fortifier et dont les racines s'enfoncent à mesure qu'il avance en âge.

Il marchait la tête haute et le front serein, et sa physionomie n'exprimait ni remords ni honte.

Il avait confiance et il espérait que tôt ou tard justice lui serait rendue.

Son courage avait surtout été soutenu par une circonstance qui seule aurait suffi pour lui aider à supporter le malheur.

Derrière le détachement marchait une femme qui attirait particulièrement l'attention du public par l'étrangeté de son costume, la bizarrerie de ses ornements et la couleur de son teint.

Son charmant visage avait une touchante expression de tristesse et de mélancolie ; elle levait par moments ses yeux noirs et brûlants pour les abaisser aussitôt quand elle se voyait le point de mire de tous les regards.

On a déjà compris que cette femme était Fleur-du-désert.

Elle avait religieusement tenu sa promesse et rien n'avait pu l'arrêter.

Comme autrefois Michelette avait accompagné Joseph à Toulon, la jeune Indienne avait suivi Blondel à Cayenne.

Insensible à toute autre impression qu'à son amour et à son dévouement, elle marchait à la suite des forçats, sans s'inquiéter des regards fixés sur elle, car sa vue était un spectacle nouveau, ni des remarques diverses qui pouvaient parvenir à son oreille.

Quand le détachement fut arrivé au portail de l'église, les forçats durent faire une halte d'un moment.

Fleur-du-désert en profita pour s'avancer auprès de Blondel et de se pencher à son oreille pour lui dire :

— Harris, j'ai tenu parole.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai fait ce que j'avais projeté de faire et je suis allée chez le chef des visages pâles.

— Tu veux dire le gouverneur ?

— Oui, je crois que c'est ainsi qu'on le nomme. Il a bien voulu m'écouter.

— Mais que lui as tu dit?

— Je lui ai raconté tout ce qui s'était passé, comme tu m'en as donné le conseil. Je lui ai dit tout ce que tu as fait dans la plantation et dans la contrée depuis le jour de ton arrivée dans mon pays, tout le bien que tu as fait aux malheureux, et l'amour que te portent, non-seulement tes serviteurs, mais tous les habitants des plantations voisines.

— Eh bien! ma pauvre enfant, quel résultat ont obtenu tes paroles?

— Cet homme est juste, Harris, il a reconnu que tu n'étais pas un méchant homme, que ton coeur n'était pas dépravé et que tu ne rassemblais pas aux malheureux avec lesquels tu es obligé de vivre!

— Comment? il a ajouté foi à tes paroles?... Je puis donc espérer? fit Blondel avec anxiété.

— Oui, Harris, tu peux espérer!... écoute moi, cet homme m'a promis de te rendre la liberté.

— La liberté! dis-tu vrai?

— Sans doute! et il viendra lui-même t'en apporter la nouvelle.

— Quand ?

— Aujourd'hui même.

— Oh!!!... merci!

Ce fut tout ce que Blondel put articuler.

Il considérait la jeune Indienne avec une profonde émotion; ce dévoument le touchait jusqu'au fond du coeur; il admirait cette grandeur d'âme qui ne s'était laissé rebuter par aucun obstacle.

La jeune femme qui ne connaissait qu'imparfaitement la

langue française était parvenue à obtenir une audience du gouverneur de la colonie et de le mettre au courant de tout ce qui s'était passé, la chaleur et l'énergie de ses paroles avaient trouvé le chemin du cœur de cet homme et elle avait réussi à le convaincre, à le persuader de l'honorabilité de Blondel et il avait promis de faire une enquête, lui-même et immédiatement.

— Fleur-du-désert, fit Blondel d'une voix que l'émotion faisait trembler et en prenant tendrement une des mains de la jeune femme, si vraiment tu as fait cela pour moi, si réellement je te serai redevable de la liberté, si tu es parvenue à me faire rendre justice, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi ?

— Comment ? répondit Fleur-du-désert en le regardant avec tendresse, tu le demanderas à ton cœur, quand le moment sera venu, il te répondra.

Blondel voulait ajouter quelques mots, mais le détachement entrait dans l'église et Fleur-du-désert le suivit.

Le service divin commmença au milieu d'un silence solennel.

Agenouillée dans un coin de l'église, l'Indienne considérait avec une curiosité mêlée de crainte l'édifice et ses ornements, les peintures, les statues, l'autel étincelant de lumière et d'or.

Elle ne fut pas moins étonnée en voyant apparaître le prêtre revêtu des ornements sacerdotaux brodés d'or et d'argent et accompagné des enfants de chœur portant des soutanes rouges recouvertes d'un court surplis de dentelles.

Ce luxe dont elle n'avait jamais eu une idée et auquel l'air recueilli des assistants ajoutait encore de la solennité, les spirales parfumées de l'encens qui montaient jusqu'à la coupole de l'édifice, les chants sacrés qui retentissaient sous ces voûtes majestueuses, les cérémonies, mystérieuses pour elle, qu'elle

voyait accomplir au prêtre, tout cela remplissait de surprise l'âme de Fleur-du-désert.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, elle respirait à peine, une espèce d'angoisse superstitieuse avait envahi tout son être.

Lorsque soudain l'orgue fit entendre ses accords majestueux un frisson la secoua toute entière, et quand elle vit la foule des fidèles s'agenouiller et courber la tête, elle ne put s'empêcher de s'incliner aussi en joignant les mains.

L'office dura une heure environ; puis les fidèles quittèrent lentement l'église qui fut bientôt vide, il ne restait plus que les forçats qui occupaient une chapelle séparée par une grille du reste de l'édifice.

A un signal ils se levèrent, la grille s'ouvrit, et ils sortirent dans le même ordre que celui dans lequel ils étaient entrés.

Puis ils se dirigèrent vers le bâtiment qui leur servait de prison.

Quand ils furent rentrés dans leurs dortoirs, les forçats se divisèrent par groupes, Blondel et Lapostole allèrent s'asseoir sur un banc pendant que, de l'autre côté de la salle, Précigny et Mac-Bell se promenaient en causant à demi-voix.

— Dis-moi un peu, fit Mac-Bell après un silence, que dis-tu de ce gaillard, de Blondel?... Crois-tu qu'il a la vie dure!... Il doit avoir une bouteille d'élixir de longue vie!

Précigny fit un geste de rage.

— Laisse-moi faire, répondit-il d'une voix sourde et en fronçant les sourcils d'un air menaçant; ce n'est pas encore fini, je n'ai pas encore dit mon dernier mot, j'en fais le serment! J'ai décidé qu'un de nous deux, moi ou lui, était de trop dans ce monde et devait faire place à l'autre, et quand je devrais en même temps signer mon passe-port pour l'autre monde, je veux avoir la satisfaction de lui voir faire sa dernière grimace.

— Je crois que tu auras de la peine.

— Pourquoi?

— Que diable!... chat échaudé craint l'eau froide, et tu comprends bien que Blondel est sur ses gardes.

— Je n'en doute pas... mais quand on se trouve toute la journée ensemble, quant on dort sous le même toit, c'est bien du diable si l'occasion ne se présente pas une fois!...

— As-tu déjà combiné quelque chose?

— Pas encore!.. mais cela ne me tient pas en souci, les meilleurs plans sont ceux qui viennent d'eux-mêmes.

A ce moment l'entretien de deux bandits fut interrompu par l'entrée d'un garde qui entra dans leur dortoir et fit entendre le signal auquel chaque forçat devait se placer debout devant la place qu'il occupait sur le lit de camp.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? fit Mac-Bell non sans quelque inquiétude.

— Nous allons bien le voir, répondit Précigny.

Un personnage inconnu venait d'entrer dans le dortoir, et en voyant les marques de respect que lui prodiguaient les gardes qui le suivaient, il était facile de penser que ce devait être une personnalité importante.

En effet, cet homme n'était autre que le gouverneur de la colonie.

Il était accompagné du directeur du bagne.

— Ma visite vous étonnera sans doute, disait le gouverneur au directeur, pendant qu'ils marchaient entre les deux rangs des forçats, mais je viens ici accomplir un acte de justice.

— De quoi s'agit-il ? demanda le directeur.

— D'une chose très-simple, vous avez ici un condamné du nom de Blondel, n'est-il pas vrai?

— Oui, monsieur le gouverneur

— Depuis peu de temps?

— Depuis quelques jours seulement.

— N'a-t-il pas été arrêté sur le sol d'une possession hollandaise ?

— C'est cela, monsieur le gouverneur: nos soldats l'ont ramené avec d'autres condamnés qui s'étaient évadés de l'île du Diable.

— Eh bien! c'est précisement lui que je désire voir.

— Le voici, fit le directeur en désignant Blondel qui, toutours absorbé dans ses pensées n'avait pas paru s'apercevoir de ce qui se passait.

Le gouverneur s'approcha de lui et lui toucha légèrement l'épaule en l'appelant d'un air bienveillant:

— Blondel!

Celui-ci releva vivement la tête et ne fut pas peu surpris en voyant le personnage qu'il avait devant lui.

— Monsieur le gouverneur! balbutia-t-il en s'inclinant respectueusement.

— Moi-même, mon ami, reprit le gouverneur, on m'a parlé de vous et on m'a donné beaucoup de détails sur votre compte, ces détails m'ont vivement interessé en votre faveur. Je n'ai pas voulu laisser à un autre le plaisir de vous apprendre une bonne nouvelle.

— Est-il possible? fit Blondel vivement ému.

— Dans quelques jours,....dès que les formalités nécessaires seront remplies, vous pourrez quitter cette maison.

— Oh! mon Dieu! fit Blondel d'une voix altérée par l'émotion.

Le gouverneur élevant ensuite sa voix et se tournant vers les autres forçats qui, sur un signe du directeur s'étaient rapprochés et entouraient les deux hommes, il leur dit d'un ton grave et en même temps empreint d'une certaine bienveillance :

— Je veux le dire à haute voix et devant vous tous, afin que cela vous serve d'exemple et d'encouragement. Voici un homme qui s'est évadé du bagne du Toulon. J'aurais le droit de l'y faire reconduire par le premier transport, la justice

stricte et rigoureuse l'exigerait peut-être, mais cet homme a depuis employé toutes ses forces, toute son énergie pour racheter son passé par une vie honorable et je ne veux pas qu'il puisse regretter d'avoir espéré en la justice de Dieu ni en celle des hommes. Souvenez-vous de ce jour, vous tous qui m'entendez et écoutez mes paroles : n'oubliez jamais que le chemin de l'honneur est toujours ouvert à celui qui se repent sincèrement, et il est en votre pouvoir de mériter la même grâce que celle dont Blondel est aujourd'hui l'objet.

Les forçats avaient écouté le gouverneur avec une profonde attention, les paroles graves de cet homme parurent faire impression sur eux, et il y en eut certainement quelques-uns qui se sentirent fortifiés dans leurs bonnes résolutions.

Blondel, étourdi par ce qu'il venait d'entendre, ne trouvait pas de paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait, les sentiments qui remplissaient son âme

Enfin, pourtant, saisissant la main du gouverneur et la portant à ses lèvres, d'un air de vénération, il put articuler quelques mots :

— Le ciel m'est témoin, dit-il avec chaleur, qu'une pensée criminelle n'est jamais sortie de mon esprit ni de mon cœur !... Depuis bien des années j'avais voué toute mon existence à l'honneur, et si j'avais été capable de sortir de cette route, vos paroles, monsieur le gouverneur, suffiraient pour m'y faire rentrer !

— Je souhaite que vous persistiez dans ces bons sentiments, mon ami, repartit le gouverneur ; et puisse votre exemple profiter à ceux qui sont sortis de la route de l'honnêteté et les encourager à faire tous leurs efforts pour y rentrer. Demain, Blondel, vous pourrez rentrer dans votre plantation et reprendre vos travaux, vous y retrouverez vos nègres qui vous aiment comme un père et attendent votre retour avec impatience. Croyez que je suis heureux d'avoir pu contribuer à votre délivrance.

Et le digne homme sortit du dortoir après avoir encore une fois serré la main de Blondel.

Celui-ci était profondément ému et agité, des larmes de joie troublaient sa vue et sa poitrine se gonflait à la pensée qu'il allait être libre et retrouver sa vie indépendante.

Les autres forçats s'étaient dispersés par groupes et ils s'entretenaient de ce qui venait de se passer.

La visite du gouverneur était un événement pour eux.

La plupart étaient contents de ce qui arrivait à Blondel, Lapostole, surtout, était transporté de joie de voir que son ami Blondel, pour qui il avait la plus haute considération allait être rendu à la liberté et que la vengeance de Précigny et de Mac-Bell allait leur échapper.

Cependant le contentement n'était pas général.

Deux hommes seulement ne partageaient pas la joie commune, le lecteur devine que ces deux hommes étaient l'Ecossais et Précigny ; ce dernier surtout écumait de rage depuis qu'il avait entendu les paroles du gouverneur ; la pensée que Blondel quitterait le bagne le lendemain le transportait de fureur.

Sa vengeance lui échappait encore une fois.

Ces deux hommes s'étaient retirés à l'écart et ils parlaient de Blondel, les yeux étincelants de rage sourde.

— Le voilà de nouveau libre, disait Précigny d'une voix sombre ; il va retourner à sa plantation et y retrouver tous les charmes d'une existence indépendante, tandis que nous restons rivés pour toujours à une vie de misère et de souffrance

— Que veux-tu ! repartit Mac-Bell ; tu oublies que Blondel est un héros de vertu !

— Mais non,.... non !.... cela ne sera pas ! reprit Précigny avec fureur et d'une voix que la colère étranglait.

— Cela ne sera pas, dis tu ? fit l'Ecossais, tu as beau dire, toutes tes paroles ne l'empêcheront pas de nous quitter demain et de sortir d'ici la tête haute et réhabilité !

— Il y a de quoi perdre la raison !

— C'est vrai, mais que veux-tu ! Nous n'y pouvons rien faire !

— Oh ! reprit Précigny qui écumait de rage ; si seulement j'avais un couteau ! .. par tous les démons de l'enfer, cet homme ne sortirait pas vivant d'ici, quand même cela devrait me coûter la tête !... Mais rien !.... pas un couteau, pas un pistolet !.... rien !....

Mac-Bell haussa les épaules.

— Tu commences à déraisonner, dit-il à son compagnon, crois-moi, ce n'est pas le moment de faire de la tragédie ni du drame, d'autant plus que l'on nous apporte la soupe et qu'il faut penser que c'est le dernier repas que nous aurons le plaisir de faire en compagnie de notre ami Blondel.

— Est-ce que Satan ne m'enverra pas une idée ? murmura encore Précigny qui ne pouvait pas maîtriser sa colère.

Pendant que les forçats prenaient leurs cuillères de bois et leurs gobelets d'étain et se disposaient à manger, Blondel s'approcha de Précigny et le tira à l'écart.

On peut penser la stupéfaction de ce dernier, ainsi que sa curiosité.

Il suivit Blondel sans dire une parole.

Celui-ci venait d'avoir une pensée généreuse et il voulait, sans arrière-pensée, la mettre immédiatement à exécution.

— Monsieur le comte, dit-il, quand ils furent assez éloignés les autres pour pouvoir parler sans être entendus ; nous avons pendant longtemps été ennemis, mais à cette heure, qui est une des plus douces de ma vie, je veux oublier tout ce qui s'est passé entre nous. Le bonheur qui m'arrive m'inspire des sentiments de bienveillance, et, quoique j'aie bien souffert à cause de vous, quoique vous ayez été la cause de tous les malheurs qui ont empoisonné mon existence, je veux néanmoins vous rendre un service.

— Un service ?

— Oui, je veux vous donner le moyen de vous débarrasser de cette vie misérable et honteuse à laquelle vous êtes condamné pour toujours.

Précigny jeta un regard haineux à son interlocuteur, mais il ne répondit rien.

— Quand je me retrouvai dans ces murs, reprit Blondel, lorsque j'eus posé le pied dans cette maison maudite, j'avais pris une résolution inébranlable, m'évader, ou, dans le cas où mon évasion n'aurait pas réussi, mettre un terme à ma misère par la mort.

— Par la mort ? fit Précigny avec vivacité ; avez-vous donc une arme ?

— Oui et non. J'ai en ma possession un poison sûr et violent que j'ai pu dérober aux perquisitions que nous avons dû subir en arrivant ici. Ce poison peut vous donner la mort quand vous le voudrez, en supposant toutefois que vous préfériez la mort à la misérable existence du forçat.

— Du poison... balbutiait Précigny, qui était assailli par une foule de pensées criminelles.

— Oui, le voulez-vons ?

— Donnez !... oh !... donnez ! fit Précigny en tendant vivement la main.

— Le voici.

Et Blondel lui donna un petit paquet qui contenait deux pilules de la grosseur d'un pois.

— Merci ! dit Précigny ; ah !... vous ne savez pas quel plaisir vous me faites !... Quand partez-vous d'ici ?

— Demain.

— Bien !... Maintenant séparons-nous afin de ne pas attirer l'attention.

— Au revoir !

— Au revoir !

Blondel quitta Précigny et il se dirigeait vers sa place quand la porte s'ouvrit et laissa passer Fleur du-Désert, à qui le gou

vernement avait permis de venir passer quelques instants auprès de Blondel.

Ce dernier s'avança vivement à sa rencontre.

Pendant ce temps, Précigny était venu se placer auprès de Mac-Bell, son digne compagnon, qui lui demanda aussitôt :

— Qu'y a-t-il de nouveau ? Que te voulait donc ton brave homme de beau-frère ?... Tu as l'air tout content.

— Je le suis aussi !..... Maintenant, je tiens ma vengeance !

— Tiens, tiens !... as-tu trouvé une arme ?

— Non, pas trouvé !... au contraire, c'est lui-même qui me l'a donnée.

— Voilà ce que j'appelle être complaisant.

— Tais-toi et écoute.

— Je suis tout oreilles.

— Non seulement Blondel m'a donné une arme, mais encore il m'a enseigné la manière de m'en servir.

— Explique-toi.

— Non, pas maintenant... nous ne pouvons pas maintenant causer librement. Ouvre seulement tes yeux et tes oreilles, tu verras bientôt quelque chose d'intéressant.

Blondel s'était retiré à l'écart avec la jeune Indienne et s'entretenait de la prochaine délivrance.

La jeune femme rayonnait de bonheur.

— Fleur-du-Désert ! lui dit Blondel à demi-voix, te souviens-tu que tu m'as dit que je devais consulter mon cœur le jour où je voudrais reconnaître ton dévouement, ta fidélité, ta tendresse ? Eh bien, ce jour est venu, et maintenant c'est moi qui te supplie d'interroger ton cœur à ton tour, et de me dire si tu veux me rendre heureux pour le reste de ma vie en unissant ton existence à la mienne ?

Cette brusque déclaration, cette réalisation soudaine de son plus ardent désir eut sur le cœur brûlant de la jeune Indienne

un effet tellement puissant qu'au bout d'une minute de silence un long soupir s'exhala de ses lèvres; elle voulut balbutier quelques mots, mais ses paupières se fermèrent et elle s'évanouit.

Blondel ne s'attendait pas à ce que ses paroles puissent avoir une telle action.

Il prit Fleur-du-Désert dans ses bras et la coucha sur son lit de camp.

Les autres forçats étaient accourus en voyant chanceler la jeune femme.

L'évanouissement ne fut pas de longue durée, Fleur-du-Désert ouvrit bientôt les yeux, mais la pâleur régnait toujours sur son visage et tout son corps frissonnait.

— De l'eau! de l'eau! fit Blondel plus pâle encore que la jeune fille.

Et apercevant son gobelet qui était sur la table, il le saisit et l'approcha des lèvres de Fleur-du-Désert; mais à peine y eut-elle goûté qu'elle jeta un cri déchirant en le rejetant loin d'elle.

En même temps, son visage s'altérait d'une manière affreuse.

Son premier mouvement fut de porter sa main à son cou où elle éprouvait une sensation de brûlure horrible; ses yeux s'injectèrent de sang et elle se tordit dans des convulsions atroces.

— Oh!... balbutiait-elle en râlant, cette eau me brûle les entrailles!... j'étouffe!... je meurs!... Oh!... Grand Esprit!... ne me laisse pas mourir ainsi!

— Que mille millions de diables emportent la pilule! fit Précigny à Mac-Bell en lui parlant à l'oreille; le poison s'est trompé d'adresse et voilà Blondel encore une fois sauvé.

Il n'avait pas fini de parler qu'on entendit un cri qui sem-

blait plutôt un rugissement d'une panthère que la voix d'un homme.

Blondel avait remarqué le chuchotement de Précigny et l'air de désappointement répandu sur sa physionomie.

A cette vue, un soupçon rapide comme l'éclair avait traversé son esprit.

Il saisit le gobelet, qu'il avait reposé sur le lit, regarda ce qu'il contenait et poussa un cri.

Il venait d'apercevoir au fond une des pilules qu'il avait données à Précigny et qui n'était pas encore dissoute.

D'un bond il se trouva devant ce dernier.

— Triple brigand ! fit-il les dents serrées par la fureur, ce sera ton dernier crime ! Tiens, voilà ta punition.

Et avant que Précigny, stupéfait par la promptitude de cette attaque, eût pu faire un mouvement pour se défendre, il le prit par la ceinture, l'éleva comme il l'aurait fait d'un enfant et le lança à terre avec une telle violence que l'on entendit craquer les os du misérable qui resta à terre sans mouvement.

Un forçat avait immédiatement averti un gardien que la jeune Indienne se trouvait incommodée et deux infirmières étaient accourues avec le médecin, qui se trouvait heureusement à l'infirmerie à ce moment.

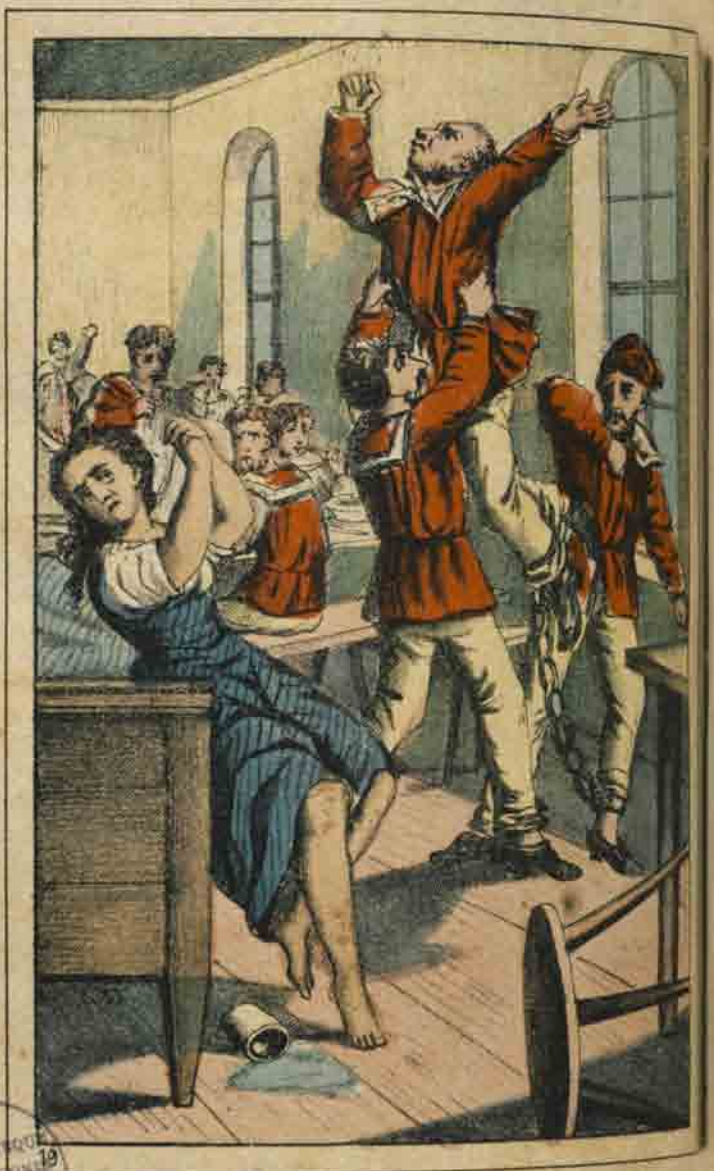
Fleur-du-Désert fut transportée à l'infirmerie pour y recevoir les soins nécessaires.

Blondel ayant été appelé au lit de la malade, il expliqua au médecin ce qui s'était passé et lui dit quelle était la nature du poison contenu dans la pilule.

Le médecin put ainsi administrer immédiatement le contre-poison nécessaire et prescrire le traitement auquel la jeune femme devait être soumise.

— Vous la sauverez, n'est-ce pas, docteur ? fit Blondel avec anxiété.

— Peut-être ! répondit le médecin. Heureusement que la



BIBLIOTHÈQUE
A. FRANÇAISE
CATEERS
19

Triple brigand, tiens, voilà ta récompense

pilule n'était pas depuis assez longtemps dans l'eau pour être dissoute, et que la malade n'a bu qu'une gorgée de cette eau ; elle n'a pu, de cette manière, absorber qu'une très faible partie du poison, de sorte qu'il y a beaucoup de chances de salut elle sera très bien soignée ici ; de mon côté, je ferai tous mes efforts ; demain nous verrons et je pourrai vous donner une réponse précise.

Blondel ne répondit rien ; il avait pressé ses mains sur ses yeux et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Il voyait quelle avait été sa folie, son illusion.

Un moment auparavant, il croyait n'avoir plus rien à craindre de personne ; il espérait être parvenu à réaliser un de ses désirs les plus chers, sa réconciliation avec Précigny ; et voilà que tout son espoir avait été déçu.

Il sentit toute sa haine revenir et il s'écria amèrement :

— Il faut que cela soit... parce que aussi longtemps que cet infâme vivra, je ne serai pas sûr de mon existence !... Il faut que l'un de nous deux disparaisse !

CHAPITRE XIII

Le bannissement volontaire.

Quelque temps avant le jour où se passaient, à Cayenne, les événements que nous venons de raconter, un épisode assez

intéressant s'était produit à l'île Royale, qui se trouvait, comme nous l'avons dit, peu éloignée de l'île du Diable.

Il était six heures du soir environ. La fin du jour était sombre et nuageuse, et les premières ombres de la nuit commençaient à couvrir l'île de leur voile mystérieux.

L'île Royale est l'endroit où l'on place habituellement les forçats à leur arrivée de France, et surtout ceux que l'on ne connaît pas encore, afin de pouvoir mieux étudier leur caractère, ainsi ceux dont l'on croit avoir quelque raison de se méfier et qui ne paraissent pas vouloir se soumettre de bon gré à la punition qu'ils ont méritée.

Au milieu de l'île s'élève une grande construction dont la distribution rappelle celle des bagnes de Toulon et de Brest; c'est là que se trouvent les forçats, sous la garde d'un détachement d'infanterie de marine et d'un certain nombre de gardes-chiourme; les premiers sont chargés du service du dehors, les gardes font le service intérieur.

Les dortoirs de ce bagne ne sont pas, comme ailleurs, pourvus de lits de camp en bois, mais l'administration y entretient des hamacs; c'est, du reste, ce qu'il y a de plus approprié au climat.

Le matin, au lever du soleil, les forçats se lèvent, s'habillent et vont répondre à l'appel destiné à vérifier si aucune évasion n'a eu lieu pendant la nuit. Ils se rendent ensuite au travail, où ils restent de six à dix heures du matin; ce travail consiste surtout à la construction et à l'entretien des digues qui entourent l'île de tous les côtés pour la prévenir des ravages des vagues de la mer.

Pendant ce travail, les condamnés sont sous la surveillance de soldats et de l'infanterie de marine.

Ils ne sont soumis à aucune règle rigoureuse et ils peuvent, jusqu'à un certain point, se croire libres, attendu qu'ils ne portent pas de chaîne.

Ils s'en trouve parmi eux qui viennent de l'île du Diable et

qui, par leur bonne conduite, ont mérité quelque adoucissement à leur peine. C'est pour eux un commencement de réhabilitation.

Et ce ne sont pas les seuls avantages dont jouissent les habitants de l'île Royale.

Quoique les lois auxquelles ils sont soumis soient très-sévères, ils ne sont cependant pas traités aussi durement qu'en France.

Quant à ceux qui, par leur conduite satisfaisante, obtiennent d'être transférés à Cayenne, c'est un grand avancement dans l'échelle morale et une existence plus douce leur est réservée.

Il n'est pas rare à Cayenne de voir un condamné obtenir la permission d'aller travailler chez un colon, comme un ouvrier ordinaire ; quand une fois un forçat a obtenu cela, il a fait un grand pas vers le retour définitif dans la société d'où ses crimes l'avaient fait chasser.

Au moment dont nous parlons vivait à l'île du Diable un homme mystérieux, dont la vie et le caractère excitaient la curiosité, d'autant plus qu'il fuyait tout le monde et était toujours seul.

Cette homme était encore jeune.

Malgré ses cheveux qui avaient blanchi avant l'âge, sa barbe inculte et les rides profondes qui sillonnaient son visage, il était facile de voir qu'il avait à peine atteint l'âge mûr.

L'arrivée de cet homme dans l'île avait été mystérieuse.

Quelque temps avant l'époque à laquelle Mac-Bell, Précigny, Lapostole et Blondel avaient été transférés de Cayenne à l'île Royale, un homme s'était présenté à l'habitation du gouverneur de l'île et avait instamment demandé à lui parler.

Le gouverneur, qui était très-occupé en ce moment, avait demandé :

— Quel est cet homme ?

— Je ne le connais pas, avait répondu le domestique.

— Mais... que veut-il ?

— Il ne l'a pas dit.

— Appartient-il à la colonie ?

— Non,.. je le vois aujourd'hui pour la première fois.

— Eh bien ! dites-lui que je suis surchargé de besogne, que mes moments sont comptés et qu'il m'est absolument impossible de le recevoir maintenant.

Cette réponse fut transmise à l'inconnu qui insista avec tant de vivacité qu'après plusieurs pourparlers il obtint enfin d'être conduit devant le gouverneur.

Les vêtements de cet homme étaient grossiers, mais propres, et malgré sa barbe fauve et inculte, on remarquait dans sa tenue quelque chose de distingué, une élégance native.

Il s'inclina devant le gouverneur avec un air de noblesse qui étonna celui-ci lui dit :

— Vous avez souhaité me parler, quoique je n'aie que bien peu de temps à vous accorder j'ai consenti à vous recevoir attendu qu'il faut que l'affaire dont vous avez à m'entretenir soit bien importante pour que vous ayez insisté comme vous l'avez fait ; veuillez donc m'expliquer en peu de mots de quoi il s'agit, pour que je puisse immédiatement en juger.

L'inconnu s'inclina de nouveau.

— J'ai, en effet, une prière à vous faire, monsieur le gouverneur, et vous me rendrez un grand service en me l'accordant.

— Parlez !

L'étranger sembla vouloir rassembler ses idées.

Il releva enfin la tête, fixa ses regards sur les yeux du gouverneur, pendant qu'une vive rougeur couvra son visage.

— Monsieur le gouverneur, commença-t-il d'un voix mal assurée, vous devez, si je ne me trompe, recevoir bientôt de nouveaux condamnés dans cette colonie ?

— En effet.

— Eh bien, je désirerais obtenir de votre bonté un coin de terre bien à l'écart et la permission de m'y établir pour travailler et y vivre de mon travail, comme les forçats.

— Vous ? monsieur.

— Oui!

— Quelle singulière fantaisie!

— Ce n'est pas une fantaisie.

— Mais qui est-ce qui peut donc vous pousser à une démarche semblable ?

— Le remords ! répondit l'inconnu après avoir hésité un instant.

— Que dites-vous ?

— La vérité !

— Je ne comprends pas...

L'étranger passa lentement la main sur son front qui était couvert de sueur et son regard s'abaissa vers la terre.

— Monsieur le gouverneur, reprit-il au bout d'un instant d'un air résolu, vous avez devant vous un grand criminel.

— Est-ce possible ?

— Je suis coupable de forfaits horribles !

— Mais..... cela me semble peu vraisemblable !... Dieu ne permet pas que le crime reste impuni !

— Je vins à bout de cacher mes crimes aux yeux de la justice, monsieur le gouverneur, mais je n'ai pas pu le cacher à ceux de Dieu, et c'est lui qui me châtie. Depuis le jour où mes mains furent souillées de sang, je n'ai pas trouvé un instant de repos !... Mes nuits sont hantées de fantômes épouvantables,... mes jours sont pleins d'angoisse !... je traîne une existence de misères, de souffrance et de honte et je suis trop lâche pour attenter à mes jours !

— Ce que vous me dites est épouvantable !

— Horrible! monsieur, horrible !... Cent fois ma conscience s'est soulevée et j'ai voulu aller tout raconter à la justice, espérant que le châtiment qui me serait infligé finirait peut-être

par me rendre un peu de repos et calmer les remords qui me rongent !... Et chaque fois je me suis arrêté en me souvenant que cela ne m'était pas permis.

— Pourquoi pas ?

— Parce que j'ai ma mère, monsieur ;... une brave et honnête femme, craignant Dieu et qui mourrait si elle savait la vérité.

Le gouverneur se taisait, profondément touché.

L'inconnu se laissa tomber avec accablement sur une chaise.

Au bout d'un moment le gouverneur reprit :

— Vous me racontez là une histoire lamentable,... mais, en vérité, je ne sais que faire !

— Ce que je vous demande est pourtant si simple !

— C'est vrai !... mais...

— Je me relèguerai dans le coin de terre que vous m'aurez assigné, éloigné de tous, seul, et personne ne soupçonnera ma présence. J'y vivrai dans la retraite, travaillant du matin au soir, en ne me permettant que le strict nécessaire, pour arriver ainsi à me tuer lentement ! Si vous m'accordez ma demande, monsieur, vous aurez fait plus que si vous m'accordiez la vie et vous me mettrez à même de pouvoir expier mes crimes, si toutefois cela est encore possible.

Le gouverneur tenait conseil avec lui-même.

Cette aventure était si étrange qu'il restait indécis.

Il examina encore une fois avec attention la figure et la contenance de son interlocuteur et lui adressa encore quelques questions.

L'inconnu répondit d'une manière réservée et évasive.

A la fin, cependant, l'accent de sincérité, le langage ouvert, la manière dont l'inconnu s'exprimait, la pitié que lui inspirait ses remors et son repentir, tout cela décida le gouverneur à accorder à l'étranger ce qu'il lui demandait.

Le lendemain cet homme mystérieux prenait possession d'un petit coin de terre qu'il avait choisi et qui se trouvait

situé à l'une des extrémités de l'île, non loin du bord de la mer.

Il serait difficile de décrire l'aspect sauvage de l'endroit où il commença à construire sa cabane.

A droite et à gauche s'élevaient de hauts rochers arides dont les arêtes grises déchiquetaient l'azur du ciel et bornaient l'horizon, en avant s'étendait la mer immense et déserte ; en arrière le sol de l'île s'élevait pour former un monticule couvert d'une végétation chétive, continuellement fouettée par le vent du large, qui soufflait en cet endroit toute la journée comme s'il avait voulu tout déraciner.

Les vagues venaient se briser au pied d'une espèce de digue de rochers par dessus laquelle elles passaient parfois en lançant des flots d'écume.

Le grondement sourd de l'Océan se faisait continuellement entendre à cet endroit, qui présentait vraiment le spectacle d'une âme à laquelle le remords ne laisse pas un instant de repos.

L'inconnu se mit immédiatement à la besogne, et au moyen de branchages qu'il alla chercher à la forêt voisine, de quelques blocs de pierre mal unis au moyen d'une espèce de mortier fait de terre et de sable, il réussit à se construire une hutte qui pouvait tant bien que mal l'abriter contre les intempéries.

Le gouverneur lui fit donner quelques outils, ainsi que des graines, et il se mit immédiatement à travailler.

Il avait en même temps décidé qu'on lui apporterait à manger deux fois par semaine, jusqu'à ce qu'il pût récolter des légumes pour son usage.

Cet homme que ses passions avaient poussé au crime, trouva dans le travail une espèce de distraction qui lui faisait oublier par moments les remords qui le tourmentaient.

Il voulait oublier !

Oublier !...

C'est ce que veulent tous les criminels, c'est à cela que tendent tous leurs efforts, efforts rarement couronnés de succès!

Le galérien entend une voix incessante, qui ne s'endort jamais et qui crie sans cesse à son oreille.

Il peut se cacher dans les forêts, se dérober aux poursuites de la justice, échapper à sa punition; il porte en lui un juge inexorable qui le suit partout; ce juge, c'est la conscience.

Elle se charge de le punir.

Oublier?....

C'est ce qu'ils veulent tous!.... Mais la Providence leur refuse cette consolation;... elle veut que ce soit le commencement de leur punition;... ils ne doivent pas un instant oublier qu'ils sont entrés dans la voie du crime!

L'inconnu s'étendait le soir sur sa couche d'herbes et de feuilles sèches, les membres brisés par la fatigue, pour y chercher un peu de repos et quelquefois au moment où, accablé, il allait fermer les yeux, il tressaillait de frayeur, se levait à demi et fixait un coin de sa hutte où il lui semblait voir un spectre pâle et sanglant et entendre le râle d'un mourant.

Il se levait alors, le front couvert d'une sueur glacée et allait, pieds nus, rafraîchir dans les vagues sa tête en feu.

Mais partout le fantôme le suivait, toujours ce râle frappait son oreille.

Les premiers temps de son séjour dans l'île son tourment ne sembla pas devoir diminuer et il se demanda plusieurs fois s'il pourrait supporter une existence pareille.

Un moment il eut l'idée de s'enfuir, il crut que ses visions venaient de l'isolement dans lequel il vivait et il eut comme un désir de retourner se retremper dans la vie de dissipation dans laquelle il avait toujours vécu.

Cet homme était connu à Paris où il avait vécu pendant des années en déployant un luxe princier; rien ne lui avait coûté pour satisfaire les fantaisies les plus extravagantes. Il avait

eu des chevaux de choix, des maîtresses célèbres, des amis distingués. Sa compagnie était alors recherchée avec empressement par la classe noble et par cette autre classe que l'on appelle demi-monde, et plus d'une héritière jeune, riche et belle avait soupiré en le voyant passer dans une allée du bois de Boulogne, caracolant sur un cheval pur sang ou bien conduisant lui-même un élégant équipage à quatre chevaux.

Quels songes !.... quels souvenirs !.....

Pourquoi ne recommencerait-il pas cet existence ? Pourquoi ne pas y chercher l'oubli, et échapper ainsi au remords qui le tourmentait ?

Il hésitait.

Mais son caractère était trop faible et trop irrésolu pour prendre un parti énergique.

Et puis, malgré tous ses tourments, malgré les spectres qui venaient troubler son sommeil et glacer son sang dans ses veines, il trouvait comme une volupté amère dans cette vie de douleur, une satisfaction étrange qui lui faisait espérer qu'il arriverait à se réhabiliter à ses propres yeux.

Les jours où il éprouvait ces sentiments étranges étaient pour lui des jours relativement heureux.

Il pouvait alors dormir et reposer ses membres harassés, son sang circulait plus tranquillement ; il lui semblait alors que le sifflement du vent était harmonieux et que le grondement des vagues était plus doux.

Il respirait !

Depuis le jour où les forçats de Cayenne avait été transportés à l'île Royale il avait gardé la retraite la plus absolue.

Il se levait chaque matin à la même heure, se rendait vers la digue pour y travailler, mais en se tenant toujours à une certaine distance des autres travailleurs. On lui apportait sa nourriture qu'il allait prendre dans sa hutte et retournait à son

travail pour ne le quitter qu'au moment où les forçats rentraient au bagne.

Peu à peu cependant il sentit ses souffrances s'adoucir et les hallucinations qui le tourmentaient pendant la nuit finirent par disparaître peu à peu.

L'avenir commença à lui apparaître sous des couleurs moins sombres.

Il avait cependant toujours une crainte, et c'est sous l'influence de ce sentiment qu'il avait résolu d'éviter tout contact avec les forçats qui habitaient l'île.

Il craignait de rencontrer parmi eux des personnalités qui l'eussent connu à Paris, et à aucun prix il n'aurait voulu que son nom fût prononcé, la pensée seule de cet affront le faisait frémir.

Au moment où nous trouvons ce personnage mystérieux à l'Ile Royale, on venait d'y amener un transport de forçats évadés et qui avaient été repris sur le territoire des possessions hollandaises ; ils avaient été amenés à l'île Royale et non pas à l'île du Diable, parce que dans la première la surveillance étant plus active que dans la seconde, toute tentative d'évasion devenait impossible.

Notre inconnu avait eu à ce sujet un entretien avec l'un des gardiens qui n'avait aucune raison pour lui cacher la vérité et qui lui donna tous les renseignements qu'il lui demanda.

— Vous dites qu'ils sont quatre ? demandait l'étranger.

— C'est-à-dire, répondit le gardien, en réalité ils ne sont que trois, parce que l'un d'eux sera probablement mis en liberté demain ou après-demain.

— En liberté ?

— Oui, d'après l'ordre du gouverneur général.

— Et les trois autres ?

— Oh ! ce sont des gaillards sur lesquels il faut avoir les yeux ouverts.

— Ce sont donc des hommes dangereux ?

— On le dit.

— Ne les connais-ez-vous pas ?

— Je n'ai vu que l'un d'eux.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

Le gardien fit un geste significatif.

— Oh ! dit il, c'est un personnage important.

— Comment l'entendez-vous ?

— Il paraît que cet homme occupait une certaine position, un certain rang dans la société, on dit qu'il est comte, et il a de la peine à se faire à l'existence de forçat.

— Y a-t-il longtemps qu'il a été condamné ?

— Cinq ans environ.

L'inconnu sembla frissonner de la tête aux pieds.

— Vous disiez donc que vous croyez que cet homme est comte ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Oui

— Mais son nom !... savez-vous son nom ?

— Il se nomme Précigny.

L'inconnu tressaillit et une pâleur mortelle couvrit son visage.

Le gardien se mit à sourire en clignant de l'œil d'un air malicieux.

— Vous l'avez connu ? demanda-t-il.

— Connu... moi ? fit l'étranger troublé.

— Cela n'aurait rien d'étonnant.

— Alors il va habiter l'île ?

— Certainement, et pour longtemps.

— Et travaillera-t-il à la digue ?

— Sans doute.

L'inconnu baissa la tête sans dire un mot.

Le gardien, s'étant entendu appeler, s'éloigna et le laissa plongé dans sa rêverie.

Il resta jusqu'à la nuit, seul, assis au bord de la mer et tenant

son front appuyé sur ses mains et les yeux fixés sur l'horizon; on eût dit qu'il redoutait de regagner sa hutte.

La nuit le surprit dans cette position, et ce ne fut que quand l'obscurité fut complète qu'il se leva pour se diriger vers sa cabane.

Mais un nuage sombre couvrait son front et ses regards étaient constamment baissés.

Cette nuit-là, et contre son habitude, il ferma sa porte et l'assujettit avec une barre de bois. Pendant longtemps il resta éveillé, prêtant l'oreille au moindre bruit du dehors.

Pourquoi le nom de « Précigny » avait-il exercé une impression si profonde sur cet homme ?

Le lecteur le saura bientôt, s'il ne l'a déjà deviné. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'une anxiété profonde remplissait son cœur.

Deux heures se passèrent ainsi et ce ne fut que lorsque ses paupières refusèrent de se soulever qu'il songea au sommeil.

Il se sentait accablé de fatigue, et une angoisse profonde remplissait son âme ; il appelait le repos qui ne venait pas et mille pensées plus sombres les unes que les autres s'entrecroisaient dans son cerveau, tout à coup il se mit sur son séant et prêta l'oreille.

Etait-ce une nouvelle illusion ?

Il lui avait semblé entendre frapper à sa porte.

Il écoutait toujours.

— Qui pouvait venir à cette heure ?.....

Une sueur glacée perlait sur ses tempes.

Une minute s'écoula ainsi et il commençait à respirer, en croyant s'être trompé, quand il entendit de nouveau et très-distinctement trois coups frappés à la porte.

Cette fois, il n'y avait plus moyen de douter,... il y avait réellement quelqu'un qui voulait entrer.

Il se leva, appuya une main sur son cœur pour en comprimer les battements, puis il s'approcha de la porte.

— Qui est là ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Ouvrez, ouvrez ! répondit-on du dehors.

L'inconnu hésita un instant, la voix du dehors appartenait évidemment à une femme, et quoiqu'il éprouvât un profond étonnement, puisqu'il savait qu'il n'y avait pas de femmes dans l'île, il sentit néanmoins son anxiété augmenter.

Il ralluma néanmoins sa lampe et alla ouvrir.

C'était bien, en effet, une femme, mais il recula effaré à son aspect et la considéra avec curiosité.

Elle était jeune encore, et malgré la bizarrerie de son costume on ne pouvait s'empêcher d'être frappé de la beauté de ses traits et de la grâce répandue sur toute sa personne.

Cette femme paraissait accablée de fatigue, à peine fût-elle entrée dans la cabane qu'elle se laissa choir sur la couche de l'inconnu et ferma les yeux comme si elle perdait connaissance.

L'inconnu se pencha pour la soutenir.

La jeune femme fit un effort pour rassembler ses esprits et ayant passé sa main sur son front comme pour rappeler ses souvenirs elle dit d'une voix affaiblie :

— Je me suis égarée.. j'ai erré depuis la fin du jour à la recherche d'une habitation.

— D'où venez-vous ?

— De Cayenne.

— Et que venez-vous faire dans cette île ?

— Je viens à la recherche d'un homme auquel mon existence est liée et qui a été amené ici ce matin.

— Mais,. . vous êtes Indienne ?

— Oui... mon nom est Fleur-du-Désert.

— Et comment connaissez-vous l'homme dont vous parlez et qui est sans doute un Européen ?

— Oh !... je le connais depuis longtemps !... il a un cœur noble et généreux, .. par suite d'une erreur déplorable il a été arraché à sa maison et à ses serviteurs qui l'adorent.

— Et comment se nomme t-il ?

— Harris.

— C'est donc un Anglais ?

— Non, c'est un Français, qui est venu dans mon pays il y a quelques années.

L'inconnu fit un geste de surprise, comme s'il eût douté de ce qu'il entendait.

Mais la jeune femme crut deviner sa pensée et secoua la tête comme pour protester de la véracité de ses paroles.

— Non, non, dit-elle, je ne me trompe pas, mais l'homme dont je parle n'a pas toujours porté le nom de Harris.

— Ah ! je comprends maintenant.

— Oui, dans le pays où il est né il était appelé autrement.

— Quel était alors son nom ?

— Blondel !

Ce nom produisit un effet indescriptible sur l'inconnu, qui poussa une exclamation.

— Blondel !... vous avez dit Blondel ? s'écria-t-il.

— Sans doute !

Cet homme paraissait anéanti.

— Blondel et Précigny ! pensait-il, tous deux ici,..... tous deux !..... c'est Dieu qui les envoie pour me punir !..... que faire !..... que faire !..... je suis perdu !... perdu sans ressources !

La jeune Indienne le considérait d'un air surpris.

Mais nous devons raconter au lecteur comment Fleur-du-Désert, que nous avons laissée mourante à l'infirmerie de Cayenne, se trouvait d'un manière si étrange à l'île Royale.

Le médecin lui avait immédiatement administré un contre-poison énergique, ce qui, aidé par la robuste constitution de la jeune femme, avait suffi pour combattre et vaincre le poison

qu'elle avait avalé; le lendemain le médecin l'avait déclarée sauvée et hors de danger.

Blondel, si heureux qu'il fût de savoir Fleur-du-désert sauvée, ne pouvait néanmoins s'empêcher d'éprouver une certaine tristesse. L'incident de Cayenne et son attaque furieuse contre Précigny ne pouvaient pas mettre obstacle à sa délivrance, mais on lui avait annoncé que quelques formalités à remplir exigeaient qu'il restât quelques jours encore parmi les forçats.

Après avoir espéré pouvoir sortir le lendemain du bagne avec Fleur-du-désert et retourner à sa plantation, au milieu de ses nègres fidèles, il s'était vu trompé amèrement.

Fleur-du-désert était encore à l'ambulance, hors de danger, il est vrai, mais encore souffrante et lui devait être transporté avec les autres à l'île Royale.

Mais ce qui lui fut encore le plus pénible ce fut quand il apprit que la jeune Indienne ne pourrait pas le suivre attendu qu'il était sévèrement défendu de laisser pénétrer dans l'île aucune femme, quelle qu'elle fût.

Ils devaient donc de nouveau se séparer.

Blondel dût se soumettre à cette règle quelle que fût la douleur qu'il en éprouvât.

Fleur-du-désert dont la nature vive et impétueuse ne pouvait comprendre les motifs d'une pareille défense ne voulut rien écouter, et malgré les paroles de Blondel qui lui disait d'avoir un peu de patience et que cette séparation ne serait pas de longue durée, elle forma le plan de suivre secrètement celui qu'elle aimait.

Dans l'après-midi elle dit à l'infirmière qu'elle avait envie d'aller faire une courte promenade et que l'air de la mer ne pouvait que lui faire du bien, elle sut si bien cajoler et flatter la bonne femme qu'elle finit par obtenir ce qu'elle demandait.

A peine dehors elle se dirigea vers l'endroit où les pêcheurs amarraient leurs embarcations.

Ils étaient tous en mer à ce moment, mais s'étant cachée derrière des buissons, elle en vit bientôt venir un qui dirigeait son canot précisément de son côté.

Immobile, elle attendit, impatiente de pouvoir aller là bas, où était l'homme sans lequel désormais elle ne pouvait plus vivre.

Le pêcheur et son fils amenèrent l'embarcation au rivage, en descendirent et l'ayant amarrée à un des pieux qui se trouvaient au bord de l'eau et ayant débarqué leurs filets et leurs autres ustensiles de pêche ils les chargèrent sur leurs épaules.

Cinq minutes après qu'ils se furent éloignés la jeune Indienne, dont le cœur bondissait de joie, s'approcha du canot, le détacha et y étant entrée elle s'éloigna du rivage en ramant de toutes ses forces dans la direction de l'île Royale que l'on pouvait vaguement apercevoir à l'horizon.

Affaiblie comme elle l'était par la tentative d'empoisonnement dont elle avait été la victime, Fleur du-désert ne pouvait pas aller bien vite, et était obligée de se reposer fréquemment, mais son énergie et sa force de volonté purent vaincre la fatigue et la douleur et après quelques heures elle parvint à atteindre le rivage de l'île Royale où elle posa le pied avec plus de fierté qu'un conquérant entrant dans un pays soumis par la force des armes.

La nuit tombait ; Fleur-du-désert commença à errer dans l'île à la recherche d'une habitation, et il y avait quelques heures déjà qu'elle marchait quand, épuisée et mourant de fatigue, elle arriva à la cabane de l'inconnu où elle trouva un abri et une couche pour reposer ses membres brisés de lassitude.

CHAPITRE XIV

Projets de vengeance.

Le jour fixé pour le départ de l'île Royale des forçats qui devaient y être conduits, le petit port de Cayenne présentait un aspect fort animé.

Les préparatifs de cette traversée attiraient les curieux.

Les condamnés qui devaient faire partie de ce détachement étaient déjà arrivés et attendaient le moment de l'embarquement ; divisés par groupes ils conversaient entre eux et ne semblaient que médiocrement satisfaits de la mesure dont ils étaient l'objet.

On comprend facilement cela, attendu qu'à Cayenne, tout près de la terre ferme, ils pouvaient toujours espérer de s'évader, tandis que l'île où on les conduisait, se trouvant à une certaine distance au large, les tentatives d'évasion ne présentaient que des chances problématiques de réussite.

Un des hommes qui devaient composer le détachement paraissait surtout profondément affligé de ce départ.

Eloigné des autres forçats, il s'était assis sur un amas de poutres et était plongé dans une profonde rêverie.

C'est cet homme que nous connaissons depuis les premiers chapitres de cette histoire et que nous avons vu combattre aussi énergiqeement contre l'adversité et rester si digne dans le malheur: C'est lui qui, avec un stoïcisme digne d'un meilleur sort a vu retomber pour la vingtième fois le rocher de Sisyphe

qu'il avait vingt fois réussi à rouler au haut de la montagne, il se trouve sur le point de voir lui échapper le repos et la tranquillité et de retomber dans la misère et la honte où l'avait plongé la scélératesse d'un misérable.

Cet homme c'est Blondel.

Plongé dans sa rêverie et le front appuyé sur ses deux mains il paraissait anéanti par la douleur.

Immobile il semblait ne pas entendre les réflexions désobligeantes que quelques-uns des autres condamnés faisaient méchamment à son adresse.

Soudain il fut tiré de ses réflexions par le contact d'une main qui venait de se poser sur son épaule.

Ayant levé la tête il reconnut Lapostole.

— Que veux-tu ? lui demanda-t-il en ayant l'air de sortir d'un rêve.

Lapostole fit un geste comique de commisération.

— Je veux te dire, répondit-il, que cela me fait de la peine de te voir perdre courage et bouder comme un enfant qu'on a châtié, et plus encore, de te voir l'objet des quolibets de ces imbéciles qui à eux tous ne valent pas l'ongle de ton petit doigt.

Un sourire amer apparut sur les lèvres de Blondel qui hocha la tête et fixa Lapostole comme s'il eût voulu lire dans son âme.

— Lapostole, fit il après un moment de silence, il y a longtemps que j'ai reconnu que tu étais meilleur que cette bande de vauriens et de bandits ; tu as malgré tout conservé quelques bons sentiments et toi seul peux comprendre l'étendue de mon désespoir, car toi seul l'as deviné et compris ; et je l'avoue sans honte, je suis profondément découragé.

— Voyons, fit vivement Lapostole, n'es-tu plus le Blondel d'autrefois ? Quand le premier moment sera passé tu verras que tu retrouveras ton esprit inventif, et je suis persuadé que

tu ne tarderas pas à quitter l'île Royale, quels que soient les agréments qu'elle puisse offrir.

— Tu te trompes !

— Comment ?

— Ah !... tu ne peux pas te faire une idée de ce que je souffre !

— Mais !...

— Je te le répète, je souffre profondément !... J'avais retrouvé la liberté, l'estime et la considération, plus encore, je me sentais devenir meilleur et je commençais à perdre le souvenir des heures maudites que j'avais passées au bagne, j'éprouvais une espèce de fierté en pensant que je m'étais défait des mauvais instincts que l'on respire dans cette atmosphère empoisonnée. Je me voyais l'égal des hommes estimés et honorés, j'étais heureux de pouvoir marcher la tête haute !... et un mot, un seul mot de ce misérable a suffi pour me rejeter dans cet enfer dont j'étais parvenu à sortir au prix d'efforts surhumains et où je vois qu'il me faudra mourir.

— Mourir ?

— Laisse moi finir Lapostole ; désormais, il n'y a plus dans mon cœur de place que pour un sentiment qui étouffe tous les autres, même l'amour de la liberté ;... ce sentiment, ai-je besoin de te le dire ?... c'est la soif de la vengeance, et tu ne peux avoir qu'une idée bien faible de sa violence ! Il a atteint un tel degré d'intensité qu'il est devenu une souffrance qui n'aura de terme que le jour où je me serait fait justice moi-même et où j'aurai de ma propre main châtié le scélérat qui est la cause de tous mes maux et dont la vue seule suffit pour mettre mon sang en ébullition !... Me comprends-tu maintenant ? Le cadavre de Précigny et derrière lui l'échafaud... voilà ce que je vois en perrspective !... Comprends-tu maintenant que je sois désespéré ?

— Pour autant qu'il s'agit de se débarrasser de ce monstre, qui a nom le comte de Précigny, j'avoue que je suis partisan de

ton idée et je ne suppose pas que la mort de cet « aristocrate » soit une bien grande perte pour la société, au contraire ! Mais te faire de la bile comme tu le fais, voilà ce qui ne peut pas entrer dans ma tête !.... Je trouve qu'il serait plus raisonnable de penser aux moyens de pouvoir s'évader de l'île Royale, quel que soit le roi auquel elle appartienne.

— Tu penses à fuir ?

— Naturellement !... Ne veux-tu pas être de la partie ?

— Pour le moment je ne pense qu'à une chose, me défaire de cet homme !.... Un de nous deux est de trop sur la terre !... et si tu veux savoir le fond de ma pensée, ce n'est que dans le but de me venger que je vais avec vous à l'île Royale, car le gouverneur de Cayenne m'a laissé libre d'attendre ici les formalités de ma délivrance.

Lapostole quitta un moment Blondel pour s'approcher des autres condamnés qui devaient être également transportés à l'île Royale.

Un vingtaine de ces hommes au milieu desquels on distinguait Précigny et Mac-Bell étaient réunis et avaient tout l'air de comploter quelque chose.

C'est Précigny qui parlait.

— Croyez-moi, disait-il à ses sauvages interlocuteurs, Blondel a goûté pendant trop longtemps les joies de la liberté pour s'être si facilement décidé à faire partie de notre détachement ; il voudrait retourner à sa plantation, au milieu de ses nègres et du luxe auquel il est accoutumé. Il nous méprise maintenant et se fera une gloire de nous trahir, de rendre compte à l'administration de tout ce qu'il pourra découvrir afin de s'attirer les bonnes grâces de l'autorité !... il espère sans doute obtenir sa grâce à nos dépens !

— C'est vrai, fit un des forçats, il n'a nullement l'air de vouloir fraterniser avec nous.

— Je vous le répète, reprit Précigny d'un ton insinuant,

il nous trahira tous tant que nous sommes !... Comment voudriez-vous expliquer autrement sa présence parmi nous, comment pourriez-vous croire que Blondel, gracié, consente à nous suivre à l'île Royale ?... Je vous dis moi qu'il ne vient avec nous que pour nous espionner !

— Dans tous les cas cela me paraît louche ! fit l'Ecossais pour appuyer les paroles de son ami.

— Vous comprenez, répondit Précigny, que toutes ces formalité dont il est question pour la libération de Blondel ne sont qu'un prétexte;... mais nous ne nous laissons pas attraper par de semblables balivernes, et l'on ne nous fera jamais croire qu'il vient à l'île Royale rien que pour changer d'air ! Quant à moi, je vous le dis franchement, je ne crois pas un mot de tout ce que l'on a dit.

— Nous non plus,... nous non plus! firent en chœur les forçats qui écoutaient Précigny et qui tous voulaient naturellement avoir l'air aussi malins que leur interlocuteur.

— Il résulte de tout cela, fit ce dernier pour conclure et pour conserver l'avantage qu'il venait d'acquérir, il résulte que Blondel n'est qu'un espion,... un traître !...

— Oui !... répétèrent les autres ; un traître!... un espion!

— Et maintenant vous savez quelle doit être votre conduite vis-à-vis de lui !... Nous savons maintenant quel est notre ennemi, et cela doit vous suffire pour savoir si vous voulez le traiter en camarade, ou bien si...

— Bien, bien... nous en savons assez, et il ne tardera pas à avoir des marques de notre façon de penser à son égard.

La conversation en était là quand Lapostole s'approcha du groupe; à son arrivée, l'entretien prit immédiatement une autre direction; car on savait qu'il était l'ami de Blondel.

Mais le jeune Parisien était un rusé compère, et il connut de suite à la physionomie de ces hommes et à quelques regards échangés furtivement qu'il y avait quelque chose dans l'air.

— Je connais ça! pensa-t-il,... allez toujours, mes amis, ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace!

Une heure après, les préparatifs étant terminés, l'embarquement commença et le navire qui portait les forçats quitta bientôt le port de Cayenne pour mettre le cap sur l'île Royale.

La brise était favorable et trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'on abordait.

Les forçats descendirent alors dans l'île et mirent le pied sur cette terre, que beaucoup d'entr'eux ne devaient jamais quitter.

Cependant, la plupart conservaient encore l'espoir de trouver une occasion pour fuir, malgré la surveillance dont ils étaient l'objet.

Dès le lendemain, commença une vie nouvelle pour eux, une vie d'une activité ininterrompue, tout étant calculé, de manière à ne pas leur laisser un moment de loisir, un instant de réflexion.

Au point du jour tout le monde était debout et prêt à se rendre aux digues qui étaient en construction ou en réparation sur plusieurs points de l'île.

Les forçats étaient sévèrement surveillés et cela pour deux motifs, afin de prévenir toute tentative d'évasion d'abord, et puis pour les empêcher de perdre du temps en négligeant de travailler.

Cependant on leur permettait de se mettre par petits groupes de deux, trois ou quatre hommes, pour travailler ensemble.

On comprend que Lapostole aurait dû se mettre avec Blondel et en cela son instinct l'aurait bien servi, attendu qu'il aurait flairé des ennemis dans les autres forçats que Précigny avait tenté d'exciter contre Blondel.

Mais il n'en fut rien.

Il alla précisément se mêler au groupe de ces individus, en se plaçant à côté de ceux qui lui avaient paru les plus excités.

Cette action téméraire avait un but secret.

Lapostole, qui fut assez mal reçu tout d'abord, attendu que Précigny l'avait représenté comme le partisan de Blondel, eut bientôt opéré un revirement dans l'opinion de ces hommes.

Il profita tout d'abord de leur bonne humeur pour mettre en relief tout ce que la nature lui avait donné de cette gaîeté pétillante et caustique qui caractérise l'enfant de Paris, et au bout d'une heure il s'était attiré la sympathie de ceux-là même qui s'étaient montrés les plus méfiants à son égard.

Une fois ce résultat obtenu, il arriva comme par hasard à prononcer le nom de Blondel.

Il partit de là pour commencer le récit d'aventures dans lesquelles Blondel avait toujours un rôle héroïque.

Puis il parla de l'énergie de cet homme extraordinaire, de sa force herculéenne qui l'avait fait surnommer à Toulon le « roi du bagne ». Le rusé compère n'eût garde de passer sous silence la générosité et la grandeur d'âme de son héros, l'appui qu'il prêtait au faible contre le fort, et pour mieux se faire écouter, il entremêla le tout d'anecdotes amusantes.

Il sut si bien dissimuler ses intentions et sa réussite fut tellement complète qu'au bout d'une heure les mêmes hommes que Précigny croyait avoir pu armer de défiance contre Blondel étaient devenus les admirateurs de ce dernier.

Quand Lapostole eut pu constater le revirement qui s'était produit dans leur esprit, il crut pouvoir entrer franchement en matière.

Il ne craignit pas de démontrer aux autres forçats que Précigny avait tout intérêt à être débarrassé de Blondel qu'il

avait à deux reprises, lâchement envoyé au bagne pour satisfaire sa vengeance, et dont il avait tout à craindre.

En un mot, Lapostole sut si bien faire qu'une révolution totale s'était faite en faveur de Blondel dans l'esprit de ceux qui une heure auparavant le considéraient comme un espion et qui avaient juré de le traiter en conséquence.

Le Parisien venait de donner une preuve éclatante de son habileté.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que pour agir il avait profité de ce que Précigny et Mac-Bell étaient occupés à une certaine distance.

Ils ne se doutaient donc nullement du tour que Lapostole venait de leur jouer.

Au moment où la chaleur devint suffocante un des gardiens donna un coup de sifflet, qui était le signal du repos.

Chacun était alors libre de se chercher un endroit à sa fantaisie pour s'y reposer.

Blondel, toujours plongé dans de sombres pensées et agité par de noirs pressentiments, s'approcha d'une petite forêt au-delà de laquelle on distinguait des rochers élevés.

Ces rochers devaient sans doute se trouver au bord de la mer.

Arrivé sous les arbres, il chercha un endroit garni d'herbe et d'ombre où il pût prendre un peu de repos et rêver sans être dérangé par personne.

Soudain il lui sembla entendre du bruit, il écouta et reconnut que c'était quelqu'un qui bêchait la terre.

Cela excita sa curiosité et il voulut savoir quel était celui qui travaillait pendant que les autres se reposaient.

Il savait bien qu'il y avait dans l'île des ouvriers qui étaient libres, mais il faisait à ce moment une chaleur tellement forte qu'il ne comprenait pas qu'un homme pût y résister.

Il voulut s'en rendre compte et il s'avanca avec précaution

pour ne pas être vu : ayant écarté des branches, il se trouva en présence d'un individu dont le front ruisselait de sueur et qui bêchait la terre avec une ardeur extraordinaire.

Cet homme ne s'aperçut pas de l'attention dont il était l'objet de la part de Blondel, qui put ainsi s'en approcher sans avoir été remarqué et qui dut lui toucher l'épaule pour attirer son attention.

L'inconnu se retourna vivement.

Blondel vit alors devant lui un pauvre diable dont le visage défait et couvert de rides, la longue barbe inculte et les regards anxieux dénotaient une profonde douleur.

Il eut pitié de cet homme.

Pendant qu'il le considérait, ce travailleur mystérieux le regardait aussi de son côté avec attention, puis, au bout d'un moment, ayant passé la main sur son front, il poussa une exclamation de surprise et de terreur.

— Blondel !... s'écria-t-il en faisant quelques pas en arrière

— Comment ?... fit Blondel au comble de l'étonnement; vous me connaissez ?

L'inconnu le considérait comme s'il eût été un spectre sorti de terre.

— Oui,... oui,... je vous connais, répondit-il avec une voix altérée, mais il n'y a rien de surprenant à ce que vous ne me reconnaissiez pas et que ma physionomie vous paraisse étrangère, cependant vous m'avez vu souvent,... très-souvent,... il y a de cela cinq ans environ... Ah !... le remords et le repentir m'ont vieilli rapidement, et il n'est pas étonnant que je ne paraisse plus être le même homme !

Blondel continuait à examiner cet homme, mais c'était en vain, ils ne pouvait le reconnaître

— J'ai beau chercher, dit-il enfin, je ne trouve dans mes souvenirs aucune physionomie que vos traits puissent me rappeler.

L'inconnu secoua douloureusement la tête.

Puis s'approchant de Blondel et se plaçant bien en face de lui il lui dit :

— Reportez-vous à deux années en arrière, figurez-vous que vous êtes à Paris et regardez-moi bien, Blondel. Débarrassez mon visage de ses rides, ma tête de ses cheveux blancs, représentez-vous ce que je pouvais être à l'âge de vingt cinq ans, joyeux, sans inquiétude, vêtu à la dernière mode et parcourant le boulevard sur un magnifique cheval, et peut-être me reconnaîtrez-vous !

Blondel avait senti sa curiosité s'accroître en considérant ce personnage énigmatique, mais tous ses efforts furent vains et au bout d'un moment il fit un geste négatif.

— J'ai beau chercher, dit-il, je ne trouve pas; je vous le répète,... je ne vous reconnais pas.

Un rire amer parut sur les lèvres de cet homme.

— Oh !... fit-il... quelle est donc la puissance des remords, l'insomnie, des songes hantés de fantômes ! de ce spectre qui me suit nuit et jour, qui vient pendant la nuit murmurer à mon oreille un mot qui glace mon sang dans mes veines et me fait frissonner d'épouvante !... assassin !... Oh !... quels tourments horribles !... les tourments du remords, entendez-vous ! du remords qui, comme un esprit vengeur, vient jour par jour éteindre un des restes de ma jeunesse pour le remplacer par la caducité, au point que depuis deux ans il est impossible de me reconnaître et que je suis obligé de me nommer moi-même !.. Vous doutez peut être, Blondel? Vous aurez de la peine à me croire quand je vous dirai que cet homme, ce misérable, ce galérien volontaire n'est autre que le vicomte Maxime de Brescé !...

A cette déclaration inattendue Blondel ne put réprimer une exclamation de stupeur.

— Vous !... Vous !... le vicomte de Brescé ? s'écria-t il en considérant de nouveau son interlocuteur.

— N'est-ce pas vous avez de la peine à le croire? continua Maxime: personne ne voudrait reconnaître l'élégant habitué du boulevard dans le misérable ouvrier que vous avez devant les yeux et qui s'est volontairement condamné à l'isolement et à un travail opiniâtre?

— Mais, reprit Blondel toujours surpris, qu'avez-vous donc fait pour mériter un tel sort?

— Ce que j'ai fait?... Ce que j'ai fait?... balbutia Maxime.

Et en disant ces mots son visage s'était couvert d'une pâleur mortelle;... ses genoux pliaient sous lui.

— J'ai commis un crime, dit-il, qui est resté caché aux yeux de la justice humaine mais non à ceux de la justice divine. Le Juge suprême m'a châtié, il m'a envoyé le remords et en même temps il m'a inspiré l'idée de venir ici me soumettre à un exil volontaire et à un travail incessant, de me soumettre au sort qui aurait été mon partage si la justice des hommes avait connu mon crime, et de partager l'existence de forçats qui ne sont peut-être pas aussi coupables que moi!

— Comment! c'est volontairement que vous avez renoncé aux joies de Paris, à la liberté, pour venir traîner ici une existence misérable?

— Oui!... et tous les jours je bénis Dieu de m'avoir envoyé cette pensée, ce n'est qu'au prix d'une vie pareille que je pourrai peu à peu me réconcilier avec moi-même et que je serai délivré des visions qui venaient me tourmenter pendant mes longues insomnies...

Maxime s'arrêta tout-à-coup et prenant sa bêche il dit à Blondel:

— Éloignons-nous et regagnons ma cabane, j'allais oublier que j'y ai laissé une pauvre femme qui doit attendre mon retour.

— Une femme?... à l'île Royale?... Comment cela est-il possible?... s'écria Blondel.

— C'est une pauvre créature qui est arrivée hier soir à ma

hutte, épuisée et accablée par la fatigue et la maladie et que j'ai laissée endormie, car elle a bien besoin de repos.

— Je ne comprends pas qu'une femme ait pu pénétrer jusqu'ici où aucune femme ne doit pouvoir séjourner d'après les défenses les plus rigoureuses.

— Elle est arrivée secrètement ; j'ignore quelle ruse elle a employée pour tromper la surveillance et pouvoir débarquer dans l'île;... elle est venue par affection pour un des condamnés qui sont ici.

— Est-elle encore jeune ? demanda indifféremment Blondel.

— Elle est jeune et belle, malgré la bizarrerie de son costume.

— Que voulez-vous dire ?

— Cette jeune femme est une Indienne !

— Une Indienne ? dites-vous... Grand Dieu,... son nom ? son nom ?... fit Blondel avec précipitation.

— Fleur du-Désert ?

— Où est-elle? où est-elle ?

— Dans ma cabane.

— Depuis quand ?

— Je vous l'ai dit, depuis hier soir.

— Vite !... vite !... conduisez-moi auprès d'elle, Maxime; vous ne savez pas quel lien m'unit à cette femme !.. Il faut que je la voie sans perdre un instant.

Maxime marchait en avant et Blondel le suivait.

Au bout d'un instant tous deux arrivaient à la hutte ; ils s'arrêtèrent et, Maxime, ayant doucement ouvert la porte, Blondel jeta un regard anxieux dans l'intérieur.

Sur une couche de feuilles sèches, une jeune femme dormait.

— C'est elle,... c'est bien elle, fit Blondel à demi-voix.

Ces paroles, cette voix chère et si connue suffirent pour réveiller la jeune Indienne, qui ouvrit les yeux et regarda autour d'elle d'un air étonné.

Ayant aperçu Blondel, elle se leva en s'écriant :

— Harris !

Son charmant visage rayonnait de bonheur, elle se précipita dans les bras de Blondel et cacha sa tête dans sa poitrine.

— Chère enfant ! lui dit celui-ci d'une voix attendrie, tu as donc voulu me suivre jusqu'ici ?

— Sans doute !... les défenses des visages pâles ne peuvent pas m'empêcher de faire ma volonté ?

— Mais !... la mer ?...

— La mer non plus, répondit Fleur-du-Désert en lui souriant avec amour ;... tu le vois puisque me voilà !...

— Mais comment as-tu pu...?

— Elle dit alors à Blondel comment Maxime l'avait reçue et soignée.

Blondel en témoigna chaudement sa reconnaissance à ce dernier.

Il lui confia son amour pour la jeune fille et son intention d'en faire sa femme dès qu'il serait libre.

L'entretien durait depuis un temps assez long quand le visage de Blondel prit une expression de tristesse.

Fleur-du-Désert s'en aperçut et lui en demanda la cause.

— Je dois te quitter de nouveau, répondit Blondel.

— Quelle est la raison qui t'éloigne de moi ?

— Premièrement, je dois, aussi longtemps que je suis ici, partager les travaux des forçats, ensuite.

— Ensuite.

— Je dois remplir le serment que j'ai fait de châtier un misérable !...

— Oh !... veux-tu encore t'exposer à de nouveaux dangers ? s'écria l'Indienne avec angoisse.

— Non !... non !.., ne crains rien pour moi, répondit Blondel ; Dieu me protège maintenant !... je reviendrai bientôt près de toi !

Malgré cette assurance, Fleur-du-Désert, qui ne tremblait

jamais pour elle-même, sentit son cœur envahi par une anxiété indicible, elle saisit les mains de Blondel et lui dit d'un ton de prière:

— Harris!... mon Harris bien-aimé!... écoute-moi, je t'en supplie!... je t'en conjure!... renonce à cette vengeance!... Je le sens!... j'ai peur!... il me semble que je ne te reverrai plus! J'ai un pressentiment qui me dit que nous sommes sur le point d'être séparés pour toujours!

— Il faut que je tienne mon serment, il le faut! repartit Blondel... cet homme s'est rendu coupable des plus grands crimes; aussi longtemps que ce misérable vivra nous sommes toi et moi, exposés à un danger permanent; c'est pourquoi il faut que cet homme meure!

Fleur-du-désert voulut recommencer ses prières, mais Blondel fut inflexible et elle dut renoncer à le retenir; malgré ses larmes et ses supplications, Blondel quitta la cabane pour aller reprendre son travail.

Il marchait rapidement; mille pensées confuses se croisaient dans son cerveau, et de temps en temps il portait la main au manche d'un couteau qu'il portait caché sous ses vêtements.

Nous allons maintenant nous occuper de ce qui s'était passé pendant l'absence de Blondel.

Précigny et Mac Bel qui, comme nous l'avons dit, travaillaient à quelque distance des autres forçats s'entretenaient à demi-voix pour ne pas être entendus des gardiens qui se promenaient d'un groupe à l'autre.

L'objet de leur conversation était comme d'habitude Blondel et les moyens à employer pour s'en défaire. Sa mort était devenue une idée fixe chez Précigny et il voulait y parvenir, dût-il y risquer sa tête.

La difficulté consistait à pouvoir attirer Blondel dans une embuscade, afin d'éviter d'avoir avec lui un combat corps à corps dont l'issue eût été douteuse.

La conversation avait précisément pour objet d'imaginer un guet-apens.

Plusieurs propositions avaient déjà été présentées, examinées, puis rejetées, quand Préciguy s'écria d'un air joyeux.

— J'ai trouvé !

— Voyons ton plan ! fit l'Ecossais.

— Voici l'affaire : nous irons trouver un des surveillants et nous lui dirons que nous avons trop à faire pour deux et qu'il faut qu'il nous donne un compagnon pour nous aider, ce travail étant pour nous tout nouveau et assez pénible, et que nous avons besoin, pour en venir à bout, d'un homme habile et vigoureux...

— Je comprends;... cet homme..

— C'est Blondel !... Le surveillant n'a aucune raison pour nous refuser cela... et même, en supposant que Blondel flaire un piège il est trop fier et trop courageux pour refuser : en un mot, il est dans nos mains.

— Parfaitement, mais après?

— Tu vois ces pieux, tu sais que nous devons les enfoncer au bord de l'eau pour renforcer la digue?

— Je le sais ; ensuite ?

— Ce soir même nous faisons un avancement sur deux pieux, cet avancement est recouvert par des branchages et d'un peu de terre, de manière à ce que l'on puisse croire qu'il est assez solide pour y passer, tandis que nous nous arrangeons pour que le poids d'un homme le fasse enfoncer.

— Je commence à comprendre.

— Demain matin de bonne heure, nous arrivons avec Blondel pour nous mettre au travail ; chacun prend un pieu pour aller l'enfoncer et nous nous arrangeons pour que ce soit Blondel qui marche le premier, en passant sur l'avancement que nous avons construit, il passe au travers et il tombe dans l'eau qui a au-dessous trois pieds environ de profondeur, nous nous précipitons avec nos pieux et nous maintenons son

corps dans la vase jusqu'à ce qu'il soit asphyxié, nous enfonçons ensuite nos pieux à côté, nous y amenons de la terre et voilà un bout de digue construit sur une fondation d'un nouveau genre. Que dis-tu de mon idée?

— Je la trouve excellente!

— Il faut nous mettre immédiatement à l'ouvrage et préparer notre faux plancher, nous irons ensuite trouver le surveillant.

— C'est cela;... Blondel sera tout étonné de trouver des boîtes à double fond dans l'île Royale.

Une demi-heure fut suffisante pour achever ce travail.

— Précigny alla ensuite trouver un surveillant et eut bientôt obtenu ce qu'il demandait.

Blondel, interrogé, répondit qu'il lui était égal d'aller aider aux deux forçats.

Rien ne semblait devoir contrecarrer les projets de ces deux misérables; mais ils avaient compté sans Lapostole qui, de son côté, avait aussi fait un plan qui paraissait avoir beaucoup de chances de réussite.

CHAPITRE XV.

La rencontre

Un incident insignifiant en apparence vint pour le moment changer le cours des choses et parut vouloir faire avorter ou

tout au moins ajourner le complot tramé contre la vie de Blondel.

Le soir du même jour, après que les travailleurs eurent pris leur repas du soir, ils entrèrent dans leurs dortoirs, se divisèrent en groupes et commencèrent à causer entr'eux.

Les uns parlaient du passé, quelques-uns du présent ; mais la plus grande partie s'entretenait de l'avenir et du sort qui leur était réservé dans cette île.

Précigny et Mac-Bell avaient rassemblé autour d'eux quelques-uns des forçats qui étaient restés dans les mêmes sentiments d'animosité contre Blondel.

Un de ces bandits animé par Précigny recommença à parler de Blondel et à le représenter comme un homme dangereux, un traître, dont il fallait se méfier.

— Bien plus, fit en riant d'un air cynique ce misérable, si mes informations sont justes, nous sommes menacés d'avoir bientôt toute une nichée de petits Blondels !

— Que veux-tu dire ? demand Mac-Bell.

— En effet, fit Précigny, nous ne te comprenons pas. Qu'as-tu appris de nouveau ?

— On m'a dit, reprit le forçat, qu'il est arrivé la nuit dernière dans l'île une femme que nous avons tous vue à Cayenne, et qu'elle n'est venue ici que pour tenir compagnie à son ami Blondel.

— Fleur-de-désert ? s'écria Précigny.

— Oui..., et elle a vraiment le droit de se faire appeler ainsi.

— Es-tu certain de ce que tu dis ? reprit Précigny.

— Où se tient-elle donc ? demanda en même temps l'Ecossais.

— C'est précisément ce qui me paraît louche, répondit le galérien ; elle habite la hutte d'un inconnu, dont on dit les choses les plus étranges et qui mène ici une existence mys-

térieuse;... une véritable énigme que personne n'a encore pu déchiffrer.

— Quel homme est-ce ? fit Mac Bell.

— Est-il aussi condamné ? demanda à son tour Précigny.

— On n'en sait rien au juste : les uns prétendent qu'il faisait partie d'une bande de voleurs, les autres disent que c'est un mouchard et qu'il est de la Rousse (1), mais personne ne sait rien de précis... on ne sait sûrement qu'une chose, c'est qu'il travaille comme nous autres et qu'il reçoit la même nourriture, mais qu'il est libre et qu'il peut si cela lui plait, quitter l'île d'un jour à l'autre.

— Et il y reste ?

— Oui.

— Dans quel but ?

— C'est facile à deviner, parbleu, c'est pour espionner, fit Précigny.

Un court silence suivit ces paroles.

Précigny qui avait jeté à l'Ecossais un coup d'œil d'intelligence, fit signe aux autres de s'approcher plus près, puis il demanda à celui qui venait de parler.

— Es-tu certain que l'Indienne se trouve dans la cabane habitée par cet individu ?

— Parfaitement sûr.

— Et cette hutte, est-elle loin d'ici ?

— Elle se trouve tout près de la digue.

— Près de l'endroit où nous avons travaillé ce matin?

— Pas loin, en tous cas.

— Bon, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, et je ne vous demande pas vingt-quatre heures pour vous donner le mot de cette énigme.

Le lendemain matin, il se leva un des premiers, et en allant

[1] Terme d'argot pour désigner la police secrète.

au travail il laissa les autres forçats prendre les devants pour pouvoir causer à son aise avec Mac-Bell.

Celui-ci qui avait compris Précigny avait fait en sorte de se trouver également en arrière.

— Mac-Bell, fit Précigny, il nous faut renvoyer jusqu'à demain l'affaire de Blondel.

— C'est aussi ce que je pensais, répondit l'Ecossais.

— Blondel aime l'Indienne, reprit Précigny, et avant qu'il meure il faut qu'il souffre tout ce qu'une créature humaine peut moralement supporter. Il faut que l'Indienne meure avant lui et qu'il sache que c'est moi qui l'ai tuée.

— Mais comment veux-tu y parvenir ?

— J'ai mon idée !

— Cela me semble un peu difficile.

— Bah !... c'est la moindre des choses ; ce soir après l'appel je m'éloigne sans être vu et j'ai bientôt trouvé la cabane où doit se trouver Fleur-du-désert.

— Et si ton absence est découverte ?

— J'aurai une petite punition,... oh ! cela m'est bien égal, pourvu que je puisse me venger !

L'Ecossais ne répondit rien.

On arrivait à la digue et il fallait se mettre au travail.

La journée se passa sans incident.

Précigny et l'Ecossais travaillaient avec ardeur, et quand le moment du repos fut arrivé, Lapostole se mêla aux groupes des forçats.

Quant à Blondel, assis à l'écart sur un bloc de rocher, il mûrissait ses projets de vengeance.

Toutes les fois que son regard rencontrait Précigny ou Mac-Bell, il s'éclairait d'une lueur étrange.

Le soir, quand l'appel fut fait, Précigny trouva une occasion de s'éloigner inaperçu et de quitter en cachette le bâtiment où tous les forçats passaient la nuit.

Il se dirigea vers la forêt où devait se trouver la hutte qui abritait Fleur-du-désert.

La nuit était obscure et une fois qu'il eut atteint la forêt il aurait eu de la peine à s'orienter si une faible lueur qui venait de la hutte ne lui eût servi de guide.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'il se trouvait devant la porte de la cabane.

Il s'arrêta pour écouter.

A ce moment il eut une pensée qui ne lui était pas encore venue :

Avant de pouvoir pénétrer jusqu'à l'Indienne il faudrait se débarrasser du personnage mystérieux qui lui donnait l'hospitalité et il se demanda quel moyen il emploierait pour cela.

Il resta ainsi un moment irrésolu, se contentant de jeter des regards curieux dans l'intérieur de la hutte au travers des fentes de la porte qui était faite de planches grossières et mal ajustées.

Il vit en effet deux personnes.

On lui avait dit la vérité : Fleur-du-désert était là.

Puis il se mit à considérer l'homme dont on lui avait parlé ; peu à peu l'expression de son visage changea, il devint sérieux et un pli profond se dessina entre ses sourcils.

Au premier abord la physionomie de ce personnage le laissa indifférent.

Ces cheveux hérissés et grisonnants.... cette barbe inculte, ces traits altérés ne lui rappelèrent absolument rien.

Cependant au bout d'un moment, quelque chose comme un vague souvenir traversa son esprit et il se mit à considérer cet homme avec plus d'attention.

Tout à coup il lui sembla qu'un voile tombait de devant ses yeux.

— Mais, pensa-t-il, c'est impossible ; .. est ce une illusion ou bien est ce que je perds la tête ?

Il regarda de nouveau par la fente.

Son cœur battait à se rompre et il sentait comme une fièvre gagner son cerveau.

Au bout d'un instant d'examen il se recula stupéfait.

— C'est lui ! fit-il à voix basse ;... c'est bien lui ! Je ne me trompe pas !... Oh ! maintenant, je n'ai plus rien à craindre et ma vengeance est certaine !

Puis il frappa à la porte comme quelqu'un qui a la volonté bien arrêtée d'entrer.

— Ouvrez !.... ouvrez !.... fit-il d'une voix assurée,.... ouvrez sans crainte !.... c'est un ami !

La porte fut ouverte et Maxime qui s'était avancé sur le seuil avec sa lampe à la main poussa une exclamation de terreur et recula de deux pas en voyant Précigny qui lui tendait les deux mains.

— Précigny !... s'écria-t-il ; vous ici ?

Celui-ci se mit à rire.

— Que diable, fit-il, il me semble que vous donnez raison au proverbe qui dit : « loin des yeux, loin du cœur, » et vous ne paraissez guère satisfait de me revoir, moi, qui suis pourtant un ancien ami !

En parlant Précigny était entré sans façon dans la cabane et avait jeté sur Fleur-du-désert un regard qui la fit frémir, malgré tout son courage.

— Bon ! fit Précigny, je vois que mon arrivée produit le meilleur effet ;... mais laissons cela ; je viens pour une chose qui est trop importante pour que je m'arrête à des bagatelles semblables.

Tout en parlant il s'était assis à côté de Maxime qui restait tout pensif et qui se demandait quel pouvait bien être le motif de la venue de Précigny qui, s'apercevant de son embarras crut en comprendre la cause.

— Oh ! mon cher ! lui dit-il gaiement, ne prenez pas la peine de vous creuser la tête ; vous ne pouvez pas savoir ni deviner

le motif de ma présence ici, et vous chercherez en vain à le connaître... Je vous l'expliquerai tout à l'heure et vous verrez qu'il est très-simple..... Auparavant, veuillez, je vous prie, me raconter par quel enchaînement de circonstances vous vous trouvez dans cette île, et pourquoi vous vivez libre au milieu d'une population de forçats avec lesquels vous pourriez si facilement être confondu!... Quelle mauvaise étoile vous a conduit ici?...

A cette question qui le ramenait à un passé que tous ses efforts tendaient à oublier, Maxime hocha la tête et eut le courage de soutenir en face le regard cynique et interrogateur de Précigny.

— Ce qui m'a conduit ici, répondit-il avec gravité, et ce qui m'y retiendra jusqu'à ma dernière heure, c'est un sentiment que vous ne connaîtrez sans doute jamais, monsieur le comte!

— Vraiment?... reprit Précigny d'un air moqueur,.... et quel est donc ce sentiment, je vous prie?

— Le repentir.

— Comment!... vous vous repentez?... Et de quoi donc?...

— J'ai horreur de ma vie passée!

— Tiens, tiens!... c'est parbleu très-édifiant, et vous excitez chez moi une pitié sincère.

— Oh!... monsieur le comte,... ne raillez pas!...

— Fi donc!.... railler?... et pourquoi donc?..... Je m'étonne seulement que puisque vous voulez faire pénitence vous soyez resté à moitié chemin.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que toute peine est légère quand on peut la choisir soi-même et la faire cesser quand on veut.

— Vous pouvez avoir raison.

— Avec des sentiments comme les vôtres, j'aurais trouvé plus logique que vous vous soyez franchement décidé à franchir le seuil du bagne, et, puisque vous êtes un criminel ordinaire ni plus ni moins que nous autres galériens, vous ayez partagé notre sort et notre misère.

Maxime ne répondit rien, il était sans doute frappé de la justesse du raisonnement de son ancien ami.

— Mais, reprit Précigny, il est question d'autre chose et je ne suis pas venu ici, au milieu de la nuit, pour vous faire de la morale... Je reconnais bien l'irrésolution qui fait le fond de votre caractère et je ne veux pas vous la reprocher attendu qu'elle doit m'être de quelque utilité.

— Comment? demanda Maxime.

Précigny se mit à rire et s'approcha du vicomte.

— Ecoutez, fit-il, vous ne savez peut être pas que Blondel se trouve ici?

— Je le sais, répondit Maxime.

— L'avez-vous vu?

— Oui.

Précigny poussa un juron de colère.

— Eh bien, reprit-il, puisque vous savez que Blondel se trouve dans l'île et que j'y suis aussi, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, vous comprenez, n'est-ce pas?.. Vous savez à quel point je hais cet homme... et vous devez supposer que je veux me venger!...

— Et vous voulez...

— Je veux, Maxime, que vous m'aidiez dans ma vengeance.

— Moi?

— Est-ce que vous refuseriez?

— Mais, sans doute!... je refuse absolument.

Précigny se mit à rire en entendant ces paroles de Maxime, puis son regard prit une expression de menace, et, fixant froidement le vicomte, il lui dit:

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, répondit Maxime avec fermeté, que je ne veux pas tremper dans un nouveau crime.

— Pas même contre Blondel?

— Pas plus contre lui que contre une autre personne.

— Est-ce votre dernier mot?

— Oui.

Précigny eut un sourire ironique et jeta à Maxime un coup d'œil dédaigneux.

Il savait que la pusillanimité était le fond du caractère de Maxime et croyait pouvoir facilement vaincre sa résistance.

— Comme vous voudrez, reprit-il après un instant de silence ;... agissez comme vous le jugerez convenable, seulement il ne faudra pas vous étonner si, de mon côté, je n'agisse pas selon ma manière de voir, et cela sans garder aucun ménagement vis-à-vis de vous.

— Que prétendez-vous faire ?

— Une chose très-simple.

— Expliquez-vous !

— Je vais le faire de la manière la plus concluante, et vous pouvez être certain que rien ne pourra me détourner de mon projet si vous persistez à me refuser votre concours et à maider dans ma vengeance. Et maintenant, écoutez !.... Ce que je ferai, le voici :... Je dévoilerai votre secret à tous les galériens de l'île,... je leur dirai qui vous êtes et je leur raconterai votre histoire.... Il faudra que votre honte soit publique et on ne tardera pas à savoir à Paris ce qu'était au fond le noble vicomte de Brescé.

Ces paroles firent pâlir Maxime.

Il jeta un coup-d'œil vers le coin où se tenait Fleur-du-désert, comme s'il eût craint qu'elle eut compris les paroles de Précigny.

Mais la pauvre créature, blottie sous une couverture, regardait avec indifférence cette scène à laquelle du reste elle ne comprenait pas grand chose.

Du reste, les deux hommes avaient parlé presque à voix basse.

— Précigny !.... reprit Maxime d'une voix altérée,... vous avez toujours été mon ami, et vous ne feriez pas cela !

— Je le ferai comme je le dis,.... je vous le jure !

— Mais vous me couvrez ainsi d'ignominie !

— Que m'importe !

— Vous tuez ma pauvre mère qui ne pourra jamais supporter une honte pareille !

— Il ne tient qu'à vous de l'éviter.

— Ah !... vous êtes impitoyable !

— Je tiens ma vengeance et je ne veux pas la laisser échapper.

— Vous avez résolu de me perdre !

— Choisissez, Maxime, et faites vite.... Il y a une heure déjà que j'ai quitté la bagne, le moindre retard pourrait trahir mon absence et me mettre ainsi dans la nécessité d'ajourner mon projet.... Voyons,... répondez !... que décidez-vous ?

— Oh !... mon Dieu !... fit Maxime en se tordant les mains.

— Voulez-vous m'aider, moi, votre ancien ami.... ou bien, préférez-vous que je vous présente demain à mes compagnons comme le vicomte de Brescé ?

— Abandonnez votre projet,... je vous en conjure !

— Jamais !... j'ai assez attendu !... Fleur-du-désert doit mourir cette nuit, et demain ce sera le tour de Blondel.

— Quel projet abominable avez-vous formé ?

— Tout est prêt pour demain !... un piége a été préparé à la digue où Blondel travaille et il doit inévitablement y tomber. Je serai de cette manière débarrassé de lui pour toujours !... mais pour que ma vengeance soit complète, il faut auparavant qu'il sache que Fleur-du-désert est morte de ma main.

— Précigny !... votre projet est horrible !...

— Ne vous occupez pas de moi, Maxime, et écoutez bien ce que je vous dis... Si Fleur-du-désert est encore vivante demain, je reporte sur vous toute la haine que j'ai pour Blondel et je vous jure que je me vengerai !

En parlant, Précigny s'était levé et s'était approché de la porte.

Quant il eut fini, il sortit et reprit le chemin par lequel il était venu.

Une fois que Maxime se trouva seul avec l'Indienne, il sentit comme un fardeau énorme de moins sur sa poitrine.

Cependant une profonde émotion s'était emparée de lui, il était terrifié et se sentait incapable de prendre une résolution.

Les menaces de Précigny faisaient courir un frémissement de terreur dans tous ses membres.

Fleur-du-désert eut bientôt remarqué l'état dans lequel il se trouvait.

Elle quitta le coin où elle était et s'approchant de Maxime, elle lui posa la main sur l'épaule en lui disant :

— Tu es triste, ami !... les paroles que cet homme a prononcées t'ont causé de la peine ?...

— Les as-tu comprises ? demanda Maxime avec inquiétude.

— J'ai seulement compris qu'il te menaçait.

— Il a fait plus que cela !

— Ah !... c'est un méchant homme !

— Le connais-tu ?

— Je connais sa haine contre Harris.

— Cette haine s'étend jusque sur toi.

L'Indienne secoua la tête et montra le ciel.

— Je ne crains rien, dit-elle avec sérénité, le Grand-Esprit me protégera.

— Je le veux bien, repartit Maxime, mais Précigny ne craint pas le Grand-Esprit... Sais-tu ce qu'il voulait de moi ?

— Quoi donc ?

— Il exigeait que je l'aide à te faire mourir pour se venger de Blondel.

— Que dis-tu ?

— La vérité.

— Il n'a donc pas abandonné ses projets ?

— Moins que jamais !

— Et toi,... tu as refusé ?

— L'as-tu compris ?

— Oui,... oh!... tu ne veux pas de mal à Harris et il t'en sera reconnaissant.... Mais pourquoi donc es-tu venu vivre ici, parmi ces méchants hommes ?

Cette question amena un nuage sur le front de Maxime qui répondit d'une voix émue :

— Je suis touché de l'intérêt que tu me témoignes,... un jour viendra où je pourrai te raconter ma vie,... je te dirai l'abus que j'ai fait des biens et des qualités que j'avais reçus de Dieu. Pour le moment ne pensons qu'au danger qui menace Blondel et aux moyens de faire avorter les projets du monstre qui vient de sortir d'ici.

Pendant cette conversation Précigny se dirigeait vers le bâtiment où se trouvaient les dortoirs des forçats.

Il craignait que son absence n'eût été remarquée.

Il réfléchissait à l'entretien qu'il venait d'avoir avec Maxime et il se sentit envahi par une inquiétude vague et de laquelle il ne pouvait se rendre compte.

Sa menace ne semblait pas avoir produit sur Maxime l'effet qu'il en attendait et il commençait à douter que le vicomte pût se décider à agir.

Par moments il regrettait de lui avoir dévoilé ses projets de vengeance et il éprouva un sincère repentir d'avoir été si imprudent.... Ce qu'il y avait de grave, c'est qu'il lui avait parlé du piége tendu à Blondel, et il s'en mordait les doigts.

Tout en faisant ces réflexions sa marche s'était ralentie et il finit par s'arrêter tout à fait.

Il semblait se consulter et avoir de la peine à prendre un parti.

L'endroit où il se trouvait était désert et dénudé de végétation, on ne voyait rien que quelques lumières briller faiblement à quelque distance ; ces lumières venaient des fenêtres du bagne.

Il hésitait visiblement.

D'un côté il sentait qu'il était temps de rentrer et d'un autre il lui en coûtait de laisser échapper sa vengeance.

Devait-il s'en rapporter à un autre pour le soin de faire mourir la femme aimée de Blondel, cette jeune Indienne dont la mort devait être pour Blondel une douleur immense ?

Son parti fut bientôt pris et il se remit en route dans la direction de la hutte de Maxime.

Il avait à peine fait une vingtaine de pas qu'il s'arrêta brusquement.

Il lui avait semblé entendre des pas derrière lui.

Mais il était trop décidé à accomplir son projet et il se remit presque immédiatement en marche.

Une minute plus tard il se retrouvait auprès de la cabane.

Comme la première fois il se glissa sans bruit près de la porte et regarda par une fente.

Maxime et Fleur-du-désert dormaient, couchés chacun sur un lit de feuilles et d'herbes sèches, à chaque extrémité de la hutte, et la lampe était restée allumée.

La fente par laquelle Précigny regardait était suffisamment large pour laisser passer le canon d'un pistolet.

Rien ne mettait donc obstacle à l'accomplissement du crime.

Précigny resta un moment à contempler Fleur-du-désert, il savourait d'avance ce commencement de vengeance.

Puis, ayant tiré de dessous sa casaque un pistolet dont il avait trouvé le moyen de se munir, il en glissa le canon par la fente de la porte et le dirigea vers l'Indienne.

Le misérable allait faire feu et c'en était fait des jours de l'infortunée Fleur-du-désert.

Mais comme l'avait dit la jeune femme, le Grand-Esprit veillait sur elle.

Précigny allait presser la détente de son arme quand il reçut sur la nuque un coup dont la violence le jeta à terre.

Avant qu'il pût songer à se défendre il se sentit serrer la

gorge par une main énergique et un genou se posa sur sa poitrine, de sorte qu'il resta dans l'impossibilité de faire un mouvement.

— Voyons, mon brave ami, fit une voix basse et ironique, voyons, est-ce qu'on ne reconnait plus ses vieux amis ?

— Qui êtes-vous ? demanda Précigny d'une voix étouffée.

— Regarde-moi attentivement.

— Malédiction !.... Lapostole !....

— Tu as deviné !

— Misérable !....

— Oh ! oh !.... des gros mots !.... ce n'est pas bien ; d'ailleurs je suis accompagné de quelques personnes qui sont chargées de me prêter main-forte dans le cas où tu ferais le méchant.

En effet à quelques pas se trouvaient quatre des gardiens du bagne.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit Précigny.

— Cela veut dire, mon cher comte, répondit Lapostole, que j'ai pris la liberté de deviner ton projet et que je suis arrivé juste à temps pour t'empêcher de faire une bêtise. Tu seras quitte pour une petite punition pour ta promenade nocturne, tandis que sans moi tu courais grand risque d'être raccourci.

Précigny ne répondit rien.

Il était aveuglé par la rage et il avait comme un nuage rouge devant les yeux.

— Oh !.... tu me la paieras cher !.... fit-il ensuite d'une voix sourde.

— Si ce n'est pas trop cher nous pourrons conclure l'affaire, repartit Lapostole d'un ton sarcastique.

— Tu ris ?....

— Oh !.... une vieille habitude...

— Mais tu sais que c'est celui qui rit le dernier qui rit le mieux.

— C'est absolument mon opinion, mon brave.... Pour le moment il t'est permis de jeter feu et flammes, rien ne t'en

empêche ! Forme des plans de vengeance autant que cela pourra te faire plaisir, mais n'oublie pas, mon garçon, que j'ai l'œil ouvert sur toi, et que si tu t'avises de toucher à Blondel du bout du doigt, c'est alors seulement que tu apprendras à connaître Lapostole.

Les gardiens s'étant approchés ils se saisirent de Précigny, le firent relever et lui mirent les menottes.

Toute résistance aurait été inutile.

Précigny l'avait immédiatement reconnu et il ne fit aucune difficulté.

Une demi-heure plus tard la petite troupe était rentrée dans le bagne et Précigny était au cachot jusqu'à ce que sa punition fût prononcée.

CHAPITRE XIV.

Le piége.

Le lendemain matin, au moment où les forçats se préparaient à aller au travail, une certaine agitation se manifestait dans les dortoirs et les corridors, parmi les galériens.

On chuchotait et les regards se dirigeaient à la dérobée vers Mac-Bell et Précigny qui, comme d'habitude, s'étaient écartés de leurs camarades.

On avait tiré Précigny de son cachot pour aller au travail

et sa punition devait être fixée par le gouverneur dans la matinée.

L'Ecossais s'aperçut bientôt de l'attention dont tous deux étaient l'objet et le dit à Précigny qui répondit par des regards de défi et de menace aux coups-d'œil dont il était le but.

— Je te le dis, monsieur le comte, lui disait Mac-Bell, ne ris pas ainsi ! l'affaire n'est peut-être pas aussi gaie que tu le crois !

— Mais que me veulent-ils donc ?

— Je ne le sais pas; mais chez les gens de cette sorte il faut s'attendre à tout,... et ils n'entendent pas la plaisanterie. Quand voudras-tu comprendre que tu n'es pas ici sur le boulevard, et qu'ici on ne répond pas par un calembour ou une plaisanterie, mais par un coup de couteau ?

— Je méprise ces gens et c'est ce qui me rend supérieur à eux, répondit Précigny avec hauteur.

— Il est possible que tu croie leur en imposer. Après tout, peut-être sont-ils étonnés de voir un comte, né dans le luxe, élevé dans le confortable, habitué à ne fréquenter que des personnes de la haute société, distingué par son savoir et pas ses manières, et être aussi corrompu, aussi scélérat que le pire d'entre eux !

— Merci pour le compliment, Mac-Bell !

— Tandis que moi, qui ne possèdes pas ton sang-froid et qui ne me crois pas au-dessus de ces hommes, je veux tout de suite savoir ce qu'il en est et aller au fond de la chose ; je veux savoir ce que signifient ces chuchotements, et cela sur-le-champ.

En effet, l'Ecossais saisit par la manche de sa casaque le premier qui passa près de lui et lui dit :

— Halte, mon vieux, et avance à l'ordre ; tu vas me dire.....

— A bas les pattes, répondit l'autre, et prends garde de ne pas déchirer les effets de l'Etat.

Et en parlant il avait dégagé sa manche des mains de Mac-Bell.

— Tiens, Lapostole !

— Oui, fit celui-ci, moi-même, en chair et en os.

— Bon, reprit l'Ecossais, je suis bien aise que ce soit toi ; il me semble que tu manigances quelque chose contre nous ;... dans tous les cas tu dois savoir mieux que personne pourquoi tous ces singes nous examinent, Précigny et moi, comme s'ils nous voyaient pour la première fois.

— Comment !.... on vous regarde ?.... on a cette audace ? fit Lapostole avec une consternation comique.

— Veux-tu parler ? fit Mac-Bell d'un air furieux et en levant sa main fermée.

— Tu demandes d'une manière tellement polie qu'il est impossible de ne pas te répondre... Tu voudrais donc savoir....

— Je voudrais savoir la raison pour laquelle vous nous examinez tous comme des bêtes curieuses.

Lapostole eut un sourire malicieux.

Puis il répondit :

— D'abord je crois que tu n'es pour rien dans cette curiosité comme ta vanité te le fait croire.

— Ah !.... alors c'est de moi qu'il s'agit ? fit Précigny en s'avançant.

— Oui, monsieur le comte, il est question de Votre Excellence !

— Et à quelle circonstance dois-je attribuer cet honneur ?

— Voici l'affaire : il paraît que monsieur le comte, oubliant sans doute le léger changement qui s'est opéré dans son existence, et se figurant probablement être encore à Paris et en liberté, a eu hier soir la fantaisie de faire une promenade au clair de la lune en oubliant de rentrer.

— C'est cela même, répondit Précigny, et si je ne me trompe, c'est toi qui m'as dénoncé ?

Lapostole fit une révérence grotesque.

— La seule raison qui m'a poussé à le faire, reprit-il, c'est le profond et vif intérêt que je porte à monsieur le comte ; il est

si facile d'attraper un rhume de cerveau quand on se trouve ainsi exposé à la fraîcheur de la nuit, et nos gardiens, tout fiers de l'honneur qu'ils ont d'avoir à surveiller des personnages de haut rang et soucieux de la santé de leurs pensionnaires ont jugé convenable de donner à comprendre à monsieur le comte ce que ces promenades nocturnes peuvent avoir de dangereux.

— Je ne te comprends pas encore,.... continue.

— Non, je préfère laisser la parole à monsieur Vaudoré, notre brave gardien que je vois s'approcher et qui va sans doute se faire un vrai plaisir de répondre à cette question d'une manière tout à fait catégorique.

Précigny regardait toujours Lapostole d'un air hébété.

Puis se tournant vers Mac-Bell il lui demanda :

— As-tu compris ce qu'il veut dire?

— Pas un mot?

— Adressons-nous au gardien.

Puis se tournant vers ce dernier qui s'avançait, il lui demanda :

— Pardon, monsieur Vaudoré, auriez-vous l'obligeance de me dire....

Le gardien, au lieu de répondre, s'adressa à deux hommes qui le suivaient et leur dit :

— Faites votre office.

Ces deux hommes s'approchèrent de Précigny, lui saisirent les bras, et avec une habileté qui dénotait une grande habitude de ce genre d'exercice, en un clin-d'œil ils l'eurent mis à nu jusqu'à la ceinture.

Précigny, troublé, ne se rendait pas bien compte des intentions qu'on avait à son égard.

Ils l'entraînèrent ensuite vers un pilier auquel ils l'attachèrent avec une forte courroie, puis ils sortirent chacun un petit fouet de leur poche.

— Que voulez-vous me faire?.... s'écria Précigny terrifié et qui commençait à comprendre.

Un vigoureux coup de fouet appliqué sur son dos fut la seule réponse qu'il reçut.

Précigny poussa un cri de douleur et fit un effort pour briser la courroie qui le liait au pilier.

Mais cette courroie était solide et elle ne céda pas.

Un second coup de fouet succéda au premier, et ils commencèrent à tomber dru sur la peau de Précigny en y faisant des marques violettes et sanglantes.

Le pauvre diable poussait des hurlements de rage et de douleur.

Quand il eut subi cette punition il dût rester encore une heure attaché au pilier, comme le voulait le règlement du bagne.

Aussitôt que le gardien se fut éloigné avec ses deux aides, Précigny, épuisé, fit signe à Mac-Bell de s'approcher.

— Eh bien ! l'affaire n'a pas été agréable ? fit ce dernier d'un air où il y avait plus d'ironie que d'amitié.

— Ce n'est pas ce qui me fait plus de peine, répondit Précigny, j'aurais consenti à en recevoir le double si cela avait pu être renvoyé d'un jour.

— Pourquoi ?

— Ne le devines-tu pas ?

— Ma foi, non !

— Eh bien, regarde là bas !

Mac-Bell suivit le regard de Précigny.

— Ah !... Blondel ! fit il.

— Eh oui ! Blondel !.... comprends-tu maintenant ?

— Parfaitement.

— Voici le moment d'aller au travail et je ne pourrai pas sortir avec vous.

— Qu'est-ce que cela fait ?..... ne puis-je pas faire l'affaire tout seul ?

— Crois-tu pouvoir le faire ?

— Certainement, j'ai déjà demandé au surveillant qu'il nous

donne pour nous aider Blondel dont l'habileté et la force nous sont indispensables dans notre travail.

— Et... il a consenti ?

— Sans faire la moindre observation ; et maintenant, puisque tu ne peux pas venir, c'est une raison de plus pour qu'il laisse Blondel venir avec moi.

— Tu n'as rien oublié ?

— Ne crains rien,... j'ai bonne mémoire !

— Es-tu bien sûr que la trappe n'a pas été découverte par personne ?

— Oh !... parfaitement ;... hier soir elle était encore en bon état et depuis là personne n'est allé de ce côté.

— Vois-tu, Mac-Bell, fit Précigny d'une voix empreinte d'une haine profonde ; vois-tu, le plaisir de voir enfin ma vengeance réussir me fait oublier ma souffrance et la honte de me voir fustigé devant les yeux des camarades !

— Tranquillise-toi !... avant peu tu entendras dire qu'il est arrivé un accident à Blondel.

— Bon !... Je compte sur toi !... au revoir !

Il y avait environ une heure que Précigny était attaché au poteau quand on donna le signal de la sortie pour aller au travail.

Il fut détaché et conduit à son lit pour y être pansé.

Pendant ce temps les autres forçats se rendaient à la digue par groupes et se dirigeaient chacun vers l'endroit qui lui était assigné.

En sortant du bagne, Mac-Bell et Précigny avaient échangé un dernier coup-d'œil d'intelligence en montrant Blondel.

Ce coup-d'œil avait été remarqué par Lapostole qui ne perdait pas un de leurs mouvements et qui comprit immédiatement qu'il se tramait quelque chose.

Il s'approcha rapidement de Blondel.

— Ecoute ! lui dit-il à demi-voix, il ne faut pourtant pas te

laisser dévorer sans gratter un peu le palais de celui qui a trop faim ; dis-moi, avec qui vas-tu travailler?

— Avec l'Ecossais.

— Oh!... je m'en doutais!

— Pourquoi?

— Tiens-toi sur tes gardes.

— Que veux tu dire?

— Tiens-toi sur tes gardes, te dis-je.

— Sais-tu quelque chose?

— Non!... mais j'ai des soupçons.

— Sur qui?

— J'ai surpris un coup d'œil entre Précigny et l'Ecossais.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Rien de bon!... ils se sont regardés en faisant de ton côté un signe qui ne ressemblait pas du tout à une marque d'affection.

— Bah!... je ne crains pas l'Ecossais.

— Je le crois, et tu en viendras facilement à bout s'il t'attaque en face, mais il te connaît trop pour cela, et il est capable de te prendre en traître et de t'attirer dans un piège.

— Bon, dans ce cas, j'aurai l'œil ouvert!... es-tu tranquille?

— Oui,... à cause de toi!

— Je te remercie!

— Ils se séparèrent et Blondel s'approcha de l'Ecossais.

Puis tous deux se dirigèrent vers l'endroit où Mac-Bell avait travaillé la veille avec Précigny.

Ils marchèrent un instant l'un à côté de l'autre sans dire un mot.

Mac-Bel avait l'air inquiet.

On voyait qu'il avait envie de parler, mais qu'il ne savait comment entrer en matière.

A la fin cependant, il parut vouloir surmonter son hésitation.

— Sais-tu à quoi je pense ? fit-il brusquement en se tournant vers Blondel.

— Non, répondit brièvement celui-ci.

— Eh bien ! je me disais que deux hommes comme nous pourraient faire de grandes choses, si, au lieu de se quereller ils unissaient leurs forces !...

— Le crois-tu ? fit Blondel.

— Est-ce que ce n'est pas la vérité ?

— Peut-être !

— Je suis persuadé, reprit l'Ecossais, que si nous voulions, nous pourrions avant peu être en France et vivre comme de grands seigneurs, au lieu de rester à travailler comme des esclaves dans ce pays de chiens !

— C'est-à-dire, repartit Blondel, à la condition toutefois qu'on ne nous fasse pas faire une promenade sur le chemin qui conduit à la guillotine !

— Bêtises !.. cela n'arrive qu'aux imbéciles !

— Tu te trompes, Mac-Bell, cela peut aussi arriver au plus malin et au plus habile.

— Je n'en persiste pas moins dans mon opinion !... Et si tu voulais écouter ma proposition pendant qu'il en est temps, nous pourrions faire notre bonheur !

— Non, Mac-Bell, non !... Je ne suis pas l'homme qu'il te faut !

— Est-ce ton dernier mot ?

— Oui !

L'Ecossais jeta sur Blondel un regard sombre et menaçant.

— C'est bien, fit-il d'un air peu rassurant, tu ne sais pas ce que tu refuses !

Mac-Bell, qui connaissait l'audace, le courage, l'habileté et la force de Blondel, aurait bien voulu que celui-ci consentît à pactiser avec lui, il aurait ensuite carrément planté là Précigny pour essayer de recommencer une carrière avec Blondel, il aurait commencé par découvrir à ce dernier le complot formé contre lui.

Mais le refus de Blondel fut son arrêt de mort.

L'Ecossais, furieux de voir sa proposition repoussée n'écouta plus que sa vieille rancune et il résolut de précipiter Blondel dans le piége qui lui avait été préparé.

Ils étaient arrivés à la digue.

Le gardien qui les avait accompagnés resta un moment auprès d'eux, puis il s'éloigna pour aller surveiller les autres groupes de travailleurs.

Ils restèrent alors seuls, Blondel, se souvenant de la recommandation de Lapostole se tenait sur ses gardes et ne perdait pas un geste de l'Ecossais, tout en affectant la plus profonde indifférence.

Cependant il avait l'esprit occupé d'une foule de pensées qui l'absorbaient.

De temps en temps une image venait apparaître devant ses yeux.

C'était celle de Fleur-du-désert!

L'affection profonde et naïve de la jeune Indienne ne s'était jamais démentie; quand il avait été en danger, lorsque la douleur avait envahi son cœur, toujours elle s'était trouvée là pour le sauver ou le consoler.

Une autre pensée se présentait aussi à l'esprit de Blondel, mais celle-là le faisait frémir de colère.

C'est quand il pensait à Précigny.

La haine qu'il éprouvait pour ce misérable était si profonde, si violente, qu'elle lui faisait tout oublier et il se sentait capable de tout sacrifier pour pouvoir se venger.

Ces deux pensées l'absorbaient entièrement, au point de lui faire oublier de se tenir sur ses gardes.

— Viens, lui dit au bout d'un moment Mac-Bell, viens, nous allons enfoncer ces pieux, il faut que ce soit fait quand Veaudoré viendra et il n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.

— Dis-moi d'abord ce que nous avons à faire, fit Blondel en prenant un des pieux que l'Ecossais lui avait montrés.

— Il faut que nous les enfoncions là, reprit Mac-Bell en lui indiquant une petite éminence qui s'avançait au bord de l'eau et qui n'était autre que la fosse préparée la veille pour y faire tomber Blondel.

Celui-ci fit deux pas pour se diriger de ce côté, puis il s'arrêta en jetant sur son compagnon un regard soupçonneux.

L'Ecossais avait gardé une attitude tout à fait indifférente.

Blondel se trouvait à ce moment un peu plus élevé que Mac-Bell, il le dominait de la moitié du corps et il se rassura.

Il se remit ensuite à marcher.

Deux pas seulement le séparaient du sol factice et trompeur qui recouvrait le piège.

— Enfin !.., murmura l'Ecossais dont les mains se crispaient autour du pieu allongé et aigu qu'il avait choisi.

On entendit soudain un cri et Blondel disparut dans l'eau.

Mac-Bell s'élança pour aller enfoncer son arme dans le corps de son ennemi, mais un coup violent l'obligea à lâcher son bâton et à le laisser tomber à terre.

Au même instant il aperçut un homme qui plongeait à l'endroit où Blondel avait disparu.

Il n'y avait pas de doute possible,... c'était un ami de Blondel qui allait à son secours.

Mac-Bell comprit cela et ramassa son pieu; il s'approcha de l'eau.

Là il regarda et vit deux corps qui tantôt paraissaient et tantôt disparaissaient sous l'eau.

A un certain moment Blondel ayant paru à la surface il re-

plongea immédiatement en voyant que l'Ecossais levait le bras pour le frapper.

Un instant après les deux hommes étant revenus sur l'eau, Mac-Bell voulut en profiter et il lança contre eux de toutes ses forces le pieu aigu qu'il tenait.

Les deux corps disparurent sous l'eau qui se teignit de sang.

— Mort !... murmura Mac-Bell en tenant les yeux fixés sur l'endroit où ils avaient disparu, mais lequel des deux ?

Il attendit ainsi pendant deux minutes.

Puis il vit apparaître à une certaine distance un cadavre inanimé.

Tout auprès se montra immédiatement une tête, puis des épaules et des bras qui nageaient vigoureusement.

— Malédiction ! fit l'Ecossais en grinçant des dents de rage en reconnaissant Blondel dans le nageur.

Puis voyant que celui-ci s'approchait du rivage il saisit un autre bâton et courut vers le point où Blondel allait aborder.

A cette vue Blondel voulut aller plus loin, mais Mac-Bell suivait également le bord en le menaçant de son pieu.

— Lâche misérable ! lui cria Blondel !... il faut que cela finisse !

Et sans hésiter plus longtemps il nagea directement vers les rochers qui bordaient la rive.

La situation était évidemment critique pour le nageur qui se trouvait sans défense en face d'un adversaire bien armé.

Il était arrivé au bord et il étendait le bras pour se cramponner à une pointe de rocher, Mac-Bell debout sur le rocher levait le bras pour enfoncer son pieu entre les deux épaules de Blondel quand un cri épouvantable se fit entendre, l'Ecossais tomba en se tordant de douleur pendant que son bâton lui échappait et roulait dans l'eau.

Sans s'inquiéter d'abord d'où lui venait ce secours inattendu Blondel se hâta de sortir de l'eau.

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCOIS CAYENNE

Mac-Bell tomba sur le sol en poussant un hurlement de douleur.

Puis il s'approcha de Mac-Bell qui restait étendu en poussant des gémissements sourds.

Chose horrible! il avait été frappé par une flèche qui lui était entrée dans l'œil.

Puis ayant jeté ses regards autour de lui, Blondel aperçut à quelques pas Fleur-du-désert qui le considérait en silence.

— Fleur-du-désert!... s'écria-t-il en accourant vers elle et en la prenant dans ses bras;... toi!... toi!...

— Oui!... répondit la jeune Indienne en lui souriant avec tendresse, je savais qu'un danger te menaçait.

— Tu le savais! fit Blondel au comble de l'étonnement, comment as-tu découvert ce complot?

— Par celui qui m'a donné l'hospitalité!

— Comment!... par Maxime de Brescé?

— Oui.

— Mais lui comment l'a-t-il appris?

— Par Précigny.

— Que dis-tu?

— Oui, ce misérable voulait forcer Maxime à me faire mourir pendant la nuit et il lui a dit quel complot il avait formé contre toi!

— Et quel est celui qui s'est précipité dans l'eau pour me sauver?

— C'est précisément celui dont Précigny voulait faire son complice et qui a voulu au contraire venir à ton secours.

— Et toi,... Fleur-du-désert... c'est toi qui m'as encore une fois sauvé la vie!

— Je suivis Maxime après m'être munie d'un arc et d'une flèche et quand je vis que ce misérable allait te frapper je lui envoyai cette flèche qui n'a pas manqué son but.

— Mais Maxime, qu'est-il devenu? fit Blondel en s'approchant du rivage.

Il aperçut bientôt un cadavre que la vague balançait à peu de distance.

Il se mit aussitôt à l'eau et réussit à amener ce cadavre contre le rivage.

— Il respire encore, dit Fleur-du-Désert, qui s'était penchée sur ce corps et avait posé la main sur sa poitrine.

— Dieu soit loué ! repartit Blondel, j'aurais été inconsolable si ce pauvre Maxime avait été la victime de cette canaille.... Nous allons maintenant appeler un gardien et lui raconter ce qui s'est passé.

Et Blondel s'éloigna pendant que la jeune Indienne s'occupait de Maxime et essayait de le rappeler à la vie.

Quant à l'Ecossais qui était resté sans mouvement, ses traits crispés respiraient encore la haine et la cruauté.

CHAPITRE XVII.

Un crime de plus.

Nous avons laissé Précigny sur le lit où on l'avait placé pour panser les plaies qui lui avaient faites les coups de fouet qu'il avait reçus; ces plaies le faisaient cruellement souffrir, mais cette douleur n'avait pas calmé la haine et la soif de vengeance qui brûlaient dans son cœur.

Il pensait à Blondel; il le voyait à la digue, travaillant avec Mac-Bell, et minute par minute il s'attendait à ce qu'on vint annoncer au bagne qu'un accident venait d'arriver et que Blondel avait été précipité dans les flots. Une seule chose le

tourmentait, c'était de ne pouvoir repaître ses yeux de ce spectacle et assister à la mort de son ennemi.

Le lit où l'on avait couché Précigny se trouvait près d'une fenêtre par laquelle il pouvait voir ce qui se passait dans la cour du bagne.

Au bout d'un moment il entendit des voix et ayant fait un effort pour se soulever il vit un groupe de forçats portant un brancard sur lequel était couché un corps immobile.

Comme la fenêtre était ouverte, il pouvait parfaitement voir tout.

Ayant appelé un des hommes qui passait devant la fenêtre il lui demanda :

— Qui porte-t-on là ?

— C'est un gaillard qui n'aura plus ni faim ni soif, répondit l'homme que Précigny avait questionné.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux simplement dire qu'il ne tardera pas à aller tenir compagnie aux vers.

— Mais dis-moi donc, qui est-ce ?

— L'autre forçat allait répondre quand les quatre hommes qui portaient le brancard passèrent à leur tour devant la fenêtre

Précigny se souleva de nouveau d'un mouvement fébrile et dans l'espoir de reconnaître Blondel dans le corps qui gisait sur le brancard.

Mais soudain il se laissa retomber sur son lit en poussant un cri :

— Mac-Bell !...

— Il venait, en effet, de reconnaître l'Ecossais dont le visage présentait un spectacle horrible.

La flèche avait été retirée de la blessure, l'orbite vide et sanglant avait un aspect hideux.

— Oui! reprit le forçat qui avait été interrogé par Précigny,

la blessure est très grave et l'on doute qu'il puisse en revenir... dans tous les cas l'œil est perdu.

— Comment a-t-il été blessé ?

— Par une flèche !

— Une flèche ?

— Oui, une flèche lancée par une Indienne.

— Une Indienne ?... en es-tu bien sûr ?

— Certainement... elle est ici.

— S'appellerait-elle par hasard Fleur-du-désert ?

— C'est cela !... c'est une femme jeune et jolie... il ne lui manque qu'un peu de poudre de riz.

— Mais pourquoi a-t-elle voulu tuer Mac-Bell ?

— C'est afin de sauver Blondel ;... elle prétend que Mac-Bell voulait le noyer comme un petit chat..... En tous cas elle a fait preuve de courage et d'une grande adresse.

Puis le forçat ajouta :

— Pauvre Mac-Bell !.... quelle vilaine grimace il fait !

— C'est la surprise, fit un autre forçat ; le pauvre diable n'est pas accoutumé à de semblables distractions.

Précigny se souleva en leur criant :

— Imbéciles, que vous êtes !.... n'avez-vous donc ni cœur ni pitié ?.... pouvez-vous rester insensibles devant le corps d'un de vos camarades qu'on a voulu assassiner ?..... Et cette mort ne peut-elle exciter que vos ignobles plaisanteries..... C'est vrai qu'on ne peut guère attendre autre chose d'individus de votre espèce ! Ne pourriez-vous pas rechercher les causes qui ont poussé cette femme à vouloir faire mourir un des nôtres et ne comprenez-vous pas que l'ennemi de l'un de nous ne peut qu'être notre ennemi à tous ?.... Que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux et vous démontrer qu'il s'agit de nous mettre en garde contre cet ennemi commun ?

— C'est très-vrai, au fond, repartit un des forçats qui

s'étaient arrêtés devant la fenêtre, l'affaire n'est pas claire ;... quel motif pouvait avoir cette Indienne pour attenter à la vie de Mac-Bell ?

— Parbleu !... fit Précigny,... elle devait en avoir un !

— Mais quel est-il ?

— Pour sauver Blondel,.... comme tu l'as dit toi-même.

— Est-ce que, par hasard, elle serait amoureuse de lui ?

— Que vous êtes simples !... Vous ne pouvez absolument rien comprendre.

— Sacrebleu !... non,... je ne comprends pas !

— Ecoute.... que veut-dire la présence de cette femme dans l'île, où aucune femme ne peut séjourner ?

— Tiens.... c'est vrai !

— Ensuite.... comment peux-tu expliquer que Blondel ait été si facilement gracié et que malgré cela il reste parmi nous, sous le prétexte puéril qu'il y a encore des formalités à remplir ?

— En effet,.... fit un autre forçat,.... tout cela me semble louche.

— Louche ?.... pas du tout,.... c'est au contraire clair comme le jour.

— Explique-toi.

— C'est tout simple... on a besoin d'avoir des espions autour de nous, afin de pouvoir connaître et réprimer toute tentative de fuite ou d'émeute. Dans ce but on a feint de rendre la liberté à Blondel, qui ne vaut pas mieux qu'un autre, et qui reste au milieu de nous comme camarade, mais qui nous espionne pour aller ensuite raconter ce qu'il a vu et entendu à l'administration qui connaît ainsi tout ce que nous disons et tout ce que nous faisons.

— Oui... oui... tu as raison, cela pourrait bien être.

— Comment voulez-vous expliquer autrement la présence

de Blondel parmi nous?... ne pouvait-on pas le laisser à Cayenne?

— Précigny a raison, dit un troisième forçat qu'on avait surnommé le « Léopard », et la chose me semble suspecte.

— Et Fleur-du-désert, reprit Précigny, le service qu'elle a rendu à Blondel démontre à l'évidence qu'elle est son alliée, qu'elle ne vaut pas plus que lui... et, croyez-moi,... aussi longtemps que ces deux êtres seront dans l'île vous les aurez sans cesse à vos trousses pour vous espionner, et vous verrez avorter tout ce que vous pourriez tenter pour recouvrer la liberté.

— Il a parfaitement raison! firent ensemble les forçats qui avaient entendu les paroles de Précigny.

— Nous avons là deux ennemis dangereux, ajouta le « Léopard ».

— Deux ennemis qui ne feront que tramer contre nous si nous n'avons pas le courage de nous en défaire, fit Précigny.

— Si ce n'est que cela, dit un forçat que sa stature gigantesque avait fait surnommer « Goliath », il ne s'agit que de trouver deux ou trois gaillards résolus.

— Vous êtes déjà deux, reprit Précigny, toi et le « Léopard » et il ne doit pas être difficile d'en trouver deux autres de votre trempe.

— J'en connais deux, dit Goliath, qui feront parfaitement notre affaire.

— Alors, fit le « Léopard », comment devons-nous nous y prendre?

— Nous guettons l'occasion de nous trouver seuls avec lui, l'un de nous lui glisse six pouces de fer dans les côtes pendant que les trois autres le saisissent par la gorge pour lui ôter l'envie de crier.

Précigny haussa les épaules.

— On voit bien que vous ne savez pas avec quel homme

vous avez affaire, car autrement vous ne penseriez pas à en venir à bout aussi facilement, même quand vous seriez quatre gaillards robustes et décidés.

— Alors comment devons-nous nous y prendre ?

— Il faut tuer Blondel deux fois !

— Deux fois ? demanda Goliath.

— Entendons-nous, reprit Précigny, avant de le tuer tout de bon il faut l'atteindre dans son moral, et profiter ensuite de son abattement pour l'attaquer.

Les forçats ne saisissaient pas bien ce que Précigny voulait leur dire.

— Vous savez, fit ce dernier, que Blondel aime l'Indienne.

— On le dit, répondit Goliath.

— Eh bien, débarrassez-vous d'abord d'elle,... d'après ce qu'elle a fait à Mac-Bell vous pouvez voir à quoi on peut s'attendre de cette dangereuse créature. Une fois qu'elle ne sera plus là Blondel sera plongé dans le désespoir, son chagrin lui ôtera toute énergie et rien ne sera alors aussi facile que de s'en débarrasser.

— C'est une excellente idée !... fit le « Léopard ».

Puis il ajouta :

— Voilà ce que c'est que d'avoir reçu de l'éducation et de l'instruction... Ce n'est pas un imbécile comme nous qui aurait pensé à tout cela...; maintenant il nous faut savoir où se trouve le nid de l'Indienne.

— Elle habite une cabane qui a été construite dans la forêt, à la pointe de l'île.

— Bon, repartit Goliath, il ne nous reste qu'à trouver le moyen de sortir.

— Oh !... fit le Léopard, ceci, c'est la moindre des choses,... je connais un canal à moitié desséché qui offre un chemin excellent pour ceux que cela ne gêne pas de marcher à quatre pattes et qui ne sont pas trop difficiles pour les parfums.

— C'est entendu, c'est par là que nous passerons, ... je ne suis pas plus raffiné qu'un autre.

— Ecou z dit encore Précigny, pas de pitié, au moins, songez qu'elle sera aussi impitoyable pour vous qu'elle l'a été pour Mac-Bell.

— Nous ne l'oublierons pas.

Pendant tout ce temps Blondel et Fleur-du-désert avaient été conduits vers le gouverneur de l'île afin de rendre compte de ce qui s'était passé.

L'instruction ayant démontré que leur déposition était conforme à la vérité ils furent remis en liberté.

On signifia cependant à la jeune Indienne que la loi défendait qu'elle restât dans l'île et qu'elle devait se préparer à retourner à Cayenne par le premier navire partant pour cette destination.

Blondel la reconduisit à la porte du bagne et la supplia de ne pas quitter la hutte de Maxime jusqu'à l'heure de son départ; en outre, il lui annonça qu'il l'accompagnerait certainement, la direction lui ayant annoncé que les formalités nécessaires à sa libération étaient sur le point d'être terminées.

Fleur-du-désert promit de lui obéir, en lui conseillant toutefois de se tenir sur ses gardes, attendu que les amis de Mac-Bell pourraient bien vouloir venger leur camarade.

Une heure après que Fleur-du-désert eut quitté le bagne, elle se retrouva dans la hutte de la forêt.

Ayant fermé la porte elle s'étendit sur sa couche de feuilles pour y prendre quelque repos et se mit à songer à l'avenir.

Mais il lui fut impossible de se reposer, elle se sentait envahie par un pressentiment indéfinissable.

Elle demeura ainsi jusqu'à la fin du jour.

L'obscurité étant peu à peu devenue complète la jeune femme finit par s'endormir.

Au même moment trois personnages profitaient de l'obscurité

pour se glisser hors du dortoir du bagne et gagnaient l'entrée d'un canal qui allait aboutir dans le fossé qui entourait le bâtiment.

Ils eurent bientôt atteint le fossé et ils se mirent à marcher d'un pas rapide dans la direction de la forêt.

Ils n'eurent pas de peine à trouver la hutte et l'un de ces trois hommes qui était le Léopard fit à voix basse.

— Voilà le nid où se trouve l'oiseau.

Puis il ajouta en s'adressant à un de ses compagnons qui n'était autre que Goliath :

— Tiens, voilà mon couteau, .. il est fraîchement aiguisé.

Goliath essaya la pointe de la lame, puis il s'approcha à pas de loup de la cabane dont il eut bientôt trouvé la porte ; il entra pendant que ses deux complices restaient au dehors.

On entendit au bout d'un instant comme un faible gémissement et Goliath reparut, tenant à sa main le couteau du Léopard, dont la lame était rouge de sang.

— Eh bien ? demanda le Léopard.

Goliath fit un effort pour répondre, mais sa langue resta attachée à son palais.

Il ne put que montrer le couteau.

— Bon !... reprit le Léopard, je vois que l'affaire est faite ; nous n'avons plus rien à faire ici, partons.

Puis ayant repris son couteau que Goliath lui tendait, il l'essuya avec une poignée d'herbe.

Les trois brigands se remirent alors en route, rentrèrent au bagne par le chemin qui leur avait servi pour sortir et ils purent regagner leurs lits sans que leur absence eût pu être remarquée.

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain matin le corps de Maxime fut enterré et sur sa tombe on plaça une croix de bois sur laquelle on avait tracé ces seuls mots :

« Ici repose un malheureux. »

Il avait emporté son secret avec lui.

Mac-Bell se trouvait à l'infirmerie dans un état déplorable.

Il était dans un délire continuel, ne faisait que crier et jurer sans entendre un mot de ce qu'on lui disait.

Le médecin ne désespérait pas de le sauver, quelle que fût la gravité de la blessure et l'intensité des souffrances du blessé

Il attendait pour le lendemain une crise qui devait être décisive.

Au moment où les forçats se rendaient au travail, on vint annoncer à Blondel que rien ne s'opposait plus à sa libération.

Il sortit immédiatement des rangs et après avoir serré la main à Lapostole, le seul de tous ces hommes qui lui eût témoigné une affection sincère, il se dirigea à grands pas du côté de la forêt.

— Que va-t-il y trouver ? demanda Précigny au « Léopard. »

— Un spectacle auquel il ne s'attend guère, répondit ce dernier.

Blondel ne tarda pas à arriver à la cabane, il s'avança joyeusement vers la porte, qu'il ouvrit.

Mais au lieu d'entrer, il recula en poussant un cri d'horreur.

Fleur-du-désert gisait inanimée dans une mare de sang...

CHAPITRE XVIII.

Le Saut du Diable.

Les forçats travaillaient à la digue ; les rayons d'un soleil ardent tombaient sur leurs têtes.

Ces hommes paraissaient comploter quelque chose ; de temps en temps, on en voyait chuchoter ensemble, il s'agissait évidemment de quelque chose de mystérieux.

On avait appris l'assassinat commis pendant la nuit sur la personne de l'Indienne et cette nouvelle avait causé une certaine sensation parmi les galériens.

Précigny, qui était à peu près rétabli, se trouvait au milieu d'un groupe et discourait avec animation.

Chose bizarre, ses paroles étaient accueillies avec la plus grande froideur et la plus extrême réserve par ses auditeurs.

Il était surpris de ne pas trouver chez eux la déférence accoutumée.

Il y avait cependant deux raisons pour cela.

La première, c'est que Blondel, qui était le plus cruellement frappé par ce meurtre, était généralement aimé de ses compagnons, et cela malgré toutes les calomnies dirigées contre lui par Précigny et Mac-Bell. Ces hommes endurcis éprouvaient maintenant une profonde commisération.

La seconde raison de la froideur des forçats envers Précigny avait pour cause première des démarches faites par Lapostole.

A la première nouvelle de l'assassinat, et quoique Précigny ne pût pas être soupçonné d'y avoir participé, le rusé parisien soupçonna immédiatement que, sans y avoir pris une part active et personnelle, Précigny pouvait bien en avoir été l'instigateur.

Sous l'empire de cette idée, il examina soigneusement et les unes après les autres, les physionomies de ses compagnons.

Il finit par remarquer que Goliath se tenait à l'écart, travaillait seul et paraissait profondément préoccupé, chose qui était complétement en dehors de ses habitudes.

Lapostole pensa qu'il pourrait bien avoir deviné.

Il s'approcha de cet homme et lui dit:

— Goliath,..... tu n'as pas l'air de bonne humeur, ce matin.

Goliath le regarda d'un air troublé et inquiet.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il.

— Parbleu, reprit Lapostole, cela se voit assez.

— Ensuite?

— Ensuite?... oh!... c'est bien simple. il n'est pas difficile d'en deviner la cause.

— Je ne te comprends pas.

Lapostole haussa les épaules.

— Voyons, Goliath,... pas de bêtises entre camarades... Une femme a été assassinée cette nuit...

— Et puis?

— Et puis... je connais l'assassin!

— Tu le connais?

— Oui!... et je le dénoncerai sans pitié, parce que je suis l'ami de Blondel.

Goliath fit un geste d'angoisse.

— Tu ferais cela? s'écria-t-il avec terreur.

— Comme je te le dis,..... à moins que...

— Que quoi?

— Choisis... si tu ne veux pas que je le fasse, il faut que tu me promettes de m'aider à venger Blondel.

— Comment cela ?

— Oh! c'est tout simple.

— Explique-toi.

— Ce que je veux faire, c'est dans ton intérêt. Je suis résolu de pousser la chose jusqu'au bout,... et, ma foi, tu pourrais bien payer de ta tête....

— Mais tu ne me dis pas.

Lapostole baissa la voix et l'entretien continua encore pendant un moment.

Puis tous deux se séparèrent et se mêlèrent aux autres travailleurs.

L'heure du repas était arrivée.

Des hommes de corvée venaient d'apporter les gamelles contenant la soupe et les forçats se divisèrent en escouades qui s'assirent autour de chaque gamelle, puis ils commencèrent à manger.

Quand on eut fini de manger, les groupes restèrent dans leur position et les conversations recommencèrent.

Lapostole s'était levé et se promenait de groupe en groupe.

Arrivé près de Précigny, il le salua avec une gravité comique.

— Je vous fais mon compliment, monsieur le comte, lui dit-il d'un air ironique, cette fois vous avez frappé Blondel au cœur ! mais souvenez-vous de mes paroles : rira bien qui rira le dernier.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ?

— Au revoir, monsieur le comte!

Et Lapostole reprit sa promenade.

Précigny s'était levé et était allé s'asseoir à l'écart, comme c'était son habitude.

Lapostole profita de cette circonstance, et avec sa faconde inépuisable, il recommença à parler en faveur de Blondel.

Il leur fit comprendre à mots couverts ce qui s'était passé, et leur démontra l'égoïsme et la lâcheté de Précigny, qui n'avait pas craint de séduire trois de ses camarades et de les exposer à mourir sur l'échafaud, dans le seul but de satisfaire sa vengeance personnelle.

Il ne nomma naturellement pas ceux qui avaient été les complices de ce misérable.

Ensuite, ayant vu dans la matinée Précigny s'entretenir un moment à l'écart avec un des gardiens, le Parisien saisit cette circonstance pour éveiller dans l'esprit de ses compagnons de la méfiance contre Précigny.

Il sut exploiter cet incident, en apparence si simple, avec tant d'habileté que les forçats ne tardèrent pas à être convaincus que Précigny était un espion et un traître.

Ensuite, comprenant que, contre un adversaire semblable et avec des gens d'une humeur aussi changeante que ces hommes-là, il pensa qu'il fallait agir sans tarder.

Il commença donc à faire comprendre à ses camarades qu'il fallait que Précigny subit sur-le-champ sa punition.

Pas une voix ne s'éleva pour combattre cette proposition et on eut bientôt fixé quelle devait être cette punition.

Précigny devait mourir !...

Il venait précisément de s'approcher du groupe des forçats et il était bien loin de se douter de ce qui se passait.

A peine se fut-il mélangé au groupe que les forçats se formèrent en un cercle étroit autour de lui, et ce cercle commença à se mouvoir en entraînant Précigny dans sa marche lente.

Ce dernier crut tout d'abord que c'était un jeu.

Cependant le cercle se dirigeait vers une éminence rocailleuse située au bord de la mer et qui, d'une hauteur assez considérable, surplombait à pic les vagues.

Au bout d'un moment, Précigny fatigué de ce qu'il prenait pour une mauvaise plaisanterie, voulut reprendre une direc-

tion opposée, mais le cercle vivant qui l'entourait le força à marcher en avant.

Il commença à sentir une certaine inquiétude le saisir, et il remarqua seulement à ce moment la physionomie grave et le silence presque funèbre de ces hommes.

Un pressentiment lui dit qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

— Mais que me voulez-vous donc? parlez!... dit-il.

Puis il voulut chercher de nouveau à sortir de cette enceinte vivante.

Mais il n'obtint aucune réponse et la marche du cercle devint plus rapide.

Il voulut ensuite tenter de s'arrêter et d'engager la conversation, mais il n'obtint pas de meilleur résultat.

Le groupe était arrivé sur une espèce de plate-forme qui couronnait l'éminence.

Là il s'arrêta.

— Que voulez-vous donc de moi? demanda Précigny qui commençait à trembler.

Le cercle qui s'était arrêté au bord de la plate-forme s'ouvrit du côté de la mer pour former un demi-cercle qui enserrait Précigny contre le bord du rocher.

Ce dernier jeta un coup d'œil derrière lui et frissonna en se voyant à un pas seulement de l'abîme.

Il eut comme un vertige.

— Ecoutez!... dit-il d'une voix altérée, parlez donc et dites ce que vous me voulez!

Lapostole fit un pas en avant.

Puis, montrant le précipice il répondit :

— Ce que nous voulons, monsieur le comte? nous voulons vous voir sauter là!

Et comme une pâleur mortelle envahissait le visage de Précigny, Lapostsle ajouta :

Ce rocher se nomme, comme vous le savez, le *Saut du Diable*,

il a à peine deux cents pieds, c'est une bagatelle, comme vous voyez, et comme vous êtes vraiment un démon incarné, vous ne risquez rien à essayer.

— Oh ? fit Précigny d'une voix que la frayeur étranglait, vous ne pouvez pas être si cruels ?

— Cruels ? s'écria Lapostole, as-tu eu pitié de Blondel et de Fleur-du-désert ?

— Grâce !

— Saute !

— Grâce !... pitié !...

— Saute, te dis-je !

Le demi-cercle s'était peu à peu rétréci et Précigny forcé de reculer commençait à sentir le sol manquer sous ses pieds.

Puis ayant glissé, il commença à descendre en se retenant avec les mains aux aspérités du rocher.

Quelques-uns des forçats qui étaient restés un peu disposés en sa faveur voulurent à ce moment implorer la pitié des autres, mais il était trop tard.

Le misérable avait trop de crimes à expier.

Cependant le poids de son corps commençait à l'entraîner de nouveau.

Ses mains saignaient et ne pouvaient plus le retenir.

Soudain on entendit un cri, les forçats se penchèrent sur l'abîme, ils virent le corps de Précigny descendre en tournoyant sur lui-même, tomber sur un petit coin de grève qui se trouvait au pied du rocher et y rester sans mouvement.

C'était comme un petit banc de sable qui se trouvait à découvert à la marée basse et qui ne tarderait pas être recouvert par les vagues.

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCOISE
CATERRE

Le « Saut du Diable ».

CHAPITRE XIX.

Fleur-du Désert meurt !

Le lendemain plusieurs personnes se trouvaient rassemblées dans la cabane construite par Maxime, et entouraient la couche de Fleur-du-Désert.

La blessure avait été terrible.

Goliath avait frappé à la poitrine et l'infortunée jeune femme semblait à chaque instant devoir rendre le dernier soupir.

Auprès d'elle était assis Blondel, pâle, les traits décomposés et en proie au plus profond désespoir.

Les yeux pleins de larmes, il gardait un silence navrant.

Cet homme de fer se sentait brisé.

De temps en temps il jetait un regard anxieux sur le médecin du bagne qui se trouvait également auprès de la couche de la mourante et qui tenait dans les siennes une des mains de Fleur-du-Désert.

L'homme de la science suivait les changements qui se succédaient sur la physionomie de la jeune Indienne et cherchait à y découvrir des indications.

Dans un coin de la hutte était l'aumônier du bagne qui, à genoux, priait pour cette infortunée jeune femme.

Un quatrième personnage se trouvait également dans la cabane, et bien que sa présence semblât n'être remarquée par personne, il considérait tout avec attention et ne perdait ni un geste, ni une parole.

C'était Lapostole.

On lui avait permis de venir offrir ses services à Blondel.

Il était venu de grand matin et avait mis à la disposition de son ami tout ce qu'il possédait : sa bonne volonté et son dévouement.

Le silence régnait depuis une demi-heure environ.

Fleur-du-désert n'avait encore fait aucun mouvement.

Une respiration insensible soulevait sa poitrine, des gouttes de sueur perlaient sur son front, et la quantité de sang qu'elle avait perdu avait répandu une pâleur mortelle sur son charmant visage.

Tous se taisaient.

On n'entendait que le murmure des prières du prêtre.

L'heure était solennelle.

La crise que le médecin attendait pouvait être favorable ou funeste.

Soudain celui-ci fit un mouvement.

— Qu'est-ce ? demanda Blondel avec angoisse.

— Voyez ! répondit le médecin à voix basse.

— Je ne vois aucun changement ! fit Blondel de même.

— Vous vous trompez, les joues se colorent peu à peu et il me semble que le pouls se ranime légèrement, ce sont des symptômes qui annoncent que la circulation se rétablit, dans un instant les yeux s'ouvriront.

— Oh ! elle est donc sauvée ?

— Peut être....

— Oh ! docteur !... docteur !... fit Blondel.

Puis se couvrant le visage de ses deux mains il sentit un torrent de larmes de joie inonder ses yeux.

Son cœur battait à se rompre.

Deux minutes environ s'écoulèrent ainsi.

Puis on vit Fleur-du-désert soulever péniblement son bras, porter la main à sa poitrine, puis à son front, un soupir s'échappa de ses lèvres, puis elle ouvrit les yeux.

Blondel poussa un cri.

— Harris!... murmura la jeune femme d'une voix faible comme un souffle, en tendant sa main à Blondel.

Sa première pensée, son premier regard avaient été pour lui.

Blondel couvrit cette main de baisers.

— Elle est sauvée, n'est-ce pas docteur? demanda-t-il ensuite au médecin.

Celui-ci ne répondit pas immédiatement.

Il continuait à observer.

Au bout de quelques minutes de silence il parut satisfait, puis il dit à demi-voix.

Il ne faut pas nous presser de croire à la guérison. La blessure est profonde et grave, et la moindre imprudence peut être funeste, mais il nous est permis d'espérer. Ne laissez pas la malade seule, suivez avec soin mes prescriptions et ce soir, si Dieu le veut, il y aura du mieux.

Pendant ce temps l'aumônier avait achevé sa prière, et il sortit avec le médecin en promettant de revenir dans l'après-midi.

Blondel resta seul avec Lapostole auprès de Fleur-du-désert.

La jeune indienne avait complètement repris connaissance.

Elle parlait à Blondel qu'elle nommait toujours Harris.

— Je suis habituée à te nommer ainsi, disait-elle comme pour s'excuser, et je n'aime pas ton autre nom, pardonne-moi, mon ami, et laisse-moi t'appeler par le nom qui m'est cher...

Blondel l'interrompit par un mouvement.

— Oh! ne t'excuse pas! dit-il avec tendresse; mon premier nom ne me rappelle que l'époque la plus malheureuse de mon existence, un temps que je voudrais pouvoir bannir de ma mémoire. Laisse-moi oublier le passé. J'ai commencé sous le

nom de « Harris » une nouvelle existence, c'est pourquoi, Fleur-du-désert, je te prie de ne jamais plus prononcer ce nom de Blondel. Je ne veux être pour toi que Harris.

Au bout d'une heure environ la jeune Indienne sentit venir le sommeil et Blondel la supplia de ne pas y résister.

Ce repos ne pouvait être que salutaire et réparateur.

— Adieu donc, lui dit Fleur du-désert en lui tendant la main; adieu, il faut espérer qu'il y aura du mieux à mon réveil. Puis elle ferma les yeux et au bout de quelques minutes un souffle régulier soulevait sa poitrine.

Blondel était resté à la même place, les yeux fixés sur la jeune femme qu'il considérait avec amour.

Tout mauvais sentiment semblait avoir disparu de son cœur.

Soudain il sentit une main se poser sur son épaule

Il tourna la tête et vit que c'était Lapostole.

Il lui tendit la main et le remercia en termes affectueux pour la part qu'il prenait à son affliction.

Mais ce n'était pas ce que voulait Lapostole, il paraissait avoir quelque chose sur le cœur et pria Blondel de vouloir bien s'écarter un instant de la malade pour ne pas troubler son sommeil par leur conversation.

Blondel se leva doucement et ils allèrent se placer devant la porte de la hutte.

— Que veux-tu ? demanda Blondel.

— Ici nous pouvons causer sans risquer de réveiller Fleur-du-désert ;... j'ai un service à te demander.

— Parle, quel service puis je te rendre?

Le visage de Lapostole avait pris une expression de gravité qui ne lui était pas habituelle.

Il reprit :

— Tu quittes l'île avant peu, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, dès que l'état de Fleur-du-désert le permettra.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours !

— Voilà !... fit Lapostole avec douleur ; tu pars et moi je reste ici au milieu de ces hommes dont le contact me devient tous les jours plus insupportable ! Il ne manquerait plus que Mac-Bell se rétablisse !

— Crois-tu cela ? fit Blondel.

— Le médecin en admet la possibilité,.... et la seule pensée d'être obligé de vivre encore avec ce misérable me remplit de désespoir.

— Que faire ?

— Tu peux m'aider à sortir de cet enfer !

— Comment ?

— Ecoute Blondel !.... il ne faut pas perdre notre temps à bavarder, les moments sont précieux !.... J'ai assez de l'existence que j'ai menée jusqu'à présent et au bout de laquelle il n'y a que la honte, la misère et le désespoir !.... Je veux, si c'est possible, changer de vie et prendre un chemin qui me mette en état de pouvoir voir un honnête homme me serrer la main !

— Ce sont de très-bonnes résolutions !

— Oui,.... mais comment veux-tu que je puisse les mettre à exécution en restant ici,.... en compagnie d'infâmes bandits du genre de Mac-Bell ?

— Quelle était ton intention ?

— Quitter cette île !

— Tu sais que tu as encore une année à y rester ?

— Oui !.... une année moins quelques jours,.... je ne le sais que trop !....

— On ne te laissera pas partir une minute auparavant !

— Non, mais.... écoute, Blondel, promets-moi de dire deux mots au gouverneur avant de t'en aller, et de lui faire comprendre quel désir j'ai de redevenir honnête !.... dis-lui que tu consens à me prendre, à titre d'essai, avec toi, pour travailler dans ta plantation, à la condition que tu pourras me renvoyer

ici si je trompe ton attente et si je ne tiens pas mes promesses! fais cela et tu verras qu'il y consentira.

— J'en doute fort, mon pauvre ami!

— Mais tu peux toujours essayer.

— Je le ferai très-volontiers.

— Et tu consens à m'emmener avec toi?

— Oui, Lapostole, de grand cœur... Je me sens aujourd'hui tout heureux, et je veux que tu le sois aussi. Fleur-du-Désert sera bientôt rendue à la santé, et le bonheur que j'éprouve efface toute pensée de souffrance, tout souvenir de malheur! Je ne veux même plus penser à ma vengeance!... vous avez jugé et exécuté Précigny, mais je ne veux pas examiner si vous avez bien ou mal agi!... Mac-Bell vit encore, mais quelle existence misérable lui est réservée!...

— Est-ce que tu te plaindrais, par hasard?

— Non!... repartit Blondel.

Puis il ajouta d'une voix émue et en désignant Fleur-du-Désert: — Auprès de ce lit de douleur j'ai appris à connaître la pitié, et dans le moment où la Providence semble devoir mettre un terme à mes souffrances il ne doit y avoir place, dans mon cœur, que pour de bons sentiments...

A ce moment les deux amis se jetèrent un regard terrifié.

Il leur avait semblé entendre comme un râle.

Blondel s'élança vers la couche de Fleur-du-Désert et poussa une exclamation d'angoisse.

La jeune femme était réveillée, ses joues étaient couvertes d'une rougeur brûlante et ses yeux agrandis par la fièvre brillaient d'un éclat effrayant.

— Mon Dieu!... s'écria Blondel, qu'as-tu donc?

Fleur-du-Désert essaya de secouer la tête.

— Harris! fit-elle d'une voix brisée, je me sens bien mal!

— Que dis-tu?

— Je vais mourir,... je le sens!...

— Mourir!...

— Oui, je le sens !... un feu ardent circule dans mes veines !... je ne vois plus rien !.... Oh !.... le bonheur que j'avais rêvé !.... était trop grand !....

— Ami ! s'écria Blondel, va, cours chercher le médecin, dis-lui de venir sans perdre une seconde !.... va !.... Oh ! mon Dieu !...

A la première parole Lapostole avait pris ses jambes à son cou et il était déjà loin.

Blondel s'était agenouillé auprès de la couche de Fleur du-désert.

Le cœur brisé et l'âme désespérée il tenait dans les siennes une des mains de la jeune femme.

Mais c'en était fait, ni la science du médecin, ni les prières du prêtre ni les larmes de Blondel ne pouvaient sauver cette jeune existence qui allait s'éteindre !

La main criminelle qui avait frappé l'Indienne était robuste et le coup devait être mortel.

L'amélioration momentanée qui avait semblé se produire dans l'état de la malade était factice, comme le dernier éclat d'une lampe qui va s'éteindre.

Le médecin, qui ne tarda pas à arriver, vit au premier coup-d'œil que c'était fini et il le déclara ouvertement à Blondel.

Fleur-du-désert allait mourir !

Le désespoir de Blondel était indescriptible.

Le malheureux était sur le point de perdre la raison. Ne songeant pas à essuyer les larmes qui inondaient son visage il avait les poings crispés et maudissait ceux qui étaient la cause de son malheur.

Ses sentiments de pardon et d'oubli avaient disparu;... pouvait-il oublier et pardonner, maintenant qu'il voyait cette créature aimée mourir sous le couteau de deux infâmes assassins ?

Blondel sentait sa haine se rallumer et la soif de la vengeance le dévorer avec plus d'ardeur que jamais.

Il commença à regretter que Précigny fût mort, comme

Lapostole le lui avait raconté, et il se sentait comme le désir d'aller le pêcher où il était tombé pour le tuer une seconde fois.

Fleur-du-Désert l'avait rappelé auprès d'elle.

Sa connaissance ne l'avait nullement abandonnée et jusqu'au dernier moment elle conserva sa sérénité.

Tenant les mains de Blondel dans les siennes, elle poussa son dernier soupir dans un dernier baiser.

Ce ne fut que lorsque Blondel sentit les mains de la chère morte devenir glacées qu'il parut sortir de son accablement.

Il ferma les paupières entr'ouvertes de Fleur-du-Désert, posa un dernier baiser sur son front et tomba à genoux.

Il ne pensait pas ; son esprit était plongé dans une douleur immense et une torpeur profonde l'avait envahi tout entier.

Soudain il crut entendre des voix et des pas qui s'approchaient comme s'ils eussent voulu troubler le repos de la morte et la douleur de Blondel.

Lapostole, non moins étonné que Blondel, s'avança jusque vers la porte de la hutte et fut stupéfait en voyant plusieurs soldats qui, sous la conduite d'un des gardiens, s'approchaient de la cabane d'un pas rapide.

Etonné, il s'avançait à leur rencontre pour demander une explication quand le gardien, qui n'étoit autre que Vaudoré, étendit la main vers lui en disant aux soldats :

— En voici déjà un.

Et avant que le Parisien eût le temps de demander ce qu'on lui voulait, deux soldats l'avaient saisi chacun par un bras, tandis que deux hommes lui mettaient les menottes.

— Tu vas venir avec nous, lui dit Vaudoré d'une voix brusque.

Puis s'avançant dans la cabane et apercevant Blondel, il lui dit du même ton :

— Et toi aussi !

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCOISE CAYENNE

— Moi? fit Blondel étonné, et où donc?

— Tu le verras bien.

— Mais...

— Pas de discussion !... obéis !

— Je suis libre !.. répondit Blondel qu'une vague inquiétude envahissait.

— Tu étais libre, c'est possible, répartit le gardien, avant de commettre ton crime.

— Un crime !... moi.

— Voudrais-tu le nier ?

— Certainement.

— On ne croira pas ce mensonge.

— Mais au nom du ciel ! s'écria Blondel consterné, de quoi m'accuse-t-on ?

— D'une bagatelle ;... d'un simple assassinat.

— Quel est mon accusateur ?

— Précigny !

— Précigny ? s'écrièrent en même temps Blondel et Lapostole, qui n'en pouvaient croire leurs oreilles.

— Mais, reprit Blondel en jetant un regard sur Lapostole, Précigny est mort !

Pas plus que Blondel, Lopostole ne pouvait comprendre comment une accusation semblable pouvait être portée par un homme qu'il avait vu tomber du haut du Saut-du-Diable.

— Ah !... Précigny est mort, dis-tu ? fit le gardien en fixant Blondel d'un air ironique, tu le sais donc, toi qui feins d'être surpris de ce qui se passe ?

— Lapostole !...

— Oui, oui,... nous le savons, Lapostole est ton complice !... c'est aussi ce que dit Précigny.

— Mais, fit Blondel au comble de la stupeur, je vous répète que Précigny est mort !

— Les morts reviennent parfois, répartit Vaudoré, même quand on les a précipités dans un abîme.

— Je n'y comprends rien! murmura Blondel complètement abasourdi.

— Viens seulement avec nous, le directeur t'aidera à comprendre; mais auparavant il te faut mettre ces bracelets.

Tout ce que Blondel put dire pour démontrer son innocence fut inutile.

On lui mit les menottes et il fut conduit au bagne avec Lapostole.

Anéanti par ce dernier coup après s'être vu rendu à la liberté, et voyant s'écrouler tous ses projets d'avenir et de bonheur, l'infortuné Blondel, qui venait de voir rendre le dernier soupir à la femme bien-aimée, se voyait maintenant enchaîné de nouveau et sur le point d'être condamné à recommencer la misérable existence du galérien!

Il marchait au milieu de l'escorte en chancelant comme un homme ivre.

Lapostole cheminait auprès de lui.

Il n'éprouvait lui, qu'un désir, celui de savoir comment Précigny avait pu porter cette accusation.

Arrivés dans la cour du bagne ils y trouvèrent les forçats qui se préparaient à prendre leur repas.

Quand ceux-ci virent arriver Blondel et Lapostole il se fit un mouvement parmi eux.

Quelques-uns détournèrent la tête avec un dégoût affecté pendant que d'autres les fixaient d'un air railleur et presque contents de voir Blondel, qu'ils avaient surnommé « l'enfant gâté », revenir au milieu d'eux.

Ils étaient sans doute tous contents de voir rejeter sur d'autres le meurtre dont ils s'étaient rendus coupables et il était difficile d'espérer que leur témoignage fût conforme à la vérité.

Le rusé parisien comprit immédiatement ce qui se passait.

— Canailles! murmura-t-il d'un air méprisant.

Les deux prisonniers furent ensuite conduits devant le gouverneur qui les reçut avec un visage sérieux mais non irrité.

— Monsieur le gouverneur, commença Blondel, vous m'avez toujours montré de la bienveillance, je vous supplie de m'écouter!

— Je suis très étonné de ce qui se passe, répondit le gouverneur, d'autant plus que je m'étais habitué à vous considérer comme un homme résolu à rentrer dans le chemin de l'honneur.

Lapostole s'avança et prit à son tour la parole.

— Monsieur le gouverneur, dit-il d'une voix calme et ferme, j'avoue que je suis coupable et que j'ai mérité une punition, mais Blondel est innocent, je vous le jure. C'est moi qui ai voulu infliger à cet infâme Précigny le châtiment qu'il méritait, c'est moi qui ai poussé les autres forçats à précipiter Précigny depuis le Saut-du-diable ; maintenant, ils ont peur, les lâches, et veulent laisser peser sur d'autres l'action qu'on pourrait leur reprocher, c'est moi qui ai tout imaginé et tout conduit. A ce moment Blondel n'était pas avec nous et il ignorerait encore ce qui s'est passé si je ne le lui avais pas raconté, il ne peut, par conséquent, pas en être rendu responsable.

— Je serais tout disposé à vous croire si je n'avais pas une raison de douter de la véracité de vos paroles.

— Quelle est cette raison, monsieur le gouverneur ?

— La déposition de Précigny lui-même.

— De Précigny ?

— Oui,... il n'est pas mort, il est vrai qu'il est dans un état qui n'en vaut guère mieux, répondit le gouverneur.

— Comment cela est-il possible? fit Lapostole avec stupeur.

— Monsieur Vaudoré va vous raconter ce qui s'est passé.

Le gardien s'avança et fit le récit suivant:

— Au moment où venait de se commettre le crime arriva l'embarcation qui vient toutes les semaines de Cayenne pour apporter des vivres. Cette embarcation ayant été déchargée, les hommes qui la montaient vinrent jusqu'au bagne; pendant ce temps l'amarre s'étant probablement défaite le canot s'en alla à la dérive et alla s'échouer sur un banc de sable qui se trouve

au bas du Saut-du-diable. Quand les hommes revinrent ils durent prendre un autre petit bateau pour aller chercher leur embarcation, en arrivant au banc de sable ils y trouvèrent un forçat étendu baigné dans son sang et paraissant sans vie. Ils se hâtèrent de le relever et s'aperçurent qu'il respirait encore, ils le portèrent dans leur canot et le transportèrent ici; c'est alors qu'il fut reconnu; le médecin se hâta d'examiner ses blessures et de le panser; on commençait à perdre tout espoir de le rappeler à la vie quand il soupira et ouvrit les yeux en murmurant quelques paroles sans suite. — Me reconnais-tu demanda le médecin qui voulut s'assurer si le blessé avait retrouvé sa connaissance. — Oui, docteur, lui fut-il répondu. — Que s'est-il passé? T'est-il arrivé un accident? — Précigny hocha la tête, puis, ses yeux ayant pris une expression effrayante il prononça en bégayant: « assassins, traîtres!... Blondel!... Lapostole!... Puis il perdit connaissance, épuisé par l'effort qu'il venait de faire.

— Vous avez entendu, reprit le gouverneur, de quelle manière votre crime a été découvert. Dieu semble avoir laissé la vie à Précigny pour que ce crime ne restât pas impuni.

— Précigny a menti! fit Blondel, je suis innocent.

— Assez, Blondel; la vérité est cette fois reconnue, votre victime elle-même dépose contre vous; en outre tous vos compagnons connaissent la haine dont vous étiez animé contre Précigny.

— Monsieur le gouverneur, répéta Lapostole, croyez ce qu'il vous dit,... c'est moi seul...

— Assez, dit le gouverneur sans le laisser achever; nous avons du reste une preuve indiscutable,... les paroles de Blondel lui-même.

— Mes paroles? fit Blondel avec stupeur.

— Sans doute!... Un soir que vous étiez assis sur votre lit et plongé dans vos réflexions on vous a entendu murmurer à demi-

voix: « un de nous deux doit mourir, lui ou moi, » nierez-vous cela?

— Non, mais...

— Eh bien, cela suffit, il y a assez de preuves contre vous pour démontrer votre culpabilité d'une manière évidente.

Blondel et Lapostole furent conduits dans une cellule où ils eurent encore la chance de ne pas être séparés et de pouvoir ainsi se consoler mutuellement et s'engager à la patience.

Précigny n'avait pas encore complètement repris connaissance.

Il se trouvait à l'infirmerie où il était entre la vie et la mort et le médecin avait déclaré qu'un miracle seul pouvait le sauver, comme c'était un miracle qu'une chute comme celle qu'il avait faite ne l'eût pas brisé.

Quant à Mac-Bell il triomphait et oubliait même la perte de son œil depuis que Goliath et le Léopard lui avaient raconté que Fleur-du-désert était morte et que Blondel et Lapostole étaient accusés d'avoir voulu tuer Précigny, qu'ils se trouvaient en prison et seraient sans doute jugés à rester au bagne pour le reste de leur vie.

La victoire restait de nouveau à Précigny et à son complice; il est vrai qu'elle leur coûtait cher cette fois.

Quant à Blondel il se trouvait maintenant plongé dans un abîme de douleur et de misère. Lapostole de son côté se sentait abattu, sa verve, sa bonne humeur avaient disparu.

Les deux amis commencèrent à ébaucher des projets de vengeance; la mort de Fleur-du-désert avait enlevé à Blondel toutes ses bonnes résolutions et il ne respirait plus que vengeance et haine!

CHAPITRE XX

Le retour au pays.

Le ciel était pur et la mer splendide. Le soleil irisait la cime des vagues des plus vives couleurs, et les habitants de Toulon attirés par la douceur de la température se promenaient en foule sur le port.

Parmi les promeneurs on pouvait remarquer un groupe de trois personnes qui n'étaient sans doute pas venues pour se promener, il était visible qu'elles attendaient quelque chose.

En effet, ce groupe s'était arrêté à un endroit d'où l'on pouvait voir la haute mer, et les yeux de ces trois personnes restaient obstinément fixés sur l'horizon.

Elles attendaient évidemment l'arrivée d'un navire, car elles ne prononçaient pas une parole, absorbées qu'elles étaient par leur impatience.

Ces trois personnes sont pour nous des anciennes connaissances, ce sont monsieur et madame Michaud et Paul Mercier, l'oncle de Lucienne.

Il y avait huit jours qu'une lettre de Maurice était arrivée, contenant le récit des aventures des quatre jeunes gens à la Guyane et annonçant leur prochaine arrivée à Toulon.

On peut se figurer avec quelle impatience ces braves gens attendaient les deux couples et combien il leur tardait de pouvoir les serrer dans leurs bras.

— Je vois, fit Paul Mercier, qu'il faudra nous en retourner à la maison comme les jours précédents!

— Je commence à le craindre, mon ami, répondit monsieur Michaud d'un air découragé.

— Comme il me tarde d'embrasser ma chère Lucienne! fit à son tour madame Michaud avec émotion, en se souvenant involontairement du passé.

Au bout d'un instant on signala un vapeur en vue, tous les yeux se dirigèrent alors de ce côté.

Quelqu'un ayant questionné un employé du port, celui-ci répondit que ce navire était le « Saint Laurent ».

— Le « Saint Laurent »! s'écria madame Michaud, mais c'est sur ce navire que se trouvent nos enfants!... Oh!... quel bonheur!... nous allons donc les revoir.

Paul Mercier avait tiré une longue vue de sa poche et il la dirigea du côté du navire.

On ne put rien distinguer, la distance étant encore trop grande.

Au bout d'une demi-heure le navire s'étant rapproché on put apercevoir un certain nombre de passagers réunis sur le gaillard d'arrière.

Une heure après le vapeur entrait dans le port et allait s'arrêter au débarcadère.

Paul Mercier suivi de monsieur et de madame Michaud s'approchèrent de l'endroit par où devaient sortir les passagers et ils attendaient depuis quelques minutes lorsqu'une jeune femme et un jeune homme se précipitèrent vers le groupe où ils furent reçus avec des larmes de joie.

— Où sont Joseph et Michelette? demanda monsieur Michaud.

— Nous voici!... nous voici! s'écrièrent les deux jeunes époux en accourant, suivis de Tupa et de Jambo.

La première effusion passée monsieur Michaud prit la parole.

— Maintenant en route pour la maison, dit-il, là nous aurons le temps de vous écouter.

— Je resterai ici pour les bagages, je vous rejoindrai ensuite, dit Paul Mercier.

Jambo et Tupa avaient été reçus avec bienveillance, ils restèrent également pour aider à Paul.

Une heure plus tard la famille entière était réunie dans le salon de la villa.

La joie et le contentement rayonnaient sur tous les visages.

Jambo et Tupa eux-mêmes, tout étonnés de ce luxe et de ce confortable dont ils n'avaient pas d'idée, avaient ce sourire large et silencieux particulier aux nègres et ils montraient leurs dents blanches.

La pauvre Tupa, surtout, semblait être dans un autre monde.

Tous croyaient avoir atteint le port et pouvoir désormais jouir d'un repos mérité ; cependant le malheur s'avançait de nouveau sur cette maison, comme un nuage noir et menaçant, portant dans ses sombres flancs la foudre et la désolation.

Le « Saint-Laurent » avait été obligé de relâcher dans sa route pour réparer quelques avaries survenues dans son gréement et dans sa machine pendant une tourmente.

Cette relâche avait retardé de trois semaines son arrivée à Toulon, et pendant les derniers jours de la traversée il avait navigué en vue d'un autre navire qui était entré au port dans la même journée.

En effet, une demi-heure après l'arrivée du « Saint-Laurent » on signalait au port qu'un second navire était en vue..

Ce dernier navire était un transport de l'Etat amenant à Toulon un certain nombre de forçats venant de Cayenne.

Nous ramenons le lecteur à l'île Royale où nous avons laissé Blondel et Lapostole en prison attendant leur jugement et Précigny et Mac-Bell à l'infirmerie.

Un rapport détaillé avait été envoyé au gouverneur général de la colonie qui ordonna une seconde enquête, laquelle n'amena aucun fait nouveau.

Blondel était accusé d'avoir voulu tuer Précigny de complicité avec Lapostole.

Le jour du jugement arriva, Blondel fut condamné pour meurtre volontaire aux travaux forcés à perpétuité et Lapostole pour complicité à vingt-cinq ans de la même peine.

Mais le gouverneur, peu désireux de réunir dans le même bagne quatre hommes aussi dangereux que Précigny, Mac-Bell, Blondel et Lapostole, attendu que cela donnerait lieu à des querelles sans cesse renaissantes, et qu'entre des hommes de cette espèce, que l'on savait dévorés les uns contre les autres de la haine la plus terrible, la moindre dispute pouvait dégénérer en actes de férocité.

On voulait aussi soustraire les autres forçats à l'influence pernicieuse que le spectacle de scènes de ce genre ne pouvait manquer d'avoir sur leur moral.

Comme on savait que Blondel et Mac-Bell avaient une influence égale sur la masse de leurs co-détenus, il devenait de toute nécessité de les séparer pour éviter les conflits qui ne manqueraient pas de s'élever entr'eux et qui pourraient devenir généraux.

C'était ce qu'il fallait éviter à tout prix.

Ces quatre hommes devaient être séparés; mais comment y parvenir ?

L'île du Diable offrait trop de chances d'évasion et le bagne de Cayenne était déjà encombré!

Le gouverneur ne trouva pas d'autre moyen que d'envoyer Précigny et Mac-Bell à Toulon ou à Brest. Le médecin ne s'opposa pas au transport de Précigny qu'il considérait du reste comme perdu et qui, à ses yeux, ne pouvait guérir que par miracle. Peu lui importait que cet homme eût sa dernière demeure dans le sol de l'île Royale ou au fond de l'Océan.

Précigny et Mac-Bell furent donc embarqués sur un transport en partance pour la France.

Au bout de quelques jours de traversée ce transport attei-

gnit le « Saint Laurent » qui, comme nous l'avons vu, avait été obligé de relâcher pour cause de réparations.

C'est ainsi que ces deux bâtiments arrivèrent à Toulon le même jour.

Pendant que la famille Michaud et ses amis font des projets d'avenir et de bonheur, le jour a baissé, et, sur le port, une petite troupe se met en marche en se dirigeant vers le bagne.

Cette troupe se compose de soldats escortant quelques forçats dont deux portent un brancard sur lequel se trouve Précigny qui a maintenant retrouvé toute sa connaissance.

Auprès du brancard marche Mac-Bell qui s'entretient à demi-voix avec son camarade et qui porte un bandeau noir sur l'œil.

A la villa Michaud on parle de bonheur et d'avenir, de paix et de repos, et au même moment, deux hommes, ennemis mortels de cette famille mettent pied sur le sol français et forment également des projets.

CHAPITRE XXI

Le champ du crime.

A l'époque à laquelle se passaient les événements que nous racontons, quand le promeneur, après avoir traversé les Champs-Elysées, se dirigeait du côté du bois de Boulogne,

il atteignait au bout d'une demi-heure un terrain vague et désert ; cet endroit se composait d'un terrain sablonneux parsemé ça et là de quelques maigres plantes de gazon et de quelques troncs de saules à moitié desséchés.

Aucun sentier, aucune trace de culture ne se montraient de quelque côté que le regard se dirigeât ; rien ne venait rompre la monotonie du paysage qu'une espèce de petit monticule qui se trouvait là comme s'il fût tombé du ciel.

Cependant, après avoir considéré cette protubérance du sol on finissait par s'apercevoir que ce n'était pas autre chose qu'une cabane dont la paroi postérieure était adossée à une butte de terre qui, cependant, ne dépassait pas le toit. Cette précaution avait sans doute été prise pour garantir la hutte du vent du Nord.

Néanmoins on ne pouvait s'empêcher de trouver que cette butte était bien épaisse pour cette destination : elle avait plus de cinq pieds d'épaisseur.

Peu de personnes se doutaient de l'existence de cette cabane.

Cet endroit jouissait d'une sinistre réputation et le nom de « Champ du crime » qu'il portait ne justifiait que trop la répugnance qu'avaient les habitants des localités environnantes à diriger leurs pas de ce côté.

— « L'endroit n'est pas sûr, » disait la voix publique.

Une bande d'assassin semblait y avoir fixé sa demeure et il ne se passait pas de semaine qu'on n'entendit parler de crimes épouvantables.

Cependant des agents de police ayant à leur tête un homme connu par son habileté et nommé Fichet, avaient réussi à mettre la main sur la bande qui avait été conduite en lieu sûr. Le « Champ du crime, » n'en avait pas moins conservé son nom et sa réputation sinistre.

Il ne s'y commettait plus de crimes, c'est vrai, mais les quelques personnes assez téméraires pour s'y hasarder pendant

la nuit racontaient des choses à faire dresser les cheveux sur la tête.

L'un voulait avoir vu une colonne de fumée s'élever du milieu de cet endroit désert ; l'autre prétendait avoir aperçu des formes humaines se mouvoir avec des gestes étranges ; un troisième racontait qu'il avait entendu des sons plaintifs, comme qui dirait les gémisssements d'un enfant.

Les plus hardis riaient de ces billevesées et répondaient que la colonne de fumée était du brouillard, que les fantômes n'étaient autre que les troncs des saules et que les gémissements plaintifs étaient le sifflement du vent.

Usant de la propriété dont jouissent les romanciers de pouvoir pénétrer partout sans être vus, nous allons conduire le lecteur vers le « Champ du crime » et l'introduire dans la hutte dont nous avons parlé.

C'était par une nuit sombre et orageuse. Le vent sifflait en agitant les branches desséchées des saules et les habitants de la cabane devaient avoir clos bien hermétiquement leur porte et leurs fenêtres car rien ne venait trahir au dehors la présence d'êtres humains dans cette masure.

Elle était cependant habitée par un personnage étrange.

La partie principale de cette hutte se composait d'une pièce dont les parois noires, sales et d'une nudité repoussante et le plafond étaient garnis de toiles d'araignées qui retombaient en festons bizarres.

La porte d'entrée était fermée en dedans par deux fortes barres de bois et les volets étaient verrouillés.

Devant la cheminée basse et enfumée était assise une femme qui tisonnait un feu de tourbe d'un air rébarbatif.

Cette femme devait être de haute stature, ses membres forts et musculeux la faisait ressembler à un homme.

Quant à sa physionomie, elle avait une expression hideuse de férocité.

Une circonstance venait encore ajouter à cette laideur.

Cette femme était borgne, mais non pas comme on le voit d'habitude chez les personnes qui ont perdu un œil : l'œil droit de cette femme, situé à fleur de tête et ouvert d'une manière inusitée avait un regard hébété et farouche, tandis que l'œil gauche profondément enfoncé dans l'orbite ne laissait voir qu'un point brillant presque complétement recouvert par les paupières.

Cela donnait à ce visage une expression indicible de laideur bizarre augmentée encore par le rictus féroce qui se dessinait autour des lèvres.

Au bout d'un moment, cette femme, qui pouvait bien avoir une cinquantaine d'années, se leva, et se dirigeant d'un pas traînant vers une espèce d'armoire toute vermoulue, elle y prit une bouteille qu'elle porta à ses lèvres et y but une forte rasade.

L'odeur forte et alcoolique qui se répandit aussitôt dans la cabane indiqua clairement que cette bouteille ne contenait pas de l'eau fraîche.

A ce moment un gémissement plaintif se fit entendre dans une petite pièce située à côté, ce gémissement fut suivi d'un second, puis d'un sanglot étouffé.

— Oui, oui, marmotta cette femme en jetant un regard de travers vers la porte de la pièce d'où partaient ces plaintes ; oui, cela veut toujours boire,.... toujours boire !.... absolument comme moi, ajouta-t-elle avec un rire enroué. Mais cette musique ne me va pas du tout !.... maudite engeance !...

Mais elle ne fit pas un mouvement.

Soudain un coup de sifflet se fit entendre au dehors et quelqu'un gratta à la porte.

— Ah ! ah !... voici « l'orvet » ! fit la femme en allant ouvrir la porte.

— Eh bien ! fit en entrant le nouvel arrivant qui s'arrêta

pour entendre les plaintes qui venaient de la pièce voisine ; me faut-il donc toujours entendre ces criailleries ?

— Tiens ! repartit la vieille, tu as les oreilles bien délicates aujourd'hui ; tu as cependant entendu d'autres cris que ceux d'un enfant qui a soif sans pour cela en être dérangé.

— Tais-toi, vieille ! fit cet homme d'un air menaçant.

— Voyons, mon petit, ne sois pas si vif, répondit la vieille en ricanant ; qui commande ici, toi ou moi ?

— Ici, fit ironiquement l'homme en regardant autour de lui ; ici tu peux être la maîtresse, mais c'est moi qui suis le maître.

Et en disant cela, il s'était levé et s'avançait vers la femme, mais celle ci, s'étant levée à son tour, vint à la rencontre de son interlocuteur qu'elle dépassait de toute la tête. Puis ayant levé le bras avec la main fermée elle s'écria d'une voix enrouée par la colère.

— Oui,... misérable avorton, essaye un peu de me résister ! Veux-tu que j'aille apprendre aux gens le trou dans lequel « l'orvet » se cache ?

L'homme eut un mouvement de terreur, mais se remettant promptement il répondit :

— Essaye un peu !... Cela pourrait aussi intéresser quelqu'un de connaître la vie que tu mènes sur le « Champ du crime » et de savoir ce qu'il y a de caché dans cette butte de terre qui protège ta masure contre le vent du nord.

— Silence ! fit la vieille en jetant autour d'elle un regard anxieux, comme si quelqu'un avait pu entendre ces paroles.

Puis devenant soudain calme, elle ajouta d'un ton radouci :

— Tu as raison ;... il faut que nous sachions nous supporter, pas vrai Baptiste ?

Celui-ci également radouci se laissa tomber sur un escabeau de bois qui se trouvait près de la table, ouvrit un tiroir dans lequel il prit une assiette ébréchée sur laquelle était un morceau de lard, il se coupa un morceau de pain et but une rasade à la bouteille d'eau-de-vie que la vieille femme venait de déposer sur la table.

Baptiste était un enfant du village de St-Georges, ce village dont nous avons déjà entretenu uos lecteurs au commencement de cette histoire, et qui avait la spécialité de ne fournir que des assassins et des voleurs; il était de St-Georges et appartenait à la famille Salviat, l'une des plus vicieuses de la contrée, ainsi que le lecteur peut s'en souvenir.

A peine âgé de quatorze ans, il s'enfuit de la maison paternelle.

Son pays natal n'était pas assez vaste pour lui et il n'y trouvait pas assez souvent l'occasion de satisfaire ses instincts violents et sauvages. Avec quelques sous dans la poche il se dirigea vers la capitale où il ne tarda pas à lier connaissance avec quelques jeunes bandits de son espèce et à les surpasser en ruse et en habileté.

Le jour où nous le retrouvons dans la cabane du « Champ du crime » il comptait vingt-cinq ans environ et vivait avec sa mère qui, en vraie Salviat qu'elle était, l'avait toujours maintenu en respect, lui et les autres bandits de son espèce qu'il amenait parfois avec lui.

Baptiste pouvait, comme nous venons de le voir, tenir sa mère en échec et tous deux vivaient ainsi, sans cesse divisés par l'ironie, la violence et malgré tout unis par leurs crimes et leur complicité.

Il ne se passait pas de jour où ne se répétât la scène à laquelle nous avons fait assister le lecteur, et chaque fois elle se terminait de la même manière, l'intérêt et la crainte qu'ils avaient l'un de l'autre suffisant pour les empêcher de se séparer.

Les plaintes qui s'étaient fait entendre dans la pièce voisine avaient cessé, sans doute ensuite de l'épuisement de la malheureuse créature qui les avaient poussées.

Baptiste avait fini de manger et la vieille femme se préparait à aller retrouver sa misérable couche ; il était passé minuit, quand on entendit frapper doucement à la porte.

La mère et le fils se jetèrent un coup-d'œil d'inquiétude.

Les coups se répétèrent d'une manière régulière et Baptiste se leva d'un air plus tranquille.

— Ce n'est pas un ennemi, dit-il.

Puis il alla ouvrir la porte pendant que sa mère prenait la lampe qu'elle élevait au dessus de sa tête pour éclairer la figure du nouvel arrivant.

Quand elle eut vu qui c'était, elle reposa la lampe sur la table.

— Bonsoir les enfants, fit le nouveau venu, en ôtant son manteau qu'il jeta sur un escabeau.

— Qui t'amène ici? demanda Baptiste en lui indiquant un siège et en poussant vers lui la bouteille d'eau-de-vie.

L'homme qui venait d'entrer donna un coup d'œil circulaire autour de la pièce.

— J'attends quelqu'un, répondit-il, une bonne affaire pour nous, Baptiste.

— S'il y a de l'argent, j'en suis, répondit Baptiste dont la physionomie prit une expression de cupidité.

— Certainement qu'il y en aura!... As-tu jamais entendu dire que Gaspard-le-borgne ait jamais rien entrepris pour rien ? Il y aura de l'argent!... trois mille francs!

— Et quel genre de travail est-ce ?

— Un véritable jeu d'enfants.

— Explique-toi.

— Plus tard,... la personne pour le compte de laquelle il s'agit de travailler doit être ici à une heure pour nous donner

tous les renseignements nécessaires et nous dire quand et comment nous devons agir.

Mis de bonne humeur par cette déclaration Baptiste alla prendre dans l'armoire une seconde bouteille d'eau-de-vie qu'il posa sur la table, puis il alla coller son oreille contre la porte afin d'écouter s'il n'entendait pas les pas de la personne dont on venait de lui annoncer la visite.

Jetons pendant ce temps un regard examinateur sur l'homme qui vient d'entrer et qui s'intitule lui-même Gaspard le borgne.

C'était un individu d'une taille peu ordinaire et paraissant devoir posséder une force herculéenne. Il devait approcher de la soixantaine, cependant sa contenance cassée et son allure fatiguée avaient tout l'air d'être feintes, surtout quand il sentait que quelqu'un l'examinait.

Son visage était sillonné de rides profondes qui dénotaient un caractère emporté et des passions violentes plutôt qu'elles n'avaient été creusées par la douleur et le chagrin. Il avait l'œil gauche recouvert d'un emplâtre noir et la joue du même côté portait une profonde cicatrice qui se colorait en rouge intense quand Gaspard se mettait en colère et qui donnait alors à sa physionomie une expression effrayante.

Baptiste n'ayant rien entendu, il revint s'asseoir vis-à-vis de Gaspard en lui disant:

— Dis-moi voir un peu quelle est la personne que tu attends !

— C'est celle pour laquelle nous aurons à travailler.

— Bon !.... mais qui est-ce, comment se nomme cette personne ?

— Ah !... il paraît que c'est un secret.

— Que me dis-tu là ?

— C'est comme cela.... Cette personne est venue un soir me voir, elle portait un masque de velours, et me fit la propo-

sition de refroidir quelqu'un, en me disant de trouver un camarade pour m'aider et que je serais bien payé.

— Et.... ne crains-tu pas d'être volé ?

— Non! répondit le borgne en riant d'un air un peu embarrassé.

Puis il ajouta :

— Je suis sûr de mon nomme. On voit quelquefois mieux avec un œil que les autres avec deux, n'est-ce pas mère la borgne ? fit-il en s'adressant à la mère de Baptiste, qui me parut que médiocrement flattée de ce compliment qui lui rappelait son infirmité.

— Ainsi tu es sûr que ce masque ne cache pas un roussin ? (1) demanda Baptiste.

— Absolument certain.

— Et comment cela ?

— Ah! Ceci c'est mon affaire ! Veux-tu travailler, oui ou non ?

— Oui,.... mais il faut que je voie les jaunets.

— Il y en aura, je te le répète,.... mais.... il me semble que j'entends marcher.

En effet quelqu'un gratta à la porte.

Baptiste alla ouvrir et s'écarta pour laisser passer un personnage d'une stature élevée qui portait une barbe noire et un long manteau. Un masque noir lui couvrait le haut du visage.

Gaspard-le-borgne se leva et fit un pas à la rencontre de l'inconnu comme s'il eût voulu le débarrasser du manteau dont il était enveloppé, mais l'homme masqué fit un geste de refus et ramena plus étroitement encore autour de son corps les plis de son manteau, comme s'il eût craint de montrer le vêtement qu'il portait au-dessous.

(1) Mot d'argot pour désigner un homme de police.

On ne pouvait apercevoir de son costume que ses gants glacés et les bottes vernies dont il était chaussé.

— Laisse ! fit il brièvement et avec hauteur.

Puis jetant un regard sur Baptiste et sur sa mère il plaça sa main droite dans une des poches de son habit sans la retirer.

— Voici mon camarade, fit Gaspard en montrant Baptiste.

— Bien, sait-il de quoi il s'agit ? demanda l'inconnu qui n'avait pris place qu'avec répugnance sur le siège que la mère Salviat lui avait présenté.

Il était facile de voir qu'il n'avait qu'une confiance médiocre dans les gens dont il était momentanément l'hôte.

— Il en sait autant que moi, répondit Gaspard, et c'est diablement peu de chose !

— Vous en savez assez. Vous savez que vous devez me débarrasser d'un homme ; comment ? c'est votre affaire.

— Mais quel est cet homme ? demanda Salviat.

— Que vous importe ?... Je suppose que vous n'avez pas besoin de son extrait de naissance pour ce que vous avez à faire ? répondit avec hauteur l'homme masqué.

— Mais comment pourrons-nous attaquer un homme que nous ne connaissons pas ? demanda le borgne.

— Je suis venu pour vous dire l'endroit où vous pourrez le trouver, tout seul, demain dans la nuit ; de cette manière vous ne pouvez le manquer.

— Et l'argent ?

— Le voici !

Et en disant cela, l'inconnu jeta une bourse sur la table au travers des mailles de laquelle on voyait briller de l'or.

Les deux complices parurent passablement stupéfaits de voir qu'on les payait avant d'avoir fait la besogne qu'on leur demandait.

L'inconnu dut sans doute lire leur pensée sur leurs visages car il ajouta avec ironie :

— Je ne crains pas que vous ayez envie de me tricher ni de me trahir, parce que je sais où vous trouver, et... je vous connais.

Il accentua particulièrement sur ces dernières paroles, ce qui fut suffisant pour inquiéter Baptiste qui jeta vers l'homme masqué un regard craintif et soupçonneux.

— Où trouverons-nous l'homme qui vous embarrasse? demanda Gaspard en attirant la bourse à lui.

— Ecoutez! vous connaissez sans doute la petite chapelle qui se trouve sur la route de Meudon?

— Certainement!... j'y ai même déjà travaillé une fois ou deux, répondit Baptiste en riant.

— Bien!... l'homme dont il est question arrivera demain soir à minuit vers cette chapelle, et toutes les mesures sont prises pour qu'il soit seul... le reste vous regarde.

— Mais s'il y avait quelqu'un avec lui?

— Il n'y aura personne, je vous l'affirme... Bien plus, je puis vous assurer que cet homme ne porte jamais d'armes sur lui.

— Bon!.., vous pouvez être sans crainte, monsieur; le pélérinage que cet homme fera demain à la chapelle de Meudon sera le dernier.

— Je l'espère bien ainsi!... malheur à vous si vous tentiez de me désobéir!... je saurai immédiatement si vous avez fait la chose pour laquelle vous êtes payé... Du reste il y a une chose beaucoup plus simple, vous me rendrez compte vous-mêmes de la manière dont tout se sera passé!... où puis-je trouver l'un de vous ou tous les deux?

— Si vous voulez venir chez moi? fit Gaspard.

— Quand?

— Eh bien! après demain dans la matinée!

— Y pensez-vous?... en plein jour, pour que je puisse être suivi?... non, cela ne se peut pas!

— Alors!... où pourrai-je aller vous rendre mes devoirs?

demanda le borgne qui semblait prendre plaisir à agacer l'inconnu.

— Effronté coquin, murmura ce dernier d'une voix à peine intelligible.

Puis il fit à haute voix :

— Vous devez savoir qu'il vous est interdit de chercher à savoir qui je suis, et je ne puis par conséquent pas vous recevoir chez moi.

— Eh bien ! si vous voulez, nous pouvons nous retrouver ici? demanda Baptiste.

— Je préfère cela !... à après demain soir, alors ; faites votre affaire, si je suis content de vous il pourra y avoir quelques pièces d'or de plus.

L'inconnu se leva ensuite vivement et regarda à sa montre, ce mouvement écarta pour une seconde les plis de son manteau et suffit pour faire voir aux bandits qu'il portait un costume de soirée complet.

— C'est un drôle d'homme! fit Baptiste quand ils se retrouvèrent seuls : il vient au « Champ du crime » en habit noir cravate blanche et bottes vernies, et sans armes encore !... Les gens de cette sorte ne prennent aucune précaution.

— Ne crois pas cela ! repartit Gaspard. Ces gens sont plus malins que nous. N'as-tu donc pas remarqué que pendant tout le temps qu'il est resté ici il a eu la main droite dans une des poches de son habit ?... Je parierais ma tête qu'il avait un pistolet !..

La vieille femme qui, après le départ de l'inconnu s'était retirée dans la chambre, revint au bout d'un moment et demanda à Gaspard :

— Dis moi... qui est cet homme ?

Le borgne regarda la femme d'un air étonné et il répondit ;

— Je ne le connais pas!

— Mais !... reprit la mère Salviat... c'est étrange!... il me semble que...

— Comment, tu le connais ? demanda Baptiste avec vivacité.

— Et vous me demandez ce qu'il est ?... ajouta Gaspard qui croyait que la vieille avait trop bu.

— Je connais cette voix !.. répondit la mégère ; mais je ne puis me souvenir dans quelles circonstances je l'ai entendue. Oh !... il y a de cela longtemps !... bien longtemps !..

Et elle fit des efforts pour rappeler ses souvenirs, mais en vain, sa mémoire s'était obscurcie.

Il se faisait tard, Gaspard pensa qu'il était temps de se remettre en route pour regagner son domicile.

Ayant fixé avec Baptiste l'endroit du rendez-vous pour le jour suivant il s'éloigna.

Quand Baptiste se trouva seul avec sa mère il s'approcha d'elle, et lui posant la main sur l'épaule il lui dit :

— Ecoute, vieille !... il faut absolument que tu creuses ta vieille cervelle pour savoir quel est cet homme !

— Je ne peux pas ! répondit la vieille Salviat en hochant la tête, plus je cherche moins je trouve.

— Il le faut, te dis-je !... songe quelle mine d'or ce serait pour nous !... C'est dans tous les cas un personnage riche et de la haute classe ! Tu n'as pas vu cette chaîne d'or, ces boutons de chemises en diamant ?... Je te le répète, retrouve le nom de cet homme et notre fortune est faite !

Une demi-heure plus tard tout était tranquille dans la masure.

Dans la plaine on voyait un être humain marcher courbé vers la terre et s'arrêter de temps en temps, s'accroupir un moment et reprendre sa marche pour recommencer à une centaine de pas plus loin.

Que faisait cet étrange personnage ?

CHAPITRE XXII

Une reine de théâtre.

Les fenêtres du premier étage d'une maison de la rue du Helder, non loin du boulevard des Italiens, étaient brillamment éclairées.

Une longue suite d'équipages dont la plupart portaient des armoiries et étaient conduits par des cochers en riches livrées s'avançaient et venaient successivement s'arrêter devant la porte cochère toute illuminée pour y déposer les invités.

— C'est sans doute l'hôtel d'un riche personnage, n'est-ce pas? demanda un passant qui semblait étranger à quelques curieux qui s'étaient arrêter pour voir au passage les toilettes des dames qui descendaient de leurs voitures.

— Oh! en effet! répondit d'un air moqueur une vieille femme en haillons; pensez donc, c'est une reine!

— Une reine? fit l'étranger.

— Oui, une reine de théâtre, répartit la vieille du même air qu'auparavant. Qui pourrait autrement, par ce temps de misère, donner de pareilles fêtes? Ce n'est qu'à des gens de cette sorte que les cailles tombent aujourd'hui toutes rôties dans la bouche!

L'inconnu, qui ne se souciait que médiocrement d'entamer une discussion sur les questions sociales, continua son chemin.

Les curieux qui augmentaient à chaque instant faisaient tout haut leurs réflexions sur chaque équipage qui passait de-

vant eux et sur chaque invité qu'ils voyaient disparaître dans le vestibule.

Au fond commençait un escalier large et somptueux, couvert d'un riche tapis et garni de chaque côté de plantes exotiques.

Au premier étage se trouve un antichambre qui donne accès dans un petit salon meublé avec un luxe princier.

A gauche s'ouvrent deux autres petites pièces servant pour le moment de vestiaire et qui ne sont en réalité qu'un passage pour aller à la chambre à coucher et au cabinet de toilette.

L'une des parois ne présente aucune ouverture, mais on distingue cependant un petit bouton de cuivre qui ne paraît pas avoir été placé là sans intention.

A droite du petit salon s'ouvrent à deux battants les salons de réception qui, en ce moment, ressemblent à un océan de lumière et de parfums.

Ces salons étaient au nombre de trois, nous allons essayer de donner une faible idée du spectacle qui se présenta à un jeune officier qui venait de faire son entrée.

Le salon du milieu qui était celui qui donnait sur l'antichambre par la porte à deux battants, était rempli d'invités arrivant et saluant celles de leurs connaissances qui étaient déjà arrivées.

Les portes et les fenêtres étaient garnies de riches portières qui retombaient en plis lourds sur le tapis somptueux qui recouvrait le parquet.

Les murs étaient couverts d'une riche tapisserie des Gobelins représentant des scènes mythologiques. On y voyait aussi quelques tableaux de maîtres d'une grande valeur.

Des divans et des fauteuils confortables étaient disséminés et attendaient que la fatigue de la danse forçât les danseurs à s'y asseoir. On avait mis des fleurs partout et l'air était embaumé de leurs senteurs pénétrantes.

Le salon de gauche servait en ce moment de salon de bal.

Des torrents d'harmonie sortaient de la porte qui le faisait communiquer avec le salon principal, et il était difficile d'y pénétrer sans être emporté par le tourbillon des valseurs.

Les murs de ce salon étaient entièrement recouverts de glaces qui le faisaient paraître dix fois plus grand qu'il ne l'était réellement.

Les rideaux des fenêtres de cette pièce n'était pas en tenture mais en dentelle d'une valeur énorme.

Trois énormes lustres chargés de bougies éclairaient ce salon qui présentait un aspect merveilleux.

Les toilettes des femmes et les parfums dont l'air était imprégné faisaient monter au cerveau comme une ivresse délicieuse.

Le troisième salon qui se trouvait de l'autre côté du salon de réception était destiné au repos.

Tendu en velours violet sombre et éloigné du bruit il reposait les yeux et les oreilles; des meubles confortables s'y trouvaient et facilitaient les conversations intimes.

C'est dans cette espèce de sanctuaire que siégeait, ou plutôt que trônait la reine de la fête.

Sans être de la première jeunesse, cette femme était encore très-belle.

D'une stature un peu au-dessus de la moyenne, toutes ses formes étaient admirablement proportionnées; une peau blanche comme la neige, des yeux noirs et ardents et des cheveux magnifiques d'un blond cendré formaient le plus charmant contraste. Une simple jupe de crêpe avec le corsage assorti composait toute sa toilette, et un collier de perles qui aurait fait la fortune d'un village s'enroulait autour de son cou e venait serpenter sur sa gorge de marbre.

Assise sur un sopha comme une souveraine au milieu de sa cour, elle avait auprès d'elle une jeune femme assez jolie et à la figure espiègle et mutine.

Devant elle était assis dans un fauteuil un homme d'un certain âge portant au cou une décoration étrangère.

— Vous ne voulez donc pas me promettre de ne plus danser ce soir, charmante Amanda ? disait ce personnage.

— Non, mon cher ami, répondit Amanda en riant ; attendu que j'ai promis toutes les danses, et quesi je refusais de danser je ferais trop de malheureux... vous savez que j'ai trop bon cœur pour cela !

L'homme âgé, qui n'était rien moins qu'un diplomate célèbre, s'inclina et lui baisa respectueusement la main.

— Mais votre voix ?... fit-il en insistant ; pensez que vous devez vous ménager, pour vos admirateurs,... pour le monde entier !...

— Et pour mes créanciers !... continua la cantatrice en riant ;... vous avez raison, ma voix c'est mon capital.

— Tu as des créanciers ?... demanda étourdiment la jeune femme qui était auprès d'Amanda ;... tu as des créanciers et tu l'avoues ?...

L'actrice continua à rire de plus belle.

— Pauvre innocente ! dit-elle ensuite en jetant un regard preque dédaigneux à la jeune femme qui en était à son premier engagement et qui venait de terminer ses débuts... Pourquoi donc ne l'avourais-je pas à mon meilleur ami ? Il sait que je ne comprends rien au train d'une maison... Tous ces gens-là, bijoutiers, tapissiers, modistes, viennent m'assaillir de leurs offres jusqu'à ce que je cède à leurs sollicitations, parce que, vois-tu, je ne sais rien me refuser,... puis après c'est trop tard ! arrivent notes sur notes,... factures sur factures, puis enfin les menaces !

— Qui donc a eu l'audace de vous menacer ? demanda le ministre.

— Qui ?... repartit Amanda qui voyait son vieil adorateur au point où elle le voulait ; qui ?... mais tenez, pas plus tard que ce

matin, mon carrossier, pour une misérable somme de cinq mille francs...

— Et tu ne les a pas?... s'écria la jeune artiste dont la naïveté commençait à peser à Amanda.

— Où veux-tu que je les prenne ? fit cette dernière avec un peu d'aigreur.

— Je croyais que quand on a des appointements co mme les tiens... cinquante mille francs ! reprit la jeune fille en soupirant et en pensant involontairement à la modestie de son traitement.

— Folle que tu es! ..tu parles de choses que tu ne comprends pas encore!... Il faut que je mène cette vie entraînante si je ne veux pas me voir demain abandonnée par mes meilleurs amis et mes adorateurs les plus respectueux!... Mes appointements dis-tu?... Mais, ma chère, ils sont toujours dépensés six mois à l'avance!.. Mais il faudra néanmoins que je me modère, que l'économise, au risque de perdre la position que j'occupe dans le monde et dans la société.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un air touchant et un léger soupir termina la phrase.

— Attendez-moi demain matin, chère Amanda, fit le ministre en prenant la main de l'artiste, je verrai ces gens qui vous importunent...

— Vous êtes le meilleur de mes amis ! lui dit Amanda d'un air ému.

Puis voyant entrer un autre personnage elle lui tendit la main avec un geste plein de noblesse.

Le ministre jeta un regard de travers au nouvel arrivant, puis il lui fit un salut glacé et sortit.

Celui qui venait d'entrer était un jeune homme qui engagea immédiatement la conversation avec Amanda.

La jeune actrice qui était assise auprès d'Amanda quitta sa place pour aller s'asseoir sur une causeuse où se trouvait déjà

une jeune brune d'une physionomie piquante et animée et une dame un peu âgée.

— Viens donc, Annette, avait dit la jeune fille brune à l'actrice, viens donc, j'ai quelque chose de nouveau à te raconter.

— Du nouveau ? parle!..

— Ma tante Korsky vient de me dire que Thérèse a été lâchée par son baron.

— Tiens!... et pourquoi donc?

— Quelle question !... En pareille matière on ne cherche pas la raison, le fait suffit.

— Et en quoi cela peut-il m'intéresser? demanda Annette.

— Mais beaucoup, ma fille, fit à son tour la tante Korsky, une tante de théâtre par parenthèse ; le baron est riche, généreux, et il cherche à faire la connaissance d'une jeune dame qui puisse lui aider à passer agréablement l'existence... Il vous a vue dernièrement dans la nouvelle pièce et il est enchanté de vous... subjugué!...

— Le vieux baron ?... répéta Annette d'un air pensif.

La jeune fille avait appuyé d'une manière particulière sur ce mot « vieux », chose bien excusable chez une enfant de dix-sept ans à peine.

— Oui, répartit la tante Korsky, le vieux baron!... Il meurt du désir de faire votre connaissance, et il m'a chargé de vous demander la permission de vous être présenté.

— Ah !... que peut-il bien me vouloir ? fit négligenment Annette, en fixant un jeune et élégant officier assis à l'autre extrémité du salon.

— Ce qu'il vous veut ?... Il veut être votre protecteur ! Une artiste jeune et jolie doit toujours être protégée !

— Oui !... répéta l'ingénue !... ah ! si au moins il était jeune !

— Quelle bêtise ! s'écria la vieille femme ; on se laisse protéger par les vieux et les jeunes on les protège soi-même.

A ce moment un murmure se fit entendre dans le salon de réception.

Ce murmure annonçait l'entrée d'un invité intéressant.

Amanda qui conversait toujours avec vivacité avec le jeune homme qui était assis auprès d'elle remarqua également le mouvement qui se faisait dans le salon.

Elle jeta un regard vers la porte et s'écria joyeusement :

— Ah !... le voilà !... le voilà ;

— Qui donc ? demanda son interlocuteur.

— Eh bien ! mais !... l'Indien en l'honneur de qui je donne cette soirée.

— Un Indien.

— Oui, mon cher Fiordi !... N'avez-vous donc pas encore entendu parler du sorcier de la rue Saint-Antoine ?

— Pardon, on m'en a parlé ;... mais je ne comprends pas bien.....

— Tout Paris en parle ;... il paraît qu'il fait des choses prodigieuses.

— J'en ai entendu parler, et je lui ai même consacré un article dans mon journal, reprit Fiordi qui était journaliste ; et cela quoique le gouvernement tienne cet homme pour très-dangereux et ait l'œil sur lui ; je vous dis cela en confidence.

— Pourquoi donc ?

— Cet homme se donne comme devin, et c'est un métier que le gouvernement ne voit pas de bon œil ?

— Mais à vous entendre, Fiordi...

— S'il y avait ici d'autres personnes je ne parlerais pas ainsi !

— Mais pour quelle raison peut on croire ce pauvre homme dangereux ?

— Il n'est pas pauvre, il est au contraire très-riche, et l'on soupçonne que derrière cet Indien et ses jongleries il y a un espion.

— Un espion?

— C'est comme cela!.. mais tout ceci entre nous Amanda, la petite comtesse elle-même ne doit pas en savoir un mot, c'est un secret d'Etat; du reste elle sait assez d'autres choses.

— Je serai muette, mon cher Fiordi.

Et se levant avec vivacité Amanda s'avança au devant de l'Indien.

Cet homme que l'on avait surnommé « le sorcier de la rue Saint-Antoine » n'était à Paris que depuis trois semaines seulement, et dans toute la capitale on ne parlait que de lui; on aurait dit qu'il voulait ressusciter la légende de Cagliostro et du fameux comte de Saint Germain.

Le gouvernement le prenait effectivement pour un espion envoyé par une puissance étrangère, et la haute société se divisait à son égard en deux partis, l'un composé des gens qui le prenaient pour un chevalier d'industrie et l'autre qui comprenait ceux qui en voyaient en lui une espèce de prophète. Les femmes raffolaient de lui, les hommes redoutaient son influence sur les femmes, bref, il attirait tout le monde.

Les invités d'Amanda se pressaient au salon pour voir cet homme mystérieux qui ne put s'approcher de la cantatrice qu'après beaucoup d'efforts.

C'était, en effet, une apparition étrange et bien faite pour surexciter l'imagination.

Cet homme était de petite taille, mais il devait posséder une force et une souplesse peu ordinaires.

Sa physionomie présentait des traits fins et délicats, les yeux bien fendus pétillaient d'intelligence, seulement sa bouche avait le sourire malicieux et ironique particulier à l'enfant de Paris. Mais la couleur bronzée de son teint, sa longue barbe qui descendait jusqu'à la ceinture et qui était parfumée d'une essence exotique dénotaient son origine orientale. Ses paroles étaient choisies, sa conversation spirituelle, et il parlait le français

comme un Français, l'anglais comme un enfant d'Albion et l'espagnol comme un Catalan.

Une seule chose dans la physionomie de cet être mystérieux paraissait devoir le défigurer et diminuer ce que son aspect pouvait avoir d'imposant, c'était les nombreuses cicatrices, ressemblant assez à des marques de petite vérole, qui couvraient son visage et lui donnaient au premier abord un air bizarre et presque repoussant.

Aux questions indirectes et indiscrètes sur son pays et sur la contrée où il était né il répondait avec simplicité et franchise :

— Que vous importe?... je suis ici et cela doit vous suffire.

Après les premières salutations, Amanda lui dit gracieusement.

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu accepter mon invitation.

Un cercle venait de se former autour d'eux, car Sidi-Addar, c'était le nom de l'Indien, captivait l'attention générale et excitait la curiosité à un tel point que la moindre de ses paroles était religieusement recueillie.

Les valseurs eux-mêmes s'étaient arrêtés pour venir considérer la merveille du jour.

On espérait que l'Indien pousserait la galanterie jusqu'à exécuter quelques-uns de ses tours les plus remarquables.

— Je suis venu par pur égoïsme, mademoiselle, répondit Sidi-Addar.

— Par égoïsme? s'écria Amanda qui s'attendait à un compliment.

— Oui, reprit l'Indien, d'un air grave, car je savais que je devais retrouver ici quelque chose.

— Retrouver quelque chose?... et quoi donc?

— Un homme.

— Que dites-vous ?

Toute la société écoutait en silence.

— Oui, un ami que j'ai perdu de vue depuis bien des années et dont le séjour m'était inconnu... je dois le retrouver ici.

— Qui peut vous faire croire cela? demanda Amanda au comble de la surprise.

— Le Grand-Esprit me l'a dit, répondit l'Indien avec calme; le Grand-Esprit, pour qui le passé et le présent n'ont rien de caché.

— Vous voulez rire.? s'écria le ministre, qui se trouvait auprès d'Amanda et qui souriait d'un air moqueur.

— Je ne plaisante jamais avec des choses aussi sérieuses que le passé et l'avenir d'un homme, fit gravement l'Indien.

Puis il ajouta :

— Voulez-vous me mettre à l'épreuve?

— Oh!... oui!... oui!... firent les dames avec curiosité, pendant que les hommes se regardaient avec inquiétude.

— Eh bien! reprit l'Oriental en désignant le ministre, Fiordi et un autre jeune homme à cheveux blonds, ces messieurs croient-ils m'avoir déjà vu quelque part ?

— Non !... répondirent ensemble ces trois personnages.

— Parfaitement!... Veuillez maintenant me donner chacun votre main gauche.

Les trois hommes lui donnèrent leur main gauche en haussant les épaules.

L'Indien ayant tiré de son gousset un petit flacon d'or contenant une liqueur d'une belle couleur verte, il l'ouvrit en laissant tomber une goutte sur chacune des trois mains qu'il tenait.

Cette goutte de liquide se vaporisa en un clin d'œil.

Sidi-Addar considéra ensuite attentivement l'une après l'autre la paume de ces mains.

Tout le monde se taisait.

— Messieurs, fit soudain l'Indien, vos destinées semblent être unies d'une manière étonnante.

— C'est impossible ! fit le diplomate, nos âges, nos positions sont tellement différentes....

— Tous les trois vous tournez autour d'un astre qui s'obscurcira, et votre nom tombera dans l'oubli.

— C'est très romantique ! fit d'un air moqueur le jeune homme blond qui était l'un des courtisans les plus assidus des Tuileries.

Amanda s'avança à son tour vers Sidi-Addar, et posant sa sa main sur le bras de l'Indien elle lui dit avec une certaine coquetterie :

— Je vous en prie, laissez ces hommes prosaïques et incrédules ; quant à moi, j'ai pleine confiance dans vos paroles et je vous serai très reconnaissante, si vous voulez soulever un coin du voile qui cache ce que me réserve l'avenir !

Le diplomate, mécontent des paroles que l'Indien avait prononcées à son égard, fit un pas en arrière en disant à l'Indien :

— Nous devons céder le pas à notre charmante Amanda ; si vous le permettez j'aurai l'avantage de vous faire une visite, afin de me convaincre plus profondément de votre science.

L'Indien jeta au diplomate un regard fixe et profond, puis il répondit avec un léger sourire moqueur sur les lèvres :

— Je suis tout prêt à vous recevoir, monsieur, seulement.... vous ne viendrez pas.

— Comment ?

— Non, vous ne viendrez pas, parce que vous êtes sur le point d'entreprendre un voyage qui vous retiendra loin de Paris pour quelque temps.

— Un voyage ?.... moi !.... Je ne sais vraiment pas....

— Vous le saurez quand le moment sera venu, reprit

Sidi-Addar en se tournant vers Amanda et en prenant sa main potelée qu'il se mit à considérer attentivement.

— Eh bien?.... fit la cantatrice.

— Mademoiselle, répondit l'Indien, vous aimez trop le plaisir pour attacher de l'importance au passé, je m'abstiendrai par conséquent de rappeler aucun souvenir pénible.

En disant ces mots il avait regardé fixement Amanda qui rougit légèrement, puis il ajouta :

— Je ne m'occuperai donc que de l'avenir.... Vous irez dans un pays étranger !....

— Comment !.. s'écria Amanda, je devrai quitter Paris? moi, qui meurs d'ennui partout ailleurs, j'irai dans un pays étranger ?

— Oui, reprit gravement l'Indien, et vous y serez conduite comme prisonnière.

— Parfait !... délicieux !.... se mirent à dire tous les invités en riant aux éclats.

Pendant qu'Amanda et ses hôtes se livraient à la gaieté qu'avaient provoquée les paroles du sorcier, un nouvel invité entra dans le salon.

Il fut aussitôt entouré et chacun le saluait avec cordialité.

C'était un homme de quarante à cinquante ans ; il était mis avec une grande élégance, des cheveux noirs et bouclés, une barbe noire soigneusement peignée, des sourcils noirs et des yeux brillant d'un feu sombre contrastaient singulièrement avec la pâleur de son visage et contribuaient à donner à sa physionomie une expression étrange.

— Une vraie figure de vampire, chuchota une dame à l'oreille de son voisin.

— Quel est cet homme? demanda un officier à Fiordi.

— Comment? repartit le journaliste, vous ne connaissez pas monsieur de Beaufleury?... Le plus riche et le plus distingué cavalier des salons parisiens !

— Non.., et cela se comprend, j'arrive de Marseille et il n'y a que fort peu de temps que je suis à Paris.

Le jeune homme blond s'étant approché du nouvel arrivé lui prit e bras et l'ayant entraîné dans l'embrasure d'une fenêtre il lui dit :

— Soyons sur nos gardes, Beaufleury !... il est là !

— Qui, comte?

— Le sorcier de la rue Saint-Antoine.

— Je ne crains pas les maléfices !

— Ni moi, quand il s'agit de charlatans ordinaires, mais ici c'est plus sérieux.

— Que voulez-vous dire ?

— Je soupçonne cet Indien de n'être autre chose qu'un rouchard et de n'avoir jamais vu l'Inde ;... en un mot je crains que cet homme ne nous porte préjudice.

— Vous voyez tout en noir, mon cher comte de Saint-Etienne, depuis que vous êtes président du cabinet noir, repartit de Beaufleury d'un ton léger.

— Ne plaisantez pas,.... un pressentiment me dit que cet homme est un ennemi !

— Laissez moi donc voir le personnage extraordinaire qui a le pouvoir d'effrayer un caractère aussi énergique que le vôtre, reprit de Beaufleury.

Et en disant ces mots il s'approcha du cercle que faisaient les invités autour de l'Indien.

A ce moment ce dernier venait de se tourner et il se trouva face à face avec de Beaufleury.

A peine celui-ci eut-il dévisagé Sidi-Addar que son visage déjà pâle d'habitude, prit une teinte cadavéreuse et effrayante.

Il resta immobile, et les yeux fixés sur ceux de l'Indien.

Une légère exclamation qu'il n'avait put réprimer avait aussitôt attiré sur lui l'attention des invités.

— Ces messieurs se connaissent-ils? demanda Amanda à qui rien n'avait échappé.

L'Indien qui avait gardé un sang-froid impassible et dont pas un muscle n'avait tressailli, considéra un moment de Beaufleury, puis faisant une légère révérence il dit:

— En effet,... nous nous connaissons, n'est-il pas vrai?

— Je... je ne sais pas... balbutia de Beaufleury.

— Vous avez mauvaise mémoire, monsieur! Ne vous souvenez-vous donc pas de la traversée que nous fîmes ensemble sur l'Aigle, ce magnifique voilier qui nous débarqua à Toulon?

— Oui... je me souviens, maintenant, repartit de Beaufleury dont le trouble était de plus en plus visible.

— Nous avons été compagnons de voyage, reprit l'Indien en s'adressant à Amanda.

— Oui, répéta mécaniquement de Beaufleury, compagnons de voyage.

— Vous souvenez-vous de la manière dont nous nous sommes séparés? continua Sidi-Addar en s'adressant de nouveau à de Beaufleury;... vous ne pensiez pas me revoir jamais, sans doute?

En prononçant ces dernières paroles, l'Indien les accompagna d'un coup-d'œil qui avait une expression étrange; était-ce de la haine, de l'ironie ou de la menace?

— Dans tous les cas, je ne pensais pas vous rencontrer ici, repartit Beaufleury, qui reprenait peu à peu contenance.

Les deux hommes échangèrent deux regards froids et aigus comme deux poignards.

— Vous aviez donc affaire à Toulon? demanda Amanda à Beaufleury pour mettre un terme à cette scène.

— Oui, répondit celui-ci, j'y ai des parents.

— Des parents et beaucoup de connaissances, ajouta l'Indien en appuyant sur ces dernières paroles.

— Mais, reprit Beaufleury en souriant d'un air équivoque, vous avez aussi si je ne me trompe, séjourné pendant un certain temps dans ce ravissant port de mer?

L'Indien allait répondre, quand Amanda à qui l'on venait d'annoncer que le souper était servi, se dirigea vers la salle à manger après avoir pris le bras du vieux diplomate.

De Beaufleury profita du mouvement qui se fit parmi les invités pour s'approcher de l'Indien, qui lui dit à voix basse:

— Pas un mot ici!... voulez-vous venir me voir demain?

— Oui, il faut qu'une explication ait lieu entre nous!

— Vous n'oublierez pas de demander l'Indien Sidi-Addar, rue St-Antoine, fit l'Indien en appuyant sur ses paroles.

— Non, et vous, de votre côté, vous vous souviendrez que je suis monsieur de Beaufleury.

— Sans doute!... à demain!

— Parfaitement,... à quelle heure?

— A dix heures du soir, si vous voulez;... les anciens amis n'aiment pas à être dérangés.

Quand Sidi-Addar eut prononcé ces paroles, il se dirigea comme les autres vers la salle à manger.

Beaufleury se préparait à en faire autant, quand il fut arrêté par le comte de St Etienne.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda celui-ci; quand vous avez aperçu l'Indien vous avez pâli comme si vous aviez vu un spectre! Connaissez-vous cet homme?... Pouvez-vous nous donner... donner au gouvernement des explications sur cet étrange personnage?

— Je ne puis rien vous dire!

— Comment ais vous a parlé comme à une ancienne connaissance!

— Nous nous sommes rencontrés un jour par hasard et le hasard nous sépara

— Et vous ne vous connaissez pas autrement?

— Non !

— Ne savez-vous rien de son origine... de son passé ?

— Rien.

— Beaufleury, réfléchissez !... Ce n'est pas votre ami le comte de St-Etienne qui vous interroge... c'est le président du « cabinet noir » qui vous demande encore une fois si vous connaissez ce prétendu Indien.

— Non, je vous le répète ! reprit de Beaufleury.

Puis ayant machinalement porté la main à sa poitrine, il poussa une exclamation.

— Ah !... s'écria-t-il.

— Qu'est-ce donc ?... demanda de St-Etienne.

— J'ai perdu un bouton de diamant, répondit de Beaufleury, voyez plutôt vous-même.

En parlant, il indiquait une des boutonnières de sa chemise brodée, qui, en effet, était veuve de son bouton.

— Etait-il donc d'une si grande valeur ? reprit le comte de St-Etienne.

— Pas précisément, répondit de Beaufleury, mais c'était un souvenir auquel je tenais beaucoup !.,.

— Voici son pareil, ajouta-t-il en montrant l'autre bouton, qui se composait d'un brillant magnifique.

— Où êtes-vous allé avant de venir ici ?... Il était près de deux heures quand vous êtes arrivé.

— Je suis allé un instant à l'Opéra... je me suis ensuite rendu à la Maison Dorée où j'ai soupé, et c'est ce qui m'a retardé...

— Si vous voulez, nous allons envoyer quelqu'un pour...

— Non... non !... fit vivement de Beaufleury.

Puis il ajouta :

— Je crois me souvenir maintenant de l'avoir oublié... oui !... il me semble l'avoir laissé sur la cheminée de ma chambre à coucher.

Pendant cette conversation, les invités s'étaient mis à table

et l'Indien étant descendu, il fit avancer le coupé qui l'avait amené.

— Rue Saint Antoine !... dit-il au cocher en refermant la portière.

La voiture s'éloigna au trot.

Quand elle fut arrivée près de l'eglise de la Madeleine la portière s'ouvrit doucement, l'Indien se pencha au dehors et jeta un coup-d'œil de tous les côtés.

Voyant que le boulevard était désert il s'élança à terre avec l'habileté d'un chat et laissa éloigner la voiture.

Le cocher ne s'était aperçu de rien.

Trois heures du matin venaient de sonner.

CHAPITRE XXIII.

Céleste.

Dans la rue des Capucins se trouve une maison habitée par les successeurs de M. Michaud.

Il y a quelques années déjà que l'honnête négociant a quitté ce monde et sa femme n'a pas tardé à le suivre.

Cependant avant de mourir, les deux époux avaient eu le bonheur de bercer sur leurs bras le premier enfant de Lucienne.

Il en étaient arrivés à considérer la jeune femme comme

leur fille, et ils avaient éprouvé, à la naissance de son enfant, la même joie que s'ils en eussent été réellement les grands-parents.

Cet enfant était une petite fille ravissante qui, peu à peu, était devenue une charmante jeune fille.

La maison de commerce avait été reprise par Maurice et Joseph comme successeurs de la maison Michaud.

Les affaires avaient, au commencement, été gérées par l'oncle de Lucienne, Paul Meunier, qui, lui aussi, était allé rejoindre son patron dans un monde meilleur.

Un beau jour, Maurice témoigna son désir de se retirer des affaires et il remit, en effet, toute la maison à Joseph, se contentant d'y laisser quelques capitaux pour ne pas en être tout à fait désintéressé, mais il ne s'occupa plus du tout de la marche des affaires.

Joseph et Michelette, qui n'avaient pas encore d'enfant, occupaient le second étage de la maison; les bureaux se trouvaient au premier, tandis que le rez-de-chaussée servait de magasin.

Maurice et Lucienne avaient acheté une maison à la place Vendôme et vivaient heureux et tranquille, ne s'occupant que de l'éducation de leur enfant.

Cependant la santé de Lucienne avait été terriblement éprouvée par les souffrances physiques et morales qu'elle avait endurées pendant le voyage de la Guyane.

Un beau jour, à la suite d'un léger malaise, elle se mit au lit pour ne plus se relever.

Peu de temps après, Maurice et sa fille, désolés, priaient auprès de Lucienne qui rendait le dernier soupir.

La douleur qu'éprouva Maurice fut immense; il ne trouva quelque consolation que dans l'amour de sa fille, qui se nommait Céleste.

Une autre pensée venait aussi le tourmenter.

— Qu'était devenu Blondel ?..... où était-il ?..... vivait-il encore ?.....

Telles étaient les questions que Maurice s'adressait avec angoisse.

Deux années après son premier voyage, il était retourné à la Guyane, comme il l'avait promis à son père.

Mais, arrivé à la plantation, il la trouva saccagée et déserte.

Elle avait été attaquée par les Apaches. qui en avaient massacré tous les habitants !... Sir Harris était alors absent, et on n'en avait plus eu de nouvelles depuis lors.

Ce fut tout ce qu'il put savoir d'un homme qu'il trouva en train de se construire une cabane avec les débris de la plantation.

Maurice revint désolé vers le port d'embarquement le plus rapproché, après avoir épuisé tous les moyens d'information sans obtenir le moindre résultat et sans avoir obtenu le plus léger renseignement sur sir Harris.

Près de vingt ans s'étaient passés depuis, et Maurice était resté sans aucune nouvelle de son père.

Cette pensée devenait parfois accablante.

Maurice se demandait si son père vivait encore ou s'il était mort.

Dans cette dernière hypothèse, où chercher sa tombe ?

Et s'il se trouvait encore parmi les vivants, peut-être Blondel était-il dans la souffrance !

Cette incertitude tuait Maurice.

Un jour, ce malheureux fils, assis devant sa cheminée et tourmenté, comme d'habitude, par ses pensées au sujet de son père, tisonnait les charbons sans paraître prendre garde au déjeuner qu'on venait de lui servir.

Il était seul; quand sa fille, sa chère Céleste n'était pas auprès de lui, ses souvenirs venaient l'importuner.

Un domestique frappa et étant entré, il annonça monsieur Arthur Croye.

Ce personnage était un jeune peintre plein de talent et d'espérances.

Quoique tout jeune encore, il était en train de se faire une célébrité et il était un des hôtes les plus assidus de la maison de Maurice.

Maurice se leva pour aller au devant de l'artiste qu'il reçut avec une cordiale poignée de main.

— Bonjour, mon ami, lui dit-il;..... je suis heureux de vous voir; vous m'aiderez peut-être à chasser mes idées noires.

— Vous avez du chagrin? s'écria le jeune homme d'un air surpris et comme désappointé.

— Oh!.... cher Arthur!.... vous n'y êtes pour rien!.... Mais à quel hasard dois-je votre visite?.... je vous croyais dans votre atelier!

— Je ne suis pas assez tranquille pour pouvoir travailler!

— Que dites-vous?

— J'ai quelque chose sur le cœur.... et c'est précisément ce qui m'amène auprès de vous!....

— Puis-je vous être utile à quelque chose? demanda Maurice frappé de l'embarras du jeune homme et se doutant un peu de ce qui en était la cause.

— Oh!... oui!... mais je ne sais vraiment si j'ose...

— Pourquoi pas?.. Un homme comme vous, monsieur Croye qui a pu, à l'âge où vous êtes, se conquérir une position et une renommée comme celles que vous avez, peut, sans baisser les yeux ni rougir, parler à tout le monde.

— A tout le monde.... reprit timidement le jeune homme.... même à mademoiselle votre fille?...

— Sans doute, repartit Maurice, même à mademoiselle ma fille, si vous avez des intentions honnêtes, et je ne vous crois pas capable d'en avoir d'autres.

— Comment!... fit le jeune homme dont la physionomie était devenue radieuse.... comment!.... je pourrais espérer....

— Oui, Arthur;... quoique cependant je devrais plutôt vous en vouloir !

— M'en vouloir ?...

— Certainement !... vous m'enlevez ma dernière affection, tout ce que le destin m'a laissé sur la terre ! fit Maurice d'un air affligé ; vous savez que Céleste est tout ce qui reste de ma famille, tous les autres m'ont été ravis par une mort cruelle;... ma pauvre chère Lucienne !..... mon père !..... tous !....., tous !!!

Et il laissa tomber avec accablement sa tête sur sa poitrine.

— Je ne veux pas vous séparer de votre fille ?... fit avec vivacité le jeune homme ;... nous ne quitterons pas Paris, et vous aurez en moi un fils dévoué et prévenant, s'il est vrai que vous consentiez à m'accorder la main de mademoiselle Céleste !

— Oui, mon fils, reprit Maurice en posant ses deux mains sur les épaules du jeune artiste et en le regardant au fond des yeux ; je vous confie ma fille.

Puis il ajouta en souriant :

— Et je ne crois pas que Céleste en appelle de ma décision.

Le bonheur était peint sur sa physionomie.

Arthur sourit également d'un air transporté.

Il demanda ensuite en rougissant légèrement :

— Me permettez-vous d'aller lui dire combien mon bonheur est grand ?

— Oui !... répondit Maurice, allez auprès d'elle, je vous rejoindrai tout à l'heure et ce soir nous irons trouver Joseph, vous viendrez avec nous, n'est-ce pas ?... il faut qu'il partage notre bonheur... je veux lui dire que j'ai trouvé un fils sans perdre ma fille.

Arthur pressa chaleureusement la main que Maurice lui tendit et se précipita hors de la chambre pour aller rejoindre

Céleste qui l'attendait avec une impatience d'autant plus grande qu'il lui avait annoncé la veille la démarche qu'il avait l'intention de faire.

Quand Maurice se retrouva seul, il se laissa tomber dans un fauteuil et resta un moment pensif.

Puis il s'approcha de son secrétaire et prit des lettres qui étaient arrivées le matin et qui n'étaient pas encore ouvertes.

Il en parcourut quelques-unes d'un air indifférent, puis il mit la main sur la dernière qui ne portait aucun timbre et dont l'écriture lui parut inconnue.

Il voulut regarder le cachet, mais la cire portait l'empreinte d'une pièce de monnaie.

Pensant que cette lettre venait sans doute de quelque personne inconnue demandant un secours, il l'ouvrit d'un air indifférent et commença à lire.

Mais à peine en eut-il parcouru les premières lignes qu'une pâleur subite couvrit son visage et il se leva brusquement en s'écriant :

— Mon Dieu!.... est-ce possible !.... Enfin je pourrais savoir quelque chose !....

Ne pouvant encore en croire ses yeux, il se rassit et recommença à lire.

Voici quel était le contenu de ce billet :

« On peut vous donner des renseignements importants sur « une personne qui vous est chère et dont vous êtes séparé « depuis longtemps. Si vous désirez savoir ce que sir Harris « est devenu, trouvez-vous cette nuit, à minuit, auprès de la « petite chapelle qui se trouve sur la route de Meudon. Il est « de toute rigueur que vous soyez seul ; la personne qui se pré- « sentera à vous ne veut pas être reconnue. Si vous ne pouvez « pas venir aujourd'hui, il sera trop tard dmain, attendu que « cette personne quitte Paris demain matin pour ne plus y « revenir. »

Ces lignes étaient tracées d'une main inhabile; le papier était grossier et il n'y avait aucune signature.

Qui pouvait avoir écrit ces lignes?

Qui pouvait bien connaître le secret de Blondel, secret que Maurice avait caché avec tant de soin?

Qui avait apporté cette lettre?

Il sonna et demanda au domestique qui parut sur la porte :

— Par qui cette lettre a t-elle été apportée?

Le valet répondit :

— Je n'ai vu d'autres lettres que celles que le facteur a apportées.

— C'est singulier!... voici une lettre qui ne porte ni timbre ni rien qui puisse indiquer qu'elle a passé à la poste; demandez un peu à Françoise!

Le domestique s'éloigna et revint au bout d'un instant en disant que la femme de chambre de mademoiselle ne savait également rien et que les autres domestiques n'avaient vu personne.

Le domestique s'étant retiré, Maurice resta seul, les yeux fixés sur cette lettre mystérieuse.

Après avoir réfléchi pendant un moment, il décida qu'il irait à l'endroit indiqué sur la lettre.

L'espoir d'avoir des nouvelles de son père lui faisait oublier tout ce que pouvaient avoir d'étrange l'heure et le lieu de ce rendez-vous.

D'ailleurs quel danger pouvait le menacer?

Il n'avait pas l'habitude de porter de grandes valeurs sur lui et il ne se connaissait pas d'ennemis.

Une seule chose le préoccupait : Devait-il faire part de ce rendez-vous à Joseph et à Michelette?... Devait-il leur communiquer l'espérance que cette lettre avait fait naître dans son âme?

Eux aussi aimaient Blondel; fallait-il leur donner un espoir qui pouvait être cruellement déçu?

Il décida de ne rien leur apprendre et de n'en parler à personne, pas même à Céleste, qui ignorait l'histoire de son grand-père.

Il résolut de se rendre à minuit au rendez-vous que cette lettre anonyme lui assignait.

Céleste s'était levée de bonne heure et avait fait une toilette un peu plus recherchée que de coutume.

Elle savait qu'Arthar devait parler à son père et elle attendait à chaque instant le jeune homme qu'elle aimait de toute son âme.

C'était une jeune fille ravissante; elle avait à peine vingt ans ; sa taille était élancée et gracieuse ; sa physionomie offrait des traits d'une grande délicatesse et d'une rare distinction; son front élevé et fier indiquait une fermeté rare chez une jeune fille de cet âge, mais la mort prématurée de sa mère l'avait obligée de prendre de bonne heure la direction de la maison, et cette circonstance avait contribué au développement de son caractère.

Un examinateur un peu difficile aurait peut-être trouvé que ses sourcils foncés donnaient de la dureté à son regard; mais son sourire était si doux qu'il éclairait toute cette physionomie.

Quand elle posait son regard sur une personne chère, ses yeux prenaient une expression indicible de tendresse.

Elle était au salon, assise devant son piano, rêveuse, promenant machinalement ses doigts sur les touches et s'arrêtant parfois pour écouter ou pour jeter un regard anxieux vers la porte.

Et cependant ce n'était pas encore l'heure à laquelle Arthur lui avait dit qu'il viendrait faire sa demande officielle.

Soudain une vive rougeur se répandit sur son charmant visage, un sourire vint entr'ouvrir ses lèvres et sa poitrine se gonfla d'espoir.

Elle venait d'entendre des pas dans la pièce voisine et quelqu'un avait frappé à la porte.

22

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCOISE
CAVENNE

Céleste repousse les avances de Beaufleury.

— Entrez !... fit-elle toute émue et les yeux fixés sur la porte qui devait donner passage à celui qu'elle aimait.

La porte s'ouvrit et Céleste se préparait à aller au-devant de celui qu'elle attendait, mais en voyant que ce n'était pas Arthur sa physionomie changea brusquement.

L'homme qui venait d'entrer s'inclina profondément devant la jeune fille dont le visage n'exprimait plus ni bienveillance ni affection.

Elle s'était levée, et, à demi tournée vers la porte, la tête fièrement rejetée en arrière, elle semblait demander à cet homme de quel droit il pénétrait jusqu'à elle

Cet homme n'était autre que de Beaufleury.

Les amies de Céleste l'avaient surnommé « le vampire, » et la jeune fille ne se trouvait jamais en sa présence sans éprouver un mouvement d'effroi et de répulsion insurmontable.

Les joues blafardes et les yeux ardents de ce personnage lui inspiraient une terreur inexplicable.

Et cependant monsieur de Beaufleury n'était jamais si caressant, si gracieux, si flatteur que quand il se trouvait en présence de Céleste, à qui, depuis longtemps, il paraissait avoir voué tous ses hommages.

— Mademoiselle, dit-il en saluant profondément, veuillez m'excuser, mais je n'ai trouvé personne dans l'antichambre, et j'ai pris la liberté...

La jeune fille l'interrompit d'un geste plein de dignité.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-elle avec calme, j'attends mon père qui ne saurait tarder à venir.

— Puisque j'ai le bonheur de me trouver dans votre compagnie, reprit de Beaufleury, je n'en veux pas d'autre.

Et en disant ces paroles il avait pris un fauteuil qu'il amena aussi près de Céleste que les convenances le permettaient.

Puis il s'assit sans façon.

— Etiez-vous à l'Opéra hier soir? demanda la jeune fille avec

froideur et sans paraître s'apercevoir de la flatterie qui venait de lui être adressée.

— Vous êtes cruelle, mademoiselle, dit Beaufleury; vous ne voulez pas m'écouter et cependant il faut que vous m'entendiez.

— Il faut ?...

— Oui, Céleste, il faut que vous m'écoutiez, et me permettre enfin de vous dire tout ce que j'éprouve pour vous.

— Je vous prie, monsieur, de garder vos sentiments pour quelqu'un qui en soit plus digne; je ne désire nullement les connaître!

— Je vous le répète, Céleste, il faut que vous m'entendiez; il est impossible que vous ne vous soyez pas aperçue que je vous aime!... l'œil de la femme est si clairvoyant!

— Monsieur!... fit Céleste d'un air glacial et en se levant comme pour mettre un terme à cette conversation.

— Oui, reprit de Beaufleury, je vous aime avec passion, avec délire, et je me sens capable des plus grandes actions pour pouvoir un jour posséder votre cœur.

— Monsieur, voulut de nouveau dire Céleste.

Mais de Beaufleury l'interrompit encore.

— Non, Céleste,... ne me repoussez pas!... acceptez l'offre que je vous fais de mon cœur, de ma main, de toute ma fortune.

— Veuillez finir cette scène, monsieur de Beaufleury, repartit la jeune fille, qui était dans le plus grand embarras.

En effet, Arthur pouvait venir d'un moment à l'autre, et quelle serait sa surprise en voyant sa fiancée en tête à tête avec de Beaufleury.

— Vous pouvez vous-même y mettre un terme, mademoiselle, en acceptant ce que je vous offre, répondit de Beaufleury.

— Jamais!... jamais!.... s'écria Céleste avec toute la résolution et l'énergie que lui donna la répulsion qu'elle éprouvait pour cet homme.

Puis elle reprit avec hauteur.

— Vous avez raison, monsieur, je n'ignore pas que vous prétendez éprouver pour moi des sentiments..

— Bien sincères!... s'écria de Beaufleury.

— Des sentiments, continua Céleste, que vous avez pris assez de peine à me faire comprendre; mais vous devez savoir qu'il m'est impossible de partager et que j'ai toujours repoussé l'expression de ces sentiments. Vous ne serez donc pas surpris si je repousse encore une fois vos avances, j'espère que ce sera la dernière, car je vous déclare franchement que je ne vous aime pas et que je ne vous aimerai jamais, si pénible que cela puisse être pour votre fierté!

— Je ne suis pas fier, mademoiselle, auprès de vous je ne suis que le plus humble de vos esclaves.

— Je n'aime pas les esclaves! fit Céleste avec dédain.

— Ne me provoquez pas, Céleste!... Vous ne savez pas jusqu'où la passion peut m'entraîner!... Dites-moi pourquoi vous ne voulez pas devenir ma femme?

— Monsieur?

— Ne suis-je pas riche?... Ne suis-je pas considéré?... Est-ce que je n'occupe pas une des premières places dans la société parisienne? Ne puis-je pas offrir à ma femme toutes les jouissances qu'elle pourrait désirer.

— Vous pouvez avoir raison,... et c'est pour cela qu'il vous sera facile de trouver une autre femme!

— Mais pourquoi repoussez-vous mes propositions?... dites-le moi!... Mais, fou que je suis!... pourquoi?... je le devine, je le sens là!

Et en disant ces mots de Beaufleury avait porté la main à son cœur.

— Oui!... reprit-il,... j'ai un rival!... vous en aimez un autre!

— Monsieur!..... s'écria Célesfe, dont le trouble augmentait visiblement.

— Oui, vous en aimez un autre!... Oh!... votre rougeur et

avait réussi dans sa démarche, et qu'elle serait bientôt sa femme.

Cet entretien calma l'agitation que lui avait procuré ce qui venait de se passer entre Arthur et de Beaufleury.

Cependant, elle ne pouvait pas sans inquiétude penser aux dernières paroles de celui-ci.

Arthur, tout résolu qu'il était d'accepter un combat avec de Beaufleury, parvint à tranquilliser sa fiancée en lui assurant que ses paroles étaient insignifiantes.

— Ne crains rien, chère Céleste, disait-il ; la vie m'est maintenant trop chère pour que je l'expose étourdiment.

— Mais cet homme !... oh !... mon ami !... tu ne peux te faire une idée de la frayeur et de la répulsion qu'il m'inspire ! dès qu'il se trouve dans le voisinage, je me sens inquiète ; sa vue seule suffit pour me faire trembler !

— Tu est agitée, Céleste, et tu exagères ;... j'avoue que l'aspect de cet homme n'a rien de rassurant, mais il n'est pas aussi terrible que tu le crois.

— Je ne suis pas seule à éprouver cela, toutes mes amies sont comme moi, et mon père même m'a avoué que la présence de ce personnage le mettait mal à l'aise.

— D'où vient donc cet homme ?

— Personne ne le sait. Il fit subitement son apparition à Paris il y a quelques années, et le luxe qu'il déploya depuis le premier jour attirèrent sur lui l'attention de la haute classe et lui ouvrit les salons de l'aristocratie.

— Et sa famille ?

— Il dit être né en Espagne de parents français ; il présente en effet le type espagnol et il parle la langue espagnole avec la facilité et l'élégance d'un Catalan.

— Et c'est tout ce que l'on sait sur lui et sur l'origine de sa fortune ?

— Tout.... au commencement on croyait qu'il était joueur,

mais on ne l'a jamais vu toucher à une carte, quoiqu'il en ait eu souvent l'occasion et qu'il y ait souvent été invité.

— C'est bizarre !... mais nous avons tort, ma chère Céleste, de prodiguer notre temps à nous occuper de cet homme !

Puis le jeune homme attirant la jeune fille vers lui il lui dit à demi-voix :

— Je ne veux plus avoir qu'une pensée,... tu es à moi !... à moi !... n'est-ce pas ?

— Oui ! balbutia Céleste en appuyant sa tête sur l'épaule de son fiancé.

A ce moment Maurice entra dans le salon ; il s'approcha des deux jeunes gens et les prenant dans ses bras, il murmura :

— Mes enfants !... mes chers enfants !

— Il fallut se séparer et l'on se quitta en se promettant de se retrouver après souper chez Joseph pour lui faire partager la joie commune.

Arthur eut de la peine à se rendre à son atelier, il aurait voulu que ce fût déjà nuit pour se retrouver auprès de sa fiancée.

Quant à celle-ci, elle demanda une voiture et se rendit immédiatement auprès de Michelette pour lui raconter son bonheur.

Pauvre Céleste !

CHAPITRE XXIV.

Un journaliste parisien

Devant une table encombrée de papiers, de lettres, de journaux et d'imprimés de toute sorte étaient assis un homme, jeune encore, dont la physionomie plaisait assez au premier abord, mais qui, après un instant d'examen, offrait une expression antipathique.

La pièce où se trouvait ce personnage était contiguë à une chambre à coucher dont la porte entr'ouverte laissait voir l'intérieur. Sur la toilette se voyaient des flacons d'essences, des pots de pommade, des eaux de senteur, etc.; tout l'attirail de la toilette d'une femme élégante.

Le secrétaire, ou plutôt la grande table qui en tenait lieu était, comme nous l'avons dit, couverte de papiers de toutes sortes, imprimés et manuscrits, parmi lesquels se voyaient aussi des cartes d'entrée pour des concerts, théâtres, etc., il y avait aussi des fleurs, une paire de gants chiffonnés, un mouchoir de batiste orné de dentelles et un œil exercé eût pu apercevoir sur le tapis une épingle à cheveux, ce qui indiquait d'une manière évidente qu'une femme avait passé par là.

Le personnage assis à cette table était Fiordi, rédacteur d'un des premiers journaux du boulevard, renommé pour ses feuilletons humoristiques, sa critique théâtrale, ainsi que pour les paradoxes politiques ou autres qu'il lançait parfois et qui étaient quelquefois étourdissants.

Comme ces paradoxes étaient toujours à l'avantage du gou-

vernement impérial, il n'y avait rien d'étonnant à ce que tous les ans le journaliste encaissât une fort jolie somme venant des fonds secrets ou de la cassette impériale. La chronique disait aussi que Fiordi avait trouvé moyen d'être utile au souverain avant l'avénement de ce dernier au trône, au temps où il était encore en exil.

L'empereur, qui appréciait les talents de cet homme, jugea à propos de se l'attacher, et quelques jours après le coup d'Etat, il l'appela à Paris.

A ce moment, Fiordi avait vingt ans à peine.

Quoique toujours bien reçu aux Tuileries, ainsi que dans les salons de la princesse Mathilde, le jeune homme ne dédaignait pas de jeter sa ligne dans des eaux moins aristocratiques; il ne cherchait pas seulement la gloire, là n'était pas son ambition, il était trop matérialiste pour cela, ce qu'il voulait, c'était de l'or,... beaucoup d'or.

C'est dans ce but qu'il se demanda un jour pourquoi il se contenterait de ne puiser qu'à une caisse, si bien garnie qu'elle pût être, et s'il ne ferait pas bien de chercher en même temps à amener dans sa poche des canaux de dérivation ouverts sur d'autres sources de revenu ?

Ses critiques étaient très-écoutées, son avis faisait autorité en matière d'art, quoi de plus naturel qu'il se fît payer ces avis et ses critiques ?

Il en résulta que tout artiste désireux de s'engager dans un des théâtres de la capitale devait avant tout conquérir les bonnes grâces du journaliste et cela n'était guère possible qu'après s'être fait précéder d'un cadeau de valeur; quand l'artiste était engagé, il devenait complétement dépendant de Fiordi.

Ce publiciste sans pudeur mettait de côté tout sentiment de délicatesse et fixait la somme que l'artiste dont il avait facilité l'engagement devait lui apporter tous les mois en recevant ses appointements.

Le second jour du mois, Fiordi bouclait ses comptes, c'est-

à-dire il consultait sa « liste», et ceux qui n'avaient pas apporté leur tribut étaient impitoyablement rayés du livre des «artistes à pousser» et voyaient leur nom figurer à la liste des «artistes à faire tomber.»

Malheur à celui ou à celle qui, à la fin du mois, oubliait le chemin de la rédaction ; la même plume qui, deux jours auparavant, avait chanté sa gloire et exalté son talent, le critiquait sans pitié et le tuai par le ridicule et le blâme.

Quand la critique ne suffisait pas, Fiordi employait l'intrigue.

Le journaliste avait des relations partout et il les employait avec une finesse diabolique pour arriver à la perte de ceux qui lui déplaisaient.

En agissant de cette manière, il en était arrivé à se faire un revenu énorme. Les premières représentations lui rapportaient aussi de beaux bénéfices, ce n'est qu'à cette condition qu'il consentait à parler avec éloges de la nouvelle pièce et des artistes qui devaient y figurer.

Par contre, ses dépenses étaient très-modérées, il vivait en garçon, n'avait qu'un secrétaire et un domestique, donnait rarement à dîner et était journellement invité à souper, ou à déjeûner, soit chez un auteur, soit chez une actrice.

Il devait donc faire de superbes économies !

Pas le moins du monde.

Premièrement, il expédiait tous les mois une somme assez considérable à Rouen.

Dans quel but ?

Personne ne le savait, pas même son secrétaire qui, cependant, avait toute sa confiance, et pour qui il n'avait rien de caché.

Alfred, le secrétaire du journaliste, s'était plusieurs fois demandé l'explication de ce ce mystère, mais en vain.

Toutes les lettres qui venaient de Rouen étaient ouvertes par Fiordi lui-même, les lisait et les brûlait ensuite.

Quant aux autres lettres, même celles qui venaient de femmes et qui traitaient d'affaires amoureuses traînaient sur la table tout ouvertes.

Alfred venait d'entrer et s'était assis sur une chaise avec un sans-gêne incroyable.

Puis il attendit que Fiordi lui adressât la parole.

Mais le journaliste, absorbé par l'article qu'il était en train d'écrire, l'avait à peine entendu entrer.

Voyant que son patron ne faisait pas attention à lui, il s'approcha de la table, et prenant quelques lettres qui s'y trouvaient, il se mit à les lire sans façon.

Parmi ces lettres, il s'en trouvait une qui portait précisément le timbre de Rouen, il la poussa devant Fiordi.

Ce dernier jeta un coup-d'œil sur cette lettre, la repoussa un peu de côté et se remit à écrire.

Une demi-heure environ se passa ainsi ; pas une parole n'avait été prononcée ; soudain la plume cessa de crier sur le papier, Fiordi poussa un soupir de soulagement, et reculant son fauteuil, il dit :

— Enfin, c'est fini!.. Et ce n'est pas sans peine!

— Qu'est-ce donc? demanda le secrétaire.

— C'est un article par lequel je démontre que Cayenne est un des séjours des plus agréables, dont les marécages ne sont pas du tout malsains et que la déportation dans ce pays fortuné est loin d'être ce que l'on dit

— Et vous êtes venu à bout de votre démonstration? fit Alfred d'un ton qui montrait le pied d'intimité sur lequel il était avec le journaliste.

— Mon cher Alfred, repartit celui-ci, avec quelques milliers de francs de subvention on vient à bout de tout!

— Vraiment?

— Sans doute!... vous n'avez aucune idée de la facilité avec laquelle l'inspiration vient quant on sait qu'il y aura un rouleau d'or au bout de l'article!

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Fiordi ; l'or inspire tout ;... c'est pourquoi je suis si peu inspiré.

— Quoi ! que voulez-vous dire ? fit Fiordi étonné.

— Je veux dire qu'une petite augmentation ferait parfaitement mon affaire !

— Une augmentation ?... Et pourquoi donc ?...

— Puisque c'est l'or qui fait venir l'inspiration ; c'est vous-même qui l'avez dit.

— Vous n'en avez nullement besoin !... Pour ce qui est de l'augmentation, nous verrons au prochain trimestre s'il y a moyen de faire cracher quelque chose à mes artistes, attendu que je ne peux pas distraire un écu de mes revenus.

Alfred s'inclina en silence.

— Quel travail avez-vous à me donner ? demanda-t-il.

— Vous copierez cet article et dès que vous aurez fini vous porterez l'original à l'imprimerie pour être immédiatement composé, quant à la copie que vous allez faire vous la porterez à a comtesse.

— A la comtesse ? fit Alfred étonné.

— Oui,... vous lui direz que je la prie de lire cet article et de bien vouloir en écrire pour demain un autre pour le combattre e le réfuter. Elle trouvera les notes nécessaires sur ce papier.

— Très bien ;... est-ce tout ce que je devrai lui dire ?

— Vous ajouterez que j'irai la voir dès que je serai revenu de chez le sorcier... A propos,... voulez vous m'y accompagner ?

— Avec plaisir ;... ce sera une excellente occasion pour moi de faire connaissance avec cet homme dont tout le monde parle maintenant.

— J'ai en outre l'intention.....

A ce moment le journaliste fut interrompu par l'arrivée d'une femme qui entra d'une manière brusque et tapageuse.

C'était une dame de petite taille, toute frêle et toute mignonne.

Ses petits yeux vifs et pétillants étaient remplis de malice.

Tout dans cette personne était mouvement, elle ne pouvait rester une seconde en repos, et même quand elle était assise ses pieds et ses mains ne pouvaient rester immobiles ; ce mouvement incessant finissait par irriter les nerfs des personnes présentes.

La manière dont cette dame entra dans la chambre indiquait qu'elle se trouvait dans un état d'agitation nerveuse.

— Oh !... bonjour, comtesse ! fit Fiordi étonné de cette apparition ;... quel bon vent vous amène ?

— C'est-à-dire que j'aurais autant aimé rester chez moi ! partit la dame d'un air boudeur, pendant que ses mains se promenaient sur a table pour y mettre un peu d'ordre.

L'indifférence avec laquelle elle prit le bouquet de camélias qui se trouvait sur la table indiquait suffisamment que ce bouquet provenait d'elle.

— Vous paraissez être de mauvaise humeur, comtesse ? Peut-on vous en demander la cause !

— Vous devez la connaître ?

— Moi ?

— Oui !... vous savez que j'aime qu'on me tienne parole !

— Mais...

— Où est le coupé bleu-clair avec lequel je devais aller aujourd'hui au bois de Boulogne ?

— Le coupé ?... avant trois jours il sera à votre disposition !

— Dans trois jours ? fit la comtesse avec indignation ; dans trois jours ?... c'est aujourd'hui qu'il me le faut, aujourd'hui même !

— Mais pourquoi donc ?

— Pourquoi ?... parce que Amanda sortira ce soir avec un

nouvel équipage que le vieux général L... lui a donné; je le sais de bonne source !

— Mais je ne vois pas le rapport...

— Vous ne comprenez pas ?... comment ! vous voulez que je paraisse en même temps que cette princesse de la rampe avec mon landeau de la saison dernière ?

— Mais, comtesse, fit Fiordi d'un air moitié caressant et moitié ironique ; vous aussi avez été princesse de la rampe !

— Fiordi !... s'écria la comtesse au comble de la fureur, voulez-vous que je vous rappelle votre passé, à vous ?

— Voyons, pas de sotte querelle, ma toute belle, fit le journaliste, qui venait, parait-il, 'être touché à un endroit sensible ;... vous aurez votre coupé !

— Aujourd'hui ?

— Impossible ! mais après demain !

La comtesse fit un mouvemen de contrariét et sa main froissa un papier qu'elle venait de prendre sur la table.

Voyons ! fit Fiordi en lui prenant ce papier ; voulez-vous être aimable, gentille, bonne, comme vous l'êtes toujours ?

Et en parlant ainsi le journaliste avait attiré à lui la comtesse et l'avait familièrement baisée au front.

Cette femme était connue à Paris sous le nom de « petite comtesse. »

Alfred avait quitté le salon dès qu'il l'avait vue entrer.

— Que me voulez-vous encore ? demanda-t-elle d'un air radouci.

— Angèle, j'ai besoin de votre esprit !... il faut que vous répondiez à cet article pour le réfuter

— Ecrire !... moi !... vous savez l'horreur que mes doigts ont pour l'encre

— Et ces charmants petits doigts d'ivoire ont parfaitement raison, repartit Fiordi en portant à ses lèvres la main fine et élégante de la comtesse. Mais vous savez, ma chère Angèle, que pour ces choses là je ne peux pas me fier à tout le monde

Cela pourrait fort bien m'envoyer à Cayenne si l'on savait d'où sortent certains articles qui sont dirigés contre le gouvernement de l'empereur.

— Mais pourquoi les publiez vous?

— Pourquoi ?... premièrement parce que je déteste de tout mon cœur ce parvenu égoïste qu se figure pouvoir s'attacher un homme, l'aveugler de sa gloire, tout simplement en lui faisant une petite rente !... Deuxièmement il faut que je me rende nécessaire au gouvernement. Plus l'empereur sera vivement attaqué, plus il aura besoin de ma plume pour se défendre, et mon importance augmente avec chacun des articles que vous écrivez sous les initiales X. N. ; mon influence grossit en proportion, et aussi longtemps qu'on aura besoin de moi on me paiera, je le sais parfaitement, car je connais à fond le caractère de l'empereur.

— En effet, Fiordi, vous pouvez avoir raison, mais je vous assure qu'en ce moment je ne me sens pas la moindre disposition...

— Ah !... c'est cependant si facile pour vous !... voici un papier qui contient le canevas et les notes nécessaires, et vous écrivez avec une telle facilité !...

— Flatteur !...

— Non, non !... c'est la vérité !... au point que souvent vous me faites envie ;... je jalouse votre esprit,... votre causticité !... vous avez tout enfin !...

— Et si, décidément, je ne me sentais pas d'humeur à écrire, demanda la « petite comtesse » qui voulait profiter de ses avantages.

— Oh !... comtesse,... vous vous laisserez fléchir, je pense ! fit le journaliste d'un ton où perçait a menace.

— Peut être !... repart t en souriant Angèle,... surtout si vous m'envoyez un avocat persuasif !

— Un avocat ?

— Je veux parler du coupé bleu-clair !

— Ah !... le coupé !... nous y voilà de nouveau !... Eh bien !... mon Dieu,... vous l'aurez, votre coupé !

— Aujourd'hui ?

— Eh bien !... aujourd'hui !... fit Fiordi en soupirant.

— Là... maintenant vous êtes gentil, Fiordi, et vous en serez récompensé, dit la comtesse avec coquetterie.

Et, se penchant vers lui, elle le baisa sur la bouche.

Le journaliste lui passa un bras autour de la taille et l'attirant sur sa poitrine il lui rendit son baiser en lui disant :

— Ma chère Angèle !...

Et comme la « petite comtesse » se dégageait de son étreinte, il ajouta :

— Vous me ferez cet article, n'est-ce pas ?

— Oui !... vous l'aurez ce soir !... au revoir, Fiordi.

Le journaliste l'accompagna jusqu'à la porte, et avant de s'éloigner, la comtesse se retourna une dernière fois pour lui dire :

— Mon coupé bleu !... ne l'oubliez pas !...

La porte se referma, et quand Fiordi eut entendu s'éloigner la voiture de la comtesse, il se rassit d'un air de mauvaise humeur en grommelant :

— Petite vipère !... si je pouvais m'en passer !... car, il n'y a pas à dire, mais elle a une fameuse plume,... fameuse,... elle écrit beaucoup mieux que moi,... c'est probablement la jeunesse,... et moi, je commence à m'user.

Tout en parlant son regard tomba par hasard sur la lettre qui portait le timbre de Rouen et qu'il n'avait pas encore ouverte.

— Tiens, j'allais oublier cela ! fit-il en la prenant.

Puis, la considérant d'un air pensif, il ajouta :

— Quelle fâcheuse nouvelle m'apportes-tu encore ?

Son hésitation ne fut pas de longue durée,... il se hâta d'ouvrir cette lettre et de la lire.

A mesure qu'il avançait dans sa lecture son visage se couvrait d'une pâleur effrayante.

Soudain il laissa échapper une exclamation.

— Damnation !... fit-il ;... venir ici ?... quelle idée !...

Et se levant brusquement le journaliste se mit à arpenter la chambre de long en large.

— Cela ne peut plus aller ainsi, murmurait-il à demi-voix ; je n'ai pas une minute de tranquillité, de sécurité ;... et aussi longtemps que cette épée de Damoclès sera suspendue sur ma tête j'ai les mains liées, tous mes projets sont vains, tous mes plans superflus !... Et cependant je veux arriver à quelque chose !... je me suis proposé un but et je veux l'atteindre !... je ne veux pas rester à moitié route, il est impossible que je sois tenu en échec !... et par qui, par ce.....

Il s'interrompit brusquement pour reprendre après un instant de silence :

— Il faut absolument que je me défasse de ces entraves !... et quand cela devrait coûter la vie d'un homme !... il le faut !... Je m'étais pourtant juré de ne amais plus..... mais on ne me laisse pas le choix des moyens !

Et s'approchant d'un petit secrétaire qui se trouvait dans un coin de la pièce il l'ouvrit et ayant pressé un petit bouton de cuivre la partie supérieure glissa dans une coulisse pour laisser voir un compartiment secret. comme on en voit dans certaines boîte de prestidigitateur.

Ce compartiment contenait un papier que Fiordi prit, puis il remit la planchette à sa place.

Ayant plié ce papier avec soin il le mit dans une enveloppe qu'il cacheta et qu'il plaça dans son portefeuille.

Puis ayant sonné il dit à son domestique :

— Priez monsieur Alfred de bien vouloir venir jusqu'ici.

— Monsieur Alfred vient de sortir, répondit le domestique.

— Dans ce cas faites atteler, reprit Fiordi, et quand monsieur

Alfred rentrera dites-lui... ou plutôt, non ;... vous lui remettrez ce billet.

Et s'étant rassis à la table il écrivit rapidement quelques lignes sur une feuille de papier qu'il plaça dans une enveloppe qu'il cacheta et qu'il remit au domestique.

Dix minutes plus tard le coupé du journaliste roulait sur le boulevard et se dirigeait vers le Grand Opéra où devait avoir lieu la répétition générale d'une nouvelle pièce d'Auber, dans laquelle Amanda avait un rôle important.

Pendant ce temps le secrétaire de Fiordi était revenu et avait reçu du domestique la lettre que le journaliste avait laissée pour lui.

Il l'avait posée avec indifférence sur la table et était allé s'asseoir devant le petit secrétaire.

— Tiens, la clef est à la serrure!... fit-il en y portant la main, ce serait par conséquent une bêtise de ma part que de ne pas profiter de l'occasion qui se présente pour en examiner un peu le contenu!... Où diable cache-t-il donc tous ses papiers secrets ?... Je voudrais bien connaître la clef de l'affaire de Rouen qu'il me cache avec tant de soin !

Pendant qu'il parlait sa main avait ouvert un tiroir et en avait tiré un paquet de lettres attachées d'un ruban rose.

Un sourire de dédain vint se jouer sur ses lèvres et il murmura :

— Vous n'avez pas d'intérêt pour moi!... des lettres d'amour !... qu'est-ce que cela ?... de la fumée!... Quant à celles qui viennent de la comédienne,... c'est un parfum empoisonné!... Et je suis surpris qu'un homme comme Fiordi, qui a autant de prudence et d'expérience, soit étourdi à ce point!... Les femmes feront son malheur !...

Il remit ce paquet de lettres dans le tiroir ainsi que les autres papiers qu'il connaissait presque tous, attendu que, comme nous l'avons dit, Fiordi laissait toujours traîner sa correspondance sur la table.

Ce qui intéressait surtout Alfred c'était quelque chose qui pût le mettre sur la trace de ce qu'il appelait le « mystère de Rouen. »

Il y avait plusieurs mois déjà qu'il épiait l'occasion de pouvoir découvrir quelque chose, mais cette occasion ne s'était pas encore présentée.

Le secrétaire du journaliste n'était pas aussi naïf que le supposait son patron.

Il était rusé, égoïste, cupide.

Pouvait-il être satisfait du modeste appointement qu'il recevait de Fiordi !

Il voulait être riche et n'occupait qu'une position des plus modestes.

Il voulait commander et était obligé de se contenter de la protection des autres.

La confiance indifférente de son patron ne lui suffisait pas.

Fiordi devait n'être pour lui que le moyen de commencer une carrière plus brillante et il comptait pour cela sur l'influence toute-puissante du publiciste, car si celui-ci le voulait, il pouvait lui procurer des relations avantageuses.

Mais, d'un autre côté, il connaissait le caractère égoïste de Fiordi, et savait bien qu'il ne pourrait jamais rien en obtenir, par la raison toute simple que Fiordi ne faisait pas un pas, ne prononçait pas une parole qui ne dût lui rapporter quelque chose en argent, en considération ou en influence. Par conséquent, Alfred avait depuis longtemps compris que s'il voulait pouvoir obtenir quelque chose de Fiordi, il fallait qu'il pût l'y forcer, et pour cela il était indispensable de connaître cette mystérieuse affaire de Rouen.

Il devait y avoir là un point sensible, et Alfred était résolu à tout tenter pour le découvrir.

Il recommença, comme du reste cela lui était arrivé plus

d'une fois en l'absence de Fiordi, à passer en revue et l'un après l'autre tous les compartiments du secrétaire.

Il poussa ou pressa tout ce qui lui paraissait pouvoir servir à ouvrir un compartiment secret.

Mais ses recherches furent vaines.

Il ne trouva rien,... absolument rien.

Il se rejeta dans son fauteuil d'un air de mauvaise humeur. Ses regards tombèrent par hasard sur le billet de Fiordi que le domestique lui avait remis à son arrivée, en lui recommandant d'en prendre connaissance immédiatement.

Il prit cette lettre, l'ouvrit d'un air d'insouciance et commença à lire.

A peine en eut-il parcouru les premières lignes qu'il se leva avec brusquerie en poussant une exclamation de joyeuse surprise :

— Enfin !.... je vais atteindre mon but ! fit-il d'un air triomphant.

Puis il ajouta :

— Et c'est Fiordi lui-même qui en sera cause ! Je finirai bien par tout savoir !

Le billet de Fiordi disait ceci :

« Mon cher Alfred, vous serez obligé de vous mettre en route « demain matin et de vous rendre à Rouen pour une affaire « très-importante. Attendez-moi ce soir chez vous après la repré- « sentation. J'ai des instructions minutieuses à vous donner et « nous ne devons pas être dérangés par des indiscrets, c'est « pour cette raison que je préfère que nous soyons chez vous « que chez moi. Brûlez ce billet quand vous l'aurez lu et pas « un mot à personne de ce voyage.

« Fiordi. »

Après être revenu de sa première surprise Alfred lut une seconde fois ce billet.

— Le brûler ! fit-il, non pas. Ces lignes portent une signa-

ture et qui sait si elles ne pourront pas un jour, m'être de quelque utilité. Les précautions sont toujours bonnes à prendre si l'on veut pouvoir arriver à quelque chose !

CHAPITRE XXV

La chapelle de la route de Meudon.

Michelette était assise dans son petit salon, ayant Céleste à ses côtés.

Elles étaient en conversation intime et elles attendaient Arthur et Maurice qui ne devaient pas tarder d'arriver.

Michelette n'est plus la fraîche jeune femme que nous avons laissée à Toulon il y a vingt ans ; ses joues rosées et rebondies se sont creusées et ont pâli, ses yeux ont perdu leur éclat et sa taille svelte et gracieuse n'a plus ses élégants contours.

Mais sa physionomie exprime toujours la bienveillance, la bonté et la douceur.

Seulement une expression de regrets et de mélancolie est répandue sur ses traits.

Un chagrin secret la fait souffrir sans cesse.

Son union avec Joseph a été heureuse sous tous les rapports, mais elle a été stérile.

Ces deux époux si bien faits l'un pour l'autre n'ont pas d'enfants et Michelette souffre doublement, parce qu'elle sent combien son mari regrette de ne pas voir de petites têtes

blondes jaser et faire tapage autour de lui, quoi qu'il ait assez de délicatesse pour ne jamais y faire la moindre allusion.

Joseph sent, en effet, que sa vie est sans but, il lui manque ce stimulant qui donne à l'homme le courage de travailler quand il sait que son travail doit donner l'aisance à ses enants.

Les nobles caractères n'aiment pas le travail qui ne doit profiter qu'à eux seuls.

Malgré cela la plus parfaite harmonie n'avait cessé de régner entre les deux époux dont chacun s'efforçait de cacher à l'autre le sujet de sa peine secrète.

Joseph venait de rentrer.

— Ah !... Céleste !... s'écria-t-il en apercevant la fille de son ami Maurice. C'est bien de ta part de venir nous faire une petite visite ;... où est ton père ?

— Mon père ne tardera pas à venir, répondit la jeune fille qui s'était levée et était allée au-devant de Joseph qui l'embrassa sur le front.

— Oui !... ajouta en souriant Michelette ; Maurice et Céleste passent la soirée avec nous,... il s'agit d'une petite fête...

— Une fête ?... demanda Joseph étonné.

— Une fête de famille, repartit Michelette ; Maurice nous amène un invité,... n'est-ce pas Céleste ?

La jeune fille rougit et répondit avec embarras :

— Oui... sans doute !.... papa et Arthur.... je veux dire monsieur Croye.

Joseph sourit, et prenant la main de Céleste il lui dit avec bonté :

— Je comprends, mon enfant ;... tu es heureuse ?

Céleste fit de la tête un signe affirmatif, mais ses yeux et sa rougeur en disaient bien davantage.

Michelette reprit :

— Maurice va venir, comme il convient, nous présenter

officiellement le fiancé de sa fille, dit Michelette, pour mettre fin à l'embarras de Céleste, et je n'ai que le temps de préparer une petite collation;... veux-tu m'aider mon enfant?

Céleste accepta avec empressement et accompagna Michelette qu'elle révérait comme une seconde mère.

Les deux femmes se rendirent tout d'abord dans la salle à manger qui fut, pour la circonstance, ornée de fleurs que Céleste alla elle-même cueillir dans une petite serre qui était contiguë au salon.

Une heure plus tard, tous étaient réunis autour d'une table bien servie et brillamment éclairée.

La joie éclatait sur tous les visages.

Les deux fiancés surtout échangeaient des regards de tendresse et de bonheur.

Cependant, dans le fond du cœur, Joseph éprouvait un amer chagrin en voyant ces deux enfants et en songeant à son foyer désert.

Maurice, de son côté, pensait à sa Lucienne bien-aimée, qui lui avait été si vite ravie par la mort inexorable.

En outre, la lettre anonyme qu'il avait reçue dans la matinée l'occupait encore, et il se demandait s'il devait en donner connaissance à Joseph.

Il finit par se décider à n'en pas parler et il résolut de prétexter une indisposition pour pouvoir sortir assez à temps pour aller au rendez-vous qui lui avait été donné.

Vers onze heures, au moment où l'on venait de servir le dessert et où le champagne pétillait dans les verres à la santé des fiancés, Maurice, fidèle à son rôle, se passa plusieurs fois la main sur le front comme pour chasser un malaise; il reposa son verre à moitié vide et se leva.

— Qu'as-tu donc, mon cher père? demanda Céleste avec inquiétude.

— Rien, ma fille,... un peu de migraine,... je vais rentrer et me mettre au lit;... le repos est le meilleur remède pour cela,

répondit Maurice avec calme ;... mais il ne faut pas que vous vous dérangiez pour si peu ;... Joseph, tu voudras bien ramener Céleste à la maison, n'est-ce pas ?

— Non, non, père ; je veux t'accompagner ! s'écria Céleste.

— Non, mon enfant, reprit Maurice, reste ici ; cette indisposition est insignifiante ; tu sais, du reste, que j'y suis sujet et que cela n'a aucune gravité ; cela me passe bientôt dès que je peux me reposer un peu.

— Mais...

— Reste, te dis-je... je le veux.

— D'ailleurs, dit Michelette, Céleste peut passer la nuit ici et je vous la ramènerai demain matin.

— C'est cela, ma chère Michelette, repartit Maurice, je serai aussi tranquille de savoir Céleste chez vous que si elle était dans ma maison... Bonne nuit !... A demain.

— Bonne nuit, dit Arthur en serrant la main de son futur beau-père ; ne voulez-vous point me permettre de vous accompagner ?

— Non, mon ami !... vos inquiétudes sont vaines... je me jette dans le premier fiacre que je trouve dans la rue, je me fais conduire à la maison et un bon somme aura bientôt raison de cette migraine.

Puis il ajouta en s'adressant à Arthur :

— Je vous reverrai sans doute demain ?...

— Certainement ! répondit vivement le jeune homme en jetant un regard sur Céleste.

Minuit sonnait quand Maurice se trouva sur le boulevard.

Il était plus tard qu'il n'avait pensé, et voyant un fiacre vide qui passait près de lui, il y monta en donnant l'ordre au cocher de le conduire sur la route de Meudon.

Arrivé aux dernières maisons, il fit arrêter, descendit et ayant renvoyé le cocher, il commença à marcher dans la direction de la campagne.

Il avait encore un quart-d'heure de marche pour arriver à la

petite chapelle auprès de laquelle on lui avait donné rendez-vous.

La nuit était sombre et tranquille, aucun bruit ne se faisait entendre dans la campagne ; au loin on voyait scintiller les innombrables lumières de la capitale.

Maurice sentait battre son cœur, non pas de peur, mais d'angoisse, au sujet de ce qu'il allait apprendre sur le sort de son père dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis si longtemps.

Pendant qu'il continue sa route plongé dans ses réflexions, nous allons le devancer auprès de la petite chapelle.

Gaspard le borgne et Baptiste étaient déjà à leur poste depuis une heure environ, et attendaient, les yeux fixés sur la route, dans la direction de Paris.

— Il se fait bien attendre, dit tout à coup le borgne.

— Il ne faut jamais se presser pour bien faire des choses, repartit Baptiste en riant de sa plaisanterie.

— Oui, mais le temps commence à me sembler diablement long.

— Bois une gorgée, dit Baptiste, en tendant à son compagnon une petite gourde pleine d'eau-de-vie ; cela raffermira tes nerfs qui semblent être affaiblis par l'attente.

Gaspard prit la gourde et y appliquant ses lèvres il en but une telle gorgée que Baptiste commença à croire qu'il n'en resterait pas pour lui.

— As-tu préparé ton couteau ? demanda ensuite le borgne en s'essuyant les lèvres.

— Certainement, et c'est une fameuse lame, répondit Baptiste en montrant à Gaspard un couteau de boucher dont la pointe était aiguë et affilée comme une aiguille.

— Sacrebleu ! fit Gaspard en voyant ce couteau, voilà un joujou !

Puis il ajouta :

— Tu n'as pas oublié ce que nous avons convenu.

— Pas le moins du monde!... pour qui me prends-tu donc?... je ne suis pas un novice qui perd la tête au moment d'agir... Tu sais que j'ai le coup-d'œil sûr et la main ferme!

— Du reste, d'après ce que nous a dit hier l'homme masqué, nous n'avons absolument rien à craindre, celui que nous attendons ne se doute de rien, il ne porte pas d'armes sur lui et il ne nous sera pas difficile d'en venir à bout.

— Tu as raison!.. nous aurons vite terminé.

— C'est presque dommage d'inaugurer un pareil couteau avec une aussi piètre besogne, fit Gaspard. Qui sait même si nous en aurons besoin!... Je m'avance vers notre homme et pendant que je lui parle en marchant, tu passes derrière lui et tu lui assènes sur la tête un coup de ton gourdin ; c'est alors que tu pourras te servir de ton couteau, si cela est nécessaire.

— Je maintiens ce que j'ai dit hier; il aurait mieux valu prendre un pistolet!... on laisse approcher son homme jusqu'à une distance de vingt pas, on fait feu et l'affaire est faite.

— C'est cela, et ton coup de pistolet qui a été entendu du côté de Meudon et du côté de Paris donne l'éveil et au bout d'un quart d'heure tu vois des deux côtés arriver la police qui, comme tu le sais, a la manie de vouloir toujours mettre son nez partout.

— Et si notre homme se met à crier ?

— Tu pourrais avoir raison, et les gens de cette sorte ont quelquefois une voix très-forte et qui s'entend de lui.

— Il me vient une meilleure idée... Il faut nous cacher derrière la chapelle et nous laissons arriver notre homme tout près sans nous montrer ; en voyant qu'il n'y a personne il se retournera pour regarder autour de lui, nous en profiterons pour l'attaquer et nous nous précipitons tous deux sur lui...

— C'est cela!... tu lui attaches solidement ton mouchoir devant la bouche pour l'empêcher de crier, pendant que je lui

glisse la lame de mon couteau entre les deux épaules, et tu sais que je m'y entends.

Baptiste se mit à rire en terminant.

— Et le cadavre, qu'en faisons nous ? fit le borgne.

— Il n'y a qu'à le laisser là !... personne ne peut nous soupçonner... il n'y a pas de témoins.

— Et la « chaste-lune ? » dit en ricanant Gaspard.

— Oh !... elle est aussi muette que la sainte en pierre qui est là dans sa niche.

— Je suis vraiment curieux de voir quel est le personnage dont l'homme masqué veut se débarrasser; reprit Gaspard le borgne.

— Pour moi, cela m'est complétement indifférent, fit Baptiste, mais il n'en est pas de même pour l'homme masqué.

— Silence ! fit Gaspard,... notre homme vient..

— Où donc ?

— Ne le vois-tu pas là-bas ?

— Je ne puis rien distinguer.

— Il paraît que je vois mieux avec mon œil que toi avec les deux tiens... vois donc là-bas près de ce buisson.

— Ah !... maintenant je l'aperçois.

— Attention.

— As-tu ton couteau à la main ? demanda Gaspard qui avait sorti un foulard de sa poche, et qui le pliait de manière à en faire un bâillon.

— Je suis tout prêt, répondit Baptiste à voix basse.

— Viens, retirons-nous à l'ombre, reprit le borgne en allant se placer contre le mur de la chapelle, du côté opposé à celui qui était éclairé par les rayons de la lune, qui venait de se lever.

— Chut !... il s'approche !...

— Quand je te ferai signe, c'est qu'il sera temps d'agir, nous nous précipitons sur lui avec la rapidité de l'éclair.

— Et il tombe frappé avec la même rapidité, ajouta Baptiste d'une voix sourde.

Les deux brigands restaient immobiles, retenant leur souffle, ils observaient chacun des mouvements de l'inconnu, qui ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de pas de la chapelle.

Cet homme portait un manteau dont le collet relevé empêchait de pouvoir distinguer ses traits.

Il marchait sans se presser, enveloppé dans son manteau, et quand il fut arrivé devant la chapelle, qui se trouvait sur un petit monticule au bord de la route, il se dirigea de ce côté.

A peine était-il arrivé devant la chapelle que les deux bandits se jetèrent sur lui.

Mais si rapide que fût leur attaque, elle n'avait pas surpris l'inconnu.

Il n'en fut pas de même des assassins, qui reculèrent tous deux en même temps.

— Mille tonnerres!... fit Gaspard

L'inconnu tenait à la main droite une hachette dont il avait asséné un coup terrible sur le bras du borgne, tandis que sa main gauche présentait à Baptiste la gueule d'un pistolet tout armé.

— Arrière, misérables bandits !... cria l'inconnu.

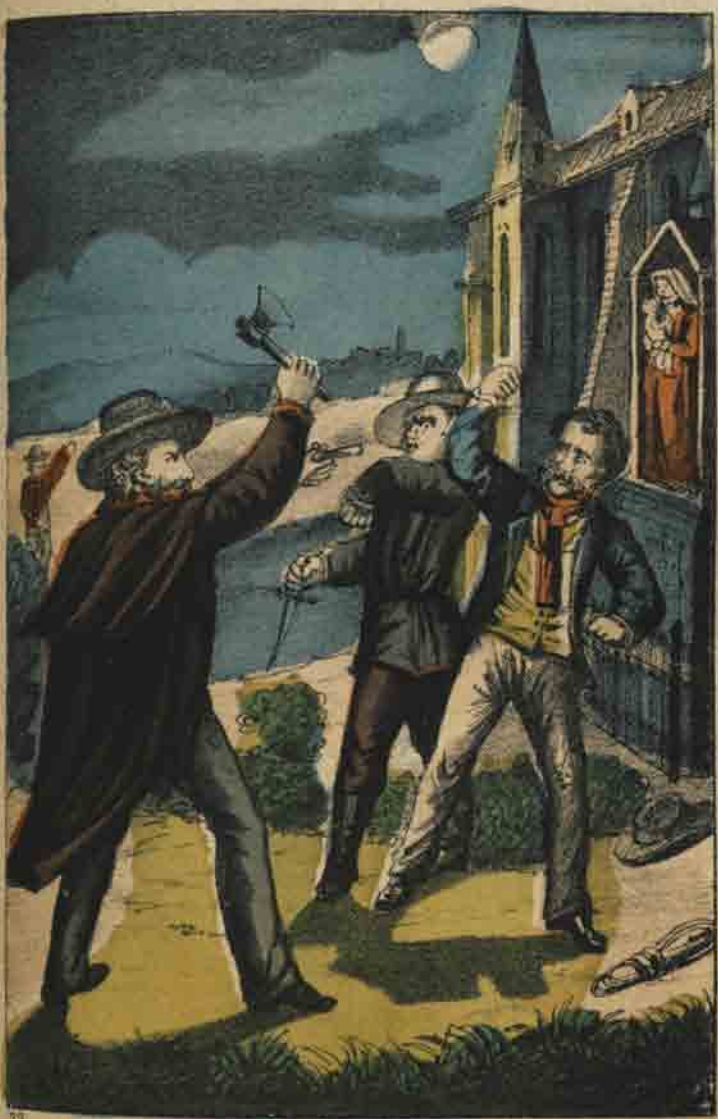
Gaspard, dont le bras était tout sanglant, voulut se baisser pour ramasser son foulard.

— Pas un mouvement!... fit l'inconnu, qui ajouta en s'adressant à Baptiste :

— Et toi,... jette ce couteau à terre !

— Qui es-tu ? brigand, et pourquoi te mets-tu en travers de notre chemin ?

— Je ne suis pas celui que vous attendiez, lâches assassins que vous êtes !



" Arrière, misérables bandits ! "

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANÇOISE
GAVEAUX

Gaspard et Baptiste, revenus de leur première surprise, échangèrent un coup-d'œil d'intelligence.

— Qu'est-ce que vous voulez ?... demanda Baptiste en ayant l'air d'obéir et en abaissant sa main droite toujours armée de son couteau.

Mais au même moment il porta de la main gauche un violent coup de poing sur le bras gauche de l'inconnu qui laissa échapper son pistolet, puis il lui dit :

— As-tu bientôt fini de nous sermoner ?

En même temps il levait la main droite et la lame de son couteau allait disparaître dans la poitrine de l'inconnu quand un coup de feu retentit et il roula sur le sol la tête fracassée par une balle.

Avant que Gaspard eût pu comprendre d'où venait ce coup de feu et pendant qu'il considérait avec stupeur le corps de son complice qui gisait à terre, l'inconnu avait pris le couteau qui s'était échappé de la main de Baptiste. Mais le borgne n'était pas un homme à se laisser facilement effrayer.

Il fit un bond en arrière pour gagner du temps et pouvoir se mettre sur ses gardes, en même temps il tirait un couteau de sa poche.

Il vit alors d'où venait la balle qui avait frappé Baptiste.

Pendant que les deux bandits attaquaient l'inconnu, un quatrième personnage s'était lentement approché et s'était caché derrière le tronc d'un arbre qui se trouvait à quinze pas à peine de la chapelle.

C'est de cet endroit qu'il avait tiré quand il avait vu le danger que courait l'inconnu.

Gaspard comprit alors qu'il était dans un situation critique. Seul et armé seulement d'un couteau, il se trouvait en face de deux hommes, dont il ignorait la force et qui étaient mieux armés que lui.

— Pas de résistance, lui dit l'inconnu, c'est inutile.

— Mais que me voulez vous donc ? fit le borgne.

— Ce que nous voulons, dit le second personnage qui s'était avancé ; nous voulons empêcher un lâche assassinat et sauver la vie d'un homme innocent.

Et en parlant l'homme avait fixement considéré Gaspard.

— Enfer et malédiction !... hurla ce dernier en reconnaissant les traits de celui qui venait de lui parler.

En même temps il voulut se jeter sur lui, mais il s'arrêta à la vue d'un canon de pistolet braqué sur sa poitrine.

— Je savais ce qui devait se passer ici et à quels brigands j'aurais affaire, et c'est pour cela que j'ai pris mes précautions, continua l'inconnu dont la vue avait allumé la fureur de Gaspard.

L'aspect de ce personnage n'était cependant pas de nature à inspirer la terreur. C'était un vieillard à la chevelure argentée, sa physionomie était calme et digne

Quelle avait donc été la cause de la rage de Gaspard ?

— Les morts ressuscitent-ils donc ? murmura ce dernier après un instant de silence.

— Oui, répondit le vieillard, d'une voix solennelle, les morts ressuscitent,... prends garde à leur vengeance !... Les morts savent tout,... entendent tout !... C'est pourquoi j'ai appris à temps que vous aviez machiné un infâme complot et j'ai pu vous empêcher de l'exécuter... Vous êtes entre mes mains !

Gaspard jeta un coup-d'œil sur Baptiste qui était étendu sans mouvement sur le sol.

Puis se voyant devant deux hommes armés chacun d'un pistolet il comprit qu'il n'était pas le plus fort, et il grinça les dents de rage et d'impuissance

Ensuite entendant sur la route et à quelque distance les gre-

lots d'un attelage qui s'approchait, il comprit qu'il était sauvé et il s'écria en souriant d'un air ironique.

— Ah !... maintenant essayez de faire feu !... voilà du monde qui vient !...

Le vieillard reconnut que le borgne avait raison.

— Le hasard te préserve pour cette fois, lui dit-il ; mais je te retrouverai.

Et s'adressant à son compagnon qui examinait la plaie de Baptiste, il lui dit :

— Viens, « Léopard » !

— « Léopard » !... s'écria Garpard.

— Oui, mon vieux,... le « Léopard » qui connaît toutes tes petites affaires... et qui est sur tes traces depuis le « Champ-du-crime » !

L'attelage s'approchait de plus en plus ;... le vieillard fit un signe au « Léopard » et tous deux eurent bientôt disparu derrière les buissons qui bordaient la route.

Gaspard hésita un moment.

Que faire ?

Devait-il abandonner Baptiste ? il était impossible de l'emporter attendus qu'une fuite rapide pouvait seule sauver le borgne qui, à aucun prix, ne voulait être trouvé auprès de ce corps inanimé.

Les voitures n'étaient plus qu'à une faible distance, c'étaient des maraîchers qui se rendaient à Paris pour y être arrivés de bonne heure afin de vendre leurs légumes.

Une idée traversa l'esprit de Gaspard.

Il essaya d'ouvrir la grille de fer qui fermait l'entrée de la chapelle.

Elle n'était pas fermée à clef.

Sans perdre une seconde il prit le corps de Baptiste par dessous les bras et le traîna dans la chapelle.

Immédiatement il referma la grille et s'agenouilla devant l'autel dans l'attitude de la prière et de la méditation.

Puis pour cacher aux regards des passants le cadavre de son compagnon il le couvrit de son manteau.

Il était temps.

On pouvait déjà entendre la voix des maraîchers qui excitaient leurs chevaux.

Si ces gens passaient sans s'arrêter tout irait bien, mais il ne fallait pas que l'idée leur vint de vouloir faire une courte prière.

Le borgne attendait. Son cœur battait avec violence.

Il sentait que c'était pour lui une heure solennelle.

Les voitures passèrent devant la chapelle l'une après l'autre sans s'arrêter.

Gaspard était sauvé.

En se relevant il jeta un regard sur la Vierge de pierre devant laquelle il s'était agenouillé et murmura à demi voix d'un air sardonique.

— Je te remercie!... c'est la première fois que quelqu'un de la bande me rend service!

Puis sortant avec précaution il regarda sur la route et n'apercevant personne dans le crépuscule il revint à Baptiste, et l'enveloppant dans son manteau il le chargea sur son épaule et s'éloigna à travers champs.

Il était bientôt trois heures du matin et le jour allait poindre.

Ce fardeau était lourd et le coup de hachette qu'il avait reçu au bras le faisait beaucoup souffrir, mais le borgne était doué d'une force herculéenne.

Il marchait toujours ; son visage était couvert de sueur et sa respiration entrecoupée.

Il atteignit enfin un petit bois dans lequel il entra pour s'y arrêter et prendre quelques instants de repos sans être vu de personne.

Il ne pouvait cependant pas s'arrêter longtemps; l'aube apparaissait et les routes seraient bientôt couvertes de monde,

et il fallait à tout prix qu'il pût rentrer en ville avant que ce fût jour.

Pourvu qu'il pût atteindre les premières maisons, il connaissait un cabaret borgne qui n'était fréquenté que par des gens de son espèce et qui portait l'enseigne du « Coq rouge ». S'il pouvait y arriver sans être vu il était sauvé.

Il se remit donc en marche sans tarder et se dirigea vers la ville en évitant la grande route.

Il lui tardait d'arriver.

Baptiste avait-il été frappé mortellement ? Gaspard ne pouvait le savoir, il n'avait pas eu le temps de s'en assurer ; mais au Coq rouge il trouverait du secours pour son compagnon et pour lui.

Son bras le faisait cruellement souffrir, et il fallait vraiment qu'il fût robuste comme il l'était pour ne pas succomber sous la douleur et la fatigue.

Enfin il arriva devant le cabaret du Coq rouge.

La porte était encore fermée.

Ayant doucement déposé à terre le corps de Baptiste il s'approcha du volet et frappa avec précaution.

— Qui est là? demanda bientôt une voix rauque.

— Ouvrez!... c'est moi, Gaspard!

— Tiens! le borgne!... qu'est-ce qu'il nous apporte de nouveau?

— Ouvrez!... ça presse,.. dépêchez-vous!

On entendit une clef grincer dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Gaspard et Baptiste étaient de nouveau à l'abri.

Ce dernier n'était pas mort car il avait fait entendre comme une plainte sourde au moment où Gaspard l'avait saisi pour le porter dans le cabaret.

Nous allons maintenant revenir sur nos pas afin de savoir ce qui avait empêché Maurice de paraître au rendez vous

Nous l'avons laissé sur la route de Meudon.

Arrivé à un endroit ou cette route fait un contour il vit s'approcher de lui un homme enveloppé dans son ample manteau et dont le visage était caché par un chapeau à larges bords.

Ce personnage se plaça devant lui au milieu de la route en lui disant :

— N'allez pas plus loin !

— Que me voulez-vous ? demanda Maurice surpris ; laissez-moi passer !

Et il voulut passer outre, mais le personnage mystérieux resta devant lui en disant :

— Non !... votre vie est en danger !

— Ma vie est en danger ? fit Maurice de plus en plus intrigué ; comment savez-vous cela ?

— Que vous importe !... je sais qu'on a formé un complot contre vous et je vous attendais pour vous avertir.

— Me connaissez-vous donc ?

— Vous êtes monsieur Maurice Dubreuil.

— C'est parfaitement exact, mais je ne puis pas croire ce que vous me racontez au sujet de ce prétendu complot, dit Maurice d'un air incrédule.

— Croyez ce que je vous dit ;... je suis bien informé.

— Vous ?

— Certainement !

— Savez-vous donc aussi pourquoi je suis ici ?

— Oui !... vous êtes venu sur une invitation qui vous a été faite ce matin par une lettre anonyme.

— C'est, parbleu, la vérité !... Mais puisque vous savez pourquoi je suis venu pourquoi voulez-vous me retenir ?.... Il s'agit du sort d'un homme qui m'est plus cher que tout au monde !

— On vous a trompé pour vous attirer dans un guet-apens et vous assassiner ! répondit avec calme l'inconnu.

— Pour m'assassiner ? fit Maurice avec stupeur ; Pourquoi ?.. Qui donc ?... je n'ai pas d'ennemis !

— Vous vous trompez et l'on comptait sur votre insouciance.

Vous avez des ennemis;... ce sont les mêmes hommes que ceux qui voulurent autrefois faire mourir Blondel.

En attendant ces mots, Maurice saisit la main de l'inconnu et s'écria d'une voix émue :

— Blondel?... Ce nom!... Oh! parlez!... le connaissez-vous?... Connaissez-vous mon... connaissez-vous Blondel?...

— Oui, je le connais et...

L'inconnu s'interrompit.

— Parlez!... je vous en conjure!

— Eh bien!... c'est Blondel qui m'a envoyé ici pour vous sauver!

— Que dites-vous?

— La vérité!

— Blondel vit donc encore?

— Il vit et il est à Paris depuis peu de temps!

— Mon père vit!.. il est à Paris... et je ne l'ai pas encore vu!... C'est impossible! s'écria Maurice assailli par mille sentiments différents.

— Blondel est obligé de se cacher afin de se dérober aux recherches de ses ennemis et pour pouvoir mieux déjouer leurs complots.

— Mais moi!... je puis le voir!...

— Vous le reverrez!... Je suis venu non-seulement pour vous avertir du complot formé contre vous, mais encore pour vous remettre cette lettre.

— Oh!... donnez!... donnez vite!

Maurice saisit d'une main fièvreure le billet que lui tendait l'inconnu et ayant reconnu l'écriture de Blondel il le porta à ses lèvres.

— C'est son écriture!.... Oh!... il vit!... Mon Dieu je te remercie!

Ce billet ne contenait que ces quelques mots :

« Aie confiance dans celui qui te remettra ces lignes. Dans « quelques jours nous pourrions enfin nous revoir. »

Cependant ce peu de mots suffirent pour remplir l'âme de Maurice de joie et d'espérance.

Depuis longtemps il ne s'étais senti aussi heureux.

Ce billet mettait un terme à l'incertitude cruelle où il se trouvait au sujet du sort de son père.

Blondel vivait!... il le reverrait sous peu !...

Oh ! il ne le laisserait pas partir;... il ne se sépareraient plus !

— Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance ! fit Maurice quand il eut retrouvé un peu de sang-froid;... vous êtes pour moi un messager de bonheur !

Et il pressa encore une fois la main de l'inconnu et tous deux reprirent le chemin de Paris.

Quand ils furent arrivés près de l'Eglise de la Madeleine il se séparèrent, mais auparavant l'inconnu donna à Maurice l'assurance que dès que les circonstances le permettraient il lui ferait [savoir par un billet le lieu et l'heure où il pourrait revoir son père.

CHAPITRE XXVI.

Le comte et la comtesse de St-Etienne.

L'hôtel du comte de St-Etienne se trouvait dans la rue de Sèvres.

C'était une habitation aristocratique dans toute la force du terme.

D'un style sévère, elle était précédée d'une cour entourée de hauts murs à laquelle une grille monumentale donnait accès.

Le comte de St-Etienne était, à l'époque où se passaient les faits que nous racontons, un personnage très influent, très craint, et il occupait une position qui lui faisait bien des envieux.

La comtesse était jeune, belle, riche; adorée de son mari elle était toujours escortée d'un essaim d'admirateurs et elle excitait la jalousie de toutes ses amies.

Le comte était président du célèbre « cabinet noir » dont il avait été un des fondateurs, et qui jouissait d'une célébrité sinistre à cette époque de l'empire où l'espionnage avait passé à l'état d'institution.

Le comte avait ses grandes et petites entrées aux Tuileries ainsi que dans les salons de la princesse Mathilde; il vivait dans l'intimité des ministres, en un mot, il était lié avec tout ce qu'il y avait de grand et de puissant à Paris.

L'éclat d'une position semblable retombait naturellement sur la comtesse, d'autant plus qu'on lui attribuait, à tort ou à raison, une grande influence sur le comte son époux, dont elle était aimée jusqu'à l'idôlâtrie.

En effet, le comte lui témoignait toujours une tendresse, une prévenance affectueuse qui faisait croire à tout le monde qu'il n'y avait pas au monde de femme aussi heureuse que la comtesse.

L'était-elle réellement?

Ce que nous allons raconter sera la réponse à cette question.

La comtesse venait de se lever et sa femme de chambre était occupée à l'habiller.

De petite taille, mais admirablement proportionnée de formes, c'était une toute gracieuse apparition.

Une opulente chevelure, noire comme le jais, retombait sur

ses épaules ; ses yeux bien fendus laissaient languissament retomber leurs paupières et donnaient ainsi au regard quelque chose de voilé d'un charme infini.

Quand elle souriait elle laissait voir une double rangée de dents fines et régulières comme des perles et deux adorables fossettes venaient creuser ses joues.

Deux bras d'albâtre sortaient des manches de son peignoir de mousseline avec lequel ils rivalisaient de blancheur.

Mais ce qui surprenait chez cette jeune femme qui avait à peine dépassé vingt-cinq ans, c'était une nonchalance, un abattement qui se trahissaient à chacun de ses mouvements, et qui dénotaient une paresse incurable.

La femme de chambre venait de chausser les pieds de sa maîtresse de bas de soie et de pantoufles de satin, et la comtesse semblait ne pouvoir se décider à se lever de son fauteuil pour pouvoir achever sa toilette.

Enfin, en poussant un soupir elle se leva et resta debout, ses petits pieds noyés dans la peau de tigre qui lui servait de descente de lit, pendant que la femme de chambre finissait de l'habiller.

Elle venait de vêtir une robe de chambre de cachemire et s'avançant vers une causeuse elle s'y laissa tomber avec un soupir de soulagement. Thérèse, la femme de chambre, vint relever ses cheveux et lui placer sur la tête un coquet petit bonnet de dentelles garni de rubans bleus pendant que la comtesse penchait paresseusement un peu sa tête en arrière pour que Thérèse pût nouer sous le menton les barbes de ce bonnet.

Cet effort parut lui coûter une fatigue énorme, car elle se laissa ensuite retomber en arrière comme une personne épuisée.

Mais il lui fallut encore se déranger.

Thérèse venait d'avancer un guéridon sur lequel se trouvait

un premier déjeuner qui servait à la comtesse à attendre celui qu'elle faisait plus tard avec le comte.

Elle prit nonchalamment la cuiller de vermeil et commença à goûter du bout des lèvres à la tasse de chocolat qu'on venait de lui servir.

Puis, ayant pris un biscuit, elle se mit à le grignoter comme un enfant gâté qui n'a pas faim.

Cela fait, elle se leva à grand'peine, et, d'un pas traînant, elle se dirigea vers la porte de son boudoir.

La femme de chambre, qui venait de rentrer avec un journal de modes à la main, suivit sa maîtresse.

— Je me mettrai à la fenêtre, dit languissamment la comtesse.

Elle avait l'habitude tous les matins à la même heure, de venir dans son boudoir et d'y passer une heure, assise devant la cheminée ou auprès de la fenêtre, en attendant que le comte demandât son déjeuner.

Quand elle restait devant la cheminée, Thérèse lui donnait un livre, auquel elle touchait rarement, et quand elle allait à la fenêtre, la femme de chambre lui apportait une lorgnette qui lui servait à regarder ce qui se passait à la rue.

Le jour où se passaient les faits que nous allons raconter, la comtesse paraissait être en proie à une vive contrariété.

Elle ne songeait nullement à regarder ce qui se passait au dehors, ses regards étaient fixés sur une des fleurs du tapis, et elle paraissait éprouver une certaine inquiétude toutes les fois que la sonnette de la porte d'entrée se faisait entendre. Une pâleur légère venait alors couvrir son visage et son regard se portait involontairement vers la porte, comme si elle eût craint de voir une apparition désagréable.

Elle venait de porter sa lorgnette à ses yeux, quand elle entendit frapper légèrement à la porte.

Son regard prit une expression évidente d'inquiétude.

— Entrez! dit-elle faiblement.

Ce n'était autre que Thérèse qui, s'approchant timidement de sa maîtresse, lui dit à voix basse:

— La modiste est là... et il n'y a pas moyen de s'en débarrasser!

— Vous savez, Thérèse, qu'il ne m'est pas possible en ce moment de...

— C'est ce que je lui ai dit, mais elle menace d'écrire à monsieur le comte, si elle ne reçoit pas d'argent aujourd'hui.

— Mais je n'en ai pas en ce moment, et vous savez que je ne puis pas en demander maintenant au comte.

— Je pensais que...

— Non, Thérèse!... cela m'est impossible, je lui ai déjà demandé cinq mille francs il y a huit jours, sous prétexte de payer la modiste.

— Demandez-en aujourd'hui, sous le prétexte de payer le bijoutier, reprit la femme de chambre, assez fine pour ne pas parler de l'emploi que sa maîtresse pouvait avoir fait de ces cinq mille francs.

— Le bijoutier!... s'écria la comtesse; le comte m'a donné douze mille francs, il y a un mois, pour le payer.

— Cela va bien! pensa Thérèse, en jetant du côté de la comtesse, un regard où le mépris se mêlait à la pitié.

— Que veux-tu! reprit la comtesse d'une voix lente et plaintive.

Pour dire la vérité, son accent et tout en elle exprimait plutôt la lassitude que l'inquiétude ou le désespoir.

Elle semblait ne pas avoir la force de rien faire pour se tirer d'embarras.

— Donne-moi un conseil, Thérèse, fit-elle après un moment de silence.

— Je vais aller trouver la modiste et lui dire qu'elle rece-

vra de l'argent demain dans la matinée, ensuite madame la comtesse écrira quelques lignes à.,.

— Non, non !... pas cela !... fit la comtesse avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle.

— Cependant madame la comtesse sait que cela a toujours réussi !

— Cela ne peut pas se faire aujourd'hui, Thérèse, il faut trouver autre chose.

— Je ne trouve rien... Les bijoux de madame la comtesse sont engagés depuis quinze jours !

— Oui, à part ceux qui me sont indispensables !... si le comte allait s'apercevoir !... Cette pensée me fait trembler !

— Madame la comtesse voit donc bien qu'il n'y a pas d'autre moyen !

— Je ne vois pas comment je puis me sortir d'embarras !

La conversation fut interrompue par un coup de sonnette brusque et violent.

La comtesse et Thérèse se jetèrent un coup-d'œil et la femme se précipita au dehors afin de voir ce que c'était.

Elle revint presque aussitôt avec la figure toute bouleversée.

— C'est le bijoutier ! fit-elle d'un air consterné.

— Grand Dieu !..... le bijoutier ?..... que faire !..... que devenir ?

Et elle se couvrit le visage de ses deux mains.

— Il faut que madame la comtesse se décide, dit Thérèse, l'heure du déjeuner de monsieur le comte approche et ces gens ne veulent pas s'en aller.

— Allons, puisqu'il le faut ! dit la comtesse d'un air découragé, j'écrirai, mais va dire à ces gens qu'il faut qu'ils se tranquillisent et prennent patience jusqu'à demain... demain, avant midi, ils auront de l'argent, mais éloigne-les !

Sans répondre un mot, Thérèse sortit rapidement, et on entendit des voix qui parlaient avec vivacité.

Ces voix se rapprochaient et des bruits de pas se faisaient entendre dans l'antichambre.

La comtesse avait les yeux fixés sur la porte qui s'ouvrit bientôt pour donner passage au bijoutier qui entra sans façon, le chapeau sur la tête.

La modiste, plus timide que cet homme, s'était enhardie en le voyant entrer ainsi dans le boudoir de la comtesse et elle se glissa après lui.

La comtesse ne put s'empêcher d'éprouver une sorte d'effroi en voyant s'avancer ces deux personnages.

Néanmoins elle ne fit pas un mouvement pour se lever.

Thérèse, qui ne perdait pas son sang-froid, alla fermer la porte qui communiquait avec la chambre à coucher, de peur que le comte n'entrât de ce côté.

Le bijoutier s'était avancé jusque vers le fauteuil dans lequel était assise la comtesse.

Sans saluer et gardant ses deux mains dans ses poches, il commença à dire d'une voix brusque :

— Eh bien !... madame la comtesse, où est mon argent?

— Monsieur Berger... voulut commencer la comtesse.

Mais le bijoutier ne la laissa pas continuer.

— Où est mon argent?... voilà ce que je vous demande, reprit-il en haussant la voix. Voici bientôt quatre mois que vous me faites revenir tous les jours sans que je puisse voir un centime de ce que vous me devez!... mais maintenant ma patience est à bout et j'entends que vous me régliez mes factures qui se montent à plus de vingt mille francs.

— Ma femme de chambre doit vous avoir dit ...

— Eh ! que me fait votre femme de chambre !... Je veux que vous me disiez vous-même ce que vous entendez faire et si vous voulez encore pendant longtemps me prendre pour un imbécile !

— Monsieur Berger, je ne puis pas vous payer aujourd'hui !

— Pas aujourd'hui, ni hier, et demain pas davantage ! Et cela veut se dire distingué !

— Monsieur !..

— Allons donc !... On n'achète pas des diamants quand on ne peut pas les payer !... reprit le bijoutier qui s'irritait en parlant ;... il est facile de faire la comtesse quand on ne paye rien, ni bijoux, ni toilettes !

En disant ces dernières paroles il avait jeté un regard vers la modiste, qui s'était timidement avancée et qui se tenait un peu en arrière du fauteuil de la comtesse.

Voyant qu'elle entrait en scène, elle s'avança un peu et dit d'un ton sarcastique :

— Monsieur Berger a parfaitement raison ; dans de pareilles conditions, je serais comtesse tout comme une autre.

La comtesse finit cependant par se lever, et jetant un regard hautain sur ses deux interlocuteurs elle leur dit :

— Modérez-vous, je vous prie,... demain vous aurez votre argent !

— C'est toujours la même chose : fit le bijoutier.

La modiste répéta les mêmes paroles.

— En effet, c'est toujours la même chose, dit-elle.

— Je vous en donne ma parole,... ma parole d'honneur ! dit la comtesse.

— Eh bien ! reprit le bijoutier, je veux encore une fois attendre jusqu'à demain... mais à mon tour, madame la comtesse je vous donne ma parole d'honneur que c'est la dernière fois.

— Si demain vous me faites venir pour rien...

— Monsieur, fit fièrement la comtesse, vous avez ma parole d'honneur !

— A quoi me sert votre parole d'honneur !... C'est de l'argent qu'il me faut !

— Demain, vous en aurez ! et maintenant je vous prie de me laisser.

— Je pars... demain, à deux heures après-midi, je serai ici et si mon argent n'est pas prêt je vous préviens que je m'adresse immédiatement à monsieur le comte ; je lui demanderai comment il peut se faire que la comtesse de Saint-Etienne, qui est riche, considérée, qui est reçue à la cour, soit obligée de faire des dettes.

— Eloignez-vous, je vous prie, répéta la comtesse en jetant un regard inquiet vers la pendule dorée, qui était sur la cheminée.

— Je pars, mais je reviendrai demain, dit le bijoutier en portant la main à son chapeau.

Puis il se dirigea vers la porte.

La modiste le suivit après avoir dit à la comtesse :

— Vous ne m'oublierez pas, madame la comtesse, autrement je me verrai forcée de remettre votre facture à monsieur le comte.

Quand la porte se fut refermée sur ces deux importuns visiteurs, la comtesse se leva et alla s'asseoir devant un élégant secrétaire en bois de rose.

Elle prit une plume, une feuille de papier à lettre parfumé et écrivit rapidement quelques mots.

Elle plia ensuite la feuille de papier, la mit dans une enveloppe qu'elle cacheta.

Puis elle prit la plume pour écrire l'adresse, mais elle se retint.

— Non, dit-elle à demi-voix, il vaut mieux qu'il n'y ait pas d'adresse.

— Tu la porteras toi-même, ajouta-t-elle en s'adressant à la femme de chambre, et tu la lui remettras à lui-même.

— Oui, madame.

— Tu comprends bien, n'est-ce pas ?... à lui-même, répéta la comtesse en insistant.

— Et si je ne le trouve pas chez lui ?

— Tu attendras aussi longtemps qu'il faudra ;... il faut qu'il ait ce billet aujourd'hui sans faute !... Tu peux partir tout de suite et m'enverras Annette pour me coiffer.

— Je vais, madame la comtesse.

Thérèse se dirigea vers la porte et elle allait sortir quand elle s'arrêta et revint vers sa maîtresse, qui s'était rassise dans son fauteuil.

Elle se pencha à l'oreille de la comtesse, et lui dit tout bas :

— Madame la comtesse n'a pas oublié...

— Quoi donc ?

— Nous sommes aujourd'hui jeudi.

— Eh bien ?

Thérèse baissa encore la voix et murmura à l'oreille de la comtesse :

— C'est cette nuit que la femme doit venir.

— Grand Dieu !... je l'avais oublié !... avec tous ces soucis !... fit la comtesse qui avait subitement pâli.

— Je l'avais rappelé à madame la comtesse hier soir.

— C'est possible ! reprit la comtesse, mais j'ai tellement de préoccupations, je suis dans une position telle que je ne sais vraiment pas comment en sortir !... je n'ose pas même y penser.

Elle garda un moment de silence, puis elle demanda :

— A quelle heure doit venir cette femme ?

— A une heure après minuit.

— Si tard ?

— Je n'ai pas osé la faire venir de meilleure heure, répondit Thérèse ; madame la comtesse sait que monsieur le comte reçoit ce soir quelques invités dans son appartement.

— C'est vrai !

— Et il se pourrait que le hasard fasse tout découvrir, ce qu'il faut éviter.

— J'en mourrais si on venait à le savoir! balbutia la comtesse dont la pâleur avait augmenté et qui frissonna à cette seule pensée;... le comte me tuerait!... je le connais,... il est emporté... sa fureur n'a pas de bornes.

— Le souper est commandé pour minuit, et quand les invités de monsieur le comte seront à table, la femme pourra venir sans grand danger d'être vue.

— Tu la feras entrer dans ta chambre, Thérèse, et tu l'y garderas jusqu'à ce que je te sonne.

— Oui, madame, et maintenant je vais porter ce billet.

La femme de chambre allait sortir, tenant à la main le billet de la comtesse, quand la porte s'ouvrit et le comte parut sur le seuil.

Un homme, jeune encore et inconnu de la comtesse, l'accompagnait.

La comtesse frémit.

Son époux n'avait pas l'habitude de passer par cette porte, qui donnait sur l'escalier de service.

Ne pouvait-il pas avoir rencontré le bijoutier et la modiste?

Elle espéra cependant avoir échappé à ce danger.

Le comte s'avança vers elle, un sourire tendre et affectueux sur les lèvres.

La comtesse, faisant un effort sur elle-même, lui tendit la main en souriant.

Cependant un observateur attentif eût pu remarquer que le comte en entrant avait remarqué d'un œil soupçonneux que la femme de chambre avait, en le voyant, vivement caché une lettre qu'elle tenait à la main.

— Ma chère amie! fit galamment le comte en baisant la main que sa femme lui tendait, tu voudras bien nous excuser si nous entrons ainsi sans nous faire annoncer!... je veux te présenter un ami,... le baron Kellermann,... qui arrive d'Allemagne.

La comtesse qui avait gardé dans la sienne la main du comte l'attira vers elle et le baisa sur le front en lui disant d'un air affectueux :

— Mon cher Armand !.. tu es toujours le bienvenu, ainsi que tes amis !

Et en prononçant ces dernières paroles, elle adressa un gracieux sourire au baron.

— Tu sais, ma chère amie, reprit le comte, que je réunis quelques amis ce soir dans mon appartement de garçon ?

— Sans doute !

— Eh bien !... m'est-il permis de demander à ma chère femme de vouloir bien venir présider ce petit souper ? demanda le comte en s'appuyant sur le dossier du fauteuil où la comtesse était à demi-couchée.

La comtesse fut saisie en entendant cette invitation de son époux. Elle savait qu'il ne lui était pas permis de refuser sans exciter la colère du comte, et d'un autre côté, il fallait absolument qu'elle vît la femme qui devait venir pendant la nuit.

Que faire ?

— Ce serait avec un véritable plaisir, mon cher Armand, répondit la comtesse ; mais la migraine me....

— Oh ! fit le comte en interrompant sa femme, cette migraine a le temps de passer d'ici là.

Puis se penchant sur la comtesse et lui posant un baiser sur le front il dit à voix basse :

— Petit serpent ! obéis !....

— N'est-ce pas, ma chère amie, ajouta-t-il à haute voix.

La pauvre femme essaya de sourire et répondit avec effort :

— Je me reposerai afin de pouvoir recevoir tes amis comme ils le méritent.

Puis s'adressant à l'étranger elle lui demanda :

— Êtes-vous depuis longtemps à Paris, monsieur le baron ?

— Depuis une semaine à peine, madame la comtesse, répondit le baron, et j'arrive directement de Berlin.

— De Berlin ! s'écria la comtesse. Parlez moi un peu de votre pays, je vous en prie ; vous ne sauriez croire, monsieur le baron, combien je m'intéresse à l'Allemagne !

— Oh ! madame la comtesse, vous me surprenez !.... cet intérêt de la part d'une Parisienne est tout à fait étonnant !

— Pourquoi donc, monsieur le baron ?

— Mais, madame la comtesse, tout simplement parce que les Parisiens, en général, n'aiment guère la froideur ni la lourdeur des allemands.

— Vous vous trompez, monsieur le baron, fit à son tour le comte ; il y a longtemps que le préjugé qui existait en France contre vos compatriotes est détruit ; je vous assure que nous avons maintenant beaucoup de sympathie pour les Allemands et particulièrement pour les Prussiens.

— Ce que vous me dites là me fait plaisir, répondit le baron Kellermann d'un air froid et réservé.

— On s'intéresse également beaucoup à l'Allemagne à la cour, et je suis persuadé qu'on me saura gré de vous y présenter.

— Ne veux-tu pas aussi présenter monsieur le baron à la princesse Mathilde ? demanda la comtesse à son mari.

— Certainement..... j'en ai, du reste, déjà reçu la permission de la princesse elle-même, et j'aurai cet honneur à la première soirée qu'elle donnera.

— Quand sera-ce ?

— Après demain, je pense ;.... vous serez libre ce jour-là, n'est-ce pas, monsieur le baron ?

— Sans doute, monsieur le comte, et je vous suis très-reconnaissant, car je suppose qu'il ne doit pas être très-facile d'obtenir l'entrée des salons de la princesse.

— Cela n'est pas aussi difficile que vous pourriez le croire. La princesse Mathilde est une personne très-affable et tout ce

qui se distingue par le talent, la science, l'esprit, est sûr de trouver auprès d'elle un excellent accueil.

Le baron Kellermann se leva et dit à la comtesse en lui baisant la main.

— Aurai-je l'honneur de vous revoir ce soir, madamer la comtesse?

— Certainement, monsieu le baron, d'ici là ma migraine sera dissipée et je pourrais sans doute consacrer ma soirée à une aussi aimable compagnie.

Le comte de St-Etienne accompagna le baron allemand jusqu'à la porte de l'antichambre où il prit congé de lui en lui serrant cordialement la main.

Un instant après le comte rentrait dans le boudoir de la comtesse qui était restée sur son fauteuil et dont le regard prit une expression d'inquiétude quand elle vit rentrer son mari.

— Tu viendras à ce souper je pense! fit le comte d'un air brusque.

— Oui,.... il le faut bien! répondit la comtesse qui aurait bien voulu que l'entretient en restât là.

Elle aurait désiré être seule;..... elle avait besoin de repos et elle voyait que le comte n'était pas de bonne humeur.

Elle reconnaissait cela aux veines gonflées de son front et à l'impression fiévreuse avec laquelle il mordait sa moustache.

Comme beaucoup d'hommes blonds, le comte de St-Etienne paraissait être d'une humeur douce et plutôt nonchalante, mais il avait un tempérament bouillant et passionné qui l'emportait parfois plus loin qu'il n'aurait voulu.

La comtesse, avec sa nature flegmatique et paresseuse, elle, pour qui chaque mouvement un peu vif était un effort, pénible, elle tremblait toutes les fois qu'elle devait rester en tête à tête avec le comte; elle savait que s'il paraissait

aimable, galant et empressé pour elle quand il y avait du monde, il ne se gênait nullement quand ils étaient seuls.

Le comte avait commencé à être ainsi dans la première année de leur mariage; mais depuis quelque temps, la comtesse qui ne se sentait pas la conscience bien pure ne pouvait plus supporter la présence de son époux.

— Il le faut bien! répéta le comte d'un air ironique; sans doute, il le faut!... malgré cette migraine qui a l'air de cacher tout autre chose.

— Ne m'est-il donc pas permis d'être indisposée?

— Ne mens pas!... Crois-tu donc que je n'aie pas vu le billet doux que Thérèse avait dans sa main?

— Armand!... bégaya la comtesse.

— Assez!... Tu sais que j'ai longtemps feint de ne rien voir!.... Ce n'est pas à cause de toi,.... que je pourrais écraser comme un ver!.... C'est à cause de lui.... que je dois ménager, parce que les circonstances me l'ont rendu nécessaire, parce que j'ai besoin de lui pour pouvoir conserver la position que j'occupe!... c'est pour cela que j'ai jusqu'à présent fermé les yeux.

— Tu sais que je ne le vois plus, répondit la comtesse, effrayée de voir son époux aborder ce sujet;.... je ne le vois plus si ce n'est en ta présence; car, malgré ta jalousie, tu l'amènes tous les jours ici!

— Parce qu'il le faut!... Je ne puis pas négliger Beaufleury ni m'en faire un ennemi, parce qu'il connait trop de mes secrets et de ceux du gouvernement. S'il se détachait de moi, s'il trahissait un seul de mes secrets, je serais perdu!

— Pourquoi reviens-tu sur ce chapitre? demanda la comtesse en voyant l'agitation de son époux; il était convenu qu'il qu'il n'en serait plus question et tu m'avais promis....

— Sans doute, parce que tu avais de ton côté promis d'abandonner ces relations et tu m'avais juré que tout était fini entre vous et que tout s'était borné à l'échange de ces

quelques lettres sentimentales qui tombèrent entre mes mains.

— C'était la vérité! s'écria la comtesse dont le visage pâle et altéré et le trouble dénotaient visiblement le sentiment de sa culpabilité.

— Tu mens !.... reprit le comte avec violence; je le sens, tu me trahis !

— Ta jalousie te crée des chimères.

— Tant mieux pour toi, si ce ne sont que des chimères, mais malheur à toi, si j'apprends que tu m'aies trompé !

— Je te jure... balbutia la comtesse.

— Assez !.... je n'ai que faire de tes serments ! ... je n'y crois pas !

— Armand !

— Je ne puis croire aux serments d'une bouche qui m'a si souvent trompé !

— Et toi, Armand, as-tu toujours été sincère à mon égard ? fit la jeune femme en le regardant fixement;... N'as-tu rien à te reprocher ?

— Moi !... à ton égard?.... Non !.... je vis comme tout le monde et l'on ne peut pas exiger d'un homme qu'il mène la vie retirée d'un ermite !.... Je ne me suis, du reste, jamais donné pour un modèle de vertu !.... Et si je me distrais, si, par ci par là, je fais une cour passagère à une femme, cela ne te cause aucun préjudice, cela ne diminue en rien ton honneur, ta réputation, la considération dont tu jouis aux yeux du monde.

En parlant le comte n'avait pas cessé de marcher à grands pas.

Il s'arrêta soudain devant la comtesse, la fixa d'un air courroucé et continua d'une voix emportée:

— Tandis que toi... avec cette folle équipée avec Beaufleury, tu m'as rendu ridicule aux yeux de tout le monde !.... Tu as dépensé des sommes fabuleuses sans que j'aie ja-

mais pu savoir où cet argent avait passé; tu te mets en travers de tous mes plans et tu récompenses de la plus noire ingratitude tous les sacrifices que j'ai faits pour toi!

— Des sacrifices?... voulut dire la comtesse.

— Oui, des sacrifices! répéta le comte; faut-il donc que je te rappelle où et comment je t'ai connue? Dois-je te faire souvenir que je t'ai tirée de la boue?...

— Ce n'est ni noble, ni généreux de ta part de me reprocher un passé dont je ne suis pas responsable! Tu savais pourquoi tu m'épousais!

— Oui!..... parce que j'étais un fou, et que je croyais pouvoir compter sur la reconnaissance d'une femme! J'espérais que tu reconnaîtrais ma générosité et que tu saurais gré de l'existence honorable, enviée, luxueuse, que je te donnais, je pensais que tu m'aiderais à mettre mes projets à exécution!..... Mais non, au lieu de cela, tu suis ton caprice, tu chasses les personnages que je voudrais voir s'attacher à toi afin de pouvoir les dominer, tandis que tu te jettes à la tête de gens qui me détestent et que je hais!

— Voyons,... franchement,... que faut-il que je fasse?

— Il faut te défaire de ton opiniâtreté; il faut que tu deviennes sérieuses une bonne fois!.... et que tu mettes de côté les aventures galantes!.... Ne peux-tu donc enfin prendre la vie par le côté pratique..... Si tu le voulais tu pourrais enjôler certains personnages dont tu finirais par faire tes esclaves, ce serait un moyen pour arriver à les avoir en mon pouvoir!

— Tu trouves de telles maximes compatibles avec ton honneur? fit avec amertume la comtesse, qui, cependant, n'osait pas manifester plus ouvertement ce qu'elle éprouvait.

— Tu es une folle!... tu as une foule de préjugés aussi absurdes les uns que les autres!.... on peut très bien faire son

esclave d'un homme sans pour cela lui être soumis.... faut-il donc que ce soit moi qui t'enseigne les ruses féminines ?.... Écoute-moi, et prends note de mes paroles, il s'agit maintenant du baron que je t'ai présenté tout à l'heure.

— Ce baron allemand ?

— Lui-même... il est porteur de lettres de crédit des premières familles de Berlin et mes agents dans cette ville me le signalent d'un façon toute spéciale.

— Encore de la politique !...

— Oui,..... et vous autres femmes n'y comprenez absolument rien !.... qu'est-ce que cela peut te faire ?.... Le « cabinet noir » sait de bonne source que le baron Kellerman ne vient pas à Paris pour se distraire, comme il le dit, et il s'agit de l'apprivoiser, parce qu'il est défiant et ce ne sera pas facile d'arriver à connaître le but secret de son voyage, c'est cependant ce que l'empereur attend de mon habileté ; tu comprends qu'il ne faut pas que cette attente soit déçue, et c'est toi seule qui, par ta beauté et ton habileté, peux exciter un peu ce flegmatique allemand et le faire sortir de sa taciturnité... Une fois qu'il sera pris par le cœur il ne sera pas difficile d'avoir son secret.

— Quelle intrigue affreuse !

— Oh !... je t'en prie !... pas de grands mots !... Je désire que tu m'aides à exécuter ce plan et dès ce soir je veux te voir à l'œuvre... Je crois avoir remarqué que tu a fait quelque impression sur le baron, il faut en profiter !... surtout ne va pas me trahir ! Du reste je serai là et je veillerai... malheur à toi si tu ne suis pas mes paroles !... tu me connais !... garde-toi donc de me désobéir !

Et sans ajouter un mot le comte de St-Etienne sortit du boudoir en refermant violemment la porte derrière lui.

La comtesse resta seule.

Elle se leva, alla à son secrétaire, ouvrit un tiroir secret et

en tira un petit flacon de cristal noir qu'elle considéra pendant un moment en silence.

Puis elle le remit dans le tiroir en frissonnant.

— Oh!... fit-elle à demi-voix, si j'avais assez de courage pour mettre fin à cette misérable existence!... mais non, je suis trop lâche!... j'ai peur de la mort!... je n'ai pas le courage d'avaler le poison et de mettre ainsi un terme à cette vie épouvantable!... oh! mon Dieu! sauvez-moi!... venez à mon secours.

Et elle retomba dans son fauteuil en sanglotant.

Maintenant qu'elle était seule elle pouvait donner un libre cours à ses larmes!... elle n'avait plus besoin de feindre ni de jouer la comédie.

CHAPITRE XXVII

Le sorcier de la rue St Antoine.

Il était environ six heures du soir.

Un certain nombre de voitures étaient arrêtées devant un hôtel de la rue St-Antoine.

Cependant il n'y avait ni bal ni soirée dans cette maison dont les fenêtres restaient sombres et d'où ne sortait aucun bruit de musique ou de conversations.

Les personnes qui étaient descendues de voiture pour péné-

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCOISE CAYENNE

trer dans cet hôtel ne portaient pas de brillantes toilettes, au contraire, car, les dames surtout, avaient la plupart le visage caché par un voile impénétrable et ces personnes étaient entrées dans cette maison comme si elles se rendaient à un conciliabule nocturne.

Quel était donc le but de toutes ces visites?

Cette maison était habitée par l'Indien Sidi-Addar, que nous avons présenté au lecteur dans un chapitre précédent et que tout Paris connaissait déjà sous le nom de « Sorcier de la rue St-Antoine. »

Il n'était question que des choses surprenantes, extraordinaires et merveilleuses qu'on y avait vues et entendues.

Mais si l'on voulait avoir des informations plus précises, personne ne pouvait rien dire, parce que l'Indien posait toujours comme condition première que le silence le plus absolu serait gardé sur ses opérations.

Et, chose assez curieuse ! personne, pas même les dames les plus connues pour leur indiscrétion ne rompaient ce silence et ne voulaient absolument rien dire si ce n'est que Sidi-Addar était un homme vraiment extraordinaire.

Il y avait tous les jours foule chez le sorcier de la rue St-Antoine.

Des personnes qui venaient, les unes voulaient le consulter sur l'avenir, les autres sur une maladie ou une affaire; chacun voulait voir cet homme que l'on disait doué d'une puissance mystérieuse, chacun voulait l'approcher et se rendre compte par soi-même de ce pouvoir merveilleux.

Mais ce n'était pas toujours chose facile.

L'Indien ne recevait pas tout le monde et n'était pas visible à toute heure.

Il traitait ses visiteurs avec un sans-gêne qui augmentait encore l'enthousiasme.

Les personnes qui se présentaient à l'hôtel de l'Indien étaient

reçues par un homme qui ne laissait pénétrer que celles dont la vue lui inspirait quelque confiance.

Peut-être les personnes auxquelles l'entrée était refusée avaient-elles oublié qu'il y a une clef qui ouvre toutes les portes: la clef d'or.

Quant à celles qui, au moyen d'un riche pourboire, avaient obtenu la faveur de passer le seuil de cette maison, elles montaient un large escalier au haut duquel elles étaient reçues par un nègre avec lequel il fallait de nouveau parlementer et employer les mêmes arguments que ceux qui étaient venus à bout du portier.

Alors un grand pas était fait ; on avait atteint l'antichambre et l'on pouvait prendre place sur un des canapés de velours rouge sombre qui s'y trouvaient, en attendant de savoir si l'on pourrait voir le grand homme face à face.

Il y avait deux antichambres, l'une pour les dames et l'autre pour les messieurs.

Chose singulière, Sidi-Addar ne recevait jamais plus de six personnes par jour ; ce nombre n'était jamais dépassé.

Les six personnes favorisées et qui avaient le plus souvent dû attendre un temps infini ne devaient habituellement cette faveur qu'à la suite d'un large pourboire glissé dans la main d'un Nubien au visage hideux et qui paraissait être chargé par l'Indien des fonctions de factotum.

C'est lui qui venait donner un coup-d'œil dans les salons d'attente et qui, après avoir été prendre les ordres de son maître, revenait pour désigner les personnes favorisées ce jour là et leur distribuer les cartes d'introduction.

Ceci donnait parfois lieu à une véritable enchère, car l'entrée du sanctuaire n'était possible que quand on possédait une de ces cartes qui portaient quelques caractères cabalistiques imprimés en or.

Il arrivait aussi quelquefois que le vieux Nubien venait avertir

les personnes rassemblées dans les salons d'attente que son maître « n'était pas disposé ce jour là. »

Ces personnes avaient attendu la moitié de la journée et appartenaient presque toujours à la plus haute classe.

On pouvait voir alors des comtes, des marquises, des barons, des princesses remonter en voiture sans mot dire, soupirant de dépit de n'avoir pu voir en tête-à-tête le personnage mystérieux.

Ces personnes revenaient le lendemain attendre le bon plaisir du sorcier.

Un soir, un peu avant sept heures, une voiture de remise avait amené devant l'hôtel de la rue St-Antoine une dame dont le visage était recouvert d'un voile épais.

Elle était d'une taille élevée et avait une démarche pleine de grâce et de majesté.

Elle portait un costume entièrement noir et de la plus grande simplicité.

Malgré cela il était facile de voir que cette personne était pleine de distinction.

Elle venait sans doute pour la première fois, car après être descendue de voiture avec précipitation elle s'élança vers la porte de l'hôtel en passant devant le portier qui l'arrêta sans façon en lui disant :

— Un moment, madame, je vous prie !

— Que me voulez-vous ? demanda une voix jeune et vibrante.

— Je peux vous demander ce que vous désirez ! répondit le portier d'un ton brusque.

— Je désire voir Sidi-Addar !

— Je ne puis laisser entrer que les personnes dont je connais le nom et la classe à laquelle elles appartiennent.

La dame inconnue devait bien connaître les hommes, malgré la jeunesse que trahissaient la fraîcheur de sa voix et l'élégance de sa démarche.

Sans ajouter un mot elle tira sa bourse et mit cinq pièces d'or dans la main du cerbère.

Celui-ci s'inclina profondément,... plus bas encore pour ramasser deux pièces d'or que l'inconnue avait laissé tomber comme par mégarde, et la laissa passer sans plus lui adresser aucune question.

Arrivée au premier étage, l'inconnue employa auprès du nègre les mêmes arguments qui eurent le même succès, et pénétra dans le salon d'attente où se trouvaient déjà réunies une quinzaine de personnes.

Afin d'éviter les indiscrétions ce salon n'était que très faiblement éclairé par une lampe suspendue au plafond et entourée d'un globe en cristal bleuâtre et dépoli qui ne laissait passer qu'une lumière tout au plus suffisante pour se guider.

Les parois de ce salon qui n'avait pas de fenêtres étaient couvertes d'une tapisserie de couleur sombre où étaient tracés des caractères hiéroglyphiques et des signes cabalistiques.

Cette demi obscurité et la vue des personnes qui attendaient voilées et immobiles donnaient à cette pièce un aspect lugubre et fantastique.

Le temps passait... les heures succédaient aux heures, et aucun bruit ne se faisait encore entendre.

Enfin parut le vieux et laid Nubien qui prononça en mauvais français des paroles qui voulaient dire à peu près :

— Mesdames, prenez un peu de patience !... mon maître vient de se mettre en rapport avec le Grand-Esprit; il sera bientôt à votre disposition !

Toutes les personnes présentes se précipitèrent vers le nègre.

— Une carte !... une carte !... disaient-elles toutes ensemble.

Le Nubien se mit à rire et ses lèvres épaisses s'écartèrent pour laisser voir des dents d'une blancheur éclatante.

Le rusé compère regardait plus attentivement les mains de ces personnes que toute autre chose.

C'était ce qui paraissait le plus l'intéresser.

La personne voilée qui était arrivée la dernière ne prononça pas une parole, elle prit la main du nègre et y plaça un petit papier plié.

Le Nubien croyant que c'était une lettre haussa les épaules; mais il reconnut bientôt sans doute au contact qu'il se trompait car son visage s'éclaira d'un sourire de cupidité et le petit papier disparut dans son gousset.

C'était un billet de banque de mille francs, et il n'avait jamais eu un pourboire aussi royal.

Il s'inclina profondément et lui remit une carte sur le verso de laquelle se trouvait le chiffre 6.

— Je suis donc la sixième ? fit à demi-voix la dame.

Les autres personnes entendirent sans doute ces paroles, car aussitôt elles commencèrent à murmurer de dépit.

Il n'y avait plus de cartes pour ce jour-là, il faudrait revenir le lendemain.

— Les cinq premiers numéros ont été distribués dans le salon d'attente des messieurs, fit le nègre.

Ce fut alors un concert de récriminations et de plaintes sans fin. A entendre ces femmes on aurait juré que le salut de leur âme dépendait d'une entrevue avec l'Indien.

Mais toutes leurs supplications furent inutiles.

Le vieux Nubien ne se laissa pas séduire et repoussa toutes les mains pleines d'or qui se tendaient vers lui.

Le nombre six ne devait jamais être dépassé.

Enfin, désolées, ces pauvres femmes durent s'en retourner, emportant avec elles l'espérance d'être plus heureuses le premier jour de réception.

Nous devons dire que Sidi-Addar ne recevait que deux fois par semaine.

Il ne resta dans le salon que la dame voilée qui tenait à la main la carte qu'elle avait payée si cher.

Elle demanda alors au Nubien si elle pourrait bientôt être reçue par l'Indien.

— De suite, répondit le nègre ; les dames passent toujours avant les messieurs.

Au même moment on entendit le son argentin d'une sonnette.

Le Nubien fit à la dame voilée signe de le suivre et se dirigea contre la muraille.

La dame le suivit avec stupéfaction.

Voulait-il donc passer au travers du mur?

Toujours souriant le nègre poussa un bouton perdu dans une arabesque et le mur s'ouvrit, c'est-à-dire un pan de la paroi se retira pour laisser un passage suffisant à une personne.

Ce passage donnait sur un corridor étroit et sombre.

La dame voilée pénétra dans ce couloir et le mur se referma sans bruit derrière elle.

Au premier moment elle resta immobile, ne sachant de quel côté se diriger.

Mais ayant aperçu un filet de lumière à quelques pas devant elle, elle marcha de ce côté.

Elle toucha ensuite une draperie qu'elle souleva et se trouva dans le cabinet de Sidi-Addar.

L'Indien s'y trouvait déjà.

Il était revêtu d'une robe de velours noir qui retombait en larges plis jusqu'à terre et dont les manches étaient très-amples.

Une ceinture d'argent gravée de signes cabalistiques était serrée autour de sa taille, et un bonnet de même étoffe que la robe couvrait sa tête.

L'Indien portait au petit doigt de la main gauche un brillant d'un éclat merveilleux.

Trois des parois de ce cabinet étaient recouvertes de velours rouge parsemé d'étoiles d'or.

La quatrième était garnie d'un rideau rouge dont les plis descendaient jusqu'à terre.

On ne voyait pas de fenêtres ; des bras figurant des griffes de lion étaient fixés aux murs et supportaient des cassolettes d'où s'échappait un parfum pénétrant et énervant.

Le plafond de ce cabinet était formé par une espèce de coupole de verre du milieu de laquelle descendait une lampe d'une forme étrange.

C'était une grosse tête de mort dont les yeux laissaient échapper une flamme suffisante pour éclairer la pièce.

Siddi-Addar était assis auprès d'une table de marbre sur laquelle se trouvaient un globe terrestre, un sablier et des cartes blanches.

La dame voilée jetait autour d'elle des regards anxieux.

Le rideau rouge qui se trouvait derrière l'Indien exerçait sur elle une impression indéfinissable.

Sidi-Addar la salua en inclinant la tête et lui fit signe d'approcher.

Sans hésitation la dame fit un pas en avant, mais presque aussitôt elle poussa un cri de terreur et recula jusqu'à l'angle opposé du cabinet.

Ses regards étaient tombés sur un énorme animal qui était accroupi aux pieds de l'Indien et qui, sans faire un mouvement, la fixait d'un œil sanglant.

Cet animal était un magnifique lion qui était là, couché comme un chien caniche, aux pieds de son maître.

— Ne craignez rien ! dit l'Indien en souriant de la frayeur de la dame, Néro est civilisé et il sait que l'on doit des égards aux dames.

— Nero ! ajouta-t-il en s'adressant au lion qui se leva majestueusement en tenant ses yeux fixés sur ceux de son maître, Néro,... va saluer cette dame !

— Rappelez cet animal !... je vous en prie ! fit celle-ci qui ne se sentait pas rassurée malgré la docilité dont ce lion avait fait preuve.

— Néro ! ici ! commanda Sidi-Addar.

Ce ne fut que quand l'animal se fut recouché aux pieds de l'Indien que l'inconnue osa s'approcher.

— Je ne vous attendais pas encore !.... fit Sidi-Addar.

L'inconnue le regarda d'un air surpris.

— Vous ne m'attendiez pas ?... dit-elle, savez-vous donc qui je suis ?

— J'ai eu hier l'honneur d'être reçu dans votre maison, répondit l'Indien, et je suis heureux, mademoiselle Amanda, de vous recevoir à mon tour.

Amanda, car c'était elle en effet, ne pouvait comprendre comment l'Indien avait pu la reconnaître.

Elle se décida néanmoins à relever son voile.

— Votre pénétration est grande, maître, dit-elle en souriant, mais il n'y a rien de surnaturel à ce que vous m'ayez reconnue malgré mon voile. J'attends de vous un échantillon plus surprenant de votre talent.

— Vous pouvez me proposer la difficulté que vous voudrez, je la résoudrai, répondit l'Indien.

— Personne ne peut nous écouter ? demanda Amanda.

— Personne !

— Vous savez, on ne confie ses petits secrets qu'à un confesseur, à un médecin ou à un sorcier, dit Amanda.

— Vous pouvez parler sans crainte !.... Le Grand-Esprit punirait cruellement celui qui serait assez audacieux pour essayer de nous écouter.

— Qu'y a-t-il derrière ce rideau ? demanda Amanda qui n'était pas rassurée.

— Là se trouve le miroir magique, répondit Sidi-Addar, il me montre tout ce je désire voir dans le passé ou dans l'avenir.

En parlant l'Indien s'était levé, le rideau s'était écarté tout seul et la cantatrice vit une grande glace qui, au lieu d'être claire et polie, était mate comme si elle avait été recouverte d'une gaze.

— Désirez-vous voir quelque chose ? demanda Sidi-Addar.

— Oui ! répondit Amanda, que voulez-vous me montrer ?

— Un souvenir du passé?

— Je vous ai déjà dit hier que le passé n'avait aucun intérêt pour moi, répondit la jeune femme. Pouvez-vous évoquer l'apparition d'un homme?

— Certainement !... mon miroir obéit à tous mes ordres.

— Et... s'il se trompe?

— C'est impossible !... Essayez !

— C'est ce que je veux faire.

— Qui dois-je vous montrer ?

— Je veux voir l'homme auquel je pense dans ce moment.

Le rideau se referma et l'Indien fit à Amanda signe de prendre patience.

Puis il prit une des cassolettes de parfums qui brûlaient aux parois et la plaça sur un trépied de bronze qui se trouvait sur un socle de marbre, tout près du rideau.

Puis ayant pris un petit flacon de cristal qui contenait une liqueur verte il l'ouvrit et laissa tomber une goutte de cette liqueur sur la flamme de la cassolette.

Aussitôt un crépitement se fit entendre, de bleue qu'elle était la flamme devint rouge et il se dégagea de la cassolette une vapeur épaisse et balsamique qui empêcha bientôt de rien distinguer.

Cette vapeur se dissipa rapidement, le rideau s'ouvrit de nouveau et Amanda ayant jeté les yeux sur la glace, poussa un cri de surprise.

La glace était maintenant polie et Amanda, stupéfaite, regardait Beaufleury dont la glace représentait l'image avec une fidélité inouïe.

Beaufleury assis dans un fauteuil et lisant une lettre

Cette apparition ne dura que quelques secondes, le rideau se referma et la flamme rouge de la cassolette s'éteignit.

— Je vois à votre physionomie que mon miroir n'a pas menti ! fit l'Indien en souriant modestement.

En effet, Amanda avait été stupéfaite en se voyant devinée.

Cela avait en effet quelque chose de surnaturel, car, comment Sidi-Addar pouvait-il supposer qu'elle pensait à Beaufleury?

Comment avait-il pu savoir à qui elle pensait ?

Il est vrai que le monde, ou plutôt la partie du monde qui était au courant de la chronique scandaleuse, connaissait les relations qui existaient entre Beaufleury et l'artiste ; mais la même chronique donnait à Beaufleury deux rivaux, le vieux général et le diplomate.

Comment l'Indien pouvait-il deviner auquel des trois elle pensait ?

Et en supposant encore que Sidi-Addar eût pu le deviner, par quel moyen avait-il pu reproduire l'image de Beaufleury d'une manière aussi frappante ?

Décidément ce n'était pas de la jonglerie!

Amanda éprouvait maintenant comme un malaise inexplicable.

Elle avait perdu son assurance en sentant qu'elle se trouvait en présence d'un homme qui pouvait lire dans son cœur comme dans un livre ouvert, devant lequel elle ne pouvait avoir de secrets, et qui pourrait répondre à toutes ses questions, quelles qu'elles fussent.

Elle hésitait et se demandait si elle devait lui exiger une seconde preuve de son habileté.

— Ne craignez rien ! dit Sidi-Addar, comme s'il eût deviné la pensée de l'artiste ;... ces murs sont discrets... personne ne connaîtra votre secret qui n'est connu que de moi seul, et quand je sors d'ici,... quand j'ai dépouillé ce vêtement, j'ai perdu le souvenir de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu.

— Puis-je vous croire? demanda Amanda.

— Et ne croyez-vous donc pas, reprit l'Indien avec un visage sévère, que je sache déjà ce que vous désireriez apprendre? Je connais votre passé aussi bien que vous pouvez le connaître vous-même!

— Comment!... s'écria Amanda:... comment pouvez-vous savoir ce que personne ne connaît dans Paris?

— Ceux qui, comme moi, sont en correspondance intime avec les esprits, répondit l'Indien, connaissent les secrets les plus impénétrables.

Puis il ajouta:

— Veuillez vous asseoir et je vous dirai ce que je sais, démentez-moi si vous croyez en avoir le droit!

Amanda s'assit dans un fauteuil et attendit anxieuse que le sorcier commençât à parler.

Sidi-Addar vint s'asseoir auprès d'elle et lui fit le récit suivant:

— « Dans une des plus misérables maisons de la petite ville de Chevilly vivait une pauvre laveuse de linge...

— Oh!... ne put s'empêcher de faire la cantatrice.

Sans se déconcerter l'Indien continua:

— « Cette femme s'appelait Suzanne. Son mari, qui était couvreur, avait été précipité du haut du clocher où il était en train de réparer la toiture et était resté mort sur le coup; il fut rapporté à sa pauvre femme, mais ce n'était plus qu'un cadavre.

« La pauvre Suzanne pleura, se lamenta, mais ses larmes ne réveillèrent pas le mort.

« Depuis ce jour la pauvre veuve n'eut que ses deux bras pour nourrir ses sept enfants.

« Elle travailla vaillamment, et elle réussit à rester honnête et à élever sa famille.

« Le plus âgé de ses enfants, qui était une fille, restait toute la journée à la maison, et quoique âgée de quatorze ans seulement, c'était elle qui veillait sur ses jeunes frères et sœurs.

« Elle se nommait Joséphine.

« C'était une jeune fille d'un caractère indomptable et d'une vanité sans pareille, ces mauvaises qualités avaient été éveillées en elle par quelques compliments que lui avaient adressé des gens qui venaient chez sa mère chercher du linge, et qui avaient été frappés par l'éclat étrange de son regard et par l'élégance de ses formes qui se développaient avec précocité.

« La jeune Joséphine écoutait ces compliments avec avidité, et, quand elle se trouvait seule dans la mansarde que sa mère habitait, elle montait sur une chaise pour se regarder au miroir ébréché qui pendait au mur.

« Elle se parait de tous les chiffons qui lui tombaient sous la main et commençait à soupirer en voyant passer des dames avec de belles toilettes.

« Au lieu de veiller sur ses frères et sœurs elle les enfermait à clef et descendait jouer avec tous les mauvais sujets de la rue.

« Punie plusieurs fois par sa mère elle commença à la haïr, et cette haine ne fit qu'augmenter quand la pauvre femme exigea que sa fille commençât à mettre la main aux choses du ménage.

« Habituée à passer sa journée à la rue en compagnie d'autres enfants déjà corrompus, elle ne pouvait plus rester à la maison, un mauvais sujet lui avait fait faire connaissance avec une femme qui se plut à développer ses mauvais instincts par des paroles et des discours obscènes.

« En outre elle lui montrait sans cesse des gravures de modes qui ne faisaient qu'augmenter les mauvais instincts de cette jeune fille.

« Joséphine en était venue à passer presque toute sa journée chez cette femme qui, voyant cette fleur qui allait s'épanouir et prévoyant le parti qu'elle pourrait en tirer, ne cessait de lui parler de bonheur et de richesse ; la jeune fille lui prêtait une oreille trop avide, hélas !

« Un jour que sa mère l'avait châtiée un peu vertement, Jo-

séphine s'enfuit du domicile maternel et vint chercher un refuge auprès de cette femme.

« Celle-ci n'osa pas garder la jeune fille chez elle, où Suzanne n'aurait pas manqué de bientôt la retrouver ; elle l'envoya à une de ses sœurs qui habitait Strasbourg, et qui avait dans cette ville un commerce aussi peu honorable que le sien.

« Joséphine allait avoir quinze ans.

« Les vices dont les germes sommeillaient en elle ne tardèrent pas à se manifester, le terrain était admirablement préparé pour cela.

« Deux ans plus tard Joséphine était à Marseille. Elle y était venue, séduite par les brillantes promesses d'un jeune comte. Après quelques semaines de plaisir et de jouissances, elle se vit tout-à-coup abandonnée, et, étrangère dans cette ville où elle ne connaissait personne, sans argent, elle finit par dégringoler aux derniers échelons de l'échelle sociale.

« Elle passait ses nuits à courir les rues et fut bientôt connue sous le nom de « Nini Chiffon » et soumise à la surveillance de la police.

« Un an plus tard Nini Chiffon était reconduite dans son pays par la gendarmerie.

« Elle en repartit immédiatement et vint à Paris où elle fut bientôt arrêtée de nouveau et enfermée à St-Lazare où elle passa deux années et où elle fit connaissance avec une ancienne danseuse qui commença à lui parler du théâtre et à lui vanter les plaisirs de la vie d'artiste.

« Les paroles de la danseuse enthousiasmèrent Nini Chiffon qui avait une voix fraîche et vibrante et un goût prononcé pour la musique.

« Elle résolut d'essayer d'aborder le théâtre quand elle serait rendue à la liberté.

« Le hasard voulut que la danseuse fût libérée en même temps que Joséphine, et les deux amies allèrent chercher un

refuge chez une vieille femme que connaissait la danseuse et qui s'occupait d'engagements pour le théâtre.

« Cette femme les envoya à Lyon en recommandant Joséphine à un maître de chant; elle avait reconnu que la voix de la jeune fille avait quelque valeur et elle lui avait avancé l'argent du voyage. La vieille femme avait deviné; quand le signor Cantarelli, c'était le nom du professeur de chant, eut examiné la voix de Joséphine il lui prédit les plus grands succès pour l'avenir, mais il fallait travailler, étudier, et il entreprit de former sa nouvelle élève contre l'engagement signé par elle de lui abandonner le cinquante pour cent de ses appointements, et cela pendant dix années, comme honoraires.

« Cette condition était dure, mais que faire? Joséphine s'obstinait à vouloir entrer au théâtre.

« Ce n'était pas l'amour de l'art qui l'attirait, ses instincts n'étaient pas assez élevés pour cela, mais son amie la danseuse lui avait fait apercevoir toute une vie de plaisirs et de jouissances, et cette perspective souriait à cette âme indomptée.

« Elle signa le contrat et accepta les conditions que Cantarelli lui posa pour le temps de son apprentissage.

« Elle avait vraiment une belle voix, et son professeur sut en tirer un tel parti que quand elle eut fini d'apprendre et qu'elle débuta à Lyon, les connaisseurs furent émerveillés et stupéfaits.

« Cantarelli avait gagné les chroniqueurs du théâtre, un feuilletonniste de talent avait écrit un article plein de louanges à l'adresse de « mademoiselle Amanda St-Pierre, » comme se nommait maintenant la jeune étoile.

« Avec le passé avait disparu « Nini Chiffon, » l'ancienne pensionnaire de St-Lazare.

« Mademoiselle Amanda fut engagée au théâtre sur lequel elle avait débuté, aux appointements de six mille francs par année. Ce n'était pas beaucoup, mais elle eut bientôt pour

protecteur un riche négociant de cette ville, ce qui lui permit de vivre sur un pied convenable pour une nouvelle étoile.

« Au bout de quelques années mademoiselle Amanda résolut de venir à Paris.

« Elle savait qu'elle pouvait y vivre largement, même sans avoir d'engagement.

« La première personne dont elle attira les regards fut le journaliste Fiordi qu'elle n'eut pas de peine à persuader, grâce à une commission convenable, de lui procurer un engagement à l'Opéra.

« Mademoiselle Amanda touche maintenant cinquante mille francs à son théâtre, en outre elle reçoit une subvention d'une somme égale du ministre *** et une autre de quarante mille francs du général L.... Ce qui fait, sans parler des bénéfices accessoires, la jolie somme de cent quarante mille francs!

« La pauvre Suzanne est morte il y a six mois dans la plus profonde misère!... Les six enfants qui lui sont restés errent sans abri, sans pain, sans vêtements! ils mendient!...

— Ma mère!.... fit Amanda;.... je ne savais pas....

— C'est une excuse comme une autre, fit Sidi-Addar d'un air ironique;... en effet, comment pouviez-vous savoir si votre mère vivait encore ou non?... Comment l'idole de la jeunesse dorée de boulevard aurait-elle trouvé le temps de s'informer de sa mère, de ses frères et de ses sœurs?

— Je craignais les reproches de ma mère! fit Amanda d'un air confus.

— Assez! fit l'Indien avec brusquerie;.... je n'ai pas voulu vous faire un sermon ni essayer de vous convertir, mais seulement vous prouver que je connais votre passé et que rien ne peut rester caché pour moi.

— Je le vois!.... mais j'étais venue....

— Pour savoir si le général vous épousera!... dit le sorcier en l'interrompant.

— Comment !... vous savez aussi cela ?.... s'écria Amanda au comble de la stupéfaction.

— Le Grand-Esprit sait tout tout... et il m'a donné la faculté de suivre toutes les pensées des hommes, de connaître leurs projets, en un mot d'explorer les replis les plus profonds de leur cœur.

— Vous connaissez donc mes desseins ?

— Oui, répondit Sidi-Addar, et je connais aussi l'obstacle qui s'oppose à leur exécution.

— C'est impossible !.... fit Amanda.

— Croyez-vous ?

— Sans doute,... parce que aucune personne du monde ne connaît cet obstacle que moi et...

— Et le ministre ***, acheva Sidi-Addar.

— Oh !.. mais êtes-vous donc Satan ? fit Amanda effrayée.

L'Indien continua avec calme :

— Peut être,.... dans tous les cas je connais le document qui existe en double et dont l'un est entre vos mains tandis que le second se trouve entre les mains du ministre.

— Oh !.... cet homme m'a trahie ! fit Amanda avec fureur.

— Vous vous trompez !.... pour l'honneur de son nom il est obligé de garder le silence sur ce contrat.

— C'est vrai !.... si sa femme venait jamais à savoir quelque chose !.... ce serait affreux !.... quel scandale !....

— Et c'est précisément ce que le ministre doit éviter.

— Voulez-vous maintenant répondre à la question qui m'a amenée auprès de vous? demanda Amanda.

— Sans doute !.... Prenez une de ces cartes blanches que vous voyez sur cette table, écrivez-y la question que vous voulez m'adresser et vous ne tarderez pas à recevoir la réponse.

Amanda prit le crayon que le sorcier lui présentait et griffonna quelques mots sur une des cartes blanches.

— C'est fait, dit-elle ensuite.

— Bien !.... Veuillez maintenant plier ce papier en trois.

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

Amanda chez le sorcier Sidi-Addar.

Amanda fit ce que l'Indien lui disait.

Celui-ci se leva et se dirigea vers la paroi où il ouvrit une armoire dissimulée par des arabesques et dans laquelle il prit un petit coffret d'ivoire.

Il l'ouvrit et y plaça le papier.

Quand il eut refermé le coffret, il le plaça sur le socle de marbre qui supportait auparavant la cassolette et il pria Amanda de s'en approcher.

La cantatrice qui avait, d'un œil curieux, suivi tous les mouvements de l'Indien, fit ce qu'il lui disait, puis elle lui jeta un regard interrogateur.

— Placez votre main sur le couvercle du coffret, continua Sidi-Addar, et répétez trois fois en esprit la question que vous venez d'écrire sur le papier. Concentrez sur cette question toutes vos facultés, car votre force de volonté doit m'aider à obtenir la réponse.

Puis le sorcier ayant pris un sifflet de vermeil qui pendait à sa ceinture, il en siffla trois fois.

Soudain on entendit comme un autre sifflement doux et léger derrière le rideau mystérieux et Amanda aurait poussé un cri de frayeur si un regard impérieux de l'Indien ne lui eût commandé le silence.

Elle venait d'apercevoir un petit serpent verdâtre qui avait soulevé le rideau de sa tête triangulaire et aplatie, et qui regardait Sidi-Addar d'un air d'attente.

— « Allana tini nalinhar! » fit ce dernier d'un air solennel; puis il dit à Amanda :

— Courage !... laissez votre main où elle est ; cet animal ne vous fera aucun mal!

Amanda un peu rassurée depuis qu'elle avait vu la docilité du lion a sembla toute son énergie et parvint à surmonter l'effroi que lui inspirait la vue du reptile.

Sa main repo a toujours sur le couvercle du coffret d'ivoire.

Le serpent s'enroulant autour du support du socle de marbre

en eut bientôt atteint la partie supérieure et venant se placer autour du coffret, il eut de nouveau l'air d'attendre le commandement du sorcier.

— Retirez maintenant votre main, dit celui-ci.

Amanda obéit et au même instant le couvercle du coffret s'ouvrit, comme poussé par une force mytérieuse.

Le serpent laissa retomber sa tête et demeura comme inanimé.

— Regardez dans l'intérieur du coffret, fit Sidi-Addar, vous y trouverez la réponse à votre question.

Amanda s'avança, mais elle fit brusquement un pas en arrière, en poussant un exclamation d'épouvante.

Elle venait de voir une petite tête de mort.

Horrible réponse à la demande qu'elle avait adressée à l'avenir!

L'artiste avait écrit cette question: « La nouvelle année m'apportera-t-elle la couronne de mariée?

Quand à la carte sur laquelle elle avait formulé cette question, elle avait disparu.

— Ne vous épouvantez pas!... dit l'Indien ;... l'emblème que vous venez de voir dans ce coffret, peut mieux s'appliquer au général qu'à vous, ce vieillard a plus de chance que vous de voir s'accomplir cette prophétie.

A ce moment trois coups furent discrètement frappés à la porte.

L'Indien alla ouvrir pendant qu'Amanda abaissait son voile.

C'était le vieux Nubien qui marmotta quelques mots dans une langue inintelligible pour la cantatrice, puis se retira.

— On m'annonce que Beaufleury désire avec impatience m'entretenir, dit Sidi-Addar à Amanda.

— Oh! fit celle-ci, il ne doit pas me voir ici!... Tout ceci doit rester entre nous!

— Ne craignez rien!

— Vous ne me trahirez pas ?

— Non.

— Puis-je compter sur votre parole ?

— Sans doute !... du reste je n'aime pas ce Beaufleury !

— Que dites-vous ?

— Il est mon ennemi, répondit l'Indien, dont le regard s'illumina d'un éclair de haine.

— Votre ennemi, fit Amanda au comble de la surprise ; ne me disiez-vous pas hier que...

— Oui, dit Sidi-Addar en interrompant la cantatrice, mais il est là, il attend...

— Et vous ne direz rien, n'est-ce pas !... répéta Amanda, vous ne parlerez pas de ce papier !...

— Je serai muet, repartit l'Indien, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Je vous le dirai demain !... A quelle heure me permettez-vous de vous faire une visite ?

— Je vous attendrai après la répétition,... à cinq heures.

— C'est cela, répondit le sorcier, je serai exact, et il ne dépendra que de vous que nous soyons dorénavant amis ou ennemis, adversaires ou alliés.

— Oh !... fit Amanda.

— Puis elle chuchota à l'oreille de Sidi-Addar :

— Alliés !

Et elle disparut par la petite porte par laquelle elle était entrée et qui venait d'être ouverte par le vieux Nubien.

L'artiste revint par le même corridor et elle eut bientôt regagné la rue, où elle trouva la voiture qui l'avait amenée.

Le Nubien revint par un autre corridor et l'instant d'après, il introduisit Beaufleury dans le cabinet de l'Indien.

Ces deux personnages mystérieux se retrouvaient face à face et sans témoins.

CHAPITRE XXVIII

A Rouen.

Alfred était assis dans sa chambre et attendait avec impatience l'arrivée de Fiordi.

Que lui voulait celui-ci ?

Cet entretien devait avoir une influence sur l'existence du secrétaire, il le sentait, et c'est de ce sentiment que provenait l'anxiété qui l'agitait.

Dix heures avaient sonné depuis un moment.

Soudain une voiture s'arrêta devant la maison.

C'était Fiordi qui, deux minutes après, entrait dans la chambre de son secrétaire.

Il jeta son chapeau sur un meuble et se laissa tomber dans un fauteuil qui se trouvait devant la cheminée où fumaient un ou deux tisons à moitié carbonisés.

Le journaliste était pâle et son agitation était visible.

Il aspira une large bouffée d'air, puis il dit à Alfred.

— Vous avez reçu mon billet ?

— Oui, répondit laconiquement Alfred, qui voulait laisser parler Fiordi avant que de s'engager trop avant.

— Et avez-vous fait ce que je vous disais ? continua le journaliste.

— Vous le voyez.... je vous attendais.

Fiordi fit un mouvement d'impatience.

— Vous ne me comprenez pas !... dit-il

— Comment ?

— Je vous demande si vous avez brûlé ce billet ?

— Certainement, répondit Alfred qui commençait à se réjouir de ne pas l'avoir fait.

Il était évident que ses prévisions ne l'avaient pas trompé et que le journaliste voulait lui confier des choses importantes et graves.

— Puis-je compter sur votre discrétion? demanda Fiordi.

— Parfaitement.

— Vous ne vous en repentirez pas, Alfred; vous savez qu'il est en mon pouvoir de vous pousser dans une brillante carrière! et de vous procurer une position qui rendra votre sort enviable!

— Monsieur,... fit Alfred avec modestie.

— Un service en vaut un autre, reprit le journaliste; et je puis faire beaucoup pour mes amis.

Il appuya tout particulièrement sur ces dernières paroles et il tendit sa main à Alfred.

Celui-ci qui commençait à s'apercevoir de ses avantages hésita à répondre à l'avance de son patron et dit d'un ton froid :

— Je voudrais, cependant, savoir ce que vous désirez de moi, monsieur Fiordi.

Celui-ci fronça les sourcils.

Il ne s'était pas attendu à cette froideur de la part de son secrétaire.

Il parvint cependant à dissimuler et fit en souriant:

— Nigaud!.... demandez-moi plutôt ce que je puis vous offrir!

Alfred le regarda d'un air interrogateur.

— Votre protection, dit-il,.. .. peut-être une place lucrative dans les bureaux de quelque ministère?

— Mieux que cela!

— Quoi donc?

— Sa Majesté, notre gracieux souverain, a besoin, pour en faire un second secrétaire particulier, d'un homme sûr et de toute confiance.

— Et?... fit Alfred dont le cœur commençait à battre.

— Et il me suffirait d'un mot pour vous faire avoir cette place ! repartit Fiordi en fixant le jeune homme d'un air scrutateur.

— Secrétaire de l'Empereur !... Moi ?... s'écria Alfred, qui ne se possédait plus en entendant cette proposition, qui dépassait tout ce qu'il avait jamais osé espérer.

— Vous ! fit le journaliste ; et cela dès que je me serai convaincu par moi-même que vous pouvez garder un secret et exécuter un ordre secret sans vous laisser arrêter par de sots scrupules.

— Je suis votre homme ! dit Alfred en laissant enfin voir toute son émotion ; je suis à vous corps et âme.

Et il tendit ses deux mains à Fiordi que les serra en signe d'alliance et répéta en les accentuant les dernières paroles du jeune homme.

— Corps et âme, fit-il... ne l'oubliez pas

— Jamais ! répondit Alfred qui voyait tout-à coup se réaliser ses rêves les plus ambitieux et qui comprenait tout l'avantage qu'il pourrait tirer de cette position.

— Ainsi, c'est convenu, reprit Fiordi ;... vous me rendrez le petit service que j'ai à vous demander, et huit jours après, vous êtes deuxième secrétaire intime de l'Empereur, avec un traitement annuel de trente mille francs.

— C'est convenu ! repartit Alfred.

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Mais.., en quoi consiste donc ce service ?

Fiordi parut hésiter et chercher un moyen convenable d'entrer en matière.

— Parlez !... parlez sans crainte ! lui dit Alfred ; à partir de maintenant je suis le plus devoué de vos amis et je suis prêt à faire tout ce que vous demanderez de moi !

— Et, vous ne craignez rien ? demanda Fiordi.

— Craindre ? fit Alfred en riant ; que puis-je donc avoir

à craindre ? je me donne corps et âme à un galant homme et non pas à Satan.

— Oh ! prenez garde ! dit Fiordi avec un rire forcé, le diable peut quelquefois prendre la figure d'un parfait honnête homme.

— Oh ! reprit Alfred, je ne suis pas poltron ; .. voyons, de quoi s'agit-il ?... Nous sommes seuls,... personne ne peut nous entendre et ce qui se dira entre nous restera un secret inviolable,... je vous en fais le serment.

Et en terminant, le secrétaire étendit le bras d'un air solennel.

— Eh bien ! écoutez-moi avec attention, dit Fiordi.

Alfred s'était levé et avait pris dans une armoire une bouteille de liqueur et deux verres qu'il remplit.

Les deux hommes trinquèrent, Fiordi trempa ses lèvres dans son verre, puis il commença.

— Vous connaissez ma position, dit-il, vous savez quelles sont mes relations avec la petite comtesse,... la comtesse Adèle ?

— Alfred fit un signe affirmatif.

— Vous savez que je lui ai promis de l'épouser ?

— Eh bien ?

— C'est là que gît la difficulté !

— Faites comme tant d'autres, parbleu ; qui vous force à tenir votre promesse ?

— C'est facile à dire ! fit Fiordi... Je ne suis pas libre, mon cher Alfred ;... la petite comtesse me tient à sa discrétion ! Elle est au courant des toutes mes affaires et à entre les mains des lettres qui suffiraient pour m'envoyer à Cayenne.

Alors, je comprends !... Il vous est difficile de vous soustraire à votre engagement !... Eh bien ! épousez-la.

— Ce moyen m'est également interdit.

— Que dites-vous ?

— Certainement ! je suis déjà marié !

Alfred ne put s'empêcher de faire un geste de surprise.

— Marié... vous ?... fit il d'un air stupéfait.

— Oui,... dit Fiordi en soupirant, marié depuis sept ans.

— Et votre femme?

— Elle vit à Rouen, et ce n'est qu'au prix des plus grands sacrifices pécuniaires que j'ai pu jusqu'ici la décider à vivre loin de moi et à ne pas trahir ce secret... Elle passe pour ma sœur.

— Je ne vois rien là qui soit exceptionnellement grave, dit Alfred.

— C'est au contraire extrêmement grave, repartit Fiordi; j'ai reçu aujourd'hui une lettre de ma femme qui m'écrit qu'elle est fatiguée de cette existence et qu'à aucun prix elle ne veut rester loin de Paris et vivre éloignée du monde dont elle veut enfin connaître les plaisirs. Elle prétend venir à Paris et y porter mon nom, comme elle en a le droit !

— Ne croyez-vous pas qu'on puisse la faire revenir sur sa résolution ?

— Non, elle a pris ce parti et je connais son caractère opiniâtre et résolu ; elle ne revient jamais sur une décision.

— Quel est son projet ? demanda Alfred.

— C'est épouvantable, fit Fiordi. Elle m'annonce que dans trois jours elle arrivera à Paris.

— Que dites-vous ?

— C'est ce qu'il faut éviter à tout prix !... Pensez donc, si la comtesse venait à s'apercevoir de quelque chose !... Dans sa fureur elle serait capable d'aller trouver l'Empereur et de lui dire tout ce qu'elle sait sur mon compte,... c'en serait fait de moi !

— Vous avez raison, dit Alfred ; à aucun prix il ne faut que votre femme paraisse à Paris !

— C'est cela !

— Il faut donc l'en empêcher, reprit le secrétaire en parlant à voix basse.

Puis il répéta comme en se parlant à lui-même :

— Il le faut !... quoi qu'il puisse en coûter !...

Les deux hommes levèrent la tête et se fixèrent pendant un moment sans prononcer une parole.

Ils avaient compris qu'ils étaient faits pour s'entendre.

Ils se tendirent la main.

Le journaliste ne savait pas comment exprimer ses sentiments, Alfred paraissait les deviner, mais encore fallait-il parler.

— Je voulais aller moi-même à Rouen, reprit Fiordi après un moment de silence.

— Pourquoi n'y allez-vous pas ? demanda le jeune homme.

— Je n'ose pas !

— Comment ?

— On ne manquerait pas de s'apercevoir ici de mon absence et cela ne pourrait qu'exciter des soupçons.

— Je comprends.

— Et à Rouen je suis très-connu, tandis que vous, c'est différent : avez-vous déjà été à Rouen ?

— Non, jamais !

— A plus forte raison !

— Avez-vous combiné un plan ou avez-vous l'intention de me charger de ce soin ? demanda Alfred en fixant son patron qu'il sentait de plus en plus à sa discrétion.

— J'aurais préféré vous laisser le choix des moyens à employer, répondit Fiordi, mais nous devons les étudier ensemble et convenir de tout pour que nous connaissions parfaitement nos rôles respectifs.

— Vous avez raison, ce n'est qu'en agissant de concert que nous pourrons obtenir quelque résultat et cela sans nous exposer à aucun danger, tandis qu'autrement nous ne pourrions que nous nuire mutuellement.

— C'est parfaitement raisonné, repartit le journaliste.

Puis il reprit :

— Voici ce que j'avais imaginé : vous partez pour Rouen

demain matin par le premier train ; en outre personne ne doit savoir que vous êtes en voyage.

— Comment est-ce possible ? demanda Alfred ; les personnes qui viennent journellement à la rédaction et qui me connaissent verront bien que je ne suis pas là ; la comtesse la première, chez qui vous m'envoyez presque tous les jours.

— Vous m'écrirez un billet, ou, mieux encore, vous me ferez dire par un commissionnaire que vous êtes indisposé...

— Mais... voulut dire Alfred.

— Après cela, continua Fiordi, je vous envoie le Dr Lamy, qui a toute ma confiance et sur le compte de qui je sais certaines choses qui pourraient le mener loin. Le docteur revient chez moi pour me donner des nouvelles de votre santé ; il va sans dire que je lui aurai auparavant fait la leçon et que je me serai arrangé pour que plusieurs personnes se trouvent là au moment où il viendra, de sorte que, le cas échéant, ces mêmes personnes pourront témoigner du rapport du docteur.

— Et ce docteur Amy ne vous trahira pas ?

— Ne vous tourmentez pas à ce sujet, mon ami, je vous ai dit que cet homme était à ma discrétion et que la moindre résistance de sa part à mes volontés pourrait lui coûter la tête !... Je dois vous avouer qu'il ne m'aime guère et qu'il ne m'obéit que par nécessité, mais je n'ai que faire de son amitié, tout ce que je veux c'est qu'il m'obéisse.

— Ah !... cet homme ne vous aime pas ? fit Alfred d'un air pensif.

— Non !... au fond du cœur il me hait sincèrement, mais il est obligé de dissimuler ses sentiments et de me traiter comme si j'étais son maître !... Que voulez-vous, ce sont des choses qui se voient souvent dans la vie !

— Mais pourquoi vous hait-il.

— Vous me demandez cela ?... Il me hait précisément à cause de la puissance que j'ai sur lui ;... il sait que je connais sur son compte certaines histoires qui pourraient lui coûter cher si je

voulais parler. C'est un homme d'un caractère impérieux et hautain, qui ne peut pas me pardonner d'être son maître.

— Je comprends maintenant.

— Ainsi nous sommes sûrs du Dr Amy;... dans quelques jours, après-demain par exemple, le docteur annoncera que vous allez mieux, vous reparaissez à la rédaction et personne ne peut se douter de rien.

— Alors je vais à Rouen? demanda Alfred.

— Oui, répondit Fiordi; arrivé dans cette ville vous descendez dans un hôtel modeste où vous aurez moins de chance d'être vu que dans un hôtel de premier ou de deuxième rang. Comme le nom de famille de ma femme est Elvédy, vous vous inscrivez sous le nom de Pierre Elvédy. Vous allez ensuite trouver ma femme qui, comme je vous l'ai dit, vit sous son nom de fille qui est Rose Elvédy, et vous vous présentez sous le nom de son frère.

— Et quand elle verra qu'elle est en présence d'un étranger, demanda Alfred, que devrai-je faire?

— A ce moment-là vous serez seuls et vous pourrez parler librement.

— Je comprends.

— Vous vous nommez alors, et...

— Comment! fit Alfred avec vivacité, je devrai lui livrer mon nom?

— Mon cher, répondit Fiordi, il ne tiendra qu'à vous que Rose Elvédy ne vous trahisse jamais,... qu'elle ne puisse jamais prononcer votre nom.

En parlant le journaliste avait regardé Alfred avec une étrange expression dans le regard.

— Je comprends, balbutia le jeune homme.

— Ainsi, vous vous nommez et lui dites que je vous envoie pour l'accompagner parce que mes occupations ne me permettent pas de le faire personnellement et qu'il m'est impossible de quitter Paris; du reste je vous donnerai une lettre qui

aplanira toutes les difficultés ; ma femme se déclarera prête à vous suivre, heureuse d'avoir pu mettre son idée à exécution et réussi à venir vivre auprès de moi. Elle sera toute contente à l'idée d'être bientôt présentée comme la femme du célèbre journaliste Fiordi au lieu de vivre modestement à Rouen sous le nom de mademoiselle Elvédy.

Alfred avait écouté sans dire un mot.

Il s'était contenté de hocher la tête.

— Et en arrivant à Paris ? demanda-t-il au bout d'un instant de silence.

Fiordi le regarda d'un air stupéfait, et lui dit :

— Comment ?... je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, repartit Alfred ; que ferez-vous quand votre femme sera arrivée à Paris avec moi ?

— Mais, fit Fiordi, c'est à vous à prendre les mesures pour y arriver seul.

— Et votre femme ?

Fiordi eut un tressaillement involontaire, puis il dit d'une voix sourde :

— Il faut que Rose Elvédy quitte Rouen mais qu'elle n'arrive pas à Paris. C'est à ce prix que vous serez nommé deuxième secrétaire particulier de l'Empereur, ne l'oubliez pas !

— Et votre... Et Rose Elvédy ? demanda Alfred.

— Mon Dieu !... vous la... perdrez... pendant le voyage !

— Mais comment ? insista de nouveau Alfred qui faisait autant d'efforts pour arracher à Fiordi ses intentions secrètes que celui-ci en faisait pour les dissimuler.

Le journaliste tira un portefeuille de sa poche.

Il l'ouvrit lentement, en sortit cinq billets de mille francs et les posa sur la table devant Alfred en disant :

— Il ne faut pas que j'oublie de vous donner l'argent nécessaire pour ce voyage.

Alfred inclina froidement la tête quoique il fût intérieure-

ment satisfait de se voir en possession d'une somme relativement considérable.

— Pendant que je voyageais en Espagne, reprit Fiordi en plaçant devant lui une enveloppe fermée qu'il avait aussi tirée de son portefeuille ; je fis la connaissance d'un vieux bohémien qui connaissait presque tous les secrets de la nature, et que la population des environs de Séville ne connaissait que sous le nom de « vieux sorcier ». J'eus une fois l'occasion de lui être utile et pour me remercier, il me donna ce morceau de papier.

En parlant Fiordi avait ouvert l'enveloppe et en tira une feuille de papier qu'il montra à Alfred.

Celui-ci avança vivement la main en s'écriant:

— Un papier !... montrez-le moi !...

— Doucement !... une minute !... fit Fiordi en repoussant la main de son secrétaire.

Puis il reprit en parlant à demi voix:

— En laissant tremper pendant cinq minutes un morceau de ce papier dans un demi-verre d'eau on obtient un parfum de toilette exquis.

— Une eau de toilette !... ce n'est que cela? fit Alfred avec quelque désappointement.

— Une eau de toilette, comme vous le dites, reprit Fiordi en baissant encore la voix, mais une eau de toilette qui possède les plus étranges propriétés !... Quelques gouttes de ce liquide versées sur un mouchoir... amènent infailliblement la mort de la personne qui en respire le parfum.

— La mort !... dit Alfred d'une voix sourde.

— Oui, repartit le journaliste;... une mort certaine et sans douleur.

— Comment un effet semblable peut-il se produire? demanda le secrétaire.

— Il y a tout d'abord un peu de vertige;... un abattement soudain, auquel succède bientôt un sommeil profond... qui n'a pas de réveil.

Les deux hommes se taisaient.

— Voulez-vous prendre ce papier ? demanda Fiordi à son secrétaire.

— Donnez ! répondit celui-ci en avançant la main, j'essaierai de l'employer de la manière la plus avantageuse pour vous.

Et ayant tiré son portefeuille de sa poche il y plaça la feuille de papier empoisonné.

— Ainsi c'est convenu ? continua le journaliste.

— Parfaitement !... vous pouvez compter sur moi !... Vous me reverrez dans trois jours et vous serez alors certain que Rose Elvédy ne viendra pas contrecarrer vos projets.

— Et dans trois jours vous aurez votre nomination comme deuxième secrétaire de Sa Majesté, répondit Fiordi qui tout en prononçant ces paroles, se moquait intérieurement de la crédulité de son secrétaire.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Ils s'étaient compris.

Le journaliste se leva le premier.

— Il se fait tard, dit-il, et je suis attendu au « cabinet noir ».

— Vous avez parlé d'une lettre dont vous vouliez me charger pour Rose Elvédy, dit Alfred.

— Ah !... c'est vrai !... je n'y pensais plus !... donnez-moi de quoi écrire... je vous la remettrai de suite.

Alfred plaça la lumière sur son secrétaire ; avança un siège et Fiordi commença à écrire la lettre suivante :

« Ma chère Rose !

« Ta lettre m'a touché, ton désir de venir vivre auprès de « moi est une preuve de ta tendresse. Je suis heureux que les » circonstances me permettent enfin d'obéir à mon désir le « plus cher.

« Des affaires pressantes m'empêchent néanmoins d'aller en « personne te chercher pour te ramener à Paris, et comme je « ne veux pas attendre un jour de plus pour te revoir je t'en-

« voie mon secrétaire et ami, monsieur Alfred Dufresne, qui « voudra bien t'accompagner.

« Tu voudras bien ne pas prolonger tes préparatifs de départ « afin que ton retour puisse s'effectuer le plus vite possible et « que tu ne fasses pas attendre ton fidèle

« ARMAND. »

Fiordi plia cette lettre, la mit dans une enveloppe sur laquelle il écrivit l'adresse suivante :

« Mademoiselle Rose Elvédy, rue St-Joseph, 18, à Rouen «

— Voilà, dit-il ensuite en la remettant à Alfred. Vous pouvez maintenant partir quand vous voudrez ; surtout n'oubliez pas la récompense qui vous attend.

— Oh! soyez sans crainte ! s'écria le jeune homme.

Fiordi quitta son secrétaire et quand il fut à la rue il poussa un soupir de soulagement ; il se voyait débarrassé des entraves qui mettaient obstacle à ses projets ambitieux et il n'aurait jamais espéré pouvoir en venir à bout aussi facilement.

Le journaliste était persuadé avoir entièrement gagné son secrétaire à sa cause,

— Pauvre nigaud ! pensait-il ; il se figure réellement qu'une personnalité aussi insignifiante que la sienne peut devenir secrétaire de l'Empereur ! Il faudra aviser aux moyens de le rendre inoffensif, car aussi longtemps qu'il ne sera pas réduit à l'impuissance je serai dans un danger permanent.

— Je suis sûr de lui aussi longtemps qu'il sera dans ma dépendance, mais du jour où il pourra se passer de moi il changera de ton ! .. je le connais assez pour en être certain. Il faut absolument que je le mette dans l'impossibilité de me nuire !

Dès qu'Alfred se vit seul il serra soigneusement dans un tiroir de son secrétaire la lettre que Fiordi avait écrite ainsi que l'enveloppe contenant le papier empoisonné, puis il regarda sa montre.

— Déjà minuit et demi ! fit-il à demi voix ; c'est un peu

tard !... ah bah!... un médecin doit être accoutumé à se lever à toute heure !

Puis prenant son pardessus et son chapeau il sortit arrêtant le premier fiacre qu'il rencontra et y monta en disant au cocher

— « Rue de Tercère, 22 ! »

Dix minutes à peine s'étaient écoulées que la voiture s'arrêta devant une maison d'apparence élégante.

Alfred sauta à terre et ayant payé le cocher il s'approcha de la porte et tira un bouton de sonnette au-dessous duquel se trouvait une plaque portant un nom : « Dr Amy ».

— Une des fenêtres du premier étage s'ouvrit au bout d'une minute et une voix demanda :

— Qui est là ?

— Ouvrez!... répondit Alfred ; il s'agit de la vie de quelqu'un

La fenêtre se referma et au bout d'un moment la porte d'entrée s'ouvrait.

Alfred entra dans le corridor et se trouva en présence d'une femme d'un certain âge qui avait revêtu à la hâte une robe de chambre et qui tenait une bougie à la main.

— Que demandez-vous, monsieur ? demanda cette femme d'une voix encore toute épaisse de sommeil.

— Il faut que je parle au docteur Amy !

— A une heure du matin ?

— Un médecin doit y être habitué !

— Mais... voulut encore objecter la vieille.

— Il s'agit de la vie de quelqu'un, fit Alfred avec vivacité.

— Que dites-vous ?

— Annoncez-moi au docteur,. . je me nomme Alfred Dufresne.

— Dufresne ? répéta la vieille femme à qui ce nom ne parut pas inspirer beaucoup de confiance.

— Vous ajouterez que je suis le secrétaire de monsieur Fiordi, fit Alfred avec impatience.

La vieille servante n'ajouta pas un mot.

Elle fit entrer le jeune homme dans un salon d'attente où elle alluma une bougie qui se trouvait sur la table et sortit pour aller réveiller le docteur.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Ce temps parut une éternité à Alfred qui voulait encore retourner chez lui pour se préparer au départ.

Enfin des pas se firent entendre, la porte s'ouvrit et le docteur Amy entra.

CHAPITRE XXIX.

Une soirée intime chez le comte de St-Etienne.

Le comte de St-Etienne avait, deux fois déjà, envoyé un domestique prévenir la comtesse que ses invités étaient arrivés, et elle comprenait qu'elle devait se résoudre à se rendre au désir de son mari si elle voulait éviter une nouvelle scène.

Et cependant une cruelle angoisse remplissait son âme.

Thérèse, sa femme de chambre, qu'elle avait envoyée porter un billet chez Beaufleury, n'était pas encore de retour, et la pauvre comtesse devait aller gracieusement faire les honneurs du souper sans savoir si elle avait atteint son but.

Thérèse pouvait ne pas avoir trouvé Beaufleury chez lui! En outre la femme de chambre devait être revenue pour recevoir cette femme qui arriverait à une heure du matin pour avoir une entrevue secrète avec la comtesse.

Thérèse était partie avec la recommandation expresse d'attendre Beaufleury, dans le cas où elle ne le trouverait pas chez lui, dût-elle pour cela y passer toute la nuit.

Il était bientôt neuf heures, et la comtesse finit par se décider à remplir ses obligations de maîtresse de maison.

C'était un tourment de plus, car elle devait avoir une physionomie riante en ayant la mort dans l'âme.

Ayant rassemblé toutes ses forces elle se composa un visage d'un calme trompeur et quand elle fit son entrée dans l'appartement du comte elle était rayonnante de grâce et de beauté.

Ses traits étaient couvert d'une légère pâleur qui la rendait encore plus intéressante, et l'inquiétude qui remplissait son cœur donnait à ses mouvements, ordinairement si nonchalants, une vivacité pleine de charmes.

Elle portait à son corsage et dans ses cheveux quelques boutons à moitié épanouis de roses thé qui faisaient ressortir le noir de ses magnifiques cheveux.

En arrivant dans le salon du comte elle y trouva deux personnages parmi lesquels elle remarqua immédiatement le baron Kellermann et Beaufleury.

La comtesse fut sur le point de perdre contenance en voyant ce dernier.

Elle ne savait comment s'expliquer pour quelle raison le comte l'avait invité.

Et Thérèse !

Elle attendait donc encore, et devrait sans doute attendre partie de la nuit !

Si la comtesse avait pu soupçonner que le comte avait invité Beaufleury, elle aurait gardé ce billet et elle aurait bien trouvé le moyen de le lui glisser sans être aperçue de personne.

Mais il était trop tard ;.... elle ne pouvait pas rappeler Thérèse.

Et cette femme qui devait venir à une heure du matin !

Ces pensées tourmentaient la comtesse qui, cependant,

trouva la force de sourire gracieusement aux invités de son mari.

Elle se sentait observée par le comte et elle fut obligée d'aller saluer le baron Kellermann avec une amabilité toute particulière.

Ce personnage, qui, malgré son apparence froide et ses manières réservées, était encore assez jeune, n'avait pu s'empêcher, dans la visite qu'il avait faite le matin, de remarquer la beauté de la comtesse.

A ce moment, les grâces de la jeune femme apparaissaient dans toute leur splendeur et la riche et élégante toilette qu'elle avait choisie contribuait encore à faire ressortir tout ce que sa personne avait de gracieux.

Elle comprit qu'elle devait obéir au comte et elle adressa au baron allemand un sourire qui compléta sa victoire.

Le jeune diplomate était subjugé.

Beaufleury, pendant ce temps, conversait avec un attaché d'ambassade et ne paraissait pas s'apercevoir de la présence de la comtesse qui ne se sentait pas le courage de s'approcher de lui.

Le baron Kellermann parlait avec vivacité à la comtesse qui s'était assise auprès de lui :

— C'est la vérité, madame la comtesse, disait-il à demi-voix, vous feriez l'admiration de tout Berlin si jamais vous daigniez honorer mon pays d'une visite.

— Mais on dit les Allemands tellement froids! repartit la comtesse avec coquetterie.

— Froids!.... Mais qui donc pourrait rester froid en vous voyant? fit le baron enthousiasmé.

— Et cependant, c'est possible! reprit la comtesse en jetant, comme si elle le faisait involontairement, un regard sur son mari.

— Je n'en crois rien, répondit le baron.

La comtesse poussa un profond soupir

Un moment de silence suivit ce soupir.

Le baron Kellermann qui avait entendu les paroles affectueuses échangées le matin entre les deux époux, ne pouvait comprendre la cause de ce soupir et de l'allusion que semblait faire la comtesse.

La conversation recommença et la comtesse qui ne voulait pas s'attirer les reproches du comte, sut si bien captiver le cœur du baron qu'avant la fin de la soirée celui-ci était plein d'espérance.

Beaufleury, de son côté avait observé cette petite intrigue et rien ne lui avait échappé.

Il avait connu la comtesse avant son mariage et avait été un de ses plus fervents adorateurs.

La jeune fille, qui s'appelait Adèle, était devenue sa maîtresse.

Elle s'était éprise de cet homme.

Cette créature qui, jusqu'alors, avait écouté avec indifférence les compliments de toute la jeunesse du boulevard, s'était soudainement enflammée pour Beaufleury.

Cette idylle dura une année pendant laquelle Adèle fut toute à son nouvel amour.

Mais le cœur de cette femme était déjà corrompu et incapable d'une affection durable

Elle ne savait pas ce que c'était que la constance.

Ce caprice se calma bientôt et elle éprouva de nouveau le besoin d'avoir de nouvelles intrigues amoureuses.

A ce moment Beaufleury, qui commençait à se sentir fatigué par la durée de cette liaison, eut un caprice pour une écuyère de cirque, de sorte que les liens qui l'avaient uni avec Adèle furent bientôt rompus.

Beaufleury passait toutes ses journées au cirque pendant que son ancienne maîtresse écoutait les galanteries d'un lieutenant de hussards.

Cependant la jeune fille était devenue mère pendant sa

liaison avec Beaufleury, ce qui avait été tenu caché avec le plus grand soin, chose peu difficile attendu qu'à cette époque les deux amants habitaient la campagne.

L'enfant, qui était une fille, avait été confiée à une vieille femme que Beaufleury avait amenée.

Il y avait deux ans de cela lorsque le comte de St-Etienne fit la connaissance d'Adèle ; il en tomba éperdument amoureux, et la rusée jeune femme qui connaissait le pouvoir de ses attraits n'eut pas de peine à l'amener à lui offrir sa main.

Le comte, du reste, ignorait le passé de sa fiancée.

Le mariage eut lieu et la nouvelle comtesse fut introduite dans un monde nouveau pour elle, mais dont elle eu bientôt pris les manières et les habitudes.

Quelle ne fut pas sa terreur quand, un beau jour, elle trouva dans son salon Beaufleury que le comte lui présenta comme un de ses meilleurs amis.

Beaufleury, de son côté, éprouva un mouvement de contrariété.

Il avait ignoré cette union qui avait été si soudainement conclue et qui s'était faite dans un des châteaux du comte.

Lors de sa séparation avec Adèle il lui avait remis une somme assez ronde, voulant ainsi se décharger de ses devoirs envers son enfant, et ne pensait pas qu'il dût jamais se rencontrer avec son ancienne maîtresse.

Et voilà qu'il la retrouvait mariée.

Au moment où il venait d'atteindre le but de tous ses efforts et quand il avait conquis un rang élevé en considération et en richesse.

Au moment où il aspirait à la main de Céleste, la fille de Maurice !

Si Adèle, son ancienne maîtresse allait le trahir et raconter son passé ?

Il comprit qu'il lui fallait avant tout obtenir son silence et la décider à se taire.

Tous deux se saluèrent comme s'ils eussent été complètement étrangers l'un à l'autre.

Le comte qui avait ce jour-là beaucoup d'invités ne s'aperçut nullement du trouble que ces deux personnes éprouvaient en se retrouvant en face l'une de l'autre.

L'embarras de la comtesse n'avait pas été moindre que celui de son ancien amant.

Elle aussi pouvait craindre une indiscrétion de sa part.

Le comte, qui, avant tout, tenait à l'honneur de son nom, ne devait à aucun prix rien apprendre des relations qui avaient existé autrefois entre sa femme et Beaufleury.

La comtesse tremblait à l'idée que son époux pouvait apprendre l'existence d'un enfant antérieur à son mariage.

Elle connaissait le caractère violent et emporté du comte et elle frémissait devant lui.

Beaufleury parvint à trouver la comtesse seule et à lui parler sans témoins.

Ils eurent un second entretien secret, et ils convinrent de garder mutuellement le silence.

Le comte devait toujours ignorer leur liaison.

Beaufleury apprit que l'enfant vivait et qu'il était toujours entre les mains de la femme qui l'avait reçu à sa naissance.

Il eut, sans doute, préféré apprendre sa mort.

Adèle lui donna au contraire l'assurance que l'enfant se portait parfaitement bien.

A partir de ce moment, la comtesse qui, à tout instant, était forcée d'envoyer de l'argent à la femme chez laquelle se trouvait sa fille, ne se gêna pas pour se faire aider par Beaufleury.

Celui-ci ne se fit pas trop prier, seulement il exigea également que la comtesse fît quelque chose pour lui.

Quoique vivant sur un pied de camaraderie avec le comte de St-Etienne, Beaufleury ne l'aimait pas, il le jalousait à cause de

la faveur dont il jouissait à la cour et il s'était plusieurs fois demandé quels moyens il pourrait bien employer pour le faire tomber en disgrâce et pour prendre sa place.

Mais la position du comte était solide et il aurait fallu qu'il se rendît coupable d'une faute bien grave pour que cette position pût être ébranlée.

Beaufleury avait compris cela et il pensa qu'avec l'aide de la comtesse il pourrait connaître les secrets du comte.

Ce fut l'origine de l'espèce d'alliance conclue entre Beaufleury et son ancienne maîtresse.

Il en résulta qu'à tout instant il y avait entre ces deux personnages des regards et des paroles imprudentes échangés, tant que le comte finit par s'en apercevoir.

Cet homme était le mari le plus commode quand cela pouvait lui être utile, et il devenait d'une jalousie féroce quand les intrigues de sa femme ne pouvaient rien lui rapporter, ce qui était parfaitement le cas dans ces circonstances.

Cela donnait lieu à des scènes fréquentes entre les deux époux, scènes toutes plus ou moins semblables à celle qui s'était passée dans la matinée du même jour.

La comtesse souffrait de cet état de choses et elle avait des accès de révolte quand le comte allait trop loin.

Revenons maintenant aux invités du comte.

Au bout d'un instant la conversation était devenue générale.

Le baron Kellermann parlait avec enthousiasme des galeries du Louvre qu'il avait visitées dans la journée.

— Savez-vous, monsieur le baron, lui dit un des invités qui se trouvait auprès de lui, savez-vous que madame la comtesse fait de la peinture en amateur ?

— Que me dites-vous ? repartit le baron qui était un grand amateur de tableaux.

— C'est la vérité, fit à son tour le comte qui venait de

deviner quelle était la corde sensible du diplomate allemand ; la comtesse dessine admirablement, elle a un talent d'une grande originalité et il est vraiment dommage qu'elle le néglige comme elle le fait !

— Mon cher Armand est un juge prévenu en ma faveur, fit la comtesse en souriant d'un air modeste.

— Si la comtesse veut bien montrer son album à ces messieurs, ils verront que je n'ai pas exagéré, reprit le comte.

— Oh !.. madame la comtesse, nous vous en prions ! dit le baron Kellermann.

La comtesse restait indécise, mais une idée qui traversa son cerveau lui fit soudain prendre une résolution.

— Allons, messieurs, puisque vous le voulez !... fit-elle en se levant, je veux bien vous soumettre mes faibles essais, et vous verrez qu'il faut beaucoup rabattre des éloges du comte.

— Ne vous dérangez pas, fit le comte, en prenant la sonnette, je vais appeler Jean.

— Non, repartit la comtesse, non, mon ami, Jean ne saurait où prendre mon album qui se trouve dans un tiroir de mon secrétaire.

Heureuse d'avoir trouvé un prétexte plausible pour quitter la compagnie pour un instant, Adèle sortit et se dirigea vers son appartement.

Arrivée dans son boudoir, elle griffonna à la hâte quelques mots au crayon sur un morceau de papier qu'elle plia ensuite de manière à le rendre aussi petit que possible et qu'elle glissa ensuite sous son gant.

La comtesse prit ensuite son album et revint au salon du comte.

Elle se sentait maintenant plus tranquille et plus rassurée qu'auparavant, il ne lui fallait plus que trouver le moment favorable pour glisser ce billet à Beaufleury.

Quand la comtesse rentra au salon, ce dernier se préparait à prendre congé des autres invités.

Il pensait au rendez-vous que le sorcier de la rue St-Antoine lui avait donné, et il prétexta un malaise passager qui le forçait à rentrer.

Il s'approcha de la comtesse pour lui présenter ses hommages; celle-ci lui tendit sa main qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

Puis il sentit le contact d'un petit papier plié qui restait entre ses doigts.

Il referma la main sans que personne se fût aperçu de rien et la comtesse respira.

Elle était sauvée!

Quand Beaufleury se trouva dans son coupé qui se dirigeait vers la demeure de Sidi-Addar il développa le billet que lui avait glissé la comtesse et se penchant à la portière, il se mit à lire.

— Oh!... fit-il avec stupéfaction.

Puis ayant abaissé la glace, il dit au cocher:

— A la maison,... vite!

Le coupé changea de direction et Beaufleury relut encore une fois de billet.

Il n'y avait que quelques mots:

« Thérèse est chez vous, hâtez-vous de me la renvoyer, j'en ai besoin! »

Beaufleury était curieux de savoir ce que Thérèse avait à lui dire; il sentait qu'il fallait que la comtese eût une raison bien forte pour agir ainsi.

Arrivé à la maison, il demanda le portier qui s'était avancé:

— François!

— Monsieur!

— Est-ce que quelqu'un m'attend!

— Oui, une femme attend Monsieur, depuis deux heures après midi;... elle n'a voulu prendre qu'une tasse de bouillon.

— Envoyez-la au petit salon!

Un instant après Thérèse remettait à Beaufleury la lettre dont la comtesse l'avait chargée.

Il parcourut rapidement cette lettre puis il dit à Thérèse :

— Vous direz à madame la comtesse que je serai demain à midi chez elle, tout est en ordre.

La femme de chambre revint à la hâte auprès de la comtesse qui l'attendait avec impatience.

Thérèse était profondément dévouée à sa maîtresse, et elle était heureuse de venir la tranquilliser.

Beaufleury était remonté en voiture et se faisait conduire rue St-Antoine.

Il frémissait d'impatience.

Pendant ce temps la comtesse montrait son album au baron Kellermann qui se confondait en éloges.

La jeune femme, qui se sentait débarrassée d'un grand souci depuis le départ de Beaufleury, déployait toutes ses grâces et tout son esprit.

Le comte qui l'observait parut satisfait de sa conduite.

— Elle devient enfin raisonnable ! pensait-il ; aussi se montra-t-il envers elle d'une amabilité parfaite.

Quand minuit sonna on vint avertir le comte que le souper était servi.

Le comte se leva et ses invités l'imitèrent, le baron allemand offrit gracieusement son bras à la comtesse et toute la société se dirigea vers la salle à manger.

Au moment où les huîtres faisaient la ronde, un des convives s'écria :

— Tiens, nous sommes treize à table !

— Que dites-vous ? fit en pâlissant la comtesse qui était profondément superstitieuse.

Elle allait se lever quand un regard sévère du comte la retint à sa place.

— Ne vous épouvantez pas, ma chère amie, lui dit ensuite

le comte en riant; toute la faute en est à Beaufleury qui nous a quitté trop vite!

Le baron Kellermann se mit aussi à rire en voyant cette crainte de la comtesse, qui, un instant auparavant, avait montré tant d'esprit.

Puis il fit en plaisantant :

— Il y a moyen de tout arranger, faisons deux tables.

— Oui! c'est cela! fit vivement la comtesse qui avait véritablement senti un frisson de terreur parcourir tout son corps.

Puis elle ajouta avec un sourire enchanteur :

— Donnez-moi votre bras, baron, nous irons établir une petite colonie dans le cabinet de travail du comte;... qui veut être des nôtres ?

La plaisanterie parut charmante.

Deux des invités se levèrent et se déclarèrent prêts à « émigrer »; puis sans attendre que les domestiques fussent arrivés ils se mirent à transporter la vaisselle.

La table fut bientôt mise et la comtesse se mit à table ayant le baron prussien auprès d'elle.

La porte de communication entre les deux pièces était restée ouverte et la conversation continuait.

Le comte qui voyait l'amabilité de sa femme pour le baron, en augurait bien pour ses plans et se montrait d'une humeur charmante.

La comtesse, tout en écoutant les propos du baron, ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps un coup d'œil sur la pendule.

Le baron finit par s'apercevoir de cela et supposant que la comtesse était fatiguée il proposa de quitter la table.

— Oh! fit la comtesse, ce ne sera rien, c'est la suite de mon indisposition de ce matin.

— Je sais, madame la comtesse, que vous étiez en effet souffrante, reprit le baron: et c'est une mauvaise action de ma

part que de ne pas m'en être souvenu plus vite; nous allons nous éloigner.

Les autres invités se levèrent, pendant que l'un d'eux disait:

— C'est la vérité, nous nous conduisons comme des manants!

Le comte qui ignorait que la cause première de ce départ venait de la comtesse, ne fit pas d'efforts sérieux pour retenir ses invités qui prirent congé et se retirèrent.

A peine la comtesse se trouva-t-elle seule avec son époux qu'elle lui dit bonsoir d'un air glacial et s'éloigna à son tour.

Il allait être deux heures du matin.

Une demi-heure plus tard toute la maison était silencieuse.

La comtesse était dans sa chambre à coucher, assise devant sa cheminée où brûlait un feu clair qui suffisait à éclairer la pièce.

Enveloppée dans une ample robe de chambre elle avait les yeux fixés sur les tisons; de temps en temps elle relevait la tête et jetait un regard vers la petite porte qui communiquait avec la chambre de Thérèse.

Au bout d'un moment cette porte tourna sans bruit sur ses gonds et la femme de chambre entra.

Elle s'avança vers sa maîtresse sans faire de bruit, ses pas étant assourdis par l'épais tapis qui couvrait le parquet.

Puis se penchant à l'oreille de la comtesse, elle lui dit à voix basse:

— Tout le monde dort dans la maison.

— Le comte? demanda la comtesse sur le même ton.

— Il s'est retiré dans sa chambre à coucher, Jean me l'a affirmé tout-à-l'heure.

— Et... la femme?

— Elle attend.

— Elle n'a été vue par personne?

— Non.

— Tu peux la faire venir, repartit la comtesse, mais aupa-

ravant tu feras bien de donner un coup-d'œil dans tout l'appartement.

Thérèse fit ce que sa maîtresse lui ordonnait et alla faire le tour des quatre pièces qui séparaient sa chambre à coucher de celle du comte.

La porte de la dernière de ces pièces fut fermée, aucune indiscrétion n'était donc à craindre de ce côté.

Quand elle eut terminé, la femme de chambre sortit pour introduire l'inconnue, mais avant elle s'approcha encore de la comtesse et lui dit à voix basse :

— Madame la comtesse, du courage !...

— Pourquoi ? demanda la comtesse avec étonnement.

— Cette femme n'est pas seule !

— Comment ?... Jean serait-il avec elle ? fit la comtesse en pâlissant.

— Non, non !... vous n'avez rien à craindre,... c'est...

Thérèse s'interrompit.

— Qu'est-ce donc ? demanda la comtesse en jetant un regard anxieux vers la porte par laquelle sa femme de chambre était entrée.

Puis, soudain, se levant avec précipitation, pendant qu'un rayon de joie sauvage venait subitement éclairer son visage, elle ce précipita vers cette porte sur le seuil de laquelle deux personnages venaient de faire leur apparition.

L'un de ces personnages était une femme âgée, à l'aspect rustiques et aux formes solides et anguleuses ; son regard louche son visage couvert de rides et la grossièreté de tout son être faisaient tout d'abord une mauvaise impression.

Elle tenait par la main une petite fille.

On ne saurait imaginer une plus gracieuse apparition.

Cette charmante enfant pouvait avoir sept ans, elle fixait la comtesse d'un air tout étonné.

Cette dernière s'était élancée vers l'enfant qu'elle avait prise

dans ses bras et qu'elle pressait sur sa poitrine en l'embrassant et en répétant :

— Ma fille !... ma chère enfant !...

Des sanglots de joie soulevaient sa poitrine.

La femme du monde coquette et adulée faisait place à la mère.

Cependant une pensée terrible traversa soudain l'esprit de la comtesse.

Si le comte venait.

S'il s'apercevait de la présence de cette femme et de cette enfant !

Adèle se releva en frissonnant.

— Mon Dieu !... balbutia-t-elle, j'avais oublié...

Et se retournant vers la vieille femme dans laquelle nous reconnaissons la vieille Salviat que nous avons déjà vue dans sa masure du « Champ du crime. »

— Comment avez-vous osé amener cette enfant ? demanda la comtesse à cette femme qui avait considéré cette scène avec un sourire hideux.

— Je l'ai amenée et vous pouvez la garder, répondit la Salviat d'un air insolent.

— La garder ! s'écria la comtesse oubliant toute retenue.

Thérèse la regarda en posant un doigt sur ses lèvres.

— Oui,... repondit la vieille femme, la garder...

— Je ne vous comprends pas !... balbutia la comtesse !... mais ne savez-vous donc pas qu'il est impossible que le comte voie cette enfant ? Ne savez-vous pas...

La comtesse s'arrêta.

Elle avait compris qu'elle avait trop parlé.

— Oh !... je sais parfaitement tout cela, repartit la vieille Salviat ;... mais... vous savez,... chacun cherche tout d'abord à sauver sa peau !...

— N'êtes-vous donc pas bien payée ?..

— Oh !... oui... je suis payée !...

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANÇOISE
GAYENNE

" Mon enfant... ma chère enfant! "

— Eh bien?

— Eh bien, reprit la vieille sorcière,... je crois que le comte de St-Etienne me payerait mieux encore.

— Le comte ?... fit Adèle qui s'était assise et qui avait pris sa fille sur ses genoux; le comte,... mais il ne faut pas qu'il se doute jamais...

— C'est précisément pour cela, reprit la vieille femme en fixant la comtesse d'un air diabolique.

Celle-ci commençait à comprendre.

— Comment !... fit-elle d'une voix altérée;.., comment !... vous voudriez...

— Oui, fit la vieille mégère, je veux essayer de voir si le comte ne paierait pas plus cher pour connaître votre secret que vous pour le lui cacher !

— Que pouvez-vous donc encore demander ? fit la comtesse épouvantée;... je vous donne deux cents francs par mois, sans compter tout l'argent que vous m'avez demandé tantôt sous un prétexte tantôt sous un autre !

— Que m'importe cela !... fit sèchement la Salviat; il s'agit maintenant de Jean, il s'agit de le sauver.

— Ah !... dit la comtesse, encore Jean?...

— Oui !... encore Jean, repartit durement la vieille.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Adèle.

— Il y a qu'il a fait une fausse lettre de change, répondit la Salviat avec autant d'indifférence que s'il se fût agi d'un enfantillage.

— Ensuite?

— Ensuite ?... si d'ici à huit jours, il ne peut pas retirer ce papier, il est perdu.

— Que voulez-vous donc de moi ? fit la comtesse au désespoir.

— Il faut que vous m'aidiez à le sauver, répartit la vieille d'un air impérieux.

— Le sauver ?.. dit Adèle pendant qu'un sourire amer cris-

pait ses lèvres pâlies ;... le sauver ?... combien de fois l'ai-je déjà fait ?... Et pourquoi, à la fin ?... Qu'est-ce que cet homme a de commun avec moi ?...

Les joues de la comtesse s'étaient couvertes d'une légère rougeur et elle avait prononcé ces dernières paroles avec une certaine énergie.

— Vous demandez pourquoi vous devez m'aider à sauver Jean ? fit la Salviat en s'approchant de la comtesse et en la regardant d'un air cynique ; pourquoi ?... c'est parce qu'en le sauvant vous vous sauverez aussi !... il peut faire votre malheur, s'il le veut, attendu qu'il connaît votre secret. Pensez-y bien!

— A qui la faute, s'il le connaît ? demanda la comtesse d'un air de reproche.

— La faute ! fit d'un air sardonique la mère Salviat ; il est vraiment comique que vous ayez l'audace de parler de « faute» !

— N'oubliez pas à qui vous parlez ! voulut dire Thérèse.

— Tiens !.... fit avec méchanceté la vieille femme, puisque les grandes dames s'oublient cela peut parfaitement arriver à nous autres.

— Mais....

— Oui, oui,.... je sais ce que vous allez me dire, fit la méchante créature qui s'exaltait en parlant, mais quand une comtesse trompe son mari, quand elle le trahit et qu'elle dépense sa fortune avec ses amants...

— Assez !.... fit la comtesse en se levant et en posant l'enfant à terre..

— Oui, reprit la Salviat, je le répète, avec ses amants : quand cette comtesse fait des dettes à l'insu de son mari et quand elle fait honte à son nom et à son titre, on ne trouve pour qualifier cette conduite que des mots adoucis et des expressions hypocrites, mais si c'est une femme du peuple qui fasse une faute, cela change de note; ce qui chez cette dernière se nomme une « honte » est tout simplement pour la grande dame une « erreur » !

— Il en est de même de vous et de mon pauvre Jean !... Ce que vous faites vous semble toujours excusable !... Ce qu'il a fait est à vos yeux un crime abominable, qui doit être puni comme il le mérite, tandis que vous, la riche comtesse, vous continuerez à jouir paisiblement de toute votre liberté !

Pendant que cette infernale créature parlait, la comtesse était retombée dans son fauteuil et avait fermé les yeux, comme pour échapper aux paroles de la vieille femme.

Quand cette dernière eut fini de parler la comtesse se leva.

Une larme brillait à sa paupière et un sourire douloureux crispait ses lèvres.

— Ne croyez-vous donc pas que je sois assez punie de ma faute ? fit-elle avec une expression navrante.

— Oh ! reprit la vieille avec ironie et en jetant un coup-d'œil autour d'elle, vous me semblez supporter parfaitement votre punition !

Puis elle ajouta :

— Voyons, voulez-vous garder votre enfant ?... Si Jean ne trouve pas l'argent pour se sauver il faut qu'il prenne la fuite et je partirai avec lui.

— Combien lui faut-il ?

— Une bagatelle !... dix pauvres mille francs?

— Dix mille francs ! s'écria la comtesse avec épouvante ; vous appelez cela une bagatelle ?

— Pour Jean ce n'en est pas une, attendu que, pour lui, il s'agit d'esquiver le bagne ;... mais pour vous,... la riche comtesse.

— Riche comtesse !... fit amèrement Adèle ;.... moi, riche ; tourmentée par des créanciers, par vous, par...

— Par qui encore ?.... demanda la Salviat qui ne perdait pas une des paroles de la comtesse, et qui avait remarqué que la jeune femme s'était interrompue en rougissant.

Cette dernière garda le silence.

Pendant cette altercation l'enfant s'était tenue craintivement dans un coin de la pièce.

— Pour quand vous faut-il cet argent ? demanda la comtesse d'une voix éteinte.

— Je vous l'ai dit ;.... au plus tard dans huit jours, repondit la vieille femme.

— Bien ;.... vous pourrez venir le chercher lundi, dans la soirée, un peu tard, comme aujourd'hui. La somme sera prête !... Mais écoutez-moi bien, et n'oubliez pas mes paroles : c'est la dernière fois que je viens au secours de Jean !

La Salviat se contenta de répondre par un sourire dédaigneux et un haussement d'épaules significatif.

Puis elle dit :

— Je viendrai.... maintenant il est temps de nous en aller.

— Pas encore ; fit la comtesse en faisant un signe à Thérèse.

La femme de chambre revint au bout d'un instant avec un plateau sur lequel il y avait de la viande froide, du pâté, des gâteaux et du vin et qu'elle plaça sur un guéridon.

Elle avança ensuite une chaise où la vieille femme s'assit.

Celle-ci commença par se verser un grand verre de vin qu'elle avala d'un trait.

Puis elle se mit à manger.

Pendant ce temps la comtesse avait repris sa fille sur ses genoux et lui parlait à voix basse.

Il y avait plusieurs mois qu'elle n'avait pas revu son enfant, car elle n'osait que très rarement permettre à la mère Salviat de la lui amener, dans la crainte d'être surprise par le comte.

Le moment arriva où elle dut s'en séparer, ce qu'elle fit en pleurant et en couvrant sa fille de baisers.

Emmy, c'était le nom de l'enfant, s'éloigna avec la vieille femme, chargée de jouets et de friandises.

Une heure plus tard la comtesse était au lit, pensant avec anxiété à l'entretien qu'elle devait avoir le lendemain avec Beaufleury.

CHAPITRE XXX.

Jean l'incendiaire.

Dix années environ avant l'arrivée à Paris du magicien Sidi-Addar, une certaine agitation se remarquait parmi le personnel du bagne de Toulon.

On attendait l'arrivée d'un transport de condamnés venant de Paris.

Ce n'était cependant pas cette circonstance qui était la cause de cette agitation.

Le bruit s'était répandu dans le bagne que dans ce transport se trouvait un bandit célèbre qui était connu sous le nom de « Jean l'incendiaire » et qui arrivait précédé d'une réputation célèbre.

On était curieux de voir ce malfaiteur qui, malgré sa jeunesse, s'était déjà rendu coupable des plus grands crimes et qui venait d'être condamné pour avoir assassiné son frère.

Cet homme se nommait Jean Melchior et était originaire d'Alsace.

Son père était un brave fermier qui se vit un beau jour à deux doigts de la ruine par suite du mauvais état des récoltes.

Cet homme, qui avait une nombreuse famille, se résolut à mettre en apprentissage le plus jeune de ses fils qui était Jean.

Ce jeune homme qui était doué d'une finesse et d'une astuce rares à son âge, consentit à être envoyé à Paris.

Un négociant de la même localité que le père de Jean, et qui

se rendait à la capitale pour affaires se chargea du jeune homme en promettant à son père de le placer chez un maître menuisier qu'il connaissait à Paris, et qui était un jeune homme, chez lequel Jean serait bien traité et surveillé comme un fils.

En effet, quinze jours ne s'étaient pas écoulés que Jean entrait en apprentissage chez ce menuisier qui avait été séduit par l'allure robuste et décidée du jeune homme.

Celui ci se mit carrément au travail et fut très-rangé pendant un certain laps de temps ; une seule chose pouvait le mettre hors de lui, c'était quand ses camarades le plaisantaient sur la couleur de ses cheveux qui étaient d'un rouge ardent.

Dans ces occasions il commençait à jurer et à tempêter au point de faire pâlir les autres apprentis ses camarades.

Deux ans après, un frère de Jean, nommé Edouard, et qui avait jusque là habité Lyon où il était clerc de notaire, vint à Paris occuper un poste semblable chez un correspondant de son premier patron.

Edouard qui avait à ce moment vingt-quatre ans, sut gagner la confiance de monsieur Mortier, le notaire chez lequel il venait d'entrer.

Cet homme qui était célibataire et sans parents, mit le jeune homme à la tête de l'étude et lui en confia la gestion. Lui-même cessa peu à peu de s'en occuper ; il tomba malade un ans après et en mourant il institua Edouard son légataire universel.

Le jeune homme se vit à ce moment possesseur d'un joli capital et d'une étude en pleine activité. Il put envoyer une certaine somme d'argent à son père qui ne voulait pas quitter son village.

Quant à Jean, il y avait longtemps que sa famille n'avait pas de ses nouvelles.

Trois ans auparavant il s'était lié avec un mauvais sujet de

son âge qui l'entraîna tout d'abord à s'adonner à l'ivrognerie, puis ensuite à toutes sortes de débauches.

Ces deux vauriens se firent quelques amis, et la bande, qui avait Jean pour chef commença par faire toutes sortes de mauvaises plaisanteries et glissa bientôt sur la pente du crime.

Le menuisier qui était le patron de Jean voulut lui faire comprendre qu'il prenait un mauvais chemin, le jeune homme ne voulut rien entendre, il y eut un jour une scène terrible entre lui et son patron et le lendemain matin il partit sans dire où il allait.

Il avait préféré se défaire des liens qui pouvaient encore le retenir et il commença une existence de vagabondage sans donner de ses nouvelles à personne.

La bande dont il était le chef ne tarda pas à se trouver sous le coup de poursuites judiciaires.

Pendant ce temps le jeune bandit avait appris que son frère Edouard habitait Paris et qu'il se trouvait à la tête d'une étude florissante.

Il lui vint alors à l'idée qu'il pouvait y avoir là un bon coup à faire et communiqua cette idée à ses camarades.

Son projet fut approuvé à l'unanimité et il voulut se mettre lui-même à la tête de l'entreprise.

Les vauriens pénétrèrent une nuit dans l'étude du frère de Jean, qui, réveillé en sursaut, se munit d'une canne plombée qu'il avait dans sa chambre et alla voir ce qui se passait.

Arrivé dans son cabinet il s'élança vers le premier des bandits et allait lui asséner un coup sur la tête quand il reconnut son frère Jean.

— Que fais-tu ici ? s'écria-t-il stupéfait et en laissant retomber son arme.

Jean surpris et décontenancé reprit promptement son assurance, et entendant dire à un de ses compagnons :

— Il nous trahira !

— Il ne pourra pas! dit-il en enfonçant son poignard dans la poitrine de son frère.

Le pauvre Edouard tomba en râlant, mais, sans plus s'en inquiéter, Jean et ses complices se mirent à faire main basse sur tout ce qu'ils purent trouver en argent et en objets de valeur.

Ils allaient sortir par la fenêtre par laquelle ils étaient entrés lorsqu'ils crurent entendre un léger bruit dans le corridor.

Ils échangèrent un regard d'inquiétude, pensant que c'était la vieille servante du notaire qui venait, réveillée par le bruit, puis ils se rassurèrent en saisissant leurs armes.

— Il faut la bâillonner dès qu'elle ouvrira la porte, dit Jean à voix basse, ses cris pourraient nous trahir, et nous en viendrons facilement à bout.

Ils attendirent, immobiles et silencieux, mais personne ne parut et ils n'entendirent plus rien.

— Nous nous sommes trompés, fit l'un d'eux à demi-voix.

Ils achevèrent alors d'empaqueter leur butin et se disposèrent à retourner à la fenêtre qui donnait dans la cour.

Ils ouvrirent doucement cette fenêtre et voulurent l'enjamber pour redescendre par l'échelle qui leur avait servi pour monter quand Jean, qui était le premier, poussa une exclamation:

— Malédiction! fit-il:... l'échelle n'y est plus!

— Peux-tu voir quelque chose? demanda l'un de ses camarades.

— Que veux-tu que je voie? répondit Jean, et à quoi cela nous servirait-il!..... il s'agit de descendre, et pas autre chose!

Et étant rentré dans le corridor, il se disposait à rallumer sa lanterne sourde pour chercher une autre issue.

— Et si la vieille nous entend? demanda un autre des bandits.

— Tu es donc bien poltron! répondit brusquement Jean, si une vieille femme te fait peur.

— Jean a raison, firent les autres, nous en viendrons facilement à bout.

Jean alla donc ouvrir une porte qui devait, à son idée, conduire à l'escalier.

Mais quelle fut la terreur de ces vauriens quand ils se trouvèrent en face de quatre agents de police qui les couchaient en joue.

Ils firent un saut en arrière et voulurent sauter par la fenêtre, préférant courir le risque de se briser un membre plutôt que d'être faits prisonniers.

Mais là une nouvelle surprise les attendait.

La cour qui, un instant auparavant était silencieuse et obscure était maintenant éclairée par des torches à la lueur desquelles on voyait un peloton de gendarmes.

Les bandits virent qu'ils étaient perdus.

Il n'y avait pas moyen de fuir, toutes les issues de la maison étant gardées, et ils n'étaient ni assez nombreux ni assez bien armés pour essayer de faire résistance.

Ils durent se laisser mettre les menottes et conduire en prison.

Un médecin appelé en toute hâte examina la blesure du notaire qui respirait encore et assura qu'il y avait espoir de guérison.

Quand il put être interrogé on lui demanda s'il connaisait celui qui l'avait frappé, mais il répondit négativement.

Cependant cette générosité ne put pas sauver Jean, et toute la bande fut condamnée, à l'exception d'un des vauriens qui avait trahi ses camarades et avait fourni à la police les moyens de prendre les criminels en flagrant délit.

Jean fut condamné aux travaux forcés à perpétuité à destination de Toulon.

Les autres complices furent condamnés à une peine moins sévère et dirigés sur Brest.

Voilà l'homme dont l'arrivée excitait à un aussi haut degré l'intérêt de la population du bagne de Toulon.

C'était l'heure où la voiture cellulaire devait arriver, et les forçats prenaient l'heure de repos qui leur est accordée après le repas.

Rassemblés par groupes, il s'entretenaient de l'homme qu'on attendait et qui avait été devancé par sa réputation.

Un seul des galériens était seul, assis sur son lit de camp, le dos appuyé au mur, une de ses jambes était étendue sur le matelas, entourée de planchettes et de bandes, pendant que l'autre était pendante.

Ce malheureux était ainsi depuis une quinzaine d'années.

Son visage sillonné de rides et de cicatrices et son front couvert de cheveux blancs annonçaient une existence tourmentée.

En effet, cet homme avait traversé bien des épreuves et beaucoup souffert moralement et physiquement, ce qui n'étonnera pas le lecteur, quand il saura le nom de ce personnage.

Ce n'était autre que Précigny.

Précigny, qui avait échappé à la mort et qui, depuis une quinzaine d'années, végétait au bagne, et y menait une existence cent fois pire que la mort.

Ses membres qui avaient été raccommodés tant bien que mal lui causaient des douleurs intolérables et lui refusaient tout service.

Il ne pouvait se tenir ni couché ni debout, et il lui était impossible de se mouvoir sans le secours d'un camarade.

Et il ne pouvait pas mourir !

Le moindre changement de température augmentait ses souffrances et lui faisait pousser des hurlements de douleur.

Mais il ne pouvait pas mourir !

Depuis quinze ans, il n'avait pas eu une heure, une minute sans souffrance.

Mais la mort ne venait pas !

De jour en jour on le voyait maigrir et vieillir ; ses cheveux et ses dents tombaient, les rides de son front se creusaient plus profondes.

Mais ses souffrances ne pouvaient pas cesser.

Incapable de faire un mouvement, il était condamné à une inactivité qui lui était insupportable.

Il ne lui restait rien à faire qu'à penser.

A quoi pensait-il ?

Se repentait il de ses crimes passés?

Regrettait-il le mal qu'il avait fait ?

Espérait-il que la Providence, touchée de son repentir tardif, enverrait bientôt la mort mettre un terme à ses souffrances ?

Non ! .. rien de tout cela !

Il pensait encore à Blondel,... à Maurice !

Cette pensée le remplissait de rage !

Il voyait qu'il faudrait mourir et que sa haine et son désir de vengeance ne seraient pas satisfaits.

Blondel était sans doute libre, et il ne pouvait pas se présenter à lui face à face pour lui porter un coup mortel !

Maurice était à Paris, où il vivait riche, heureux, considéré, et il ne pouvait rien faire pour le précipiter dans la misère !

Ces pensées augmentaient encore les souffrances de Précigny, et elles ne le quittaient pas un instant.

Depuis son arrivée à Toulon, il n'avait pu trouver un forçat auquel il pût se confier...

Mac-Bell avait été envoyé à Brest et il avait emporté avec lui la dernière consolation, le dernier espoir de Précigny ; il n'avait plus personne à qui il pût parler de sa haine et de ses projets de vengeance.

Au moment où nous le retrouvons, les galériens venaient de sortir pour attendre l'arrivée des nouveaux condamnés.

Condamné à une immobilité absolue, il n'avait d'autre ressource que d'écouter les bruits qui lui parvenaient par la fenêtre ouverte.

Au bout d'un moment il entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêta au milieu de la cour; puis le bourdonnement des voix lui firent comprendre que c'était le transport attendu qui arrivait.

Toutes les fois que pareille chose se présentait Précigny éprouvait une sorte d'émotion; il espérait toujours que parmi les nouveaux arrivants il trouverait un homme qui pût le comprendre.

Son désir était de trouver un compagnon de chaîne dont il pourrait faire son confident, qu'il pourrait aider à s'évader et qui serait chargé d'exécuter les plans de vengeance qu'il avait formés.

Tout en ayant perdu l'espoir de pouvoir en personne se venger de Blondel, il voulait au moins avoir la satisfaction de savoir que quelqu'un se chargerait de cette tâche, et il pourrait alors mourir content.

Depuis bien des années Jean l'incendiaire était la première personnalité marquante qui fût envoyée à Toulon.

Tout ce que Précigny avait entendu raconter sur cet homme avait excité son intérêt et éveillé en lui une certaine sympathie: il avait le pressentiment que le nouveau venu était ce confident qu'il attendait depuis si longtemps et qu'il pourrait lui faire partager sa haine et sa rage.

L'après-midi se passa sans que Précigny pût rien savoir du dehors, les forçats étaient retournés au travail, et comme on savait Précigny incapable de faire un mouvement la surveillance à son sujet s'était un peu relâchée et il restait presque toujours seul dans le dortoir, à moitié couché sur son matelas.

Le soir arriva et les forçats devaient bientôt venir du travail pour manger la soupe.

Un galérien employé aux cuisines vint apporter les gamelles

et les gobelets de zinc qui devaient servir à ce repas et qu'il plaça sur la longue table qui se trouvait au milieu du dortoir.

— Le transport de Paris est-il arrivé ? demanda Précigny.

— Oui, lui répondit-on laconiquement.

Personne n'aimait Précigny et il n'avait pas pu se faire un seul ami parmi ses compagnons de captivité.

Son arrogance, sa fierté, sa froideur repoussaient toute la sympathie et la compassion que son état misérable et ses souffrances auraient pu lui inspirer.

— Et Jean l'incendiaire en fait-il partie ? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'autre,... le voilà justement.

En effet Jean venait d'entrer au dortoir.

L'après-midi avait été employée aux diverses formalités qu'entraîne l'arrivée d'un convoi de nouveaux forçats.

Jean était accouplé à un autre détenu et on leur avait assigné le dortoir où se trouvait Précigny auprès de qui se trouvaient précisément deux places vacantes.

En entrant Jean jeta un coup-d'œil autour de lui, puis il dit d'un ton gouailleur :

— Tiens, ce n'est pas trop mal ici !... je m'étais figuré la chose pire que cela !

— Quant à moi, dit son compagnon de chaîne, je mentirais si je disais que je préfère ceci au boulevard.

Les regards de Jean étant tombés par hasard sur Précigny, il demanda à l'un des forçats qui rentraient :

— Quelle momie est-ce ça ?

— Parle avec un peu plus de respect, répondit l'autre d'un air moqueur, j'ai l'honneur de te présenter un personnage appartenant à l'une des plus hautes classes de la société ; cette momie, comme tu l'appelles, n'est rien moins qu'un comte, qui veut bien nous honorer de sa présence.

— Sacrebleu !... répondit Jean,... de la noblesse !... rien que ça... mais c'est de mieux en mieux !...

Et en parlant il s'approcha de Précigny

Celui-ci le regardait venir, il n'avait pas entendu la remarque railleuse de Jean, il avait cependant compris aux regards que ce dernier lui avait jeté qu'il avait été question de lui.

— Monsieur le comte ! fit Jean, sans toutefois mettre la moindre note d'ironie dans ses paroles, monsieur le comte veut il me permettre de faire sa connaissance.

Précigny le toisa des pieds à la tête et resta un moment sans répondre.

Il ne savait s'il devait se fâcher ou rester sérieux.

L'air avec lequel Jean lui avait adressé la parole flattait sa vanité.

Le forçat était resté aristocrate.

Au bout d'un moment il daigna sourire et tendit au nouveau venu celle de ses mains qui n'était pas paralysée.

Jean la lui serra et s'assit auprès de lui, puis il commencèrent à parler de Paris, de théâtres et de tout ce qui compose la vie parisienne avec autant de calme que s'ils eussent été assis devant un café du boulevard.

Précigny était satisfait.

Il avait interrogé son nouvel ami et les réponses de celui-ci avaient confirmé ses prévisions.

En même temps cet entretien avait suffi pour lui montrer que Jean était l'homme qu'il lui fallait et que cette nature indomptée ne se laissait abbattre ni par le malheur ni par le châtiment.

Cet homme possédait quelque connaissance du monde, il était rusé et il était orgueilleux.

Il avait l'orgueil du crime.

Ces qualités, si toutefois on peut nommer cela des qualités, le rendirent précieux aux yeux de Précigny.

C'était bien en effet celui que ce dernier attendait depuis si longtemps.

Il s'agissait maintenant de façonner ce caractère, de pénétrer

jusque dans les replis les plus secrets de cette conscience, afin de juger jusqu'à quel degré on pouvait s'y fier.

Précigny examina ensuite le compagnon de chaîne de Jean, qui était également arrivé par le même transport.

C'était une de ses physionomies insignifiantes qui n'ont absolument aucune expression.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda Précigny.

Pas de réponse.

Précigny fronça le sourcil et regarda Jean d'un air interrogateur.

— Parlez plus haut, fit ce dernier; Balthazar est très-dur d'oreille.

La physionomie de Précigny s'éclaira.

— Ah !... murmera-t-il,.. il est dur d'oreille !...

Et cela le rendit pensif.

Au bout d'un moment de silence il renouvela sa question.

— Comment t'appelles-tu ?... fit-il en élevant la voix.

Celui que Jean avait nommé Balthazar ne répondit pas plus que la première fois.

Précigny se mit à rire.

L'infirmité de cet homme semblait l'amuser énormément. Etait-ce de la méchanceté ?...

Pas le moins du monde, seulement Précigny voyait l'avantage qu'il pourrait tirer de cet infirmité.

Il interrogea Balthazar une troisième fois en criant plus fort et reçut cette fois une réponse.

A ce moment on apportait la soupe et la cloche du repas du soir se fit entendre.

La nuit était venue et une heure plus tard les forçats étaient étendus sur leur couche.

On n'entendait pas un bruit dans le vaste dortoir.

Tous dormaient ou du moins semblaient dormir.

Précigny ne dormait pas.

Mille pensées diverses se croisaient dans son cerveau, il re-

passait en idée tous ses projets, et chacun de ces projets était criminel.

— Je réussirai, se disait-il ; je crois que je puis me fier à cet homme ; si tout va bien, je pourrai favoriser son évasion, je lui donnerai tout ce que je possède, et il sera le bras qui exécute, puisque le mien est réduit à l'impuissance.

CHAPITRE XXXI.

Mort de Précigny.

L'espoir de Précigny n'avait pas été déçu.

Jean l'incendiaire l'avait compris et les deux hommes étaient devenus amis intimes.

Un forçat qui avait fait quelques études les avait baptisés Oreste et Pylade.

Et cette intimité n'excitait aucune suspicion de la part des gardiens, l'état dans lequel se trouvait Précigny le mettant à l'abri de tout soupçon d'évasion.

D'un autre côté la dureté d'ouïe de Balthazar, le compagnon de chaîne de Jean, s'opposait à ce qu'il entendit rien de ce qui se disait entre les deux amis qui pouvaient parler devant lui sans crainte d'être trahis.

Six semaines ne s'étaient pas écoulées que Précigny avait

raconté toute sa vie à Jean ; il lui avait fait connaître Blondel, Maurice, Lapostole, et lui avait donné tout le détail des relations dans lesquelles il s'était trouvé avec ces personnages en lui décrivant ce drame qui avait commencé à Paris pour aller se dénouer à Cayenne, à l'île du Diable.

Il n'avait rien oublié.

Jean l'incendiaire était enthousiasmé de son nouvel ami.

Précigny lui avait promis de favoriser son évasion dans la mesure de ses moyens ; il lui avait promis de l'argent, presque une fortune, ainsi que les indications nécessaires pour pouvoir, en arrivant à Paris, se créer des relations influentes.

L'avenir semblait de nouveau lui sourire.

Que demandait Précigny en échange de tout cela.

Rien, ou presque rien.

Un serment.

Le serment de rechercher Blondel et Maurice, de les poursuivre, de tout mettre en œuvre pour les plonger dans un abîme de douleur et de misère, en un mot d'achever l'œuvre de Précigny.

Qu'importait à Jean un crime de plus ou de moins !

Il voulait reconquérir la liberté, fallut-il pour cela marcher sur un ou plusieurs cadavres.

L'homme qui avait poignardé son frère pouvait sans hésiter sacrifier ceux qui se mettraient en travers de sa route.

Jean jura à Précigny de faire ce que celui-ci lui demandait, en échange de quoi il reçut la promesse solennelle d'être bientôt riche et libre.

Il prêta ce serment avec la ferme intention de le tenir.

Les projets de Précigny souriaient à sa nature pervertie et il en était arrivé à haïr Blondel et Maurice presque autant que Précigny lui-même.

Du reste que lui importait la vie de ces deux hommes qu'il n'avait jamais vus

Comme on le voit Précigny et Jean l'incendiaire étaient faits pour se comprendre.

A partir de ce moment ou eût pu croire que Précigny avait voulu attendre l'homme qui devait exécuter ses projets.

Depuis le jour où Jean lui eut fait serment d'accomplir tout ce qu'il désirait on vit Précigny décliner rapidement.

Ce qui lui restait de force vitale et d'énergie diminuait à vue d'œil et il était facile de prévoir que cette existence malheureuse ne tarderait pas à avoir une fin.

La mort n'avait plus rien de menaçant pour Précigny qui savait maintenant que les plans de vengeance qu'il avait formés seraient exécutés.

Un soir, en rentrant du travail, Jean fut conduit à l'infirmerie du bagne où Précigny se trouvait depuis quelques jours.

Celui-ci agonisait et il avait manifesté le désir de revoir son ami avant de rendre le dernier soupir.

Ce souhait suprême avait été exaucé.

Jean arriva auprès du lit du moribond qui le reconnut à grand peine.

Son regard s'était obscurci, ses mains amaigries palpaient et repoussaient sa couverture, comme on le voit faire aux agonisants et il murmurait des paroles sans suite.

Au bout d'un moment il parut cependant reconnaître son ami, il lui tendit la main et murmura :

— N'oublie pas..... ton serment .... Blondel !.... vengeance !...

— Meurs en paix, fit Jean, je tiendrai ma promesse !

Un sourire diabolique vint contracter les lèvres pâles et amincies de Précigny qui exhala son dernier soupir en entendant les paroles de Jean l'incendiaire.

Cet homme dont la vie n'avait été qu'une série de mauvaises actions et de crimes mourait content parce qu'il savait que les crimes qu'il n'avait pu exécuter le seraient par un autre.

A partir de ce jour Jean travailla à son évasion.

Mais un beau matin une nouvelle inattendue vint l'arrêter dans ses préparatifs.

Le lendemain matin un certain nombre de forçats devaient être embarqués pour Cayenne, et il était désigné pour en faire partie.

Cela renversait tous ses projets.

Il ne pouvait plus espérer de s'évader, il n'en avait pas le temps et il n'était pas encore prêt.

Il était impossible de s'enfuir pendant la nuit et le lendemain il devait quitter le sol de la France pour toujours.

Cette nouvelle le mit en fureur, néanmoins il eut la force de dissimuler ses sentiments afin de ne pas attirer les soupçons.

Il fallait à tout prix que personne ne se doutât de ce qui se passait en lui, attendu qu'il avait encore une chose à exécuter et il était de toute importance de n'éveiller les soupçons d'aucun des gardiens.

Voici ce dont il s'agissait :

Précigny lui avait confié, en lui racontant ses aventures, qu'il avait réussi à emporter le bâton creux de Mac-Bell, qui, comme le lecteur s'en souvient sans doute, renfermait en billets de banque les trente mille francs que l'Ecossais avait volés à Lebuteux.

Aussi longtemps que Précigny avait été en vie, on lui avait permis de conserver ce bâton qui lui servait pour marcher quand il le pouvait encore.

A la mort de Précigny, ce bâton, dont personne ne soupçonnait la valeur, avait, avec d'autres objets appartenant au défunt, été porté dans un cabinet situé au fond du dortoir, et destiné à serrer les effets particuliers des forçats.

Ce cabinet était fermé par une clef qui se trouvait dans le trousseau du gardien qui était de garde au dortoir et qui le plaçait pendant la nuit sous son chevet.

Ce bâton contenait la fortune que Précigny avait promise à

Jean ; il s'agissait donc pour celui-ci de pouvoir s'en emparer, car, sans argent il n'y avait pas de fuite possible.

Une circonstance favorisait ce projet : comme Balthazar, le compagnon de Jean, n'était pas désigné pour partir, on avait coupé la chaîne qui les accouplait.

Jean attendit donc que tout le monde fût endormi.

Puis avec la souplesse et la légèreté d'un chat, il glissa de son lit et se mit à ramper sur ses mains et sur ses genoux en se dirigeant vers le lit du gardien.

La lanterne qui éclairait le dortoir ne jetant qu'une faible lueur, il put arriver jusque là sans encombre.

Il se leva lentement et chercha à apercevoir le trousseau de clefs.

Le gardien avait en dormant dérangé son oreiller qui avait changé de place et découvert le trousseau que Jean n'eut pas de peine à découvrir.

Il s'agissait maintenant de s'en emparer sans faire de bruit.

Le sort le favorisait visiblement.

Jean avança doucement la main.

Il retenait son souffle de peur d'éveiller le gardien, qui fit un mouvement avec le bras.

Jean retira vivement sa main.

Puis il recommença.

Le même manège recommença encore deux fois, mais la troisième fois, le dormeur resta immobile et Jean se trouva en possession du trousseau de clefs.

Il se mit de nouveau à ramper pour traverser le dortoir et atteindre la porte du cabinet.

Il y parvint sans encombre, put ouvrir sans faire de bruit et trouva facilement le bâton.

Puis il referma la porte, revint remettre le trousseau de clefs au chevet du gardien et au bout de quelques minutes il avait regagné sa couche.

Il était enfin possesseur de son trésor.

Au moment de partir il put le dissimuler au milieu des différents objets que chaque condamné emportait avec lui.

Le détachement fut embarqué sur un navire de l'Etat et après une heureuse traversée, il arrivait à Cayenne.

Le lendemain dans la journée, il fut envoyé à l'île du Diable.

Au bout de quelques jours, Jean fit connaissance avec notre vieille connaissance Lapostole, qui avait été séparé de Blondel.

Ce dernier était resté à Cayenne.

Lapostole se lia avec Jean, qui lui témoignait une affection hypocrite.

Le Parisien était bien loin de se douter qu'il avait pour camarade le complice ou plutôt l'instrument de Précigny

Jean se garda bien de lui parler de ce dernier.

Lapostole lui avait demandé un jour s'il n'avait pas, connu à Toulon, un forçat portant le titre de comte et se nommant Précigny.

Mais le rusé coquin lui répondit qu'il ne se souvenait pas d'avoir entendu prononcer ce nom, et que, du reste, il n'y était resté que fort peu de temps après sa condamnation.

Jean, qui n'avait pas tardé à apprécier l'intelligence et la finesse de Lapostole, voulait en tirer parti pour une tentative d'évasion.

Il communiqua son projet à Lapostole, qui se déclara prêt à y prendre part.

Jean pensait qu'il trouverait plus tard le moyen de se débarrasser de son complice, pour le moment, il ne s'agissait que de pouvoir s'enfuir.

Ils se mirent à construire un petit radeau assez fort pour porter deux hommes et pour traverser le bras de mer qui séparait l'île du Diable des possessions Hollandaises.

Ils travaillèrent avec activité et y passèrent souvent une partie de la nuit.

Il se trouva enfin achevé et caché à l'extrémité de l'île dans des buissons qui bordaient le rivage.

Quant aux vivres, voici ce que ces deux rusés compères imaginèrent :

Le canot qui venait tous les huit jours apporter les vivres à l'île du Diable devant y arriver, il se cachèrent tous deux dans la broussaille, non loin de l'endroit où le canot abordait d'habitude.

Les hommes qui montaient le canot ayant amarré leur embarcation, ils prirent chacun une charge des marchandises qu'ils avaient amenées pour la porter au magasin de l'île, qui était situé à quelque distance.

Quand ils se furent éloignés, Jean et Lapostole sortirent de leur cachette, s'approchèrent du canot, y montèrent et y prirent quatre petits tonneaux contenant de la viande fumée et du biscuit.

Puis ils rentrèrent dans le fourré et, ayant fait un détour, ils allèrent à une certaine distance enfouir ces tonneaux dans des trous creusés d'avance.

Les ayant recouvert de terre, ils y placèrent un rameau pour les reconnaître et rentrèrent dans leur cabane.

L'absence de ces quatre petits tonneaux fut bientôt constatée; on fit des recherches dans toutes les huttes des forçats, mais, comme on le pense, ces recherches n'aboutirent à aucun résultat.

Les tonneaux restèrent cachés et l'on ne sut pas sur qui porter les soupçons; ils devaient être débarrassés de leur contenu qui serait emballé comme on pourrait, et ils pourraient alors servir à soutenir le radeau sur l'eau.

Il fallait maintenant trouver des planches pour former le plancher du radeau.

La plupart des cabanes des forçats étaient couvertes en plan-

ches, il s'agissait d'en prendre une ici et une là, de manière que cela passât inaperçu.

Cette idée venait de Lapostole, mais Jean ne la trouva pas praticable, et il fallut chercher autre chose.

Le hasard vint bientôt au secours des deux galériens.

Un de leurs camarades mourut de la fièvre jaune.

Cette terrible maladie faisait de nombreuses victimes dans la population de l'île.

Ce forçat était mort le lendemain du jour où le canot des provisions était venu.

Il fallait immédiatement se mettre à l'ouvrage, une nuit devait suffire pour enlever à la cabane du défunt les planches nécessaires et pour les clouer au radeau; de cette manière les fugitifs pourraient s'évader plusieurs jours avant le retour du canot.

Les deux complices pouvaient d'autant plus facilement exécuter cela qu'ils étaient certains de n'être dérangés par personne, aucun des autres forçats n'osant s'approcher de la cabane de crainte d'être atteint par la contagion.

Ils se mirent à l'œuvre dès que la nuit fut venue et au point du jour ils prenaient le large sur leur frêle embarcation, emportant avec eux les vivres qu'ils avaient trouvés dans les quatre petits tonneaux ainsi qu'un baril d'eau douce.

La brise de terre qui soufflait les eut bientôt entraînés hors de la vue de l'île, dans la direction du sud.

Ils tenaient constamment leurs regards fixés vers l'horizon, dans l'espoir de voir bientôt apparaître les côtes des possessions Hollandaises, mais vers le milieu de la journée, quelle fut leur stupeur en voyant une voile devant eux!

Le Parisien fut le premier qui recouvra sa présence d'esprit.

Il eut l'idée que le navire en vue devait servir à les sauver et qu'ils ne devaient pas craindre.

— Il nous faut tranquillement attendre que le navire soit assez rapproché pour nous apercevoir, dit-il à Jean.

— Je le crois bien, répondit celui-ci, d'autant plus que nous ne pouvons pas faire autrement.

— Tu ne me comprends pas, reprit Lapostole, ce n'est pas à cause de cela !

— Pourquoi donc ?

— Mais parce que ce navire nous prendra à son bord.

— Nous prendre à son bord ! s'écria Jean, mais ce serait tout simplement pour nous le retour certain à Cayenne !

— Nous nous garderons bien de dire qui nous sommes, dit Lapostole.

— Ils le devineront bien !

— Tu te trompes ; nous avons tellement dérivé vers le sud qu'il ne viendra à l'idée de personne de penser à Cayenne

— Que dirons-nous alors ?

— Nous nous donnerons pour des naufragés ?

Jean ne répondit rien, et se contenta de hocher la tête.

Lapostole le considérait d'un air dédaigneux, puis il dit :

— Ecoute,... qui n'essaie rien n'a rien !

— C'est vrai, repartit Jean,... mais...

— Mais, fit Lapostole en l'interrompant, mais nous avons toutes les chances d'être écoutés si nous sommes habiles et courageux et si nous savons bien raconter notre histoire.

— Quelle histoire ?

— Voici, écoute bien : nous étions passagers sur un navire à vapeur en route pour Marseille ; assailli il y a trois jours par une tourmente épouvantable le bâtiment commença à faire de l'eau, malgré le travail des pompes il commença lentement à enfoncer, à la vue du danger nous nous empressâmes de confectionner ce radeau sur lequel nous nous embarcâmes après nous être munis de quelques vivres.

— Et les autres passagers !... fit avec raison remarquer Jean qui ne valait rien pour ébaucher un projet, mais qui excellait à en découvrir ensuite les côtés défectueux.

— Tu as raison, repartit Lapostole en devenant songeur, je n'aurais pas pensé à cela.

Pendant cet entretien le navire s'était approché et les fugitifs pouvaient compter ses mâts et distinguer son pavillon qui était celui de la Hollande.

— J'ai trouvé ! s'écria Lapostole.

— Voyons, répartit Jean.

— Au moment de mettre les embarcations à la mer une dispute s'éleva entre les matelots qui n'obéissaient plus au capitaine et tout le monde était embarqué excepté nous deux quand une lame énorme engloutit les embarcations avec ceux qui s'y trouvaient. Nous deux demeurâmes sur le pont du bâtiment qui enfonçait lentement et nous nous hâtâmes de construire ce radeau.

— Ceci vaut mieux !... si nous savons bien raconter notre naufrage nous serons crus sur parole, fit Jean d'un air satisfait.

— Il nous faut maintenant tâcher d'attirer l'attention du navire, dit Lapostole.

— Oui, répondit Jean, mais auparavant je crois que nous ferions bien de songer à notre toilette.

Et en disant cela il faisait allusion à sa jaquette déguenillée qui n'avait pas du tout l'air d'appartenir à la garde-robe d'un passager de paquebot.

— Tu as parbleu raison, fit Lapostole, je l'avais oublié ; dans ce costume il est impossible que l'on nous prenne pour ce que nous voulons paraître.

— Connaîtrais-tu peut-être le moyen de te trouver un habit noir? demanda Jean d'un air moqueur.

— Nous n'avons pas besoin de cela, repartit Lapostole.

— Que veux-tu donc faire ?

— Nous allons jeter nos casaques à l'eau, reprit le Parisien.

— Ensuite, que ferons nous quand nous ne les aurons plus?

— Eh bien, nous nous présenterons tout simplement en

manches de chemise, c'est le seul costume qui convienne à des naufragés.

Cet avis fut trouvé excellent et en deux secondes les deux forçats s'étaient débarrassés de leurs casaques et les avaient abandonnées aux flots.

Ils prirent ensuite une espèce d'aviron fait d'un morceau de planche cloué à un bâton, et y ayant attaché un morceau de chiffon blanc ils essayèrent d'attirer l'attention du navire.

Leur manœuvre sembla pendant un moment n'avoir aucun succès.

Cependant tout à coup le bâtiment changea de route et se dirigea vers eux.

Tous deux poussèrent une exclamation de joie.

Un quart d'heure plus tard le navire mettait un canot à la mer et ceux qui le montaient vinrent prendre nos deux fugitifs qui abandonnèrent sans regret le radeau qui avait aidé à leur évasion.

Arrivés à bord ils furent immédiatement entourés par l'équipage et ils commencèrent le récit de leur prétendu naufrage.

Ils parlaient avec tant d'assurance, ils entraient dans les détails si précis, en un mot ils surent si bien jouer leur rôle qu'il ne vint à l'idée de personne de douter de leurs paroles.

Ils furent aussitôt entourés de soins, le capitaine qui faisait voile pour Marseille leur promit de les conduire dans cette ville pour rien.

Les hommes de l'équipage se cotisèrent pour leur composer une petite garde-robe, personne n'avait songé à examiner les vêtements qu'ils portaient au moment où ils montaient à bord.

Ces vêtements, du reste étaient trempés par l'eau de mer et par la pluie, et ils furent jetés par dessus le bord.

Le lendemain le navire était bien loin de Cayenne et faisait route pour la France.

Lapostole s'abandonnait sans réserve à la joie d'être de nouveau libre.

Jean l'incendiaire éprouvait une satisfaction non moins grande; il se voyait sur le point de pouvoir exécuter la promesse qu'il avait faite à Précigny; il allait pouvoir reprendre sa vie d'oisiveté et de débauche avec l'argent qu'il avait trouvé dans le bâton de Mac-Bell.

Il pensait aussi à une autre chose.

Lapostole était là.

Lapostole qui était l'un des hommes désignés par Précigny comme devant être immolé à sa vengeance.

En outre il était le seul qui connût le passé de Jean, et il pouvait le trahir à chaque instant, il fallait donc qu'il mourut.

Un soir, Jean, couché sur le pont auprès de Lapostole, pensait aux moyens de se débarrasser de cette entrave.

La nuit était douce, et tous deux avaient préféré rester encore un moment à prendre le frais en fumant les cigares que leur avait offert le capitaine.

Lapostole s'était donné comme un riche fabricant de soieries de Lyon, et nommé Moncenix, Jean l'incendiaire avait pris le nom de monsieur de Beaufleury, rentier opulent qui venait de faire un voyage en Amérique pour y visiter une parente mariée un autre industriel de la Guyane française.

Ils parlaient de Paris.

Jean avait pris une résolution au sujet de Lapostole.

Celui-ci étendu sur une couverture auprès de son camarade ne se doutait de rien.

Tout en parlant Jean demanda tout à coup à Lapostole :

— N'as-tu jamais connu un certain comte de Précigny?

— Précigny ? répéta Lapostole stupéfait d'entendre ce nom dans la bouche de son camarade.

— Oui, Précigny !... je me souviens qu'à l'île du Diable...

— Chut !... fit Lapostole en regardant autour de lui avec épouvante ;... ne prononce pas ce nom !

— Sois tranquille, fit Jean, il n'y a personne de ce côté; je disais qu'il me semblait me souvenir que tu m'avais parlé à l'île du Diable...

— En effet, repartit Lapostole, et il me semble à moi me souvenir que tu n'avais jamais connu personne de ce nom,... que tu ne l'avais jamais entendu prononcer.

— Eh bien,... je me trompais!

— Que dis-tu? s'écria Lapostole au comble de la surprise et en se tournant vers son compagnon dont il ne put distinguer le visage à cause de l'obscurité.

— Oui, reprit Jean,... je me trompais,... car j'ai connu l'homme qui portait ce nom.

— Tiens!... fit Lapostole qui n'avait pas le moindre soupçon, tu le connaissais?

— Et il m'a souvent parlé de toi.

— Que dis-tu?

— Il m'a même chargé de te donner quelque chose en souvenir de lui.

— A moi?... Et quoi donc? demanda Lapostole qui croyait rêver.

— Ceci! fit Jean à demi-voix.

En même temps Lapostole sentit un fer aigu pénétrer entre ses côte.

Une douleur vive lui fit perdre la force de résister à Jean qui l'avait saisi à bras le corps et le précipita dans l'eau! on entendit un cri sourd puis les vagues se refermèrent sur leur proie.

L'assassin jeta son arme dans les flots.

— En voilà un de moins! fit-il en poussant un soupir de soulagement.

Et comme si rien n'était arrivé, il se recoucha et continua à fumer son cigare.

Un quart d'heure après il se mit à crier:

— Au secours!... au secours!...

Les matelots et les officiers de quart accoururent.

— Qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ?

Telle était la question qui était sur toutes les lèvres.

— Mon ami !... mon ami ! balbutia Jean en regardant les vagues d'un air terrifié.

— Que lui est-il arrivé? demanda-t-on au bandit, qui jouait la stupéfaction et le désespoir.

— Là... sur le bordage !... oh ! l'imprudent !... il est tombé à l'eau !... sauvez-le !... sauvez-le !

Immédiatement le navire mit en panne, une embarcation fut mise à l'eau, on explora dans toutes les directions, mais toutes les recherches furent vaines,... on ne trouva pas de traces du malheureux Lapostole.

Du reste, l'obscurité était complète et il eut été bien difficile d'apercevoir quelque chose à la plus petite distance.

Le négociant lyonnais était perdu !

Son ami parut éprouver le plus profond désespoir.

L'équipage tout entier se sentit ému de cette douleur, qui paraissait si sincère.

Jean l'incendiaire entrait dans le rôle qu'il devait remplir dans sa nouvelle carrière.

Il venait de se débarrasser rapidement et d'une manière habile du seul personnage qui pût maintenant contrecarrer ses projets et il était affranchi de tout soupçon au sujet de la disparition de cet homme.

Le reste de la traversée s'effectua heureusement.

Pendant la nuit qui précéda l'arrivée du bâtiment à Marseille, Jean passa son temps à une étrange occupation.

Il cousait.

Comme on le pense bien, au travers de toutes les péripéties de cette traversée, Jean n'avait eu garde de perdre de vue son trésor; nous voulons parler des trente mille francs en billets de banque contenus dans le bâton de Mac-Bell.

Avant de partir de l'île, il avait ouvert ce bâton, en avait

pris le contenu et l'avait caché dans la doublure de son pantalon.

En ce moment, il avait sorti les billets de banque de leur cachette et il s'était occupé à se confectionner une ceinture avec un morceau de peau qu'il avait trouvé dans un coin.

Quand il eut achevé ce travail, il cacha sa petite fortune, et fixa la ceinture autour de son corps, par dessous tous ses vêtements.

Le lendemain, le navire entra dans le port, et au milieu du brouhaha que cause un débarquement, Jean l'incendiaire réussit à disparaître sans éveiller l'attention de personne.

— Où est notre naufragé, monsieur de Beaufleury? demanda le capitaine.

Mais personne de l'équipage ne put répondre, aucun des matelots ne l'avait aperçu.

On ne put comprendre comment il avait pu ainsi quitter le navire, en cachette, et sans dire une parole de remerciement et d'adieu aux hommes qui l'avaient sauvé d'une mort certaine.

Quoiqu'il en soit, on ne s'en occupa pas plus longtemps et il ne fut plus question de lui.

On comprend que le scélérat avait-été peu curieux de courir le risque en débarquant de se trouver en contact avec la police ou les employés de la douane.

Il éprouvait une antipathie marquée pour tout ce qui pouvait lui rappeler la justice.

— A quoi bon entrer en pourparlers avec ces gens-là, pensait-il quand on peut s'en dispenser.

Il réussit donc à se mélanger à la foule et gagna une rue écartée où il entra dans un cabaret de maigre apparence.

Il se fit apporter un demi-litre de vin, s'en versa un grand verre qu'il avala et commença à réfléchir.

Il fallait avant tout se procurer les papiers necessaires pour pouvoir se présenter à Paris, sous le nom de monsieur de

Beaufleury, et ces papiers devaient être confectionnés à Marseille, afin de n'avoir plus à s'en occuper.

Précigny lui avait donné les noms et les adresses de plusieurs forçats évadés et qui se trouvaient maintenant dans diverses villes de France où ils feignaient d'exercer un métier quelconque pour se dérober aux recherches de la police.

Il crut se souvenir que la ville de Marseille avait l'honneur de donner l'hospitalité à quelques-uns de ces chevaliers du bagne.

Il avait dans son portefeuille les listes de ces noms et de ces adresses.

Il sortit ce portefeuilla de sa poche et en tira trois feuilles de papier.

L'une contenait les adresses des anciens forçats habitant Paris.

La seconde renfermait tous les détails concernant Maurice, Blondel et Lapostole, et la dernière indiquait les principales villes de France avec les noms des anciens forçats qui les habitaient.

Nous n'avons pas besoin de dire que tout cela était écrit en écriture chiffrée, illisible pour tous ceux qui n'en avaient pas la clef.

Au bout d'un moment de recherches, il s'arrêta.

— Voilà mon affaire, murmura-t-il d'un air satisfait; je le savais bien !... c'est bien cela :... Colomber, barbier à Marseille.

Il replia soigneusement la feuille de papier et la remit dans son portefeuille.

Puis, ayant bu une nouvelle rasade, il se mit à réfléchir :

— C'est vraiment dommage pour ce pauvre Précigny, pensait-il; c'était vraiment un homme habile et résolu... Pour ce qui me concerne, il vaut mieux qu'il soit allé rejoindre ses ancêtres.

Et en même temps, il porta la main à sa ceinture comme pour sentir si son argent était toujours en sûreté.

— Eh!.. aubergiste!... fit-il à haute voix et en frappant sur la table.

— Voilà!... voilà !... répondit une voix que venait de la cave où l'on descendait par un escalier de bois

Puis la tête de l'hôte apparut.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda ce dernier.

— Un autre demi-litre, répondit Jean.

Puis il ajouta d'un air aimable:

— Ou bien un litre tout entier, si vous voulez me faire le plaisir de trinquer avec moi !

— Vous êtes bien aimable!.. Ce n'est pas de refus!... attendez une minute, et je vais vous servir un vin dont vous me direz des nouvelles.

Et l'aubergiste disparut de nouveau par la trappe par où l'on se rendait à la cave.

Au bout de deux minutes, il reparut.

Il tenait à la main une bouteille de vin qu'il posa devant Jean avec une solennité comique.

On eut dit que cette bouteille contenait un nectar.

Il alla ensuite chercher des verres taillés, déboucha la bouteille avec lenteur, remplit gravement les verres, puis dit à son hôte:

— Goûtez-moi ça !

Jean trinqua et trempa ses lèvres dans son verre.

Il eut toutes les peines du monde pour ne pas faire la grimace, tant ce breuvage était âcre et sentait le moisi, puis il eut le courage d'en faire l'éloge, comme s'il eût bu un verre des meilleurs crus de Bourgogne.

Jean avait tout intérêt à se mettre dans les bonnes grâces de ce gargottier.

Il y réussit complétement.

Ce dernier était tout content de boire son vin aux dépens d'autrui.

— Asseyez-vous donc ! fit Jean en choquant une seconde fois son verre contre celui du cabaretier.

Celui-ci ne se le fit pas répéter.

Jean commença par lui demander s'il pourrait lui indiquer un changeur où il pût trouver la monnaie d'un billet de banque.

Cette question acheva de gagner le cœur de l'aubergiste qui se chargea de cela.

Ensuite Jean lui raconta qu'il était arrivé à Marseille le jour même et qu'il avait l'intention d'y séjourner quelques jours.

— Vous avez donc des affaires à Marseille ? demanda l'aubergiste.

— Oui, .. et je dois y chercher un homme que je ne connais pas..

— Que dites-vous ?

— Et que je n'ai jamais vu.

— C'est curieux !

— Il faut cependant que je le trouve, je suis chargé pour lui d'un message de la plus haute importance.

L'étonnement du cabaretier allait croissant.

— Oui, reprit Jean, voici ce que c'est : j'ai assisté aux derniers moments de l'un de mes amis, qui m'a chargé pour son frère de papiers d'une grande valeur, et ce frère doit habiter Marseille.

— Des papiers, seulement ? fit l'hôte.

— Oui, des papiers de famille ; mon cher... comment vous nommez-vous ?

— Trousseau, pour vous servir.

— Eh bien, mon cher monsieur Trousseau, vous pouvez peut-être m'aider à trouver l'homme que je cherche.

— Très-volontiers, si cela m'est possible.

— J'ai perdu l'adresse et je voulais aller à la police, peut-être le connaissez-vous ?

— Comment s'appelle l'homme que vous cherchez ?

— Colombet.

— Colombet,... Colombet,... le barbier ? s'écria l'aubergiste.

— Lui même ;... le connaissez-vous ?

— Si je le connais ? le petit Colombet ? fit le cabaretier en remplissant les verres ; mais il est connu de toute Marseille.

— Alors, vous pouvez me donner son adresse ?

— Certainement,... ce n'est pas difficile, vous n'avez qu'à aller sur le vieux port, vous apercevrez bientôt son enseigne un immense plat à barbe, avec son nom : « Colombet, barbier de Marseille. »

— Oh !... fit Jean, voilà une enseigne qui me semble bien présomptueuse,... Cet homme à donc bien des clients ?

— Il rase la moitié de la ville, répondit Trousseau, et cela quoiqu'il ne soit pas ici depuis plus de deux années.

— Comment ! fit Jean, depuis deux ans ?... Il n'est donc pas de Marseille ?

— Non, il est de Nancy, répondit le cabaretier. Quand il arriva ici il était bien bas !... le pauvre homme était maigre pâle, faible et vêtu de mauvais habits. Il avait, paraît-il, fait un long séjour à l'hôpital.

— A l'hôpital du bagne, pensa Jean ; puis il reprit tout haut :

— Et ensuite ?

— Il se remit peu à peu, ouvrit sa boutique et les clients commencèrent à arriver ;.... maintenant ses affaires sont florissantes.

— Allons, la bouteille est finie et il faut que j'aille voir ce Colombet pour m'acquitter du message dont je suis chargé, je n'ai pas de repos jusqu'à ce que ce soit fait.

L'aubergiste changea le billet de banque que Jean lui pré-

sentait pour payer son écot, et celui-ci s'éloigna après l'avoir remercié de ses renseignements et de sa complaisance.

Il avait engagé la conversation avec le cabaretier pour gagner du temps et laisser arriver la nuit, attendu qu'il ne voulait pas aller de jour rendre visite au « barbier de Marseille. »

Le jour commençait à tomber, Jean avait parcouru en se promenant les principales rues de la ville.

Quand la nuit fut complète, il se dirigea du côté du vieux port.

Arrivé là il se mit à marcher lentement le long du trottoir, examinant avec soin toutes les maisons et toutes les enseignes.

Il ne voulait s'adresser à personne, ce qui était une excellente précaution.

Il savait que la moindre chose, la plus petite inconséquence peut parfois avoir des suites graves.

Soudain il s'arrêta.

— C'est là !.... fit-il à demi voix.

Il se trouvait devant une maison à la façade étroite et à un étage seulement.

Au dessous des fenêtres du premier se trouvait une enseigne où on lisait en lettres éclatantes :

« Paul Colombet, barbier de Marseille »

Au-dessous se balançait un énorme plat à barbe et à la vitrine était suspendu un écriteau portant l'inscription suivante :

« Coiffeur, chirurgien-accoucheur et dentiste, pédicure ; enlève les verrues et les taches de rousseur ; eaux et vinaigres de toilette, savons et pommades, teintures pour les cheveux. »

Sans hésiter plus longtemps, Jean mit la main sur la poignée de la porte vitrée, mais il la trouva fermée, ayant aperçu l'anneau d'une sonnette, il sonna.

La porte s'ouvrit bientôt et Paul Colembst en personne parut sur le seuil.

— Que voulez-vous à cette heure avancée? demanda-t-il.

— Je viens vous proposer une bonne affaire, répondit Jean.

— Il faudra voir de quoi il s'agit, reprit Colombet qui, malgré ces paroles, considérait Jean d'un air de défiance.

— Voyons, fit Jean ;... Vous avez l'air d'avoir peur! Auriez-vous perdu votre courage depuis que vous avez quitté le « grand pré ! »

A ces paroles Colombet retint un geste de terreur.

— Oh !... fit-il involontairement.

Puis il ajouta au bout d'un moment :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Allons !... fit Jean en voyant le trouble du barbier, vous savez parler argot tout comme un autre.

— Mais je vous répète....

— Bah !... des bêtises !... reprit Jean qui, s'approchant un peu, dit à demi-voix :

— C'est Précigny qui m'envoie !

— Précigny ?

— Oui,... celui-ci qui t'a aidé à t'évader !...

— C'est autre chose ! repartit Colombet en faisant un pas en arrière pour laisser le passage libre ; entrez, entrez vite !

Jean étant entré, le barbier referma vivement la porte de sa boutique, puis, ayant invité Jean à le suivre il monta un escalier qui conduisait au premier étage.

Là ils se trouvèrent dans une petite chambre qui donnait sur le derrière, et dont la fenêtre ainsi que la porte furent soigneusement fermées.

Le barbier avança deux chaises, puis il commença :

— Vous parliez de Précigny ?

— Oui !... je l'ai connu à Toulon.

— A Toulon ?

Oui,... et vous savez bien dans quel endroit !... Ai-je besoin de vous en faire la description ? ajouta Jean d'un air moqueur.

— Non ! repondit Colombet en frissonant... J'ai oublié tout cela !... je ne veux plus en entendre parler !

— Je vous crois... car je suis comme vous !

— Et que fait donc Précigny ? demanda Colombet ; il y a longtemps que je n'ai pas eu des nouvelles de là bas !

— Comment ? fit Jean, que voulez-vous dire ?... Je ne comprends pas de quelle manière vous pouvez avoir ces nouvelles.

Oh ! la chose et plus simple que vous ne le pensez, reprit le barbier ; vous savez que les forçats ont la liberté, pendant leurs heures de repos, de faire de petits ouvrages dont le produit leur permet de se procurer quelques fantaisies ?

— Je sais cela,... c'est le seul moyen qu'ils ont de pouvoir se payer de temps en temps un verre de vin ou une pipe de tabac.

— Ce que l'on fait le plus ce sont des sculptures en noix de coco, cet article est devenu l'objet d'une nouvelle industrie, quelques forçats y sont très-habiles ; les produits de leur travail sont achetés par des individus qui en font un commerce tout spécial. Parmi ces marchands qui font le tour des différents bagnes pour y faire leurs emplettes, se sont glissés quelques-uns de nos amis qui viennent ensuite nous apporter des nouvelles.

— Des nouvelles ? fit Jean ; leur est-il donc permis de communiquer avec les forcats ?

— Non,... mais parmi les objets en noix de coco, il y en a qui nous sont destinés ; ils sont ornés d'arabesques qui contiennent des signes connus de nous seulement ; de cette manière nous sommes presque toujours au courant de ce qui se passe.

— C'est parfaitement imaginé et habilement exécuté, je l'avoue ! fit Jean.

— Mais, reprit Colombet. vous n'avez pas répondu à ma question au sujet de Précigny !

— Il est mort !

— Mort !... s'écria le barbier;.... ma foi il était temps que ce cadavre ambulant fût rendu à la terre !

Et ce fut toute l'oraison funèbre de Précigny.

Et elle sortait de la bouche d'un homme qui lui devait beaucoup de reconnaissance attendu que c'était grâce à lui qu'il était en liberté.

Colombet reprit au bout d'un instant,

— Tout cela ne me dit pas ce que vous me voulez!

— Je veux que vous fassiez de moi un autre homme.

— Comment ! répartit le barbier; que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

— Il faut que vous me changiez complétement, à l'extérieur !

— Ah !... je comprends, maintenant, fit Colombet en riant, ce ne sera pas difficile !

— Je veux aller à Paris et je ne tiens nullement à être reconnu.

— Je vous crois sans peine.

— Eh bien ! regardez-moi et arrangez-vous pour faire preuve de talent.

— Dites-moi en quoi doit consister ce changement ?.... Avez-vous quelque part une cicatrice qu'il faille faire disparaître ? Je ne vois en vous rien de particulier.

— Rien ?... fit Jean ;.... et ceci ? ajouta-t-il en montrant ses cheveux ?

— Ah !.... repartit le barbier, c'est vrai, on peut changer la couleur de vos cheveux et de votre barbe !

— Ecoutez-moi, maître Colombet; je veux sortir d'ici un tout autre homme que quand je suis venu; il faut que je sois changé au point de ne pouvoir être reconnu par personne, serait-ce mon meilleur ami !... serait-ce... mon frère !

Il prononça cette dernière parole d'une voix sourde.

Aussi longtemps qu'il avait été en captivité, Jean ne s'était jamais fait beaucoup de souci relativement à son frère.

Mais maintenant qu'il se trouvait en liberté et sur le point de rentrer à Paris ; au moment où il se disposait à rentrer dans la société, il pensait à son frère qui pouvait ne pas avoir succombé à sa blessure et avec lequel il pouvait se rencontrer.

— Ce que vous me demandez là, mon ami, répondit le perruquier, est presque impossible.

Jean comprit que Colombet voulait se faire prier pour pouvoir se faire bien payer.

Il avait assez d'argent pour payer le service qu'il demandait au barbier.

D'un autre côté celui-ci ne devait pas se douter de la somme que Jean portait dans sa ceinture, parce qu'il aurait pu se souvenir de son ancien métier, et se servir de son rasoir pour tout autre chose que pour raser son client.

Il fallait par conséquent qu'il ignorât absolument que Jean avait une ceinture bourrée de billets de banque.

— Comme je tiens beaucoup à changer complétement de physionomie, reprit Jean, dont les paroles étaient avidement recueillies par le barbier dont les petits yeux brillaient de cupidité, je vous donnerai cinq cents francs, si je suis content de vous.

— Cinq cents francs !... Accepté !... mais...

— Je comprends !... fit Jean,... vous voulez être sûr que vous serez payé et vous ne seriez pas fâché d'avoir votre argent d'avance, vous serez satisfait ; mais avant tout, voilà un moment que je parle et je me sens le gosier sec.

— Je comprends !... mais ma cave est bien mal garnie ! fit Colombet.

Jean avait compté sur cela.

— Vivez-vous donc si frugalement ? dit-il en riant et en mettant la main à la poche.

Puis il ajouta en donnant un écu au barbier :

— Tenez !... vous devez avoir dans le voisinage une auberge où l'on puisse trouver une bouteille de bon vin, du bon, entendez-vous ?... il y a assez longtemps que j'en bois du mauvais et il me tarde de me dédommager.

Colombet prit l'écu d'un air satisfait.

Il se réjouissait de boire une bonne rasade sans qu'il lui en coûtât rien.

— Vous serez content ! dit-il en sortant.

A peine Jean eût-il entendu se fermer la porte de la rue qu'il se débarrassa prestement de son habit et de son gilet et défit sa ceinture ; il prit ensuite son couteau et fit une fente par laquelle il sortit cinq billets de cent francs chacun, une grosse épingle lui servit à refermer l'ouverture et il remit son gilet après avoir fourré les billets dans la poche de son habit.

Il n'eut pas le temps de remettre ce dernier vêtement, car il entendait Colombet qui montait l'escalier.

— Il fait chaud chez vous, dit-il à celui-ci qui rentrait avec une bouteille cachetée à la main, vous voyez, je ne me suis pas gêné et je me suis mis à mon aise !

— Vous avez bien fait, repartit le barbier en débouchant la bouteille et en la posant sur la table.

Puis il prit deux verres dans une armoire et vint les placer auprès de la bouteille.

Ensuite, il tira de sa poche deux cigares et en offrit un à Jean.

Tous deux approchèrent leurs chaises de la table, les verres furent remplis et quand ils eurent trinqué, Jean dit à Colombet en tirant les billets de la poche de son habit :

— Voilà votre argent !

Et il posa les cinq banknotes devant le barbier.

— C'est curieux pourtant comme le vin peut égayer le cœur

de l'homme! s'écria gaiement Colombet, dont les yeux scintillaient.

Jean ne se méprit pas sur la cause de la gaieté du barbier.

Ayant vidé son verre, il alluma son cigare et demanda à son nouvel ami :

— Maintenant, voyons, parlons sérieusement; comment pensez-vous vous y prendre pour opérer cette tranformation ?

Colombet fut un moment sans répondre.

Il avait l'air de chercher quelque chose.

— Comme je vous l'ait dit, fit-il au bout d'un instant, la chose ne se fera pas toute seule, mais ce n'est pas pour rien qu'on est artiste!.. Premièrement, votre chevelure doit subir un changement complet; elle est blonde et grisonnante, il faut qu'elle devienne noire ; les sourcils, qui sont abondants et larges, seront amincis, raccourcis et également teints.

— Mais, fit Jean, ils repousseront !

— Nous y mettrons ordre, dit Colombet; je vous donnerai une pommade avec laquelle vous frictionnerez tous les soirs les parties rasées ; cela suffira pour que, au bout de quelque temps, la racine des poils soit totalement détruite.

— Que pensez-vous faire de plus? demanda Jean.

— Je vois pas trop ce qui restera à faire, repartit le barbier ; cela me paraît suffisant, et je puis vous garantir que personne ne vous reconnaîtra quand votre chevelure et votre barbe seront teintes en noir, vos sourcils changés et teints, et la barbe coupée d'une autre façon.

Puis il ajouta, comme s'il lui venait une pensée soudaine :

— Attendez !... je fais une réflexion !

Et se levant, il se dirigea vers une armoire et y prit un flacon qui semblait contenir une eau de toilette.

— Qu'apportez-vous là ? demanda Jean.

— C'est une de mes dernières inventions, fit Colombet

avec fierté. Il suffit de pratiquer une 1ère injection sous la peau et aux deux tempes avec cette liqueur, pour que le teint du visage prenne une teinte semblable à celle des peuples de l'Amérique du sud, ce qui, joint à votre chevelure et à votre barbe foncée, vous donnera totalement une physionomie étrangère.

— Savez-vous que vous avez découvert là une chose admirable ! s'écria Jean ;... cependant, je dois vous faire une question : cette teinte du visage persiste-t-elle ?

— Elle dure vingt-quatre heures, après quoi il faut répéter l'opération... Je vous laisserai un flacon de cette préparation, vous en aurez pour longtemps.

— Et quand ce flacon sera épuisé, demanda Jean, comment ferai-je ?

— Rien de plus simple, repartit le barbier, j'ai à Paris un ami, un ancien camarade,... je vous donnerai son adresse...

— Que fait-il à Paris ?

— Un peu tout ! vous pouvez l'employer pour toute espèce de besogne, répondit Colombet ;... en premier lieu, il pourra vous procurer cette teinture, qui a déjà rendu des services à plus d'un de nos anciens compagnons.

— Comment se nomme-t-il ?

— Baptiste Salviat... il habite une misérable cabane, située dans un terrain vague, appelé communément le « Champ du crime » et qui se trouve du côté du bois de Boulogne.

— Bon !... je vous remercie ;... j'irai le voir, soyez-en certain, et je m'en servirai quand il y aura quelque chose à faire.

Tous deux se mirent à rire d'un air cynique.

— Maintenant reprit Jean, je crois qu'il est temps que nous nous mettions à l'ouvrage ; d'autant plus qu'il faudra que vous alliez me chercher un tailleur.

. . . . . .

Le lendemain matin, vers les sept heures, le barbier Colom-

bet prenait congé, sur le seuil de la porte de sa boutique, d'un personnage étranger.

— Portez-vous bien, monsieur, disait-il, et bon voyage.

— Je vous remercie, adieu ! répondit l'inconnu.

Ce personnage paraissait venir du Sud, ses cheveux et sa barbe noirs, comme l'aile d'un corbeau, son teint olivâtre, démontraient un type totalement étranger. La coupe de ses habits était élégante, ses manières distinguées, tout dénotait un homme de la meilleure compagnie.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Beaufleury chez le magicien de la rue Saint-Antoine.

Comme nous l'avons dit, nous avons dû remonter quelques années en arrière pour retracer les événements qu'on vient de lire.

Ce retour en arrière était nécessaire pour faire comprendre au lecteur quels personnages on peut parfois rencontrer dans ce qu'on appelle « la bonne société » de la capitale, et en même temps pour lui faire connaître le personnage auquel Sidi-Addar allait donner audience.

Nous avons laissé Beaufleury en route pour se rendre rue Saint-Antoine. Il venait de son hôtel, où il avait dû se rendre pour connaître le message qui l'y attendait de la part de la comtesse de St-Etienne.

Comme nous l'avons vu, il attendait depuis un moment, quand la cantatrice Amanda quitta le cabinet du magicien.

Quand Beaufleury entra chez le sorcier, il le regarda d'un air moqueur et lui demanda en souriant ironiquement :

— Voulez-vous aussi me donner une preuve de votre science divinatrice, célèbre Sidi-Addar ;

— Pourquoi pas, mon cher monsieur de Beaufleury, répondit

dédaigneusement l'Oriental; la sagesse indienne peut toujours se mesurer avec l'astuce alsacienne.

Cette allusion à sa patrie, à l'Alsace, troubla un moment Beaufleury.

— Voyons, parlons sérieusement, dit-il au bout d'un instant; à quoi nous serviraient toutes les circonlocutions du monde?

— Vous avez raison, mon cher Jean l'incendiaire, je pense absolument comme vous, répondit Sidi-Addar.

Beaufleury pâlit.

— Je vous prie de ne jamais prononcer ce nom-là, mon cher Lapostole, fit-il en baissant la voix.

Lapostole, car le magicien de la rue Saint-Antoine n'était autre que notre ancienne connaissance, se mit à rire.

— Vous ne réussirez pas à me faire peur avec ces allusions au passé, fit-il d'un air dédaigneux... vous vous garderez bien de me trahir, et vous devez être content que je ne fasse pas savoir à tous quel est l'intéressant personnage qui se cache sous le nom de monsieur de Beaufleury.

Beaufleury, que nous continuerons à appeler ainsi, prit un air menaçant et dit en élevant la voix :

— C'est vrai... je suis en votre pouvoir;... un mot de vous peut me précipiter de la position que j'occupe et changer le riche de Beaufleury en un misérable galérien!... mais ne pensez-vous pas que je puis en faire autant à votre égard pour me débarrasser d'un adversaire de votre espèce?

Lapostole haussa les épaules.

— Comment pouvez-vous penser que je n'aie pas prévu ce que vous me dites-là? répondit-il; croyez-vous donc que j'aie oublié ce que vous avez voulu faire de moi sur le navire hollandais, quand nous revenions à Marseille? L'homme que j'ai aidé à recouvrer la liberté et qui m'a récompensé par un coup de couteau est capable de toutes les infamies!

— Prenez garde à vos paroles!... s'écria Beaufleury.

Aussitôt une espèce de grondement sourd se fit entendre.

Beaufleury jeta ses regards derrière lui et aperçut avec terreur le lion Néro qui était couché dans un coin et qui avait levé sa tête d'un air menaçant.

– Je vous conseille de parler plus bas, dit Lapostole, Néro est mon ami et il ne souffre pas que personne me méprise ou m'insulte.

– Vous avez là une singulière compagnie ! fit Beaufleury en cherchant à se tranquilliser ; avez-vous donc trouvé cet animal dans les vagues de la Méditerranée ?

Malgré le ton de plaisanterie qu'il voulait prendre, il était visible que Beaufleury n'était que médiocrement rassuré.

– A quoi bon plaisanter ? fit Lapostole ; dites-moi plutôt quel est le motif qui vous a amené ici et ce que vous attendez de cet entretien.

– Il me semble que vous devez le deviner, répondit Beaufleury.

Lapostole reprit froidement :

– Non,... je ne le devine pas !

– Que diable, mon cher ! Vous conviendrez comme moi que nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre dans une position tout à fait exceptionnelle, insupportable même !

– C'est peut-être votre opinion !... fit Lapostole sans rien perdre de son sang-froid ; quant à moi, ce n'est pas la mienne.

Beaufleury se sentait de plus en plus désarçonné par la tranquillité de son interlocuteur.

Il perdait peu à peu son aristocratique indifférence.

– Mille tonnerres ! fit-il d'ain air emporté.

Mais un mouvement de Néro lui coupa la parole.

Il reprit d'un ton plus doux.

– Nous connaissons nos secrets respectifs,... nous pouvons réciproquement nous trahir,... nous ruiner,... nous précipiter dans la misère !

– Vous avez raison ;... et c'est précisement à cause de la charmante position dans laquelle nous nous trouvons que nous

pouvons être sûrs l'un de l'autre. Il est clair que si l'un de nous devenait traître, il serait infailliblement [illegible] l'autre. Nous n'aurons, par conséquent, rien à craindre mutuellement.

— Du moment que vous prenez la chose de cette manière, repartit Beaufleury un peu tranquillisé, vous m'encouragez à vous faire une proposition.

— Laquelle ? demanda Lapostole en fixant Beaufleury comme pour lire au fond de son cœur.

— J'ai eu autrefois inutile de vous dire dans quelles circonstances, occasion de remarquer et d'admirer votre esprit et votre intelligence.

Beaufleury parlait maintenant d'un air conciliant.

— Vous êtes trop bon ! fit ironiquement Lapostole

Beaufleury reprit :

— Mais la position que vous vous êtes acquise depuis notre séparation, le succès qui vous suit, l'habileté avec laquelle vous avez transformé le forçat Lapostole en un magicien indien, tout cela, je le répète, excite mon admiration ; c'est stupéfiant, en vérité !

— Permettez-moi de vous retourner vos compliments, fit Lapostole en conservant sa tranquillité. Vous n'avez pas été moins habile en faisant de l'assassin Jean l'incendiaire un membre de la haute police impériale !

— Oh !..... fit Beaufleury en l'interrompant, vous faites erreur.

— Chut !... à quoi bon mentir ? demanda Lapostole.

Puis il ajouta en souriant :

— En ma qualité de sorcier je sais tout, rien ne m'échappe. Vous n'êtes pas seulement ami intime du comte de St-Etienne, le président du « cabinet noir », vous êtes encore agent de cette institution qui foule aux pieds le droit des gens et qui a élevé l'espionnage à une hauteur inconnue jusqu'ici.

Lapostole avait prononcé ces paroles avec un certain emportement.

Il se calma immédiatement et ajouta :

— Quelle est la proposition que vous vouliez me faire ?

— Une alliance entre nous !

— Une alliance ? répéta Lapostole.

— Oui, quelque chose comme un traité d'amitié, une convention offensive et défensive !... Deux hommes de notre trempe, agissant de concert, sont capables des plus grandes choses !

— Mais il a été convenu tout à l'heure qu'il nous était interdit de rien faire l'un contre l'autre ! fit Lapostole.

— C'est précisément pour cela que nous devons agir ensemble, fit Beaufleury qui crut avoir gagné sa cause.

— Non ! fit énergiquement Lapostole ; non, jamais je ne ferai alliance avec un ami de Précigny !

Beaufleury vit qu'il avait commis une imprudence en prononçant le nom de Précigny quand il avait poignardé Lapostole sur le bâtiment hollandais.

Quoique plusieurs années se fussent écoulées depuis lors, Lapostole n'avait rien oublié.

Beaufleury vit qu'il avait perdu la partie.

— Vous refusez donc ? demanda-t-il ;... vous repoussez la main que je vous offre, l'amitié que je vous propose ?

— Certainement !

— Vous osez provoquer ma colère ?

— J'ai cette audace !

— Et vous ne craignez pas que je me venge ?... Je ne sais pas par quel miracle vous avez été sauvé une fois, mais ne croyez pas que ce miracle se renouvelle ! Ne croyez-vous pas que je puisse une seconde fois frapper plus sûrement que la première ?

Tout en parlant Beaufleury s'était approché de Lapostole, et quand il fut à portée il lui porta un coup avec un poignard qu'il portait caché dans sa manche.

Mais la lame se brisa et tomba à terre.

Beaufleury resta stupéfait.

Il pâlit en voyant Lapostole sortir un pistolet de sous son vêtement.

— Quand on attend des visites du genre de la vôtre, fit ce dernier, on prend ses précautions.

Et en parlant il avait de sa main gauche entr'ouvert sa robe de velours sur sa poitrine et Beaufleury put voir une fine cotte de mailles.

Puis il reprit d'une voix menaçante :

— Maintenant, écoutez ce que j'ai à vous dire et prenez-en bonne note ; je sais qu'à partir de ce moment vous allez m'envoyer tout ce que vous connaissez d'assassins dans Paris pour tâcher de vous débarrasser de moi.

Beaufleury fit un geste de fureur.

— Mais, reprit Lapostole, toutes mes mesures sont prises, s'il m'arrive la moindre des choses ou dans le cas où je viendrais à disparaître, une personne de confiance remettrait immédiatement au juge d'instruction un pli cacheté contenant une lettre donnant tous les détails nécessaires pour éclairer la justice sur l'origine, les faits et gestes de Monsieur de Beaufleury. Votre liberté, votre réputation et peut-être votre vie sont, comme vous le voyez, liées intimement aux miennes, et vous ne pouvez pas toucher à un cheveu de ma tête sans vous précipiter dans l'abîme !

— Enfer et damnation ! murmura Beaufleury ;... vous êtes le plus fort !.... Comment ai-je eu la bêtise d'attendre aussi longtemps !.... J'aurais dû....

— Laissez ces regrets inutiles ! fit Lapostole que nous désignerons dorénavant sous son véritable nom de Sidi-Addar ; vous ne pourrez absolument rien faire contre moi,... il y a plusieurs années déjà que mes précautions sont prises... je savais que nous finirions par nous rencontrer un jour ou l'autre, surtout depuis que j'avais acquis la persuasion que Beaufleury

Beaufleury tente d'assassiner Sidi-Addar.

et Jean l'incendiaire n'étaient qu'une seule et même personne.

— Comment! fit Beaufleury, nous nous sommes revus hier pour la première fois!

— Vous m'avez revu hier pour la première fois, c'est possible, répondit Sidi-Addar, quant à mois il y a longtemps que je vous avais reconnu et je ne vous perdais pas de vue. Ce n'est que lorsque j'ai été convaincu que vous ne pourriez rien contre moi que j'ai résolu de me trouver en votre présence.

— Rusé et astucieux, comme toujours! fit Beaufleury à demi-voix.

Il voulut cependant faire une dernière tentative en disant :

— Ainsi vous voulez que ce soit la guerre entre nous ?

— Oui, la guerre, répondit Sidi-Addar, une guerre implacable; autant qu'on peut avoir la guerre avec un ennemi qui a les bras liés.

— Et quand nous nous rencontrerons dans le monde? demanda Beaufleury.

— Nous conserverons l'indifférence la plus complète, répondit le magicien; nous respecterons nos secrets respectifs.

— Oh! n'en doutez pas!

— En douter?... s'écria Sidi-Addar d'un air sardonique; non, je n'en doute pas, je suis certain que voyant que vous ne pouvez pas me nuire d'une manière directe, vous allez imaginer toutes les intrigues possibles contre moi,... veus essaierez peut-être d'éveiller contre moi les soupçons des policiers du « cabinet noir. »

— Comment pouvez-vous penser?

— Assez!... je sais tout!... Souvenez-vous que la plus terrible punition vous serait infligée pour la moindre lâcheté. Du reste il faut que vous sachiez que je sais tout ce qui se passe dans le « cabinet noir. »

Sidi-Addar s'avança vers la porte qu'il ouvrit pour montrer à Beaufleury que l'entretien était terminé.

Ce dernier sortit et se mit à marcher dans les rues au hasard

et plongé dans les réflexions que lui suggérait la conversation qu'il venait d'avoir.

Il ne pensait pas à rentrer chez lui.

Lapostole lui apparaissait comme un spectre au moment où il croyait avoir atteint le but de son ambition.

Le passé se dressait maintenant devant lui comme un obstacle infranchissable.

Que pouvait-il faire pour se défaire d'un pareil ennemi sans se nuire à soi-même ?

Par quel moyen pourrait-il s'affranchir de cette servitude?

Il ne trouvait rien.

Il ne voyait aucune issue à ce labyrinthe!

Une seule chose lui apparaissait claire et nécessaire :

Il fallait à tout prix se défaire de cet homme!

Quant aux moyens pour y arriver, le temps se chargerait de les fournir.

Le pire était que jusqu'à ce moment il avait eu beaucoup de complices, mais pas d'alliés, pas de confidents, pas de conseiller.

Gaspard le borgne et Baptiste Salviat, les seuls hommes qui eussent « travaillé » pour son compte ne le connaissaient pas même.

Il ne leur avait jamais parlé que caché sous un manteau et le visage recouvert d'un masque.

Du reste il payait bien, et les deux bandits n'en demandaient pas davantage.

Il prenait ces précautions afin de ne jamais se trouver compromis et pour ne pas se trouver jamais dans la dépendance de ces deux scélérats.

Dans aucune des « affaires » qu'il avait arrangées son nom n'avait été prononcé.

Ce qui, jusqu'à ce jour, avait été un avantage se retournait maintenant contre lui.

Il se trouvait seul, isolé;... ce n'était plus seulement un bras

résolu qu'il lui fallait, il avait besoin d'un conseil, d'un aide, d'un ami, d'un allié!

Ce ne fut que très-tard dans la nuit que la fatigue lui fit songer à rentrer.

Son plan était fait.

Il s'agissait avant tout de pouvoir découvrir quelle était la personne chargée de remettre le pli cacheté au juge d'instruction en cas de disparition de Lapostole!

Une fois cette personne connue...

— Il faudra que j'en parle demain à Gaspard le borgne, pensa Beaufleury en se déshabillant. Il me dira en même temps comment l'affaire de Maurice est allée. Du reste je l'apprendrai dans la visite que je ferai demain à ce barbouilleur; il y a beaucoup à faire, mais, courage, je viendrai à bout de tout cela!

CHAPITRE II

Alfred et le docteur Amy.

Le Dr Amy était un de ces personnages comme on en rencontre assez souvent dans le monde, et dont l'existence est couverte d'un voile mystérieux et impénétrable.

Il était médecin, mais on se disait à l'oreille qu'il n'avait jamais passé d'examen.

Sa clientèle était nombreuse et riche, disait-il, mais il passait la plupart de son temps chez lui et non à faire des visites.

Il avait beaucoup d'amis, qui le nommaient leur docteur et qui le faisaient appeler quand ils avaient un enrouement ou quelque autre bagatelle semblable, mais ces mêmes personnes se seraient bien gardées de se confier à ses soins en cas de maladie grave.

— Je ne lui donnerais pas mon chat à soigner!

Voilà ce que beaucoup de gens de sa connaissance disaient confidentiellement quand il était question du Dr Amy.

Néanmoins ces fonctions paraissaient lui rapporter de quoi vivre convenablement et il était de toutes les fêtes et de toutes les soirées.

Chose étrange, la clientèle du Dr Amy se composait surtout de personnages de finance, de juifs, de banquiers, d'agents de change, et ne comprenait presque que des hommes.

Quand on lui demandait la raison pour laquelle il ne traitait pas les femmes, il répondait invariablement :

— Traiter les femmes!... Dieu m'en préserve! Quand elles sont laides, c'est quelque chose d'insupportable... et quand elles sont jolies... eh!... on court souvent le risque de perdre ses honoraires.

Et il se taisait ensuite en souriant d'un air mystérieux.

Le docteur paraissait néanmoins avoir quelques succès auprès des femmes ; son appartement était plein d'objets qui provenaient évidemment de mains féminines : pantoufles et ustensiles de fumeur brodés, coussins faits au crochet et bordés de dentelles et de festons, tapis de pieds, etc.

Ces objets provenaient du dehors, puisque le docteur Amy était garçon, mais sur ce point il gardait le même silence que relativement à ses autres affaires. Quand quelqu'un voulait en plaisantant faire remarquer que tous ces objets paraissaient bien un peu futiles pour être employés par un homme, il avait son même sourire énigmatique et ne répondait rien.

BIBLIOTHÈQUE A. FRANCOIS CATENAS

Quelques intimes seuls connaissaient les raisons qui lui valaient les préférences du beau sexe.

Il aimait beaucoup à être complaisant pour les dames en général, et à leur épargner des démarches quelles qu'elles fussent ; il savait ainsi se rendre utile dans une foule de circonstances, comme par exemple, lorsqu'il s'agissait de remplacer une bonne, une gouvernante, une dame de compagnie, etc.

Quand une dame venait lui dire :

— « Mon cher docteur, j'aurais besoin d'une gouvernante pour ma petite fille. » il avait toujours sous la main, et toute prête, une jeune personne de bonne famille qu'il recommandait chaudement.

Au commencement on s'était bien un peu étonné du nombre des connaissances du docteur parmi les personnes de cette catégorie. Mais il expliquait cela de la manière la plus simple : Cette gouvernante était fille d'une dame qu'il avait soignée et qui la lui avait recommandée plutôt que de s'adresser à des personnes étrangères ; cette autre lui était recommandée par un banquier de ses amis chez lequel elle avait rempli les mêmes fonctions et dont il avait été très-satisfait.

En outre il lui arrivait de temps en temps une jeune fille allemande ou anglaise, qui lui était chaudement recommandée par un correspondant qui le priait de bien vouloir s'occuper de placer cette enfant dans une bonne famille de sa connaissance.

Il avait poussé cette « industrie privée, » comme il disait parfois en plaisantant, au point que les maisons où il avait ses entrées ne s'adressaient qu'à lui quand il fallait remplacer un domestique quelconque.

Et de fait, les mères de famille préféraient s'adresser au docteur Amy quand elles avaient besoin d'une nouvelle domestique, sachant que de cette manière elles étaient dispensées de faire auprès des bureaux de placement des démarches ennuyeuses, de demander des renseignements, de lire des certificats et autres corvées déplaisantes ; elles lui en témoignaient leur

reconnaissance par de petits cadeaux, n'osant lui offrir de l'argent.

Chose étonnante, il arrivait presque toujours que, lorsqu'il avait réussi à placer une jeune fille comme bonne, gouvernante ou autre chose auprès d'une dame, le fils, le gendre, le mari de cette dame venait à son tour lui en témoigner sa reconnaissance, mais cette fois sous une autre forme plus pratique, attendu que le cadeau se composait presque toujours d'espèces sonnantes.

Et comme il faut que la main droite ignore ce que la gauche donne ou reçoit, les dames ne se doutaient nullement que le docteur Amy était récompensé des deux côtés.

Les mauvaises langues prétendaient que ces dernières gratifications dépassaient de beaucoup la valeur des cadeaux faits par les dames.

Ce qui est certain c'est que le docteur avait élevé ce genre d'institution à une certaine hauteur, et qu'il en retirait des bénéfices assez considérables.

Le bruit courut un jour que le docteur Amy avait gagné à la Bourse une cinquantaine de mille francs.

On avait raison.

— Cependant, faisaient remarquer quelques personnes, comment se fait-il que le docteur ait gagné à la Bourse ? on ne l'y voit jamais !

L'histoire suivante expliquera cela en nous montrant un des côtés des mœurs de la « moderne Babylone : »

Un riche industriel nommé Genotte avait fait un mariage de raison ou pour mieux nous expliquer un mariage de fantaisie, car la raison faisait totalement défaut dans cette union.

La fiancée n'était plus de la première jeunesse et n'avait plus d'illusions au sujet des affaires de cœur.

Elle possédait une certaine fortune que Genotte devait administrer de la manière la plus avantageuse, ce dernier l'accompagnait dans le monde, où une dame ne peut guère se montrer

seule et il lui remettait tous les mois la somme nécessaire à sa toilette, voilà tout ce qu'elle exigeait de son époux.

Quant à Genotte il n'avait pris femme que pour la dot qu'elle lui apportait.

Il avait l'intention de faire agrandir une usine et ce mariage n'avait été pour lui qu'une affaire commerciale.

Il avait pris la femme avec la dot parce qu'il lui avait été impossible d'avoir la dot sans la femme.

Les deux premiers mois qui suivirent la noce se passèrent en voyage, comme l'exige le bon ton.

Une fois les nouveaux époux rentrés à Paris ils reprirent leurs relations ordinaires.

Quant à leurs rapports mutuels, on ne peut pas dire que ce fût de la passion, mais ce n'était pas non plus de l'indifférence.

C'était une déférence amicale, comme on le constate chez les gens pratiques qui connaissent l'esprit de leur siècle.

Au bout d'un an ou deux, Genotte commença à trouver ennuyeuse la compagnie de sa femme.

Il alla alors chercher des distractions dans le quartier Bréda où il ne tarda pas à lier connaissance avec une jeune fille qui arrivait de la province.

Madame Genotte, de son côté, s'ennuyait aussi mortellement.

Les soins à donner aux deux enfants dont elle avait gratifié son mari lui étaient insupportables.

— Quel tourment !... Quel ennui que d'avoir des enfants ! répétait-elle en soupirant.

Genotte, fatigué un beau jour de ces lamentations, se plaignit au docteur Amy, qui était son médecin et son confident.

Celui-ci, qui n'avait jamais laissé un ami dans l'embarras faute d'un bon conseil, trouva le moyen de contenter à la fois Genotte et son épouse.

— La chose est des plus simples, dit-il à son client ; prenez une gouvernante qui se chargera des soins et de l'éducation de vos enfants, madame Genotte en sera ainsi débarrassée !

— Mais où voulez-vous que je prenne une gouvernante? demanda Genotte.

— Pourquoi ne prendriez-vous pas Thérésa? fit le docteur.

Genotte leva les bras au ciel en entendant une proposition semblable.

Cependant le Dr Amy sut si bien le convaincre qu'une pareille chose n'avait rien que de très-ordinaire et lui exposa cette affaire sous un jour tellement séduisant que Genotte finit par consentir.

Mademoiselle Thérèse fut présentée à madame Genotte par le Dr Amy comme la fille d'un gentilhomme pauvre qui venait de mourir sans lui laisser de quoi vivre, de sorte que la pauvre enfant était réduite à se placer pour ne pas avoir faim.

Madame Genotte, charmée à la pensée d'être débarrassée de ses enfants accepta la gouvernante que lui amenait le docteur, avec d'autant plus d'empressement qu'elle n'avait pas besoin de courir aux renseignements sur le compte de la jeune fille.

Il lui suffisait que le docteur en répondit.

Ce brave docteur, qui était la perle des hommes et qui n'épargnait rien quand il s'agissait d'obliger ses amis!

Mademoiselle Thérèse quitta son appartement du quartier Bréda et fût bientôt installée dans la somptueuse habitation de l'industriel.

Puis l'éducation commença.

C'étaient deux petites filles dont l'aînée avait à peine cinq ans.

Thérèse qui savait lire et écrire en savait suffisamment pour leur apprendre les éléments de la lecture; pour le moment il n'en fallait pas davantage.

Madame Genotte était heureuse.

Elle ne voyait ses enfants que le matin et le soir, quand ils venaient lui dire bonsoir et bonjour.

D'autres fois, quand elle attendait des visites, elle faisait

habiller les deux fillettes qui étaient charmantes de leurs plus belles robes afin d'être présentées à la société.

A part cela elle ne s'en occupait plus, heureuse de n'avoir plus les oreilles remplies de leur babillage et de leurs cris.

— Il me semble n'avoir jamais eu d'enfants ! disait elle naïvement à ses amis.

Afin de remercier le Dr Amy de sa peine et de son dévouement, madame Genotte lui envoya un jour un tapis magnifique et d'une très-grande valeur.

Quant à Genotte il était enchanté.

Sa femme ne le tourmentait plus de ses lamentations et de ses plaintes à propos des enfants et de leur turbulence qui lui portait sur les nerfs.

En outre il trouvait maintenait sous son toit les distractions qu'il était obligé d'aller chercher en cachette au quartier Bréda.

Il n'est pas jusqu'à mademoiselle Thérèse elle-même, qui ne crût pas devoir refuser au Dr Amy un témoignage de reconnaissance pour ce qu'il avait fait pour elle.

Monsieur Genotte voulut, lui aussi, remercier son ami le docteur pour le bon conseil qu'il lui avait donné.

Il le fit d'une manière aussi nouvelle qu'originale.

Un beau matin il arriva chez le Dr Amy et lui dit :

— Mon ami, je viens m'acquitter d'une dette !

— Une dette ? fit le docteur avec une surprise parfaitement jouée,... je ne vous comprends pas !

— Voici ce que c'est :... Il y a deux mois environ j'achetai un certain nombre d'obligations de chemins de fer et je pris la liberté d'en acheter deux à votre nom, chose que j'oubliai de vous dire depuis.

— Ah !.... fit le docteur étonné et non sans quelque crainte, attendu qu'il n'était pas partisan des jeux de Bourse; ainsi vous avez acheté pour moi deux obligations....

— Oui, et j'arrive maintenant de la Bourse,..... ces papiers ont énormément monté,.... je les ai fait revendre et nous avons

ainsi réalisé un joli bénéfice, voici votre part que je vous apporte.

Et en parlant il avait sorti son portefeuille et en avait tiré quelques billets de banque qu'il posa devant le docteur.

Ce dernier les prit et remercia avec modestie.

A partir de ce jour son esprit de spéculation se réveilla, mais comme il était encore novice à ce métier, il se contenta de suivre les conseils et l'exemple de certains de ses amis, auxquels il avait rendu des services dans le genre de celui qu'il venait de rendre à Benoite, et qui étaient tous contents de pouvoir de cette manière se montrer reconnaissants.

Tout ce que nous venons de dire suffit pour mettre le lecteur au courant de la position sociale du Dr Amy.

Pour terminer nous ajouterons qu'il était « médecin particulier » d'un grand seigneur serbe qui habitait un château situé en Champagne, non loin de Reims.

Ce prince se donnait quelquefois le plaisir d'inviter le docteur à aller passer un jour ou deux avec lui.

La docteur annonçait alors à ses amis qu'il était mandé télégraphiquement auprès de « Son Altesse » qui était « gravement malade. »

Ce petit stratagème ne nuisait pas à son prestige et ne manquait jamais son effet.

C'est donc en présence de ce personnage que se trouvait le secrétaire de Fiordi.

C'était la première fois qu'Alfred voyait le docteur, quoique le journaliste lui en eût souvent parlé.

Le docteur Amy était un homme d'une quarantaine d'années; sa taille était haute, son visage pâle et maigre et ses traits étaient ceux d'un homme qui a beaucoup vécu.

Tout en lui était terne et allangui.

Ses cheveux d'un blond pâle commençaient à devenir rares et exigeaient la main du friseur.

Un front sillonné de rides surmontait des yeux bleuâtres, sans expression et dont le regard fuyant manquait de franchise.

Les lèvres pâles et minces dénotaient l'astuce; quand elles souriaient, la physionomie tout entière prenait une expression de cynisme impossible à décrire.

Le docteur, qui venait d'être réveillé en sursaut, au milieu de son premier sommeil, n'était pas précisément de bonne humeur.

En outre, la circonstance que ce visiteur s'annonçait comme venant de la part de Fiordi, ne pouvait pas contribuer à le rendre plus bienveillant.

On n'aime pas, généralement, à se souvenir qu'un autre homme a sur nous quelque pouvoir.

Et le docteur se trouvait précisément dans cette situation.

— Que désirez-vous, monsieur? demanda-t-il avec une certaine brusquerie.

— Je désire vous entretenir sans que nous soyons dérangés et sans que personne ne puisse nous entendre, répondit Alfred.

— Je voudrais bien savoir qui pourrait nous déranger à cette heure de la nuit! fit le docteur d'un air de mauvaise humeur.

Puis il reprit :

— En outre nous sommes seuls,... ma vieille femme de ménage est montée dans sa chambre, vous pouvez par conséquent parler sans crainte,... que me veut Fiordi?

— Rien!... répondit Alfred qui voulait aller droit au but, n'ayant pas de temps à perdre.

— Comment!... s'écria le docteur, voulez-vous vous moquer de moi?

— Non, repartit tranquillement Alfred, je veux vous rendre service.

— Me rendre service?... Je ne vous comprends pas, dit le

docteur qui commençait à se demander si son interlocuteur avait bien toute sa raison.

— Vous allez me comprendre, reprit Alfred ;.... je veux vous aider à vous soustraire à l'autorité de Fiordi.

Le docteur eut un brusque mouvement de surprise.

— Me soustraire à l'autorité de Fiordi ? fit-il,.... je ne sais vraiment pas....

— Pas de détours !... dit Alfred. Fiordi m'a tout raconté, je sais qu'il peut faire de vous ce qu'il veut,... je sais que d'un mot il peut vous perdre,... je sais tout, vous dis-je !

— Tout !... fit le docteur à demi-voix.

— Oui, repartit Alfred avec calme.

Le docteur comprit qu'il se trouvait devant un homme qui connaissait ses secrets et qu'il fallait radoucir le ton.

Quant au secrétaire du journaliste il s'efforçait de rester froid afin de dissimuler la joie qu'il éprouvait à voir sa ruse couronnée d'un succès aussi complet.

Il garda un moment le silence, puis il reprit :

— Que penseriez-vous, docteur, si je vous apportais le moyen de pouvoir vous dérober à la puissance de Fiordi, de lui résister.

— Oh ! s'écria le docteur, ma reconnaissance pour vous serait sans bornes !

La proposition d'Alfred semblait devoir lui ouvrir le ciel.

— C'est très-bien ! reprit le secrétaire de Fiordi, mais il ne faudrait des preuves de cette reconnaissance,... et la meilleure serait de me rendre le service que je vous demanderai.

— Un service ; fit le docteur ; oh !... de grand cœur ! Que puis-je faire pour vous ?... Etes-vous malade ?... Auriez-vous besoin de mes soins ?

— Non !... Dieu merci, je suis en très-bonne santé !

— Auriez-vous besoin d'une gouvernante,... d'une dame de compagnie ?... je connais précisément une jeune Anglaise....

Alfred l'interrompit d'un geste d'impatience.

— Rien de tout cela, fit-il,.... je ne vous demande que votre signature, pas davantage.

— Ma signature ?... et pourquoi ?

— Ecoutez-moi !

Le docteur regarda son interlocuteur qui n'avait pas cessé de parler avec le plus grand calme.

Cet homme disait-il la vérité ?

Si maintenant il était dans le cas de faire ce qu'il disait, si, en réalité il lui apportait le moyen de se débarrasser de cette servitude il serait satisfait, et il aurait la signature demandée, dût-elle coûter même une somme d'argent.

Le docteur pensait tout simplement qu'Alfred voulait lui faire souscrire une lettre de change.

Au bout d'un moment Alfred reprit la parole.

— Fiordi est marié, dit il.

— Marié !.... Fiordi ?.... le fiancé de la petite comtesse est marié !.... s'écria le docteur stupéfait.

— Oui, depuis six ans.

— Et sa femme ?

— Elle vit à Rouen sous son nom de famille qui est Rose Elvedy. Maintenant elle exige que son mari la prenne avec lui, ce qui pourrait n'être pas du goût de la petite comtesse.

— Ce que vous me dites là me stupéfie !... c'est parfait !....

— Un peu de patience ! reprit Alfred ;.... jusqu'à présent ce n'est pas aussi parfait que vous pourriez le croire : si la comtesse apprenait que Fiordi est marié, vous pensez bien qu'elle voudrait se venger !

— C'est parfait ! .. parfait ! répéta le docteur.

— Eh ! .. non !.. ce n'est pas parfait ! fit Alfred impatienté. Pour se venger la petite comtesse irait dénoncer Fiordi à l'empereur.

— Oh !... peut elle faire cela ?... y aurait-il quelque chose à dénoncer sur le compte de Fiordi ? fit le docteur qui ne perdait aucune des paroles d'Alfred et qui espérait pouvoir apprendre

quelque chose dont il pourrait profiter pour son propre compte.

— Cela importe peu pour le moment, reprit Alfred; écoutez-moi avec patience; si une chose semblable arrivait à Fiordi, il tomberait infailliblement en disgrâce, et.... qui sait? il pourrait fort bien être envoyé à Cayenne ou ailleurs.

— C'est parfait !.... voulut encore dire le docteur Amy, qui voyait déjà le journaliste languir de consomption dans les marais de Cayenne.

— Ecoutez-moi donc! fit Alfred impatienté; si Fiordi tombait de cette manière, nous serions infailliblement perdus avec lui !... moi d'abord, qui suis son secrétaire, et, comme tel, soupçonné d'être son complice; pour ce qui vous concerne, mon cher docteur, il vous est facile de comprendre que quand Fiordi verra lui échapper l'autorité qu'il a maintenant sur vous et sur d'autres personnes, il parlera, il dira tout ce qu'il sait, tout simplement pour ne pas tomber seul!

— C'est vrai ! répondit le docteur; dès que Fiordi n'aura plus besoin de moi, aussitôt qu'il verra que je ne peux plus lui être utile, il ne se gênera pas pour me trahir.

— C'est cela ! Il faut, par conséquent, prendre des mesures et nous procurer une arme défensive.

— Avez-vous une idée? demanda le docteur.

— Sans doute... sans sela je ne serais pas ici. Fiordi veut se débarrasser de sa femme, fit Alfred en appuyant sur ses paroles.

— Grand Dieu! fit le docteur en levant les bras au ciel; que me dites-vous là?

— Et c'est moi qu'il a choisi pour cette besogne.

— Vous?

— Oui, moi !

— Et... Et... vous....

— Eh bien! pour vous parler franchement, je ne voudrais

pas pour tout au monde perdre la récompense qu'il m'offre pour ce petit service.

Le docteur considéra Alfred avec stupéfaction.

— Comment ! dit-il, vous consentiriez à commettre un...

Son agitation ne lui permit pas d'achever sa phrase.

— Je veux gagner la récompense sans faire ce qu'on me demande pour cela ! fit Alfred.

— Ah !... et comment donc ?

— J'ai mûrement réfléchi et je me suis arrêté à un parti, mais j'ai besoin de votre signature.

— Pourquoi donc ?

Sans répondre Alfred se leva, s'approcha du secrétaire du docteur, y prit une feuille de papier et se mit à écrire.

Le docteur poussa un soupir de soulagement.

Il ne s'agissait donc pas d'une lettre de change, comme il l'avait craint un moment.

— Voilà, fit Alfred qui venait d'achever d'écrire, et il posa le papier devant le docteur, voilà ce qu'il faut que vous ayez l'obligeance de signer.

Le docteur jeta les yeux sur la feuille de papier et commença à lire.

Soudain il la posa brusquement sur la table en s'écriant :

— Monsieur ! Avez-vous donc perdu la tête ?... Vous voulez que je signe cela ?

— Oui.

— Savez-vous que la signature que vous me demandez peut me conduire au bagne ?

— Je sais que Fiordi peut vous y conduire, répondit Alfred, qui ajouta d'un air résolu :

— Je le puis également, vous le savez.

Le ton dont ces paroles furent prononcées donna complétement le change au docteur, qui crut réellement qu'Alfred savait tout.

— Comment ! fit-il en balbutiant... comment ! vous voulez...

— Je veux votre bien, dit Alfred ; si vous me refusez votre signature vous restez à la discrétion de Fiordi ainsi qu'à la mienne, tandis que vous pouvez, si vous en avez le courage, vous débarrasser d'un trait de plume du joug qui pèse sur vous et reconquérir votre pleine liberté.

— Et vous ?

— Moi !... Eh bien !... vous comprenez parfaitement que je ne puis rien contre vous, puisque je deviens votre complice !

Il y eut un moment de silence.

— Voyons ! fit Alfred ; décidez-vous, signez ce papier.

Et en disant il mettait la plume dans la main du docteur qui hésitait encore.

— Eh bien !... fit encore Alfred en insistant.

Soudain le docteur parut prendre une résolution.

Il releva la tête, attira à lui la feuille de papier et signa d'une main ferme.

— Voilà !... Tenez !... dit-il en poussant un soupir ; j'ai eu de la peine à me décider !..... Mais, n'est-ce pas, vous aurez bien soin que....

— Soyez tranquille, dit Alfred, toutes mes mesures sont prises. Seulement je dois vous prier de ne rien changer à votre conduite vis-à-vis de Fiordi jusqu'à ce que je vous dise que le moment est venu ; alors seulement vous pourrez poser le masque.

— Pourquoi cela ?

— Je ne puis pas vous expliquer cela maintenant. Mais fiez-vous à moi !.... Vous pouvez le faire sans crainte. Encore quelque temps et le moment de la revanche arrivera.

Le docteur promit tout ce qu'Alfred lui demanda, et après avoir convenu de toutes choses ces deux hommes si bien faits pour se comprendre se séparèrent.

La nuit était avancée.

Alfred se rendit à la hâte à son logement, il se jeta un moment sur son canapé et au petit jour il se réveillait, chan-

geait de vêtements et garnissait un sac de nuit des objets indispensables pour un voyage d'un ou deux jours.

A sept heures il quittait Paris par le premier train à destination de Rouen.

CHAPITRE III.

La famille Godineau.

Nous sommes obligés de remonter un peu en arrière pour pouvoir faire connaître au lecteur deux personnages qui n'ont pas encore figuré dans notre récit.

Quelques années auparavant se trouvait dans la rue des Capucins une maison de commerce d'une certaine importance.

Au-dessus de la porte des magasins se lisait sur une enseigne la raison commerciale : « Godineau & Cie, denrées coloniales. »

Les chefs de la maison, qui étaient tout simplement monsieur et madame Godineau, ne faisaient que de rares et courtes visites dans les bureaux et dans les magasins.

La direction des affaires était le plus souvent abandonnée au teneur de livres qui agissait ainsi sans contrôle.

Quant à la famille Godineau, elle menait largement l'existence, il y avait trois domestiques, l'habitation était somptueuse, on y donnait des soirées, monsieur et madame avaient leur loge au théâtre, en un mot cette famille vivait avec luxe.

Il en résultait que l'équilibre était assez difficile à maintenir entre les recettes et les dépenses.

Quelques mauvaises langues prétendaient même que la balance penchait de ce dernier côté.

Monsieur Godineau était un homme qui approchait de la cinquantaine.

Il était assez bien conservé et menait malgré son âge une vie légèrement dissipée.

Les sacs de sucre et de café ne l'intéressaient que parce qu'il lui donnaient le moyen de s'amuser.

Mais les distractions qu'il préférait n'étaient pas celles qu'il se procurait au sein de sa famille.

Il avait des relations cachées.

Ses préférences se portaient surtout sur les femmes de théâtre.

Tout ce qui appartenait à la scène, depuis la grande coquette jusqu'à la plus modeste figurante, avait pour lui une saveur toute particulière.

Il avait cependant un faible pour les soubrettes, qui sont en général vives, alertes, piquantes, spirituelles et pas trop exigeantes.

C'est là qu'il brillait ; c'était son terrain, le terrain de ses triomphes et de ses défaites.

Il lui arrivait une ou deux fois dans l'année de faire un petit voyage, sous prétexte de faire des affaires.

Quand il arrivait dauns une ville un peu considérable il s'y arrêtait et se renseignait sur le personnel du théâtre.

Le soir il faisait une toilette élégante, se rendait au théâtre et pendant la représentation il envoyait à l'actrice qui avait eu le bonheur de lui plaire un bouquet, des glaces ou du champagne avec une invitation à souper, ce qui était presque toujours accepté, attendu qu'il avait soin de faire savoir qu'il arrivait de Paris où il était établi, ce qui faisait naître chez l'artiste l'espoir

de trouver par son entremise un engagement dans un théâtre de la capitale.

Quelques jours après Godineau rentrait chez lui la bourse vide.

Il n'avait pas trouvé ses correspondants, les affaires allaient mal. Bref, il n'avait pas pu encaisser l'argent qu'il aurait dû apporter.

Il trouvait toujours une excuse.

Si ensuite il demandait à sa femme comment avaient marché les affaires pendant son absence, il recevait presque toujours une réponse analogue.

Les créances attendues n'étaient pas rentrées, des billets avaient été retournés impayés, etc.

A quoi cela tenait-il ?

Madame Godineau avait-elle aussi des caprices ?

Non !

Elle n'avait qu'un but, celui de grossir la dot de sa fille.

Amélie, ainsi se nommait cette dernière, allait avoir dix-sept ans, et il faudrait bientôt penser à la marier.

Depuis dix ans madame Godineau n'avait d'autres soucis que de pouvoir donner à sa fille un beau trousseau.

C'était le but de toutes ses pensées, le mobile de toutes ses actions.

Le négociant faisait, sans doute, quelque chose de son côté, mais ce n'était jamais assez au gré de la mère d'Amélie qui idolâtrait sa fille.

Pendant que monsieur Godineau était à Paris, sa femme ne faisait que l'espionner, elle tâchait toujours de surprendre sa correspondance et allait jusqu'à fouiller ses poches et les tiroirs de son secrétaire, croyant toujours surprendre un intrigue.

Elle était jalouse !

Oui ! madame Suzanne Godineau était jalouse de toutes les

femmes que son mari voyait passer à la rue, qu'il rencontrait au théâtre ou dans le monde.

Elle était jalouse de son ombre.

Qu'on se figure un Othello femelle marié à Don Juan, et on aura une idée de ce que pouvait être l'union de ces deux êtres.

Othello cependant était fidèle, tandis que madame Godineau ....

On se parlait à l'oreille de certaines préférences qu'elle aurait montré pour le principal commis de la maison.

Le fait est que pendant que Godineau était en tournée « artistique », madame son épouse était d'une application extraordinaire aux affaires, elle descendait chaque matin à la caisse et y passait des demi-journées.

Les suites de cette activité de madame Godineau étaient un ralentissement dans les affaires et par suite une diminution dans les recettes.

Dans ces occasions, le trousseau d'Amélie s'accroissait de quelque objet précieux, comme une toilette de bal, un bronze d'art, une pièce d'argenterie, etc.

Si monsieur Godineau voulait faire quelque observation à ce sujet, sa femme commençait à lui faire un sermon sur les pères de familles étourdis, dissipés et assez vieux cependant pour se conduire d'une manière raisonnable.

Quand le négociant voyait sa femme commencer une de ses homélies il se taisait, prenait son chapeau et se hâtait de sortir, ce qui mettait fin à la scène.

Madame Godineau avait donné à son époux deux enfants, un garçon, Paul, et Amélie.

Paul avait vingt et quelques années et passait pour un jeune homme doué de beaucoup de talent.

Lui aussi aimait fort le théâtre et son talent consistait surtout à imiter les principaux acteurs comiques, ce qui le faisait

proclamer tout simplement un génie par les commis qui travaillaient dans les bureaux de son père.

Monsieur Godineau avait voulu, mais en vain, mettre un frein au penchant qui entrainait Paul vers le Théâtre; il n'était pas en cela poussé par un but moral, mais tout simplement parce qu'il craignait la rivalité de son fils.

En effet, une fois déjà, il avait fait la cour à une soubrette des Bouffes pour laquelle son père avait un caprice, et la fine mouche avait préféré le jeune homme au vieillard.

Quand le négociant eut acquis la certitude de sa défaite, il exigea que Paul travaillât du matin au soir dans les bureaux à faire des factures ou dans les magasins à surveiller le pesage des sacs de sucre et de café.

Ce fut une révolution dans la famille.

Le père et le fils se fuyaient mutuellemant et madame Godineau versait des larmes amères sur la tyrannie de son époux.

Amélie, de son côté, qui n'avait plus personne pour la conduire à la promenade, faisait la moue et boudait comme un enfant gâté.

Auparavant, son frère l'accompagnait au bois de Boulogne et l'avait présentée à plusieurs artistes de ses amis, ce qui flattait extrêmement la jeune fille.

Tout fut inutile.

Le négociant persista dans sa résolution.

Comme nous l'avons dit, Amélie était l'idole de sa mère.

C'était une ravissante jeune fille.

De taille moyenne et admirablement bien prise, elle avait une démarche pleine de grâce et d'élégance.

Ses yeux et ses cheveux noirs étaient magnifiques et elle pouvait passer pour une des plus jolies personnes de la capitale.

Quant à son éducation, elle avait été considérablement négligée.

Depuis qu'Amélie avait atteint l'âge de raison, elle n'avait entendu parler autour d'elle que de sa beauté et de la fortune qui devait lui échoir un jour.

Maintenant qu'elle avait atteint tout son développement et que sa beauté était à son apogée, ce n'était autour d'elle qu'un incessant concert de louanges.

Chacun de ses gestes, chacune de ses paroles plongeaient ses parents dans le ravissement, et le cœur de la jeune fille recueillait avec avidité cette semence empoisonnée.

Amélie pouvait passer toute une demi-journée dans sa chambre, devant sa toilette, à s'admirer en changeant de parure à chaque instant, pour voir celle qui lui allait le mieux.

Puis ensuite, elle s'arrêtait, rêveuse, et soupirait.

— Elles sont bien heureuses, celles de mes amies qui sont mariées! pensait-elle.

Et elle soupirait encore en pensant au temps où elle pourrait à sa guise, sortir, rentrer, aller et venir sans être gênée par personne et sans avoir besoin d'être accompagnée.

Ses parents, de leur côté, voyaient sans émotion venir le jour où ils devraient se séparer de leur fille, attendu qu'ils n'avaient pas précisément à se louer de sa conduite à leur égard.

Amélie se moquait de son père et tyrannisait sa mère.

Madame Godineau faisait tout son possible pour trouver à sa fille un parti convenable.

Pour cela elle lui faisait porter les toilettes les plus élégantes et la conduisait dans tous les bals, à toutes les soirées auquelle elle était invitée, espérant finir par rencontrer l'heureux mortel qui aurait le bonheur incomparable de posséder un pareil trésor.

Elle comptait trouver un parti convenable pour cette enfant, d'autant plus que monsieur Godineau lui assurait une rente annuelle de huit mille francs.

Le négociant calculait que cette rente, la beauté de sa fille et le riche trousseau qu'elle apportait en mariage suffiraient pour attirer les attentions et captiver le cœur d'un fiancé quelconque.

Et monsieur Godineau n'avait pas tort.

En effet, Amélie ne tarda pas à être remarquée par un industriel lyonnais qui était venu à Paris pour affaires et qui se trouvait en relations avec monsieur Godineau.

Six mois plus tard elle s'appellait madame Croze et partait pour Lyon avec son époux.

Elle était toute contente de ce changement d'existence et dans le coupé qui l'amenait à sa nouvelle famille elle avait peine à réprimer les élans de sa joie.

La noce s'était faite au commencement du mois de mai.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés que madame Godineau vit un beau matin arriver Amélie gaie comme une linotte.

La pauvre mère resta stupéfaite en voyant sa fille, et après l'avoir embrassée, elle lui demanda :

— Mais, ma fille, dis-moi ce que tu viens faire seule à Paris ?

— Maman, c'est l'ennui qui m'amène.

— L'ennui ?

— Oui, maman... à Lyon je m'ennuie d'une manière horrible et c'est pour cela que je me suis décidée à venir passer une semaine ou deux à Paris.

Et en parlant Amélie dansait autour de la chambre de sa mère comme un oiseau qui s'est échappé de sa cage.

— Et ton mari, qu'a-t-il dit de cela ? demanda madame Godineau.

— Mon mari, pas un mot.

— Comment ?... Il a comme cela consenti à te laisser partir ?

— Pas le moins du monde .... je ne l'ai pas vu en partant, répondit Amélie avec le plus grand calme.

— Mais, ma fille, tu as perdu la tête!

— Pas du tout!... je m'ennuiais!... je voulais revoir Paris... vous revoir,...., il n'a pas voulu m'accompagner et ne voulait pas me laisser partir seule.... et alors je me suis échappée.

Monsieur Godineau qui venait d'entrer éclata de rire.

— Ah! fit-il, je reconnais bien mon caractère, tu es bien ma fille... toujours ingénieuse!... ha... ha... ha!...

— Mais, ton mari!... demanda sérieusement madame Godineau.

— Mon mari?... reprit Amélie,... quand il sera rentré pour dîner et qu'il ne m'aura pas trouvée à la maison, il aura sans doute devinè où je suis et il viendra me chercher, répondit en riant Amélie.

Et ce fut tout.

Le fabricant lyonnais arriva en effet le lendemain, inquet et de très-mauvaise humeur.

Mais les caresses et les espièglerie de sa femme eurent bientôt raison de son dépit; il consentit même à rester encore quelques jours à Paris et repartit bientôt en emmenant sa colombe voyageuse.

Un mois ne s'était pas écoulé qu'Amélie revenait de nouveau à la maison paternelle.

Cette fois la chose était plus sérieuse.

Il ne s'agissait pas d'un caprice.

L'ennui n'était pas la cause de cette fugue de la jeune femme, c'était la maladie.

— Mon mari a la fièvre scarlatine! dit-elle à sa mère en pleurnichant. Pense donc!... j'aurais pu attraper la maladie!... C'est quelque chose d'affreux!... il est tout couvert de plaques rouges... oh!... il est horrible!... Si j'étais restée un jour de plus, je tombais malade!... Non!... vois-tu, maman, je ne lui pardonnerai jamais cela!... C'est indigne de sa part!

Et Amélie resta à Paris jusqu'à ce que la sœur de son mari

lui écrivit que tout danger était passé, que Croze était guéri et qu'elle pouvait revenir sans crainte.

Quant à Croze, il n'écrivit pas et ne vint pas chercher sa femme.

Amélie resta encore quelques jours à Paris, passant son temps à se promener aux Champs-Elysées ou au bois de Boulogne, puis elle se décida à repartir pour Lyon.

Monsieur et madame Godineau ne virent pas partir leur fille sans quelque inquiétude.

Cette étourderie ne leur prédisait rien de bon.

La fin de l'été se passa.

Un beau soir du mois d'octobre, la porte de la chambre de madame Godineau s'ouvrit avec fracas et Amélie entra comme un ouragan en disant d'un air délibéré :

— C'est encore moi !... Cette fois, je reste avec vous !

Stupéfaite, madame Godineau considérait sa fille sans trouver un mot à dire.

Au bout d'un moment elle put cependant demander :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Oui ! s'écria à son tour monsieur Godineau, que veux-tu dire ?

— Rien de plus simple ! répondit Amélie ;... je ne veux plus retourner avec Croze !

— Mais ton mari viendra te chercher ! fit le négociant.

— Non, il ne viendra pas ! fit Amélie d'un air de défi et en frappant du pied comme un enfant mutin.

— Mais au moins explique-nous ce qui se passe ! fit madame Godineau.

Mais on ne put rien tirer de la jeune femme.

Elle garda un silence obstiné.

Sa mère, qui ne pouvait pas soupçonner la cause de cette brusque séparation, se répandit en lamentations sur la cruauté de son gendre, sur son mauvais caractère.

C'était un monstre, un ingrat, qui n'était pas capable d'apprécier la valeur du trésor qu'on lui avait confié.

Il n'avait que ce qu'il méritait, après tout

Cependant l'escapade de la jeune femme qui quittait son mari après quelques mois de mariage ne laiss pas d'étonner ceux qui la connaissaient.

On ne parla que de cela pendant quinze jours.

Chacun se demandait quel pouvait bien être le motif de cette brusque séparation.

On s'attendait à voir revenir le fabricant lyonnais pour chercher sa femme, mais il ne fit aucune démarche pour cela et le scandale fut complet.

On n'eut aucune nouvelle de Croze, il n'écrivit pas et n'envoya personne à Paris.

Ce qui étonna encore plus le monde, c'est que aucun des deux époux ne fit de démarches pour obtenir une séparation.

Etaient-ils coupables tous les deux ?

Ou bien l'un des époux voulait-il ménager l'autre ?

Peu à peu la curiosité s'apaisa ; on s'accoutuma à voir la jeune femme habiter la maison de ses parents, aller, venir, danser, chanter, avec autant de sans-gêne que quand elle était jeune fille.

Cependant monsieur Godineau ne semblait pas vouloir accepter volontiers ce nouvel état de choses.

Le commerce allait mal et la caisse où l'on puisait sans cesse commençait à se vider.

Quelque temps auparavant un correspondant de la maison Godineau avait fait faillite, et comme Godineau avait des capitaux dans cette affaire, il éprouva une perte considérable.

La prodigalité qui avait régné pendant si longtemps dans cette maison commençait à porter ses fruits.

Godineau se demandait parfois avec terreur s'il n'allait pas, lui aussi, être obligé de suspendre ses paiements et de déposer son bilan.

C'est précisément à ce moment qu'Amélie revint de Lyon, et monsieur Godineau qui croyait avoir placé sa fille et en être débarrassé, la vit avec mécontement revenir et recommencer son existence oisive et frivole d'autrefois.

En effet, c'était à chaque instant une robe nouvelle, un chapeau d'une forme à la mode ou autre dépense futile, sans compter que la jeune femme qui était passablement coquette traînait toujours après elle un essaim d'adorateurs.

Autrefois on avait supporté ses caprices et dépensé sans compter, parce qu'il s'agissait de lui trouver un mari.

Mais maintenant les choses étaient bien changées.

Il en résultait que le négociant n'accordait pas toujours à Amélie toutes ses fantaisies.

C'étaient alors des scènes interminables.

Et cela se répétait presque chaque jour.

Un beau jour, Godineau poussé à bout déclara que cela ne pouvait plus aller ainsi, que le commerce ne marchait pas, que la banqueroute n'était pas loin et qu'il fallait qu'Amélie se trouvât une occupation quelconque, attendu qu'il n'avait pas le moyen de la garder à ne rien faire.

Elle pouvait rester à la maison, mais à la condition qu'elle se contenterait de la vie de famille, qu'elle modérerait ses goûts et qu'elle aiderait à sa mère dans la tenue du ménage.

Mais la fierté d'Amélie se révolta.

Plutôt que de renoncer à ses toilettes, plutôt que de se faire servante, comme elle disait, elle préférerait travailler !

Travailler !.... C'était bientôt dit.

Mais à quoi pouvait elle travailler ?

Elle demanda conseil à sa mère.

— Tu connais passablement l'anglais, lui répondit madame Godineau, ne pourrais-tu pas donner des leçons ?

— Des leçons ?.... mais, maman ! Tu n'y penses pas ! courir le cachet toute la journée par la boue ou la poussière ! monter

et descendre à chaque instant!... Rien que d'y penser je frissonne !

— Place-toi comme gouvernante ou dame de compagnie.

— Gouvernante ! Pour avoir toute la journée une bande d'enfants pendus à ma robe !... me disputer avec les domestiques !... Etre à tout moment grondée, chicanée par « monsieur » ou par « madame » !... Oh ! maman !... que penses-tu ?

— Eh bien !... Tu as une jolie écriture, tu pourrais rester au bureau pour tenir la correspondance ; dans ce cas, tu remplacerais un employé et ton père pourrait te...

— Rester au bureau !... porter des manches de lustrine et avoir des taches d'encre aux doigts ! Dieu m'en préserve !

Madame Godineau ne savait plus que dire.

Elle était profondément consternée.

Du reste, les connaissances d'Amélie étaient trop superficielles pour pouvoir être utilisées.

Tout à coup la jeune femme s'écria d'un air triomphant :

— Oh !... j'y suis !... je veux entrer au théâtre !

— Au théâtre ?

Madame Godineau ne savait si elle devait se réjouir ou s'affliger de cette idée.

Mais en y réfléchissant, elle sentit son orgueil de mère agréablement excité.

Elle voyait déjà sa fille applaudie, couverte de fleurs et son nom sur toutes les lèvres.

Amélie ne pouvait manquer de devenir célèbre.

Jeune, jolie, pleine de grâce et de fraîcheur, elle enlèverait tous les bravos...

Bref, Madame Godineau voyait venir le jour où elle serait fière de sa fille.

Mais celle-ci en avait décidé autrement, comme on va le voir.

Elle ne rêvait que liberté et indépendance.

Son frère Gustave lui avait fait faire la connaissance d'un

artiste qui jouait les rôles d'amoureux au Gymnase ; c'était un professeur tout trouvé.

L'acteur, qui se nommait Hubertin, séduit par les charmes de la jeune femme, consentit facilement à tout et lui prédit les plus grands succès.

Elle avait les principaux éléments de réussite exigés par le théâtre : jeunesse, beauté et confiance en soi-même.

Hubertin commença donc à lui donner des leçons de déclamation en lui faisant réciter quelques rôles qu'il jugeait les plus conformes à ses dispositions.

Amélie qui, pour la première fois de sa vie, faisait quelque chose sérieusement, montra une aptitude réelle pour la comédie.

Elle fit des progrès étonnants, et quelques mois ne s'étaient pas écoulés qu'elle débutait dans un théâtre d'amateurs.

Elle jouait la « Dame aux Camélias. »

Vêtue d'une toilette splendide et entourée de toute l'illusion de la scène, son apparition fut saluée par un tonnerre d'applaudissements.

L'enthousiasme alla en augmentant jusqu'à la fin de la soirée et la débutante fut rappelée trois fois.

Son triomphe était complet.

Monsieur et madame Godineau pleuraient de joie et faisaient les plus beaux projets pour l'avenir.

Mais le lendemain, une cruelle déception les attendait.

Amélie avait disparu.

Elle s'était enfuie avant le jour.

Quand madame Godineau entra le matin dans la chambre de sa fille pour l'embrasser, elle trouva le lit vide et vit sur l'oreiller une lettre à son adresse.

Cette lettre annonçait que la veille, après la représentation, un agent dramatique était venu dans sa loge lui faire des offres brillantes, et qu'elle avait signé un engagement dans un théâtre à l'étranger en promettant de partir immédiatement.

Amélie ajoutait que pour pouvoir conserver sa liberté pleine et entière, elle avait changé de nom de famille.

Elle terminait en demandant sur un ton légèrement impérieux qu'on la laissât tranquille et qu'on n'essayât pas de faire aucune recherche à son égard, attendu que sa résolution était formellement arrêtée et qu'elle n'entendait pas être tourmentée par sa famille.

« Une artiste doit être entièrement indépendante, écrivait Amélie en finissant sa lettre ; la plus complète liberté lui est indispensable pour pouvoir réussir et le fardeau d'une « mère » ou d'une « tante » ne peut que l'empêcher de s'élever et d'acquérir de la gloire, ce qui est le but que je me propose. »

Madame Godineau versa des larmes amères sur cette enfant qui lui avait causé tant de soucis et qui la considérait maintenant comme un « fardeau » ; monsieur Godineau jurait à faire trembler la maison, tandis que Paul riait sous cape ; c'était lui qui, d'accord avec Hubertin, avait arrangé toute l'affaire pour laquelle il avait empoché une jolie commission.

Les parents d'Amélie, intimidés par le ton de sa lettre, n'osèrent faire aucune démarche pour la retrouver.

Le négociant surtout craignait de voir revenir sa fille dont le retour ne pouvait qu'être préjudiciable à sa caisse encore plus qu'aux nerfs sensible de sa femme.

Amélie avait maintenant atteint son but.

Elle avait été engagée comme première amoureuse pour le théâtre de Tours sous le nom de Rose Elvedy.

Ses appointements étaient fort raisonnables et elle se voyait entourée d'adulateurs.

Quant à ses parents, à son mari, tout cela avait complétement disparu de sa pensée.

Cependant son mari devait encore une fois lui procurer une surprise.

Un jour elle reçut de son frère un télégramme ainsi conçu :

« Mes compliments, Croze suicidé, tu es libre. »

Cette nouvelle fut reçue aussi froidement qu'elle était annoncée.

Rose Elvedy, que nous continuerons de nommer ainsi, ne se demanda pas même quel pouvait être le motif qui avait poussé son mari à se suicider ; elle aurait pu trouver la réponse dans sa conscience.

Personne ne sut jamais rien de précis à ce sujet.

Croze n'avait pas laissé de lettre ni rien pouvant expliquer les causes de sa funeste détermination.

Le voile mystérieux qui avait recouvert la séparation des deux époux enveloppa la mort du fabricant lyonnais.

Rose Elvedy se voyant dégagée des liens qui l'avaient retenue jusque là ne tarda pas à songer à contracter une autre alliance.

Comme on le voit très-souvent, ce cœur qui jusque là était resté indifférent, commença à éprouver un sentiment tout nouveau.

Rose Elvedy s'éprit d'une passion violente pour un homme qui le méritait le moins.

Parmi l'essaim de ses admirateurs, elle avait distingué un jeune écrivain nommé Fiordi, qui n'était pas sans talent, mais qui avait les principes les plus relâchés.

Incapable d'éprouver un sentiment sincère et pur, son cerveau avait été fortement excité par les charmes de la jeune femme et il était l'un de ses plus fervents adorateurs.

Rose Elvedy se prit à l'aimer d'un amour profond et intense et Fiordy ne tarda pas à lui demander sa main.

La jeune artiste se trouva dans un embarras extrême.

Elle aimait Fiordi, mais elle ne pouvait ni ne voulait lui faire savoir qu'elle était mariée.

Elle demanda un peu de temps pour réfléchir

Ce n'était qu'un prétexte pour gagner du temps, mais le bouillant caractère du jeune écrivain ne lui permettait pas d'attendre bien longtemps et Rose se trouvait dans le plus

grand embarras quand elle reçut le télégramme qui lui annonçait qu'elle était libre.

— L'imbécile ! pensa-t-elle.

Et ce fut toute l'oraison funèbre du pauvre homme.

Le soir de la même journée elle dit à Fiordi qu'elle acceptait.

Quelques mois plus tard, ils étaient unis.

Fiordi ne tarda pas à se repentir.

Les liens qui l'attachaient à Rose commençaient à lui peser.

Cependant la lune de miel durait encore et la jeune femme, pour plaire à son mari, avait mis de côté sa coquetterie et sa légèreté d'autrefois.

Elle aimait Fiordi d'une tendresse profonde et sincère.

Sur ces entrefaites, le jeune écrivain avait reçu de Paris des propositions brillantes.

Un ancien ami qui occupait maintenant un poste élevé dans un ministère lui avait écrit pour lui annoncer qu'il était question de fonder un journal officieux et lui proposait de venir à Paris pour prendre la direction de ce journal.

Fiordi qui, comme nous l'avons dit, possédait du talent, avait déjà fait parler de lui par quelques articles politiques qui avaient paru dans un des plus grands journaux de la capitale et son ami avait fait comprendre au ministre qu'il était le seul capable de diriger le nouveau journal dans la direction qu'on voulait lui donner.

Le ministre fit venir Fiordi à Paris et lui donna une audience particulière.

Le jeune écrivain, auquel son ami avait fait la leçon, sut si bien entrer dans les vues du ministre, il montra un tel zèle pour la cause de la dynastie impériale, en un mot, il sut si bien charmer le ministre que celui-ci lui annonça qu'il n'avait qu'à se mettre à l'œuvre et que les moyens ne lui manqueraient pas.

Le nouvel organe devait paraître fondé et dirigé par une entreprise particulière, tandis qu'en réalité il serait subventionné par la cassette impériale pour défendre la politique du gouvernement et faire l'apologie de ses actes.

Fiordi laissa sa jeune femme à Tours, en lui promettant de venir la chercher dès que le journal serait fondé.

Rose, dont l'engagement venait d'expirer, obéit bien à contre-cœur, mais elle se consola en pensant qu'elle ne tarderait pas à suivre son époux à Paris pour vivre à ses côtés.

L'idée que bientôt elle serait introduite dans les salons de l'aristocratie, rappela sa vanité et sa coquetterie d'autrefois, qui n'avaient été que momentanément assoupies.

Quant à rencontrer ses parents, cela ne lui causait nul souci, parce que, pensait-elle, ils n'appartenaient pas à la société dans laquelle elle allait entrer.

Elle serait quitte pour éviter de passer par la rue des Capucins.

Fiordi maintenant se trouvait dans un monde nouveau pour lui; absorbé par ses travaux de toute sorte, il avait presque oublié sa femme.

Au bout de six mois, il était engagé dans de nouvelles aventures amoureuses et cela grâce à son caractère frivole et volage, grâce surtout à l'ignorance où l'on était qu'il était marié; c'est à ce moment que poussé à bout par la « petite comtesse » il lui promit de l'épouser.

Il éprouvait un mouvement de dépit et d'impatience toutes les fois qu'une lettre lui arrivait de Rouen où sa femme habitait.

Rose lui écrivait souvent et chaque fois elle le suppliait de lui permettre de revenir à Paris.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, la résolution criminelle prise par cet homme dévoré d'ambition.

Nous l'avons laissé méditant un crime et prenant des mesu-

res pour se débarrasser de la malheureuse Amélie Godinet devenue Rose Elvedy puis ensuite madame Fiordi.

CHAPITRE IV

Affaires intimes d'un ministre.

La cantatrice Amanda Saint-Pierre était d'une humeur détestable.

Elle se voyait prise dans ses propres filets et ne pouvait pas trouver le moyen de sortir d'embarras.

Elle n'était plus de la première jeunesse, et se sentait dévorée d'un désir particulier à son sexe.

Elle voulait se marier.

Amanda pensait sans doute que le mariage la rajeunirait et elle voulait absolument quitter le titre de « mademoiselle » pour devenir « madame. »

Il se présentait une occasion magnifique, car non-seulement elle avait trouvé un mari, mais encore ce mari lui apportait le titre de « madame la générale. »

Le vieux général que nous avons déjà vu dans les salons de la cantatrice était amoureux d'elle et il lui avait demandé sa main.

Amanda voyait s'accomplir le plus ardent de ses souhaits, malheureusement pour elle, un obstacle s'y opposait.

Cet obstacle consistait dans un contrat qui la liait au minis-

tre X... et dont nous avons déjà parlé en racontant l'entrevue avec Sidi-Addar.

Amanda avait fait la connaissance du ministre, il y avait de cela deux ans, dans une soirée donnée par Fiordi.

Malgré son âge, cet homme qui approchait de la soixantaine était connu pour ses aventures galantes.

De manières très-distinguées et porteur d'un grand nom, ce diplomate pouvait passer pour un des hommes les plus distingués de la capitale.

Mais tout en étant doué des plus brillantes qualités de l'esprit le ministre avait des principes de morale détestables.

Libre de toute entrave de famille, possesseur d'une fortune considérable qu'il trouvait encore le moyen d'augmenter, il menait une vie des plus relâchées, au point que la critique s'en émut et que l'empereur, qui cependant n'était pas très-scrupuleux sur cette matière, crut devoir lui recommander de garder quelques ménagements, à cause des convenances, et seulement pour sauver les apparences.

Le vieillard rendu furieux par cet avertissement, qui cependant avait été fait en tête à tête et sur un ton tout-à-fait amical et familier, voulait se venger.

Mais pour cela il était indispensable de découvrir celui ou celle qui avait attiré sur ses déréglements l'attention du souverain.

Ce n'était pas chose difficile, étant donné le système d'espionnage qui était en honneur en France sous le règne de Napoléon III, où l'on aurait pu dire que la main droite signait un mandat d'arrêt contre la gauche.

Le ministère eut bientôt la certitude que le coupable n'était autre qu'un de ses secrétaires particuliers du nom de Poplar.

En outre ce secrétaire avait le malheur de connaître le contrat qui avait été signé entre Amanda et le ministre, c'est ce qui causa sa perte.

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées depuis le jour où le

ministre avait été rappelé aux convenances par son maître que Poplar était à bord d'un navire allant en Algérie et chargé d'individus condamnés à la déportation.

Le malheureux avait vainement interrogé les agents qui l'avaient arrêté afin de connaître le motif de son arrestation, il avait en vain sollicité la faveur d'être soumis à un interrogatoire pour pouvoir donner des preuves de son innocence.

Sous le second empire la justice n'avait que faire de pareilles formalités.

Il ne s'agissait que de se débarrasser d'un importun.

Sous ce régime corrompu et odieux qui a failli conduire la France à sa perte, combien d'honnêtes gens furent condamnés précisément parce qu'ils ne voulaient pas devenir les complices des crimes du souverain ou de ses créatures.

Dans ces occasions on ne prenait pas tant de ménagements.

Le malheureux se voyait arrêté, le plus souvent pendant la nuit, on l'emmenait dans une prison quelconque où il restait au secret jusqu'à ce qu'il y eût un détachement en partance pour Lambessa, Cayenne ou Nouméa.

La fièvre ou le désespoir ne tardaient pas alors d'avoir raison de la « maavaise tête » qui n'avait pas voulu devenir complice d'une infamie.

Le contrat dont nous avons parlé et qui existait entre Amanda et le vieux médecin était un document d'une nature tout à fait exceptionnelle, comme le lecteur le verra dans un instant.

Le vieux diplomate qui s'était épris pour Amanda d'une passion violente, lui avait fait un jour les plus brillantes propositions qui furent cependant repoussées.

La fine mouche savait qu'en agissant ainsi elle enflammerait davantage encore son vieil amoureux.

La résistance est souvent, en effet, une amorce plus tentante que la prévenance.

Amanda connaissait assez les hommes pour savoir cela.

Elle avait repoussé les offres du ministre parce qu'elle savait

que c'était un moyen infaillible de surexciter encore sa passion.

En effet, son attente ne fut pas trompée, au contraire, elle fut surpassée.

Le ministre se présenta un soir chez Amanda et il lui présenta un papier en la priant de le lire avec attention et de voir ensuite si elle voulait y apposer sa signature.

Quant à celle du ministre elle s'y trouvait déjà.

Curieuse et impatiente, la cantatrice déplia immédiatement ce papier, le lut d'un bout à l'autre, et obéissant à un premier mouvement elle éclata de rire.

Cependant, comme elle connaissait le côté pratique des choses elle réfléchit un moment, puis elle posa bravement sa signature au-dessous de celle du ministre.

Un double de ce papier fut immédiatement rédigé et signé, afin que les deux parties contractantes pussent en avoir un exemplaire.

C'était ce document qui tourmentait Amanda, et c'est à cause de cela qu'elle attendait avec impatience la visite que Sidi-Addar lui avait promise.

Ce fut avec une exclamation de joie qu'elle se leva de son fauteuil quand on lui annonça l'Indien.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, lui dit le magicien en entrant, je vous dérange peut-être!

— Me déranger!... répondit gracieusement l'artiste, pas le moins du monde.

Et elle lui tendit amicalement sa petite main blanche et potelée en ajoutant :

— Je vous attendais avec impatience.

— Hé! fit l'Indien en riant, si Beaufleury vous entendait!

Amanda fit un geste de dédain.

— Beaufleury! dit-elle d'un air de mépris... Bah!...

— Ou bien le général, reprit Sidi Addar.

La cantatrice haussa les épaules.

— Ou le ministre, ajouta le sorcier d'un air indifférent.

Amanda eut un mouvement d'impatience.

— Etes-vous venu pour me mettre hors de moi-même? s'écria-t-elle.

— Pas le moins du monde, ma belle dame, repartit Sidi-Addar, je voulais aborder le sujet qui doit nous occuper.

— Je ne vous comprends pas.

— Je veux précisément parler du ministre X... reprit l'Indien en fixant Amanda d'un air scrutateur.

La cantatrice paraissait vouloir bouder.

Elle ne répondit pas un mot.

— Voyons! fit l'Indien au bout d'un moment; ne voulez-vous donc pas avoir confiance en moi?

— Puis-je le faire sans le regretter ensuite? demanda Amanda d'un air irrésolu.

— Il le faut, répondit le magicien.

L'artiste qui savait parfaitement qu'elle était au pouvoir de cet homme mystérieux jugea inutile de continuer cette discussion et ne répondit pas.

Sidi-Addar eut un sourire de satisfaction.

Amanda se leva et passant dans sa chambre à coucher elle en revint presque aussitôt avec une petite cassette à la main.

Elle la posa ensuite sur un guéridon qui se trouvait auprès de son fauteuil.

Sa main resta un moment posée sur le couvercle de la cassette et elle garda le silence comme si elle eût eu de la peine à prendre une résolution.

— Ne voulez-vous donc pas me montrer ce contrat? demanda Sidi-Addar.

Amanda releva la tête et voyant le sourire ironique qui se jouait sur les lèvres de l'Indien elle tira rapidement de son corsage une petite clef qu'elle portait suspendue à son cou et ouvrit la cassette.

Ensuite elle en sortit un papier qu'elle tendit à Sidi Addar en lui disant:

— Tenez!... je ne pourrais pas vous donner une plus grande preuve de confiance.

— Vous faites bien, répondit l'Indien, et vous ne vous en repentirez pas: du reste, pour pouvoir vous aider il est indispensable que je connaisse le contenu de ce papier.

— Eh bien ! lisez...

Sidi-Addar déplia le document et commença à lire à demi-voix :

« Contrat passé entre Son Excellence M. le ministre X... et » mademoiselle Amanda St-Pierre, artiste lyrique à Paris.

— Tiens! fit l'Indien en interrompant sa lecture, c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Amanda se taisait.

Ses yeux étaient fixés sur le tapis.

Sidi-Addar continua :

— Il a été convenu ce qui suit entre les deux parties contractantes :

« 1° Son Excellence s'engage à fournir à mademoiselle » Amanda une pension annuelle de cinquante mille francs qui » seront payés par trimestre et d'avance.

« 2° Son excellence met à la disposition de mademoiselle » Amanda un équipage à deux chevaux avec le cocher ; l'entretien de cet équipage est à la charge de mademoiselle » Amanda.

« 3° Mademoiselle Amanda s'engage à reconnaître et à accorder à Son Excellence tous les droits d'un époux.

« Elle prend en outre l'engagement de ne nouer aucune » autre liaison amoureuse et de ne pas se marier.

« Dans le cas où l'une de ces clauses ne serait pas observée » par mademoiselle Amanda, Son Excellence serait par le fait » même dégagée de toutes ses obligations.

« Ce contrat entrera en vigueur le jour où il sera signé et il » ne pourra être dissous qu'avec le consentement des deux » parties.

« Il sera rédigé en double et contre-signé par deux témoins.

Paris, le....

« Ministre X...

« Amanda St-Pierre, artiste lyrique.

« Lisette, N., artiste de ballet, témoin.

« Poplar, secrétaire, témoin. »

Quand il eut terminé sa lecture Sidi-Addar regarda la cantatrice.

Celle-ci avait toujours les yeux baissés et semblait embarrassée.

Elle attendait que l'Indien prit la parole.

— Je dois avouer, fit ce dernier, que c'est bien le contrat le plus original que j'aie jamais eu sous les yeux.

Amanda se leva, s'approcha du fauteuil ou Sidi-Addar s'était assis et se penchant vers lui elle dit à demi-voix:

— Pouvez-vous m'aider à sortir de cette impasse?

— Vous aider? fit Sidi-Addar en la regardant comme s'il ne comprenait pas.

— Oui, reprit Amanda, pouvez-vous me dire quel moyen je puis employer pour pouvoir devenir la femme du général.

— Cela me semble bien difficile aussi longtemps que vous serez liée par ce contrat.

— Comment! s'écria Amanda consternée, vous ne voyez pas d'autres moyens?

— L'affaire est plus compliquée que je ne le pensais, fit l'Indien, vous avez été trop généreuse envers le ministre.

Amanda essaya de rougir.

— Vous ne me comprenez pas, dit Sidi-Addar qui devina sa pensée, je ne veux pas parler des droits que vous lui avez reconnu.

— Non?

— Pas le moins du monde, attendu que cette condition était la conséquence naturelle des premiers articles qui, vous en conviendrez, sont assez généreux.

— Oh !... fit Amanda avec une petite moue de vanité, si j'avais voulu, j'aurais obtenu davantage.

— Le croyez-vous ?

Amanda parut choquée de ce doute sur sa valeur personnelle.

— Certainement ! fit-elle avec vivacité.

Puis elle ajouta :

— Seulement je me trouvais dans un embarras momentané. Le général qui était aussi un peu gêné n'avait pas pu me donner mon trimestre et...

Amanda s'arrêta soudain.

Elle vit qu'elle avait trop parlé.

— Comment ? fit Sidi-Addar en riant. Le général vous paie-t-il aussi une pension ?

Amanda fit un signe affirmatif en rougissant cette fois réellement.

— Et depuis quand ?

— Depuis quatre ans environ, répondit l'artiste, c'est pour cela qu'il faut que j'évite à tout prix qu'il ait connaissance de cela.

Et en parlant, elle désigna le papier que Sidi-Addar tenait toujours à la main.

— Diable ! fit l'Indien, la chose se complique.

Sa figure avait pris une expression sérieuse.

Au bout d'un instant il reprit :

— Je suis forcé d'admirer l'habileté avec laquelle vous avez pu pendant aussi longtemps tromper en même temps le général et le ministre.

— Oh ! fit Amanda avec fatuité, cela n'est pas aussi difficile que vous pourriez le croire. Il faudrait qu'une femme jeune et jolie soit bien maladroite pour ne pas pouvoir mener par le nez deux amoureux, surtout quand ce sont des vieillards.

— Je vous crois, fit Sidi-Addar ; mais je ne comprends pas pourquoi vous voulez renoncer aux cinquante mille francs du ministre.

— Il le faut bien cependant, si je veux pouvoir épouser le général!

— Mais qui donc vous force à ce mariage?... Le général est vieux et il n'est pas beau!

— Je ne le sais que trop! fit en soupirant Amanda, mais, que voulez-vous! En m'épousant il me donne un nom, un titre, et il m'introduit dans la haute classe, en un mot, je considère ce mariage comme un engagement pour le reste de mes jours; du reste, j'aurai soin que le contrat ne me soit pas défavorable.

— Oh! dit Sidi-Addar en souriant, je vois que vous vous connaissez en affaires.

Amanda se mit à rire.

Puis elle reprit :

— Pour le moment il ne s'agit que de rompre un engagemont; le général me presse pour avoir une réponse; mais que dira le ministre, s'il entend jamais parler de mon mariage?

— C'est tout simple, répondit le magicien, il se croira de son côté délié de toute obligation et il cessera de vous payer la pension.

— Je le sais et ce n'est pas ce qui m'épouvante, reprit Amanda; mais il est à prévoir qu'il y aura une scène entre ces deux hommes; pour se venger le ministre fera connaître au général comment les choses se sont passées pendant plusieurs années, et alors adieu le mariage avec le général!

— Vous paraissez avoir sur lui une grande influence, ne pourriez-vous réussir à le persuader que les paroles du ministre ne sont pas vraies? Ne pourriez-vous pas arriver à le convaincre de votre innocence?

— Ce ne serait pas difficile, il a en mes paroles une confiance absolue.

— Eh bien?

— Mais vous oubliez qu'il a entre les mains une preuve ir-

récusable, le double de ce papier, et qu'il s'empresserait de le mettre sous les yeux de mon fiancé !

— Voilà quelles sont les suites de l'indépendance, fit Sidi-Addar. Puis il ajouta d'un air sententieux :

— Verba volant, scripta manent !

— Au nom du ciel, laissez-moi tranquille avec votre latin ! s'écria Amanda ; ma tête est déjà assez embrouillée comme cela !

— Que diriez-vous si je vous donnais le moyen de sortir d'embarras ? demanda l'Indien.

— Vous ?... en vérité !... Vous connaîtriez ce moyen ? fit vivement Amanda dont le regard s'illumina tout-à-coup.

— Oui !

— Oh !... parlez !... je vous en conjure !

— Patience !

— Comment ! Patience !... dans un pareil moment !... Ne voyez-vous pas que vous me torturez !...

— Patience ! je vous le répète, dit Sidi-Addar qui montrait à dessein plus de sang-froid à mesure qu'il voyait augmenter l'agitation d'Amanda.

Puis il reprit :

— Oui !... je vous délivrerai des liens qui vous attachent au ministre ;... mais j'exigerai de vous un service.

Amanda le regarda d'un air surpris.

— Que me demanderez-vous ? dit-elle.

— Oh ! rassurez-vous, repartit Sidi-Addar en riant, je ne serai pas exigeant :

— Mais enfin...

— Il ne s'agit que de quelques papiers qui doivent être remis directement entre les mains de l'empereur, et j'ai pensé à vous pour cela.

— A moi ? s'écria Amanda en regardant l'Indien avec stupeur. Comment !... vous voulez que je ...? mais vous perdez la tête !

Sidi-Addar haussa les épaules.

— Je sais parfaitement, dit-il, que vous ne voyez pas l'empereur tous les jours, mais je sais aussi que vous pouvez lui parler quand cela vous plaît.

— Vous rêvez ! fit Amanda.

Sidi-Addar se renversa contre le dossier de son fauteuil et dit d'une voix calme et grave :

— Oui !... je rêve quelquefois... Ainsi j'eus, il n'y a pas encore bien longtemps, un songe étrange.

Amanda écoutait d'un air inquiet.

— Je fis un rêve dans lequel il était question de ce bracelet, continua l'Indien en désignant du doigt un bracelet d'or massif que l'artiste avait au poignet, et sur lequel était un rubis d'une grosseur peu ordinaire.

— De ce bracelet ?... fit Amanda qui commençait à se troubler,... vous... je...

— Et elle ne put achever sa phrase.

— Ecoutez mon rêve continua Sidi-Addar qui sembla ne s'apercevoir de rien.

Puis il reprit :

— C'était un soir, à l'Opéra ; l'empereur était dans sa loge et paraissait s'ennuyer énormément. Peut-être était-ce de la mauvaise humeur, il se taisait, ses sourcils étaient froncés et il mordillait sa moustache. Son entourage se taisait. Soudain Sa Majesté sembla accorder quelque attention à une femme qui venait d'entrer en scène et qui chantait ; en effet, sa physionomie s'éclaira, et quand l'acte fut terminé, l'empereur fit un signe, un de ses officiers s'avança et il lui dit deux mots à voix basse. L'officier sortit de la loge impériale, se rendit sur la scène et ayant accosté l'artiste qui avait excité l'intérêt de Sa Majesté, il lui parla pendant un instant et...

Sidi-Addar s'arrêta.

— Et ensuite ?... fit Amanda.

— Et deux jours plus tard cette dame reçut un petit étui de

maroquin qui renfermait ce magnifique bracelet avec ces mots : « Remerciements pour une tasse de thé. »

— Etes-vous le démon ? s'écria Amanda en considérant son interlocuteur comme si vraiment elle l'eût vu sortir de l'enfer.

— Peut-être, répondit Sidi-Addar ; dans tous les cas je puis le devenir pour ceux qui m'irritent et veulent me résister.

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Voyons !... voulez-vous vous charger de remettre ces quelques papiers à l'empereur ?

— Je ne sais vraiment pas si cela me sera possible !...

— Vous ferez en sorte que cela soit, repartit l'Indien avec fermeté.

— J'essaierai !

— Mais il ne faut pas que l'empereur sache de qui vous les tenez !

— Bien, je chercherai un prétexte.

— Cela n'est pas nécessaire... Vous direz tout simplement que vous les avez reçus par la poste.

— Mais il faudra des preuves.

— Vous les aurez... il suffit d'une enveloppe portant votre adresse ainsi que le timbre de la poste, vous l'aurez demain.

— Mais comment ?

— C'est tout simple..... je vous enverrai une enveloppe cachetée dans laquelle il n'y aura qu'une feuille de papier blanc que vous remplacerez par les papiers que je vais vous remettre.

— Et si on venait à reconnaître votre écriture ?

— Oh !... cela ne sera pas, je vous le garantis !... Ainsi c'est convenu, nous sommes d'accord.

— Oui !

— Vous me promettez de remettre ces papiers aux mains même de l'empereur ?

— Oui !

— Quand ?

— Après demain au plus tard.

— Très-bien,... maintenant écoutez, le lendemain du jour où l'empereur aura ces papiers en mains, je vous remettrai le double du contrat que vous avez signé avec le ministre, de sorte qu'il sera complétement désarmé contre vous et ne pourra mettre aucun obstacle à vos projets.

— C'est cela, dit Amanda,.. mais comment pourrez-vous vous emparer de ce document ?

— Cela me regarde !... N'oubliez pas mes paroles, quand l'empereur aura ces papiers sous les yeux vous recevrez le double de votre contrat.

— Parfaitement, j'ai compris !... C'est merveilleux ! Vous êtes réellement mon sauveur !

Sidi-Addar remit à Amanda quelques papiers pliés avec soin.

Puis il prit congé de la cantatrice.

Dans la joie qu'elle éprouvait en pensant qu'elle allait être délivrée du contrat qui la liait au ministre et qu'elle s'entendrait bientôt appeler « madame la générale », Amanda n'avait pas pensé à demandé à l'Indien à quoi devaient servir ces papiers mystérieux qui devaient être remis à l'empereur lui-même.

Du reste, cela lui importait fort peu, et pourvu qu'elle pût atteindre son but, il lui était fort indifférent qu'un malheur fondît sur un inconnu.

Elle serra soigneusement ces papiers dans un tiroir de son secrétaire et sonna sa femme de chambre.

Pendant qu'on la décoiffait elle pensait au moyen d'avoir le lendemain une entrevue avec l'empereur.

CHAPITRE V.

La mère Salviat

La cabane située au « Champ du crime » et dans laquelle nous avons conduit le lecteur, était depuis quelques jours plus tranquille que d'habitude

On se souvient que cette cabane, qui était protégée du côté du nord par une espèce de petit monticule auquel elle était adossée, était habitée par la mère Salviat et son fils Baptiste.

Ce dernier n'était pas encore guéri de la blessure qu'il avait reçue lors de l'attentat dirigé contre la vie de Maurice auprès de la petite chapelle située sur la route de Meudon

Le lecteur se rappelle que Gaspard le borgne l'avait transporté sur ses épaules jusqu'à un cabaret borgne qui avait pour enseigne « au Coq rouge »

Là il l'avait pansé tant bien que mal au moyen d'une bande de toile appliquée sur la blessure.

Le jour venu il était allé en ville chercher une voiture fermée dans laquelle il l'avait placé pour l'amener au « Champ du crime ».

La vue de son fils tout pâle et ensanglanté avait terrifié la mère Salviat.

Un examen plus minutieux démontra que la balle n'avait atteint aucun organe sérieux et que la grande faiblesse de Baptiste ne provenait que de l'hémorrhagie abondante qui avait été occasionnée par la blessure

Il ne fallait pas penser à faire venir un médecin, de peur de donner l'éveil à la police, de sorte qu'il fallut que Gaspard se chargeât du soin d'extraire la balle.

On conçoit que cette opération, faite par des mains inexpérimentées, causa au blessé d'autres souffrances, mais il était impossible de faire autrement.

Il y avait trois jours que cette opération avait eu lieu.

Nous trouvons la mère Salviat occupée à poser un bandage propre sur la blessure de son fils.

— Je ne comprends pas pourquoi Gaspard reste si longtemps avant de revenir, disait Baptiste à sa mère qui semblait avoir oublié tous ses griefs contre son fils et le soignait avec une sollicitude inaccoutumées.

Nous n'oserions pas affirmer que c'était par pur amour filial.

La vieille mégère savait que son fils lui était indispensable pour pouvoir satisfaire sa cupidité effrénée.

Le lecteur a vu dans un chapitre précédent que la mère Salviat avait habilement su exploiter le mauvais renom de son fils pour extorquer à la comtesse de St-Etienne une somme d'argent considérable en donnant pour prétexte qu'il avait fait une fausse lettre de change.

Mais, afin de dérouter tout soupçon et toutes recherches, elle donnait à son fils le nom de Jean au lieu de le nommer Baptiste, quand elle parlait avec la comtesse.

Le jour approchait où elle devait aller toucher cet argent.

En entendant les paroles de Baptiste la vieille femme lui jeta un coup d'œil sournois et répondit :

— Cela t'étonne ?... Gaspard sait bien pourquoi il nous évite !... Ce qui s'est passé l'autre jour prouve clairement qu'il veut bien partager avec toi, mais qu'il te laisse seul exposer ta peau !... Ce qui m'étonne, moi, c'est que tu sois aussi confiant pour ne pas dire autre chose, et que tu veuilles partager avec un autre ce que tu pourrais parfaitement gagner tout seul !

— Non, mère, reprit Baptiste ; il n'y a pas de la faute de Gaspard ;... il doit y avoir autre chose là dessous.

— Et quand cela serait?... Mon avis est que tu fasses connaissance avec l'homme masqué, toi seul, et que, quand il y aura un autre coup à faire, tu le fasses tout seul, de cette manière tu n'auras pas à partager avec personne. Nous nous chargerons bien de dépenser l'argent, nous avons du reste des poches pour le mettre. Pourquoi partagerais-tu toujours avec Gaspard qui, d'ailleurs, prend assez ses aises avec toi.

— Mais comment pourrai-je arriver à savoir qui est cet homme qui ne se montre jamais que le visage recouvert d'un masque? demanda Baptiste.

— Je pourrai peut-être t'y aider.

Baptiste fit un mouvement de surprise.

— Que dis-tu? fit-il,... as-tu fini par te souvenir où tu avais entendu cette voix?

— Non, ce n'est pas cela ;... mais cet homme a perdu ici quelque chose que j'ai trouvé et qui pourra peut-être nous mettre sur la voie.

— Il a perdu quelque chose?... quoi donc?... Montre-moi cela!

La vieille femme alla ouvrir un tiroir de l'armoire et en tira un petit paquet enveloppé dans du papier.

Puis elle revint auprès du lit de son fils et le lui donna.

Celui-ci défit vivement le paquet.

Ses yeux étincelaient de curiosité.

— Un diamant! s'écria-t-il enfin.

— Oui! fit la vieille, un diamant,... un brillant, comme on en voit peu!... Il nous sera facile de savoir qui est son propriétaire!

— Ce ne sera peut-être pas aussi facile que tu le crois! fit Baptiste à demi-voix.

— Dans ce cas j'ai encore autre chose... regarde!

Et elle tendit à son fils un mouchoir de fine battiste qui

était brodé à un coin d'un B surmonté d'une couronne de comte.

Tous deux considéraient cette broderie quand un cri plaintif se fit entendre.

Ce cri semblait venir de derrière la paroi.

— Race infernale!... s'écria la mère Salviat, n'y a-t-il donc pas moyen de vous faire taire?

Et laissant entre les mains de Baptiste le mouchoir et le diamant, elle se dirigea vers une petite porte qui se trouvait à l'angle opposé de la porte d'entrée.

Nous allons suivre la vieille mégère.

Quand elle eût ouvert cette porte elle se trouva dans une pièce assez semblable à la première, quoique plus petite.

Là les plaintes, qui étaient évidemment poussées par un enfant, devinrent plus distinctes.

Mais d'où pouvaient-elles provenir, on ne voyait dans cette pièce aucune porte de communication.

Il n'y avait qu'une vieille armoire à habits appuyée contre le mur du fond.

La mère Salviat s'approcha de cette armoire qu'elle ouvrit avec une clef qu'elle avait tiré de sa poche.

L'armoire était complètement vide.

Comment expliquer le soin avec lequel elle était fermée et la raison pour laquelle la vieille femme en portait la clef dans sa poche?

Le lecteur va le voir immédiatement.

Quand l'armoire fut ouverte la vieille y passa le bras droit et saisissant un des crochets de bois destinés à suspendre les vêtements elle lui imprima un mouvement circulaire.

Le fond de l'armoire tourna sur lui-même et laissa voir une ouverture de même grandeur.

C'était une porte dissimulée donnant accès à un petit réduit dont personne ne soupçonnait l'existence.

La mère Salviat enjamba le pied de l'armoire et pénétra dans

BIBLIOTHEQUE FRANCONIE CATENNE

TORINO, LIT. SALUSSOLIA.

La mère Salviat et ses petits pensionnaires.

ce réduit où l'air et la lumière ne pénétraient que par une ouverture ronde de quelques pouces de diamètre et qui se trouvait au mur tout près du toit.

Les parois de ce réduit laissaient suinter une humidité fétide et le sol en était recouvert d'une couche de paille à moitié pourrie.

Sur cette paille étaient couchés des enfants recouverts de quelques haillons sordides.

Des enfants ?... A peine pouvait-on reconnaître à quelle classe d'êtres appartenaient les malheureuses créatures couchées les unes auprès des autres et dont les membres étaient d'une saleté qui soulevait le cœur.

Et cependant c'était bien de malheureux enfants qui, mourant de faim, grelottant de froid, à peine recouverts de quelques lambeaux d'étoffe, n'avaient pour couche que cette paille pourrie et pleine de vermine et pour nourriture que quelques morceaux de pain que la vieille trempait dans de l'eau-de-vie quand elle voulait étouffer les plaintes de ces pauvres petits êtres.

Leurs bras et leurs jambes amaigris les faisaient ressembler à de petits squelettes.

Un large cercle bleuâtre entourait leurs yeux éteints et enfoncés dans leur orbite.

Leurs traits caves et terreux démontraient leurs souffrances et les innombrables taches rouges qui marbraient leur peau ne pouvaient provenir que des morsures des insectes qui fourmillaient dans ce fumier.

C'était un spectacle horrible !

Pourquoi la vieille misérable ne laissait-elle pas mourir ces pauvres enfants ?

Pourquoi les faisait-elle ainsi souffrir, agoniser, au milieu du froid, de la faim ?

Ces malheureuses petites créatures étaient des enfants dont elle était chargée par des mères dénaturées, qui voulaient se

débarrasser d'un fardeau importun ou bien éloigner le témoignage vivant d'une faute.

Ces enfants appartenaient la plupart à des femmes riches, entourées de toutes les douceurs de la vie, et qui, pour une somme d'argent, s'en rapportaient à la mère Salviat du soin de faire disparaître le pauvre petit être.

La vieille scélérate avait beaucoup de connaissances dans un certain monde de la capitale, et toutes les fois que la venue d'un enfant venait déranger des plans d'avenir ou dévoiler une liaison coupable, on s'adressait à la mère Salviat.

Elle se chargeait de l'enfant moyennant une somme qui devait servir à payer la pension de la première année.

On savait que cette dépense serait inutile pour l'année suivante.

Ces pauvres enfants étaient voués à une mort lente et certaine, et personne, excepté Baptiste et sa mère ne savait combien de petits cadavres avaient été enfouis sous le monticule qui paraissait devoir servir d'abri à la cabane.

La vieille femme était trop prudente pour faire mourir ces enfants tout d'un coup.

Il fallait tout prévoir.

La police pouvait d'un jour à l'autre apprendre que la mère Salviat avait chez elle des enfants confiés à ses soins.

Et la vieille sorcière savait que la police est en général très curieuse.

Il fallait donc être sur ses gardes.

C'est pour cela qu'elle avait toujours quatre ou cinq enfants couchés sur la paille, et pour le cas où une visite importune aurait été à craindre elle avait quelques vêtements assez convenables pour habiller ces enfants et les exhiber en cas de besoin.

De cette manière, si quelque indiscret venait jamais demander à voir les enfants confiés à sa garde, la mère Salviat pouvait

toujours en montrer un ou deux vêtus décemment pour la circonstance

Il y avait aussi des enfants qu'elle traitait avec égards.

C'était surtout le cas pour ceux qui pouvaient servir à rapporter de l'argent

C'était le cas pour la fille de la comtesse de Saint-Etienne qui, certainement, était bien loin de se douter quel métier horrible pratiquait la vieille femme à laquelle son enfant était confiée.

Joséphine, ainsi se nommait la fille de la comtesse, était de la part de la mère Salviat l'objet de soins tout particuliers.

Elle se tenait habituellement dans un petit cabinet situé en arrière de la première pièce et assez proprement tenu ; une petite fenêtre garnie d'un rideau y laissait pénétrer une lumière suffisante pour permettre à l'enfant de s'amuser avec les joujoux que sa mère lui donnait.

Ce cabinet était assez éloigné pour empêcher la petite fille d'entendre les plaintes des autres enfants.

Quand il devait y avoir un entretien secret, ou lorsqu'on attendait une visite nocturne, la mère Salviat mélangeait un léger narcotique à la soupe qui formait le repas du soir de la fillette.

Celle-ci était bientôt plongée dans un profond sommeil et par conséquent incapable de rien voir ni rien entendre de ce qui devait se passer dans la pièce principale.

La comtesse de St-Etienne était la première qui eût demandé à la mère Salviat à revoir son enfant.

Beaufleury connaissait-il l'infâme métier de cette vieille femme ?

Ne l'avait-il pas choisie exprès dans le but de faire disparaître l'enfant ?

On aurait presque pu répondre affirmativement, étant donné le caractère corrompu de cet homme qui était, le lecteur l'a vu, capable de tous les crimes.

Quand la vieille femme fut entrée dans ce réduit obscur et humide elle ne put pas tout d'abord distinguer lequel des enfants qui s'y trouvaient avait laissé échapper les plaintes qu'elle avait entendues et qui avaient été assez fortes pour pénétrer jusque dans la première pièce.

Elle se baissa et se mit à fouiller dans la paille avec ses doigts noueux et décharnés.

Au bout d'un moment il lui sembla que sa main touchait du sang.

En effet, ses yeux s'étant peu à peu accoutumés à la demi-obscurité qui régnait dans ce trou, elle s'aperçut que ses mains étaient ensanglantées.

En continuant ses recherches elle sentit sous sa main la lame d'un couteau pointu dont elle s'était servie le jour auparavant pour couper les tranches de pain qui constituaient le souper de ces pauvres petits.

Elle avait sans doute oublié ce couteau la veille.

La lame en était couverte de sang, elle avait pénétré dans le flanc de l'un de ces malheureux enfants pendant les mouvements qu'il avait faits en dormant.

La pauvre petite créature, qui pouvait être âgée d'un an environ, râlait et se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Sans s'inquiéter des autres la vieille prit ce malheureux petit être qui poussa un faible gémissement.

— Voyons, tais-toi ! fit-elle d'une voix sourde. D'ailleurs tu n'en a pas pour longtemps.

Elle reposa brusquement l'enfant sur la paille.

Ses pauvres petits membres s'agitèrent une dernière fois, puis il demeura immobile.

La mère Salviat retourna dans la première pièce, s'essuya les mains et ayant coupé quelques minces tranches de pain qu'elle trempa dans un peu de lait, elle revint et en enfonça une dans la bouche de chacun des autres enfants.

Puis ayant repris le petit cadavre et ayant constaté que le cœur avait cessé de battre elle murmura :

— On ne dira pas que celui-là n'est pas mort de sa mort naturelle.

Puis elle dépouilla ce petit corps des haillons qui le recouvraient et sortit de cet antre.

Ayant refermé la porte de l'armoire elle en remit la clef dans sa poche.

Puis ayant pris une corbeille qui était pendue au mur elle y plaça le petit cadavre.

Elle traversa ensuite la première pièce, et ayant ouvert la porte elle jeta un regard au dehors.

Voyant que tout était désert et silencieux dans les environs elle sortit et se dirigea derrière la cabane où se trouvait adossée une espèce de petite construction en bois servant sans doute à serrer des outils.

Etant entrée dans cette espèce de guérite dans laquelle, en effet, se voyaient des pelles, une pioche et d'autres outils, elle remua une large planche qui était comme appuyée contre la paroi du fond.

Cette planche masquait une ouverture assez grande pour laisser passer une personne en rampant sur les genoux et sur les mains.

Ce trou laissait échapper une odeur fade et nauséabonde qui pouvait faire supposer que ce n'était que l'embouchure d'un égout.

Ayant allumé une petite lanterne qui se trouvait là la vieille se baissa et elle entra dans le trou en poussant devant elle la corbeille qu'elle y avait placée.

Ce canal pouvait avoir quatre pieds de longueur.

Quand elle eut rampé pendant un moment la vieille femme se trouva à l'autre extrémité de ce conduit et elle se mit debout.

Elle était dans une espèce de grotte qui était creusée dans

l'intérieur du monticule dont nous avons parlé et auquel était adossée la cabane du côté du nord.

Ce monticule qui, vu du dehors, paraissait être naturel avait été fabriqué au moyen d'un bâtis de planches qu'on avait recouvert de terre et de débris de toutes sortes.

Dans un coin de cette espèce de grotte se trouvait un tas de sable.

La mère Salviat ayant fait avec les mains une espèce de creux dans ce sable, elle y plaça le petit cadavre, qui n'était pas encore refroidi, et le recouvrit avec quelques pelletées de sable.

Le « cimetière particulier » de la mère Salviat, comme l'appelait Baptiste, venait de recevoir une victime de plus.

. . . . . .

En quittant Sidi-Addar, Beaufleury était rentré chez lui et s'était mis au lit.

Mais il lui avait été impossible de fermer les yeux.

Il se sentait menacé de tous les côtés.

Ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'apparition de Lapostole.

La conversation qu'il venait d'avoir avec lui le troublait beaucoup.

Il connaissait le Parisien et il sentait qu'il avait tout à craindre de cet esprit rusé et astusieux qui n'était jamais à court d'expédients.

En outre, il lui était impossible de faire disparaître cet homme sans se précipiter en même temps dans l'abîme.

Son dernier espoir était dans Gaspard le borgne.

Si ce dernier réussissait à faire disparaître Maurice, il ne restait plus qu'Arthur, et il ne serait pas difficile de s'en défaire.

Le matin, quand Beauffeury eut déjeuné, il se décida à aller faire visite au jeune peintre.

En montant l'escalier qui conduisait au logement du jeune homme, Beaufleury rencontra celui-ci qui descendait.

— Oh ! fit Arthur en s'arrêtant, monsieur de Beaufleury.

— C'est moi-même, monsieur ! fit ce dernier, je venais précisément pour notre affaire ; cependant si je vous dérange...

— Pas le moins du monde, reprit Arthur, du reste je ne suis pas très-pressé,... j'allais chez mon futur beau-père...

— Chez votre beau-père ? répéta Beaufleury, qui sentit battre son cœur en pensant qu'il allait peut-être apprendre quelque chose au sujet de Maurice.

— Oui, reprit le jeune peintre, je viens de recevoir un billet de sa part, et je vous prie de vouloir bien m'accompagner jusque là.

Et Arthur se remit à marcher, suivi de Beaufleury, dont le visage s'était couvert d'une pâleur subite.

— Comment ? pensait-il, Maurice a écrit à Arthur ?

— Mais il n'est donc pas mort ?

— Il n'est pas venu au rendez-vous qui lui avait été donné sur la route de Meudon, ou bien Gaspard le borgne a-t-il manqué son coup ?

Telles étaient les pensées qui se heurtaient dans le cerveau de Beaufleury.

Il ne savait s'il devait s'en irriter ou s'en épouvanter.

Un nouvel obstacle se dressait devant lui.

Il fallait cependant qu'à tout prix il réussît à se contenir.

Le jeune homme qu'il accompagnait ne devait pas s'apercevoir de son agitation.

Au bout d'un moment, Arthur dit à Beaufleury :

— Monsieur, je me doute du motif qui vous amène auprès de moi.

— Nous avons échangé hier des paroles qui exigent une réparation par les armes, répondit Beaufleury. Je vous laisse le choix des armes et de l'endroit où aura lieu notre rencontre, veuillez donc décider.

— Quant à tous ces détails, répondit Arthur, j'en ai laissé le soin à mon ami et futur beau-père, monsieur Dubreuil, qui a bien voulu s'en charger.

— Ah !

— Oui, monsieur.

— Alors, mademoiselle Céleste sait...

— Y pensez-vous? mademoiselle Céleste, ma fiancée, ne se doute de rien, nous avons, son père et moi, jugé à propos de lui laissser ignorer cette rencontre.

— Et monsieur Dubreuil? demanda Beaufleury.

— Mon futur beau père m'écrit ce matin qu'il se présentera chez vous afin de régler les conditions du duel.

— Mais ne pouvez-vous me dire ce que vous avez décidé? demanda Beaufleury qui, en apprenant que Maurice avait l'intention de lui faire une visite, comprit qu'il fallait changer de tactique.

— Pourquoi pas? répondit Arthur.

Puis il ajouta :

— Comme je n'aurai pas trop d'aujourd'hui et de demain pour régler quelques affaires de famille, je désirerais que l'affaire fût renvoyée à après-demain ?

— Cela m'est parfaitement indifférent, repartit Beaufleury, et où désirez-vous qu'ait lieu la rencontre?

— Au bois de Vincennes.

— Très bien,... et à quelle heure?

— A huit heures du matin.

— Parfaitement, monsieur, j'arriverai pour cette heure-là accompagné de mes témoins.

Et Beaufleury prit congé de son interlocuteur qui se rendit chez sa fiancée.

— L'enfer a-t-il déchaîné tous ses démons contre moi? murmura Beaufleury... Cet imbécile de Gaspard!...

— Et pour comble de malheur, je ne puis pas aller le voir cette nuit, quel que soit mon désir d'apprendre comment les choses

se sont passées !... Et Adèle !... qui vient, elle aussi, se mettre de la partie!

Il marcha ainsi pendant un certain temps.

Il fallait absolument faire face au danger et parer à toutes les éventualités.

Quand l'heure à laquelle il voulait aller trouver la comtesse de St-Etienne fut arrivée, il se dirigea vers l'hôtel du comte.

Il allait être midi, et les fournisseurs de la comtesse devaient venir à deux heures pour prendre l'argent que la comtesse leur avait promis.

La comtesse attendait Beaufleury avec impatience.

Elle savait que s'il ne lui apportait pas de l'argent, le bijoutier irait se plaindre au comte.

Elle savait en outre que la colère de son époux était terrible.

Ces pensées la mettaient dans des transes mortelles.

Enfin Thérèse vint lui annoncer que Beaufleury était là.

Elle donna l'ordre de l'introduire, et quand ils furent seuls, elle commença à lui raconter sa position.

Elle lui dépeignit l'impatience du bijoutier et de la couturière, sans oublier de lui apprendre la visite que la mère Salviat lui avait faite.

Quand elle eut fini, Beaufleury qui, sans doute, s'était attendu à cela, sortit de sa poche une liasse de billets de banque, et avec une facilité à laquelle la comtesse n'était pas préparée, il lui donna la somme qu'elle demandait.

— Oh ! fit la comtesse, vous êtes vraiment mon ami !

La pauvre femme qui s'était attendue à des reproches et à des récriminations, était réellement touchée de la générosité de son ancien amant.

Mais elle ne devait pas tarder à connaître le prix de cette générosité.

— J'ai toujours été votre ami, Adèle repartit froidement.

Beaufleury, et j'ai sacrifié pour vous des sommes fabuleuses

— Je le sais, balbutia la comtesse; mais vous savez que, si je suis dans cette position, c'est votre faute.

— Ecoutez-moi bien, Adèle, reprit Beaufleury; je vous ai apporté de l'argent aujourd'hui,... mais je dois vous prévenir que c'est la dernière fois.

— Comment!... que voulez-vous dire? fit la comtesse avec consternation.

Malgré la somme que venait de lui donner Beaufleury, elle était loin d'être hors d'embarras.

Cet argent lui suffirait tout juste pour satisfaire le bijoutier et la couturière.

Mais où prendrait-elle les dix mille francs qu'elle avait promis à la mère Salviat et que celle-ci viendrait sûrement chercher le jour dit?

Beaufleury reprit :

— Je veux dire que dorénavant je ne pourrai plus rien faire pour vous,... je ne peux pourtant pas me ruiner complétement!

— Mais comment ferai-je! dit la comtesse; si je ne peux pas donner à cette femme les dix mille francs que je lui ai promis, elle ira tout raconter au comte!

— Il faudra vous arranger avec elle comme vous pourrez, répondit Beaufleury, qui n'avait rien perdu de son calme, vous arriverez sans doute à la convaincre.

— Je n'y parviendrai pas! s'écria la comtesse au comble de l'angoisse,... elle ira tout dire à mon mari!

— J'en suis désolé!... mais je n'y puis absolument rien!

L'inquiétude et l'agitation de la comtesse augmentaient visiblement.

Elle était surtout indignée du calme et du sang-froid de Beaufleury.

Cet homme lui refusait son secours, lui pour lequel elle avait déjà tant souffert.

Elle considérait d'un œil hagard les traits impassibles de ce scélérat sans cœur.

Enfin, elle lui dit d'une voix altérée :

— Vous ne voulez plus rien faire pour moi ?..... vous oubliez, Beaufleury, que mon secret est en même temps le vôtre !

Beaufleury releva la tête d'un air menaçant et demanda d'un air courroucé :

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire !... Si cette femme me trahit, comme elle m'en a menacé, le comte mon époux saura que vous, son ami intime, pour lequel il n'a rien de caché, vous êtes le père de mon enfant !

— Moi, le père de votre enfant, fit Beaufleury lentement et avec hauteur, comment le prouverez-vous ?

La comtesse se leva brusquement.

Avait-elle bien compris ?

Ses oreilles ne l'avaient-elles pas trompée ?

— Le prouver ! fit-elle comme égarée.... Le prouver ?... Voudriez-vous le nier ?

— Le nier ? répondit Beaufleury;...je n'ai rien à nier ! votre enfant ne me regarde pas !

— Est-ce possible ?... s'écria la comtesse.

— Très-possible !... reprit Beaufleury.... je répète que je n'ai rien de commun avec votre enfant et que je ne veux rien savoir de vos secrets et de vos intrigues. C'est du reste ce que je dirai au comte qui ajoutera plus de foi à mes paroles qu'à celles d'une épouse infidèle.

La comtesse écoutait.

Elle n'osait en croire ses oreilles, et elle restait immobile de stupeur.

Cependant, elle eut encore la force de demander :

— Et cette femme?.. la mère Salviat?... Ne parlera-t-elle pas ?... N'est-ce pas vous qui me l'avez envoyée ?

— C'est moi, il est vrai, repartit Beaufleury, mais vous comprenez que je me suis bien gardé de lui dire qu'il s'agissait de mon enfant !

— Grand Dieu !... qu'entends-je ? s'écria la comtesse en se laissant tomber dans son fauteuil.

Beaufleury reprit :

— La mère Salviat croit que cet enfant est le fruit de vos relations avec un officier. Du reste, elle ne m'a vu qu'une fois, elle ne me connaît pas et ne peut rien contre moi !

— C'est épouvantable ! murmura la comtesse en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Tandis que vous, c'est différent, continua impitoyablement Beaufleury, c'est de vous que cette femme a toujours reçu la pension de l'enfant ; c'est vous qui l'avez visitée ; c'est chez vous qu'elle est venue. Quant à moi, elle ne m'a jamais revu, c'est pour cela qu'aujourd'hui je n'ai pas à trembler comme vous. La mère Salviat peut à chaque instant se présenter au comte de St-Etienne avec votre fille et lui dire : voyez-vous cette enfant, savez-vous qui est sa mère ?... Non ?... eh bien, c'est la comtesse de St-Etienne, votre femme !... Mais jamais cette femme ne pourra dire qui est le père de l'enfant, et à moins forte raison apporter des preuves contre moi !... Vous voyez donc bien que je n'ai rien à craindre du comte.

— Oh !... fit la comtesse d'une voix sourde !... je ne vois que trop que vous m'abandonnez lâchement, après m'avoir précipitée dans l'abîme.

— Vous ne me rendez pas justice, fit Beaufleury que la douleur et le désespoir de la comtesse ne pouvaient émouvoir, je vous ai aidé aussi longtemps que je l'ai pu ; maintenant les circonstances ne sont plus les mêmes ; il ne m'est plus possible de vous sortir d'embarras et je ne veux pas me compromettre.

— Oh!... homme lâche, égoïste et sans cœur! Vous vous montrez maintenant tel que vous êtes!

— Egoïste? fit Beaufleury,... à mon tour, madame, je pourrais vous appeler ingrate,... savez-vous que vous me coûtez à présent plus de trois cent mille francs?

Indignée de ce reproche la comtesse se leva brusquement, et vint se placer devant Beaufleury.

Puis elle lui dit en pressant ses mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements :

— Et vous,... savez-vous ce que vous m'avez coûté?... Pour vous j'ai perdu le bonheur,... le repos... la paix... et qui sait si à cause de vous encore, je ne perdrai pas la vie?

Et la malheureuse femme éclata en sanglots.

— Vous avez toujours aimé les scènes tragiques, comtesse, fit Beaufleury d'un ton sarcastique, sans cela vous ne vous laisseriez pas entraîner à de semblables déclamations. Si vous vouliez essayer de considérer votre position avec plus de calme vous reconnaîtriez que j'ai fait plus que tout autre aurait fait à ma place. En outre je suis obligé d'être économe, maintenant que mon existence va changer.

La comtesse le considéra d'un air interrogateur.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Je pense me marier avant peu, répondit Beaufleury avec le plus grand calme.

— Vous marier?... vous?... s'écria la comtesse stupéfaite. Oh!... maintenant, je comprends pourquoi vous voulez vous soustraire à vos devoirs de père!... Ah!... vous voulez me faire mourir!

— Vous retombez de nouveau dans le drame, comtesse, fit Beaufleury d'un ton léger,... vous avez sans cesse le mot de mort à la bouche!... suis je mort, moi, quand le comte de St-Etienne vous a épousée?

La comtesse garda le silence.

Elle était abasourdie de tout ce qu'elle venait d'entendre et elle se demandait si elle ne faisait pas un mauvais songe.

Il était évident que Beaufleury voulait se dégager pour toujours de ses obligations envers son enfant.

C'était un plan arrêté depuis longtemps

Il voulait maintenant abandonner la comtesse et la laisser exposée à la colère de son mari qui, dans une explosion de fureur, était capable de tout.

Et Joséphine, son enfant?

Beaufleury connaissait assez la mère Salviat pour avoir à ce sujet la moindre inquiétude.

Il savait parfaitement que dès que la comtesse ne pourrait plus donner d'argent la vieille femme se serait bientôt débarrassée de l'enfant.

Il n'avait par conséquent à s'occuper de rien à ce sujet, il ne fallait que laisser les choses suivre leur cours naturel.

Il était certain de cette manière qu'il ne tarderait pas à être débarrassé des deux êtres qui pouvaient mettre obstacle à ses projets, et cela sans qu'il fût de nouveau nécessaire d'employer la main de Gaspard ou de Baptiste Salviat.

Il ne pensait plus maintenant être retenu que par des circonstances imprévues et il était décidé à agir avec énergie et sans perdre de temps.

La comtesse que la stupeur avait rendue muette parut revenir à la réalité.

Elle releva la tête et demanda à Beaufleury:

— Peut-on vous demander, quel est le nom de votre fiancée?... Quelle est la femme heureuse entre toutes, pour la possession de laquelle vous nous sacrifiez avec autant de cruauté, moi et votre enfant?

— Non, madame la comtesse, répondit Beaufleury, en se levant pour prendre congé: vous voudrez bien m'excuser si je garde ce petit secret jusqu'au moment où mon mariage sera

officiellement annoncé, ce n'est qu'alors que vous connaîtrez le nom de ma future épouse.

— Et... Et que répondrai-je à la mère Salviat quand elle viendra ? murmura la comtesse.

— Vous n'avez qu'à lui dire que vous n'êtes pas en état de satisfaire à ces nouvelles exigences.

Oh !... alors je suis certaine qu'elle ira tout dire au comte !

— Je ne le crois pas !... Vous n'avez qu'à lui répondre avec énergie,... les gens de cette sorte ne sont pas difficiles à dompter... il ne leur est pas toujours facile de mettre leurs menaces à exécution.

— Non !... non !... cette femme est cruelle.... elle n'a pas de cœur !... Je n'ai à attendre aucun ménagement de sa part !... Que faire !... Mon Dieu !... que faire ?

La comtesse se tordait les mains de désespoir.

Elle s'affaissa sur son canapé en sanglotant.

A ce moment Thérèse, la femme de chambre de la comtesse entra toute effarée.

— Le comte !... fit-elle à demi-voix.

— Le comte !... s'écria la comtesse, vite .. vite... monsieur,. partez... il ne faut pas qu'il vous voie ici ! Il est d'une jalousie...

— Il est jaloux ?... fit Beaufleury avec ironie,... et... le baron Kellermann ?

— Faites-moi grâce de vos sarcasmes !... partez... vite... je vous en prie !... Thérèse vous conduira...

— C'est cela, dit la femme de chambre, suivez-moi monsieur, Monsieur le comte vient d'entrer dans la cour de l'hôtel accompagné d'une autre personne et il peut être ici d'un moment à l'autre !

Quoique Beaufleury, cet homme sans cœur ni pitié éprouvât une satisfaction secrète en voyant souffrir la comtesse, il ne fut pas fâché de profiter de l'occasion qui s'offrait de rompre l'entretien.

Il prit son chapeau et tendit par convenance sa main à la comtesse qui la prit, et la gardant un moment dans les siennes, elle demanda encore d'un ton suppliant :

— Vous êtes donc inexorable !

— Vous connaissez ma résolution : elle est inébranlable ! répondit Beaufleury.

— Vous m'abandonnez !

— Je ne puis plus rien faire !... je vous le répète.

En prononçant ces dernières paroles le regard de Beaufleury avait pris une expression de menace et de cruauté qui sembla pour démontrer à la comtesse qu'elle n'avait plus rien à attendre de cet homme.

Elle laissa retomber la main de Beaufleury qui se hâta de suivre la femme de chambre.

Ne voulant pas faire connaître au comte l'état dans lequel elle se trouvait elle se hâta d'essuyer ses larmes et de composer sa physionomie.

Et cependant le calme était loin d'être dans son âme.

De qui pouvait-elle maintenant attendre du secours?

Elle n'avait pas un ami, pas un cœur dévoué auquel elle pût se confier!

Personne !... personne !...

La pauvre femme se sentait perdue !

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le comte entra chez la comtesse.

Il était accompagné du baron Kallermann.

La comtesse qui, par un violent effort de volonté, avait retrouvé un peu de calme, s'avança en souriant à la rencontre des deux hommes.

Il lui fallait, avec la mort dans l'âme, se montrer riante, gracieuse, coquette même pour complaire au comte et ne pas exciter sa colère.

Elle le craignait maintenant plus que jamais.

Le comte venait proposer à sa femme d'aller faire le tour des Champs Elisées avant déjeuner.

Cette proposition fut acceptée par la comtesse qui se retira dans son appartement pour faire un peu de toilette.

Elle profita de ce qu'elle était seule avec Thérèse pour lui donner la somme destinée au bijoutier et à la couturière.

Restait la mère Salviat.

La comtesse avait, il est vrai, encore six jours au-devant d'elle, mais cela ne la tranquillisait que médiocrement.

Elle ne savait obsolument pas à qui s'adresser pour trouver les dix mille francs qu'elle avait promis à la vieille femme.

Soudain une pensée rapide comme l'éclair traversa son esprit.

Un homme pourrait peut-être venir à son secours si elle se confiait à lui.

Un homme qui lui était dévoué.

Oserait-elle tenter l'épreuve?

Il fallait avant tout essayer, sonder le terrain.

Il y avait encore une chance de salut!

CHAPITRE VI.

Alfred à Rouen.

Il était environ quatre heures de l'après-midi quand le secrétaire de Fiordi arriva à Rouen.

Tout le monde connaît l'arrivée d'un train en gros.

La locomotive entre en mugissant sous la voûte élevée et retentissante.

Des coups de sifflets retentissent de tous côtés, les cris des employés invitent les voyageurs à descendre et indiquant les heures de départ pour les autres directions, les appels de toute sorte, tout cela cause un brouhaha indescriptible à la faveur duquel il est aisé de passer inaperçu.

Alfred qui était revêtu d'un costume de voyage d'une grande simplicité, afin de n'éveiller les coupçons de personne, descendit de wagon et se perdit dans la foule.

Il était certain que personne ne l'avait distingué.

Pendant le voyage il s'était accoudé dans un coin du coupé et avait feint de dormir, pour ne pas être obligé d'entrer en conversation avec les voyageurs qui se trouvaient avec lui.

Ayant appelé un cocher de fiacre il lui dit de le conduire dans un hôtel de deuxième rang parce qu'il ne connaissait pas la ville.

Quelques minutes plus tard la voiture s'arrêtait devant un hôtel d'assez bonne apparence.

Alfred descendit, et ayant renvoyé le cocher il demanda une chambre.

On le conduisit au troisième étage où on lui donna une chambre assez confortable.

Ayant changé de vêtements, il descendit au bureau de l'hôtel où il s'inscrivit sous le nom d'Arthur Elvedy, négociant, de Montereau.

C'était une précaution destinée à dérouter les recherches de la police.

Puis s'étant fait servir quelque chose à manger il se hâta afin de pouvoir encore avant la fin de la journée tâter le terrain et prendre ses mesures pour le lendemain.

Quand il eut terminé son repas il sortit et chercha la

u où devait se trouver la maison habitée par Rose Elvedy.

Comme on s'en souvient, c'était la rue St-Joseph.

Il ne lui fut pas difficile de la trouver ainsi que la maison habitée par la femme de Fiordi.

C'était une charmante habitation de deux étages dont l'aspect était des plus tranquilles.

Au rez-de-chaussée se trouvait un petit magasin de papeterie qui était en même temps un cabinet de lecture.

Alfred entra et acheta un crayon pour son portefeuille.

Quand il eut fait son emplette, il demanda à la dame qui l'avait servi :

— Pardon, madame, pourriez-vous me dire si le second étage de cette maison n'est pas habitée par une jeune dame ?

— Le deuxième étage ?... non monsieur,... mais il y a une dame, jeune encore, qui habite le premier.

— Comment ? fit Alfred qui était occupé à compter la monnaie qu'on lui avait rendue ;.... il m'a cependant semblé voir une dame à une des fenêtres du second étage !

— Chez le vieux conseiller,... qui est à moitié sourd ?... vous devez vous être trompé, monsieur, repartit en riant la dame de magasin... Ce vieillard vit tout seul .... il n'a pas même une servante.

— Tout seul ?... Un vieillard à moitié sourd ?... Qué dites-vous ? fit Alfred d'un air de commisération.

— Oui, monsieur ;.... que voulez-vous ?.... c'est l'avarice... Quoique monsieur Illmenoy passe pour passablement riche, il se contente de faire faire son ménage par la concierge.

Cela suffisait à Alfred pour savoir que le second étage était occupé par un vieillard impotent et presque sourd.

En même temps il avait appris que Rose Elvedy, ou si on aime mieux, Amélie Godineau, la femme de Fiordi, habitait bien le premier étage, comme du reste le lui avait déjà dit le journaliste.

— Ainsi un vieillard infirme est le seul habitant de cette maison avec Rose Elvedy, pensait Alfred en montant l'escalier qui conduisait au premier étage. De cette manière je n'ai pas à craindre l'indiscrétion ni la curiosité des voisins.

Arrivé au sommet de l'escalier il se trouva devant une porte sur laquelle se trouvait une plaque de métal portant le nom de Rose Elvedy.

Il tira le cordon de la sonnette et presque aussitôt la porte fut ouverte par une gentille petite servante au minois chiffonné et à l'air décidé qui demanda en souriant à Alfred ce qu'il désirait.

— Je désirerais parler à madame... à mademoiselle Elvedy,... repartit Alfred un peu contrarié de la présence de cette jeune fille dont l'accent et les manières trahissaient une parisienne.

— Encore un obstacle !... pensa le jeune homme,... il faudra aviser à s'en débarrasser.

— Qui dois-je annoncer ? demanda la jeune soubrette.

Je suis le frère de mademoiselle.

La jeune fille le considéra d'un air étonné, puis s'élança en courant dans l'intérieur de l'appartement.

Elle revint presque tout de suite dire à Alfred d'entrer et le conduisit au salon.

Puis elle re retira.

Alfred se mit à sonsidérer la pièce où il se trouvait, mais presque au même instrant la porte s'ouvrit avec brusquerie et une femme se précipita dans le salon en s'écriant :

— Mon frère !... mon frère !...

Soudain elle s'arrêta en voyant qu'elle avait un inconnu devant elle.

— Mademoiselle ... madame ... balbutia Alfred.

— Qui êtes-vous ?... demanda Rose Elvedy que nous continuerons à désigner de ce nom ;... qui êtes-vous ?... Nelly vient de me dire que mon frère demandait à me voir.

— Veuillez m'excuser, madame... madame Fiordi, répondit Alfred :... je viens de Paris.

— De Paris ?

— Oui,... je me nomme Alfred...

La jeune femme le considérait teujours d'un air étonné.

Ce nom ne lui apprenait rien.

— Je suis le secrétaire de monsieur Fiordi, ajouta le jeune homme, et je vous apporte une lettre de sa part.

— Une lettre ?... Oh !... donnez ... donnez vite ! s'écria la jeune femme.

Et elle prit avec vivacité la lettre que lui présentait Alfred.

Elle la parcourut fiévreusement, puis elle tendit cordialement sa main au secrétaire de son mari.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle ; vous m'apportez vraiment des bonnes nouvelles.

Ses yeux étincelaient de joie et de contentement et toute sa physionomie avait pris une expression de bonheur indicible.

Elle allait enfin voir s'accomplir son plus cher désir.

Reprendre sa place auprès de son mari !... revoir Paris !...

Ses goûts de luxe allaient enfin pouvoir être satisfaits ? Elle pouvait donc quitter cette ville où elle était obligée de vivre retirée et inconnue.

Elle allait retrouver l'existence fiévreuse de la grande ville, ses joies, ses splendeurs.

En voyant cette jeune femme que l'émotion et la joie rendaient plus belle encore, Alfred se demandait comment Fiordi pouvait vouloir se défaire d'une compagne aussi intéressante.

Dans son entretien avec le journaliste, il n'avait été nullement question de la personnalité même de Rose Elvedy, de sorte que le secrétaire n'avait pu se faire aucune idée à son sujet, sa surprise n'en fut que plus grande quand il se trouva en présence de cette jeune femme dont la beauté et la grâce dépassaient tout ce qu'il aurait pu imaginer.

Ce fut au point qu'il se sentit un moment ébranlé dans sa résolution.

Mais la prespective de devenir « deuxième secrétaire particulier de l'Empereur » triompha de son hésitation.

Ce titre l'éblouissait et le rendait sourd à tout sentiment d'humanité ou de morale.

— Monsieur Fiordi désire vous voir arriver à Paris le plus vite possible pour vous présenter à tous ses amis, dit Alfred; quand voulez-vous que nous partions ?

— Quand ?... mais immédiatement !... sans perdre une minute !... s'écria Rose enthousiasmée.

Alfred eut la force de sourire de l'empressement avec lequel la pauvre femme voulait aller au devant de sa perte.

C'ert un peu vite, répondit-il... Il n'y a plus qu'un train et il ne va pas jusqu'à Paris.

— Ah !... c'est vrai,... je n'y pensais pas, reprit Rose; mais si vous voulez, demain matin !... Oh !... qu'il me tarde de revoir mon mari,... de revoir Paris !...

— Et avez-vous l'intention d'emmener avec vous votre femme de chambre ? demanda Alfred.

— Nelly ?... Non, malheureusement, car elle est fiancée et elle doit se marier avant peu.

— Ah !... elle doit se marier...

— Oui !... Cette petite est gentille et elle à fait la conquête du fils du papetier qui a son magasin au rez-de-chaussée... C'est un excellent parti pour elle.

Alfred dut promettre de venir le soir prendre le thé chez madame Fiordi.

Il revint, en effet, quand il eut soupé et il était neuf heures quand il rentra à l'hôtel,

Il avait été convenu que le secrétaire et la jeune femme se retrouveraient le lendemain matin à huit heures et demie à la gare pour pouvoir prendre le train partant à neuf heures.

Alfred était dans sa chambre, il fumait un cigare, assis devant la cheminée, et était plongé dans ses réflexions.

Comme on le pense bien, les sujets ne lui manquaient pas.

Ce qui l'occupait le plus pour le moment c'était Nelly, la jeune camérière de Rose Elvedy.

Elle l'avait vu chez sa maîtresse,... elle savait que tous deux devaient partir ensemble pour Paris,... elle pouvait, par conséquent, le reconnaître un jour, témoigner contre lui au besoin et de cette manière le faire condamner.

En outre, comme elle allait épouser le fils du papetier, elle continuait à demeurer dans la maison.

Toutes ces circonstances étaient graves.

Nelly était de cette manière la seule personne dont il avait quelque chose à craindre.

Aucune autre personne qu'elle, n'avait vu le secrétaire dans la maison.

Personne, excepté Nelly, ne pouvait donc supposer qu'il partait pour Paris en emmenant Rose Elvedy.

Elle seule pouvait mettre la justice sur la trace du criminel quand le crime serait connu.

Tout en réfléchissant Alfred avait sorti de son portefeuille la feuille de papier empoisonné que Fiordi lui avait donnée.

Il la considérait en silence.

Au bout d'un moment il murmura d'une voix sourde :

— Je vois que je serai forcé de m'en servir !

Il passa sa main sur son front, se leva et se mit à marcher dans sa chambre.

Il éprouvait une inquiétude manifeste et au bout d'un moment il ouvrit la fenêtre.

Sa tête était en feu et le grand air lui fit du bien.

— Oui, reprit-il au bout d'un moment d'un air déterminé,.. il le faut !

Il referma la fenêtre et s'approcha de la table.

Il prit un verre qui s'y trouvait avec une carafe pleine et il y versa trois cuillerées d'eau environ.

Puis il y mit la moitié de la feuille de papier empoisonné.

Au bout d'un instant le papier avait disparu, il était complètement dissous et l'eau avait pris une teinte jaunâtre.

Alfred ouvrit ensuite sa valise et y prit un petit flacon de cristal dans lequel il versa l'eau du verre, puis il le rebouche avec soin et le mit dans sa poche.

— Pauvre Nelly!... fit- il à demi-voix et en poussant un léger soupir.

Il se rassit et reprit le cours de ces réflexions.

Il faudra que demain matin j'attende le moment où Rose Elvedy aura quitté la maison pour pouvoir y trouver la femme de chambre seule et en venir à bout ... ce ne sera pas chose bien difficile,..... il faudra seulement ne pas perdre un instant afin de ne pas arriver trop tard et pour ne pas lui laisser le temps de descendre au rez-de-chaussée où elle pourrait parler de moi, ce qui serait compromettant. Quand au vieux qui demeure au second, je n'ai rien à redouter puisqu'il est sourd ou à peu près.

— Allons, avec un peu de dextérité j'en viendrai à bout.

Comme on le voit, ce jeune scélérat, qui méditait un double crime raisonnait avec le plus grand calme.

Il reprit au bout d'un instant :

— Mais si je rencontrais de la résistance ?... si une circonstance imprévue me retient et que je manque le premier train, je serai forcé de partir par le train suivant, dans ce cas il faudra absolument que j'arrive à la gare assez tôt pour empêcher Rose Elvedy de revenir chez elle.

— Le train part à neuf heures, elle quittera, par conséquent son appartement avant huit heures et demie, je n'aurai qu'à guetter le moment où elle partira pour pénétrer chez elle, en me hâtant un peu je puis être à la gare avant neuf heures.

pour partir avec le train .... je commence croire que tout ira bien.

C'est dans ces pensées criminelles qu'Alfred se déshabilla et qu'il se mit au lit après avoir mis son réveil-matin sur six heures.

Et comme s'il avait eu une conscience pure et honnête il s'endormit tranquillement.

Le lendemain matin à sept heures il paya sa note à l'hôtel et se rendit à la gare.

Il entra au buffet, y déjeuna rapidement et pria un des garçons de vouloir bien lui garder sa valise pour une heure ou deux.

Puis étant rentré en ville il alla se poster à l'une des extrémités de la rue où se trouvait le logement de madame Fiordi.

De là il pouvait apercevoir l'entrée de la maison et verrait parfaitement sortir Rose Elvedy sans être vu par elle.

Le hasard le servit à merveille car il n'était pas encore huit heures quand il vit Rose monter dans un fiacre qui venait de s'arrêter devant la maison.

Lorsqu'il eut vu le fiacre disparaître dans une rue voisine il quitta sa cachette et s'avança vers la maison, il se trouvait heureusement du côté opposé au magasin du rez-de-chaussée, il put par conséquent pénétrer dans l'habitation sans être vu de personne.

Arrivé au premier étage il trouva la porte ouverte, entra et ayant refermé la porte il poussa le verrou.

Cependant personne ne se montrait.

Nelly avait-elle donc eu le temps de sortir?

Non, car du bruit se fit entendre dans le fond de l'appartement.

Résolu à en finir au plus vite il traversa une ou deux pièces vides et se trouva en présence de la jeune fille stupéfaite.

— Madame vient de partir pour la gare, dit-elle, croyant que le jeune homme venait la chercher.

— Je le sais, répondit brièvement Alfred.

Nelly regarda le jeune homme et elle ne put s'empêcher de pousser une exclamation quand elle vit qu'il fermait au verrou la porte de la pièce où il se trouvaient.

— Que faites-vous ? s'écria-t-elle.

Je veux que tu m'obéisses et que tu fasses ce que je vais te dire, fit Alfred d'une voix sourde et en la regardant d'un air menaçant ; et surtout n'essaie pas de me résister !

— Mais !... que voulez-vous donc que je fasse ?... demanda la jeune fille stupéfaite et inquète.

— Tu vas écrire ce que je te dirai... vite... prends une plume et du papier.

Nelly commençait à croire qu'elle parlait à un homme dont le cerveau était dérangé.

Elle considérait Alfred sans faire un mouvement.

Celui-ci répéta :

— Allons,... vite,... obéis,... sinon...

Elle se hâta de faire ce qu'il lui disait, se mit à une table et lui jeta un regard interrogateur et anxieux.

Le secrétaire avait son plan.

Il savait qu'il n'avait pas une minute à perdre, c'est pourquoi il agissait avec énergie et promptitude.

— Écris ! dit-il.

— Je suis prête ! répondit Nelly d'une voix tremblante.

— Comment se nomme ton fiancé !

La pauvre jeune fille dont la stupeur allait croissant n'osa pas faire de résistance.

Elle se voyait au pouvoir d'un inconnu dont elle ignorait les projets.

C'est pourquoi elle repondit d'une voix affaiblie par la crainte :

— Henry Lambert.

Alfred lui dit alors d'une voix menaçante :

— Écris ; « Cher Henry, je ne suis plus digne de ton amour...

La jeune fille qui avait déjà écrit le premier mot jeta la plume qu'elle tenait en s'écriant :

— Jamais je n'écrirai cela !... C'est un horrible mensonge !...

Alfred avait tiré un couteau poignard de sa poche, il en posa la pointe sur le cou de la malheureuse enfant en lui disant les dents serrées :

— Pas un cri, pas un mot, écris... ou je te plonge ce couteau dans la gorge !

Nelly sentit sa voix s'éteindre dans sa poitrine, tremblante de peur elle reprit la plume et se mit à écrire ce qu'Alfred lui avait dicté.

Il continua :

— ...plus digne de ton amour,... et comme je ne me sens pas le courage de te l'avouer de vive voix...

Il s'arrêta pour laisser à Nelly le temps d'écrire.

L'infortunée créature se croyait le jouet d'un mauvais rêve.

Une pâleur mortelle avait recouvert son charmant visage, ses beaux yeux noirs dilatés par la terreur avaient une affreuse expression d'égarement.

Alfred continua :

— ...je préfère me donner la mort !

— La mort !... fit Nelly d'une voix étranglée.

Alfred craignant que la jeune fille ne voulût appeler au secours il lui saisit le bras et lui mettant de nouveau la pointe de son couteau sur la gorge il lui dit d'une voix basse et rauque :

— Écris ou tu es morte !

La pauvre Nelly comprit qu'il était inutile de résister, elle comprit aux regards de cet homme qu'il ne reculerait devant aucun crime.

Peut être l'obéissance calmerait-elle cet homme qui était sans doute un insensé !... Fuir était impossible ! Résister également !

Elle se résolut donc d'obéir et elle écrivit la phrase qu'Alfred venait de lui dicter.

— Signe ce que tu viens d'écrire! commanda encore le jeune scélérat.

Nelly signa.

Au même moment on entendit sonner huit heures.

La jeune fille esparait qu'elle allait être délivrée.

Elle ignorait qu'elle venait de signer un papier destiné à détourner les soupçons et les recherches de la justice.

Elle avait à peine déposé sa plume que les secrétaire qui, pendant qu'elle écrivait avait vidé son flacon sur son mouchoir, s'approcha d'elle par derrière et lui appliqua avec la main droite ce mouchoir sur le visage en lui maintenant la tête sur sa poitrine au moyen du bras gauche qu'il lui avait passé sous le menton.

L'infortunée, qui avait la bouche et le nez bouchés par ce mouchoir empoisonné, ne pouvait ni articuler un son, ni respirer.

Alfred qui la maintenait fortement afin de l'empêcher de faire un mouvement frémissait d'impatience.

Il ne pouvait pas quitter sa victime sans qu'elle fût totalement morte.

C'était le seul moyen de prévenir une dénonciation.

Enfin, au but de dix minutes environ, le corps de la jeune fille demeura immobile, ses bras retombèrent inertes et quand Alfred l'eût lâché il tomba lourdement sur le tapis.

Le brigand boussa un soupir de soulagement.

— Enfin ! fit-il à demi-voix.

Il ramassa à la hâte son couteau et son mouchoir qui étaient tombés à terre et sortit avec précipitation en laissant sur la table et bien en évidence la lettre que Nelly avait écrite.

Quant au cadavre de la jeune fille il n'y donna aucune attention.

En sortant il laissa la porte entr'ouverte comme il l'avait trouvée en arrivant, et ne commença à descendre qu'après s'être

BIBLIOTHÈQUE
DE FRANCONIE
STENNE

TORINO, LIT. BALLARDELLI

Ecris, ou je te plonge ce couteau dans la gorge!

assuré que personne ne se trouvait dans l'escalier ni dans le corridor.

Il put ainsi gagner la rue sans être vu, il arrêta le premier fiacre vide qu'il trouva sur son chemin et disant au cocher de le conduire à la gare par le plus court chemin possible.

Un écu qu'il mit dans la main de l'automédon fit plus que toutes les recommandations et à huit heures et demie Alfred rejoignait Rose Elvedy qui l'attendait sur le perron de la gare.

Une demi-heure plus tard ils étaient tous deux assis dans un coupé du train partant pour Paris.

Presque au même moment la vieille femme de ménage du second étage voyant la porte du premier étage ouverte, entra pour demander à la femme de chambre les clefs de l'appartement.

Elle vit avec étonnement que toutes les portes étaient ouvertes.

— Nelly !... Nelly !... fit-elle à haute voix.

Pas de réponse.

Etonné la vieille femme se dirigea vers les autres pièces en hochant la tête.

— C'est bien heureux qu'il ne se soit pas trouvé par là quelqu'un pour profiter de cette négligence, murmurait-elle.

Elle parcourut toutes les pièces les unes après les autres.

Etant arrivée à la chambre occupée par la femme de chambre elle en ouvrit la porte.

Elle recula épouvantée.

— Oh !... grand Dieu du ciel !... s'écria-t-elle en voyant le cadavre de Nelly étendu sur le parquet.

La vieille femme appela les autres habitants de la maison, et ce ne fut que lorsque tous furent rassemblés autour du cadavre que l'on s'aperçut de la lettre qui était sur la table.

Tout fut alors expliqué aux yeux de ces gens.

Le médecin que l'on s'était hâté d'appeler crut constater que la vie n'était pas encore tout à fait éteinte, mais tout en s'oc-

cupant immédiatement des soins à donner à la jeune fille, il ne cacha pas aux assistants qu'il n'avait que bien peu d'espoir de la sauver.

. . . . . .

Pendant ce temps Alfred était en route pour Paris en compagnie de madame Fiordi

Encore absorbé par la pensée du meurtre qu'il venait de commettre il restait morne et silencieux.

Sa compagne au contraire, était intarissable.

Elle semblait attendre avec impatience le moment où elle reverrait Paris.

Cette impatience semblait s'accroître à mesure que le train approchait de la capitale.

La jeune femme trouvait que le train marchait avec une lenteur désespérante.

Alfred, de son côté, profitait du temps pour calculer ses chances et rassembler ses idées.

Il s'agissait de venir à bout d'une entreprise délicate.

A toutes les questions de Rose Elvedy il ne répondait que par monosyllabes et d'une manière distraite, ce qui fut à peine remarqué par la jeune femme qui était toute absorbée par son impatience.

Enfin le premières maisons des faubourgs se présentèrent aux yeux des voyageurs.

Alfred comprit qu'il fallait conserver toute son audace et tout son sang-froid.

Au bout d'un quart d'heure à peine le train entrait en gare.

Quand les voyageurs furent descendus Alfred s'éloigna pour aller chercher un fiacre dans lequel il fit monter la jeune femme, ensuite, au lieu de monter lui-même, il s'approcha de la portière et dit à Rose :

— Veuillez m'excuser, je crois que j'ai laissé tomber mon mouchoir dans la gare, je vais y donner un coup d'œil.

Puis il s'éloigna.

Mais au lieu d'entrer dans la gare il s'approcha d'un sergent de ville avec lequel il parla pendant un instant, puis il lui montra un papier qu'il avait tiré de son portefeuille.

Le sergent de ville fit de la tête un signe affirmatif, puis tous deux s'approchèrent de la voiture.

Tout en marchant Alfred dit encore à cet homme:

— Il faudra que vous restiez quelques pas en arrière, afin qu'elle ne se doute de rien.... vous comprenez que nous devons éviter toute esclandre.

Je comprends, fit le sergent de ville en portant la main à son képi et en restant un peu en arrière d'Alfred.

— Avez-vous retrouvé votre mouchoir? demanda la jeune femme à Alfred qui venait d'ouvrir la portière et qui se disposait à monter en voiture.

— Oui, heureusement! répondit le secrétaire.

L'obscurité avait empêché Rose Elvedy de voir qu'un homme, un sergent de ville, venait de prendre place sur le siége à côté du cocher.

La voiture se mit en marche.

Il y avait une demi-heure environ qu'elle roulait sur le pavé de Paris lorsque Rose demanda à son compagnon:

— Où allons-nous donc?

— Tranquillisez-vous, madame, il suit la bonne route, repartit Alfred.

Cependant quand la jeune femme vit que la voiture traversait le faubourg et qu'elle arrivait à la barrière, elle ne put dissimuler son impatience et elle fit avec une certaine vivacité:

— Je ne sais vraiment pas où vous me conduisez, mon mari demeure à la rue St-Honoré, et nous n'en prenons pas du tout la direction, au contraire.

— C'est parfaitement vrai, répondit froidement Alfred.

— Alors!... fit Rose Elvedy,... où me conduisez-vous donc?

— Vous le verrez bientôt.

— Bientôt?... je veux le savoir sur le champ!... cocher! cocher!...

Et elle avança la main pour abaisser le vitrage de devant.

Mais Alfred lui saisit le bras et le lui serra fortement en lui disant d'un air menaçant:

— Restez tranquille!

Épouvantée, mais plus encore révoltée par les manières brutales de cet homme qu'elle savait être au service de son mari, et qu'elle pouvait en quelque sorte considérer comme au sien, elle voulut se défaire de l'étreinte d'Alfred et fit une nouvelle tentative pour ouvrir le vitrage et appeller le cocher.

Mais le secrétaire qui était déterminé à employer tous les moyen pour atteindre son but, fit briller aux yeux de la pauvre femme la lame d'un poignard en lui disant d'une voix sourde:

— Si vous essayez encore une fois d'appeler et si vous faites un mouvement je vous plonge ce poignard dans la gorge,... ainsi donc... silence!...

— Dieu tout-puissant!.... balbutia Rose Elvedy au comble de la terreur, voulez-vous donc me faire mourir?...

— Non!... repartit Alfred,... au contraire, je veux vous sauver la vie.

— Vous voulez me sauver la vie?... Et vous me menacez d'un poignard!

— Je ne puis rien vous dire de plus jusqu'à présent!

La voiture avait dépassé la barrière et se dirigeait vers un village en arrière duquel s'élevait une forteresse.

Rose regardait par la portière et cherchait, autant que l'obscurité le permettait, à reconnaître l'endroit où elle se trouvait.

Mais elle n'y parvenait pas.

— Où me conduisez-vous donc? demanda-t-elle à son mystérieux compagnon; la contrée que nous traversons me paraît totalement inconnue.

— Je le crois! fit Alfred à demi-voix.

— Il me semble distinguer une espèce de château avec des tourelles.

— C'est là que nous allons, répondit le jeune homme d'une voix sourde.

— Ah!... fit la femme de Fiordi en respirant, mon mari demeure-t-il là?

— Non.

— Comment!... non?

— Non, mais rassurez-vous, le propriétaire de ce château est prévenu de votre arrivée,... vous serez bien reçue et vous resterez sous sa protection.

— Sous sa protection? fit la jeune femme qui, ne sachant ce qu'elle devait penser de ses paroles énigmatiques, regardait le secrétaire de son mari d'un air défiant et interrogateur.

— Mon époux viendra-t-il me voir ici? demanda-t-elle au bout d'un instant de silence.

— Votre époux? repartit Alfred d'un ton légèrement sarcastique.

— Mais oui!... Fiordi! fit Rose avec un peu d'impatience.

— Vous le verrez plus tard,... pour le moment tranquillisez-vous et n'oubliez pas mes recommandations, sinon je me verrai forcé de me servir de cette arme.

Et la malheureuse jeune femme vit de nouveau étinceler la lame du poignard qu'Alfred tenait à la main.

Le bâtiment que Rose avait distingué au travers des ténèbres se trouvait à gauche de la route.

Le style de cette construction la faisait ressembler à un couvent, à un post militaire ou à une prison plutôt qu'à un château.

Les nombreuses fenêtres de la façade étaient toutes obscures.

Une seule fenêtre du rez-de-chaussée était faiblement éclairée.

La voiture quitta la grande route pour s'engager dans une courte allée qui conduisait devant la porte principale de cette maison étrange.

Arrivée là elle s'arrêta.

Rose ayant voulu fair un mouvement pour ouvrir la portière, Alfred lui posa la main sur le bras en lui disant:

— Prenez garde et restez calme, la moindre violence ne pourrait qu'aggraver votre position.

— Ne descendons-nous pas ici? demanda la jeune femme, vous venez de dire que nous étions arrivés.

— C'est la vérité.

— Eh bien?...

— Nous devons attendre que le maître de la maison vienne, on a été le prévenir de notre arrivée.

En effet, l'agent de police qui était venu avec la voiture assis à côté du coucher venait de descendre et il avait soulevé le marteau de la porte d'entrée.

Au bout d'un moment la porte s'ouvrit et l'agent entra, puis elle se referma silencieusement.

Cependant à la lueur des lanternes de la voiture Rose avait reconnu l'uniforme de cet homme.

Etonnée, elle demanda à son compagnon:

— Un agent de police?... qu'est ce que cela veut dire?...

— Patience, mademoiselle, bientôt vous saurez tout.

A cette réponse Rose sentit s'accroître son inquiétude.

— Mademoiselle?... s'écria-t-elle;... vous savez cependant que je suis mariée et que je suis madame Fiordi!

— Vraiment!... fit Alfred d'un ton ironique.

— Je ne comprends absolument pas ce que vous voulez dire!

— Non?... Eh bien, mademoiselle,... je veux dire que votre passeport que vous m'avez donné, porte le nom de mademoiselle Rose Elvedy...

— Ensuite?

— Que toutes les lettres que vous receviez et que vous avez encore sont adressées à « Mademoiselle Rose Elvedy »,... que

vous n'étiez connue à Rouen que sous ce nom, et que Nelly elle-même, votre femme de chambre...

En prononçant ce nom Alfred ne put s'empêcher de frissonner.

Il jeta involontairement un regard autour de lui, comme s'il eût craint de voir apparaître le spectre de sa victime.

Les paroles que Rose venait d'entendre l'avaient stupéfaite.

Avant qu'elle pût reprendre ses idées la lourde porte d'entrée s'était rouverte de nouveau et la voiture s'en approcha.

Puis un homme d'un certain âge parut sur le seuil.

Alfred ouvrit la portière, sauta à terre et s'étant avancé vers cet homme il lui dit quelques mots à l'oreille.

Ce dernier ayant fait un signe affirmatif s'approcha de la voiture et offrit sa main à Rose pour l'aider à descendre.

En même temps Alfred et l'agent de police s'étaient placés chacun d'un côté de la portière et surveillaient tous les mouvements de la jeune femme.

Celle-ci, abasourdie par tout ce qu'elle voyait ainsi que par les dernières paroles d'Alfred, se mouvait machinalement, comme dans un songe.

Elle descendit de voiture toute tremblante, et ayant pris le bras que lui présentait celui qu'elle prenait pour le maître de la maison ils entrèrent tous deux dans le vestibule et commencèrent à monter les degrés d'un large escalier qui conduisait au premier étage.

Alfred, qui était resté au dehors, mit une pièce d'argent dans la main de l'agent qui remonta seul en voiture. Il paya ensuite le cocher qui reprit immédiatement la route de Paris.

Le secrétaire entra ensuite et suivit Rose Elvedy.

Il la retrouva au premier étage et le maître de la maison ayant ouvert une porte, tous trois entrèrent dans une petite pièce qui servait de cabinet de travail et qui était élégamment meublée.

Deux hommes, probablement des domestiques, entrèrent ensuite et s'arrêtèrent vers la porte.

L'un d'eux regarda le maître d'un air interrogateur, mais celui-ci y répondit par un signe négatif et en disant :

— C'est inutile, restez dehors.

Ces deux homme sortirent.

Rose avait jeté un rapide regard autour d'elle et s'était sentie un peu rassurée à la vue de l'élégance de l'ameublement.

L'homme devant lequel elle se trouvait approchait de la cinquantine.

Les traits étaient immobiles et son regard clair semblait vouloir pénétrer au fonde de l'âme.

Ses gestes étaient brefs et avaient quelque chose d'impérieux.

Cet homme devait avoir une volonté de fer.

— Veuillez vous asseoir, je vous en prie, dit-il à Rose.

Puis s'adressant à Alfred il lui demanda :

— Vous avez sans doute les pièces nécessaires, monsieur ?

— Sans doute, répondit le secrétaire en tirant de son portefeuille quelques papiers qu'il lui remit en ajoutant :

— Le voici, monsieur le docteur !

Celui auquel Alfred venait de donner le titre de « docteur » pris les papiers qui le jeune homme lui présentait et se mit à les examiner scrupuleusement.

— Tiens, le Dr Amy, murmura-t-il en voyant une signature.

Puis il ajouta :

— C'est bien,... tout est en règle.

— Pas encore, dit Alfred en souriant et en tirant de son portefeuille deux billets de banque de cinq cents francs chacun qu'il posa sur la table devant le docteur.

Puis il ajouta :

— Du reste je reviendrai dans quelques jours.

— C'est très-bien, repartit le docteur en prenant les deux billets de banque et en les faisant glisser dans un tiroir.

— Puis-je maintenant m'éloigner ? demanda encore Alfred.

— Certainement.

Le secrétaire se leva et prit son chapeau pour sortir.

A cette vue, Rose Elvedy qui avait assisté immobile à cette scène à laquelle elle ne comprenait rien, se leva avec vivacité et s'approchant d'Alfred elle le prit par le bras en s'écriant :

— Et moi?... moi ?...

— Vous restez ici, mon enfant, répondit le docteur avec calme.

— Ici?..... avec vous?..... fit la pauvre jeune femme avec égarement.

Elle éprouvait une sorte de terreur instinctive et dont elle ne pouvait se rendre compte.

Elle aurait préféré partir avec celui qui, quelques instants auparavant, l'avait menacée du couteau plutôt que de rester dans cette maison mystérieuse.

— Tranquillise-toi, mon enfant! dit à son tour Alfred en lui prenant doucement la main.

Rose ne put s'empêcher de le regarder avec stupéfaction en l'entendant parler.

Alfred continua d'un air de commisération :

— Tu trouveras ici toutes les commodités désirables, ne crains rien, ma chère soeur.

— Votre soeur?.... fit Rose abasourdie ;... votre soeur?.... je ne la suis pas... vous le savez bien!

Alfred et le docteur échangèrent un regard.

— Calmez-vous, mademoiselle Elvedy, je vous en prie, dit le docteur.

— Je ne me nomme plus Elvedy, je ne suis pas demoiselle ! fit Rose avec impatience.

— Vous voyez!... dit Alfred au docteur en prenant un air affligé.

— Oui, je vous comprends et je vous plains, répondit le docteur.

— Je veux que vous me conduisiez vers mon mari, immé-

diatement!..... reprit Rose en frappant du pied et en se dirigeant vers la porte.

Le docteur étendit la main pour agiter une sonnette.

Alfred de son côté s'était avancé pour barrer le chemin à la jeune femme.

— Laissez-moi partir! s'écria celle-ci, je veux sortir de cette maison!

Et elle voulut essayer de passer outre, elle allait ouvrir la porte, mais la sonnette du docteur avait été entendue, cette porte s'ouvrit et l'on vit entrer deux hommes qui la refermèrent et restèrent debout sur le seuil.

— Restez au dehors et refermez la porte, leur dit le docteur.

Cet ordre fut immédiatement exécuté.

Le docteur s'approcha ensuite de Rose qui était restée comme pétrifiée, il lui prit doucement la main et il la conduisit à son fauteuil.

— Ecoutez-moi et croyez-moi, lui dit-il avec calme, vous avez besoin de repos;.... dans quelques jours..... quand vous aurez retrouvé votre calme, monsieur Elvedy viendra vous chercher pour vous ramener chez vous.

— Monsieur Elvedy?... fit Rose.

— Eh bien, oui!... votre frère.

— Mon frère?... je n'ai pas de frère!.. c'est-à-dire si.. mais...

La pauvre femme était tellement égarée qu'elle ne savait réellement plus ce qu'elle disait.

Elle se tut et Alfred, à qui le docteur avait fait un signe, s'éloigna.

Les deux hommes qui se trouvaient dans l'antichambre la laissèrent passer.

Alfred leur mit à chacun un écu dans la main en leur disant:

— Je vous recommande ma pauvre soeur, ayez-en bien soin.

Quand il fut dehors il entendit sonner dix heures.

Comme il avait renvoyé sa voiture il lui fallut rentrer à Paris à pied.

Il se mit donc en marche d'un pas léger et le coeur tout-à-fait soulagé.

— Tout a parfaitement réussi ! pensait-il en marchant. Il me reste encore à imaginer ce que je vais raconter à Fiordi, puis tout sera dit... Ah ! l'habile Fiordi !... il croit sans doute pouvoir toujours avoir sur moi quelque puissance ! c'est le contraire... c'est maintenant lui qui est entre mes mains !... Un mot peut me suffire, maintenant, pour le précipiter dans l'abîme !... Mais avant tout il s'agit de le tromper, ce n'est que par lui que je puis atteindre la position qu'il me faut et à laquelle je veux arriver !..... Ensuite !..... ensuite ! prends garde, Fiordi !... Ce sera à ton tour à trembler.

Alfred venait d'entendre le roulement d'une voiture derrière lui.

C'était un fiacre qui rentrait à Paris.

Alfred héla le cocher qui s'arrêta pour le laisser monter, il lui donna ensuite son adresse et moins d'une demi-heure plus tard la voiture s'arrêtait devant la maison où il avait son logement.

Il était tard et le jeune homme put regagner sa chambre sans être vu de personne.

Le lendemain matin il reçut la visite du docteur Amy.

— Vous êtes déjà de retour ? lui demanda celui-ci.

— Comme vous voyez.

— Et... ?

— Et tout a parfaitement réussi.

— La femme de Fiordi est... ?

— Oui.

— Le directeur de la maison n'a-t-il fait aucune difficulté ?

— Aucune !... Les papiers étaient en règle et votre signature a suffi.

Le docteur Amy poussa un soupir à moitié étouffé.

Ma signature?.... fit-il à demi-voix;..... si la chose venait jamais à être découverte?

— Ce n'est pas à craindre, fit Alfred.

— En êtes-vous certain?

— Parfaitement..... personne ne sait où se trouve cette femme... d'ailleurs qui pourrait vouloir la réclamer?

— Elle n'a pas de parents; Fiordi la croit morte;..... en outre elle est inscrite sous le nom de Rose Elvedy; vous voyez donc que nous n'avons rien à craindre.

— Je ne demande pas mieux que de vous croire! fit le docteur Amy qui ne se sentait pas du tout rassuré et qui avait eu la lâcheté d'accepter la proposition d'Alfred.

Ils montèrent tous deux en voiture, et se firent conduire chez Fiordi.

Alfred seul monta chez le journaliste.

Il le trouva en compagnie d'un artiste qui venait acquitter son tribut mensuel.

Fiordi était par conséquent de bonne humeur, cependant il ne put s'empêcher de pâlir en voyant entrer son secrétaire.

— Ah! vous voilà remis de votre indisposition? fit-il en reprenant contenance et en s'avançant à la rencontre d'Alfred; et comment vous trouvez-vous?

En parlant il fixait son secrétaire d'un air interrogateur.

— Parfaitement bien, répondit Alfred en accentuant ses paroles.

La physionomie du journaliste s'éclaircit.

Il prit quelques papiers qu'il avait devant lui et les remit à Alfred en lui disant:

— Veuillez donner un coup-d'oeil à tout cela.

L'artiste qui était là prit congé.

— Je ne veux pas vous distraire plus longtemps, dit-il, ce serait un crime de ma part que d'abuser de votre temps.

Fiordi souriant avec fatuité répondit:

— Adieu, monsieur, je ne manquerai pas d'écrire un article sur votre nouveau rôle.

L'artiste sortit et le journaliste resta seul avec son secrétaire.

Fiordi alla fermer les portes avec soin, puis il revint et demanda à son secrétaire d'un air agité et anxieux :

— Eh bien ?

— Je vous le répète... tout a bien marché, répondit Alfred.

— Vous... vous êtes rentré... seul... à Paris ?... dit Fiordi en regardant son secrétaire avec un trouble évident.

— Seul, repartit Alfred.

Fiordi poussa un soupir de soulagement.

— La feuille de papier que je vous avais donnée...

— Elle a été d'une efficacité incontestable, fit Alfred.

— Je le savais.... Mais dites-moi.... racontez-moi comment cela s'est passé.

— A quoi bon ?... dit Alfred ;... pourquoi voulez-vous que je vous donne des détails qui ne feront qu'augmenter votre agitation ; je vous répète que vous êtes libre... cela doit vous suffire.

— Enfin !... je vous remercie... vous serez recompensé !

— N'oubliez pas, reprit Alfred en baissant la voix, que à cause de vous j'ai commis un crime... je suis devenu assassin.

Fiordi eut un mouvement de terreur.

Cet homme lâche et poltron avait pu concevoir le crime, mais il n'avait pas le courage d'en entendre parler.

— Silence !... silence !... au nom du ciel, taisez-vous ! fit-il à demi-voix et en jetant autour de lui un regard de terreur.

— Vous avez raison, dit Alfred ;... oublions ce qui est passé et ne nous occupons que du présent et de l'avenir !

— C'est cela !.... reprit Fiordi en cherchant à se remettre de son trouble.

Puis il ajouta :

— En parlant de l'avenir vous voulez sans doute faire allusion au poste que je vous ai promis !...

— Parfaitement, répondit Alfred.

— Je n'ai pas oublié ma promesse, mon cher Alfred, fit le journaliste en posant affectueusement sa main sur l'épaule de son secrétaire. Demain à deux heures vous m'accompagnerez aux Tuileries.

Alfred sentit sa poitrine se gonfler en entendant ces paroles.

Il se contenta de s'incliner et se mit à son travail sans rien dire.

Pendant qu'il écrivait Fiordi, à qui il tournait le dos, le regardait en souriant d'un air diabolique.

— Pauvre imbécile! pensait le journaliste ; tu te vois déjà sur le chemin des grandeurs et de la fortune!..... Tu penses peut-être déjà à me trahir!... Tu ne tarderas pas à voir s'évanouir tes projets et les châteaux que tu bâtis en Espagne crouler avant d'être construits!

CHAPITRE VII.

Mabille.

La comtesse de St-Etienne était désespérée.

Il n'y avait plus qu'une personne en qui elle eût une lueur d'espoir.

Cette personne n'était autre que le baron Kellermann.

Mais il fallait avant tout étudier son caractère afin de voir si elle pouvait sans danger se confier à lui.

Cette tâche ne serait pas difficile, car cet homme semblait éprouver pour la comtesse une passion violente.

Le comte avait témoigné à sa femme le désir de lui voir faire la conquête du diplomat prussien, il lui en avait même donné l'ordre, de sort qu'elle n'avait que fort peu à craindre de sa jalousie, elle pouvait déployer vis-à-vis du baron toutes les ressources de sa coquetterie sans attirer l'attention ou les soupçons du comte.

Jusqu'à présent elle avait répondu avec indifférence aux paroles passionnées du baron.

Elle commença à mettre en oeuvre tout son esprit, son amabilité pour amener complètement le diplomate allemand dans sa dépendance.

Elle voulait le mettre dans l'impossibilité d'opposer un refus à ses demandes, quelles qu'elles fussent.

Depuis sa première faute la malheureuse comtesse avait été obligée de recourir sans cesse à de nouveaux expédients, à de nouveaux mensonges; elle avait peu-à-peu perdu tout scrupule, forcée qu'elle était d'user d'une foule de stratagèmes pour se procurer l'argent qui lui était nécessaire, et elle ne devait pas hésiter à se jeter dans les bras du baron Kellermann si cela devait lui procurer la somme dont elle avait besoin et qu'elle ne pouvait pas demander au comte.

Elle était décidée à vendre son honneur pour sauver sa vie, persuadée qu'elle était que, si son époux venait jamais à connaître le passé, il était capable de se porter aux plus terribles extrémités.

Le comte de St-Etienne, charmé de la docilité de sa femme, qui, pour la première fois, semblait vouloir lui venir en aide dans la réalisation de ses projet, était plein de prévenances pour elle et ne s'était jamais montré aussi empressé.

Il s'arrangeait pour laisser de temps en temps quelques minutes de tête-à-tête au baron et à la comtesse, et celles-ci en profita pour achever de tourner la tête du diplomate allemand.

Elle faisait d'adroites allusions, destinées à faire croire à ce dernier qu'elle se trouvait malheureuse d'être l'épouse du comte qui ne connaissait pas la valeur de la femme dont il avait le bonheur d'être l'époux.

Il résulta de ces manœuvres que le baron Kellermann ne tarda pas à être éperdument amoureux de la comtesse.

Un soir que tous trois étaient réunis au salon et prenaient le café, le comte dit au baron :

— Que diriez-vous, baron, si je vous faisais la proposition de vous conduir dans l'un de nos endroits de plaisance fréquentés par la jeunesse dorée de la capitale?

— J'accepterais avec empressement, répondit le baron, d'autant plus que je n'ai aucune idée de ce que cela peut être, quoique j'en aie beaucoup entendu parler.

Puis il ajouta en regardant la comtesse :

— J'espère que madame la comtesse n'auras pas la cruauté de nous priver de sa présence!

La comtesse avait fait ce soir-là une toilette savamment calculée pour faire ressortir tous les charmes de sa séduisante personne, aussi remarqua-t-elle immédiatement l'effet qu'elle avait produit sur le baron prussien.

Les regard que tous deux échangèrent échappèrent au comte, qui, renversé dans son fauteuil, lançait au plafond la fumée du londrès qu'il tenait à la bouche.

— Qu'en dis-tu, ma chère Adèle? fit-il d'un air nonchalant, veux-tu nous accompagner à Mabille ?

— À Mabille ? fit la comtesse en jouant la surprise.

— Certainement!..... cela n'a rien d'étonnant, puisque tu seras accompagnée de ton mari ; du reste, tu ne seras nullement fachée d'être venue..... on voit des choses très-intéressantes.

— Mon Dieu, Armand... si tu crois qu'il n'y ait rien là d'inconvenant... répondit la comtesse en jetant au baron un regard qui fit affluer son sang au cerveau.

Il fu donc décidé qu'on irait de compagnie à Mabille.

La comtesse ne demanda que le temps nécessaire pour échanger sa toilette contre une autre plus simple, et elle se retira, pendant que les deux hommes achevaient leur cigare en causant.

Le baron était tellement absorbé par son amour qu'il ne remarqua nullement que le comte avait eu soin d'amener la conversation sur les affaires européennes et sur celles de la Prusse en particulier.

Comme un habile joueur d'échec, le comte passait d'un sujet à un autre, parlant de l'organisation militaire en Prusse, de l'instruction publique, des relations de cette puissance avec les autres États, etc.

Le diplomate allemand ne vit pas non plus que, pendant qu'il se levait pour aller au devant de la comtesse qui venait de rentrer au salon, le comte prenait à la dérobée quelques notes sur son calepin.

La comtesse avait choisi une toilette de couleur peu voyante et pleine de distinction.

Un domestique étant venu annoncer que la voiture était attelée, ils descendirent tous les trois et le comte donna au cocher l'ordre de s'arrêter à la place de la Concorde, à l'entrée des Champs-Elysées.

Quand ils furent arrivés, il descendirent tous trois, et remontèrent la grande allée, en se dirigeant vers la gauche.

A cet endroit se trouvent plusieurs cafés-concerts qu'il faut dépasser pour arriver enfin à l'entrée du jardin Mabille, qui, on le sait, s'est acquis une réputation européenne, autant par le luxe qu'on y trouve qu'à cause du genre de société qui s'y rassemble.

La partie féminine de cette société se compose de tout ce que le demi-monde compte de plus célèbre.

On se tromperait néanmoins en croyant que cet endroit soit le théâtre de scènes inconvenantes.

L'étranger est tout étonné de trouver là une société qui, pour l'élégance et le bon ton, n'a rien à envier aux plus nobles salons du faubourg St-Germain.

Une foule bigarrée et toujours nouvelle remplit les allées bordées de fleurs et inondées de lumière.

On y rencontre quelquefois des femmes du monde qui, poussées par la curiosité, viennent, au bras de leur mari, et revêtues d'une toilette simple, contempler ce spectacle tout nouveau pour elles.

Malgré la variété des personnages qui composent cette société on n'entend pas un mot équivoque, pas une expression choquante, rien, en un mot, qui puisse amener la rougeur sur le front d'une femme honnête.

Les femmes du demi-monde qui fréquentent d'habitude le bal Mabille, qui savent qu'on y vient pour les voir, ne se gênent nullement pour se livrer à leur danses fantaisistes; elles savent très-bien que, parmi la foule qui les regarde, il y a bien de femmes de la bourgeoisie et même du grand monde, qui ne se gênent pas pour lever la jambe quand elles sont chez elles « entre amis ».

Tout le monde sait que Napoléon III surprit un jour l'impératrice entrain de « pincer un cancan » avec le ministre plénipotentiaire d'une puissance étrangère pour cavalier.

La princesse M... et un chambellan de la cour impériale leur servaient de vis-à-vis.

Il ne faut cependant pas croire que Mabille soit le seul endroit fréquenté par le demi-monde.

Paris possède plusieurs autres établissements du même genre.

Les principaux sont le « Château des fleurs », le « Château Rouge », la « Closerie des Lilas », etc.

Cependant Mabille est celui où l'on trouve la société la moins corrompue.

On n'y rencontre que l'élite du demi-monde et il y règne un ordre et des convenances que l'on ne trouve pas ailleurs.

La tranquillité y est maintenue par une douzaine de gardes disséminés dans tout l'établissement et tout particulièrement dans la salle de bal.

Un geste..., un mouvement, une parole mal sonnante et dépassant une certaine mesure suffisent pour que la personne qui s'est rendue coupable de cette infraction au code de l'établissement soit impitoyablement mise à la porte et même conduite au violon jusqu'au lendemain.

Comme cette mesure pourrait avoir pour certaines personnes des conséquences désagréables, tout le monde se garde bien d'attirer l'attention de ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre et les convenances.

Ces gardes sont ce qu'on pourrait appeler des « admirateurs officiels » du cancan.

Il ne faut cependant pas croire que leur présence soit une entrave à l'entrain et à la gaieté.

Pas le moins du monde.

Tout ce monde saute, rit, crie, se démène avec l'ardeur que les Français seuls savent mettre dans leurs plaisirs.

Il est une chose que l'on ne peut s'empêcher de remarquer de prime abord.

C'est la toilette des danseuses.

Nous ne voulons pas parler de la coupe ni de la couleur de leurs vêtements, mais seulement de la manière dont les diverses parties de leur ajustement sont assorties.

On ne voit point là de robes de bal proprement dites.

Ce genre de vêtement coûte cher et change tous les jours de mode; en outre, il faut du temps et de l'argent pour pouvoir s'en confectionner un, et une ouvrière qui est obligée de tra-

vailler du matin au soir pour gagner de quoi vivre frugalement ne peut pas se payer une toilette de bal.

Il y a autre chose encore ; les robes de bal sont généralement faites d'un étoffe légère et peu résistante, et comme les danseuses de Mabille n'y viennent généralement qu'avec une toilette louée, elles sont responsables des accrocs et des taches qui pourraient se produre à leur toilette.

Nous disons que cette toilette est louée, c'est la vérité, et non-seulement la robe, mais la mantille, le chapeau, les bijoux, et quelquefois jusqu'à la chemise et aux bas, sont aussi loués à ces jeunes filles par de vieilles femmes marchandes à la toilette et faisant un peu de tous les métiers, qui abusent de la pauvreté des danseuses.

Elles leur louent un costume pour une nuit et le lendemain se font payer chèrement.

Il allait être dix heures quand le comte de St-Etienne, la comtesse et le baron Kellermann firent leur entrée à Mabille par la grande porte inondée de lumière.

L'orchestre lançait ses accords les plus entraînants et une foule joyeuse se répandait dans les allées du jardin au fond duquel se trouvaient des massifs formant des pavillons de verdure qui abritaient des bancs, où les amoureux allaient chercher la solitude et le tête-à-tête.

Quand le comte eut promené le baron allemand dans toutes les parties de l'établissement et lui en eut montré tous les détails, il rentra dans la salle du restaurant et proposa un verre de punch sur la terrasse.

— Le jardin est charmant, dit la comtesse à son mari, l'air est frais et je désirerais rester encore un peu au dehors.

— Comme tu voudras, répondit affectueusement le comte, baron, voulez-vous avoir l'obligeance d'accompagner la comtesse ? Je vois là-bas un employé du ministère, avec lequel je voudrais avoir un moment d'entretien..... si vous voulez bien le permettre, ajouta-t-il avec la politesse acquise d'un courtisan.

— Oh!... comte,... je vous en prie! repartit le baron enchanté de l'occasion qui s'offrait de pouvoir être un instant seul avec la comtesse.

Quelques minutes plus tard le baron et la comtesse étaient assis sur l'un des bancs dont nous avons parlé plus haut, et dérobés aux regards indiscrets par un massif épais.

Le baron Kellermann parlait avec une ardeur que l'on ne se serait pas attendu à trouver chez un homme du Nord.

Ses regards étaient plus éloquents encore que ses paroles.

L'éclat qui les animait décelait la passion qui envahissait le cœur de cet homme. La comtesse écoutait, les yeux baissés, elle avait laissé le baron lui prendre la main, et celui-ci la portait passionnément à ses lèvres.

— Comtesse!... Adèle!... disait-il à demi-voix, voulez-vous me rendre malheureux?... N'avez-vous pas un mot de consolation... d'espoir?...

La comtesse releva lentement la tête et regarda le baron.

Son regard devait san doute être bien éloquent, et le jeune homme put y lire une réponse car une exclamation de triomphe à peine réprimée sortit de sa poitrine.

Il passa son bras autour de la taille svelte de la comtesse et l'attira à lui.

— Oh!... Adèle!... Cher ange!... murmura-t-il ivre de bonheur.

La comtesse se dégagea de l'étreinte passionnée du baron en balbutiant :

— Baron! n'abusez pas de ma faiblesse!... pensez que je ne m'appartiens pas!... Le devoir!...

— Le devoir? fit impétueusement le baron,... Ah!... comment pouvez-vous jeter cette parole hideuse et glacée au travers de mon bonheur?

Elle poussa un profond soupir.

— Le devoir?..., reprit le baron ; peut-il y avoir pour le coeur quelque chose de plus saint que l'amour ?

— Non, répondit la comtesse d'une voix faible, l'amour est ce qu'il y a de plus beau et de plus sacré.

Le baron de plus en plus fasciné couvrait de baisers la main de la comtesse qui reprit :

— Mais..., et elle voulut dégager sa main.

— Mais ?... demanda le jeune homme, que voulez-vous dire ?

— Mais... j'ai tout à craindre de la jalousie et de la fureur du comte, et surtout dans ce moment, où nous sommes en désaccord complet.

— Avec le comte ?... Et pourquoi donc ?

La comtesse jeta avec inquiétude un regard autour d'elle.

— Je ne sais si je puis me confier à vous, dit-elle.

— Oh !... comtesse !... s'écria le baron d'un accent de doux reproche.

— Si vous alliez me trahir !... si jamais le comte apprenait que je vous ai fait de semblables confidences !...

— Quelle opinion avez-vous donc de moi, chère comtesse ? repartit le baron avec vivacité.

— Vous avez raison, reprit la comtesse en posand sa main sur le bras du baron comme pour lui imposer silence.

Puis elle ajouta sans ôter sa main :

— La crainte me rend folle !

— Parlez, comtesse, rien ne nous presse.

— Eh bien !... écoutez,... j'ai un frère qui mène une existence des plus modestes. Mon mari le hait parce qu'il était opposé à mon mariage et qu'il fit tout ce qu'il put pour me dissuader de donner ma main au comte... Le pauvre ami, il pressentait que je serais malheureuse !... Ah !... si j'avais écouté ses conseils !...

La comtesse interrompit son récit mensonger et se cacha le visage avec ses deux mains.

Cette scène de désespoir était parfaitement jouée, et la jeune femme se montrait excellente comédienne.

— Remettez-vous, chère comtesse, lui dit le baron à demi-voix.

La comtesse reprit d'une voix altérée :

— Mon frère entra il y a quelque temps en qualité de caissier chez un banquier du Havre..., il est jeune, étourdi et facile à entraîner ;... il se lia avec des jeunes gens dissipés et joueurs, qui l'entraînèrent à jouer...

Elle s'interrompit de nouveau.

— Oh ! fit le baron, je me doute de ce qui arriva.

— Il perdit,... il perdit un jour des sommes énormes, et cela sur parole.

— Le lendemain, à son réveil, il éprouva une terreur profonde en pensant à la position dans laquelle il se trouvait ;... il devait dix mille francs qu'il fallait payer avant midi sous peine d'être déshonoré, et le malheureux n'avait pas cinq cents francs !... Que fit-il alors ?... Il pensa à moi, il espéra que je pourrais venir à son aide, mais il lui fallait de l'argent sur-le-champ et nous étions éloignés,... alors le malheureux enfant, il n'a que vingt ans... se laissa aller et...

La comtesse s'arrêta comme si la honte l'empêchait de continuer.

— Voyons, fit doucement le baron, continuez.

— Il prit l'argent qui lui était nécessaire dans sa caisse...

— Je m'en doutais !

— Il espérait pouvoir obtenir de moi l'argent nécessaire pour combler le déficit avant qu'il fût constaté,... mais mon mari se refuse impitoyablement à rien faire pour le malheureux qu'il appelle escroc et voleur ;... quant à moi, je n'ai pas personnellement les moyens de rien faire maintenant pour mon pauvre frère ; j'ai dû lui répondre avec le coeur déchiré qu'il ne devait

pas compter sur moi, et... je tremble quand je pense à quelles extrémités le désespoir le poussera!

La comtesse s'était cachée le visage avec son mouchoir comme pour étouffer ses sanglots.

— Pauvre chère comtesse! fit le baron à demi-voix, je comprends tout ce que vous devez souffrir.

Il ne se doutait pas encore du but que la jeune femme poursuivait.

Il reprit ensuite:

— Et... votre frère?

— Il m'a envoyé hier un télégramme pour me dire que si le 20 du mois courant il ne peut pas remplacer la somme dont il a disposé, il est déshonoré et qu'il n'y survivra pas!

— Le 20 du mois courant? s'écria le baron allemand.

— Oui, répartit la comtesse d'une voix étouffée,... il m'a été impossible d'attendrir mon mari!... il a été insensible à mes prières et à mes larmes... il ne veut absolument rien faire pour mon malheureux frère qui n'a péché que par étourderie et qui, ne pouvant pas vivre déshonoré, s'ôtera la vie en m'accusant peut-être d'en être la cause!

La comtesse s'arrêta comme épuisée.

— Calmez-vous, chère comtesse, dit doucement le baron,... il y a peut-être un moyen de salut.

— Un moyen de salut? fit la comtesse; qui donc pourrait venir à mon secours!... Je n'ai personne qui m'aime assez pour cela!... personne qui le puisse,... qui le veuille!...

— Et moi!... chère Adèle!... moi? s'écria le baron prussien tout heureux de saisir cette occasion de prouver son amour à la comtesse.

— Vous?... fit la comtesse en le regardant avec une stupéfaction merveilleusement jouée... Vous?

— Oui, chère comtesse, moi!... Permettez-moi de venir au secours de votre frère et je resterai encore votre obligé.

La comtesse ne put s'empêcher d'être touchée de la ma-

nière chevaleresque dont agissait avec elle le baron, qui était cependant si indignement joué, par elle comme par le comte.

Elle appuya sa tête sur l'épaule de baron et la regarda en balbutiant :

— Vous êtes un noble coeur, mais je ne sais si je...

— Pas un mot de plus, chère comtesse, fit vivement le jeune homme qui perdait tout son sang-froid.

— Merci, Karl! murmura à voix basse la comtesse.

Le diplomate enivré en entendant son nom sortir des lèvres adorées de la comtesse lui passa le bras autour de la taille et l'étreignant avec passion, il lui mit un baiser ardent sur les lèvres.

La comtesse semblait ne pas avoir la force de se défendre le baron crut même qu'elle lui avait rendu son baiser.

Elle n'avait cependant rien perdu de sa présence d'esprit, et cela fort heureusement pour tous deux, car le comte commençait à trouver que leur promenade se prolongeait singulièrement.

Ce fut donc la comtesse qui parla d'aller retrouver son mari.

— Dites-mois auparavant si je puis me présenter chez vous demain pour vous remettre la somme destinée à votre frère? demanda le baron qui tenait toujours la comtesse pressée sur sa poitrine.

— Oui, répondit celle-ci à voix basse.

— Eh bien ! à demain ! fit le jeune homme en lui donnant encore un baiser.

Un instant après, les trois personnages étaient réunis sur la terrasse.

Chacun d'eux éprouvait un sentiment de profonde satisfaction : le baron Kellerman voyait son amour payé de retour ; la comtesse se sentait sauvée et le comte... mais n'anticipons pas sur les événements.

CHAPITRE VIII.

Gaspard le borgne.

C'était deux jours après l'attentat qui avait été commis sur la personne de Maurice, à qui un rendez-vous avait été donné, on s'en souvient, près d'une petite chapelle située sur la route de Meudon.

Minuit avait sonné.

Un personnage enveloppé dans un manteau était arrêté devant la porte d'une petite maison du Temple, et venait de trapper deux légers coups.

La nuit était claire et le ciel resplendissant d'étoiles, néanmoins cet homme avait relevé le collet de son manteau et abaissé les larges bords de son chapeau, de manière qu'il était presque impossible de rien distinguer de son visage.

Malgré ses coups répétés, tout restait tranquille dans la petite maison.

L'impatience de ce personnage était visible; il fit quelques pas dans la rue, comme pour s'éloigner, lorsqu'il vit s'avancer une autre personne qui débouchait d'une ruelle latérale.

Il reconnut sans doute l'habitant de la petite maison, car il s'arrêta comme pour l'attendre.

De son côté, le nouvel arrivant avait probablement reconnu celui qui attendait, car il pressa le pas dès qu'il l'eut aperçu.

— D'où venez-vous si tard, Gaspard ? demanda le premier de ces deux hommes.

— Ma foi, monsieur, répondit le second, je viens de faire mes affaires.

Un léger ricanement suivit ses paroles.

Les deux hommes s'étaient compris.

Celui qu'on venait de nommer Gaspard mit une clef dans la serrure, ouvrit la porte et s'étant un peu effacé, il laissa entrer le personnage qui l'avait attendu ; puis il referma la porte avec soin.

Le premier, pendant ce temps, s'était tenu à l'écart et sur ses gardes comme s'il eut craint une attaque soudaine.

Gaspard, qui n'était autre que celui que le lecteur connaît déjà sous le sobriquet de « Gaspard le borgne », alluma un bout de chandelle qu'il avait pris dans sa poche.

Puis il dit à l'autre :

— Suivez-moi !

Tous deux commencèrent à monter un escalier de bois à moitié vermoulu, qui craquait à chaque pas que faisaient les deux hommes, comme s'il eût voulu s'effondrer sous leur poids.

Arrivés au premier étage ils pénétrèrent dans une chambrette sale et meublée d'une manière misérable et sordide.

L'inconnu se débarrassa de son manteau et de son chapeau.

On put alors voir qu'il avait le visage recouvert d'un masque.

Sans attendre d'y être invité par Gaspard l'inconnu s'assit sans façon sur une chaise de paille qui se trouvait près de lui.

Gaspard s'étant assis à son tour, le personnage masqué lui demanda d'un ton qui trahissait une sourde colère :

— Comment avez-vous rempli la mission que je vous avais donnée ?

— Aussi bien que nous avons pu, répondit Gaspard.

— Ah, oui!... aussi bien que vous avez pu!... Et cependant cet homme vit encore!...

— Ce n'est pas notre faute! repartit Gaspard qui raconta à son interlocuteur comment s'étaient passés les faits qui sont déjà connus du lecteur.

Ce récit ne parvint pas à calmer l'inconnu qui resta impassible en apprenant que le complice de Gaspard avait failli laisser sa vie dans cette affaire.

— C'est de sa faute!...

Voilà tout ce que répondit l'homme masqué.

— Pardon! fit Gaspard, ce n'est pas sa faute, mais bien la vôtre!

— La mienne? fit l'inconnu, comment osez-vous me parler ainsi!

— Je vous parle ainsi parce que je dis la vérité et je vais vous le démontrer, répondit le borgne sans se laisser intimider.

— Je suis curieux de voir cela!

— Eh bien, écoutez! c'est vous qui avez conçu toute cette affaire, vous n'avez pas voulu nous dire de quelle personne il s'agissait, nous avons par conséquent agi un peu à l'aventure et nous nous sommes trouvés en face d'un homme que je crois sorti de l'enfer exprès pour se mettre en travers de notre chemin!

L'inconnu parut reconnaître la justesse de ce raisonnement car sa voix se radoucit.

— C'est bon! fit-il, laissons cette malheureuse affaire de côté, ce qui est fait est fait!

— C'est mon avis!

— Quoique vous n'ayez pas réussi je consens à vous laisser l'argent que vous avez reçu.

Gaspard eut un sourire de satisfaction.

L'homme masqué ajouta :

— Et je vous en promets trois fois autant si dans trois jours cet homme a disparu.

Cette proposition était tellement alléchante que Gaspard se sentit tout à fait rassuré.

— Dans trois jours répondit-il ;... eh bien ! cela peut se faire.

— Il faut que cela se fasse ! fit l'inconnu d'un ton impérieux.

— Cela se fera, dit Gaspard, mais à une condition.

— Laquelle ?...

— Il faut que je sache qui est l'homme dont il s'agit.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ?... mai c'est tout simplement pour ne pas manquer mon coup une seconde fois. Vous avez vu qu'il ne faut pas agir à l'aventure quand on veut réussir. Et si nous n'y arrivons pas cette fois l'affaire pourrait mal tourner pour nous.

— Vous avez raison !

— Oui, je suis certain que le gibier ne voudrait pas donner une troisième fois dans le piège.

L'homme masqué parut comprendre la justesse de ce raisonnement.

Il garda un moment le silence, puis il dit :

— Allons... vous connaîtrez cet homme, vous saurez qui il est.

Tout en parlant, l'inconnu dans lequel le lecteur aura sans doute déjà reconnu Beaufleury, pensait :

— Je ne cours aucun risque en lui disant le nom de la victime, puisque il ne sait pas qui je suis.

— Eh bien !... fit Gaspard.

— Eh bien, cet homme se nomme Maurice Dubreuil !

— Comment avez-vous dit ? s'écria Gaspard.

— Maurice Dubreuil ! répéta Beaufleury étonné de l'émotion de son interlocuteur.

— Lui !... lui !...

— Le connaissez-vous donc ? demanda Beaufleury.

— Si je le connais ?... Non !... c'est-à-dire... oui, je le connais, répartit Gaspard.

Puis il ajouta :

— A quoi bon en faire un mystère ?... oui, je le connais!

La physionomie de Gaspard avait pris une telle expression de haine farouche que Beaufleury ne put s'empêcher de sourire.

Il venait de deviner qu'il avait maintenant un allié et qu'il n'était plus seul contre Maurice.

La haine de Gaspard devait le pousser plus fortement à agir que la plus riche récompense.

— Vous ne me semblez pas être bons amis? fit-il d'un ton légèrement ironique.

— Amis ?... s'écria Gaspard en frappant violemment sur la table ;... non, vraiment, nous ne sommes pas amis!... il s'en faut !... nous sommes ennemis mortels !

— Eh bien !... vous avez d'autant plus d'avantages à vous défaire de lui que non-seulement vous emporterez une belle récompense, mais encore vous pourrez satisfaire votre vengeance.

— Certainement !... Il y a plus de six mois que je guette cet homme.

— Et cela sans succès ?

— Malheureusement !

Et en disant ces derniers mots, Gaspard poussa un profond soupir, comme s'il eut éprouvé une profonde contrariété.

Puis il ajouta :

— Et c'est ce qui me vexe le plus !... Il ne m'est pas possible de trouver une occasion favorable.

— Mais, fit observer Beaufleury, comment se fait-il que des gaillards de votre espèce n'aient pas encore pu venir à bout de cet homme ?

— Cela vient de ce qu'il n'est jamais seul, chaque fois qu'il sort il a sa fille ou son ami avec lui !... Il ne fréquente pas les lieux publics et ne va que dans les endroits où sa fille et Mi-

chelette la femme de Joseph puissent pénétrer avec lui. Oh! il a une conduite régulière!

— Et c'est ce qui vous ennuie?

— Parbleu!... Il est toujours rentré avant la nuit, et vous concevez qu'il n'y a guère moyen, en plein jour, de rien tenter à la rue, à moins de courrir la chance de faire connaissance avec les gens de la rue de Jérusalem.

On sait que c'est dans cette rue que se trouve le siège de la police de sûreté.

— Soyez tranquille, reprit Beaufleury, je me charge de vous procurer une occasion, faites en sorte, de votre côté, d'en mieux profiter que de la première.

— Oh!... il ne m'échappera pas! fit le borgne, et en même temps une hideuse expression de cruauté et de haine se répandit sur son visage.

— Je vais prendre mes mesures, reprit Beaufleury, pour que Maurice se trouve samedi à Fontainebleau.

— Aussi loin que cela?

— Plus loin de Paris vous le trouverez et mieux ce sera.

— Vous avez raison!... à cette distance, nous pourrons presque être certains de ne pas avoir la police à nos trousses.

— C'est précisément pour cela.

— Mais où le trouverons-nous?... la ville de Fontainebleau est un peu grande pour un rendez-vous.

— Ce n'est pas en ville, mais dans la forêt... Connaissez-vous la « roche qui pleure? ».

— Certainement, je la connais.

— Bien... eh bien!... samedi à onze heures du soir, Maurice se trouvera dans la forêt de Fontainebleau, auprès de la « roche qui pleure ».

— Je ne manquerai pas le rendez-vous!

— Et afin de détourner tout soupçon, dit Beaufleury, vous ne prendrez pas le chemin de fer pour Fontainebleau, mais seulement pour Melun.

— Et ensuite?

— De Melun vous irez à pied jusqu'à Fontainebleau.

— Cela fait une route passablement longue!

— Que vous importe!... vous aurez à Fontainebleau le temps de vous reposer!... Vous pourrez au besoin vous réfugier dans une grotte qui se trouve non loin de la « roche qui pleure » et qui est assez grande pour vous servir d'abri.

— Bien!... fit Gaspard; mais êtes-vous certain de pouvoir décider Maurice à venir à ce rendez-vous?

— Oh!... laissez-moi faire!... il viendra, j'en suis sûr...

— Pensez-vous que Baptiste puisse vous aider?

— Oh! non...: il n'est pas encore rétabli.

— N'avez-vous donc pas d'autre camarade?

— J'en ai bien, repondit Gaspard, mais je n'en ai pas besoin, je ferai l'affaire tout seul.

— Non!... il ne faut pas que vous vous en chargiez tout seul, je ne veux pas qu'il m'échappe, cette fois... à aucun prix!

— Bah!... avec un homme de cette sorte, l'affaire ne sera pas longue, je vous en réponds!

— Comment vous y prendrez-vous?

— Je sais ce que je peux faire! fit Gaspard avec une sorte de fierté!... pourvu que je sois certain que personne ne viendra à son secours, je ne crains pas un homme, quelles que soient sa force et son adresse!... Il n'y avait qu'un seul homme capable de me résister et il doit être mort depuis longtemps.

— Faites vous donc comme l'entendrez! Seulement retenez bien ceci; si vous manquez votre coup, je vous le ferai payer cher! Maurice est le seul obstacle à la réalisation de mes projets, et le moment est venu où il faut absolument qu'ils soient exécutés.

— Rapportez-vous-en à moi! fit Gaspard. Dimanche prochain cet homme n'accompagnera pas sa fille à l'église; je vous en réponds!... A propos... et pour la récompense?

— La récompense ? demanda en riant Beaufleury ; je pensais que vous seriez assez récompensé par la satisfaction de votre vengeance !

Gaspard le régarda, légèrement surpris.

Mais il se calma lorsque son interlocuteur masqué reprit :

— Néanmoins, je vous donnerai de l'argent... ; serez-vous content avec cinq mille francs ?

— A la bonne heure, repartit Gaspard dont la physonomie s'épanouit, voilà ce que j'appelle parler !

— Seulement, vous ne serez payé que quand l'affaire sera faite !

— Oh !... vous m'en donnerez bien la moitié d'avance ?

— Non !... pas un sou auparavant !

— Mais c'est contre toutes les règles !

— Vous oubliez, dit Beaufleury avec brusquerie, que vous avez déjà été payé une fois pour une chose que vous n'avez pas pu mettre à exécution !

— Si au moins je savais qui vous êtes ! fit Gaspard avec un air de défiance... mais... de cette manière, où faut-il que j'aille vous trouver pour avoir mon argent ?... Et qui me dit que je vous reverrai ?

— Insolent ! s'écria Beaufleury ; me prenez-vous donc pour un escroc ?

Gaspard eut un sourire moqueur.

— Oh !... Monsieur !... dit-il, comment pouvez-vous penser !...

Intrigué par le ton que prenait Gaspard, Beaufleury ne savait qu'en penser.

Mais pour lui en imposer, il crut devoir riposter en le prenant plus haut, ce qui n'était pas prudent, comme on va le voir !

— Ne prenez pas ce ton avec moi, je vous le conseille ! dit-il avec hauteur.

— Oh !... repartit Gaspard ; est-ce une menace ?

En parlant, le borgne s'était levé et avait redressé sa taille herculéenne.

— Peut-être!... dit sèchement Beaufleury; j'exige que vous m'obéissez!

— Vous exigez? fit Gaspard d'un ton de sarcasme; croyez-vous donc avoir affaire à un bambin que l'on réduit à l'obéissance en lui montrant la verge?..... Vous voulez être obéi, dites-vous? vraiment!... vous voulez? répéta-t-il en accentuant ses paroles, je voudrais bien voir le gaillard qui pourrait m'y forcer!

— C'est moi! fit Beaufleury.

— Vous? dit Gaspard d'un air dédaigneux.

— Oui, moi, répéta Beaufleury qui ne se croyant pas connu de Gaspard, croyait avoir sur lui toute autorité.

Puis il ajouta:

— Et si vous vous refusez à reconnaître mon pouvoir, je vous en donnerai une preuve convaincante!

— Je voudrais bien le voir! fit le borgne d'un air de défi.

Beaufleury s'approcha de lui et lui dit à voix basse en parlant lentement et d'une manière distincte:

— Je pourrais aller trouver le directeur de la police et lui dire où se cache un forçat évadé..., le célèbre Mac-Bell.

Gaspard le borgne avait dès les premiers mots de Beaufleury, éprouvé un trouble évident.

Mais en entendant prononcer le nom de Mac-Bell il fut comme frappé par un coup de foudre.

Cet homme, en qui le lecteur aura reconnu l'Ecossais, avait cru jusque-là que son nom était un secret et tout à coup il se voyait à la merci d'un autre.

Comment cet homme masqué pouvait-il connaître le nom de Mac-Bell?

Il connassait peut-être aussi son histoire!

Incapable au premier moment d'articuler une parole il considérait son interlocuteur d'un air profondément stupéfait.

Soudain sa physionomie s'éclaira et prit une expression de malice diabolique.

Il venait de retrouver toute son assurance.

— Ah?... dit-il en fixant l'homme masqué, vous voulez vous mêler des affaires de la police?

— Certainement, si vous m'y forcez, répondit Beaufleury, autrement, si vous voulez vous soumettre de bonne grace je ne dirai rien.

— C'est bien de la bonté de votre part! reprit Mac-Bell que nous continuerons dorénavant à appeler de son vrai nom; vous ne direz rien?... vous avez sans doute des raisons pour cela! Quand on ne se sent pas la conscience nette on ne se frotte pas volontiers aux personnages de la rue de Jérusalem!

— Insolent!

— Oh! je vous en prie, laissez les gros mots de côté! Si vous croyez que je suis en votre pouvoir vous vous trompez étrangement, je pourrais aussi, si je voulais, aller trouver le directeur de la police et lui en raconter de belles.

— Et sur qui donc? demanda d'un air ironique Beaufleury, qui était certain d'être inconnu à Mac-Bell.

— Sur qui? repartit ce dernier qui d'un geste rapide comme l'éclair arracha le masque de son interlocuteur; sur qui? tout simplement sur le très-digne et très-honoré monsieur de Beaufleury!

Celui-ci était comme pétrifié.

Il recevait en pleine poitrine le coup qu'il avait cru porter à son adversaire.

— Vous savez... balbutia-t-il.

— Oui, répondit Mac-Bell d'un air moqueur, et j'en sais bien d'autres: je sais, par exemple, que vous vous nommez Beaufleury, comme moi je m'appelle Gaspard le borgne; je

voulais vous laisser le plaisir de vivre incognito aussi longtemps que vous ne viendriez pas à l'encontre de mes projets.

— Fou que je suis! fit Beaufleury à voix basse; comment ai-je pu me laisser jouer de la sorte?

— Je vous ai rendu la pareille et je vous tiens comme vous avez cru me tenir, mon cher « Jean l'incendiaire! »

Jean l'incendiaire!

Ce nom frappait de nouveau les oreilles du malfaiteur, du forçat qui, sous le masque de l'honnêteté vivait à Paris, considéré et honoré de chacun.

— Viens-tu de l'enfer? s'écria Beaufleury quand il put articuler une parole.

— Peut-être! répondit Mac-Bell, et c'est pour cela qu'il vaut mieux pour vous que vous évitiez de trop m'échauffer la tête!

L'évidence de ces paroles était réelle et Beaufleury dut se soumettre comme il avait dû le faire avec Lapostole.

En même temps il formait le projet de se débarrasser à tout prix de cet homme qui pouvait le perdre d'un moment à l'autre.

Il comprenait que la présence de Mac-Bell qui connaissait son nom et son passé était pour lui dangereuse au plus haut point.

Mais auparavant il fallait qu'il servît d'instrument pour se défaire de Maurice qui était le seul obstacle à la réalisation de ses projets.

Quand le père de Céleste aurait disparu il faudrait aviser aux moyens de faire taire Mac-Bell.

Quant à Arthur, le fiancé de la jeune fille, Beaufleury s'en chargeait.

Si tout allait bien, dans quelques jours il aurait le champ libre.

Mais avant tout il était indispensable de mettre un frein à sa colère.

C'est pourquoi Beaufleury cacha son dépit et feignit de vouloir conclure une alliance avec l'Ecossais.

Ce fut une chose bientôt convenue.

Les arrangements relatifs à Maurice et au rendez-vous qui lui serait donné furent pris et les deux bandits parurent les meilleurs amis du monde.

Avant de s'éloigner, Beaufleury qui venait de remettre son masque pour ne pas être reconnu à la rue, demanda soudainement à Mac-Bell :

— Mais dites-moi, comment avez-vous découvert mon secret?

— Vous voulez savoir comment j'ai appris que vous étiez monsieur de Beaufleury ?

— Non ;... cela n'était pas bien difficile ;... vous n'aviez qu'à me faire suivre ; mais comment avez-vous appris mon véritable nom et mon passé ?

Ses lèvres se refusaient à prononcer le nom de Jean l'incendiaire.

— Oh !... fit Mac-Bell..., voilà... j'ai quelques connaissances... j'en ai dans presque toutes les villes de France, et c'est par hasard que le « barbier de Marseille » m'a appris...

— Le « barbier de Marseille ? » s'écria Beaufleury au comble de la surprise ;... ah ! le misérable !... c'est lui qui m'a trahi !...

— Bah !... entre amis il n'y a pas de trahison, fit Mac-Bell ; nous avons gagné à cela de nous voir une fois face à face ; je préfère cela..., on se comprend beaucoup mieux ainsi.

Quand les deux malfaiteurs se séparèrent la perte de Maurice était résolue et les mesures étaient prises de manière à prévoir tout échec.

CHAPITRE IX.

Coup d'oeil rétrospectif.

On se souvient que Mac-Bell et Précigny avaient été envoyés de Cayenne au bagne de Toulon pour les séparer de Blondel et de Lapostole afin de mettre un terme aux disputes et aux scènes de violence qui se produisaient chaque jour entre ces quatre hommes.

On était convaincu qu'ils ne pourraient jamais vivre en paix.

La haine qui les animait était trop profonde pous s'éteindre.

On voulait aussi mettre les autres forçats à l'abri des excitations continuelles de Précigny.

Celui-ci se trouvait à cette époque dans un état qui ne pouvait pas laisser espérer la guérison.

Il était évident que ce misérable, qui avait été si cruellement frappé par la main de Dieu, ne recouvrerait jamais l'usage de ses membres.

On était assuré qu'il lui était impossible de faire la moindre tentative d'évasion.

Le comte de Précigny, cet homme qui avait été élevé avec toute la recherche et le luxe des classes riches, lui qui avait toujours espéré pouvoir revenir à Paris et y reprendre ses habitudes d'élegance et de confort, il dut s'habituer a l'idée de terminer ses jours sur une maigre paillasse et dans une cellule du bagne.

En voyant que Précigny était devenu impotent et perclus, que ce n'était plus qu'une souche incapable de se mouvoir,

comme il disait, Mac-Bell avait singulièrement senti s'affaiblir son amitié.

L'Ecossais voulait à tout prix tenter une évasion et Précigny ne pouvait lui être d'aucun secours.

Il était peu même prudent de lui en parler, attendu qu'il était parfaitement capable de la trahir.

Mac-Bell connaissait assez son ancien camarade pour savoir qu'il devait se tenir sur ses gardes.

Il savait Précigny capable de dénoncer un projet d'évasion auquel il ne pourrait prendre part.

Par contre la taciturnité de l'Ecossais envers son ancien compagnon affecta péniblement ce dernier.

Cette taciturnité ne fit qu'augmenter et ces deux hommes furent bientôt comme étrangers l'un à l'autre.

Ils n'échangeaient plus que très-rarement quelques mots indifférents.

Dans le laps de sept ans, Mac-Bell, qui, on s'en souvient, avait perdu un oeil blessé par de la flèche que lui avait lancée Fleur-du-Désert, avait deux fois tenté de s'évader.

Chaque fois son plan avait été découvert peu de temps avant le jour fixé pour l'évasion.

Ces tentatives valurent à Mac-Bell des peines disciplinaires très-rigoureuses.

Mais malgré cela il n'abandonna point son idée fixe et il pensait nuit et jour à s'enfuir.

Il espérait qu'une occasion favorable se présenterait et il était résolu à en profiter.

Son désir de liberté augmentait toujours, et il voulait consacrer sa liberté à la vengeance.

Il voulait, une fois qu'il serait libre, retourner à Cayenne, essayer de s'introduire dans l'île du Diable sous un déguisement quelconque et tirer de Blondel une vengeance sanglante et terrible.

Il cherchait sans cesse un moyen de quitter le bagne, mais c'était en vain, son imagination lui faisait défaut.

À cette époque les différents bagnes de France avaient été le théâtre de tentatives d'évasion très-fréquentes.

Quelques-unes de ces tentatives dénotaient une habileté et une audace peu communes.

Il en était résulté un redoublement de surveillance et de sévérité, de sorte que l'esprit le plus inventif ne pouvait trouver les moyens de combiner une fuite ayant quelque chance de réussir.

Cependant, une nuite que l'Ecossais se retournait pour la centième fois sur sa paillasse, cherchant toujours, il pensa tout à coup: j'ai trouvé!

En effet la fertilité de son imagination venait de découvrir quelque chose.

Il avait trouvé un chemin sur lequel il était sûr de ne rencontrer aucune sentinelle.

La pièce qui servait de dortoir à Mac-Bell et à une centaine d'autres forçats se trouvait à l'une des extrémités de la façade du bagne et au deuxième étage.

Au-dessus se trouvait une espèce de magasin où l'on tenait des sacs de farine, de la paille, des cordes et différents autres ustensiles.

Les sacs de farine, les bottes de paille et autres objets lourds n'étaient pas transportés à ce grenier par l'escalier, mais on les montait depuis la cour au moyen d'une corde passée sur une poulie fixée au-devant d'une large fenêtre.

Cette corde descendait dans une petite cour triangulaire fermée par le mur d'enceinte du bagne, le mur du bâtiment et une petite construction communiquant avec la cour principale.

Cette petite cour était appelée la « cour des outils » parce que c'était dans la petite construction adjacente que l'on dépo-

sait les outils servant aux travaux journaliers, comme brouettes, pelles, pioches, etc.

Cette construction etait adossée par une de ses extrémités au mur d'enceinte, et avait une espèce de grenier servant de magasin de lingerie et d'habillement pour les galériens.

Les clefs du hangar et du grenier se trouvaient entre les mains de l'administrateur du bagne.

Un espace de dix pieds environ séparait cette construction du bâtiment principal.

Le toit se trouvait à peu près à la hauteur des fenêtres du deuxième étage de ce bâtiment.

Il ne se trouvait dans cette petite cour aucune sentinelle par le fait qu'il n'y avait pas de porte donnant accès à l'intérieur du bagne.

Ce fut cette circonstance qui donna à Mac-Bell l'idée de tenter une évasion de ce côté.

Cette idée lui vint un jour qu'il se trouvait dans cette cour, occupé avec d'autres forçats à monter des sacs de farine au moyen de la corde dont nous venons de parler.

Ces sacs avaient été amenés dans la cour principale sur une voiture, quelques-uns des forçats allaient les prendre sur leurs épaules et les apportaient dans la petite cour où d'autres de leurs compagnons les hissaient jusqu'à la fenêtre du grenier; là quatre hommes les recevaient et les portaient dans l'intérieur.

Ce jour-là Mac-Bell eut une idée en voyant un sac de farine se balancer au bout de la corde.

— Si c'était un homme, au lieu d'un sac? pensait-il.

— Et cette corde ne pourrait-elle pas tout aussi bien servir à descendre qu'à monter?

La chose lui paraissait maintenant claire.

A force d'y songer il découvrait que les difficultés n'étaient pas aussi considérables qu'il l'avait cru tout d'abord.

La principale affaire était de se procurer la clef du grenier.

Une fois là il serait bientôt descendu, les cordes ne manquaient pas.

Depuis ce jour-là Mac-Bell ne pouvait pas fermer l'oeil.

Ses nuits se passaient à réfléchir et à chercher le moyen de réaliser son plan de fuite.

Une chose surtout le tourmentait.

Devait-il communiquer son projet à son compagnon de chaîne et lui proposer de s'enfuir avec lui?

Ce n'était pas prudent, car cet homme passait pour espionner ses compagnons de captivité.

Mais comment s'enfuir tout seul?

Comment se défaire de son compagnon de chaîne?

Pour cela il avait deux moyens.

Le premier c'était d'assassiner Tobie, son compagnon de chaîne; le second, et le plus pratique, c'était de limer la chaîne qui les accouplait.

Pour cela il faillait une lime et il y avait longtemps qu'il en portait une cachée dans la doublure de sa casaque.

Il fallait en outre se procurer la clef du grenier, c'était difficile, ma non impossible.

Une fois qu'il l'aurait en sa possession il pourrait exécuter son plan, sans se presser, attendu que ce n'était guère que tous les quinze jours qu'on avait affaire dans le grenier.

Il y avait quatre semaines environ que Mac-Bell nûrissait son projet, quand arriva une voiture chargée de bottes de paille qui devaient être emmagasinées dans le grenier.

Mac-Bell réussit à être désigné pour faire partie de ceux qui devaient être chargés de ce travail.

Lui et son compagnon de chaîne se trouvaient à la fenêtre où était la poulie.

Ils recevaient les bottes à mesure qu'elles montaient et les entassaient dans le grenier.

Le gardien qui se trouvait là paraissait s'ennuyer profondément.

Il s'était assis sur une huche à farine et pour se distraire il buvait de temps en temps une gorgée à un flacon d'eau de vie qu'il avait dans sa poche.

Il en résulta qu'au bout d'une heure ses yeux s'étaient légèrement obscurcis et que son attention se relâcha considérablement.

La corvée tirait à sa fin.

La corde fut enlevée de la poulie, et Mac-Bell en la remettant à sa place profita de ce que le gardien lui tournait le dos pour la cacher derrière un sac de farine.

Son compagnon de chaîne ne s'était aperçu de rien.

Quand le moment fut venu où les deux forçats et le gardien durent sortir du grenier, et lorsque ce dernier en eut fermé la porte, Mac-Bell le heurta comme par inadvertance et le choc fit tomber à terre la clef que le gardien tenait à la main.

Celui-ci se baissa pour la ramasser, et comme cela se passait dans une espèce de corridor où il ne régnait qu'une faible lumière il fut obligé de tâtonner pour la retrouver.

Il cherchait depuis un moment sans succès.

— Le diable s'en mêle! fit-il avec colère, je ne peux pas retrouver cette clef,.. ne voyez-vous rien? demanda-t-il aux deux forçats qui se mirent aussi à chercher.

Pendant ce temps, Mac-Bell qui avait aperçu la clef au moment où elle était tombée et qui avait immédiatement mis son pied dessus pour la cacher, la ramassa adroitement et la fit glisser dans sa poche.

Puis il se releva en disant au gardien :

— Tenez,... la voilà.

Et il lui remit une autre clef qu'il avait depuis quelque temps et qu'il avait apportée à tout hasard.

Le gardien ne s'aperçut aucunement de l'échange.

Toujours prêt à profiter de la moindre circonstance pouvant aider une évasion, Mac-Bell avait, quelques semaines auparavant, ramassée une clef qu'il avait vue à terre par hasard et

qu'il supposa devoir un jour ou l'autre lui être utile; il ne s'était pas trompé.

Le gardien prit la clef que Mac-Bell lui avait donnée et la remit au trousseau.

Comme elle était à peu près de la même grosseur que l'autre il ne remarqua nullement qu'un échange avait été fait.

Mac-Bell était maintenant possesseur du talisman qui devait lui ouvrir le chemin de la liberté.

Il faillait maintenant et à tout prix que la tentative d'évasion eût lieu la même nuit, parce que le changement de clef pouvait être reconnu le lendemain, ce qui, naturellement, aurait fait avorter toute l'affaire, attendu que la serrure du grenier aurait immédiatement été changée.

Il était environ neuf heures quand les forçats eurent pris leur repas du soir.

Ils se disposèrent alors à se coucher.

Une heure plus tard l'Ecossais prêtait une oreille attentive au moindre bruit.

Son coeur battait avec violence, mais lui ne faisait aucun mouvement.

Il voulait attendre que tous ses compagnons fussent plongés dans le premier sommeil qui est ordinairement le plus profond.

Ce n'est qu'alors qu'il pourrait se mettre à l'oeuvre.

Peut-être serait-il obligé de se débarrasser de Tobie.

C'était maintenant la seule difficulté de quelque importance, mais que lui importait la vie d'un homme?

C'est qu'il s'agissait d'opérer dans une salle où se trouvaient réunies une centaine de personnes.

Le moindre bruit pouvait donner l'éveil et le trahir.

Mac-Bell eut bientôt pris une résolution.

Il avait décidé que son compagnon de chaîne devait mourir.

Celui-ci dormait d'un profond sommeil.

L'Ecossais prit son mouchoir et le noua de manière à en faire un solide bâillon.

Quand cela fut fait il se mit sur son séant et jeta un regard autour de lui.

Rien!

Le plus profond silence régnait dans le dortoir et tous les forçats endormis étaient complètement immobiles.

Le gardien, dont le lit était situé à l'une des extrémités de la salle paraissait également dormir profondément.

On n'entendait absolument que la respiration régulière des dormeurs.

Mac-Bell commença à gémir doucement, comme s'il eût été souffrant.

Le plus profond silence lui répondit.

Il accentua ensuite ses gémissements en disant d'une voix faible:

— Au secours!... je meurs!...

Personne ne bougea.

— Au secours!... au secours!... répéta-t-il un peu plus fort.

Il voulait voir si tout le mond était bien endormi ; en même temps il tremblait d'être entendu, parce que alors il se serait trouvé dans l'impossibilité d'exécuter son projet.

Mais personne ne l'entendit.

Ce n'est qu'alors qu'il crut pouvoir commencer à limer sa chaîne.

Ce fut un long travail, car il devait limer doucement afin de ne pas se trahir.

Enfin l'anneau se trouva coupé.

Il jeta de nouveau un regard autor de lui, son bâillon à la main.

Son camarade de chaîne pouvait se réveiller pendant la nuit. ou le lendemain matin de bonne heure et constater son absence.

Il ne manquerait pas d'appeler immédiatement le gardien et

de donner l'alarme, et cela avant que Mac-Bell ait eut le temps de s'enfuir et de trouver une cachette.

Il fallait donc qu'il mourût.

Du reste, et comme nous l'avons dit, qu'importait à Mac-Bell la vie d'un homme?

Tobie était tourné contre lui.

Mac-Bell tenait le baillon de la main droite.

En une seconde il étreignit avec la main gauche la gorge de Tobie pendant que la droite lui enfonçait le baillon dans la bouche, de manière que le pauvre diable, réveillé en sursaut, fut presque immédiatement suffoqué et mis dans l'impossibilité d'articuler un son.

Ses yeux s'ouvrirent démésurément, comme s'ils voulaient sortir de leur orbite et ils se fixèrent d'une manière hideuse sur Mac-Bell.

Mais la main de fer de ce dernier continuait à serrer la gorge du malheureux Tobie qui, au bout de quelques minutes, n'était plus qu'un cadavre.

L'Ecossais couvrit alors la tête de sa victime avec la couverture, et étant descendu du lit de camp, il commença à ramper sur ses genoux et sur ses mains jusqu'à ce qu'il fût arrivé vers la porte qui donnait dans le corridor.

Cette porte n'était pas fermée à clef, toutes les issues de la maison étant verrouillées et fermées par d'énormes serrures.

Il n'eut pas de peine à ouvrir cette porte sans faire de bruit.

Une fois dans le corridor il se releva.

Il avait pris ses souliers à sa main, il put donc marcher sans être entendu jusqu'au pied de l'escalier qui conduisait au grenier.

Là il commença à monter; arrivé en haut il put sans difficulté ouvrir la porte avec la clef qu'il s'était procurée comme nous l'avons vu.

Un grand pas était fait, mais le plus difficile et le plus périlleux était encore à faire.

Mac-Bell ne pouvait se dissimuler le danger qu'il courait, mais confiant dans sa force et dans son adresse, il n'eut pas un moment d'hésitation.

Il avait résolu de tout tenter avant que de renoncer à son entreprise et il préférait être brisé en tombant sur le pavé de la petite cour plutôt que de rester plus longtemps en captivité.

Il voulait être libre ou mourir!

Quand il eut trouvé la corde qu'il avait cachée le jour avant il s'approcha doucement de la fenêtre qui était restée ouverte, et il jeta un regard scrutateur dans l'espace qui se trouvait au dessous de lui.

La nuit était claire et il put se convaincre que tout était silencieux et solitaire.

Mac-Bell n'avait pas l'intention de se laisser glisser le long de la corde jusque dans la cour.

Cela ne lui aurait pas servi à grand'chose, car elle était fermée du côté du dehors par un mur d'une hauteur considérable.

Son plan était beaucoup plus hardi.

Au lieu de descendre jusqu'à terre, il voulait s'arrêter à la hauteur du toit de la petite construction dont nous avons parlé et qui ne se trouvait qu'à une dizaine de pieds du mur du bâtiment principal.

Arrivé là, il ne lui serait pas difficile d'imprimer à la corde un mouvement d'oscillation qui finirait par l'amener au bord du toit qui allait s'adosser au mur d'enceinte et du haut duquel il pourrait se laisser tomber au dehors.

Il commença pour fixer la corde au crochet de la poulie, et quand il se fut assuré qu'elle pourrait supporter le poids de son corps, il fit à l'extrémité inférieure une boucle surmontée d'un noeud.

Prenant ensuite la boucle de la main gauche et saisissant la

corde de la main droite, il se laissa hardiment glisser en bas jusqu'à ce qu'il fût arrivé au noeud où sa main s'arrêta.

Il se trouvait ainsi suspendu par les deux mains.

Il passa ensuite son bras gauche dans la boucle qu'il amena jusque sous l'aisselle, afin de pouvoir se tenir d'une manière moins fatiguante.

Il resta ensuite un instant immobile.

Le plus profond silence régnait dans la cour.

S'appuyant ensuite d'un pied contre le mur, il donna une forte secousse qui eut pour effet de produire un balancement qui le porta du côté du toit du petit hangar.

Une seconde oscillation l'amena plus près encore et à la troisième son pied put toucher le toit sans cependant pouvoir s'y accrocher.

Un bruit de pas se faisait entendre dans la cour principale et Mac-Bell aperçut à une certaine distance un gardien qui faisait une ronde.

Si cet homme jetait un regard vers les étages supérieurs Mac-Bell était perdu.

Celui-ci sentait une sueur glacée perler sur son front, ses mains endolories semblaient vouloir se détendre.

Mais un mouvement d'énergie désespérée eut raison de ce moment de faiblesse.

Il ne lui était pas permis d'hésiter, au risque de tout perdre.

Le gardien s'était éloigné sans s'être aperçu de rien.

Mac-Bell recommença ses oscillations, sans prendre garde à ses mains qui saignaient.

Il souffrait cruellement.

Ses bras commençaient à s'affaiblir et un nuage sombre obscurcissait sa vue.

Enfin un effort désespéré l'amena sur le toit avec une telle violence qu'il dut ramener ses jambes sous lui pour ne pas être blessé.

Il était heureusement arrivé tout près d'une petite cheminée

qu'il saisit du bras droit et à laquelle il se cramponna pour ne pas glisser du toit qui, heureusement, n'était pas très-incliné.

Mac-Bell resta ainsi pendant un moment pour rendre à ses membres épuisés un peu de leur énergie.

Cependant il aurait pu être découvert à cet endroit exposé à tous les regards.

Il fallait cependant qu'il reprît des forces pour exécuter la dernière partie de son entreprise qui n'était pas la moins périlleuse.

Il s'agissait, en effet, de descendre de ce toit à l'extérieur du mur d'enceinte du bagne.

Quand il sentit que sa respiration était plus régulière et que ses forces étaient revenues, Mac-Bell commença à ramper jusque sur le faîte du toit, afin de voir de quelle manière il pourrait se laisser glisser jusqu'à terre.

Il vit alors à sa grande joie qu'un tuyau de gouttière descendait du toit jusqu'au pied du mur.

Étreindre ce tuyau des mains et des genoux et se laisser dévaler jusqu'à terre, fut l'affaire d'une minute.

Mac-Bell était libre!

Il se trouvait maintenant hors du bagne, débarrassé de sa chaîne et de la surveillance incessante des gardiens!

Il était libre, mais il fallait maintenant qu'il songeât à sa sécurité.

Dans quelques heures son évasion serait connue, il s'agissait, par conséquent, de prendre une avance assez considérable pour échapper aux recherches.

Il fallait que quand le premier coup de canon annonçant l'évasion d'un forçat se ferait entendre, il fallait, disons-nous, que l'évadé fût en sûreté.

Une fois ce signal donné, il ne fallait plus espérer d'échapper aux poursuites dont il serait l'objet.

De quel côté devait-il se diriger?

Il voulait se rendre à Paris.

Paris! la grande mine sans cesse exploitée par les malfaiteurs de toute espèce !

Paris! cette source intarissable à laquelle viennent puiser incessament les criminels de toutes les classes!

Mais, et c'était une grande difficulté, où Mac Bell devait-il trouver les moyens d'arriver à la capitale sans être reconnu, arrêté et ramené au bagne?

Sa casaque seule suffirait à le trahir.

Tout en réfléchissant l'Ecossais s'était dirigé vers la campagne.

Ce ne fut que quand il se sentit hors de ville et lorsqu'il eut perdu de vue les murs du bagne qu'il commença à se sentir rassuré et qu'il vit revenir son courage et son sang-froid.

Au point du jour, il atteignait la limite d'une forêt et ayant pris une espèce de route qui paraissait devoir la traverser, il y pénétra.

Il y avait quelques minutes qu'il marchait dans ce chemin couvert d'arbres lorsqu'il vit venir de son côté un individu qui devait être un ouvrier, à en juger par son costume et le sac de voyage qu'il portait sur le dos.

Il faisait assez jour pour pouvoir distinguer les traits de cet homme.

C'était un homme jeune, mais d'une stature robuste.

Ses traits annonçaient la franchise et la bonne humeur.

Mac-Bell le considérait avec défiance, à mesure qu'il se rapprochait.

Il le regardait comme une réponse envoyée par sa bonne étoile à la question qu'il s'était adressée un instant auparavant.

L'Ecossais vit immédiatement qu'il avait devant lui le moyen d'atteindre Paris sans être inquiété.

— Bonjour, camarade! dit-il au jeune homme quand ils se trouvèrent près l'un de l'autre.

— Bonjour !... répondit l'inconnu avec quelque froideur et en considérant l'Ecossais avec défiance.

Réellement l'aspect de ce dernier n'était pas fait pour inspirer de la confiance.

Son pantalon s'était déchiré lors de la descente par la gouttière, ses mains étaient ensanglantées et sa physionomie avait une expression de cruauté farouche, peu faite pour rassurer.

Tout cela était bien de nature à inspirer de la crainte, surtout à l'endroit désert et écarté où ces deux hommes se trouvaient.

Peut-être aussi ce jeune homme éprouvait-il un pressentiment funeste.

Quoiqu'il en soit, il se sentait envahi par un sentiment de terreur indéfinissable.

— De quel côté vous dirigez-vouz ? demanda encore Mac-Bell.

— Je vais à Paris.

Et le voyageur voulut continuer sa route.

Mais l'Ecossais lui barra le passage.

— Vous paraissez être bien pressé, lui dit-il d'une voix sourde.

— En effet, répondit le jeune homme, c'est pourquoi je vous prie de me laisser reprendre mon chemin : du reste, ma mère m'attend...

— Oh ! fit Mac-Bell avec une ironie méchante, la vieille femme attendra bien encore un peu.

Le voyageur le regarda d'un air étonné.

Il ne comprenait pas où cette homme voulait en venir.

— Que me voulez-vous ? fit-il d'un air résolu ; laissez-moi aller !

Et il voulut de nouveau se remettre à marcher.

L'Ecossais lui posa alors une main sur l'épaule en lui disant :

— Ne faites pas un pas de plus!

Les deux hommes se considérèrent un instant en face.

Le jeune voyageur ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de terreur en voyant l'expression de cruauté et de férocité répandue sur le visage de cet homme qu'il voyait pour la première fois.

Mac-Bell tenait toujours l'épaule du jeune homme serrée dan sa main de fer.

— Donne moi ton sac! fit-il brusquement.

— Arrière!... bandit!... s'écria le voyageur en essayant de se défaire de l'étreinte du forçat.

Mais celui-ci qui avait la main gauche libre saisit l'autre par le cou et le serrait à l'étouffer en répétant :

— Ton sac !

Le pauvre diable, auquel la respiration allait manquer, fit de la tête un signe affirmatif.

Puis dégageant ses bras des courroies de son sac il le laissa tomber à terre.

Mac-Bell prit alors une ceinture de cuir qu'il avait autour du corps et s'en servit pour lier les mains du jeune voyageur.

Ensuite, ayant ouvert le sac il en examina le contenu.

Il en sortit tout d'abord une blouse bleue comme les ouvriers en portent presque dans toutes les contrées.

Il se hâta de la mettre par dessus sa casaque.

Il mit ensuite sur sa tête une casquette qui se trouvait également dans le sac, et il continua à fouiller.

Ses yeux tombèrent bientôt sur ce qu'il cherchait et ce qu'il comptait bien trouver.

C'était tout simplement le livret d'ouvrier du voyageur.

Il l'ouvrit et lut : « Louis Barbançon, ouvrier menuisier. »

— Tiens, fit-il, nous nous appelons Louis,... il est bon que je le sache pour pouvoir répondre si l'on m'interroge.

Le pauvre jeune homme se mordait les lèvres de rage en se voyant réduit à l'impuissance.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TURIN, LIT. SALUSSOLIA

La réconciliation.

Il n'avait pas ouvert la bouche.

Il sentait très-bien que c'était de toute inutilité d'essayer d'inspirer de la pitié à cet homme dont la physionomie dénotait la scélératesse.

Devait-il appeler au secours ?

Qui pouvait l' entendre dans cette forêt déserte et à cette heure matinale ?

Et ne serait-ce pas mettre le bandit en fureur ?

C'est pourquoi il se taisait.

Mac-Bell venait de trouver au fond du sac une bourse renfermant dix écus, il la prit et la mit sans façon dans sa poche.

Puis ayant refermé le sac il le mit tranquillement sur son dos.

Ces cinquante malheureux francs qui étaient sans doute destinés à la vieille mère du voyageur devaient ainsi mettre le brigand en état de commencer une nouvelle série de crimes.

L'Ecossais s'approcha du jeune homme et se disposait à le fouiller, parce que, pensait-il, il ne faut jamais faire les choses à moitié, quand soudain un coup de canon se fit entendre.

Le bandit sentit un frisson secouer tout son corps et il jeta autour de lui un regard de terreur.

Son évasion venait d'être découverte.

Les gendarmes étaient sans doute déjà à sa poursuite.

S'ils allaient rencontrer ce jeune homme ils sauraient par lui quelle direction il a prise.

Il regarda d'un air farouche le malheureux voyageur qui lui aussi, avait entendu le coup de canon et qui comprenait maintenant avec qui il avait affaire.

— Vous êtes... s'écria-t-il étourdiment,... vous êtes...

Il ne put achever.

Mac-Bell venait de lui plonger son couteau dans la gorge.

Il roula sur le gazon qui se rougit du flot de sang qui coulait de la blessure.

Pendant un moment encore il se tordit dans les dernières convulsions de l'agonie.

Il râlait, ses mains crispées arrachaient des poignées d'herbe.

Ses lèvres s'ouvrirent dans une dernière contraction.

— Ma mère, balbutia-t-il.

Et ce fut fini, il venait de rendre le dernier soupir et sa dernière pensée avait été pour sa pauvre mère !

Un second coup de canon se fit entendre.

L'Ecossais qui s'était agenouillé pour fouiller les poches de sa victime se releva avec précipitation, il jeta un regard autour de lui, comme une bête fauve traquée par les limiers et il disparut à grands pas dans le fourré.

. . . . . .

Vers la fin de la journée les gendarmes trouvèrent dans la forêt le cadavre d'un jeune homme gisant dans une mare de sang.

Mais ils ne découvrirent rien qui pût les mettre sur les traces du malfaiteur.

. . . . . .

Quelques jours plus tard Mac-Bell était sur la route de Paris voyageant en qualité de compagnon menuisier sur son tour de France.

Six mois après, un magasin de fripier s'ouvrait à Paris, au Temple ; il était tenu par un homme auquel il manquait un oeil et qui fut bientôt connu sous le nom de « Gaspard le borgne. »

Cet homme vivait seul et retiré et personne ne faisait attention à lui.

Quant au forçat évadé Mac-Bell, personne n'en entendit plus parler.

CHAPITRE X.

La maison des fous.

Quand Alfred, le secrétaire de Fiordi, se fut éloigné, Rose Elvedy resta seule avec l'homme qu'Alfred avait appelé « monsieur le docteur. »

Elle se demandait si elle était bien éveillée, ou si tout ce qu'elle venait d'entendre n'était pas le résultat d'un horrible cauchemar.

Épuisée, éperdue, elle était immobile, assise dans un fauteuil.

Le vieux monsieur la considérait attentivement.

Il était sans doute ému par la beauté et la grâce de cette jeune femme.

— Pauvre enfant!... murmura-t-il.

Mais si bas que ces paroles eussent été prononcées elles frappèrent néanmoins l'oreille de Rose.

Elle sentit l'espoir renaître dans son coeur.

On avait donc pitié d'elle!

Elle se leva.

Quand le docteur vit ce mouvement il s'approcha vivement.

Une particularité singulière avait échappé à Rose Elvedy: elle n'avait pas remarqué que cet homme s'était toujours tenu entre elle et la porte.

Son trouble ne lui avait pas permis de faire attention à cela.

— Monsieur... commença-t elle.

Et elle s'interrompit soudain.

— Que désirez-vous, mon enfant ? lui demanda le docteur d'un air tout à fait bienveillant.

— Ma liberté !...

— Votre liberté ?... mais vous n'êtes nullement en prison.

— Non ?... alors laissez-moi partir ! dit-elle en faisant un pas vers la porte.

Le docteur lui prit la main.

— Où voulez-vous aller ?... lui demanda-t-il.

Et en parlant son regard examinait le regard de la jeune femme.

— Je veux aller à Paris !... retrouver mon mari ! répondit-elle.

Le docteur eut un sourire triste et hocha la tête.

— Pas aujourd'hui, reprit-il après un moment de silence. Reposez-vous ce soir,... et demain quand votre frère reviendra...

— Je n'ai pas de frère ?... c'est-à-dire...

— C'est-à-dire ?... répéta le vieux docteur.

Rose se tut embarrassée; à aucun prix elle ne voulait parler de sa famille,... de la famille Godineau.

Il fallait donc qu'elle se tût.

— Vous voyez,... reprit le docteur ;... vous vous contredisez vous-même !... Reposez aujourd'hui et demain nous verrons ce qu'il y a à faire.

Il voulait la tranquilliser, c'était évident.

Étourdie et stupéfaite, Rose Elvedy ne savait plus que penser.

Elle comprit que ce qu'elle avait de mieux à faire c'était de passer la nuit dans cette maison, puisqu'elle ne pouvait faire autrement.

Le lendemain, de bonne heure, elle se rendrait à Paris, vers son mari.

Qui donc la retiendrait ?

Elle saurait alors le secret, le but de cette comédie.

Elle dévoilerait à Fiordi la manière indigne dont son secrétaire s'était conduit envers elle.

Pendant qu'elle réfléchissait, le docteur avait sonné, et il avait dit quelques mots à l'oreille du domestique qui était entré.

Cet homme sortit et un moment après Rose vit entrer une femme d'un certain âge, simplement, mais proprement vêtue.

— Babet, fit le docteur en parlant à cette femme, vous allez conduire madame dans une de nos meilleures chambres et vous veillerez à ce qu'il ne lui manque rien.

— Au numéro un? demanda celle que le docteur venait de nommer Babet.

— Oui, répondit le docteur.

Rose avait écouté ces quelques paroles avec un profond étonnement.

— Allez vous reposer, mon enfant, lui dit le docteur; Babet vous donnera à souper si vous le désirez et elle vous tiendra compagnie.

— Et demain? demanda Rose Elvedy avant de s'éloigner.

— Demain matin, nous nous reverrons, fit le docteur, et alors...

Il s'arrêta.

— Et alors vous m'accompagnerez à Paris?

— Oui, répondit le docteur, si votre état le permet, c'est pourquoi je vous conseille d'aller prendre un peu de repos.

— C'est ce que je vais faire! dit Rose, qui avait repris espoir et qui suivit la vieille Babet qui la précédait une bougie à la main.

Arrivée sur le palier, Babet monta au second étage, toujours suivie par Rose.

Celle-ci ne remarqua pas que deux domestiques, les mêmes

qu'elle avait déjà vus dans le cabinet, les suivaient à quelque distance.

Ce n'est qu'à ce moment qu'elle fut frappée de l'étendue de cette maison.

Ce n'étaient que larges escaliers et corridors vastes et spacieux.

Dans l'un de ces corridors, Rose compta jusqu'à vingt portes.

— Comme ce château est grand ! s'écria-t-elle.

La vieille Babet ne répondit rien.

Toutes deux arrivèrent enfin au fond d'un corridor plus étroit que les autres et qui était vraisemblablement situé dans l'une des ailes de cette habitation.

Babet prit une clef à un trousseau qui était suspendu à sa ceinture et ouvrit une porte donnant accès à un petit appartement composé de deux petites pièces confortablement meublées.

Elle entra la première et alluma une lampe qui se trouvait sur la cheminée.

Ensuite elle invita Rose à prendre un fauteuil en attendant le souper qu'on allait lui apporter.

Rose répondit par un signe de tête.

Le voyage et l'émotion l'avaient réellement épuisée et elle sentait qu'elle avait vraiment besoin de repos.

L'excitation fiévreuse qu'elle avait éprouvée une heure auparavant avait fait place à une lassitude profonde.

Elle s'était laissé tomber dans un fauteuil, et, plongée dans sa rêverie, elle ne s'aperçut nullement que Babet, en sortant pour aller chercher le souper, avait fermé la porte au dehors.

Un quart d'heure se passa ainsi.

La vieille femme reparut, apportant sur un plateau une
llation composée d'une cuisse de poulet, d'un peu de confi-

ture et de thé que la vieille ménagère lui recommanda to particulièrement.

Pendant que Rose mangeait avec quelque appétit, Babet s'était assise sur une chaise de l'air le plus naturel du monde.

— Je crois que vous feriez bien de vous mettre au lit, dit celle-ci à Rose, quand elle eut bu la dernière tasse de thé.

— Oui..... répondit la jeune femme, c'est ce que je vais faire.

— Désirez-vous que je vous aide à vous déshabiller ?

— Non... je vous remercie... vous pouvez vous retirer... je n'ai plus besoin de rien, dit Rose, contente de se trouver enfin seule.

— Oh !... fit Babet, je dormirai sur le canapé qui se trouve dans le cabinet à côté.

— Comment ? dit Rose étonnée.

En effet elle trouvait singulière cette insistance de la vieille femme à ne pas la laisser seule.

Elle ne put tout d'abord trouver d'expressions pour manifester son étonnement et exprimer la surprise que lui causait cette manière d'agir à son égard.

Elle ne voulait cependant pas se montrer trop brusque envers cette femme, qu'elle prenait pour la gouvernante de la maison.

— Non, ma bonne femme, fit-elle avec politesse, mais d'un air résolu, je ne souffrirai pas... je ne suis pas accoutumée à partager ma chambre avec une personne étrangère !

— Et cependant il faut que cela soit ainsi ! répondit la vieille Babet d'un air non moins résolu, quoique tout-à-fait convenable.

— Comment ? s'écria Rose.

La jeune femme s'était levée et s'était approchée de Babet.

Un feu étrange éclairait son regard et elle semblait sur le point de se fâcher.

La vieille gouvernante fit deux pas en arrière.

Cependant, ce mouvement ne provenait pas de la crainte, Babet avait tout simplement voulu se rapprocher du cordon de la sonnette.

Rose était trop agitée pour remarquer cette particularité.

Babet reprit la parole.

— Monsieur le docteur l'a ordonné ainsi, dit-elle.

— Monsieur le docteur ?

Rose avait prononcé ces paroles d'un ton légèrement ironique.

— Oui, reprit la vieille femme, et il veut être obéi !

Ces dernières paroles furent accentuées d'une telle manière et accompagnées d'un coup d'oeil tellement énergique que Rose comprit qu'elle devait pour le moment se soumettre aux ordres du maître de la maison.

— Demain !... pensait-elle, demain je me vengerai de cette manière d'agir inconvenante et grossière ; demain mon mari apprendra à ce « docteur » comment on se conduit avec une femme... demain !...

Tels étaient les sentiments qui l'animaient quand elle pensa à se mettre au lit.

La couche qui lui avait été préparée n'était pas luxueuse, mais elle était néanmoins confortable, et elle se coucha, heureuse de pouvoir dormir et oublier ce qui venait de se passer.

Elle voulait oublier aujourd'hui, mais demain !... demain commencerait pour elle une nouvelle existence... elle allait trouver une nouvelle vie... demain elle pourrait, au bras de son mari, pénétrer dans les salons de la haute société !

La pauvre femme !

Elle ne se doutait guère dans quelle maison elle se trouvait !

Elle ne pensait pas surtout que le lendemain devait lui apporter de nouvelles souffrances!

Ce lendemain, qu'elle croyait souriant, devait lui coûter des torrents de larmes et anéantir toutes ses espérances!

. . . . . .

. . . . . .

La matinée était avancée quand l'infortunée Rose Elvedy sortit du sommeil profond où l'avaient plongée les événements et les émotions de la veille.

Cependant elle se sentait matériellement reposée.

Son sommeil avait été tourmenté par des songes étranges qui lui avaient laissé comme un pressentiment et une angoisse indicible.

La vieille gouvernante n'était plus là.

Rose s'habilla rapidement, elle voulait le plus tôt possible voir le « docteur » et partir pour Paris.

Paris!

Cette seule pensée faisait battre son coeur et semblait lui faire tout oublier.

Quand sa toilette fut terminée, elle voulut respirer l'air pur et frais du matin et elle alla ouvrir la fenêtre.

Sous ses yeux s'étendait un grand jardin rempli d'arbres magnifiques qui lui donnaient l'air d'un parc seigneurial.

Mais elle s'aperçut en même temps que sa fenêtre était garnie d'une grille d'un dessin antique et formée de barreaux minces mais solides.

Sa première idée, a cette vue, fut que le propriétaire de cette habitation devait être possesseur d'une bien grande fortune, car elle avait rarement vu un jardin aussi spacieux et aussi élégant.

Le bâtiment avait aussi un très-grand air et paraissait solidement bâti.

La jeune femme respirait avec bonheur l'air pur et embaumé qui s'élévait du jardin.

Le spectacle de cette belle nature parut faire une bonne impression sur l'esprit de Rose, qui se sentit comme tranquillisée et rassurée.

Au bout d'un moment elle fut appelée à la triste réalité par Babet, qui venait d'entrer sans mot dire.

La vieille femme apportait le déjeûner sur un plateau qu'elle posa sur la table sans prononcer une parole.

Rose demanda immédiatement à quelle heure elle pourrait parler au docteur.

La vieille Babet avait une figure beaucoup moins amicale que la veille.

Elle ne parut pas avoir entendu la question de Rose qui la répéta deux fois sans obtenir de réponse.

La troisième fois, Babet répondit en lui lançant un coup d'oeil menaçant.

— Le docteur viendra vous voir quand il le jugera convenable !

— Mais moi je n'ai pas le temps d'attendre longtemps! s'écria Rose d'un ton impatient.

Puis elle ajouta :

— Je veux être à Paris avant midi.

La vieille femme la regarda d'un air étrange et se contenta de hausser les épaules pour toute réponse.

Rose était révoltée de se voir traiter comme une enfant mal élevée et elle dut se faire violence pour attendre.

Elle se mit à déjeûner.

Ayant pris une tasse de café elle se leva et retourna à la fenêtre sans faire attention à Babet, qui allait et venait dans la pièce, occupée à mettre tout en ordre.

Elle resta un moment à réfléchir.

Au bout de quelques minutes, elle avait pris une résolution.

Dès que la vieille gouvernante aurait terminé de faire la chambre et qu'elle serait seule, elle voulait chercher à voir le

docteur ; elle ne voulait absolument pas prolonger son séjour dans cette étrange habitation.

Quand le docteur la verrait entrer dans sa chambre il serait bien forcé de l'écouter, de lui donner des explications au sujet de la manière dont elle était traitée, et de prendre les mesures nécessaires pour la faire reconduire à Paris.

Son coeur battait d'impatience en voyant avec quelle lenteur la vieille Babet faisait la chambre.

Cette femme paraissait ne pas vouloir en finir.

Rose avait toutes les peines du monde à ne pas cacher son agitation, mais elle y parvint cependant.

Elle savait qu'elle n'avait ni pitié ni secours à attendre de cette vieille gouvernante.

Une demi-heure se passa ainsi.

Ce temps lui parut un siècle.

Enfin elle était seule, elle allait pouvoir exécuter ce qu'elle avait résolu de faire.

Il fallait à tout prix quelle vît le docteur.

Rien ne saurait l'en empêcher !

Elle attendit jusqu'à ce qu'elle eut entendu le bruit des sabots de Babet se perdre dans le corridor.

Alors, ayant refermé la fenêtre, la tête en feu et toute palpitante, elle s'approcha de la porte et voulut ouvrir.

La porte résista, elle était fermée au dehors !

Rose était enfermée !

Une pâleur mortelle couvrit son visage, elle sentit ses genoux se dérober sous elle et elle se laissa tomber sur une chaise qui se trouvait près d'elle.

Enfermée !... prisonnière !

Par qui ?

Pourquoi ?

Que voulait-on faire d'elle ?

Une angoisse mortelle serra sa poitrine.

Cependant elle eut encore un mouvement d'énergie, elle se

leva brusquement et s'écria en frappant du pied et en versant des larmes de colère :

— Non !... il ne sera pas dit que je me laisserai traiter ainsi ! je ne suis pas une enfant !... je ne veux pas me soumettre à ces fantaisies !... Je leur montrerai !...

Elle s'élança vers la porte et commença à frapper à coups redoublés.

Peine perdue !

Personne ne parut s'en apercevoir, rien ne lui répondit.

Elle recommença à frapper contre la porte.

Même silence.

Cependant au bout d'un moment elle crut entendre une porte s'ouvrir non loin de la sienne.

Puis presque au même instant il lui sembla que la porte de sa chambre s'ouvrait du dehors.

Retenant son haleine, Rose se préparait à s'élancer dès qu'elle serait ouverte.

Mais elle recula en voyant apparaître sur le seuil un homme trapu et d'apparence athlétique qui lui barrait le passage.

— Que signifie tout ce tapage ? demanda-t-il brusquement et d'une voix menaçante.

La pauvre Rose fit un pas en arrière, terrifiée par la vue de ce personnage à l'aspect farouche.

Quel était cet homme ?

— Je veux m'en aller d'ici ! répondit Rose, je veux partir ! sur le champ !

— Oh ! fit cet individu sans sortir de son flegme, cela ne presse pas tant que cela ! Monsieur le docteur...

— Le docteur ? je veux lui parler ! conduisez-moi auprès de lui !... laissez-moi passer ! dit Rose en essayant de sortir.

Mais l'homme voulut la repousser, il étendit sa main vers elle, mais elle recula, ne voulant pas être touché par ce personnage.

— Restez dans votre chambre ! fit-il d'un ton d'autorité, et

faites en sorte de ne pas faire de vacarme, on ne souffre pas cela ici !

Et en terminant il ferma brusquement la porte.

Rose entendit la clef grincer dans la serrure.

Elle resta comme abasourdie.

La pauvre femme se demandait si elle avait toute sa raison.

Elle parvint cependant à rassembler ses idées et elle chercha à trouver le mot de cet horrible énigme.

Qui pouvait la tenir ainsi renfermée ?

Quel intérêt pouvait-on avoir à la faire venir dans cette maison ?

Était-ce Fiordi ?

Elle connaissait le caractère de son mari et elle savait qu'il était capable de tout.

Le secrétaire de Fiordi était-il seul coupable ? Cela paraissait possible, d'après la manière étrange dont il s'était conduit pendant le voyage.

Mais dans quel but avait-on agi ainsi ?

Pourquoi la tenait-on prisonnière ?

Cela ne pouvait provenir que de Fiordi ou de son secrétaire, car il était impossible que le docteur, qui s'était montré si bienveillant à son égard fût l'auteur de cette persécution.

Du reste, jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais vu cet homme.

Tout-à-coup Rose fut tirée de ses réflexions par un cri perçant qui venait de retentir dans le jardin au-dessous de la fenêtre de la chambre où elle se trouvait.

C'était comme une plainte déchirante, comme seule une immense douleur peut en produire.

Terrifiée, la jeune femme s'élança à la fenêtre.

Au cri qu'elle venait d'entendre, succéda un hurlement qui paraissait sortir de la gorge d'une bête fauve plutôt que d'une poitrine humaine.

Rose avait beau regarder de tous les côtés, elle ne voyait personne.

Soudain elle aperçut venir par une allée bordée de sapins un personnage dont l'aspect bizarre la remplit de stupéfaction. C'était une femme, qui pouvait avoir une trentaine d'années, qui marchait à pas lents, en chantonnant d'une manière inintelligible.

Elle était mise proprement, cependant ses vêtements étaient d'une grande simplicité.

Un grand châle qu'elle avait drapé autour de son corps lui donnait un aspect étrange.

Son visage pâle et émacié, ses traits amaigris portaient encore des traces d'une grande beauté.

Son opulente chevelure noire se déroulait en anneaux splendides sur ses épaules et descendait presque jusqu'à sa ceinture.

Des rides profondes sillonnaient son front qui surmontait des yeux ardents et ses lèvres contractés par un rictus convulsif et douloureux laissaient voir deux rangées de dents éblouissantes.

Cette femme portait dans ses bras un petit enfant enveloppé dans un linge, et elle se penchait à tout instant vers lui comme pour l'embrasser.

Tout en marchant elle balançait doucement son enfant comme pour l'endormir, et en même temp elle chantait à demi-voix :

Do... do...
L'enfant do...
L'enfant dormira bientôt...
Do... do...

Rose qui n'avait jamais aimé les enfants (elle se disait même heureuse de n'en avoir jamais eu), éprouva néanmoins une certaine émotion à la vue de ce spectacle touchant.

La voix de cette femme était empreinte d'une mélancolie tellement profonde que Rose se sentit profondement touchée.

En même temps elle éprouvait une certaine curiosité en

voyant le contrast que les traits fanés de cette pauvre mère offraient avec l'air de distinction répandu sur toute sa personne.

Elle avança la tête autant que la grille le lui permettait et elle vit que cette femme venait de s'asseoir sur un banc qui se trouvait là.

Cette dernière continuait à chanter.

Au bout d'un moment, ayant aperçu Rose à la fenêtre elle se tut, et pressant son enfant sur son coeur elle se mit à la considérer d'un air menaçant.

On eût dit qu'elle craignait qu'on ne vint lui prendre son enfant.

Effrayée par les regards étincelants que lui jetait l'inconnue, Rose se rejeta vivement en arrière.

Elle revint ensuite et ayant fermé la fenêtre elle continua à regarder au travers des rideaux.

Soudain elle vit cette femme qui avait posé sur ses genoux son enfant dont le visage était recouvert par le linge qui l'enveloppait ouvrir sa robe et défaire son châle comme si elle se préparait à lui donner le sein.

Puis elle défit le linge qui enveloppait son enfant.

Rose ne put retenir une exclamation de stupeur au spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Quand le linge et les langes furent défaits, au lieu d'un petit enfant elle venait d'apercevoir une petite botte de paille.

Une petite botte de paille que cette femme pressait avec amour sur son coeur et à laquelle elle se préparait à donner le sein comme à un petit enfant.

Rose croyait rêver en voyant cette malheureuse femme prodiguer ses caresses à ce paquet informe.

Qu'était donc cette femme ?

Evidemment elle n'avait pas sa raison !

La malheureuse devait être folle !

Et par quel hasard se trouvait-elle là, dans le jardin du docteur ?

Pendant que Rose faisait toutes ces réflexions d'autres personnes avaient fait leur apparition et se promenaient dans les allées du jardin.

Bientôt un homme de petite stature, avancé en âge et d'un aspect caduc vint s'asseoir sur le banc où se trouvait la femme à la botte de paille.

Cet homme tenait à la main une espèce de grosse bourse de cuir.

Il s'assit sans prendre garde à sa voisine et ayant ouvert sa bourse de cuir il en vida le contenu sur le banc.

Cette bourse contenait des pois et des haricots.

Il se mit alors à trier les plus gros et les tenant dans le creux de sa main il les plaça sous les yeux de sa voisine en lui disant :

— Voyez donc de quel éclat tout cela brille !... N'admirez-vous pas comme moi ?...

Et tout en parlant il considérait ses pois et ses haricots d'un air émerveillé.

La jeune femme repoussa la main de cet homme sans seulement détourner la tête.

Elle n'avait d'attention que pour le paquet informe qu'elle prenait pour son nourrisson.

Ce petit vieillard faisait miroiter au soleil ce qu'il tenait dans le creux de sa main et murmurait d'un air enchanté :

— Comme tout cela étincelle !... Quel feu admirable !... Ils me jalousent, les autres, tout ducs, comtes et marquis qu'ils sont !... ils voudraient bien que je partage avec eux !... Mais non !... je ne veux rien leur donner !... rien !... rien !... Tout cela m'appartient !... Tous ces diamants, ces rubis, ces perles, ces émeraudes ?!.. tout cela est à moi,... et je ne les donnerais pas quand on m'offrirait des millions !...

Et ayant porté sa main à ses lèvres, il se mit à couvrir de baisers ses haricots et ses pois.

Rose, dont la stupéfaction ne pourrait se dépeindre, regardait tantôt cet homme, tantôt la femme qui berçait sa botte de paille dans ses bras.

Elle aperçut ensuite un peu plus loin un homme, jeune encore, qui s'était arrêté devant un arbre et adressait au tronc un discours qui devait être fort-pathétique, à en juger par ses gestes et sa contenance ; plus loin encore, un autre personnage qui s'était mis sur la tête une couronne en papier doré se promenait d'un air solennel et majestueux, pareil à un souverain au milieu de ses courtisans !

Ce spectacle était étrange.

Rose se demandait si elle était bien éveillée.

Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elle crut comprendre.

Un frisson d'épouvante la secoua des pieds à la tête.

Elle se trouvait dans une maison de fous !

Un voile épais couvrit ses yeux, elle sentit ses forces l'abandonner et elle tomba lourdement sur le parquet.

Ce fut dans cette position que la trouva le docteur qui était venu pour la « mettre à la raison ».

Ce n'était pas la peine, vraiment !

La pauvre femme s'était soumise.

Elle était devenue obéissante !... son corps comme son esprit étaient frappés mortellement, et elle tomba gravement malade.

Une fièvre nerveuse la retint pendant plusieurs semaines au lit et un délire continuel la tourmentait.

Naturellement ce délire, qui n'était que le résultat de la maladie, fut pris pour de l'aliénation mentale, et l'infortunée fut traitée en conséquence.

Ce que le raisonnement n'aurait pas pu faire, les douches froides, la camisole de force et autres moyens semblables le firent.

La malheureuse épouse de Fiordi s'était tout-à-fait résignée à son sort infortuné !

Elle ne parlait plus de vouloir sortir,..... elle ne prononçait jamais le nom de son époux,... en un mot elle s'obstinait dans un mutisme presque complet.

La pauvre femme passait ses journées à se promener seule et abbattue dans les allées ombreuses du jardin de l'établissement.

CHAPITRE XI.

Une audience de Napoléon III.

Vers les deux heures après-midi du jour où Fiordi devait présenter son secrétaire à l'Empereur, les deux hommes roulaient en voiture dans la rue de Rivoli.

La poitrine gonflée d'orgueil, d'ambition et de vanité satisfaite, Alfred, vêtu de l'habit noir de cérémonie, cravaté de blanc et des gants irréprochables aux mains, était assis près du journaliste.

Celui-ci était distrait ;... il lisait un journal et lassait son secrétaire se délecter dans ses projets d'avenir.

Du reste ce dernier était trop ému pour pouvoir tenir une conversation suivie.

Dans quelques minutes il allait se trouver en présence de sa

Majesté l'Empereur et ce temps n'était pas de trop pour lui laisser mettre de l'ordre dans ses idées.

Mille pensées diverses se heurtaient confusément dans son cerveaux.

L'avenir lui apparaissait sous les plus brillantes couleurs et nous ne voudrions pas répondre que ses idées ne fussent pas mélangées de quelques projets peu charitables vis-à-vis de Fiordi.

Du reste il semblait avoir complètement oublié qu'ils se trouvaient ensemble.

Il était grave, absorbé et ne songeait nullement à remercier le journaliste qui était cependant l'homme auquel il serait redevable de tout.

Quant à Fiordi, il avait conservé le calme le plus complet.

Rien dans sa physionomie ne trahissait les sentiments qu'il éprouvait.

De temps en temps cependant, il jetait à la dérobée un regard en même temps sardonique et menaçant à son secrétaire toujours plongé dans ses réflexions.

La voiture s'arrêta enfin devant la grille des Tuileries et l'instant d'après Fiordi suivi d'Alfred se dirigeait du côté où se trouvait le cabinet où l'Empereur donnait ordinairement ses audiences.

Ils entrèrent tous les deux dans une salle où se trouvaient déjà d'autres personnes attendant le moment où elles pourraient être introduites chez l'Empereur.

Les murs de cette salle étaient recouverts de splendides tapisseries des Gobelins représentantes quelques-uns des épisodes les plus célèbres de l'histoire de France.

Le plafond était peint à fresque et des rideaux magnifiques garnissaient les fenêtres.

En face de la porte d'entrée se voyait la porte conduisant dans le cabinet de l'Empereur.

Cette porte était garnie d'une portière qui retombait jusqu'à terre et qui était destinée à arrêter les regards indiscrets.

En outre elle était masquée par un paravent qui laissait un espace libre, où se tenait un houissier tout galonné d'or, chargé d'introduire les personnes qui devaient être présentées à sa Majesté d'après l'ordre dans lequel elles étaient inscrites.

Le registre destiné à cela était tenu par un chambellan, qui devait auparavant le présenter à l'Empereur.

Celui-ci y faisait fréquemment des changements.

En général les personnages en place ou d'une certaine influence passaient les premiers, les personnages militaires venaient ensuite, puis les civils, et enfin les dames quand il y en avait.

Cette dernière circonstance pourrait paraître singulière en France, où les hommes sont d'une galanterie proverbiale.

Mais elle s'explique par le fait que les affaires des femmes sont en général moins importantes que celles des hommes.

Au moment où il allait être présenté à l'Empereur, Alfred sentit sa joie se changer en une espèce de serrement de coeur.

Une émotion bien explicable le gagnait, il était légèrement pâle et il fut obligé de s'asseoir pendant un moment pour pouvoir se remettre.

Son regard ne quittait pas la porte par laquelle il savait qu'il serait introduit auprès du souverain.

Elle lui apparaissait comme l'entrée du chemin qui devait le conduire aux honneurs.

Fiordi avait laissé son secrétaire à ses réflexions et s'était approché d'un personnage qui se trouvait dans l'embrasure d'une fenêtre.

Ce personnage était le procureur impérial M.....

— Bonjour, Fiordi! dit-il en voyant le journaliste s'approcher.

Puis il ajouta en désignant Alfred d'un coup-d'oeil.

— Est-ce lui?

— Oui, répondit Fiordi.

Ce dernier s'étant rapproché du procureur impérial, il lui demanda à voix basse.

— Toutes les mesures sont-elles prises?

— Oui, répondit le magistrat, tout est prêt.

— Et vos hommes sauront-ils exécuter ponctuellement vos ordres?

— Soyez sans crainte à ce sujet.

— Il ne faudra pas lui laisser le temps de dire un mot, fit le journaliste en insistant.

Le procureur se mit à rire.

— Vous savez, mon cher, dit-il, comment nous procédons en pareil cas.

— Je puis donc être tranquille et m'en rapporter à vous?

— Absolument! Tout se passera comme vous le désirez, ponctuellement, rapidement et sans bruit.

— C'est cela; je vous remercie, monsieur le procureur impérial; vous savez, du reste, que si je puis vous être bon à quelque chose, vous pouvez disposer de moi!

— Je ne refuse pas votre offre, mon cher ami.

— Je vous en prie, fit Fiordi avec obséquiosité, je suis entièrement à vos ordres;..... vous savez,..... une main lave l'autre.

— Et il y a des mains qui ont grandement besoin d'être lavées! fit en riant le magistrat.

Fiordi ne put s'empêcher de faire un mouvement en entendant ces paroles, dans lesquelles il crut voir une allusion personnelle.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il timidement.

— Oh! fit le procureur impérial, ce n'est qu'une simple observation, je parle en général.

Ces paroles rassurèrent le journaliste, qui prit congé du magistrat.

En s'éloignant, il pensait :

— En voilà encore un qui commence à m'inquieter !... il faudra que Beppo l'espionne un peu, il doit y avoir un moyen de le rendre inoffensif.

Puis s'approchant du chambellan, il lui demanda :

— Quelle est la personne qui est en ce moment auprès de Sa Majesté ?

— Sa Majesté donne maintenant audience à M. Piétri, le préfet de police, répondit le chambellan.

— Piétri ?

— Oui,... il paraît qu'il y a dans l'air des choses importantes et pour lesquelles on aura sans doute recours à votre plume.

— Ma plume est, vous le savez, aussi bien que ma vie, toute au service de l'Empereur et de la France ! répliqua vivement Fiordi.

— Oh! monsieur, on vous connaît et on vous apprécie comme vous le méritez, dit le chambellan, et vous savez que Sa Majesté sait récompenser ceux qui lui sont dévoués...

— Comme elle sait punir ceux qui la trahissent! fit une voix derrière Fiordi.

Celui-ci se retourna sans pouvoir dissimuler son trouble et il aperçut Piétri qui s'était avancé et dont les pas avaient été assourdis par l'épais tapis qui recouvrait le parquet.

C'était la seconde allusion que Fiordi entendait.

Avait-on réellement parlé pour lui ?

Etait ce seulement un effet du hasard ?

Le journaliste s'adressait ces questions ed il reconnut bientôt qu'il avait tort de s' alarmer sans motif véritable.

En effet:... qui pouvait soupçonner des choses qui jusque-

là étaient restées ensevelies dans le plus profond de son cœur?

— Fou que je suis, se dit-il, je m'épouvante de mon ombre!

Le procureur impérial s'était également approché.

— Les commissions mixtes auront de la besogne! fit Piétri.

— Que se passe-t-il donc? demanda le procureur.

— On est sur la trace de quelques espions prussiens,... ce soir, au « cabinet noir », je vous en dirai plus long.

Puis, se retournant vers le journaliste, il lui dit:

— Vous serez aussi des nôtres, monsieur Fiordi?

— Certainement.

A ce moment, le chambellan ayant dit à Fiordi qu'il pouvait être introduit chez l'Empereur, Piétri s'éloigna et le journaliste entra dans le cabinet de Napoléon III, suivi de son secrétaire.

Ce dernier avait fait appel à toute sa force de caractère et à toute sa présence d'esprit, pour dominer son émotion et ce fut avec une démarche ferme, quoique respectueuse, qu'il entra dans le cabinet impérial.

Arrivé devant l'Empereur, il s'inclina profondement.

Le chef de l'Etat se tenait debout auprès d'une table sur laquelle il s'appuyait d'une main.

La pièce où il se trouvait et qui lui servait pour ses audiences particulières était petite et meublée avec une grande simplicité.

Tout l'ameublement consistait dans une table de palissandre et de deux fauteuils pareils garnis de velours bleu.

Au dessus de la table se trouvait une portrait de l'Impératrice peint sur toile, et sur la table, auprès de l'écritoire, une photographie du Prince impérial.

Napoléon portait une redingote noire boutonnée, qui ne laissait voir qu'une cravate de soie noire.

Il avait une physionomie grave et sérieuse.

Ses traits exprimaient une forte énergie.

Cependant, sa voix prit une expression bienveillante, quand il adressa la parole à Alfred.

— On m'a dit beaucoup de bien de vous, fit-il, Fiordi m'a parlé de vos talents et de votre dévouement!

Ces paroles firent battre le coeur du jeune homme.

Il s'inclina de nouveau profondément et balbutia:

— Votre Majesté me comble,.... je ne désire que trouver une occasion de prouver le dévouement que je professe pour la dynastie impériale.

L'Empereur daigna sourire.

Cela lui arrivait si rarement que toute autre personne que le secrétaire de Fiordi eut éprouver un mouvement de méfiance.

Cette affabilité n'était pas dans les habitudes du souverain.

— Cette occasion peut se présenter plus vite que vous ne le pensez, reprit Napoléon III; en attendant je veux vous prendre à mon service et je vous nomme, à partir de ce moment, pour mon deuxième secrétaire...

— Oh!... Majesté... balbutia Alfred.

Un geste de l'Empereur lui coupa la parole.

— Pas de remerciements, monsieur, lui dit ce dernier, pas de remerciements en paroles, je veux des actions, ce n'est que de cette manière que vous pourrez me prouver votre reconnaissance, vous entrerez en fonctions demain, vous vous trouverez à neuf heures à votre poste, le chambellan de service vous l'indiquera.

— Je serai ponctuel, sire, repartit Alfred, et je m'efforcerai de prouver à votre Majesté tout mon dévouement et mon zéle!

— Bien, jeune homme!.... vous me paraissez animé des meilleures résolutions,.... la France a besoin maintenant du dévouement de tous ses enfants.

— Les enfants de la France sont toujours prêts pour défendre leur patrie! fit Alfred avec enthousiasme.

Napoléon III se tourna ensuite vers Fiordi et lui dit:

— J'ai souvent lu votre journal pendant ces derniers jours, monsieur Fiordi, et j'ai constaté avec plaisir que nous pouvons compter sur vous... Je ne vous oublierai pas quand le jour des récompenses sera arrivé.

— Votre Majesté me comble! répondit le journaliste.

L'Empereur fit ensuite un jeste qui voulait dire que l'audience était terminée.

Fiordi et son secrétaire s'inclinèrent profondément et sortirent.

Quand les deux hommes furent arrivés dans la cour des Tuileries, Alfred prit congé de Fiordi en lui exprimant chaleureusement sa reconnaissance.

Il avait besoin d'être seul.

Sa poitrine était gonflée de joie et d'espérance.

Il se voyait déjà sur le chemin des honneurs et de la richesse.

Il y a une heure qu'il n'était qu'un point insignifiant dans la société.

Petit secrétaire d'un journaliste, à quoi pouvait-il prétendre?

Et maintenant, il était deuxième secrétaire particulier de l'Empereur, c'est-à-dire qu'il était devenu un personnage avec lequel il faudrait compter, une puissance, en un mot.

Pendant deux heures, il se promena dans les Champs-Élisées, plongé dans ses rêves d'avenir; ce ne fut que lorsque la fatigue le rappela à la réalité, qu'il vit qu'il était temps de rentrer pour dîner.

Il prit un fiacre et se fit conduire chez lui.

Une nouvelle joie l'attendait.

Il trouva sur sa table sa nomination signée par le chef de la maison impériale.

Il l'ouvrit d'une main tremblante d'émotion et peu ne s'en fallut qu'il ne portât ce papier à ses lèvres.

Cette fois il ne pouvait plus douter!

La fortune ne pouvait plus maintenant lui échapper.

Il se demanda ce qu'il devait faire pour passer le reste de la journée.

Il ne pouvait penser à rester chez lui entre les quatre murs de sa chambre.

Mieux valait sortir, s'étourdir, voir le monde et tâcher de rencontrer des personnes de connaissance, afin de pouvoir leur raconter son bonheur et leur faire partager sa joie.

Il se demandait s'il ne voulait pas aller faire quelques visites quand ses regards tombèrent sur une carte de visite qu'on avait apporté en son absence.

— Gustave Godineau! fit-il à demi-voix, tiens, je me souviens qu'il m'a un jour invité à aller passer la soirée chez lui le vendredi, qui est son jour de réception; nous sommes précisément un vendredi,... je vais faire un peu de toilette et j'irai voir comment on s'amuse chez ces bourgeois.

Nous allons laisser Alfred à ses préparatifs et nous le précéderons dans la rue des Capucins, chez la famille Godineau, afin de voir ce qui s'était passé depuis la disparition d'Amélie.

Le père Godineau était mort, frappé d'une attaque d'apoplexie, et par son testament il laissait toute sa fortune à son fils, un codicille ajoutait que, dans le cas où Amélie reviendrait, son frère serait tenu de lui donner une somme de cinquante mille francs, dans le cas contraire cette somme resterait en possession de Gustave, et, après lui, de ses héritiers naturels.

Madame Godineau avait précédé son mari dans un monde meilleur, de sorte que Gustave demeura seul, maître d'une fortune relativement considérable, propriétaire d'une maison de premier ordre et entièrement libre de ses actions.

Ce jeune homme étourdi et dissipateur eut bientôt pris ses mesures.

Pour ce qui est de la fortune, il ne s'en fit pas beaucoup de souci.

Il savait mener la vie grand train et il ne voulait rien changer à son genre de vie.

Relativement à la maison de commerce, il ne s'en tourmenta pas beaucoup.

Il se hâta de liquider les marchandises en magasin.

— Un homme qui possède une fortune comme la mienne, disait-il à ses amis, ne peut pourtant pas se faire marchand de savon et de chandelle, c'était bon pour le « vieux », il ne savait pas faire autre chose, mais moi, je ne veux pas végéter comme lui, ce serait un véritable crime !

Son existence se passa alors à se faire faire des habits à la mode du jour, à s'occuper de cheveaux, à donner des soupers fins, à entretenir des maîtresses, à faire la cour aux femmes mariées et à jouer, toutes choses qui, a ses yeux, constituaient les occupations seules dignes d'un homme de son mérite.

Il manifestait extérieurement un grand respect pour la mémoire de son père et portait un deuil rigoureux, mais intérieurement il fut bientôt consolé.

Ce jeune homme avait été assez heureusement doué par la nature, mais toutes ses bonnes dispositions avaient été étouffées par une mauvaise éducation.

Un profond égoïsme formait maintenant le fond de son caractère.

A ce défaut venaient s'ajouter l'amour de l'oisiveté, la manie de dépenser de l'argent à pleines mains et l'impossibilité de résister à un désir.

Gustave était de tous les bals et de tous les concerts ; on le voyait au Club, au théâtre, et c'est ainsi qu'il fit un jour la connaissance du secrétaire de Fiordi.

Sa vanité native le poussait à se montrer au public avec des artistes ou des gens de lettres ; il se figurait que sa personne en recevait un nouvel éclat, et il affectait de parler de ses relations avec les hommes de talent.

Il en résulta que lorsque Alfred, que nous avions laissé à sa toilette, se fit annoncer, Gustave se précipita à sa rencontre avec une exclamation d'agréable surprise.

— Ah !... cher Alfred ! dit-il, soyez le bienvenu !

Puis, ayant serré la main du jeune homme, il l'amena vers les autres personnes qui étaient déjà rassemblées dans le salon en disant :

— Permettez-moi, messieurs, de vous présenter mon ami, le secrétaire du célèbre écrivain Fiordi.

— Mais, fit Alfred avec un sourire de fatuité, vous vous trompez !

— Comment ! demanda Gustave, vous êtes cependant secrétaire...

— Parfaitement ! repartit Alfred en l'interrompant, je suis secrétaire, comme vous le dites, mais non plus de Fiordi... je suis maintenant deuxième secrétaire particulier de sa Majesté l'Empereur des Français !

— Comment ? s'écria Gustave, que me dites-vous là ?

— La vérité, dit Alfred le visage rayonnant et en présentant à son interlocuteur la nomination qu'il avait reçue.

Un des personnages qui étaient là, s'approcha d'Alfred et lui dit :

— Recevez nos félicitations, monsieur !

Alfred regarda celui qui lui parlait et reconnut le Dr Amy.

Son premier mouvement fut un geste de trouble, mais il se remit sur le champ et engagea la conversation avec lui.

Il va sans dire qu'il ne fut nullement question de ce qui s'était passé entr'eux deux jours auparavant.

La société qui se trouvait à ce moment rassemblée dans le

salon de Gustave Godineau se composait d'une dizaine de jeunes gens appartenant tous au monde élégant.

A part le maître de la maison et le Dr Amy, Alfred ne connaissait personne, ce qui ne l'empêcha pas de prendre une part active à la conversation et de faire honneur au souper.

On s'entretint un peu de tout : on parla de Thérèse, des nouvelles pièces, de quelques célébrités du demi-monde, de Frou-Frou, et d'une foule d'autre choses aussi sérieuses.

Le Dr Amy amusa la société par quelques anecdotes et par le récit de quelques aventures galantes.

Il savait reconter et ne manquait pas d'esprit.

On parla ensuite de bal, et un des personnages présents, un homme de lettres, ayant tiré de son portefeuille une carte imprimée sur du carton rose, il l'éleva sur sa tête en demandant :

— Messieur, devinez un peu quelle est cette carte !

— Oh ! c'est bien facile à deviner, fit un jeune artiste du Théâtre de la Gaîté,... c'est tout simplement une carte de bal.

— Oui, continua celui qui avait parlé le premier, c'est cela, mais devinez un peu pour quel bal ?

— Pour le bal des blanchisseuses, peut-être ?

— Non !

— Pour celui des laitières ?

— Pas davantage !

— Pour celui des cuisinières ?

— Encore moins !... cherchez autre cose !

Mais ce fut en vain que tous se mirent à chercher de quel bal cet homme voulait parler.

Aucun d'eux ne peut trouver le mot de cet énigme.

Il en résulta qu'on fut obligé de prier monsieur Dubois, c'était le nom de ce personnage, de vouloir bien s'expliquer et leur dire de quel bal mystérieux il voulait parler.

— Eh bien ! messieurs, dit-il, puisque vous ne pouvez pas deviner, je vais vous le dire. Ceci est une carte d'entrée pour un bien triste bal.

— Un triste bal ?... Que voulez-vous dire? s'écria Gustave.

— Oui, et je pourrais presque dire un bal lugubre, continua l'homme de lettres qui semblait prendre plaisir à exciter la curiosité de ses auditeurs, ce qui, à en croire les mauvaises langues, ne lui réussissait guère avec les ouvrages qu'il publiait.

— Un bal lugubre !

— Vous voulez plaisanter !

— C'est inouï !

Telles furent les exclamations que poussèrent les invités de Gustave en entendant ces paroles.

Le docteur Amy seul était resté silencieux et fixait sur l'homme de lettres un regard interrogateur et inquiet.

On eut dit qu'il se doutait de quelque chose.

— Voyon, dit le maître de la maison, parlez, expliquez-vous plus clairement !... De quel bal voulez-vous parler ! Où doit il avoir lieu ?

— Dans une maison de fous !

— Dans une maison de fous !... s'écrièrent ensemble tous les autres personnages qui se trouvaient dans le salon.

— Cela doit être lugubre, en effet, fit le docteur Amy.

— Et triste en même temps, ajouta l'acteur.

— Mais, dit le frivole Gustave, cela doit avoir un côté piquant et original,... je serais curieux de voir cela !... Ce serait un changement à nos distractions de tous les jours !... Je commence à trouver cela insipide et fade..... Dites-moi, monsieur Dubois, n'y aurait-il pas moyen de me prendre avec vous ?

— Rien n'est plus facile, mon cher, répondit l'écrivain, cette carte, comme vous voyez, est valable pour deux personnes.

et vous me ferez plaisir si vous voulez m'accompagner à Bicêtre.

— J'accepte très-volontiers, reprit Gustave avec vivacité, et je me promets beaucoup de plaisir de cette partie.

Cet homme dissipé et sans cœur montrait en parlant ainsi à quel point son caractère était gâté et prouvait qu'il était totalement dépourvu de sens moral.

Les autres personnages qui étaient présents le jalousèrent sur sa bonne fortune.

Alfred seul, en entendant parler de Bicêtre, avait gardé le silence et son regard avait involontairement cherché celui du docteur Amy qui, de son côté, était également devenu soucieux.

Cependant il réfléchissait.

Que pouvait lui importer, après tout, que Gustave et l'homme de lettres allassent à Bicêtre?

En supposant même qu'ils entendraient prononcer le nom de Rose Elvédy, cela lui était parfaitement indifférent.

Ce nom leur était totalement inconnu.

La soirée était terminée et les invités de Gustave Godineau avaient chacun repris le chemin de leur demeure.

En marchant Alfred réfléchit à cet incident.

Il finit par être convaincu qu'il n'avait absolument rien à craindre.

Le lendemain il allait entrer en possession de son nouvel emploi et la joie que cette pensée lui inspirait lui fit bientôt oublier tout le reste.

— Demain, pensait il, je serai en présence de l'Empereur, il ne me sera pas difficile par mon zèle et mon activité, de m'attirer sa bienveillance et sa confiance, et alors je serai à même de serrer la bride à Fiordi.

— Oui, demain commence pour moi une carrière brillante!

Alfred s'endormit dans ces rêves d'avenir et d'ambition.

. . . . . .

. . . . . .

Tout à coup, il fut réveillé en sursaut.

Il lui semblait qu'on avait sonné.

Etait-ce un rêve ?

Non !... car au bout d'un moment la sonnette de la porte d'entrée se fit de nouveau entendre.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Ayant allumé sa bougie, il regarda à sa montre. il était deux heures du matin.

Il sauta de son lit, et ayant à la hâte passé une robe de chambre il alla à la porte.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Ouvrez ! fit au dehors une voix impérieuse.

— Qui est là ?... répondez, répéta le jeune homme qui ne pouvait deviner qui venait le réveiller à une heure aussi matinale.

— Ouvrez !... au nom de la loi ! fit la voix du dehors.

— « Au nom de la loi ! » répéta Alfred machinalement.

Et sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, il ouvrit la porte.

Il aperçut alors sur le seuil un homme vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au menton, accompagné da deux agents de police.

Sans lui donner le temps de se remettre de sa stupeur, ces trois hommes pénétrèrent dans le corridor et l'homme à la redingote avait tranquillement refermé la porte à clef et mis la clef dans sa poche.

Ce qui n'avait pas peu contribué à augmenter la stupéfaction d'Alfred qui croyait rêver encore.

En effet, une pareille conduite était bien faite pour le surprendre.

Il parvint néanmoins à reprendre un peu d'assurance et il demanda d'un ton irrité :

— De quel droit pénétrez-vous ainsi chez moi ?... Je suis secrétaire de l'Empereur !

— C'est-à-dire, vous l'avez été, répondit celui qui paraissait commander cette expédition...; nous sommes chargés de vous arrêter et de vous conduire en lieu sûr.

— Et où donc ?

— A Marseille, en attendant de nouveaux ordres.

— Que dites-vous ?... C'est impossible !...

L'homme à la redingote tira de sa poche un papier qu'il mit sous les yeux du jeune homme.

Ce papier ne contenait que quelques mots d'une simplicité et d'une clarté terribles.

Voici ce qu'il y avait :

— « Le nommé Alfred D..... étant signalé comme très-» dangereux, il est condamné à 15 années de déportation en » Algérie ».

Cette condamnation avait été prononcée par une des fameuses « commission mixtes ».

Chacun de ces commissions se composait de trois membres, un préfet, un procureur impérial et un général.

Elles avaient un pouvoir illimité et prononçaient leur jugement sans aucune espèce d'instruction.

L'accusé n'était pas admis à se défendre et leur sentence était sans appel.

On peut se faire une idée de ce qu'éprouva Alfred quand il lut ce jugement.

Il se sentit perdu.

Condamné à la déportation !...

Au moment où il touchait le but et où son ambition allait être satisfaite, il se voyait plongé dans une prison sans savoir quand ni comment il pourrait en sortir.

Il espéra encore un moment.

— Je veux être immédiatement conduit vers le procureur

impérial, s'écria-t-il, il saura me dire ce que cela signifie... il doit y avoir erreur!...

— Les « commissions mixtes » ne se trompent jamais, répondit l'homme de la police; c'est pourquoi je vous invite à vous habiller sur le champ et à me suivre.

— Mais il faut pourtant que je sache pourquoi je suis arrêté! fit Alfred hors de lui.

— Ce n'est pas nécessaire... vous avez été signalé comme un homme dangereux et mes ordres m'ordonnent de procéder à votre arrestation sans perdre une minute.

— Mais je pourrais me défendre... prouver mon innocence!... fit Alfred d'une voix étranglée.

— C'est inutile!... vous êtes déjà jugé et condamné.

— Jugé et condamné?.... C'est une épouvantable iniquité!

— Assez de paroles comme cela, mon garçon, faites vite; je me verrai forcé d'employer la force si vous ne voulez pas vous soumettre de bon gré... Habillez-vous!

Alfred vit qu'il n'avait pas autre chose à faire que de se soumettre et que toute résistance était inutile.

Il commença à se vêtir pendant que les deux agents rassemblaient ses papiers pour les mettre sous scellés.

— Vous laisserez tout cela ici, leur dit le commissaire de police, demain on viendra tout chercher pour le porter à la préfecture.

— Mais mes papiers de famille? mes lettres?... mon argent?... voulut dire Alfred.

— Rien ne vous appartient plus, répondit sèchement l'envoyé de la police.

— Mais, cependant... il y a des choses dont je puis avoir besoin...

— On vous donnera tout cela...

— Oh!... Fiordi!... s'écria le jeune homme désespéré, c'est certainement ce brigand qui est cause que...

Turin, Lit. Salussolia

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

Faites vite !... habillez vous !...

— Assez?..... taisez-vous! fit impérieusement l'agent de police en lui mettant la main sur l'épaule; les ordres que j'ai reçus ne me permettent pas d'attendre plus longtemps ni de recevoir vos confidences!

— Monsieur, laissez-moi vous dire pourquoi cet homme...

Le jeune homme se tut soudain.

Il venait de voir les agents diriger vers lui le canon de leurs revolvers.

— Encore une fois, reprit l'homme de la police, pas un mot de plus...; taisez-vous et obéissez si vous tenez à votre vie.

Alfred connaissait assez ce genre d'arrestations pour ne pas douter un instant que cette menace aurait été immédiatement suivie d'exécutions pour peu que sa résistance se prolongeât.

Il se soumit, mais son coeur débordait de rage.

Il ne savait que trop d'où venait cette mesure.

Quand il eut fini de se vêtir les agents le prirent chacun par un bras pour l'emmener.

Ils sortirent tous et celui qui commandait la petite expédition ferma à clef la porte du logement d'Alfred et la mit dans sa poche.

Devant la maison se trouvait une voiture.

On y fit monter Alfred, l'envoyé de la police prit place à ses côtés avec l'un des agents pendant que le deuxième se plaçait sur le siége auprès du cocher.

La voiture se mit en marche.

Pendant le trajet les deux gardiens d'Alfred ne perdaient aucun de ses mouvements.

Celui qui commandait l'expédition tenait à la main un revolver tout armé qu'Alfred voyait reluire à la lumière de la lanterne de la voiture.

Il ne fallait pas penser à fuir.

Au bout d'un quart d'heure la voiture entrait dans la cour de la préfecture de police.

Alfred eut un rayon d'espoir.

Il pensait qu'il allait être soumis à un interrogatoire et qu'il pourrait de cette manière apprendre de quel crime il était accusé.

Vaine espérance !

On le fit descendre du fiacre qui l'avait amené, et immédiatement il dut remonter dans une voiture cellulaire qui se trouvait là, tout attelée et prête à partir.

Le secrétaire particulier de l'Empereur était destiné à faire partie d'un transport de condamnés dirigés sur Marseille.

Il voulut prier, supplier, tout fut inutile.

Il ne put pas obtenir d'être entendu, et, au point du jour, la voiture cellulaire connue vulgairement sous le nom de « panier à salade » roulait sur la route impériale au trot de deux vigoureux chevaux normands.

Quelle dérision !

Cet homme qui, la veille, s'était endormi le cœur plein de joie de voir ses rêves d'ambition couronnés de succès, qui avait pu mettre sous les yeux de ses amis le document qui le nommait deuxième secrétaire du souverain, cet homme se voyait tout à coup plongé dans un abîme de misère, et cela sans savoir de quel crime on l'accusait.

Ce réveil était terrible.

Plus terrible encore que celui de la malheureuse épouse de Fiordi qui, on s'en souvient, s'était réveillée dans une maison de fous.

Pauvre femme ! elle avait été bientôt vengée !

CHAPITRE XII.

La mère Barboche.

Un écriteau portant ces mots « chambres meublées » et placé à l'une des fenêtres d'une maison située dans la rue de la Chapelle attira les regards d'une jeune fille qui cheminait lentement sur le trottoir et qui s'arrêta en examinant cette maison comme si elle eût voulu deviner quel en était l'intérieur.

Cette maison paraissait ancienne, mais néanmoins elle avait une certaine apparence d'aisance et de bien-être.

Les fenêtres avaient des vitres claires et propres, au travers desquelles on apercevait des rideaux blancs qui témoignaient en faveur de la ménagère.

La jeune fille hésitait encore et semblait avoir de la peine à se décider a entrer.

Sa démarche un peu gauche et sa contenance embarrassée montraient évidemment que cette jeune personne arrivait de la province et était à Paris pour la première fois.

Elle paraissait abasourdie par le mouvement et le brouhaha des rues de la grande cité, et on eût dit qu'elle éprouvait de l'inquiétude et de l'anxiété en se voyant seule dans cette foule affairée.

Cette jeune fille semblait ne pas avoir plus de vingt ans, ses traits étaient réguliers et en la considérant avec attention on remarquait sur sa physionomie une expression marquée d'énergie et de résolution.

Ses vêtements étaient propres, mais simples, et indiquaient que cette jeune personne appartenait à la classe ouvrière.

Elle parut enfin prendre un parti et se dirigea vers les deux dégrés qui conduisaient à la porte d'entrée de cette maison.

Elle porta la main au bouton de la sonnette qui était en laiton et qui brillait de l'éclat de l'or, et à peine la sonnette s'était-elle fait entendre que la porte s'ouvrit.

Une femme d'un aspect imposant et qui pouvait avoir une cinquantine d'années parut sur le seuil.

Elle était vêtue d'une robe de lain grise qui retombait en plis lourds jusqu'à terre.

Un tablier de ménagère entourait sa taille un peu forte et semblait n'être là que pour cacher les taches de graisse aux yeux des visiteurs.

Elle avait la tête couverte d'un bonnet blanc comme en portent en général les ménagères parisiennes.

Ses cheveux commençaient à se mêler de quelques fils argentés.

Une paire de pantoufles brodées complétaient le costume de cette femme qui s'appelait, comme l'indiquait une plaque de zinc fixée au mur, au-dessus du bouton de la sonnette: « madame Barboche ».

Sa physionomie était passablement insignifiante, c'était un de ces visages comme on en rencontre tous les jours.

Seul, son regard vif et mobile causait une impression désagréable.

Ses petits yeux gris semblaient ne pas pouvoir s'arrêter pendant une seconde sur le même objet.

— Que désirez-vous? demanda-t-elle.

— Je voudrais voir une de vos chambres, madame, répondit la jeune étrangère.

Puis ayant suivi madame Barboche qui venait d'entrer dans sa cuisine ella jeta un rapide coup d'oeil autour d'elle.

Les ustensiles qui étaient suspendus au mur brillaient et témoignaient de la propreté de la ménagère.

— Voulez-vous en louer une, mademoiselle ?... est-ce pour vous ? reprit cette dernière avec un regard scrutateur.

— Oui, madame... c'est pour moi...

— Très-bien..... et comment entendez-vous louer?... je ne puis pas courir le risque de perdre mon argent et si vous ne pouvez pas payer d'avance...

— Oh !... madame... je puis le faire, ne craignez rien, fit vivement la jeune fille.

— Dans ce cas tout va bien, reprit celle que l'on nommait dans le quartier la « mère Barboche ».

Puis elle ajouta d'un air radouci :

— Suivez-moi!

Et ayant pris une clef qui était suspendue au mur elle sortit de la cuisine et alla ouvrir une porte qui se trouvait dans le corridor.

Puis s'effaçant pour laisser passer la jeune fille elle lui dit:

— Voilà votre affaire!

C'était une petite chambrette assez propre, meublée simplement mais avec goût et confortable.

On n'y voyait aucun de ces meubles luxueux qui, quand on les trouve dans une « chambre garnie », laissent toujours planer un soupçon d'honnêteté chez le locataire comme chez le propriétaire.

L'on sait que les personnes honnêtes qui logent en « chambre garnie » et surtout a Paris, appartiennent à la classe ouvrière et comprennent en majorité des ouvrières qui ne peuvent pas, avec leur aiguille et la modeste journée qu'elle leur rapporte, habiter des appartements somptueux, et qu'elles sont obligées de beaucoup travailler et de vivre d'une manière très-économe pour ne pas souffrir de la faim ou d'autres privations.

On ne trouve des meubles d'acajou ou de palissandre, des sophas de velours et des tapis de luxe que dans certaines « chambres garnies » habitées par des femmes qui ne mar-

chandent pas leur loyer attendu que le montant ne sort pas de leur poche et n'est pas le produit du travail.

La somme exigée par madame Barboche pour le loyer de cette chambrette ne parut pas trop élevée à la jeune fille qui l'accepta immédiatement.

Puis ayant tiré de sa poche une bourse rondelette elle compta sur le champ cette somme à la maîtresse du logis qui l'empocha d'un air satisfait.

Le jeune fille ajouta:

— Je vais m'occuper d'aller chercher ma malle.

— Parfaitement, vous pourrez occuper la chambre quand bon vous semblera!

La physionomie de la mère Barboche avait pris une expression de cupidité et d'avarice qui donnait un éclat étrange à ses petits yeux gris.

Il était facile de voir que cette femme ne vivait que pour l'argent.

Le jeune fille, qui était visiblement préoccupée de pensées différentes et qui se sentait toute contente d'avoir trouvé un logement, ne fit aucune attention à la physionomie de la mère Barboche et se préparait à s'éloigner quand cette dernière la retint et lui domanda:

— Mais vous ne m'avez pas même dit votre nom! Comment vous appelez-vous?

Une vive rougeur couvrit les joues de la jeune fille.

Elle hésitait à répondre.

La mère Barboche la regardait cependant d'un air interrogateur.

— Eh bien! fit-elle, vous-vous nommez?...

— Marie, répondit la jeune fille qui sembla prendre une résolution.

— Marie, et l'autre nom?

— Marie Nelson.

– Nelson ! ce nom est étranger... Vous n'êtes pas française ?

– Non, madame... mes parents étaient anglais..... il y a longtemps qu'ils sont morts... je suis maintenant seule au monde... absolument seule !...

La pauvre enfant avait prononcé ces dernières paroles avec une expression navrante de tristesse et de mélancolie et une larme coula silencieusement sur sa joue.

– Pauvre fille !... fit la mère Barboche qui se sentait émue malgré elle ; si jeune..... si jolie et être obbligée de vivre seule !... c'est bien triste, en effet.

– Oh !... oui !... bien triste !... répéta la jeune fille.

– Et vous êtes réellement toute seule ? reprit la ménagère ; vous n'avez vraiment plus personnes ?... pas même un fiancé ? ajouta-t-elle en jetant un coup d'oeil singulier vers la paroi qui séparait cette chambre de la pièce voisine.

– Non... non !... repartit vivement la jeune étrangère dont la rougeur se dissipa soudainement pour faire place à une pâleur extrême.

A cette vue la mère Barboche regarda la jeune fille d'un air surpris.

Puis elle lui dit :

– Vous paraissez indisposée... vous avez peut être besoin de repos ;... si vous voulez rester, mon fils pourra aller chercher votre malle.

En parlant ainsi la vieille femme ne pensait qu'à une chose, c'est que de cette manière elle pourrait savoir d'où venait cette jeune personne, ce qu'elle était et ce qu'elle faisait.

Mais Marie Nelson repoussa cette offre.

– Non, non ! s'écria-t-elle, du reste mes objets ne sont pas encore en ordre, et il faut que je retourne pour les emballer.

De cette façon la mère Barboche vit qu'il n'y avait pas moyen de rien apprendre pour le moment.

Mais elle n'était pas femme à abandonner facilement la partie.

La jeune fille sortit pour aller chercher ses effets.

A peine la porte se fut-elle refermée que la femme de ménage se précipita dans la pièce voisine de la chambre que Marie Nelson venait de louer.

Elle l'ouvrit précipitamment et s'écria en s'adressant à un jeune homme de dix-huit ans environ qui s'y trouvait, à demi couché sur un canapé.

— Vite, Georges !... cours après cette jeune fille et fais en sorte de ne pas la perdre de vue. Pourras-tu la reconnaître?

— Sans doute !... je l'ai regardée par le trou de la serrure, comme toujours, répondit le jeune homme.

— Bon !... alors dépêche-toi et tâche d'apprendre quelque chose sur son compte... mais tu n'as pas de temps à perdre.

En prononçant ces dernières paroles la mère Barboche était retournée dans sa cuisine.

Georges était le fils de la ménagère, et depuis son enfance il était accoutumé à prendre part a toutes les intrigues et à tous les commérages de sa digne mère qui l'avait dressé à l'espionnage.

Un signe lui suffisait pour le mettre sur la piste qu'il suivait ensuite avec une adresse et une perspicacité dignes d'un Indien.

Il était convenu entre la mère Barboche et son digne rejeton que celui-ci se tiendrait habituellement dans sa chambre d'où il pouvait espionner par le trou de la serrure de la porte de communication les faits et gestes des personnes étrangères.

C'est ce qu'il avait fait ce jour-là et de cette manière il avait pu examiner à son aise la nouvelle locataire.

Il sortit aussitôt et il n'eût pas de peine à la suivre attendu que, fatiguée, elle remontait la rue à pas lents.

Pendant ce temps la mère Barboche mettait un peu d'ordre dans la chambrette de sa nouvelle locataire et préparait du

café pour en offrir une tasse à cette dernière quand elle rentrerait.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures que Marie Nelson revint accompagné d'un commissionnaire qui portait sur ses épaules une malle de modeste apparence.

Elle-même portait à la main un petit sac de voyage et un châle.

— La pauvre fille n'a pas des bagages bien somptueux ! pensa la mère Barboche qui fut sur le point de se repentir d'avoir préparé du café.

Georges n'était pas encore de retour.

Il ne revint que dans la soirée et il trouva sa mère et Marie Nelson assises l'une auprès de l'autre sur le canapé et causant comme de vieilles connaissances.

— Je vous présente mon fils Georges, dit la mère Barboche à la jeune fille; vous ne l'avez pas encore vu parce qu'il était au travail depuis le matin. Il est mécanicien.

— Aussi je suis joliment fatigué, fit Georges; je vous assure que quand on a bûché toute le journée on est content de voir arriver le soir, n'est-ce pas, petite mère?

Marie Nelson fut complètement dupe de cette comédie et elle se crut réellement dans une famille de braves ouvriers.

Cela l'encouragea à se départir un peu de la réserve qu'elle avait gardée jusqu'à ce moment.

Malgré cela la mère Barboche ne réussit pas à rien apprendre sur le passé et la position de sa nouvelle locataire, et elle en témoigna son désappointement à son fils le lendemain matin.

Un peu après que Georges fut rentré Marie Nelson se leva pour se retirer dans sa chambre.

Elle avait besoin de repos, dit-elle, et voulait se lever de bonne heure le lendemain pour aller chercher de l'occupation.

Quand elle fut couchée elle joignit les mains et murmura une courte mais fervente prière :

— Mon Dieu! dit elle, protège-moi et aide-moi à atteindre mon but!...

Puis elle ajouta mentalement :

— Réussirai-je?... Le retrouverai-je?...

. . . . . .

. . . . . .

Une nouvelle discussion s'était élevé entre le comte et son épouse. En principe le comte avait suivi avec plaisir les efforts que faisait le baron Kellermann pour s'attirer les faveurs de la comtesse et il n'avait pas été fâché de voir celle-ci répondre en quelque sorte aux galanteries du diplomate allemand ; il était persuadé que sa femme n'agissait ainsi que pour lui être agréable et il espérait pouvoir bientôt recueillir les fruits de cet espionnage d'un nouveau genre.

Il croyait que la comtesse usait de pouvoir que sa beauté lui donnait sur le baron pour lui extorquer des confidences et les communiquer ensuite à son mari.

Mais les jours se passaient et le comte n'était pas plus avancé qu'auparavant.

Il savait que Kellermann avait fait plusieurs visites à la comtesse et il avait à plusieurs reprises interrogé celle-ci et lui avait demandé si elle avait réussi à connaître le but de la présence du baron à Paris, mais il avait chaque fois reçu une réponse négative avec la promesse de la satisfaire le lendemain.

Mais, comme nous l'avons vu, la patience n'était pas la vertu dominante du comte, et il s'était décidé à surveiller la comtesse avec sévérité.

De son coté, celle-ci, qui avait reçu du baron Kellermann la somme dont elle avait eu besoin pour acheter le silence de la mère Salviat, se sentait maintenant pleinement rassurée et tranquille.

Elle avait satisfait ses plus pressants créanciers et s'était assuré le silence de la vieille femme et les protestations d'amour du baron lui faisaient oublier la conduite de Beaufleury.

Il lui semblait vivre maintenant d'une nouvelle vie, elle se reposait comme un navigateur qui vient de traverser une mer agitée et qui est entré dans les eaux tranquille du port.

Mais cette tranquillité était trompeuse.

Un sombre nuage allait paraître à l'horizon et amener avec lui une tempête qui devait être fatale à la malheureuse comtesse.

Une nuit, vers une heure du matin, Thérèse, la femme de chambre, introduisait de nouveau la mère Salviat dans la chambre à coucher.

— Que voulez vous encore ? s'écria la comtesse en voyant entrer le vieille femme ;... pourquoi n'avez-vous pas amené ma fille avec vous ?

— Elle avait bien envie de venir, répondit cette mégère, mais j'en ai décidé autrement... du reste, j'ai fait une singulière trouvaille !

— Que m'importe !

— Ah !... on ne peut pas savoir !

La mère Salviat avait, tout en parlant, mis sous les yeux de la comtesse un mouchoir de fine batiste qui portait à l'un des coins un B brodé et surmonté d'une couronne de comte.

— Connaissez-vous cela ? demanda cette vieille femme à la comtesse en la fixant d'un air scrutateur.

Celle-ci avait rougi et elle répondit en balbutiant :

— Je... je ne sais...

— Allons donc ! s'écria la vieille Salviat avec brusquerie, pourquoi voulez-vous nier ?... je connais une brodeuse qui prétend avoir brodé ce mouchoir pour vous !

— C'est vrai, je m'en souviens maintenant... fit la comtesse qui ne soupçonnait pas encore l'importance de ce détail.

— Cette brodeuse ne m'a donc pas trompé, reprit la mère Salviat ; maintenant, madame la comtesse, il faut que je sache à qui vous avez donné ce mouchoir... vous comprenez bien que ce B indique que vous en avez fait cadeau à une autre personne.

— De quel droit pretendez-vous que je vous rende compte de mes actions? s'écria la comtesse indignée.

— De quel droit? fit la vieille femme avec un rire diabolique, c'est tout simplement parce qu'il faut que je sache à qui appartient ce mouchoir... entendez-vous?... il faut que je la sache!

La mégère avait fait un pas en avant et elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix forte et impérieuse.

Elle se tenait debout devant la comtesse qu'elle considérait d'un air menaçant.

Celle-ci ne savait que trop qu'elle était à la merci de la vieille sorcière, et elle se décida d'autant plus facilement à parler qu'elle n'attachait pas une grande importance à cela.

Que lui importait, après tout, que la mère Salviat connût la personne à qui appartenait ce mouchoir?

— Eh bien!... dit-elle, puisque vous avez l'air de tant y tenir je vais vous le dire... J'ai donné ce mouchoir au comte de Beaufleury.

— Au comte de Beaufleury? s'écria la vieille.

La comtesse ne put s'empêcher de remarquer l'accent de triomphe avec lequel la mère Salviat avait prononcé ces paroles.

— Et maintenant, reprit la comtesse, expliquez-moi ce que tout cela veut dire!

La vieille femme qui avait soigneusement remis le mouchoir dans sa poche répondit:

— Oh! très-volontiers! ce mouchoir se rattache à un assassinat!

— Un assassinat? s'écria la comtesse épouvantée; comment, le comte de Beaufleury aurait...

— Assassiné quelqu'un? fit la mère Salviat en interrompant la comtesse; non!... les mains d'un comte sont trop délicates pour cela; mais Beaufleury a soudoyé les assassins!

Malgré tous les efforts de la comtesse pour en savoir davantage, la mère Salviat ne voulut rien dire de plus.

Elle avait appris ce qu'elle voulait savoir et elle prit congé en quelques mots brusques et laconiques.

Avant de sortir elle se retourna encore et dit à la comtesse :

— La petite a de nouveau besoin de beaucoup de choses, il faudra lui faire un vêtement neuf; elle croît rapidement et ses robes deviennent trop petites.

— Comment ? s'écria la comtesse stupéfaite, vous voulez encore de l'argent ?

— Ce n'est par pour moi, madame la comtesse, c'est pour la petite Joséphine, votre enfant chérie.

— Mais je n'ai plus d'argent !

— Voulez-vous que j'aille prier monsieur le comte de m'en donner pour votre enfant ? demanda la mère Salviat avec ironie.

— Non, non ! s'écria la comtesse terrifiée. Venez samedi soir et je vous donnerai une somme que vous aurez soin d'employer pour ma fille, vous entendez ?

La mère Salviat répondit à ces paroles par un sourir cynique et par un dédaigneux haussement d'épaules.

La comtesse ajouta :

— Je vous recommande de bien soigner ma Joséphine.

Lorsque la vieille femme fut sortie et que la porte de l'escalier de service se fut refermée, la comtesse se retourna pour s'approcher de son lit.

Mais elle resta comme pétrifiée et les yeux dilatés par l'épouvante.

Le comte son mari était debout au milieu de la chambre.

Avait-il vu ou entendu quelque chose ?

Elle se sentit perdu.

Sa gorge contractée par la terreur ne laissait passer aucun son.

Elle se trouvait dans une incertitude poignante, mais elle ne devait pas tarder à en sortir.

Le comte prit le premier la parole.

Il était pâle comme un suaire, mais il ne semblait pas avoir perdu son sang-froid.

Il était au contraire d'un calme effrayant.

— Votre... enfant... se nomme donc Joséphine ? dit-il.

La comtesse voulut répondre, elle remua les lèvres, mais elle ne put articuler aucun son.

Le comte continua :

— Je comprends que vous souffriez d'être séparée de votre... enfant..., mais tranquillisez-vous, avant peu vous serez réunies!

Et se retournant sans ajouter une parole, le comte sortit lentement de la chambre à coucher de sa femme et referma la porte qui faisait communiquer cette pièce avec son appartement à lui.

La comtesse tomba évanouie sur le tapis et ce fut dans cette position que la trouva sa femme de chambre.

Ce ne fut qu'après de longs efforts qu'elle reprit ses sentiments.

La malheureuse femme aurait été moins effrayée de voir le comte entrer dans un accès de fureur que de lui voir conserver ce calme terrifiant et sinistre qui était d'autant plus significatif qu'il ne concordait nullement avec le caractère fougueux et emporté du comte.

Quelles étaient ses intentions ?

— Elle et son enfant devaient être bientôt réunies, avait-il dit.

Avait-il donc l'intention de faire venir la petite fille dans sa maison ?

Quelle idée dérisoire!

Voulait-il au contraire chasser sa femme ?

La pauvre comtesse passa une nuit épouvantable et il lui fut impossible de prendre un instant de repos.

CHAPITRE XIII.

La « pierre qui pleure ».

Maurice attendait avec impatience le moment où il pourrait enfin revoir son père bien-aimé, comme le lui avait promis la lettre anonyme qu'il avait reçue.

Plusieurs jours s'étaient passés sans apporter aucune nouvelle et il sentait un grand abattement s'emparer de tout son être.

Il commençait à craindre de ne jamais voir se réaliser le plus ardent de ses voeux.

Un matin, au moment où il se mettait à table pour déjeuner en compagnie de sa fille, le valet de chambre vint lui annoncer que quelqu'un désirait lui parler.

— Comment se nomme cette personne? demanda Maurice.

— Elle n'a pas voulu dire son nom, répondit le domestique.

— Allez le lui demander une seconde fois..... je n'ai pas l'habitude de recevoir les personnes que je ne connais pas.

Le laquais s'éloigna et revint au bout d'un instant.

— Cette personne a dit se nommer Blond, fit-il.

Maurice pâlit.

Blond?... Cette ressemblance était-elle fortuite? Ce n'était pas possible!... C'était sans doute un envoyé de Blondel.

— Conduisez cet homme dans mon cabinet, je le rejoins à l'instant, dit Maurice au valet de chambre.

Il avait eu ce moment besoin de toute sa force de volonté pour dissimuler aux yeux de sa fille l'agitation qui s'était emparée de lui.

— Je reviens à l'instant, ma chère Céleste, et nous reprendrons notre conversation au sujet de ton mariage, lui dit-il en souriant.

Puis il se rendit à son cabinet.

Personne ne s'y trouvait.

Maurice jeta un rapide coup d'oeil autour de lui et aperçut sur sa table de travail un billet plié en triangle.

A cette vue il tressaillit.

Il s'approcha de la table et prit ce billet d'une main frémissante, il l'ouvrit, puis il le porta à ses lèvres.

Il avait reconnu l'écriture de son père.

Ce billet ne contenait que quelques mots, mais cela suffit pour remplir le coeur de Maurice d'une joie immense et indescriptible.

Enfin, il allait revoir son père !

Voici ce que disait ce billet:

« — Ce soir à Fontainebleau, à 11 heures, dans le parc, auprès de la « pierre qui pleure » Bl. ».

— Ce soir ! murmura Maurice. Ce soir je pourrai le presser sur mon coeur!... Le mystère qui nous sépare sera enfin dissipé !

Maurice revint à la salle à manger et dit à sa fille qu'une affaire imprévue l'obligeait à partir soudainement pour Fontainebleau.

Il se hâta de déjeuner pour avoir le temps de faire ses préparatifs de départ.

Comment aurait-il le moindre soupçon? il avait reconnu l'écriture de son père, et cela seul suffisait pour lui inspirer pleine confiance.

Il passa la matinée à se préparer à partir.

Un trouble fiévreux l'agitait, et ce fut avec un soulagement visible qu'il entendit sonner l'heure du départ.

Il était deux heures après midi lorsqu'il se fit conduire à la gare.

A aucun prix il n'aurait voulu manquer le train qui devait le transporter à l'endroit où il devait revoir son père.

Il savait du reste qu'il lui faudrait un peu de temps pour trouver le lieu du rendez-vous, attendu que la forêt de Fontainebleau lui était inconnue et qu'il n'avait entendu parler que d'une manière très-vague de la « pierre qui pleure ».

Il en était même à se demander comment il pourrait se rendre à cet endroit.

Son aventure à la chapelle de la route de Meudon lui avait démontré la nécessité de ne jamais sortir la nuit sans être armé, aussi eut-il le soin de glisser un revolver dans la poche de son pardessus.

Arrivé de bonne heure à Fontainebleau il descendit dans un hôtel et se fit servir à dîner.

Quand il fut au dessert il invita le maître de l'hôtel à prendre un verre de Bordeaux avec lui.

Celui-ci, désireux de s'attacher un nouveau client, accepta avec empressement et la conversation fut bientôt engagée.

— Vous avez sans doute des affaires qui vous appellent dans notre ville? lui dit l'hôtelier au bout d'un moment, car nous ne sommes pas dans une saison où l'on fait dans ces parages des parties de plaisir.

— En effet! repartit Maurice qui était devenu pensif.

La pensée qu'il allait enfin revoir son père l'avait remué jusqu'au fond de l'âme, et il avait toutes le peines du monde à conserver son sang-froid et à dissimuler à son hôte l'état d'agitation dans lequel il se trouvait.

Il y reussit pourtant et personne ne se doutait de ce qui se passait en lui.

Ce ne fut cependant pas sans peine, attendu que dans les petites villes de province chacun est friand de nouvelles et accueille avec empressement tout ce qui peut satisfaire la curiosité.

Ce qu'il voulait surtout éviter c'était d'intriguer des personnes qui auraient pu le surveiller et le suivre dans la forêt. Il savait que tout ce qui paraît mystérieux a un attrait invincible pour tout le monde.

Toutes ces pensées traversèrent comme un éclair le cerveau de Maurice qui répondit d'un air naturel :

— J'ai presque honte de le dire, mais je suis parisien et je viens aujourd'hui à Fontainebleau pour la première fois.

— Que me dites vous là ? s'écria le maître de l'hôtel qui avait l'air de ne pas en croire ses oreilles.

— C'est la vérité ! répéta Maurice.

— Comment !... c'est la première fois que vous venez à Fontainebleau ?

— La première fois.

— Vous !... un parisien ?

— Je vous répète, cher monsieur, que j'ai presque honte de le dire. Aussi je veux réparer ma négligence.

— Et vous avez parfaitement raison ! répliqua l'hôtelier d'un air de bonne humeur. Le parc de Fontainebleau et les forêts qui l'avoisinent valent réellement que l'on se donne la peine de les visiter.

— Je le sais, fit Maurice; tout cela a une grande valeur historique, et on doit y trouver beaucoup de souvenirs se rattachant à l'histoire de France.

— Puisque vous êtes ici pour la première fois, reprit l'hôte, vous aurez de la peine à trouver votre chemin dans la forêt et si vous le désirez, je puis vous procurer un guide excellent.

— Non, non ! fit vivement Maurice, je veux être seul.

— Vous ne voulez pas de guide ?

— Non, répéta Maurice qui prit un air indifférent pour ne pas éveiller la curiosité du maître de l'hôtel, seulement je dois vous dire que je suis un grand ami de la nature, au point que mes amis se moquent souvent de moi, et quand je suis au milieu d'une forêt ou d'une campagne je n'aime pas à avoir au-

tour de moi des personnes dont la conversation m'importune et m'empêche de me livrer aux pensées que m'inspire la vue de la belle nature.

— Mais, monsieur, vous courrez le risque de vous égarer si vous ne prenez personne pour vous guider.

— Ne craignez rien, repartit Maurice, je suis habitué aux longues promenades et j'ai acquis une certaine expérience à ce sujet. Tout ce que je vous demanderai ce sera de m'indiquer la direction à suivre pour me rendre à la forêt; je ne doute pas que vos indications ne me soient d'une grande utilité.

L'hôtelier sourit complaisamment et d'un air flatté.

C'était un de ces hommes comme on en rencontre tous les jours et qui sont possédés de la manie de donner des conseils à tout le monde.

Il était par conséquent enchanté de trouver quelqu'un qui lui en demandât.

Il commença par faire la description de toutes les allées, carrefours, sentiers, grottes, etc., de la forêt de Fontainebleau avec une loquacité que Maurice se garda bien d'arrêter.

Ce dernier écoutait, au contraire, de ses deux oreilles et ne perdait pas un mot de son interlocuteur qui acheva sans avoir dit un mot de la « pierre qui pleure ».

L'hôtelier le faisait-il à dessein ? C'est ce qu'on ne sait pas.

Toujours est-il que Maurice n'a pu rien apprendre.

Il ne voulait pas questionner l'hôte afin de ne pas éveiller sa curiosité.

Il lui avait dit, du reste, que Fontainebleau lui était totalement inconnu.

Il sortit donc de l'hôtel et prit le chemin que le maître de l'hôtel lui avait indiqué comme devant le conduire à la forêt et une demi-heure plus tard il se trouvait à un carrefour nommé le « Rendez-vous ».

C'est là qui se réunissaient autrefois les seigneurs et les dames de la cour qui faisaient partie de la chasse royale.

C'est aussi en cet endroit que la belle de Fontage inventa une coiffure nouvelle.

Voici à quelle occasion: après une course rapide à cheval ses cheveux s'étaient dénoués et flottaient librement autour de son visage.

Impatientée, la favorite arrêta son cheval et ayant défait un noeud de rubans qui portait à son corsage elle s'en servit pour rassembler ses cheveux épars et les rattacher.

Cette coiffure improvvisée et originale allait tellement bien à sa charmante figure que le roi ne put s'empêcher de manifester son étonnement et son admiration.

Le lendemain toutes les dames de la cour portaient les cheveux relevés et attachés par un ruban et l'on donna à cette manière de se coiffer le nom de « coiffure à la Fontage ».

C'étaient des pensées d'un genre différent qui se heurtaient confusément dans le cerveau de Maurice qui s'était assis sur un banc pour attendre l'heure du rendez-vous qui lui avait été donné.

Son coeur battait avec violence.

Un sentiment de bonheur mêlé d'une inquiétude endéfinissable remplissait tout son être.

On eût dit un amoureux à son premier rendez-vous d'amour.

Il pensait à Blondel... à son père!...

Les années devaient l'avoir changé et son corps était sans doute courbé par l'âge et par l'adversité!

A l'époque où Maurice avait quitté son père pour la dernière fois, celui-ci avait déjà dépassé la fleur de l'âge et atteint l'âge mûr.

Maintenant ce devait être un vieillard.

Ses cheveux étaient certainement blanchis et sa démarche chancelante.

Et son fils n'était pas auprès de lui pour lui servir de soutien.

Pourquoi?

Pour quelle raison Blondel se tenait-il caché ou éloigné de son fils qui désirait cependant si ardemment le revoir?

Maurice ne pouvait trouver de réponse plausible à cette question.

Mais il allait enfin pouvoir être satisfait!

A cette pensée Maurice sentit ses nerfs se détendre, sa poitrine se gonfler et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

. . . . . .

. . . . . .

La « pierre qui pleure » est située dans la partie sud de la forêt de Fontainebleau.

Le site est ravissant.

Il se compose d'une petite clairière qui se termine d'un côté par une petite grotte au fond de laquelle on entend le murmure d'une petite source qui tombe sur le rocher.

Le fond du tableau est formé par la verdure imposante des chênes séculaires auxquels sont adossés les rochers qui forment la grotte.

D'autres arbres entourent la clairière qui semble ainsi fermée de tous les cotés.

A gauche de l'entrée de la grotte se trouve la « pierre qui pleure ».

Ce sont à proprement parler deux blocs de rocher posés l'un sur l'autre.

Le bloc supérieur s'élève à environs trois mètres du sol, son sommet s'avance en forme d'avant-toit et c'est de cette partie que d'instant en instant une goutte d'eau tombe à terre.

Le sol qui environne ces deux rochers ne présente aucune trace d'humidité, ce qui rend ce phénomène d'autant plus surprenant et fait de la « pierre qui pleure » un but d'excursion pour tous ceux qui visitent la forêt de Fontainebleau.

Comme cela arrive souvent, cette curiosité à donné naissance à une légende que voici :

« Deux siècles auparavant un chevalier habitait avec son épouse un château éloigné d'une demi-heure seulement de la forêt; la vie de ces deux personnages était très-retirée, leur famille ne se composait que d'un charmant petit garçon de cinq ans.

Mais, chose étrange, cet enfant qui ressemblait à sa mère d'une manière surprenante, inspirait une aversion profonde au chevalier.

Ce dernier semblait avoir son fils en horreur.

On ne l'avait jamais vu le caresser ni lui adresser la parole avec bienveillance.

Il ne lui parlait jamais qu'avec brutalité.

La pauvre mère s'affligeait profondément de cette manière d'agir de son époux.

Elle avait voulu essayer de le persuader, mais en vain.

Le farauche châtelain devenait de jour en jour plus brusque, plus maussade et plus emporté.

Il sortait souvent le matin et ne rentrait que lorsque la nuit était tombée.

Sa malheureuse épouse ne recevait de lui que des rabuffades et des paroles grossières.

Il sortit un matin et resta deux jours sans revenir au manoir.

Pendant la seconde nuit il rentra et allant directement dans l'appartement de la châtelaine il lui ordonna de se lever sur-le-champ.

Quand elle fu vêtue il lui dit de prendre son enfant et de le suivre.

Puis il sortit, suivi de la malheureuse femme qui marchait toute tremblante et en portant son fils dans ses bras.

Ils avait pris la route qui, traversant la forêt, conduit au village voisin.

Arrivé au milieu de la forêt le chevalier s'arrêta et commença à parler brusquement à sa femme, l'accusant d'infidélité et de trahison.

Puis la prenant brusquement par le bras il l'entraîna violemment dans le fourré en proférant des menaces.

Ils arrivèrent enfin dans une espèce de clairière entourée d'arbres séculaires et auprès de laquelle se trouvaient des rochers formant une espèce de grotte.

Le chevalier tirant alors un poignard de sa ceinture il le présenta à l'infortunée mère en lui montrant son fils.

Puis il lui dit d'une voi menaçante:

— Frappe!

La malheureuse femme hébétée par l'angoisse ne comprit pas tout d'abord.

Elle ne pouvait pas supposer que le châtelain son époux voulût faire mourir son fils et le faire immoler par sa mère.

Mais elle comprit bientôt quelle était l'intention du barbare qui reprit la parole en lui ordonnant de faire mourir son « bâtard », comme il appela l'enfant de sa femme.

Ce devait être, disait-il, la punition de son infidélité.

En vain la malheureuse voulût-elle protester de son innocence.

En vain supplia-t elle son barbare époux d'épargner son enfant; tout fut inutile!...

Etreignant le bras de la malheureuse femme comme dans un étau de fer, il dirigea l'arme meurtrière qu'elle tenait vers la poitrine de l'enfant.

Le coup avait été habilement calculé et la lame du poignard disparut toute entière dans la poitrine du pauvre petit, qui tomba baigné dans son sang.

Un cri de douleur et de désespoir s'échappa des lèvres de la malheureuse mère, qui se précipita sur son fils qui se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Au bout d'un moment tout était terminé.

La malheureuse châtelaine était restée immobile, à genoux devant le cadavre de son fils.

Alors le cruel châtelain, tirant son épée, en asséna un coup

si violent sur la tête de sa malheureuse épouse, qu'il lui fendit le crâne.

Sans attendre que les deux cadavres fussent refroidis, le meurtrier creusa un trou dans la terre molle et il les y plaça l'un à côté de l'autre, puis, pour faire disparaître toute trace de son horrible forfait, il roula sur la terre remuée un énorme bloc de rocher.

A partir de cette nuit, le chevalier assassin disparut et personne n'eut jamais de ses nouvelles.

Le bloc de rocher qui recouvrait les restes de son épouse et de son fils présenta depuis cette nuit lugubre un phénomène surprenant.

Il se couvrit d'humidité et laissa suinter des gouttes d'eau, comme s'il voulait répandre des larmes sur l'horrible forfait dont il avait été témoin.

C'est de là que ce rocher reçut le nom de « pierre qui pleure. »

. . . . . .

. . . . . .

Le soir où Maurice arriva à cette endroit de la forêt, l'obscurité était profonde au point qu'il ne pouvait rien distinguer à deux pas au devant de lui.

Les chênes séculaires qui entouraient la clairière ressemblaient à des spectres monstrueux, la « pierre qui pleure » elle-même avait l'air d'un fantôme difforme.

Le murmure de la source qui coule au fond de la petite grotte donnait à ce spectacle quelque chose de mistérieux et de lugubre.

En entrant dans la clairière, Maurice ne put s'empêcher de sentir un frisson parcourir son corps.

Quelques gouttes d'une sueur glacée perlèrent sur son front.

Cependant, il reprit rapidement son sang-froid et son assu-

rance, et fit tous ses efforts pour pouvoir percer l'obscurité et voir autour de lui.

Il s'approcha de la grotte et se trouva ainsi tout près de la « pierre qui pleure ».

Mais aucune créature humaine ne s'y trouvait.

On n'entendait d'autre bruit que le frissonnement des feuilles agitées par une brise imperceptible et le murmure de la source.

— Il n'est pas encore arrivé! pensa Maurice.

Puis il sentit une sourde inquiétude remplir son coeur!

Si Blondel allait ne pas venir!

Si son espérance anxieuse allait encore une fois être déçue?

Il lui vint ensuite à l'idée que son père pouvait s'être réfugié dans la grotte, dont il voyait l'entrée à deux pas devant lui, quand il entendit un léger bruit à quelques pas derrière lui.

— Il est peut-être là et s'est endormi en m'attendant, pensa-t-il.

Il allait s'avancer pour pénétrer dans la grotte.

Il s'arrêta, retenant sa respiration.

Etait-ce Blondel?

Maurice se retourna vivement et jeta ses regards du côté où il venait d'entendre ce bruit.

Il cherchait, mais en vain, à voir dans les ténèbres épaisses qui l'environnaient. Il ne pouvait absolument rien distinguer.

Le léger bruit qu'il venait d'entendre avait cessé.

Le plus profond silence régnait dans la forêt.

— Je me suis trompé sans doute! pensa Maurice.

Et il se retourna dans l'intérieur de la grotte.

Y étant entré, il put se convaincre que personne ne s'y trouvait.

Il revint sur ses pas et jeta de nouveau ses regards autour de lui.

Tout à coup une détonation se fit entendre à quelques pas à sa droite, une balle passa en sifflant à son oreille et en même temps il entendit une exclamation de douleur dans le fourré, sur le côté opposé à celui d'où était parti le coup de feu.

La balle avait effrayé ou peut-être blessé quelqu'un.

A qui avait-elle été destinée?

Devait-elle le frapper lui ou bien le coup de feu avait-il été dirigé contre une autre personne?

Se trouvait-il de nouveau attiré dans un guet-apens par un ennemi?

Quelles étaient donc les personnes qui se trouvaient cachées dans le fourré?

Blondel était-il là?

Telles étaient les questions que s'adressait Maurice sans parvenir à trouver une réponse plausible.

Il avait pris le pistolet qu'il avait placé dans la poche de son pardessus et se tenait sur ses gardes, prêt à faire feu sur la première personne qu'il verrait s'avancer avec une attitude menaçante.

Au même instant, il vit un homme paraître à sa droite pendant qu'un second personnage apparaissait à sa gauche.

L'obscurité était trop profonde pour qu'il pût distinguer leurs traits.

Etaient-ce des amis ou bien des ennemis?

Cette incertitude le mettait dans l'impossibilité de rien faire pour sa défense.

Ne pouvait-il pas, en effet, diriger son arme sur son père?

Cependant, en restant ainsi, il donnait à un ennemi le temps de s'approcher.

La situation était terrible.

Maurice fit quelques pas en arrière sans perdre de vue les deux êtres qu'il avait sous les yeux.

Celui qui se trouvait à droite fut bientôt assez près pour que

Maurice pût voir briller dans les ténèbres la lame d'un poignard.

Ce personnage, se voyant tout près de Maurice, se précipita sur lui en levant le bras comme pour le frapper.

Il était évident qu'il avait l'intention de le terrasser avant d'être rejoint par le personnage qui s'avançait du côté opposé.

Ce dernier se trouvait environ à dix pas au moment où Maurice fut attaqué.

Celui-ci voulut décharger un coup de son arme sur son agresseur, dont le visage était couvert d'un masque noir et qui portait sur la tête un chapeau dont les larges ailes étaient abaissées sur ses yeux.

Mais l'arme étant mal dirigée, la balle alla se perdre dans le fourré.

Le poignard de l'assassin lança un éclair, Maurice fit un saut de côté et il fut assez heureux pour éviter le coup meurtrier, qui ne fit qu'effleurer son bras gauche.

Une sourde exclamation de rage sortit des lèvres du bandit qui, le lecteur l'a sans doute deviné, n'était autre que Mac-Bell.

Maurice, faisant vivement quelques pas en arrière, se trouva au pied de la « pierre qui pleure ».

Il s'y arrêta, espérant pouvoir faire face à ses adversaires, sans être surpris par derrière.

Puis il s'apprêta à se servir du second coup de son pistolet, qui, cette fois, ne raterait pas, sans doute.

Mais, au même moment, il s'aperçut que son assassin venait de disparaître.

Stupéfait, il allait s'avancer pour se rendre compte de cela, mais trop tard, hélas.

Le bloc de rocher auprès duquel il se trouve oscille sur sa base, il tombe et renverse le malheureux Maurice, qu'il écrase sur le sol.

Un cri sourd s'échappa de la poitrine de l'infortuné, puis tout retomba dans le silence.

La « pierre qui pleure » était à terre et on ne voyait plus que l'extrémité des jambes de Maurice.

En même temps, une large flaque de sang s'étendait sur la terre détrempée par la rosée.

Mac-Bell, qui était arrivé de Melun dans la journée, avait eu le temps de venir avant la nuit examiner l'endroit où il devait commettre le crime; il avait tout vu et avait reconnu que la « pierre qui pleure » n'était pas très-solide sur sa base et que ce n'était que par un miracle d'équilibre qu'elle conservait sa position perpendiculaire.

Une vigoureuse poussée de l'épaule devait suffire à la précipiter à terre.

Quand l'assassin vit sa victime s'approcher du rocher pour ne pas être surpris par derrière, il murmura :

— Attends!... ton compte sera bientôt fait.

Et c'est à ce moment qu'il se glissa derrière le bloc de pierre et qu'il disparut aux yeux de Maurice.

Il n'eut pas de peine à mettre en mouvement le rocher qui comme nous venons de le voir, tomba en renversant Maurice.

Tout cela s'était passé en moins de temps que nous n'en mettons pour l'écrire.

Pendant ce temps, qu'était devenu le troisième personnage ?

Au bout d'un moment il s'avança avec précaution.

Il boitait légèrement de la jambe gauche.

C'était sans doute la suite du coup de feu que Maurice avait entendu un moment auparavant.

L'obscurité lui avait permis de s'approcher assez pour se rendre compte de ce qui se passait.

Il avait sans doute entendu le coup de pistolet de Maurice,

mais il ignorait qui avait tiré et contre qui la balle avait été dirigée.

Il s'avançait en rampant presque sur le sol et il put bientôt voir Maurice adossé au rocher.

— Maurice!... il vit!... voulut-il s'écrier.

Mais au même moment sa voix expira dans sa gorge.

Il venait de voir la « pierre qui pleure » vaciller et tomber en écrasant Maurice.

Un rugissement sortit de sa poitrine et il se précipita sur l'assassin en lui disant :

— Monstre!... voilà ta récompense!

Et il voulut plonger dans la poitrine de Mac-Bell le poignard qu'il brandissait de la main droite.

Mais l'Écossais réussit à parer le coup qui lui était destiné, et saisissant de la main gauche le bras de l'inconnu il voulut à son tour le frapper.

Alors il s'engagea entre ces deux hommes un combat terrible.

Un combat qui ne pouvait se terminer que par la mort de l'un des deux adversaires!

Tous deux montraient une agilité égale, cependant il était facile de voir que Mac-Bell surpassait l'inconnu en force musculaire.

Ce dernier était affaibli par sa blessure et par l'hémorrhagie qui en était résulté, et ses membres commençaient à perdre leur élasticité.

L'issue de cette lutte devenait de moins en moins douteuse.

L'inconnu, dont la respiration était maintenant pénible et sifflante, faiblissait à vue d'oeil.

L'Écossais allait évidemment avoir le dessus.

Son adversaire, dont le visage était également recouvert d'un masque, concentrait maintenant tous ses efforts sur un point.

Il voulait arriver à dégager son bras droit pour pouvoir poignarder Mac-Bell.

Mais ses efforts étaient infructueux.

Il ne pouvait pas se défaire de l'étreinte de l'Écossais.

Bientôt, celui-ci, reconnaissant son avantage, donna un croc-en-jambe à son adversaire, et tous deux roulèrent sur le sol.

Cette chute fut fatale pour l'inconnu.

En tombant, le couteau de Mac-Bell pénétra jusqu'au manche dans se poitrine.

Ses muscles se détendirent.

Un râlement sifflant sortit de sa poitrine, une écume sanglante apparut sur ses lèvres et son regard prit la fixité de la mort.

Mac-Bell se soulevant sur ses genoux, posa sa main sur le coeur de son adversaire.

Mais tout battement avait cessé.

Il voulut alors savoir quel était l'homme contre lequel il avait eu à lutter aussi rudement.

Il arracha le masque qui couvrait les traits de l'inconnu et il se pencha sur son visage.

— Ah! s'écria-t-il avec un air de triomphe. Ah! Blondel!...

Et il se pencha de nouveau pour le regarder de plus près, afin de bien s'assurer qu'il ne se trompait pas.

Mais non.

C'était bien Blondel.

L'homme auquel il avait juré une haine mortelle était là, étendu à ses pieds, sans vie!.

— Malédiction!... reprit-il, le gaillard a voulu de nouveau se mettre en travers de mon chemin, mais cette fois il a eu ce qu'il cherchait.

Et en parlant ainsi il poussa du pied le corps de Blondel.

Puis il reprit son monologue.

— C'est singulier, fit-il d'un air pensif, comment diable Blon-

del se trouvait-il ici?... Où peut-il bien s'être tenu caché jusqu'à présent?... Lui que je croyais depuis longtemps mort au bagne et que je retrouve tout-à-coup à Paris!

Quelle existence de taupe a-t-il pu mener pour avoir échappé à ma vigilance?... Mais, bah!... il n'y faut plus penser. J'en suis maintenant débarrassé.

Puis il ajouta d'un air de sourde ironie:

— Oui, oui, Blondel!... dorénavant tu ne viendras plus te mêler de mes affaires.

Avant de quitter l'endroit où il venait de commettre un double assassinat, Mac-Bell se demanda ce qu'il devait faire de ces deux cadavres.

Était-il prudent de les laisser où ils étaient?

D'un autre côté, la nuit s'avançait, le jour commencerait bientôt à poindre et il courait le risque d'être surpris par quelque chasseur ou quelque bûcheron matinal avant d'avoir pu faire disparaître les corps de ses victimes.

Il fallait à tout prix qu'au lever du soleil il fût loin de Fontainebleau.

Il se contenta de traîner les corps de Blondel dans le fourré épais, ce qui ne lui donna pas beaucoup de peine.

En agissant ainsi, il évitait le danger qu'il aurait couru en laissant ce corps au milieu de la clairière, où il aurait été aperçu pour la première personne qui aurait passé par là.

Quand il eut fait cela il jeta un regard vers le rocher qui recouvrait le corps de Maurice.

Essayer de le remuer pour enlever le cadavre était une entreprise qui demandait plus de temps que Mac-Bell n'en avait à sa disposition.

Il avait facilement pu renverser cette pierre qui, comme nous l'avons dit plus haut, ne se tenait debout que par un miracle d'équilibre.

Mais maintenant il aurait fallu la relever, la remettre à sa place, et c'était une autre chose.

Quelle que fut la force musculaire de l'Ecossais, elle n'y pouvait pas suffire.

— Alons!... pensa Mac-Bell, pourquoi me tourmenter mal à propos? Avant qu'on découvre tout cela j'aurai eu le temps de faire du chemin... je serais de retour à Paris; et la « pierre qui pleure » ne racontera à personne ce qui s'est passé ici cette nuit; elle est muette comme le cadavre qu'elle recouvre.

Il jeta un dernier regard autour de lui afin de s'assurer qu'il ne laissait derrière lui aucun objet pouvant le trahir.

Il aperçut alors à ses pieds un poignard ainsi que le pistolet de Maurice.

Il ramassa les deux armes et les glissa dans sa poche.

— Il vaux mieux emporter tout cela, pensa-t-il; et qui sait si ces armes ne pourront pas me servir un jour! Un homme prudent et sage trouve toujours une occasion d'user de ce qu'il a sous la main.

Puis ramenant son manteau sur ses épaules, il prit à grands pas le sentier qui devait le ramener à la grande route.

Seulement au lieu de retourner à Melun a pied et de reprendre le chemin de fer dans cette localité, il avait décidé de retourner à pied jusqu'à Paris.

De cette manière il éviterait plus certainement le danger d'être reconnu et de donner l'éveil.

Au soleil levant il était sur la grande route, marchant d'un pas délibéré et avec un air d'insouciance.

On l'aurait pris pour un voyageur inoffensif.

Un quart d'heure plus tard il fut rejoint par un marchand de lait qui se rendait en ville avec sa voiture.

Cet homme voyant notre voyageur se diriger du même côté que lui il lui offrit de lui donner une place auprès de lui, ce que Mac-Bell accepta sans façon.

Deux heures plus tard il faisait son entrée dans la capitale.

Il portait maintenant des vêtements différents de ceux de tous les jours.

Il en avait fait un paquet qu'il avait pris avec lui en partant de Paris et qu'il avait caché dans la forêt.

Avant de rejondre la grande route il avait changé d'habits et était de cette manière plus certain de n'avoir pas été reconnu.

Au lieu du large manteau qu'il portait la veille, il avait revêtu une de ces vestes courtes comme en portent d'ordinaire les hommes de la campagne.

Quand il eut dépassé la barrière il se dirigea du côté de l'auberge du « Coq rouge », dont nous avons déjà entretenu le lecteur, et qui passait avec raison pour être un repaire de malfaiteurs.

Là il trouva d'autres vêtements et changea de nouveau de costume.

Une heure après Gaspard le borgne rentrait dans la boutique de bric-à-brac qu'il tenait au Temple.

. . . . . .

Vers la fin de la même journée une vieille femme qui ramassant du bois mort dans la forêt arriva toute épouvantée au village voisin et raconta que, passant vers la « pierre qui pleure », elle avait vu le bloc de rocher gisant à terre, et qu'une mare de sang recouvrait le sol.

Immédiatement tous les habitants du village se dirigèrent vers ce point pour aller se rendre compte par leurs yeux de ce phénomène étrange.

Ils avaient emporté des perches et des barres afin de tâcher de remettre en place la « pierre qui pleure ».

Après bien des efforts ils y parvinrent et le bloc reprit son ancienne position.

On ne trouva rien de dessous qu'une large flaque de sang coagulé.

Quelques taches de sang étaient restées attachées à la pointe de la pierre dont à partir de ce jour le nom fut modifié.

La population ignorante disait maintenant : c'est la « pierre qui pleure du sang ».

CHAPITRE XIV.

Le duel.

Pendant que Mac-Bell était chargé de faire disparaître Maurice, Beaufleury s'était réservé la tâche de se débarasser d'Arthur, le jeune fiancé de Céleste.

Avec un caractère comme celui de l'ancien « Jean l'incendiaire », le lecteur comprendra facilement que le duel que cet homme avait accepté d'Arthur ne pouvait être qu'un prétexte.

Il n'était jamais venu à l'esprit de Beaufleury de se mesurer les armes à la mains, et dans des conditions régulières, avec le futur époux de Céleste.

Il ne savait que trop combien il y a de chances à courir dans un duel, si inexpérimenté que soit l'adversaire que l'on a devant soi, et Beaufleury ne voulait pas s'exposer à la moindre de ces chances.

Il préférait avoir recours à un moyen plus sûr et plus expéditif.

Arthur devait disparaître à tout prix.

Ce n'était plus que sur le moyen à employer que Beaufleury hésitait.

Il ne pouvait, ni ne voulait opérer seul.

D'un autre côté Mac-Bell ne pouvait pas être chargé de toute la besogne.

L'affaire de la « pierre qui pleure » devait lui suffire. Du reste il ne travaillait pas pour rien, et Beaufleury devenait économe.

Qui donc trouver qui pourrait se charger de cette affaire?

Baptiste peut-être, le fils de la mère Salviat?

C'était sans doute un gaillard résolu et déterminé, qui ne boudait pas devant le travail.

Il était rétabli de sa blessure, mais c'était un ami, un associé de Mac-Bell, et il n'y avait rien à faire de ce côté-là.

C'est en faisant ces réflexions que Beaufleury arpentait son cabinet quand son valet de chambre vint lui annoncer qu'une vieille femme demandait à lui parler.

— Comment se nomme cette personne? demanda-t-il.

— Elle n'a pas voulu me dire son nom, répondit le valet.

— Dans ce cas je ne puis la recevoir, reprit Beaufleury.

— C'est ce que je lui ait dit, monsieur le comte, mais elle prétend avoir des choses de la plus haute importance à vous communiquer.

— Allez lui dire que je ne reçois que les personnes que je connais ou dont je connais le nom.

Le laquais s'éloigna et revint au bout d'un moment.

Il tenait à la main un mouchoir brodé.

— Monsieur le comte, dit-il, cette femme m'a chargé de vous remettre ceci.

Beaufleury saisit ce mouchoir et le reconnu comme étant le sien, tout en se rappelant confusement l'avoir reçu de la comtesse de St-Etienne.

Il supposa tout d'abord qu'il l'avait oublié chez la comtesse, et que cette vieille femme venait de la part de cette dernière.

— Faites entrer cette femme! dit-il au valet de chambre.

A peine celui-ci avait-il renfermé la porte qu'elle se rouvrit et donna passage à une vieille femme d'un aspect rébarbatif mais cependant vêtue assez proprement.

Beaufleury qui, à ce moment, tournait le dos à la porte, se retourna brusquement et demanda brièvement:

— Que me voulez-vous?...

Il n'en put dire davantage....., il venait de reconnaître la mère Salviat..., la vieille femme du « Champ du crime ».

Que venait-elle faire? quelles étaient ses intentions?...

Comment avait-elle pu découvrir sa demeure?

Beaufleury avait eu le soin de se couvrir le visage d'un masque toutes les fois qu'il avait été dans la cabane de cette femme, et ni elle, ni son fils Baptiste ne l'avaient jamais vu que masqué.

Maîtrisant son trouble et son émotion il parvint à dissimuler ses sentiments et il reprit la parole.

— Que puis-je faire pour vous, ma brave femme? demanda-t-il en feignant la bienveillance.

— Vous devez vous en douter, monsieur de Beaufleury, répondit la vieille avec effronterie.

Elle n'avait aucun intérêt à jouer la comédie et ne voulait pas perdre de temps en circonlocutions inutiles.

— Vous vous trompez sans doute, reprit Beaufleury, je ne me souviens pas vous avoir jamais vue.

La vieille femme se mit à rire d'un air cynique.

— Je crois sans peine que monsieur le comte ne se souvienne pas volontiers d'une vieille femme comme moi, dit-elle, mais je n'aurais pas supposé que vous puissiez oublier vos amis aussi facilement.

La rougeur de l'indignation se répandit sur le visage de Beaufleury.

— Mes amis?... Il ne put en dire davantage.

— Mais certainement, reprit la vieille Salviat qui voulait aller droit au but... Ne sont-ce donc pas des amis ceux qui tirent les marrons du feu pour vous afin que vous ne vous brûliez pas les doigts?

— Je ne vous comprend pas! fit Beaufleury impatienté. Encore une fois, je ne vous comprend pas et je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah! fit la vieille avec aigreur, c'est comme cela, et vous ne vous souvenez pas de moi? Eh bien je vais vous refraichir la mémoire!... Ah!... monsieur le comte ne se rappelle pas qu'il

est venu dans ma maison,... et masqué encore,... comme s'il avait été en bonne fortune!...

Beaufleury, dont l'embarras augmentait visiblement, voulut faire un geste de dénégation.

— Moi?... vous... vous trompez! balbutia-t-il.

Mais la mégère continua sans se déconcerter.

— Ne vous souvenez-vous donc pas de mon fils Baptiste, qui a manqué perdre la vie à cause de vous?... Ne vous souvenez-vous pas du « Champ du crime », et de l'affaire de la petite chapelle de la route de Meudon?

La mère Salviat qui, tout d'abord, avait parlé d'une voix calme, s'était animée et elle avait haussé le ton de sorte qu'on pouvait parfaitement entendre de la pièce voisine tout ce qu'elle disait.

Beaufleury comprit qu'il fallait à tout prix acheter le silence de cette vieille femme.

Il s'avança vers son sécretaire, ouvrit un tiroir et y prit un billet de banque qu'il tendit à la mère Salviat en lui disant:

— Silence!... pas un mot de plus.

La vieille prit le billet avec une satisfaction visible.

Elle voyait que ses arguments étaient puissants.

Cependant elle ne perdait pas de vue le principal but de sa visite.

Elle voulait arriver à obtenir pour son fils Baptiste le monopole des « affaires » que Beaufleury payait si largement et pour lesquelles Gaspard le borgne avait si souvent eu la préférence.

— D'où avez-vous ce mouchoir? demanda Beaufleury.

— Vous l'avez perdu lors de la dernière visite que vous nous avez faite, répondit la mère Salviat d'un ton radouci.

Le billet de banque avait fait son effet.

— Imbécile que je suis! fit Beaufleury à voix basse.

— Mais, reprit-il à haute voix, ce mouchoir ne porte qu'une simple initiale, un B, qu'est-ce que cela prouve?

— Le hasard est parfois merveilleux, fit la vieille en sou-

riant, je connais une ouvrière brodeuse qui se souvient parfaitement avoir brodé ce mouchoir pour la comtesse de St-Etienne.

— Adèle !... fit imprudemment Beaufleury.

Sans se déconcerter la vieille femme continua :

— Je me rendis alor chez la comtesse, qui m'apprit qu'elle vous avait fait cadeau de ce mouchoir !

— Oh !... la petite vipère ! fit Beaufleury d'une voix sourde, elle me le paiera !

La mère Salviat se mit à rire.

— La pauvre petite femme, dit-elle, il ne faut pas lui en vouloir pour cela, vous savez que je connais le moyen de rendre les gens accomodants.

Beaufleury se mordit les lèvres.

Soudain une pensée traversa son esprit.

Il pouvait profiter de cette occasion pour savoir de quel genre étaient les relations de la famille Salviat avec Mac-Bell et pour apprendre quelque chose sur son compte.

— A propos !... fit-il d'un air dégagé, savez-vous où se trouve Gaspard le borgne, et pourriez-vous me l'envoyer ?

— Gaspard le borgne? fit la vieille femme dont le regard lança un éclair de haine et de rage sourde. Que lui voulez-vous ?

— J'en ai besoin aujourd'hui même et je ne sais où le trouver. J'avais une bonne affaire à lui proposer, il est votre ami, ne pourriez-vous pas me l'envoyer ?

— Mon ami ? s'écria la vieille.

— Comment? reprit Beaufleury en feignant la surprise ; n'est-il donc pas votre ami ou tout au moins celui de votre fils ?

— Lui ?... l'ami de mon fils ?... Lui qui vient toujours couper l'herbe sous les pieds de Baptiste ?

La mère Salviat était agitée.

Une jalousie évidente la faisait parler ainsi, et Beaufleury s'applaudissait intérieurement de la tournure que prenait la conversation.

Comme il voulait exciter encore un peu la vieille il reprit:

— Gaspard est un gaillard solide et de toute confiance!

Ces paroles eurent un effet merveilleux.

— Que dites-vous? s'écria la mère Salviat avec aigreur; mon fils aussi est solide, et il mérite plus de confiance que votre Gaspard!... Mettez-le seulement une fois à l'épreuve, et vous verrez si je dis vrai!

Elle était toute contente de l'occasion qui s'offrait de vanter les mérites de son fils et de lui faire gagner de l'argent.

— Oui, reprit-elle, essayez seulement une fois et confiez-lui une affaire, à lui tout seul, et vous verrez de quoi mon Baptiste est capable quand il n'est pas empêché par un camarade aussi gênant que Gaspard le borgne!

Beaufleury jubilait intérieurement.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Mais il fallait qu'il dissimulât son contentement et il feignit de n'accorder qu'une confiance limitée à Baptiste.

Il savait qu'en agissant de cette manière il économiserait quelques billets de mille francs.

Il ne faillait donc pas qu'il eût l'air de tenir à employer le fils de la mère Salviat.

— Si je savais que je n'aie pas lieu de m'en repentir! fit-il comme s'il hésitait.

— Oh! fit vivement la vieille femme, je vous réponds de lui! Ayez toute confiance en ce que je vous dis!

— Allons, fit Beaufleury, je veux bien essayer de confier une affaire à votre fils sans en parler à son camarade Gaspard, qui pourrait bien ne pas être très-satisfait de ce que Baptiste veuille avoir le gâteau tout entier pour lui seul.

La vieille n'en demandait pas devantage et promit à Beaufleury de lui envoyer son fils dans l'après-midi de la même journée.

Beaufleury, qui brûlait d'impatience d'être débarrassé d'Ar-

thur afin de pouvoir sans retard en finir avec Céleste, crut pour cette fois se départir un peu de sa vigilance habituelle.

Cependant il dit à la mère Salviat de recommander à Baptiste de se présenter décemment vêtu et de se donner pour un jeun homme cherchant un emploi.

La vieille femme promit tout ce que Beaufleury voulut et reprit toute contente le chemin de sa masure.

Elle avait atteint son but et procuré une « bonne pratique » à son fils, sans compter le billet de banque qui lui était arrivé d'une manière aussi inattendue.

Quand elle fut revenue chez elle Baptiste s'y trouvait.

Elle lui raconta immédiatement l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Beaufleury.

La mère et le fils ne purent cacher leur joie, et, pour la première fois depuis plus de dix ans peut-être, ils s'embrassèrent.

Beaufleury de son côté n'était pas moins content.

Il reçut vers la fin de la journée le fils Salviat, le fit entrer dans son cabinet et ils eurent ensemble une conversation prolongée.

Baptiste s'éloigna enfin et Beaufleury s'étant mis au lit il s'endormit d'un sommeil aussi tranquille que celui de l'être le plus innocent du monde.

Le lendemain qui était un dimanche apporta une nouvelle joie à Beaufleury.

Vers midi il reçut la visite de Mac-Bell qui lui raconta ce qui s'était passé pendant la nuit dans la forêt de Fontainebleau.

Beaufleury triomphait.

Tous les obstacles s'étaient aplanis et rien ne pouvait plus entraver l'exécution de ses projets.

L'heure était venue où il devait se rencontrer sur le terrain avec Arthur, le fiancé de Céleste.

Les deux témoins étant venus le chercher en voiture, il congédia Mac-Bell et partit.

Une demi-heure plus tard ils arrivaient au bois de Vincennes.

BIBLIOTHÈQUE A. FRANÇOISE CATENNE

Deux minutes après Arthur arriva, accompagné également de ses témoins.

Il parut péniblement affecté de ne pas être arrivé le premier.

Les deux adversaires se saluèrent cérémonieusement pendant que les témoins examinaient les armes et prenaient les distances.

Quand tout fut terminé ils se placèrent en face l'un de l'autre.

Ensuite les armes leur furent remises.

Au moment où le signal de faire feu allait être donné Beaufleury fit signe qu'il voulait parler.

— Un moment, messieurs! dit-il, à la stupéfaction des témoins.

— Avez-vous une observation à faire? lui demanda un des témoins d'Arthur.

— Je crois que ce duel pourrait être évité, répondit Beaufleury d'un air digne et calme. Quant à moi, je suis prêt à avouer que j'ai eu tort vis-à-vis de monsieur.

— Comment!... vous convenez de cela? s'écria Arthur.

— Oui, repartit Beaufleury, et ma réputation de bravoure me permet de vous présenter mes excuses, si toutefois vous voulez bien les accepter.

Et tout en parlant, Beaufleury s'était rapproché du fiancé de Céleste et lui avait tendu la main avec une cordialité admirablement jouée.

Ce dernier qui avait un caractère généreux et une âme élevée se sentit immédiatement porté à une réconciliation.

En outre la pensée de sa fiancée contribua à l'engager à accepter une conciliation amiable.

Il prit donc la main que Beaufleury lui tendait, et répondit avec une politesse exquise :

— Si vous regrettez sincèrement de m'avoir offensé, monsieur, je me déclare pleinement satisfait de votre déclaration.

La réconciliation fut aussi complète que possible.

Les témoins eurent la sagesse de dissimuler leur surprise de voir cette rencontre se terminer de cette façon et l'on se sépara après avoir échangé quelques paroles de politesse.

Arthur se hâta de prendre congé de ses témoins et se rendit chez lui pour se débarasser de ses armes.

Il voulait ensuite se rendre chez sa fiancée.

Quant à Beaufleury, dont la conduite en cette occasion ne peut qu'étonner le lecteur, il se rendit également chez lui après avoir reconduit ses témoins pour lesquels cette affaire était énigmatique.

Au bout d'un moment il sortit et ayant appelé un fiacre qui passait, il se fit conduire sur le boulevard des Italiens.

Arrivé devant la Maison Dorée il fit arrêter et descendit.

Etant entré, il alla se placer à l'une des fenêtres qui donnent sur le trottoir.

Là il prit un journal et se mit à lire.

Au bout d'un moment il fut aisé de voir que son attention se portait beaucoup plus sur ce qui se passait au dehors que sur ce qu'il y avait dans le journal qu'il tenait à la main.

Il avait plutôt l'air de se servir de ce journal comme d'un écran pour pouvoir observer sans être vu ce qui se passait à la rue.

Il paraissait attendre avec impatience quelqu'un qui devait sans doute passer sur le boulevard.

Il avait demandé un verre de Madère auquel il ne faisait pas attention, ce qui était une preuve évidente qu'il ne se trouvait là que pour être exact à quelque rendez-vous.

Il resta ainsi pendant près d'une heure.

Son inquiétude se trahissait par la rougeur et la pâleur qui alternaient sur son visage.

A chaque instant il tirait sa montre avec un mouvement d'impatience.

— Déjà si tard! murmurait-il, et rien de nouveau!

Puis il jetait de nouveau un regard sur le boulevard.

— N'aurait-il pas réussi ? fit-il enfin à demi voix.

Il devrait être ici depuis longtemps!

Soudain ses yeux s'arrêtèrent sur un gamin déguenillé qui marchait lentement sur le trottoir opposé.

Quel intérêt pouvait avoir le riche comte de Beaufleury à considérer ainsi ce mendiant?

Pendant ce temps ce dernier s'était arrêté au bord du boulevard et s'était appuyé sur une des colonnes d'affichage que l'on rencontre à chaque pas.

Puis au bout d'un moment il mit la main à sa poche et en tira une petite pierre qu'il lança devant lui comme si c'était une bille avec laquelle il voulait jouer.

Le visage de Beaufleury s'était couvert d'une pâleur cadavérique.

Il considérait ce gamin avec une anxiété visible.

Une seconde petite pierre partit de la main de ce dernier.

Un éclair jaillit de la prunelle de Beaufleury.

Au bout d'un moment le gamin lança un troisième caillou.

Puis il partit en courant.

Beaufleury ne put plus contenir son agitation; repoussant avec violence le journal qu'il tenait à la main, il se leva comme poussé par un ressort.

Mais il retomba presque aussitôt sur le banc rembourré.

On eût dit que ses jambes ne pouvaient pas le porter.

Pui ses lèvres pâlies s'entr'ouvrirent.

— Enfin !... murmura-t-il ;... enfin!... tout a réussi !... Arthur est mort... et Céleste est à moi !...

Rien ne s'oppose plus à la réalisation de mes projets !

Il appela ensuite un garçon et se fit servir une bouteille de Champagne.

Ils s'en versa deux verres qu'il but coup sur coup, jeta un napoléon sur la table et s'éloigna comme un homme qui marche dans un rêve.

Il voulait aller voir Céleste.

Il lui tardait de voir son oeuvre couronnée et il ne voulait pas perdre un instant.

Il savait cependant que ce n'était pas par des serments d'amour et des protestations platoniques qu'il pourrait se rendre maître du coeur de la pauvre jeune fille.

Aussi était-il décidé à employer d'autres moyens.

Il voulait se présenter en maître et non en amoureux timide et soumis.

Il était résolu à exiger obéissance et non pas à accepter des conditions.

Nous allons le devancer et voir ce qui se passait dans la maison de Maurice depuis le depart de ce dernier.

Céleste avait passé une nuit affreuse.

Une anxiété terrible ne lui avait pas permis de fermer les yeux.

Elle avait attendu son père jusqu'à une heure très-avancée et éprouvait une inquiétude indicible en ne le voyant pas revenir.

La nuit s'était passée ainsi et le jour avait paru sans apporter aucune nouvelle!

La malheureuse jeune fille était désespérée.

Renfermée dans sa chambre elle s'était agenouillée devant son canapé, et, la tête enfouie sous les coussins elle sanglotait à fendre l'âme.

Une pensée la soutenait encore.

Arthur ne tarderait pas à paraître et sans doute il apporterait des nouvelles.

Tout au moins pourrait-il aller à la découverte!

La jeune fille se creusait la tête pour arriver à deviner où son père avait pu aller et ce qui pouvait le retenir aussi longtemps hors de sa maison.

Mais elle ne pouvait arriver à aucune solution plausible!

Il en était de même des domestiques de Maurice, qui, dévoués

à leur maître qu'ils chérissaient, ne pouvaient s'expliquer cette absence mystérieuse.

Une partie de la journée s'était passée dans ces angoisses.

Soudain la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre.

Tout le monde, Céleste la première, se précipita pour aller à la rencontre du maître de la maison.

Cruelle déception!

Ce n'était pas lui!

La porte ayant été ouverte on ne trouva personne, seulement Céleste aperçut à terre un papier plié.

C'était sans doute une lettre.

Elle ramassa ce papier en frémissant et courut se renfermer dans sa chambre pour en prendre connaissance.

Brisée par l'émotion elle fut forcée de s'asseoir.

Elle déplia ce papier d'une main tremblante, elle hésitait à prendre connaissance de son contenu.

Cependant elle se décida à le lire, mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle poussa un cri déchirant et se renversa en arrière comme si elle allait s'évanouir.

Sa femme accourut pour lui porter secours pendant que le valet de chambre de Maurice, un vieillard qui avait vu naître Céleste, prit la liberté de jeter un coup d'oeil sur cette lettre qui était tombée à terre après avoir glissé des mains de la jeune fille.

De même que Céleste il ne put retenir une exclamation de terreur quand il eut parcouru cette lettre mystérieuse.

Voici ce que cette lettre contenait :

« Pour ne pas laisser mademoiselle Céleste dans l'incertitude au sujet de son père on lui apprend qu'il a trouvé la mort dans une affaire qui était pour lui inévitable. Une vengeance méritée l'a atteint. Pour ne laisser aucun doute à ce sujet cette lettre contient sa bague et une mèche de ses cheveux. Toute recherche serait inutile. Il a disparu sans laisser de traces ».

En effet le vieux serviteur retrouva à terre aux pieds de sa

jeune maîtresse l'anneau et la mèche de cheveux qui s'étaient échappés de la lettre au moment où Céleste l'avait ouverte.

Les deux objets portaient des traces de sang.

Le doute n'était plus possible!

Maurice était mort et sa fille restait seule au monde!

Le malheureux avait sans doute succombé à une mort affreuse.

Quand Céleste revint à elle put comprendre l'étendue de son malheur.

Des sanglots déchirants soulevaient sa poitrine et elle pressait sur ses lèvres les deux seuls objets qui lui restaient de son père adoré!

Que dirait Arthur quand il viendrait?

Et pourquoi n'était-il pas encore arrivé?

Cette pensée traversa l'esprit de la jeune fille et elle eut une dernière lueur d'espoir.

Peut-être son fiancé apporterait-il des nouvelles consolantes!

Le valet de chambre émit l'avis qu'il fallait tâcher de découvrir par qui cette lettre funeste avait été apporté.

Il envoya dans ce but tous les domestiques de la maison aux informations dans le voisinage pour savoir si personne n'avait aperçu ce messager mystérieux.

Mais toutes les recherches furent inutiles.

Personne n'avait rien vu.

Ensuite Céleste reprit la lettre et se mit à l'examiner attentivement dans l'espoir de découvrir un mot, un signe qui pût la mettre sur une trace quelconque.

Mais tout fut inutile.

Cette lettre était écrite sur du papier à lettres ordinaire et que l'on trouve partout, l'écriture avait été contrefaite et l'enveloppe avait été cachetée avec de la cire sur laquelle on avait apposé une pièce de cinq centimes en guise de cachet.

La pauvre enfant sentait plus cruellement encore maintenant l'absence de son fiancé.

Arthur l'aurait conseillée et lui aurait rendu un peu de courage.

Pourquoi fallait-il donc qu'il tardât autant à venir, précisément au moment où elle se sentait si abattue et si malheureuse?

L'heure était depuis longtemps passée, à laquelle il avait coutume de venir souhaiter le bonjour à sa fiancée et passer auprès d'elle quelques doux instants à faire des projets d'avenir.

Le jeune homme disait souvent à sa fiancée:

— Quand j'ai eu un de vos regards au commencement de la journée je me sens de l'inspiration pour le reste du jour.

Aujourd'hui il allait être midi et il n'avait pas encore paru.

Soudain la sonnette de la porte d'entrée se fit de nouveau entendre.

— Voilà sans doute monsieur Arthur! s'écria le vieux valet de chambre tout heureux d'apporter un peu de diversion à l'abattement de Céleste.

Quant à la jeune fille au lieu d'éprouver de la joie elle sentit une angoisse indéfinissable s'emparer de son coeur.

Sa poitrine s'oppressa, tout son sang reflua au coeur et son regard s'attacha à la porte comme si elle s'attendait à un nouveau malheur.

Le valet revint le visage altéré.

Ce n'était donc pas Arthur qui avait sonné?

— Ce n'est pas lui! dit le domestique pour répondre à la muette interruption de Céleste;.... c'est monsieur de Beaufleury!

— Il m'est impossible de le recevoir en ce moment! s'écria la jeune fille avec effroi.

Puis elle ajouta d'un air résolu:

— Et je ne le veux pas!

Le valet de chambre s'éloigna et revint presque aussitôt en disant:

— Monsieur de Beaufleury dit qu'il faut absolument qu'il vous parle!

— Il faut! fit Céleste indignée. Eh bien! moi, je ne veux pas le voir.

— Mais... reprit le domestique en hésitant.

— Mais? répéta la jeune fille étonnée de la contenance étrange du vieillard.

— Monsieur de Beaufleury dit qu'il est chargé d'un message...

Et le valet de chambre s'arrêta de nouveau.

— Un message?... De qui?... s'écria Céleste au comble de l'inquiétude.

— De monsieur Arthur, répondit le domestique.

— Oh! mon Dieu!... fit la jeune fille qui ne put retenir cette exclamation;... lui, chargé d'un message d'Arthur? Oh! c'est qu'il y a un nouveau malheur... Faites-le entrer!

Pendant que le valet allait chercher Beaufleury pour l'introduire Céleste congédia les autres serviteurs qui étaient là, en ne gardant auprès d'elle que sa femme de chambre.

Un sentiment involontaire l'empêchait de vouloir rester seule avec cette homme qu'elle détestait.

Au même moment celui-ci entrait dans la pièce ou se trouvait la jeune fille.

Quand il vit qu'elle ne se trouvait pas seule une ombre de désappointement et de colère passa sur son front.

— Monsieur, lui dit Céleste quand il fut entré et lorsque la porte se fut refermée, on me dit que vous êtes chargé d'un message pour moi, si c'est la vérité je vous conjure de me tirer au plus vite de l'incertitude qui me dévore!

Elle avait eu toutes les peines du monde pour pouvoir parler avec tranquillité et calme à cet homme qu'elle détestait autant qu'elle le méprisait.

Cependant elle ne put empêcher un frisson de parcourir tous ses membres.

En même temps un torrent de larmes s'échappait de ses yeux.

Beaufleury considérait Céleste avec le plus grande calme. Il lui répondit d'un air glacial:

— Mademoiselle, je vous prie d'éloigner votre femme de chambre. Ce que j'ai à vous dire ne concerne que vous seule.

— Cette jeune fille m'est toute dévouée, reprit Celeste, et je n'ai pas de raison pour avoir des secrets pour elle.

— Je ne parlerai pas aussi longtemps que vous ne serez pas seule, fit Beaufleury.

Un éclair de colère jaillit des yeux d'ordinaire si doux de Céleste, et elle considéra son interlocuteur des pieds à la tête.

Mais elle ne pouvait pas lutter avec cet homme que nous savons capable de tous les méfaits.

Il soutint ce regard avec une calme dédaigneuse et poussa le sans-façon jusqu'à s'asseoir dans un fauteuil sans y être invité.

Céleste éprouvait une envie irrésistible de le faire mettre à la porte par les domestiques, mais elle se contint.

Elle vit qu'il était décidé à ne pas ouvrir la bouche aussi longtemps qu'une troisième personne pourrait assister à cette entrevue et entendre cette conversation.

Faisant un effort sur elle-même, elle se contint, par amour pour Arthur, auquel elle aurait tout sacrifié, et elle se décida à renvoyer sa femme de chambre.

— Laisse-nous, Annette! dit elle.

Mais le regard significatif qui accompagna ces paroles suffit pour faire comprendre à la camérière qu'elle ne devait pas s'éloigner et qu'elle devait être prête au premier appel.

Quand la femme de chambre eut refermé la porte, Céleste s'adressant à Beaufleury lui dit:

— Maintenant, monsieur, nous sommes seuls, qu'avez-vous à me dire?

Beaufleury se mit à rire.

Une expression diabolique éclaira sa physionomie.

— Vous ne paraissez pas être très-contente de rester seule avec moi, mademoiselle? fit-il d'un air sardonique.

Céleste rougit d'indignation.

Cependant elle sut se contenir et se taire.

— Je comprends parfaitement cela, reprit Beaufleury avec son mauvais sourire, vous préféreriez sans doute un tête-à-tête avec monsieur Arthur, n'est-ce pas?...

La jeune fille ouvrit la bouche pour exprimer la surprise indignée qu'elle éprouvait, mais Beaufleury reprit presque aussitôt:

— Oui, oui!.... je sais ce que vous allez me dire!.... vous voudriez savoir ce que j'ai à vous communiquer au sujet de M. Arthur!

— Enfin!... balbutia la malheureuse Céleste; enfin, monsieur!... parlez!

— Je comprends votre impatience, ma toute-belle, fit en riant Beaufleury.

On eût dit qu'il se faisait un plaisir de tourmenter la pauvre enfant.

— Eh bien!... fit-il au bout d'un moment pendant lequel il avait paru se repaître de l'angoisse de sa victime; eh bien, voyons... je vais vous parler de lui... d'Arthur!

— Où est-il? s'écria Céleste.

— Il est dans un endroit d'où il ne reviendra pas de sitôt! répondit Beaufleury d'un air lugubre.

— Grand Dieu!... s'écria la jeune fille... il est mort!...

— Non... pas encore! répondit le scélérat.

— Il est donc mourant!... dit en sanglotant la jeune fille.

— Pas encore.

— Mais où est-il donc?... Parlez!... Au nom du ciel, monsieur!... dites-moi où est mon fiancé?

— Votre fiancé? répéta Beaufleury d'un air ironique. Mon-

sieur Arthur vit encore... mai votre fiancé est mort pour vous.

– Il vit encore, dites-vous?... Un danger le menace donc?

– C'est comme vous le dites.

– Comment?... qui donc en veut à ses jours?

– Moi! fit à voix basse Beaufleury qui s'était levé et qui fit un pas vers la jeune fille.

– Vous?... s'écria celle-ci... Ah!... j'aurais dû m'en douter!

Puis elle ajouta:

– Mais comment pouvez-vous oser me dire cela!... Je vais aller immédiatement porter plainte à la justice et faire les démarches pour délivrer Arthur!

– Vous ne ferez pas cela, dit Beaufleury en prenant la main de Céleste.

– Je ne le ferai pas?

– Non.

Et comme la jeune fille le considérait avec stupéfaction il ajouta:

– Non, vous ne le ferez pas, car la moindre parole que vous diriez, la plus petite démarche que vous feriez à ce sujet décideraît de la mort d'Arthur.

– Vous voulez donc l'assassiner?

Beaufleury fit un signe affirmatif.

– Monstre!..... fit Céleste en se couvrant le visage de ses deux mains.

Puis se relevant presque aussitôt d'un air d'énergie et de défi elle dit à son bourreau en le regardant en face:

– Eh bien! non!... vos menaces ne me font pas peur! c'est en vain que vous essayez de m'intimider!... je veux découvrir à tous votre infamie et votre indignité!

Et tout en parlant elle s'était dirigée vers la cheminée et elle étendait le bras pour saisir le cordon de la sonnette. Mais Beaufleury s'avança en même temps et la retint en disant d'un air résolu :

— Je vous jure sur ma vie, qu'un mot sur ce que je viens de dire décide de la mort d'Arthur!

Puis faisant un pas en arrière il montra le cordon de la sonnette en disant d'un air moqueur:

— Et maintenant, mademoiselle,... veuillez sonner, je vous en prie!

L'infâme avait atteint son but.

Les quelques paroles qu'il avait prononcées avaient suffi pour effrayer Céleste.

La pauvre enfant ne voyait que trop que ce misérable disait vrai, et que la vie d'Arthur était entre ses mains.

Elle savait en outre que cet homme était capable de tout pour atteindre son but!

Que pouvait-elle faire?

Seule, et sans appui, elle était bien forcée de céder!

Elle ne pouvait cependant pas causer la mort de son fiancé en voulant tenter une démarche en sa faveur.

Brisée de douleur et de désespoir, et convaincue de son impuissance elle sentit son coeur se briser et elle retomba sans forces dans son fauteuil.

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux et elle se tordit les mains de désespoir.

Quant à Beaufleury il paraissait avoir pris son parti et vouloir attendre froidement que cet accès fut passé.

Il laissa la jeune fille pleurer tant qu'elle voulut sans que son visage perdît son expression de cruauté.

On eût dit qu'il jouissait de voir couler les larmes de la malheureuse enfant que la douleur rendait encore plus belle.

Enfin, maîtrisant sa douleur, celle-ci sécha ses pleurs, et s'efforçant de paraître calme elle dit à Beaufleury:

— Mais,... monsieur,... vous disiez avoir quelque chose à me communiquer!

— Non, mademoiselle, ce n'est pas cela!

— Et quoi donc?

— Mademoiselle, j'ai une proposition à vous faire, dit Beaufleury, qui, malgré son cynisme sentait battre son coeur en approchant du but qu'il poursuivait depuis si longtemps.

Cependant, ce n'étaient pas les palpitations d'un coeur ému par les doux sentiments d'un amour pur.

Non; le misérable n'était poussé que par l'avidité, l'ambition et l'amour du plaisir.

Il s'agissait maintenant pour lui de faire la conquête d'une riche héritière et d'une femme dont la beauté l'avait frappé depuis longtemps.

— Une proposition?... répéta Céleste qui eut involontairement comme une lueur d'espoir.

— Oui, fit Beaufleury,... une proposition aimable!

— Aimable!... de votre part?... répondit la jeune fille avec un ton de sarcasme douloureux.

— Oui, mademoiselle, repartit Beaufleury; le démon peut lui-même être quelquefois un messager de bonheur.

Le misérable souriait d'un air diabolique.

Il reprit d'un ton moqueur:

— Et comme vous voyez que le ciel abandonne souvent les coeurs vertueux vous ne risquez rien d'essayer à chercher du secours d'un autre côté!

La malheureuse jeune fille comprit à l'air avec lequel Beaufleury avait prononcé ces dernières paroles qu'elle n'avait plus rien à espérer du misérable qui la torturait.

Elle jeta vers le ciel un regard d'angoisse et de supplication.

Puis s'adressant à Beaufleury elle lui dit d'une voix éteinte:

— Parlez!... qu'avez-vous à me proposer?

— Avant tout, mademoiselle, répondit Beaufleury, permettez-moi de vous adresser quelques questions, dans le but de bien établir nos situations respectives.

— Parlez, monsieur... je vous le répète! fit Céleste.

Et elle se renversa sur le dossier de son fauteuil d'un air épuisé.

Beaufleury avait amené son siége précisément devant celui de la jeune fille.

Il la considérait ainsi en face et pouvait suivre le moindre mouvement de sa physionomie.

— Vous savez, Céleste... commença-t-il.

Mais il fut interrompu par un geste involontaire de la malheureuse fiancée d'Arthur.

Il eut un sourire méchant, puis il reprit en haussant les épaules:

— Vous savez, mademoiselle, puisque vous préférez cela, vous savez que monsieur Arthur se trouve en mon pouvoir.

— Je le sais, répondit Céleste dont le visage avait pris la pâleur du marbre.

— Vous savez aussi que je puis, d'un moment à l'autre, le faire passer de vie à trépas?

— Oh!... je sais que vous en êtes capable!

— Eh bien!... fit Beaufleury, je ne veux pas lui faire de mal!

La jeune fille eut un geste involontaire.

— Comment!... dit-elle,... vous allez me le rendre!

Un rayon d'espoir venait d'illuminer son charmant visage.

Beaufleury eut un sourire diabolique.

— Vous le rendre?... dit-il;... vous rendre votre fiancé? A quoi pensez-vous donc?

Céleste sentit tout son sang affluer au coeur.

— Mais que voulez-vous donc faire? demanda-t-elle d'une voix altérée par l'émotion et l'angoisse.

— Je veux épargner la vie de monsieur Arthur, reprit Beaufleury;... ou plutôt, et pour parler plus catégoriquement sa vie est maintenant entre vos mains!

— Que me dites-vous?

— La vérité!... Un mot de vous peut le faire mourir ou lui sauver la vie!

— Ne me torturez pas plus longtemps!... parlez ouvertement, qu'exigez-vous de moi?... que voulez-vous?...

— Ce que je veux?... repartit Beaufleury à demi-voix et en plongeant son regard dans celui de sa victime;... ce que je veux?... je veux que vous soyez ma femme!...

— Gran Dieu du ciel!... balbutia la pauvre enfant.

Elle eut cependant le courage et la force de répondre avec plus de force:

— Votre femme!... non, non!... jamais!... plutôt mourir!...

— Jamais, dites-vous? répéta Beaufleury avec ironie; réfléchissez! ce n'est qu'à ce prix qu'Arthur aura la vie sauve! Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je suis prête à tous les sacrifices, mais je ne serai jamais votre femme!

Beaufleury commençait à s'exaspérer de cette résistance à laquelle il ne s'était pas attendu.

— Tout ce que vous me dites là, ma chère, dit-il, est assurément très-flatteur pour moi;... malheureusement je ne suis pas le moins du monde disposé à me plier à toutes vos fantaisies, je vous ai dit ce que je voulais, j'entends que vous m'obéissiez! et vous m'obéirez!

Sa voix avait pris un accent dur et impérieux.

— Jamais!... jamais!... s'écria Céleste indignée.

— Jamais?... en êtes-vous bien certaine? reprit le bourreau avec un ton sarcastique. S'il en est ainsi je ferai savoir à Arthur jusqu'où va votre amor pour lui.

— Oh!...

— Au moment où il rendra le dernier soupir il saura que c'est à vous qu'il doit la mort!... adieu!

— Arrêtez! monstre que vous êtes!... je ..

Beaufleury qui s'était dirigé vers la porte s'arrêta et se retournant il demanda:

— Et bien?... vous...

Un combat affreux se livrait dans le coeur de Céleste.

Une pâleur mortelle s'était répandue sur son charmant visage et elle se tordait les mains de désespoir.

Elle parvint cependant à rassembler son courage et elle put murmurer d'une voix à peine intelligible :

— Je... je consens... à... ce que vous demandez!

— A la bonne heure! fit Beaufleury triomphant; vous consentez donc à devenir ma femme?

— Oui, répondit Céleste d'une voix qui ressemblait à un souffle.

Puis fermant les yeux elle chancela et serait tombée sur le tapis si son bourreau ne se fut élancée pur la soutenir.

Il la porta sur le canapé et ayant sonné la femme de chambre il s'éloigna.

La jeune fille qui servait Céleste s'empressa d'accourir et ayant appelé du secours on prodigua à la malheureuse enfant tous les soins que réclamait son état.

CHAPITRE XV.

Sur la piste.

Il y avait plusieurs jours déjà que Fiordi n'avait paru chez la petite comtesse.

Nous n'étonnerons donc pas le lecteur en lui disant que celle-ci était d'une humeur insupportable.

Accoutumée comme elle était aux hommages des gens les

plus distingués, la négligence de Fiordi lui semblait un crime de lèse-majesté, surtout quand elle pensait qu'elle avait tout pouvoir sur lui et que d'un mot elle pouvait l'anéantir.

Pouvait-elle donc s'abaisser à se mettre à la recherche de l'ingrat?... le faire demander?...

Mais elle trahirait ainsi l'impatience qui la dévorait.

Et d'ailleurs sa fierté s'y opposait.

Oui, Hélène, la « petite comtesse » comme on l'avait surnommée, était vaine, fière de ses succès, de sa fortune, de la position à laquelle elle avait su s'élever, de la réputation dont elle jouissait dans une certaine société.

En effet, quand elle pensait au passé, au point duquel elle était partie, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'elle avait joué son rôle d'une manière supérieure.

Elle était fille d'une juive nommée madame Sarali qui était revendeuse à la toilette au Temple; son père, elle ne l'avait jamais connu, elle n'en avait jamais entendu parler et n'avait jamais adressé à sa mère la moindre question à ce sujet.

La « belle juive du Temple » comme on l'appelait dans le quartier, attirait tous les regards et elle était à peine sortie de l'adolescence qu'elle avait trouvé un « protecteur ».

Un certain Poisier, qui avait remarqué la belle enfant alla trouver la mère Sarali et il n'eut pas de peine à lui faire comprendre que cette jeune fille ne devait pas rester dans une société qui ne lui convenait nullement et pour laquelle elle n'était pas faite, qu'une beauté pareille ne devait pas, sous peine d'injustice criante, se flétrir ainsi sans passer inaperçue et qu'il se sentait tout disposé à lui préparer un brillant avenir.

Il voulait, disait-il, lui faire donner une éducation brillante qui la mettrait, dans quelques années, en état de se présenter sur une des premières scènes de Paris où sa place était toute marquée.

Il ajouta qu'il espérait qu'en retour de tant de bienfaits la

jeune fille une fois devenue femme ne refuserait pas de lui donner sa main.

Monsieur Henri Poisier était un jeune homme de très-bonne apparence, il avait environ vingt cinq ans et était à la tête d'un commerce qui lui rapportait des bénéfices très-respectables.

Madame Sarali et sa fille acceptèrent les propositions qui leur étaient faites et le jeune homme devint ainsi le fiancé de la belle juive.

Après trois années d'études favorisées par une intelligence peu commune, Henri Poisier procura à sa fiancée un engagement à l'Opéra comique.

Le contrat fut signé un vendredi matin.

Le soir du même jour la belle artiste avait disparu en laissant une lettre par laquelle elle prenait congé de son protecteur.

Celui-ci qui s'était mis à l'aimer sérieusement fut beaucoup plus affligé qu'on ne pourrait le croire.

Son coeur fut plus froissé que son amour-propre.

Hélène s'en était débarrassée sans façon, comme d'un fardeau encombrant et importun.

Au lieu d'un protecteur et d'un ami elle en eut bientôt plusieurs.

Rusée comme elle l'était, elle ne tarda pas à quitter le théâtre et peu de temps après elle fit la conquête d'un vieux banquier très-riche dont elle vit qu'elle pourrait tirer tout le parti qu'elle voudrait, pourvu qu'elle sût flatter ses caprices et satisfaire ses fantaisies.

Ce fut précisément pour plaire à ce banquier qu'elle quitta le théâtre et donna congé à tous ses adorateurs.

Elle avait deviné qu'il ne serait pas insensible à cette marque de faveur, et en effet, cela acheva de tourner la tête du pauvre vieux qui se crut aimé pour lui-même.

Cette comédie ne laissa pas que d'être fort-productive pour Hélène.

Elle sut si bien jouer son rôle de maîtresse fidèle et dévouée

et cela pendant quelques années, que son vieil amant lui témoigna souvent le regret qu'il éprouvait que la différence de religions mit obstacle à leur mariage.

Hélène qui voulait plumer son pigeon jusqu'à ce quelle fût arrivée à pouvoir se bâtir un nid, ne partageait pas du tout cette manière de voir, et pour avoir un prétexte de rester indépendante elle avait déclaré à son vieil adorateur qu'elle n'épouserait jamais un chrétien et qu'elle ne changerait jamais de religion.

Elle avait ajouté qu'à ses yeux une personne qui était capable de renier la religion de ses pères ne méritait que le mépris des honnêtes gens, ce qui était une manière très-bien imaginée de décourager le vieux banquier à changer de religion dans le cas où il en aurait eu la pensée.

Un beau jour elle se trouva à la tête d'une fortune assez rondelette.

Outre les objets précieux qu'elle avait reçus de son amant et qui formaient à eux seul une fortune, elle avait réalisé près d'un demi-million d'économies.

Elle calcula alors qu'elle pouvait « se retirer ».

Son parti fut bientôt pris et un beau jour elle donna congé à son protecteur, absolument comme elle l'avait fait quelques années auparavant pour Henri Poisier.

C'est à partir de ce moment qu'elle fut connue dans les salons du demi-monde sous le nom de « petite comtesse », et c'est sous cette dénomination que nous avons fait sa connaissance.

Nous avons vu qu'elle ne désirait plus qu'une chose, trouver un époux qui pût la conduire dans le grand monde dont les salons lui avaient été jusque là impitoyablement fermés.

C'est pour cela quelle avait jeté son dévolu sur Fiordi qu'elle savait en relations avec les Tuileries et avec tout ce que le noble faubourg compte de distingué.

Il en est ainsi.

La courtisane pauvre meurt à l'hôpital et son corps est porté

à l'amphithéâtre de dissection, tandis que la courtisane riche se fait dame de charité ou se marie.

Qui pourrait blâmer Hélène d'avoir choisi ce dernier parti?

Il y avait bientôt trois semaines qu'elle n'avait pas vu Fiordi.

Elle n'avait reçu aucune nouvelle de lui.

Que signifiait cette conduite?

Ce jour-là elle était étendue sur une causeuse au coin de son feu.

Il était près de midi.

Elle venait de se lever, et, vêtue d'une robe de chambre de velour rose doublé de satin, elle humait à petites gorgées la tasse de chocolat que Madeleine, sa femme de chambre, venait de lui servir.

— N'est-il pas venu de lettres? demanda-t-elle.

— Il n'en est venu que deux que voici, répondit la camériste.

Hélène prit ces lettres, jeta un coup d'oeil sur les adresses et les mit nonchalamment de côté.

Aucune des deux ne portait l'écriture de Fiordi.

A ce moment on sonna à la porte d'entrée.

La femme de chambre courut voir qui c'était.

— Eh bien? fit avec impatience Hélène quand Madeleine rentra, qui est-ce?

— C'est une jeune marchande de dentelles qui demande à parler à madame;..... madame désire-t-elle acheter quelque chose?

— Je ne me sens pas disposée;... cependant... voyons! fais entrer cette petite,... cela me fera toujours passer un quart d'heure! ajouta-t-elle d'un air nonchalant.

Madeleine s'éloigna et revint au bout de quelques secondes précédant une jeune fille qui portait à son bras un carton de modiste.

La « petite comtesse » releva paresseusement la tête pour

considérer cette jeune fille qui n'était autre que Marie Nelson, la locataire de la mère Barboche.

— Qu'avez-vous de joli et de nouveau? demanda Hélène.

— Si madame le permet je vais lui montrer ce que j'ai, tout ce qu'il y a de plus frais et de plus élégant; à une belle dame comme vous on ne doit apporter que ce qu'il y a de plus beau et de plus nouveau.

Hélène sourit complaisamment en entendant ce compliment et se mit à considérer les broderies que la jeune ouvrière dépliait sous ses yeux.

C'étaient des dentelles, des voiles, des mouchoirs brodés, en un mot tout ce qui peut tenter la fantaisie d'une femme riche et vaniteuse.

La femme de chambre s'était éloignée et Hélène s'amusait à bavarder avec la petite brodeuse.

Tout à coup elle lui dit:

— Dans quelque temps j'aurai besoin d'un voile de mariée, pourrez-vous vous en charger?

— Certainement, madame, répondit Marie Nelson, je viens précisément d'en terminer trois qui sont tout ce qu'il y a de plus nouveau, de plus riche et de plus fin, comme dessin et comme tissu.

— Et bien! nous verrons si vouz avez quelque chose à mon goût.

— Quand madame désire-t-elle que je revienne?

— Attendez!... revenez après demain, à la même heure.

A ce moment Madeleine rentra.

— Quelqu'un attend madame au salon, dit-elle.

Le regard qui accompagna ces paroles fit comprendre à Hélène que ce quelqu'un n'était autre que Fiordi.

— Attendez ici, mon enfant, dit la « petite comtesse » en se levant avec vivacité, Madeleine va vous payer ce que j'ai choisi,... surtout n'obliez pas mon voile de fiancée!

En disant ces mots Hélène était sortie en faisant signe à sa femme de chambre de la suivre.

Marie Nelson resta donc seule dans le luxueux boudoir de la « petite comtesse » et se mit à considérer les objets qui l'entouraient.

Cette splendeur et ce confortable étaient tout nouveaux pour elle.

Au bout d'un moment la porte se rouvrit, et, au lieu de la femme de chambre, la jeune fille vit entrer un homme qu'elle ne connaissait pas et qui était mis avec beaucoup d'élégance.

Il s'avança sans le moindre embarras vers Marie Nelson et lui dit en souriant:

— Vous êtes sans doute la jeune personne à laquelle madame vient d'acheter des broderies?

— Oui, monsieur, répondit Marie.

— On m'a chargé de venir vous payer, combien vous doit-on ?

— Soixante-quinze francs et douze sous, monsieur.

— Soixante quinze franc? fit d'un air étonné Fiordi en cherchant dans son portefeuille.

La « petite comtesse » avait trouvé charmant de l'envoyer régler la note de la brodeuse.

Il n'avait pas pu s'y refuser et ne s'attendait par pour quelques chiffons à trouver une somme aussi élevée.

Il était de mauvaise humeur et murmurait entre ses dents quelques paroles incompréhensibles.

Il finit cependant par trouver ce qu'il cherchait et mit de l'argent dans la main de la jeune fille en lui disant d'un air contrarié:

— Voilà votre argent, mademoiselle,... mais je trouve que vous vendez horriblement cher.

Puis il s'éloigna.

Il était sorti depuis un moment que Marie Nelson avait encore

les yeux fixés avec étonnement sur la porte par laquelle il était sorti.

Puis, ayant voulu compter l'argent qu'elle avait à la main, une pièce de monnaie tomba à terre.

Elle se baissa pour la ramasser, mais ses yeux se fixèrent sur un carré de papier qui était sur le tapis.

Puis, ayant avancé la main, elle le saisit avec un tremblement fébrile.

C'était une photographie représentant un jeune homme, et qui avait dû tomber du portefeuille de Fiordi.

Pâle et toute tremblante d'émotion Marie Nelson considérait cette photographie.

— Lui, c'est lui! murmura-t-elle au bout d'un moment. Enfin!... je le retrouve!... si ce n'est lui, au moins son image!... maintenant je suis sur ses traces.

Et jetant vivement un regard autour d'elle pour s'assurer que personne ne la voyait, elle cacha précipitamment la photographie dans le fond de son carton.

A peine venait-elle d'y remettre toutes ses broderie, que Madeleine rentra et lui dit d'un air étonné.

— Comment !... vous êtes encore là ?

Et la femme de chambre jeta un regard autour de la pièce pour s'assurer que rien n'avait disparu et que la marchande n'avait rien dérobé.

— J'étais occupée à replier ma marchandise, repartit la brodeuse en cherchant à dissimuler son trouble.

Et elle n'osa pas adresser aucune question à la femme de chambre.

Mais intérieurement elle se promit de ne pas tarder à revenir pour apporter le voil qu'on lui avait demandé.

Elle trouverait bien alors l'occasion de savoir quel était le personnage qui avait perdu cette photographie qui lui avait causé une aussi profonde émotion.

Quand elle se retourna dans la rue elle se retourna pour

jeter un regard vers la maison d'où elle sortait, et elle murmura :

— Enfin !... enfin !... je suis sur ses traces !

. . . . . .

. . . . . .

Fiordi était seul avec Hélène.

Celle-ci boudait et lui essayait de l'adoucir.

— Rester aussi longtemps sans venir..... sans me donner aucune nouvelle !... disait la « petite comtesse » avec indignation.

— Mais, ma chère, je ne pouvais pas venir !

— Vous ne pouviez pas ?

— Mais non !

— Qui donc pouvait vous en empêcher ?

— J'étais absorbé par les préparatifs de notre mariage.

Cette réponse suffit pour calmer la « petite comtesse ».

Elle rougit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps ; mais c'était de plaisir.

Un éclair de triomphe jaillit de ses yeux et son sourire démontra d'une manière évidente son contentement.

Elle posa sa main blanche et potelée sur le bras du journaliste en lui disant :

— Dites-vous la vérité ? Voulez-vous donc enfin tenir votre promesse ?

— Enfin, dites-vous ? repartit Fiordi ; ah ! je ne mérite pas ce reproche. Des raisons de famille m'ont seules empêché jusqu'aujourdhui de réaliser le plus cher de mes désirs. Maintenant toutes les difficultés sont aplanies et je vous prie de fixer vous même le jour où vous voudrez être ma femme. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions choisir pour notre mariage la date du quinze juin prochain.

— Aussitôt que cela ? fit en minaudant la « petite comtesse ».

— Oui ; c'est la date anniversaire de ma naissance et je ne vois pas de meilleure manière de la fêter.

— Eh bien, fit Hélène, ce sera comme vous voudrez.

En disant cela la rusée commère avait l'air de faire un sacrifice à son futur époux, tandis que, en réalité, il lui tardait de porter le voile de mariée et de s'entendre appeler « madame ».

— A propos!... fit-elle au bout d'un instant de silence, dites-moi, comment êtes vous avec la cour ?

Fiordi la regarda d'un air interrogateur.

Un danger le menaçait-il encore ?

Hélène se serait-elle doutée de quelque chose ?

— Avec la cour ? Que voulez-vous dire ?

— J'ai lu votre dernier article et il m'a semblé que vous aviez perdu quelque chose de votre fougue habituelle. — Si l'Empereur venait à s'apercevoir que votre verve tiédit il pourrait s'en formaliser et se venger.

— Écoutez-moi, Hélène, il ne faut pas se montrer trop servile... et puis...

— Et puis ?

— Qui sait combien de temps encore il aura le pouvoir de se venger !

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi parler par détours, comtesse, quand nous savons tous deux et aussi bien l'un que l'autre, à quel point en sont les affaires ?

Vous savez aussi bien que moi que la puissance de Napoléon III est à son déclin et que son règne tire à sa fin.

— Croyez-vous vraiment à ce que vous dites, Fiordi ?

— Certainement!... L'empereur a perdu toute son influence, tout son prestige et la France ne tardera pas à s'en débarrasser ; vous saviez bien, comtesse, que, quoique nous paraissions tous les deux lui être très-dévoués, nous travaillons secrètement à le renverser !

— Écoutez, Fiordi, je ne crois pas que cela soit aussi facile!

— Facile, non, certainement! C'est pourquoi il faut mettre en jeu tous les leviers dont on peut disposer. Heureusement pour nous c'est Napoléon III qui le premier travaillera à sa déchéance!

— Lui même?

— Oui, et cela en déclarant la guerre à la Prusse.

— Une déclaration de guerre?... Vous voulez plaisanter... nous sommes dans une paix profonde!

— Une paix à laquelle peut succéder en moins de huit jours une guerre terrible et sanglante! Nous reparlerons de cela, Hélène.

En attendant, il nous faut par nos articles journaliers exciter les passions populaires et le chauvinisme français. Demain je fais paraître un article concernant notre position vis-à-vis de la Prusse relativement à la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Mon article démontre qu'il est impossible que ce prince puisse accepter ce trône ; vous répondrez après demain à cet article par un autre qui sera conçu dans le sens opposé, c'est-à-dire favorable au prince prussien.

— Mais je n'entend que très-peu de chose à tout cela!

— C'est pour cela que je vous ai apporté quelques notes, il vous suffira de les coordonner et pour cela je m'en rapporte à votre plume, ajouta-t-il galamment.

Le plan de Fiordi était de conserver la confiance de la « petite comtesse » et de se servir de sa plume déliée aussi longtemps que possible. Il n'avait fixé le jour de leur mariage que pour endormir la défiance qu'elle aurait pu éprouver et pour la faire patienter jusqu'au jour où il n'aurait plus besoin d'elle et où elle pourrait s'en passer.

Il nourrissait toujours un secret espoir de pouvoir échapper à ce mariage, lui qui avait su se débarrasser, comme nous le savons, de sa première femme.

Au courant de tout ce qui se passait, l'astucieux journaliste savait que Napoléon III était décidé à déclarer la guerre à la Prusse, et cela à tout prix. C'était le seul moyen qui lui restât de consolider son trône ébranlé.

Mais cette guerre devait au contraire lui être fatale, et une fois l'empire tombé, de quelle utilité pouvait être pour Fiordi une femme qui pouvait lui faire plus de mal que de bien ?

Hélène n'avait aucun soupçon des projets de Fiordi à son égard.

Quand celui qu'elle considérait comme son futur époux se fut éloigné, elle se mit à écrire l'article qu'il lui avait demandé.

CHAPITRE XVI.

Un bal à l'hospice des fous.

Peu de jours après son entrée dans la maison des aliénés Rose Elvedy était tombée gravement malade.

Des soins intelligents et sa nature jeune et robuste avaient eu raison de la maladie.

Mais la malheureuse jeune femme était restée sombre et taciturne.

Elle passait pour véritablement folle, mais comme elle était toujours calme et tranquille on lui permettait de se promener en liberté dans le jardin et dans le parc qui y touchait.

On la voyait du matin errer comme un fantôme sous les grands arbres ou au travers les bosquets fleuris.

Sa démarche lente et ses traits émaciées lui donnaient l'aspect d'une statue de la douleur.

Elle ne parlait que très-rarement et seulement pour répondre par monosyllabes aux question qui lui étaient adressées.

Mais ce calme n'était qu'apparent.

Des idées sombres et des pensées violentes bouillonnaient dans son cerveau.

Il ne se passait pas une minute sans qu'elle se demandât pourquoi on l'avait traitée ainsi et qui en avait donné l'ordre.

Etait-ce son mari, Fiordi, qui l'avait fait enfermer comme folle pour se débarrasser d'elle ?

Elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas le croire.

Elle savait bien que Fiordi était un homme étourdi et d'un caractère léger, quand son intérêt était en jeu, mais il lui répugnait de le supposer capable d'une pareille cruauté, d'un méfait semblable!

Elle avait aimé Fiordi et cet amour n'était pas encore éteint dans son coeur.

Le coupable était-il donc ce jeune homme inconnu qui avait été la chercher à Rouen et qui, par de fausses promesses l'avait amenée dans ce lieu d'horreur ?

Mais dans quel but cet homme qu'elle n'a jamais vu aurait-il fait cela?

Quel intérêt pouvait-il avoir à ce qu'elle fût privée de sa liberté ?

La malheureuse Rose avait beau se creuser la tête, et elle passait son temps à cela, elle ne pouvait rien trouver qui pût la mettre sur une piste quelconque et l'aider à sortir du labyrinthe de ses pensées.

Le docteur, c'est-à-dire le directeur de l'hospice, lui parlait toujours avec une extrême bienveillance.

La vue de cette femme jeune, belle, calme, résignée excitait sa pitié et son intérêt, chose peu vraisemblable de la part d'un homme habitué à avoir sans cesse sous les yeux le spectacle de toutes les infirmités humaines.

Elle avait cru à plusieurs reprises profiter de cette bienveillance pour faire comprendre au docteur qu'elle n'était pas folle et qu'elle était détenue arbitrairement, qu'elle possédait toutes ses facultés et que c'était à tort qu'on voulait la faire passer pour aliénée.

Le docteur abondait toujours dans son sens et était toujours de son avis, mais le sourire qui se jouait sur ses lèvres démontrait pleinement qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il appelait une « idée fixe ».

Désespérée elle finit par reconnaître qu'elle pourrait jamais arriver à son but, qui était de convaincre le docteur qu'elle n'était pas la soeur de l'homme qui l'avait amenée, mais bien qu'elle était l'épouse du journaliste Fiordi.

Le docteur n'avait-il pas un certificat signé du docteur Amy, établissant que cette femme avait une idée fixe?

A quoi bon faire d'autres recherches?

Du reste la science ne se trompe pas!...

Rose sentit qu'elle était perdue et tomba dans un profond désespoir.

On lui annonça un jour que le docteur voulait accorder une soirée de plaisir à ses pensionnaires et qu'il avait l'intention de donner un bal à leur intention, il leur était par conséquent permis de faire un peu de toilette.

Au premier moment Rose se sentit frissonner d'horreur à l'idée de se parer, de voir danser les autres et peut-être d'être obligée de danser elle-même, avec le désespoir dans le coeur.

Pour la première fois elle eut la pensée de résister à l'ordre du docteur et de ne pas toucher au costume qu'on avait mis à sa disposition.

Mais une pensée traversa son cerveau et elle consentit à paraître à ce bal.

Elle entrevoyait peut-être à la possibilité de s'enfuir et de se soustraire ainsi à la persécution dont elle était l'objet.

Elle espérait pouvoir, à la faveur du trouble occasionné par la fête, se cacher en attendant que l'occasion se présentât de prendre la fuite.

Ensuite, une fois dehors, elle trouverait bien le moyen de se rendre à Paris et de retrouver son époux et lui faire connaître la manière indigne dont elle avait été traitée.

Quoique cela puisse paraître étrange au lecteur en lisant la description d'un bal donné dans une maison de fous, cela n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire et les directeurs de maison de santé ont souvent provoqué des choses de ce genre.

Ils font cela pour deux choses, pour faire un peu de réclame en faveur de leur établissement et pour procurer quelque distraction à ceux de leurs pensionnaires qui ont quelques moments de lucidité.

Ils prétendent que des soirées de ce genre ont une action bienfaisante sur les nerfs de leurs malades.

Le directeur de la maison où se trouvait Rose Elvedy s'entendait à merveille pour organiser ces petites fêtes de famille.

Son logement comprenait plusieurs grands salons contigus qui se prêtaient parfaitement à la circonstance.

Le plus grand de ces salons avait de grandes fenêtres qui donnaient sur la principale façade de la maison.

Du plafond de ce salon descendaient trois lustres splendides qui versaient des torrents de lumières sur la foule variée et brillant qui se mouvait au dessous et faisaient étinceler les glaces et les dorures.

Les parois étaient recouvertes de tentures magnifiques, des portières de damas brodé garnissaient les portes et les

fenêtres et donnaient à cette pièce un aspect grandiose et imposant.

Le docteur avait fait une courte apparition dans les salons avant l'arrivée des invités, afin de voir si tout était en règle.

Son oeil expérimenté ne négligea aucun détail ; il voulait que tout le monde fût content.

Vêtu d'un habit noir et d'un gilet blanc il avait ses mains grassouillettes recouvertes de gants beurre frais et il s'attendait d'un instant à l'autre à voir arriver ses hôtes.

Quant à ceux de ses pensionnaires qui devaient faire partie de la soirée, ils ne devaient faire leur apparition que lorsque tous les invités seraient rassemblés au salon.

Le docteur voulait ainsi diminuer l'étrangeté que pourrait avoir pour ses hôtes le spectacle d'une quantité d'aliénés rassemblés et abandonnées à eux mêmes.

Déjà on entendait rouler les premières voitures qui arrivaient et venaient s'arrêter devant la porte principale de l'établissement.

Au bout d'un moment un petit vieillard qui portait des lunettes d'or parut à la porte du salon où il fut reçu par le docteur.

— Bonsoir, docteur, lui dit-il, je vous remercie de votre gracieuse invitation.

— Je vous en prie, cher baron, répondit le docteur, je vous remercie moi de l'honneur que vous me faites en voulant bien visiter mon établissement.

— Oui..... oui, reprit en riant celui que le docteur avait appelé baron..... je veux bien être votre hôte, mais pour ce soir seulement.

Malgré sa figure riante le baron éprouvait malgré lui un sentiment de malaise et d'inquiétude indéfinissable.

— Naturellement, répondit le docteur, cela va sans dire.

Les invités arrivaient et peu à peu les salons se remplissaient de monde.

Cependant cette société manquait d'animation.

Cela provenait sans doute de ce que les invités appartenaient presque tous au sexe masculin.

On vit ensuite arriver par groupes les pensionnaires de la maison, tous mis avec élégance.

Quelques dames qui avaient des périodes de lucidité vinrent se mêler aux invités, mais à part la femme et la fille du docteur, toutes les dames qui se trouvaient là étaient des personnes en traitement.

Quant à celles qui n'avaient absolument pas conscience de leurs actes, on comprend qu'elles avaient été enfermées dans leurs chambres.

Le docteur savait parfaitement que ces dames venues du dehors ne se seraient qu'avec répugnance trouvées en contact avec des malheureux privés de leur raison.

Il en résulte que comme nous venons de le dire, les dames présentes étaient toutes plus ou moins atteintes dans leurs facultés mentales, et comme telles elles attiraient plus que de raison l'attention des personnes venues du dehors.

Elles étaient vêtues de toilettes fraîches, et à part quelques regards un peu égarés et quelques gestes légèrement désordonnés, rien ne pouvait trahir leur état.

Parmi les pensionnaires appartenant au sexe masculin on pouvait également remarquer quelques singularités beaucoup plus saillantes que parmi les femmes.

Un de ces malades s'était placé perpendiculairement au-dessous du grand lustre du grand salon et ne voulait à aucun prix changer de place.

Cet homme se figurait être l'amant de la fée Cristalline et s'attendait à chaque instant à la voir descendre du lustre qu'il prenait pour la demeure étincelante de son idéal.

Dès son entrée dans le salon, son regard était porté sur ce

lustre et il était convaincu qu'il avait devant les yeux l'entrée du palais de son amante.

Près de la porte d'entrée on pouvait voir un petit vieux dont les cheveux étaient blancs comme la neige. Il remettait en cachette à chacun des invités qui entraient un billet portant ces mots :

— « Aidez-moi à sortir d'ici, je suis l'empereur Barberousse et l'on me détient ici contre toute justice ».

Le docteur avait parfaitement aperçu ce vieillard distribuer ses petits papiers, mais il considérait cela comme une chose absolument inoffensive et il fermait les yeux.

Une troisième pensionnaire de la maison se promenait de salon en salon d'un air anxieux et évitant tout contact avec les autres personnes qui s'y trouvaient.

D'un regard suppliant il indiquait un petit écriteau suspendu a son cou et qui portait ces mots :

« Ne me touchez pas, je suis de verre, et je meurs si l'on me brise ».

Une jeune dame vêtue d'une riche toilette de soirée parcourait d'un air craintif les groupes des invités et saisissant le moment où le docteur avait le dos tourné, elle tirait par la manche la personne auprès de laquelle elle se trouvait et montrant d'un coup-d'œil le maître de la maison, elle disait d'un air de mystère et à demi voix en touchant son front avec l'index de sa main droite :

— Prenez garde à celui-là... il est un peu...

Comme si elle eût voulu dire que le docteur avait le cerveau légèrement fêlé.

Et sans attendre de réponse, elle se glissait vers un autre groupe pour recommencer.

Dans le corridor se promenait une autre jeune femme qui passait et repassait devant la porte du salon qui était ouverte à deux battants.

A l'invitation qu'on lui faisait d'entrer sans crainte, elle répondait d'une voix craintive.

— Non... non... Il y a du feu dans cette chambre, mon mari est là... il m'attend pour me faire mourir.

La malheureuse avait, par imprudence, mis le feu à la maison où elle demeurait, et cela pendant la nuit; son mari, surpris, pendant son sommeil, par les flammes n'avait pu se sauver et depuis lors elle avait perdu la raison et croyait toujours que son mari l'attendait dans le feu pour se venger.

La soirée était déjà avancée et l'on se disposait à se mettre à table pour souper quand M. Dubois arriva avec son ami Gustave Godineau.

L'homme de lettres s'excusa auprès du directeur et lui demanda pardon d'avoir amené un ami.

— Vous n'avez pas besoin d'excuse, répondit cordialement le docteur... seulement je craignais que vous ne puissiez pas venir!

Comme ce Dubois était un écrivain en vogue, le docteur voulait conserver ses bonnes grâces.

Un homme qui possède une bonne plume est toujours à redouter, et il est bon de le traiter avec déférence.

Le docteur le fit placer à table à côté de lui.

Il allait porter son verre à ses lèvres quand Gustave lui saisit les bras.

Au même instant un cri perçant se fit entendre.

Dubois jeta autour de lui un coup d'oeil étonné.

En face de lui était assise une des pensionnaires de la maison.

C'était cette femme qui venait de pousser ce cri.

Elle était debout et ses yeux hagards et démésurement ouverts étaient fixés sur le voisin de l'homme de lettres, sur Gustave Godineau.

— Mon frère!... mon frère!... s'écria ensuite cette femme.

Puis elle s'élança pour faire le tour de la table en courant et venir auprès de Gustave.

Mais un des gardiens qui étaient là, vêtus en laquais, n'eut qu'un pas à faire pour l'arrêter.

En même temps le docteur s'était approché de Gustave et lui disait :

— Ne craignez rien, monsieur, nous allons reconduire cette malheureuse dans sa chambre.

Gustave se sentit frémir.

Il était devenu d'une pâleur cadavéreuse.

Il avait en effet reconnu sa soeur, et cette rencontre aussi soudaine qu'inattendue l'impressionnait vivement.

Jamais il ne se serait attendu à la retrouver dans une maison de fous.

Par quelles circonstances se trouvait-elle là ?

Quelle conduite tenir ?

Il était évident que personne ne se doutait de la vérité, les quelques paroles du docteur en étaient une preuve évidente.

Une foule de pensées diverses et confuses se pressaient dans le cerveau du jeune homme.

Reconnaître sa soeur et la faire sortir de cette maison c'était pour lui la même chose, car il faudrait lui restituer sa part de l'héritage paternel, et cette restitution ferait à sa fortune une brèche sensible.

Cette proposition suffit pour décider Gustave à garder le silence.

Cependant Rose s'était approchée de lui et en lui jetant ses bras autour du cou elle lui dit en sanglotant :

— Oh !... mon frère !... mon frère !...

Le pauvre femme se croyait sauvée.

En effet, Gustave pouvait dire au docteur qu'il la reconnaissait et qu'elle n'avait jamais été folle.

Mais le jeune homme qui avait pris son parti garda le silence.

Pauvre femme !... quelle illusion était la sienne !

Elle ne devait pas tarder à s'apercevoir de la profondeur de sa misère.

Gustave se dégagea de son étreinte et répondit d'un ton glacial, sans toutefois oser la regarder en face:

— Vous vous trompez, madame;... vous me prenez pour un autre.

— Pour un autre?... toi?...

— Certainement, madame, reprit Gustave en essayant de se remettre de son trouble... je ne suis pas votre frère, mon nom est Gustave Godineau.

— Godineau... c'est parfaitement cela; c'est le nom de notre famille!

— C'est son idée fixe! murmura le docteur à l'oreille de Gustave.

Le jeune homme se sentit frissonner. Il n'avait pas encore perdu toute sa sensibilité et son coeur n'était pas encore complètement endurci.

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, il avait dépensé une grande partie de l'héritage paternel, et s'il reconnaissait sa soeur il était ruiné; en même temps un riche mariage qu'il était sur le point de contracter avec la fille d'un riche négociant se trouvait réduit à néant.

Il ne pouvait donc pas hésiter, il fallait sacrifier la pauvre jeune femme.

— Gustave!..... n'as-tu donc pas un mot de consolation à m'adresser? fit elle de nouveau d'une voix suppliante. Ne me reconnais-tu pas!... Je suis sans doute bien changée, mais regarde-moi avec attention et tu verras bien que je suis ta soeur!

Devant cette insistance Gustave comprit qu'il fallait payer d'audace sous peine d'attirer les soupçons des spectateurs de cette scène.

Il releva donc lentement la tête et eut la force de regarder froidement sa soeur en face.

— Plus je vous considère, dit-il au bout d'un moment, et plus

je suis convaincu que vous vous trompez, je ne vous connais pas!

— Tu ne me connais pas! s'écria Rose qui ne pouvait pas comprendre la conduite de son frère.

— Non, madame! Du reste tous mes amis savent parfaitement que j'avais en effet une sœur, mais qu'elle est morte depuis longtemps.

— Quant à cela, je puis l'affirmer, dit M. Dubois qui ne pouvait cependant en parler que par ouï dire.

— Nous n'avons nullement besoin de votre témoignage, fit le docteur en prenant la parole à son tour. Tout cela vient de l'état dans lequel se trouve cette infortunée.

Et comme un des gardiens s'approchait de Rose, elle fit vivement un pas vers Gustave et lui dit d'une voix assourdie par l'épouvante:

— C'est donc bien vrai?... tu me renies pour ta sœur? Gustave haussa les épaules sans prononcer une parole. A quoi bon? d'ailleurs, le docteur n'avait-il pas parlé?

Alors la malheureuse Rose leva ses deux bras vers le ciel, un éclair de colère jaillit de son regard et elle dit d'une voix vibrante:

— Eh bien!... homme sans cœur, sois maudit!

En même temps deux gardiens qui l'avaient prise par les bras l'entraînèrent hors du salon.

Mais avant que la porte ne fût refermée Rose se retourna une dernière fois en criant:

— Maudit!... sois maudit!

Le trouble et la pâleur de Gustave furent attribués à l'émotion causée par cette scène pénible.

Tout le monde lui exprima des regrets et il eut bientôt retrouvé son sang-froid.

Quand le docteur revint dans le salon il pria la société d'agréer ses excuses pour ce qui venait de se passer, il ajouta que rien

dans l'état de cette pensionnaire ne lui avait fait présumer quelque chose de semblable.

Le docteur donna ensuite l'ordre de réintégrer tous les malades dans leurs cellules respectives. Il pria ensuite ses invités de reprendre leurs places et la conversation recommença.

Au bout d'un moment les rires et les bons mots qui s'échangeaient entre les convives montraient que chacun avait oublié le pénible incident qui avait troublé la soirée pendant un moment.

Cependant Gustave entendait les dernières paroles de sa sœur résonner encore à ses oreilles et il passa une nuit agitée et sans sommeil.

CHAPITRE XVII.

Qui est le meurtrier?

Depuis la scène qui s'était passée entre le comte de Saint-Etienne et la comtesse, les deux époux ne s'étaient pas revus sans témoins.

Le comte prenait une figure souriante toutes les fois qu'il adressait la parole à la comtesse devant des personnes étrangères, et la pauvre femme tremblait en pensant que d'un moment à l'autre elle pouvait s'attendre à une explosion de colère de la part de son époux.

Mais quelles que fussent la tranquillité et l'amabilité apparentes du comte, il était aisé de voir ce qui se passait dans son cœur.

Une catastrophe était imminente.

Le baron Kellerman qui était devenu le commensal habituel de la maison du comte voyait avec douleur que la comtesse, pour laquelle il éprouvait maintenant la plus violente passion, pâlissait de jour en jour et avait des tressaillements de frayeur toutes les fois qu'un bruit un peu soudain venait frapper son oreille.

Voulait-il la questionner sur la cause de ce changement, et lui demandait-il d'où venaient les larmes qui rougissaient ses yeux, elle gardait un silence obstiné.

Le diplomate allemand avait fini par croire que le comte avait quelque soupçon à son égard et que la comtesse craignait la jalousie de son époux. Et comme il était obligé de convenir que le comte était dans son droit il évita désormais de toucher à ce sujet et se contenta de tranquilliser sa maîtresse en lui témoignant son amour et son dévouement par tous les moyens possibles.

La comtesse ne pouvait s'empêcher d'être touchée des délicates attentions de Kellermann, et ce qui lui faisait maintenant saigner le cœur, c'était de voir qu'elle allait être obligée de trahir l'homme qui l'adorait.

La pauvre jeune femme passait ses journées dans la crainte et ses nuits étaient tourmentées par l'insomnie et l'angoisse.

. . . . . .

Un jour, Kellermann se rendit dans la matinée au café Anglais et y trouva quelques jeunes officiers qui paraissaient s'occuper d'une nouvelle inattendue.

En voyant entrer le baron allemand l'un d'eux s'écria:

— Ah!... voici Kellermann... il pourra nous renseigner mieux que personne!

— Sur quoi?... demanda le baron avec indifférence.

— Sur la mort de la belle comtesse!

— De quelle comtesse?

— Mais,... de la comtesse de St-Etienne! répondit l'officier

Kellermann regarda son interlocuteur avec stupéfaction.

— Vous vous trompez, sans doute, dit-il ; la comtesse de St-Etienne se porte comme vous et moi.

— Comment savez-vous cela?

— Parbleu !.. c'est tout simple, j'ai soupé hier soir chez le comte, et la comtesse faisait comme d'habitude les honneurs du souper.

— Mais, mon cher, vous nous parlez d'hier au soir, mais il paraît que la comtesse est morte pendant la nuit.

— Morte?... fit Kellermann avec un geste de terreur.

— Oui!... il paraît qu'on l'a trouvée morte ce matin dans son lit!... Tout Paris en parle !

— Mais que me dites-vous là ?... je n'y comprends absolument rien.

— Vous êtes comme tout le monde!... La comtesse était hier au soir dans sa loge à l'Opéra.

— Et après le théâtre j'accompagnai le comte et la comtesse pour souper avec eux... la comtesse était en parfaite santé.

— A quelle heure êtes-vous sorti de chez le comte?

— C'était un peu après minuit !... mais, je vous le répète,... cela me paraît incroyable!... Ce ne peut être qu'une fausse nouvelle.

— C'est possible,... mais, baron, personne mieux que vous ne peut acquérir la certitude des faits, vous êtes l'ami de la maison ; ne pourriez-vous pas aller aux informations?

— Je vais me rendre à l'hôtel du comte !... vous avez raison !...

C'est le seul moyen de savoir la vérité!... j'interrogerai Saint-Etienne et il faudra bien qu'il me réponde !...

Le baron Kellermann s'interrompit en se mordant les èvres il comprenait qu'il ne devait pas se trahir ni rien dire qui pût laisser supposer que des relations intimes avaient pu s'établir entre lui et la comtesse.

Il se hâta de finir de déjeûner, prit congé des assistants et sortit pour se rendre à l'hôtel du comte de St-Etienne.

Une foule de pensées les plus diverses se heurtaient confusément dans son cerveau. Son cœur battait violemment et il sentait cependant qu'il était nécessaire pour lui de conserver son sang-froid pour le moment où il aborderait le comte.

Quand il arriva à l'hôtel, le portier l'arrêta en lui disant :

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Mais vous me connaissez bien,... je désire parler au comte,... répondit le baron.

— C'est impossible, monsieur ;... monsieur le comte est parti.

— Il n'est pas à l'hôtel ?

— Non, monsieur...

— Où est-il donc allé ?

— Je ne saurais le dire à monsieur le baron, mais monsieur peut interroger la femme de chambre.

Kellermann sentit un frisson glacé parcourir tout son être.

Il réfléchit pendant une seconde, puis étant entré et ayant traversé le vestibule il monta le grand escalier et ayant rencontré un valet de chambre il lui dit d'aller avertir la femme de chambre, qu'il désirait lui parler.

Comme il connaissait parfaitement la maison, il se rendit à la salle à manger.

Pâle et anxieux il se laissa tomber dans un fauteuil et se passa la main sur le front.

Il se demandait s'il ne faisait pas un mauvais rêve.

Au bout d'un moment Thérèse entra.

Sa physionomie décomposée annonçait qu'il s'était passé quelque chose de grave.

Le baron s'élança au devant d'elle.

— C'est donc vrai ?... dit-il d'une voix altérée.

— Hélas !... monsieur le baron !...

La pauvre fille ne put en dire davantage, les sanglots étouffèrent sa voix.

— Et le comte ?

— Parti.

— Parti ?... dans un moment semblable ?... Pourquoi ? Où est il allé ?

— Il a été tellement frappé !... Cela s'est passé d'une manière si soudaine !...

— C'est horrrible !... je vous en prie, racontez-moi ce qui est arrivé... De quoi la comtesse est-elle donc morte ?...

— D'un coup de sang !

Kellermann eut un sourir amer ; ce coup de sang lui semblait douteux.

Puis, faisant un effort pour conserver son calme, il pria de nouveau la femme de chambre de lui dire ce qu'elle savait.

Il se rassit dans son fauteuil et d'un geste il invita Thérèse à s'asseoir, puis elle raconta :

— Il était bientôt minuit quand monsieur et madame rentrèrent dans leurs appartements. Au bout d'un moment la plus grande tranquillité régnait dans l'hôtel. Vers deux heures du matin, monsieur crut entendre du bruit venant du côté de la chambre à coucher de madame. Il s'élança de son lit, alluma sa bougie et se dirigea vers la porte de l'appartement de madame la comtesse...

— Continuez ! fit Kellermann.

La femme de chambre reprit :

— Monsieur trouva madame étendue sur le tapis, presque sans connaissance, la bouche entr'ouverte et la main droite crispée sur la place du cœur. A cet aspect monsieur fit un pas en arrière et ayant fait un faux pas, il laissa tomber son bougeoir,... il avait trébuché sur quelque chose.

— Sur quoi donc ?

— Il avait marché sur un bijou, répondit la femme de chambre en jetant un regard scrutateur vers le baron.

— Après,... après!... fit celui-ci d'une voix haletante.

— S'étant rapproché de la comtesse, monsieur prit une de ses mains elle était glacée !... Adèle !... Adèle !... s'écria-t-il,... mais il ne reçut pas de réponse. Il voulut rallumer sa bougie, mais dans son trouble il ne put pas trouver d'allumettes, il fut donc obligé de rentrer dans sa chambre, il revint immédiatement,... mais il était trop tard, la pauvre comtesse avait rendu le dernier soupir !...

La femme de chambre se tut et le baron allemand attérré par ce récit n'eut pas la force de prononcer une parole.

Au bout d'un instant Thérèse reprit :

— Alors monsieur le comte vint m'appeler.

— C'est étrange !... fit Kellermann comme involontairement pourquoi ne l'avait-il pas fait plus tôt ?

La femme de chambre le regarda avec effarement.

— Je ne sais, monsieur le baron ;... monsieur semblait avoir perdu la tête.... et cela n'a rien d'étonnant !... Il m'appela donc je me levai à la hâte... et, jugez de ma terreur, quand, en entrant dans la chambre de madame, je vis ma maîtresse étendue sans vie sur le tapis !... je demandai à monsieur si je devais appeler un médecin ;... il me regarda d'un air étrange et me demanda un médecin ? pour la comtesse ?... oui... oui... vous avez raison !.. allez-vite en chercher un... et envoyez-moi Jean. Ensuite monsieur se retira dans son cabinet de toilette et ordonna à Jean de préparer les effets nécessaires pour un petit voyage et de se trouver à cinq heures à la gare de l'Ouest où ils se rencontreraient au moment du départ du train... Monsieur disait que la vue de la défunte lui brisait le cœur et qu'il ne se sentait pas le courage de demeurer à l'hôtel où il lui faudrait écouter les condoléances importunes des visiteurs curieux qui ne manqueraient pas d'affluer.

A ces dernières paroles le baron fit un mouvement

— Monsieur le baron voudra bien m'excuser, fit la femme de chambre qui se méprit sans doute sur la signification de ce geste...

— Continuez?.. dit le diplomate.

— Et c'est tout,... monsieur ne voulut pas rester un moment de plus à l'hôtel.

— Il partit donc immédiatement?

— Oui, monsieur;... c'est-à-dire une heure environ après que la mort de madame avait été découverte.

— Et, le comte se rendit-il directement à la gare?

— Non!... il ne voulait s'y trouver que vers cinq heures... je crois que le pauvre homme, égaré par la douleur, se sera promené par les rues comme une âme en peine.

— Ainsi il laissa le corps de la comtesse tout seul?

— Oh! non, monsieur, répondit la femme de chambre, pas tout seul, puisque j'étais là, moi;... Au bout d'un moment le médecin arriva et après un court examen il déclara que madame avait succombé à un coup de sang, il ajouta qu'elle y était prédisposée depuis longtemps, que cela était assurément fort triste, mais n'avait rien de surprenant. Thérèse se tut et le baron Kellermann réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre.

— Comment se nomme le médecin qui fit cette visite? demanda-t-il au bout d'un moment de silence.

— C'est le docteur Amy.

— Ah!... fit le baron non sans une certaine surprise. Quoiqu'il ne fût pas à Paris depuis bien longtemps, la réputation équivoque du docteur Amy était parvenue à ses oreilles et il savait à peu près à quoi s'en tenir au sujet de ce personnage.

— Monsieur le baron désire-t-il voir le corps de madame la comtesse? demanda la femme de chambre.

Cette question ramena le baron à la réalité.

— Oui!.. répondit-il;.., conduisez-moi dans sa chambre. Thérèse se leva et le baron la suivit.

Quand ils furent arrivés devant la porte de la chambre funèbre il hésita... son cœur battait à se rompre.

Enfin, rassemblant toute son énergie, il souleva la portière de velours et il entra d'un pas ferme.

Le corps de la jeune femme était étendu sur le lit,... ce corps charmant que le baron avait, hier encore, enlacé de ses bras amoureux était immobile et glacé,. ce cœur qu'il avait senti palpiter sur le sien ne battait plus !. .

La physionomie de la jeune comtesse avait une expression de paix sereine et profonde.

Kellermann se retourna et fit un geste muet à la femme de chambre qui s'éloigna sur la pointe du pied.

Quand la porte se fut refermée il tomba à genoux auprès du lit et murmura une prière. Puis il se releva.

Il se pencha sur le cadavre et déposa religieusement un baiser sur les lèvres blêmes et sur le front de la morte.

Une expression de résolution énergique s'était répandue sur son visage.

Il éleva le bras et étendant sa main droite sur le visage de la pauvre jeune femme, il murmura d'un air solennel :

— Mon Adèle bien-aimée! .. ta bouche est muette!... tu ne peux pas me dire ce qui s'est passé cette nuit!... Mais je le saurai,... et si mes pressentiments ne me trompent pas,... je te vengerai!... j'en fais le serment !...

Et en disant ces dernières paroles il leva sa main droite vers le ciel comme pour le prendre à témoin.

Puis ayant déposé un dernier baiser sur le front de celle qu'il avait adorée, il quitta la chambre mortuaire d'un pas grave mais ferme.

Il venait de prendre une grave résolution et il était décidé à tout risquer pour l'exécuter.

CHAPITRE XVIII.

Le Paris souterrain.

Paris est pour ainsi dire une ville double, c'est-à-dire qu'il y a sous la ville proprement dite une autre ville souterraine presque aussi étendue que celle qui est à la surface du sol.

Nous voulons parler du réseau de canaux et d'égoûts qui s'étendent sous Paris.

Aucune autre ville d'Europe ne présente une particularité de ce genre.

Le principal de ces égoûts se trouve au nord de la Seine et il s'étend de la place de la Concorde jusqu'à Anières, là, l'égoût de la partie Sud se joint à celui dont nous venons de parler au moyen d'un viaduc sur la Seine.

Ces deux principales artères que l'on nomme égoûts collecteurs sont recouverts d'une voûte de cinq mètres environ de hauteur et ils ont une largeur moyenne de six mètres. De chaque côté se trouve un trottoir de près d'un mètre de largeur.

Ces conduits servent à entraîner hors de Paris les eaux des ruisseaux et les excréments de la grande ville.

La visite des égoûts est permise aux étrangers dans quelques circonstances et ces jours là ces souterrains sont parfaitement éclairés.

Le long des murs ont voit courir des tuyaux de gutta-percha qui recouvrent les fils télégraphiques qui relient entre eux les

ministères, les postes de police et de pompiers, etc; côte à côte avec ces fils se trouvent des tuyaux de fonte plus gros et qui servent à la canalisation de l'eau potable et du gaz d'éclairage.

L'espace qui sépare les deux trottoirs forme le canal et peut donner passage à une embarcation plate pouvant contenir une quinzaine de personnes.

Afin que l'on puisse toujours reconnaître sous quelle partie de Paris on se trouve, des plaques fixées au mur indiquent la rue ou la place qui se trouve au-dessus.

Les fonctions officielles de ces canaux sont, comme nous venons de le dire, de servir à l'écoulement des détritus de toutes sortes, mais le génie militaire sous le second empire avait imaginé d'utiliser ces passages souterrains pour opérer des mouvements de troupes en cas d'émeute; certaines casernes étaient en communication avec l'égoût collecteur au moyen d'un large escalier fermé d'une forte grille de fer.

. . . . . .

Derrière les maisons de la rue de Jérusalem, se trouve une ruelle ou plutôt un cul-de-sac désert et inhabité ; on y voit de vieilles masures destinées un jour où l'autre à tomber sous la pioche du démolisseur ; en attendant, les postes et les fenêtres tombent en désuétude et laissent libre accès dans l'intérieur de ces ruines.

On n'entend là d'autre bruit que le roulement des voitures qui passent par la rue de Jérusalem.

On sait que c'est dans cette dernière rue que se trouvent les bureaux de la police secrète, cette organisaion gigantesque, unique dans son genre.

Paris est divisé en vingt arrondissements, qui se divisent à leur tour en un certain nombre de quartiers ; chaque quartier a une police qui est sous les ordres d'un commissaire. Tous ces bureaux, tous ces postes, sont en communication permanente avec le bureau central de la rue de Jérusalem, toute cette armée

est dans les mains du préfet de police, qui dispose ainsi d'une force énorme.

Et cela est nécessaire.

Il a été démontré par la statistique que le chiffre des malfaiteurs de tout genre qui infestent la capitale est, en moyenne, de soixante-dix mille individus.

L'on voit, par conséquent, que si ces rebuts de la société égalaient en cruauté, en sang-froid, en énergie et en force des individus tels que quelques-uns des héros de ce récit, la police aurait fort à faire pour s'en rendre maître.

Pénétrons dans une des masures inhabitées, dont nous venons de parler.

Il est nuit, et ce n'est qu'avec une lanterne sourde que nous pouvons nous guider à travers les débris de toutes sortes qui jonchent le sol.

Nous arrivons à une trappe ouverte qui donne accès sur un escalier qui doit descendre dans une cave.

Un léger bruit semble parvenir jusqu'à nos oreilles... descendons avec circonspection.

Dans un des coins de la cave se trouve placé, debout, un tonneau ventru, auprès duquel se trouve un paquet de linge proprement enveloppé dans un vieux journal.

Le tonneau ne contient plus une goutte de la « liqueur divine, » car on voit des brins de paille sortir par la bonde, et, chose singulière, cette paille a l'air d'être toute fraîche.

Mais, que veut dire cela ?

Le tonneau a fait un mouvement.... il semble tourner lentement sur lui-même.

Après avoir fait à peu près un demi-tour, il s'arrête et démasque une ouverture pratiquée dans le mur.

Puis, une plainte étouffée semble sortir de l'intérieur de ce fût énorme.

A ce moment, apparaît le personnage qui a mis ce tonneau en mouvement.

C'est un homme qui tient une lanterne sourde.

Il la pose avec précaution, puis il demande à demi-voix :

— Es-tu réveillé ?... m'entends-tu ?

— Oui !... hélas !... répond une voix faible comme un soupir et qui sort du tonneau.

A cette simple réponse, l'homme à la lanterne parut éprouver un profond soulagement.

— Dieu soit loué !... murmura-t-il avec satisfaction ; il vit encore !

— Et comment te sens-tu ? demanda-t-il encore.

— Oh !... mon Dieu... répondit la voix,... je souffre comme un damné !

— Mais... tu vis ? fit encore l'inconnu.

— Oui, je vis !... mais je me demande, par moments, si tu n'aurais pas mieux fait de me laisser mourir.

— Malheureux !... ne blasphème pas !

— Que Dieu me pardonne !... mais si tu savais ce que je souffre !

— Je le sais et je prends une vive part à tes souffrances,... mais...

— Ce qui m'épouvante, c'est la pensée de rester estropié pour le reste de ma vie !

— C'est une chose terrible,... je le sais.

— Oh ! .. oui, terrible ! et c'est pourquoi je prie Dieu de me délivrer de cette affreuse existence !

— As-tu donc oublié la vengeance ?

— La vengeance !. . Elle est dans les mains de Dieu !

L'inconnu eut peine à réprimer un exclamation.

Au bout d'un instant de silence, il reprit :

— As-tu aussi oublié ton enfant ?

— Oh !... ma fille !... ma chère Céleste !... quelle angoisse doit être la sienne !...

— Ne veux-tu donc pas la revoir ? fit l'homme à la lanterne en insistant.

Il voulait sans doute réveiller chez son interlocuteur le désir de vivre et lui donner la force de supporter ses souffrances.

— Revoir ma fille !... reprit le personnage invisible, dont la voix plaintive semblait sortir de l'intérieur du tonneau... quels seraient sa douleur et son désespoir si elle me voyait en ce moment ! Elle me croit sans doute mort !...

L'homme qui avait fait tourner le tonneau, posa alors sa lanterne sur le sol en disant :

— Maintenant, il faut changer le pansement.

— Non !... oh !... non !... je t'en supplie !

— Maurice !

— A quoi bon prolonger mes souffrances !... ne me tourmente pas plus longtemps !... cela ne sert à rien, du reste !

— A rien ? dis-tu, tu te trompes !... j'a apporté avec moi un remède souverain,... celui dont je t'ai parlé.

— Comment te l'es-tu procuré ?

— Je l'ai reçu de Lapostole, qui habite Paris et qui est connu sous le nom de Sidi-Addar, le magicien. Il a préparé ce remède d'après les indications de l'Indienne Tupa.

— Et comment as-tu osé te montrer pour pénétrer jusqu'à lui ?

— Je te raconterai cela un peu plus tard, pour le moment il faut renouveler ton pansement.

Cet homme, en qui nous reconnaissons Blondel, se leva en disant ces mots et ayant saisi la partie supérieure du tonneau il la souleva comme si c'eût été le couvercle d'une boîte.

La partie inférieure, qui était remplie de paille, servait de lit à un homme couvert de blessures dans lequel le lecteur aura sans doute reconnu Maurice, le fils de notre héros, qui avait été sauvé miraculeusement par Lapostole.

Ceci demande une courte explication.

Il y avait déjà passablement longtemps que Blondel habitait Paris en cachette.

Comme il savait qu'il ne pouvait pas se mesurer seul contre

Beaufleury, Mac-Bell et d'autres malfaiteurs de leur bande, il avait adopté un autre plan de conduite, et, pour cela, il avait eu plusieurs conférences avec Lapostole dont il connaissait l'esprit rusé et fertile en expédients.

Ayant rencontré un de ses anciens camarades du bagne, qui était employé dans la voirie et qui était chargé de diriger une équipe d'égoûtiers, Blondel fut bientôt au courant des canaux et des égoûts de la grande ville et de leurs issues.

Profitant d'un jour où des étrangers de distinction étaient allés visiter le réseau de voies souterraines qui s'étend sous Paris, Blondel avait réussi à se glisser à leur suite, et il ne lui avait pas été difficile de s'y cacher et d'y demeurer.

Quand il se retrouva seul, il alluma sa lanterne sourde, et il eut bientôt trouvé la rue de Jérusalem.

Il avait décidé de se fixer aussi près que possible de la préfecture de police, et cela afin de pouvoir se tenir au courant des délibérations du fameux cabinet noir.

En effet, un petit canal aboutissant à l'égoût principal, remontait lentement, précisément vers les caves de la préfecture.

Une nuit, Blondel, muni d'une pince de fer et d'un ciseau remonta en rampant par ce canal et finit par arriver dans une des caves de ce bâtiment. Là, il put, au moyen de briques qui s'y trouvaient en quantité, il put dissimuler cette ouverture et s'y construire une espèce de cachette où il se tenait pendant le jour, tandis que l'égoût était visité par les travailleurs ou par d'autres personnes.

On comprend qu'il était facile à Blondel de parcourir pendant la nuit ce réseau d'avenues souterraines. Du reste, Lapostole avait soin de lui fournir en abondance tout ce qui pouvait lui être nécessaire, comme aliments, outils, renseignements de toute espèce, etc.

A force d'explorations, Blondel avait fini par trouver un autre canal, aboutissant au Temple, précisément au-dessous de

la boutique de Gaspard le borgne, qui, comme le lecteur s'en souvient, n'était autre que notre vieille connaissance Mac-Bell.

Il en avait découvert un troisième, qui s'arrêtait précisément à l'un des angles de la cave de l'hôtel habité par Beaufleury.

Blondel passait une partie de ses journées à écouter ce qui se passait dans ces différentes maisons et en instruisait Lapestole, qui était de cette manière au courant de tout. Ce qui lui aidait, on le comprend, à remplir son rôle de magicien, et c'est ainsi qu'il avait eu connaissance du rendez-vous donné à Maurice à la « pierre qui pleure. »

Revenons maintenant à notre récit.

Quand Blondel eut enlevé la partie supérieure de la tonne, on put voir un corps humain couché à moitié recouvert par la paille fraîche.

C'était Maurice.

Maurice, que nous avons laissé écrasé par la « pierre qui pleure. »

Le malheureux n'avait pas succombé à ses blessures ; il vivait, mais à quel prix !...

Ses deux bras étaient brisés, il avait plusieurs côtes enfoncées, et son corps n'offrait pour ainsi dire qu'une plaie.

Ses bras et ses jambes étaient entourés de planchettes fixées par des bandes de toile, une immense compresse entourait sa poitrine et sa tête était enveloppée d'un linge qui ne laissait à découvert que les yeux et le nez.

Blondel, cependant, ne perdait pas l'espoir de sauver son fils et de lui rendre l'usage de ses membres ; mais Maurice était mortellement abattu et était tombé dans une apathie profonde.

Il fallait à tout prix éveiller en lui la volonté de vivre ; mais comment devait-on s'y prendre.

Blondel ne trouva qu'un moyen.

Instruit par Lapostole, il avait appris que Beaufleury était officiellement le fiancé de Céleste et que le mariage devait avoir lieu incessamment.

Il comprit dès lors que le seul moyen qui pût vaincre la torpeur de Maurice, c'était de mettre ce dernier au courant de ce qui se passait; l'amour paternel ferait le reste.

Blondel était certain de sauver son fils pour peu que celui-ci s'y prêtât.

Il se décida donc à parler.

— Maurice, dit-il, en mesurant ses paroles; il ne faut pas te laisser abattre... au contraire.... tu as besoin de tout ton courage pour supporter le coup qui te frappe encore!

— Que veux-tu dire, mon père?

Blondel hésita.

— J'ai vu Lapostole, dit-il au bout d'un moment de silence.

— Ah!... et qu'a-t-il pu t'apprendre de si terrible?

— Il m'a parlé de Céleste.

— Céleste!... fit le blessé...; mon enfant!...

— Prépare-toi à entendre une chose inouïe, reprit Blondel qui s'était agenouillé auprès de Maurice et avait tendrement passé son bras par-dessous ses épaules pour le soulever un peu.

— Quoi donc..., mon Dieu?... elle est morte, peut-être?...

— Non!... non!...

— Malade?

— Pas d'avantage...

— Parle donc!... je t'en supplie.

— Je ne sais si je dois... Lapostole m'a dit... qu'elle était fiancée!...

— Fiancée!... mais certainement!... avec Arthur!...

— Tu te souviens que je t'ai dit que ce pauvre jeune homme avait disparu.

— Sans doute... mais Céleste n'en demeure pas moins sa fiancée.

— Mais ce n'est pas d'Arthur que je voulais te parler.

— De qui donc!... fit Maurice avec toute la vivacité que son était comportait.

— De qui?... Rassemble ton courage et tout ton énergie pour entendre le nom que je vais prononcer.

— Tu me fais mourir!... parle donc!

— Céleste est fiancée à Beaufleury!

— Beaufleury! répéta Maurice... Oh!... Au nom du ciel... dis-moi que j'ai mal entendu!...

— J'ai dit la vérité!

— Mais comment cela est-il possible?..... Par quelles manoeuvres ténébreuses et inavouables ce monstre a-t-il amené ma pauvre enfant à donner son consentement, elle qui ne pouvait voir cette homme sans éprouver un mouvement de répulsion et de dégoût?

— D'après ce que Lapostole a entendu dire, Céleste croit que la vie d'Arthur est entre les mains de Beaufleury.

— Cela est bien possible!

— Certainement... il est capable de tous les crimes!

— Oh! je comprends tout maintenant!... Oh! ma pauvre enfant!

— Et tu consentirais à ce qu'elle devienne la femme de ce misérable?

— Non!... jamais!... fit Maurice avec une énergie dont on ne l'aurait pas cru capable, vu l'état dans lequel il se trouvait.

Et il ajouta:

— Maintenant, père, je veux vivre!... il s'agit de sauver mon enfant des griffes de ce scélérat!

— Enfin! fit en lui-même Blondel qui voyait avec satisfaction la réussite de son stratagème.

Il prit le paquet de toile qu'il avait apporté et se mis à défaire les bandages et les compresses qui recouvraient les blessures de Maurice.

Quelles que furent les précautions qu'il employât, il ne put, cependant, empêcher que cette opération ne fit cruellement souffrir le pauvre blessé qui laissa échapper un gémissement.

Blondel commença ensuite à poser sur le plaies de Maurice des morceaux de toiles enduits du baume préparé selon les indication de Tupa. Ce remède bienfaisant fit immédiatement ressentir les effets de sa vertu salutaire.

— Ah! fit Maurice avec un soupir de soulagement, comme cela me fait du bien!...

— Tu vois que j'avais raison, repartit Blondel qui ajouta au bout d'un moment:

— Maintenant, il faut que je te quitte.

— Déjà!

— Il le faut... à trois heures le « cabinet noir » a une séance et il faut que je tâche de savoir ce qui s'y passera.

— Pourquoi te mêles-tu de politique?

— C'est pour être au courant de ce qui se passe... Je crois que nous ne tarderons pas à avoir la guerre... la guerre avec la Prusse.

— Oui, je me souviens que tu m'en as parlé, il n'y a pas longtemps!

— Et en pareil cas on ne peut pas savoir comment les choses se passeront à Paris. Si l'armée française est battue, si l'empereur est vaincu, il y aura une révolution, et se serait une occasion trop belle pour que Mac-Bell et Beaufleury la laissent échapper.

— Oui, père, et il trouveraient en même temps le moyen d'échapper à notre vengeance.

— C'est ce qu'il faut empêcher à tout prix!

— Oh!... cela leur sera bien difficile... le filet qui les entoure se retrécit de plus en plus.

— Quand te reverrai-je, père? demanda Maurice. Il me tarde de quitter cette cachette et d'aller au secours de ma pauvre Céleste.

— Mon cher Maurice, il faut t'armer de patience. Tu ne pourras guère sortir d'ici avant une quinzaine de jours. Beaufleury est capable de tout, tu le sais,... et s'il te voyait reparaître et te mettre en travers de ses projets, il n'hésiterait pas à chercher un autre moyen de se débarrasser de toi.

— C'est le seul moyen d'arriver à nous rendre maîtres de cet infâme scélérat,..... plus il se croira certain de l'impunité et plus il nous sera facile de l'attirer dans le piége. Il faut que ce brigand ainsi que son digne complice Mac-Bell expient leurs crimes,..... Ah!.... une sentence terrrible sera prononcée contre eux!

— Mais jusque là,..... dit Maurice,..... que deviendra ma pauvre enfant?

— Ne crains rien,... Lapostole veille sur elle

— Pourra-t-il empêcher le mariage?

— Ne crains rien!.... jusque là les morts sortiront de leurs tombe, et au lieu d'une fiancée Beaufleury trouvera le bourreau.

Quand Blondel eut fini le pansement des plaies de Maurice, il prit une petite corbeille qu'il avait apportée avec lui et qui contenait des aliments et la plaça à portée de la main du blessé, puis ayant un peu soulevé la paille et recouvert Maurice il replaça la moitié supérieure du tonneau qui reprit ainsi son apparence inoffensive.

Puis il s'éloigna après avoir promis à son fils de revenir avant la fin de la journée.

Malgré cette assurance, Maurice ne put s'empêcher de frémir en pensant qu'une circonstance imprévue pouvait empêcher son père de tenir sa parole.

Que deviendrait-t-il dans ce cas?

Ensuite sa pensée se reporta sur sa fille bien-aimée et de longues heures se passèrent ainsi dans ces douloureuses réflexion.

Un sommeil bienfaisant et réparateur vint cependant calmer

la souffrance du malheureux persécuté et lui faire oublier momentanément son affreuse position.

CHAPITRE XIX

A Cayenne.

Nous voulons retourner un peu en arrière et voir quel était le sort qui avait été réservé à Alfred, l'ancien secrétaire de Fiordi.

Nous avons dit qu'il avait été condamné par la « commission mixte » à la déportation et nous l'avons laissé sur la route de Marseille, enfermé dans une voiture cellulaire.

Arrivé à destination un gendarme ouvrit la porte du véhicule et fit descendre les condamnés les uns après les autres.

Quand ce fut le tour d'Alfred le gendarme fit brusquement :

— Voyons..... faites un peu vite !

Et quand le jeune homme fut descendu l'agent de la force publique ajouta :

— En avant !

On conduisit Alfred dans une cellule où un instant après deux gardiens vinrent le chercher en le prenant chacun par un bras.

— Que me voulez-vous ? leur demanda le jeune homme.

— Parbleu, répondit l'un de ces hommes avec un rire cy-

nique, ce que nous voulons?.... nous voulons vous faire faire un brin de toilette.

Et avant qu'Arthur eût deviné ce que cet homme voulait dire ses vêtements lui étaient enlevés ; ensuite on lui montra sur un banc le costume du bagne en lui intimant l'ordre de l'endosser.

On peut juger ce qu'éprouva ce jeune homme élégant qui, à peine trois fois vingt quatre heures auparavant, se rengorgeait en se voyant nommé au poste éminent de secrétaire intime de l'Empereur, et qui maintenant, se voyait forcé de revêtir l'uniforme honteux des galériens.

Puis le second de ces deux hommes ayant tiré de sa poche une paire de ciseaux, il se mit en devoir de faire tomber les boucles luxuriantes de la chevelure parfumée d'Alfred; de sorte qu'au bout d'un quart d'heure rien ne le distinguait plus des autres forçats.

Et, cependant il ne voulait pas écouter la voix de sa conscience qui lui reprochait son passé, le meurtre de la jeune femme de chambre de Rose Elvédy, la manière criminelle dont-il s'était conduit à l'égard de cette dernière, etc. Sa seule pensée était un sentiment de haine et de rage contre Fiordi qu'il soupçonnait d'être l'auteur de son arrestation.

Il éprouva une sensation de dégoût en voyant les vêtements qui lui étaient destinés et qui avaient déjà été portés par d'autres forçats, à en juger par la couche de crasse graisseuse dont ils étaient garnis à certains endroits.

Quand ce que les gardiens avaient facétieusement appelé « la toilette » fut terminé, un gendarme revint et fit entendre un second et formidable : « en route! »

On conduisit le nouvel arrivant dans un local qui avait beaucoup d'analogie avec une étable. Dans un coin se trouvait une paillasse apiatie et d'une saleté repoussante, auprès se trouvait une couverture mince et râpée d'un aspect non-moins sordide.

— Ceci est pour vous ! prenez-le ! lui dit le gendarme.

Alfred le regarda sans comprendre ce qu'il voulait dire.

Le gendarme lui fit entendre qu'il devait prendre son lit, c'est-à-dire cette paillasse et cette couverture et se rendre dans la cour pour se joindre aux autres forçats arrivés le jour même et qui devaient attendre de jour de l'embarquement.

Cette troupe de malfaiteurs resta dans la cour jusque vers la fin de la journée, un piquet de soldats arriva alors et conduisit les nouveaux hôtes dans une casemate où ils furent enfermés.

Au premier moment Alfred ne put réprimer un sentiment de dégoût en se voyant en contact avec ces hommes qui sortaient presque tous de la fange de la société.

Et lui, qu'était-il donc ?... Avait-il donc le droit de se plaindre ?

N'était-il pas au contraire pire que beaucoup de ces malheureux qui avaient peut-être été poussés dans le chemin du crime par la misère et la faim.

Tandis que lui avait reçu une éducation soignée, il avait occupé un emploi rénumérateur, et c'était l'orgueil, l'ambition, une ambition effrénée, qui l'avaient poussé au crime!

N'était-il pas cent fois plus punissable que ses compagnons de captivité ?

Et cependant il n'éprouvait aucun sentiment de repentir.

La seule pensée qui occupât son esprit était un désir de vengeance.

C'est en songeant à l'avenir qu'il resta accroupi sur sa dure couche.

Quand la nuit fut venue on apporta aux prisonniers des gamelles de terre pleines d'une maigre soupe de légumes secs.

Alfred qui commençait à ressentir les attaques d'une faim atroce dut faire les plus grands efforts pour surmonter son dégoût et avaler quelques cuillerées de cette claire pitance.

Ensuite, brisé de fatigue et l'âme pleine d'amertume il s'étendit pour chercher le sommeil.

Mais il ne put fermer les yeux un seul instant.

Outre l'insomnie causée par la vermine dont sa paillasse fourmillait, son esprit était tourmenté par mille pensées diverses.

Enfin le jour parut.

Un gardien vint réveiller les prisonniers en leur enjoignant de se vêtir vivement, attendu que le bâtiment qui devait les emmener était arrivé pendant la nuit et que l'embarquement devrait avoir lieu sans perdre un instant.

Avant de quitter la prison où ils avaient passé la nuit les forçats reçurent une ration de soupe au pain pour leur déjeûner.

Puis ils furent placés sur deux rangs et conduits au port sous escorte.

Arrivés à bord les condamnés furent immédiatement enfermés dans l'entrepont et accouplés deux à deux par une chaîne.

Alfred, qui était un condamné politique, obtint la faveur de demeurer seul, seulement il dut se laisser river à la jambe un anneau qui était destiné à le fixer à la barre commune pendant la nuit.

La traversée devait s'effectuer dans ces conditions.

Quand Alfred vit qu'il devait abandonner tout espoir de salut, ses pensées de haine et de vengeance lui revinrent plus vivaces que jamais et il fit le serment de se venger de Fiordi d'une manière terrible, si jamais la liberté lui était rendue.

Il pensa ensuite à la possibilité d'une évasion de la colonie pénitentiaire.

Il comprit en même temps que s'il était abandonné à ses seules forces, il ne pourrait jamais atteindre ce but et qu'il fallait qu'il se liât avec quelque autre forçat bien au courant

des usages du bagne, dont il pourrait tirer des renseignements qui pourraient lui servir un jour.

Un des compagnons d'Alfred, qui portait le nom de Samson, semblait éprouver une sympathie marquée pour le jeune homme.

Ce dernier comprit immédiatement l'avantage qu'il pouvait tirer de cette connaissance. Cet homme était un malfaiteur endurci, qui s'était deux fois évadé du bagne.

Avec un peu de bonne volonté et d'habileté, il lui réussirait sans doute de s'évader une troisième fois. Il s'agissait avant tout, pour Alfred, de gagner l'amitié et la confiance de cet homme.

Et cela ne lui sembla pas trop difficile, au bout de quelques jours, Samson, qui ne répondait que brièvement et par monosyllabes, quand un autre détenu lui adressait la parole, semblait prendre un plaisir évident à s'entretenir avec l'ancien secrétaire de Fiordi.

Au bout de quelques jours il furent amis intimes et cette amitié n'aurait pas manqué d'exciter la raillerie des autres forçats s'ils n'avaient pas été arrêtés par la force herculéenne de Samson.

La traversée s'effectua sans événement. Quand le débarquement fut opéré on annonça à Alfred qu'il devait être transporté à l'île du Diable.

Il demanda timidement pendant combien de temps devait durer son bannissement, on lui répondit laconiquement:

— Pendant trente ans.

Trente années !

Une sueur glacée perla sur son front en entendant cette réponse. Il avait espéré que sa condamnation n'était que de quelques années, cinq, six ans peut-être, mais pas davantage.

Mais trente ans !...

Cela équivalait presque à une condamnation à mort !

Et Alfred ne voulait pas mourir.

Il voulait vivre,..... pour fuir d'abord, ensuite pour se venger

CHAPITRE XX

Le Comte de St-Etienne

Une foule nombreuse de connaissances et d'amis se pressait à l'hôtel du comte de St-Etienne.

C'était le jour où les funérailles de la comtesse devaient avoir lieu, et la manière soudaine et mystérieuse dont elle était morte, faisait l'objet de toutes les conversations.

Ce n'était pas par commisération, sans doute, mais par pure curiosité.

La rue était pleine de passants qui s'arrêtaient pour voir défiler le cortège funèbre.

Le comte était revenu la veille et était dans le salon de réception où, le visage impassible et la physionomie sombre, il recevait les condoléances de ses amis.

Il jouait parfaitement la comédie de la douleur digne et profonde de même que les visiteurs feignaient de prendre une part considérable au malheur qui venait de le frapper.

Cependant un pressentiment disait au comte que ces mêmes personnes avaient de vagues soupçons ; mais peu lui importait ;.... il avait déjà trouvé un moyen pour faire passer ces soupçons sur une autre perso

Du reste, n'était il pas suffisamment protégé par son nom, sa fortune, sa haute position. Il savait qu'on ne se hasarderait pas facilement à émettre ces soupçons tout haut et que la moindre preuve contre lui faisait complètement défaut.

Le cercueil qui renfermait les restes de la comtesse fut descendu et placé dans le char funèbre, puis le cortège se mit en marche.

Mais le comte n'y parut pas. Il avait déclaré à ses amis qu'il lui serait absolument impossible de voir descendre dans la fosse les restes mortels de la femme qu'il avait tant aimée.

En outre le docteur Amy lui avait absolument interdit toute émotion un peu violente.

Le baron Kellermann se crut obligé de suivre la chère morte à sa dernière demeure, il considérait cela comme un devoir sacré.

Mais lorsque la cérémonie fut terminée, un observateur attentif aurait pu observer chez le baron un changement étrange.

La tristesse navrante qui assombrissait sa physionomie disparut pour faire face à une expression de sombre énergie.

Le comte était resté dans son hôtel.

Il arpentait son cabinet d'un pas anxieux et jetait de temps à autre un regard dans la rue comme s'il eût attendu quelqu'un.

Au bout d'un moment, il vit apparaître une voiture qui s'arrêta devant la porte de la maison.

Le comte s'attendait visiblement à cette visite, néanmoins son inquiétude augmenta visiblement.

Sur une table placée auprès de la fenêtre se trouvait une cassette d'ébène garnie d'incrustations en argent. Le comte l'ouvrit et y jeta un coup d'œil pour s'assurer que les objets que contenait cette cassette étaient leur place.

Puis il poussa comme un soupir de soulagement.

Il venait à peine de laisser retomber le couvercle de la cassette quand on frappa à la porte.

— Entrez !... dit le comte.

La porte s'ouvrit et laissa passer le baron Kellermann.

Le comte alla vivement à sa rencontre; une expression d'agréable surprise s'était répandue sur sa physionomie.

— Oh !... monsieur le baron, s'écria-t-il ; c'est bien à vous de venir me faire une visite dans un moment comme celui-ci, je n'attendais pas moins de votre amitié.

Au premier moment cet accueil cordial embarrassa le baron qui ne s'y attendait nullement.

Il voulait aller droit à son but et il lui répugnait de devoir serrer la main que lui tendait un homme qu'il soupçonnait d'avoir commis un crime.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, répondit-il en feignant de ne pas s'apercevoir que le comte lui avait tendu la main, vous vous trompez, je ne viens pas pour vous offrir mes condoléances.

Le comte de St-Etienne se mordit les lèvres, son regard se porta involontairement vers la cassette d'ébène.

— Que voulez-vous dire, mon ami reprit-il.

Le baron allemand vit qu'il lui fallait résolument aborder son sujet.

— Je ne suis pas votre ami, monsieur le comte, fit il d'un ton glacial.

— Que veut donc signifier ce langage de votre part, demanda le comte avec un sourire faux et non exempt d'amertume.

— Trouvez-vous vraiment étrange que je ne veuille pas me dire votre ami ? repartit le baron en fixant le comte d'un air interrogateur et sévère.

Le comte ne put soutenir ce regard et il baissa les yeux.

Cependant il reprit promptement son assurance.

— Je ne comprends rien votre langage, répondit-il, et, du reste, vous conviendrez que ce jour est mal choisi pour des plaisanteries de ce genre !

— Je ne plaisante pas le moins du monde, fit le baron avec fermeté et en appuyant sur ses paroles ; ce n'est pas en venant de voir descendre dans la tombe le cercueil de la pauvre et infortunée comtesse que je permettrais de plaisanter !

— Ah !.... oui !.... dit le comte ;.... mais dites-moi, monsieur le baron,.... n'éprouvez-vous pas une grande douleur de la perte de la comtesse ?

Une vive rougeur se répandit sur le visage du baron qui répondit :

— J'ai mérité les paroles que vous m'adressez, monsieur.

— Vous l'avouez donc ? demanda le comte avec vivacité.

— Oui,.. répondit le diplomate allemand, je l'avoue, car je ne sais pas mentir ;.. Oui,.... j'ai été charmé par la grâce, la beauté de la comtesse.... mon cœur n'a pas su résister à tant de charmes....

Le baron l'interrompit.

— Et vous avez l'audace de me dire cela à moi.... l'époux outragé !.....

— Epoux outragé !.... s'écria le baron avec violence ;.... assez monsieur le comte,.... finissez cette comédie,... je sais tout !

Le comte fit en pâlissant un pas en arrière.

Avant qu'il pût ouvrir la bouche pour répondre, le baron allemand continua d'un ton indigné :

— Oui, monsieur, je sais tout !.... Je sais que la comtesse obéissait à vos suggestions et à vos menaces quand elle faisait tous ses efforts pour m'attirer vers elle...

— Monsieur !... fit St-Etienne qui se sentit soulagé en voyant la tournure que prenait le discours du baron ;.... monsieur ! comment osez-vous prononcer une telle accusation contre moi,... contre celle qui vient de mourir ?...

— Celle qui vient de mourir était innocente... C'est elle qui m'a tout avoué,.... elle m'a déclaré que vous en vouliez faire l'instrument de votre ambition !

— Et cependant elle vous a trahi comme elle m'avait trahi, moi ! fit le comte.

— Que voulez-vous dire ? demanda le baron Kellermann.

— C'est tout simple ! repartit le comte entraîné plus qu'il ne l'aurait voulu,... je veux dire que j'ai eu connaissance de toutes les dépêches que vous avez reçues de Berlin.

— Eh bien ! monsieur le comte, je vous fais mon compliment sur votre manière d'agir,... je ne vous aurais jamais cru capable d'une pareille bassesse !

— Monsieur, vous me paierez cette offense !... retirez l'expression que vous venez d'employer !

— Je la maintiens, au contraire !

— Vous la maintenez ?

— Entièrement !

— Vous me rendrez raison !

— Vous me semblez avoir un faible tout particulier pour les affaires où le sang coule !

Un moment atterré par ces paroles, le comte reprit bientôt son assurance.

— C'est possible, dit-il... en tout cas vous ne refuserez pas de vous battre avec moi !

— Vous vous trompez !

— Comment !... vous,... un officier prussien, vous refuser de vous battre en duel ?

— Parfaitement !... je ne me bats pas !

— Vous ?... un officier ?

— Un officier ne se bat pas avec un.... assassin !

En prononçant cette dernière phrase le baron avait fait deux pas en avant et avait jeté sa dernière parole au visage du comte en fixant ses yeux sur les siens d'un air menaçant.

Quoique le comte eût de l'audace et qu'il fût préparé à tout

il ne put empêcher une légère contraction nerveuse de faire cligner ses paupières.

Cependant il soutint le regard du baron.

Tous deux restèrent ainsi pendant quelques secondes, en se considérant comme deux ennemis prêts à fondre l'un sur l'autre.

Le comte fut le premier qui recula. Il fit un pas en arrière et se croisant les bras sur la poitrine il dit au baron :

— Vous avez raison, monsieur, on ne se bat pas avec un assassin, et c'est pour cela que je ne me battrai pas avec vous !

Le baron regarda le comte d'un air stupéfait.

Il ne comprenait pas le sens de ces paroles.

Le comte s'approcha de la cheminée et sonna.

Presque au même instant un domestique se présenta en disant :

— Monsieur le comte a sonné !

— Oui... faites ce que je vous ai dit.

Le domestique s'inclina et le comte ajouta :

— Vous savez ce que je veux dire !

— Parfaitement, monsieur le comte.

— Allez et faites vite.

Le laquais s'éloigna.

Le baron avait suivi le comte des yeux et n'avait perdu aucun geste ni aucune parole de cette scène.

Le comte s'était ensuite rapproché de la fenêtre et de la table qui se trouvait auprès.

Puis il posa sa main sur le couvercle de la cassette d'ébène dont nous avons parlé plus haut.

Tout cela demeurait obscur pour le baron.

— Et maintenant, monsieur, fit le comte au bout d'un instant, vous allez me donner l'explication de vos paroles.... je l'exige !

— Vous avez le droit et je ne me refuse pas à faire ce

que vous demandez, répondit le baron qui continua en parlant lentement et en accentuant froidement chacune de ses paroles :

— Madame la comtesse de St-Etienne était, la veille de sa mort, pleine de vie et de santé..... le lendemain matin on la trouvait sans vie.

Le comte dont la main n'avait pas quitté le couvercle de la cassette ne fit pas un mouvement.

Le baron continua.

— La cause de la mort soudaine de la comtesse est restée inconnue.... le docteur Amy a été soudoyé et la vérité n'a pu se faire jour.

Même silence du comte qui resta immobile.

Cette attitude de cet homme d'ordinaire si emporté commença à surprendre le baron.

Cependant il continua :

— Bien plus,... vendredi soir vous m'aviez invité, la comtesse faisait les honneurs de votre maison.... j'étais assis auprès d'elle et elle était pleine d'entrain et de bonne humeur.... Je pris congé de vous vers minuit. Ce ne fut que peu d'heures plus tard que la comtesse fut trouvée morte !.... Personne ne pensa à envoyer chercher un médecin que la femme de chambre de la comtesse, quant à vous vous n'en eûtes pas même l'idée.... Au bout d'un moment vous quittiez votre maison,.... sans attendre qu'il fît jour.... vous quittiez Paris en laissant là le corps encore chaud de votre femme sous la garde de quelques domestiques.... Tout cela est étrange.... la mort mystérieuse de la comtesse aussi bien que de votre conduite... C'est pourquoi, monsieur le comte, je vous demande ce qui s'est passé cette nuit-là entre vous et votre épouse ?

Le comte releva la tête d'un air de défi.

Pendant que le baron prononçait ces dernières paroles on avait frappé à la porte.

— Entrez ! fit le comte.

Le baron qui n'avait pas entendu frapper se retourna vive-

ment vers la porte et vit sur le seuil un personnage qu'il reconnut pour être un commissaire de police.

Au même moment, le comte dit en s'adressant à ce dernier :

— Monsieur le commissaire, vous arrivez à temps, je vous attendais avec impatience.

Le commissaire jeta un coup-d'œil sur le baron et répondit :

— Est ce cet homme là ?

— Lui-même !

— Vous répondez de ce que vous m'avez fait savoir ?

— J'en réponds sur mon honneur !

Le baron Kellermann considérait cette scène d'un air ahuri.

Le commissaire s'avança alors vers lui, lui posa la main sur l'épaule, et lui dit poliment, mais avec autorité :

— Je dois vous prier de me suivre, monsieur !

— Vous suivre ? fit le baron stupéfait... où ?... pourquoi ?...

Le commissaire haussa les épaules.

— Vous le savez aussi bien que moi, monsieur, par conséquent, ne faites pas l'ignorant !

— Je vous affirme que je ne comprends pas ce que vous voulez dire !..... j'ignore absolument ce que vous voulez de moi !

— Puisque vous tenez à le savoir, je vous dirai, monsieur, que je vous arrête, au nom de la loi !

— Moi ?... mais je suis innocent !

— Si vous êtes innocent, vous le démontrerez à vos juges, pour le moment, vous allez me suivre.

— Mais pourquoi ?... de quoi suis-je donc accusé ?

— Comment !... vous le demandez !..... Dans cette maison, encore ?

Ces dernières paroles jetèrent comme un rayon de lumière dans l'esprit du baron.

— « Dans cette maison » avait dit le commissaire.

Au premer moment, le baron se crut trahi en qualité d'agent prussien, d'autant plus que la comtesse lui avait avoué que le comte faisait partie du cabinet noir.

Le comte pour qui, depuis les derniers événements, la présence du baron était pénible, comme on le comprend, avait tout simplement signalé celui-ci comme espion secret de la Prusse.

Le baron crut tout d'abord comprendre de quoi il s'agissait :

— Ah !... oui !... fit-il à demi-voix.

Le commissaire de police et le comte échangèrent un coup-d'œil d'intelligence.

— Vous entendez... dit le comte en s'adressant à l'envoyé de la préfecture, cet homme avoue, il reconnaît que le motif de son arrestation lui est connu, et qu'il n'est pas aussi innocent qu'il aurait voulu le faire croire tout d'abord.

— Monsieur le comte, repartit le baron, il vous sied mal de parler sur ce ton de sarcasme, .. vous qui n'êtes qu'un lâche traître !

Le comte haussa les épaules et se contenta de répondre à cette insulte par un sourire de mépris.

A son tour, le commissaire s'avança en disant au baron :

— Il ne peut pas être question de trahison envers un assassin.

Le baron fit involontairement un pas en arrière. Il regardait le commissaire avec des yeux que la stupéfaction dilatait.

Enfin il put balbutier :

— Assassin !... moi ?... un assassin ?...

— Je vous répète que ce n'est ni le lieu ni le moment de jouer la comédie, répéta le commissaire.

— Du reste, ajouta le comte, je pourrai donner des preuves de ce que je vous ai dit :

— Moi !... moi !... le meurtrier d'Adèle ! s'écria le baron alté-

mand, qui ne pouvait en croire ses oreilles... Moi !... et c'est vous.... vous.. qui dites cela ?

— C'est moi qui le dis !... oui monsieur le comte, je vous accuse du meurtre de la comtesse, mon épouse.

— Vous avez parlé de preuves, dit le commissaire.

— Parfaitement, répondit le comte, qui se dirigea vers la table, ouvrit le coffret d'ébène et en tira un papier et un autre objet de peu de volume.

Il tendit le papier au commissaire, en lui disant :

— Voici, monsieur le commissaire, ce que j'ai trouvé dans le secrétaire de la comtesse :

Le commissaire déplia le papier, et lut à demi voix :

« Ma chère Adèle. Ce que tu m'as appris hier soir m'engage « à te donner un avertissement. Si ce que tu me disais devait « réellement arriver, si je devais jamais me trouver compromis « ensuite de tes démarches, je me vengerais d'une manière « terrible ; ne l'oublie pas !

Baron KELLERMANN. »

Malgré son sang-froid le baron ne put s'empêcher d'éprouver une certaine inquiétude en entendant la lecture de ce billet.

Il se souvenait parfaitement des circonstances ; il l'avait écrit un jour que la comtesse lui avait témoigné ses craintes que le baron devinant en lui un espion prussien ne le fît arrêter et même disparaître.

Ce billet contenait une menace, il est vrai, mais cette menace était dirigée contre le comte. Malheureusement, elle pouvait facilement servir d'arme à deux tranchants.

Et il n'y avait pas moyen de se justifier !

Comment démontrer l'erreur dont il était victime ?

Le trouble qui commençait à s'emparer du baron n'échappa nullement au commissaire, qui y vit une preuve de culpabilité.

— En effet, cette lettre a une grande importance, dit il au bout d'un moment de silence;... monsieur, reconnaissez-vous l'avoir écrite ?

— Oui,... je ne puis nier que cette lettre ne soit écrite de ma main, .. mais, .

— Pas de mais...

— Du reste, voici une autre preuve non moins convaincante, fit le comte avec un sourire diabolique, en tendant au commissaire une épingle de cravate représentant une tête de lion en or, dont les yeux étaient figurés par deux rubis.

Le commissaire considéra ce bijou pendant un instant, puis il demanda au comte :

— Qu'est-ce que cette épingle ?

— Demandez-le à monsieur, répondit St-Etienne.

— Connaissez-vous ce bijou ? demanda de nouveau le commissaire.

— Certainement, répondit Kellermann étonné .. cette épingle est à moi.

— Elle est à vous!... comment donc se trouve-t-elle entre les mains de monsieur le comte ?

— C'est ce que je ne puis expliquer, répartit le baron en jetant au comte un regard empreint du plus profond mépris.

— Depuis quand cette épingle vous manque-t-elle? reprit le commissaire.

— Ce n'est qu'à présent que je m'aperçois que ce bijou n'est plus à sa place, répondit le baron.

— C'est étrange, pour ne pas dire autre chose.

— Je suis de votre avis, et monsieur le comte me permettra de lui demander comment il est en possession de cette épingle.

— Vous questionnez !... s'écria le comte.

— Certainement, monsieur.

— Vous voulez réellement que je dise de quelle manière cette épingle...

— ...qui est à moi, monsieur.

— Parfaitement,... vous voulez que je dise comment elle se trouve dans ma maison... entre mes mains ?

Le comte avait prononcé ces dernières paroles d'un air d'ironie.

Le baron lui répondit néanmoins :

— Dites-le !... je suis vraiment curieux de le savoir.

— Parlez, monsieur le comte, ajouta le commissaire.

— Vous me forcez à revenir sur un souvenir pénible, fit le comte avec une douleur parfaitement jouée, mais il le faut.

— Pendant la nuit où la comtesse,.. où mon épouse, mourut d'une manière aussi inattendue.....

— En effet,... fit le baron en interrompant le comte, bien inattendue.

Le comte lui jeta un regard furieux.

— Où la comtesse mourut, reprit-il, j'étais accouru auprès d'elle, appelé par le bruit que j'avais entendu, je ne sais comment il se fit que ma bougie s'éteignit, et en cherchant à tâtons des allumettes, mon pied se posa sur un objet dur et de petit volume, pour ne pas écraser cet objet que je supposais devoir appartenir à la comtesse, je trébuchai, et...

— ...et vous fûtes obligé de vous appuyer contre la table de nuit de la comtesse, ajouta le commissaire, vous m'avez déjà raconté cette particularité.

— C'est parfaitement cela, reprit le comte. Quand j'eus rallumé ma bougie, je ramassai l'objet sur lequel j'avais posé le pied et je vis que c'était...

Il fit une légère pause.

Le baron Kellermann ne perdait pas une de ses paroles.

— Et bien ?... fit le comte,... c'était ?..

— C'était l'épingle de cravate de monsieur le baron Kellermann, répondit le comte en étendant sa main droite vers le baron.

— Ah !... infâmie !... s'écria ce dernier.

Il se voyait inévitablement sous le coup du soupçon d'avoir commis le crime qui avait été commis par le comte, il en était maintenant certain.

Le tour était parfaitement monté, et cette machination était bien faite pour stupéfier le baron qui était devenu pâle comme un suaire.

Le comte, qui s'aperçut de son trouble, comprit immédiatement le parti qu'il pouvait en tirer.

Il se tourna vers le commissaire.

— Regardez-moi cet homme, dit-il, pouvez-vous encore douter de sa culpabilité.

— Monsieur!... voulut dire Kellermann.

— Le trouble de sa physionomie n'est-il pas le plus énergique des accusateurs,... reprit vivement le comte qui ne voulait pas laisser au baron le temps de prononcer une parole.

— Permettez, monsieur le comte,... fit le baron,... veuillez avant tout me dire de quelle mauvaise action vous m'accusez! ma conscience ne me reproche absolument rien!

Le commissaire jugea que le moment était venu d'intervenir.

Cet homme était un magistrat intègre, et le lecteur se tromperait fort en supposant qu'il opérait dans cette affaire, d'accord avec comte et d'après un plan tracé d'avance.

Les preuves avancées par le comte, lui parurent suffisantes.

— Monsieur, dit-il au baron,... les faits vous accusent, veuillez répondre à quelques questions.

Le baron s'inclina, comme pour indiquer qu'il était prêt.

— Vous étiez invité chez monsieur le comte, dans la soirée qui précéda la nuit pendant laquelle mourut la comtesse?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure étiez-vous arrivé?

— Vers huit heures.

— Vers huit heures ?... mais j'ai entendu dire que ce soir là la comtesse était allée au théâtre.

C'est la vérité,... fit le comte en se mêlant à l'interrogatoire,... la comtesse s'était attardée à sa toilette, c'est pour cela que monsieur nous trouva à l'hôtel.

Le commissaire reprit en s'adressant au baron :

— Et vous allâtes au théâtre avec monsieur et madame la comtesse ?

— Oui,... le comte m'en fit l'invitation.

— Combien de temps se passa-t-il entre votre arrivée à l'hôtel et votre départ pour le théâtre ?

— A peine cinq minutes.

— Dans quelle pièce vous trouviez-vous ?

— Un domestique m'avait conduit au petit salon, c'est là que je trouvai le comte.

— Est ce bien cela ? demanda le commissaire à ce dernier qui fit de la tête un signe affirmatif.

— Que se passa-t-il après le théâtre ?

— Le comte m'invita à venir souper chez lui

— Et vous vous rendîtes à son invitation ?

— Oui. .. je soupai ici. . et ce fut la dernière fois qu'il me fut donné de voir la comtesse.

— Ne vous trompez-vous pas ?... fit le comte avec un sourire sardonique.

Le baron jeta au comte un regard chargé de haine et de mépris.

— Oui... vous avez raison,... je me trompe !.... fit-il enfin, en parlant lentement et comme en voulant mesurer toute la portée de ses paroles.

Le commissaire fit un mouvement.

— Oui,... reprit le baron,... je me trompe ... j'aurais dû dire que c'était la dernière fois que je vis la comtesse en vie.

Le comte se mordit les lèvres.

Le commissaire de son côté commençait à perdre patience, l continua son interrogatoire.

— Et quelle heure était-il quand vous prîtes congé de monsieur le comte et de madame la comtesse ?

— Un quart-d'heure après onze heures.

— Et.... vous avez quitté l'hôtel à ce moment là ?

— Certainement.

— Dans quelle pièce eut lieu le souper ?

— Dans la salle à manger.

— Et fûtes-vous introduit dans une autre pièce de l'hôtel ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Le fumoir du comte.

— Etiez vous obligé, pour vous y rendre, de passer par l'appartement de la comtesse ?

— Non.

— Par où vous fit-on passer ?

— Par le petit salon et par la chambre à coucher du comte.

— Et l'appartement de la comtesse.

— Je n'y ai pas mis les pieds ce jour là.

— Pas même dans sa chambre à coucher

— Monsieur !....

— C'est bien ! .. Ainsi vous prétendez avoir quitté l'hôtel onze heures et un quart ?

— Oui.

— Et n'avoir pénétré dans aucune des pièces de l'appartement de la comtesse ?

— Aucune.

— Pas même pendant un instant ?.... Rappelez bien tous vos souvenirs.

— Mes souvenirs sont parfaitement nets.... je le répète, ce soir là je ne mis le pied dans aucune des pièces qui composaient l'appartement de la comtesse.

— Et après que vous eûtes quitté l'hôtel, .. vous n'y revintes pas pendant la nuit,... plus tard ?

— Monsieur !... comment pouvez-vous...?

— Oh !... je vous en prie,... ne vous emportez pas !... Il s'agit de trouver une preuve de culpabilité ou d'innocence, par conséquent répondez tout simplement à mes questions, .. je demande encore une fois si vous n'êtes pas revenu [illegible] dans la maison habitée par le comte.

— Non.

— Mais,... et cette épingle?

— Je ne m'explique pas sa disparition.

— Elle est pourtant clairement expliquée par l'endroit où elle a été retrouvée, fit le commissaire.

— Que voulez-vous dire?

— Oh !..... une chose toute simple ;..... vous possédez une épingle de cravate d'une forme assez singulière pour ne pas pouvoir être confondue avec une autre, et on retrouve cette épingle dans la chambre à coucher de la comtesse....

— Monsieur !....

— .... de la comtesse de St-Etienne,... et cela précisément dans la nuit pendant laquelle la comtesse est morte d'une façon si soudaine.

— Grand Dieu !.... s'écria le baron allemand, vous voulez donc prétendre?....

— Je ne prétends rien, monsieur, je ne fais que constater et quand la police a des soupçons de ce genre elle est obligée d'agir....

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, et je suis entièrement de votre avis ;.. agissez... faites des recherches et vous arriverez à vous convaincre de mon innocence.

— Je veux bien l'espérer,.... mais jusqu'à ce que cela soit établi je dois vous prier de me suivre.

— Vous suivre?... et pourquoi ?....

— Je vous mets en état d'arrestation....

— De quel droit ?...

— Comme soupçonné d'être l'auteur du meurtre commis sur la comtesse de St-Etienne.

— Comment ?... soupçonné d'assassinat ?... s'écria le baron Kellermann indigné.

— Oui, monsieur,.... et j'ajouterai même que tout parle contre vous !....

— Par qui suis-je donc accusé ?... Est-ce donc par cet homme qui veut rejeter sur un autre le crime dont il s'est rendu coupable ?

— Monsieur,.... fit le comte,.... ces paroles demandent une satisfaction !

Le commissaire l'arrêta d'un geste et s'avançant entre les deux hommes il dit :

— Calmez-vous, monsieur le comte ; des accusations de ce genre n'ont aucune portée : elles sont dictées par l'esprit de vengeance. Du reste il n'y a rien qui puisse venir à l'appui des paroles de monsieur, tandis que les preuves ne manquent pas contre lui.

La position du baron n'était pas belle, comme on le voit.

Les apparences étaient contre lui, au point qu'il commença à perdre courage ; d'autant plus que connaissant le comte il pouvait très-bien le soupçonner d'avoir corrompu le commissaire de police, de manière que celui-ci conduirait l'enquête de manière à démontrer quand même une culpabilité qui n'existait nullement.

Ce qui contribuait encore à aggraver la position du baron c'est qu'il était étranger..... et ce qui est pis encore, Prussien, designé par le comte au « cabinet noir » comme étant un espion de Bismarck.

Ce ne fut que lorsque le comte eut vu la porte se refermer sur le commissaire et le baron qu'il parut respirer à son aise.

Il se vengeait de l'homme qui lui avait dérobé le cœur de sa femme et en même temps il détournait les soupçons qui

auraient pu s'élever contre lui au sujet de la mort soudaine et mystérieuse de la comtesse.

Au bout d'un moment il put voir de la fenêtre auprès de laquelle il se trouvait, le commissaire faire monter son prisonnier dans la voiture qui l'avait amené et prendre place auprès de lui.

C'est que le baron aurait pu devenir dangereux ! N'avait-il pas donné clairement à entendre au comte qu'il le soupçonnait d'avoir fait mourir la comtesse pendant la nuit ?

Cela était suffisant pour engager le comte à prendre toutes les mesures nécessaires afin de le mettre dans l'impossibilité de nuire, et il ne suffisait pas pour cela de l'accuser d'être un espion prussien. Il fallait l'accuser d'un crime plus grave, d'un assassinat,.... c'était le seul moyen de s'en débarrasser. On voit que le comte avait pleinement réussi.

En attendant, le commissaire et le baron se dirigeaient vers la rue de Jérusalem.

Arrivés là, le fiacre entra dans la cour, la portière s'ouvrit et à un signe du commissaire deux agents s'approchèrent.

Le baron Kellermann eut un sourire amer.

Que dut éprouver le pauvre homme en se voyant traité comme le plus vulgaire criminel ?

C'est à ce moment qu'il regretta de s'être laissé entraîner par le charme et la frivolité de la comtesse.

Il n'avait pas cependant mérité une punition aussi terrible.

CHAPITRE XXI.

Le « cabinet noir. »

Nous avons plusieurs fois parlé du « cabinet noir » ; mais nous n'avons pas voulu désigner le personnel chargé d'ouvrir les lettres et d'en prendre connaissance avant leur remise au destinataire, comme cela se pratiquait sous le règne de Napoléon III.

Le « cabinet noir » se composait de dix membres parmi lesquels se trouvaient, comme nous le savons, le comte de Saint-Etienne, Beaufleury et Fiordi le journaliste.

Les séances de ce conseil secret avaient toujours lieu dans le plus grand secret, pendant la nuit et sous la présidence de Piétri. Durant le laps de temps qui précéda la déclaration de guerre de la France à la Prusse, ces séances étaient devenues très-fréquentes.

Quelques jours après le départ de l'Empereur pour le théâtre de la guerre, les membres du cabinet noir avaient été convoqués d'urgence.

Il pouvait être une heure du matin.

Tout à coup un homme enveloppé dans un manteau fit son apparition à l'une des extrémités de la rue de Jérusalem.

Précautionneux comme un malfaiteur il jetait par moment un regard rapide et scrutateur autour de lui afin de s'assurer qu'il était seul.

Au bout d'un moment cet homme fit un brusque détour à gauche pour enfiler une ruelle conduisant derrière les bâtiments

de la préfecture de police et où nous avons introduit le lecteur dans un des chapitres précédents.

Arrivé là il entra résolument dans une des masures inhabitées qui s'y trouvaient et commença à descendre les marches d'un escalier à moitié démoli qui conduisait sans doute dans une cave.

En effet, au bout d'un moment, ce personnage qui avait tiré une petite lanterne sourde de dessous son manteau, se trouva dans une cave voûtée sur l'un des côtés de laquelle étaient rangés quelques fûts à moitié défoncés.

Il se débarrassa de son manteau, afin d'avoir les mouvements plus libres et laissa voir son visage.

Ce personnage n'était autre que Sidi-Addar, c'est-à-dire notre vieille connaissance Lapostole.

Que pouvait bien faire le sorcier de la rue St-Antoine dans ce souterrain ?

Sidi-Addar, qui disposait de beaucoup d'argent, grâce aux recettes que produisaient ses consultations, avait des intelligences nombreuses à la préfecture de police, et il avait appris que cette même nuit, le « cabinet noir » devait avoir une séance.

Il avait résolu de venir utiliser sa cachette habituelle afin de pouvoir assister à cette séance sans être découvert.

Un homme de peine employé à la préfecture lui avait confié que le « cabinet noir » tenait ses séances dans une chambre du sous-sol, et cela pour prévenir les indiscrétions.

Cela avait suffi à l'esprit fécond de Lapostole qui avait bientôt trouvé le moyen de s'approcher secrètement de cette pièce.

Mais revenons à notre homme.

Après s'être, comme nous l'avons dit, débarrassé de son manteau, il était monté sur un des fûts, puis ayant porté la main à la voûte au-dessus de sa tête, il saisit une espèce de cheville, et ayant tiré avec force il parvint à enlever une espèce de bouchon fait d'un morceau de planche rond qui laissa voir

une ouverture suffisante pour laisser passer le corps d'un homme, c'était le commencement d'une espèce de boyau qui se dirigeait obliquement et qui pouvait avoir deux pieds de long. L'extrémité de ce boyau se trouvait exactement derrière une des cloisons de la salle où se réunissait le « cabinet noir, » et comme cette cloison était très-mince, on pouvait de cette cachette entendre tout ce qui se disait dans la salle.

Lapostole s'occupait peu de politique, aussi n'était ce pas pour cela qu'il avait pratiqué cette cachette. C'était tout simplement un moyen de se procurer des renseignements qui pouvaient être précieux à un moment donné.

Les membres du « cabinet noir » étaient réunis depuis un moment lorsque Lapostole pénétra dans sa cachette.

Il prêta l'oreille et il entendit la voix du comte de Saint-Etienne qui disait :

— C'est comme je vous le dis, messieurs, le baron Kellermann n'est autre chose qu'un espion, un mouchard envoyé par la Prusse..... vous le savez, du reste.

— Oui, fit Piétri qui présidait, nous le savons, et nous vous remercions, monsieur le comte, d'avoir su prendre connaissance de ses intentions.

— Le baron devait sans retard être mis dans l'impossibilité de continuer son honorable métier.

— Mais,... fit Fiordi en interrompant le comte, pourquoi ne le faisiez-vous pas simplement arrêter comme espion ?

— Nous pouvions le faire en effet, répondit Saint-Etienne, mais j'ai pensé qu'il valait mieux chercher le moyen de pouvoir le faire, sans toucher à sa nationalité.

— Pourquoi cela ? demanda Beaufleury qui, en secret, était ennemi personnel du comte ; devons-nous donc craindre de faire de la peine aux Prussiens ?

— En aucune façon, répartit Saint-Etienne, mais j'ai pensé qu'il fallait éviter cela, c'était plus prudent, et j'ai trouvé le moyen de faire arrêter le baron comme assassin !

— Comme assassin ? s'écrièrent les collègues du comte, excepté cependant Piétri qui était déjà dans le secret.

— Oui, messieurs, dit le président, nous devons remercier notre confrère et ami, le comte de St-Etienne.

— Comment ?... fit encore Fiordi stupéfait,... le baron Kellermann accusé d'assassinat ?

— Oui,... accusé et presque convaincu, fit Piétri.

— Et quelle serait sa victime ?

— La comtesse de St-Etienne !

Une exclamation de profonde surprise sortit de toutes les bouches.

— Vous comprenez, messieurs, dit le comte en donnant à sa voix une hypocrite expression de douleur, vous comprenez que c'était pour moi un devoir sacré de faire en sorte que cet homme soit puni.

— Oh!... firent les autres membres du cabinet, certainement,... nous le comprenons et nous vous approuvons !

— Brigand, va !... ne put s'empêcher de murmurer Laposcle, qui ne perdait pas un mot de la conversation.

Ensuite ce fut Fiordi qui prit la parole.

— Monsieur le président, dit-il, je voudrais, moi aussi, faire quelque chose pour le salut de la France menacée !

— C'est très-bien, monsieur, répondit Piétri, la France a maintenant besoin de tous ses enfants, et vous avez déjà beaucoup fait pour elle.

Fiordi s'inclina avec modestie.

— Le jour est venu, reprit-il, où je voudrais pouvoir me rendre utile autrement que comme écrivain !

— Et comment !.. voudriez vous par hasard entrer dans l'armée ?... demanda Piétri.

Cette question embarrassa le journaliste. La bravoure ne formait nullement le fond de son caractère.

— Je ne l'entends pas ainsi, répondit-il, la France compte

assez de héros parmi ses fils pour pouvoir se passer de mon bras, j'ai d'autres intentions.

— Quelles sont-elles ?

— Je voudrais aller en Allemagne, répondit Fiordi.

— Ah !... vraiment ?

— Oui... Le Hanovre et Francfort renferment une grande quantité de citoyens qui sont ennemis jurés de la Prusse et qu'il ne serait pas difficile de gagner à la cause de la France !... Voyez,... en Bavière la presse libérale ne conjure-t-elle pas les populations de se mettre de notre côté ?

— C'est parfaitement vrai,... repartit Piétri... et même je ne vous cacherai pas que Sa Majesté comptait un peu sur cette différence d'opinions,... seulement ces braves gens manquent de courage !

— C'est la vérité !... fit à son tour Beaufleury, ils n'osent pas se mettre mal avec Bismarck.

— C'est pour cela qu'il est de toute importance pour la France de se hâter de prêter son appui à ces populations, afin de les encourager, dit Fiordi...

Puis il ajouta en s'adressant directement à Piétri :

— Permettez-moi d'aller dans le Hanovre,.. à Munich,... à Francfort,... et je me charge de gagner ces contrées à la cause de la France ;... ils ne doivent pas être aveuglés au point de ne pas comprendre que la victoire doit rester du côté de l'armée française.

La proposition du journaliste fut encore examinée sous différents points de vue ;... enfin elle fut acceptée.

Les membres du « cabinet noir » se séparèrent après avoir fixé le jour et l'heure de leur prochaine réunion.

Il était environ trois heures du matin.

Au moment où Beaufleury, qui marchait le dernier, sortit de la petite porte dérobée de la préfecture de police, un personnage mystérieux, enveloppé d'un manteau de couleur sombre

sortit de l'angle d'une porte cochère et le suivit à pas de loup.

CHAPITRE XXII.

Arthur.

Il est temps, cependant, que nous revenions à Arthur, le fiancé de Céleste qui, le lecteur s'en souvient, avait disparu depuis le moment où, sur le point de se battre avec Beaufleury, il s'était réconcilié avec ce dernier.

On comprend qu'en sortant de cette rencontre sa première pensée avait été d'aller revoir sa fiancée, mais il était encore de bonne heure, et les convenances ne lui permettaient pas de se présenter chez Maurice à cette heure.

D'un autre côté le jeune homme avait les nerfs trop agités pour aller se renfermer chez lui ; il avait besoin de se calmer, de respirer le grand air, et il résolut de faire une promenade en attendant l'heure à laquelle il pourrait aller revoir sa chère fiancée.

Il se rendit à l'endroit qu'il fréquentait de préférence quand il voulait être seul et ne pas être troublé dans sa rêverie.

Il alla au jardin du Luxembourg.

C'est là qu'il avait vu Céleste pour la première fois, et involontairement, ses pas le ramenaient toujours à cet endroit.

Il y revenait, du reste, tous les jours depuis l'époque à laquelle il avait fait connaissance de sa future épouse : voici pourquoi : un jour que les deux jeunes gens se promenaient pendant que Maurice se reposait sur une chaise, Céleste avait, en riant, déposé une rose qu'elle tenait à la main sur le socle d'une statue de Diane qui se trouvait au bord de l'allée ; Arthur dont le tempérament artistique poétisait tout ce qu'il voyait, ne put s'empêcher d'être frappé de cette action cependant si simple ; il lui avait semblé que celle qu'il aimait avait voulu mettre leur amour sous la protection de la chaste déesse, et depuis, tous les jours, il revenait déposer une rose aux pieds de cette statue.

Cela avait été remarqué par beaucoup des promeneurs habituels du jardin.

— « Connaissez-vous l'amant de Diane ? Le voilà, » se disait-on parfois dans la grande allée, quand le jeune homme faisait son apparition à la grande grille.

En se rendant à sa promenade favorite, Arthur s'était arrêté devant une marchande de fleurs et avait acheté un magnifique camélia qu'il destinait à son hommage quotidien.

Un peu avant d'arriver à l'endroit où se trouvait la statue de Diane, était un banc abrité par un massif de charmille.

Au moment où Arthur passait auprès de ce massif, il crut entendre un bruit et il s'arrêta.

En effet, on entendait comme une voix enfantine qui sanglotait.

S'étant approché, il aperçut derrière les branches une petite fille qui semblait pleurer amèrement.

Le jeune homme n'avait pas pu voir que, un instant auparavant, cette petite fille était en présence d'un individu qui s'était éloigné avec précipitation à l'approche d'Arthur.

— Pourquoi pleures-tu, petite ? demanda-t-il à la fillette.

Pas de réponse.

— Réponds-moi ;... qu'as-tu ?

L'enfant leva la tête et regarda Arthur d'un air méfiant.

Elle pouvait avoir une huitaine d'années. Ses formes grêles et cependant distinguées contrastaient avec la simplicité de ses vêtements.

Comme la fillette ne cessait de sangloter sans vouloir répondre, Arthur s'approcha de plus près encore et lui prit la main en lui disant :

— Dis-moi donc pourquoi tu pleures ?

— Ah ! mon Dieu ! furent les seules paroles que put articuler l'enfant.

— Réponds moi donc !

— Grand'mère me grondera... parce que je ne suis pas rentrée à la maison.

— As-tu perdu ton chemin ?

La fillette commençait à sécher ses larmes.

Elle semblait avoir retrouvé un peu d'assurance en entendant les paroles bienveillantes du jeune homme.

— Grand'mère m'avait conduite à l'église...

— A l'église ?

— Oui ; et elle me quitta en me disant de l'attendre en faisant une prière ;... mais elle n'est pas revenue, alors la peur m'a pris... et alors... je suis sortie...

— Tu es sortie seule de l'église... et tu as perdu ton chemin !... fit Arthur qui avait peine à comprendre les phrases incohérentes de l'enfant.

— Oui,... j'ai eu peur que grand'mère ne m'eût oubliée !..

— Tu as mal fait, reprit Arthur,... tu aurais dû attendre,... elle sera sans doute revenue et ne t'ayant pas trouvée elle doit être très en peine.

— Oh !... mon Dieu !... fit la fillette en recommençant à sangloter, que vais-je faire ?

— Quelle bêtise?... Tu demandes ce que tu vas faire,... c'est tout simple,... il faut immédiatement retourner chez ta grand'mère.

— Je ne saurai pas retrouver la maison !...

— Mais comment es-tu venue dans ce jardin ?

— Je ne sais pas !... Quand je suis sortie de l'église j'ai voulu reprendre le chemin qui va chez nous...

— Et puis ?...

— Et puis je me suis égarée... je voyais devant moi des rues longues.... longues,... et tout d'un coup je me suis trouvée devant la grille de ce jardin...

— Puis tu es entrée...

— Oui... en voyant ces arbres j'ai cru que c'était la campagne...

— Tu n'habites donc pas dans Paris?

— Non,... la maison de grand'mère se trouve à la campagne...

— Où donc,... peux-tu m'indiquer l'endroit ?...

— Oh !... certainement,... je connais bien son nom, mais je ne peux pas en retrouver le chemin.

— Comment s'appelle donc cet endroit ?

— Le « Champ du Crime, » répondit l'enfant d'un air indifférent.

— Le Champ du Crime ?... répéta Arthur qui, pour la première fois, entendait ce nom étrange.

— Oh !... reprit la petite fille en continuant à pleurer ;... oh ! comme grand'mère va me gronder !...

Arthur touché de cette douleur enfantine réfléchit pendant un instant, puis il regarda sa montre et vit qu'il avait encore le temps d'accompagner la fillette éplorée et de la remettre sur sa route.

Puis il se dit ensuite qu'il était beaucoup plus simple de mettre l'enfant dans un fiacre et de l'envoyer à sa grand' mère.

— Je vais te renvoyer chez toi, lui dit-il.

— Me renvoyer ?

— Mais oui,... tu monteras dans une voiture et je dirai au cocher de te reconduire chez ta grand'mère.

— Toute seule ?... Oh !... non ! je vous en prie !

— Pourquoi ?... As-tu donc quelque chose à craindre.

— Oh !... oui !... grand'mère sera fâchée et bien en colère !

Et l'enfant recommença à pleurer amèrement.

— Allons ! fit Arthur,... je vois bien qu'il faut que je t'accompagne jusque chez toi... N'est ce pas,... c'est ce que tu veux ?

Les larmes de la fillette cessèrent de couler et sa physionomie enfantine prit une expression de contentement.

— Oh !... oui !... c'est cela,... venez avec moi,... grand'mère n'osera pas me gronder...

- Allons, fit Arthur, souriant malgré lui de la confiance de l'enfant,... viens !

Et prenant la petite fille par la main il sortit du jardin pour chercher un fiacre.

Il avait cependant voulu, auparavant, passer devant la statue de Diane et déposer à ses pieds son hommage habituel.

Au moment où il passait la grille, un fiacre vide passait ; il l'appela, fit monter la fillette et dit au cocher :

— Savez-vous où se trouve un endroit hors barrière qui se nomme le « Champ du Crime » ?

— Certainement, répondit le cocher.

Puis s'adressant à la petite fille, Arthur lui dit :

— Tu ne m'as pas indiqué la maison où demeure ta grand'mère !

— Il n'y en a qu'une — la petite cabane près du petit bois — répondit l'enfant.

— Ah ! fit le cocher qui écoutait, c'est la maison de la sorcière !

— De la sorcière? répéta Arthur étonné. « Est-ce ta grand-mère, petite fille? »

La jeune fille le regarda d'un air effarouché, mais ne répondit pas.

Arthur s'assit à côté d'elle, sans ajouter un mot; sa curiosité était vivement excitée.

La voiture s'arrêta enfin devant la hutte de la mère Salviat, que nous avons déjà décrite au commencement de notre récit.

Joséphine — car la petite fille dressée pour cette comédie était la fille de la comtesse St-Etienne — conduisit Arthur dans la demeure de la vieille, qui commença à la gronder d'une voix aigre et criarde.

L'enfant recula effrayée, quoi quelle sût que la colère de la vieille mègère était feinte.

Quand Arthur eût raconté à la vieillle, où et quand il avait rencontré la petite fille, et lorsqu'il eut réussit à calmer un peu sa colère, il jeta autour de lui un regard étonné.

La vieille l'avait invité à s'asseoir, mais il ne tarda pas à se sentir mal à l'aise, et il se leva au bout d'un moment pour s'en aller.

— Adieu, ma petite! « dit-il, en tendant la main à l'enfant. Et, quand ta grand'mère te ramènera à Paris, prends garde de t'égarer!

— «Je lui en ferai passer l'envie!» fit la vieille en ricanant. Quand Arthur s'approcha de la porte, la vieille femme se plaça devant lui en disant avec politesse.

— « Pardon, monsieur, ne sortez pas de ce côté; venez par ici.

— Et elle indiquait la porte de côté. Puis elle ajouta

— Vous n'aurez pas besoin de passer par la cuisine.

— Oh! cela ne fait rien! répondit Arthur.

— « Non, non! répliqua la vieille, en le tirant doucement par

le bras. Sortez par ici, vous arriverez plus facilement et plus vite sur la rue.

Elle le poussa doucement par l'autre porte, qui conduisait à un corridor petit et étroit.

Arthur marchait en avant et la mère Salviat le suivait.

Il avait à peine fait quelque pas, qu'il poussa un grand cri.

Il avait senti le sol manquer et était tombé dans une excavation d'une certaine profondeur :

— Cependant il ne perdit pas la tête, et étendant rapidement les bras il réussit à se cramponner au bord de l'ouverture.

Ce que voyant l'horrible vieille lui donna sur la main avec un couteau qu'elle avait tenu caché, un coup qui lui fit une profonde blessure.

Il poussa un cri de douleur, lâcha prise et tomba dans l'excavation.

Aussitôt l'ouverture par laquelle il était tombé se referma.

Un moment il resta abasourdi; quand il retrouva le sentiment il découvrit qu'il se trouvait dans une espèce de cave d'environ huit pieds de profondeur, et qui n'avait pas d'autre issue que cette trappe, par laquelle il était tombé.

Elle se trouvait à une hauteur de huit pieds; l'atteindre était donc une chose impossible.

Dans ce souterrain se trouvait une botte de paille, une cruche d'eau et un plat en terre destiné à contenir de la nourriture.

Quand il eut trouvé un peu de sang-froid, il se mit à réfléchir et il eut bientôt la certitude qu'il avait été attiré dans un infâme guet-apens.

Une enfant innocente avait été l'instrument qui l'avait conduit dans le piége.

Que faire?

Les cris de détresse ne pouvaient être entendus par personne que par ses bourreaux.

Et Céleste?... que devenait-elle?

Cette pensée lui brisait le cœur!

En le perdant la jeune fille perdait son dernier soutien.

Mais quelque fût son désespoir il comprit qu'il lui était impossible d'échapper à son sort.

Un moment il espéra attendrir sa geôlière, c'est ainsi qu'il considérait maintenant la vieille femme.

Mais il ne trouva aucune occasion de le faire.

On lui descendait tous les jours une cruche d'eau et un plat de nourriture au moyen d'une corde.

Il avait essayé une fois de se cramponner à cette corde, toute faible qu'elle était, pour essayer d'arriver à l'ouverture.

Une dure voix d'homme lui cria :

— « Lâchez ! ou je vous casse la tête ! »

Et il vit briller le canon d'un pistolet, à la pâle lueur qui pénétrait dans la nuit obscure de son cachot.

Les mains d'Arthur lachèrent la corde, et tout à fait brisé de désespoir, le jeune homme se laissa aller sans résistance à son malheur !

Combien de temps avait-il passé dans sa prison, il ne le savait pas.

Mais il devait y avoir de longues semaines !

Il se représentait en imagination les choses les plus terribles ; il pensait à Beaufleury, qu'il savait capable de toutes les bassesses, à la disparition mystérieuse de Maurice.

Involontairement, il en arriva à considérer Beaufleury comme l'auteur secret de tous les malheurs qui avaient fondu sur lui.

Quelle autre personne que Beaufleury pouvait avoir intérêt à se débarrasser de tous ceux qui étaient auprès de Céleste et pouvaient la protéger ?

Quel autre que Beaufleury pouvait penser à séparer Céleste de son fiancé !

Arthur ne se connaissait pas d'ennemis. Qui donc aurait pu l'attirer dans cet infâme guet-apens ?

Beaufleury seul, pouvait avoir fait cela !

BIBLIOTHÈQUE
FRANCONIE
CAYENNE

Turin, Lit. Salvestria

Disparition d' Arthur

Si terrible que fût la situation, elle avait cependant éveillé une pensée chez Arthur, qui n'avait pas perdu tout espoir.

Depuis quelque temps le père de sa fiancée, Maurice, avait disparu.

Disparu sans laisser de traces!

Les semaines s'écoulaient, sans qu'on eût les moindres nouvelles de lui, et Céleste le pleurait comme mort.

Arthur avait aussi la ferme conviction que Maurice ne faisait plus partie des vivants.

Sans cela aurait-il laissé sa fille sans nouvelles?

Arthur finit par penser que le père de sa fiancée avait aussi été attiré dans un piège.

Maurice pouvait donc encore être en vie!

Aussi longtemps que Maurice vivait, tout n'était pas perdu; lui qui avait l'énergie et la force de volonté qui manquaient au jeune peintre.

Une fois qu'il serait libre, il viendrait sans doute au secours d'Arthur dont la confiance dans la volonté et le pouvoir de son futur beau-père était absolue.

Et même, en admettant que Maurice ne réussit pas à retrouver Arthur, il serait rendu à Céleste et la pauvre enfant aurait ainsi le protecteur dont sa beauté, sa jeunesse avaient tant besoin!

Comme on le voit, l'homme est ainsi fait que, jusque dans la position la plus désespérée, il conserve toujours une lueur d'espoir.

Ce n'est que grâce à cette illusion qu'Arthur put surmonter les peines de son terrible emprisonnement.

. . . . . .

. . . . . .

Un jour Arthur fut réveillé en sursaut, il lui semblait que sa prison était éclairée par une faible lumière.

Surpris, étonné, il regarda autour de lui!

C'était le premier rayon de lumière qui frappait ses yeux de-

puis de longs jours, et si faible et si voilé qu'il fût, il suffisait à éblouir les yeux du prisonnier.

Quand ses yeux purent supporter la lumière, il chercha à découvrir d'où elle venait.

Ce rayon tombait d'une petite lanterne sourde qui était tenue par un homme qui se trouvait tout près de lui.

Comment était-il entré ?

La trappe était fermée.

Aucune corde, aucune échelle ne descendait à lui.

L'étranger se débarrassa de son manteau.

Arthur poussa un cri.

L'homme qu'il avait devant lui était Beaufleury !

— Vous êtes étonné de me voir ici ? fit celui-ci d'un air ironique.

— Etonné ? Pas le moins du monde.

— Vraiment ?

Ce fut à Beaufleury à être étonné à son tour.

— Non, car je savais, je pressentais que c'était vous qui étiez cause de mon malheur.

— En vérité ? Et d'où vous vient donc cette perspicacité ?

Le bourreau se moquait encore de sa victime.

Il posa sa lanterne par terre.

— D'où je le sais, répartit le jeune peintre, mon cœur me le dit ! Il n'y a que vous qui soyez capable de me faire tomber dans un semblable guet-apens !

— Ah ! Et pour quelle raison pensez-vous ainsi ?

— Parce qu'il n'y a que vous qui ayez quelque intérêt à éloigner de ma fiancée tous ceux qui peuvent la défendre contre vous !

— Vous croyez cela ? dit Beaufleury.

— Certainement ! Je sais que vous poursuivez Céleste de vos propos galants.

— Vous vous trompez !

— Quoi, je me trompe ?..

— Oui.

— Cependant Céleste m'a elle-même raconté...

— C'est possible ! Je lui ai offert ma main !

— En vérité ! Et vous vous en vantez devant moi ?

— Monsieur ! s'écria Beaufleury, n'oubliez pas que vous êtes en mon pouvoir !

— C'est précisément parce que je ne l'oublie pas que je parle ainsi, s'écria Arthur, c'est vous qui m'avez attiré dans ce repaire !

— Repaire ! fit Beaufleury en ricanant ; où sont donc les brigands ? il me semble que vous êtes encore en vie, et même, eu égard aux circonstances, en parfaite santé.

— Comment pouvez-vous encore vous moquer de moi ? vociféra Arthur en se jetant sur son ennemi comme s'il voulait l'étrangler

Beaufleury ne recula pas d'un pas et arrêta son antagoniste d'un regard tellement menaçant, que le jeune homme laissa retomber ses bras le long de son corps.

Beaufleury souriait.

— Trêve de paroles inutiles, et arrivons au fait, dit-il tranquillement, comme s'il s'agissait de choses toutes naturelles.

Arthur le regardait étonné.

— Il est parfaitement inutile, et il n'entre pas non plus dans mes intentions de vous cacher que c'est grâce à moi que vous vous trouvez ici, reprit Beaufleury.

— Ainsi vous finissez par l'avouer ?

— Certainement ! Vous l'entendez bien, c'est moi qui ai inventé la petite comédie au moyen de laquelle vous vous trouvez pour quelque temps dans cette situation.

— ais ?...

— Ne m'interrompez pas ; nous finirons par nous entendre.

— Vous savez, reprit Beaufleury après un moment de silence, que depuis une année j'aspire à la main de Céleste.

— A la main de ma fiancée? s'écria Arthur d'un ton menaçant.

— De votre fiancée, si vous voulez et si cela vous fait plaisir. Malheureusement mes vœux n'ont pas été exaucés.

— Céleste n'aime que vous, et c'est vous qui êtes l'obstacle à mon bonheur.

— Moi et le père de Céleste, reprit Arthur en scrutant la physionomie de son interlocuteur.

— Parfaitement ! Vous et Monsieur Maurice. Il y a longtemps que celui ci a disparu.

— Disparu,... comme moi ?

— Absolument !

— Par le même moyen ?

— Toujours,.. vous avez très-bien deviné ! dit Beaufleury. Alors vous comprenez qu'une fois Maurice disparu, il restait à se débarrasser de vous ?

— Mais fit Arthur, vous aviez une excellente occasion de me tuer en duel, pourquoi n'en avez-vous pas profité ?

— Parce que ce duel ne m'offrait pas de chances sérieuses de réussite.

— Si j'avais eu la chance de vous tuer... Céleste ne m'aurait jamais appartenu ! Et je ne tenais pas à courir le risque de recevoir votre balle !

— Lâche ! murmura Arthur.

— Il fallait donc me débarrasser de vous, mais en même temps ménager votre vie!

— Et pourquoi cela ? Par générosité, sans doute ?...

— Par générosité ! non pas. Je suis au-dessus de pareils enfantillages ; c'est simplement parce qu'il n'y avait que vous qui puissiez m'aider à obtenir la main de Céleste!

— Moi !!

— Vous.

– Jamais !

– Céleste sait que vous êtes dans mon pouvoir.

– Elle le sait ! Oh ! alors elle fera tout ce qu'elle pourra pour me délivrer ; elle avertira la police....

– Elle ne le fera pas !

– Comment ?

– Elle sait que la moindre tentative de ce genre entraînerait inévitablement votre mort !

– Oh ! misérable que vous êtes... Infâme scélérat !...

– Bien plus, Mademoiselle Céleste sait qu'il ne lui reste qu'un choix...

– Un choix ?...

– Oui, elle seule décidera de votre sort !

– Mon Dieu ! Mais que voulez-vous dire ?...

– Je lui ai offert ma main... Si Céleste devient ma femme vous êtes libre ! Si elle refuse, elle sait quel est le sort qui vous attend !

– Démon ! s'écria Arthur en cachant son visage dans ses mains.

– Mais, fit-il tout à coup, Céleste ne se laissera pas intimider ; elle ne consentira jamais !

– Elle a déjà consenti !...

– Ciel !

– Céleste est ma fiancée !

Le jeune peintre retomba anéanti sur sa couche de paille.

Beaufleury contemplait sa victime d'un air ironique et triomphant.

– Pourquoi alors venez-vous vers moi ? dit Arthur en se relevant ?

– Je vous ai déjà dit que vous deviez m'aider à obtenir la main de Céleste. Or, elle demande une preuve que vous êtes encore en vie — il faut que vous lui écriviez deux mots.

– Jamais !

— Non? Eh bien! non-seulement vous mourrez, mais Céleste partagera votre sort!

— Comment, misérable! vous seriez capable?...

— De faire mourir votre fiancée! Certainement! Je veux qu'elle soit à moi, et plutôt que de la perdre, je suis résolu à tout. Oui, je le jure ici, si vous n'écrivez pas ce que je vous demande, si Céleste refuse de me donner sa main, je suis capable de tout pour satisfaire ma vengeance.

Emporté par sa passion sauvage, Beaufleury sortit un poignard de la poche de son manteau.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'Arthur se soumit aux exigences du misérable.

Qu'il écrivit quelques paroles à Céleste — qu'il vivait encore et qu'il était sain et sauf, et en sûreté aussi longtemps qu'elle le seconderait.

Comme Céleste se sacrifiait pour lui, pour sauver sa vie, lui se soumettait à cet infâme, pour la sauver, elle. Beaufleury prit le papier et le mit dans sa poche.

— Aussitôt que Céleste sera ma femme, vous serez libre! dit-il à Arthur.

Puis il prit sa lanterne et s'éloigna par une petite porte qu'Arthur n'avait encore jamais remarquée et qu'il ne put non plus retrouver dans l'obscurité.

Ce ne fut que quand Beaufleury eut disparu qu'il se rendit bien compte de la situation épouvantable dans laquelle il se trouvait.

A cela s'ajoutait la douleur poignante qu'il éprouvait en pensant à Céleste.

Après sa conversation avec Beaufleury, il la savait entièrement au pouvoir de ce démon.

Quand il réfléchissait que lui-même avait encore aidé à la jeter dans les bras de cet homme, il grinçait des dents de rage et de désespoir.

Il s'arrachait les cheveux et pleurait comme un enfant.

Tout à coup il leva la tête et prêta l'oreille.

Beaufleury ne s'était-il donc pas éloigné.

Arthur entendit distinctement le bruit de pas qui se rapprochaient.

Son bourreau revenait-il.

Involontairement son cœur se mit à battre plus rapidement, comme s'il eût supposé qu'on venait le sauver. Une voix lui murmurait à l'oreille que celui qui s'approchait n'était pas un ennemi! pourquoi toutes ces illusions?

Arthur ne pouvait pas se rendre compte de tous ces sentiments.

Son anxiété augmentait de minute en minute, soudain il entendit une porte grincer sur ses gonds — et Arthur se vit en face d'un inconnu.

CHAPITRE XXIII.

Sur la piste.

Marie Nelson était rentrée chez elle dans un état de surexcitation extraordinaire, et s'était immédiatement enfermée dans sa chambre sans faire attention à madame Barboche qui lui avait ouvert la porte.

Elle se débarrassa vivement de son chapeau et de son manteau ainsi que de son carton à dentelles, et tomba épuisée sur une chaise en respirant fortement.

Elle sortit de sa poche la photographie qu'elle avait trouvée chez sa nouvelle cliente, et la contempla encore une fois.

La jeune fille était glacée d'épouvante.

Ce portrait n'avait cependant rien d'extraordinaire, il représentait les traits d'un jeune homme qui paraissait assez distingué.

— C'est lui! murmurait Marie sans détourner les yeux, c'est bien lui! Je ne me trompe pas! Ses traits sont trop profondément gravés dans ma mémoire. Et maintenant je veux le chercher jusqu'à ce que je l'aie trouvé, dussé-je fouiller chaque maison de Paris jusque dans ses recoins les plus cachés!

La jeune fille qui paraissait tant tenir à retrouver l'original du portrait, savait quelle gigantesque tâche elle se proposait en voulant retrouver un homme dont elle ne connaissait ni le nom ni l'état dans cette immense capitale.

Marie réfléchit longtemps pour savoir comment elle devait s'y prendre pour savoir qui était celui que représentait ce portrait.

S'informer dans la maison de la comtesse était peu sûr, car elle craignait d'attirer l'attention sur elle et de compromettre toute cette affaire.

Un moment elle pensa à se mettre en embuscade auprès de la maison de la comtesse.

Peut-être le jeune homme rentrerait-il dans cette maison et elle pourrait ensuite le suivre; et de cette manière apprendre où il demeurait.

Mais cette démarche était hasardée!

Savait-elle seulement s'il visitait la maison

Combien de longues heures et de longues journées ne devrait-elle pas sacrifier pour savoir quelque chose de sûr! Elle vivait de son travail et elle ne pouvait pas gaspiller ainsi son temps.

Elle ne pouvait arriver à une solution satisfaisante.

Enfin elle voulut faire un essai; la ruse féminine vint à son aide, à elle qui n'était pourtant pas faite pour les intrigues

BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE CATHERINE

Depuis quelque temps le fils de madame Barboche cherchait à faire plus intime connaissance avec la jeune fille.

Si, d'un côté, elle n'avait pas encouragé ses avances, d'un autre côté elle n'osait pas le fâcher, parce qu'elle craignait de se mettre mal avec sa maîtresse de logement.

Elle se sentait tellement à l'aise dans cette maison, qu'elle n'aurait quitté sa chambrette qu'avec regret.

Après avoir mûrement réfléchi à son nouveau plan, elle remit la photographie dans sa poche et se rendit dans la cuisine de madame Barboche, avec laquelle elle prenait habituellement le café.

— Bonjour, mère Barboche! dit Marie à sa maîtresse d'hôtel, qui était assise sur le sopha, et qui ne se leva pas pour la saluer avec quelques paroles amicales comme elle en avait l'habitude.

— Bonjour! répondit-elle assez sèchement.

La jeune fille comprit que la mère Barboche était un peu vexée parce qu'en rentrant à la maison elle avait passé rapidement à côté d'elle et s'était enfermée dans sa chambre.

La mère Barboche avait la faiblesse bien pardonnable de vouloir savoir tout ce qui concernait ses locataires et leurs affaires privées.

Elle était la veuve d'un pâtissier qui avait mis les sucreries de côté et échangé ses moules à biscuit contre une écritoire.

Oui, aussi singulier que cela puisse paraître, l'ancien confiseur ruiné s'intitulait plus tard, « auteur » et se figurait volontiers être en train de devenir celèbre.

Barboche, enfant du peuple, s'intéressait chaleureusement à la cause des ouvriers et écrivit dans les feuilles libérales quelques articles, par lesquels, s'il ne se fit un nom célèbre, du moins il se fit connaître.

Les premiers résultats lui ayant fait tourner la tête, il négligea son industrie à tel point qu'il fût bientôt près de faire faillite;

il remit alors son établissement, voulant se consacrer entièrement à la littérature.

Mais ses élucubrations littéraires se vendaient moins facilement qu'autrefois ses brioches, il en résulta que bientôt la famille Barboche se vit dans la gêne.

Bientôt le malheureux pâtissier fut atteint par une longue maladie, la misère frappa à la porte, sa femme se mit alors à louer des chambres garnies, industrie assez lucrative, et qui effectivement lui rapporta d'assez beaux bénéfices.

Barboche succomba à sa maladie et sa veuve n'eut plus d'autres ressources que la location d'appartements meublés.

Son fils qui avait, dès son enfance, été gâté par ses parents qui l'idolâtraient, n'aimait pas le travail, et au lieu d'aider à sa mère, il la chagrinait par ses mauvaises habitudes et son étourderie.

Au commencement elle ne louait ses chambres garnies qu'à des femmes galantes et de mœurs légères. Cela rapportait beaucoup, elles payaient bien et fort cher.

Sans compter une foule de petits profits accessoires, tantôt c'était un petit souper fin entre amis intimes, tantôt c'était un billet doux à porter à une adresse, d'autres fois c'était un amant infidèle à faire surveiller, etc.

Cependant cette honnête industrie procura à madame Barboche une ou deux rencontres avec les gens de la police, ce qui la décida à changer sa clientèle. Malheureusement, les jeunes filles qui sont ouvrières et qui vivent de leur travail ne dépensent pas beaucoup d'argent pour leurs plaisirs ou pour leurs amours.

La seule personne qui tirât quelque profit de cet état de choses c'était Georges, le fils de madame Barboche, qui avait réussi à devenir l'amant de quelques-unes des locataires de sa mère.

Il avait les mêmes intentions à l'égard de Marie Nelson qui,

toute à ses projets, ne se doutait nullement de ce qui se tramait contre elle, entre la mère Barboche et son digne rejeton.

Lorsqu'elle vit la mine renfrognée de madame Barboche, elle chercha de suite à ramener la bonne humeur sur son visage, ce qui lui réussit bientôt, grâce à son joli babil.

Quand Georges rentra, elle était en train de faire la description de l'hôtel de la comtesse de Saint-Etienne. Le jeune homme vint s'asseoir à côté de Marie, et sa mère s'empressa de placer devant lui une tasse de café bien chaud.

— « Que vous êtes donc jolie aujourd'hui, mademoiselle! dit-il en prenant la main à Marie.

Marie dégagea sa main, et la mit dans la poche de son tablier, où les regards de Georges la suivirent.

— Ne savez-vous pas, monsieur Georges, dit-elle, que vous ne devez pas me faire des compliments?

— Je sais que vous êtes très-sévère! dit-il, en poussant un soupir.

— Sévère ? fit-elle étonnée.

Madame Barboche lui coupa la parole.

— Notre petite Marie n'est pas si sévère, mon fils, « dit-elle en riant d'un air bonasse, seulement elle a un cœur froid et insensible!

— Insensible ? dit Marie en jetant un regard dérobé vers sa poche.

— Que tenez-vous donc caché dans votre poche, mademoiselle ?

— Dans ma poche? dit-elle en rougissant, mais rien, absolument rien!

Une lettre, peut-être ?...

La mère Barboche était devenue attentive.

— Non pas, répondit Marie, c'est simplement une photographie.

La jeune fille semblait calme, mais son cœur battait à se rompre.

La vieille femme la pressa tellement qu'elle finit par lui montrer ce portrait.

Georges arracha cette photographie des mains de sa mère, comme mû par un accès subit de jalousie.

— « Ah! fit-il en colère, voyons un peu cette figure !... Pas mal...

— Vous trouvez? dit Marie.

— Oui, et je vous félicite de votre goût.

Marie eût un sourire amer.

— Mais, reprit la mère Barboche, qui est donc cet homme?

— Oui, qui est-il? demanda Georges vivement.

— Malheureusement, je ne puis pas vous le dire, répondit Marie.

— Comment? pourquoi pas?

— Parce que je n'en sais rien moi-même!

— Vous ne savez pas qui ce portrait représente, et vous le portez dans votre poche! Ce n'est pas bien, mademoiselle, de vous moquer ainsi de nous.

Marie fit à la dérobée un signe à madame Barboche, comme s'il se fût agi d'une plaisanterie, puis elle dit en souriant malicieusement, en s'adressant à Georges :

— Et si je ne veux pas vous dire quelle est la personne que ce portrait représente !

— Vous ne le voulez pas ?

— Non !... pour vous punir vous ne saurez rien !

— Et si je vous demande ?...

— Pas davantage !

— Eh bien,... je vous le dis ,.. je saurai quel est celui que vous préférez !... que vous aimez !...

— Que j'aime?... Qu'est-ce qui vous autorise à parler ainsi ?

— Rien!... vous avez raison, mademoiselle,... mais je vous le répète,... je saurai quel est ce portrait !...

— Vous voudriez le savoir, c'est fort possible, repartit la

jeune fille d'un ton provoquant, mais cela ne vous sera pas possible !

— Que dites-vous ?...

— Je répète que vous ne pourrez pas arriver à découvrir quelle est la personne que cette photographie représente.

— Eh bien ! mademoiselle Marie, j'accepte votre défi !... Demain à midi je vous dirai le nom de cette personne.

— Comment ! fit Marie avec vivacité ; mais elle se calma aussitôt pour ne pas se trahir, puis elle continua avec tranquillité :

— Je ne comprends pas comment vous pourrez en venir à bout.

— Oh !... d'une manière bien simple.

— Bien simple,... comment donc ? fit Marie.

— Certainement, répondit Georges en riant ; ne voyez-vous pas que cette photographie porte au dos le nom et l'adresse du photographe qui l'a faite ; je n'ai qu'à la lui montrer et lui demander le nom de la personne qu'elle représente.

Il avait parlé d'un air triomphant, et la pauvre enfant était toute interdite en l'entendant parler.

En effet, c'était bien simple, et intérieurement elle se félicitait du résultat.

Elle se contint cependant pour ne pas se trahir, et elle dit :

— Ce n'est pas trop mal imaginé, je l'avoue,... mais il reste à savoir si le photographe vous donnera ce nom.

— Oh ! je n'en doute nullement ! dit Georges.

— Ah ! je comprends,... vous lui donnerez de l'argent...

— J'emploierai tous les moyens, et je vous répète que, demain à midi, je vous nommerai la personne que cette photographie représente, vous pourrez ensuite voir vous-même si je suis bien renseigné.

L'heure était arrivée à laquelle Marie rentrait chez elle pour se mettre au lit.

Elle se leva donc et souhaita une bonne nuit à la mère Barboche et à son fils.

Celui-ci lui prit la main et la garda un moment dans les siennes.

Marie, qui avait eu une pensée soudaine lui demanda :

— Voulez-vous que je vous accompagne chez le photographe ?

— Pourquoi ? demanda Georges.

— Je voudrais bien voir comment vous vous y prendrez pour découvrir mon secret, répondit Marie en riant.

— Eh bien, mademoiselle, ce sera comme vous voudrez, reprit Georges, d'autant plus que c'est demain dimanche, et vous ne perdrez point de temps.

Et ils se séparèrent pour aller se livrer au repos.

Marie ne put pas fermer les yeux de toute la nuit, l'inquiétude du lendemain l'agitait et faisait fuir le sommeil.

Dans quelques heures, elle saurait enfin le nom de cet homme.

Et alors...

CHAPITRE XXIV

La fiancée.

Quand Céleste revint de l'évanouissement causé par les paroles de Beaufleury, elle se trouva couchée sur son canapé, et vit auprès d'elle sa femme de chambre qui lui donnait des soins.

Elle respira quand elle vit que Beaufleury n'était plus là.

Le monstre s'était éloigné, non pas pour épargner sa vue à sa victime, mais pour la laisser encore plus longtemps dans l'incertitude où elle se trouvait.

Ensuite une pensée différente se fit jour dans l'esprit de la jeune fille. Son persécuteur irrité de sa résistance ne pouvait-il pas être parti pour mettre ses menaces à exécution ?

Elle se sentit frémir de terreur en pensant que peut-être, au même instant, Arthur rendait le dernier soupir et que c'était elle qui était la cause de sa mort.

Elle poussa un cri déchirant et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle ? lui demanda avec inquiétude sa femme de chambre.

— Rien... rien...!

— Vous êtes si pâle et si défaite... voulez-vous que je fasse appeler le médecin ?

— Non, non... je me sens mieux...

Puis, ayant jeté un regard autour de la chambre, elle ajouta:

— Où est donc...

Et elle s'arrêta en hésitant, mais la femme de chambre devina sa pensée.

— Mademoiselle veut parler de M. de Beaufleury ? dit-elle.

— Oui... où est-il ?

— Il s'est éloigné en me recommandant de vous soigner, et en me disant que vous aviez besoin de repos.

Céleste poussa un soupir.

Comment pouvait-elle songer au repos ?

Son père,... son fiancé,.. disparus tous deux, morts peut-être !... Et elle... au pouvoir d'un misérable sans cœur et sans scrupules !

— Monsieur de Beaufleury ne vous a-t-il pas donné de commission pour moi ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, mais l'émotion

me l'avait fait oublier ; voici ce que m'a dit Monsieur de Beaufleury : « dites à mademoiselle que je ferai demain les démarches nécessaires. »

Céleste se sentit pâlir et son sang afflua vers son cœur en entendant ces paroles.

« Les démarches nécessaires...

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Beaufleury avait-il eu l'intention de parler du mariage ou bien voulait-il donner à entendre qu'il allait mettre à exécution ses menaces contre la vie d'Arthur et celle de Maurice.

La malheureuse jeune fille était torturée par une horrible incertitude.

La perspective qui se présentait à elle était non moins affreuse ;... il fallait qu'elle devînt l'épouse d'un homme exécré et infâme ou qu'elle fût la cause de la mort de son Arthur bien-aimé !

Pouvait-elle hésiter ?

Non !... il fallait qu'Arthur fût sauvé !... mais à quel prix !

Elle sentit son cœur se remplir d'une angoisse sans nom, et elle se prit à désirer la présence de Beaufleury, au moins elle saurait ainsi quelque chose de certain.

Au bout d'un moment d'hésitation, elle sembla prendre une résolution soudaine; elle s'assit à son pupitre et écrivit avec précipitation :

— Monsieur, venez ! j'ai à vous faire une communication grave et qui ne vous sera pas désagréable.

Elle cacheta sa lettre et la donna à la femme de chambre.

— Envoie immédiatement John porter cette lettre à monsieur de Beaufleury, il faut qu'il se hâte !

La domestique s'éloigna et Céleste attendit le retour de son messager qui revint au bout d'une demi-heure ; il trouva sa maîtresse assise sur sa causeuse.

— Eh bien ? fit vivement la jeune fille en voyant entrer John.

— Monsieur de Beaufleury est parti, répondit le laquais.

— Parti?... s'écria-t-elle d'un air de désespoir.

Puis elle ajouta :

— Où donc monsieur de Beaufleury est il allé ?

— Je l'ignore.

— Et quand reviendra-t-il ?

— Son domestique pense que ce voyage doit durer de quatre à cinq jours, cependant, il n'y a rien de précis ni de certain.

Céleste congédia d'un geste John et sa femme de chambre et, épuisée, se laissa tomber dans un fauteuil.

Quatre ou cinq jours!...Ses souffrances devaient encore durer pendant tout ce temps !

Elle serait encore pendant quatre ou cinq jours dans cette déchirante incertitude au sujet de l'homme qu'elle aimait!

Affreuse pensée!

Désespérée,... abattue par la douleur, les idées les plus étranges se pressaient dans son esprit.

Soudain elle se souvint avoir entendu parler d'un homme dont la science divinatoire émerveillait tout Paris.

Elle avait entendu prononcer le nom de Sidi-Addar, et de la faculté mystérieuse qu'il possédait, de deviner les choses cachées.

La pensée vint à la jeune fille d'aller consulter cet homme, qui pourrait peut-être lui donner un bon conseil et venir à son secours.

Cependant, Céleste hésitait, parce qu'elle ne voulait pas que ses gens pussent se douter de cette démarche.

Elle finit par se décider,.... cette visite pouvait seule calmer ses inquiétudes.

Elle se couvrit d'un manteau de couleur sombre et d'une coupe simple, se plaça un voile épais sur le visage et sortit sans rien dire et sans être vue par personne.

Elle pressa le pas et, au bout d'un moment, ayant avisé un

fiacre vide qui passait, elle le fit approcher et y monta précipitamment.

— Où allons-nous ? demanda le cocher.

— Rue Saint-Antoine, 14, répondit Céleste.

— Ah!... chez le sorcier qui tourne la tête à toutes les femmes!..» fit en souriant grossièrement le cocher, qui refermait la portière de la voiture.

Céleste commençait à se repentir de sa légèreté, mais il était trop tard, la voiture roulait sur le pavé et se dirigeait vers la demeure de Sidi-Addar, devant la porte de laquelle elle s'arrêta au bout d'un moment.

Un nègre tout galonné se précipita pour ouvrir la portière et aider la jeune fille à descendre.

— Je désire... voir Sidi... fit-elle en balbutiant.

— Je le sais, madame, répondit le nègre,... le maître vous attend...

Elle resta un instant stupéfaite en entendant ces paroles, qui n'étaient cependant qu'une chose préparée pour agir sur l'imagination et que le nègre adressait à toutes les personnes qui se présentaient pour avoir une entrevue avec le magicien.

Elle se remit néanmoins presque aussitôt et suivit le nègre qui la conduisit dans la salle d'attente et se retira après lui avoir mis dans la main un petit carré de carton portant le numéro 10.

Elle resta seule et se laissa tomber sur un divan.

Elle était tellement émue qu'elle ne se sentait pas la force de se tenir debout.

Un silence profond régnait autour d'elle et elle ne pouvait que faiblement distinguer les objets qui l'entouraient. Au bout d'un moment, il lui sembla entendre un léger frôlement dans un des angles de cette pièce, elle avait cru entendre une porte tourner sur ses gonds.

Soudain, ses yeux qui commençaient à s'habituer à cette

pénombre distinguèrent un jeune tigre qui s'avançait avec tranquillité.

Eperdue, elle poussa une exclamation de terreur.

L'animal continua de marcher vers elle, en faisant entendre une espèce de grognement.

— Néro !... fit une voix impérieuse, qui semblait venir de la pièce voisine.

L'animal se tut, il alla se blottir dans un coin, en continuant à fixer la jeune fille toute tremblante.

— Madame, je vous salue, dit au même moment Sidi-Addar en entrant dans cette pièce; ne craignez rien, cet animal ne vous fera aucun mal.

La jeune fille ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles.

Avec sa connaissance des hommes, Sidi Addar comprit que la femme qui était devant lui désirait le consulter et il lui demanda :

— Madame, voulez-vous prendre la peine de me suivre dans mon cabinet ?

Céleste fit un signe affirmatif et se leva tout en jetant un regard craintif vers la bête fauve qui restait tranquillement couchée dans son coin.

Arrivé dans la pièce où il donnait ses consultations, le magicien présenta un fauteuil à Céleste en lui disant.

— Veuillez vous asseoir, je vous en prie !

Puis il alla lui-même prendre place derrière une petite table d'ébène ornée d'incrustations d'argent.

— Me permettez-vous de vous adresser quelques questions ? demanda-t-il à Céleste.

La jeune fille baissa la tête comme pour répondre affirmativement.

— Désirez-vous me consulter sur le passé ?

— Non !

— Allons vous désirez que je vous parle de l'avenir?

— Très-bien!... Ah! encore un mot... Est-ce la curiosité ou la confiance qui vous amène auprès de moi?

— Oh!... fit Céleste en rougissant, une entière confiance!

— Bien!... Mais si c'est comme vous le dites, pourquoi me cachez-vous votre visage?

Sans dire un mot, et comme un enfant pris en faute, Céleste releva son voile.

Dans son trouble elle ne s'aperçut pas de l'expression d'étonnement qui se répandit sur le visage de Sidi-Addar qui, cependant, se remit immédiatement.

— C'est bien, mademoiselle, je ne suis guère plus avancé maintenant qu'auparavant, car c'est la première fois que nous nous rencontrons, cependant je vois sur vos traits quelque chose qui m'aidera à trouver les réponses aux questions que vous me ferez.

Et s'étant levé, le sorcier prit une coupe d'argent qu'il posa sur la table d'ébène et dans laquelle il laissa tomber quelques gouttes d'une liqueur rougeâtre et transparente.

Une odeur agréable, mais énervante, se répandit aussitôt dans la pièce.

Sidir-Addar versa ensuite une autre liquide dans la coupe et les deux liqueurs en se mélangeant firent entendre une crépitation.

Se penchant alors sur la coupe, le magicien se mit à examiner avec soin ce qui s'y passait.

Au bout d'un moment il releva la tête et regardant fixement la jeune fille il lui dit :

— Vous avez dernièrement perdu une personne qui vous était chère....

Un mouvement involontaire vint faire comprendre à Sidi-Addar, qui, le lecteur s'en souvient, n'était autre que notre ami Lapostole, que son instinct ne l'avait pas trompé.

— Vous avez perdu une personne qui vous était bien chère, répéta-t-il, puis il ajouta .... cette personne vous sera rendue.

— Que dites-vous? s'écria Céleste en se levant avec vivacité.

— La vérité!... répondit gravement Sidi-Addar en levant sa main droite;... la science ne se trompe pas...

— Il m'est donc permis d'espérer? demanda anxieusement Céleste, dont le regard était attaché sur le visage de Sidi-Addar.

— Vous le pouvez! répondit ce dernier;... quand ceux qui sont morts ressusciteront vous reverrez ceux que vous avez perdus!

— Quand les morts ressusciteront? balbutia Céleste avec un profond découragement.

— Ne craignez rien et ne perdez pas courage, reprit Sidi-Addar, qui lut la pensée de la jeune fille.. ne perdez pas espoir!

— Nous touchons à une époque terrible. .De grands jours se préparent pour la France!... Le sang coulera... et des personnes que l'on croyait disparues à tout jamais reparaîtront vivantes!

Ces paroles solennelles et prophétiques remplissaient le cœur de Céleste d'un sentiment indéfinissable.

— Je me sens très-fatigué... reprit le magicien, mais je veux m'occuper de vous!...

— Dois-je revenir? demanda Céleste.

— Oui!... dans cinq jours je vous attendrai.

La jeune fille n'osant offrir de l'argent à ce personnage étrange, elle tira de son doigt une bague à laquelle était enchâssée une magnifique émeraude et la posa sur la petite table d'ébène. Puis elle s'éloigna.

Elle se reprenait à espérer.

L'homme mystérieux ne lui avait-il pas dit en propres termes :

— «Ceux que vous avez perdus vous seront rendus!»

Ceux qu'elle avait perdus, c'était son père, c'était son fiancé!

Mais combien de temps devait s'écouler jusque là? Et pendant

combien de temps devait-elle encore se trouver sans défense à la merci de Beaufleury ?

Elle savait qu'elle n'avait aucun ménagement à attendre de ce misérable et qu'il serait dangereux de lui résister.

Cependant elle crut qu'elle pourrait combattre ses projets en employant la ruse et en feignant d'accepter ses propositions.

. . . . . .

Deux jours se passèrent de la sorte, lorsque le matin du troisième jour, Céleste apprit par sa femme de chambre que Beaufleury était de retour.

En effet, dans le courant de la matinée il se présenta et fit demander à Céleste s'il pourrait avoir avec elle un entretien intime.

La jeune fille qui avait pris une résolution le reçut avec des manières polies et presque gracieuses.

Ce changement sembla de bonne augure à Beaufleury qui commença à croire que le cœur de Céleste ne resterait pas tout à fait insensible à son égard.

Ayant pris place à côté de la jeune fille qui était assise sur un sopha, il lui prit la main en lui disant :

— Mademoiselle, des affaires de la plus haute importance m'ont retenu pendant deux jours loin de vous et j'ai été malheureux pendant ce temps d'être privé de votre chère présence.

— Monsieur!... voulut répondre Céleste.

— Oh ! je vous en prie, laissez-moi vous parler à cœur ouvert! Pourquoi voulez-vous que je taise plus longtemps les sentiments qui remplissent mon cœur ? Ne savez-vous donc pas que je vous aime ?..

— Monsieur...

— Oh!... chère Céleste,... quittez ce ton glacial! Je vous ai demandé votre main, et je viens, aujourd'hui, après que vous

avez eu le temps de réfléchir, vous demander si vous acceptez toujours ma proposition.

En parlant Beaufleury avait attaché ses regards sur le visage de Céleste et il attendait sa réponse d'un air interrogateur.

La jeune fille était pâle, mais sa physionomie exprimait la résolution et la fermeté.

— Monsieur, répondit-elle, je mentirais en disant que j'ignore vos desseins à mon égard,... quant à votre amour...

— Mademoiselle, fit vivement Beaufleury...

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie ;... comme je connais vos intentions, comme je sais que vous avez entre vos mains la vie de deux êtres qui sont ce que j'ai de plus cher au monde et ne voulant pas être cause de la mort de mon père et de mon fiancé, j'accepte vos propositions... parce que j'y suis forcée !...

Beaufleury eut un sourire ironique.

Que lui importait, en effet, la forme sous laquelle on acceptait son marché, pourvu qu'il pût atteindre son but.

Cependant, il feignit d'être contrarié, et il dit :

— Vos paroles sont dures, ma chère Céleste, quoiqu'elles m'annoncent la réalisation de mon plus ardent désir ; aussi je vous le pardonne.

Et portant à ses lèvres la main de la jeune fille il y déposa un baiser respectueux. Puis il voulut passer son bras autour de sa taille, mais Céleste eut comme un frisson de dégoût et elle se dégagea vivement.

Beaufleury ne put réprimer un mouvement de dépit ; au bout d'un moment il reprit :

— Et pour quelle époque, ma chère Céleste, avez-vous fixé le jour où je vous conduirai à l'autel ?

La jeune fille hésita un moment puis elle répondit :

— Dans deux mois.

— Que dites-vous ?,.. s'écria Beaufleury... il ne m'est pas possible d'attendre aussi longtemps.

— Mais, monsieur...

— Je me nomme Alphonse, ma chère amie.

— Mais, monsieur, reprit Céleste, vous savez que je suis en deuil; que peut vous faire un mois de plus ou de moins, puisque vous avez ma parole?

Beaufleury comprit qu'il ne devait pas insister, il feignit d'éprouver un chagrin de ce retard et il parut se résigner. Il fut donc convenu que le mariage se ferait dans deux mois.

Beaufleury voulut alors donner un baiser à sa fiancée, mais celle-ci s'y refusa avec énergie et dignité.

— Non, monsieur, dit-elle, je ne puis rien vous permettre avant notre union.

— Céleste!..

— N'oubliez pas que ce mariage est un marché... vous m'épousez pour ma fortune... moi... je consens à devenir votre femme pour sauver la vie d'une personne qui m'est chère, nous faisons tous deux une affaire... qui se concluera le jour de notre mariage, jusque là j'entends demeurer absolument libre.

Beaufleury se mordit les lèvres en entendant parler la jeune fille.

— Puisque vous le voulez ainsi, ma chère, vous serez obéie, dit-il en s'inclinant pour prendre congé.

Quand il fut sorti de la pièce où cet entretien avait eu lieu, il descendit l'escalier en murmurant à demi-voix :

— Elle me paiera un jour tout cela...

Somme toute, Beaufleury pouvait être satisfait de son entrevue avec Céleste.

Maurice avait disparu; Arthur était en son pouvoir, Céleste allait être sa femme et il serait en possession d'une fortune considérable.

Ces pensées lui donnaient comme une sorte de vertige.

Céleste, de son côté, était de nouveau en proie au désespoir.

Elle était la fiancée de Beaufleury!

— Oh!... Arthur!... Arthur!... s'écriait-elle, en se tordant les mains,... quel sacrifice je te fais!

La malheureuse enfant était tombée à genoux pendant que Beaufleury s'éloignait triomphant.

Deux mois seulement la séparaient de l'époque fatale pour laquelle elle avait donné sa parole.

Beaufleury, de son côté, pensait :

— Bah!... deux mois sont bientôt passés, et pendant ce laps de temps il faut espérer que tout ira bien!

Il devait cependant apprendre à ses dépens que ses prévisions ne se justifieraient pas.

Pendant que se passaient les événements que nous venons de raconter, la guerre avait éclaté entre la France et la Prusse.

Persuadé que la solidité de son trône ébranlé serait rétablie s'il pouvait s'entourer de l'auréole du vainqueur, Napoléon III avait déclaré la guerre à Guillaume de Prusse.

A ce moment, l'impératrice s'était entourée de tout ce qui restait d'hommes dévoués à l'empire et cherchait à leur inspirer la confiance. Elle avait fait appeler Beaufleury, qui s'était empressé de se rendre à l'invitation de la souveraine.

Il trouva Eugénie dans son boudoir, elle était pâle, ses yeux étaient fatigués et entourés d'un cercle bleuâtre.

Cette femme, dont l'existence n'avait été qu'une suite de jours consacrés au plaisir, connaissait maintenant la douleur, les soucis, les alarmes.

Ayant été introduit auprès de la souveraine, Beaufleury s'arrêta sur le seuil et s'inclina profondément.

— Approchez, monsieur de Beaufleury, lui dit gracieusement l'impératrice.

— Majesté, fit Beaufleury, puis-je espérer de pouvoir mettre ma personne au service de sa Majesté l'empereur?

— Nous savons que vous méritez notre confiance, reprit la

souveraine et je veux vous confier une mission assez délicate.

— Votre Majesté me rend bien heureux, répondit Beaufleury.

L'impératrice reprit:

— Vous savez sans doute que l'empereur est à la tête de l'armée de Châlons, or, j'ai à lui faire tenir des papiers..... assez importants... des documents de famille... que je ne puis pas confier à un courrier ordinaire.

Beaufleury était légèrement désappointé: la perspective de quitter Paris ne lui était rien moins qu'agréable.

Comment ferait-il pour subvenir aux besoins d'Arthur? Et pendant cette absence, quelqu'un ne pourrait-il pas trouver la trace de la disparition du jeune homme?

Ces pensées se firent instantanément jour dans son esprit.

D'un autre côté, il importait de conserver la bienveillance de l'empereur et de l'impératrice.

La guerre avait commencé et, malgré les apparences, l'issue pouvait en être favorable à la France!

Beaufleury était un courtisan trop consommé pour ne pas feindre un zèle qui n'existait nullement.

— Je suis entièrement au service de Sa Majesté, répondit-il.

— Quand pouvez-vous vous mettre en route?

— Aussitôt que votre Majesté l'ordonnera.

L'impératrice eut un sourire bienveillant.

— Je n'ai rien à ordonner, monsieur de Beaufleury, c'est une prière que je vous adresse;.. je serais heureuse si ces papiers pouvaient partir aujourd'hui même.

Ces paroles plongèrent Beaufleury dans une consternation qu'il parvint cependant à dissimuler.

L'impératrice prit sur sa table un portefeuille qu'elle ouvrit et dont elle tira un paquet de papiers assez volumineux.

— Voici, monsieur, je vous confie un secret de la plus

haute importance, mais je suis certaine qu'il est en mains sûres.

— Oh !... Majesté !... je donnerai ma vie s'il le faut, pour vous prouver que je suis digne de votre confiance !

Beaufleury prononça ces paroles avec un enthousiasme parfaitement joué.

Il s'inclina profondément pour baiser la main que l'impératrice lui avait tendue, puis il prit congé.

Il ne lui restait que fort peu de temps pour se préparer au départ, il était trois heures et il fallait qu'il se trouvât à sept heures à la gare. Il n'avait donc que quatre heures pour pourvoir aux besoins d'Arthur, pour prendre congé de Céleste et chercher Mac-Bell pour lui donner ses instructions.

Il arriva chez lui de mauvaise humeur et ordonna à son valet de chambre de préparer une valise contenant les vêtements nécessaires pour un voyage de deux ou trois jours, ainsi que deux revolvers, et de se trouver à six heures et demie à la gare de l'Ouest.

Il sortit ensuite pour se mettre à la recherche de Mac-Bell; et quoi que cela pût lui en coûter, il lui fallut se décider à se montrer au Temple en plein jour.

Au bout d'un moment, il arriva devant la petite maison habitée par Gaspard le borgne.

Ayant sonné, il ne reçut aucune réponse, il frappa plusieurs coups, mais tout fut inutile.

Il était facile de voir que la maison était vide et que Mac-Bell était absent.

Quelle déception !

Beaufleury frappa du pied en laissant échapper un juron.

Il se décida enfin à aller retrouver Céleste.

La jeune fille était sortie.

Un nouveau jurement sortit des lèvres de Beaufleury qui était furieux au point que la femme de chambre recula épouvantée.

Mac-Bell introuvable... Céleste sortie... Et il allait être cinq heures !

Que faire ?

Manquer de parole à l'impératrice ?

Il ne fallait pas y penser!

Partir dans l'incertitude?

C'était dangereux !

Beaufleury ne s'était jamais trouvé dans une telle position, et il voyait tous ses plans déjoués et ses espérances ruinées.

Il réfléchit pendant un moment, puis il se décida à songer à Arthur.

Soudain, il lui vint une idée.

— A quoi bon m'inquiéter d'Arthur ? se dit-il ;... Je suis sur le point d'atteindre le but que je me proposais... Dans peu de temps, Céleste sera ma femme... Si la fantaisie lui venait d'exiger la preuve que j'ai tenu ma parole et qu'Arthur est vivant, ma réponse est toute simple :... je dirai qu'il a réussi à m'échapper et que j'ignore ce qu'il est devenu...

Cette idée parut plaire à Beaufleury, qui se mit encore une fois en devoir de retrouver Mac-Bell et ensuite Céleste, et il se dirigea de nouveau vers le Temple.

Il trouva la maison de Mac-Bell déserte et muette et il dut prendre son parti de ne pas rencontrer son digne complice.

Un peu avant six heures il entrait dans la maison de Céleste et se faisait annoncer à la jeune fille.

Il lui apprit ce qui se passait et termina en disant :

— Bientôt... avant huit jours je serai de nouveau auprès de vous, ma chère Céleste !

— Mais ne craignez-vous pas pour votre vie ! demanda la jeune fille, qui jugea prudent de montrer quelque intérêt à l'homme qu'elle exécrait cependant du fond du cœur.

— Quel danger pourrait donc me menacer? je voyage comme

courrier extraordinaire de la maison de l'empereur et je ne suis nullement appelé sur le champ de bataille.

— Ne craignez-vous pas de tomber entre les mains de l'ennemi ?

— Vous voulez rire !... Ne craignez rien, ma chère, Mac-Mahon et nos braves zouaves nous auront bientôt débarrassés des Prussiens !

— Le croyez-vous ?... cependant, jusqu'à présent nos troupes n'ont fait que reculer.

— C'est malheureusement vrai, mais on est à la veille d'une bataille décisive et de laquelle nos troupes sortiront victorieuses. Du reste, les Prussiens peuvent avancer, ils viendront se briser devant Metz.

Céleste hocha la tête d'un air de doute, elle avait de funestes pressentiments pour l'avenir.

Beaufleury pria la jeune fille de penser quelquefois à lui, mais elle ne lui répondit que par un sourire amer.

Il prit alors congé d'elle et quelques minutes avant sept heures il arrivait à la gare, où il trouvait son domestique qui l'attendait avec sa valise et son par-dessus.

Un quart d'heure plus tard, le train express était en route, emportant Beaufleury qui quittait Paris mécontent de n'avoir pu faire plus pour la sécurité d'Arthur et de Céleste, et il pensait à la possibilité d'une évasion de son prisonnier.

C'est dans ces pensées inquiétantes qu'il se dirigeait vers le camp de Châlons, où il espérait encore pouvoir trouver l'empereur et lui remettre le message dont l'impératrice l'avait chargé.

Une autre pensée venait cependant combattre son inquiétude.

Les armées françaises seraient victorieuses, les Prussiens ne devaient pas pouvoir leur résister, et alors aurait lieu une rentrée triomphante de l'empereur à Paris. Naturellement, ceux qui avaient témoigné de leur affection pour la dynastie impé-

riale seraient récompensés, et lui, Beaufleury, ne pouvait être oublié... le ruban de la Légion d'honneur, un emploi élevé et lucratif lui seraient sans doute offerts.

Telles étaient les illusions qui berçaient l'imagination de Beaufleury.

CHAPITRE XXVI

Sédan.

Pendant que Beaufleury se dirigeait vers Châlons, l'empereur et Mac-Mahon avaient quitté cette localité pour se rendre à Reims, puis à Sédan, où ils rencontrèrent l'ennemi et où une bataille sanglante s'engagea.

Le corps d'armée du prince de Saxe arrivait par l'Est et le prince impérial de Prusse venait de l'Ouest, ces deux armées opérèrent une jonction et formèrent un demi-cercle autour de l'armée française.

Cette manœuvre avait premièrement pour but de couper la route de Metz à l'armée de Mac-Mahon à la tête de laquelle les Allemands supposaient que devait se trouver l'empereur, ensuite le feld-maréchal espérait pouvoir opérer un mouvement tournant et se porter sur les derrières de l'armée française, afin de lui couper la retraite si elle était vaincue.

Mac-Mahon avait placé ses troupes de manière à avoir la forteresse de Sédan comme centre de ses opérations, tandis

qu'il était protégé sur ses flancs par Givonné, Mézières et les défilés des Ardennes.

L'armée française se composait des corps d'armée de Mac-Mahon et de Canrobert, de de Failly, des restes du corps du général Douai et du 12e corps qui venait d'être formé tout récemment.

Le matin du premier septembre un épais brouillard couvrait toute la contrée; cependant le soleil finit par le dissiper et annonça une belle journée.

A sept heures du matin, les Français avaient été attaqués par l'aile droite des Prussiens, commandée par le prince de Saxe, mais ils occupaient une position admirable.

Cependant l'artillerie allemande commença à leur faire beaucoup de mal, si bien que, vers les neuf heures, ils furent attaqués sur leurs flancs; ayant alors voulu opérer un mouvement de retraite ils furent arrêtés par un corps prussien qui les avait tournés.

L'armée française se battait avec un courage inouï. La cavalerie, ayant à sa tête les chasseurs d'Afrique fit des prodiges de bravoure, mais tout devait être inutile.

A midi, la réserve d'artillerie française était battue et forcée de battre en retraite, l'infanterie avait déjà lâché pied; mais comme la retraite était coupée, les troupes françaises se concentrèrent devant la forteresse de Sédan, qui était ainsi devenue leur unique refuge et les soldats commencèrent à y pénétrer pendant que deux corps d'armée prussiens arrivaient et faisaient de nombreux prisonniers.

Les villages et les hameaux de la contrée étaient pour la plus part en flammes, on entendait encore la crépitation de la mousqueterie, mais la grande voix du canon avait cessé de se faire entendre.

Mac-Mahon, blessé, comptait que les Allemands allaient simplement se contenter de demander la capitulation de Sédan.

Le général de Wimpfen fit à Napoléon III la proposition d'essayer de se frayer un chemin dans la direction de Carignan quand ce ne serait que pour sauver la personne de l'empereur et il avait même déjà formé dans ce but une colonne, dans laquelle Napoléon se serait placé pour pouvoir ainsi échapper à l'ennemi.

Cette colonne était commandée par le général Ducrot.

Mais ce plan ne fut pas approuvé par l'empereur qui, à cinq heures et à l'insu du général de Wimpfen fit hisser le drapeau parlementaire.

Il y avait une demi-heure que les Allemands tiraient sur la forteresse.

Le général de Wimpfen arriva auprès de l'empereur, pria, pressa, pour que le pavillon blanc fut amené, tout fut inutile, Napoléon III maintint sa décision avec opiniâtreté.

Il préférait sans doute, voyant que tout était perdu, tomber entre les mains des Prussiens que retourner à Paris vaincu et humilié par la défaite.

Mac-Mahon blessé ainsi que de Failly étaient tombés entre les mains des Allemands, qui les avaient expédiés dans un village de la frontière belge. Le général de Failly se plaignait amèrement du comte de Palikao qui lui avait ordonné d'opérer une conversion vers Sédan, tandis qu'il eût été plus prudent de se replier pour occuper la route de la capitale.

Le soir du même jour, Napoléon envoya au roi de Prusse et par l'intermédiaire d'un parlementaire allemand un billet autographe qui est devenu célèbre, et qui était conçu à peu près en ces termes :

« N'ayant pu trouver la mort à la tête de mes troupes, je remets mon épée entre les mains de votre Majesté. »

Le 2 septembre, la capitulation fut signée; le général Wimpfen avait dû se charger des négociations, le maréchal Mac-Mahon en étant empêché par la gravité de ses blessures.

Ce brave soldat se trouvait dans une position assez désagréa-

Turin, Lit. Salussolia

BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE CATERINE

Monstre sans pitié ; sois maudit !...

ble : arrivé d'Afrique depuis quarante-huit heures, il ne se trouvait à la tête de l'armée que depuis douze heures environ et se voyait, par suite de l'incurie d'autres personnages, forcé d'apposer son nom au bas d'un acte aussi humiliant pour lui que pour toute l'armée.

Mais que pouvait-il faire ?

L'armée se trouvait dans un tel dénuement que c'était un devoir humanitaire pour le commandant en chef de mettre un terme aux souffrances et aux privations des soldats.

Les efforts du général Wimpfen obtinrent des Allemands que les officiers français fussent relâchés à la seule condition de donner leur parole d'honneur de ne plus prendre les armes contre la Prusse aussi longtemps que la paix ne serait pas conclue.

Le château de Wilhelmshöhe, près de Cassel, fut assigné à l'empereur prisonnier pour sa résidence.

Une période de honte et d'humiliation commençait pour Napoléon III et pour son armée, et c'était ce moment que choisissait Beaufleury pour faire la chasse aux honneurs et aux distinctions.

En arrivant à Reims, il entendit parler de l'affaire de Sédan et son parti fut bientôt pris.

Il dépouilla son costume d'homme à la mode, revêtit une blouse de paysan, couvrit sa tête d'un chapeau de feutre grossier et de forme commune et se mit en route pour s'approcher du champ de bataille.

Il était loin de se douter que l'armée française était vaincue, et que les Allemands allaient lui barrer le chemin.

Arrivé sur une hauteur boisée, il entendit des coups de feu à peu de distance de lui et crut se trouver en présence des avant-postes français, il pressa le pas, enchanté d'avoir atteint le but de son voyage, mais quelle ne fut pas sa stupeur quand soudain il se vit entouré par un peloton de soldats bavarois,

qui venaient de sortir d'un fourré, où ils étaient embusqués.

L'expression de terreur qui se répandit sur son visage, son trouble mal déguisé, inspirèrent de la défiance aux Bavarois, qui le mirent immédiatement en état d'arrestation, et cela malgré tous les efforts qu'il faisait pour leur persuader qu'il n'était qu'un paysan inoffensif.

Il fut fouillé, et naturellement on trouva dans une de ses poches les documents qu'il était chargé de remettre à Napoléon III.

Les soldats allemands éprouvèrent une vive satisfaction à cette vue. Beaufleury fut emmené à Sédan où ils arrivèrent après la capitulation ; il apprit avec stupeur ce qui venait de se passer et il put voir passer la voiture qui emmenait l'empereur à la résidence qui lui avait été assignée.

Ce n'était pas par patriotisme que Beaufleury éprouvait de la douleur mêlée de honte et de rage contre les ennemis, c'était tout simplement parce qu'il voyait ses espérances trompées et ses projets s'évanouir.

Il n'avait quitté Paris que dans un but intéressé, le patriotisme était chose inconnue pour lui.

Maintenant, tout s'effondrait autour de lui.

Adieu les honneurs et les distinctions qu'il avait un instant entrevus!

Et pour comble de malheur, la missive dont il avait été chargé par l'impératrice était tombée entre les mains des ennemis, lui-même était considéré comme un espion.

En supposant qu'il eût la vie sauve, combien de temps sa captivité durerait-elle ?

Tout en faisant des réflexions, il avait dû suivre son escorte, et ils avaient atteint le champ de bataille, où un spectacle terrifiant s'offrait à ses regards.

La contrée était dévastée et le sol était couvert de cadavres ; ... on distinguait les pantalons rouges du soldat français, les

uniformes soutachés de blanc de la garde impériale... les casques brillants des cuirassiers,... tous les uniformes, en un mot, étaient représentés dans cette horrible mêlée, où les cadavres des Français étaient mélangés à ceux des Allemands, et partageaient fraternellement la même couche funèbre.

C'était un spectacle horrible.

Ce qu'il y avait de plus écœurant, c'était de constater que presque tous les morts avaient été fouillés par ces scélérats, qu'on surnomme à juste titre les « hyènes du champ de bataille; » on apercevait ça et là des portefeuilles ouverts, des photographies, gisant sur le sol, tous ces souvenirs s'en allaient maintenant au gré du vent glacé d'automne.

Sur le bord de la route, on voyait une pièce d'artillerie dont les six chevaux étaient étendus sur le sol, ils avaient été foudroyés par une grenade qui avait éclaté sous leurs pieds.

A une certaine distance, deux escouades de soldats allemands étaient occupés à creuser une immense fosse destinée à recevoir les cadavres qui couvraient le champ de bataille.

La terreur qui s'était emparée de Beaufleury à la vue de cette désolation, augmenta encore quand la petite troupe approcha de Sédan.

L'atmosphère était empestée par une odeur méphitique, qui s'exhalait des cadavres en décomposition, amoncelés dans les fortifications.

La mortalité avait été grande pendant les derniers jours dans cette malheureuse petite ville, où s'était précipitée une armée éperdue et poursuivie par un ennemi victorieux.

Les habitants de Sédan, écrasés par cette masse de soldats, considérait presque comme un bienfait la venue des Allemands.

Tous les postes étaient déjà occupés par ces derniers et Beau-

fleury ne put s'empêcher de remarquer le contraste que ces soldats, ces « barbares » comme il les appelait in petto, présentaient avec l'armée française.

La vue du drapeau allemand qui flottait à la citadelle et à la tour de la cathédrale, acheva de l'exaspérer et il ne put retenir une sourde exclamation de fureur. Sa prudence naturelle le retint ; on le conduisit en arrivant à la mairie où il fut enfermé dans une chambre située au troisième étage, en attendant que l'autorité militaire allemande eût statué sur son sort.

CHAPITRE XXVII

La République.

Par suite de l'annonce des défaites successives de l'armée française l'état de siège avait été proclamé à Paris depuis le 7 août ; les chambres avaient été convoquées pour le 11, mais comme l'agitation de la population allait croissant, elles s'assemblèrent le 9.

Eugénie avait adressé au peuple une proclamation par laquelle elle lui demandait de rester calme, mais sa parole n'avait pas été écoutée.

L'esprit qui animait les députés de la gauche était tel, que dans la première séance, Jules Favre se leva pour accuser l'empereur d'être la cause de la mauvaise organisation de l'armée et de la manière défectueuse dont la campagne avait été con-

duite ; il demanda ensuite que l'empereur déposât le commandement en chef.

Kératry alla plus loin, il demanda l'abdication de Napoléon III.

A ces paroles, Cassagnac se leva furieux en disant qu'il fallait traduire les députés de la gauche devant un conseil de guerre; un tumulte inouï s'éleva alors, et le président se vit obligé de lever la séance.

Le ministère Palikao s'était formé et les hommes dont il se composait étaient tous dévoués à la dynastie impériale.

Tout le monde fut appelé sous les armes, la garde nationale fut reconstituée, la garde mobile fut fondée et l'on créa un nouveau corps-franc, dont les soldats reçurent le nom de « francs-tireurs. »

Mais ce beau zèle était trop tardif; en outre, les caisses et les arsenaux étaient vides.

Comme il n'y avait pas à Paris des chassepots pour tout le monde les gardes mobiles reçurent de vieux fusils dont une grande partie ne pouvaient pas servir.

Le parti bonapartiste était toujours au pouvoir et avait la double tâche de prévenir un coup d'état de la part des républicains et d'empêcher l'ennemi extérieur de s'approcher de Paris et d'y pénétrer.

Les journalistes du parti impérial engageaient le peuple parisien à faire une vigoureuse résistance, d'autres inséraient dans leurs dépêches annonçant des victoires illusoires.

Quant à l'empereur, on n'en parlait presque plus. Par le fait il avait cessé de régner, quoique la couronne impériale fût encore sur sa tête.

L'impératrice était dans la consternation, elle passait ses journées à prier dans son oratoire des Tuileries.

Elle avait déjà eu le temps de mettre à l'abri ses joyaux, ainsi que tout ce qu'elle avait de précieux.

Le pouvoir était tombé entre les mains de quelques hommes de partis opposés.

Le général Montebello, comte de Palikao, avait réussi à protéger le bonapartisme en faisant comprendre aux orléanistes et aux républicains qu'une révolution aurait pour effet immanquable d'entraver la défense de la capitale, et même de la rendre impossible.

De leur côté, ces deux derniers partis, qui voyaient la chute de Napoléon imminente, comprirent qu'il n'était pas nécessaire de se hâter.

Les orléanistes avaient encore M. Thiers à leur tête.

Les chefs du parti républicain, Jules Favre, Gambetta, etc., faisaient de leur côté tous leurs efforts pour arriver au pouvoir législatif.

Gambetta émit l'avis qu'une armée républicaine était seule capable de sauver la patrie.

Le général Trochu avait été nommé commandant militaire de Paris, et il s'était attiré la sympathie de l'armée, par une brochure, dans laquelle il blâmait l'organisation militaire et ne faisait ressortir tous les côtés défectueux, cette brochure lui avait en outre valu la disgrâce de l'empereur.

Cet officier ne tarda pas à s'attirer la haine des bonapartistes parce qu'il ne donnait aucun ordre au nom de l'empereur, mais faisait tout en son nom propre.

Quant à lui, il ne penchait pas plus du côté des républicains que de celui des autres partis, son unique soin et sa seule préoccupation était de maintenir la paix parmi la population de la capitale et de faire travailler sans relâche aux travaux de défense, afin d'empêcher Paris de tomber entre les mains des Allemands.

Les forts qui entourent la ville furent armés et on construisit des ouvrages de fortifications avancés.

C'est à ce moment que Trochu décréta l'expulsion des Allemands résidant à Paris, ainsi que celle des personnes qui ne

voulaient pas contribuer à la défense. Cette mesure fit comprendre à la population que le danger était proche ; en effet, le lendemain, on apprenait que l'armée allemande était à Châlons.

Cette nouvelle produisit un effet terrible.

Ensuite arriva la dépêche annonçant la catastrophe de Sédan, ce fut comme une secousse électrique... l'empereur était prisonnier !... Le comte de Palikao commença à se demander s'il y avait encore un moyen de sauver la dynastie impériale.

Le corps législatif s'était rassemblé et Jules Favre éleva une seconde fois sa voix puissante pour demander que l'empereur et sa dynastie fussent déclarés déchus de tous leurs droits et qu'une commission fût nommée et chargée de trouver les moyens de chasser l'ennemi du territoire français.

La population commençait à se remuer. Des masses de citoyens parcouraient les rues de la capitale et poussaient des cris demandant la déchéance de l'empire.

A un certain moment, retentit le cri de « vive la république ! »

Et le peuple se dirigea vers le palais Bourbon, où le corps législatif était rassemblé.

Gambetta parut et dit au peuple d'attendre que la chambre eût terminé ses délibérations.

Les paroles du grand orateur réussirent à disperser cette cohue qui revint bientôt après plus considérable.

— A bas Napoléon !... criait-on.

— Vive la France !

— Vive la République, etc.

Ce cortège monstre, quelques drapeaux tricolores à sa tête se mit à parcourir les rues de la capitale en chantant la Marseillaise et en criant toujours :

— A bas Napoléon !...

Il en résulta plusieurs collisions entre la gendarmerie et les républicains.

Un jour la foule pénétra dans le palais Bourbon et dans la salle du corps législatif. Le comte de Palikao, Jules Favre, Gambetta voulurent parler, mais inutilement ; la salle retentissait des chants et des cris de cette multitude affolée.

Jules Favre monta une seconde fois à la tribune et prononça quelques paroles dont une partie put être entendue, il demandait la déchéance éternelle de Louis Napoléon et de sa famille.

La foule se retira et se dirigea vers l'Hôtel de ville où la République devait être proclamée.

Un gouvernement provisoire fut nommé ; il se composait de Gambetta, Jules Ferry, Jules Favre, Henri Rochefort et Jules Simon.

A deux heures après-midi, les Tuileries furent occupées par la garde nationale et la garde mobile.

L'impératrice avait pris la fuite.

Ce jour était le 4 septembre.

Les membres du gouvernement provisoire surent mettre à profit la surexcitation de la population parisienne qui, d'un autre côté, faisait trembler la classe riche de l'aristocratie.

La haine contre les Prussiens était excitée par des pamphlets de toute sorte, par des articles de journaux, par des discours et par des proclamations, et elle avait ainsi dégénéré en un véritable fanatisme.

Paris se fortifiait, s'approvisionnait avec une activité fiévreuse, mais personne ne songeait que c'était peine perdue et qu'il n'était plus possible de regagner le temps perdu. Ces mesures tardives ne pouvaient avoir pour résultat que de prolonger l'agonie de la population parisienne.

Pendant ce temps, les armées allemandes poursuivaient leur marche victorieuse sur la route de la capitale sur laquelle elles ne rencontraient plus d'obstacles.

Déjà depuis le milieu de septembre, le prince héritier de Prusse se trouvait à Versailles où le roi Guillaume ne tarda pas à le suivre.

Peu à peu, et dans un ordre admirable, les Allemands cernèrent la capitale, et empêchèrent toute communication avec le dehors.

Cette ceinture de fer se composait au sud de l'armée commandée par le prince héritier de Prusse et au nord de celle commandée par le prince royal de Saxe.

Ces deux armées comptaient au moins 250,000 hommes et se composaient de Prussiens, du Wurtembergeois, de Bavarois, de Saxons, etc.

La capitale était, on le sait, entourée d'une ceinture de forts détachés et d'un mur de fortification garni de bastions.

Le 19 septembre, Paris se trouva complétement bloqué; personne ne pouvait plus entrer ni sortir.

Toute la contrée environnante était déserte.

Les riches avaient fui et les paysans s'étaient réfugiés en ville, et toutes les habitations étaient restées à la merci des pillards et des maraudeurs.

. . . . . .

Nous devons au lecteur d'abandonner pour quelques instants le théâtre de la guerre pour reprendre le fil de notre histoire.

Marie Nelson n'avait pas pu, comme elle en avait formé le projet, accompagner le fils de la mère Barboche chez le photographe dont le nom était écrit sur le dos de la photographie qu'elle avait trouvée chez la comtesse de St-Etienne.

Cette découverte, ainsi que les espérances qu'elle avait fait naître, avaient exercé sur le système nerveux de la jeune fille un effet tel que la pauvre enfant tomba malade.

Elle fut tout à coup atteinte d'une fièvre nerveuse qui la conduisit au bord du tombeau.

Madame Barboche, qui voyait qu'il n'y avait, pour elle, aucun

profit à espérer de sa nouvelle locataire, ne se fit aucun scrupule de l'envoyer à l'hôpital.

— A quoi bon, se disait-elle, conserver une charge semblable?... Et comment pourrait-elle se dédommager des frais occasionnés par cette maladie?

Elle avait déjà mis de côté les effets de la jeune fille, pour pouvoir, au besoin, se couvrir de son loyer.

Georges Barboche avait, il est vrai, fait un peu la cour à Marie Nelson, mais cela n'engageait en rien la mère Barboche, qui n'avait jamais rien vu de sérieux là-dedans, surtout depuis la découverte de la photographie.

Mais Georges ne pensait pas comme sa mère, et, pour la première fois peut-être, il éprouvait un sentiment inaccoutumé.

L'air doux et candide de la jeune fille avait fait une profonde impression sur son coeur, et il était en train d'en devenir profondément épris.

L'amour et la jalousie vont rarement l'un sans l'autre.

C'est ce qui arriva chez Georges.

Depuis qu'il avait vu la photographie que Marie Nelson lui avait cachée, non sans quelque coquetterie, il éprouvait comme un rage sourde, surtout quand il pensait qu'un autre, peut-être, était l'heureux possesseur du coeur de la jeune fille.

Quand il rentra à la maison, vers la fin du jour, et lorsqu'il apprit que Marie était tombée malade et que la mère Barboche l'avait envoyée à l'hôpital, il entra en fureur contre ce qu'il appelait « de la cruauté » ce qui ne manqua pas d'étonner la vieille femme, que son fils n'avait pas accoutumée à de pareils accès de sensibilité.

Il finit cependant par se calmer et il pénétra avec sa mère dans la chambrette que Marie Nelson avait occupée.

La mère Barboche n'avait pas perdu de temps, la petite

pièce avait déjà été débarrassée des effets de la jeune fille et mise en état de recevoir une nouvelle locataire.

L'écriteau portant « chambre meublée à louer » était déjà suspendu à la fenêtre.

La première chose qui frappa les regards de Georges en entrant dans la petite chambre, ce fut la photographie qui lui causait tant de souci, et qui se trouvait comme oubliée sur une petite table ronde.

Il se précipita pour la saisir et eut le temps de la cacher avant que sa mère ne s'en fût aperçue.

Pourquoi le jeune homme ne voulait-il pas que sa mère sût ce qu'il éprouvait ?... Lui-même eût été très embarrassé de le dire.

Quand il fut rentré dans sa chambre, il sortit cette photographie de sa poche et il se mit à la considérer d'un air de colère mal contenue.

— Je saurai qui tu es !... murmurait-il les dents serrées, et comme s'il parlait à quelqu'un. Oui ! je saurai qui tu es, toi qui as conquis le cœur de Marie !... ce cœur que je croyais libre !

Il commença à arpenter sa chambre, en proie à une agitation évidente.

Au bout d'un instant, il prit son chapeau et sa canne et sortit.

Arrivé à la rue, il avisa un fiacre vide qui passait, le fit arrêter et y monta en disant au cocher :

— Rue du Helder, 16.

Au bout de quelques minutes, la voiture s'arrêtait devant l'adresse indiquée.

Sur la porte, on lisait sur une plaque de cuivre gravé : « Edmond Cortès, photographe de la Cour. »

Au premier étage, Georges fut reçu par une jeune dame qui lui demanda ce qu'il désirait.

— Je désire me faire photographier.

— Dans quel format?

— Mon Dieu!... je ne sais... mettons le format cabinet.

— Veuillez me donner votre nom et votre adresse.

Quand Georges eut fait ce qu'on lui demandait et quand la jeune femme eut refermé son registre, on entendit des pas dans l'escalier qui conduisait à l'atelier et le photographe entra dans le salon.

Après avoir gracieusement salué le jeune homme, il le pria de vouloir bien prendre patience un quart-d'heure, parce qu'il était précisément en train de faire poser un client, plus il disparut dans l'escalier par lequel il était descendu.

Georges s'assit dans un fauteuil que lui présenta la jeune dame et qui se trouvait auprès d'une table couverte d'albums et de protographies de toute sorte.

Il espérait arriver beaucoup plus facilement à son but en s'adressant à cette jeune femme que s'il avait eu affaire avec le photographe lui-même.

Il est toujours plus aisé à un jeune homme d'engager conversation avec une dame qu'avec un homme d'âge mûr, et les dames, surtout quand elles sont jeunes et jolies, ne demandent pas mieux que de babiller un peu avec un jeune homme de bonne tournure.

— Il y a longtemps que je désire me faire protographier, fit le jeune homme pour engager la conversation.

— Ne l'avez-vous donc jamais fait? demanda la jeune femme avec stupéfaction.

N'avoir jamais fait faire photographie lui paraissait le comble de la simplicité.

— Non,... répondit négligemment Georges ;... puis il ajouta

— C'est une photographie qui vient de votre atelier et qui m'est tombée sous les yeux qui m'a décidé.

— Comment cela!

— Oui... elle m'a semblé si parfaite, que cela a suffi pour me donner l'envie de faire faire mon portrait.

La jeune dame parut très-flattée des paroles de Georges.

— Voici cette photographie, ajouta celui-ci en tirant de son portefeuille le portrait laissé par Marie Nelson dans sa chambre.

La jeune dame prit la carte que lui tendait le jeune homme, et la retournant, elle jeta un coup-d'œil sur l'adresse imprimée sur le verso.

Quand elle se fut ainsi convaincue que cette photographie sortait de l'atelier, elle examina pendant un instant les traits qu'elle représentait.

Soudain, elle parut reconnaître cette physionomie et son visage s'éclaira d'un sourire.

— Ah !... fit-elle gaîment.

Georges se leva vivement et comme malgré lui.

— Vous connaissez cette personne ? demanda-t-il avec un trouble qu'il avait de la peine à dissimuler.

— Certainement, répondit la jeune dame,... c'est le petit Alfred !

— Le petit Alfred !

— Mais oui !... Alfred Dumont,... le secrétaire de monsieur Fiordi, le journaliste.

Georges jubilait intérieurement.

Avec quelle facilité il avait appris ce qu'il désirait savoir !

Il n'avait pas rencontré la moindre difficulté.

— Alfred Dumont... le secrétaire du journaliste ! fit mentalement le jeune homme, comme pour graver ce nom dans sa mémoire.

— C'est un charmant garçon, continua la jeune femme;... c'est au bal de l'Opéra que je fis sa connaissance.

Georges ne répondit que par quelques paroles insignifiantes.

Il lui importait peu que la conversation continuât, puisqu'il avait appris ce qu'il voulait savoir.

Ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put attendre que le cliché de sa photographie fût terminé.

Il lui tardait de s'éloigner, mais il comprit qu'il ne devait pas se trahir.

Au bout d'une demi-heure, il se retrouva sur le boulevard.

Il se dirigea vers la place de la Concorde et remonta les Champs-Elysées.

Il marchait lentement, pensif, réfléchissant aux moyens de se débarrasser de ce rival.

Il voulait châtier ce «misérable» comme il l'appelait dans sa pensée.

A ce moment, un groupe de républicains descendait l'avenue en chantant la Marseillaise.

Un grand jeune homme qui portait un drapeau tricolore marchait en tête.

Soudain le chant s'interrompit et une clameur immense remplaça le chant républicain.

— Vive Rochefort !...

Ce cri sortait à la fois de plus de mille bouches.

Pourquoi cette bande avait-elle interrompu son chant et arrêté sa marche ?

Un voiture venait de faire son apparition au bas de la grande avenue.

Un homme à la figure osseuse, qui portait une barbe pointue et dont le regard était d'une vivacité extrême s'y trouvait et saluait la foule.

C'était Rochefort, le célèbre pamphlétaire.

Auprès de lui était assis un personnage d'un aspect un peu plus âgé, légèrement corpulent et dont la physionomie présentait les traces du type italien.

Cet homme considérait la foule d'un air craintif et défiant.

— Vive Rochefort !... vive l'ami du peuple! cria une seconde fois la multitude.

— Vive Fiordi ! répondirent quelques voix.

— Fiordi !... pensa Georges.

Il se souvenait que c'était le nom de l'homme, dont l'homme qu'il croyait son rival était le secrétaire, mais il ne l'avait jamais vu.

Il est vrai que Georges avait jusqu'alors vécu dans la compagnie de jeunes gens dissipés, qui s'occupaient de futilités bien plus que de politique, et les notabilités du jour leur étaient, pour ainsi dire, totalement inconnues.

C'est tout au plus s'il connaissait Rochefort que sa « Lanterne » avait déjà rendu célèbre.

Il s'était toujours tenu éloigné de toute agitation politique, et cela non pas par préférence politique, mais tout simplement par poltronnerie.

Il tremblait en pensant que l'ennemi était sous les murs de Paris, et la seule idée qu'on pouvait un jour ou l'autre lui mettre un fusil entre les mains et l'envoyer aux fortifications, lui donnait la chair de poule et lui faisait courir un frisson glacé dans le dos.

Au commencement de la guerre, la mère Barboche avait eu pour locataires deux jeunes ouvriers allemands qui étaient très-bien vus dans le quartier.

Mais lorsque la haine populaire excitée par les articles des journaux se fut déchaînée contre les ressortissants de l'Allemagne, ces deux ouvriers qui étaient frères et originaires de la Thuringe, furent expulsés comme les autres.

Et au lieu de leur laisser le temps de terminer leurs affaires avant de partir, ils furent obligés de décamper subitement, afin de se soustraire aux insultes et aux mauvais traitements auxquels ils étaient en butte de la part de la tourbe populaire.

Ils furent chassés comme des êtres malfaisants.

A ce moment, Georges avait pu à bon marché faire parade de son patriotisme, car il se trouvait avec une vingtaine d'individus de son espèce aux trousses des deux pauvres enfants de la Germanie.

Mais s'il se fût agi d'aller à la rencontre de l'ennemi les armes à la main et sur un champ de bataille, c'était autre chose, et Georges Barboche ne poussait pas la bravoure ni le patriotisme à ce point.

C'est pourquoi il se sentait mal à l'aise toutes les fois qu'il se trouvait en présence d'un personnage appartenant à la politique, comme par exemple, Rochefort, parce que cette vue lui rappelait qu'on était en guerre et que l'ennemi était aux portes de Paris.

Aussi, quel que fût l'intérêt qu'il eût à faire connaissance plus intime avec Fiordi, il crut prudent de faire demi-tour et d'attendre un moment plus favorable.

. . . . . .

Madame Barboche attendait avec impatience le retour de son fils.

Elle avait, comme nous l'avons déjà dit, rassemblé, et emballé tous les effets de Marie Nelson, et elle avait trouvé plusieurs lettres ainsi qu'un cahier manuscrit et qui ressemblait à une espèce de journal.

La mère Barboche dont la discrétion n'était pas la vertu dominante parcourut toutes ces lettres.

Elle n'y trouva rien de bien intéressant.

Elle se mit ensuite à feuilleter le manuscrit.

Ici ce fut autre chose.

Cette lecture sembla avoir pour la vieille femme un intérêt extraordinaire.

Elle repoussa dans un coin le balai qu'elle tenait à la main, s'assit sur le petit sopha, assura ses lunettes sur son nez et continua sa lecture.

A mesure qu'elle lisait, sa physionomie prenait une expression plus attentive.

Les pages succédaient aux pages et la vieille femme ne songeait nullement à son dîner qui était sur le feu.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'elle referma le cahier.

Elle se leva dans un état d'agitation visible, regagna sa cuisine et plaça soigneusement le cahier dans une armoire.

Quant au sac de nuit et à la petite malle de Marie Nelson, ils avaient été soigneusement serrés dans une armoire.

Quand Georges arriva à la maison, il était deux heures après-midi.

Sa mère qui l'avait entendu entrer alla vivement à sa rencontre et lui dit quelques mots qui parurent l'étonner autant que le déconcerter.

Cinq minutes après, il était assis dans sa chambre et lisait à son tour le manuscrit trouvé dans les effets de Marie Nelson.

. . . . . .

Fiordi avait accompagné Rochefort qui se rendait à l'Hôtel-de-ville afin de discuter une prise d'armes générale de la population de Paris.

Depuis que la déchéance de l'empire avait été proclamée, le journaliste avait suivi la direction dans laquelle soufflait le vent politique.

Il publiait sous son nom des articles écrits par la petite comtesse, d'après des notes fournies par lui et aussi favorables au gouvernement que contraires à la dynastie impériale et au parti bonapartiste.

Il avait réussi à démontrer que lorsqu'il chantait les louanges de l'empire, il n'avait d'autre but que de combattre Napoléon III.

Cet argument avait réussi d'autant plus facilement qu'en ce moment et sous le patronnage de Rochefort, il écrivait des

articles fulminants contre le second empire et contre l'invasion allemande.

Il se trouvait précisément dans son cabinet de travail, occupé à rédiger un de ses articles.

— « Debout, frères, levez-vous en masse, écrivait-il, chassez « ces hordes téméraires qui ne craignent pas de venir assaillir « la capitale du monde civilisé !

« Aux armes !.. Tous les moyens sont bons pour repousser « les barbares !... »

Soudain, on frappa à sa porte.

Dérangé au moment où il était dans tout le feu de l'inspiration, le journaliste fit un mouvement de mauvaise humeur.

— Entrez ! fit-il avec brusquerie.

La porte s'ouvrit et Georges parut sur le seuil.

— Bonjour, monsieur Fiordi, dit-il en s'avançant.

Sa physionomie avait une expression de résolution et de fermeté qui ne lui était pas habituelle.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ? fit le journaliste qui voyait Georges pour la première fois et qui le considérait avec curiosité.

Le jeune homme avait l'aspect paisible et inoffensif d'un jeune ouvrier.

L'écrivain quelque temps auparavant, aurait cru s'abaisser en adressant la parole à un homme appartenant à la classe laborieuse.

Mais les temps étaient changés et maintenant il était prudent de s'en tenir ami, il fallait, comme l'avait fait l'empire, flatter la classe ouvrière.

— Je me nomme Barboche, répondit le jeune homme en s'asseyant dans un fauteuil que Fiordi lui avait présenté d'un geste tout à fait engageant.

Le journaliste continuait à le considérer d'un air interrogateur.

Le nom qu'il venait d'entendre lui était complètement inconnu.

Que voulait donc ce jeune homme?

D'un autre côté, l'imprimerie attendait l'article qui devait paraître dans l'édition du soir, et il n'y avait pas de temps à perdre.

— Veuillez me dire le motif de votre visite, monsieur Barboche, fit Fiordi qui avait de la peine à dissimuler son impatience.

— Ce motif est tout-à-fait singulier !

— Bah !... repartit le journaliste non sans quelque ironie.

— Oui, reprit Georges, le motif de ma présence est singulier et très-important.

— Important, dites-vous?

— Oui,... très-important.

— Pour moi?

— Pas précisément.

— Alors... pour vous seulement?

Quel que fût le manque d'éducation de Georges, il sentit ce que ces paroles avaient de blessant; il se contint cependant et répondit :

— Oui,... pour moi seulement.

— Tiens ! fit le journaliste.

— Pardon,... je vais vous mettre au courant de l'affaire.

— Je suis impatient de la connaître.

— Je commence.

— Et moi je suis tout oreilles.

— Il y a environ six mois....

— Oh ! s'écria Fiordi épouvanté par ce commencement, ne pourriez-vous pas abréger un peu?

Georges se mordit les lèvres.

Il n'était pas habitué à cet air persiffleur et on n'avait pas coutume, dans la société qu'il fréquentait ordinairement, d'employer de telles armes.

Cependant, il se contint, comprenant qu'il fallait user de dissimulation s'il voulait atteindre le but qu'il se proposait.

Il reprit donc, comme s'il n'avait pas entendu, les paroles de Fiordi.

— Il y a environ trois mois qu'une jeune fille entra chez ma mère comme locataire.

Le journaliste considérait son interlocuteur en se demandant où celui-ci voulait en venir.

Que signifiait cette histoire?

Georges continua :

— Cette jeune fille, qui était venue à Paris pour y chercher du travail, avait auparavant habité la ville de Rouen...

— Rouen !

A ce nom, Fiordi ne put retenir un mouvement et commença à considérer avec plus d'attention ce jeune homme dont il avait jusqu'à ce moment écouté la conversation avec distraction, si ce n'est avec indifférence.

Georges s'aperçut avec satisfaction du changement qui venait de s'opérer chez son interlocuteur, il ne se doutait cependant pas le moins du monde jusqu'à quel point Fiordi se trouvait intéressé dans l'affaire dont il voulait lui parler.

— Si cette conversation vous ennuie, monsieur, dit-il, je cesserai de vous importuner.

— Non,... repartit vivement le journaliste, vous ne m'ennuyez nullement, au contraire, mon cher monsieur,... vous savez que nous autres, gens de lettres, écoutons volontiers tout ce qui peut offrir quelque intérêt.

— Je continue, puisque vous le désirez, reprit Georges.

La jeune fille dont je parle, elle se nomme Marie Nelson, tomba malade il y a quelques jours, elle fut atteinte du typhus et, vu la nature et la gravité de cette maladie, ma mère fit transporter cette jeune fille à l'hôpital où elle est certainement mieux soignée que chez nous.

— Eli est donc bien malade ?

— Très-malade, monsieur ;... quand elle fut partie, ma mère trouva dans la chambre occupée par Marie Nelson, un calepin, qui contenait des notes jour par jour.

— Ah !... fit Fiordi,... la chose commence à devenir intéressante,... c'est comme qui dirait un journal...

— Parfaitement,... et ma mère eut la curiosité de le parcourir.

— C'était une excellente idée.

— Les femmes sont curieuses, comme vous savez, fit Georges,...et cette fois la curiosité de ma mère fut pleinement satisfaite... ce petit calepin contient des choses véritablement extraordinaires.

— Que me dites-vous ?

— La vérité.

— Et puis-je vous demander de quelle nature sont ces choses extraordinaires ?

— Cette jeune fille avait pris un faux nom pour se présenter chez nous.

— Tiens, tiens !...

— Elle ne se nommait pas Marie Nelson, mais Nelly Duplessis.

Une bombe lancée par les Allemands et qui serait venue éclater sous les pieds de Fiordi n'eût pas produit sur lui un effet pareil à celui qu'il éprouva en entendant ce nom.

— Nelly Duplessis.

La femme de chambre de sa femme !

De sa femme, qui..... qui..... qui était morte, parbleu !

Que lui voulait-on ?

Et pourquoi éprouvait-il une frayeur semblable ?

Nelly ne savait rien sans doute.

Tout au plus savait-elle que sa femme était partie pour Paris il y avait quelque temps.

Elle ignorait certainement que sa maîtresse s'était mise en route, mais qu'elle n'était pas arrivée à destination.

Et encore, eût-elle des doutes à cet égard, peu importait à Fiordi.

Cette jeune fille ne le connaissait pas, et elle avait vu partir sa maîtresse avec un inconnu.

Néanmoins, le journaliste sentit immédiatement qu'il était de toute importance pour lui de conserver son sang-froid et sa présence d'esprit.

Il essaya donc de se remettre de sa surprise.

Georges n'avait heureusement pas aperçu la pâleur qui s'était répandue sur le visage de Fiordi en entendant prononcer le nom de Nelly.

Le jeune homme reprit son récit :

— Nelly était à Rouen la femme de chambre d'une dame qui se nommait... Rose Elvédy.

Ce nom causa un soulagement inexprimable à Fiordi. Rose Elvédy... et non Rose Fiordi ; on ne savait rien, il respira plus à son aise.

Georges continua :

— Il y a six mois environ, Rose Elvédy reçut la visite d'un jeune homme qui arrivait de Paris.

— Oh ! fit involontairement Fiordi.

— Ce jeune homme eut avec Rose Elvédy un entretien à la suite duquel cette dame décida qu'elle partirait le lendemain pour Paris en compagnie du jeune homme.

— Etes-vous certain de ce que vous dites ?

— Parfaitement !... du reste je ne fais que répéter ce que contiennent les notes de Nelly Duplessis.

Puis après un moment de silence, il ajouta :

— Le lendemain, quand Rose Elvédy eut quitté son logement pour se rendre à la gare où elle devait retrouver le jeune homme, celui-ci entra dans la maison et pénétra dans la chambre de Nelly, qui était en train de faire sa malle.

— Le jeune homme ? demanda Fiordi qui ne se rendait pas très-bien compte de ce que son secrétaire avait pu avoir à faire avec la femme de chambre.

— Lui-même, repartit Georges. Ce misérable força la jeune fille à écrire à son fiancé une lettre par laquelle elle lui annonçait qu'elle n'était pas digne de lui.

— Mais c'est une monstruosité ! s'écria Fiordi.

— Ecoutez !... nous ne sommes pas au bout. Dans cette lettre que la pauvre jeune fille dut écrire sous les menaces de mort de cet homme, qui avait tiré un poignard de sa poche, elle disait à son fiancé qu'elle se donnait volontairement la mort.

— La mort ?

— Oui,... seule et sans secours, la malheureuse se vit obligée de faire ce que ce misérable lui ordonnait, afin d'avoir la vie sauve,... mais à peine eut-elle signé cette lettre que...

— Parlez... achevez...

— Ce scélérat l'assassina !

— Il l'assassina, dites-vous ?... et cette jeune fille a pu écrire tout cela,... et elle se trouve ici, à Paris, dans un hôpital ?... fit involontairement Fiordi qui se crut la victime d'une mystification.

— Il crut l'avoir tuée, reprit Georges, mais elle reprit ses sens.

— Elle n'était donc pas morte? demanda Fiordi, qui avait de la peine à recouvrer sa tranquillité.

— Non, repartit Georges, elle n'était qu'étourdie ; le meurtrier lui avait passé un linge mouillé devant le visage pour l'étouffer, et elle perdit connaissance au bout d'un moment.

— C'est l'effet du poison que j'avais donné à Alfred, pensa Fiordi.

Lorsque Nelly revint à elle, elle était à l'hôpital où on l'avait transportée, mais elle était trop malade pour qu'on pût lui

parler de ce qui s'était passé; les femmes qui la soignaient avaient reçu l'ordre de garder un silence complet à cet égard jusqu'à ce qu'elle fût guérie. Ce ne fut qu'au bout de trois mois environ que son infirmière céda à ses instances et lui raconta que le jour où sa maîtresse était partie pour Paris, son fiancé était venu chez elle pour lui apporter une bonne nouvelle, cela se trouvait précisément au moment où on venait de la trouver étendue sur le parquet. Un médecin appelé à la hâte, constata que la vie n'était pas complétement éteinte, on lui pratiqua les soins les plus nécessaires et au bout d'une heure elle avait rouvert les yeux pour les refermer immédiatement; elle respirait, elle était sauvée.

— C'est étrange! balbutia Fiordi.

— Nelly avait recouvré la vie, mais elle avait perdu son fiancé.

— Le pauvre garçon avait trouvé la lettre écrite par la jeune fille et l'avait lue. Nelly avait voulu le détromper et lui avait tout raconté, mais il n'avait pas voulu la croire et l'avait repoussée.

Quand elle eut recouvré la santé, elle n'eut plus qu'une pensée, la vengeance!

— La vengeance ?... répéta machinalement Fiordi.

— Oui, elle résolut de tout faire pour retrouver son meurtrier dont elle ignorait cependant le nom et la demeure.

— C'était une tâche difficile.

— Très-difficile, d'autant plus que tout ce qu'elle savait sur lui, c'était qu'il devait retourner à Paris.

— Ah!.:. et elle le suivit dans la capitale?

— C'est cela !... Elle vint à Paris, comptant beaucoup sur le hasard.

— Et..?

— Et le hasard l'a servie à souhait.

— Que dites-vous?

— Elle trouva une photographie chez une dame à laquelle elle avait porté des dentelles.

— Une photographie ?

— Oui, elle trouva cette photographie sur le tapis de l'antichambre où elle attendait, et l'ayant ramassée, elle vit avec stupéfaction que c'était le portrait de celui qui avait voulu l'assassiner.

— C'est singulier,... fit le journaliste, très-singulier;... mais... ne me direz-vous pas, monsieur, ce que tout cela peut bien me faire et en quoi cette histoire peut m'intéresser ?

— Certainement, monsieur, répondit Georges, Nelly est malade, comme je vous l'ai dit, et je me suis chargé pour elle de découvrir le nom de celui que cette photographie représente, or, j'ai appris que cet homme, l'assassin de Nelly, se nomme Alfred Dumont !

— Alfred Dumont ! s'écria Fiordi comme s'il eût entendu parler japonais.

— Oui, monsieur, Alfred Dumont, votre secrétaire ; vous savez maintenant pourquoi je suis ici,... veuillez me dire où est cet infâme coquin.

— Pardon, mon jeune ami,... fit en souriant le journaliste, n'allez pas si vite,... premièrement vous saurez qu'il n'est plus mon secrétaire.

— Comment cela ?

— Il a cessé d'être mon secrétaire depuis quelque temps déjà.

— Mais vous connaissez sans doute l'endroit où il se trouve ?

— Je le connais.

— Eh bien !... je vous prie,... et au besoin j'exige que vous me le fassiez connaître sur-le-champ pour que je puisse le faire punir.

— Vous ne pouvez pas faire cela.

— Comment ?

— Non !

— Qui m'en empêchera ?

— Une chose toute simple : Alfred Dumont n'habite plus Paris, il se trouve maintenant à...

— Eh bien ! à ?

— A Cayenne !

— A Cayenne ?

— Oui... il a été condamné à la déportation pour des raisons politiques.

— Il faudra donc que son crime demeure impuni ?

— Je ne veux pas dire cela ;.. croyez-vous donc que le séjour de Cayenne soit une récompense ?

Georges comprit qu'il était superflu de prolonger la conversation et il prit congé du journaliste.

En retournant à la maison, il alla à l'hôpital pour avoir des nouvelles de la jeune fille.

On lui répondit que son état était grave, mais, que toutefois, on ne pouvait rien prédire avant la crise décisive.

CHAPITRE XXVIII

Malheurs sur malheurs !

La guerre continuait à faire ses ravages sur le sol français.

Les environs de Paris étaient comparativement tranquilles ;

mais il n'en était pas de même des contrées qui étaient le théâtre de la guerre.

Strasbourg n'était occupé que par 2000 hommes de troupes régulières et par 10.000 gardes mobiles.

Le général Ulrich, commandant en chef de cette garnison, était fermement résolu à ne se rendre qu'à la dernière extrémité.

La citadelle avait déjà été investie, depuis la bataille de Wissembourg, par une armée allemande commandée par le général de Werder.

Le 16 août, le général Ulrich ayant voulu faire une sortie, il fut repoussé avec pertes, il rentra alors dans la citadelle et commença à bombarder Kehl, où les Allemands avaient élevé des batteries.

Il espérait ainsi décider les troupes ennemies à lever le siége.

Mais il fut trompé dans son attente, seulement, le général de Werder protesta contre ce bombardement d'une ville non fortifiée.

Mais la protestation de de Werder n'eut pas plus de succès que le plan d'Ulrich.

Kehl fut presque complétement détruite et l'état des habitants de cette malheureuse ville fut désolant.

Le commandant de l'armée allemande, irrité de cette manière d'agir, commença le 24 août à bombarder à son tour la ville de Strasbourg.

Mais le général Ulrich sut résister à cette attaque et soutint le siége avec une bravoure et un courage auxquels sans doute les Allemands ne s'attendaient pas.

Ce ne fut que le 27 septembre, lorsque la citadelle ne fut plus qu'un amas de ruines, la ville à moitié démolie ou incendiée et les murs percés de brèches béantes, que le brave général se décida à arborer le drapeau blanc à la flèche de la cathédrale.

A la reddition de Strasbourg, succéda bientôt celle de Metz, qui eut lieu le 27 octobre.

Ce jour-là les Français perdirent leur dernière armée ainsi que les maréchaux Bazaine, Canrobert et Lebœuf qui furent faits prisonniers.

A ce moment, toutes les autres petites forteresses étaient, les unes après les autres, tombées au pouvoir des Allemands.

Toul s'était rendu le 23 septembre; Verdun le 8 novembre, sa résistance avait été héroïque; Thionville capitula le 24 novembre, Phalsbourg le 12 décembre, Montmédy le 14 et Ham le 10; Mézières le 2 janvier et Rocroy le 6 du même mois.

Les armées française et allemande avaient éprouvé des pertes terribles en très-peu de temps.

Les Français avaient perdu toutes leurs forteresses excepté Belfort, et leurs armées étaient en captivité.

Et cependant les Parisiens, avec la présomption qui les caractérise, croyaient encore pouvoir arrêter les Allemands dans leur marche victorieuse.

Mais il n'en était pas de même des habitants des campagnes, qui avaient été les plus exposés aux horreurs de la guerre.

Dans certaines contrées, ils avaient dû quitter leurs demeures et aller se réfugier dans des bois ou dans des gorges de montagnes.

Les soldats français ne les ménageaient pas plus que les Allemands.

Le service de l'intendance française était tellement mal organi-é, que très-souvent les soldats manquaient de vivres, ils pillaient dans ces cas-là les provisions des paysans, pour qui ils étaient devenus des objets de terreur.

Dans quelques localités abandonnées par la plupart de leurs habitants, on vit les maisons désertes mises au pillage par des francs-tireurs, des mobiles et par cette horde de vagabonds et

de pillards qui suivent ordinairement les armées en campagne.

Les armoires et les coffres étaient brisés à coup de hache et tout ce qui s'y trouvait, hardes, linge, denrées, etc., était pillé ou détérioré.

Ce qui ne pouvait pas être emporté était détruit, les glaces étaient brisées, les meubles mis en pièces, les ustensiles de cuisine abîmés, etc.

Une rage folle semblait s'être emparée de ces forcenés et leur avoir enlevé tout discernement.

Dans plusieurs bourgades ou villages on vit même les paysans s'armer pour pouvoir se défendre contre les brutalités et la convoitise des francs-tireurs et protéger leurs maisons et leurs denrées.

Peu à peu, la situation de la capitale assiégée devint aussi misérable que celles des campagnes.

Après que les Parisiens eurent pendant trois mois supporté les privations du siège, le bombardement commença.

Les femmes, les vieillards, les enfants mouraient par centaines.

Les aliments avaient atteint des prix invraisemblables.

On commençait à manger tout ce qui tombait sous la main, la viande de cheval, le chat, le chien, les rats même devinrent des friandises.

Le manque de combustible ne tarda pas à se faire sentir, et comme on se trouvait précisément dans la mauvaise saison, cette privation ne fut pas des moins sensibles.

La pénurie était devenue générale, et il était difficile de retrouver à Paris les traces du luxe et du bien-être qui y régnaient peu auparavant.

La mortalité était effrayante, et cependant cette population exténuée ne voulait pas entendre parler de capitulation.

Espérait-elle donc la victoire ?

La résistance à un ennemi beaucoup plus supérieur en nom-

tre, bien armé, bien approvisionné, était évidemment impossible, mais les Parisiens croyaient qu'il était indispensable à leur réputation de ne se rendre que lorsque toute résistance serait devenue absolument impossible.

Le 27 septembre les Prussiens commencèrent à bombarder les forts qui entourent Paris.

La prise du Mont-Avron répandit la terreur parmi la troupe de ligne et la garde mobile, qui prirent la fuite du côté de la capitale dont les rues étaient chaque jour le théâtre de scènes de toutes sortes.

La population demandait du pain, du bois, etc.

L'animosité devint générale, lorsque le gouvernement déclara que, en cas de nécessité, il se retirerait dans un des forts pour ne pas avoir à capituler avec les Allemands.

On accusa les membres du gouvernement de ne penser qu'à leur salut et de vouloir abandonner Paris à son malheureux sort.

C'est à ce moment que les premières bombes prussiennes arrivèrent dans la capitale.

. . . . . .

Céleste terrifiée se trouvait à la fenêtre de sa chambre à coucher, prêtant l'oreille au tumulte de la rue.

La pauvre enfant ne savait que devenir,... une profonde épouvante avait envahi tout son être.

Tout à coup, elle vit à quelque distance une colonne de fumée s'élever au-dessus des toits.

Une bombe avait éclaté dans les mansardes d'une maison et y avait mis le feu.

Céleste tomba dans un fauteuil, presque privée de sentiment et en poussant une exclamation d'effroi.

Sa femme de chambre accourut en disant :

— Au nom du ciel, mademoiselle, il faut fuir !

La malheureuse jeune fille était tellement épouvantée qu'elle

n'eut pas la force de répondre une seule parole... elle regardait la femme de chambre d'un air hagard et égaré.

Celle-ci continua et dit :

— Cette partie de la ville est très-exposée aux bombes, on en voit continuellement passer par dessus les maisons.

Céleste s'était un peu remise et elle commençait à considérer la situation.

Elle comprit que sa femme de chambre avait raison, mais où pouvait-elle aller chercher un refuge ?

Elle pensait aussi à son père,... à Arthur.

— Venez avec moi, mademoiselle, reprit sa camériste, j'ai une tante qui demeure dans la ruelle des Anges, cela se trouve dans un quartier qui est hors de la portée des boulets prussiens et nous y serons plus en sûreté qu'ici...; venez, mademoiselle, il n'y a pas une minute à perdre.

Elle finissait à peine de parler lorsqu'un craquement épouvantable se fit entendre dans les étages supérieurs de la maison et une grêle de tuiles et de moellons tomba à la rue.

En même temps, on commença à entendre comme le pétillement d'un incendie.

Une bombe venait d'éclater dans les greniers et y avait mis le feu.

Il fallait fuir.., rester plus longtemps dans cette maison, c'était exposer follement sa vie.

Céleste, aidée par sa femme de chambre, se hâta de rassembler ses objets les plus précieux, ses papiers de famille et quelques vêtements que la domestique entassa précipitamment dans une valise.

Puis, toutes deux prirent la fuite et se dirigèrent vers la demeure de la tante de la femme de chambre.

Les deux jeunes femmes se tenaient par le bras et semblaient oublier complétement que l'une était la domestique de l'autre.

Dans ces jours néfastes, il n'y avait plus ni serviteur ni maître.

Chemin faisant, elles furent témoins de plusieurs scènes, dont quelques-unes les firent frémir de frayeur.

Elles virent une grenade éclater sur une place, tout près d'un groupe de femmes qui causaient et dont deux ou trois tombèrent frappées mortellement.

Ces infortunées étaient des mères de famille dont les maris avaient peut-être succombé sous les balles prussiennes et dont les enfants étaient restés à la maison, attendant un père, une mère, qui ne devaient jamais revenir.

Dans un hôpital voisin, une bombe vint éclater dans une chambre où se trouvait une jeune femme malade et dans le délire avec une garde-malade qui la soignait.

Tous deux furent foudroyées.

Quelques semaines plus tard, quand le bombardement eut cessé et lorsqu'on put mettre un peu d'ordre dans les choses administratives, on sut que la femme malade avait été inscrite sous le nom de Marie Nelson.

Après avoir marché pendant une demi-heure, les deux jeunes femmes atteignirent la demeure de la tante de la femme de chambre.

Cet endroit se trouvait en effet hors de la portée des bombes ennemies, et, pour le moment, on y était en sûreté.

Cependant, la lutte continuait entre le gouvernement et les divers partis qui voulaient arriver au pouvoir.

Gambetta était depuis quelque temps sorti de Paris en ballon et il se trouvait à Tours, d'où il invectivait Trochu sans pouvoir lui-même rien faire pour arrêter l'invasion.

Lorsque Trochu se décida à déposer le commandement, Jules Favre comprit qu'il fallait se soumettre à la dure nécessité de parlementer, et les négociations commencèrent entre lui et le prince de Bismarck.

Au bout de quelques jours, la capitulation de Paris fut décidée.

Une suspension d'armes de trois semaines fut signée et on nomma une Constituante, qui alla siéger à Bordeaux.

Le 29 janvier, la reddition des tous les forts eut lieu.

Les soldats français ne cachaient pas la joie qu'ils éprouvaient en se voyant au bout des hostilités et au terme de leurs fatigues.

Quant à la population de la capitale, elle laissa franchement éclater son contentement, les mères de famille, surtout, en pensant que leurs enfants allaient pouvoir manger à leur aise.

Guillaume de Prusse, qui venait de prendre le titre d'empereur d'Allemagne, laissa généreusement entrer dans Paris des vivres qui étaient préparés pour cela et destinés à être distribués aux Parisiens le jour où la ville se rendrait.

Quand la voix du canon eut cessé de se faire entendre, Céleste crut qu'elle pouvait retourner à sa maison et voir ce qu'il en restait.

En arrivant dans la rue où elle demeurait elle éprouva une joie profonde en voyant que le bâtiment était intact, à part une brèche faite au toit par la bombe qui était venue y éclater.

Le feu avait été rapidement éteint avant d'avoir pu faire des ravages considérables.

Céleste ne s'en doutait nullement, mais elle ressentit un grand contentement en retrouvant debout cette maison où elle était née et où elle avait grandi, et où elle s'était attendue à retrouver en ruines et en cendres.

Mais quelle pût être sa surprise, elle ne pouvait égaler celle qui l'attendait dans cette maison où elle revenait après en être sortie éperdue de terreur.

Elle entra rapidement, monta l'escalier qui conduisait au premier étage et se dirigea vers son appartement.

Ayant ouvert la porte de sa chambre elle y jeta les yeux, puis s'arrêta en laissant échapper une exclamation de surprise et de bonheur.

CHAPITRE XXIX.

La Commune.

L'Assemblée nationale de Bordeaux qui était venue à Versailles avait chargée MM. Thiers et Jules Favre de négocier les conditions de la paix avec les Allemands.

Mais cela ne contentait nullement une certaine classe de la population de Paris qui voulait profiter de la guerre pour se hisser au pouvoir.

Certains hommes eurent l'habileté d'exploiter le mécontentement des Parisiens pour créer des embarras au gouvernement qui siégeait à Versailles et pour proclamer la république rouge.

Ce fut surtout dans le quartier de Belleville que l'agitation démagogique s'accentua le plus.

Un Comité révolutionnaire s'était formé en secret et propageait l'anarchie parmi la classe laborieuse de ce quartier.

Ce Comité était parvenu à s'emparer de quelques petites pièces d'artilleries qu'ils avaient cachées aux Prussiens, les placèrent sur le sommet de Montmartre et les braquèrent sur Paris, menaçant ainsi leurs frères et concitoyens.

Des barricades furent élevées dans les rues et une sorte de

milice fut organisée par un nommé Razoua qui avait pris le titre le colonel.

La bourgeoisie de Paris qui venait d'échapper aux transes du siége se vit alors menacée des horreurs de la guerre civile.

Malheur à la capitale si les meneurs de la Commune avaient pu être vainqueurs

Le drapeau rouge ayant été hissé au sommet de la colonne de Juillet, un soldat voulut aller l'enlever, mais il fut l'objet de mauvais traitements et d'invectives de la part des communards.

Le général Vinoy qui commandait la troupe ayant montré trop de faiblesse, le gouvernement de Versailles le remplaça par le général d'Aurelles de Paladine; cependant on ne voulait rien entreprendre contre les émeutiers jusqu'à l'arrivée des troupes commandées par le général Chanzy.

Ces troupes arrivèrent le 15 mars.

A ce moment l'armée régulière qui se trouvait dans Paris comptait environ 40.000 hommes.

On ouvrit immédiatement la campagne contre les rebelles.

On commença par suspendre les quelques journaux publiés par eux et répandant leurs idées.

Thiers voulait éviter l'effusion du sang, il cherchait à calmer les esprits et à les ramener au sentiment de la raison et du devoir.

Mais il perdit sa peine.

Les communards ne voulurent pas évacuer la position qu'ils occupaient sur Montmartre.

Bien plus, ils firent placarder des affiches rouges par lesquelles ils invitaient l'armée à se mettre de leur côté.

Les ministres eurent une conférence avec M. Thiers et on examina la question de trouver les moyens de venir à bout de ces émeutiers.

Il fallait également dompter la garde mobile que le gouvernement payait et qui ne voulait pas obéir.

Le général commandant les troupes régulières reçut l'ordre de s'emparer des pièces d'artillerie que les communards avaient placées à Montmartre.

Pendant la nuit suivante la garde nationale de Montmartre fut attaquée.

La troupe régulière prit une quarantaine de canons et fit plusieurs centaines de prisonniers.

Mais le lendemain on battit la générale dans tous les quartiers occupés par les communards qui arrivèrent en foule et entourèrent la troupe de ligne qui était restée sur les lieux.

Malheureusement celle-ci commença à fraterniser avec les rebelles et refusa d'obéir au général qui la commandait.

Les communards profitèrent de cette circonstance pour commettre des sauvageries.

Ils s'emparèrent des généraux Thomas et Le Comte et les fusillèrent séance tenante dans un jardin.

Le général Chanzy fut attaqué en pleine rue par la populace et maltraité au point d'être obligé de se mettre au lit.

Le général Vinoy voyant qu'il était trop faible pour tenir tête aux communards, il se retira sur Versailles.

De cette manière Paris se trouva d'un jour à l'autre au pouvoir des communards.

Ce fut absolument comme en 1792.

Le Comité révolutionnaire avait son siège à l'Hôtel-de-Ville, sur le toit duquel on avait arboré le drapeau rouge.

Alors commença à Paris une série d'actes tous plus répréhensibles les uns que les autres.

Cette malheureuse cité, qui venait de traverser une crise terrible se vit de nouveau exposée à toutes les horreurs de la guerre civile.

Le « comité » prit un million à la Banque de France et obligea Rothschild à débourser cinq cent mille francs.

Toutes les personnes qui appartenaient à la classe aisée

vécurent dans une angoisse perpétuelle ; personne n'était sûr de ce qu'il possédait.

En outre tous les métiers chômaient et personne ne travaillait plus.

Les rues offraient un aspect navrant.

Le pavé avait été arraché pour construire des barricades auxquelles tout le monde avait mis la main, même les femmes et les enfants.

On voyait même des bandes de femmes appartenant à la lie du peuple s'armer de sabres et de revolvers et parcourir les rues en hurlant la Marseillaise d'une voix avinée et criarde.

Une de ces bandes était sous la conduite de la mère Salviat, notre ancienne connaissance du « Champ du crime. »

Cette vieille mégère se trouvait là dans son élément et elle provoquait tous ceux qu'elle rencontrait en les invitant à défendre la Commune.

On peut se figurer cette sorcière, les cheveux hérissés et flottants, la voix éraillée par l'abus des liqueurs fortes, marchant à la tête d'une bande de furies comme elle, chantant à plein gosier tantôt des hymnes guerriers, tantôt des couplets d'obscénités.

Le gouvernement régulier se trouvait, comme nous l'avons dit à Versailles.

Cette ville abritait tout ce qui était hostile au régime de la Commune.

Malheureusement ce gouvernement n'avait pas assez de puissance pour mettre les révoltés à la raison.

Voyant cela, un certain nombre de personnes appartenant à la classe aisée et intelligente voulurent faire une démonstration toute pacifique dans le but d'apaiser les révoltés et de les amener à se soumettre.

Ces personnes qui étaient en un certain nombre et qui habitaient toutes Paris se réunirent pour se former en cortège et parcourir sans armes les rues occupées par les communards,

ayant à leur tête un drapeau portant l'inscription suivante : « Association des amis de l'ordre. »

Les communards qui, à ce moment, se trouvaient rassemblés sur la place Vendôme, accueillirent cette démonstration à coups de fusil.

Plus d'une centaine de personnes tombèrent sous les balles des rebelles.

Un des premiers qui furent tués ce fut Fiordi.

Il s'était laissé entraîner par un de ses amis qui appartenait à la rédaction du Paris-Journal, et il s'étaient joints tous deux à la démonstration en faveur de la paix.

Avant de tomber, au moment où il venait de recevoir une balle en pleine poitrine il reconnut celui qui avait tiré sur lui.

C'était Georges Barboche.

Un hasard singulier avait voulu que ce fût lui qui fût le vengeur de Nelly qui avait failli mourir victime d'un attentat ourdi par le journaliste.

Georges qui était d'un naturel assez paisible serait certainement resté chez sa mère si une circonstance fortuite n'était venue éveiller en lui des pensées de vengeance et de sang.

Quand il eut appris de quelle manière la malheureuse jeune fille était morte, une rage sourde l'avait saisi et il avait pris les armes pour chercher une occasion de la venger

Du reste les affiches et les proclamations des communards l'avaient légèrement surexcité.

Il s'était joint à une bande qui passait, on lui avait mis un fusil dans la main, un ceinturon avec une cartouchière garnie à la ceinture et la première figure qui se présenta devant ses yeux quand ils rencontrèrent « l'Association des amis de l'ordre » fut celle de Fiordi.

Le commandant de la troupe des communards ayant commandé le feu, Georges ajusta le journaliste et lui envoya une balle au milieu de la poitrine.

A partir de ce moment les communards furent les maîtres dans Paris, et un saccage inouï commença.

Les grandes compagnies d'assurances furent mises à réquisition au moyen d'emprunts forcés.

La vente des églises et des couvents fut décidée ; pour le moment on se contenta de piller les plus riches.

Tous les objets précieux qui se trouvaient à la Madeleine, à Notre-Dame, etc., furent enlevés.

Les arrêtés de police relatifs aux mœurs furent rapportés sous le prétexte qu'ils entravaient la « liberté de la femme. »

Le drapeau rouge fut ensuite arboré sur la tour de Sainte-Geneviève.

Paris était bloqué et manquait de vivres ainsi que de combustible.

Le manque de charbon entraîna bientôt l'absence de gaz, de sorte que pendant la nuit les rues étaient plongées dans une obscurité complète, ce qui rendait la ville silencieuse et morne ; mais pendant le jour les excès de toute sorte allaient leur train.

Aucune maison dans l'aisance n'était à l'abri du pillage, il suffisait d'accuser le chef de la famille d'être l'ennemi des communards pour qu'il fût condamné à voir ses biens confisqués.

Par un acte de vengeance et de barbarie stupide, l'hôtel de M. Thiers fut pillé et réduit en cendres.

On força la Banque de France à souscrire des emprunts successifs qui s'élevèrent bientôt à plus de six millions de francs.

On tira de la même manière plus de deux millions des compagnies de chemins de fer.

Tout cela sous le prétexte de solder la garde nationale.

Dans une anarchie pareille il n'y a rien d'étonnant que les haines privées prissent le masque de la politique pour se satisfaire.

Du reste, dans des moments semblables la populace perd le sens moral et suit aveuglément ses appétits.

Enivrés par leur succès, par la haine et par les liqueurs, les communards se portèrent à des excès que la plume se refuse à décrire.

De même que la mère Salviat s'était mise à la tête d'une bande de mégères, Baptiste son fils conduisait une bande de mauvais sujets comme lui qui l'avaient pris pour leur chef.

Un jour que ces bandes s'étaient surtout distinguées par leur brutalité et leur violence, le comte de St-Etienne se tenait à une des fenêtres du premier étage de son hôtel, et considérait d'un air sombre la foule qui passait en hourlant au-dessous de lui.

Le comte était dans la consternation.

L'empir venait de s'écrouler.

La dynastie napoléonnienne avait été déclarée déchue à tout jamais, et la source de revenus à laquelle le comte avait puisé jusque là d'une main infatigable se trouvait tarie sans espoir.

Malgré tout le luxe qu'avait déployé le comte de St-Etienne, sa fortune personnelle n'était pas considérable.

Il avait, sous l'empire, trouvé des ressources pécuniaires considérables dans ses fonctions de membre du « cabinet noir » et dans les missions qui s'y rattachaient.

Mais tout cela était passé !

L'effondrement du régime impérial était le signal de la ruine du comte.

A ce moment il ne lui restait pour ainsi dire plus rien que l'hôtel qu'il habitait.

C'était sans doute une demeure somptueuse, meublée avec luxe, mais que pesait cela dans la balance avec laquelle le comte avait jusque là mesuré ses dépenses ?

Telles étaient les réflexions dans lesquelles il était plongé au moment dont nous parlons.

Le chant de la Marseillaise qui retentissait à ses oreilles n'était pas fait pour le calmer et adoucir ses soucis.

Soudain la masse d'individus qui passait dans la rue sembla s'arrêter.

Pris d'un sinistre pressentiment le comte se rejeta vivement en arrière et referma la fenêtre.

Puis il se posta derrière le rideau afin de voir ce qui se passait sans être vu de la rue.

Soudain il pâlit.

Il ne savait s'il devait en croire ses oreilles.

Son nom venait d'être prononcé par quelques voix criardes et avinées.

Il doutait cependant encore.

Mais une pierre lancée avec force, et qui vint briser un carreau de la fenêtre auprès de laquelle il se trouvait, lui donna la certitude que c'était bien à lui que s'adressait cette manifestation et les clameurs de cette populace.

Prenant rapidement une résolution, et décidé à vendre chèrement sa vie, le comte s'avança vers la cheminée et prit un revolver à chaque main. Puis s'étant assuré que les armes étaient chargées, il attendit.

Les clameurs de la populace continuaient.

— Holà !... vociférait une voix braillarde, voyons, monsieur le comte !... montre un peu ta figure !

— Oui, répondait un autre, mets donc le nez à la fenêtre !

— Enfoncez-la porte ! clamait un troisième ; brisez les fenêtres !

— A bas l'assassin !

Et ainsi de suite.

Cependant, cette dernière apostrophe fit faire un mouvement involontaire au comte.

Pourquoi l'appelait-on assassin ?

Lui,.... le noble comte !...

Le tumulte croissait dans la rue.

La populace venait de se ruer contre la porte de l'hôtel, qui céda bientôt à des coups de hache redoublés.

Les domestiques, rassemblés dans le vestibule, voulurent faire un simulacre de résistance, mais ils furent emportés par le flot humain qui passait, comme une feuille morte que le vent chasse devant lui.

Ce flot envahit bientôt tout le rez-de-chaussée et la foule hurlante et avinée, commença à monter le grand escalier.

Une minute plus tard, la porte du petit salon dans lequel se trouvait le comte, fut brusquement ouverte, et une bande d'individus de mauvaise mine et de femmes couvertes de haillons pénétra dans la pièce.

Les souliers boueux et éculés de ces gens laissaient sur le tapis des traces de leur passage, et plusieurs d'entre eux s'étaient, sans façon, assis dans les fauteuils dorés et garnis de velours qui se trouvaient là.

— Que demandez-vous ? demanda le comte à ces personnages étrangers, et dont la mise et l'allure contrastaient d'une manière étrange avec le luxe qui les entouraient.

— Ce que nous voulons ? répondit celui qui se trouvait le plus rapproché,... nous voulons tout simplement voir de près la demeure d'un comte bonapartiste !

— Canaille !... fit le comte à demi-voix et les dents serrées par la colère.

— Canaille toi-même ! fit un autre individu de taille colossale en faisant un pas en avant.

Et avant que le comte pût faire un mouvement il avait été désarmé.

Il se trouvait maintenant sans défense, en face d'une multitude affolée et qui ne respirait que le pillage.

Ayant jeté un regard sur le colosse qui venait de le désarmer avec tant d'habileté il le reconnut car il s'écria :

— Comment !.... toi ici ?

Cet homme n'était autre que Gaspard le borgne, ou si l'on

aime mieux Mac-Bell, l'Ecossais, qui avait maintes fois mis sa force et sa scélératesse au service du comte de St Etienne.

— Oui !.... repartit Mac-Bell, c'est moi,.... oh !.... c'est vrai que nous sommes d'anciennes connaissances.

Le comte eut un geste de dignité offensée.

Mais au même moment il recula terrifié en voyant s'avancer la mère Salviat.

— Eh !..... monsieur le comte, fit la vieille en ricanant,.... n'avez-vous donc pas bien du plaisir à retrouver d'anciennes connaissances ?

— Je ne vous connais pas !.... voulut balbutier le comte.

— Ho !.... avez-vous donc la mémoire si courte ?.... Avez-vous donc déjà oublié que c'est moi qui vous ai fourni certain breuvage que vous destiniez, je crois, à la comtesse ?....

— Taisez-vous, vieille sorcière ! cria le comte au comble de l'épouvante.

— Oui.... oui !.... reprit la mégère en agitant ses bras longs et décharnés,.... je vous comprends,.... vous n'aimez pas qu'on vous rappelle vos anciennes infamies !

En entendant ces paroles la fureur du comte atteignit son paroxysme et il se précipita la main levée sur la mère Salviat dans l'intention de la terrasser.

Mais Baptiste qui se trouvait derrière Mac-Bell fit un pas en avant et repoussa le comte avec une violence telle que ce dernier roula en arrière.

— Misérable assassin !.... lui cria ensuite Baptiste ; le moment est venu d'expier tous tes crimes.

Le comte voulut se relever.

Mais les cris de « à bas l'assassin » commencèrent à se faire entendre dans la foule qui envahissait l'appartement.

Toute résistance était vaine.

Dix bras s'abaissèrent pour s'emparer du comte dont la terreur allait croissant.

La vieille Salviat ne cessait d'encourager les hommes.

Elle courut ouvrir la fenêtre et montrant la rue, elle cria :

— Jetez-le en bas !.... qu'il meure comme un chien !.... A mort cet infâme qui a tué sa femme innocente !....

— A mort l'assassin !.... répétèrent ces forcenés qui ne cherchaient qu'un prétexte pour assouvir leur soif de carnage.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter le comte fut saisi et jeté par la fenêtre.

Deux secondes plus tard il se roulait sur le pavé dans les dernières convulsions de l'agonie.

Sa tête avait porté sur une des marches qui se trouvaient au-devant de la porte d'entrée et il avait le crâne fracassé.

Alors le pillage commença, les rideaux et les riches tentures furent lacérés, les meubles furent mis en pièces.

Un quart d'heure plus tard cette habitation si somptueuse offrait le spectacle désolant d'une maison dévastée de fond en comble.

Les hommes de la bande étaient descendus dans les caves et y avait tout saccagé, puis quand ils furent rassasiés de boire ils se rendirent à la rue et y reprirent leur route en chantant.

Pendant ce temps les femmes étaient demeurées dans l'hôtel et y continuaient leur œuvre de destruction.

Au bout d'un moment la mère Salviat dit aux autres femmes qui l'accompagnaient :

— Savez-vous maintenant ce que nous allons faire ?.... Il me vient une belle idée ! il nous faut faire un feu de joie !..... Vous allez voir comme tout cela va flamber !....

Cette proposition fut accueillie avec des hurlements de joie.

Ces furies étaient de ces malheureuses qui avaient employé leurs dernières provisions de pétrole pour incendier les maisons des riches.

Ces femmes avaient reçu le surnom de « pétroleuses. »

Deux d'entr'elles sortirent en courant pour chercher de quoi alimenter le feu.

Elles revinrent avec de la paille et deux petits bidons remplis d'huile minérale, elles en arrosèrent le parquet et les meubles de l'hôtel, puis sortirent à la rue.

Seule la mère Salviat demeura, et ayant allumé un bouchon de paille elle mit le feu aux rideaux et aux meubles, puis elle prit la fuite à son tour.

Elle arrivait à peine à la rue qu'un jet de flamme accompagné d'une épaisse fumée sortait par la fenêtre par laquelle le comte de St-Etienne avait été précipité peu d'instants auparavant.

A cette vue, les pétroleuses poussèrent des hurlements de contentement.

Puis se prenant par la main, elles se mirent à danser en rond.

Au bout d'un moment, l'hôtel était en flammes et le tocsin donnait l'alarme, annonçant ainsi que les pétroleuses venaient de commettre un nouvel attentat.

Jetons un voile sur ces scènes dignes de l'époque la plus reculée de la barbarie.

CHAPITRE XXX

Epilogue.

Il y avait des semaines que la lutte entre la troupe régulière et les communards durait lorsque un beau jour, le 21 mai,

Mac-Mahon entra dans Paris avec une armée de 80,000 hommes.

Cependant, ce ne fut que huit jours plus tard que le calme et l'ordre purent être rétablis dans la capitale.

Outre une foule de maisons particulières, les Tuileries, une partie du Louvre, du Luxembourg, et du Palais-Royal, l'Elysée, le bâtiment du Conseil d'Etat, de la Légion d'honneur, le ministère de la Justice, celui des Finances, l'Hôtel de ville et la préfecture de police, avaient été réduits en cendres.

Paris présentait un aspect funèbre.

Les rues étaient couvertes de débris de toute sorte et les habitations remplies de malades et de blessés.

. . . . . .

. . . . . .

Nous avons laissé Céleste sur le seuil de la porte de sa chambre qu'elle venait d'ouvrir en poussant une exclamation qui lui était arrachée par le spectacle inattendu qui se présentait à ses regards.

C'était une exclamation de bonheur.... de joie indicible :

— Mon père!... Arthur!...

Elle ne put en dire davantage.

Ses yeux se voilèrent et elle tomba dans les bras de son père et de son fiancé qui étaient accouru à sa rencontre.

Cette transition si brusque lui fit une impression tellement violente qu'elle perdit connaissance.

Elle fut placée sur un canapé, et après que les deux hommes se furent empressés de la ranimer, elle rouvrit les yeux, un léger incarnat se répandit sur son charmant visage, et elle murmura faiblement :

— Est-ce possible?... Vous m'êtes rendus tous les deux!...

— Oui,... ma chère enfant,... dit Maurice en serrant sa fille sur son cœur; ...,oui, Dieu nous a de nouveau réunis!...

Céleste se mit sur son séant, puis elle se leva en s'appuyant

sur le bras d'Arthur qui la conduisit vers la porte de la chambre contigüe en lui disant :

— Céleste,... viens,... je veux te montrer celui qui a sauvé ton père et ton fiancé d'une mort certaine.

Ayant ouvert la porte, il montra à la jeune fille un vieillard qui était couché dans un lit et dont le front était recouvert d'un bandeau sanglant.

Ce blessé respirait avec difficulté et il était facile de voir que ses heures étaient comptées.

Céleste eut un mouvement d'épouvante.

— Grand Dieu !... fit-elle, ce pauvre homme est blessé !...

Et elle regarda Maurice et Arthur d'un air interrogateur.

Son père lui répondit :

— Mon, enfant,... c'est encore une victime des communards... Un de ces misérables a lancé au front de cet homme une pierre qui lui a fait une horrible blessure.

— C'est affreux !

— C'était Mac-Bell, murmura d'une voix faible le blessé qui n'était autre que Blondel, le père de Maurice.

Puis il ajouta, en regardant son fils.

— Je l'ai parfaitement reconnu.

Céleste n'avait pas entendu ces derniers mots.

— Quel est cet homme? demanda t-elle en s'adressant à son père,... quel est celui à qui je dois la vie de ceux qui me sont les plus chers au monde?

Maurice jeta sur le blessé un regard empreint d'une affection vive et profonde.

— Tu veux savoir quel est cet homme, répondit-il,... c'est...

— Mon nom est sir Harris, dit le blessé d'une voix plus forte en interrompant Maurice et en lui jetant un coup-d'œil d'intelligence.

Maurice n'osa pas contredire le mourant.

Alors Céleste s'approcha du lit, et tombant à genoux, elle dit d'une voix émue :

— Sir Harris !... noble cœur ?... c'est à vous que je dois de revoir mon père et mon fiancé !... que puis-je faire pour vous témoigner ma reconnaissance ?

— Ma fille !... murmura Blondel d'une voix affaiblie, je n'ai pas droit à ta reconnaissance... Le peu de bien que j'ai fait n'est rien en comparaison de tout le mal que j'ai causé pendant ma vie...

— Oh !... s'écria Maurice.

Blondel lui fit signe de se taire.

— Mes heures sont comptées, reprit-il en parlant lentement et avec gravité, c'est le moment où un moribond doit dire toute la vérité ;... j'ai sur la conscience bien des fautes, des fautes graves,... cependant j'espère les avoir expiées !... j'espère que Dieu sera clément !

— Donnez-moi votre bénédiction, dit Céleste en courbant la tête.

Blondel posa ses deux mains sur la tête de la jeune fille qui sanglotait, et dit en regardant Maurice :

— Ma fille,... que Dieu te bénisse,.. toi et tous ceux qui te sont si chers !... je meurs content... car j'ai sauvé mon... j'ai sauvé ton père et ton fiancé !

Dominé par l'émotion, Maurice se laissa aussi tomber à genoux en pleurant.

— Donne-moi aussi ta bénédiction ! dit il.

Sans répondre un mot, Blondel posa une de ses mains sur la tête de Maurice pendant qu'il tendait l'autre à Arthur qui y colla ses lèvres en murmurant :

— Oh !... mon sauveur !...

Puis, Blondel ayant jeté un dernier regard vers ceux qui l'entouraient, comme pour leur donner un dernier adieu, il poussa un profond soupir et s'affaissa doucement sur l'oreiller.

Il venait de rendre l'âme.

Autour du corps de l'ancien forçat étaient agenouillés trois nobles cœurs qui murmuraient une fervente prière.

TURIN, LIT. SALUSSOLIA

Blondel mourant bénit les siens.

Maurice fut le premier qui recouvra un peu de sang-froid, il se leva et reconduisit Céleste hors de la chambre mortuaire.

Elle avait besoin de repos et de calme, et il n'était pas possible de lui raconter maintenant par quel enchaînement de circonstances son père et son fiancé avaient disparu et lui avaient été rendus d'une manière aussi mystérieuse.

Maurice avait rappelé ses serviteurs, et au bout de vingt-quatre heures, la maison avait repris son aspect accoutumé.

Quand Céleste fut complétement rétablie, son père lui raconta comment le vieillard qu'elle avait vu mourir, avait pu, avec le secours de Lapostole, Sidi-Addar, habiter pendant un temps assez long dans les égoûts de la capitale, et grâce à sa connaissance de cette partie de la ville, se tenir au courant de tout ce qui se passait relativement à Arthur et à Maurice.

En attendant ce récit, la jeune fille ne pouvait en croire ses oreilles.

Malgré tout son bonheur, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment d'inquiétude en pensant à Beaufleury.

Elle parla un jour de ce sentiment à Arthur qui lui dit :

— Rassure-toi, ma chère Céleste, la Providence s'est chargée de punir ce misérable. Il est tombé entre les mains des Prussiens qui l'ont fusillé comme espion.

— Oh! mon Dieu ! fit Céleste d'un air de commisération.

La jeune fille avait un si noble cœur que malgré tout ce que Beaufleury lui avait fait souffrir, elle éprouvait un sentiment de pitié en pensant à la mort affreuse de cet homme.

Mais Dieu est juste et la punition des méchants ne se fait jamais attendre.

Nous voulons dire deux mots de Lapostole et d'Alfred.

Le premier tomba en défendant Paris.

Quant à Alfred il fut ramené en France avec d'autres condamnés pour être incorporés dans les Turcos et aller se battre contre les Prussiens.

Blessé dans une bataille sur la Loire il resta sur le champ de

bataille et fut massacré pendant la nuit par les pillards qui allaient dépouiller les cadavres.

Lui aussi avait trouvé sa punition.

Depuis le jour où Rose Elvédy s'était vue renier par son frère elle avait perdu tout espoir de recouvrer sa liberté. Sa santé en fut affectée d'une manière sérieuse et elle devint de jour en jour plus mauvaise. Elle était atteinte de la poitrine et six mois plus tard elle rendait le dernier soupir.

. . . . . .

Maurice respecta le désir de son père qui avait voulu mourir sous le nom de sir Harris.

Jamais Céleste ne sut que ce vieillard était son grand-père, mais elle ne pensa jamais à lui qu'avec respect et reconnaissance.

Quand le mariage des deux jeunes gens eut été célébré il fut décidé que toute la famille quitterait Paris et la France pour aller vivre dans le sud de l'Angleterre et tâcher d'y oublier les souffrances passées.

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

			Pages.
CHAPITRE	I.	La mort du comte de Burty	3
»	II.	Les gendarmes	22
»	III.	Le retour du galérien	40
»	IV.	La vengeance de Salviat	54
»	V.	Un héros du bagne	61
»	VI.	Comment on s'évade du bagne . . .	73
»	VII.	La taverne du « Cruchon. »	87
»	VIII	Un déjeûner de garçon	98
»	IX.	La maison de M. Michaud	114
»	X.	Michelette	127
»	XI.	Le bourreau du bagne	138
»	XII.	La « chaîne. »	152
»	XIII.	L'amour de Lucienne	164
»	XIV.	Une partie de bezigue	176
»	XV.	Deux cent mille francs en billets de banque	188
»	XVI.	Pauvre Lucienne	200
»	XVII.	Un couple bien assorti	211
»	XVIII.	La sœur d'Eugène Salviat	223
»	XIX.	La rue de la « Femme sans tête. » . .	235
»	XX.	Le coiffeur Barigoul	248
»	XXI.	Le testament du comte de Burty . . .	260
»	XXII.	L'arrestation	275

			Pages.
CHAPITRE	XXIII.	Toulon. — Valnoir	285
»	XXIV.	L'accident	301
»	XXV.	L'hôpital du bagne	314
»	XXVI.	Célébrités du bagne	336
»	XXVII.	Exécution d'un forçat	355
»	XXVIII.	Le cimetière	364
»	XXIX.	Le papa Fichet	375
»	XXX.	Le cachot du bagne	381
»	XXXI.	L'interrogatoire	397
»	XXXII.	La promenade en mer	423
»	XXXIII.	Un dernier regard dans le bagne	435
»	XXXIV.	Blondel disparaît	446
»	XXXV.	L'île du Diable	458
»	XXXVI.	Le naufrage	471
»	XXXVII.	Le radeau	486
»	XXXVIII.	Les Indiens	500
»	XXXIX.	La plantation	510
»	XL.	Fleur-du-Désert	520
»	XLI.	Le prisonnier	533
»	XLII.	L'île des Serpents	542

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE	I.	Jambo	549
»	II.	Valnoir	559
»	III.	Le complot	572
»	IV.	La chasse au tigre	587
»	V.	Le guet-apens	601
»	VI.	Les Apaches	607

			Pages.
CHAPITRE	VII.	Le lasso	616
»	VIII.	Le jugement.	632
»	IX.	Tupa	647
»	X.	Arrestation de Précigny et de Mac-Bell.	655
»	XI.	La séparation	662
»	XII.	A Cayenne	686
»	XIII.	Le bannissement volontaire	701
»	XIV.	Projets de vengeance	717
»	XV.	La rencontre.	732
»	XVI.	Le piège	746
»	XVII.	Un crime de plus	758
»	XVIII.	Le saut du Diable	767
»	XIX.	Fleur-du-Désert meurt	773
»	XX.	Le retour au pays	786
»	XXI.	Le « Champ du crime. »	790
»	XXII.	Une reine de théâtre	803
»	XXIII.	Céleste	819
»	XXIV.	Un journaliste parisien.	834
»	XXV.	La chapelle de la route de Meudon . .	847
»	XXVI.	Le comte et la comtesse de Saint-Etienne	862
»	XXVII.	Le sorcier de la rue Saint-Antoine . .	880
»	XXVIII.	A Rouen	900
»	XXIX.	Une soirée intime chez le comte de Saint-Etienne	913
»	XXX.	Jean l'incendiaire	934
»	XXXI.	Mort de Précigny	982

TROISIÈME PARTIE

			Pages.
CHAPITRE	I.	Beaufleury chez le magicien	971
»	II.	Alfred et le docteur Amy	979
»	III.	La famille Godineau	993
»	IV.	Affaires intimes d'un ministre	1010
»	V.	La mère Salviat	1023
»	VI.	Alfred à Rouen	1043
»	VII.	Mabille	1068
»	VIII.	Gaspard-le-Borgne	1080
»	IX.	Coup-d'œil rétrospectif	1092
»	X.	La maison des fous	1109
»	XI.	Une audience de Napoléon III	1124
»	XII.	La mère Barboche	1143
»	XIII.	La « pierre qui pleure. »	1155
»	XIV.	Le duel	1174
»	XV.	Sur la piste	1196
»	XVI.	Un bal à l'hospice des fous	1207
»	XVII.	Qui est le meurtrier?	1218
»	XVIII.	Paris souterrain	1226
»	XIX.	A Cayenne	1237
»	XX.	Le comte de Saint-Etienne	1242
»	XXI.	Le « cabinet noir. »	1260
»	XXII.	Arthur	1265
»	XXIII.	Une découverte	1279
»	XXIV et XXV.	La Fiancée	1286
»	XXVI.	Sédan	1302
»	XXVII.	La République	1308
»	XXVIII.	Malheurs sur malheurs	1330
»	XXIX.	La Commune	1338
»	XXX.	Epilogue	1349

ORDRE

dans lequel les gravures doivent être placées par le relieur.

		Pages.
1.	Ah! tu me croyais mort et tu voulais me voler ma fortune!.	19
2.	A genoux, ou je t'écrase!...	68
3.	L'évasion	82
4.	Pitié!... Joseph est innocent!	128
5.	Tentative d'assassinat sur Maurice Dubreuil	188
6.	Monsieur! j'exige une réparation!	231
7.	Secours inattendu.	280
8.	Transport de Joseph à l'hôpital	310
9.	... Il sait que tu es innocent.	334
10.	C'est ma pauvre mère!....	361
11.	Marcelle est engloutie par les flots	423
12.	Au secours!... à l'assassin	449
13.	Michelette et Lucienne en danger de mort	500
14.	Œil-de-Flamme banda son arc et visa...	529
15.	Michelette et Lucienne sauvées de l'île des Serpents .	556
16.	Un faible gémissement sortit de la poitrine de Blondel .	610
17.	Maurice et Joseph trouvent la femme indienne Tupa .	649
18.	Attaque de la plantation de Blondel par les Apaches .	673
19.	Triple scélérat!... voici ta récompense!....	700
20.	Mac-Bell tomba en poussant un hurlement	757
21.	Le « Saut-du-Diable. »	772
22.	Céleste repousse les avances de Beaufleury	830
23.	Arrière!... misérables bandits!	854
24.	Amanda chez le sorcier Sidi-Addar.	897

Page.

25. Ma fille!... ma chère enfant!... . . . . 926 —
26. Beaufleury essaie d'assassiner Sidi-Addar. . . . . 976 —
27. La mère Salviat et ses pensionnaires . . . . . 1027 —
28. Ecris... ou je te plonge ce couteau dans la gorge. . . 1053 —
29. Mac-Bell venait de lui plonger son couteau dans la gorge 1107 —
30. Habillez-vous et faites vite . . . . . 1140 —
31. La disparition d'Arthur . . . . . 1271 —
32. Beaufleury arrêté comme espion . . . . . 1305 —
33. Mort de Blondel . . . . . 1352 —

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANÇOISE
GAYENNE

LA VALLÉE-NOIRE

I.

Un habitant de la Brenne, en m'adressant des paroles trop flatteuses, me demandait, il y a quelque temps, où je prenais la Vallée-Noire. Cette question me pique, je l'avoue. Je viens dire aux gens de Mézières-en-Brenne, aussi bien qu'à ceux de la Châtre, où je prends la Vallée-Noire.

Elle fait partie de l'arrondissement de La Châtre; mais cet arrondissement s'étend plus loin, vers Eguzon et l'ancienne Marche. Là, le pays change tellement d'aspect, que c'est bien réellement un autre pays, une autre nature. La Vallée-Noire s'arrête par là à Cluis. De cette hauteur on plonge sur deux versants bien différents. L'un sombre de végétation, fertile, profond et vaste, c'est la Vallée-Noire: l'autre maigre, ondulé, semé d'étangs, de bruyères et de bois de châtaigniers. Ce pays-là est superbe aussi pour les yeux, mais superbe autrement. C'est encore le ressort du tribunal de La Châtre, mais ce n'est plus la Vallée-Noire. Plus vous avancez vers le Pin et le cours de la Creuse et de la Gargilesse, plus vous entrez dans la Suisse du Berry. La Vallée-Noire en est le bocage, comme la Brenne en est la Steppe.

Si vous traversez cette vallée, qui comprend une grande partie de l'arrondissement de La Châtre, vous trouverez des

détails charmants à chaque pas. Mais ne vous étonnez pourtant point, voyageurs exigeants, si vous avez à traverser certaines régions plates et nues. De loin, ces clairières frumentales mêlaient admirablement leur grandes raies jaunes à la verdure des prairies bocagères. De près, se trouvant presque de niveau avec de légers relèvements de terrain, elles offrent peu d'horizon, peu d'ombrage, et l'on ne se croirait plus dans ce pays enchanté qu'on va bientôt retrouver. C'est qu'il est impossible de ne pas traverser des veines de ce genre sur une aussi grande étendue de terrain. La Vallée-Noire a, selon-moi, une quarantaine de lieues de superfice, quarante-cinq à cinquante mille habitants, et une vingtaine de petites rivières formant affluents aux principales, qui sont l'Indre, la Rouzanne, la Vauvre, et l'Igneraie.

Ces courants d'eau partent du sud, c'est-à-dire des limites élevées du département de la Creuse, et viennent aboutir au pied des hauteurs de Vernenil et de Corlay, pour se perdre plus loin dans les brandes. Par leur inclinaison naturelle, ils creusent et fécondent cette vallée riante et fertile, où tout est semé sur des plans inégaux et ondulés. Si le voyageur veut bien me prendre pour guide, je lui conseille de se faire d'abord une idée de l'ensemble à Corlay ou à Vilchère, sommets qui, par les routes de Châteauroux et d'Issoudun, marquent l'entrée de ce paradis terrestre au sortir des tristes plateaux d'Ardentes et de Saint-Aoust. Qu'il visite Saint-Chartier, cette antique demeure des princes du bas Berry, d'où relevaient toutes les châtellenies de la Vallée-Noire, et que Philippe-Auguste disputa et reprit aux Anglais. Qu'il aille ensuite chercher le cours de l'Indre à Ripoton ou à Barbotte, sans s'inquiéter de ces noms barbares. Barbotte a été illustré par la beauté des filles du meunier, quatre madones qu'on appellait naïvement les « Barbottines », et qui sont aujourd'hui mariées aux alentours. Que mon voyageur ne les cherche

pas ; qu'il cherche son chemin, ce qui n'est pas facile et ne souffre guère de distraction ; ou bien qu'il suive la rivière, en remontant ses rives herbues, et qu'il la quitte au moulin de la Beauce, pour se diriger (s'il le peut), en droite ligne, sur la Vauvre.

Je lui recommande là, tout près du gué, le moulin d'Angibault, hélas! bien ébranché et bien éclairci depuis l'année dernière. Puis il reprendra le chemin de Transault. Il s'arrêtera un instant au petit étang de Lajou, où les poules d'eau gloussent au printemps, parmi les nénuphars blancs et les joncs serrés. Il traversera Transault, et, s'il prend le plus long pour arriver au Lys-Saint-George, c'est-à-dire s'il oblique par le chemin de gauche, il verra le vallon de Neuvy se présenter sous un aspect enchanteur. Au Lys, il visitera le château et l'affreux cachot où Ludovic Sforce a langui dix-huit mois. Il déjeunera en plein air, je le lui conseille, pour admirer le pays environnant, et ensuite il ira gagner le Magnié par Fourche et la grande prairie.

De Lys à Fourche, le pays change d'aspect. C'est là que la vallée s'ouvre sur des landes tourmentées, et commence à cesser d'être Vallée-Noire. Les arbres deviennent plus rares, les horizons moins harmonieux, les terres plus froides. Mais l'aspect de cette région transitoire et grandiose, quand le soleil fait étinceler les flaques d'eau en s'abaissant derrière les buttes inégales où la bruyère commence à se montrer, plante folle et charmante, qui s'étale fièrement à côté du dernier sillon tracé par le labourer sur cette limite du fromental généreux et de la brande infeconde.

Bon voyageur, tu tâcheras de ne pas te tromper de chemin, car tu pourrais courir longtemps avant de trouver l'Indre guéable. Pour rentrer dans la Vallée-Noire, tu demanderas Fourche ; car si tu prends par Mers (et je te conseille Mers et Presles pour le lendemain), tu ne verrais pas ce soir un

coin de bois qu'il faut traverser avant Fourche, et qui est, sur ma parole, un joli coin de bois.

Tu n'es pas ici en Suisse ; si tu demandes à un paysan de te servir de guide, il te répondra en riant : « Bah ! est-ce que j'ai le temps ? J'ai mes boeufs, mes blés ou mes foins à rentrer ». Si tu demandes à Angibault le chemin de Lys-St-Georges, on te dira : « Ma foi ! c'est quelque part par là. Je n'y ai jamais été ». Le meunier peut connaître le pays à une lieue à la ronde, mais sa femme et ses enfants n'ont certes jamais voyagé, que dans le rayon d'un kilomètre autour de leur demeure. Tu rencontreras partout des gens polis et bienveillants, mais ils ne peuvent rien pour toi et ils ne comprendront pas que tu veuilles voir leur pays.

J'ai dit que comprendre la physionomie de cette contrée, c'était connaître le caractère de ses habitants, et j'ai dit là une grande naïveté.

Le sol ne communique-t-il pas à l'homme des instincts et une organisation analogue à ses propriétés essentielles ? La terre, et le bras et le cerveau de l'homme qui la cultive ne réagissent-ils pas continuellement l'un sur l'autre ? A intensité égale de soleil, le plus ou moins de vertu du sol fait un air plus ou moins souple et sain, plus ou moins pur et vivifiant. L'air est admirablement doux et respirable dans la Vallée-Noire. Point de grandes rivières, conducteurs électriques des ouragans et des maladies ; point d'eaux stagnantes, de marécages conservateurs perfides des germes pestilentiels. Partout des mouvements de terrain dont la science agricole pourrait tirer sans doute un meilleur parti, mais qui du moins facilitent naturellement un rapide écoulement aux inondations ; des terres qui ne sèchent pas vite, mais qui ne s'imbibent pas vite non plus, et qui ne communiquent pas de brusques transitions à l'atmosphère. L'homme qui naît dans cet air tranquille ne connaît ni l'excitation fébrile des pays des

montagnes, ni l'accablement des régions brûlantes. Il se fait un tempérament pacifique et soutenu. Ses instincts manquent d'élan ; mais s'il ignore les mouvements impétueux de l'imagination, il connaît les douceurs de la méditation, et la puissance de l'entêtement, cette force du paysan, qui raisonne à sa manière, et s'arrange, en dépit du progrès, pour l'espèce de bonheur et de dignité qu'il conçoit. Les gens civilisés parlent bien à leur aise de bouleverser tout cela, oubliant qu'il y a bien des choses à respecter dans ces antiques habitudes de sobriété morale et physique, et que le paysan ne fera jamais bien que ce qu'il fera de bonne grâce.

Grâce à des habitudes immémoriales, la Vallée-Noire tire son caractère particulier de la mutilation de ses arbres. Excepté le noyer et quelques ormes séculaires autour des domaines ou des églises de hameau, tout est ébranché impitoyablement pour la nourriture des moutons pendant l'hiver. Le détail est donc sacrifié dans le paysage, mais l'ensemble y gagne, et la verdure touffue des têteaux renouvelée ainsi chaque année prend une intensité extraordinaire. Les amateurs de *style* en peinture se plaindraient de cette monstrueuse coutume ; et pourtant, lorsque, d'un sommet quelconque de notre vallée, ils en saisissent l'aspect général, ils oublient que chaque arbre est un nain trapu ou un baliveau rugueux, pour s'étonner de cette fraîcheur répandue à profusion. Ils demandent si cette contrée est un forêt ; mais bientôt, plongeant dans les interstices, ils s'aperçoivent de leur méprise. Cette contrée est une prairie coupée à l'infini par des buissons splendides et des bordures d'arbres ramassés, semée de bestiaux superbes, et arrosée de ruisseaux qu'on voit çà et là courir sous l'épaisse végétation qui les ombrage. Il n'y aurait jamais de point de vue possible dans un pays ainsi planté, et avec un terrain aussi accidenté, si les arbres étaient abandonnés à leur libre développement. La beauté

du pays existerait, mais à moins de monter sur la cime des branches, personne n'en jouirait. L'artiste, qui rêve en contemplant l'horizon, y perdrait le spectacle de sites enchanteurs, et le paysan, qui n'est jamais absurde et faux dans son instinct, n'y aurait plus cette jouissance de respirer et de voir, qu'il exprime en disant: C'est bien joli par ici, c'est bien *clair*, on voit loin.

Voir loin, c'est la rêverie du paysan, c'est aussi celle du poète. Le paysagiste aime mieux un coin bien composé que des lointains infinis. Il a raison pour son usage ; mais le rêveur, qui n'est pas forcé de traduire la charme de sa contemplation, adorera toujours ces vagues profondeurs des vallées tranquilles, où tout est uniforme, où aucun accident pittoresque ne dérange la placidité de son âme, où l'églogue éternelle semble planer comme un refrain monotone qui ne finit jamais. L'idée du bonheur est là, sinon la réalité. Pour moi, je l'avoue, il n'est point d'amertumes que la vue de mon horizon natal n'ait endormies, et après avoir vu l'Italie, Majorque et la Suisse, trois contrées au-dessus de toute description, je ne puis rêver pour mes vieux jours qu'une chaumière un peu confortable dans la Vallée-Noire.

C'est un pays de petite propriété, et c'est à son morcellement qu'il doit son harmonie. Le morcellement de la terre n'est pas mon idéal social ; mais, en attendant le règne de la Fraternité, qui n'aura pas de raisons pour abattre les arbres et priver le sol de sa verdure, j'aime mieux ces petits lots divisés où subsistent des familles indépendantes, que les grandes terres où le cultivateur n'est pas chez lui, et où rien ne manque, si ce n'est l'homme.

Dans una grande partie du Berry, dans la Brenne particulièrement, la terre est inculte ou abandonnée : la fièvre et la misère ont emporté la population. La solitude n'est interrompue que par des fermes et des châteaux, pour le service

desquels se rassemblent le peu de bras de la contrée. Mais je connais une solitude plus triste que celle de la Brenne, c'est la Brie. Là ce ne sont pas la terre ingrate et l'air insalubre qui ont exilé la population, c'est la grande propriété, c'est la richesse. Pour certains habitants sédentaires de Paris qui n'ont jamais vu de campagne que la Brie ou la Beauce, la nature est un mythe, le paysan un habitant de la lune. Il y a autant de différence entre cette sorte de campagne et la Vallée-Noire qu'entre une chambre d'auberge et une mansarde d'artiste.

Voici la Brie : des villages où le pauvre exerce une petite industrie ou la mendicité ; des châteaux à tourelles reblanchies, de grandes fermes neuves, des champs de blé ou des luzernez à perte de vue, des rideaux de peuplier, des meules de fourrages, quelques paysans qui ont posé dans le sillon leur chapeau rond et leur redingote de drap pour labourer ou moissonner; et, d'ailleurs, la solitude, l'uniformité, le désert de la grande propriété, la morne solennité de la richesse qui bannit l'homme de ses domaines et n'y souffre qui des serviteurs. Ainsi, rien de plus affreux que la Brie, avec ses villages malpropres, peuplés de blanchisseuses, de vivandières, et de pourvoyeurs ; ses châteaux dont les parcs semblent vouloir accaparer le peu de futaie et le peu d'eau de la contrée ; ses paysans, demi-messieurs, demi-valets ; ses froids horizons où vous ne voyez jamais fumer derrière la haie la chaumine du propriétaire rustique. Il n'y a pas un pouce de terren perdu ou négligé, pas un fossé, pas un buisson, pas un caillou, pas une ronce. L'artiste se désole.

Il semble, en effet, quand on songe au positif, que l'artiste soit un fou et un barbare. Je vais vous dire pourquoi l'artiste a raison dans son instinct : c'est qu'il sent la grandeur et la poésie de la liberté ; c'est que le paysan n'est un homme qu'à la condition d'être chez soi et de pouvoir tra-

vailler souvent sa propre terre. Or le paysan, dans l'état de notre société, a encore la négligence ou la parcimonie de sa race. Lors même qu'il arrive à l'aisance, il dédaigne encore les superfluités de la symétrie, et peut-être que, poète lui-même, il trouve un certain charme au désordre de son hangar et à l'exubérance de son berceau de vignes. Quoi qu'il en soit, cet air d'abandon, cette souriante bonhomie de la nature respectée autour de lui, sont comme le drapeau de liberté planté sur son petite domaine.

Moi aussi, artiste, qu'on me le pardonne, je rêve pour les enfants de la terre un sort moins précaire et moins pénible que celui de petit propriétaire, sans autre liberté que celle de harder jalousement la glèbe qu'il a conquise, et sans autre idéal que celui de voir pousser la haie dont il l'a enfermée. Derrière ses grandes *bouchures* d'épine et d'églantier, on dirait que le paysan de la Vallée-Noire cache le maigre trésor qu'il a pu acheter en 93, et qu'il a peur d'éveiller les désirs de son ancien seigneur, toujours prêt, dans l'imagination du paysan, à réclamer et à ressaisir les *biens nationaux*. Mais tel qu'il est là, couvant son arpent de blé, je le crois plus fier et plus heureux que le valet de ferme qui veillira comme son cheval sous le harnais, et qui passera, par grande fortune, à l'état de piqueur, de valet de pied, ou tout au plus, s'il amasse beaucoup, à la profession de cabaretier dans un tourne-bride. La domesticité du fermier n'est pas franchement rustique, et la grande ferme plus saine, plus aérée, j'en conviens, que la chaumière moussue, a toute la tristesse, toute la laideur du phalanstère, sans en avoir la dignité et la liberté rêvées.

Il est bien vrai qu'en chassant l'homme de la terre, en le parquant dans les fermes ou dans les villages, le riche éloigne des ses blés les troupeaux errants, et de son jardin les poules maraudeuses. Aussi loin que sa vue peut s'étendre, et bien

plus loin encore, tout est à lui seul. Un petit enclave impertinent vient'il à l'inquiéter? Il s'en rend maître à tout prix. Il n'aura besoin ni de fossés, ni de clôtures. Si une vache foule insolemment sa prairie artificielle, cette vache est à lui ; si un poulain s'échappe à travers ses jeunes plantations, ce poulain sort de ses écuries. On grondera le palefrenier, et tout sera dit. Le garde-champêtre n'aura point à intervenir.

Mais qu'il est à plaindre dans sa sécurité, ce solitaire de la Brie! Il n'a de voisins qu'à une lieue de chez lui, à la limite de son vaste territoire. Il n'entend pas chanter son laboureur : son laboureur ne chante pas : il n'est pas gai, lorsqu'il laboure cette terre dont il ne partagera pas les produit. Mais le propriétaire n'est pas moins grave, ni moins ennuyé. Il ne s'entend jamais appeler par la fileuse qui l'attend sur le pas de sa porte, pour lui montrer un enfant malade, ou le consulter sur le mariage de sa fille aînée. Il ne verra pas les garçons jouer aux quilles entre sa cour et celle du voisin, et lui crier quand il passe à cheval : « Prenez donc le galop, » Monsieur, que je lance ma boule. Je ne voudrais pas effrayer » votre monture, mais je suis pressé de gagner la partie ». Il ne chassera pas poliment de son parterre les oies du voisin, qui vient se lamenter avec lui sur le dommage, et qui jette des pierres, en punition, à ses bêtes malapprises, en ayant grand soin toutefois de ne pas les toucher! Il ne nourrira point le troupeau du paysan; mais aussi il n'aura pas sous sa main le paysan toujours prêt à lui donner aide, secours et protection; car le paysan est le meilleur des voisins. En même temps qu'il est pillard, tracassier, susceptible, indiscret, et despote, il est, dans les grandes occasions, tout zèle, tout coeur, et tout élan. Insupportable dans les petites choses, il vous exerce à la patience, il vous enseigne l'égalité qu'il ne comprend pas en principe, mais qu'il pratique en fait; il vous

force à l'hospitalité, à la tolérance, à l'obligeance, au dévouement; toutes vertus que vous perdez dans la solitude; ou dans la fréquentation exclusive de ceux qui n'ont jamais besoin de rien. Lui, il a besoin de tout; il le demande. Donnez-le lui, ou il le prendra. Si vous lui faites la guerre, vous serez vaincu; si vous cédez, il n'abusera point trop, et il vous le rendra en services d'une autre nature, mais indispensables. Cet échange, où vous auriez tant de frais à faire, vous paraît dur? Il est plus dur de n'être pas aimé (lors même qu'on le mérite), faute d'être connu. Il est plus dur de ne pas se rendre utile, et de ne pas faire d'heureux dans la crainte de faire des ingrats. Il est plus dur d'avoir à payer que d'avoir à donner. Je vous en réponds, je vous en donne ma parole d'honneur. L'homme qui n'a pas quelque chose à souffrir de ses semblables souffrira bien davantage d'être privé de leur commerce et de leur sympathie. Si j'avais beaucoup de terres, et point de voisin, je donnerais des terres aux mendiants, afin d'avoir leur voisinage, et afin de pouvoir causer de temps à temps avec des hommes libres. Je les leur donnerais sans vouloir qu'il fussent reconnaissants.

II.

Quel contraste entre ces pays à habitudes féodales et la partie du Berry que j'ai baptisée Vallée-Noire! Chez nous presque pas de châteaux, beaucoup de forteresses seigneuriales, mais en ruines, ouvertes à tous le vents, et servant d'étables aux métayers, ou de pâturages aux chèvres insouciantes. Comme on ne replâtre pas chez nous la féodalité, les murs envahis par le lierre et les tours noircies par le temps n'attirent pas de loin les regards. C'est tout au plus si un rayon du couchant vous les fait distinguer un instant dans le paysage.

La chaumière est tapie sous le buisson, la métairie est voilée derrière ses grands noyers. Le pays semble désert, et sauf les jours de marché, les routes ne sont fréquentées que par les deux ou trois bon gendarmes qui font une promenade de santé, ou par le quidam poudreux qui porte une mine et un passeport suspects. Mais ce pays de silence et d'immobilité est très-peuplé ; dans chaque chemin de traverse, le petit troupeau du ménageot est pendu aux ronces de la haie, et, dans chaque haie, vous trouverez, caché comme un nid de grives, un groupe d'enfants qui jouent gravement ensemble, sans trop se soucier de la chèvre qui pèle les arbres, et des oies qui se glissent dans le blé. Autour de chaque maisonnette verdoie un petit jardin, où les oeillets et les roses commencent à se montrer autour des légumes. C'est là un signe notable de bien-être et de sécurité : l'homme qui pense aux fleurs a déjà le nécessaire ; il est digne de jouir du superflu.

C'est dans la Vallée-Noire qu'on parle le vrai, le pur berrichon, qui est le vrai français de Rabelais. C'est là qu'on dit un *draggouer*, que les modernes se permettent d'écrire draggoir ou drageoir, fautes impardonables : un bouffouer (un soufflet) que nos voisins dégénérés appellent *boufferet*. C'est là que la grammaire berrichonne est pure de tout alliage et riche de locutions perdues dans tous les autres pays de la langue d'oil. C'est là que les verbes se conjuguent avec des temps inconnus aujourd'hui, luxe de langage qu'on ne saurait nier : par exemple, cet imparfait du subjonctif qui mérite attention :

Il ne faudrait pas que je m'y accoutumige,
que tu t'y accoutumigis,
qu'il s'y accoutumigit,
que nous nous y accoutumigiens,
que vous vous y accoutumiège,
qu'il s'y accoutumiengent.

C'est, dit le Dante, en parlant de la Toscane, la contrée où raisonne le *si*. Eh bien, la Vallée-Noire est le pays où résonne le *zou*. Le *zou* est à coup sûr d'origine celtique, car je ne le trouve nulle part dans le vieux français d'oc ou d'oïl. *Zou* est un pronom relatif qui ne s'applique qu'au genre neutre. Le berrichon de la Vallée-Noire est donc riche du neutre perdu en France. On dit, d'un couteau : *ramassez-zou*, d'un panier *faut zou s'emplir*. On ne dira pas d'un homme tombé de cheval *faut zou ramasser*. Le bétail noble non plus n'est pas neutre. On ne dit pas du boeuf, *tuez zou*, ni du cheval *mène zou* au pré ; mais toute bête vile et immonde, le crapaud, la chauve-souris, subissent l'otrage du *zou* ; *écrase-zou* : *zous attuche pas, anc tes mains!*

Les civilisés superficiels prétendent que les paysans parlent un langage corrompu et incorrect. Je n'ai pas assez étudié le langage des autres localités pour le nier d'une manière absolue, mais quant aux indigènes de la Vallée-Noire, je le nie particulièrement et positivement. Ce paysan a ses règles de langage dont il ne se départ jamais, et en cela son éducation faite sans livres, sans grammaire, sans professeur, et sans dictionnaire, est très-supérieure à la nôtre. Sa mémoire est plus fidèle, et à peine sait-il parler, qu'il parle jusqu'à sa morte d'une manière invariable. Combien de temp nous faut-il, à nous autres, pour apprendre notre langue? et l'orthographe? Le paysan n'écrit pas, mais sa prononciation ortographie avec une exactitude parfaite. Il prononce la dernière syllabe des temps du verbe au pluriel, et, au lieu de laisser tomber, comme nous, cette syllabe muette, ils *mangent*, ils *marchent*, il prononce, il *mangeant*, ils *marchant*. Jamais il ne prendra le singulier pour le pluriel dans cette prononciation, tandis que nous, c'est à coups de pensums que nous arrivons à ne pas écrire ils *mange*, ils *marche*. Ailleurs, le paysan dira peut-être : ils *mangeont*, ils *marchont*; jamais le paysan de la Vallée-Noire ne fera cette faute.

L'emploi de ce *zou* neutre est assurément subtil pour des intelligences qui ne dirige pas le fil conducteur d'une règle écrite, définie, apprise par coeur, étudiée à frais de mémoire et d'attention. Eh bien, jamais il n'y fera faute, non plus qu'aux temps bizzarres de ses conjugaisons. Je ne parle pas ici de la profusion et du pittoresque, de ses adjectifs et de ses verbes, de l'originalité descriptive de ses substantif. Ce serait à l'infini, et beaucoup de ses locutions ne sont pas même dans les vieux auteurs. Je n'insiste que sur la correction de sa langue, correction d'autant plus admirable qu'aucune académie ne s'en est jamais doutée, et qu'elle s'est conservée pure à travers les siècles.

Qu'on ne dise donc pas que c'est un langage barbare, incorrect, et venu par hasard. Il y a beaucoup plus de hasard, de fantaisie et de corruption dans notre langue académique; le sens et l'ortographe ont été beaucoup moins respectés par nos lettrés, depuis cinq cents ans, qu'ils ne le sont encore aujourd'hui par nos bons bouviers de la Vallée-Noire. Ceux qui parlent mal, sans règle, sans logique, et sans pureté, ce sont les artisans de nos petites villes, qui dédaignent de parler comme les *gens de la campagne*, et qui ne parlent pas comme les bourgeois; ce sont les domestiques de bonne maison, qui veulent singer leurs maîtres, les cantonniers piqueurs qui courent les routes, les cabaretiers qui causent avec des passants de tout pays, et qui arrivent tous au charabiat, au *parler-pointu*, au *chien-frais*, comme on dit chez nous. Les soldats qui reviennent de faire leurs temps apportent aussi un parler nouveau, mais qui ne prend pas, et auquel ils renoncent en moins d'un an pour retourner à la langue primitive. Mais l'homme qui n'a jamais quitté sa charrue ou sa pioche parle toujours bien, et ici, comme partout, les femmes ont la langue encore mieux pendue que les hommes. Elles s'expriment facilement, abondamment. Elles racontent d'une manière re-

marquable, et il y en a plusieurs, que j'ai écoutées des heures entières à mon grand profit. Au sortir du pathos à la mode, et de cette langue chatoyant, vague, et pleine de brillants contresens de la littérature actuelle, il me semblait que la logique de mon cerveau se retrempait dans cette simplicité riche, et dans cette justesse d'expressions que conservent les esprits sans culture.

Il faudrait pouvoir retrouver et retracer l'histoire de la Vallée-Noire. Je ne la sais point, mais je crois pouvoir la résumer par induction. Presque nulle part on ne retrouve de titres, et la révolution a fait une telle lacune dans les esprits, que tout ce qui existait la veille des ces grands jours n'a laissé que des traditions vagues et contradictoires. Seul, dans ma paroisse, j'ai mis la main sur quelques parchemins relatifs à Nohant, et aux seigneuries qui en relevaient, ou dont relevait Nohant. Voici ce que je crois pouvoir conclure des relations de paysans à seigneurs.

Depuis trois cents ans environ, Nohant Saint-Chartier, Vieille-Ville, et plusieurs autres domaines de la Vallée-Noire étaient tombés en quenouille. C'étaient des héritages de vieilles filles, de nobles veuves ou de mineurs. Ces domaines étaient de moins en moins habités et surveillés par des maîtres actifs, et la gestion en était confiée à des hommes de loi, tabellions et procureurs, qui n'exigeaient, pour le maître absent ou débonnaire, ni corvées, ni redevances, ni prestation de foi et hommage. Les paysans prirent donc la douce habitude de ne se point gêner, et quand la révolution arriva, ils étaient si bien dégagés, par le fait, des liens de la féodalité, qu'ils n'exercèrent de vengeance contre personne. La conduite de M. de Serenne, gouverneur de Vierzon et seigneur de Nohant, peint assez bien l'époque. Ayant acheté cette terre aux héritiers du maréchal de Balincourt, il vint essayer d'y faire acte d'autorité. Il n'était pas riche, et probablement le revenu de

la première année, absorbé par les frais d'acte, ne fut pas brillant. Il voulut compulser ses titres pour savoir à qui il pourrait réclamer ses droits de seigneur. Mais ses titres étaient dans les mains des maudits tabellions de La Châtre; lesquels, bonnes gens, amis du pauvre, et peu habitués à se courber devant des pouvoirs tombés en désuétude, prétendaient avoir égaré toutes ces paperasses. Pourtant le meunier du Moulin-Neuf devait une paire de poules noires, celui du Grand-Moulin un sac d'avoine; qui, une *oche* avec son *ochon*; qui, trois sous parisis: tout cela remontait peut-être aux croisades. Il y avait bien longtemps qu'on s'en croyait quitte. La demoiselle de Saint-Chartier, vieille fille de bonne humeur, n'exigeait plus que ses vassaux lui présentassent un roitelet et un bouquet de roses, portés sur une charrette à huit boeufs. Messire Chabenat, le tabellion, n'allait plus représenter auprès d'elle le seigneur de Nohant, un pied *déchaux*, sans ceinture, épée, ni boucles de souliers, pour lui rendre hommage, le genou en terre, au nom du seigneur de Nohant. Mais le seigneur de Nohant, qui oubliait volontiers de payer sa dette de servage à ladite demoiselle, voulait que ses propres vassaux se souvinssent de leur devoir. Il obtint un ordre, dit *lettre royau*, par lequel il était enjoint aux tabellions, notaires et procureurs de La Châtre, et autres lieux, de lui rapporter tous ses titres, et aux vassaux de monseigneur, de venir, à jour dit, se présenter en la salle du château de Nohant, avec leurs poules, leurs sous, leurs sacs, leurs oches, et leurs dindes, s'y prosterner, et faire agréer leurs tributs.

Il paraît que personne ne se présenta, et que les damnés tabellions ne retrouvèrent pas le plus petit parchemin, ce qui irrita fort monseigneur. De leur côté, les paysans furent révoltés de ces prétentions surannées. Le curé de Nohant, qui avait par avance des istincts jacobins, fit une chanson contre monseigneur. Monseigneur exigea qu'à l'offertoire

monsieur le curé lui offrit l'ensens dans sa tribune. On n'a jamais dit ce que le curé mit dans l'ensensoir, mais le seigneur en fut quasi asphyxié, et s'abstint de respirer pendant toute la messe.

La révolution grondait déjà au loin. Les paysans couchaient en joue le seigneur dans son jardin, en passant le canon de fusils non chargés par dessus la haie. Ce n'était encore qu'une menace : monseigneur la comprit et émigra.

Je crois que cette histoire ressemble à celles de toutes les localités de la Vallée-Noire, et pour s'en convaincre, il ne faut que voir le paysan propriétaire, maître chez lui, indépendant par position et par nature, calme et bienveillant avec ses amis riches, traitant d'égal à égal avec eux, se moquant beaucoup des grands airs, nullement servile dans sa gratitude ; il se sent fort, et ne ferait pourtant usage de sa force qu'à la dernière extrémité. Il se souvient que sa liberté date de loin et qu'il lui a suffi de menacer pour mettre la féodalité en fuite.

Que le gouvernement ne s'étonne donc pas trop de voir la bourgeoisie indocile de La Châtre nommer ses représentants et ses magistrats à sa guise : le paysan incrédule rit quand on lui parle des chemins de fer qui vont, tout exprès pour lui, se détourner des grands plateaux dont la Vallée-Noire est environnée et se plonger dans nos terrains tourmentés, où on ne trouverait pas un mètre du sol de niveau avec le mètre du voisin. On a promis à plus d'un meunier d'établir un débarcadère dans sa prairie; on dit qu'un seul a été séduit par cette promesse. Il est vrai qu'il ne l'avait pas bien comprise et qu'il s'en allait disant à tout le monde : « Décidément Abd-el-Kader va passer dans mon pré ! ».

George Sand.

DÉPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
G829/8°5096